











KI

101111

1.11

1.11

1.11

1. G. S. 156



HISTOIRE DES MATHEMATIQUES,

DANS laquelle on rend compte de leurs progrès depuis leur origine jusqu'à nos jours; où l'on expose le tableau & le développement des principales découvertes, les contestations qu'elles ont fait naître, & les principaux traits de la vie des Mathématiciens les plus célèbres.

*Par M. MONTUCLA, de l'Académie Royale des Sciences
& Belles-Lettres de Prusse.*

Multi pertransibunt & augebitur scientia. *Bacon.*

TOME SECONDE.



A PARIS,

Chez CH. ANT. JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi pour
l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
540 SOUTH EAST ASIAN BUILDING
CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070
TEL: 773/936-5000 FAX: 773/936-5001

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
540 SOUTH EAST ASIAN BUILDING
CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070
TEL: 773/936-5000 FAX: 773/936-5001

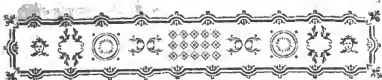
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
540 SOUTH EAST ASIAN BUILDING
CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070
TEL: 773/936-5000 FAX: 773/936-5001

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
540 SOUTH EAST ASIAN BUILDING
CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070
TEL: 773/936-5000 FAX: 773/936-5001

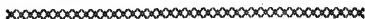
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
540 SOUTH EAST ASIAN BUILDING
CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070
TEL: 773/936-5000 FAX: 773/936-5001

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
540 SOUTH EAST ASIAN BUILDING
CHICAGO, ILLINOIS 60607-7070
TEL: 773/936-5000 FAX: 773/936-5001





HISTOIRE DES MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Qui comprend l'Histoire de ces Sciences pendant
le dix-septième siècle.*

LIVRE PREMIER,

Qui contient les progrès de la Géométrie & des Mathématiques
pures, traitées à la manière des Anciens.

SOMMAIRE.

- I. Tableau général des découvertes Mathématiques dues au dix-septième siècle. II. Lucas Valerius fait quelque progrès au-delà d'Archimède dans la théorie des centres de gravité. Snellius facilite aussi par quelques inventions la mesure approchée du cercle. III. Invention des logarithmes par le Baron de Neper. Propriétés & nature de ces nombres. Comment Neper les envisage. Quels sont ceux qui l'ont secondé dans la construction des Tables
Tome II. A

de logarithmes que nous possédons. Autres travaux de Neper. Ses inventions Trigonométriques, sa Rhabdologie. IV. Kepler propose dans sa Stéréométrie quelques vues & divers problèmes qui paroissent avoir influé sur la naissance des nouvelles méthodes. V. De la méthode de Guldin, application qu'en fait son auteur aux problèmes de Kepler. VI. De la Géométrie des indivisibles, traits abrégés de la vie de Cavalieri. Explication de sa méthode, & son accord avec celle des Anciens. Usage qu'il en fait pour la résolution de quantité de questions. Découverte de l'analogie de la spirale & de la parabole. VII. La Géométrie s'élève vers ce temps en France à des recherches plus difficiles; on y considère les courbes d'une manière plus générale; la spirale logarithmique & la cycloïde y prennent naissance, ou y occupent les Géomètres. VIII. Ingénieuse méthode pour les tangentes des courbes imaginée par Roberval, & son analogie avec celle des fluxions. IX. Histoire de la cycloïde & des dé mêlés qu'elle occasionne. Problèmes proposés sur cette courbe par M. Pascal, & ce qui se passe à cette occasion. Propriétés diverses soit purement géométriques, soit mécaniques, que les Géomètres ont découvertes dans la cycloïde. X. Récit des travaux de divers Géomètres célèbres qui ont cultivé la méthode ancienne durant ce siècle.

I.

PARMI les siècles qui ont successivement contribué à l'avancement des Sciences, celui qui vient de s'écouler doit sans doute tenir jusqu'ici le premier rang, & cet avantage ne lui sera probablement ravi par aucun de ceux qui le suivront. Nous sommes bien éloignés de prétendre fixer des bornes à l'esprit humain; qui sçait quels sont les derniers termes de connoissances où il peut atteindre? chaque jour ajoute aux découvertes du précédent, & ne pas le reconnoître, ce seroit refuser injustement à plusieurs de nos illustres contemporains le tribut de louanges qui leur est dû. Cependant quand on fera attention à l'effort prodigieux qu'ont pris les Sciences, & surtout les Mathématiques dans le dix-septième siècle, il faudra convenir que quelque perfection qu'elles reçoivent des suivans, une grande partie de la gloire en doit revenir à celui qui a si heureusement ouvert la carrière.

Avant que de faire l'histoire particuliere des découvertes Mathématiques dûes au dix-septieme siecle, nous croyons devoir les considérer quelques momens sous un point de vue général. Quel spectacle brillant que celui qu'elles nous présentent ! qu'il est ravissant & admirable pour un œil philosophique ! Si nous nous attachons aux Mathématiques pures, nous trouvons d'abord dans les premieres années de ce siecle, l'invention ingénieuse & plus utile encore des logarithmes ; nous voyons bientôt après une nouvelle Géométrie naître entre les mains de *Cavalleri*, & cultivée par divers autres, s'élever à des recherches fort supérieures à celles qui occupent l'antiquité. Cependant *Descartes* prend une autre route, & appliquant l'analyse à la Géométrie, il donne à la théorie des courbes une étendue & une facilité qu'elle n'avoit point encore eues ; il invente diverses méthodes pour résoudre par une voie certaine les plus difficiles problèmes qu'on puisse proposer dans ce genre. *Fermat*, son rival & son contemporain, marche dans la même carrière, & propose aussi des inventions qui sont un germe fort développé des nouveaux calculs. *Wallis*, *Barrow*, *Gregori*, enrichissent la Géométrie d'une multitude de méthodes nouvelles & de découvertes : *Newton* enfin donne naissance à cette sublime Géométrie, pour laquelle ce qui avoit coûté jusque-là tant de peine n'est plus qu'un jeu, & qui est seule capable de donner accès dans les recherches difficiles dont s'occupent aujourd'hui nos Géometres & nos Physiciens.

Si delà nous portons nos regards sur les Mathématiques mixtes, nous ne serons pas moins satisfaits de l'accroissement que nous leur verrons prendre. La Mécanique nous offrira la découverte des loix du mouvement & de sa communication, de celles de l'accélération des corps graves, du chemin des projectiles, de l'action mutuelle & du mouvement des fluides. Nous la verrons s'accroître de plusieurs théories profondes, comme celles des centres d'oscillation, de la résistance des fluides, des forces centrales, &c. Les progrès que fait l'Optique pendant le même temps, ne sont pas moins brillans ; la maniere dont se fait la vision est expliquée ; la loi de la réfraction découverte, & une nouvelle science s'élève sur ce fondement : le Téléscope & le Microscope offrent à la vue des secours

inconnus à l'antiquité : la cause du phénomène de l'Arc-en-Ciel est soumise à la raison : la lumière est analysée, & la différente réfrangibilité des couleurs est reconnue : le Télescope à réflexion est inventé & exécuté avec succès. L'Astronomie enfin nous présente d'abord la découverte de la vraie forme des orbites que décrivent les planètes, & des loix qui président à leurs mouvemens : bientôt après aidés du Télescope, on voit les Astronomes s'élancer en quelque sorte dans les cieux, & y découvrir les taches du soleil ; le mouvement de cet astre autour de son axe ; les phases de Venus & de Mercure ; ces petites planètes qui, semblables à notre lune, accompagnent Jupiter & Saturne avec le singulier anneau dont celui-ci est environné, phénomènes qui jettent un grand jour sur le vrai système de l'Univers : la Géographie est entièrement réformée sur les observations : la terre est mesurée avec une exactitude bien supérieure à celle des Anciens, & sa vraie forme est reconnue : ce que les observations avoient appris à *Kepler* est démontré, à l'aide d'une application profonde de la Géométrie & de la Mécanique aux mouvemens des corps célestes : les Comètes sont mises au rang des planètes, & leur cours est soumis au calcul, malgré la rareté de leurs apparitions : la lune, cette planète si long-temps rebelle à tous les efforts des Astronomes, reçoit des fers, & la cause de ses irrégularités est dévoilée. On voit enfin sortir des mains de l'immortel *Newton* un système Physico-Astronomique, chef-d'œuvre de la Géométrie & de la Mécanique, & qui reçoit de jour à autre une nouvelle confirmation des travaux réunis des Géomètres & des Observateurs. Tel est le tableau général des Mathématiques durant le dernier siècle ; tableau que nous aurions pu charger de quantité d'autres traits, si visant à la brièveté nous ne nous étions pas bornés aux plus intéressans. Passons maintenant à présenter ces différens objets avec le détail qu'ils exigent. Il est naturel de commencer par la Géométrie, qui porte le flambeau dans ces sciences. Afin d'exposer avec distinction les découvertes nombreuses & de divers genres dont elle s'est accrue, nous en ferons trois parties, qui formeront autant de Livres. Dans celui-ci, il ne sera question que de la Géométrie traitée à la manière des Anciens, c'est-à-dire, sans calcul algébrique. Dans le suivant, nous nous

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. I.*

occuperons de la Géométrie de *Descartes*, & de l'analyse algébrique. Nous donnerons ensuite quelques Livres au récit des progrès des autres parties des Mathématiques durant la première moitié du dix-septième siècle; après quoi revenant à la Géométrie, nous ferons l'histoire des nouveaux calculs jusqu'au commencement de celui-ci. Enfin nous reprendrons celle des autres parties des Mathématiques jusqu'à la même époque.

II.

La Géométrie fit dès les premières années du dix-septième siècle quelques progrès dignes d'attention au-delà du terme où les Anciens en étoient restés. Elles les dut au Géomètre Italien *Lucas Valerius*. Ce Mathématicien s'apercevant qu'*Archimède* avoit négligé les centres de gravité des solides, & que *Commandin*, qui avoit tenté d'y suppléer, n'avoit pu résoudre que les cas les plus faciles, s'attacha à porter plus loin cette théorie. Plus heureux, ou plutôt plus doué du génie de l'invention que *Commandin*, il y réussit, & il détermina ces centres dans tous les conoïdes & sphéroïdes, & leurs segmens retranchés par des plans parallèles à la base; il publia ces vérités intéressantes, je dirai même difficiles pour son temps, en 1604, dans son Livre de *Centro Gravitatis Solidorum*. *Lucas Valerius* nous a laissé un autre monument de son génie, dans une quadrature de la parabole, différente pour les moyens de celles qu'*Archimède* avoit autrefois données: on la trouve à la suite de l'ouvrage dont on vient de parler. Ce Géomètre estimable étoit Professeur de Mathématiques à Rome; c'est tout ce que nous en sçavons; & nous l'avouerons, surchargés de matière nous n'avons pas cherché à prendre une connoissance plus approfondie de ce qui le concerne.

Nous placerons encore ici un Géomètre qui perfectionna en quelques points une des découvertes d'*Archimède*; c'est *Snellius*, dont le nom est célèbre par sa mesure de la terre & sa découverte de la loi de la réfraction. Pour prendre une idée de son travail, il faut se rappeler qu'*Archimède* avoit trouvé son rapport fameux du diamètre à la circonférence du cercle, par le moyen de deux polygones, l'un inscrit, l'autre circonscrit, & chacun de 192 côtés. *Ludolph* doublant continuellement le

Lucas Valerius.

Snellius.

nombre des côtés de ces polygones, étoit parvenu à un rapport exprimé en 35 chiffres, dont le dernier seul étoit inexact, & ne différoit du vrai que de moins d'une unité. Ce procédé parut exccssivement laborieux à *Snellius*, & ce motif lui en fit chercher un autre moins proluxe. Il trouva en effet deux théorèmes (a) par lesquels les côtés de deux polygones scmblables, l'un inscrit, l'autre circonscrit, étant donnés, on détermine des limites du cercle beaucoup plus resserrées que par ces polygones traités à la maniere ordinaire. Un exemple va faire sentir ceci. Tandis qu'*Archimede* ne trouve son rapport de 7 à 22, ou de 100 à 314, que par le moyen de ses polygones de 192 côtés, *Snellius* y parvient en employant deux exagones, & il surpasse du double le Géometre ancien en se servant de deux polygones de 180 côtés. Il vérifie de même le rapport de *Ludolph* avec un polygone qui n'auroit donné à celui-ci que la moitié autant de chiffres vrais. Il y a dans cet écrit de *Snellius*, qui est intitulé *Cyclometricus*, plusieurs autres choses remarquables; mais nous nous hâtons de passer ces objets, pour arriver aux grandes découvertes qui ont eu des suites si heureuses pour le progrès de la Géométrie.

III.

Invention des logarithmes.

Une de ces découvertes, & la premiere qui illustre le siecle passé, est celle des logarithmes, de ces nombres qui, outre l'avantage qu'ils ont de diminuer extrêmement la longueur & l'embarras des calculs, ont des usages si fréquens jusques dans la Géométrie transcendante. Cette belle découverte est l'ouvrage du Baron de *Neper*, Ecoissois (b), qu'elle immortalise à juste titre. Entrons dans des détails proportionnés à l'importance de cet objet.

Fig. 1.

(a) Le premier de ces théorèmes est celui-ci. Si l'on prolonge le diamètre d'un demi-cercle en E, de sorte que AE soit égal au rayon, & que par un point quelconque G, on tire EGH, la partie de la tangente qu'elle retranche, sçavoir BH est moindre que l'arc BG, mais elle en diffère d'autant moins que cet arc est plus petit. Voici le second: Si du même point G, on tire FGI, de maniere que DF soit égale au rayon, la portion de tangente BI est plus grande que

l'arc BG. Mais il est facile de trouver la grandeur de la tangente BH, & à l'égard de la seconde BI, on fait voir qu'elle est égale au double du sinus du tiers de l'arc, plus une fois la tangente de ce tiers. Ainsi un arc quelconque étant donné, on peut facilement trouver des limites de sa grandeur fort rapprochées.

(b) Jean Neper, Baron de Merchiston en Ecoffe, mort en 1618,

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. I.* 7

Les logarithmes sont des nombres disposés en table à côté de ceux de la progression naturelle, & qui sont tels que toutes les fois que dans celle-ci on prend des nombres géométriquement proportionnels, ceux qui leur répondent dans la table des logarithmes sont en proportion arithmétique. Faisons usage de cette propriété sans nous embarrasser de quelle manière on est parvenu à construire cette table, & nous verrons facilement s'en déduire tous les avantages qui rendent les logarithmes si utiles & si précieux aux Mathématiciens.

Lorsqu'on cherche le quatrième terme d'une proportion géométrique, on le trouve en multipliant le second par le troisième, & divisant le produit par le premier. Au contraire dans la proportion arithmétique, la somme du second & du troisième diminuée du premier, est le quatrième. Lors donc qu'on aura à trouver une quatrième proportionnelle à des nombres prolixes, il suffira d'ajouter les logarithmes du second & du troisième, & d'ôter de leur somme celui du premier, le restant sera le logarithme du quatrième; de sorte qu'en le cherchant dans la table on trouvera à son côté le produit demandé. Ces abrégés de calcul s'étendent aux simples multiplications & divisions; car personne n'ignore que lorsqu'on multiplie deux nombres, c'est la même chose que si l'on faisoit une règle de proportion dont le premier terme fût l'unité, & les moyens, les deux nombres à multiplier. Ainsi il faudra ajouter les logarithmes des nombres à multiplier, & en ôter celui de l'unité, le restant sera le logarithme du produit. Dans la division, le diviseur est au dividende comme l'unité au quotient; il faudra donc ajouter ensemble les logarithmes de l'unité & du dividende, & ôter de leur somme celui du diviseur, le reste sera celui du quotient. Tout ceci sera même encore plus simple, si en construisant les tables on a fait en sorte que le logarithme de l'unité fût 0, ce qui est dans les tables ordinaires. Alors la multiplication se réduira à une simple addition des logarithmes des nombres à multiplier, & la division à une soustraction du logarithme du diviseur de celui du dividende: dans l'un & l'autre cas ce qui résultera sera le logarithme du produit ou du quotient. L'extraction des racines, ou la formation des puissances, reçoit également de grandes facilités de l'invention des logarithmes: car le cube d'un

nombre, par exemple, est la troisième des proportionnelles continues à l'unité & à ce nombre; & en général la puissance n d'un nombre est la continue proportionnelle à l'unité & à ce nombre, dont le rang est désigné par n . C'est pourquoi, les logarithmes des quantités géométriquement proportionnelles étant en proportion arithmétique, & celui de l'unité étant zéro, le logarithme du carré sera double de celui du nombre, celui du cube sera triple, &c. & enfin le logarithme de la puissance n sera le logarithme du nombre, multiplié par n . Ainsi le logarithme de la racine cube d'un nombre sera le tiers du logarithme de ce nombre; & enfin celui de la racine n d'un nombre sera le logarithme de ce nombre, divisé par n .

Telle est la nature des logarithmes: il nous faut maintenant exposer de quelle manière *Neper* les envisagea pour la première fois. Outre que notre histoire l'exige, nous le faisons d'autant plus volontiers, qu'il y a une certaine analogie entre les idées du Géomètre Écossais, & la manière dont *Newton* a envisagé son calcul des fluxions.

Fig. 1.

Imaginons avec *Neper* un point se mouvoir le long de la ligne indéfinie PAE , avec une vitesse tellement tempérée, qu'elle soit toujours proportionnelle à la distance de ce point au terme fixe P . Cette supposition est facile à entendre: le mobile à une distance double de P , aura une vitesse double; à une distance moindre de moitié, cette vitesse ne sera que la moitié de la première, &c. Ainsi cette vitesse ne sera la même dans aucun point de la ligne PAE , mais toujours plus grande ou moindre à proportion que le mobile sera plus loin, ou plus près de P . Or il est facile de démontrer que si PA , PB , PC , sont en progression continue, AB , BC , CD le seront aussi, & que ces espaces seront parcourus dans des temps égaux.

Supposons maintenant que V soit la vitesse du mobile quand il est en A , & qu'en vertu de cette vitesse conservée sans augmentation ni diminution, un autre mobile partant du point A' , eût parcouru l'espace $A'B'$ sur la ligne indéfinie $f'A'F'$, dans le même temps que le premier a parcouru AB . Nous aurons de cette manière deux points, dont l'un sera porté d'un mouvement continuellement accéléré de A vers E , ou retardé de A vers e , & l'autre d'un mouvement uniforme de

de A' vers E' , ou e' . Ainsi pendant que $AB, BC, CD, DE,$ &c. seront continuellement proportionnelles, $A'B', B'C', C'D',$ &c. seront égales, & pendant que $PB, PC, PD, PE,$ &c. croîtront géométriquement $A'B', A'C', A'D',$ &c. croîtront arithmétiquement. C'est pourquoi $A'B', A'C',$ &c. seront les logarithmes de $PB, PC,$ &c. respectivement. Enfin le logarithme d'une quantité quelconque PS , sera la ligne $A'S'$ parcourue depuis le terme A' d'un mouvement uniforme, pendant que AS l'a été d'un mouvement accéléré. De cette idée il est facile de déduire toutes les propriétés des logarithmes; mais comme ce détail intéressant pour les Géomètres, & même nécessaire pour ceux qui aspirent à quelque chose de plus que l'élémentaire de cette théorie, fatiguerait peut-être d'autres lecteurs, nous le renvoyons à une note que ceux-ci pourront omettre. (*a*)

(a) Voici quelques-unes des propriétés des logarithmes développées à la manière de Neper. 1°. Si A & A' sont les termes d'où les deux mobiles, l'un mu d'un mouvement accéléré ou retardé, l'autre d'un mouvement uniforme, partent ensemble, le logarithme de PA sera zéro. Car lorsque le premier mobile est en A , le second n'a encore parcouru aucun espace.

2°. Si les logarithmes des quantités $PA, PB, PC,$ &c. sont pris positivement, ceux des quantités décroissantes, $Pb, Pc,$ &c. comme $A'b', A'c',$ &c. seront négatifs. Car afin que $A'C', A'B',$ ou $A'b', A'c',$ soient en progression arithmétique, tandis que $PC, PB, PA, Pb, Pc,$ &c. sont géométriquement proportionnels, il faut que $A'b', A'c'$ soient pris négativement. Ainsi si le logarithme de l'unité ou PA est zéro, & ceux des nombres naturels, positifs, ceux des fractions moindres que l'unité seront négatifs. Le logarithme de $\frac{1}{2}$, sera le même que celui de 2, mais pris négativement; celui de $\frac{1}{3}$, le même que celui de 3, &c. Au reste, rien n'empêche qu'on ne fasse positifs les logarithmes des nombres décroissans & moindres que PA ; mais alors ceux des nombres plus grands que PA seroient négatifs.

3°. Il est visible que le logarithme d'une raison quelconque, par exemple, de PC à PB , sera celui de PC moins celui de PB ,

c'est-à-dire, BC ou AB . Mais le logarithme du rapport de PE à PB , qui est triple de la première, sera par la même raison BE ou $3AB$, ce qui montre que les logarithmes sont les mesures des raisons, ou qu'ils sont autant & semblablement multiples les uns des autres que les raisons qui leur répondent sont multipliées les unes des autres. Delà leur vient le nom de *logarithmes*, comme qui diroit, *qui numérant rationem*.

4°. Il peut y avoir autant de systèmes de logarithmes qu'on peut assigner de valeurs différentes à la raison de PA à PB , & à $A'B'$. Car si $PA = 1$, & $PB = 10$, & $A'B' = 1$, ou 1.000000, on aura nos logarithmes ordinaires des tables de Briggs, Ulacq, &c. Mais rien n'oblige à cette supposition, on pourroit donner à $A'B'$ telle autre valeur qu'on voudroit, & alors tous les logarithmes de ce nouveau système seroient aux correspondans du précédent, comme cette valeur à l'autre.

5°. La manière dont Neper calculoit ses logarithmes, suit naturellement de celle dont il les concevoit. Pour trouver l'espace $A'B'$ parcouru d'un mouvement uniforme pendant que AB l'étoit d'un mouvement accéléré, il supposoit entre PA & PB , un si grand nombre de proportions continues, que l'excès de PA la plus voisine de PA sur celle-ci, c'est-à-dire Aa , fût

La maniere dont *Neper* conçoit ses logarithmes, & dont il décrit leur génération, le met à l'abri de l'imputation de n'avoir fait que perfectionner l'idée d'un Arithmétiqueien Allemand (*Michel Stifels*), qui les avoit entrevus au milieu du siècle précédent. En effet, ce Mathématicien dans son *Arithm. integra*, compare les deux progressions, la géométrique & l'arithmétique, comme on le voit ci-dessous,

1. 2. 4. 8. 16. 32. 64. 128. &c.

0. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. &c.

& il fait la remarque fondamentale de la théorie des logarithmes; sçavoir que si l'on ajoute ensemble deux termes de la progression arithmétique, comme 3 & 5, qui répondent à 4 & 32, il en résultera un nouveau terme, comme ici 7, qui répondra au produit de 4 & 32. Mais cette remarque resta stérile entre ses mains, & quoiqu'il dise qu'il supprime à regret diverses autres propriétés de ces progressions comparées, ce seroit fort gratuitement qu'on lui attribuerait une idée plus développée des logarithmes.

Kepler dit aussi que *Juste-Byrge*, un des Astronomes du Landgrave de Hesse, avoit autrefois imaginé les logarithmes. Mais soit que *Byrge* ait eu vraiment cette idée, soit que *Kepler*, porté d'un amour national, ait vu dans les écrits de ce Mathématicien plus qu'il n'y avoit réellement, cela ne fait aucun tort à *Neper*. Car on sçait par le témoignage de

comme infiniment petite, ou exprimée par une fraction décimale, comme 0.000001. Or dans ce cas l'espace *Aa* peut-être censé parcouru d'un mouvement uniforme, de sorte que *Neper* prit *Aa* lui-même pour le logarithme de *P.a*. Puis il trouvoit par le calcul, qu'entre *PA* l'unité & *PB*, il y avoit 6931472. de ces proportions continues, & qu'entre 1 & 10, il y en avoit 23025850. C'est pourquoi, suivant la théorie ci-dessus, il multiplia *Aa* ou 0.000001 par les nombres 6931472 & 23025850, & il eut 0.6931472 pour le logarithme de 2, & 2.3025850 pour celui de 10.

Mais il n'y a aucune nécessité de prendre *Aa* pour le logarithme de la raison de *PA* à *P.a*. Tout multiple ou sous-multiple

de *Aa* se pourroit être également, & alors tous les autres logarithmes seroient augmentés ou diminués proportionnellement. Nos tables ordinaires, par exemple, sont construites comme si au lieu de *Aa*, on n'en eût pris qu'un peu moins de la moitié, ou la 0.4342994^e partie. Car en faisant cette supposition, on rencontre l'unité pour le logarithme de 10. Ainsi nos logarithmes ordinaires sont à ceux de *Neper* dans le rapport de 0.4342994 à 1, ou ce qui est la même chose, dans celui de 1, à 2.3025850; c'est pourquoi en multipliant les logarithmes ordinaires par 2.3025850, on les réduit à ceux de *Neper*, ou au contraire divisant ceux-ci par 2.3025850, ou les multipliant par 0.4342994, on a ceux dont nous nous servons vulgairement.

Kepler même, que cette découverte ne vit jamais le jour. A l'égard de *Longomontanus*, à qui on a aussi attribué l'invention des logarithmes (a), cela est sans fondement. Cet Astronome qui ne mourut qu'en 1647, ne s'étant jamais avisé de réclamer ses droits sur elle, ce doit être une preuve suffisante qu'il n'en eut jamais aucun.

Neper publia sa découverte en 1614 dans son Livre intitulé: *Mirifici logarithmorum canonis descriptio*. Il y donnoit une Table des logarithmes des sinus pour tous les degrés & minutes du quart de cercle; mais elle avoit quelques particularités en quoi elle différoit de celles que nous employons aujourd'hui. Premièrement *Neper* remarquant que le sinus total étoit le plus souvent un des termes de la proportion à laquelle se réduisent les résolutions des triangles, avoit fait le logarithme du sinus total égal à 0, afin d'éviter une opération dans tous ces cas. En second lieu, ses logarithmes différoient de ceux que présentent nos tables ordinaires, en ce que dans celles-ci le logarithme de 10 est l'unité ou 1. 000000. & dans celle de *Neper* c'étoit 2. 3025850; ce qui suivoit de sa manière de les construire que nous avons exposée dans la note ci-dessus. Mais il résultoit de l'une & de l'autre de ces suppositions quelques inconvénients qui le frapperent, & qui l'engagerent bientôt après à donner une autre forme à ses logarithmes. C'est ce qu'il propose dans un écrit posthume intitulé, *Appendix de logarithmorum præstantiori usu*, que son fils publia en donnant une nouvelle édition de l'ouvrage précédent. *Neper* suppose dans cet *appendix*, comme nous le faisons aujourd'hui, le logarithme de l'unité égal à 0, celui de 10 à 1. 000000. celui de 100 à 2. 000000. celui de 1000 à 3. 000000; & ainsi de suite. Par-là le logarithme du sinus total qu'on suppose l'unité suivie de dix zéros, est 10. 000000. Cette nouvelle supposition remédie à tous les inconvénients de la première, & en réunit tous les avantages avec divers autres qu'il seroit trop long de déduire ici. Tous les logarithmes des sinus, tangentes & sécantes, sont positifs, & il n'y a de logarithmes négatifs que ceux des fractions proprement dites ou moindres que l'unité; quant à l'addition & la

(a) Suppl. au Dict. de Bayle, par M. de la Chesnaie, au mot *Henri Briggs*.

soustraction fréquente du logarithme du sinus total ; elle n'a rien de laborieux , puisque ce logarithme est tout composé de zeros hors le premier chiffre qui est même l'unité. On n'a cependant pas entièrement rejeté la forme des logarithmes de *Neper* pour les nombres naturels. Ils ont leur usage dans la Géométrie transcendante : car ils représentent les aires de l'hyperbole équilatere entre les asymptotes , l'unité étant la valeur du côté du carré inscrit ; c'est pourquoi on les nomme hyperboliques. Ce n'est pas que les autres logarithmes ne représentent aussi des aires hyperboliques , mais elles appartiennent à des hyperboles entre des asymptotes obliques l'une à l'autre , & l'hyperbole équilatere étant comme la principale entre toutes les autres , a donné le nom aux logarithmes de *Neper*. Nous nous bornons ici à ce peu de mots sur l'analogie des logarithmes avec les aires hyperboliques , parce que nous aurons occasion ailleurs de la développer davantage.

Neper eut à peine la satisfaction d'être témoin de l'accueil que sa découverte reçut des Mathématiciens , & le temps de la perfectionner comme il désiroit. Il mourut en 1618 ; mais il eut dans *Henri Briggs* un successeur qui entra parfaitement dans ses vues. *Neper* n'eut pas plutôt publié son ouvrage , que ce Professeur d'Oxford l'alla trouver à Edimbourg pour conférer avec lui sur cette matiere. Il y fit même divers voyages , & il y étoit lorsque *Neper* mourut. Celui-ci lui fit part du projet qu'il avoit formé de changer la forme de ses logarithmes , & lui en recommanda l'exécution avec instance. *Briggs* en sentit l'utilité , & il ne tarda pas de mettre la main à l'œuvre. Il entreprit sur ce nouveau plan deux immenses Tables , l'une qui devoit contenir tous les logarithmes des nombres naturels depuis l'unité jusqu'à 100000 , l'autre ceux des sinus & tangentes pour tous les degrés & centiemes de degrés du quart de cercle. Ce zélé Calculateur exécuta une partie de ces projets. Il publia à Londres en 1624 , les logarithmes des nombres naturels depuis l'unité jusqu'à 20000 , & depuis 90000 jusqu'à 101000. Ils y sont calculés jusqu'à 14 chiffres. Cet ouvrage intitulé , *Arithmetica logarithmica* , (in fol.) contient aussi une sçavante introduction , où la théorie & l'usage de ces nombres sont amplement développés. A l'égard de la

seconde Table, *Briggs* l'avoit assez avancée, mais la mort le prévint, & l'empêcha de l'achever. *Henri Gellibrand* y mit la dernière main, & la publia en 1630, sous le titre de *Trigonometria Britannica*. (in fol.)

L'invention des logarithmes ne fut pas moins accueillie dans le continent. *Kepler* en sentit le premier tout le mérite. Il publia en 1624 (a) un ouvrage sur ce sujet; & comme il travailloit alors à la construction de ses Tables Rudolphines, il y introduisit le calcul logarithmique. *Benjamin Ursinus*, Mathématicien de l'Electeur de Brandebourg, calcula des Tables de sinus avec leurs logarithmes, pour tous les arcs croissans de 10 en 10 secondes, jusqu'au quart de cercle. Mais, de même que *Kepler*, il s'en tint à la première idée du Mathématicien Ecossois; ce qui rend aujourd'hui son travail peu utile. *Adrien Ulacq*, dont les petites Tables ont eu un grand nombre d'éditions, est après *Neper* & *Briggs*, celui à qui nous avons le plus d'obligation dans ce genre. Personne ne les seconda avec autant de zèle que ce Calculateur des Pays-Bas. Instruit de la découverte de *Neper* par un exemplaire de l'ouvrage de *Briggs*, il se mit aussitôt à travailler sur le même plan, & à suppléer à ce que celui-ci avoit laissé imparfait. Il remplit la lacune qui se trouvoit entre 10000 & 90000, comme *Briggs* l'avoit recommandé, & il supputa les logarithmes pour les sinus, tangentes & sécantes du quart de cercle, en les réduisant à 10 chiffres. Cette importante addition à l'ouvrage de *Briggs* parut dans la nouvelle édition de l'*Arithmetica logarithmica*, que donna *Ulacq* en 1628. Il ne s'en tint pas là: il s'engagea bientôt dans une entreprise plus considérable, en étendant ses Tables jusqu'aux sinus, tangentes & sécantes, & leurs logarithmes de 10 en 10 secondes. Ces nouvelles & amples Tables furent publiées en 1633, avec les logarithmes des nombres naturels depuis l'unité jusqu'à 20000. Depuis ce temps une multitude d'Auteurs, entr'autres ceux de Trigonométrie, ont traité des logarithmes, & en ont donné des Tables. L'énumération en seroit longue & ennuyeuse: c'est pourquoi je crois devoir m'en dispenser. Il est facile de sentir que le mérite essentiel

(a) *Chilias logarithmorum, cum ipsorum dem. & usu*. Linzii 1624. Supplem. ad. chil. logarith. Ibid. 1625, in-4°. Ces ouvrages sont aujourd'hui entièrement inutiles.

des ouvrages de cette sorte consiste dans l'exactitude & une parfaite correction. Les Tables qui ont aujourd'hui le plus de réputation pour l'étendue & pour ces qualités si nécessaires, sont celles de *Gardiner* (*in 4°.*) Celles de *Sherwin* imprimées à Londres en 1705, (*in-oct.*) sous le titre de *Tables Mathématiques*, méritent aussi d'être recommandées, à cause des commodités qu'elles présentent pour le calcul des logarithmes des plus grands nombres. Au défaut de ces Tables, celles que nous croyons mériter le plus l'accueil des Astronomes & des Trigonometres, sont celles de M. *Depercieux*.

Fig. 3.

L'invention des logarithmes a donné naissance à une courbe célèbre depuis ce temps parmi les Géomètres, & qu'on nomme la logarithmique : en voici la nature. Sur les points A, B, C, D, &c. à égales distances soient élevées les perpendiculaires Aa, Bb, Cc, Dd, &c. en proportion géométrique continue : la courbe qui passera par les extrémités de toutes ces proportionnelles, & par celles de toutes les autres moyennes en nombre infini, qu'on pourroit insérer entr'elles, est celle dont nous parlons. Il est évident que cette courbe représentera les logarithmes par les segmens de son axe : si Aa, par exemple, est l'unité, Ff = 2, Gg = 3, & que le logarithme de l'unité soit zero, Af, Ag, seront les logarithmes de 2, 3, &c. & Ab, Ac, Ad, &c, seront ceux de Bb, Cc, Dd, &c; de même Ao, Ap, seront les logarithmes des nombres représentés par Oo, Pp, &c, moindres que l'unité ; c'est pourquoi ces logarithmes seront négatifs. Car les abscisses étant prises positivement du côté de G, elles sont réputées négatives du côté opposé. La première idée de cette courbe est due, à ce que j'ai lu quelque part, à *Edmund Gunther*, Mathématicien Anglois, contemporain de *Briggs* : mais je n'ai pu recouvrer son écrit pour sçavoir quel usage il en faisoit. Elle a excité la curiosité des Analistes modernes qui y ont découvert des propriétés fort remarquables ; par exemple que sa sous-tangente est une ligne constante, c'est-à-dire que dans quelque endroit qu'elle soit touchée, l'intervalle entre l'endroit où la tangente rencontre l'axe, & l'ordonnée abaissée du point de contact comme Gi ou Ak, est le même ; que l'espace prolongé à l'infini du côté où elle s'approche de son

asymptote, est fini, &c. La considération de cette courbe jette une grande lumière sur la nature & les propriétés des logarithmes. C'est par ce motif que M. *Keil*, quittant la route frayée par les écrivains ordinaires sur cette théorie, a fait suivre son édition des *Elémens d'Euclide* d'un petit Traité intitulé : *de Naturâ & Arithmetica logarithmorum*, où il développe les propriétés de ces nombres par le moyen de la logarithmique qu'il emploie aussi à la solution de quelques problèmes curieux. A l'égard de la construction des logarithmes si laborieuse par la voie ordinaire, elle a été extrêmement facilitée par les nouveaux calculs. Des Géomètres du premier ordre, MM. *Gregori*, *Mercator*, *Newton*, *Hallei* ont donné diverses méthodes de plus en plus commodes pour les trouver. M. *Hallei* surtout a donné pour cet effet (*transf. phil.* 1695.) une suite si convergente, qu'un très-petit nombre de termes suffit pour trouver les logarithmes de *Neper* jusqu'au vingtième chiffre. Nous invitons le Lecteur à consulter l'endroit cité. Revenons à *Neper*.

C'est principalement de la découverte des logarithmes que *Neper* tire sa célébrité ; nous ne croyons cependant pas devoir passer sous silence quelques autres inventions qu'on lui doit, quoique moins brillantes & d'une utilité moins universelle. Telles sont diverses nouvelles méthodes de résolution imaginées dans la vue de simplifier la Trigonométrie sphérique. Parmi ces inventions nous remarquons surtout une règle pour la résolution des triangles sphériques rectangles, qui au jugement de tous ceux qui la connoissent, est extrêmement ingénieuse & commode. En effet ceux qui pratiquent la Trigonométrie sphérique, savent qu'on peut proposer seize cas différens sur les triangles rectangles, & que de ces seize cas il y en a au moins douze dont la solution ne se présente pas facilement ; de sorte que les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ont été obligés pour soulager la mémoire, d'en dresser une Table qu'on puisse consulter au besoin. La règle de *Neper* réduit tous ces cas à une seule règle en deux parties, qui est fort propre par son élégance à s'imprimer profondément dans la mémoire. Aussi les Trigonometres Anglois ne manquent-ils point d'en faire un grand usage, & je ne sçaurois dissimuler ma surprise de n'en trouver aucune

trace dans divers Traités François de Trigonométrie qui ont paru depuis peu d'années, & qui méritent d'ailleurs tout-à-fait l'accueil du public. Comme cette regle est fort bien exposée dans le *Cours de Mathématiques* de M. *Wolf*, Livre assez répandu, nous nous contenterons d'inviter les Trigonometres à l'y rechercher.

On a encore un monument du génie de *Neper*, dans sa *Rhabdologie*, (a) ouvrage qu'il publia en 1617. L'objet qu'il s'y est proposé, a été de faciliter les multiplications & les divisions des grands nombres d'une autre maniere que par les logarithmes. Il l'exécute par le moyen de certaines petites baguettes qui portent neuf cases divisées en deux par une diagonale tirée de gauche à droite, & de haut en bas. Dans ces cases sont successivement écrits les neuf multiples du premier nombre que chaque baguette porte en tête, le chiffre des dizaines étant dans le triangle d'en bas. Cette préparation faite il n'y a presque qu'à ranger ces baguettes les unes à côté des autres, de maniere qu'elles portent en tête le nombre à multiplier; & l'on trouve dans les rangs horizontaux chacun des produits partiels presque tout fait, de sorte qu'on n'a que la peine de les transcrire & de les ajouter pour avoir le produit total. Cette invention est assez commode pour la multiplication, mais il est bon de remarquer qu'elle n'abrege pas sensiblement la division; & l'on ne doit guere la regarder que comme une curiosité Mathématique. Je doute qu'aucun Arithméticien l'ait jamais pratiquée autrement que par forme d'amusement.

I V.

Problèmes & nouvelles vues de Kepler.

Tandis que *Neper* publioit en Angleterre son ingénieuse invention des logarithmes, l'Allemagne donnoit naissance aux premiers germes de la nouvelle Géométrie qu'on vit éclore quelques années après entre les mains de *Cavalleri*. Nous les trouvons dans un ouvrage de *Kepler*. Quoique cet homme célèbre ne se soit adonné qu'en passant à la Géométrie, & que par cette raison il n'y ait pas fait des découvertes

(a) M. Rauffain a perfectionné en quelques points les bâtons de *Neper*, & il a donné sur ce sujet un Mémoire à l'Académie

Royale des Sciences, qui l'a jugé digne qu'il en fût fait mention dans son histoire. Voyez *Mem. de l'Acad.* 1738.

remarquables,

remarquables, on ne peut cependant lui refuser d'y avoir montré quelques étincelles de ce génie qu'on voit briller dans ses autres écrits. Sa *Stereometria solidiorum*, (Lintz 1615. in-fol.) nous présente des vues qui paroissent avoir beaucoup influé sur cette révolution qu'a éprouvée la Géométrie. Il osa le premier introduire dans le langage ordinaire, le nom & l'idée de l'infini. Le cercle n'est, dit-il, que le composé d'une infinité de triangles, dont les sommets sont au centre, & les bases forment la circonférence. Le cône est composé d'une infinité de pyramides appuyées sur les triangles infiniment petits de sa base circulaire, & ayant leur sommet commun avec celui du cône, tandis que le cylindre de même base & même hauteur, est formé d'un pareil nombre de petits prismes sur les mêmes bases, & ayant même hauteur qu'elles. A l'aide de ces notions sous lesquelles ces grandeurs se présenterent sans doute aux Géomètres de l'antiquité, mais qu'ils n'osèrent employer de crainte de blesser la délicatesse de leurs contemporains; à l'aide de ces notions, dis-je, *Kepler* démontroit d'une manière directe & très-claire, les vérités qui exigeoient chez les Anciens des détours si singuliers & si difficiles à suivre.

Kepler ouvroit dans ce même Livre un vaste champ de spéculation. Portant ses vues au-delà de celles d'*Archimède*, il se formoit une multitude de nouveaux corps dont il recherchoit la solidité, & qu'il présentoit aux Géomètres comme un objet digne de les occuper. *Archimède* n'avoit formé ses conoïdes & ses sphéroïdes, qu'en faisant tourner les sections coniques autour de leur axe; encore n'avoit-il fait aucune attention à celui qu'engendreroit l'hyperbole en tournant autour de son axe conjugué. *Kepler* faisoit naître les siens de la circonvolution des sections coniques autour d'un diamètre quelconque, de leur ordonnée, de leur tangente au sommet, ou enfin d'une ligne prise au dehors de la courbe. Énumération faite, il en trouvoit quatre-vingt-dix, outre ceux qu'*Archimède* avoit considérés, & il leur donnoit des noms tirés pour la plupart de leur ressemblance avec quelques-uns de nos fruits. Il eût mieux valu supprimer ces dénominations le plus souvent fort voisines de la puérilité.

Il est vrai, & nous ne devons pas le dissimuler, que *Kepler*

ne résolvait que les plus aisés de ces problèmes. Parmi ceux dont il se tire heureusement, le seul où il y ait quelque difficulté, est celui où il s'agit de mesurer le solide formé par un segment de cercle ou d'ellipse tournant autour de sa corde. Il le développoit en un autre corps formé en coin, & dont nous donnerons une idée de cette manière. Qu'on imagine sur le segment proposé un cylindre droit, & que ce cylindre soit coupé par un plan passant par la corde du segment, de telle sorte que la fleche DE soit à la hauteur CE , comme le rayon à la circonférence. C'est ici que *Kepler* employoit un procédé fort ressemblant à celui de la méthode des indivisibles. Il démontreroit l'égalité de ce solide avec celui que formoit le segment tournant autour de sa corde, parce qu'en les coupant l'un & l'autre par un même plan perpendiculaire à l'axe commun, la section circulaire de l'un est toujours égale au triangle qui est la section de l'autre: cela étant démontré, pour trouver ce dernier solide, il supposoit qu'il étoit la partie supérieure d'un autre formé de la même manière sur le demi-cercle ou la demi-ellipse & qui étoit connu étant égal à la sphère, ou au sphéroïde. Or on voit facilement que pour avoir le solide ACB , il faut retrancher du total FCH , 1°. deux fois le solide $AFIa$, qui est égal au segment de sphère ou de sphéroïde, fait par le segment FaI , 2°. le prisme rectiligne $AaLLbB$, 3°. le prisme sur la base aeb , ou AEB , dont la hauteur est Aa .

A l'égard des autres problèmes que *Kepler* se proposoit, ils étoient la plupart d'une difficulté trop supérieure à la Géométrie de son temps pour s'étonner qu'il y ait échoué: il est vrai qu'on ne peut guère l'excuser sur les espèces de solutions qu'il crut donner de plusieurs de ces problèmes, quoiqu'il n'ait pas prononcé sur elles en homme persuadé de leur justesse. Au défaut d'une méthode directe, il employa certaines analogies, certaines raisons de convenance plus arbitraires que fondées dans la nature. Aussi souleva-t'il quelques Géomètres contre lui. Un, entr'autres, nommé *Alexandre Anderson*, (a) lui reprocha cette singulière manière de se conduire en Géométrie, & montra que les vraisemblances qu'il avoit

(a) *Vindicia Archimed.* 1616.

prises pour guides ne l'avoient conduit qu'à des erreurs.

Nous passerons légèrement sur la seconde partie de cet ouvrage de *Kepler*; elle concerne le jeuage des tonneaux, sujet sur lequel il propose des idées ingénieuses. Nous y trouvons surtout une remarque heureuse concernant les problèmes de *maximis & minimis*. C'est que, lorsqu'une grandeur est parvenue au terme de son plus grand accroissement, ou au contraire, dans les environs de ce terme elle ne varie que par des degrés insensibles. Il est facile de voir dans cette remarque le fondement de la règle de *maximis & minimis*, usitée dans le calcul moderne.

V.

Les problèmes proposés par *Kepler*, semblent avoir été l'aiguillon puissant qui excita les Géomètres à s'ouvrir de nouvelles voies propres à leur en procurer la solution; & peut-être est-ce à ces problèmes que nous devons l'invention des deux méthodes célèbres qu'on vit paroître environ 20 ans après; sçavoir celle de *Guldin*, & celle de *Cavalleri*. Ce nombre d'années ne doit pas former une difficulté contre notre conjecture. Les productions Littéraires se communiquoient encore si lentement en Europe, qu'il n'en falloit guere moins pour donner à l'ouvrage de *Kepler* une publicité suffisante, & pour que les géomètres dont nous parlons, pussent découvrir & mettre au jour les méthodes dont il occasionnoit l'invention.

Méthode de
Guldin.

Avant que d'entrer dans l'explication de la méthode de *Guldin* (a), il est nécessaire de se rappeler quelques connoissances préliminaires. La principale est, que dans toute figure il y a un point qu'on nomme centre de gravité, qui est tel que si on conçoit cette figure traversée par un axe passant par ce point, toutes ses parties resteront en équilibre autour de cet axe, & la figure retiendra la situation qu'on lui

(a) Le Pere Guldin naquit à Saint-Gall en 1577, & ayant quitté la Religion Protestante, il entra dans la Compagnie de Jésus en 1597, en qualité de Fiere, ou de Coadjuteur temporel. Mais les talens qu'il montra pour les Mathématiques, ayant frappé ses Supérieurs, on l'envoya les cultiver à Rome, où il professa la Philosophie & les Mathématiques. Il les enseigna aussi à Gratz & à Vienne. Outre ses *Centro-Barica*, dont les premiers Livres parurent en 1635, & le reste en 1640, il réfuta Calvisius au sujet du Calendrier Grégorien, dans un ouvrage intitulé *Elenchi Calendarii Greg. refutatio*. Il mourut en 1643.

donnera. Une des propriétés du centre de gravité qu'il est encore à propos de remarquer, est que si l'on imagine une ligne quelconque tirée hors de la figure, & que cette ligne soit comme l'appui, ou l'axe autour duquel cette figure tend à tourner en tombant, le produit de la figure entière par la distance de son centre de gravité à cet axe, est égal à la somme des produits de chacune de ses parties par la distance de son centre de gravité propre à ce même axe. Cela est évident par la nature du centre de gravité. Car toute la figure réunie, & comme condensée à son centre de gravité, tendroit à tourner avec une force qui seroit comme son poids, (ou la grandeur de la figure,) multiplié par la distance de ce centre au point d'appui. C'est ce qu'enseignent les principes les plus ordinaires de la Mécanique. Mais la figure elle-même fait un effort qui est la somme de tous ceux de ses parties; & chacun de ces efforts est le produit de chaque partie par la distance de son centre de gravité propre au point d'appui; ainsi la vérité de la proposition ci-dessus est manifeste.

La théorie des centres de gravité des figures planes & des lignes courbes est en quelque sorte le vestibule de la méthode de *Guldin*, & nous l'imiterons en commençant à parler de ses recherches sur ce sujet. Les deux premiers Livres de son ouvrage intitulé, *Centro baryca*, ou *de centro gravitatis*, qui parurent en 1635, ont pour objet de déterminer ces centres dans les arcs de cercles, les secteurs, & les segmens soit circulaires soit elliptiques. Nous ne devons cependant pas dissimuler que la plupart de ces choses avoient été publiées quelques années auparavant (en 1632) par un Auteur de la même Compagnie, nommé le P. de la Faille, dans un écrit intitulé, *De centro gravitatis partium circuli & ellipsis, theor.* 40. Là ce Géomètre qui mérite des éloges, assignoit, à la vérité d'une manière un peu prolixe, les centres de gravité des différentes parties du cercle & de l'ellipse. Il y faisoit voir surtout la liaison qu'il y a entre cette détermination & celle de la quadrature de ces courbes, & comment l'une des deux étant donnée, l'autre l'est aussi nécessairement. A l'égard de *Guldin*, il prend une route un peu différente, & il étend davantage cette théorie.

La principale découverte qui rend l'ouvrage de *Guldin* ro-

commandable, consiste dans l'application qu'il fait du centre de gravité à la mesure des figures produites par circonvolution. Nous avons déjà remarqué ailleurs que *Pappus* avoit reconnu cette propriété, & qu'il l'avoit seulement énoncée en termes un peu différens. Le Géometre ancien avoit dit que les figures produites par circonvolution étoient entr'elles en raison composée des figures génératrices, & des chemins de leurs centres de gravité. Mais nous devons observer en même temps que cet endroit de *Pappus* n'avoit point encore vu le jour, & qu'il n'a paru que dans l'édition de ce Géometre donnée en 1660. Il y auroit, je pense, de la malignité à conjecturer que *Guldin* l'avoit trouvé en fouillant dans quelque manuscrit de cet ancien Auteur, quoique son peu de succès à démontrer ce principe pût le faire soupçonner. Quoi qu'il en soit, voici la proposition fondamentale de cette méthode: « Toute figure, dit *Guldin*, formée par la » rotation d'une ligne ou d'une surface autour d'un axe im- » mobile, est le produit de la quantité génératrice par le che- » min que décrit son centre de gravité. » Nous allons développer cette règle par quelques exemples faciles, & dont on a la démonstration par d'autres voies. Personne n'ignore que le cône droit est formé par un triangle rectangle qui tourneroit autour d'un des côtés qui comprennent l'angle droit; mais l'on sçait aussi que le centre de gravité de ce triangle est éloigné de cet axe du tiers de la base, & par conséquent il décrit une circonférence qui est le tiers de celle que décrit l'extrémité de la base. Le cône sera donc, suivant *Guldin*, le produit du triangle générateur par le tiers de cette dernière circonférence, d'où l'on déduit facilement qu'il est le tiers du cylindre de même base & même hauteur. On fait voir de même par la position du centre de gravité du demi-cercle, que la sphère qu'il produit en tournant autour du diamètre, est les $\frac{8}{15}$ du cylindre de même base & même hauteur, & que sa surface est égale à la surface courbe de ce cylindre; que le conoïde parabolique est la moitié du cylindre de même base & même hauteur, &c.

Guldin parcourroit ainsi diverses questions déjà résolues, & y appliquant sa règle il tâchoit de la démontrer par cet accord parfait des solutions qu'elle donne, avec les anciennes.

1660 - 17

Mais ce n'étoient-là que des inductions, qui, quoique favorables, ne fussent point en Géométrie, ou l'on a droit d'exiger des preuves qui arrachent le consentement. *Guldin* fit, à la vérité, quelques efforts pour la démontrer directement, mais il y réussit mal; & il eut sans doute mieux fait de s'en tenir à ses inductions, que de former un raisonnement aussi peu digne d'un Mathématicien que le suivant. Il disoit, par exemple, que la distance du centre de gravité à l'axe de rotation tenoit un milieu entre toutes celles des différentes parties de la figure à cet axe: que ce point étoit unique, & par conséquent que si quel qu'un de ceux de la figure devoit jouir de la prérogative en question, ce devoit être le centre de gravité. Ceci montre qu'il y a quelquefois dans les découvertes même géométriques, plus de bonheur que d'habileté; & c'est ce que *Cavalleri* (a) reprocha à *Guldin* dans le cours d'une contestation qu'ils eurent ensemble au sujet de l'exactitude de la méthode des indivisibles. En effet il convenoit peu au Géometre Allemand d'attaquer l'Italien, comme coupable de relâchement en Géométrie. Aussi *Cavalleri* n'eut pas beaucoup de peine à se justifier, & usant de récrimination, il montra que ce reproche ne pouvoit tomber que sur son adversaire: il fit plus: pour prouver que *Guldin* avoit échoué contre une difficulté peu capable d'arrêter un Géometre, il lui donna une démonstration fort simple de ce principe. Elle n'est effectivement que le corollaire d'une propriété du centre de gravité, qu'il est surprenant que *Guldin* n'ait pas aperçue (b). *Cavalleri* en attribue l'invention à un de ses

(a) Exercit. Geom. Bon. 1647. Exer. 1. 2.

(b) L'importance de ce principe nous engage à en donner ici la démonstration en faveur des lecteurs à qui elle ne se présenteroit pas. Si le rectangle Aa , (fig. 6.) tourne à l'entour de l'axe GH , il décrira évidemment un cylindre creux, dont la solidité sera le produit de Aa , par la circonférence moyenne entre celles que décrivent les côtés autour de l'axe de rotation, c'est-à-dire, par la circonférence dont le rayon est D , la distance du centre de gravité a à cet axe. De même le solide creux décrit par le parallélogramme Bb ,

sera le produit de Bb , par la circonférence que décrit le centre de gravité β . Que δ soit maintenant le centre de gravité des deux rectangles Aa , Bb , le produit de $Aa + Bb$, par la distance de δ à l'axe, sera égal (par la propriété du centre de gravité) à la somme du produit de Aa , par la distance de a à l'axe, plus celui de Bb par la distance de β à ce même axe. Et par conséquent, prenant au lieu des rayons les circonférences, le produit de Aa par le chemin de son centre de gravité a , sera égal au produit de $Aa + Bb$, par le chemin du centre de gravité commun δ . Si donc on inscrit ou l'on circonscrit à une

anciens disciples, nommé *Antonio Roccha*, qui, à ce qu'il ajoute, la lui avoit communiquée long-temps avant que son adversaire eût publié son ouvrage.

En partant du principe de *Guldin*, il est facile de résoudre plusieurs des problèmes que *Kepler* avoit proposés. Car 1°. la quadrature du cercle étant supposée, on a le centre de gravité d'un segment circulaire ou elliptique quelconque, aussi bien que sa grandeur: par conséquent si l'on fait tourner ce segment autour de sa corde, ou de sa tangente, ou enfin d'une autre ligne quelconque, on aura & la quantité de la figure génératrice, & le chemin parcouru par son centre de gravité: le solide produit ne sera donc plus inconnu. Il en sera de même de la surface formée par un arc circulaire tournant sur un axe quelconque: on connoît sa grandeur & la position de son centre de gravité, on aura par conséquent les deux facteurs du produit, qui est la surface cherchée. Une partie du Livre de *Guldin* est employée à la résolution de ces problèmes.

Archimède s'étoit autrefois proposé de trouver la grandeur du solide formé par la circonvolution du segment parabolique autour de son axe, & il avoit montré qu'il étoit la moitié du cylindre de même base & de même hauteur. *Kepler* avoit proposé de trouver la mesure du solide produit par le même segment tournant autour de son ordonnée, ou de sa tangente à son sommet. Ces deux problèmes, de même que divers autres sur les segmens paraboliques, sont encore du ressort de la méthode de *Guldin*. On sçait que le centre de gravité de la parabole est éloigné de la base des $\frac{2}{5}$ de l'axe, & par conséquent du sommet des $\frac{3}{5}$ de ce même axe. On sçait encore que le segment parabolique est les deux tiers du rectangle circonscrit, & que le centre de gravité de ce rectangle est éloigné de sa base commune avec le segment parabolique, de la moitié de son axe. Le solide produit par le

figure courbe quelconque (fig. 7.), les rectangles, comme A, B, C, &c. le solide qu'ils décriront en tournant autour d'un axe quelconque, sera égal au produit de leur somme par la circonférence que décrit leur centre de gravité commun. Mais que ces rectangles soient multipliés à l'in-

fini, ils se confondront avec la figure, & leur centre de gravité avec celui de cette figure. Ainsi le produit de la figure par le chemin de son centre de gravité, sera égal au solide qu'elle décrira dans sa circonvolution.

rectangle tournant autour de cette base, sera donc au solide produit par la parabole, comme $1 \times \frac{1}{1}$, à $\frac{1}{1} \times \frac{1}{1}$ ou $\frac{1}{1}$. Ces deux solides sont donc l'un à l'autre comme $\frac{1}{1}$ à $\frac{1}{1}$, ou comme 15 à 8. On trouvera par un procédé semblable, que le solide de la parabole tournant autour de la tangente au sommet, est au cylindre circonscrit, comme $\frac{1}{1} \times \frac{1}{1}$, à $1 \times \frac{1}{1}$, ou comme $\frac{1}{1}$ à $\frac{1}{1}$, c'est-à-dire, comme $\frac{1}{1}$ à 1.

Ce qu'on vient de dire sur la règle de *Guldin*, doit suffire dans un ouvrage où l'on se propose seulement de donner l'esprit & le précis des découvertes. Il est facile de voir qu'on l'employera avec succès dans tous les cas où l'on aura la grandeur & le centre de gravité de la figure génératrice. Nous croyons cependant pouvoir dire qu'elle n'est point la voie naturelle pour la dimension des solides & des surfaces, & qu'elle ne va à son but que par un circuit souvent inutile, je veux dire qu'elle suppose souvent des connoissances d'une difficulté supérieure à celle du problème qu'on cherche à résoudre. En général, la détermination des aires des courbes, ou de leur centre de gravité, est plus difficile que celle des solides qu'elles forment par leur circonvolution : on en a un exemple dans le conoïde hyperbolique, dont la grandeur est bien plus facile à trouver que celle du segment hyperbolique, ou son centre de gravité. La règle de *Guldin* semble même dans ce cas induire en erreur, en ce qu'elle représente le problème comme d'un genre supérieur à celui dont il est réellement. La surface du conoïde parabolique en offre encore un exemple. La méthode dont nous parlons exigeroit la rectification de l'arc parabolique, & la détermination de son centre de gravité, quoique la mesure de cette surface ne dépende que de la quadrature d'un segment parabolique tronqué, & de celle du cercle qui entre nécessairement dans tous les problèmes qui concernent des surfaces ou des corps produits par circonvolution. Cependant malgré ces inconvéniens, on doit regarder cette liaison que *Guldin* établit entre les figures, leurs centres de gravité, & celles qu'elles engendrent en tournant autour d'un axe, comme une des belles découvertes de la Géométrie. C'est avoir multiplié les ressources de la science, en réduisant trois problèmes regardés jusqu'alors, comme isolés à deux seulement.

VI.

Quelque ingénieuse que soit la méthode de *Guldin*, elle n'a pas autant servi à reculer les bornes de la Géométrie que celle des indivisibles. C'est à dater de l'époque de celle-ci, qu'on doit compter les grands progrès qu'a fait cette Science, & par lesquels elle s'est élevée à l'état où elle est aujourd'hui. Ce fut en 1635 que *Cavalleri* la publia dans son Livre intitulé, *Geometria indivisibilibus continuorum novâ quâdam ratione promota* (Bon. in 4^e). Nous suspendrons quelques moments l'exposition de ce que contient cet ouvrage mémorable, pour faire connoître son Auteur.

*Méthode des
indivisibles.*

Cavalleri (*Bonaventure*) naquit à Milan en 1598, & entra jeune dans l'ordre des Jésuites ou Hieronymites. Il montra tant de facilité & de génie dans ses études, qu'après qu'il eut pris les Ordres, ses supérieurs jugerent à propos de l'envoyer à Pise, afin qu'il pût y profiter des secours qu'offroit l'Université célèbre qui y fleurissoit. Ce fut au grand regret de *Cavalleri*. Cependant c'est à ce voyage qu'il doit à certains égards la célébrité de son nom; car c'est dans cette ville qu'il connut pour la première fois la Géométrie. *Benoît Castelli*, disciple & ami de *Galilée*, la lui ayant conseillée pour le distraire de ses ennuis & des douleurs que commençoit à lui causer une goutte qui alla toujours en empirant, *Cavalleri* y fit de tels progrès, & épuisa si promptement dans ses lectures tous les Géomètres anciens, que *Castelli* & *Galilée* prédirent dès-lors la haute célébrité à laquelle il devoit atteindre. En effet il imagina peu après la *Géométrie des indivisibles*; & dès l'année 1619 il étoit en possession de cette ingénieuse méthode. Car l'Astronome *Magin*, Professeur dans l'Université de Boulogne, étant mort, *Cavalleri* fit communiquer son Traité des indivisibles, avec un autre sur les sections coniques, à quelques Sçavans & aux Magistrats de cette ville, en demandant la place vacante. On n'en exigea pas davantage: on trouva dans l'un & dans l'autre de ces écrits tant de marques de génie, qu'on agréa sa demande. *Cavalleri* fut nommé Professeur, & commença à en exercer les fonctions à la fin de l'année 1619.

Cavalleri.

Tome II.

D

Outre l'ouvrage célèbre de *Cavalleri*, nous voulons dire la *Géométrie des indivisibles*, on lui en doit plusieurs autres, comme un *Traité des sections coniques* intitulé *de speculo ustorio*, (in 4^o. 1632.) une *Trigonométrie* sous le titre de *Directorium universale urano-metricum* (in 4^o. 1632.), qui reparut en 1643, sous celui de *Trigonometria plana ac spherica, linearis & logarithmica*; un *Compendium regularum de triangulis*, une *Centuria problematum astronomicarum*, ouvrages apparemment uniquement destinés à l'instruction de ses élèves. Les instances de quelques-uns de ses Auditeurs lui en arrachèrent un autre qui doit nous surprendre; c'est un *Traité d'Astrologie* qu'il intitula *Rota planetaria*, & qu'il mit sous le nom de *Sylvius Philomanius*. Ennemi de l'Astrologie Judiciaire, comme le dépeint l'Auteur de sa vie, il eût sans doute mieux fait de ne point céder à ces sollicitations. Est-il aucun motif qui doive porter un Philosophe & un amateur de la vérité à faire quoi que ce soit, qui puisse contribuer à étendre ou à perpétuer un préjugé? Nous retrouvons enfin l'Auteur de la *Géométrie des indivisibles* dans ses *Exercitationes Geometricæ*, qu'il publia en 1643. Cet ouvrage que nous ferons mieux connoître dans la suite, fut le dernier de ceux de *Cavalleri*. Il mourut à Boulogne vers la fin de cette même année 1647, après avoir essuyé pendant douze ans les atteintes d'une goutte si cruelle, qu'elle l'avoit réduit à pouvoir à peine tenir sa plume & s'en servir. Faisons connoître maintenant la méthode de *Cavalleri*, & quelques-unes des découvertes auxquelles il s'éleva par son moyen.

Cavalleri imagine le continu composé d'un nombre infini de parties, qui sont ses derniers élémens ou les derniers termes de la décomposition qu'on peut en faire, en le divisant continuellement en tranches parallèles entr'elles. Ce sont ces derniers élémens qu'il appelle *indivisibles*; & c'est dans le rapport suivant lequel ils croissent ou décroissent, qu'il cherche la mesure des figures, ou leur rapport entr'elles.

On ne peut disconvenir, que *Cavalleri* s'énonce d'une manière un peu dure pour les oreilles géométriques. A en juger par ses expressions, il semble qu'il conçoit le corps comme composé d'une multitude de surfaces amoncelées les unes sur les autres; les surfaces comme formées d'une infinité de li-

gnes semblablement accumulées, &c. Mais il est facile de reconcilier ce langage avec la saine Géométrie par une interprétation que *Cavalleri* sentit sans doute d'abord, quoiqu'il ne l'ait pas donnée dans l'ouvrage dont nous parlons. Il le fit seulement dans la suite, lorsqu'il fut attaqué par *Guldin* en 1640. Il montra alors que sa méthode n'est autre chose que celle d'exhaustion des Anciens simplifiée. En effet ces surfaces, ces lignes dont *Cavalleri* examine les rapports & les sommes, ne sont autre chose que les petits solides, ou les triangles inscrits ou circonscrits d'*Archimède*, poussés à un si grand nombre, que leur différence avec la figure qu'ils environnent, soit moindre que toute grandeur donnée. Mais tandis qu'*Archimède*, à chaque fois qu'il entreprend de démontrer le rapport d'une figure curviligne avec une autre connue, emploie un long circuit de paroles & un tour indirect de démonstration, le Géomètre moderne s'élançant en quelque sorte dans l'infini, va saisir par l'esprit le dernier terme de ces divisions & soudivisions continuelles, qui doivent enfin anéantir la différence des figures rectilignes inscrites ou circonscrites avec la figure curviligne qu'elles enferment. C'est à peu près ainsi que, quand on détermine la somme d'une progression géométriquement décroissante, on suppose le dernier terme égal à 0; car quoique l'on ne puisse jamais atteindre à ce terme, l'esprit voit cependant avec évidence qu'il est plus petit qu'aucune grandeur assignable, quelque petite qu'elle soit: par conséquent il ne peut le désigner que par zéro, puisqu'il n'y a que le rien qui soit moindre que toute grandeur possible. De même on doit concevoir les surfaces, les lignes dont *Cavalleri* fait les élémens des figures, comme les dernières des divisions dont nous avons parlé plus haut; ce qui suffit pour corriger ce que son expression a de dur & de contraire à la rigoureuse Géométrie. D'ailleurs il n'est aucun cas dans la méthode des indivisibles, qu'on ne puisse facilement réduire à la forme ancienne de démonstration. Ainsi c'est s'arrêter à l'écorce que de chicaner sur le mot d'*indivisibles*. Il est impropre, si l'on veut, mais il n'en résulte aucun danger pour la Géométrie, & loin de conduire à l'erreur, cette méthode au contraire a servi à atteindre à des vérités qui avoient échappé jusques-là aux efforts de tous les Géomètres.

La Géométrie des indivisibles peut être divisée en deux parties. L'une a pour objet la comparaison des figures entr'elles à l'aide de l'égalité ou du rapport constant qui regne entre leurs élémens semblables. C'est ce qui occupe *Cavalleri* dans le premier Livre de son ouvrage, & dans une partie du second. Il y démontre à sa manière l'égalité & les rapports des parallélogrammes, des triangles, des prismes, &c. sur même base & même hauteur. Tout cela peut se réduire à une proposition générale, sçavoir que *toutes les figures dont les élémens croissent ou décroissent semblablement de la base au sommet, sont à la figure uniforme de même base & même hauteur, en même raison*. Il est facile d'apercevoir la vérité de cette proposition; les conséquences en sont si nombreuses que nous croyons devoir en donner quelques exemples. Voyez la note (a).

(a) La proposition seconde dont il s'agit ici, nous donne d'abord une quadrature facile de la parabole. Car soit (fig. 8.) une pyramide ABC, & l'espace parabolique extérieur DEF, compris entre la parabole, la tangente au sommet, & une parallèle à l'axe. Il est facile d'apercevoir que ces figures sont sensiblement décroissantes. Car l'élément de la pyramide fg, est dans le même rapport que le carré de sa distance au sommet, & dans la parabole extérieure, HI est de même comme le carré de DH. L'espace extérieur DEF de la parabole sera donc le tiers du parallélogramme de même base & même hauteur, comme la pyramide est le tiers du cylindre correspondant.

Soit encore (fig. 9.) une parabole dont I est le sommet, IK l'axe, EF une ordonnée. C'est une propriété de cette courbe que tirant une ligne quelconque GH parallèle à l'axe, on a GH à KI, comme le rectangle EGF à EKF, ou KF². Or cette propriété est celle des élémens de la sphère, dont l'axe seroit EF. Car par la propriété du cercle GM² : KL² :: EG × GF : KF², & par conséquent le cercle décrit du rayon GM, qui est un des élémens de la sphère, sera à celui qui a KL pour rayon dans la même raison. C'est pourquoi KI : GH :: le cercle NL : OM. La sphère & la parabole rapportée à son ordonnée, sont donc des figures analogues; par conséquent,

la sphère étant au cylindre circonscrit, comme 1 à 3, la parabole sera au parallélogramme de même base & même hauteur dans cette raison; ou au contraire si la quadrature de la parabole étoit la première connue, on en concluroit que la sphère est les deux tiers du cylindre de même base & même hauteur.

Cette manière de considérer la parabole nous va aussi donner la mesure du conoïde hyperbolique. Car que la parabole BAC, (fig. 10.) soit prolongée de même que l'ordonnée CB; & que HK = BE, soit l'axe transverse d'un conoïde hyperbolique. Si l'on tire les lignes DF, EG, on aura dans la parabole DF à GE, comme FC × FB à GC × GB; mais dans le conoïde hyperbolique, on a le cercle du diamètre NP à celui de OQ, comme LK × LH à MK × MH, c'est-à-dire, dans la même raison : c'est pourquoi l'espace parabolique GBE croît semblablement avec le conoïde hyperbolique NKP. Ainsi ce conoïde sera au cylindre correspondant, comme cet espace au rectangle de même base & même hauteur.

Il est facile de voir que cette méthode donnera aussi les centres de gravité d'une multitude de figures. Par exemple, dans le conoïde parabolique les élémens qui sont comme les carrés des ordonnées, étant par conséquent comme les abscisses, ou leurs distances au sommet, le conoïde sera analogue au triangle rectiligne : ainsi ou-

La seconde partie de la Géométrie des indivisibles est occupée à déterminer le rapport de la somme de cette infinité de lignes ou de plans, croissans ou décroissans, avec la somme de tous les élémens homogènes à ces premiers, mais tous égaux entr'eux. Un exemple éclaircira ceci. Un cône, suivant le langage de *Cavalleri*, est composé d'une infinité de cercles décroissans de la base au sommet, pendant que le cylindre de même base & même hauteur, est composé d'une infinité de cercles égaux. On aura donc la raison du cône au cylindre, si l'on trouve le rapport de la somme de tous ces cercles décroissans dans le cône, & infinis en nombre, avec celle de tous les cercles égaux du cylindre. Dans le cône ces cercles décroissent de la base au sommet, comme les quarrés des termes d'une progression arithmétique. Dans d'autres corps ils suivent une autre raison; dans le conoïde parabolique, par exemple, c'est celle des termes d'une progression arithmétique. L'objet général de la méthode est d'assigner le rapport de cette somme de termes croissans ou décroissans, avec celle des termes égaux dont est composée la figure uniforme & connue, de même base & même hauteur.

Cavalleri commence donc par examiner quel est le rapport de la somme des quarrés de toutes les lignes qui remplissent le triangle, avec la somme des quarrés de toutes celles qui remplissent le parallélogramme de même base & même hauteur; & il montre que la première est le tiers de la seconde, d'où il conclut que les pyramides, les cônes, & toutes les autres figures dont les élémens décroissent, comme ces quarrés, sont le tiers des figures uniformes de même base & même hauteur. Delà il passe à examiner les sommes des quarrés des lignes qui remplissent diverses autres figures, comme le cercle ou ses segmens, ceux des sections coniques, &c : il applique ensuite sa théorie à divers problèmes; & il passe en revue la plupart de ceux de *Ké-*

tre que par-là on reconnoît que le conoïde parabolique est la moitié du cylindre de même base & même hauteur, on voit que son centre de gravité est placé comme celui du triangle. L'analogie remarquée ci-dessus entre le conoïde hyperbolique & un certain espace parabolique, donnera aussi le centre de gravité de ce conoïde, & celle

qu'il y a entre les segmens sphériques; comme OEM, & l'espace parabolique EGH, donnera celui de l'hémisphère & de ses segmens. Mais en voilà assez sur ce sujet, les exemples précédens suffisent pour mettre sur la voie ceux qui sont doués de l'esprit géométrique, & leur faire appercevoir mille autres comparaisons semblables.

plé, qu'il résoud avec beaucoup d'élégance. En voici quelques-uns. *Képler* avoit demandé la grandeur du corps formé par un segment circulaire ou elliptique *ABE*, tournant autour de sa corde. Que *C* en soit le centre, dit *Cavalleri*, *BI* la fleche, *ID* le reste de l'axe; & qu'on fasse comme le rectangle circonscrit *AF*, est au segment; ainsi 3 CI à DL : le solide en question sera au cylindre décrit en même temps par *AF*, comme $2\text{ IL à } 3\text{ IB}$. De cette détermination l'on voit renaître le rapport si connu de l'hémisphère ou l'hémisphéroïde, au cylindre de même base & même hauteur. Car que le segment *ABI* soit un quart de cercle ou d'ellipse, alors le point *I* tombera sur le centre *C*, & le point *L* sur *D*; de sorte que la raison de $2\text{ IL à } 3\text{ IB}$, sera celle de $2\text{ CD à } 3\text{ CB}$, ou de $2\text{ à } 3$.

Fig. 11.

On trouve par la même méthode, que le solide formé par la circonvolution de l'espace extérieur du quart de cercle ou d'ellipse, comme *GABH*, autour de *GH*, ou *HB*, est les $\frac{7}{15}$ du cylindre décrit en même temps par le rectangle *GB*, en supposant le cercle au carré du diamètre, comme $11\text{ à } 14$.

Si ce triangle mixtiligne étoit l'espace extérieur d'un segment parabolique tournant autour de la tangente au sommet, le solide qu'il décriroit seroit au cylindre circonscrit comme $7\text{ à } 15$; & au contraire comme $1\text{ à } 6$, s'il tournoit autour de la parallèle à l'axe. Afin de ne pas fatiguer le Lecteur, nous nous bornons à remarquer encore que le segment hyperbolique intérieur, comme *ABE*, tournant autour de l'axe conjugué, forme un solide qui est les deux tiers du cylindre conca-
ve décrit en même temps par la révolution du rectangle *AB*. Toutes ces vérités sont aujourd'hui faciles à démontrer, à l'aide des nouveaux calculs, & même par diverses méthodes fort simples, & qui se présentent facilement aux Géomètres un peu intelligens.

Fig. 12.

Ces questions, & diverses autres comparaisons des mêmes solides, occupent *Cavalleri* jusqu'à la fin du cinquième Livre. Nous trouvons dans le sixième, qui traite de la spirale, une belle remarque, sçavoir, celle de la symbolisation de la parabole avec cette courbe. Nous allons nous expliquer; qu'on imagine un cercle au dedans duquel est décrite une spirale, & qu'on développe ce cercle dans le triangle *CAa*, dont la base est la circonférence, & dont la hauteur est le rayon qui

Fig. 13.

touche la spirale au centre. Si toutes les circonférences moyennes sont semblablement développées en lignes droites parallèles à la base Aa , la courbe spirale se trouvera transformée en un arc parabolique dont le sommet sera en C . L'une & l'autre font de la même longueur, & l'aire renfermée entre la spirale & la circonférence du cercle, est égale à celle que comprend la parabole avec les lignes CA & Aa . On voit par-là que cette propriété facilite beaucoup la détermination des aires spirales. Aussi *Cavalleri* s'en aide-t'il heureusement pour cet effet. Un Ecrivain moderne a fait honneur de cette découverte à *Grégoire de S. Vincent*, mais il ignoroit sans doute le droit que *Cavalleri* a sur elle. D'ailleurs quelque ingénieuse qu'elle soit, elle ne méritoit pas d'être autant exaltée; car *Archimède* en avoit fait tous les frais dans sa quadrature de la parabole, en y démontrant la propriété qui lui sert de fondement.

Cavalleri s'éleva bientôt à des considérations plus sublimes & plus difficiles. Ce fut encore à l'occasion d'un des problèmes de *Kepler*: ce Mathématicien avoit proposé de trouver la grandeur du solide décrit par la parabole tournant autour de son ordonnée, ou de la tangente au sommet. *Cavalleri* la rechercha, & vit bientôt que le problème se réduisoit à déterminer le rapport de la somme des quarrés quarrés des lignes qui remplissent le triangle, à la somme des semblables puissances des lignes qui remplissent le parallélogramme. Il trouva que ce rapport étoit celui de 1 à 5. Il découvrit de même que s'il s'agissoit des cubes de ces lignes, ce rapport seroit celui de 1 à 4. L'analogie le conduisit dans le reste, & il conclut que l'exposant d'une puissance quelconque étant n , le rapport de ces sommes est celui de 1 à $n+1$. Cette découverte le mit en possession de la mesure de toutes les paraboles des ordres supérieurs, de celles des conoïdes, de leurs centres de gravité, &c. Il publia ces choses en 1647, dans ses *Exercitationes Mathematicæ*. Cet ouvrage nous offre encore quelques objets intéressans & nouveaux. C'est-là que *Cavalleri* établit sa méthode sur de solides fondemens, & qu'il la défend contre les imputations de quelques adversaires, entr'autres du *P. Guldin*: il y résoud divers problèmes sur les sections coniques: il y détermine enfin les foyers des verres de sphéricité

inégale , problème que *Kepler* n'avoit point résolu , & qui avoit , ce semble , resté jusques-là sans solution.

VII.

*Travaux des
Géomètres
Français.*

Nous ne nous sommes jusqu'ici presque occupés que des découvertes & des travaux des Étrangers : il est temps que nous passions en France , où fleurissoient déjà divers Géomètres , qui ne le cédoient point à ceux dont nous venons de parler , nous oserons même dire , qui les laissoient en arriere par la difficulté de leurs recherches. Nous n'irons point encore en chercher les preuves dans la nouvelle Géométrie dont l'invention est due à *Descartes*. Sans sortir du genre qui doit nous occuper dans ce Livre , nous trouverons en France des découvertes à opposer aux plus belles de celles que l'on vient d'exposer.

En effet pendant que *Cavalleri* appliquoit sa Géométrie à la recherche des solides formés par les sections coniques , les Géomètres François s'élevoient déjà à la considération d'une foule d'autres courbes d'un genre supérieur , à la détermination de leurs tangentes , de leurs centres de gravité , des solides formés par leur circonvolution , &c. Peu contents des solutions particulières , ils en cherchoient de générales , & dédaignant en quelque sorte les rameaux , ils faisoient des efforts pour remonter au tronc dont ils dépendoient.

Le commerce épistolaire entre M. de *Fermat* (a) & divers autres sçavans Géomètres , nous fournit les preuves de toutes ces choses. On y voit que dès l'an 1636 , il étoit question en France des spirales & des paraboles des degrés supérieurs. M. de *Fermat* dans sa première Lettre au P. *Merfenne* , qui est du milieu de l'année 1636 (b) , lui annonce qu'il a considéré une spirale différente de celle d'*Archimede*. Dans cette nouvelle courbe les arcs de cercle parcourus depuis le commencement de la révolution par l'extrémité du rayon , ne sont point , comme dans celle du Géometre ancien , en même raison que les espaces parcourus par le point décrivant en s'éloignant du centre , mais en raison des quarrés de ces es-

(a) On dira dans le Livre suivant quel-
que chose de plus sur la personne & les

écrits de ce sçavant Géometre.

(b) *Fermat*. op. p. 127.

paces, de sorte que les arcs de cercle qui mesurent la révolution, croissant uniformément, ce sont les quarrés des rayons, & non les rayons, qui croissent aussi uniformément. *Fermat* annonce à *Merfenne* que l'espace renfermé par la premiere révolution est la moitié du cercle qui la comprend; que le second espace entre la premiere & la seconde révolution est le double du premier, & qu'ensuite entre la seconde & la troisieme, la troisieme & la quatrieme, & ainsi à l'infini tous ces espaces sont égaux au second: ce qui est une propriété fort remarquable. Bientôt après ayant lié un commerce de Lettres avec *Roberval*, il lui proposa le problème de déterminer les aires des paraboles, où les abscisses ne sont plus comme les quarrés des ordonnées, (ce qui est la propriété de la parabole ancienne,) mais comme leurs cubes, leurs quatriemes, leurs cinquiemes puissances, &c: il lui fait aussi part de la mesure du conoïde formé par la parabole tournant autour de son ordonnée, & des segmens retranchés par des plans perpendiculaires à l'axe de la rotation.

Roberval ne tarda pas à se mettre en cela au niveau de *M. de Fermat*. Il lui renvoya dans sa réponse la solution du problème qui lui étoit proposé. Les paraboles, dit-il, où les abscisses sont comme les cubes, les troisiemes, les quatriemes puissances de l'ordonnée sont les $\frac{1}{4}$, les $\frac{1}{5}$, les $\frac{1}{6}$ du parallélogramme de même base & même hauteur, & ainsi de suite. La loi de la progression se manifeste facilement. Il restoit le cas où une puissance quelconque de l'abscisse comme le quarré, auroit été comme une autre puissance quelconque, par exemple la troisieme de l'ordonnée: on en trouve la solution dans un écrit postérieur de *Roberval* (a): il y remarque que, dans le cas ci-dessus, par exemple, la parabole est au rectangle circonscrit comme 3 à 5; & qu'en général si n exprime la puissance de l'abscisse, & m celle de l'ordonnée, $\frac{m}{n+1}$ désigne le rapport de la parabole au parallélogramme circonscrit. *Roberval* envoya à *Fermat* (b) la détermination des tangentes de ces sortes de paraboles, & celui-ci lui répondit en lui envoyant leur centre de gravité (c). La remarque de *Fer-*

(a) Lettre de *Roberval* à *Torricelli* en 1644. *Mém. de l'Acad. avant le renouvel. T. VI.*

(b) Lettres de *Fermat*, p. 140.

(c) Ibid. p. 147.

mat est d'une élégance propre à lui mériter place ici. Dans toutes les paraboles ou leurs conoïdes, dit-il, le centre de gravité divise l'axe en deux segmens tels que le plus voisin de la base est à l'autre, comme la figure elle-même au parallélogramme ou au cylindre de même base & même hauteur : il est facile de le vérifier dans la parabole ordinaire, son conoïde, & le triangle qui est une sorte de parabole où les ordonnées sont comme les abscisses.

A la vue de ces solutions on ne peut douter de ce que *Roberval* écrivoit en 1644 à *Torricelli*, (a) sçavoir que dans le temps ou environ, que *Cavalleri* publioit en Italie ses indivisibles, les Géomètres François étoient en possession d'une méthode semblable. *Roberval* dans la lettre dont nous parlons, assure que long-temps avant que le Géometre Italien mit au jour sa méthode, il en avoit une fort analogue qu'il s'étoit formée d'après une lecture sérieuse des Livres d'*Archimede* ; mais plus attentif que *Cavalleri* à ménager les oreilles des Géomètres, il l'avoit dépouillé de ce que celle de *Cavalleri* avoit de dur & de choquant dans les termes, & même dans les idées à moins qu'elles ne soient expliquées. Il se contentoit, dit-il, de considérer les surfaces & les solides, comme composés d'une multitude indéfinie de petits rectangles ou de petits prismes décroissans suivant une certaine loi : c'est par ce moyen & par celui d'une certaine analogie assez semblable à celle que *Wallis* étendit beaucoup plus dans la suite, qu'il parvint à la solution des problèmes de *Fermat*, & de divers autres, tels que ceux de l'aire de la cycloïde, & des solides qu'elle forme par sa rotation autour de son axe & sa base.

Roberval continue dans cette lettre, l'histoire de ses médiations & de la méthode qu'il s'étoit formée. Il la gardoit, dit-il, *in petto*, dans la vue de se procurer parmi les Géomètres une supériorité flatteuse par la difficulté des problèmes qu'elle le mettoit en état de résoudre. Mais il éprouva ce qui arrive souvent à ceux qui cachent un secret que mille autres cherchent avec empressement. Pendant qu'il se réjouissoit *juveniliter*, c'est son expression, *Cavalleri* publia ses indivisibles, & le frustra de l'honneur que lui auroit fait sa méthode

(a) Anciens Mem. T. VII.

s'il l'eût publiée ; juste punition de ceux qui par des motifs aussi peu dignes d'un Philosophe , font un mystère de leurs inventions.

Nous devons associer à toutes ces découvertes , l'illustre M. *Descartes*. Elles lui coûtèrent même peu , si nous en jugeons par une de ses lettres. (a) Le P. *Merfenne* lui avoit envoyé un essai d'une méthode de M. *de Fermat* , pour l'invention des centres de gravité des conoïdes. *Descartes* dans sa réponse , lui renvoie aussi-tôt non seulement les centres de gravité , mais la quadrature générale de toutes les paraboles , la détermination de leurs tangentes , & celle de la grandeur de leurs conoïdes.

La logarithmique spirale & la cycloïde , courbes que leurs propriétés ont depuis rendu célèbres , prirent naissance dans ce temps entre les mains des Géomètres François. Ceci confirme ce que nous avons dit plus haut sur la nature des recherches auxquelles ils s'étoient déjà élevés. Nous différerons à parler de la cycloïde à laquelle nous destinons un article étendu. Nous ne toucherons ici que ce qui concerne la logarithmique.

C'est dans la Méchanique de *Descartes* , & dans une de ses lettres , (b) que nous trouvons les premiers traits de cette courbe. En traitant des plans inclinés , ce Philosophe observe , que dans la rigueur géométrique les directions des graves concourant toutes en un point , le plan incliné ne doit plus être un plan , afin qu'il fasse toujours des angles égaux avec la direction des poids , & que la puissance ne soit pas plus chargée dans un endroit que dans un autre. Alors il faudroit , dit-il , au lieu d'un plan véritable , imaginer une portion de spirale autour du centre de la terre. Il est bien évident qu'il entendoit parler d'une spirale qui fit toujours , avec les lignes tirées à son centre , des angles égaux ; mais bien-tôt après il s'enonça plus clairement. Le P. *Merfenne* lui ayant demandé une explication plus claire de la nature de cette courbe , il répondit (c) que l'une de ses propriétés étoit que les tangentes dans tous les points faisoient des angles égaux avec les lignes tirées de son centre aux points de contact , comme les angles CAS :

(a) T. II, lett. 89.

(b) T. I, lettre 73 , écrite en 1638.

(c) Ibid. lettre 74.

CBT, &c. il ajoutoit que toute la courbe ABDC étoit au rayon CA, en même raison que le reste BDC à CB.

Le P. *Merfenne* communiqua suivant sa coutume, la lettre de *Descartes* à divers Géomètres avec qui il étoit en liaison, & ceux-ci jugerent cette courbe plus digne d'être examinée avec soin. Ils y virent ee que *Descartes* avoit négligé de remarquer, & qu'il contesta même d'abord par pure précipitation (a), ils virent, dis-je, que cette courbe faisoit autour de son centre une infinité de révolutions avant que d'y arriver; que les rayons CA croissoient ou décroissoient géométriquement, tandis que les angles de révolution croissoient en progression arithmétique ou uniformément. Par exemple, si l'on tire trois rayons qui fassent les angles DCB, BCA égaux, les rayons CD, CB, CA, au lieu d'être en progression arithmétique, comme dans la spirale d'*Archimede*, sont en progression géométrique. On remarqua aussi dès-lors cette propriété insigne de la logarithmique spirale; sçavoir que malgré ce nombre infini de révolutions, elle fait autour de son centre, sa longueur totale est finie, & qui plus est égale à une ligne droite qu'il est facile de déterminer. Il suffit en effet pour cela de tirer la tangente indéterminée AS, & d'élever au point C sur le rayon CA, une perpendiculaire rencontrant cette tangente en S, la ligne AS sera la longueur de toute la spirale comprise, depuis le point A jusqu'au centre.

Les Lecteurs peu Géomètres seront sans doute d'abord tentés de se révolter contre la Géométrie, & de regarder cette vérité comme un paradoxe des plus incroyables. Comment, diront-ils, se peut-il faire qu'une ligne qui n'a point de bornes, soit d'une longueur finie? Mais nous allons dissiper cette difficulté par une observation fort simple. Si l'on tire un rayon CA, il coupera la courbe dans une infinité de points, comme A, a , a , & les lignes CA, $C\alpha$, $C\alpha$, &c, à l'infini, seront en progression continue: les circonférences des cercles décrits de ces rayons feront donc aussi en progression géométrique, d'où il suit que, quoique leur nombre soit infini, leur somme sera encore finie. Mais il est facile d'appercevoir que chaque portion de spirale comprise entre

deux de ces cercles concentriques, est semblable, & par conséquent qu'elle a un certain rapport déterminé avec la circonférence du cercle qui la renferme. Toutes ces portions de spirale formeront donc elles-mêmes une progression géométrique décroissante. Après cette remarque tout le merveilleux de la propriété dont on parle, s'évanouit. Il y a long-temps qu'on ne s'étonne plus de ce qu'un nombre infini de termes continuellement proportionnels & décroissans, ne forment qu'une somme finie.

VIII.

Nous différons encore à parler de la cycloïde, jusqu'à ce que nous ayons rendu compte d'une méthode ingénieuse que M. de Roberval imagina vers le même temps. Elle concerne les tangentes des courbes, & elle est remarquable en ce que le Géomètre François paroît avoir eu le premier l'idée d'appliquer le mouvement à la résolution de cet important problème. Il dit (a) avoir été en possession de cette méthode dès l'année 1636, qu'un de ses disciples compila ses instructions verbales, & en fit un petit Traité intitulé *des mouvemens composés*. Il en entretenoit M. de Fermat dans une de ses Lettres, écrite en 1640 (b), de sorte que, quoique Torricelli ait publié quelque chose de semblable en 1644 (c), on ne peut contester à Roberval la priorité de l'invention. Cette méthode a beaucoup d'affinité avec celle des fluxions de l'illustre Newton. Ceux qui s'intéressent à la gloire de ce grand homme, ne doivent pas cependant s'alarmer de ma remarque; j'aurai soin d'apprécier au juste la part que Roberval peut prétendre à cette brillante découverte.

*Méthode des
tangentes de
Roberval.*

La doctrine des mouvemens composés est le fondement de la méthode de M. de Roberval. C'est un principe connu de tous les Mécaniciens, que quand un corps est pressé ou poussé par deux forces qui agissent suivant les côtés d'un angle, si l'on prend sur ces côtés des lignes qui soient comme ces forces ou comme les vitesses qu'elles imprimeroient séparément au corps, sa direction composée sera la diagonale du

(a) *Epist. ad Torr. anciens Mem. de l'Acad. T. vi.*

(b) *Ferm. oper. lett. p. 165.*

(c) *Torricellii op.*

parallélogramme construit sur ces côtés. Mais on peut concevoir toutes les courbes comme décrites par un mouvement composé à l'imitation de la spirale d'*Archimède*, de la quadratrice, &c. il n'y a qu'à imaginer un point se mouvoir sur l'ordonnée suivant une certaine loi, pendant que cette ordonnée se mouva parallèlement à elle-même, ou d'un mouvement circulaire: ce point décrira une courbe dont la nature dépendra du rapport de ces mouvemens. Si, par exemple, tandis que l'ordonnée est portée parallèlement à elle-même d'un mouvement uniforme, le point décrivant s'éloigne de l'axe, de manière que les quarrés de sa distance croissent également en temps égaux, la courbe qui en naîtra sera la parabole ordinaire. On peut aussi concevoir le point décrivant s'éloigner suivant une certaine loi, de deux ou de plusieurs points à la fois, ou d'un point & d'une ligne droite. C'est ainsi que l'ellipse, l'hyperbole & la parabole sont décrites à l'égard de leurs foyers: car dans l'ellipse le point décrivant s'éloigne d'un des foyers, autant qu'il s'approche de l'autre, & dans l'hyperbole il s'approche ou s'éloigne de l'un & de l'autre également dans le même temps: dans la parabole enfin, il s'éloigne à la fois de son foyer unique, & d'une certaine ligne droite qu'on nomme la directrice, d'une égale quantité.

La tangente à une courbe, continue *Roberval*, n'est autre chose que la direction du mobile qui la décrit, à chacun de ses points. Ce principe est presque évident, & c'est une suite de cette vérité si connue dans la Mécanique, qu'un corps qui a un mouvement curviligne, s'il étoit livré à l'impression qu'il a dans un point quelconque, s'échapperait par la tangente à ce point. Au reste *Roberval* sentit plutôt qu'il ne démontra ce principe important de sa méthode; car on n'en trouve que des raisons fort vagues & embrouillées dans l'écrit où il l'explique (a). Comme il dépend d'une théorie assez fine des mouvemens accélérés & retardés, nous sommes obligés d'en suspendre la démonstration que nous donnerons en parlant de la célèbre méthode des fluxions. A l'imitation de *Roberval*, nous nous bornerons ici à le supposer.

L'application de ce principe à la manière de tirer des tan-

(a) Anciens Mem. de l'Acad. T. vi.

gentes des courbes est facile : puisque le mobile qui décrit une courbe, est porté à chacun de ses points dans une direction qui seroit la tangente, il s'agit de déterminer cette direction. Mais elle est toujours le résultat de deux mouvemens : tout se réduit donc à démêler à chaque point de la courbe le rapport & la direction de ces deux mouvemens par le moyen de quelqu'une de ses propriétés. Nous choisirons, pour le faire sentir, un des exemples les plus simples ; c'est celui de l'ellipse décrite autour de ses foyers. Une des propriétés de cette courbe étant que la somme de deux lignes tirées d'un point quelconque aux deux foyers, est la même, il est nécessaire que l'une croisse autant que l'autre décroît. Ainsi l'on doit concevoir le point décrivant A, tandis que fA croît & que FA décroît, on doit, dis-je, concevoir le point décrivant comme porté de deux mouvemens égaux, l'un par lequel il s'éloigne du point f le long de fA , & l'autre par lequel il s'approche de F , dans la direction AF . Si donc on décrit dans l'angle FAf , un parallélogramme dont les côtés soient égaux, sa diagonale sera tangente à l'ellipse ; & comme dans ce cas la diagonale partage en deux également l'angle formé par les côtés, il suit que la tangente à l'ellipse partage en deux également l'angle formé par l'une des lignes tirées aux foyers, & par l'autre prolongée.

Fig. 15.

Si l'on eût proposé une courbe dans laquelle la ligne fA fût toujours double de FA , on auroit vu que la vitesse du point décrivant dans la première de ces directions, auroit toujours été double de l'autre. Alors il auroit fallu faire le côté du parallélogramme dans cette direction double de l'autre, & sa diagonale auroit été la tangente (a).

(a) Nous croyons devoir donner quelques exemples de cette méthode. Nous commencerons par la conchoïde dont la génération est connue ; que B^* soit le point auquel il faut tirer une tangente. Si l'on suppose PB , Pb , deux lignes infiniment proches, & que du centre P on décrive les petits arcs Ad , Bc , il est évident que le mouvement du point décrivant sur PB , sera exprimé par cb , & Bc exprimera celui de rotation, qui naît du mouvement circulaire du rayon PB : enfin la direction com-

posée de ces deux, sera désignée par Bb ; il faut donc trouver le rapport des deux vitesses composantes Bc , cb . Pour cela nous remarquerons d'abord que BA étant égale à ba , on a $abc \equiv ad$. Maintenant bc est à Bc , en raison composée de bc ou da à Ad , & de Ad à Bc . Mais $ad : dA :: AE : PE$, & $Ad : Bc :: PA : PB$, ou $PE : PG$; c'est pourquoi $bc : Bc :: AE \times PE : PE \times PG$, ou $AE : PG$. Si donc on élève au point P une perpendiculaire PF , qui soit quatrième proportionnelle à AE ,

* Fig. 16.

Ce qu'on vient de dire montre suffisamment l'analogie de cette méthode avec celle des fluxions : *Roberval* la conçut même, & l'appliqua aux courbes d'une manière très-géométrique, & où il n'entroit aucune supposition d'infiniment petits. On peut s'en assurer par l'inspection des divers exemples de son Traité. Mais nous ne croyons pas que cela doive porter la moindre atteinte à la gloire de *Newton*. En effet il s'en faut bien que *Roberval* ait pu donner à sa méthode l'étendue dont

PG , & PB , que du point F on tire la ligne FB , elle sera tangente à la conchoïde.

Nous envisagerons maintenant la conchoïde plus généralement, & nous imaginerons qu'elle soit décrite de telle manière que son ordonnée inclinée AB , soit toujours égale au segment PE , intercepté entre le pôle P & la courbe LEM , dont on fait tirer la tangente. Il est visible que APB est infiniment voisine de PB , & qu'on conçoive les petits arcs Ef , Ad , Bc , décrits du centre P , l'accroissement cb sera égal à da & fe , pris ensemble. Que ce soit égal à da , la ligne Bo sera un arc de conchoïde ordinaire décrite du pôle P avec ses ordonnées inclinées, constamment égales à BA . On en aura donc la tangente, parce qu'on vient de dire dans l'exemple précédent, que cette tangente soit BN , qui rencontre la perpendiculaire PK à PB , en N ; il reste donc à trouver le rapport de bo , ou fe à Bo . Or ce rapport est composé de ceux de fe à PE , de PE à Bc , & de Bc à Bo . Le premier est le même que celui de PQ à PN , en tirant par le point N la parallèle NQ à la tangente KE ; le second est celui de PE à PB , & le troisième celui de PN à NB . C'est pourquoi, en composant ces raisons, $ob : oB :: PQ \times PE : PB \times BN$, ou $oB : ob :: PB \times BN : PQ \times PE$. Si donc dans l'angle OBN , on décrit un parallélogramme dont les côtés aient ce rapport, la diagonale sera parallèle à la tangente au point B . Mais en prenant BN pour un de ces côtés, l'autre dans la direction BO , se trouve égal à $\frac{PQ \times PE}{PB}$, ce qui suggère cette

construction assez élégante : prenez BO , quatrième proportionnelle à PB , PQ & PE , tirez ON , & par le point B une pa-

rallele à NO , ce sera la tangente cherchée.

On trouvera aussi facilement par cette méthode la tangente de la quadratrice. Car soit ABE (figure 18.) une quadratrice décrite, par l'intersection continuelle d'une ligne portée d'un mouvement uniforme & parallèlement à elle-même le long de CL égale à un diamètre, avec le rayon CB qui se meut d'un mouvement circulaire & uniforme, & qui parcourt dans le même temps la demi-circonférence. On voit par cette génération que le point décrivant E , est continuellement porté de deux mouvements, l'un qui est comme Ei , & l'autre comme AE . Mais Ei est à AE , en raison composée de Ei , ou Ff à Gg , & de gG à AE . Or ces deux raisons sont données, car par la génération de la courbe, Ff est à Gg , comme le diamètre à la demi-circonférence, ou le rayon au quart de cercle; & Gg est à AE , comme le rayon à EC . Ainsi Ei est à AE en raison composée de celle du rayon CD au quart de cercle DE , ou de CE au quart de cercle décrit du rayon CE , & de celle de CG à CE . Or en composant ces deux raisons, elles se réduisent à celle de CD au quart de cercle décrit du rayon CE . La construction est maintenant facile : il n'y a qu'à élever sur le rayon CB une perpendiculaire CV , égale au quart de cercle décrit du rayon CE , & prendre FK égale au rayon CD , les deux lignes $KT : VT$, respectivement parallèles à EF , CE , se rencontreront dans un point T par où passera la tangente. On peut conclure de là que la tangente au point D de la quadratrice, rencontre son axe à une distance du centre qui est égale au quart de cercle DE . Car alors CV est égal à ce quart de cercle, & les points T & V se confondent sur l'axe.

elle

Fig. 17.

elle étoit susceptible. C'étoit en quelque sorte avoir peu fait, que d'avoir démêlé ce principe : il falloit trouver un moyen commode de déterminer à chaque point d'une courbe le rapport des vitesses dont est composée la direction moyenne du mobile qui la décrit. Aussi *Roberval* ne déterminoit-il les tangentes, que dans certains cas particuliers où ce rapport est facile à démêler. Il lui falloit même choisir dans les courbes les plus connues celles de leurs propriétés qui le laissent appercevoir le plus facilement : dans les sections coniques, par exemple, ce n'étoit pas par la relation de l'ordonnée à l'abscisse qu'il déterminoit la tangente ; il se servoit pour cela de celle des lignes tirées des foyers à la courbe, comme on l'a vu plus haut. Ainsi lorsqu'on ne connoissoit point dans une courbe de propriété qui donnât presque immédiatement ce rapport, sa regle se trouvoit en défaut entre ses mains, & il ne pouvoit assigner la tangente.

Nous faisons cette occasion de faire connoître un peu plus particulièrement la personne & les écrits de ce Géometre. M. de *Roberval*, dont le nom propre est *Personne*, naquit en 1602, à Roberval, village du Diocèse de Beauvais, d'où lui est venu son nom. Il vint en 1627 à Paris, où il fit connoissance avec les Sçavans de cette ville, entr'autres avec le Pere *Mersenne*, & il commença bien-tôt après à tenir un rang parmi les Géometres, comme il paroît par les inventions qu'on vient de rapporter de lui. Il eut de vifs démêlés avec *Descartes*, contre lequel il se porta toujours pour ennemi ; & nous ne pouvons le dissimuler, il montra dans la plupart de ces démêlés beaucoup plus de passion, que de sçavoir & d'amour pour la vérité.

On a de M. de *Roberval* plusieurs écrits ; mais aucun n'a subi l'impression durant sa vie. M. l'Abbé *Galois*, son ami, les a publiés en 1693, dans le Recueil de divers ouvrages de Mathématique & de Physique, par Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, qu'il fit paroître cette année. On les a donnés de nouveau dans le sixieme volume des *Mém. de l'Académie* avant le renouvellement. On y trouve d'abord son *Traité des Mouvements composés*, dont on a déjà vu le précis ; un autre intitulé, *De recognitione & constr. æquationum*, ouvrage fait d'après les idées de *Descartes* & de *Fermat*, & qu'il

étoit fort inutile de mettre au jour ; celui des *Indivisibles*, ou de cette méthode analogue à celle de *Cavalleri*, dont il étoit l'inventeur, & qu'il applique à diverses questions choisies ; enfin celui de *Trochoïde*, ou de la cycloïde, sujet qui nous occupera dans peu. Nous remarquerons en passant que quoique habile Géomètre, M. de *Roberval* n'eut rien moins que l'art d'exposer ses idées avec netteté & avec précision. Les écrits dont nous parlons en fournissent la preuve. Je défie les lecteurs les plus versés dans la méthode ancienne de tenir contre quelques-unes de ses démonstrations, tant elles sont prolixes & embarrassées, jusques dans l'exposition même.

M. de *Roberval* fut un des membres de l'Académie des Sciences lors de son établissement en 1665. Il posséda pendant environ quarante ans la Chaire du Collège Gervais, fondée par *Ramus*, & qui, suivant les statuts de son institution, devoit être remise au concours tous les trois ans. C'est par cette raison qu'il s'excuse d'avoir tenu long-temps cachées quantité de belles choses qu'il avoit découvertes, & qu'il réservait, dit-il, pour l'occasion & pour se maintenir dans sa place. Mais je crois plutôt que cela vient de son caractère qui étoit mystérieux, & si je l'ose dire, un peu pédantesque. Il mourut au mois de Novembre de l'année 1675.

I X.

*Histoire de la
cycloïde.*

Parmi les objets particuliers de recherche qui ont exercé les Géomètres dans les divers temps, il en est peu qui ait eu plus de célébrité que la cycloïde : ses propriétés nombreuses & tout-à-fait remarquables, la lui mériteroient déjà, mais elle la tient encore d'autres causes. Semblable à la pomme de discorde, cette courbe ne fut pas plutôt connue des Géomètres, qu'elle excita des débats ; & par une sorte de fatalité, presque toutes les découvertes faites sur son sujet ont été l'occasion de quelque contestation. Nous croyons par ces raisons que nos lecteurs nous sçauront gré, si nous donnons quelque étendue à ce morceau de notre histoire (a).

(a) L'histoire de la cycloïde a été faite par deux Ecrivains, dont le premier est M. Pascal. Son ouvrage, qui est d'une ra-

reté extrême, n'y en ayant eu que soixante exemplaires tirés, n'est rien moins qu'une histoire, mais plutôt un libelle fait au gré

La cycloïde est une courbe dont la génération est facile à concevoir. Qu'on imagine un cercle qui roule sur une ligne droite & dans un même plan, tandis qu'un point de sa circonférence, ou plus généralement pris au dedans ou au dehors, laisse une trace sur ce plan; cette trace sera la cycloïde. Nous avons tous les jours sous les yeux des exemples de cette génération. Le clou d'une roue qui roule, décrit une courbe qui seroit une cycloïde parfaite, si cette roue & la ligne à laquelle elle s'applique étoient un cercle & une ligne Mathématiques. On la nomma d'abord *trochoïde*, nom que quelques Géomètres changerent en celui de *roulette*; on lui a ensuite donné celui de *cycloïde*, sous lequel elle est connue de nos jours. Il est à propos de remarquer dès à présent que le cercle générateur peut parcourir d'un mouvement uniforme sur sa base droite, une ligne plus ou moins grande que sa circonférence: cela donne lieu à la division des cycloïdes en alongées & raccourcies. Ce sont les mêmes courbes que celles que décrit un point pris au dedans ou au dehors de la circonférence, tandis que le cercle générateur parcourt une ligne qui lui est égale.

Quelques personnes ont cru voir les premières traces de la cycloïde chez le Cardinal de *Cusa*. Ce Prélat Géomètre, qui prétendit avoir trouvé la quadrature du cercle, faisoit en effet rouler un cercle sur une ligne droite, jusqu'à ce que le point qui l'avoit d'abord touchée s'y appliquât de nouveau; ce fut aussi le procédé d'un certain *Bovillus* de Vermandois, mince Géomètre du commencement du seizième siècle, & diffamé par une prétendue quadrature du cercle. Mais on n'apperçoit, ni chez l'un, ni chez l'autre, aucune considération de la courbe, qui est la trace du mouvement de ce point. C'est *Galilée* qui a eu la première idée de la cycloïde; car il dit lui-même dans une lettre écrite à *Torricelli* en 1639, qu'il l'avoit considérée depuis quarante ans, & qu'il l'avoit jugé propre par sa forme gracieuse, à servir aux arches d'un pont. Il ajoute qu'il fit quelques tentatives pour déterminer son aire, mais qu'il

de la passion de Roberval, avec qui il étoit fort lié, & dont il tenoit apparemment tout ce qu'il y raconte: l'autre histoire, qui est Latine, a été donnée en 1701, par *Groningius*; celui-ci tombe dans l'extrême contrainte; il semble n'avoir consulté

que les Mémoires fournis par les Italiens. Nous avons eu égard aux pièces des deux partis dans les différentes querelles survenues à cette occasion, & nous croyons avoir rendu justice à chacun.

ne put y réussir. Le trait suivant ne paroît pas fort honorable pour ce grand homme : si nous en croyons *Torricelli*, *Galilée* s'avisâ de peser une cycloïde décrite sur quelque matière mince & également épaisse pour la comparer avec le cercle, & la trouvant constamment moindre que le triple de ce cercle, il soupçonna dans leur rapport quelque incommensurabilité qui le fit désister de s'y appliquer davantage. En vain quelques personnes qui n'étoient point Géomètres, (a) ont voulu le justifier par l'exemple d'*Archimède*, qui trouva, disent-elles, d'abord la quadrature de la parabole par une voie mécanique avant que de la trouver par un procédé purement géométrique. Cette justification est tout-à-fait ridicule ; le premier procédé d'*Archimède* n'est appelé mécanique, que parce qu'il est fondé sur les principes abstraits de l'équilibre, qui appartiennent à la science de ce nom, & il n'a d'ailleurs aucune ressemblance avec celui de *Galilée*. Mais c'en est assez sur ce point de l'histoire de la cycloïde ; eût-elle été connue au Cardinal de *Cusa*, comme *Wallis* s'efforce de le prouver, c'est ce qui importe peu. Il n'y a pas grand mérite à l'avoir remarquée, il ne commence à y en avoir que dans la solution des problèmes qu'elle présente.

C'est entre les années 1630 & 1640, qu'on commença à considérer avec succès la cycloïde, & c'est en France que furent résolus pour la première fois les problèmes de son aire & de ses tangentes. Nous en fournirons les preuves après avoir raconté de quelle manière elle devint l'objet des recherches des Géomètres François. Le P. *Merfenne* l'avoit, dit-on, remarquée dès l'année 1615, en contemplant le mouvement d'une roue, & il avoit tâché, mais sans succès, de la quarrer. Plusieurs années s'écoulerent avant qu'il eût la satisfaction de voir son problème résolu. En 1628 il fit connoissance avec *Roberval*, & il le lui proposa ; mais celui-ci étoit encore inférieur au problème ; il le sentit même, à ce qu'il dit, & sans s'y amuser infructueusement, il se livra à une étude approfondie des anciens Géomètres, & en particulier d'*Archimède*. Six ans s'écoulerent dans ce travail ou d'autres occupations, & le problème de la cycloïde étoit effacé de son

(a) Groningius. M. Carlo dati, lettera d'i Philalethi, &c.

souvenir, lorsque *Mersenne* le lui rappella. Il l'attaqua alors avec les nouvelles forces qu'il avoit acquises dans ses études, & il le surmonta. Il démontra que l'aire de la cycloïde ordinaire, c'est-à-dire dont la base est égale à la circonférence du cercle générateur, est le triple du cercle. Il trouva aussi la mesure des autres cycloïdes alongées ou raccourcies. Comme il s'étoit écoulé six ans entre la première proposition de ce problème & sa solution, les ennemis de *Roberval* dirent qu'il avoit demeuré tout ce temps dans le pénible travail d'enfanter sa découverte.

Le P. *Mersenne* écrivant en 1647, donne à la solution du problème de l'aire de la cycloïde, la date de l'année 1634. On ne sçauroit douter de la candeur de ce Pere; mais comme on pourroit suspecter sa mémoire, ou sa facilité extrême à se prêter aux impressions de ses amis, nous recourrons à une autre preuve qui n'est point sujette à cette exception. Le P. *Mersenne* a publié dans son *Harmonie universelle*, ouvrage qui parut en 1637 (a), la découverte de *Roberval* sur les cycloïdes de toute espee. Si *Wallis* & le second Historien de la cycloïde eussent connu ces preuves, ils n'auroient pas adjugé à l'Italie l'honneur d'avoir été la première à trouver l'aire de cette courbe. Car on voit par une Lettre de *Galilée* écrite à *Cavalleri* en 1640, que l'aire de la cycloïde étoit encore un mystère pour les Géometres Italiens (b), & même qu'il désespéroit qu'il fût possible de la trouver. C'est un fait dont *Toricelli* est aussi convenu dans une Lettre écrite en 1646 (c).

Le P. *Mersenne* apprit à *Descartes*, vers le commencement de 1638, la découverte de *Roberval* (d); mais elle n'eut pas à ses yeux le même mérite qu'à ceux de son Correspondant, & c'est ici le commencement des querelles nombreuses que la cycloïde excita à diverses reprises parmi les Géometres. *Descartes* répondit qu'à la vérité la remarque en étoit assez belle, & qu'il n'y avoit jamais songé; mais qu'il ne falloit pas faire tant de bruit à ce sujet, & qu'il n'étoit personne médiocrement versé dans la Géométrie qui ne fût en état de trouver ce dont *Roberval* se faisoit tant d'honneur. Il lui envoyoit dans la même Lettre écrite à la hâte un précis de dé-

(a) T. II, nouv. obs. Phys. ob. XI.

(b) Gron. hist. cycloid. p. 13.

(c) Ibid. p. 36.

(d) Lett. de *Descartes*, T. III, lett. 66.

monstration du rapport de la cycloïde à son cercle générateur, qu'il développa davantage dans la Lettre suivante. Il vouloit montrer par cet exemple que le problème étoit fort au dessous de lui. Telle étoit en effet sa supériorité sur tous les Géomètres de son temps, que les questions qui les occupoient le plus, ne lui coûtoient pour la plupart qu'une médiocre attention. Il est facile de s'en convaincre par la lecture de ses Lettres.

Roberval mortifié par ce jugement de *Descartes*, ne manqua pas de dire qu'il avoit été aidé dans sa solution du problème par la connoissance du résultat qu'il devoit rencontrer, & que s'il l'eût ignoré, il auroit pu y échouer, ou en être davantage embarrassé. *Descartes* l'apprenant, afin d'établir sa supériorité sur lui par un nouveau trait, chercha les tangentes de la cycloïde, problème dont *Roberval* s'occupoit depuis long-temps, sans pouvoir y réussir. Il en envoya la solution au P. *Mersenne*, avec un défi pour *Roberval* de les trouver. Il paroît que M. de *Fermat* avec qui il avoit pour lors un démêlé assez vif, fut aussi compris dans le cartel: celui-ci à qui l'on ne peut refuser un génie presque égal à celui de *Descartes*, résolut le problème fort généralement: mais *Roberval* y échoua, ou ne s'en tira qu'avec beaucoup de peine, si nous en jugeons par les Lettres de *Descartes*.

M. *Pascal* qui étoit ami de *Roberval*, & qui ne tenoit probablement que de lui ses instructions sur l'histoire de la cycloïde, dit que ce fut l'opiniâtreté seule de *Descartes* qui l'empêcha de donner les mains à la solution de son adversaire; mais qu'on lise diverses lettres de ce Philosophe, comme la quatre-vingt-onzième & la quatre-vingt-douzième du second volume, & les soixante-quatrième, soixante-cinquième & quatre-vingt-quatrième du troisième, l'on ne pourra guère douter du fait que nous avançons. Ces Lettres prouvent clairement que *Roberval* fit de vains efforts pour résoudre le problème; qu'il en envoya cinq à six solutions différentes qu'il changea à diverses reprises, comme un homme qui erre à l'aventure; qu'enfin *Fermat* ayant envoyé la sienne, qui transpira selon les apparences entre les mains du P. *Mersenne*, ce que croiront facilement ceux qui connoissent le caractère de ce Pere d'après ses Lettres & ses écrits, *Roberval* arrangea

une solution dont *Descartes* le somma en vain de donner la démonstration. Ce que M. l'Abbé *Galois* a écrit dans les Mémoires de l'Académie de 1692, sçavoir que *Roberval* trouva le premier la tangente de la cycloïde, est entièrement détruit par les observations précédentes. M. *Galois* autrefois ami de *Roberval*, ne parloit sans doute que d'après ce que celui-ci lui avoit raconté : or il est naturel de penser qu'il étoit bien éloigné de convenir de sa défaite, & même, à en juger par la passion qu'il mit toujours dans ses démêlés avec *Descartes*, qu'il étoit homme à s'attribuer la victoire. Mais personne de ceux qui auront lu les pièces que nous avons citées plus haut, ne doutera que *Descartes* & *Fermat* n'ayent trouvé, du moins en même temps que lui, les tangentes de la cycloïde, & que le premier n'ait résolu le problème avec une très-grande généralité.

En effet la méthode donnée par *Descartes* pour les tangentes de la cycloïde s'étend généralement à toutes les courbes formées par la rotation d'une autre sur une base quelconque, soit droite, soit curviligne, & quelque part que soit le point décrivant, au dedans, au dehors, ou sur la circonférence de la courbe génératrice. Elle est aussi très-remarquable par sa simplicité. *Descartes* montre (a) que si l'on tire du point dont on cherche la tangente, une ligne à celui de la base que touche la génératrice, tandis qu'elle le décrit, cette ligne sera perpendiculaire à la tangente. La raison qu'il en donne est sensible : si l'on faisoit rouler un polygone, la courbe que décrirait un point quelconque du même plan, seroit composée d'autant de secteurs de cercle, qu'il auroit d'angles. Mais une courbe peut être considérée comme un polygone d'une infinité de côtés. Celle qu'elle décrira par un de ses points en s'appliquant successivement à une base quelconque, sera donc une figure composée d'une infinité de secteurs dont chacun aura son centre au contact de la génératrice avec la base, & l'arc infiniment petit au point décrit en même temps : la tangente est donc perpendiculaire au rayon de ce secteur, & par conséquent à la ligne tirée du point de contact au point décrit. Ceci suppose, comme l'on voit, que la

Fig. 19.

(a) Lettre 65, T. II.

courbe génératrice roule sur une ligne qui lui est égale ; mais si l'on supposoit qu'elle glissât un peu dans ce mouvement ; il seroit facile d'y étendre la règle (a).

Fig. 10.

Dans le cas de la cycloïde ordinaire, on voit aisément par la démonstration de *Descartes*, que la tangente *QT* est parallèle à la corde *AP*, & que la tangente au cercle rencontre celle de la cycloïde, de telle manière que *PT* est égale à *PQ*, où à l'arc *AP*. C'est ainsi que *Fermat* résolvait ce problème, & il ajoutoit que lorsque la cycloïde est allongée ou raccourcie, le segment *PT* est à l'arc *AP* ou l'ordonnée *PQ*, comme la circonférence du cercle générateur à la base. *Descartes* fit en même temps une remarque qu'il ne faut pas oublier : c'est que les cycloïdes raccourcies se replient en dedans, & que les allongées, de concaves qu'elles sont d'abord vers leur axe aux environs du sommet, deviennent convexes en s'approchant de la base. Il enseigna aussi le moyen de déterminer l'endroit où se fait ce changement de courbure ou de direction.

Tout ce que nous venons de raconter, se passa au plus tard vers le commencement de l'année 1639 : c'est ce que prouve sans réplique la date d'une Lettre de *Descartes* (b). Ainsi la

(a) Voici la manière dont on détermineroit la tangente dans le cas qu'on vient de proposer. Supposons (figure 11.) que la courbe *HD* soit décrite par le point *D*, & que tandis que la courbe génératrice *GAD* s'applique sur la ligne droite *HS*, elle glisse toujours également, de sorte que chaque petit côté de cette courbe, comme *AB*, au lieu de s'appliquer sur une portion égale de la base *Ab*, glisse de la quantité *cb*, qui a le même rapport à la base *Ab*, que la ligne *HK* égale à toute la courbe *GAD*, à *KS* qui est la quantité dont elle glisse dans son mouvement total. Pour trouver la tangente de la courbe *HD* au point *D*, je remarque que s'il n'y avoit point de glissement, le mouvement du point *D* se feroit dans l'arc *Df*, qui est la base du secteur infiniment petit *DAF*, dont l'angle est égal à l'angle *BAb*. Mais en même temps ce point a un mouvement horizontal *De*, qui est égal à *cb*. Il faut donc trouver le rapport de ces deux mouvements, ce qu'on fera ainsi. Le rapport de *Df* à *De* ou *cb*, est composé de ces trois,

savoir celui de *Df* à *Bb*, de *Bb* à *BA*, & *BA* à *cb*. Mais le premier est le même que celui de *DA* à *AB*. Le second est égal à celui de *BA* à *AO*. (*AO* est le rayon de courbure au point *A*, ce qui dépend d'une théorie qu'on verra dans la suite). Enfin *BA* est à *cb* en raison donnée, savoir celle de *HK* à *KS* ; ainsi en composant ces raisons, on trouvera que *Df* : *De* :: *DA* × *HK* : *AO* × *KS*. La raison de *Df* à *De* est donc donnée ; & si l'on décrit dans l'angle *EDF* un parallélogramme dont les côtés soient dans le rapport qu'on vient de trouver, la diagonale sera la direction de la tangente.

On pourroit trouver cette tangente d'une autre manière, savoir en supposant que le petit côté *Di* de la courbe proposée fit partie d'une cycloïde allongée ou raccourcie, dont le centre du cercle générateur seroit au point *O* ; mais nous nous contentons d'indiquer cet autre moyen qu'il seroit trop long de développer.

(b) La 84^e du tom. III.

priorité

priorité des Géomètres François en ce qui concerne la solution de ces problèmes, ne sçauroit être révoquée en doute. Passons en Italie, où nous avons vu qu'on n'avoit encore en 1640. que la stérile connoissance de la génération de la cycloïde.

Mersenne qui étoit en correspondance avec la plupart des Mathématiciens de l'Europe, s'avisa, à ce qu'il paroît, vers l'an 1639 d'écrire à *Galilée*, & de lui parler de la détermination de l'aire de la cycloïde comme d'un problème qui occupoit les Géomètres François. On seroit mal fondé à tirer de là une preuve que ce problème n'avoit pas encore été résolu en France, comme ont fait quelques gens précipités ou mal informés, puisque nous avons cité un Livre imprimé en 1637, où l'on en trouve la solution. C'étoit seulement par égards que *Mersenne* écrivant à *Galilée*, parloit comme il faisoit; la question proposée autrement eût eu l'air d'un défi, & c'eût été une vraie insulte pour ce grand homme, vu les services qu'il avoit rendus aux Mathématiques, & son âge extrêmement avancé. *Galilée* écrivit donc à *Cavalleri* vers le commencement de 1640. On a un fragment de sa Lettre (a), il l'y invite de nouveau à la recherche de l'aire de la cycloïde; je dis de nouveau, car il l'avoit déjà fait, ce semble, de son propre mouvement, par une Lettre écrite en 1639. Mais il n'eut pas la satisfaction de voir ce problème résolu, ni même de sçavoir s'il l'avoit été quelque part; ce qu'il demandoit instamment dans une de ses Lettres. *Cavalleri*, quoique habile Géomètre, y échoua, & *Galilée* mourut en 1642. Après sa mort *Torricelli* & *Viviani*, ses derniers disciples & les compagnons de sa vieillesse, informés des invitations qu'on lui avoit faites de travailler à ce problème, y essayèrent leurs forces. *Torricelli* trouva l'aire, & *Viviani* les tangentes (b); le premier en reçut au commencement de 1643 les félicitations de *Cavalleri*, qui convenoit avoir fait de vains efforts pour surmonter la difficulté du problème (c). *Torricelli* faisoit alors imprimer ses ouvrages: il y inséra par forme d'*Appendix* ce qu'on avoit trouvé en Italie sur la cycloïde. On ne peut disconve-

(a) Groning. *Hist. cycloid.*

(b) Lettre de *Torricelli* à *Roberval*, anciens Mem. de l'Acad. T. vi.

(c) Groning. *Ibid.*

nir que *Toricelli* & *Viviani* n'ayent pu résoudre delà les monts un problème déjà résolu en deçà, & puisque *Roberval* étoit si jaloux de sa découverte, il lui suffisoit d'établir par des pièces authentiques son droit sur elle, au lieu de la longue & pédantesque Lettre qu'il écrivit à *Toricelli*, & dans laquelle il n'a pas sçu faire valoir les bonnes raisons qu'il pouvoit alléguer, comme le Livre de *Merfenne* imprimé en 1637. Cette preuve eût mieux valu que toutes ses protestations, & la longue histoire qu'il fait de ses recherches sur la cycloïde. Personne n'ignore que dans les contestations on n'a égard aux faits avancés par les parties, qu'autant qu'ils sont fondés en preuve.

M. *Pascal* dans son histoire de la cycloïde, dit que *Roberval* ayant trouvé l'aire de cette courbe vers l'an 1634, *Merfenne* l'exhorta à cacher sa solution pendant un an, & qu'il invita tous les Géomètres de l'Europe à la rechercher. L'un & l'autre de ces faits me paroissent peu exacts. Car d'abord *Descartes* ne paroît avoir eu connoissance de ce problème que vers l'année 1638, où *Merfenne* lui en parla pour la première fois, & il n'y a aucune apparence que ce correspondant de notre Philosophe eût oublié de le mettre au rang des premiers Géomètres de l'Europe. En second lieu la date de 1634, me paroît antérieure à la véritable. Car *Merfenne* à la fin de son *Harmonie universelle*, qui parut en 1637, corrige d'après la découverte de *Roberval* ce qu'il avoit dit dans le premier volume sur la cycloïde, qu'il prenoit alors pour une ellipse. Il paroît que c'est seulement en 1638 qu'il s'avisa d'écrire à quelques Géomètres pour les inviter à chercher l'aire de cette courbe. *Pascal* continue, & dit sans alléguer de preuves que vers l'an 1638 un certain M. de *Beaugrand*, Mathématicien fort maltraité par *Descartes*, & avec justice, quoique le P. *Merfenne* le qualifie de très-subtil Géomètre, ramassa les démonstrations des découvertes qu'on avoit faites en France sur la cycloïde, & que les ayant un peu déguisées, il les envoya en Italie à *Galilée*. Ce fait me paroît avancé au gré de la passion de *Roberval* dont le tenoit *Pascal*; car *Galilée*, dans ses Lettres à *Cavalleri*, écrites en 1639 & 1640 (a), parle de la

(a) Groning, *Hist. cycloid.*

cycloïde, comme d'une courbe dont il désespere qu'on trouve jamais la mesure. Personne ne croira que ce grand homme, plus qu'octogénaire, & chargé des lauriers qu'il avoit cueillis dans la carrière des Mathématiques, voulut déguiser ce qu'il venoit d'apprendre sur ce sujet. Ainsi je crois qu'on peut regarder l'histoire de la Lettre de M. de *Beaugrand*, comme une fiction de *Roberval*. *Pascal* dit enfin que *Galilée* étant mort, *Torricelli* parcourant ses papiers, y trouva les démonstrations que *Beaugrand* lui avoit envoyées, que celui-ci mourut bientôt après, & que *Torricelli* l'ayant appris, & se croyant assuré par-là de ne pouvoir être démasqué par personne, divulgua ces démonstrations comme siennes dans son ouvrage imprimé en 1644 : les observations que nous venons de faire, me paroissent propres à élever de grands doutes contre ce dernier trait du récit de *Pascal*. Cet Historien de la cycloïde n'est pas plus exact ou moins partial, lorsque pour confirmer le plagiat de *Torricelli*, il parle d'une Lettre de rétractation, écrite en 1646 par ce Géometre. On diroit que *Torricelli* est convenu de son crime par cette Lettre. Rien néanmoins de cela : on la lit dans l'histoire de la cycloïde de *Groningius*, & l'on y voit seulement que *Torricelli* fatigué des criailleries de *Roberval*, lui écrit enfin qu'il importoit peu que le problème de la cycloïde fût né en France ou en Italie, qu'il ne s'en disoit point l'inventeur ; que jusqu'à la mort de *Galilée* on n'avoit point connu en Italie la mesure de cette courbe, & qu'il ne l'avoit point reçue de France : il ajoutoit qu'il avoit trouvé les démonstrations qu'on lui contesloit, & qu'il s'inquiétoit peu qu'on le crût ou qu'on ne le crût point, parce que ce qu'il disoit, étoit conforme au témoignage de sa conscience ; qu'au surplus, si l'on étoit si jaloux de cette découverte, il l'abandonnoit à qui la vouloit, pourvu qu'on ne prétendît point la lui arracher par violence. Voilà le précis de cette prétendue Lettre de rétractation alléguée comme une preuve du plagiat de *Torricelli*. Mais nous terminerons ici l'histoire d'une contestation à laquelle les Géometres d'aujourd'hui ne donneront pas la même importance. Le récit que nous en avons fait, & que nous avons appuyé de preuves, montre que *Roberval* y mit beaucoup de passion, & que *Pas-*

cal n'a pas mis moins de partialité dans l'histoire qu'il en a donnée.

Après les problèmes sur l'aire & les tangentes de la cycloïde, ceux qui se présentent les premiers, regardent les solides formés par la rotation autour de son axe & de sa base. *Roberval* paroît avoir eu le mérite de les trouver l'un & l'autre. Le P. *Merfenne* mandoit en 1644 à *Torricelli* la raison du premier de ces corps avec le cylindre de même base & même hauteur, qui est celle de 5 à 8; à quoi *Torricelli* répondit aussitôt qu'il avoit trouvé la même chose quelques mois auparavant. A l'égard du dernier, qui est incomparablement plus difficile à trouver, le Géometre Italien y échoua, & *Roberval* resta seul en possession d'avoir découvert sa mesure. *Torricelli* avoit cru qu'il étoit à son cylindre circonscrit comme 11 à 18; le Géometre François montra qu'il s'étoit trompé, & dévoila le véritable rapport (a).

M. de *Roberval* a dit long-temps après (b) qu'il avoit trouvé dans le même temps la grandeur de l'arc de la cycloïde, & qu'ayant dévoilé toutes les autres découvertes sur cette courbe, il avoit toujours tenu celle-là cachée, jusqu'au temps où *Wren* y parvint de son côté. Mais je ne crois pas qu'on doive avoir égard à cette protestation. En effet, pourquoi M. *Roberval* ne communiqua-t'il pas sa découverte à *Pascal*, lorsque celui-ci proposa ses derniers problèmes, parmi lesquels est la détermination de la grandeur de la courbe cycloïdale? Son ami lui en eût fait assurément honneur; au lieu qu'en ne la publiant point dans cette circonstance, c'étoit certainement renoncer à la gloire, qui pouvoit lui en revenir. *Roberval* pouvoit-il douter, que le problème proposé par *Pascal* seroit résolu par lui-même, s'il ne l'étoit par aucun autre; & par conséquent que s'il s'obstinoit à faire mystère de sa découverte, il seroit prévenu.

La théorie de la cycloïde ne s'accrut d'aucune vérité nouvelle pendant un intervalle d'environ 12 ans, c'est-à-dire depuis 1646 jusques vers 1658. Ce fut M. *Pascal* qui la reproduisit alors sur la scenc. Ce Géometre & Ecrivain célèbre,

(a) Le solide en question est au cylindre circonscrit, comme les $\frac{5}{8}$ du quarré de la demi-circonférence, moins le tiers du quar-

ré du diamètre, au quarré de la demi-circonférence.

(b) De *Trochœide*.

filz d'un pere qui étoit lui-même très-versed en Géométrie, avoit fait dans cette science des progrès étonnans dès sa tendre jeunesse: Personne n'ignore l'histoire peu croyable qu'on raconte de lui. Agé de 12 ans, il étoit, dit-on, parvenu sans livre & par la seule force de son génie jusqu'à la trentième-deuxième proposition du premier Livre d'*Euclide*. Les Lecteurs en croiront ce qu'ils jugeront à propos: quant à moi, dût-il m'arriver la même chose qu'à *Baillet*, qui fut tancé par quelques partisans de *M. Pascal*, pour avoir eu quelque doute sur ce trait de sa vie, je ne dissimulerai point que je le suspecte fort d'exagération. Ce qu'on ne peut cependant refuser à *M. Pascal*, c'est qu'il étoit déjà Géometre, & Géometre profond à un âge où ordinairement les bons esprits ne savent point encore ce que c'est que la Géométrie. À l'âge de 16 ans il composa un *Traité des coniques*, où tout ce qu'*Apollonius* avoit démontré, étoit élégamment déduit d'une seule proposition générale (a). Ce *Traité* fut envoyé à *Descartes*, qui ne put le croire l'ouvrage d'un jeune homme de 16 ans, & qui aimant mieux l'attribuer à *MM. Pascal* le pere, & *Desargues*. Mais outre que nous avons dans ce siècle des exemples de cet avancement en Géométrie si peu proportionné au nombre des années, il y a dans la vie de *M. Pascal* des traits qui rendent celui-là probable. On peut facilement le croire de celui qui a inventé la machine arithmétique à 19 ans. En effet *M. Pascal* n'en avoit pas davantage, lorsqu'il imagina cette ingénieuse machine, qui fait encore l'admiration des meilleurs esprits par la complication de ses parties & l'invention qu'on y voit éclater.

M. Pascal avoit en quelque sorte abandonné la Géométrie douze ans avant sa mort, pour s'adonner uniquement à des études plus importantes, telles que celles de la religion & de la morale. Mais les Mathématiques sont pour ceux qui les ont une fois connues, une maîtresse chérie avec qui de puissans motifs peuvent faire rompre, mais qu'on ne sauroit oublier entièrement. *M. Pascal* éprouva, ce semble, une pareille foiblesse pour elles. On le voit par ses lettres à *M. de Fer-*

(a) Quid de binis Pascalis dixero, filio qui unica propositione quādringentis circūter in omnibus Mathematicis apprime versatissimus, quæ omnia Apollonii conica comprehendit? Merlenne, *Harm. univ.*

mat, avec qui il discutoit en 1654 diverses questions sur les combinaisons & les parties de jeu ; ce qui s'accrut bientôt au point de lui fournir la matière de son *Triangle arithmétique*, qu'il publia cette même année. La cycloïde enfin, car il est temps que nous reprenions le fil de notre histoire, fut un nouveau sujet de distraction, je dirois presque de rechûte pour M. *Pascal*. Il se mit vers l'an 1658 à considérer plus profondément cette courbe. Ceux qui en avoient fait jusque-là l'objet de leurs recherches, s'étoient bornés à l'aire de la cycloïde entière, & aux solides formés autour de l'axe & de la base : M. *Pascal* envisagea la chose plus généralement, & tirant une ordonnée quelconque comme FH, il rechercha l'aire & le centre de gravité de ces segmens, comme AHF ; la grandeur des solides qu'ils forment en tournant autour de l'ordonnée ou de l'axe ; leurs centres de gravité, & enfin ce qui augmente beaucoup la difficulté, ceux des segmens de ces solides coupés par un plan passant par l'axe de rotation.

Fig. 11.

En possession de ces problèmes, les plus difficiles sans doute que se fût encore proposé la Géométrie, M. *Pascal* voulut faire un essai de la force des Géomètres ses contemporains. Il leur adressa une lettre circulaire pour les inviter à la solution de ses problèmes. Il s'engageoit à donner au premier qui les résoudroit, quarante pistoles, & vingt au second ; il fixoit le premier Octobre de la même année pour le terme auquel il falloit que les solutions fussent remises, avec les formalités à observer pour en constater la délivrance. M. de *Carcavi* fut désigné pour celui à qui il falloit les adresser. Quant à lui, il se cacha sous le nom de *Deutonville*, & c'est sous ce nom que parurent toutes les pièces qui concernent ce défi Mathématique.

Le terme fixé par M. *Pascal* étant arrivé sans que personne eût résolu ses problèmes à son gré, il publia alors son Histoire de la Roulette, & il proposa de nouveaux problèmes concernant cette courbe. Ceux-ci regardent les surfaces des solides & des demi-solides dont on a parlé, & les centres de gravité de ces surfaces. Il donna jusqu'au premier de Janvier pour leur solution, & il prorogea jusque-là le terme accordé pour celle des premiers, & sous les mêmes conditions.

Ceux qui ne connoissent ces problèmes que par ce qu'en a

écrivit M. *Pascal*, font dans la persuasion que personne autre que lui ne les résolut. Mais après l'inspection de différentes pièces, il nous a paru que ce célèbre Ecrivain fut dans le cas de la plupart de ceux qui proposent de parcs d'écus, c'est-à-dire qu'il n'avoit point envie de perdre la somme déposée, & qu'il fit de mauvaises difficultés contre une solution qu'on lui envoya. En effet *Wallis* résolut les premiers problèmes avant le terme assigné. Le Chevalier de *Digby* ayant reçu la Lettre circulaire de *Pascal* par l'entremise de M. de *Carcavi*, vers le 10 Août, en informa *Wallis*. Celui-ci déjà en possession de surmonter les plus grandes difficultés de la Géométrie, se mit aussitôt à travailler aux problèmes en question, & envoya avant la fin du mois sa solution à M. de *Carcavi* avec une attestation d'un Notaire d'Oxford, formalité qu'il crut nécessaire pour en constater la date, si quelque circonstance en retardoit l'arrivée à Paris au-delà du terme assigné. *Pascal* la reçut le 23 Septembre, & répondant à *Wren* sous le nom de *Deuonville*, il lui apprit la réception de l'écrit de *Wallis*. Il lui en fit des éloges, & lui dit qu'il étoit content de cette solution, qu'il auroit seulement désiré qu'au lieu de faire attester la date du départ par un Notaire d'Oxford, il en eût fait notifier l'arrivée & la déposition entre les mains de M. de *Carcavi* par un Notaire de Paris, ce qui étoit une des formalités qu'il avoit demandée par sa Lettre circulaire. Ce fut sous ce prétexte qu'il n'accorda point à *Wallis* le prix qu'il avoit gagné. Mais ce procédé, quoique dans les loix de la rigoureuse équité, n'aura pas, je pense, l'approbation de beaucoup de personnes. Dans une affaire de cette nature, qui étoit toute de bonne foi, il suffisoit sans doute que M. *Pascal* eût reçu lui-même, comme il en convenoit, la solution de *Wallis*, pour qu'il dût lui décerner le prix. *Wallis* se plaignit avec modération & en homme désintéressé, qui avoit cherché l'honneur plutôt que le gain d'une modique somme, en travaillant à ces problèmes. Il ne me paroît pas qu'il ait concouru pour ceux que *Pascal* proposa ensuite au mois d'Octobre, soit qu'il n'en ait pas eu connoissance à temps, soit qu'il se rebuté de la mauvaise difficulté qu'on lui avoit faite, il n'ait pas voulu se donner la peine d'y travailler. Il publia ses solutions en 1659, dans un *Traité* particulier intitulé, *de cycloïde & cyf-*

soide, qu'on retrouve dans le premier volume de ses œuvres.

Un autre Géometre à qui il me semble que M. *Pascal* ne rendit pas assez de justice, est le Pere *Laloubere*. Ce Jésuite de Toulouse, déjà connu par un ouvrage intitulé : *Elementa Tetragonimifca*, ou *Quad. circuli & Hyp. segmentorum ex datis ipsorum centris gravitatis* (Tol. 1651. in-8.) qui contient beaucoup de sçavante & profonde Géométrie, envoya à M. *Pascal* la solution de ses problèmes sur les solides de la cycloïde, & leur centre de gravité, avant la fin de l'année 1658. Nous en tirons la preuve de ce que M. *Pascal* lui répondant par une lettre datée du premier Janvier 1659, lui chercha quelle sur une prétendue erreur de calcul. Mais *Laloubere* me paroît s'en justifier suffisamment, & montrer que ce n'est qu'une erreur de transcription, soit en renvoyant à son écrit imprimé qui parut à Toulouse le 9 Janvier, & qu'il n'est pas à présumer qu'il eût entièrement refondu, & fait imprimer dans trois ou quatre jours, soit par la comparaison d'autres circonstances. Cependant M. *Pascal* peu disposé à rendre justice à un membre du corps dont étoit *Laloubere*, prétendit toujours que ce Pere s'étoit trompé, & qu'il n'avoit reconnu son erreur qu'après en avoir été averti : il dit dans quelques additions à son histoire de la cycloïde plusieurs choses mortifiantes pour ce Jésuite de Toulouse, & comme il étoit en possession de tourner comme il vouloit la raison de son côté, son adversaire parut avoir tort. A la vérité, ce Pere auroit été mal fondé à prétendre aux prix proposés par M. *Pascal* ; il n'avoit pas résolu assez-tôt les premiers problèmes pour y avoir aucun droit, mais il l'avoit fait assez à temps pour mériter plus de justice que cet homme célèbre ne lui en rendit. *Laloubere* publia ses méditations sur la cycloïde en 1660, dans un ouvrage intitulé ; *Geometria promota in septem de cycloïde libris*. Ce Livre est rempli de belle & sçavante Géométrie. Outre les solutions des premiers problèmes de M. *Pascal*, nous remarquons dans le second Livre une spéculation fort ingénieuse. *Laloubere* y examine la dimension de la courbe qui seroit retranchée sur la surface d'un cylindre droit, avec un compas dont la pointe immobile seroit dans un point quelconque C, & l'autre parcourroit cette surface. Il appelle cette figure *cyclo-cylindrique* ; & il montre que tou-

Fig. 23, 24.

tcs

tes les fois que l'ouverture sera telle, que la pointe mobile atteindra l'extrémité du diamètre *D*, cette surface sera absolument quarrable, c'est-à-dire égale à 4 fois le rectangle *DHG*. Mais si la pointe mobile n'atteint pas à cette extrémité, la figure retranchée de la surface du cylindre en question, sera égale à celle d'un cylindre oblique déterminé. Au reste il faudroit avoir beaucoup de patience & de temps à perdre, pour s'aviser d'aller puiser dans cet ouvrage, de même que dans celui que nous avons cité plus haut. La singularité de la méthode qu'emploie leur Auteur, qui est le plus souvent celle dont *Archimede* s'est servi dans sa quadrature mécanique de la parabole, la prolixité qui naît d'une trop grande affectation de rigueur géométrique, & diverses autres choses semblables, sont capables d'en écarter le Lecteur le plus intrépide.

Il y eut divers autres Géomètres qui essayèrent leurs forces sur les problèmes de *M. Pascal*. Le Chevalier *Christophe Wren* trouva la rectification de la cycloïde. Il montra qu'un arc quelconque de cette courbe, pris depuis le sommet, comme *A F*, étoit égal au double de la corde *AD*, de sorte que la moitié *AB* de la cycloïde est double du diamètre *AC* du cercle générateur. Il découvrit aussi la dimension de la surface des solides autour de la base & de l'axe, & conséquemment le centre de gravité de la courbe elle-même. Il envoya toutes ces choses à *M. Pascal*, dans une Lettre datée du 12 Octobre, c'est-à-dire du 22 suivant notre style. *M. de Fermat* déterminâ aussi la grandeur des surfaces dont nous venons de parler, & donna à cette occasion, dit *M. Pascal*, une méthode générale & fort belle pour la dimension des surfaces rondes, dont nous dirons un mot ailleurs. Mais personne, que je sçache, ne résolut les problèmes les plus difficiles sur les surfaces en question, sçavoir ceux qui concernent les surfaces des solides formés autour des parallèles à la base, les centres de gravité de ces surfaces, & des demi-surfaces. Ainsi si *M. Pascal* n'eut pas la satisfaction de voir ses premiers problèmes hors de la portée des autres Géomètres de son temps, il eut du moins celle de voir que lui seul pouvoit donner la solution des derniers.

Le commencement de l'année 1659 étant arrivé, *M. Pascal*
Tome II. H

Fig. 221

se disposa à mettre au jour ses solutions. Il les publia peu après dans un écrit sous le titre de *Leure de A. Deutonville à M. de Carcavi*. On y trouve d'abord une méthode pour les centres de gravité de toutes sortes de grandeurs. Elle est suivie d'un Traité intitulé *des trilignes & de leurs onglets*, qui est une introduction générale à la dimension des solides curvilignes. Il y examine ce qu'il faut connoître dans une figure curviligne quelconque pour avoir la mesure des solides produits par sa circonvolution, soit autour de la base, soit autour de l'axe, leurs centres de gravité, & ceux des demi-solides, avec les surfaces de ces solides & demi-solides & leurs centres de gravité. Dans les Traités suivans, qui portent pour titre, *des sinus du quart de cercle, & des arcs de cercle*, il est occupé à déterminer dans la figure circulaire les différentes choses qu'il a démontré être nécessaires pour la solution des problèmes ci-dessus. Enfin, après avoir observé que l'ordonnée de la cycloïde se résout en deux parties, dont l'une est le sinus du cercle générateur, & l'autre l'arc correspondant, il résume toutes ces choses, & il montre qu'il a donné dans les Traités précédens tout ce qu'il faut pour la solution de ses problèmes sur cette courbe. Nous regrettons que l'extrême fécondité de notre matière ne nous permette pas de développer davantage tout le procédé de M. Pascal. Il ne seroit pas possible de le faire, sans y donner plusieurs pages, & nous sommes contraints de sacrifier ce morceau, quoiqu'intéressant, à la brièveté.

La solution que M. Pascal donne de ses problèmes, est suivie de quelques autres écrits géométriques, dont l'un vient à notre objet présent. Il concerne la rectification de la cycloïde, soit ordinaire, soit alongée, soit raccourcie. Pascal y montre par une méthode générale, que toutes ces courbes sont égales à des demi-circonférences d'ellipse, dont il détermine les axes conjugués. Ceci ne contredit point la découverte de Wren, suivant laquelle la cycloïde ordinaire est quadruple du diamètre du cercle générateur. Il arrive en effet dans ce cas que le petit axe de l'ellipse est nul; ce qui fait que sa circonférence coïncide avec son grand axe. Ainsi ce que Wren avoit trouvé par une méthode particulière, n'est qu'une conséquence de celle de M. Pascal. On démontre facilement ce

rapport des courbes cycloïdales avec l'ellipse par le moyen du calcul intégral. Car l'expression différentielle ou de l'élément de cette courbe, est absolument semblable à celle de l'élément de l'arc elliptique.

Quoique la mesure de la cycloïde entière dépende de la quadrature du cercle, on peut cependant trouver plusieurs de ses portions égales à des espaces rectilignes. MM. *Wren & Huyghens* en ont donné le premier exemple, en remarquant que l'ordonnée éloignée du sommet de la moitié du rayon, retranche un segment égal au triangle équilatéral inscrit dans le cercle générateur. M. *Leibnitz* a trouvé ensuite que, si l'on tire du sommet une ligne à l'extrémité de l'ordonnée passant par le centre, le segment AdI étoit absolument quarrable, & qu'il égaloit la moitié du quarré circonscrit. Mais tout cela est contenu dans la découverte suivante de M. *Jean Bernoulli* (a). Si l'on prend, dit ce sçavant Géometre, de côté & d'autre du point B qui divise le rayon contigu au sommet en deux parties égales, deux ordonnées également distantes, comme Ee & Dd , ou Ee & Dd , & qu'on tire la ligne $E\delta$ ou $E\delta$, le segment $eA\delta$, ou $e\delta$, sera absolument quarrable, c'est-à-dire dans le premier cas, égal à la somme des triangles FHE , $G DH$, & dans le second, à leur différence. Si donc les points E & D se rapprochant continuellement de B, coïncident avec lui, le segment $eA\delta$ deviendra celui de *Wren & Huyghens*; si au contraire, les points E & D s'éloignent également de B, arrivent enfin l'un en A, & l'autre en C, on aura visiblement celui de *Leibnitz*. M. *Bernoulli* enseigne aussi de quelle manière on peut trouver par des équations algébriques une infinité de bandes cycloïdales interceptées entre deux ordonnées, qui soient susceptibles de quadrature absolue. On peut voir à la suite de la pièce que nous avons citée, quelques autres écrits qui concernent cette matière, & dont quelques-uns sont de M. *Jacques Bernoulli*. Les cycloïdes alongées ou raccourcies ont pareillement des espaces absolument quarrables; M. *Bernoulli* montre comment on peut les déterminer, & dans quel cas cela est possible.

Le sujet que nous traitons, demande que nous rappro-

Fig. 15.

(a) Act. Lips. 1699. Bernoulli op. T. 1, p. 322.

chions encore ici, du moins historiquement, quelques autres propriétés fameuses de cette courbe. On pourroit dire qu'il en est peu dans la Géométrie qui en ait de plus remarquables. M. *Huyghens* a montré que la développée de la cycloïde étoit elle-même une cycloïde seulement posée en sens contraire : on donnera ailleurs une idée plus claire de cette propriété, lorsqu'on expliquera la théorie des développées. Le même célèbre Géometre a aussi découvert qu'un corps qui roule le long d'une cycloïde renversée, parvient au bas dans le même temps, de quelque point qu'il commence à rouler; d'où il suit qu'un pendule dont le poids seroit contraint de décrire une cycloïde, feroit des vibrations parfaitement égales. Cette courbe est encore celle de la plus vite descente. Je m'explique. Qu'on ait deux points qui ne soient, ni dans la même ligne horizontale, ni dans la même perpendiculaire, & qu'on demande le chemin le long duquel un corps devroit rouler par un mouvement uniformément accéléré, afin qu'il y employât le moins de temps possible; ce n'est point une ligne droite, comme le penseront sans doute d'abord bien des Lecteurs, c'est un arc de cycloïde passant par ces deux points.

Fig. 16.

La cycloïde a donné naissance à une autre courbe, appelée d'abord par quelques Géometres du nom de *petite cycloïde*, mais connue aujourd'hui sous celui de *la compagne de la cycloïde*. Cette courbe est celle qui se formeroit, si l'on prolongeoit les ordonnées du demi-cercle, jusqu'à ce qu'elles fussent égales aux arcs correspondans, par exemple, CD à l'arc AF , cd à Af , &c; ou bien c'est la cycloïde ordinaire, dont après avoir retranché le cercle générateur, on auroit abaissé les restes d'ordonnées parallèlement à elles-mêmes, jusqu'à ce qu'elles fussent appuyées sur l'axe. Cette courbe a cela de remarquable, que l'espace ACD retranché par l'ordonnée centrale CD , est absolument quarrable, & égal au quarré du rayon. Cela a été remarqué dans le siècle passé par divers Géometres, comme *Roberval*, *Lalouere*, *Wallis*, &c. La partie AD de la courbe dont nous parlons, est la même que la courbe appelée *des sinus*, dont la génération consiste à prendre une base égale à un quart de cercle, & à élever sur les différens points de cet axe les sinus des arcs égaux aux abscisses. Les Géometres qui ont travaillé aux problèmes de M. *Pascal* sur

la cycloïde, ont aussi traité de sa *compagne*, & ils ont déterminé la dimension de ses différentes parties, son centre de gravité, & les solides formés par sa circonvolution, soit autour de son axe, soit autour de sa base, &c. M. *Jean Bernoulli* a remarqué sur cette courbe la même chose à peu près que sur la cycloïde, en ce qui concerne les espaces absolument quarrables qu'elle peut avoir. Il y a seulement ici cette différence, que c'est à égales distances du centre qu'il faut prendre les ordonnées qui déterminent le segment oblique absolument quarrable, au lieu que dans la cycloïde, c'est à égales distances d'un point éloigné du sommet du quart du diamètre.

A l'imitation de la cycloïde, les Géomètres s'élevant toujours de difficultés en difficultés, & généralisant leur idées, ont imaginé de faire rouler un cercle sur un autre, & d'examiner les propriétés de la trace que décrirait durant ce mouvement un point quelconque du cercle mobile. On a appelé ces courbes *Epicycloïdes*, & elles ont des propriétés fort remarquables; ce n'est pas ici l'endroit convenable pour les développer, nous le ferons avec quelque étendue dans un article du Livre VI.

X.

Il nous reste, pour ne rien oublier de notre sujet, à faire connoître divers Géomètres dont nous n'avons point encore eu occasion de parler, ou qui ont vécu postérieurement à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. L'ordre des temps nous conduit d'abord à faire mention de deux Géomètres de mérite, qui fleurissoient en France un peu avant le milieu du dix-septième siècle : ce sont MM. *Midorge* & *Desfargues*. Le premier faisoit une étude particulière des sections coniques, & l'on a de lui un Traité en quatre Livres, où ce sujet est traité d'une manière sçavante & facile. *Desfargues* étoit un ami de *Descartes*, qui avoit l'art encore peu commun d'envisager les objets sous des vues très-générales. Il en donna un essai sur les sections coniques, qui plut beaucoup aux Géomètres d'un ordre relevé. Nous n'avons jamais rencontré cet écrit, mais nous conjecturons que *Desfargues* les y considéroit comme l'ont fait depuis quelques Géomètres, c'est-à-dire, comme une même

*Midorge**Desfargues*

courbe qui par les variations de certaines lignes devient tantôt parabole, tantôt ellipse ou hyperbole. En effet, une parabole peut être regardée comme une ellipse dont le centre, ou l'autre foyer seroit infiniment éloigné; une hyperbole n'est encore qu'une ellipse dont le centre ou l'un des foyers auroit passé du côté opposé, & seroit éloigné du sommet d'une distance négative. Le cercle enfin n'est qu'une ellipse dont les deux foyers coïncident au centre. On peut enfin regarder les asymptotes de l'hyperbole comme de simples tangentes, mais à des points infiniment éloignés. Cette manière de considérer les sections coniques fournit des démonstrations extrêmement faciles de leurs propriétés, & nous soupçonnons par cette raison que c'étoit ainsi que les envisageoit le jeune M. Pascal, dans ce Traité singulier qu'il donna à l'âge de seize ans, & où à l'aide d'une proposition unique, suivie de quatre cens corollaires, il démontrait toute la théorie ancienne de ces courbes. Aussi M. Descartes, qui ne pouvoit croire que ce fût l'ouvrage d'un enfant de cet âge, disoit-il qu'il y reconnoissoit la méthode de M. Desargues.

Torricelli.

Tout le monde connoît le nom de Torricelli, devenu si mémorable par la découverte de la suspension du Mercure dans le vuide & de la pesanteur de l'air. La Géométrie lui doit aussi quelques ouvrages estimables; ils parurent en 1644, sous le titre *De solidis Sphericalibus libri 2: de quad. parabola, de solido hyp. acuto. &c.* Il y a dans ces écrits diverses choses fort ingénieuses; telles sont les démonstrations qu'il donne du rapport de la sphere au cylindre, de la quadrature de la parabole, &c. qui sont nouvelles, & d'une extrême élégance. On trouve dans le troisieme de ces Traités une découverte digne de remarque, & qui surprendra peut-être plusieurs de nos lecteurs: c'est que si l'on fait tourner l'espace hyperbolique ABDE autour de son asymptote, le solide qu'il produit est fini, quoique infiniment prolongé, & même ce qui est plus merveilleux, quoique l'espace générateur soit infini. Ce ne sera cependant point un paradoxe pour ceux qui sont versés dans une Géométrie un peu relevée. Ils verront que cela vient de ce que le centre de gravité de l'espace hyperbolique tombe sur l'asymptote même. Ainsi des deux facteurs du produit, qui est le solide en question, l'un étant infiniment grand,

Fig. 17.

l'autre infiniment petit, il n'y a plus de quoi s'étonner que ce produit soit d'une grandeur finie.

Les Pays-Bas nous offrent vers le même temps un Géomètre qui s'est fait un grand nom, & à qui nous devons un ouvrage mémorable par quantité de découvertes, quoiqu'il ait échoué à la principale & à celle qui étoit l'unique objet de toutes les autres. Pour peu qu'on soit au fait de l'histoire de la Géométrie, il est facile de voir que nous voulons parler du Pere Grégoire de S. Vincent, & de son fameux ouvrage intitulé *Quadratura circuli & hyperbolæ*. (*Anuerp. in-fol. 1647.*) Jamais Géomètre n'a poursuivi avec plus de génie & d'assiduité cet important problème, à travers toutes les épines de la Géométrie; & quoiqu'il ait manqué son but, l'abondante moisson de vérités nouvelles qu'il rapporta de cette recherche, lui ont mérité un rang parmi les Géomètres les plus distingués. C'est le jugement qu'en portoit M. Huyghens lui-même, qui l'avoit combattu, c'est celui de M. Leibnitz, dont voici les paroles: *Majora (nempe Galileanis ac Cavallerianis) subsidia attulere triumviri illustres, Cartesius offensâ ratione lineas Geometriæ communis exprimendi per æquationes, Fermatius inventâ methodo de maximis ac minimis, ac Gregorius à Sando Vincentio, multis præclaris inventis (a).*

Grégoire de Saint-Vincent nous apprend dans sa Préface, combien de différentes voies il tenta pour parvenir à la quadrature du cercle. Il espéra d'abord quelque chose de la spirale, ensuite il se tourna du côté de la quadratrice sur laquelle il avoit composé un gros Traité prêt à imprimer, & qui fut la proie des flammes lors de la prise de Prague par les Saxons. Il abandonna enfin ces recherches, & il se mit à considérer profondément les sections coniques & les divers corps formés sur leurs segmens, espérant que quelqu'un d'entre eux lui pourroit présenter des propriétés capables de donner la solution de cet épineux problème. Ce fut en suivant cette route qu'il fit un grand nombre de découvertes importantes & curieuses. Telles sont une multitude de propriétés nouvelles des sections coniques; la sommation des termes & des puissances des termes des progressions, plus développée;

(a) Aët. Lipf. ann. 1695.

Grégoire de
S. Vincent

des moyens sans nombre de mesurer la parabole & les figures considérées par les Anciens; la mesure absolue de quantité de corps, comme les onglets cylindriques sur des bases circulaires, elliptiques, hyperboliques, & divers autres. Nous voudrions pouvoir entrer dans une exposition plus détaillée de toutes ces choses; mais les bornes de notre ouvrage ne nous le permettent pas. Nous nous en tiendrons ici à présenter la belle propriété de l'hyperbole découverte par ce Géometre. Si l'on prend sur l'asymptote d'une hyperbole les proportionnelles continues $CA, CB, CD, \&c.$ & qu'on mene les ordonnées $Aa, Bb, Cc, \&c.$ les espaces $Ab, Bd, De, \&c.$ sont égaux. D'où il suit que ceux-ci $Ab, Ad, Ae, \&c.$ sont en progression arithmétique. Il en est de même des secteurs $aCb, bCd, \&c.$ car ils sont respectivement égaux aux espaces $Ab, Bd, \&c.$ L'espace hyperbolique Ag croît donc uniformément, tandis que l'abscisse CG croît géométriquement, & par conséquent il est le logarithme de cette abscisse. Cette propriété est du plus grand usage dans la Géométrie transcendante, & elle a fourni l'idée de réduire la résolution pratique de tous les problèmes qui dépendent de la quadrature d'un espace hyperbolique à l'usage d'une table de logarithmes. Au reste, nous n'adopterons point les éloges excessifs dont l'Auteur de la préface du Calcul intégral de M. Stone, a comblé Greg. de Saint-Vincent. Dire que les Modernes avec leurs calculs & leurs dx, dy , qu'ils ressassent (c'est l'expression de cet Ecrivain, plus favorisé du côté de l'imagination que de celui de la justesse) n'ont fait que repasser à la filière ce que le Géometre Flamand a trouvé, c'est avoir formé le dessein de faire rire ceux qui connoissent ces calculs & les questions auxquelles se sont élevés les Newton, les Leibnitz, les Bernoulli, &c. dès les premiers essais qu'ils en ont donnés. Il y auroit une observation semblable à faire sur chaque ligne de cette préface, dont l'auteur, pour exalter son héros, semble fermer volontairement les yeux sur tout ce qu'ont fait les Géometres avant & après lui. Mais un pareil examen ne s'accorderoit pas avec la brièveté que nous affectons. Disons un mot de la prétendue quadrature de Grégoire de Saint-Vincent.

L'ouvrage du Pere de Saint-Vincent ne vit pas plutôt le jour, qu'on s'empressa de toutes parts à l'examiner. Le titre qu'il

qu'il portoit, le nom de son Auteur, & la quantité d'excellentes choses qu'il contenoit, étoient fort capables de piquer la curiosité; mais sa quadrature ne soutint pas, comme le reste, l'épreuve de l'examen. *Descartes* en aperçut bientôt la fausseté, & montra la source de l'erreur dans une lettre au Pere *Merfenne*. Elle fut ensuite publiquement réfutée par le célèbre *M. Huyghens*, alors encore fort jeune, dans un écrit modelé de netteté & de précision (a); & plus au long par le Pere *Leotaud*, habile Géometre Dauphinois (b). L'un & l'autre montrèrent avec beaucoup de ménagement & de solidité, que le problème important de la quadrature du cercle n'étoit point encore résolu.

Le Pere de *Saint-Vincent* trouva néanmoins des défenseurs dans deux de ses disciples, les Peres *Ainscom* & *Sarassa*, tous deux habiles Géometres. *Ainscom* descendit le premier dans la lice (c), & se signala sur quelques Aventuriers en Géométrie, comme *Meibomius* qui, en attaquant *Grégoire de Saint-Vincent*, étoient eux-mêmes tombés dans de ridicules erreurs. Venant ensuite à *Huyghens* & *Leotaud*, il prétendit qu'ils n'avoient point pris le véritable sens de son maître, & il en donna l'explication qui fut confirmée en 1663; par le Pere *Sarassa* (d). C'étoit en quelque sorte ce qu'attendoit le Pere *Leotaud* pour porter le dernier coup à la prétendue quadrature. Il ne restoit plus de subterfuges à ses défenseurs, qui s'étoient authentiquement expliqués sur le sens dans lequel il falloit prendre certaines expressions ambiguës. Le Jésuite Dauphinois montra donc clairement (e) qu'en les prenant même dans ce sens, il n'en résulte qu'une erreur au lieu de la véritable quadrature du cercle. En vain l'Auteur de la préface dont on a parlé plus haut, dit qu'il n'est pas encore bien démontré que *Grégoire de Saint-Vincent* se soit trompé. Nous osons assurer que rien n'est plus certain : nous ajouterons même qu'il y a une sorte de mauvaise foi dans les défenses des deux disciples de ce Géometre célèbre; car étant invités à plusieurs reprises d'assigner ce rapport d'où dépendoit la quadrature du cercle, rap-

(a) *Exetasis quad. circuli* P. Greg. à S. Vinc. 1655. in-4°.

(b) *Examen quad. circuli hassenius celebrissime*. Lugd. 1653. in-4°.

(c) *Expositio & deductio Geom. quad. P.*

Greg. à S. Vinc. 1656. in-fol.

(d) *Solutio probl. de quad. circuli*, &c. 1663.

(e) *Cyclo-mathia, seu de multiplici circuli contempl.* 1663. in-4°.

port qu'ils ne cessioient de répéter être *donné*, ils ne le firent jamais, & s'enveloppant dans leur obscure & fausse théorie des proportionalités, comme un plaideur dans les replis de la chicane, ils s'obstinèrent toujours à conclure que ce rapport étoit donné sans le déterminer. S'il l'eût été réellement, étoit-il quelque moyen plus certain de confondre leurs adversaires que de l'assigner ?

Huyghens.

Ce fut vers ce temps que débuta dans la Géométrie le célèbre M. *Huyghens*. Ce nom seul nous dispense d'un éloge auprès de ceux à qui les découvertes les plus curieuses de l'Astronomie, & les questions les plus sublimes des Mathématiques sont connues. Il naquit en 1629, & dès l'année 1651 il se signala en combattant la quadrature du P. de Saint Vincent : la même année il publia ses *Theoremata de circuli & hyp. quad.* où il démontre d'une manière neuve, la liaison entre la quadrature des sections coniques, & l'invention de leurs centres de gravité. Il perfectionna ensuite ce que *Snellius* avoit enseigné sur les approximations du cercle, & il publia en 1654 ses découvertes sur ce sujet dans l'ouvrage intitulé *De circuli magnitudine inventa*. Mais quoique ces ouvrages, & le dernier surtout, ayent bien leur mérite, on peut dire que ce ne sont que des essais de la jeunesse de M. *Huyghens*. On le vit bientôt après prendre un essor plus élevé : en 1657 il trouva la dimension des surfaces courbes des conoïdes & sphéroïdes, problème qui n'avoit point encore été tenté par les Géomètres, à cause de sa difficulté ; il imagina sa méthode de réduire les rectifications des courbes aux quadratures ; il détermina la mesure de la cyffoïde, & il trouva que quoique prolongée à l'infini, son étendue étoit seulement égale à trois fois le demi-cercle générateur. Il commença enfin dès-lors à jeter les fondemens de son célèbre ouvrage *De Horologio oscillatorio*. Cet ouvrage, mélange de la Méchanique la plus subtile & d'une Géométrie des plus profondes, nous présente entr'autres la nouvelle théorie des développées, qui depuis ce temps est d'un si grand usage dans les recherches géométriques & mécaniques. Ce seroit ici la place d'en rendre compte, mais il nous a paru qu'elle figureroit mieux à côté des découvertes de la nouvelle Géométrie. Ce motif nous en fait renvoyer l'exposition au Livre sixième.

La Logarithmique a fourni à M. *Huyghens* la matiere d'un morceau de Géométrie très-curieux & très-sçavant. Cette courbe se forme, comme on l'a dit ailleurs, en élevant sur les divisions égales d'une ligne droite infinie des perpendiculaires en progression géométrique croissante d'un côté, & décroissante de l'autre, d'où il suit d'abord évidemment que cette courbe a son axe même pour asymptote. C'est aussi une suite de cette génération que les abscisses prises d'un certain point comme terme, sont analogues aux logarithmes des ordonnées; ce qui a donné le nom à cette courbe. Mais M. *Huyghens* ne se borna pas-là; il en examina l'aire, les tangentes, les solides, les centres de gravité, &c. & il trouva sur tous ces sujets des vérités remarquables qu'il publia en 1691, à la fin de son *Traité De causâ gravitatis*. En voici quelques-unes. 1°. La soutangente, c'est-à-dire, la ligne BC ou EF, comprise entre la tangente & l'ordonnée, est partout la même. 2°. L'aire DEGH infiniment prolongée, n'est égale qu'au rectanglo de DE par EF, c'est-à-dire, de l'ordonnée par la soutangente. 3°. Le solide formé par ce même espace tournant autour de l'asymptote, est une fois & demie le cône formé en même temps par le triangle DEF; & si cet espace tourne autour de DE, le solide qu'il formera sera égal à six fois le cône formé par ce triangle autour de DE. Je passe diverses autres propriétés de cette courbe, remarquées par M. *Huyghens*. Toutes ces vérités que M. *Huyghens* s'étoit contenté d'énoncer, ont été démontrées par le P. *Grandi*, Géometre Italien, qui donna sur ce sujet en 1701, un ouvrage intitulé *Demonstratio Hugenanorum Theorematum*, dans le style de l'ancienne Géométrie. L'Editeur des Œuvres d'*Huyghens*, l'a jugé digne avec raison de paroître à la suite de celui qui en avoit été l'occasion.

Parmi les Géometres dont s'illustroit l'Angleterre peu après le milieu du siècle passé, un des plus recommandables est M. Jacques *Grégory*. Ce Mathématicien, en général plus connu comme Opticien que comme Géometre, doit néanmoins tirer sa principale célébrité de la Géométrie. En effet, déjà rival de *Newton* dans l'invention du Télescope à réflexion, il fut aussi le premier à marcher sur les traces de ce grand homme, & à ajouter à ses découvertes analytiques. Mais ce n'est pas ici le lieu d'embrasser ces objets: nous nous bornons à

Fig. 19.

Jacques Gré-
gory.

celles de ses recherches géométriques dans lesquelles il a suivi la méthode ancienne. De ce genre est l'ouvrage qu'il publia en 1664, & qui est intitulé *Vera circuli & hyperbolæ quadratura*. Sur ce titre on ne doit pas juger que la prétention fut d'avoir trouvé la quadrature absolue du cercle & de l'hyperbole. Son objet est tout différent : car il entreprend au contraire de démontrer qu'elle est impossible, & qu'il n'y en a point d'autre que celles par approximation. Il en donne de très-ingénieuses, & l'on ne peut méconnoître qu'elles ont un avantage sur celles de *Snellius* & de *Huyghens*, non seulement par l'exactitude, mais encore en ce qu'elles sont communes au cercle & à l'hyperbole, courbes qu'on sçait tenir l'une à l'autre par tant de propriétés analogues. *M. Grégori* démontre aussi dans cet ouvrage, une propriété fort remarquable des polygones inscrits & circonscrits aux sections coniques : elle consiste en ceci. Si l'on a deux polygones semblables, l'un inscrit & l'autre circonscrit, que nous nommerons A & B ; ensuite les deux autres inscrit & circonscrit, qui suivent, c'est-à-dire, qui ont un nombre double de côtés, que nous nommerons C & D ; le polygone C est moyen géométrique entre A & B, & le polygone D est moyen harmonique entre C & A, & ainsi de suite à l'infini. Delà naît une suite de termes toujours convergens, c'est-à-dire, approchant de plus en plus de la grandeur du secteur curviligne. C'est ce que *Grégori* nomme une suite convergente. Il est des suites de cette espèce dans lesquelles il est possible d'assigner le dernier terme. Si cela arrivoit ici, on auroit la quadrature du cercle & celle de l'hyperbole ; mais bien loin delà : *M. Grégori* prétend démontrer que par la nature de la loi qui y regne, ce dernier terme est inassignable analytiquement, c'est-à-dire, qu'on ne sçauroit trouver aucune expression en termes finis par laquelle on puisse le désigner. Sa démonstration est ingénieuse, & ressemble beaucoup à celle par laquelle on démontre l'impossibilité de diviser généralement un angle en raison donnée. Elle ne convainc qu'à peine cependant pas *M. Huyghens*, & ce fut entre lui & *Grégori* le sujet d'un vif débat, dont le Journal des Sçavans & les Transactions Philosophiques des années 1667 & 1668 furent le champ. Les Géomètres ne me paroissent pas avoir prononcé sur cette contestation, & quoique je sois porté à regarder la démonstration de *Grégori* com-

me concluante, je les imiterai. Toutes les Pièces de cette savante discussion, se trouvent avec le *Traité de Grégori*, dans le second volume des *Œuvres d'Huyghens*.

M. *Grégori* publia quelques années après (en 1668.) un autre ouvrage de Géométrie profonde, sous le titre de *Geometria pars universalis*. C'est, pour en donner brièvement une idée, un recueil de théorèmes curieux & utiles pour la transformation & la quadrature des figures curvilignes, pour la rectification des courbes, la mesure de leurs solides de circonvolution, &c. S'ils ne sont pas tous nouveaux, ils y sont du moins le plus souvent généralisés d'une manière qui les rend en quelque sorte propres à l'Auteur. Nous parlerons ailleurs de ses *Exercitationes Geometricæ*, à cause qu'elles appartiennent plus à l'analyse moderne qu'à la Géométrie ancienne. Le sçavant Géometre dont nous parlons étoit de *New-berdeen* en Ecosse, où il naquit en 1636. Il fit en Italie un séjour de plusieurs années, & rendu à sa patrie vers 1670, il y occupa une Chaire de Professeur de Mathématiques. Il donnoit les plus grandes espérances, commençant à suivre de près *Newton* dans la carrière que celui-ci avoit ouverte, lorsqu'une mort précipitée l'enleva en 1675.

Il nous faut présentement repasser en Italie, où nous rappellent quelques Géometres célèbres, dont il seroit injuste d'ensevelir les travaux dans l'oubli. Le premier qui s'offre à nous, est *Etienne de Angelis*. Ce disciple de *Cavalleri* s'attacha à cultiver & à étendre la méthode de son maître; ce qu'il fit heureusement dans divers ouvrages qu'il publia entre les années 1658 & 1662. Ils concernent la plupart des sujets de Géométrie sublime, comme les aires & les centres de gravité des sections coniques; les solides formés de diverses manières par la rotation de leurs segmens; les sections coniques & les spirales des ordres supérieurs, &c. Nous avons parcouru plusieurs de ces ouvrages qui nous ont paru dignes d'un très-habile Géometre. *De Angelis* étoit de l'Ordre des Hieronymites; mais cet Ordre ayant été supprimé en 1668, il vécut depuis en particulier. Il professa les Mathématiques à Padoue, où il vivoit encore vers la fin du siècle.

Le Géometre *Michel-Ange Ricci* mérite aussi que nous en fassions ici mention. Il est Auteur d'une Dissertation sous le

*Etienne de
Angelis.*

M. Ricci.

titre de *Maximis & Minimis*, imprimée à Rome en 1665; la Société Royale de Londres la jugea assez intéressante pour en procurer une seconde édition, qui est à la suite de la *Logarithmotechnie* de *Mercator*. L'objet de cette Dissertation est de déterminer les tangentes & les *Maxima & Minima* des courbes par le moyen de la Géométrie pure, ce qu'il exécuta entr'autres sur les sections coniques des ordres supérieurs. Il y promettoit quantité d'autres recherches importantes sur ces courbes, sur l'analyse ancienne, sur la construction géométrique des équations; mais nous ne voyons pas que cette promesse ait eu son exécution.

Viviani.

Nous terminerons cette partie de notre Histoire par le récit des travaux de M. *Viviani*. Ce disciple de *Galilée*, s'est principalement illustré en Géométrie, par deux ouvrages d'un genre particulier. Le premier est sa divination sur le cinquième Livre des coniques d'*Appollonius*, dont nous avons fait l'histoire en parlant des écrits de cet ancien Géometre: le second concerne un autre Géometre de l'Antiquité, à peu près contemporain d'*Euclide*, qu'on nommoit *Aristée* l'ancien. Cet *Aristée* avoit écrit, au rapport de *Pappus* (a), outre cinq Livres d'*Elémens des Coniques*, un autre Traité intitulé *des Lieux solides*, c'est-à-dire, des propriétés locales de ces courbes. Les Coniques d'*Appollonius* ne nous laissent aucun lieu de regretter le premier de ces ouvrages; mais il eût été intéressant pour la Géométrie que le second nous fût parvenu. Ce motif excita M. *Viviani*, à peine âgé de vingt-trois ans, à faire des efforts pour y suppléer. Il commença dès-lors à assembler des matériaux dans cette vue: mais tant d'occupations différentes le traversèrent à diverses reprises, & quoique cet ouvrage soit le premier de ceux qu'il avoit médités, c'est cependant le dernier qu'il ait achevé. Enfin ayant été nommé par Louis XIV, dont il étoit déjà pensionné depuis long-temps, Associé étranger de l'Académie, il fit, malgré son extrême vieillesse, un dernier effort pour l'achever, & il le mit au jour en 1701. Cet ouvrage fait également honneur au sçavoir & au cœur de M. *Viviani*, par la sçavante Géométrie qu'il contient, & par les sentimens de reconnoissance envers le Monarque son

(a) *Coll. Math.* l. VII, *Préf.*

bienfaicteur, & *Galilée* son illustre maître, qui y sont répandus.

M. *Viviani* proposa en 1692 un problème curieux, & tout-à-fait digne de trouver place ici. Il lui donna le titre d'*Ænigma Geometricum* à D. *Pio Lisçi pusillo Geometra* : ces derniers mots sous lesquels il se cachoit, sont l'anagramme de ceux-ci : *à postremo Galilei discipulo*. Il y a, disoit-il, parmi les antiques monumens de la Grèce, un Temple consacré à la Géométrie, dont le plan est circulaire, & qui est couronné d'un dôme hémisphérique. Ce dôme est percé de quatre fenêtres égales avec un tel art que le restant de la surface est absolument quarrable. On demande de quelle manière on s'y étoit pris. M. *Viviani* s'adressoit principalement aux illustres Analistes du temps, & il ajoutoit qu'il ne doutoit point que leur art secret, (c'est ainsi qu'il désignoit la nouvelle Analyse,) ne les mît bientôt en possession de son énigme.

En effet, cette énigme n'en fut pas long-temps une pour ceux qui étoient versés dans la nouvelle Géométrie ultramontaine. En Allemagne, MM. *Leibnitz* & *Jacques Bernoulli* ; en France le Marquis de l'Hôpital en donnerent plusieurs solutions presque aussi-tôt qu'ils l'eurent vue. L'Angleterre où elle ne pénétra apparemment que l'année suivante, en fournit aussi quelques-unes, qui furent l'ouvrage des DD. *Wallis* & *David Gregori*. Mais toutes ces solutions, il faut en convenir, le cèdent à certains égards à celle de *Viviani*. Si l'on décrit, dit-il, dans le demi-cercle ABD, qui passe par le sommet & le centre de la voûte, deux autres demi-cercles sur les rayons AC, CD, & qu'on en fasse les bases de deux cylindres droits qui pénètrent l'hémisphère de part & d'autre, ils en retrancheront quatre portions telles que le reste sera égal à deux fois le quarré du rayon. Il y a encore ici une chose remarquable, & que je ne sçais si *Viviani* observa ; c'est que la portion de chaque demi-cylindre, renfermée dans l'hémisphère, est aussi susceptible de quadrature absolue, & égale à deux fois le quarré du rayon de l'hémisphère : il publia cette solution avec diverses autres vérités géométriques dans son *Exercitatio Mathematica de formatione & mensurâ fornicum* ; mais il s'y borna au simple énoncé, & il supprima les démonstrations : cela donna lieu quelques années après au P. *Guido-Grandi* Géometre, de l'Ordre de Camaldules, de les recher-

Fig. 10.

cher & de les publier sous le titre de *Viviancorum problematum demonstratio*. Dans cet écrit qui contient plus que ne promet le titre, le P. *Grandi* remarque aussi quelques curiosités géométriques du même genre, entr'autres une portion de surface de cône droit, qui est absolument quarrable (a), & à laquelle il donne le nom de *tentorium* ou *tabernaculum Camaldulense*. Il eût mieux fait, à notre avis, de ne lui en donner aucun.

Il y auroit encore à dire sur M. *Viviani* plusieurs choses curieuses que nous supprimons à regret. Dans la nécessité où nous sommes d'abrégier, nous renvoyons nos Lecteurs à son éloge historique qu'on lit dans l'Histoire de l'Académie de l'année 1703. Nous nous bornerons ici à leur apprendre qu'il mourut au mois de Septembre de cette même année, âgé de 81 ans.

Le P. *Grandi*, dans une lettre qui suit sa démonstration des théorèmes d'*Huyghens*, cite plusieurs fois avec éloge le Géometre *Jean Ceva*, Auteur d'un ouvrage intitulé *Geometria motus* (1692. in-4°. Bon.) C'étoit le frere du P. *Thomas Ceva*, Jésuite, habile Géometre lui-même, & connu par diverses Poësies Latines, parmi lesquelles est un Poëme élégant sur la Physique ancienne & moderne. *Jean Ceva* traitoit dans son ouvrage de la méthode des tangentes par la composition du mouvement; c'est du moins ce que font conjecturer les citations que je viens d'indiquer. Je trouve encore quelques opuscules de ce Géometre ou de son frere, sous ces titres: *De lineis rectis constructio Statica* (1678): *de flexi-lineis*, &c. Mais je suis obligé de me borner à cette stérile indication, n'ayant point pu m'en procurer la vue.

(a) M. Jean Bernoulli avoit déjà annoncé dans les Actes de Leipzick 1695, cette propriété du cône droit. Il y avoit remarqué que si sur la base on a une figure quelconque sur laquelle on élève un prisme droit, la portion de surface qu'il retranche du côté

du sommet, est en raison donnée avec la figure proposée. Cela est facile à démontrer, & il ne l'est pas moins de voir qu'on peut par ce moyen retrancher de la surface du cône tant de portions absolument quarrables qu'on voudra.

Fin du Livre I.

HISTOIRE



HISTOIRE

DES

MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Qui comprend l'Histoire de ces Sciences pendant
le dix-septième siècle.*

LIVRE SECOND.

De la Géométrie & de l'Analyse, traitées à la manière de
Descartes, jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

SOMMAIRE.

- I. Cause de la lenteur des progrès de la Géométrie, & en quoi
l'Analyse algébrique les a accélérés. II. Découvertes d'Hari-
riot sur la nature des équations. Examen de plusieurs de celles
que lui attribue Wallis. III. D'Albert Girard. IV. De Des-
cartes. Traits abrégés de sa vie. Exposition de ses découvertes
purement analytiques. Sa défense contre Wallis. V. Des dé-
couvertes géométriques de Descartes. Il applique l'analyse al-
gébrique à la théorie des courbes, avantages de cette applica-
tion. Solution qu'il donne d'un problème où avoit échoué l'An-
Tome II. K

tiquité. Sa construction des équations cubiques, quarré-quarrées, & du sixieme degré. Examen de quelques-unes de ses opinions concernant la simplicité des constructions géométriques. De ses ovals. VI. De la méthode des tangentes de Descartes. Application de son principe à celle de Maximis & Minimis, à l'invention des points d'inflexion, &c. Usage de la méthode des tangentes pour la détermination des asymptotes. VII. De M. de Fermat. Sa regle de Maximis & Minimis. Sa méthode des des tangentes. Querelle qu'il a à ce sujet avec Descartes. Autres inventions analytiques de Fermat. VIII. Quel accueil reçoit l'analyse de Descartes; Roberval prétend y relever des fautes. M. de Beaune est le premier à en pénétrer les mystères. Origine du problème inverse des tangentes; problème proposé par M. de Beaune à Descartes, & jusqu'où celui-ci y pénétre. De divers autres Géometres qui cultivent l'analyse de Descartes; de Schoten, de son Commentaire & de ses autres écrits. De M. de Witt. De M. Hudde. De M. Van-Heuraet, M. Huyghens, &c. IX. Progrès que fait la méthode de Maximis & Minimis, & celle des tangentes entre les mains de M. Hudde; Huyghens; de Sluse. X. De la construction des équations. Méthode de M. de Sluse. Inventions de quelques autres Géometres concernant ce sujet. XI. Sur la résolution des équations; progrès de cette partie de l'analyse. XII. Ouvrages principaux qui traitent de l'analyse de Descartes.

I.

LA nouvelle forme qu'a pris l'analyse entre les mains des Géometres du siècle passé, est une des causes principales des rapides progrès qui ont amené la Géométrie au point où elle est aujourd'hui. Tant que les rapports dont la recherche occupa les Géometres ne furent pas trop compliqués, les méthodes anciennes purent les aider à les démêler. C'est par leurs secours qu'ils firent les découvertes profondes qui nous ont occupés jusqu'ici; découvertes qui ont d'autant plus de droit à notre estime, que les moyens par lesquels ils y parvinrent étoient plus laborieux, & qu'il étoit plus facile de se tromper en les employant. Ils pénétrèrent aussi avant que les instrumens, qu'on me permette ce terme, dont ils étoient en possession leur purent servir, & ils en tirèrent souvent un parti que ne soupçonneroit pas ceux qui ne connoissent que la nouvelle Géomé-

métirie. Mais enfin il étoit de la nature de ces instrumens de ne pouvoir les aider que jusqu'à un certain point , & lorsqu'après avoir épuisé les recherches qui étoient à leur portée, ils voulurent s'élever à des spéculations plus difficiles , ils échouèrent devant des difficultés qu'une analyse moins savante , mais plus commode, surmonte aujourd'hui sans peine.

La principale cause qui rend l'analyse ancienne insuffisante dans des questions d'un certain ordre, est son assujettissement nécessaire à une suite de raisonnemens développés. Si l'on ne peut les suivre qu'avec peine, à plus forte raison ne les peut-on former sans une contention extrême d'esprit, sans des efforts extraordinaires de mémoire & d'imagination. Faut-il donc s'étonner que la même méthode qui dans certaines questions présente une clarté lumineuse, devienne obscure & impraticable dans d'autres où la complication des rapports est fort supérieure.

Le premier pas à faire pour mettre l'analyse en état de surmonter ces difficultés, étoit donc d'en changer la forme, & de soulager l'esprit de ce fardeau accablant de raisonnemens. Rien de plus heureux pour cet effet que l'idée qu'on a eue de réduire ces raisonnemens, en une sorte d'art ou de procédés techniques qui après les premiers pas n'exigent presque plus aucun travail d'esprit. L'Arithmétique & l'Algebre ordinaire nous en offrent des exemples. Car qu'est-ce qu'une opération arithmétique, sinon un procédé mécanique pour la plupart des hommes, mais qui est cependant le tableau & l'équivalent des opérations laborieuses auxquelles l'esprit seroit réduit sans ce secours? L'analyse algébrique d'un problème sur les nombres n'est encore autre chose qu'une suite de raisonnemens écrits en abrégé, & qui sans contention & presque mécaniquement, conduisent au même but que si l'esprit les eût suivis. Rien n'empêche de se servir d'un semblable artifice dans la Géométrie. Les grandeurs qu'elle considère sont susceptibles des mêmes calculs: toute espece d'étendue peut être désignée par des nombres; car une ligne, par exemple, n'est d'une certaine grandeur que parce qu'elle en contient une autre prise pour mesure ou comme unité, un certain nombre de fois: il en est de même des surfaces, &c. On pourra conséquemment les représenter comme si c'étoient des nombres,

par des signes universels. Mais toutes les propriétés des figures ne consistent qu'en ce que certaines dimensions sont à d'autres dans un certain rapport. Dans le cercle, par exemple, le carré de la perpendiculaire tirée d'un point sur le diamètre est égal au rectangle ou au produit des deux segments de ce diamètre : on pourra donc encore exprimer ces dimensions par leurs rapports mutuels, & les analyser comme on a vu qu'on le faisoit dans les questions purement numériques. Voilà l'analyse algébrique, voilà l'application de l'Algebre à la Géométrie.

I I.

On a exposé dans un des Livres précédens les diverses inventions dont le célèbre *Viete* enrichit l'analyse : on y a vu les méthodes qu'il imagina pour la résolution des équations du troisième degré, la construction ingénieuse qu'il en donna par le moyen des deux moyennes proportionnelles, ou de la trisection de l'angle, la décomposition des équations du quatrième degré par le moyen de celles du troisième, la formation des puissances, le commencement enfin de l'analyse des équations si vivement revendiquée à *Harriot* par *Wallis*. Tel étoit l'état de l'analyse au commencement du dix-septième siècle, & où elle resta assez long-temps. La plupart de ceux qui la cultivèrent se bornèrent presque à l'éclaircir, ou à énoncer en d'autres termes ce que *Viete* avoit enseigné. Nous distinguerons cependant parmi ces Analystes, *Guillaume Oughthred* (a), dont on a quelques ouvrages estimables dans ce genre. Il développa davantage l'application de l'analyse aux problèmes géométriques, la construction des équations, la formation des puissances, les formules pour les sections angulaires, &c. Mais la plupart de ces choses ne passent guère ce qu'on pourroit nommer l'analyse élémentaire, ou ce qu'on tenoit déjà de *Viete*. C'est pourquoi il seroit inutile de nous y arrêter davantage.

(a) Guillaume Oughthred étoit né en 1573, & mourut en 1660, d'un transport de joie, en apprenant la résolution prise par le Parlement de rappeler Charles II. Outre la *Clavis Geometrica*, on a de lui

divers ouvrages publiés en divers temps, & qui ont été rassemblés pour la plupart, & imprimés sous le titre d'*Opusculum* en 1667.

C'est à *Harriot* (a) que l'analyse doit les premiers progrès qu'elle fit au-delà de ceux que *Viete* lui avoit procurés le siècle précédent. On lui est redevable de l'importante découverte de la nature & de la formation des équations, découverte ébauchée par *Viete*, & qu'il développa avec beaucoup de sagacité. L'ouvrage dans lequel il l'expose, est intitulé, *Artis analytica praxis*, & parut à Londres en 1631, dix ans après la mort de son Auteur. Il entre dans notre plan de donner le précis de ce qu'il contient de plus remarquable.

*Découvertes
d'Harriot sur
les équations.*

Le premier pas d'*Harriot*, est de ne s'être point borné à considérer les équations sous la forme usitée jusqu'alors, c'est-à-dire en égalant les termes où entre la quantité inconnue à celui qui contient la connue. *Harriot* fait passer dans l'occasion ce dernier terme du même côté que les autres, & l'affectant d'un signe contraire à celui qu'il avoit, il égale toute l'expression à zero. Cela est naturel, & dans les règles de l'analyse algébrique ordinaire; si $x = b$, on aura aussi $x - b = 0$: & si $x^2 - 10x = 9$, il est également vrai que $x^2 - 10x - 9 = 0$. Il est enfin évident que toute valeur positive ou négative, qui mise à la place de x & de ses puissances dans une équation réduite à cette forme, la rendra égale à zero, sera la valeur, ou une des valeurs de x , puisqu'elle satisfera à la condition indiquée par cette expression. Il nous faut cependant remarquer, pour n'accorder à *Harriot* que ce qui lui est dû en ce qui concerne cette manière de considérer les équations, il nous faut, dis-je, remarquer qu'il fut bien éloigné d'en faire tout l'usage qu'il pouvoit, & d'en sentir tout l'avantage. Ce n'est qu'en passant, & dans un seul chapitre de son ouvrage qu'il l'emploie: partout ailleurs, & même là, lorsqu'il propose une équation, il lui donne la forme ordinaire, & c'est seulement dans le cours de la démonstration que, faisant passer tous les termes d'un côté, il égale l'expression entière à zero; mais il revient promptement à la forme usitée, comme si cette autre faisoit en quelque sorte violence à la nature.

J'étonnerai sans doute plusieurs de mes Lecteurs, lorsque

(a) Thomas Harriot, né à Oxford en 1560, mort en 1621.

je remarquerai encore qu'*Harriot* n'eut qu'une idée fort peu développée des racines négatives ; mais quelque singulière que paroisse cette prétention à ceux qui ne connoissent cet Analiste & ses travaux que par le pompeux étalage des découvertes que lui attribue *Wallis*, la preuve en sera facile : car premièrement parmi les formes d'équations générales, de quelque degré que ce soit, il omet toujours celles qui ne donnent que des racines négatives ; en second lieu, lorsqu'il propose une équation qui contient des racines négatives & positives, comme $x^2 + (a - b)x - ab = 0$, ou x est également b ou $-a$, suivant la doctrine vulgaire des équations du second degré, il ne parle que de la valeur positive, & il en use de même à l'égard des équations d'un genre plus élevé. En troisième lieu, & ceci va achever de démontrer ce que nous avançons, lorsqu'il examine les équations du troisième degré, & les différentes valeurs de l'inconnue, il n'est jamais question que des positives ; c'est par cette raison qu'il dit (*a*) que l'équation $x^3 - 3bbx = -2c^3$, n'est explicable que par deux racines, lorsque c est moindre que b ; en effet dans ce cas & dans cette forme d'équation il n'y a que deux valeurs positives, & la troisième est négative. Delà vient encore ce qu'il dit, (*b*) savoir que l'équation $x^3 - 3bbx = 2c^3$, n'est explicable que d'une racine : effectivement, si c est moindre que b , il n'y en a qu'une dans ce cas si l'on n'a égard qu'aux positives ; mais il y en a aussi deux autres qui sont négatives, & dont l'Analiste Anglois ne tient aucun compte. Il s'en explique même d'une façon positive dans un endroit (*c*) où il nomme ces sortes de racines, *privatives* ; mais ce n'est que pour nous dire qu'il n'a point considéré les équations qui en sont toutes composées, parce qu'elles sont inutiles. On voit par-là que si *Harriot* connut ces racines, il ne nous a rien dit à leur sujet de plus que *Cardan*, qui les avoit aussi connues, & qui les avoit appelées, *scintées*. Ainsi c'est un article qu'il faut retrancher du prolix Catalogue que *Wallis* a dressé de ses découvertes.

La découverte fondamentale d'*Harriot*, celle qui l'illus-

(a) *Art. Analyt. praxis*. Sect. 1, prop. 4.

(b) *Ibid.* prop. 3.

(c) *Ibid.* pag. 27.

tre parmi les Analystes, consiste à avoir remarqué que toutes les équations d'ordres supérieurs sont des produits d'équations simples. Cela se montre de cette manière. Qu'on prenne tant qu'on voudra d'équations simples, telles que $x + a = 0$; $x \pm b = 0$; $x \pm c = 0$, &c avec telle combinaison de signes qu'on voudra, par exemple, celles-ci, $x + a = 0$; $x - b = 0$; $x + c = 0$; qu'on les multiplie ensemble, il en naîtra un produit qui sera dans le cas présent $x^3 + (a - b + c)x^2 - (ab + bc - ac)x - abc = 0$: ce qui est une équation du troisième degré, parce que nous avons eu trois facteurs. Or il est facile de se convaincre par l'expérience que, si dans cette expression au lieu de x & de ses puissances, on substitue $-a$, ou b , ou $-c$ elle deviendra toute égale à 0. Il est donc évident que x a trois valeurs, puisque chacune d'elles satisfait aux conditions de l'expression. La même chose paroîtra encore plus clairement en se servant d'exemples numériques. Prenons $x - 1 = 0$; $x + 9 = 0$; $x - 7 = 0$: le produit est $x^3 + x^2 - 65x + 63 = 0$, ou $x^3 + x^2 - 65x = -63$. Si dans cette expression on fait x égal à 1, ou à -9 , ou à 7, l'équation se vérifiera, car on aura dans le premier cas $1 + 1 - 65 + 63$, ce qui est effectivement égal à zero. Dans le second ce sera $-729 + 81 + 585 + 63 = 0$: ce qui est encore vrai. Il en sera de même dans le troisième cas, comme il est facile de le vérifier.

De cette génération des équations découle une foule de vérités intéressantes dans l'analyse. La première est que dans toute équation il y a autant de valeurs, que le degré qui la dénomme, a d'unités. Une du second degré en aura deux, une du troisième, trois, &c (*a*). Quand nous disons des valeurs, nous entendons dire soit réelles, c'est-à-dire positives

(*a*) Cette vérité qu'on vient de démontrer par induction, se démontre aussi directement par ce moyen. Qu'on propose une équation quelconque, telle que celle-ci, $x^3 \pm A x^2 \pm B x \pm C = 0$, où *A*, *B*, *C*, désignent des quantités quelconques connues; prenons maintenant autant d'équations simples $x + a = 0$, $x + b = 0$, $x + c = 0$, leur produit est $x^3 + (a + b + c)x^2 + (ab + ac + bc)x + abc = 0$. Si donc on égale le coefficient

du second terme de l'une de ces équations, avec celui du second terme de l'autre, celui du troisième avec celui du troisième, &c. on aura précisément autant d'équations qu'il y a d'inconnues *a*, *b*, *c*. Il en sera de même dans les équations d'ordres plus relevées. Ainsi chacune des grandeurs *a*, *b*, *c*, &c. a une valeur déterminée: toute équation est donc le produit d'autant d'équations simples qu'il y a d'unités dans l'exposant de l'ordre dont elle est.

ou négatives, soit imaginaires. Rien n'empêche qu'il n'y en ait dans toute équation plusieurs de cette dernière espèce; car une équation du second degré peut en contenir deux. Telle est, par exemple, celle-ci, $x^2 - 2x + 9$, où x est égale à $1 +$

ou $-\sqrt{-8}$. Mais il peut y avoir une équation formée de la précédente, multipliée par une autre équation simple: celle-ci, par exemple, $x^3 + 2x^2 - x + 45 = 0$, vient de l'équation ci-dessus multipliée par $x + 5 = 0$. Elle aura donc deux va-

leurs imaginaires, sçavoir $1 + \sqrt{-8}$, & $1 - \sqrt{-8}$, & une réelle -5 . Cette considération nous conduit en même temps à sçavoir une remarque utile concernant les racines imaginaires; qu'elles marchent toujours en nombre pair. Car elles doivent toujours être accouplées de sorte que leur produit forme une expression où il n'entre rien d'imaginaire, & cela ne pourra arriver que lorsque deux à deux elles formeront une équation réelle du second degré. Ainsi une équation d'un degré pair quelconque; ou un problème qui y conduiroit, pourroit être impossible n'y ayant dans cette équation que des racines imaginaires; mais toute équation de degré impair, comme celles du troisième, du cinquième, &c. aura du moins une solution.

Reprenons maintenant la forme d'équations où les racines de l'inconnue sont exprimées par des lettres, car elle nous sera plus commode pour reconnoître la composition de chaque terme, les traces des opérations ne s'y effaçant point comme dans la forme numérique. Supposons donc une équation du quatrième degré formée de ces quatre, $x - a = 0$; $x - b = 0$; $x - c = 0$; $x + d = 0$: leur produit est l'équation $x^4 - (a + b + c - d)x^3 + (ac + ab + cb - ad - cb - bd)x^2 - (abc - acd - abd - cbd)x - abcd = 0$. Les racines de cette équation sont $a, b, c, -d$: or la seule inspection nous montre que le coefficient du second terme est la somme de toutes les racines mises avec des signes contraires, c'est-à-dire avec le signe $-$, si elles sont positives, & avec celui de $+$, si elles sont négatives. Celui du troisième est la somme des produits des mêmes racines, faits en les multipliant deux à deux; celui du quatrième est celle des produits de ces racines prises trois à trois, & affectés de signes contraires; celui du cinquième, celle des racines prises quatre à quatre, &c.

&c. enfin celui du dernier, le produit de toutes les racines, pris avec son signe si le rang de ce terme est impair, ou avec le signe contraire, s'il est pair.

Ce qu'on vient de dire sur la formation des équations, conduit à une méthode pour résoudre non seulement celles du troisième degré, mais celles des degrés quelconques au dessus. Car, puisque la quantité connue est le produit de toutes les racines de l'équation, si ces racines sont rationnelles & entières, elles seront nécessairement quelques-uns des diviseurs de ce dernier terme. Il faudra donc essayer quel d'entr'eux mis à la place de l'inconnue positivement ou négativement, rendra l'équation égale à zero. Si cela réussit, ce sera une des valeurs de l'inconnue. Donnons-en un exemple : que l'équation proposée soit $x^3 - 17x^2 + 79x - 63 = 0$. Les diviseurs de 63 sont 1, 3, 7, 9, 21, 63 ; par conséquent si une des racines de l'équation est un nombre entier, ce doit être un d'eux. En effet si au lieu de x on met dans cette expression 1, ou 7, ou 9, tous les termes se détruiront. Les valeurs de l'inconnue seront donc 1, ou 7, ou 9, & l'équation sera divisible par $x - 1$, ou $x - 7$, ou $x - 9$. De même dans l'équation $x^3 - 34x - 45 = 0$: les diviseurs de 45 sont 1, 3, 5, 9, 15, 45 ; en les essayant les uns après les autres, on trouve que -5 étant substitué à la place de x , l'équation se détruit ; c'est pourquoi l'une des racines est -5 , & divisant cette équation par $x + 5$, on l'abaisse à celle-ci $x^2 - 5x - 9 = 0$, dont les racines sont $\frac{5}{2} + \sqrt{15\frac{1}{4}}$ & $\frac{5}{2} - \sqrt{15\frac{1}{4}}$: si aucune de ces substitutions ne réussit, c'est un signe que la racine de l'équation n'est point un nombre rationnel ni entier ; il faut recourir à d'autres moyens dont on parlera dans la suite.

Tels sont à peu près les progrès que l'analyse algébrique dut à *Harriot*. Les découvertes que nous venons d'exposer, en constituent la principale partie ; car nous ne mettrons point dans ce rang diverses remarques dont *Wallis* a grossi le Catalogue des inventions de cet Analiste, en même temps qu'il travailloit à exténuer celles de *Descartes*. Je ne vois pas beaucoup de mérite à avoir introduit l'usage des petites lettres au lieu des grandes, à avoir écrit tout de suite

les puissances par des lettres répétés, comme *aaa*, au lieu de *A³*, ainsi qu'on le faisoit avant lui. Encore moins doit-on regarder comme des découvertes d'*Harriot* la manière de multiplier, de diviser, d'augmenter ou de diminuer les racines d'une équation sans les connoître, de faire disparaître le second terme, les fractions & les irrationalités : tout cela fut connu à *Viete*. La méthode qu'*Harriot* emploie pour réduire les équations cubiques aux formules de *Cardan*, est encore à très-peu de chose près, celle de l'Analiste François. On connoissoit aussi avant lui que les équations cubiques qui conduisent au cas irréductible, ont cependant des racines réelles. Cette vérité avoit été démontrée par *Viete* dès l'année 1593, puisqu'il avoit construit ces équations par la trisection de l'angle, que dis-je, elle avoit été connue à *Bombelli* dont l'ouvrage avoit paru l'année 1579. Comment excuserons-nous M. *Wallis* qui, nous donnant un *Traité* historique de l'Algebre, semble avoir à peine jetté les yeux sur tout autre Analiste qu'*Harriot*, & après avoir traité *Descartes* de plagiaire, & avoir déprimé, autant qu'il l'a pu, ses inventions, forme en grande partie l'énumération de celles de son compatriote, de choses ou peu importantes, ou empruntées de ses prédécesseurs. Qui pourra même ne pas rire en voyant ce zélé restaurateur de la gloire d'*Harriot*, lui attribuer, je ne dis pas seulement la résolution des équations du second degré par l'évanouissement du second terme, invention de *Viete*, mais encore la méthode vulgaire qui procède, comme on sçait, en ajoutant de part & d'autre de quoi faire un carré parfait du membre où est l'inconnue (*a*). La partialité & l'aveuglement qui en est la suite ordinaire ne sçauroient être portés plus loin.

III.

Albert Girard.

Nous trouvons ici un Analiste Hollandois peu connu, & qui mérite par quelques circonstances de l'être davantage. Il se nommoit *Albert Girard* : on a de lui un ouvrage qui parut en 1629, sous le titre d'*Invention nouvelle en Algebre* (*b*), &

(a) *Peculiarem*, dit-il, ostendit methodum æquationes quad. resolvendi complende quadratum in speciebus. De Alg. c. 53, p. 206.

(b) Je n'ai jamais vu cet ouvrage, mais

Schooten le cite, & en a extrait plusieurs choses, dans son Commentaire sur la Géométrie de *Descartes*, Voyez p. 345, & suiv.

qui est remarquable en ce qu'on y trouve une connoissance des racines négatives plus développée que dans ceux de la plupart des autres Analistes. L'objet de ce Livre est de montrer que dans les équations cubiques qui conduisent au cas irréductible, il y a toujours trois racines, deux positives & une négative, ou au contraire. *Viète*, à la vérité, avoit déjà construit ces équations, mais il s'étoit borné à assigner les racines positives; *Girard* développant davantage cette construction, va plus loin, & assigne aussi les négatives qu'il appelle *par moins*. Du reste, nous ignorons ce qu'il pensoit à leur sujet: il est fort probable qu'à l'exemple de *Cardan* & des autres Analistes qui les avoient entrevues, il les réputoit inutiles. C'est à *Descartes*, comme nous l'allons voir, qu'est dûe la connoissance distincte de leur nature & de leur usage.

I V.

On ne sçauroit donner une idée plus juste de ce qu'a été l'époque de *Descartes* dans la Géométrie moderne, qu'en la comparant à celle de *Platon* dans la Géométrie ancienne. Celui-ci, en inventant l'analyse, fit prendre à cette science une face nouvelle, l'autre par la liaison qu'il établit entr'elle & l'analyse algébrique, y a opéré de même une heureuse révolution. La découverte de l'analyse donna lieu à diverses théories sublimes: la Géométrie a tiré les mêmes avantages de son alliance avec l'analyse algébrique, & aidée de ce secours, elle s'est soumise une multitude d'objets auxquels elle n'avoit encore pu atteindre. De même enfin que *Platon* prépara par sa découverte celles des *Archimède*, des *Appollonius*, &c. on peut dire que *Descartes* a jeté les fondemens de celles qui illustrent aujourd'hui les *Newton*, les *Leibnitz*, &c.

*Découvertes
analytiques de
Descartes.*

Nous sommes obligés de nous borner ici à un précis très-abrégé de la vie de cet homme célèbre. Il naquit à la Haye en Touraine, le 31 Mars 1596; & dès son enfance il montra tant de curiosité pour toutes les connoissances naturelles, que son pere le nommoit par distinction, *son Philosophe*. Il passa une partie de sa jeunesse à voyager dans des vues philosophiques, & enfin l'amour de la liberté & de la retraite lui fit choisir le séjour de la Hollande. Ce fut-là qu'il publia la

plupart de ses ouvrages. Si l'on n'y trouve pas toujours la vérité, on ne peut y méconnoître le génie, & ce qui le caractérise, cette noble liberté qui fait profession de ne rien admettre qui ne soit examiné sans préjugés, & d'après de solides principes. C'est surtout par-là que *Descartes* a contribué à l'avancement de la Philosophie. *Galilée* & *Bacon* avoient commencé à affranchir l'esprit humain, mais c'est le Philosophe François qui a achevé de lui rendre la liberté, & qui a hâté la révolution. *Descartes* mourut, comme tout le monde sçait, en 1650, à la Cour de la Reine Christine, qui l'avoit engagé de venir auprès d'elle, afin de pouvoir jouir de ses entretiens. Dix-sept ans après son corps fut apporté en France, & déposé dans l'Eglise de Sainte GENEVIÈVE, où on lui a dressé un monument consistant en son buste en bas-relief, avec une inscription peut-être trop pompeuse aujourd'hui, vu la grande révolution qu'a éprouvée la Philosophie.

C'est de la Géométrie que *Descartes* tire aujourd'hui la partie la plus solide, & la moins contestée de sa gloire; & c'est celui de ces ouvrages qui la concerne qui doit seul nous occuper ici: les autres (a) trouveront leur place ailleurs. La Géométrie de *Descartes* parut en 1637, & elle est le troisième des Traités qui suivent sa méthode, comme des exemples qu'il a voulu en donner dans ces trois principaux genres, la Physique, les Mathématiques mixtes & la Géométrie pure. On ne doit pas y chercher le mérite de l'ordre & des développemens; ce sont les idées d'un homme de génie qui ne suit pas la marche des esprits ordinaires, & qui content de dévoiler les principes, laisse aux lecteurs le soin d'en faire l'application, & d'en tirer les conséquences.

Descartes commence la Géométrie par donner la solution d'une difficulté que s'étoient faite les Anciens & les Modernes concernant les puissances au dessus du cube. Qu'est-ce qu'un

(a) Ces autres ouvrages sont la Mécanique, la Dioptrique, & les principes ou l'exposition de son système de l'Univers. Nous ne dirons rien de ses écrits purement Physiques ou Métaphysiques, l'énumération en seroit longue, & n'est pas de notre objet. On a outre cela trois volumes (in-4^e.) de lettres de *Descartes*, ou de di-

verses personnes avec qui il étoit en relation. Elles contiennent plusieurs choses concernant la Géométrie & les Mathématiques. On trouve enfin dans ses *Opera posthuma*, publiés en 1701, quelques morceaux peu importants de Géométrie ou d'Analyse.

quarré quarré, ou le produit de quatre lignes, demandoient-ils, puisqu'il ne peut y avoir d'étendue composée de plus de trois dimensions? *Pappus* recourt aux raisons composées, ce qui est prolix & embrouillé. *M. Descartes* montre plus clairement que ce ne sont que des proportionnelles continues où discrettes, à l'unité ou une ligne prise constamment pour telle dans le cours de la question, & aux lignes données. Ainsi a est la cinquieme proportionnelle à l'unité, & à a ; de même ab est la quatrieme proportionnelle à l'unité, à a & à b : abc est la quatrieme proportionnelle à cette unité, à ab & à c , & ainsi des autres produits plus composés. Nous pourrions encore remarquer que *Descartes* est l'auteur de l'usage d'écrire les puissances avec leurs exposans numériques: nous y serions plus fondés que ne l'est *Wallis*, à faire un mérite à son compatriote d'avoir substitué de petites lettres aux grandes dont se servoient avant lui les Analistes: mais nous ne ferons pas, pour rehausser le mérite de *Descartes*, un vain étalage de ces minuties, propres seulement à parer quelqu'autre moins riche.

C'est à *Descartes*, nous le répéterons ici, qu'est due la connoissance de la nature & de l'usage des racines négatives, & il est le premier qui les ait introduites dans la Géométrie & dans l'analyse. Doué, comme il étoit, d'un esprit métaphysique, il apperçut qu'il ne pouvoit y avoir de quantités moindres que zero, & que ce ne pouvoient être que des quantités prises en sens contraire de celles qui sont affectées positivement. En effet le signe — n'est que celui de la soustraction, & ôter d'une quantité prise en un certain sens, par exemple, en montant, plus que cette quantité même, c'est descendre du surplus qui se trouve affecté du signe —. A la vérité, le nom de fausses que *Descartes* donne aux racines négatives, sembleroit désigner qu'il n'en eut pas une idée aussi juste qu'on vient de le dire: mais l'emploi presque continuel qu'il en fait dans la Géométrie & de la maniere convenable, détruit entièrement cette objection.

Descartes enrichit la théorie d'*Harriot* sur la formation des équations d'une très-belle découverte, très-belle, dis-je, malgré la limitation qu'il y faut mettre, & les efforts de *Wallis* pour la déprimer. C'est une règle pour déterminer par la seule inspection des signes le nombre des racines posi-

ves & négatives dans une équation. Dans toute équation, dit *Descartes*, il peut y avoir autant de racines vraies, (c'est-à-dire positives,) qu'il y a de changemens de signes ou de passages du signe $+$ au signe $-$, ou au contraire, & autant de fausses, (c'est-à-dire de négatives,) qu'il y a de successions du même signe. Dans cette équation, par exemple, $x^3 - 17x^2 + 79x - 63 = 0$, il y a trois changemens de signes; aussi les trois racines sont positives, sçavoir 1, 7, 9: multiplions la par $x + 4$, nous aurons celle-ci, $x^4 - 13x^3 + 11x^2 + 153x - 252 = 0$, où il y a effectivement trois changemens de signes qui indiquent les trois racines positives, & une succession du même signe à cause de la racine négative.

La limitation de cette règle annoncée plus haut consiste en ce qu'il faut que l'équation n'ait aucune racine imaginaire, & elle ne fut pas inconnue à *Descartes*. On ne lui voit pas dire d'une manière générale, il y a dans toute équation autant de racines positives que de changemens de signes, mais il peut y avoir; c'est-à-dire qu'elles n'y sont pas toujours, sçavoir quand il en a d'imaginaires; c'est ainsi que nous dirions qu'un problème qui conduit à une équation du troisième degré, par exemple, peut avoir trois solutions: car on ne veut pas dire qu'elle les ait toujours, mais qu'elle les aura, s'il n'y a aucune racine imaginaire dans l'équation. Ce fut la réponse qu'il fit à *Roberval*, qui lui objectoit une équation du quatrième degré où sa règle étoit défectueuse, & qui ne laissa pas de renouveler dix ans après cette objection avec une opiniâtreté qui lui fait peu d'honneur. *Wallis* qui a le chagrin de trouver chez le Géomètre François une invention qu'il ne peut s'empêcher de qualifier d'assez belle, ne manque pas de rabaisser aussi-tôt le mérite de son Auteur, en prétendant qu'il en ignora la limitation. Telle est enfin la précipitation de certains gens, qu'on voit encore M. Rolle faire à *Descartes* un procès à ce sujet. On pourroit demander à ces adversaires obstinés de notre Philosophe, pourquoi il a pu dire, il peut y avoir, au lieu d'il y a; s'il eût cru sa règle générale & sans exceptions. Quand *Wallis* proposoit une équation, comme $x^4 + 111x^3 + 6x^2 + 1993x + 35378 = 0$, qui semble présenter quatre racines négatives, *Descartes* auroit dit seulement qu'il y devoit avoir quatre racines de cette espèce, s'il

n'y en avoit aucune imaginaire, & lorsqu'en multipliant cette équation par $x - 18$, il l'auroit vu prendre une forme qui annonce 5 racines positives, il en auroit conclu qu'elle avoit 4 racines imaginaires, & certainement une positive. On peut même rendre à la règle de *Descartes* toute la généralité, en regardant les racines imaginaires comme ambiguës, ou négatives & positives à la fois. Dans la première équation de *Wallis* il y a quatre racines négatives, & dans la seconde cinq racines positives, c'est-à-dire une réelle & positive, & les quatre autres *negativo-positives*, ou imaginaires.

Une invention purement analytique & très-importante que *Wallis* n'a point voulu voir dans *Descartes*, est celle de la *méthode des indéterminés*. Elle consiste à supposer une équation avec des coefficients indéterminés dont on fixe ensuite la valeur par la comparaison de ses termes avec ceux d'une autre qui lui doit être égale. *Descartes* s'en sert pour la réduction des équations du quatrième degré aux deux du second dont elles sont formées par leur multiplication. Voici l'esprit de sa méthode fort différente, pour le remarquer en passant, de celles de *Ferrari* & de *Viete*, avec lesquelles *Wallis* semble la confondre. Il suppose deux équations du second degré dont les coefficients sont indéterminés, & dont les termes sont tellement formés, que de leur multiplication résulte une expression semblable & égale dans tous les termes, excepté le dernier, avec l'équation proposée. Il les suppose ensuite égales, d'où il résulte que leur différence est zero, ce qui lui donne une nouvelle équation du troisième degré, dont la racine est la valeur du coefficient cherché. Cette méthode pour la résolution des équations du quatrième degré, est aujourd'hui, à quelques changemens près, celle qui est en usage. C'est pourquoi je ne m'attache pas à la développer davantage: les Livres ordinaires d'Algebre donneront sur ce sujet toutes les instructions nécessaires.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler ici de l'accusation de plagiat intentée à *Descartes*, pour avoir fait usage dans sa Géométrie de la doctrine d'*Harriot* sur la formation des équations, sans lui en faire expressément honneur. *Wallis* ne tarit point là-dessus, & entre dans une déclamation aussi ridicule qu'indécente; mais pour apprécier ces clameurs

quelques remarques suffiront. *Wallis* pouvoit facilement en imposer à ceux qui ne sçavoient point l'histoire de l'Algebre, par l'exposé qu'il a fait des découvertes d'*Harriot*, & le silence qu'il a gardé sur toutes celles qui les avoit précédées. Mais ceux qui ont lu cette partie de notre histoire, ont pu voir que la découverte en question étoit si bien préparée, qu'il étoit difficile qu'elle échappât davantage à un homme de génie. En effet *Cardan* & *Albert Girard* avoient parlé distinctement des racines négatives, & l'on ne peut refuser à *Descartes* d'en avoir le premier reconnu la nature & l'usage : en second lieu *Viete* avoit enseigné la composition des coefficients des équations dans les cas où les racines étoient positives. Or de ces deux remarques réunies résulte en grande partie la découverte d'*Harriot* ; car il ne faut que faire une multiplication de deux ou trois binomes pour voir arriver dans le produit tout ce qu'on observe sur les coefficients des équations. Il n'y avoit donc qu'un pas à faire pour être en possession de la découverte dont nous parlons, & ce pas ne paroîtra point trop grand pour *Descartes*, à ceux qui ont une idée convenable du génie de cet homme célèbre, génie tel que ce qui consistoit bien des méditations aux autres Géomètres de son temps, n'étoit pour lui qu'un jeu, comme le prouvent plusieurs de ses lettres.

Admettons néanmoins, ce qui peut être, que *Descartes* ait vu l'ouvrage d'*Harriot* publié six ans avant sa Géométrie, & qu'il en ait emprunté cette théorie des équations, doit-on pour cela le traiter de plagiaire ? Nous ne le croyons point, ou il est peu de Géomètres qui pussent échapper à cette qualification. Si *Descartes* intitulant un Livre de la nature des Equations, y eût refondu les découvertes d'*Harriot* sans rien dire de leur Auteur, il la mériteroit ; mais il a toujours été permis à un Ecrivain d'employer quelques idées étrangères lorsqu'elles servent à préparer ses découvertes propres, ou à jeter du jour sur elles, & surtout lorsqu'on y ajoute aussi considérablement que *Descartes* l'a fait à celles d'*Harriot*.

Mais s'il falloit adopter le principe rigoureux de *Wallis*, où en seroit-il réduit lui-même, & celui qu'il élève avec tant de chaleur ? *Harriot* a-t'il fait quelque part l'aveu de ce qu'il devoit à *Viete*, qui l'avoit précédé dans presque tout ce qu'il enseigné

enseigne sur la préparation des équations ; sur la réduction des équations cubiques aux formules de *Cardan* , sur la résolution de celles du quatrième degré par le moyen d'une équation cubique ; sur la composition des termes dans les équations qui n'ont que des racines positives , &c. Venons maintenant à *Wallis* : ne se donne-t'il pas pour inventeur d'une méthode par laquelle il prétend avoir résolu le cas irréductible ; méthode enseignée depuis près de 80 ans par *Bombelli* , & qui n'est , suivant M. de *Moivre* , (a) qu'une pétition de principe. Nous pourrions aussi remarquer que les deux règles des tangentes qu'il a données en 1672, ne sont, l'une que celle de M. de *Fermat* , publiée en 1644 par *Hérigone* , dans son cours , & l'autre celle de M. de *Roberval* , connu en France dès l'année 1636 , & qui se trouve d'ailleurs dans les Œuvres de *Torricelli* , publiées en 1644. D'un autre côté, s'il accuse *Descartes* avec tant d'affectation de s'être trompé dans sa règle pour discerner les racines positives des négatives , ne nous donne-t'il pas le droit de le traiter avec la même rigueur. Car indépendamment de l'erreur ci-dessus, il en commet une autre dans la construction qu'il enseigne des équations cubiques , où il emploie une parabole du troisième degré avec une ligne droite ; ce qui est une faute & une pétition de principe , puisqu'il est impossible de construire cette courbe à tous ses points sans la résolution générale des équations cubiques. *Harriot* enfin , qu'il met à tant d'égards au dessus de *Descartes* , & surtout comme ayant donné des règles plus sûres pour le discernement des différentes espèces de racines dans les équations , n'est pas plus exempt d'erreur. M. *Hallei* a remarqué (b) qu'il s'est trompé , en ce qui concerne la détermination des racines réelles & imaginaires dans les équations cubiques. Cette récrimination au reste n'a point pour objet de déprimer des hommes qui ont si bien mérité des Mathématiques , mais seulement de montrer l'injustice des clameurs de *Wallis* contre *Descartes*. Pour avoir le droit , je ne dis pas de remarquer l'erreur d'un grand homme , mais de la lui reprocher , il faut en être soi-même parfaitement exempt.

(a) *Transf. Phil.* n°. 451.(b) *Transf. Phil.* ann. 1687 , n°. 390.

Nous ne pouvons nous empêcher de relever encore quelques traits de la partialité singulière de *Wallis* envers son compatriote, & de son déchaînement contre *Descartes*. De ce que l'ouvrage d'*Harriot* a paru le premier, il conclut que le Philosophe François a dû le connoître, & qu'il en a profité. Mais trouve-t-on dans des écrits d'Analistes antérieurs à *Harriot*, des idées que celui-ci a employées; suivant son zèle panégyriste, il ne les a point connus: c'est son compatriote enfin, tout est son ouvrage, tout lui est dû jusqu'à la résolution ordinaire des équations du second degré. A l'égard des Analistes François, c'est un autre poids, une autre balance. D'abord il omet ou il extenué tout ce qu'il y a d'original dans la Géométrie de *Descartes*. Il ne forme presque l'énumération de ce qu'elle contient que de ce qu'il y a de plus trivial en Algèbre; il lui fait même en quelque sorte un crime d'avoir fait usage des opérations les plus simples de l'Algèbre, & peu s'en faut qu'il ne le traite de plagiaire. Forcé cependant de reconnoître cette belle règle pour la distinction des racines positives & négatives, il la met bien au dessous de celle d'*Harriot*; jugement que n'ont point confirmé les Analistes qui se servent tous les jours de celle de *Descartes*, & qui ont oublié l'autre. Cet homme enfin, si assuré quand il s'agit d'attribuer à *Harriot* des découvertes qui ne lui appartiennent point, s'il laisse à *Viete*, à *Descartes* quelques bagatelles, ne manque point de craindre toujours de leur en trop accorder. Ces formules dubitatives, & forté ante eum alii; nescio an non ante eum alii, ou d'autres semblables, sont le plus souvent employées. Lorsqu'il arrive aux découvertes mixtes de notre Géomètre, il élude adroitement ce point embarrassant, sous le prétexte qu'elles ne sont point d'analyse pure, comme si l'Algèbre n'avoit pas autant gagné à son alliance avec la Géométrie que celle-ci même. Cependant sa haine contre *Descartes* se rallume, il revient à la charge, & il ne craint point de mettre son ouvrage au niveau des plus médiocres. Il finit par comparer *Harriot* à *Colomb*, qui découvrit le nouveau Monde, & à qui l'aventurier *Americ Vesputce* ravit l'honneur de lui donner son nom. Fut-il jamais de déclamation aussi indécente, aussi aveugle, & autant contredite par l'admiration universelle des Géomètres pour l'ouvrage de *Descartes*? Elle porte avec elle-même son ridicule & sa réfutation.

V.

Nous passons présentement à faire le récit des découvertes d'analyse-mixte, dont nous sommes redevables à M. *Descartes*. *Découvertes mixtes de Descartes.* Celle qui tient le premier rang, & qui est le fondement de toutes les autres, est l'application qu'il fit de l'Algebre à la Géométrie des courbes. Nous disons à la Géométrie des courbes; car on a vu que l'application de l'Algebre à la résolution des problèmes ordinaires est beaucoup plus ancienne. Mais sans déprimer ces inventions, nous pouvons dire qu'elles ne sont que l'élémentaire de celles de *Descartes*; c'est, à ce qu'il y ajouta, qu'on doit fixer l'époque de la révolution qui a rapidement élevé la Géométrie au degré où elle est aujourd'hui.

Il y avoit déjà long-temps que la Géométrie étoit en possession d'exprimer la nature d'une courbe par le rapport des lignes parallèles entr'elles, tirées de chacun de ses points sur une autre fixe & invariable. Ce moyen se présente assez naturellement à l'esprit; car qu'est-ce qui détermine une courbe à être d'une certaine forme? c'est qu'il y a entre chacun de ses points un certain rapport de distance, à l'égard d'une ligne droite qui la traverse & qui lui sert d'axe. Dans la Géométrie élémentaire, le cercle est une courbe dont tous les points sont également éloignés d'un autre qui est le centre. Mais une Géométrie plus relevée le considère autrement. Sous ce nouveau point de vue le cercle est une courbe dans laquelle ayant tiré un diamètre quelconque, si d'un point pris à volonté on mène une perpendiculaire à ce diamètre, le rectangle des segments qu'elle y fera, sera égal au carré de cette perpendiculaire, ou bien ce carré sera égal à celui du rayon moins celui du segment intercepté entr'elle & le centre. C'est-là dans la théorie des courbes la propriété distinctive & caractéristique du cercle. Dans la parabole, le carré d'une ordonnée quelconque à l'axe, est égal au rectangle du segment intercepté entr'elle & le sommet, par une certaine ligne constante, &c.

Il étoit sans doute facile d'exprimer ces rapports en langage algébrique, dès qu'il fut connu aux Géomètres. Mais il falloit auparavant prévoir de quel usage pouvoit être cette manière de les exprimer, & c'est ce que la sagacité de *Descartes*

tes, son esprit métaphysique, & sa grande habileté en Géométrie lui montrèrent. Il vit qu'une expression algébrique est un tableau plus court & en quelque sorte plus énergique, des propriétés d'une courbe, & qu'elle présente à celui qui possède l'analyse, de grandes commodités pour tirer ses propriétés les plus enveloppées des plus faciles. C'est ce dont nous donnerons des exemples.

On appelle dans cette nouvelle Géométrie l'équation d'une courbe, l'expression algébrique qui désigne la relation toujours semblable entre chaque ordonnée de la courbe & son abscisse. On a vu, par exemple, que dans le cercle on a constamment $AF \times FB = FD^2$. Nommons pour traduire cette expression en langage algébrique, nommons, dis-je, le diamètre $AB = a$, $AF = x$, & $FD = y$; FB sera $a - x$, ainsi $AF \times FB = FD^2$, sera $ax - xx = y^2$, & quelle que soit la grandeur de x , ou de AF , cette équation donnera la grandeur de FD . Si nous eussions fait CF , ou la distance de l'ordonnée au centre, égale à x , alors FD^2 étant $= CA^2 - CF^2$, nous aurions eu $y^2 = aa - xx$, qui est encore l'équation au cercle, mais rapportée au centre. De la même manière on trouvera dans la parabole qu'en nommant p le paramètre, x le segment AF de l'axe ou du diamètre, & y l'ordonnée FD perpendiculaire si c'est l'axe, ou inclinée dans l'obliquité convenable si c'est un diamètre, on trouvera, dis-je, que son équation est $y^2 = px$. Dans l'ellipse, si l'on nomme a la moitié d'un des axes ou d'un des diamètres AB , b l'autre demi-axe, ou demi-diamètre conjugué CG , on aura (en faisant toujours $AF = x$, & $FD = y$), $yy = \frac{bx}{a} - \frac{bbx}{aa} (a)$.

Fig. 32, 33,
34.

(a) Nous avons promis plus haut quelques exemples de l'utilité des équations algébriques, pour reconnoître facilement la forme & les propriétés des courbes. Nous allons satisfaire ici à cette promesse. Commençons d'abord par un exemple simple; ce sera une équation du second degré telle que celle-ci, $ax - xx = yy$, (y exprime l'ordonnée, & x l'abscisse,) & l'on demande la courbe qui est désignée par cette équation. Pour cet effet, il faut d'abord reconnoître les points où la courbe coupe son axe. On le fera en supposant $y =$

0; ce qui donne $ax - xx = 0$. Or pour cela il faut que x soit zéro, ou $= a$. Ceci montre déjà que si l'on prend une ligne indéfinie AE pour axe, & A pour l'origine des abscisses comptées positivement de A en E , la courbe passe non seulement par A , mais encore par le point B , qui en est éloigné en sens contraire de la quantité a : qu'on fasse présentement x si petit ou si grand qu'on voudra, mais toujours positif, la valeur de y sera réelle; car x étant positif, $\sqrt{(ax - xx)}$ est toujours possible. On aura donc l'ordonnée EP ; mais cette

Fig. 34.

Ces premières équations sont les plus simples, parce que nous avons pris l'origine des abscisses, c'est-à-dire, que nous avons commencé à les compter du véritable sommet de la courbe. Rien ne nous oblige néanmoins à les envisager ainsi. La nature d'une courbe, de l'ellipse par exemple, peut être également exprimée, quoique moins simplement par le rapport d'une ordonnée comme KP , tirée sur un axe Rd pris à volonté, avec l'abscisse prise sur cet axe, à commencer d'un point quelconque R pris aussi où l'on voudra (a); ainsi la nature

équation $yy = ax + xx$, donne indifféremment $y = \sqrt{ax + xx}$ ou $y = -\sqrt{ax + xx}$, car la racine de y est également $+$ ou $-y$, il y a donc une ordonnée Ep prise négativement, c'est-à-dire, en dessous & égale à celle qui est prise en dessus. La courbe a donc deux branches semblables autour de l'axe AE , & qui vont toujours en s'éloignant. Mais qu'on fasse x négatif, & moindre que a , la valeur de $\sqrt{ax + xx}$ sera alors imaginaire, d'où l'on doit conclure qu'il n'y a point de partie de courbe qui réponde à toute l'étendue AB ou a . Lorsqu'enfin x pris négativement sera tant soit peu plus grand que a , alors $\sqrt{ax + xx} = \pm y$, cessera d'être imaginaire, & il y aura des ordonnées soit en dessus, soit en dessous dans toute l'étendue de B vers D à l'infini. On démontrera aussi facilement que ces deux portions de courbes sont égales. Ainsi si l'on ignoroit que cette équation est celle de l'hyperbole, on apprendroit que la courbe qu'elle exprime est composée de deux portions infinies & égales, qui se présentent leurs convexités, & qui fuient en sens contraire, &c.

Nous prendrons pour second exemple, l'équation $ax^3 - x^3 = y^3$, qui est celle d'une courbe dans laquelle AB (fig. 35.) étant a , le quarté de l'abscisse AE par le restant EB , seroit égal au cube de l'ordonnée y . On voit d'abord que si l'on suppose $y = 0$, on aura $ax^3 - x^3 = 0$, c'est-à-dire, $x = 0$, ou bien $x = a$. La courbe passe donc par A & B . Présentement tant que x sera moindre que a , & positif, $\sqrt[3]{ax^3 - x^3}$ sera positive, & par conséquent y sera positif; car la racine cube de y^3 n'est que $+y$. Delà on doit conclure que la

courbe passe au dessus de cette partie de son axe, mais non au dessous. Continuons à faire x positif, & plus grand que a , par exemple $2a$. Alors $\sqrt[3]{ax^3 - x^3}$, devient

$\sqrt[3]{4a^3 - 8a^3}$, ou $-a\sqrt[3]{4}$. La valeur de y est donc alors négative, & par conséquent les ordonnées doivent être prises au dessous de son axe, comme on le voit dans la figure. Mais si l'on fait x négatif, quelle que soit la grandeur de x , $\sqrt[3]{ax^3 - x^3}$ est toujours positive; ainsi la courbe a une branche Aa au dessus de son axe qui s'étend à l'infini. Telle est la figure de la courbe dont nous venons d'analyser l'équation.

On montre par un moyen semblable que la parabole cubique, dont l'équation est $a^3x = y^3$, n'est point formée comme la parabole ordinaire, mais que l'une de ses branches est au dessus de l'axe, & l'autre au dessous, comme on voit dans la fig. 36. Au contraire, la parabole dont l'équation est $ax^3 = y^3$, a ses deux branches au dessus de son axe, & aucune au dessous. (Voyez fig. 37.)

(a) Il est encore important de donner un exemple de cette transmutation d'axe, parce qu'il doit en résulter une grande lumière pour la théorie des courbes. Soit un cercle dont le diamètre AB soit a , $AD = x$ l'abscisse, $DP = y$ l'ordonnée, & qu'on veuille le rapporter à un autre axe RL parallèle au diamètre AB , & qui en est éloigné d'une quantité $AG = b$: faisons l'abscisse $RF = z$, & FP l'ordonnée $= u$: que RG soit égal à c : donc GF ou $AD = x$, sera $z - c$, & DP ou $y = FP = FD$, sera $u - b$. L'équation au cercle rapporté au diamètre AB , est $y^2 = ax - xx$. Il faudra donc substituer au lieu de y & x , leurs va-

Fig. 35.

d'une même courbe peut être exprimée de quantité de manieres, suivant l'axe & l'origine des abscisses qu'on choisira. Mais il est essentiel de remarquer que de quelque maniere que soit posé cet axe, la plus haute puissance de l'équation ne sçauoit passer à un degré moindre ou plus grand. La raison en est aisée à appercevoir dans la maniere dont se fait cette transformation; car c'est toujours la puissance d'une ligne augmentée ou diminuée de quelque quantité constante, qu'on substitue à la place d'une puissance semblable dans l'équation primitive. Il pourra y avoir dans l'une plus ou moins de termes & de puissances inférieures que dans l'autre, mais la plus haute puissance ne sçauoit varier.

Le degré de cette plus haute puissance de l'une des indéterminées des équations des courbes, est donc un caractère propre à les distinguer en especes. Ainsi l'on rangera dans un même ordre toutes celles dans lesquelles la plus haute puissance d'une des indéterminées montera au même degré. La ligne droite où cette puissance ne sçauoit passer le premier degré, formera le premier ordre. Le cercle & les sections coniques où elle ne sçauoit passer le quarré, formeront le second, & ainsi des autres. *M. Descartes* arrangeoit ces différentes especes de courbes un peu autrement. Il les divisoit par genres, dans chacun desquels il renfermoit deux degrés ou deux ordres. Ainsi le premier genre comprenoit les courbes du premier & du second degré; le second genre celles du troisieme & du quatrieme, & ainsi de deux en deux degrés. Il en donnoit cette raison, sçavoir qu'une équation du quatrieme degré, se réduisoit au troisieme; une du sixieme au cinquieme, d'où il concluait que deux courbes qui se suivoient de cette maniere, ne devoient pas être censées plus composées l'une que l'autre. Mais ce principe de *Descartes* n'est pas entièrement vrai, & sa division des courbes n'est plus usitée par cette raison. On s'en tient aujourd'hui à la premiere.

Il semble que jusqu'à *Descartes* on n'avoit admis dans la Géométrie que le cercle & la ligne droite. *Pappus* & *M. Viète*

leurs, & l'on aura $uu = 2bu + bb = (a + zc)z - cz - ac = cc$. C'est encore là une équation au cercle, mais rapportée à un axe parallele au diametre A B. On pourroit de même la rapporter à un

axe tel que R A, faisant un angle avec le premier, & cela ne seroit guere plus difficile. L'équation seroit alors plus compliquée, mais sans être d'un degré plus élevé.

nous le témoignent clairement ; le premier , quand il disoit qu'on n'avoit pu construire géométriquement le problème des deux moyennes proportionnelles , parce qu'il étoit solide ; le second , quand il demandoit (a) si l'on pouvoit regarder le cube comme doublé géométriquement : si on le faisoit, disoit-il , *reclamaret Euclides & tota Euclideanorum schola*. Ils n'ignoroient cependant pas l'un & l'autre les constructions qu'on en avoit données par le moyen des sections coniques. On mit enfin, jusqu'à *Descartes*, presque dans un même rang toutes les courbes qu'on ne pouvoit pas décrire d'un mouvement continu par la règle & le compas, & on les appelloit mécaniques. *M. Descartes* redresse dans sa Géométrie cette double erreur de l'antiquité. Il y fait une distinction plus juste des courbes géométriques & mécaniques. Il remarque qu'on doit appeler géométrique tout ce qui se fait par un procédé certain & exact ; & par-là il rend à la Géométrie toutes les courbes dont on peut déterminer les points par la composition de deux mouvemens qui ont entr'eux un rapport connu exactement , ou dont la nature peut être expliquée par une équation algèbre capable de construction. Ces conditions conviennent à la conchoïde , à la cyssoïde ; ainsi elles rentrent dans la classe des courbes géométriques, de même que les sections coniques. Mais il n'en est pas ainsi des spirales & des quadratrices : les mouvemens qui les engendrent sont tels qu'on n'en connoît encore point les rapports ; car ils sont entr'eux comme une ligne droite à un arc de cercle. Ainsi *M. Descartes* les laisse dans la classe des courbes mécaniques. Telles sont encore la cycloïde, la logarithmique, &c. Ces courbes deviendroient géométriques, si l'on trouvoit la quadrature du cercle & de l'hyperbole.

Il est à propos de remarquer dès à présent que depuis la découverte des nouveaux calculs , les Géomètres ont réformé à certains égards la division des courbes donnée par *Descartes*. *M. Leibnitz* les a toutes admises dans la Géométrie ; mais il nomme les unes algébriques , les autres transcendentes. Les premières sont celles dont la nature ou le rapport des abscisses & des ordonnées s'exprime par une équation al-

(a) *Resp. Math. l. viii.*

gébrique finie. Les transcendantes sont celles dont l'équation contient un nombre infini de termes, à moins qu'on ne recoure au rapport de leurs différentielles, ou de leurs élémens infiniment petits. En effet, une suite infinie de termes dans laquelle la puissance de l'ordonnée ou de l'abscisse va toujours en montant, doit être regardée comme une équation d'un ordre infini, ou qui surpasse tout ordre fini. Delà M. *Leibnitz* a pris le nom de *transcendantes*, qu'il donne à cet ordre de courbes. Cette dernière division n'a cependant pas mis entièrement hors d'usage celle de *Descartes*. On dit presque indifféremment les courbes géométriques en les opposant aux mécaniques, ou les courbes algébriques en les opposant aux transcendantes.

Fig. 19.

M. *Descartes* fait presque le premier essai de son analyse sur un problème qui avoit été l'écueil de toute l'Antiquité. Voici quel est ce problème: plusieurs lignes comme AB, CD, EF, GH, &c., étant données de position & indéfiniment prolongées, il s'agissoit de trouver un point I, & le lieu de tous les points semblables, desquels menant sur chacune de ces lignes, d'autres telles que IK, IL, IM, IN, &c. sous des angles donnés, le rectangle de deux fût en raison donnée avec celui des deux autres s'il y en avoit quatre, ou le solide de trois en raison donnée avec celui des 3 autres s'il y en avoit 6, ou si nous n'en supposons que 5, le solide de 3 fût en rapport constant avec le produit des deux autres multipliées par une même ligne, ou avec le produit de l'une des restantes par le carré de l'autre, & ainsi suivant toutes les combinaisons qu'on peut en faire, & quelque nombre de lignes qui fût donné. Ce problème vraiment épineux & du ressort du calcul, avoit fort tourmenté les anciens Géomètres. *Euclide* en avoit ébauché la solution; *Apollonius* l'avoit poussée plus loin, & l'on en étoit enfin venu à reconnoître que, lorsque ces lignes étoient seulement au nombre de 3 ou 4, la courbe où se trouvoient tous ces points, étoit une section conique dont on déterminoit dans quelques cas l'espèce & la position (a). Mais quand il y avoit un plus grand nombre de lignes, on sçavoit seulement

(a) M. *Newton* en a donné la solution dans ses principes. L. 1. Sect.

que

que le lieu cherché étoit quelque courbe d'un ordre supérieur, dont on n'avoit déterminé l'espèce que dans un cas seul que *Pappus* n'énonce point. Ainsi l'on peut dire, sans déroger au mérite de la sçavante Antiquité, que les solutions qu'elle avoit données de ce problème, étoient fort imparfaites : elle n'avoit fait qu'entrevoir celle de quelque cas simple, & elle avoit entièrement échoué aux plus difficiles.

Descartes soumettant ce problème à son analyse, en donne une solution complete. Il fait voir dès la fin de son premier Livre, de quel ordre est le problème dans les différens cas. Ce sera une simple ligne droite, s'il n'y a que deux lignes; une section conique, s'il y en a trois ou quatre; une courbe du troisième ordre, s'il y en a cinq ou six, & ainsi de suite. Enfin le problème est toujours plan, s'il ne s'agit que de trouver un des points qui satisfont à la question, tant qu'il n'y aura pas plus de quatre lignes : il sera solide, tant que le nombre de ces lignes ne passera pas huit, &c.

Ce problème ébauché dans le premier Livre, est achevé dans la première partie du second. *M. Descartes* y expose à cette occasion sa formule générale d'équation pour les sections coniques, quelle que soit la position de l'axe auquel on les rapporte; & il en montre l'usage en l'appliquant au problème en question. Ce morceau vraiment digne du génie de notre Philosophe, contient en peu de mots toute la théorie des lieux géométriques du second degré. *M. Descartes* termine enfin ce qu'il y a à dire sur ce problème, en donnant une construction géométrique fort élégante d'un de ces cas particuliers qui passent le second degré. C'est celui où l'on a cinq lignes, quatre parallèles avec une autre qui leur est perpendiculaire, & où il faut que le solide de trois de ces lignes qui seront tirées à angles droits, soit égal au solide formé des deux restantes & d'une sixième donnée. Alors le point cherché se trouve continuellement dans une espèce de conchoïde, qu'il nomme parabolique (*a*).

(a) La conchoïde ordinaire est formée par l'intersection continue d'un cercle qui se meut sur l'axe *ACE*, (fig. 40.) avec la ligne droite mobile, qui passe continuellement par son centre & par le point *P*. On peut donc, pour généraliser cette construc-

tion, supposer au lieu d'un cercle une courbe quelconque, par exemple, une parabole, qui se mouvra de la même manière sur l'axe *AE*, & qui entraînera une ligne droite passant par un point de son axe, & par le pôle *P*. Leur intersection conti-

Si nous nous attachions à suivre pas à pas la Géométrie de *Descartes*, il nous faudroit parler ici de sa méthode des tangentes, dont l'exposition fuit immédiatement les découvertes qu'on vient de voir. Mais, on l'a déjà dit, *Descartes*, en écrivant sa Géométrie, s'est beaucoup plus livré à l'ordre de ses idées, qu'à celui des matieres, de sorte que parmi les qualités de cet ouvrage mémorable, on ne doit guere rechercher celle de l'arrangement. C'est pourquoi nous l'abandonnons ici, pour parler de sa maniere de construire les équations déterminées du troisieme & du quatrieme degré. La méthode des tangentes, à cause de son importance, fera l'objet d'un article particulier.

De même qu'un problème qui conduit à une équation du second degré se construit par l'intersection d'un cercle ou d'une ligne droite, ceux qui conduisent à des équations d'un degré plus élevé exigent des courbes d'un ordre supérieur. On chercheroit en vain le moyen de construire une équation du troisieme ou du quatrieme degré par le moyen de la regle & du compas, les Géometres regardent comme démontré que cela est impossible. Leurs raisons tiennent à la nature des équations; mais il seroit trop long de les développer ici.

M. *Descartes* réduit la construction de toutes les équations cubiques ou quarré-quarrées, à un même procédé, dont les changemens sont indiqués par la forme & par les signes des termes. Il considere pour plus de généralité les équations cubiques sous la forme de celles du quatrieme degré, dont le dernier terme seroit égal à zero, un de ses facteurs étant nul; ce qui est fort ingénieux. Il suppose aussi que l'on ait fait évanouir le second terme; (ce qui est toujours facile): après quoi il détermine le parametre de la parabole convenable avec la position du centre du cercle qu'il faut décrire & qui doit la couper. Dans les équations du troisieme degré, il passe par le sommet, & s'il y a trois racines réelles, il coupe la parabole en trois points, d'où les ordonnées abaissées sur l'axe de la parabole sont les trois valeurs réelles de l'inconnue. S'il n'y en

nuelle, soit en dessus, soit en dessous, décrira une courbe qu'on nommera une conchoïde parabolique, & qui sera composée de plusieurs branches, comme on voit dans la fig. 41. Il est remarquable que si au lieu

de cercle & de parabole, on se sert d'un triangle rectiligne, cette conchoïde n'est autre chose qu'une hyperbole entre ses asymptotes.

a qu'une réelle, les deux autres étant imaginaires, le cercle passant par le sommet de la parabole, ne la coupera qu'en un point qui donnera de la même manière la racine réelle & unique de l'équation. Dans celles du quatrième degré, où il doit y avoir quatre racines réelles, ou deux seulement, ou aucune, la forme de la construction détermine le cercle, à couper la parabole en quatre points, ou en deux, ou en aucun. S'il y a deux racines égales, le cercle touchera seulement la parabole, & la coupera encore une ou deux fois, suivant le nombre des autres racines inégales : car un point de contact n'est autre chose que deux points d'intersection infiniment proches & coïncidens. Ainsi l'ordonnée tirée de ce point sur l'axe, sera chacune de ces deux racines. Il pourroit encore se faire qu'il y eût dans une équation du quatrième degré de la forme de celles que construit *Descartes*, trois racines égales. Alors le cercle, après avoir coupé la parabole d'un côté, iroit la rencontrer de l'autre dans un point de contact & d'intersection à la fois, qui équivaut à trois points d'intersection. On fera connoître dans la suite ce genre d'attouchemens des courbes, qu'on connoît sous le nom d'osculation.

Après divers exemples de construction de problèmes solides, *M. Descartes* passe à la résolution de ceux du cinquième & du sixième degré. Les mêmes raisons qui démontrent que les premiers ne peuvent être construits que par une section conique combinée avec un cercle, font aussi voir que la construction de ceux-ci demande quelque courbe du troisième degré. *M. Descartes* donne une règle générale pour les équations du cinquième & du sixième degré, en les réduisant à une du sixième, dont toutes les racines seroient positives : il y emploie ensuite une conchoïde parabolique, courbe du troisième degré dont nous avons parlé plus haut, avec un cercle. Ce cercle la coupe en autant de points qu'il y a de racines réelles dans l'équation, en comptant les points de contact pour deux d'intersection ; & les ordonnées tirées de ces points sur l'axe sont les racines de l'équation.

M. Descartes paroît avoir été dans une fausse opinion concernant les courbes propres à construire les équations des ordres supérieurs. Il semble qu'il ait voulu qu'à mesure que l'équation montoit de deux dimensions, celle de la courbe à

combinaison avec le cercle montât aussi de deux degrés (*a*), de sorte que pour construire, par exemple, un problème du huitième degré, il faudroit une courbe du sixième combinée avec un cercle. Si ce fut-là le sentiment de *Descartes*, on ne peut disconvenir qu'il se trompa, & cette erreur n'échappa pas à M. de *Fermat*. Il a fait voir dans quelques écrits particuliers (*b*) qu'il suffit que le produit des exposans des courbes égale celui de l'équation à construire : ainsi l'on peut construire une équation du huitième degré, par le moyen d'un cercle & d'une courbe du quatrième. Une équation du neuvième degré n'exigeroit qu'une courbe du cinquième avec un cercle, ou deux du troisième. M. *Jacques Bernoulli*, ne connoissant point sans doute la dissertation de *Fermat*, a inséré dans les actes de *Leipsick* de l'année 1688, & dans ses notes sur *Descartes*, un écrit où il démontre les mêmes choses. Je dois cependant remarquer que c'est un peu légèrement qu'on accuse *Descartes* de l'erreur dont nous parlons : car outre que l'endroit qu'on cite est ambigu, il nous a lui-même donné un exemple contraire à la règle qu'on lui attribue. En effet, lorsqu'il s'agit de construire les équations du sixième degré, il n'y emploie qu'un cercle courbe du second degré avec sa conchoïde parabolique qui est du troisième ; ce qui est conforme à la règle de MM. de *Fermat* & *Bernoulli*.

M. *Descartes* a pensé que la construction la plus simple des équations solides est celle, où l'on emploie la parabole, ou une des sections coniques avec un cercle. Mais il y a de puissantes raisons à opposer à ce sentiment. De toutes les courbes supérieures au cercle, la parabole est, à la vérité, celle dont l'équation est la plus simple : mais cela est-il suffisant pour donner à cette courbe la préférence sur toutes les autres ? Si cela étoit, dit M. *Newton*, (*c*) il faudroit aussi la préférer au cercle. Il y a donc une sorte d'inconséquence à adopter le cercle préférablement à la parabole dans la construction des problèmes plans, ou bien il faut dire qu'on ne le fait que parce que sa description est plus facile que celle de la parabole. Or ce que l'on fait ici, pourquoi ne le feroit-

(a) *Cart. Geom.* ad fin.

(b) *Fermat. op.* p. 110, & seq.

(c) *Arith. univ. Append. de aequat. constr. linearis.*

on pas dans d'autres cas , & qu'y a-t'il de plus essentiel à considérer dans des descriptions géométriques que la facilité de l'opération ? Ces raisons de la justesse desquelles on ne peut disconvenir , ont porté M. *Newton* (a) à adopter pour la construction des équations solides, la conchoïde combinée avec une ligne droite , quoique cette courbe soit du quatrième degré ; & il approuve fort les constructions que *Nicomede* donna autrefois des problèmes de la duplication du cube & de la trisection de l'angle par ce moyen. En effet , de toutes les courbes la conchoïde est après le cercle une des plus faciles à décrire, & l'instrument proposé par son inventeur est un des plus simples après le compas. Il y a néanmoins des manières de décrire les sections coniques par un mouvement continu , qui ne le cèdent guère en simplicité à la description de la conchoïde. On sçait , par exemple , & les Anciens mêmes ne l'ignoroient pas (b) , qu'une ligne de grandeur invariable qui se meut dans un angle , ses deux extrémités appuyées contre les côtés de cet angle , décrit par chacun de ses points un quart d'ellipse renfermé entre ces côtés comme demi-diamètres conjugués. Il est facile de voir que cette propriété peut servir de principe à un instrument d'une simplicité extrême pour décrire toutes sortes d'ellipses par un mouvement continu. Que si l'on avoit quelque scrupule à admettre dans la Géométrie d'autre instrument que la règle & le compas , nous remarquerions que ce seroit une délicatesse tout-à-fait mal fondée. Puisqu'il n'est pas possible de résoudre les problèmes d'un certain ordre que par le moyen des courbes d'un genre supérieur au cercle , les instrumens , seuls propres à les décrire par un mouvement continu , doivent être reçus dans la Géométrie : car on doit regarder comme la solution vraie & géométrique d'un problème , celle qui est la plus simple que comporte la nature de ce problème. Si l'on insisteroit à dire que le compas & la règle étant les instrumens les plus simples , sont moins sujets à erreur , nous répondrions qu'une règle géométriquement parfaite est de tous les instrumens le plus difficile. Aussi ce n'est qu'en vertu d'une supposition qu'on regarde le compas & la règle comme parfaits ; &

(a) Ibid.

(b) *Procl. Comm. in I. Eucl. ad def. 4.*

pourquoi ne voudra-t-on pas admettre que ceux dont on se servira dans les descriptions des courbes de genres supérieurs, le soient aussi.

Nous ne devons point omettre de donner ici une idée d'un endroit des plus ingénieux & des plus profonds de la Géométrie de *Descartes*. C'est celui où il applique son analyse à la recherche de certaines courbes qu'il appelle *ovales*, & qui ont retenu le nom d'*ovales de Descartes*. Ce sont des courbes décrites à l'imitation de l'ellipse & de l'hyperbole rapportées à leurs foyers. Mais tandis que dans ces sections coniques les lignes tirées d'un point quelconque de la courbe aux deux foyers, sont toujours telles, qu'elles croissent ou décroissent également ensemble comme dans l'hyperbole, ou que l'une croît autant que l'autre décroît, ce qui est le cas de l'ellipse, dans les ovales de *Descartes* ces diminutions ou accroissemens respectifs sont seulement en raison donnée : ainsi les sections coniques sont contenues dans cet ordre de courbes, & n'en sont qu'une espèce particulière. M. *Descartes* se sert de ces ovales pour la résolution d'un problème optique aussi curieux que difficile. Il consiste à déterminer quelle forme doit avoir la surface qui sépare deux milieux de différente densité, pour que tous les rayons qui partent d'un même point, ou qui convergent vers un même, soient renvoyés par la réfraction dans un autre, ou rendus parallèles, ou divergens comme s'ils venoient d'un point donné. La solution qu'en donne *Descartes* est si générale, qu'elle comprend même les cas où la réfraction se change en réflexion. Ainsi non seulement ce que la Catoptrique ancienne avoit démontré sur l'ellipse & l'hyperbole, mais encore ce qu'il avoit démontré lui-même sur la réfraction de la lumière dans les verres elliptiques & hyperboliques, est compris dans cette solution. Nous donnerons, en traitant de l'optique, une idée plus développée de ce problème.

V I.

*Méthode des
tangentes de
Descartes.*

Parmi les découvertes que *Descartes* expose dans sa Géométrie, aucune ne lui fit plus de plaisir que celle d'une règle générale pour la détermination des tangentes des courbes.

» De tous les problèmes, dit-il, que je connois en Géométrie, il n'en est aucun qui soit plus utile & plus général, & c'est de tous celui dont j'ai davantage désiré la solution. » En effet, ce problème sert à plusieurs déterminations importantes dans la théorie des courbes. C'est par son moyen qu'on trouve leurs asymptotes, si elles en ont; la direction sous laquelle elles rencontrent leur axe; les endroits où elles s'en éloignent le plus, & ceux où elles changent de courbure, &c. Je ne dis rien des usages nombreux de la connoissance des tangentes dans les Mathématiques Physiques. Ainsi l'importance que *Descartes* donne à ce problème, ne doit point paroître excessive.

M. *Descartes* nous a laissé deux manières de déterminer les tangentes des courbes, l'une dans sa Géométrie, l'autre dans ses Lettres; elles sont fondées l'une & l'autre sur le même principe, & par cette raison nous les comprendrons sous le nom de *Méthode des tangentes de Descartes*. Nous ne pouvons disconvenir que depuis son temps on n'en ait imaginé d'autres qui sont plus commodes, mais ce motif ne doit point avilir à nos yeux une invention qui a été la première de ce genre, & qui est fort ingénieuse.

Le principe de la méthode des tangentes de *Descartes* est celui-ci : Concevons une courbe décrite sur un axe, & que d'un point de cet axe, comme centre, soit décrit un cercle qui la coupe au moins en deux points, desquels soient tirées deux ordonnées, qui seront par conséquent communes à ce cercle & à la courbe. Imaginons maintenant que le rayon de ce cercle décroît, son centre restant immobile. Il n'est personne qui ne voie que les points d'intersection se rapprochant, ils coïncideront enfin, qu'alors le cercle touchera la courbe, & que le rayon tiré au point de contact fera perpendiculaire à cette courbe, & à la ligne droite qui la toucheroit au même point. Ainsi le problème de déterminer la tangente d'une courbe se réduit à trouver la position de la perpendiculaire qu'on lui tireroit d'un point quelconque pris sur l'axe.

Pour cet effet *Descartes* recherche d'une manière générale quels seroient les points d'intersection d'un cercle décrit d'un rayon déterminé, & d'un point de l'axe comme centre, avec

Fig. 424

la courbe (a). Il parvient à une équation qui dans le cas de deux intersections doit contenir deux racines inégales, dont l'une est la distance d'une des ordonnées au sommet, & l'autre celle de l'autre. Mais si ces points d'intersection viennent à se confondre, alors les deux ordonnées se confondront, leur éloignement du sommet sera le même, & l'équation aura deux racines égales. Il faudra donc dans cette équation faire les coefficients de l'inconnue qui sont indéterminés, tels que cette inconnue ait deux valeurs égales. *M. Descartes* y parvient d'une manière fort ingénieuse, en comparant l'équation proposée avec une autre équation fictive du même degré, ou il y a deux valeurs égales; ce qui lui donne la distance de l'ordonnée abaissée du point de contact au sommet. Cela une fois déterminé, la plus simple analyse met en possession de tout le reste.

La seconde méthode imaginée par notre Philosophe pour tirer les tangentes, procède ainsi. Il conçoit une ligne droite qui tourne autour d'un centre sur l'axe prolongé de la courbe. Elle la coupe d'abord en un certain nombre de points; mais à mesure qu'elle s'éloigne ou se rapproche de l'axe, suivant les circonstances, les deux points d'intersection se rapprochent & coïncident: enfin elle touche la courbe proposée. Pour déterminer la situation qu'a alors cette ligne, *M. Descartes* procède à peu près comme dans la méthode précédente. Il recherche d'abord l'équation générale, par laquelle cette li-

Fig. 42.

(a) Voici en faveur des Géomètres de quelle manière on détermine les intersections de deux courbes. Nous nous servirons pour cela d'une parabole ABb , & d'un cercle. Que AC soit a , $AD = x$, le rayon $CB = r$; CD sera donc $a - x$. Maintenant puisque l'ordonnée BD appartient au cercle, il suit que $yy = r^2 - CD^2$, ou $r^2 = a^2 - x^2$. Mais cette même ordonnée appartient encore à la parabole dont nous ferons le paramètre égal à p . On a donc $yy = px$, & par conséquent $r^2 = a^2 + 1ax - xx = px$. Arrangeons tous les termes d'un côté selon les puissances de x , nous aurons l'équation $x^2 + (p - 2a)x - (a^2 - r^2) = 0$; équation qui aura deux racines ou deux valeurs de x ; car nous aurions trouvé la même chose en

cherchant l'autre intersection b . C'est pourquoy si l'on veut que r soit tel que ces deux intersections coïncident, il faut que ces deux racines soient égales. Pour le faire *Descartes* prend une équation formée de $x - e = 0$, $x - e = 0$, c'est-à-dire, $x^2 - 2ex + ee = 0$, qu'il compare terme à terme avec la précédente. Cela lui donne $p - 2a = -2e$, ou $2a - p = 2e$, ou $2x$, puisque $x = e$. De là enfin il tire $a - x$ ou $CD = \frac{1}{2}p$, c'est-à-dire, que la souperpendiculaire dans la parabole est égale au demi-paramètre. Dans d'autres courbes les opérations seront plus laborieuses, mais elles conduiront toujours de même à l'expression de la souperpendiculaire, qui étant donnée fait connoître facilement la sou-tangente.

gne

gne étant inclinée sous un angle donné, on trouveroit ses points d'intersection avec la courbe. Ensuite par le moyen d'une équation fictive qui a deux racines égales, il détermine cette inclinaison à être celle qu'il faut pour que la ligne soit tangente. Enfin il tire delà le rapport de la soutangente à l'abscisse.

Nous avons parlé au commencement de cet article de diverses déterminations importantes dans la théorie des courbes, & qui tiennent à la méthode des tangentes. Quoique *Descartes* n'en ait point traité, ce seroit mal le connoître que de penser qu'il les ait ignorées: il est fort probable que ce sont là de ces choses qu'il dit à la fin de sa *Géométrie* avoir voulu laisser à ses Lecteurs le plaisir de trouver eux-mêmes. Mais nous ne croyons pas devoir l'imiter ici: il entre nécessairement dans notre plan d'en donner une idée.

Il est peu de questions plus utiles & plus curieuses dans la *Géométrie* que celles de *maximis* & *minimis*. On donne ce nom à toutes celles dans lesquelles une grandeur qui varie suivant une loi connue, croissant jusqu'à un certain terme & décroissant ensuite, ou bien au contraire croissant après avoir diminué jusqu'à un certain point, il s'agit de déterminer ce point où elle devient la plus grande, ou la moindre qu'il est possible. Outre l'utilité de cette détermination dans la *Géométrie* pure, son application est fréquente dans les *Mathématiques mixtes*. Toutes les fois qu'un effet produit par une combinaison de causes augmente, puis diminue, ou au contraire, voilà le cas d'un *maximum*, ou d'un *minimum* à déterminer. Ainsi l'on ne doit point regarder ces questions comme de pures curiosités géométriques, mais comme des plus importantes dans l'étendue des *Mathématiques*.

Toute grandeur variable suivant une certaine loi, peut s'exprimer par l'ordonnée d'une courbe d'une espèce particulière. Ainsi la détermination du point où cette grandeur atteint à son dernier période d'augmentation ou de diminution, n'est aux yeux du *Géometre*, que celle de la plus grande ou la moindre ordonnée d'une courbe d'équation donnée.

Il est facile de voir que si *M* est un point de *maximum*, ou de *minimum*, aux environs de ce point, la courbe sera nécessairement coupée par quelque parallèle à l'axe, en deux en-

*Des questions
de Maximis &
Minimis.*

Fig. 41

droits, comme C, c. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la figure 43^e, qui représente toutes les différentes espèces de points de *maximum* ou de *minimum*. Delà il suit qu'en supposant BC, ou l'ordonnée déterminée, l'équation de la courbe contient deux racines, ou deux valeurs inégales de l'abscisse, comme AB, ou Ab. Mais au point de *maximum* ou de *minimum*, ces deux ordonnées se confondent, & par conséquent l'équation de la courbe doit donner deux valeurs égales à l'abscisse. Il faudra donc, en faisant BC indéterminée, supposer dans cette équation deux valeurs égales; ce qu'on fera comme on a vu ci-devant dans la méthode des tangentes, & l'on aura la valeur de l'abscisse Aβ, à laquelle répond la plus grande ou la moindre ordonnée.

Il y a une observation importante à faire concernant la règle de *maximis & minimis*, tirée du principe de *Descartes*; c'est qu'elle donne non seulement les points de plus grandes & moindres ordonnées de courbe, mais aussi ceux où deux branches de la courbe s'entre-coupent, lorsque cela arrive, comme on voit en N. Cela est une suite nécessaire du principe sur lequel elle est fondée. Car il arrive aussi dans ce dernier point, que deux intersections de la courbe avec une parallèle à l'axe coïncident, & par conséquent y a deux valeurs égales dans l'équation de la courbe. Mais c'est-là une sorte de défaut; car outre qu'un point d'intersection de deux branches de courbe est d'une nature bien différente que ceux des plus grandes ou moindres ordonnées, ces derniers doivent aussi être divisés en deux espèces qu'il faut bien distinguer, quand on veut reconnoître la forme d'une courbe. Les uns sont ceux où la tangente est parallèle à l'axe; ce sont les véritables points de *maximum* ou *minimum*. Les autres sont ceux où cette tangente lui est perpendiculaire ou oblique, comme les trois derniers dans la figure ci-dessus. Ces points se nomment aujourd'hui points de rebroussement. Or la règle de *Descartes* confond tous ces points entr'eux, & par conséquent induit en erreur sur la forme de la courbe, à moins qu'on ne les examine ensuite chacun en particulier.

La manière de les examiner, si l'on se servoit de la règle de *Descartes*, consisteroit à chercher à chacun de ces points la direction de la tangente. Car si elle devenoit parallèle à l'axe,

ce feroit un signe que les points où cela arriveroit, feroient de véritables points de *maximum* ou *minimum*, mais si elle étoit perpendiculaire ou oblique, c'est-à-dire, que la soutangente fût nulle ou d'une grandeur finie, les points qui auroient cette propriété feroient de simples points de rebroussement. S'il arrivoit enfin que cette soutangente fut comme indéterminée, c'est-à-dire, que le numérateur & le dénominateur de la fraction qui l'exprimeroit, devinssent l'un & l'autre zero, on auroit un point d'intersection de deux branches de la courbe. En effet, c'est ce qui doit arriver à un point de cette espèce; car l'expression de la soutangente ne peut donner qu'une seule valeur: & cependant à une intersection de rameaux de courbe, il y a plusieurs tangentes, puisque chaque rameau a la sienne propre à ce point. Il faut donc dans ce cas que l'analyse ne réponde rien, & c'est ce qu'elle fait en donnant une fraction telle que $\frac{0}{0}$.

Lorsqu'une courbe de convexe qu'elle étoit vers son axe, devient concave, ou au contraire, il y a un point qui sépare la convexité de la concavité, & qui est en quelque sorte le passage de l'une à l'autre; ce point se nomme *point d'inflexion*, ou de *changement de courbure*. Il nous faut encore montrer brièvement de quelle manière on peut les trouver dans la théorie de *Descartes*. *Des points d'inflexion.*

Pour connoître la nature d'un point d'inflexion, il faut faire les remarques suivantes. Lorsqu'une courbe a une partie convexe & l'autre concave, elle peut être coupée en trois points par une droite, ou touchée en un & coupée dans un autre, ce qui est la même chose, un point de contact équivalant à deux d'intersection. Supposons présentement le point de contact se rapprocher de celui d'intersection, il y aura un point où ils se confondront, & la tangente touchera en même temps & coupera la courbe. Or ce point ne peut être que celui d'inflexion; il y aura donc dans l'équation formée suivant la méthode de *Descartes*, comme pour tirer la tangente à la courbe, il y aura, dis-je, trois racines égales. Car les trois points d'intersection qui donneraient trois racines inégales, ou trois abscisses différentes pour chacun d'eux s'ils étoient séparés, en donneront trois égales lorsqu'ils se confondront en un seul. Ainsi en suivant le procédé de *Descartes* pour la méthode des tangentes,

O ij

Fig. 44.

il faudroit égaler l'équation en question, à une autre feinte & ayant trois racines égales. Par-là on trouveroit la grandeur de l'abscisse répondante au point d'inflexion.

Il y a une autre méthode plus simple pour déterminer cette sorte de point : celle-ci est fondée sur cette considération, savoir que la tangente à un point semblable, forme toujours avec l'axe, un moindre ou un plus grand angle que toutes les autres tangentes. L'inspection de la figure 45^e, en convaincra. La raison de la soutangente à l'ordonnée dans un point d'inflexion, sera donc un *maximum*, ou un *minimum*. Il suffira par conséquent de former une expression de cette raison, (ce qui se fera en divisant la soutangente par l'ordonnée), & de la traiter comme une grandeur dont on demande le *maximum* ou le *minimum*. Cela donnera la valeur de l'abscisse, qui répond à ce point d'inflexion.

Des asymptotes des courbes.

La détermination des asymptotes des courbes est encore une des branches importantes de la méthode des tangentes, & nous ne devons pas l'oublier. Les Géomètres savent qu'on appelle asymptote d'une courbe la ligne vers laquelle elle s'approche, nous ne disons pas seulement, avec quelques Auteurs peu exacts, de plus en plus, mais de telle sorte que leur distance devienne moindre que toute grandeur donnée, sans cependant jamais se rencontrer. La Géométrie moderne considère ces lignes d'une manière très-lumineuse. Elle les regarde comme des tangentes à un point infiniment éloigné de la courbe, qui passent cependant à une distance finie de son axe, ou qui le rencontrent dans un point qui n'est éloigné du sommet que d'une quantité finie. La courbe de la fig. 46, n^o. 1, nous offre un exemple des asymptotes de la première espèce, & l'hyperbole rapportée à son axe transverse, nous en présente un de celles de la seconde. Mais avant que d'aller plus loin, il est besoin de quelques observations préliminaires.

Fig. 46, n^o. 1, 2.

La première, est que lorsque dans une expression algébrique, comme $x^2 + ax + b$, on fait l'indéterminée x infinie, alors tous les termes où elle ne se trouve pas, aussi-bien que tous ceux où elle est dans un degré inférieur, s'évanouissent ; & le seul ou les seuls termes, où elle se trouve à la plus haute puissance, subsistent. La raison de cela est aisée à sentir : un carré dont les deux dimensions sont infinies, est infini à

l'égard d'un rectangle qui n'en a qu'une d'infinie, & ainsi des autres puissances. Par conséquent les plus basses s'anéantissent en comparaison des plus hautes.

La seconde remarque est qu'une fraction, dont le numérateur est fini & le dénominateur infini, est 0, & qu'au contraire celle dont le dénominateur est 0, est infinie. En effet, à mesure que le dénominateur augmente, la fraction diminue, & au contraire. Les exemples les plus simples suffisent pour s'en convaincre. Ainsi lorsque dans une expression fractionnelle,

comme $\frac{a^2 b}{a^2 - x x}$, on supposera x infinie, cette expression deviendra nulle; mais si l'on vouloit la rendre infinie, la chose seroit facile. Il n'y auroit qu'à supposer $a a - x x = 0$, ou $x = a$. Alors elle se réduiroit à $\frac{a^2 b}{0}$, dont la valeur est infinie.

Une courbe qui auroit pour équation $\frac{a^2 b}{a^2 - x x} = y$, auroit donc son ordonnée infinie à la distance a du sommet.

Aidé de ces observations, le lecteur est en état de nous prévenir & d'apercevoir de lui-même la manière de déterminer les asymptotes des courbes. D'abord celles de la première espèce n'exigent rien de plus que l'équation de la courbe. Il suffit d'y supposer l'abscisse infinie, & d'examiner d'après les principes ci-dessus, quelle valeur en résulte pour l'ordonnée. Si elle est finie, ce sera évidemment la distance de l'asymptote parallèle à l'axe. Si elle est zero, cet axe même sera l'asymptote de la courbe. Si l'on soupçonnoit que cette courbe eût pour asymptote une de ses ordonnées, placée à une distance finie du sommet, il n'y auroit qu'à supposer l'ordonnée infinie, c'est-à-dire équaler à 0 le dénominateur de la fraction qui l'exprime, la valeur qui en résulteroit seroit l'abscisse correspondante.

Les asymptotes inclinées à l'axe exigent un peu plus d'appareil, & c'est ici que la détermination des tangentes est nécessaire. Ce sont, nous l'avons dit plus haut, des lignes qui touchent la courbe à un point infiniment éloigné, & qui rencontrent l'axe à une distance finie du sommet. Il faut donc trouver généralement cette distance; ce qui se fera facilement en ôtant l'abscisse de la soutangente, ou les ajoutant ensemble, suivant la forme de la courbe. Ensuite il faudra y supposer l'abscisse infinie, & la valeur qui résultera de cette supposition,

si elle est finie, donnera le point de l'axe par où passe l'asymptote. Il reste à déterminer l'angle qu'elle fera avec l'axe. Ceci ne sera pas plus difficile ; il est aisé de voir que cet angle sera déterminé par le rapport de la soutangente à l'ordonnée, lorsque l'abscisse est infinie. Il faudra donc former l'expression de ce rapport, c'est-à-dire, diviser la soutangente par l'ordonnée, & supposer dans cette expression l'abscisse infinie. La raison qui en résultera, si c'est celle d'une quantité finie à une autre finie, (comme s'il ne restoit que des quantités constantes dans le numérateur & le dénominateur de la fraction), donnera l'angle de l'asymptote avec l'axe. Si l'abscisse restoit seule dans le dénominateur, ce seroit un signe que ce rapport seroit infini ; l'asymptote seroit une ordonnée perpendiculaire. Au contraire, si l'abscisse restoit dans le numérateur, cette raison seroit infiniment petite, & l'asymptote seroit l'axe même de la courbe.

Nous pourrions encore, si l'étendue à laquelle nous sommes limités le permettoit, donner ici la manière de reconnoître diverses autres affections des courbes, comme l'angle qu'elles forment avec leur axe, dans les endroits où elles l'entre-coupent ; leurs points de rebroussement soit obliques, soit perpendiculaires à l'axe, &c ; mais tout cela nous meneroit beaucoup trop loin. Comme ces déterminations tiennent aux principes ci-dessus, nous laissons aux lecteurs Géomètres le plaisir d'y parvenir d'eux-mêmes.

VII.

Nous suspendons ici pour quelque temps le récit des progrès de la méthode de *Descartes*, afin de faire connoître un de ses contemporains à qui la Géométrie a aussi de grandes obligations. Ceux à qui l'histoire de cette Science est un peu connue, doivent s'apercevoir que nous voulons parler de *M. de Fermat*. Ce rival digne de *Descartes*, ne se porta avec guère moins de succès que lui dans la carrière des découvertes analytiques : on ne peut même disconvenir que quelques-unes de ses inventions ne l'emportent sur les siennes en simplicité, & ne soient des germes plus développés des méthodes si commodes que nous possédons aujourd'hui. Si *Descartes*

*Inventions
géométriques
de M. de Fer-
mat.*

eût manqué à l'esprit humain, *Fermat* l'eût remplacé en Géométrie.

En effet, avant même que *Descartes* publiât sa Géométrie, *M. de Fermat* étoit en possession de la plupart de ses inventions les plus brillantes, comme ses méthodes de *maximis & minimis*, & des tangentes, sa construction des lieux solides, &c. On en tire la preuve de son commerce épistolaire avec *Roberval*, imprimé à la suite de ses œuvres. On y lit dans une Lettre du mois d'Août 1636, » J'ai trouvé beaucoup » d'autres propositions géométriques, comme la restitution » de tous les lieux plans d'*Apollonius*, &c. Mais ce que j'estime le plus est une méthode pour déterminer toutes sortes » de lieux plans & solides, par le moyen de laquelle je trouve » les *maximæ & minimæ in omnibus problematibus*, & ce par » une équation aussi simple que celles de l'analyse ordinaire. » Dans une autre du mois suivant, il lui dit qu'il y avoit déjà sept ans qu'il avoit communiqué cette règle à *M. d'Espagnet*. Il ajoute que depuis ce temps il l'a beaucoup étendue, qu'il la fait servir à l'invention des quadratures des courbes & des solides, à celle des tangentes, des centres de gravité, à la résolution de certains problèmes numériques, enfin à la détermination des lieux plans & solides. Il paroît par-là que *M. de Fermat* donnoit assez improprement le nom de *maximis & minimis*, à sa méthode d'analyser les problèmes; car on aura de la peine à concevoir que la vraie méthode de ce nom puisse être de quelque usage dans plusieurs de ces questions.

La méthode de *maximis & minimis* de *M. de Fermat*, est fondée sur ce principe déjà apperçu par *Kepler* dans sa *Stereometria solidiorum*, sçavoir que lorsqu'une grandeur, par exemple l'ordonnée d'une courbe, est parvenue à son *maximum* ou son *minimum*, dans une situation infiniment voisine son accroissement ou sa diminution est nulle. En faisant usage de ce principe, dont il est facile d'appercevoir la vérité, nous allons voir naître la règle de *M. de Fermat*. Car supposons qu'une ordonnée y , exprimée par une équation, soit parvenue à son *maximum*, il s'ensuivra qu'en supposant dans cette équation l'abscisse augmentée ou diminuée d'une quantité infiniment petite comme ϵ , ces deux valeurs de y seront égales. Par conséquent si on les égale, qu'on en retranche les termes communs, qu'on di-

vise par e autant qu'il est possible, & qu'enfin on supprime les termes où e se trouve, (car ils sont nuls à l'égard des autres à cause de la petitesse infinie de e), on aura enfin la valeur de x , à laquelle répond la plus grande ordonnée. (a) Cette règle extrêmement ingénieuse, est la même, à la notation près, que celle qu'enseigne le calcul différentiel. Elle lui cède seulement en quelques abrégés de calcul, & en ce qu'elle est arrêtée par les irrationalités dont il n'est pas toujours facile de délivrer une équation, au lieu qu'elles ne sont point un obstacle à la dernière.

Fig. 47.

De même que la règle de *Descartes* pour les questions de *maximis & minimis*, est sujette à quelques limitations particulières, celle de M. de *Fermat* a aussi les siennes. Sa nature étant de donner les points d'une courbe où deux ordonnées infiniment proches sont égales, elle donne tous ceux où la tangente est parallèle à l'axe. Mais quoique cela arrive le plus souvent dans des points de plus grandes ou moindres ordonnées, ces points ne sont pas les seuls qui aient cette propriété. Un point d'inflexion ou de rebroussement peut avoir sa tangente parallèle à l'axe, comme on peut voir dans la figure 47^e, & par conséquent si dans la courbe proposée, il y en a quelqu'un de cette nature, la règle de *Fermat* le donnera avec ceux de vrais *maxima* ou *minima*. Il faudra donc, après avoir déterminé ces points, les examiner chacun en particulier, & voir si au-delà l'ordonnée continue à croître ou à diminuer; car dans ce cas ce ne seroient que des points d'in-

(a) Nous croyons devoir éclaircir par quelques exemples le procédé de cette règle. Pour cet effet, nous prendrons l'équation au cercle qui est $2ax - xx = yy$, & nous supposons qu'on ignorât qu'elle est la position de la plus grande ordonnée. En suivant la règle en question, il faut à la place de x , substituer dans cette expression, $x + e$; ce qui donne celle-ci, $2ax + 2ae - xx - 2xe - ee$, qu'il faut équaler à $2ax - xx$. En ôtant les termes communs, on a $2ae - 2xe - ee = 0$. Qu'on supprime ee , à cause de sa petitesse infinie, & on aura $2ae - 2xe = 0$, $2x = 2a$, $x = a$; ce qu'on sçait déjà.

Mais supposons qu'on demandât la plus

grande ordonnée dans la courbe dont l'équation est $y^3 = ax^3 - x^3$, ou ce qui est la même chose, le plus grand produit fait d'un des segments d'une ligne par le quarré de l'autre. Nous aurons dans ce cas, suivant le précepte de la règle, $ax^3 - x^3 = ax^3 + 3axe + 3ae^2 - x^3 - 3xe^2 - e^3$. Otons-en les termes communs, ensuite supprimons ceux où e est élevé au cube ou au quarré, divisons enfin par e , & nous aurons $2a = 3x$, ou $x = \frac{2}{3}a$; ce qui nous apprend que cette courbe a la plus grande ordonnée éloignée de son sommet de $\frac{2}{3}a$, ou que le plus grand produit cherché est celui qui le fait du quarré des $\frac{2}{3}$ de la ligne par l'autre tiers.

flexion

flexion ou de rebroussement. Nous remarquerons ici en passant que M. *Huyghens* s'est trompé dans l'exposition qu'il donne de cette règle. Son fondement, dit-il, consiste en ce que lorsqu'une ordonnée est parvenue à son *maximum* ou *minimum*, il y en a de part & d'autre deux qui l'avoisinent & qui sont égales. C'est bien là une propriété des *maxima* & *minima*, mais ce n'est pas celle qui préside à la règle de M. de *Fermat*. Car si cela étoit, elle devrait non seulement donner les points où la tangente est parallèle à l'axe, mais aussi ceux où elle est perpendiculaire, comme la règle de *Descartes*, & même les points d'intersections de rameaux de courbes; ce qu'elle ne fait point. Son véritable fondement est que lorsqu'une ordonnée de courbe est parvenue à son *maximum* ou *minimum*, le plus souvent sa tangente est parallèle à l'axe, & par conséquent la différence de deux ordonnées infiniment voisines est nulle.

Cette invention de M. de *Fermat* fut l'occasion d'une querelle assez vive entre lui & M. *Descartes*: mais comme sa méthode des tangentes fut aussi un des objets de cette querelle, nous la ferons connoître auparavant. Celle-ci n'est pas moins ingénieuse, & elle est fondée à peu près sur les mêmes principes. Voici de quelle manière M. de *Fermat* l'explique. Que la ligne *BD*, soit tangente à une courbe, par exemple, une parabole: il est évident, dit M. de *Fermat*, que toute autre ordonnée que *BC* comme *bc*, la rencontrera au dehors, & par conséquent la raison de BC^2 à bc^2 , qui est la même que celle de CD^2 à cD^2 , sera moindre que celle de CB^2 à cb^2 , ou que celle de *CA* à *cA*. Mais si l'on suppose que cette raison soit la même, & que la distance *Cc* s'anéantisse, les points *b* & *B*, se confondront, & l'on aura une équation qui, traitée de la même manière que dans la méthode de *maximis* & *minimis*, donnera le rapport de *CD* à *CA*.

Fig. 48.

Nous ne pouvons disconvenir que la règle de M. de *Fermat*, exposée comme nous venons de le faire d'après lui, n'est pas présentée sous le point de vue le plus avantageux. Elle le seroit mieux de la manière suivante. Toute tangente, dirions-nous, n'est autre chose qu'une sécante dont les points d'intersection avec la courbe se rapprochant continuellement, coïncident enfin. Il faut donc supposer deux ordonnées, comme

Fig. 49.

BC, bc , dont la distance e soit indéterminée, & trouver par l'équation de la courbe la grandeur de la ligne CD, distance de l'intersection de la sécante & de l'axe, à l'ordonnée BC. Cela donnera une équation dans laquelle il n'y aura qu'à faire e infiniment petite, comme on a fait dans la méthode de *maximis & minimis*, on aura une équation entre CD & CA, qui donnera le rapport de la soutangente à l'abscisse (a).

Il nous faut maintenant rendre compte du démêlé qu'eut M. de Fermat avec Descartes, à l'occasion de ces deux méthodes. Lorsque la Géométrie de Descartes vit le jour, M. de Fermat fut un des premiers à l'examiner, & sans doute il lui rendit la justice qu'elle méritoit. Mais il fut fort surpris de n'y rien trouver concernant les questions de *maximis & minimis*, qui par leur importance & leur difficulté méritent particulièrement l'attention des Géomètres. Il écrivit donc au Pere Mersenne, & il lui envoya ses méthodes pour les questions de *maximis & minimis*, pour les tangentes des courbes, pour la construction des lieux solides, lui témoignant en même temps sa surprise que M. Descartes eût omis les premières de ces questions. Cette remarque parut un défi injurieux à Descartes : d'ailleurs sa querelle avec M. de Fermat sur la réfraction, étoit encore dans toute sa chaleur, & il s'aigrissoit aisément contre ceux qui tarديوient trop à se rendre à son sentiment. Ce fut dans ces circonstances & avec ces dispositions qu'il reçut l'écrit de M. de Fermat. Préoccupé de l'envie d'y trouver à redire, il répondit au Pere Mersenne, que l'une & l'autre de ces règles ne valaient rien, & il proposa contr'elles des difficultés que nous exposerons plus bas. M. de Fermat trouva deux zélés défenseurs dans MM. Roberval & Pascal le pere ; d'un autre côté, MM. Miorge, Desargues, Hardi, prirent le parti de Descartes, & ce fut un procès littéraire qui fut

Fig. 49.

(a) Voici un exemple de cette méthode appliquée à l'hyperbole équilatère. Que le demi-diamètre transverse soit a , l'abscisse AC = x , CD = z , BC est $\sqrt{(2ax - xx)}$, & AC étant $x - e$, cb est $\sqrt{(2ax - e - x - e)^2}$. Maintenant à cause de la similitude des triangles, BC : cd :: CD : cd , ou BC² : b^2 :: CD² : d^2 ; conséquemment $2ax - xx$: $2ax - 2de$

+ $x^2 - 2xe + e^2$:: z^2 : $z^2 - e^2$, & en multipliant les extrêmes & les moyens, rejetant ensuite les termes communs, aussi-bien que ceux où se trouve e , divisant enfin par e , on a $z = \frac{2ax - x^2}{a - x}$, qui est la vraie expression de la soutangente dans l'hyperbole.

plaidé avec beaucoup de vivacité & d'aigreur d'un côté & de l'autre. Nous en avons les piéces dans le troisieme Tome des Lettres de *Descartes*. Il se termina en même temps que celui qui concernoit la Dioptrique. M. de *Fermat*, ennemi des querelles, & plus juste à l'égard de *Descartes* que celui-ci ne l'étoit au sien, fit les premieres démarches de réconciliation ; la paix fut signée, & suivie de quelques lettres obligeantes de part & d'autre.

Nous n'hésiterons pas un instant à donner ici le tort entier à *Descartes*. Il est évident en ce qui concerne la regle de *maximis & minimis* ; en effet, *Descartes* prétendoit que la regle de M. de *Fermat* étoit mauvaise, parce qu'elle ne réussissoit point dans un cas où il en faisoit une fausse application. Il vouloit que la tangente tirée d'un point extérieur comme C, à la circonférence d'une courbe fût un vrai *maximum* à l'égard des lignes tirées à la partie convexe, ou un *minimum* à l'égard de celles qui atteignent à la partie concave ; en conséquence il vouloit que la regle de M. de *Fermat* servît de cette maniere à trouver les tangentes des courbes ; & comme elle ne le faisoit point, il la déclaroit mauvaise. Mais la passion seule, (car les grands hommes n'en sont pas toujours exempts), pouvoit inspirer cette objection à *Descartes*. De quelque maniere qu'on l'entende, la tangente CA n'est point un *maximum*, ou un *minimum*, & elle n'en a aucun caractère. La regle propre de *Descartes* pour les questions de cette nature ; celle du calcul différentiel, la même, à la notation près, que celle de *Fermat*, seroient vicieuses si cette prétention étoit fondée. Il n'y a ici de *maximum* ou de *minimum*, que la raison de CB à BA, ou bien le segment DE de la tangente au point D. Or en considérant la question de cette maniere, la regle de M. de *Fermat* réussit très-bien, & donne exactement la tangente.

Descartes eût pu faire une objection plus spécieuse, & à certains égards plus fondée, s'il eût mieux connu le fondement de la regle de M. de *Fermat*. C'eût été de chercher une courbe telle que celle que représente la figure 51^e, & qui a un point de rebroussement perpendiculaire en B, qui est une sorte de *maximum*. La regle en question appliquée à la détermination de ce *maximum*, ne l'auroit point donné, d'où il auroit pu conclure qu'elle étoit vicieuse. Mais *Fermat* auroit pu répon-

P ij

Fig. 50.

dre que la nature de sa règle étoit de ne donner que les points où la tangente est parallèle à l'axe, & que loin de réputer cette limitation comme un défaut, on devoit la regarder comme une perfection. Enfin s'il eût été aidé des lumières que nous avons aujourd'hui, il eût pu le défier d'en donner aucune qui ne fût sujette à quelque limitation semblable ou équivalente. En effet il n'en est aucune, sans en excepter celle du calcul différentiel, qui ne soit ou trop, ou trop peu étendue, & qui n'exige par cette raison quelques attentions particulières. Ce défaut paroît absolument inévitable.

Il y a dans les objections que M. *Descartes* éleva contre la règle des tangentes de *Fermat*, quelque chose de plus spécieux; mais ce n'est encore au fond qu'une vraie chicane. *Fermat* s'étoit servi dans l'exemple de sa méthode, d'une parabole & d'une de ses propriétés pour en déterminer la tangente. *Descartes* regardant cet exemple comme général, appliqua la règle à d'autres courbes en suivant précisément le même procédé que celui de l'exemple; procédé qui n'étoit applicable qu'à la parabole: & comme elle ne réussissoit point, il prononçoit qu'elle étoit fautive, & si mauvaise qu'on n'y faisoit pas même usage des propriétés caractéristiques de la courbe à laquelle il s'agissoit de tirer la tangente. On ne peut pas soupçonner que M. de *Fermat*, doué comme il l'étoit de génie, donnât dans une absurdité pareille. *Roberval* & *Pascal* répondirent vivement, & prétendirent que si *Descartes* eût voulu entendre le sens de la règle & de l'exemple en question, il ne lui eût point fait cette querelle. M. *Descartes* s'obstina de son côté à dire que M. de *Fermat* n'entendoit pas sa règle, & rien ne l'a pu faire changer de sentiment, pas même leur réconciliation. On le voit encore prétendre quelque temps après, en écrivant au Pere *Mersenne*, que c'étoit lui qui avoit défilé les yeux sur ce sujet à son adversaire, & que si celui-ci avoit réussi à la rendre exacte, c'étoit à lui qu'il le devoit. S'il convient enfin quelque part de son excellence & de l'avantage qu'elle a sur la sienne quant à la simplicité & à la brièveté, ce n'est que pour s'en donner le mérite. Il est vrai qu'on la trouve développée plus clairement dans une de ses Lettres (a), qu'elle ne

(a) Lettres, T. III, p. 332.

l'avoit été par M. de *Fermat*. Mais ce n'étoit point une raison de s'en attribuer l'honneur. Sans *Fermat*, content de la sienne il ne songeoit à rien de plus ; & le mérite d'une invention reste toujours à celui qui en a posé les premiers principes, quoique dans la suite on y ait ajouté quelques degrés de perfection.

A ces regles pour les tangentes & les questions de *maximis & minimis*, M. de *Fermat* en ajoutoit une pour la détermination des centres de gravité. Mais comme elle est fort bornée, & qu'elle ne s'étend qu'aux paraboles & aux conoïdes paraboliques de tous les ordres, nous ne nous y arrêterons pas. Nous devons donner plus d'attention à ses écrits sur les lieux plans & solides, & sur la construction des équations du troisieme & du quatrieme degré. On voit par ces écrits, dont il parle dans ses Lettres avant que la Géométrie de *Descartes* parût, qu'il se rencontra avec notre Philosophe dans l'idée d'exprimer la nature des courbes par des équations algébriques. Dans l'un, qui est intitulé *Isagoge Topica ad loca plana & solida*, il détermine les différentes formes d'équations qui résultent des différentes positions de l'axe de la section conique sur lequel on prend les abscisses, & du point d'où l'on commence à les compter. Il passe ensuite à construire diverses équations solides, dans celui qui porte pour titre : *Appendix ad isagogem Topicam*, que les éditeurs des Œuvres de *Roberval* ont mal à propos inséré parmi celles de ce dernier, mais qui appartient incontestablement à M. de *Fermat*. Nous nous bornerons ici à dire que son analyse est très-ressemblante à celle de M. de *Sluse*, que nous ferons connoître dans la suite de ce Livre.

M. de *Fermat* fit encore quelques progrès remarquables dans cette partie de la Géométrie qui concerne la quadrature des figures curvilignes. Dans un écrit qu'on lit parmi ses Œuvres, il assigne la dimension de plusieurs courbes assez compliquées, qu'il réduit par d'ingénieuses transformations à celle du cercle ou de l'hyperbole. C'est par-là qu'il trouva la mesure de la cyffoïde & de la conchoïde, la quadrature absolue des hyperboles des genres supérieurs, &c.

Nous ne doutons point que la curiosité de nos lecteurs ne s'intéresse à connoître un peu plus particulièrement un Géometre aussi recommandable. Nous allons leur apprendre le

peu que nous en sçavons. M. de *Fermat* étoit de Toulouse, où il naquit vers le commencement du dix-septieme siecle, ou la fin du précédent. Quoiqu'il se soit fait un grand nom dans les Mathématiques, elles ne furent cependant pas son unique & sa principale occupation. A ce goût & ce talent supérieur qu'il avoit pour elles, il joignoit une grande érudition & une connoissance parfaite de la Langue Grecque, & de plusieurs autres modernes. Revêtu outre cela d'une charge de Conseiller au Parlement de Toulouse, il l'exerça toujours avec assiduité, & il s'y fit la réputation d'un Juge des plus éclairés (a). Il mourut au commencement de 1665. Le recueil de ses Ouvrages consiste en deux volumes qui parurent après sa mort. (in-fol.) L'un est une édition de *Diophante*, enrichie de ses notes & de ses découvertes dans le genre d'analyse cultivée par cet ancien Arithméticien, qu'il poussa fort loin (b); l'autre contient ses œuvres propres, soit de Géométrie traitée suivant la méthode ancienne qui lui étoit très-familier, soit d'analyse moderne. On y trouve encore son commerce épistolaire avec divers Géometres célèbres de son temps, comme *Roberval*, *Pascal*, &c; c'est un morceau très-intéressant pour l'histoire de la Géométrie & de l'Analyse.

VIII.

Progrès de la
Géométrie de
Descartes.

On devoit s'attendre à voir la Géométrie de *Descartes* reçue avec un empressement universel. Mais diverses causes en retarderent pendant quelques années les progrès. Il est des préjugés jusques dans la Géométrie, & il est rare que ceux qui sont accoutumés dès long-temps à une certaine maniere de raisonner, soient disposés à quitter une ancienne habitude pour en contracter une nouvelle. D'ailleurs l'ouvrage de *Descartes* étoit écrit avec une si grande précision, qu'il ne pouvoit y avoir qu'un fort petit nombre de personnes en état de l'entendre. *Descartes* enfin avoit ses ennemis, qui déprimoiént le plus qu'il leur étoit possible ses inventions. Toutes ces raisons réunies, produisirent l'espece d'opposition que rencontra d'abord son ouvrage. La plupart des Géometres se mirent peu en peine

(a) Journal des Sçav. Fév. 1665.

(b) Voyez l'article de *Diophante*.

d'y pénétrer, & quelques autres ne s'attachèrent qu'à le critiquer sans lui rendre la justice qu'il méritoit pour les découvertes mêmes qu'ils ne pouvoient se refuser d'y reconnoître.

Parmi ces détracteurs de la Géométrie de *Descartes*, nous sommes fâchés de trouver M. de *Roberval*. Nous ne pouvons dissimuler qu'il se comporta à cet égard d'une manière fort passionnée, & qui lui fait peu d'honneur. Son histoire avec Milord *Cavendish*, mérite d'être racontée. S'entretenant un jour avec ce Seigneur, qui étoit fort versé dans les Mathématiques, il lui témoignoît être inquiet de sçavoir d'où *Descartes* avoit pu avoir l'idée d'égaliser tous les termes de l'équation à zero. Milord *Cavendish* lui répondit qu'il n'ignoroit cela que parce qu'il étoit François, & lui offrit de lui montrer le Livre auquel *Descartes* devoit cette invention. En effet, il le mena chez lui, & lui montra l'endroit d'*Harriot* où l'on voit la même chose; sur quoi *Roberval* transporté de joie, s'écria, *il l'a vu, il l'a vu!* & il le publia de toutes parts. Ce trait ne nous offre, à la vérité, encore qu'une preuve de la jalousie de *Roberval*: mais il ne s'en tint pas là. Il prétendit relever plusieurs fautes dans la Géométrie de *Descartes*, & c'est en quoi il est tout-à-fait inexcusable; car ses objections sont toutes mauvaises, & ne prouvent que sa passion & son opiniâtreté. Il objecta d'abord à *Descartes* qu'il s'étoit trompé dans sa construction des équations du sixième degré, & qu'il avoit omis une partie de sa conchoïde parabolique, sans laquelle un cercle ne pouvoit la couper en six points. Il avoit tort visiblement: car *Descartes* réduisant son équation à une autre ayant toutes ses racines positives, cette partie de sa conchoïde que *Roberval* prétendoit omise, étoit entièrement inutile, puisque étant au dessous de l'axe, elle auroit donné des racines négatives. Il se trompoit encore en prétendant que la partie supérieure de cette courbe ne pouvoit pas être coupée en six points différens par un cercle. *Descartes* lui indiqua un moyen facile de s'assurer que cela est possible; & effectivement cela arrive, comme l'ont démontré M. *Hudde* (a) & le Pere *Rabuel* (b). Cependant malgré le temps qu'il avoit eu pour le vérifier, on le voit dix ans après renouveler à *Descartes* cette

(a) Schoot. *Comm. ad fin.*

(b) *Comm.* sur la Géométrie de *Descartes*.

objection (a). Il en fit en même temps une nouvelle sur la nature des équations. Il ne se borna plus à prétendre, comme il avoit fait d'abord (b), que *Descartes* s'étoit trompé dans sa règle pour la distinction des racines positives & négatives, en ce qu'elle n'a pas lieu quand il y a des racines imaginaires. Il prétendit qu'elle étoit fautive même lorsqu'il n'y en a aucune. L'équation qu'il proposoit en exemple, étoit celle-ci, $x^3 - 4x^2 + 4x - 4 = 0$, où, disoit-il, il n'y a aucune racine imaginaire, & qui n'a cependant pas trois racines positives : on s'attendroit à lui voir assigner ces trois racines qui démentent la règle de *Descartes* ; mais c'est ce qu'il ne fait point : & en effet, cette équation n'a qu'une racine réelle qu'on trouve être à fort peu de chose près 3, 13, & les deux autres qui sont imaginaires, sont $0.43 \pm \sqrt{-1.0930}$.

La France auroit presque la honte d'avoir été la dernière à accueillir la Géométrie de *Descartes* sans M. de *Beaune* (c). Ce sçavant Analiste en pénétra le premier tous les mystères, & il n'y avoit pas encore long-temps qu'elle avoit paru, lorsqu'il entreprit d'en éclaircir les endroits difficiles par des notes. Il les communiqua à *Descartes*, qui les approuva fort obligamment, & qui lui répondit qu'il n'en avoit pas trouvé un mot qui ne fût selon son sens. On les trouve dans le Commentaire de *Schooten*, sous le titre de *Florimundi de Beaune, in Cart. Geom. notæ Breves*. Le zèle avec lequel M. de *Beaune* se porta en faveur de la nouvelle Géométrie, lui valut particulièrement l'amitié de notre Philosophe, qui témoigne en plusieurs endroits de ses Lettres faire plus de fonds sur ses lumières & son approbation, que sur celles de tous les autres Géomètres qu'il y avoit alors en France.

Ces Lettres (d) nous apprennent que M. de *Beaune* a élevé le premier la fameuse question de déterminer la nature des courbes par les propriétés données de leurs tangentes. C'est ce qu'on appelle la méthode inverse des tangentes, parce que

(a) Lettres de *Descartes*. T. III, p. 454.

(b) Cette objection est imputée à M. de *Fermat* dans un excellent Mémoire de M. l'Abbé de *Gua*, (*Mém. de l'Acad.* 1743). Ce qui a pu induire cet Académicien en erreur, c'est que *Roberval* n'est point nom-

mé dans la lettre dont il s'autorise, mais c'est certainement de lui qu'il est question.

(c) M. de *Beaune* étoit Conseiller au Présidial de Blois. Il étoit né en 1601, & il mourut en 1651.

(d) Voyez la 71 du T. III.

c'est

c'est l'inverse de celle qui détermine les tangentes par les propriétés de la courbe. Il fit même à ce sujet quelques découvertes dont M. *Descartes* le loue beaucoup. « Pour vos lignes » courbes, dit-il, (a) la propriété dont vous m'envoyez la démonstration m'a paru si belle, que je la préfère à la quadrature de la parabole trouvée par *Archimède*; car il examinoit une ligne donnée, au lieu que vous déterminez l'espace contenu dans une qui ne l'est pas encore. »

Ce fut dans ces circonstances que M. de *Beaune* proposa à *Descartes* un problème qui est devenu célèbre, & qui a retenu son nom. Il s'agissoit de trouver la construction d'une courbe telle que l'ordonnée EG fût à la soutangente EB, comme une ligne donnée N, à GF qui est une ligne interceptée entre la courbe & la ligne AF inclinée de 45° . Ce problème est assez difficile, même en y employant le calcul intégral: mais les génies supérieurs savent ordinairement se frayer des voies au travers des difficultés qui arrêtent les esprits ordinaires; & M. *Descartes* ne fût pas aussi court à ce sujet qu'on le croit ordinairement, & que l'a écrit un célèbre Géomètre (b). Il trouva (c) 1^o. que cette courbe avoit une asymptote parallèle à la ligne AF, & passant par le point C éloigné de A d'une quantité égale à N. 2^o. Que menant GI parallèle à CE, & GK tangente au point G, la soutangente IK étoit constante; propriété qui suffit pour conclure que la courbe cherchée n'est qu'une logarithmique dont les ordonnées sont inclinées sur l'axe d'un angle de 45° . 3^o. Il la construisit par la combinaison de deux mouvemens, ou par l'intersection continue de deux règles dont les vitesses étoient, l'une uniforme, l'autre variée, suivant une certaine loi qui lui permettoit d'en trouver tant de points qu'il vouloit. Il la déclara enfin du nombre des courbes mécaniques. Il seroit curieux que l'analyse par laquelle *Descartes* s'éleva à ces connoissances, nous fût parvenue. Mais nous n'en avons trouvé aucune trace dans ses Lettres.

M. de *Beaune* ne se contenta pas d'éclaircir la Géométrie de *Descartes* par ses notes: il donna naissance dans l'analyse

Fig. 521

(a) Ibid.

(b) C'est M. J. Bernoulli dans ses *Lett. calculi integ.* Lett. 11.(c) Lett. de *Descart.* Ibid.

à une théorie nouvelle, sçavoir celle des limites des équations; théorie très-utile pour leur résolution. Pour sentir le mérite de cette invention, il faut se rappeler ce qu'on a fait voir plus haut, que lorsque l'équation est affranchie des fractions & des irrationalités, si elle a quelque racine rationnelle, c'est nécessairement un diviseur du dernier terme: mais il arrive souvent que ce dernier terme a une foule de diviseurs. Comment reconnoître à peu près celui qu'il faut choisir pour s'éviter mille essais inutiles & laborieux? M. de *Beaune* imagina pour cela de déterminer les deux nombres entre lesquels se rencontrent la plus grande & la moindre des racines cherchées, ce qu'il nomme les limites de l'équation. Cette invention diminue beaucoup le travail, & réduit souvent à un très-petit nombre, les diviseurs à essayer; quelquefois même on verra tout de suite par-là que l'équation n'a aucune racine rationnelle, comme s'il arrivoit que les limites tombassent entre les diviseurs du dernier terme les plus voisins. M. de *Beaune* suit avec beaucoup de soin toutes les formes d'équations depuis le second degré jusqu'au quatrième inclusivement, & assigne dans tous ces cas les limites des racines. Nous devons le Traité qui contient ses inventions à M. *Erasme Bartholin*. Après la mort de M. de *Beaune*, qu'il étoit allé trouver à Blois, il obtint de ses héritiers les lambeaux épars de ses manuscrits. Il les rassembla, les suppléa & les fit imprimer en 1659, à la suite de la nouvelle édition du Commentaire de *Schooten* sur la Géométrie de *Descartes*. Il promettoit un autre Traité du même M. de *Beaune*, intitulé *De angulo solido*; mais cette promesse n'a point été effectuée.

Après M. de *Beaune*, ce sont principalement des Etrangers, & presque tous Hollandois, à qui la nouvelle analyse de *Descartes* doit son établissement, & les premiers progrès qu'elle fit au-delà du terme où l'avoit amené son inventeur. Nous remarquons encore que ce furent la plupart de jeunes Géomètres. En effet, *Schooten*, *Huyghens*, *Hudde*, de *Witt*, *Van-Heuraet*, *Sluse*, &c. dont les travaux ou les découvertes dans ce genre vont nous occuper, ne faisoient que commencer à courir la carrière de la Géométrie dans les premières années qui suivirent la publication de l'ouvrage de *Descartes*. Cela ne doit point nous surprendre. Lorsqu'on n'a point encore

contracté de préjugés d'habitude, l'esprit est bien plus sensible à l'impression de la vérité, & plus propre à faire un bon choix. Aussi a-t-on vu le plus souvent ces découvertes qui ont changé de mieux en mieux la face des Sciences, ne devoir leur établissement qu'à de jeunes gens. La Physique nous en offre des exemples connus; & sans sortir de notre genre, nous en trouvons plusieurs. La méthode de *Cavalleri*, rejetée par les vieux Géomètres de son temps, fut embrassée par tous les jeunes, au grand avantage de la Géométrie, qui en reçut un accroissement considérable. De jeunes Géomètres firent valoir celle de *Newton* & de *Leibnitz*, & établirent sa supériorité sur celle de *Descartes* qui avoit rencontré les mêmes difficultés pour supplanter celle de *Viete*, & celle-ci probablement avoit éprouvé un sort semblable.

Schooten (François) Professeur de Leyde, un des premiers qui ait accueilli la Géométrie de *Descartes*, s'est rendu recommandable par le Commentaire qu'il a donné sur elle. *Descartes* avoit écrit en homme de génie qui ne s'attache pas à de petits éclaircissemens: il avoit même affecté en divers endroits une sorte d'obscurité, par des raisons qu'il dévoile dans une de ses Lettres, de sorte que son ouvrage n'étoit rien moins qu'à la portée de tout le monde. Il l'avoit senti lui-même, & par cette raison il approuvoit fort le dessein de M. de *Beaune*, qui avoit travaillé à l'éclaircir par des notes. Mais *Schooten* entreprit quelque chose de plus étendu. Il traduisit d'abord cet ouvrage en Latin, afin d'en rendre la connoissance plus générale, & il le publia ainsi avec son Commentaire en 1649: il en donna en 1659 une nouvelle édition considérablement augmentée, & suivie de quantité de pièces intéressantes, comme les notes de M. de *Beaune*, deux Lettres de M. *Hudde* sur la réduction des équations, & les *Maxima* & *Minima*; une de *Van-Heuraet* sur la rectification des Courbes; les deux Traités posthumes de M. de *Beaune* sur la nature & les limites des équations; les Elémens des Courbes de M. de *Wiu*: on y trouve enfin un Traité posthume de lui-même; (car il mourut dans le cours de l'impression du second volume). Il est intitulé de *conciinnandis dem. Geom. ex calculo Algebrico*.

Le Commentaire de *Schooten* a eu, & avec raison, l'approbation générale. Il contient tout ce qui est nécessaire

pour l'intelligence de la Géométrie de *Descartes*, sans avoir cette prolixité fatigante que la plupart des Commentateurs sçavent rarement éviter. On pourroit seulement y désirer quelques éclaircissemens sur la fin du second Livre, où *Descartes* parle de ses ovales; ce qui est un des endroits les plus difficiles de sa Géométrie. Nous avons encore un Commentaire sur *Descartes* par le Pere *Rabuel* Jésuite. Cet ouvrage est sans doute excellent: mais outre qu'il est venu un peu tard, il nous semble qu'il est trop surchargé d'exemples & d'explications. Nous croyons avec *Newton*, que ceux qui ont besoin de tant d'éclaircissemens ne sont pas nés pour la Géométrie. Les notes que *M. Jacques Bernoulli* a jointes à l'édition de la Géométrie de *Descartes* faite à Bâle en 169., rendent cette édition précieuse. Il n'en faut pour garand que le nom de cet illustre Géometre.

Outre le Commentaire de *Schooten* sur la Géométrie de *Descartes*, nous avons encore de lui un ouvrage estimable, sous le titre d'*Exercitationes Mathematicæ*. Quelques-unes d'entr'elles concernent des objets dignes d'attention: telle est celle où il restitue les lieux plans d'*Appollonius*. On doit aussi faire cas de son Traité de organica sectionum conicarum descriptione, déjà publié en 1646, où il enseigne diverses manieres de décrire les sections coniques par un mouvement continu. On trouve enfin dans le cinquieme Livre de ces Exercitations, divers exemples d'analyse adroitement appliquée à des problèmes difficiles & curieux, soit de Géométrie, soit d'Arithmétique.

Parmi ceux qui ont adopté les premiers, & qui ont cultivé l'analyse de *Descartes*, nous remarquerons avec distinction *M. de Witt* (a). Ce politique célèbre, dont la triste catastrophe est si connue, avant que de devenir homme d'état, s'étoit adonné à la Géométrie avec le plus grand succès. *Schooten* nous a conservé un monument de ses travaux. C'est ce Traité intitulé *Elementa curvarum*, dont on a parlé plus haut. Il comprend deux Livres, dans le premier desquels *M. de Witt*

M. de Witt.

(a) *M. de Witt* (Jean) naquit en 1625. Il fut à la tête du gouvernement dans les temps les plus difficiles de la République. Zélé pour la liberté de sa patrie, il s'opposa toujours fortement à l'élection d'un

Stathouder, & ce fut la cause de sa perte. Il fut massacré & mis en morceaux avec son frere *Corneille de Witt*, dans une émeute populaire excitée en 1672 par la faction du *Stathouder*.

traite la théorie des Sections Coniques d'une manière qui lui est propre & qui est fort ingénieuse. Il conçoit ces courbes décrites par l'interfection continuelle d'un des côtés d'un angle mobile avec une ligne droite qui se meut parallèlement à elle-même, d'où il déduit toutes leurs propriétés avec beaucoup de sagacité. Le second Livre apour objet la construction des lieux géométriques qu'il développe davantage que *Descartes*, & pour lesquels il donne des formules particulières. On a néanmoins davantage simplifié cette théorie depuis ce temps. *M. de Witt*, à la tête des affaires de sa patrie, n'eut plus le temps de se livrer à des recherches géométriques purement curieuses. Mais doué de l'esprit Mathématique, il le tourna du côté des objets utiles, & nous le trouvons à la tête de ceux qui ont examiné la probabilité de la vie humaine, & le prix des rentes viagères. Ses réflexions sur ce problème d'économie politique, donnerent lieu à un nouvel arrangement dans la République à cet égard, & il publia sur ce sujet un petit écrit Hollandois, dont l'objet étoit d'en montrer l'équité à ses compatriotes. *M. Leibnitz*, de qui nous tenons ceci (a), eût fort désiré de voir cet écrit, mais je crois qu'il ne se retrouve plus même en Hollande.¹

Le célèbre *M. Hudde* (b) est encore un de ces hommes que l'étude des Mathématiques ne détournait pas des affaires, & qui après avoir servi ces Sciences par des découvertes, servit aussi sa patrie dans des places distinguées. Nous le voyons cité en plusieurs endroits du Commentaire de *Schooten*, qui rapporte de lui diverses inventions, essais de sa jeunesse. Il s'adonna ensuite particulièrement à l'analyse des équations, & il fit sur ce sujet quantités de remarques utiles. Il se proposoit de donner un ouvrage, où il eût traité cette matière à fond & avec étendue : mais ses occupations ne le lui permettant plus, il s'est contenté d'en laisser voir le jour à deux fragmens que *Schooten* publia en 1659, sous le titre de *J. Huddenii, de reductione aequationum, & de maximis & minimis, epist. II.* Le premier de ces écrits nous offre diverses règles utiles pour discerner si une équation, soit littérale, soit numérique, est réductible ou non ; si elle est le produit de deux autres d'un degré inférieur,

M. Hudde.

(a) *Comm. Philos.* T. II, p. 219.

Consuls & Bourguemestre d'Amsterdam.

(b) *M. Hudde* a été long-temps un des Il mourut en 1704, à un âge fort avancé.

& pour trouver dans ce dernier cas ses facteurs. Cet écrit & le suivant, sont encore recommandables par l'invention particulière de M. *Hudde* pour déterminer les tangentes des courbes, & les *maxima & minima*. Comme nous avons dessein de rapporter dans un article les progrès de cette méthode, nous différerons jusque-là d'en rendre compte.

Nous n'avons qu'une bien petite partie des inventions analytiques de M. *Hudde*. Livré une fois aux affaires, il ne lui fut plus possible de mettre dans ses papiers l'ordre & la liaison nécessaires pour les donner au public. Mais M. *Leibnitz* qui, passant par Amsterdam, le visita & conversa avec lui, nous assure que ces papiers renfermoient quantité de choses excellentes (a). Il ajoute que la méthode des tangentes de M. de *Sluse*, lui étoit connue depuis long-temps, & même qu'il en avoit une meilleure & plus étendue. *Amplior*, dit-il, *ejus methodus est quam quæ à Slusio fuit publicata*. Il avoit aussi trouvé, suivant M. *Leibnitz*, dès l'année 1662, la quadrature de l'hyperbole que *Mercator* publia en 1667. Nous lisons encore dans une lettre de M. *Leibnitz* (b), que M. *Hudde* étoit en possession de ce beau problème de Géométrie, sçavoir de faire passer une courbe par tant de points qu'on voudra; sur quoi M. *Hudde* lui avoit dit, apparemment en badinant, qu'il pourroit déterminer l'équation d'une courbe qui représenteroit les traits du visage d'un homme connu. Il avoit encore écrit sur les rentes viagères, & la probabilité de la vie humaine (c). M. *Leibnitz* desiroit fort que ses manuscrits tombassent entre les mains de personnes intelligentes & zélées pour le bien des Sciences, qui fissent part au public de quelques-uns des morceaux intéressans qu'ils contenoient; mais ses souhaits n'ont pas été exaucés, & l'on n'a rien vu du tout de ces précieux écrits.

Van-Heuraet. M. *Van-Heuraet* mérite aussi une place parmi ceux qui ont cultivé avec le plus de succès l'analyse de *Descartes*. *Schooten* rapporte de lui une solution du problème de déterminer le point d'inflexion dans la conchoïde, en se servant de la conchoïde même avec un cercle pour construire l'équation cubi-

(a) *Comm. Epist. de Analyti promotâ*, p. 87, ed. in-4°.

(b) *Ibid.* p. 92.

(c) *Comm. Phil.* T. 11, p. 219.

que à laquelle il conduit. Mais il s'est fait surtout un nom par sa méthode pour réduire la rectification d'une ligne courbe, à la quadrature d'une autre figure curviline : voici l'esprit & le précis de cette méthode qui est très-ingénieuse. Que PD soit l'ordonnée tirée d'un point D , & AD , DL , la perpendiculaire à la courbe & la tangente au même point D ; enfin B une ligne constante : si l'on fait comme PD à AD ainsi B , à une quatrième proportionnelle PE qu'on élève sur le même axe, & sur le même point P , le point E & tous les autres semblablement déterminés seront dans une courbe dont l'aire divisée par la ligne B sera la grandeur de l'arc correspondant de la première : par exemple, l'arc HD sera égal à l'aire FEP divisée par B ; d'où il suit que si la courbe FEG devient une de celles qui sont absolument quarrables, on pourra assigner une ligne droite égale à l'arc HD . Or c'est-là ce qui arrive si l'on suppose que la courbe HD soit celle des paraboles cubiques, dont l'équation est $ax^3 = y^3$. Alors la courbe FEG devient un segment de parabole ordinaire; ainsi la parabole cubique dont on vient de parler est absolument rectifiable. Il en est de même des autres paraboles dont les équations sont $ax^4 = y^4$, $ax^5 = y^5$, &c. Que si l'on supposoit la courbe HD une parabole ordinaire, l'autre FEG deviendrait une hyperbole rapportée à son axe conjugué : c'est pourquoi la rectification de la parabole dépend de la quadrature d'un espace hyperbolique.

Fig. 11.

Cette découverte, je veux dire, celle de la première rectification absolue d'une courbe géométrique, a été revendiquée à l'Angleterre par *MM. Wallis & Brounker*, qui en font honneur à *M. Guillaume Neil* : effectivement en admettant les faits qu'ils racontent, on ne peut disconvenir que *Van-Heuraet* n'ait été prévenu par *Neil* : mais outre que la méthode du Géomètre Hollandois est fort différente de celle de l'Anglois, il est fort probable que la découverte en question n'avoit point encore passé la mer; car on voit par les Lettres de

(a) La démonstration de ce théorème est facile; car en concevant une ordonnée pde infiniment proche de la première, & la ligne dl parallèle à l'axe, on a les deux triangles dID , DPA semblables, & conséquemment $dl : dD :: DP : DA$. Or

$DP : DA :: B : PE$; donc dl ou $Pp \times PE = dD \times B$; ainsi le rectangle infiniment petit Pe est égal à $dD \times B$, & la même chose arrivant partout ailleurs, on a l'aire de la courbe FEP , égale au rectangle de l'arc HD par la ligne constante B .

Pascal, qu'au commencement de 1659, on croyoit encore dans le continent, à ce prétendu axiôme auquel la rectification de la cycloïde avoit donné naissance; sçavoir que la nature ne permettoit pas qu'on rectifiât une courbe, à moins qu'on n'eût déjà supposé, comme dans la cycloïde, une courbe égale à une droite. Il est aussi certain qu'*Huyghens*, qui étoit en correspondance avec l'Angleterre, ignoroit à la fin de l'année 1658, la découverte de *Neil*; ce qui rend fort vraisemblable que *Van-Heuraet* n'en étoit pas non plus informé.

Nous trouvons encore un troisième prétendant à l'honneur de cette découverte, sçavoir M. de *Fermat*. Ses démonstrations sur ce sujet ne virent à la vérité le jour qu'au commencement de 1660 (a): mais nous avons des raisons de croire qu'il en étoit en possession depuis quelque temps, & qu'il étoit parvenu de lui-même à cette belle vérité; car *Pascal* nous apprend que *Fermat* lui avoit envoyé dès la fin de 1658, une méthode très-générale pour la dimension des surfaces produites par circonvolution, & quoiqu'il ne nous l'ait pas communiquée, nous la devinons sans peine (b). Or cette méthode a telle analogie avec celle qui sert à la rectification des courbes, qu'il est très-probable qu'il ne tarda pas à passer de l'une à l'autre. Ainsi sans déroger au droit de priorité de *Neil* & *Van-Heuraet*, comme ayant publié les premiers cette découverte, nous croyons pouvoir en faire aussi honneur à M. de *Fermat*.

(a) *Geom. promota in 7. de cycl. lib. ad finem.*

(b) Cette méthode est sans doute celle-ci. Qu'on ait une courbe quelconque, comme *IDB*, & que l'ordonnée *PD* soit prolongée de telle sorte que *PE* soit égale à la perpendiculaire *DA* au point *D* de la courbe; ce point *E* & tous les autres semblablement déterminés, formeront une courbe dont l'aire sera égale à la surface de l'onglet cylindrique retranché par un plan passant par l'axe *IA*, & incliné de 45° , surface qui est visiblement à celle du solide de circonvolution autour du même axe, comme le rayon à la circonférence. Or on trouve que si *ID* est une parabole, *FE* en est aussi une dont le sommet est quelque

peu retiré en arrière. Si *ID* est une ellipse dont *IA* soit le grand axe, *FE* en est encore une: mais celle-ci sera une hyperbole rapportée à son axe conjugué, si la courbe de rotation est une ellipse sur son petit axe, d'où il suit que la surface du sphéroïde allongé ne dépend que de la quadrature d'un segment elliptique; mais celle du sphéroïde applati dépend de la quadrature de l'hyperbole. On trouve de même que si la courbe de rotation est une hyperbole rapportée, soit à son axe transverse, soit à son axe conjugué, celle qui en résulte *FE* est une hyperbole. La démonstration de toutes ces choses sera facile à ceux qui possèdent un peu l'analyse: c'est pourquoi je la supprime.

M.

M. *Huyghens* ne s'est pas moins distingué dès sa jeunesse *M. Huyghens.* par son intelligence dans l'analyse algébrique, que par son habileté dans la méthode ancienne. Ses premiers essais dans la Géométrie nous en fournissent les preuves. Nous le voyons cité plusieurs fois par *Schooten*, qui rapporte de lui diverses inventions, ouvrages du temps où il étoit son disciple. Parvenu à un âge plus mûr, il inventa la théorie des développées, théorie devenue depuis ce temps très-célèbre parmi les Géomètres. Elle forme la troisième partie de son fameux ouvrage intitulé, *Horologium Oscillatorium*. Quoiqu'elle y soit exposée en grande partie suivant le style de l'ancienne Géométrie, on ne peut douter que l'analyse de *Descartes* ne soit le principal instrument dont il s'est servi. C'est pourquoi nous allons présenter ici le tableau de cette théorie.

Qu'on imagine une courbe comme AB, enveloppée d'un fil infiniment flexible & délié, sans être capable d'extension, *Des développées.* & qu'à commencer du point A, ce fil se déploie en se roidissant de dessus cette courbe, son extrémité en décrira une autre. On nomme celle-ci la courbe décrite par évolution ou par développement, & la première est nommée la développée. Voici leurs principales propriétés. *Fig. 154*

1°. Il est d'abord facile de voir que le fil qui se développe doit être continuellement perpendiculaire à la courbe que décrit son extrémité. En effet, la développée peut être considérée comme un polygone d'une infinité de côtés, & par conséquent à chaque petit développement de dessus un de ces côtés, l'extrémité du fil décrira un arc de secteur circulaire infiniment petit. Or le rayon d'un secteur circulaire est perpendiculaire à l'arc; c'est pourquoi le fil dans son développement sera toujours perpendiculaire au petit arc de courbe qu'il décrit en même temps. La longueur de ce fil est nommée le rayon de la développée.

2°. Il est encore évident que le fil est continuellement tangente à la développée: celle-ci n'est donc que la courbe que touchent toutes les perpendiculaires à celle qui est décrite par évolution; ou bien autrement, c'est celle qui borne l'espace d'où l'on ne peut tirer aucune perpendiculaire à la partie AEF de la courbe, d'avec celui d'où on peut tirer deux, comme l'avoit autrefois remarqué *Appollonius*, qui avoit touché de fort près

à cette découverte. On peut enfin concevoir la développée comme si le lieu des concours de toutes les perpendiculaires infiniment proches à la courbe AEF ; car si ces perpendiculaires sont à des distances finies, elles formeront par leur concours un polygone circonscrit à la développée : mais quand on les supposera infiniment proches & en nombre infini, ce polygone deviendra la développée même.

3°. Si d'un point quelconque de la développée comme B, & du rayon BE, on décrit un cercle, il touchera & coupera à la fois la courbe au point E. Cette propriété singulière est facile à démontrer. Car puisque le petit côté Ee de la courbe décrite, est l'arc d'un des secteurs infiniment petits qui ont leurs sommets dans la développée, le cercle dont cet arc est partie, & la courbe AEF auront une tangente commune au point E. Le cercle touchera donc la courbe à ce point ; mais on démontre aussi qu'il en sort d'un côté, & qu'il y entre de l'autre (a), d'où il suit qu'il la touche & la coupe à la fois. Ce sera là une espèce de paradoxe pour ceux qui ne connoissent que la Géométrie ordinaire ; mais il n'y a qu'à considérer les courbes comme des polygones d'une infinité de côtés pour faire disparaître tout le singulier que présente un contact & une intersection à la fois. Il est aisé de voir dans la figure 56, que si CD, DE, EF, sont trois côtés infiniment petits d'une courbe dont AB est tangente, il peut y en avoir une autre comme cDEf, qui ait avec elle le petit côté DE commun & par conséquent la même tangente, & qui passe d'un côté entre la courbe & la tangente, & de l'autre les laisse toutes deux de même part. Rien n'empêche même qu'une courbe comme cDE, ne touche & ne coupe à la fois une ligne droite : c'est ce qui arrive dans les points d'inflexion, comme nous l'avons déjà remarqué.

Fig. 56.

4°. Puisque chaque portion infiniment petite Ee d'une courbe, est un arc de secteur dont le centre est sur la développée, il s'ensuit que la courbure d'une courbe à chacun de ses points, est la même que celle du cercle décrit du rayon de la dévelop-

(a) Nous ferons d'abord voir facilement que le cercle sort de la courbe du côté du point A. Car il est évident qu'en tirant une autre tangente TH (fig. 55.) le côté BT est moindre que l'arc BH & la droite TH,

Or ces deux lignes prises ensemble sont égales à BE ; par conséquent $BT < BE$, le cercle passe donc au-delà du point T. On démontre par un procédé semblable qu'il tombe au delà, du côté opposé.

pée à ce point ; & comme un cercle est d'autant moins courbe que son rayon est plus grand , il s'ensuit que la courbure d'une courbe à chaque point , est en raison inverse du rayon de la développée. Cette propriété est d'un très-grand usage dans la Mécanique. Car l'analyse des mouvemens curvilignes , dépend en grande partie de la connoissance de la courbure à chaque point de la courbe décrite.

5 . Une courbe algébrique quelconque étant donnée , on peut trouver l'équation de celle qui la décriroit par son développement. On peut pour cela employer une analyse semblable à celle de *Descartes* pour les tangentes. Si l'on conçoit un cercle décrit d'un rayon déterminé & coupant la courbe en plusieurs points , & qu'on cherche par l'analyse ordinaire les abscisses qui répondent aux points d'intersection , on trouvera une équation dans laquelle il y aura trois valeurs égales lorsque ce cercle deviendra le cercle osculateur , ou son rayon celui de la développée : il n'y aura donc qu'à la comparer à une autre équation feinte ayant trois valeurs égales , & cette comparaison déterminera le rapport du rayon de la développée avec l'abscisse de la courbe. Mais il nous suffira ici d'avoir indiqué cette méthode , parce qu'elle est trop laborieuse. Sans recourir encore au calcul différentiel , il y en a une autre plus simple & fondée sur les mêmes principes que celle de *M. de Fermat* pour les tangentes.

En effet , une courbe étant donnée , on connoît la position de chacune de ses perpendiculaires comme EO , FH , qui répondent à des ordonnées éloignées d'une distance finie. On peut par conséquent trouver par une analyse fort simple la distance du point b , où se coupent ces deux perpendiculaires ; ce qui donnera la grandeur de l'une des lignes Eb , ou Fb . Mais supposons que la distance des ordonnées PE , QF diminue & enfin s'évanouisse , le point b se rapprochera de la développée , & enfin tombera sur elle. Il faudra donc , comme dans la règle de *M. de Fermat* pour les tangentes , supposer la distance PQ s'évanouir , ou faire son expression égale à zéro , la valeur qu'aura dans ce cas la ligne Eb sera le rayon de la développée au point E . Mais lorsqu'on connoîtra la grandeur de EB , rien ne sera plus facile que de déterminer celles des lignes

BR, AR, qui sont les coordonnées de la courbe ABD, on aura donc enfin l'équation de la développée.

Jusqu'ici nous n'avons vu qu'un fort petit nombre de courbes rectifiables, comme la parabole cubique, & quelques autres du même genre remarquées par *Van-Heuraet*. La théorie des développées mit M. *Huyghens* en possession de quelque chose d'infiniment plus général. Une courbe algébrique quelconque étant donnée, on peut déterminer l'équation de celle qui la décrirait par son développement : or toutes celles-ci sont rectifiables absolument, puisque le rayon de la développée est égal à la portion de la courbe SAB qu'il touche, (plus ou moins quelque ligne connue, si le rayon de la développée au sommet S n'est pas nul ; ce qui est le cas des sections coniques, & de diverses autres courbes) : ainsi voilà une infinité de courbes susceptibles de rectification absolue. M. *Descartes* désespéroit qu'il fût possible de rectifier aucune courbe : quel auroit été son étonnement, s'il eût été témoin de cette découverte ?

C'est le propre de la vérité d'être accessible par diverses voies différentes : ce que *Neil* & *Van-Heuraet* avoient démontré chacun à leur manière, sur la parabole cubique exprimée par $ax^3=y^3$, fut la première chose qui se présenta à M. *Huyghens*. Cette parabole est la développée de la parabole ordinaire dont elle touche l'axe à une distance du sommet égale à la moitié du paramètre, comme l'on voit dans la figure 57.

Cette théorie conduisit aussi M. *Huyghens* à une belle découverte sur la cycloïde : c'est que la développée de cette courbe est elle-même une cycloïde égale à la première, & seulement posée en sens contraire ; & qu'à chaque point comme E, le rayon de la développée EG est égal au double de la corde EF. La découverte de M. *Wren* sur la longueur de la cycloïde & de ses parties, n'est plus qu'un corollaire de cette vérité. Car puisque la développée de la demi-cycloïde AB est une autre demi-cycloïde égale AC, & que la longueur de celle-ci est CB, qui est double de BD, il suit que la longueur de AB est double de BD, ou du diamètre du cercle générateur. On voit avec le même facilité que chaque portion AG, sera double de la corde EF, ou de son égale AK. Il ne faut

que l'inspection de la figure pour s'en convaincre.

Nous aurions encore à faire mention ici de ce que M. *Huyghens* ajouta à la méthode des tangentes de *Fermat*. Mais les mêmes motifs qui nous ont fait renvoyer à un article particulier les inventions de M. *Hudde* sur ce sujet, nous portent à différer aussi jusque-là l'exposition de celles d'*Huyghens*. Nous en agirons de même à l'égard de celles de M. de *Sluse* qui concernent en partie la méthode des tangentes, en partie la construction des équations. Nous destinons un article à part à ce dernier objet.

I X.

Nous avons fait connoître dans le cours de ce Livre deux méthodes pour tirer les tangentes, & pour les questions de *maximis & minimis*; sçavoir celles de *Descartes* & de *Fermat*. Mais quoique l'une & l'autre sortant des mains de leurs inventeurs ne laissassent rien à desirer pour le fonds, elles étoient susceptibles de quelques degrés de plus de facilité, que leur ont donné des Géomètres postérieurs. MM. *Hudde*, *Huyghens*, *Sluse*, sont ceux à qui l'on eut cette obligation; & quoique le calcul différentiel ait effacé leurs inventions, la nature de notre ouvrage nous impose la nécessité d'en parler. Commençons par celle de M. *Hudde*.

*Progrès de la
méthode des
tangentes & de
maximis &
minimis.*

Pour prendre une idée de ce que M. *Hudde* ajouta à la méthode des tangentes de *Descartes*, & à celle qui est fondée sur le même principe pour les questions de *maximis & minimis*, il faut se rappeler que la principale partie de l'opération, se réduit à déterminer une équation d'une certaine forme à contenir deux racines égales. *Descartes* l'exécutoit en la comparant à une équation fictive à racines égales; procédé qui étoit laborieux & prolix. C'est en cela que M. *Hudde* simplifia beaucoup ces deux méthodes; il observa que pour réduire cette équation à contenir ces racines égales requises, il n'y avoit qu'à la multiplier terme à terme par ceux d'une progression arithmétique, le premier par le premier, le second par le second, &c. Il démontre cette règle dans ses deux lettres que *Schooten* a imprimées à la suite de son Commentaire sur *Descartes*. Mais cela tient à des principes qu'il seroit trop long d'exposer. Nous nous contenterons de l'induction des

exemples, que nous donnerons bientôt. D'ailleurs M. le Marquis de l'Hôpital en a donné une démonstration dans son *Analyse des infiniment Petits*, à laquelle nous renvoyons.

C'est principalement dans les questions de *maximis & minimis*, qu'éclate la commodité de la règle de M. Hudde, parce qu'il n'y a aucune préparation à faire à l'équation de la courbe, ou à l'expression de la grandeur dont on cherche le *maximum* ou le *minimum*. Nous avons négligé par cette raison d'en faire l'application à la méthode des tangentes de Descartes, qui supposant plusieurs opérations préliminaires, n'est plus d'aucun usage. Quant aux *maxima & minima*, la règle de M. Hudde est d'une commodité qui ne le cède point à celle du calcul différentiel, pourvu que l'expression à traiter soit rationnelle. Il n'y a en effet qu'à ordonner l'équation de la courbe suivant les puissances de l'abscisse; écrire ensuite au dessous la progression arithmétique, la plus commode pour faire évanouir celui des termes dont l'absence présentera des facilités pour résoudre la nouvelle équation; enfin multiplier, terme par terme, ceux de l'équation proposée par ceux de la progression choisie, la valeur ou les valeurs de l'abscisse qui résulteront de la nouvelle équation, donneront le *maxima* ou les *minima* cherchés. Appliquons ceci à quelques exemples; nous prendrons pour le premier cette courbe dont nous avons donné ailleurs le *maximum* par la règle de M. de Fermat, où le cube de l'ordonnée est égal au solide du quarré d'un des segmens de l'axe, par l'autre; c'est-à-dire dont l'équation est $ax^2 - x^3 = y^3$. En arrangeant cette équation comme on la prescrit plus haut, on a celle-ci $x^3 - a : x^2 + 0x + y^3 = 0$. On la multipliera terme à terme par 3. 2. 1. 0, ce qui la réduira à $3x^2 - 2ax = 0$, ou $x = \frac{2}{3}a$, comme on l'a déjà trouvé. On auroit encore rencontré le même résultat en se servant de la progression arithmétique 0. 1. 2. 3. Car on auroit eu $2ax^2 - 3y^3 = 0$; d'où on auroit tiré à l'aide de la première équation $x = \frac{2}{3}a$. Ensuite mettant dans l'équation de la courbe cette valeur, on trouve que lorsque y est la plus grande qu'il se puisse, elle est égale à $a\sqrt[3]{\frac{2}{27}}$.

Qu'on propose présentement l'équation $y^2 - 2by + bb + xx - ax = 0$, & qu'on demande la plus grande valeur de x .

On écrira $x^2 - ax + (yy - 2by + bb) = 0$. On multipliera comme ci-dessus par 2. 1. 0, & l'équation se réduira à $2x^2$

$- ax$, ou $x = \frac{a}{2}$: l'abscisse à laquelle répondent la plus grande ou la moindre ordonnée, est donc $\frac{a}{2}$. Ainsi mettant $\frac{a}{2}$ dans l'équation proposée, au lieu de x , elle devient $yy - 2by + bb - \frac{a}{2}a$, ce qui donne à y deux valeurs, l'une positive $y = a + b$, & l'autre négative $-y = a - b$. Cette équation n'est effectivement que celle d'un cercle rapporté à une parallèle à son diamètre Aa , & l'ordonnée y étant généralement ed ou ed , elle devient la plus grande ED ou EA , lorsque l'abscisse devient CE ; (fig. 59.) mais si c'est la plus grande absolument qu'on cherche, il est facile de la reconnoître: on auroit trouvé les mêmes choses en multipliant l'équation proposée par une autre progression arithmétique. On peut en faire l'épreuve.

Fig. 59.

La règle de *M. Hudde* est sujette aux mêmes limitations que celle de *M. Descartes*; c'est-à-dire qu'elle donne non seulement les véritables points de *maxima & minima*, ou ceux des tangentes parallèles à l'axe, mais encore ceux de rebroussement & les points d'intersection des rameaux de la courbe. Cela est nécessaire; car elle est fondée sur les mêmes principes que la règle de *Descartes*, & elle n'en diffère que dans les moyens de trouver les racines égales de l'équation proposée. Tout ce qu'on a dit sur celle-là doit donc s'appliquer à celle-ci.

La méthode qu'on vient d'exposer s'applique aussi à la détermination des points d'inflexion & des rayons de la développée. On parvient dans ces deux cas, en suivant la méthode de *Descartes*, à une équation dans laquelle il doit y avoir trois racines égales. Pour les trouver, il faudra, suivant *M. Hudde*, la multiplier par une progression arithmétique, comme on l'a enseigné plus haut, & réitérer cette opération à l'égard de l'équation qui en résultera, en employant ou la même progression arithmétique, ou une autre queleconque: ou bien, ce qui revient au même, il faudra prendre deux progressions, les multiplier termes par termes, & s'en servir pour multiplier ceux de l'équation proposée. Celle qui en naîtra contiendra l'une des racines égales cherchées. Si quelque problème conduisoit à une équation qui dût contenir quatre racines égales,

il faudroit trois multiplications de cette espece, & ainsi de suite. Nous n'entrerons pas ici dans de plus grands détails concernant cette méthode; nous nous contenterons d'indiquer des livres où elle est plus développée, & appliquée à divers exemples, comme le Commentaire du P. *Rabuel* sur la Géométrie de *Descartes*, & le Traité des infinimens Petits de M. de l'Hôpital, où l'on en trouve la comparaison avec la méthode du calcul différentiel.

MM. *Huyghens* & de *Sluse* ont pris une autre route que M. *Hudde*, & se sont attachés à simplifier les procédés de la regle de M. de *Fermat*. Reprenons cette regle & examinons de près ce qui se passe dans les opérations qu'elle exige; nous allons voir naître les abrégés de calcul que ces deux Géomètres ont remarqués. Qu'on ait cette expression $x^3 - ax^2$, dont il faut déterminer le *maximum*: *Fermat* prescrit d'augmenter ou de diminuer x de la quantité e , & de substituer

dans l'expression précédente $x \pm e$, ou ses puissances à la place de x & de ses puissances, d'égaliser l'une & l'autre expression, de supprimer les termes communs, & ceux où e est au dessus du premier degré, & de diviser le reste par e . Faisons cela à l'égard

de x^3 : Nous aurons $x \pm e^3$, ou $x^3 \pm 3ex^2 + 3xe^2 \pm e^3$, qu'il faudra égaliser à x^3 . Or les autres opérations étant faites, il ne restera plus que le terme $3x^2$, qui est visiblement le produit de x^3 multiplié par son exposant, & divisé par x ; de même en comparant ax^2 à $a \times (x^2 \pm 2ex + e^2)$, il ne doit plus subsister que le terme $2ax$, qui est encore le produit de ax^2 par son exposant, divisé par x . La regle de M. de *Fermat* se réduira donc à ceci. Ayant une expression, par exemple, $x^3 - 3ax^2 + b^3 = 0$, dont on demande le *maximum* ou le *minimum*; multipliez chaque terme où est x par son exposant, & divisez par x , en négligeant tous les autres, enfin égalez cela à zero. Ce sera l'équation qui donnera la valeur ou les valeurs de x , qui rendent cette expression un *maximum* ou un *minimum*. Ainsi l'expression ci-dessus devient tout de suite $3x^2 - 6ax = 0$; ce qui donne $x = 0$, & $x = 2a$. Ce seront les deux points où répondront des tangentes paralleles à l'axe. Je dis à dessein les points où répondront des tangentes paralleles à l'axe; car des deux que nous venons de trouver il n'en est qu'un

qu'un qui soit un point de vrai *maximum* ; sçavoir celui qui répond à $x=0$; l'autre est seulement un point d'inflexion. On le reconnoît à ce qu'en supposant x toujours croissant, la valeur de l'ordonnée va en décroissant avant & après celle qui répond à $2a$. La règle de M. *Hudde* nous servira aussi à le reconnoître ; car en l'appliquant à cet exemple, on trouve $x=0$, & $x=\frac{1}{2}a$. Or cette règle ne donnant point le *maximum* apparent que nous trouvions répondre à $x=2a$, il faut en conclure que ce n'est ni un *maximum*, ni un point de rebroussement, & ce ne peut être qu'un point d'inflexion ayant sa tangente parallèle à l'axe. Au contraire, la règle de M. de *Fermat* ne donnant pas le *maximum* qui semble répondre à $x=\frac{1}{2}a$, c'est un signe que ce ne peut être qu'un point de rebroussement. Ainsi l'une des deux règles sert à redresser l'autre : celle de *Fermat* donne les points de *maximum*, ceux d'inflexion & de rebroussement ayant leurs tangentes parallèles à l'axe : celle de M. *Hudde* donne les *maximum* quelconques, les points de rebroussement à tangentes perpendiculaires ou obliques, & les intersections de deux branches. Par la comparaison du résultat de l'une avec celui de l'autre, on peut reconnoître la nature des points qu'on trouve par leur moyen. Les vrais *maxima* & *minima* sont les seuls qu'elles donnent en commun. Revenons à notre sujet.

Fig. 60.

C'est par un moyen semblable à celui que nous avons développé plus haut pour abréger la règle de *maximis* & *minimis*, que MM. *Huyghens* (a) & *Sluse* (b) ont encore venus à simplifier celle des tangentes. Mais comme cette règle est un peu composée, & que nous ne pouvons pas nous étendre à notre gré, nous nous contentons d'indiquer leur procédé. Un exemple est nécessaire pour l'éclaircir : qu'on propose l'équation $x^3 - 2xxy + bxx - bby - y^3 = 0$, & qu'on demande la soutangente de la courbe qu'elle représente. Pour cela, dit M. de *Sluse*, il faut mettre à part tous les termes où est y , comme $-y^3 + bby - 2xxy$, & les multiplier par leurs exposans ; ce sera le numérateur de la fraction qui exprimera cette soutangente. Le dénominateur sera formé de tous les termes où se trouvera x , multipliés par l'exposant de cette lettre, &

(a) *Op.* T. II.(b) *Transf. Phil.* ann. 1671 & 1673.

divisés ensuite par x . On aura donc dans le cas présent pour la valeur de la soutangente $\frac{-11^3 + 2h1^3 - 2xx y}{3x^2 - 4x y + 4h2 - 6b}$. C'est-là effectivement ce qu'on rencontre en exécutant toutes les opérations prescrites par *Fermat*, ou en employant le calcul différentiel.

X.

*Progrès de la
construction
des équations.*

La construction des équations solides & plus que solides, étoit encore une des parties de l'analyse de *Descartes* qui attendoit des Géomètres postérieurs quelques degrés de perfection. *Descartes* s'étoit borné à construire les équations cubiques & quarré-quarrées, par le moyen d'un cercle & d'une parabole. Ce n'est pas qu'il ne fût en possession de quelque chose de plus parfait & de plus général. Ce qu'il dit ne permet pas d'en douter ; car il ajoute que l'on pourra toujours construire ces équations par celle des sections coniques que l'on voudra, & même avec une portion de ces courbes, quelque petite qu'elle soit. Mais il avoit caché le principe de ces constructions ; & quoique divers Géomètres eussent amplifié sa théorie à cet égard, on n'étoit point encore parvenu à toute la généralité qu'on pouvoit desirer.

M. de Sluse.

M. de Sluse (a) est celui à qui nous en avons l'obligation. Il est Auteur d'une méthode par laquelle, une équation quelconque solide étant proposée, on peut la construire d'une infinité de manières différentes par le moyen d'un cercle & celle des sections coniques qu'on voudra. Il en donna un essai dans un ouvrage qu'il publia en 1659 (b), mais il en cachoit encore l'analyse qu'il promettoit de dévoiler quelque jour. Il exécuta sa promesse en 1668, en donnant une nouvelle édition de l'ouvrage dont on vient de parler, avec une seconde partie où il expose de quelle manière il est parvenu à ces constructions. Il est nécessaire d'en donner ici une idée.

La méthode de *M. de Sluse* consiste à prendre une équation

(a) *M. René-François Walter de Sluse*, Chanoine de la Cathédrale de Liege, Abbé d'Amas, naquit en 1613. A des talens supérieurs pour les Mathématiques, il joignoit beaucoup d'érudition, & même de goût pour la belle Littérature. Il mourut

en 1685. Nous dirons dans cet article un mot de ses ouvrages.]

(b) *Mesolabum, seu dua media prop. per circulum & ellipsum vel hyp. infinitis modis exhibitæ*. Leod. 1659. 4. & iterum 1668, cum parte alterâ de analysi, & miscellaneis.

entre l'inconnue de celle qu'il s'agit de construire, & une nouvelle indéterminée, qui soit un lieu du second degré, par exemple, une parabole. Ensuite il introduit par des substitutions cette indéterminée dans l'équation à construire, ce qui de déterminée qu'elle étoit la rend indéterminée, c'est-à-dire exprimant un autre lieu. Il continue ces substitutions, en divisant, additionnant ou soustrayant les équations qui en proviennent jusqu'à ce qu'il soit arrivé à un lieu au cercle; ce qui est facile. Cela fait, ce dernier lieu combiné de la manière convenable avec chacun des autres, qui sont à la parabole, à l'ellipse, à l'hyperbole, lui donne autant de constructions différentes du problème.

Ce que nous venons de dire seroit peu intelligible sans le secours d'un exemple. C'est pourquoi nous allons en donner un que nous choisirons parmi les plus simples. Supposons l'équation $y^2 = ax$, qui est celle qu'on rencontre en cherchant la première des deux moyennes proportionnelles entre a & b . On peut d'abord prendre pour première équation indéterminée $y^2 = ax$, ce qui est un lieu à la parabole : donc $y^2 = ax$; & mettant cette valeur de y dans l'équation proposée, on en tire cette autre $xy = ab$, qui est un lieu à l'hyperbole entre les asymptotes. On tire encore de la comparaison de ces équations, celle-ci $x^2 = by$, qui est un autre lieu à la parabole. Nous voici déjà en possession des deux constructions que *Menechme* donna autrefois du problème que nous analysons. Car il n'y auroit qu'à combiner, ou ces deux lieux à la parabole, ou l'un d'eux avec celui qui est à l'hyperbole, & l'ordonnée commune seroit la moyenne cherchée. Mais comme c'est aujourd'hui une faute que d'employer deux sections coniques, on ne doit pas s'arrêter à ces solutions; il faut rechercher un lieu au cercle. Pour cela il n'y a qu'à ajouter les deux équations à la parabole qu'on a trouvées; elles donneront $y^2 - by + x^2 - ax = 0$, qui est un lieu au cercle. Au contraire leur soustraction mutuelle en donnera une $y^2 - x^2 + by - ax = 0$, qui sera un lieu à l'hyperbole équilatère. Si enfin on divise par un nombre quelconque, par exemple 2, l'équation $x^2 - by = 0$, (ce qui ne la détruit point), & qu'on l'ajoute à la première, ou qu'on l'en soustraye, on aura $y^2 - ax + \frac{x^2}{2} - \frac{by}{2}$

$= 0$, qui est un lieu à l'ellipse, ou $y^2 - ax - \frac{x^2}{2} + \frac{by}{2}$, qui est un lieu à l'hyperbole scalene. D'autres nombres auroient donné d'autres ellipses ou d'autres hyperboles. On peut ainsi former une multitude d'égalités indéterminées, qui sont toutes vraies, puisque les primitives qui en sont formées sont vraies. Par conséquent voilà une infinité de lieux différens dont chacun desquels l'inconnue y cherchée est une certaine ordonnée. Si donc on combine celui au cercle, avec chacun des autres, on aura autant de constructions différentes du problème; & l'ordonnée commune sera la valeur de y . Or la maniere de combiner ces lieux est facile. Il n'y a qu'à les concevoir décrits chacun en particulier, & appliqués l'un sur l'autre de maniere qu'ils aient même axe & même origine. Par exemple, dans le cas présent, l'équation au cercle ci-dessus, désigne, suivant les formules connues, que l'origine des abscisses est à l'extrémité d'une corde égale, à b & éloignée du centre de $\frac{1}{2}a$, comme on voit dans la figure 61, n°. 1. L'équation $yy = ax$, désigne une parabole, n°. 2, dont l'abscisse prise sur l'axe est x , l'ordonnée y , & le parametre a . Qu'on conçoive ces deux lieux appliqués l'un sur l'autre, comme dans la même figure, n. 3. On verra que la construction se réduit à prendre $ST = \frac{1}{2}b$, $TC = \frac{1}{2}a$, & le cercle décrit du centre C au rayon CS , coupera la parabole en N , d'où l'ordonnée abaissée sur l'axe, sera l'inconnue cherchée. On ne doit pas s'attendre à trouver ici de plus grands développemens de cette méthode; les lecteurs qui desireront s'en instruire plus à fonds, doivent recourir au Livre de *M. de Sluse*, ou au Traité posthume des sections coniques & des lieux géométriques de *M. de l'Hôpital*. On trouve aussi toute cette théorie exposée d'une maniere très-satisfaisante dans le *Cours de Mathématique de M. Wolf*. T. I. Nous citerons encore un Livre peu connu, quoique excellent, qui traite ce sujet. Il est intitulé, *Hyacinthi Christophori, de constructione equationum*. Neap. in-4°. 1699.

Nous nous permettrons ici une petite digression pour faire connoître une partie de l'ouvrage de *M. de Sluse*, dont nous n'avons point eu occasion de parler. Elle parut dans la seconde édition de son *Mesolabum*, sous le titre de *Miscellanea*. Ces *Miscellanea*, ou mélanges de Géométrie, sont très-pro-

Fig. 61, n°. 1.

pres à faire honneur à leur Auteur, & montrent les progrès profonds qu'il avoit faits dans l'analyse. *M. de Sluse* y traite des spirales infinies qu'il compare avec des paraboles de même degré : il y quarre diverses courbes, & assigne leurs centres de gravité ; il détermine les points d'inflexion dans la conchoïde, sur quoi il fait diverses remarques curieuses ; il y généralise la formation de la conchoïde, & il examine les propriétés des nouvelles courbes qui en résultent, leurs aires, leurs centres de gravité & les solides qu'elles forment par leur circonvolution, &c. Nous passons plusieurs autres recherches curieuses que contient cette partie de l'ouvrage de *M. de Sluse*, afin de ne point donner trop d'étendue à cette digression. Nous revenons à notre sujet principal.

La méthode que nous avons exposée plus haut pour la construction des équations solides, c'est-à-dire, des troisieme & quatrieme degrés, s'applique aussi aux degrés plus élevés. Une équation du sixieme degré, par exemple, étant proposée, on pourra la réduire à une équation à la parabole ou à l'hyperbole solide, & à une autre qui sera une des sections coniques. Il faut tâcher ici de choisir un premier lieu qui soit tel que celui qui en résultera pour le second soit un cercle; ce qu'on pourra, je crois, toujours faire par la méthode des indéterminées. De même une équation du huitieme degré pourra se réduire à deux lieux, l'un du quatrieme degré, & l'autre du second, ou l'un & l'autre du troisieme. On trouve des exemples de ces choses dans les Livres qui traitent de la construction des équations (a).

C'est ici le lieu convenable de faire connoître une invention utile pour la construction des lieux géométriques du second ordre. *Descartes*, à la vérité, a donné pour cela une formule extrêmement générale, mais qui a ses embarras, soit par les opérations préliminaires qu'elle exige, soit par l'attention qu'il faut faire à la variété des signes. *M. Craig* me paroît avoir facilité cette partie essentielle de la construction des équations par des formules nouvelles qu'il publia en 1694 (b). Ces formules ne sont autre chose que l'équation de

(a) Voy. le Marquis de l'Hôpital, *Traité des sect. coniques & des lieux géom.* Hyacinthi Christophori, de constructione equatio-

num. Ozanam, de la constr. des équations.

(b) De fig. curvil. quadraturis, ac locis Geometricis. Lond. 1694. in-4°.

chacune des sections coniques, la plus compliquée qu'elle puisse être. Pour y parvenir, il suppose l'origine des abscisses à un point comme O, éloigné (fig. 62.) du sommet & de l'axe, d'une quantité indéterminée, qui peut être positive ou négative, & il prend les abscisses sur une ligne OP inclinée à une parallèle à l'axe d'une quantité aussi indéterminée. Il est facile de voir que ce cas renferme tous les autres possibles: car suivant que les quantités OQ, QS, & la raison de OT à OV s'anéantiront ou deviendront négatives, le point O tombera sur le sommet ou de l'autre côté de l'axe, ou au dedans de la courbe; l'angle de OP avec l'axe deviendra nul ou en sens contraire, ce qui contient toutes les combinaisons imaginables. Une équation quelconque étant ensuite proposée, on la compare terme à terme avec la formule générale, & la comparaison des coefficients donne la position de l'origine des abscisses & de l'axe. Cette méthode a paru à M. le Marquis de l'Hôpital avoir les avantages que nous lui attribuons. C'est pourquoi il l'a adoptée dans son *Traité des lieux géométriques*. Nous pouvons aussi indiquer à nos lecteurs curieux de s'en instruire plus à fonds, le *Cours de Mathématiques* de M. Wolf, où il la trouveront exposée avec beaucoup de netteté & de précision.

Nous ne devons pas omettre ici certaines observations importantes dans la construction des équations, & qui semblent avoir échappé aux Géomètres jusqu'à ce que M. Rolle en eût montré la nécessité (a). Personne ne doutoit que lorsqu'on avoit une équation déterminée à construire, en prenant un premier lieu arbitraire, & introduisant par son moyen dans l'équation proposée une seconde indéterminée, on n'eût deux lieux dont l'intersection devoit donner les racines demandées. Mais cela n'arrive pas toujours; au contraire il y a des cas où les lieux trouvés de cette manière ne se couperont point, & où il arrivera divers autres inconvéniens que M. Rolle parcourt dans son *Mémoire*. Ces défauts néanmoins ne doivent pas être imputés à la méthode, mais seulement à l'application mal-adroite de l'Analyste. S'il choisit pour le premier lieu une courbe dont la plus grande ordonnée

(a) Mem. de l'Acad. 1708, 1709.

soit moindre que la moindre des racines de l'équation à construire, ou qu'y ayant des racines négatives, il prenne une courbe qui n'a que des ordonnées positives, faut-il s'étonner que la méthode manque, & qu'elle soit sujette aux inconvéniens que lui reproche M. Rolle. Il y a donc des attentions à faire dans le choix du premier lieu, & même dans l'examen du second qui en provient. Mais si l'on suit le procédé de *Sluse*, tel que le développe son Auteur, ou M. *Wolf* qui l'a exactement exposé, on n'aura rien à craindre des inconvéniens dont nous avons parlé, parce que les premiers lieux de la combinaison desquels proviennent tous les autres, sont déduits de l'équation même à construire, & ne peuvent pas ne pas contenir les racines de cette équation (a).

Pour mettre fin à cet article, nous passerons rapidement sur diverses inventions ou écrits concernant la construction des équations. De ce nombre est la règle générale que *Baker* a donnée pour (b) les équations solides, par le moyen d'un cercle & d'une parabole, & qu'il nomme centrale. Elle ne diffère de celle de *Descartes* qu'en ce que celle-ci exige la suppression du second terme, au lieu que celle de *Baker* ne la suppose point. M. *Hallei* a ensuite montré (c) comment on peut construire une équation proposée par le moyen d'un cercle combiné avec une parabole donnée. On peut de même se servir de telle des sections coniques qu'on voudra, donnée d'espèce & de grandeur, pour construire une équation solide assignée. M. *Newton* construit toutes les équations solides (d) d'une manière très-élégante, en montrant qu'elles se réduisent à introduire dans un angle donné une ligne droite de grandeur déterminée, qui converge vers un point donné; ce qui est la manière dont l'ancien Géomètre *Nicomede* avoit construit le problème des deux moyennes proportionnelles. M. Jacques *Bernoulli* a donné une construction ingénieuse, ou une approximation géométrique & continuelle des équations solides par la règle & le compas. Elle peut être utile pour déterminer dans les approximations numériques, la racine de l'équation jusqu'à un

(a) Voyez un Mémoire de M. de la Hire de l'année 1710; l'introduction à la théorie des courbes de M. Cramer, chap. 17, & les remarques de M. Herman sur l'écrit de M. Rolle dans les *Miscell. Berol.* T. III.

(b) *Clavis Geom. Catholica.* 1684. in-4°.

(c) *Transf. Phil. ann.* 1687, n° 188.

(d) *Arithm. univ. App. de aquat. constructis linearis.*

certain degré d'exactitude ; ce qui est important pour arriver promptement à une valeur fort approchée. On peut aussi voir sur ce sujet quelques morceaux de M. Jean Bernoulli (a) qui dévoile les principes de cette approximation.

X I.

Sur la résolution numérique des équations.

Nous venons enfin à un des objets les plus importants de l'analyse , à la résolution numérique des équations. Nous sommes ici contraints de faire l'aveu humiliant que cette partie de l'Algebre n'est rien moins que fort avancée. Depuis *Tartalea & Ferrari*, qui résolurent les équations du troisieme & du quatrieme degré, c'est-à-dire, depuis plus de deux siècles, on n'a presque fait aucun progrès vers la résolution générale des équations. La fameuse difficulté connue sous le nom du cas irréductible, n'a pas même encore été surmontée, & cause tous les jours l'embarras des Analistes qu'elle oblige de recourir à des méthodes indirectes.

Il en est à peu près de cette partie de l'analyse comme du problème de la quadrature du cercle. Quoique le fonds de la question ne soit point encore entamé, elle ne laisse pas de nous présenter une multitude d'inventions & de recherches utiles. Au défaut d'une résolution générale, on a recouru aux approximations ; on a recherché les cas particuliers qui sont susceptibles de résolution ; on a enfin donné des méthodes qui dans la pratique tiennent entièrement lieu d'une solution complete , & qui sont même plus commodes que ne le seroient peut-être les formules qu'elle donneroit.

Viete a le premier recouru aux approximations, soit pour les équations des troisieme & quatrieme degrés, soit pour celles des degrés ultérieurs. Sa méthode pour le troisieme degré, lorsque le cas irréductible a lieu, est sans contredit ce qu'il y a de plus commode, & le jugement que nous en portons est confirmé par celui de M. *Hallei* (b). Il réduit, comme on l'a dit ailleurs, la résolution de l'équation à l'invention des trois cordes de trois arcs qui résultent de la trisection d'un arc donné, & de la circonférence ; ce qui donne à peu de frais les

(a) *Leff. calculi integ. ad fin. op. T. 112.*

(b) *Transf. Phil. ann. 1694, n°. 210.*

valeurs

valeurs différentes de l'inconnue jusqu'à un grand nombre de décimales. Nous renvoyons à ce que nous avons dit sur ce sujet dans un des Livres précédens. Quant à sa méthode générale pour l'extraction des racines de toutes les équations, qu'il appelle *Exegetice numerosa*, elle est aussi des plus ingénieuses. Mais elle a des difficultés & des embarras qu'*Harriot*, qui l'a beaucoup cultivée, n'a pu lever entièrement, & elle a cédé la place à d'autres plus commodes que nous indiquerons bientôt.

Viète, en remarquant que le terme connu d'une équation est le produit de toutes les valeurs différentes de l'inconnue, fournit encore un moyen de résolution pour toutes les équations qui ont quelque valeur rationnelle & en nombre entier. Nous le trouvons employé par les Analistes du commencement du dix-septième siècle, comme Michel *Coignet* d'Anvers, Albert *Girard*, &c. Cette sorte de résolution des équations a néanmoins reçu son principal jour des inventions d'*Harriot* & de *Descartes*. Comme nous les avons expliquées assez au long dans les premiers articles de ce Livre, nous ne jugeons pas à propos de nous répéter, & nous y renvoyons.

Mais cette méthode dans le cas même où les racines sont des nombres entiers, a ses embarras. Car il peut arriver que le dernier terme ait tant de diviseurs qu'il seroit extrêmement laborieux de les essayer tous; d'ailleurs il y a ici une sorte de tâtonnement que les Mathématiciens ont toujours réputé comme un défaut. C'est pour cela que les Analistes ont imaginé de rechercher les limites des équations, c'est-à-dire, entre quels termes sont renfermées la plus grande & la moindre des racines. *M. de Beaune* est le premier auteur de cette invention qui a été poussée plus loin par *M. Newton* dans son *Arithmétique universelle*: & elle est très-utile dans les cas où les racines cherchées ne sont pas beaucoup inégales entr'elles. Car l'on n'aura alors qu'un fort petit nombre de facteurs à essayer; & s'il arrive qu'aucun d'eux ne rende l'équation égale à zero, on pourra prononcer avec assurance qu'elle n'a point de racine rationnelle. Dans cette équation, par exemple, $x^5 - 2x^4 - 10x^3 + 31x^2 + 63x - 120 = 0$, dont le dernier terme a 16 facteurs, il y auroit 32 opérations à faire en les essayant positivement ou négativement. Mais la règle enseignée

par *Newton* apprend que les termes entre lesquels sont comprises les racines, sont 2 & — 3 : de sorte qu'il n'y a d'essais à faire que sur 1 ou — 1, ou — 2; & comme aucun de ces essais ne réussit, on doit être certain que l'équation ci-dessus n'a aucune racine rationnelle.

Nous avons dit à dessein que cette méthode sera très-utile lorsque les racines cherchées seront peu inégales entr'elles. Mais s'il arrivoit qu'elles le fussent beaucoup, comme si l'une étoit approchante du plus grand facteur du dernier terme, & l'autre du moindre, elle seroit de peu d'utilité, puisqu'alors presque tous les facteurs de ce dernier terme tomberoient entre les limites qu'on trouveroit. Il faut donc dans ce cas un autre moyen de diminuer la multitude des essais. En voici un qui est fort ingénieux, & qu'enseigne *Schooten* (a), qui en fait honneur à un *M. Wasseaer*. Il consiste à augmenter ou diminuer les racines de l'équation proposée d'un nombre donné, de l'unité, par exemple : or il est facile de voir que si une des racines de cette équation est un des facteurs de son dernier terme, ce facteur doit se retrouver augmenté ou diminué de l'unité parmi ceux du dernier terme de la nouvelle équation. Il faudra donc prendre tous les facteurs du dernier terme de cette nouvelle équation, les augmenter ou les diminuer de l'unité, au contraire de ce qu'on aura fait à l'égard de l'équation proposée; les seuls nombres qui seront les mêmes que les facteurs de celle-ci, pourront être ses racines. On en exclura par-là un très-grand nombre, & une seconde opération donnera souvent l'exclusion à la plupart de ceux que la première n'aura pas exclus, quelquefois à tous si l'équation proposée n'a aucune racine rationnelle : c'est ce qui arrive dans l'équation ci-dessus $x^5 + 2x^4$, &c. En diminuant la racine de l'unité, on trouve que de tous les diviseurs de 120, il n'y a que — 1. 2. 3, ou 20 qui puissent être racines de l'équation; & en augmentant cette même racine de l'unité, on ne trouve aucun de ces derniers, d'où l'on doit conclure que l'équation proposée n'a aucune racine rationnelle.

Lorsqu'on est assuré par l'examen ci-dessus qu'une équation n'a aucune racine rationnelle, il reste à tenter si elle ne seroit

(a) *Comm. in Cart. Geom. L. 111.*

point le produit de plusieurs équations complexes, ou dans le cas où elle seroit de dimension paire, s'il n'y auroit point quelque quantité complexe qui, ajoutée de part & d'autre de l'équation disposée d'une certaine manière, permît l'extraction de la racine de chaque membre. M. *Hudde* a choisi la première de ces deux voies dans son écrit intitulé, *de reductione equationum*. Il y donne un grand nombre de règles utiles pour discerner si l'équation proposée est réductible de la manière qu'on vient de dire. Il a aussi donné des tables des formes d'équations qui sont susceptibles de cette réduction, avec les diviseurs, soit simples comme $x + a$, soit complexes comme $x^2 \pm ax \pm b$, &c. qui peuvent les diviser, & qui en sont par conséquent les facteurs. M. *Wallis* nous apprend que tandis que M. *Hudde* s'addonnoit en Hollande à cette recherche, un de ses compatriotes, nommé *Merrey*, en faisoit autant en Angleterre. Mais ses écrits n'ont point vu le jour, ils ont été seulement déposés dans la Bibliothèque d'Oxford. *Wallis* en a extrait quelques tables ressemblantes à celles de M. *Hudde*, & il les a données dans son *Algebre*.

M. *Newton* a tenté la seconde des voies que nous avons indiquées plus haut ; il a cherché à réduire les équations, en ajoutant de part & d'autre quelque quantité complexe qui rendît chaque membre susceptible d'extraction de racine. Les règles qu'il a données pour cet effet, se voient dans son *Arithmétique universelle*. Mais elles sont si laborieuses, elles exigent tant d'essais, & le concours de tant de conditions particulières, qu'on ne peut guère les regarder que comme une curiosité d'analyse. Elles ont néanmoins cet avantage, qu'on peut appercevoir le plus souvent dès les premiers pas que la réduction n'est point possible ; ce qui épargne un travail superflu.

M. *Leibnitz* n'a pas moins travaillé que M. *Newton* à perfectionner cette partie de l'analyse, & ce qu'il dit dans une de ses Lettres écrite en 1676 (a), nous donne de grands motifs de regretter que ses méditations sur ce sujet n'aient pas vu le jour. « Je me suis, dit-il, fort occupé de la manière de trouver généralement les racines irrationnelles des équations, » ou de faire évanouir tous les termes moyens ; & il y a déjà

(a) *Comm. Epist.* p. 63, 64. & p. 95.

» un an au printemps passé que je communiquai à M. Huy-
 » ghens des essais de regles semblables aux formules de Car-
 » dan. Car j'avois une suite d'expressions semblables (pour
 » tous les degrés), dans laquelle étoient comprises ces formu-
 » les. Mais elles n'étoient pas générales au-delà du troisieme
 » degré. Je crois cependant avoir apperçu la vraie méthode
 » pour aller plus loin ; à la vérité il reste encore bien des arti-
 » fices à imaginer pour en venir à bout, ce que je laisse à
 » M. Tschirnhausen, qui est parvenu de son côté aux mêmes dé-
 » couvertes, & qui a même été au-delà.... Au reste de mes
 » méditations sur ce sujet suit un paradoxe assez singulier ;
 » c'est que toutes les équations des huitieme, neuvieme, di-
 » xieme degrés peuvent s'abaisser jusqu'au septieme, &c. . . .
 » Si quelqu'un avoit le courage d'en entreprendre le travail,
 » je lui enseignerois une méthode générale & infaillible de
 » trouver les racines de toutes les équations ».

Nous ignorons si M. Leibnitz ne promettoit point trop en
 annonçant ces dernieres découvertes ; il y a quelque lieu de le
 craindre. Il n'est pas rare de voir d'habiles gens sur la foi
 d'un calcul ou d'une méthode qui semble devoir réussir, se
 croire déjà en possession de ce qu'ils cherchent ; mais souvent
 des obstacles imprévus & insurmontables, ferment une route
 qui paroïssoit ouverte. M. Leibnitz eût peut-être été dans ce
 cas lorsqu'il auroit voulu mettre la dernière main à ses calculs.

Quoi qu'il en soit, il ne nous est parvenu de toutes ces in-
 ventions de M. Leibnitz, qu'une méthode fort ingénieuse
 pour le cas irréductible. Il résoud chacune des deux expres-
 sions radicales qui composent la formule de Cardan, en suite
 infinie, & il arrive que les termes qui renferment la quantité
 négative sous le radical du second degré, sont affectées de
 signes différens dans l'une & l'autre suite, de sorte qu'en les
 ajoutant, ces termes disparaissent, & il n'en reste que de réels
 qui composent une suite qui est la valeur de la formule. Ce
 que Leibnitz n'a fait qu'indiquer, a été davantage développé
 par M. Nicole dans les Mémoires de l'Académie de l'année
 1738. Cette méthode ajoutée à tant d'autres pour la résolu-
 tion approchée des équations cubiques lorsque le cas irréduc-
 tible a lieu, met dans un nouveau jour l'étendue des ressources
 de la Géométrie.

Nous devons à de *Moivre* une invention sur les équations, qui semble faire partie de celles dont *M. Leibnitz* disoit être en possession. Il nous a donné (*a*) des formules semblables à celles de *Cardan* pour quelques cas des équations de degrés quelconques. Qu'on ait, par exemple, cette équation $ny + \frac{n-1}{2,3} \times ny^2 + \frac{n-1}{2,3} \times \frac{n-2}{3,4} \times ny^3 + \&c. = a$, équation qui sera finie lorsque *n* sera un nombre impair, sa racine qui sera alors unique, sera $\frac{1}{2} \sqrt[3]{a + \sqrt{(aa+1)}} - \frac{1}{2} \sqrt[3]{-a + \sqrt{(aa+1)}}$: ainsi l'équation $5y + 10y^2 + 16y^3 = 4$, a pour racine, $\frac{1}{2} \sqrt[3]{4 + \sqrt{17}} - \frac{1}{2} \sqrt[3]{-4 + \sqrt{17}}$, ce qu'on trouve par le moyen des logarithmes être 0.4313 : que si au lieu de $nn-1$, &c, on avoit $1-nn$, &c, ce qui rendroit les termes alternativement positifs & négatifs, alors la formule au lieu de $\sqrt{(aa+1)}$, on auroit $\sqrt{(aa-1)}$. Il y a ici une analogie remarquable avec le cas semblable dans les équations cubiques. Dans ces dernières, si l'extraction ne peut pas se faire, les racines de l'équation peuvent être trouvées par la trisection de l'angle. Il en est de même dans les formes d'équations supérieures que nous considérons : si le cas irréductible a lieu, c'est-à-dire, si *a* est moindre que 1, il y aura autant de racines que le degré de l'équation contiendra d'unités, & elles pourront être exprimées par la multifsection d'un arc dont (1 étant le rayon), *a* sera le sinus.

M. Tschirnhausen a cru autrefois être en possession d'une résolution générale des équations. Il publia en 1684, dans les Actes de *Leipsick*, une méthode par laquelle il prétendoit faire évanouir tous les termes intermédiaires d'une équation quelconque ; ce qui la réduisoit à l'égalité simple de l'inconnue élevée à la plus haute puissance avec le terme connu. Rien n'eût été plus beau qu'une pareille méthode, mais il est à regretter que ce sçavant Géometre, par un effet de cette précipitation qui lui étoit assez ordinaire, se soit trompé. Quand même il n'y auroit point de parallogisme dans son procédé, ce que prétend le *P. Prestet* qui l'a examiné, le seul exemple qu'il donne de sa méthode sur une équation cubique, suffit pour montrer qu'elle n'a pas les avantages que lui attribue son Auteur : car

(a) *Transf. Phil.* ann. 1707, n°. 309. *Act. de Leipsick.* ann. 1709.

une des grandeurs qu'il lui est nécessaire de déterminer, se trouve égale à une expression sujette à devenir imaginaire, & qui le devient effectivement, lorsque le cas irréductible a lieu. A l'égard des équations d'ordre plus relevé, il est reconnu aujourd'hui qu'elle manque entièrement.

M. de Lagni est un de ceux qui ont le plus travaillé à la résolution générale des équations. On a de lui un volume entier sur ce sujet, qui a été joint aux anciens Mémoires de l'Académie avant 1699, sans compter quelques écrits insérés parmi les nouveaux (a). On ne peut s'empêcher d'y reconnoître des vues ingénieuses, mais elles ne l'ont point mené loin en ce qui concernoit son objet principal. C'est le jugement qu'en porte M. Halley (b), jugement qui me paroît tacitement confirmé par les Analistes. C'est aussi celui qu'on peut porter de l'ouvrage de M. Lalouber, intitulé *la résolution des équations*. M. Rolle est encore un de ceux qui se sont proposé cet objet. Il donne dans son *Algebre* imprimée en 1690, quelques règles pour trouver les racines rationnelles des équations lorsqu'elles en ont, ou pour approcher de plus en plus de leur valeur exacte lorsqu'il n'y en a aucune de cette espece. Mais ces règles ne sont pas assez commodés pour mériter une attention particulière parmi tant d'autres qu'on a pour cet effet. Sa méthode qu'il appelle *des Cascades*, & dont il se sert pour déterminer les limites des racines, mérite seule d'être remarquée. Elle est, à peu de chose près, la même que celle que Newton a donnée dans son *Arithmétique universelle*.

Il nous faut enfin faire connoître les méthodes que les Analistes ont imaginées pour déterminer du moins d'une manière approchée les racines des équations. C'est-là l'unique ressource qui reste lorsque toutes les méthodes de réduction n'ont point réussi. On est même, à bien dire, contraint d'y recourir dès qu'on est assuré que les racines de l'équation sont irrationnelles. Car, sans aller chercher un exemple plus composé que celui du troisieme degré, n'a-t-on pas une idée plus nette d'un nombre exprimé en fraction décimales, que d'une expression aussi enveloppée de radicaux que le sont les formules de Cardan, lors même que l'extraction de la racine est

(a) Ann. 1705, 1706.

(b) *Transf. Phil.* ann. 1694, n°. 210.

possible. La résolution générale des équations est sans doute à désirer, si on l'envisage dans la rigueur mathématique; mais il est fort probable qu'elle n'affranchiroit pas de la nécessité des approximations telles que les donnent les Analistes.

La méthode d'approximation, la plus générale est celle qu'ont donnée MM. *Newton*, *Hallei* & *Raphson*. Nous les joignons ensemble, parce qu'ils y sont venus tous les trois, ou par des voies différentes, ou à l'insçu les uns des autres. Mais M. *Newton* est celui à qui est dûe la première invention; car il la communiqua au D. *Barrow* dès l'année 1669, dans son écrit intitulé *Analysis per æquationum numero terminorum infinitas*. Voici en peu de mots le principe & l'esprit de cette méthode (a).

On suppose qu'on ait déjà la racine entière la plus approchée, c'est-à-dire, qui ne diffère de la véritable que de moins d'une unité; c'est-là la base de l'opération. On égale donc ce nombre plus une nouvelle inconnue, à celle de l'équation proposée, & on la substitue à sa place. On a une autre équation dont la racine est ce qu'il faudroit ajouter à la première racine pour avoir la valeur exacte. Mais comme on suppose que ce reste est fort petit, & au moins au dessous de l'unité, on en conclut que la valeur des termes les plus élevés est fort petite; & on les néglige, ce qui réduit l'équation au terme connu, & à celui où l'inconnue est au premier degré, à moins qu'on n'eût quelque doute que la première racine fût assez approchée. Dans ce cas on pourroit conserver aussi le terme où est la seconde puissance de l'inconnue; ce qui laisseroit une équation du second degré à résoudre. On cherche donc la racine de cette équation en fractions décimales, c'est ce qu'il faut ajouter à la première racine trouvée, ou

(a) Que l'équation soit $y^3 - 2y = y$
 $= 0$, & qu'on sçache que la racine entière
 la plus proche est 1. On supposera $1 + z$
 $= y$, & on substituera dans l'équation
 précédente cette valeur à y ; ce qui donnera
 $z^3 + 6z^2 + 10z - 1 = 0$. Comme
 z est fort petit, on néglige les deux
 premiers termes; on a donc seulement
 $10z = 1$, ou $z = \frac{1}{10}$, ou 0.1. Mainte-
 nant comme 0.1 n'est que la racine ap-
 prochée de l'équation z^3 , &c. qu'on fasse

$0.1 + u = z$, & qu'on procède comme
 ci-dessus, on a l'équation $u^3 + 6.3u^2 +$
 $11.23u + 0.061 = 0$, dont on ne
 considère que les deux derniers termes qui
 donnent $u = -0.0054$. Qu'on fasse donc
 encore $-0.0054 + r = u$. On trouve
 par un procédé semblable, $r = -0.$
 00004853 ; qu'on ajoute enfin toutes les
 parties positives, & qu'on en ôte la somme
 des négatives, on trouve $y = 1.07955147$.

ce qu'il faut en soustraire, suivant que le signe qui affecte ces fractions est positif ou négatif. Si ce degré d'exactitude ne suffit pas, il faudra reprendre la seconde équation entière, & la traiter comme on a fait la première; ce qui donnera une troisième équation, qui deviendra du premier degré, en négligeant tous les termes au dessus. Sa résolution donnera de nouveaux chiffres à ajouter à la fraction décimale qui exprime la racine cherchée, & ainsi de suite. En trois opérations, *M. Newton* trouve que la racine de cette équation $y^3 - 2y - 5 = 0$, est en fractions décimales, 2.09455147 +, ce qui est vrai jusqu'au neuvième chiffre.

Des deux méthodes que *M. Halley* a données pour les approximations des équations, l'une est fort ressemblante à celle que nous venons de décrire; elle en diffère seulement en ce qu'il revient toujours à la première équation proposée, en substituant à l'inconnue la valeur de la racine de plus en plus approchée & augmentée d'un reste inconnu; ce qui donne à chaque opération, de nouvelles décimales & une valeur plus exacte (a). Dans la seconde, il conserve les termes où l'inconnue est au second degré, mais par un moyen ingénieux dont il fait honneur à *M. de Lagni*, il réduit encore toute l'opération à une seule division. *M. Jean Bernoulli* se sert d'une semblable méthode pour le même effet (b).

La méthode que *Raphson* a suivie diffère encore fort peu de celle de *Newton* (c); il lui a seulement donné quelques degrés de facilité, par certaines tables qui, sur l'inspection seule d'une équation d'un degré quelconque, font connoître le numérateur & le dénominateur de la fraction qui est le reste à ajouter à la racine déjà approchée. Comme le Livre de cet Analyste ne peut manquer d'être rare dans ces contrées, nous indiquerons à ceux qui voudront connoître son procédé, les Œuvres de *Wallis*, T. II.

La méthode précédente n'est pas la seule que possèdent les Analystes pour les approximations des racines des équations. La fécondité des Mathématiques, & la variété de leurs ressources, se soutiennent ici comme partout ailleurs. *M. Tailor*

(a) *Transf. Phil.* n°. 210, ann. 1694.

(b) *Lect. calculi integ.* Lect. 13.

(c) *Analys. aquat. univers.* Lond. in-4°. 1690.

a donné pour ces approximations une nouvelle regle, qui est fondée sur sa théorie des *Incrémens* (a). Nous finirons par en indiquer deux de l'invention de M. Thomas *Simpson*, qui sont fort ingénieuses, & qui approchent fort rapidement. L'une suppose le calcul différentiel, mais elle n'en est pas pour cela d'un usage moins facile, & elle s'applique aussi à trouver à la fois les valeurs de deux inconnues données par deux équations (b). La seconde suit d'une méthode d'approximation qu'il donne pour les suites infinies, & est également fort commode (c). Dans l'impossibilité d'exposer toutes ces choses, nous invitons les lecteurs à recourir aux écrits de ces sçavans Géomètres.

Il est important dans l'analyse des équations de pouvoir reconnoître le nombre de racines imaginaires qu'elles contiennent, sans être obligé de recourir à leur résolution qui est, comme nous l'avons vu, sujette à tant de difficultés. On connoît, dans les équations cubiques, ce qui indique les racines imaginaires, & comme elles ne peuvent pas être plus de deux, on a tout ce qu'on peut desirer dans ce cas particulier. Mais cette distinction est beaucoup plus difficile dans les équations de degrés plus relevés. M. *Newton* a tenté d'y parvenir, & a donné pour cet effet dans son *Arithmétique universelle*, une regle assez simple, mais encore fort imparfaite. Ce motif a excité divers Analystes à faire des efforts pour y suppléer. MM. *Maclaurin* (d) & *Campbell* (e) y sont parvenus, & ont donné des regles plus parfaites que celles de *Newton*. M. l'Abbé de *Gua* a aussi travaillé sur ce sujet (f); & enfin M. *Fontaine* semble avoir donné tout ce qu'on peut attendre de plus parfait sur cette matiere (g). Sa méthode ne se réduit même pas à la simple découverte de la forme & de l'espece de racines dans toutes les équations : elle touche de fort près à leur résolution complete; & nous croyons effectivement avec son Auteur, que quand il nous aura mis en possession des tables qui sont nécessaires pour la pratiquer, elle ne laissera guere plus rien à desirer sur cette matiere.

(a) *Transf. Phil. ann.* 1717.(b) *Essais on various subjects*, p. 81, &c.(c) *Mathem. dissertations*, p. 102.(d) *Transf. Phil. ann.* 1726 & 1729.(e) *Ibid. ann.* 1728.(f) *Mem. de l'Acad. ann.* 1741.(g) *Ibid. ann.* 1747.

Un autre point important de la théorie des équations concerne la règle de *Descartes* pour la distinction des racines positives & négatives. Cette règle n'étoit point démontrée, & sa vérité n'étoit établie que par induction. *M. de Gua* en a donné une démonstration analytique qu'on lit dans les Mémoires de l'Académie de 1741. Toutes ces choses sont d'une nature à ne pouvoir être qu'indiquées ici ; les lecteurs doivent recourir aux sources que nous avons soin de leur montrer en même temps.

XII.

Nous croyons ne pouvoir pas mieux terminer ce Livre qu'en faisant connoître quelques-uns des principaux ouvrages dans lesquels on peut s'instruire des matieres dont nous venons de traiter l'histoire. Celui qui mérite à plusieurs titres le premier rang, est l'*Arithmetica universalis* de *M. Newton*. Il suffit d'en nommer l'Auteur, pour en faire concevoir la plus grande idée. Ce sont les leçons que ce grand homme donnoit à Cambridge, tandis qu'il y occupoit une Chaire de Mathématiques. À la vérité, nous ne conseillerons pas cet ouvrage à ceux qui ne sont point encore initiés dans l'Algebre & dans l'Analyse appliquée à la Géométrie. Mais ceux qui s'y sont déjà familiarisés dans d'autres Livres élémentaires, ne sçau-roient mieux faire que d'entreprendre la lecture de celui-ci, & nous leur dirons avec confiance, *nocturnâ versate manu, versate diurnâ*. On doit cependant avertir qu'il y a dans cet ouvrage différens endroits qui sont de nature à ne pouvoir être entendus que par des personnes déjà profondes dans l'analyse : telles sont diverses méthodes nouvelles sur l'invention des diviseurs, sur la détermination des limites & du nombre des racines imaginaires dans les équations, &c. C'est pourquoi il seroit à désirer que quelque habile Analiste entreprît un Commentaire sur ces endroits épineux. Un Auteur Italien a donné, il y a quelques années, un ouvrage sous ce titre ; mais on peut lui appliquer ce qu'on a dit de bien des Commentateurs, *in re difficili mutus* : ce Commentaire est encore à exécuter. Des trois éditions que je connois de l'Arithmétique universelle de *Newton* (a), la dernière me paroît la préférable. On trouve à sa suite

(a) *Lond. 1707. in-8°. Ibid. 1712. in-8°. Lugd. Bat. in 4°. 1732.*

l'utile Recueil de diverses piéces extraites des *Transaétions Philosophiques*, sur la résolution, soit géométrique, soit numérique des équations, qui tiennent lieu de Commentaire ou de supplément à certains endroits de cet ouvrage.

On a fait cas vers la fin du siècle passé des *Elémens de Mathématiques* du P. *Prestet*. Ils contiennent effectivement beaucoup de bonnes choses, mais ils pèchent par trop de prolixité. C'est aussi le défaut qu'on peut imputer à l'*Analyse démontrée* du P. *Reynau*, livre néanmoins très-estimable à plusieurs autres égards. On a aujourd'hui divers Traités, où l'on voit élargir plus de précision, & que je conseillerai plus volontiers; telles sont l'Algebre du fameux aveugle *Saunderson*, nouvellement traduite en François (in-4°.); celle du célèbre Géomètre M. *Maclaurin*, donnée aussi il y a quelques années dans notre Langue, avec diverses additions utiles du Traducteur. Nous citerons enfin les *Elémens d'Algebre* de M. *Clairaut*: cet ouvrage que nous ne sçaurions mieux comparer pour la petitesse du volume, & l'excellence des choses, qu'à l'*Arithmétique universelle* de *Newton*, mérite d'être conseillé à tous ceux qui, doués de facilité, veulent faire des progrès profonds en Algebre, & se familiariser bientôt à ses plus grandes difficultés.

La plupart des ouvrages que nous venons d'indiquer ne traitent que de l'Algebre pure: en voici qui ont pour objet l'Algebre mixte ou appliquée à la Géométrie. Parmi ceux-ci nous donnerons le premier rang dans l'ordre d'instruction à celui de M. *Guisnée*, intitulé l'*Algebre appliquée à la Géométrie*, (in-4°. 1704). De là on peut passer à l'excellent *Traité des Sections Coniques, & des lieux géométriques*, de M. le Marquis de l'Hôpital. Le nom de son Auteur & le cas qu'en font depuis un demi-siècle tous les Mathématiciens, suffisent pour en faire l'éloge. Les *Institutions analytiques* (a) de Mademoiselle *Agnesi*, méritent aussi une place distinguée dans cette indication des meilleurs Livres sur l'analyse. Les lecteurs ne verront pas sans étonnement qu'une personne d'un sexe si peu fait pour se familiariser avec les épines des Sciences, ait pénétré aussi profondément dans toutes les parties de l'analyse, soit ordinaire,

(a) *Istituzioni analitiche, ad uso della gioventù Italiana.* Mil. in-4°. 2. vol.

soit transcendante. Ceux qui possèdent les *Elementa Mathematicos universalis* de M. Wolf, peuvent s'épargner la peine de recourir presque à aucun autre Livre. On y trouve rassemblé avec choix & avec précision presque tout ce qu'il y a de plus remarquable & de plus important dans l'Algebre, soit pure, soit appliquée à la Géométrie, de sorte qu'on peut passer delà immédiatement à la lecture des Livres les plus difficiles. Nous pourrions citer encore divers autres ouvrages dignes d'éloges sur ces matieres, si notre objet étoit ici d'entrer dans ce détail. Nous avons cru devoir nous borner à un petit nombre, & à ceux où l'on peut puiser une connoissance plus universelle de toutes les parties de l'analyse.

Fin du Livre II.





HISTOIRE DES MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Qui comprend l'Histoire de ces Sciences pendant
le dix-septième siècle.*

LIVRE TROISIÈME.

Progrès de l'Optique jusques vers le milieu du
dix-septième siècle.

SOMMAIRE.

- I. Kepler explique la manière dont on aperçoit les objets. Description de l'organe de l'œil. Explication des principaux phénomènes de la vision. Autres traits de l'Astronomie optique de Kepler.
- II. Invention du Télescope. Manières différentes dont on la raconte. Pièces curieuses sur ce sujet. Des diverses espèces de Télescopes, & à qui elles sont dûes.
- III. Des Microscopes,

& ce qu'on sçait sur leur invention. IV. *Kepler publie sa Dioptrique, où il examine les foyers des verres lenticulaires, & la cause des effets des Télescopes. Explication de ces effets & de ceux des Microscopes.* V. *Découverte de la loi de la réfraction par Snellius.* VI. *Descartes tente de la démontrer. Querelle élevée entre lui & Fermat à ce sujet, & comment elle se termine. Idée abrégée des tentatives faites par d'autres Philosophes pour rendre raison de cette propriété de la lumière.* VII. *Nouvelles vues de Descartes sur la perfection des Télescopes. Ses découvertes sur la forme des surfaces propres à rompre la lumière.* VIII. *Il perfectionne l'explication de l'arc-en-ciel ébauchée par Antoine de Dominis.*

I.

Nous touchons enfin à une partie de notre ouvrage propre à délasser les lecteurs de la contention d'esprit qu'ont exigé d'eux les Livres précédens. Des objets d'une nature plus agréable & plus accessible vont nous occuper dans celui-ci. La découverte de la maniere dont se fait la vision & ses principaux phénomènes, l'invention des Télescopes & des Microscopes, & la cause de leurs effets, la loi de la réfraction, & les tentatives faites pour en rendre raison, l'explication de l'iris, sont les matieres principales qu'il doit offrir. De pareils objets ont droit d'intéresser, je ne dis pas seulement les Mathématiciens, mais tous ceux pour qui les connoissances naturelles ont quelque attrait.

*Découverte
du mécanisme
de la vision.*

La maniere dont se fait la vision, c'est-à-dire, dont on aperçoit les objets, étoit encore un mystere à l'époque où nous a amené le volume précédépt. *Porta & Maurolicus* avoient touché d'assez près à la vérité; mais sur le point qu'ils étoient de la saisir, ils avoient malheureusement échoué. Cette intéressante découverte étoit réservée au commencement du dix-septieme siecle, & à *Kepler*. Ce grand homme rassemblant les traits de lumière que lui fournissoient ces deux Physiciens, dévoila enfin ce mystere. Il reconnut le vrai usage du crystalin & de la rétine, l'existence des images qui se peignent sur celle-ci, & leur inversion, les causes de la distinction & de la confusion avec laquelle on, aperçoit les objets. Il expliqua

toutes ces choses dans son *Astronomie pars Optica*, ouvrage dans lequel il ne faut pas chercher cette précision qui caractérise ceux de notre siècle, mais qui est plein d'idées neuves & dignes d'un homme de génie. Avant que d'entrer dans des détails sur le mécanisme de la vision, donnons une idée de l'organe qui en est l'instrument.

L'œil est un globe creux dont l'enveloppe est formée de trois tuniques ou membranes. La première est celle qu'on nomme la sclérotique; elle est une production de la dure-mère, la plus extérieure de celles qui revêtent le cerveau. La choroïde qui est au dessous, provient de la pie-mère ou de la seconde membrane dont le cerveau est enveloppé. Elles sortent du crâne, enveloppant la partie vraiment nerveuse du nerf optique, qui s'épanouissant en quelque sorte, tapisse l'intérieur de la choroïde, d'un tissu de filamens nerveux, mêlés avec des vaisseaux sanguins; ce qui lui donne la ressemblance d'un réseau, & lui a fait donner le nom de la rétine. C'est-là la troisième des membranes qui forment l'enveloppe de l'œil, & c'est dans elle que réside le sentiment de la vision (a).

La partie antérieure de la sclérotique est transparente, & forme ce qu'on nomme la cornée: celle-ci est portion d'une moindre sphere, de sorte que l'œil regardé de profil forme dans cet endroit une petite éminence. Au dessous de la cornée, on aperçoit un petit diaphragme, ou cercle percé dans son milieu d'un trou circulaire; c'est ce qu'on nomme l'uvée, ou l'iris à cause de ses couleurs. L'uvée est formée d'un entrelassement de fibres musculuses, les unes circulaires & concentriques, les autres droites & disposées comme les rayons d'un

Fig. 62.

(a) Deux hommes célèbres du siècle passé, M. Pecquet & M. Mariotte, ont discuté si la rétine étoit véritablement l'organe de la vue. M. Pecquet tenoit pour l'affirmative; M. Mariotte étoit d'un avis contraire, & prétendoit que c'étoit la choroïde. Il seroit trop long d'examiner leurs raisons. Mais malgré celles de M. Mariotte, qui sont fort ingénieuses, la rétine est restée en possession d'être l'organe qui transmet à l'ame l'impression de la lumière; & je n'hésite point à regarder l'opinion contraire comme absolument

insoutenable. Quel peut être l'usage d'une partie presque toute nerveuse comme la rétine, si ce n'est de transmettre l'impression des objets extérieurs. Il ne s'auroit y avoir sur cela de division entre les Physiologistes qui savent par mille expériences décisives, que c'est uniquement dans les nerfs & les parties qui en sont les plus composées, que réside le sentiment. On peut voir les principales pièces de cette contestation dans le Recueil des Œuvres de M. Mariotte.

cercle, par le jeu desquelles l'ouverture dont nous venons de parler se contracte ou s'élargit. La partie postérieure de l'iris est toujours teinte dans l'homme d'une mucofité noire propre à obscurcir l'intérieur de l'œil en absorbant tous les rayons latéraux. Dans l'endroit où l'uvée se sépare de la sclérotique, elle lui est fortement attachée par un ligament qu'on nomme ciliaire, & que quelques Opticiens physiologistes soupçonnent être un muscle dont la contraction ou le relâchement sert à augmenter ou à diminuer la convexité de la partie antérieure de l'œil pour l'accommoder à la différence des objets proches ou éloignés (a). Quoi qu'il en soit, de ce ligament partent une multitude de filets appelés *processus ciliaires*, qui servent à soutenir le cristallin dont nous parlerons tout à l'heure. Le nerf optique n'est point, comme le représentoient les anciens Opticiens, implanté directement vis-à-vis le trou de la prunelle, mais un peu en dedans & plus haut, comme le montrent l'expérience & la position du trou par lequel il sort du crâne dans l'orbite de l'œil.

Cette concavité que nous venons de décrire est remplie de trois humeurs, l'aqueuse, la cristalline & la vitrée. La vitrée qui paroît de la consistance de la glaire d'œuf, est néanmoins une humeur très-limpide & très-fluide, mais qui est renfermée dans une multitude de petites capsules; ce qui lui donne cette apparence. Elle occupe le fond de l'œil, & applique la rétine contre la choroïde. Le cristallin est comme une petite lentille, renfermée dans une membrane très-transparente nommée l'arachnoïde, & logée dans une concavité de l'humeur vitrée, comme la pierre d'une bague dans son châton. L'humeur aqueuse occupe la chambre antérieure de l'œil, qui est séparée en deux par la cloison de l'uvée. Six muscles, quatre droits, savoir un supérieur, un inférieur avec deux latéraux, & deux obliques ou dont la direction est en diagonale, enveloppent ce globe par leurs expansions membraneuses, & servent à ses mouvemens. Le devant de l'œil est enfin recouvert d'une membrane blanche très-déliée, qu'on nomme *la conjonctive*, & qui est une production

(a) Voyez M. Jurin, *Diff. on distinct and indistinct vision*. A la fin de l'Optique de M. Smith.

de celle qui revêt l'intérieur de l'orbite. Telle est la conformation de cet admirable organe ; nous passons à ce qui concerne plus particulièrement notre objet.

L'exemple d'une chambre obscure dont l'ouverture est garnie d'un verre convexe , est extrêmement propre à expliquer la manière dont se fait la vision. La prunelle dans l'œil est l'ouverture de la chambre , le crystallin en est le verre , & la rétine est le carton ou la muraille blanche où se peignent les objets. L'œil est seulement une chambre obscure plus composée. Les rayons de lumière émanés du même point , en tombant sur la cornée & en pénétrant l'humeur aqueuse , y éprouvent une réfraction qui commence à les faire converger. Une partie est reçue par l'ouverture de la prunelle , & tombe sur le crystallin. Ce corps lenticulaire les rompt davantage & les rend plus convergens. Ils sortent du crystallin , & ils éprouvent une nouvelle réfraction en passant dans l'humeur vitrée : à l'aide de toutes ces réfractions , ceux qui viennent d'un même point de l'objet , si l'œil est bien conformé , se réunissent fort exactement dans un autre , & peignent sur la rétine l'image de ce point. Ainsi tous les cônes de rayons partis des différents points de l'objet , forment sur la rétine son image , & elle est renversée , comme le reconnut enfin *Kepler* , après s'être long-temps & vainement tourmenté pour la redresser (a). On s'assure facilement de tous ces faits par l'expérience. On prend un œil d'animal récemment mort , & l'ayant dépouillé par derrière de ses tuniques sans endommager la rétine , on le présente à l'ouverture de la chambre obscure. On voit tous les objets extérieurs s'y peindre renversés avec une vérité ravissante.

En possession de ces faits , il ne nous sera plus difficile de rendre compte de la manière dont nous appercevons les objets. Nous ne nous arrêterons point avec la plupart des Auteurs à ces images si ressemblantes qui se peignent sur la rétine. Ce seroit supposer que l'ame les y contemplerait comme dans un miroir qui les lui représenteroit ; ce qui seroit ridicule & puérile. Il faut rechercher la cause de la vision dans l'impression que chaque cône de lumière exerce sur le filet nerveux qu'il

(a) *Astron. Optica.* p. 205, 206.
Tome II.

atteint par son sommet. On ne doit point s'étonner que la lumière, malgré sa subtilité extrême, puisse faire impression sur les nerfs, puisque portée à un certain degré de densité elle est capable d'exciter une sensation douloureuse sur les mamelons nerveux de l'organe du tact. On peut par conséquent supposer dans les filamens de la rétine une telle sensibilité, que l'action de la lumière puisse les ébranler. L'ame, quelle que soit la nature de son union avec le corps, attentive à cet ébranlement, sera affectée d'une certaine sensation, & reconnoîtra la présence de la lumière, comme elle reconnoît les autres qualités des corps par celui des nerfs destinés aux autres organes. On peut aussi concevoir, & il est probable, qu'elle est avertie de la différente grandeur des objets par l'éloignement des filets de la rétine qui reçoivent les rayons extrêmes; de l'intensité de la lumière par la vivacité de l'ébranlement qu'elle excite; des couleurs par la nature de cet ébranlement différent, sans doute, suivant la différence des couleurs; de la situation des objets par celle des filets qui en transmettent l'impression. La fameuse question pourquoi les images étant peintes renversées sur la rétine, on voit néanmoins les objets droits, n'est, à mon gré, qu'une question puérile. Nous ne jugeons du droit & du renversé que par comparaison à la position de notre corps, & à la situation accoutumée des objets. Dès que nous avons commencé à faire usage de nos sens, nous avons pris l'habitude de joindre à l'ébranlement d'un filet supérieur de la rétine, l'idée d'un objet inférieur ou plus voisin de nos pieds. Ainsi demander pourquoi les images étant renversées dans l'œil, les objets nous paroissent droits, c'est demander pourquoi nous voyons les objets comme nous avons accoutumé de les voir. Un aveugle né, à qui la lumière seroit subitement rendue, ne verroit d'abord ni près, ni loin, ni haut, ni bas. Ce fut le cas de celui à qui *Chefelden* leva la cataracte; il ne commença à juger des positions & des éloignemens, qu'après avoir palpé les objets. *Descartes* se sert de la comparaison d'un aveugle qui tient deux bâtons croisés, & qui par l'impression de la main gauche juge que l'objet est à droite, & au contraire. Cette comparaison est ingénieuse, & répond assez bien à la difficulté, pourvu qu'on remarque que ce n'est pas par la nature du tact que cet aveugle rapporte l'impression exercée

sur la main gauche à un objet placé à droite, mais par l'habitude qu'il a contractée d'en juger ainsi. Sans cette habitude, semblable à l'aveugle de *Chefelden*, il sentiroit ; mais il ne pourroit porter aucun jugement sur la situation de l'objet qui l'affecteroit.

La distinction avec laquelle nous appercevons un objet dépend de celle avec laquelle son image est peinte dans l'œil. Si chacun des cônes formés par les réfractions de l'œil, porte exactement sa pointe sur la rétine, toutes les parties de l'objet & ses bords seront exactement terminés ; l'on verra l'objet distinctement. Mais si cette pointe tombe en avant ou en arrière, cette image sera confuse, comme dans la chambre obscure si la muraille où se peignent les objets est trop voisine ou trop éloignée du verre : dans ce cas on ne voit que confusément. Il est donc essentiel pour la vision distincte que l'œil soit tellement conformé que la réunion des rayons visuels ne se fasse ni trop près, ni trop loin, mais exactement sur la rétine.

Ceci nous conduit naturellement à la cause des défauts qu'on remarque dans les différentes vues. Il y a des hommes qui n'aperçoivent les objets qu'à de très-petites distances, & d'autres qui ne voient distinctement que les objets éloignés. Ce dernier défaut est ordinairement celui des vieillards, & l'on nomme par cette raison *presbites*, ceux qui ont l'organe de la vue ainsi conformé : les autres sont nommés *myopes*. Dans les *presbites*, la cornée ou le cristallin trop aplatis ne rompent pas assez la lumière, ou peut-être quelque conformation particulière rend la rétine trop proche du cristallin. Delà il arrive que les rayons partis d'un objet voisin, & par conséquent trop divergens, ne se réunissent qu'au-delà de la rétine ; mais s'il est extrêmement éloigné, de sorte que les rayons qui partent de chacun de ses points soient sensiblement parallèles, le degré de réfraction qu'ils éprouveront dans cet œil, sera suffisant pour les faire converger & se réunir précisément sur la rétine. L'art supplée à cette disposition de la nature ou de l'objet, par le moyen d'un verre convexe. Ce verre rendant les rayons émanés des objets moins divergens ou parallèles, les rend propres à se réunir précisément sur la rétine, & voilà pourquoi les verres de cette forme sont utiles à ceux qu'on nomme *presbites*.

Le défaut des myopes est l'effet d'une cause toute contraire. Si les humeurs de l'œil sont trop réfringentes, la cornée ou le le cristallin trop convexes, ou la rétine trop éloignée, les rayons se réuniront avant que de l'atteindre, & n'y peindront qu'une image confuse. On remédiera à ce défaut par un verre concave, qui faisant diverger ces rayons, retardera leur réunion, & rendra l'image distincte.

L'explication de la manière dont se fait la vision n'est pas le seul mérite de l'ouvrage de *Kepler*. Il nous présente divers autres objets dignes d'être indiqués. Tels sont la solution du problème d'*Aristote* sur la rondeur de la lumière du soleil passant par un trou d'une forme quelconque, & projetée à une certaine distance; la cause de la dilatation du diamètre apparent de la lune & de tous les corps lumineux placés sur un fond obscur, aussi-bien que de sa contraction dans les éclipses de Soleil; l'examen du principe jusque-là reçu sur le lieu de l'image dans les miroirs sphériques, lieu que l'on plaçoit dans le concours de la perpendiculaire d'incidence avec le rayon réfléchi. *Kepler* montre qu'on s'étoit trompé jusqu'alors, & que ce principe a besoin de restriction. Il conclut dans le même ouvrage à priori (a), l'ellipticité apparente du Soleil voisin de l'horizon, découverte vulgairement attribuée au P. *Scheiner*. On y trouve encore diverses observations curieuses d'Astronomie-Optique, comme sur la forme de la lumière du soleil rompue par l'atmosphère de la terre, & projetée au travers de son ombre, d'où naissent quelques phénomènes singuliers des éclipses que *Kepler* explique fort bien. Mais il fût moins heureux à d'autres égards: on le voit faire bien des efforts & se tourner de bien des manières pour découvrir la loi de la réfraction. Il tente quantité de rapports, qu'il compare avec la Table dressée par *Vitellion*, & celle des réfractions astronomiques donnée par *Tycho*. Mais s'en tenant toujours à chercher ce rapport entre la réfraction elle-même, & le sinus ou la sécante de l'angle d'inclinaison, il manqua le véritable; & M. *Flamsteed*, qui lui fait honneur de la découverte de ce rapport (b), s'est assurément trompé. *Kepler* ne fût pas plus heureux dans la recherche d'un autre

(a) Pag. 131.

(b) *Hist. celestis proleg.*

problème optique , sçavoir celui de déterminer la surface réfringente qui rendra les rayons partis d'un point , parallèles , ou convergens vers un point donné. Le principal élément de cette recherche lui manquoit , aussi-bien que les secours géométriques qu'elle exige. Ainsi il n'est pas surprenant qu'il y ait totalement échoué.

I I.

S'il est quelque invention qui ait droit à notre admiration , c'est sans doute celle du *Télescope* & du *Microscope*. Transportons-nous dans les siècles privés de ces admirables instrumens ; qu'eussent dit les Philosophes mêmes , si on leur eût annoncé qu'il viendrait un jour , où à l'aide de quelque matiere transparente artificiellement travaillée , on rapprocheroit les objets les plus éloignés , on grossiroit les plus petits , au point de reconnoître avec distinction toutes leurs parties. Sans doute ils eussent regardé cette annonce comme une chimere. C'est cependant ce qu'a vu le commencement du siècle passé , & ce dont nous sommes aujourd'hui témoins tous les jours. Quoi de plus propre à apprendre à l'esprit humain à ne se point trop défier de ses forces , de celles du temps & du hazard.

Il est très-certain que le *Télescope* fut inconnu à l'Antiquité. Le plus ancien monument qu'on ait cité pour en reculer l'époque au-delà du commencement du dix-septieme siècle , est un vieux manuscrit cité par le P. *Mabillon* , dans son *Voyage d'Allemagne* (a) , où l'on voit un *Ptolémée* mirant à un autre à travers un tube composé de plusieurs tuyaux mobiles & rentrans les uns dans les autres. On en a conclu que c'étoit un *Télescope* , & que cet instrument étoit connu au temps où ce manuscrit a été écrit ; ce qui paroît être vers le milieu du treizieme siècle. Cependant , malgré ce que cette autorité a de spécieux , on n'a pu encore se persuader qu'un instrument aussi merveilleux ait resté si long-temps enfoui dans l'obscurité , & l'on a mieux aimé penser que ce tube n'étoit autre chose qu'une sorte de dioptré propre à écarter les rayons latéraux. D'ailleurs pour discuter cette autorité , il faudroit avoir une

*Découverte,
du Télescope.*

(a) Pag. 46.

représentation fidelle de ce dessein. Il n'est pas rare de voir des Sçavans épris d'une découverte qu'ils croient avoir faite , trouver dans un passage ce qui n'y est pas ; il peut de même se faire ici que le Sçavant Bénédictin cité ci-dessus , ait un peu exagéré la ressemblance de l'instrument que présente le dessein dont nous parlons , avec un Télescope.

Si nous en croyons l'opinion communément reçue , c'est au hazard que nous devons le Télescope. *Descartes* , qui écrivait dans le pays même qui l'avoit vu naître , étoit de ce sentiment. Il commence presque sa Dioptrique par cet aveu humiliant : après un court éloge du Télescope , il continue en ces termes : « Mais à la honte de nos Sciences , cette invention » si admirable n'a premièrement été trouvée que par l'expérience & la fortune. Il y a environ trente ans qu'un nommé » Jacques *Metius* , homme qui n'avoit jamais étudié , bien » qu'il eût eu un pere & un frere qui ont fait profession de » Mathématiques , mais qui prenoit plaisir à faire des miroirs » & des verres brûlans , ayant à cette occasion des verres de » différentes formes , s'avisâ de regarder au travers de deux , » dont l'un étoit convexe , l'autre concave ; & il les appliqua » si heureusement au bout d'un tuyau , que la premiere des lunettes dont nous parlons en fut composée ».

Quelques Auteurs peu contents de cette origine du Télescope , ont cherché , ce semble , à la rendre encore plus humiliante pour les Sciences & pour l'esprit humain. Les enfans d'un Lunettier de Middelbourg , disent-ils , se jouant dans la boutique de leur pere , s'aviserent de regarder le coq de leur clocher avec deux verres , l'un convexe , l'autre concave ; & par hazard ces deux verres se trouvant à la distance convenable , ils le virent fort grossi & fort rapproché. Ils firent part de leur surprise à leur pere qui , pour rendre l'expérience plus commode , les disposa d'une maniere stable sur une planchette. Bientôt un autre les adapta aux extrémités d'un tuyau qui écartant la lumière latérale , fit paroître les objets plus distinctement. Un troisieme rendit les tuyaux mobiles & rentrans l'un dans l'autre. Ainsi prit naissance le Télescope qui , tourné peu après vers le Ciel , y fit appercevoir les phénomènes les plus merveilleux , que les Artistes & les Sçavans s'empresferent de perfectionner , & qu'on a enfin porté aujourd'hui à un point de perfection surprenant.

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. III.* 167

Un Auteur du milieu du siècle passé (a), a fait des efforts pour retrouver les traces de cette invention , & la revendiquer à ses véritables Auteurs. Il rapporte cinq témoignages juridiques , & une Lettre d'un Envoyé des Etats d'Hollande , qui jettent quelque lumière sur ce sujet. De ces cinq témoignages , il y en a deux qui font honneur du Téléscope à un certain Zacharie Jans , Lunettier de Middelbourg. Ils diffèrent à la vérité dans les dates : le premier , qui est celui du fils de Zacharie , en fait remonter l'époque jusqu'en 1590 , & celui de la sœur ne la recule que jusques vers 1610. Mais les trois autres ne disent mot de Zacharie , & adjugent l'invention dont il s'agit , à un certain Jean Lapprey , Lunettier de la même ville.

La lettre de M. Borel contient divers faits singuliers & dignes de trouver place ici. Cet Envoyé des Etats raconte qu'il a connu particulièrement ce Zacharie Jans , dont nous avons parlé plus haut , ayant joué souvent avec lui dans son enfance , & ayant été fréquemment dans la boutique de son pere ; qu'il a oui dire plusieurs fois qu'ils étoient les inventeurs du Microscope ; qu'étant en Angleterre en 1619 , il avoit vu entre les mains de Corneille Drebbel son ami , le Microscope même que Zacharie & son pere avoient présenté à l'Archiduc Albert , & que ce Prince avoit donné à Drebbel ; il en fait ensuite une description qui ne permet point de le prendre pour autre chose qu'un Microscope composé. Il ajoute que vers l'an 1610 , les deux Lunettiers ci-dessus imaginerent les Téléscopes , & qu'ils en présentèrent un au Prince Maurice , qui desiroit le cachet pour s'en servir avantageusement dans la guerre où les Provinces-Unies étoient alors engagées. Mais l'invention transpira , & sur le bruit qu'elle fit , un inconnu vint à Middelbourg , & cherchant l'inventeur du Téléscope , il s'adressa à Jean Lapprey qu'il prit pour lui , & par ses questions il lui donna lieu d'en deviner la composition qu'il dévoila le premier , ce qui l'en fit réputer l'inventeur. Cependant , ajoute M. Borel , on reconnut peu de temps après la méprise. Car Adrianus Meius & Drebbel , étant venus peu après à Middelbourg , allèrent directement chez Zacharie Jans , de qui ils acheterent des Téléscopes , &c. Sur ce fondement , l'Auteur du Livre de *vero*

(a) Pierre Borel , *De vero Telescopii inventore*. In-4°. 1655.

Telescopii inventore, adjuge l'invention du Télescope à Zacharie Jans : la Lettre de M. Borel concilie effectivement assez bien la contradiction des dépositions que nous avons citées plus haut. Mais que dirons-nous du Microscope ; croirons-nous contre toutes les idées reçues jusqu'ici, que sa naissance ait précédé celle du Télescope ? C'est cependant ce qu'il faut conclure du témoignage de cet Envoyé des Etats, qu'il ne me paroît pas possible de recuser, si ce n'est peut-être en objectant quelque défaut de mémoire. Je me borne à avoir rappelé ces faits qui m'ont paru n'être guere connus, quoique mille Auteurs aient eu occasion de parler de l'invention du Télescope. Je laisse au lecteur à les peser & à se déterminer.

Quoi qu'il en soit de la découverte du Télescope, elle étoit trop brillante pour rester long-temps renfermée dans une contrée de l'Europe. Elle ne tarda pas à se répandre de toutes parts, & l'on sent aisément que les Sçavans & les Astronomes ne furent pas les derniers à s'y intéresser. Mais parmi ceux pour qui cet instrument ne fut pas un vain sujet de curiosité, Galilée mérite le premier rang. Il étoit à Venise lorsque le bruit de la découverte dont nous parlons s'y répandit. Incertain de ce qu'il devoit croire, il en attendit la confirmation que lui apportèrent enfin des lettres écrites de Paris. Alors assuré des merveilles que la renommée débitoit du nouvel instrument, il se mit, dit-il, à examiner profondément, à l'aide de la théorie des réfractions, quelle pouvoit être sa composition, & il la découvrit. Il garnit les extrémités d'un tuyau, de deux verres, l'un convexe, l'autre concave ; & le tournant vers les objets, il remarqua qu'il les augmentoit trois fois en diametre. Ce premier succès l'encouragea ; il se fit peu après un autre Télescope, qui augmentoit environ huit fois : enfin n'épargnant ni peine, ni dépense, il s'en procura un qui grossissoit environ trente-trois fois en diametre, & ce fut par le moyen de ce dernier qu'il découvrit les Satellites de Jupiter, les taches du Soleil, &c.

Ce que nous venons de raconter, est d'après le récit même de Galilée. Ainsi rien n'est moins fondé que la prétention de ceux qui l'ont donné pour l'inventeur du Télescope. Ce qu'on ne peut lui refuser, c'est d'en avoir le premier construit un d'une certaine longueur, & de l'avoir tourné vers le Ciel. Il est

est encore vrai que, suivant le récit qu'il fait, il y a plus de mérite dans sa découverte que dans celle du Hollandois qui n'y fut probablement conduit que par le hazard. Mais doit-on en croire *Galilée* sur sa seule parole, lorsqu'il dit qu'il n'avoit aucune connoissance de la forme des verres qui entroient dans la composition de ce nouvel instrument. Il est difficile de se persuader qu'il n'eût pas appris du moins qu'il consistoit en deux verres adaptés aux extrémités d'un tube. Or dans ce cas le nombre des combinaisons de verres à tenter, n'étoit pas considérable, & c'étoit sans doute le moyen le plus court de découvrir sa véritable composition. La Dioptrique étoit encore trop peu avancée pour qu'il fût possible d'y parvenir autrement que par des essais & des tentatives. Ce que *Galilée* dit quelque part, qu'il trouva par sa théorie qu'il falloit nécessairement un verre convexe & un concave, montre du moins que cette théorie étoit fautive.

Le Téléscope dont nous venons de raconter l'invention, fut assez long-temps le seul en usage. On n'en connoissoit point encore d'autre, du temps de *Descartes* qui écrivoit près de trente ans après. On ne trouve dans sa *Dioptrique* aucune combinaison de verres, autre que celle d'un objectif convexe avec un oculaire concave. Cette disposition a néanmoins un très-grand défaut; c'est qu'elle rétrécit extrêmement l'étendue des objets qu'on apperçoit d'un seul coup d'œil, & ce défaut augmente à proportion que le Téléscope grossit davantage, de sorte qu'on a peine à se persuader aujourd'hui qu'il ait pu tendre à l'Astronomie d'aussi grands services qu'il a fait entre les mains des *Galilée*, des *Scheiner*, &c. Les lunettes de cette forme sont depuis long-temps restreintes à de petites longueurs. Il est rare d'en voir qui passent quinze à dix-huit pouces, & les plus ordinaires n'en ont que cinq à six, & même moins. Cette première espèce de lunette est appelée *Batavique*, à cause de son origine.

On ne peut contester à *Kepler* la gloire d'avoir reconnu le premier dans la théorie le Téléscope *astronomique*. C'est celui qui n'est composé que de deux verres convexes, & qui renverse les objets, chose peu importante aux observateurs à qui il suffit d'en être prévenu. *Kepler* le décrit dans sa *Dioptri-*

que (a) d'une manière à ne pouvoir le méconnoître, & il en explique fort bien les effets, comme on le verra par l'analyse que nous ferons dans peu de cet ouvrage. Mais il en resta là. Uniquement appliqué à déterminer avec précision les mouvemens célestes, cet homme célèbre faisoit peu d'usage du Téléscope, & c'est là probablement une des raisons pour lesquelles il négligea de mettre en pratique ce qu'une théorie éclairée lui avoit appris. Une autre raison du peu d'intérêt que *Kepler* prit à sa découverte, pourroit être qu'il ne connut point l'avantage de cette nouvelle combinaison de verres; sçavoir l'augmentation considérable du champ de la vision. Il jugea peut-être qu'il étoit assez inutile d'essayer une disposition de verres, qui ne devoit différer de celle qui étoit connue, qu'en ce qu'elle renverseroit les objets.

L'opinion vulgaire est que le *Pere de Rheita*, Capucin, est celui qui a fait la première mention expresse du Téléscope astronomique. Mais cette opinion est mal fondée, & ceux qui lui ont donné crédit n'avoient pas lu la *Rosa ursina* du *Pere Scheiner*, publiée en 1630. C'est, à mon avis, ce *Pere* qui le premier a reconnu distinctement par l'expérience l'effet d'un oculaire convexe substitué à un concave (b). « Si vous appliquez, dit-il, au tube deux lentilles semblables, c'est-à-dire toutes deux convexes, & que vous y approchiez l'œil de la manière convenable, vous verrez tous les objets terrestres renversés à la vérité, mais augmentés, & avec une clarté & une étendue considérable. Vous verrez de même les astres, & comme ils sont ronds, leur renversement ne nuira point à leur configuration. » Plus loin il donne la construction du Téléscope à trois verres qui redresse les objets, & dont le principe fut aussi connu à *Kepler*. Il dit enfin dans le même endroit, qu'il y avoit treize ans qu'il s'étoit servi de deux verres convexes, dans une observation qu'il avoit faite devant l'Archiduc *Maximilien*. Ainsi l'on ne peut s'empêcher de reconnoître le *P. Scheiner*, comme le premier qui ait réduit en pratique la théorie de *Kepler*, sur ces deux nouveaux Téléscopes. Il est vrai qu'un observateur Napolitain, nommé *Fon-*

(a) Prop. 86.

(b) *Rosa ursina*, p. 150 & seq.

tana (a), revendique l'invention du Téléscope astronomique, aussi-bien que celle du Microscope. Il prétend avoir trouvé le premier dès l'année 1608, & il rapporte le certificat d'un ami, qui dit lui en avoir vu faire usage vers l'an 1614. Mais ces sortes de réclamations tardives sont toujours mal accueillies, à moins de preuves bien convaincantes. Il est dans la République des Lettres, comme dans la société, une sorte de prescription contre laquelle on n'est point reçu à revenir. Si *Fontana* fut en possession du Téléscope astronomique dès l'an 1608, pourquoi ne publia-t'il pas alors sa découverte pour s'en assurer l'honneur & pour le bien de l'Astronomie. Ces inventeurs avarès, qui font mystère de ce qu'ils ont trouvé, méritent de n'en être plus crus, lorsque d'autres trouvant les mêmes choses, les préviennent, & en font part à la société.

Nous voici déjà en possession de trois sortes de Téléscopes; le Batavique à deux verres, l'un convexe, l'autre concave; l'Astronomique à deux verres convexes, & un troisième qui redresse les objets à l'aide d'une certaine disposition de deux oculaires convexes. Ce dernier néanmoins a le défaut de représenter les objets un peu courbes vers les bords, d'être fort sujet aux couleurs de l'iris, & de faire paroître les imperfections du premier oculaire: c'est pourquoi on a cherché une autre combinaison de verres, propre à redresser les objets sans ces inconvénients. Le P. de *Rheita* me paroît en être l'Auteur. Après avoir décrit le Téléscope à trois verres dont on vient de parler, il en annonce (b) un autre sous des lettres transposées qu'il expliqua dans la suite. Leur sens est que quatre verres convexes redressent mieux les objets, & que de ces quatre verres trois sont les oculaires, & un autre l'objectif. *Rheita* eut raison de dire que ce Téléscope redresse mieux les objets: à quelque différence près de clarté, il jouit des mêmes avantages que le Téléscope astronomique.

Les Téléscopes qu'on vient de décrire, remplissent toutes les vues qu'on peut se proposer. Le Batavique est excellent pour les petites distances; l'Astronomique est plus commode pour les observations célestes; le dernier, qu'on nomme *Terrestre*, est tout ce qu'on peut désirer de mieux pour regarder

(a) *Nova terrestrium & celestium obs.* Neap. 1646. in-4°.

(b) *Oculus Enoch & Elia, seu radius fidei-mysticus.*

les objets qu'il importe de voir dans leur situation naturelle. Il y a cependant quelques autres formes de Télescopes, mais qui ont fait peu de fortune. Tels sont certains Télescopes à cinq verres convexes, ou davantage, qu'on trouve décrits dans *Deschales* (a). Si quelquefois il y en a eu de cette sorte qui aient été estimés pour leur bonté, je crois que cela vient de l'excellence des verres dont ils étoient composés, & qu'ils auroient encore été meilleurs s'ils eussent été plus simples, comme l'Astronomique ou le Terrestre.

Hevelius fait aussi mention d'un Télescope à deux objectifs convexes, & un oculaire concave. Il avoit déjà été décrit par *Syrthus* dans son *Telescopium* (b); mais il est visible que ces deux objectifs équivalent à un seul, & que ce n'est là qu'un Télescope Batavique : cette disposition peut néanmoins avoir des avantages dans certaines circonstances. *M. Molyneux* (c) fait beaucoup d'éloges d'un Télescope astronomique à deux objectifs, & il l'appelle *Télescope nocturne*, à cause qu'on l'employoit principalement dans les observations de nuit : en effet, comme chacun des objectifs appartient alors à une sphère double de celle dont l'objectif unique auroit été portion, on peut lui donner une ouverture environ double en surface de celle de ce dernier, ce qui peut être commode pour considérer des objets peu éclairés. Il y a une autre combinaison de verres proposée par quelques Opticiens dans la vue de faire servir un objectif médiocre à peindre une image beaucoup plus grande que ne le comporte la longueur de son foyer (d). Ils vouloient qu'un peu avant le foyer, on adaptât un verre concave dans un certain éloignement, afin qu'en retardant la réunion des rayons, il agrandît l'image de l'objet. L'oculaire devoit être convexe, comme dans le Télescope astronomique. Cette composition est ingénieuse, & bonne dans la théorie, mais la pratique y a fait reconnoître des défauts, de sorte qu'on l'a rejetée.

Il ne nous faut pas oublier ici le Télescope binocle, autre invention du P. *Rheita*, & qu'un Opticien de son Ordre (le

(a) *In Dioptrica*. Mund. Math. T. III.

(b) 1618. in-4°. C'est un ouvrage de très-mince conséquence, & l'on voit facilement que *Syrthus* n'étoit qu'un igno-

rant qui ne connoissoit pas même les éléments de la Dioptrique.

(c) *Dioptrick*.

(d) Invention de M. de Hautefeuille.

P. *Chérubin* d'Orléans) a tenté de mettre en crédit plusieurs années après. Ce sont deux Télescopes égaux, & disposés de manière qu'on mire à la fois au même objet. Il arrive ici un phénomène curieux, & dont il ne faut cependant pas conclure que ce Télescope ait quelque avantage sur les autres. Lorsqu'on regarde par un seul des deux, on voit l'objet comme à l'ordinaire par un Télescope de même bonté & même longueur, mais si-tôt qu'on regarde dans tous les deux à la fois, le champ de la vision semble s'agrandir, & l'objet paroît beaucoup plus grand & plus rapproché. Mais ce n'est là qu'une illusion de la vue : on n'apperçoit point par ce moyen ce qu'un seul des deux Télescopes ne montreroit pas à un œil attentif ; il y a seulement quelques degrés de plus de clarté, ce qui est l'effet de la double impression qui se fait en même temps dans les yeux. Au reste, cet avantage est compensé par l'incommodité de mirer au même objet, & malgré les éloges du P. *Chérubin*, nous doutons que les observatoires se garnissent jamais de Télescopes de cette espèce.

III.

A l'histoire du Télescope doit naturellement succéder celle du Microscope. Ce que le premier est dans l'Astronomie, le second l'est dans la Physique ; si l'un nous transporte en quelque sorte dans les régions célestes les plus reculées, l'autre nous découvre les plus petits objets de la nature : celui-là nous a fait appercevoir dans les Cieux les phénomènes les plus étonnans, & a principalement contribué à redresser les idées des Physiciens sur le système de l'Univers. Celui-ci nous faisant pénétrer dans la texture intime des corps, nous a en quelque sorte découvert un nouveau monde aussi fécond en merveilles, & aussi digne de l'admiration de l'esprit humain.

Il y a deux sortes de Microscopes, le simple & le composé. Le premier ne consiste qu'en une lentille d'un foyer très-court. Une sphere de verre d'un petit diamètre est encore un Microscope. Ainsi toutes les fois qu'on a fait de pareilles lentilles ou spheres de verre, on a eu des Microscopes. Il est vrai qu'on ne s'est guère avisé que vers le milieu du siècle passé, d'en faire d'extrêmement petites, & à cet égard on peut dire

*Histoire du
Microscope.*

que la date du Microscope simple n'est pas moins récente que celle du Télescope.

Les Télescopes composés sont ceux qui sont formés d'une lentille d'un foyer fort court, qu'on appelle l'objectif, & d'un ou de plusieurs oculaires. Leur invention n'est pas moins incertaine que celle du Télescope. On croit vulgairement que Corneille *Drebbel* (a) en est l'Auteur, & que les premiers ont paru vers l'an 1618 ou 1620. Mais suivant la lettre que nous avons citée plus haut, il faut donner à cet instrument plus d'ancienneté, & même lui accorder le droit d'aineté sur le Télescope. Le Microscope que *Drebbel* avoit à Londres, n'étoit point son ouvrage, comme le dit expressément la lettre dont nous parlons, & il pourroit bien se faire que le bruit qui l'en fait l'inventeur, n'eût pour fondement que l'usage qu'il en faisoit, & les curiosités qu'il montrait par son moyen.

Il seroit intéressant que l'Envoyé des Etats d'Hollande, qui nous a décrit l'extérieur du Microscope de *Drebbel*, nous en eût aussi fait connoître l'intérieur. Je soupçonne qu'il étoit composé, comme les Télescopes de ce temps, de deux verres, l'un convexe, l'autre concave. En effet, on peut faire un Microscope avec une lentille d'un foyer médiocre, en plaçant l'objet un peu au-delà de ce foyer, & mettant l'oculaire entre ce verre & le lieu de l'image. Mais ce Microscope a le défaut du Télescope Batavique; le champ en est fort étroit: c'est pourquoi on ne s'en sert plus depuis l'invention de ceux à oculaire convexe.

Le Microscope composé de verres convexes, est au Télescope astronomique, ce qu'est le précédent au Télescope Baravique. Cette raison nous fait croire que son époque ne remonte pas au-delà de celle du Télescope astronomique; & en effet, nous n'en trouvons pas de trace avant l'an 1646, où parut l'ouvrage de *Fontana*, dont nous avons parlé. *Fontana* pré-

(a) *Drebbel*, l'inventeur du Thermomètre, n'étoit point, comme on le lit dans divers Livres, & entr'autres dans le Spectacle de la Nature, un paysan de la North-Hollande. Il étoit né à *Alcmaer*, & il avoit reçu, dit la Chronique de cette ville, une éducation fort recherchée. Il étoit fort curieux de nouveautés ingénieuses & de

secrêts naturels; ce qui le rendit cher à Jacques I, Roi d'Angleterre, à la Cour duquel il vécut quelque temps. M. Borel, Envoyé des Etats en Angleterre & en France, le nomme *son ami*; ce n'est point là le titre que donne un homme de marque à un paysan qui montre ou qui a imaginé quelques curiosités.

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. III.* 175
tend en être l'inventeur, de même que du Téléscopé à oculaire convexe. Nous ne pouvons rien statuer sur cela. Les faits nous manquent; c'est pourquoi nous laisserons volontiers cet Astronome Italien en possession de la découverte de cette sorte de Microscopé, puisque personne autre ne la revendique.

I V.

Le Téléscopé étoit un instrument trop digne d'admiration pour ne pas exciter dans tous les Mathématiciens une vive inquiétude sur la cause de ses effets; & il y en eut sans doute un grand nombre qui travaillèrent à la démêler. Mais *Képler* fut le plus heureux, & le plus prompt de tous. Il la dévoila en 1611, dans sa *Dioptrique*, ouvrage qui ne lui fait guère moins d'honneur que ceux dont il enrichit l'Astronomie. L'analyse suivante montrera que ce jugement n'a rien d'exagéré.

Le premier pas à faire dans la Dioptrique, étoit de découvrir la loi que suit la lumière en se rompant. *Képler*, à la vérité, ne fut pas plus heureux ici, qu'il l'avoit été dans son *Astronomia Optica*, où nous l'avons vu s'épuiser en recherches & en conjectures pour la déterminer. Mais guidé par l'expérience, il lui en substitua une propre à en tenir lieu dans les recherches qu'il avoit à faire. Il observa que tant que l'angle d'inclinaison (*a*) d'un rayon ne passe pas 30° , la réfraction que souffre ce rayon en est à très-peu de chose près, le tiers, & il prit ce rapport pour la vraie loi. Comme les surfaces sphériques des verres qu'on emploie dans les Téléscopes, ont rarement 20° d'étendue de leur milieu vers les bords, *Képler* crut pouvoir s'en servir avec assurance; & en effet, elle ne l'égarait point. Ses déterminations sont tout-à-fait conformes à celles que donne la vraie loi de la réfraction.

La lumière passant d'un milieu plus dense dans un plus rare, s'écarte de la perpendiculaire, & d'autant plus que l'inclinaison est plus grande: il en est enfin une telle que le rayon rompu devient parallèle à la surface réfringente. Cet angle est de 48 degrés & quelques minutes dans le verre, c'est-à-

(a) L'angle d'inclinaison dont on aura souvent occasion de parler, est celui que forme le rayon incident avec la perpendiculaire à la surface réfringente. Celui que forme le rayon rompu avec cette perpen-

diculaire, s'appelle l'angle rompu. Il est cependant passé en usage, depuis quelques années, d'appeler aussi ces deux angles, angles d'incidence & de réfraction.

dire, qu'un rayon de lumière qui tomberoit sur une surface plane de verre pour passer delà dans l'air, en faisant avec elle un angle de 42° , l'effleureroit au sortir. Mais que deviendront ceux qui la rencontreront encore plus obliquement. Ici il arrive un phénomène remarquable, qui n'échappa pas à *Képler*. La réfraction ne pouvant plus avoir lieu, elle se change en une réflexion, qui se fait d'ailleurs comme à l'ordinaire, à angle égal avec celui d'incidence.

Ces principes généraux sur la réfraction étant posés, *Képler* passe à examiner les propriétés des verres lenticulaires. Il fait d'abord voir que ceux qui sont plans convexes ont leur foyer, c'est-à-dire, réunissent les rayons parallèles à leur axe, à la distance du diamètre de la sphere dont leur convexité est portion, & que ceux qui sont également convexes des deux côtés, l'ont à la distance du rayon. Quant à ceux qui sont inégalement convexes, il ne détermine la distance de leur foyer qu'en disant qu'elle tient un milieu entre les rayons de l'une & de l'autre sphéricité. On a depuis assigné plus précisément cette distance (*a*), & c'est, je crois, *Cavalleri* qui l'a fait le premier. Tout ce qu'on vient de dire sur les verres convexes, s'applique aux concaves, à cela près, que le concours des rayons rompus, au lieu de se faire au-delà du verre, se fait en deçà, ou du même côté que viennent les rayons incidents; les Analistes diroient que la distance de leur foyer est négative, tandis que celle des verres convexes est positive.

Il n'est pas difficile après cela de trouver quel changement opere un verre convexe dans la direction des rayons qui viennent d'un point placé sur son axe. Puisque ceux qui sont parallèles se réunissent à son foyer, ceux qui partent de ce foyer doivent devenir parallèles. S'ils viennent d'un point entre le foyer & le verre, ils resteront divergens, mais moins que s'ils n'eussent pas éprouvé une réfraction. Ceux enfin qui viennent d'un point au-delà du foyer, convergeront au sortir du verre, & iront se réunir à un point placé au-delà du foyer opposé. *Képler* remarque en particulier que les rayons partis d'une distance double de celle du foyer, vont se réunir également loin de l'autre côté. Les Opticiens postérieurs ont

(a) Il faut faire, comme la somme des diamètres des deux convexités, à l'un des deux, ainsi l'autre à la distance du foyer,

examiné

examiné de plus près les autres, & ont assigné à quelle distance se fait la réunion des rayons partis d'un point quelconque de l'axe (*a*). Cette détermination étoit encore un peu trop difficile pour *Kepler*, à qui ses travaux astronomiques & extrêmement variés, n'avoient pas permis de faire des progrès profonds dans la Géométrie.

Un phénomène connu de tous ceux qui ont manié des verres lenticulaires, est celui de l'image des objets qu'ils peignent derrière eux. Qu'on présente dans une chambre un verre convexe au mur opposé à une fenêtre, & qu'on l'en éloigne de la distance environ de son foyer, on verra sur ce mur l'image de la fenêtre opposée, d'autant plus grande & plus distincte, que le verre sera d'une plus grande sphere. L'explication de ce phénomène est facile; de chacun des points de l'objet (que nous supposons dans l'axe de verre ou aux environs) part un faisceau de rayons qui tombent sur le verre, & qui se réunissent au-delà. Ceux qui partent de l'axe même, se réunissent dans l'axe; ceux qui viennent des côtés concourent dans un point de la ligne tirée par le milieu du verre: delà vient que le concours des rayons venus des parties inférieures de l'objet, est en haut & au contraire; ce qui fait que l'image est renversée. Quant à sa grandeur, elle est à celle de l'objet, comme sa distance au verre, à celle de celui-ci à l'objet. Cet objet est-il cent fois plus éloigné que l'image, celle-ci sera cent fois moindre, & au contraire. Nous ne disons rien de la distance à laquelle doit se peindre l'image. Cela est facile à déterminer, aussi-tôt qu'on se rappellera ce que nous avons dit sur le point de concours des rayons partis de l'axe d'un verre.

Ce qu'on vient de dire est le fondement de la théorie des Téléscopes & des Microscopes. Mais avant que de venir à en expliquer les effets, il faut remarquer avec *Kepler*, que l'on ne voit point distinctement les objets par des rayons convergens, ou même parallèles, à moins qu'on ne soit presbite.

(a) Pour trouver ce point de réunion, il faut faire cette analogie. Comme l'excès de la distance de l'objet au verre sur celle du foyer à la distance du foyer, ainsi cette distance à celle du point de réunion au-delà du verre. Cette même analogie donne le point d'où divergent les rayons,

quand l'objet est entre le verre & le foyer. Car alors l'excès de la distance de l'objet au verre sur celle du foyer est négative; ce qui rend négatif le dernier terme de la proportion: or une distance négative n'est que la même distance, mais prise en sens contraire.

La nature ayant destiné nos yeux à voir des objets peu éloignés, les a conformés de manière qu'à moins de quelque vice particulier, il n'y a que les rayons médiocrement divergens dont le concours doit se porter sur la rétine : si donc l'œil est situé de manière qu'il reçoive des rayons convergens, on pourra rendre la vision distincte, pourvu qu'on ait quelque moyen de corriger cette convergence, & de la changer en une divergence médiocre, ou tout au plus en parallélisme. Appliquons ceci au Téléscope Batavique.

Si l'on présente un verre convexe au soleil, ou à un objet très-éloigné, il se formera au foyer de ce verre une image de cet astre ou de cet objet. Si l'œil étoit nuement placé entre ce foyer & le verre, les rayons qu'il recevrait étant convergens, il ne verroit que confusément ; mais si l'on met entre deux & *Fig. 63.* tout près de l'œil, un verre concave qui fasse diverger médiocrement ces rayons, l'objet sera vu distinctement ; il paroîtra aussi plus grand, parce que les rayons partis des extrémités feront un plus grand angle. *M. Huyghens* a depuis montré que cette augmentation se faisoit dans le rapport de l'éloignement du foyer du verre concave, à celui du foyer du verre convexe. Si ce dernier a son foyer dix fois plus éloigné que l'autre, l'objet paroîtra dix fois aussi grand que si l'on le regardoit avec l'œil nu.

La raison de l'effet que produit le Téléscope à verres convexes à peu près semblable. L'objectif peint vers son foyer une image de l'objet. Le second verre étant disposé de manière que cette image est à son foyer, il s'ensuit que les rayons qui *Fig. 64.* partent de chacun des points de l'image, sont rendus parallèles ou médiocrement divergens. Delà naît la distinction avec laquelle chacun de ces points est peint sur la rétine. L'objet est vu distinctement, & il paroît grossi dans le rapport des distances des foyers de l'oculaire & de l'objectif. Je dis que les rayons qui partent de chacun des points de l'image sont rendus parallèles, ou médiocrement divergens. Quant à la direction de chacun des faisceaux qu'ils composent, ils sont pliés par la réfraction qu'ils éprouvent dans l'oculaire, de manière que leurs axes se croisent tous vers le foyer opposé. La figure 64 est propre à donner une idée distincte de cette route des rayons. C'est delà que naît le renversement apparent de l'ob-

jet ; car ce croisement des faisceaux de rayons fait que l'image qui se peint dans l'œil , est dans la même situation que l'objet : il doit donc paroître renversé. C'est aussi pour cette raison qu'il faut appliquer l'œil à une distance de l'oculaire à peu près égale à celle de son foyer. Par-là on réunit le plus qu'il est possible de pinceaux des points latéraux de l'objet , & le champ de la vision est d'autant plus grand.

Imaginons maintenant qu'au lieu de cet oculaire , on présente à l'image formée par l'objectif , un verre d'un foyer court à une distance double de celle de ce foyer. On a *Fig. 65.* vu plus haut qu'il doit se peindre de l'autre côté une image égale à la première , & seulement renversée. Nous pourrions donc par ce moyen retourner l'image formée par l'objectif ; & si nous lui présentons un oculaire de la même manière qu'on l'a fait dans le Télescope ci-dessus , on verra l'objet également grossi & avec la même distinction , mais redressé.

On a cependant reconnu dans cette disposition de verres quelques inconvéniens dont on a parlé dans l'article second , & cela a fait imaginer un autre moyen de redresser l'apparence de l'objet. On présente à l'image que peint l'objectif un oculaire de manière que cette image soit à son foyer antérieur. Cet oculaire rend parallèles les rayons qui composent chaque pinceau parti de chaque point de la première image. On leur oppose un second verre égal au premier , & à une distance double de son foyer , qui recevant ces rayons parallèles , les fait de nouveau converger & peindre derrière lui , une image égale à la première , mais en sens contraire. On lui applique enfin un troisième oculaire , comme dans le Télescope astronomique. Voilà le Télescope appelé terrestre qui redresse les objets.

Ce qu'on vient de dire sur les Télescopes est un acheminement à la doctrine des Microscopes composés. Mais il y a dans leur construction un principe particulier qu'il faut d'abord faire connoître. Nous avons déjà remarqué qu'un objet placé un peu au-delà du foyer d'un verre convexe , forme une image beaucoup plus grande & plus éloignée. Qu'on place une lentille d'un pouce de foyer , à treize lignes d'un petit objet , il se formera une image à environ treize pouces de ce verre , & elle sera douze fois aussi grande que l'objet même. C'est sur cette

augmentation qu'est fondé l'effet que produit le Microscope. Car, qu'on présente à l'image ci-dessus un oculaire convexe : cette image étant placée à son foyer, ce sera comme si avec cet oculaire nous regardions un objet semblable au premier, & douze fois plus grand. Le Microscope grossira donc en raison composée de l'augmentation de l'image formée par le premier verre, & de ce dont l'oculaire grossit lui-même. Il est encore facile de voir que l'objet paroîtra renversé ; c'est une suite nécessaire du renversement de l'image, produit par l'objectif. Le champ de la vision est aussi beaucoup plus considérable que si l'on eût employé un oculaire concave, comme on le fit d'abord. On augmente même encore ce champ, en employant au lieu d'un oculaire unique, deux oculaires joints ensemble, ou à peu de distance l'un de l'autre. Comme il n'est pas nécessaire alors que chacun soit portion d'une sphere si petite, on peut en découvrir un plus grand segment, & par-là on rassemble au foyer commun des deux oculaires un plus grand nombre de pinceaux latéraux de l'objet.

V.

*Découverte de
la loi de la réfraction.*

On a vu dans l'article précédent que *Kepler* prit pour principes de ses recherches que l'angle de réfraction étoit le tiers de celui d'inclinaison, tant que ce dernier ne passe pas 30° . Mais quelques découvertes qu'il eût faites par le moyen de cette loi approchée de la réfraction, les Mathématiciens étoient fondés à ne s'en pas contenter. Il falloit trouver la véritable, & c'étoit par ce moyen seul qu'ils pouvoient parvenir à la solution générale de tous les problèmes qui dépendent de cette propriété de la lumière.

Il étoit réservé à *Snellius* (a), Mathématicien Hollandois, & recommandable à divers titres, de faire cette découverte.

(a) Willebrord Snellius, (Snell) fils de Rodolphe Snellius, Professeur de Mathématiques dans l'Université de Leyde, & professeur lui-même dans cette Université, naquit en 1591. On lui doit, outre la découverte dont nous parlons, la première mesure exacte de la terre, ou du moins la manière d'y parvenir. Il est Auteur de di-

vers ouvrages imprimés, tels que son *Cyclometricus*, dont nous avons parlé au commencement du premier Livre ; son *Typhis Batavus* ; son *Eratosthenes Batavus* ; *Appolonii, de sectione rationis & determinatâ libri restituti* ; *Obs. Hassiacæ* ; de *Com. ann. 1618*, &c. Il mourut en 1626, encore très-peu avancé en âge.

A la vérité, l'ouvrage qu'il préparoit sur ce sujet & sur l'Optique en général, n'a jamais vu le jour : on sçait néanmoins, & l'on convient qu'il est le premier qui ait trouvé la vraie loi de la réfraction. On peut conjecturer avec vraisemblance que ce fut l'expérience qui l'y conduisit. Il découvrit qu'en tirant une parallèle DH à l'axe de réfraction ACB , il y avoit toujours dans un même milieu, un même rapport entre le rayon rompu CE , & la prolongation CF de l'incident. Dans l'eau, par exemple, ce rapport est constamment de trois à quatre ; dans le verre, c'est celui de trois à deux. Ainsi en supposant un autre rayon incident gC , on a CE à CF , comme Ce à Cf , c'est-à-dire, que dans la réfraction faite entre les deux mêmes milieux, les sécantes de complément de l'angle d'inclinaison & de l'angle rompu, sont en raison constante.

Fig. 68.

Quoique l'ouvrage de *Snellius* n'ait jamais été publié, la découverte dont nous parlons n'avoit pas laissé de transpirer avant *Descartes*. *Vossius* nous dit que le Professeur *Hortensius* l'avoit enseignée en public & en particulier. D'ailleurs il nous apprend que les héritiers de ce Mathématicien donnoient facilement aux Sçavans la communication de ses manuscrits, & ayant eu lui-même entre les mains ses trois Livres d'Optique, il en fait un grand éloge. Nous en conjecturons fort avantageusement, mais plus à cause de l'habileté reconnue de leur Auteur, que sur le fondement de l'intelligence de *Vossius* dans ces matieres. Car son Traité *De Natura lucis*, est un pitoyable ouvrage, & ne prouve que son ambition d'écrire sur des matieres dans lesquelles il étoit à peine initié.

Nous tenons encore de *Vossius* que son compatriote avoit recherché la ligne *réfractoire* ; il donnoit ce nom à la courbe que paroît former une surface plane, comme celle du fond d'un bassin, vue par réfraction au travers de l'eau qui la couvre. Suivant le même Ecrivain, le célèbre Pensionnaire de Hollande, *M. de Wiu* avoit aussi examiné à fond cette ligne courbe, & il l'avoit trouvée d'un genre supérieur, pouvant être coupée en trois points par une ligne droite. Sans doute l'un & l'autre prirent pour principe, que le point vu par réfraction paroïssoit dans la perpendiculaire sur la surface réfringente. Ce problème a mérité l'attention de *M. de Mairan*, & nous a

vala un beau Mémoire sur ce sujet (a). Ce sçavant Académicien employant le principe ci-dessus, trouve que la courbe dont nous parlons, est une conchoïde elliptique, c'est-à-dire engendrée par une ellipse, comme la conchoïde ordinaire l'est par un cercle (b), & à cette occasion il entre dans de curieuses & profondes recherches sur cette classe de courbes. Mais revenons à *Snellius* & à la loi de la réfraction.

On veut que *Descartes* ait pris la première idée de sa loi de la réfraction, de celle de *Snellius*, tranchons le mot entièrement, qu'il la tient de lui, & qu'il l'a seulement déguisée en l'énonçant d'une autre manière. Nous ne pouvons le dissimuler, il y a quelque apparence dans cette accusation. Outre les faits que nous avons rapportés plus haut sur la foi de *Vossius*, *M. Huyghens* nous dit qu'il sçavoit certainement que *Descartes* avoit vu les manuscrits de *Snellius*. Il ne tire cependant point absolument la conséquence que *Descartes* leur devoit cette découverte. Il se contente d'en former le soupçon, & nous ne croyons pas qu'on puisse légitimement aller plus loin.

V I.

*Tentatives
pour la démonstration
de la loi de la réfraction.*

Si nous ne devons pas à *Descartes* la découverte de la loi de la réfraction, on ne peut du moins lui refuser le mérite d'en avoir donné la première explication raisonnable, & déduite des principes de la saine Physique. C'est ce qu'il fit dans sa *Dioptrique*, publiée en 1637. Dans cet ouvrage, en partie Physique, en partie Mathématique, *Descartes* traite plusieurs questions, comme la nature de la lumière, la manière dont se fait la vision, la loi de la réfraction & de la réflexion, la forme des verres lenticulaires propres aux Téléscopes les plus parfaits. Nous parcourrons ceux de ces objets qui nous offrent les idées les plus neuves.

Personne n'ignore que *Descartes* fait consister la lumière dans la pression d'un fluide subtil mis en action par le corps lumineux. Comme il jugeoit la propagation de la lumière inf-

(a) Mem. de l'Acad. ann. 1740.

(b) Voyez la note de la page 97.

tantanée, il supposoit les parties de ce fluide entièrement inflexibles, afin que la pression exercée par le corps lumineux se transmitt à l'instant à l'extrémité la plus éloignée. Les partisans de ce Philosophe ont rectifié en cela la doctrine de leur maître, en faisant ce fluide élastique, & par-là ils l'ont rendue plus conforme à quelques phénomènes : mais ils ne l'ont point affranchie de quelques objections capitales. L'une est que si la lumière consistoit dans une pression semblable, elle se feroit toujours sentir dans tous les points de ce fluide sans que l'interposition d'un corps opaque s'y opposât. Car dans l'hypothèse de *Descartes* il est nécessaire de supposer tout le fluide, qui est l'élément de la lumière, comme renfermé dans un vase dont les parois l'empêchent de s'échapper. Imaginons donc un fluide renfermé dans une sphere, & qu'un corps placé à son centre agisse sur elle par ses vibrations, toutes les parties de ce fluide seront pressées en tout sens ; car c'est une propriété des fluides de transmettre en tout sens l'impression qu'ils reçoivent. Ainsi l'interposition d'un corps opaque ne nuirait point à l'impression de la lumière ; on y verroit aussi clair en plein minuit que lorsque le soleil est sur l'horizon. C'est ainsi que le son consistant dans une vibration ou une pression réciproque de toutes les parties d'un fluide élastique, se transmet dans tous les sens. La lumière ne le fait pas, d'où il faut conclure que le mécanisme de la lumière est d'une autre nature. Mais c'en est assez sur ce sujet, en quelque sorte, étranger à notre plan. C'est à la Physique à discuter cette grande question. Revenons à la manière dont *Descartes* a expliqué la loi de la réfraction, & dont il a tenté de la démontrer.

Descartes ne fait point consister, comme *Snellius*, la loi de la réfraction dans le rapport constant des rayons incident & rompu, prolongés jusqu'à une parallèle à l'axe de réfraction. Il l'exprime par le rapport constant du sinus de l'angle d'inclinaison ARD , avec celui de l'angle rompu correspondant CRB . Ainsi prenant un autre rayon incident aR , & son rayon rompu Rb , il y a toujours même raison de AD à BC , que de ad à bc . Cette proportion se tire facilement de celle de *Snellius* (a), mais elle lui est préférable, quoi qu'en dise

Fig. 69.

(a) Car dans le triangle ROB (fig. 69.) sinus de l'angle ROB , ou ROG qui est il y a même raison de RB à RO , que du égal à celui d'inclinaison, à celui de RB à

Vossius, ou plutôt elles ont l'une & l'autre leur usage selon les occurrences.

Descartes n'établit point cette loi par des expériences. Soit qu'il en eût faites pour s'assurer de la vérité, soit qu'il eût connoissance de celles de *Snellius*, il les a supprimées, & il nous la présente uniquement comme le résultat de ses recherches sur la nature de la réflexion & de la réfraction.

Comme l'explication de la réflexion sert, suivant *Descartes*, à préparer celle de la réfraction, nous l'imiterons en commençant par-là. On peut prendre, dit-il, pour exemple de ce qui arrive à la lumière réfléchie, ce qu'éprouve une boule parfaitement dure poussée contre un plan parfaitement dur & immobile. Le mouvement de cette balle est composé de deux, l'un suivant la perpendiculaire AF , & l'autre suivant la parallèle AD au plan réfléchissant. Telle seroit en effet sa direction, si elle étoit poussée à la fois dans ces deux sens, par deux forces qui lui imprimassent des vitesses dans ces rapports. Mais cette balle étant arrivée au point de contact R , la partie de son mouvement AD n'éprouve aucune altération; car le plan ne lui présente aucun obstacle dans ce sens; la vitesse AD , ou dans la direction AD , subsistera donc toute entière, & en vertu de cette vitesse, la balle atteindroit la parallèle HE aussi distante de RD que l'est AF , dans le même temps qu'elle a mis à venir de A en R . D'un autre côté, dit *Descartes*, la balle ne communiquant rien de son mouvement, doit se mouvoir aussi vite qu'auparavant, & par conséquent atteindre quelque point du cercle décrit du centre R au rayon RA , dans le même temps qu'elle a employé à parcourir la ligne AR . Elle doit donc aller au point commun de ce cercle & de la parallèle HE , c'est-à-dire, au point E . Le reste est facile, & il est évident que l'angle $ERG = ARF$, ou $ERD = ARD$, c'est-à-dire, que l'angle d'incidence est égal à celui de réflexion.

Descartes auroit pu s'enoncer plus brièvement & plus clairement de cette manière. La direction AF de la balle A , à

ou BRC , qui est l'angle rompu. Mais ces deux mêmes lignes RB & RO , sont les sécantes des angles GRO , GRB , qui sont évidemment les complémens de l'an-

gle d'incidence & de l'angle rompu. Donc RB & RO sont réciproquement comme ces sécantes.

laquelle

laquelle le plan s'oppose directement, & cette balle rejailliroit avec la même vitesse & dans la même direction, si elle n'avoit que ce mouvement. Mais elle a en même temps le mouvement AD , qui n'éprouve aucune altération : le mouvement de cette balle en R , sera donc composé des deux RH , RD , égaux aux deux AD , AF , ou RF , RD ; conséquemment la direction composée sera RE , & à cause de l'égalité des triangles RHE , RFA , l'angle ERH sera égal à ARF . C'est ainsi que nous l'exposons aujourd'hui. Mais *Descartes* avoit ses raisons de préférer la manière que nous venons de donner, & c'étoit afin qu'elle préparât à son explication de la réfraction, où il faut nécessairement prendre la chose de ce biais.

Supposons maintenant avec lui, qu'au lieu d'un plan dur & impénétrable, on n'ait qu'une surface, comme une toile tendue qui ôteroit à la balle A la moitié de sa vitesse. Le mouvement de cette balle sera encore composé des deux AF , & AD , ou DR & FR , dont la dernière n'éprouvera aucune altération de la surface, puisqu'elles ne sont point opposées l'une à l'autre. Mais cette surface réduit à la moitié la vitesse de la balle A ; c'est pourquoi elle ne parviendra à un point du cercle décrit du centre R au rayon RA , que dans le double du temps qu'elle a mis à aller de A en R . Or dans ce double de temps, le corps parcourra dans la direction RG une ligne double de FR . La nouvelle direction RB sera donc telle que RH , ou BC , sera double de AD , & cela dans toutes les inclinaisons différentes. Ceci satisfait aux réfractions qui se font en s'éloignant de la perpendiculaire. Mais si au lieu de supposer que le mobile perd, en traversant la surface FG , une partie de sa vitesse, on supposoit au contraire qu'elle fût augmentée, comme de la moitié, du tiers, &c, alors en suivant le même procédé, on trouvera avec *Descartes*, que la nouvelle direction sera telle, que BC sera moindre de la moitié, du tiers que AD , & par conséquent les sinus AD , AC de l'angle d'inclinaison & de l'angle rompu, seront toujours en même raison, sçavoir l'inverse des vitesses dans les différens milieux.

Avant que de raconter les démêlés qu'occasionna cette explication, il est nécessaire que nous fassions quelques réflexions sur son sujet. Il faut d'abord bien prendre garde à la

maniere dont M. *Descartes* veut que se fasse l'augmentation ou la diminution de la vitesse du mobile dans le second milieu. C'est dans sa direction totale RB , de sorte qu'il suppose que sous quelque inclinaison que la lumiere passe de l'air dans l'eau, par exemple, sa vitesse soit augmentée de moitié. Cette premiere supposition est bien fondée; car si nous admettons que par la nature différente des milieux la lumiere se mouve plus ou moins facilement dans l'un que dans l'autre, la vitesse doit être plus grande ou moindre dans quelque direction que ce soit. A la vérité l'exemple dont *Descartes* se sert pour rendre sensible cette altération de vitesse, sçavoir celui d'une toile tendue, ne m'y paroît pas propre. Cette toile n'apporteroit de la diminution que dans la vitesse perpendiculaire, de sorte qu'en supposant qu'elle la diminuât toujours, par exemple de moitié, ce ne seroit plus entre les sinus des angles d'inclinaison & rompu que régneroit une raison constante, mais entre les tangentes de leurs complémens. Il faudroit un autre mécanisme pour faire que cette altération dans un rapport constant, se fit uniquement sur la direction totale. C'est à quoi satisfait parfaitement l'hypothese d'une attraction quelconque exercée par le milieu réfringent sur la particule de lumiere : on démontre dans cette hypothese que la lumiere se meut plus ou moins vite dans le second milieu que dans le premier, suivant un rapport qui est toujours le même quelle que soit sa nouvelle direction.

La seconde supposition de *Descartes* est que la vitesse dans le sens parallele au plan réfringent, ne souffre aucune altération. Celle-ci n'est pas aussi facile à admettre, ni à justifier que la précédente, à l'aide des seuls principes qu'employoit *Descartes*; & c'est-là la source des objections les plus fondées qu'on fasse contre son explication. Cela est bien vrai dans la réflexion, parce que le mobile ne pénètre point dans le second milieu, & que si la direction perpendiculaire étoit détruite, il se mouvroit parallèlement à cette surface avec sa seule vitesse FR . Mais aussi-tôt qu'il s'y plonge tant soit peu, son mouvement doit en éprouver de la résistance ou une plus grande facilité dans ce sens comme dans l'autre, & par conséquent souffrir de l'altération. Cette supposition est néanmoins vraie matériellement, qu'on me permette ce terme de l'école, c'est-

à-dire, que quoique *Descartes* ne puisse en donner aucune bonne raison, elle a cependant lieu. Car si nous ne nous abusons pas sur la vérité de l'hypothese Newtonienne, l'attraction qu'exerce le corps réfringent sur le rayon de lumiere, & qui est la cause de la réfraction, n'agit que perpendiculairement à la surface de ce corps, & par conséquent ne change en rien la vitesse de ce rayon dans le sens parallele.

Il y a encore une supposition nécessaire dans l'explication de *Descartes*, pour rendre raison de l'approche du rayon vers la perpendiculaire, lorsqu'il passe d'un milieu plus rare dans un plus dense. *Descartes* prétend que la lumiere pénètre plus facilement ce dernier que le premier, & il en donne une raison plus ingénieuse que solide. Il attribue cet effet à la différente texture des corps plus denses, qui fait que leurs pores sont plus dégagés d'obstacles que ceux des corps plus rares; de sorte, dit-il, que de même qu'une boule roulera avec plus de facilité sur un plan bien dur & bien uni, que sur un tapis, ainsi la lumiere se portera avec plus de facilité à travers les pores d'un corps dur & solide, qu'au travers de ceux d'un autre qui l'est moins. *Descartes* ne s'est encore ici trompé que dans l'explication, & non dans le fait. Les Physiciens modernes pensent comme lui, que la lumiere se meut plus rapidement dans les milieux plus denses, mais par des raisons différentes. C'est que son mouvement est accéléré à l'approche de la surface de ces corps par l'attraction qu'ils exercent sur elle.

Les réflexions que nous venons de faire montrent qu'en ne suivant que les principes mécaniques employés par *Descartes*, son explication étoit sujette à de grandes difficultés. Ainsi l'on ne doit point s'étonner qu'à l'exception de ceux qui faisoient profession d'être ses disciples, cette explication, quoique vraie dans le fonds, ait trouvé peu d'approbateurs. Elle fut le sujet d'une contestation qui faillit à devenir querelle entre lui d'un côté, & *Fermat* & *Hobbes* de l'autre. Ce dernier éleva d'abord contre les principes de *Descartes* quelques objections meilleures qu'on ne seroit fondé à les attendre d'un homme qui trouva dans la suite la quadrature du cercle, & qui entreprit de réformer la Géométrie jusques dans ses axiomes. C'est, par exemple, avec raison qu'il prétendit que la réflexion ne se faisoit que par le ressort du mobile, ou celui

de la surface qu'il choquoit; de sorte que si l'on supposoit l'un & l'autre parfaitement durs, il n'y en auroit aucune. Ce sont des vérités dont les Cartésiens éclairés n'ont pas tardé de convenir, & ils ont fait aux suppositions de *Descartes* les changemens convenables, comme en donnant de l'élasticité aux particules de la lumière. A l'égard de la réfraction, la principale difficulté d'*Hobbes* se réduisit à prétendre que l'altération de la vitesse du rayon de lumière devoit se prendre dans la direction perpendiculaire, & non comme *Descartes* le prétendoit dans sa direction totale. *Hobbes* étoit mal-fondé en cela: il écrivit diverses lettres à *Descartes*, qui lui répondit conformément à ses principes. Mais *Hobbes* accumulant toujours de nouvelles difficultés, notre Philosophe rompit ce commerce en ne recevant plus aucune de ses lettres.

Nous avons commencé par *Hobbes*, parce que la dispute de *Fermat* avec *Descartes*, eut après la mort de celui-ci une reprise avec ses successeurs, & fut suivie d'autres événemens que nous n'avons pas voulu séparer. *Fermat* étoit entré le premier dans la lice, & avoit eu par des moyens qu'il est inutile de rapporter, un exemplaire de la Dioptrique de *Descartes*, à l'insçu de son Auteur, qui ne l'avoit pas encore mise au jour. Il se hâta tellement de l'attaquer, qu'il n'attendit même pas qu'elle parût; ce qui choqua fort *Descartes*. Il compara le procédé de *Fermat* à celui d'un homme qui avoit voulu étouffer son fruit avant sa naissance, & il en garda toujours une sorte de ressentiment, qu'on voit encore éclater dans des lettres écrites après leur réconciliation.

Les premières objections de *Fermat*, il faut en convenir, ne lui font pas beaucoup d'honneur, & elles prouvent seulement que quoique grand Géometre, il étoit fort mauvais Physicien. On le voit en effet contester d'abord le principe de la décomposition du mouvement; mais il abandonna ensuite cette objection, & il s'en tint à nier à *Descartes* que l'altération du mouvement de son mobile dût se prendre dans la direction totale; *Descartes*, de son côté, établit assez mal ce point fondamental de son explication: enfin la dispute s'aggravoit, lorsque des amis communs entreprirent de les réconcilier. *Fermat* fit les premières propositions de paix, & elles furent acceptées par *Descartes*. Ils s'écrivirent mutuellement

des lettres fort polies, mais sans changer d'avis. *Fermat* resta persuadé que l'explication de *Descartes* étoit vicieuse, & celui-ci, que son adversaire étoit dans le cas d'un homme qui refuse d'ouvrir les yeux à la lumière.

Ainsi fut terminée, ou plutôt suspendue, la première discussion qu'excita l'explication Cartésienne de la réfraction : je dis suspendue, car elle fut reprise environ 20 ans après, entre le même M. de *Fermat* & quelques partisans de la doctrine de notre Philosophe. M. *Clerfeliér*, célèbre Cartésien, ayant écrit à *Fermat* au sujet de quelques-unes de ses anciennes Lettres concernant sa contestation sur la réfraction, celui-ci saisit cette occasion de remettre dans un nouveau jour les difficultés qui l'avoient toujours aliéné de l'explication de *Descartes*. Il y ajoutoit celle-ci, sçavoir, qu'on ne peut point dire que le mouvement dans le sens parallèle au plan réfringent soit inaltérable. La réponse de M. *Clerfeliér* est conforme au sens de son maître, en ce qu'il maintient que le retardement ou l'accélération du mobile doit se prendre dans la direction totale. Mais je n'y trouve rien qui satisfasse à l'égard de la nouvelle objection. Bientôt après *Fermat* se jeta dans d'autres discussions, où il eut tantôt tort, tantôt raison, & la dispute se réduisit enfin à une vraie dispute de mots. *Fermat* demeura plus persuadé que jamais de l'insuffisance de la démonstration cartésienne, & pour terminer la contestation, il convint qu'il ne l'entendoit pas, puisque cette démonstration qui convainquoit ses adversaires, ne portoit aucune lumière dans son esprit.

Cependant il apprenoit de divers côtés que la loi de la réfraction proposée par *Descartes* étoit vraie. Un Physicien de ce temps, nommé M. *Petit*, homme de beaucoup de mérite, l'avoit trouvée conforme à l'expérience. Cela engagea enfin *Fermat* à faire usage d'un principe qu'il avoit communiqué depuis long-temps à M. de la *Chambre*, & qui lui paroissoit propre à déterminer le chemin que la lumière doit prendre en le rompant. Ce principe est semblable à celui que les Anciens avoient imaginé pour démontrer l'égalité des angles d'incidence & de réflexion. Ils avoient supposé que la lumière, tant qu'elle reste dans un même milieu, prend le chemin le plus court. *Fermat*, concevant cette loi de la nature

d'une manière plus générale, l'étend au cas de deux milieux différens en densité. Il suppose que la lumière va toujours d'un point à l'autre dans le moindre temps, ce qui donne le chemin le plus court, lorsqu'elle reste dans le même milieu; mais si on suppose qu'elle passe d'un milieu dans un autre, elle va, suivant *M. de Fermat*, plus vite dans le moins dense, & elle tempère tellement son chemin, que parcourant moins d'espace dans le plus dense, le temps total est moindre que dans tout autre chemin qu'elle auroit pris. Ce principe accordé, on voit déjà que la lumière doit se rompre en approchant de la perpendiculaire, quand elle passe dans un milieu plus dense. Mais quelle apparence que de deux principes aussi opposés que celui de *Descartes* & ce dernier, dût résulter la même vérité? C'est cependant ce qui arriva. Après avoir surmonté les difficultés d'un laborieux calcul, *Fermat* trouva que les sinus des angles d'inclinaison & rompu, étoient dans un rapport constant; sçavoir, l'inverse des résistances dans l'un & l'autre milieu.

Un événement si peu attendu convainquit *M. de Fermat* que la conséquence de *Descartes* étoit légitime: mais il ne le rendit pas plus docile sur le fond de sa démonstration; au contraire il la lui rendit encore plus suspecte. Il déduisoit effectivement la même vérité d'une supposition tout-à-fait vraisemblable, & contraire à celle de ce Philosophe. Quel motif de penser que cette dernière étoit fausse, & par conséquent que le raisonnement auquel elle servoit de base, étoit vicieux? Il instruisit *M. de la Chambre* de ce succès incespéré, & celui-ci en informa *M. Clerfeliér*: ce disciple de *Descartes* fit à cette occasion un dernier effort pour gagner *M. de Fermat* à l'explication cartésienne (a). Il lui observa judicieusement que le principe ci-dessus n'étoit point physique, & qu'il ne pouvoit être regardé comme cause d'aucun effet naturel. Il élevoit aussi contre cette explication des soupçons que la suite a vérifiés, sçavoir, qu'elle renfermoit deux suppositions fausses, qui par un heureux hasard se redressoient l'une l'autre. *M. de Fermat* qui étoit las de cette discussion, aussitôt qu'il crut que la vérité n'y étoit plus intéressée, aima mieux y mettre fin

(a) Lett. de Desc. T. III, L. 52, 53.

que de répliquer. Il accorda à M. *Clerfèlier* tout ce qu'il demandoit (a), consentant que la démonstration de *Descartes* fût réputée bonne, quoiqu'elle ne l'eût jamais convaincu, & ne se réservant que la stérile possession de son problème de Géométrie. Il permet aussi qu'on traite son principe d'erroné, pourvu qu'on le mette du moins à côté de ces erreurs qui ont plus de vraisemblance que la vérité même, & il finit par lui appliquer ces vers ingénieux du *Tasse*.

Quando farà il vero

Si bello che si possa a ti preporre ?

En effet, rien ne prouve mieux que M. *de Fermat* étoit fondé à tenir à son principe, & à être peu satisfait de l'explication cartésienne de la réfraction, que les tentatives nombreuses des Physiciens pour expliquer ce phénomène. Il n'en est presque aucun qui dès les premiers pas ne prenne une route différente de celle de *Descartes*, en supposant que la lumière pénètre plus difficilement le milieu le plus dense. Nous ne saurions avoir une occasion plus favorable de rendre compte de ces différentes tentatives : c'est pourquoi nous allons les rassembler ici sous un même point de vue.

Parmi les Philosophes qui ont tenté d'expliquer ou de démontrer la loi de la réfraction, les uns, à l'exemple de *Fermat*, ont recouru aux causes finales, les autres ont tâché de la déduire de causes purement physiques. Nous trouvons M. *Leibnitz* parmi les premiers. Ce Géomètre & Métaphysicien célèbre, suppose que la lumière va d'un point à un autre, non dans le temps le plus court, comme M. *de Fermat*, mais par le chemin le plus facile (b); & il mesure la facilité de ce chemin par le rapport composé de sa longueur & de la résistance dans le milieu où se meut la lumière. Il applique ensuite son calcul différentiel à déterminer quel est le chemin le plus facile, & il trouve que les sinus des angles que fait le rayon avec la perpendiculaire à la surface réfringente, sont entr'eux réciproquement comme les résistances. Il y a dans l'explication de M. *Leibnitz* ceci de remarquable, qu'il pré-

(a) Ibid. Lett. 54.

(b) *Act. Lipsf.* ann. 1682.

tend que la vitesse augmente à proportion de la résistance, de sorte qu'il s'accorde avec *Descartes* en donnant à la lumière plus de vitesse dans le milieu le plus dense. Mais ses raisons me paroissent trop subtiles pour être convaincantes. Quant au principe de *M. Leibnitz*, il est sujet aux mêmes difficultés que celui de *M. de Fermat* ; il paroît bien prouvé aujourd'hui que la lumière ne choisit en se rompant, ni le temps le plus court, ni le chemin le plus facile, comme on le verra, lorsqu'on aura fait connoître le mécanisme de la réfraction d'après *M. Newton*. Nous passons aux explications purement physiques de cette propriété de la lumière.

Il y a eu des Physiciens qui ont considéré un rayon de lumière comme composé de petites parties oblongues, se mouvant parallèlement à elles-mêmes, & dans une direction perpendiculaire à celle du rayon. Cette supposition étant admise, ils raisonnaient ainsi. Lorsqu'un rayon de lumière tombe obliquement sur la surface plane d'un milieu plus dense, par exemple, & plus résistant, le bout d'une petite particule oblongue de cette lumière, qui arrive le premier à cette surface, commence à éprouver une résistance, tandis que l'autre qui est dans le premier milieu, n'en éprouve encore aucune. Celui-ci ira toujours avec la même vitesse, & décrira un petit arc, pendant que l'autre qui se plonge dans le second milieu, décrit un arc concentrique, mais plus petit, parce que son mouvement est plus retardé. Lorsqu'enfin tous les deux seront plongés dans le second milieu, alors le mouvement circulaire cessera, & cette particule de lumière continuera à se mouvoir parallèlement à elle-même. Or il est aisé de voir que dans le cas où le second milieu sera le plus dense, la réfraction se fera vers la perpendiculaire, l'arc *ab* étant moindre que *AB* : & que ce seroit le contraire, si le second milieu étoit le plus rare. Mais, ajoute-t-on, rien de plus naturel que de mesurer le rapport des facilités des deux milieux par celui des arcs *AB*, *ab*. Car ce sont ces arcs qui mesurent les chemins respectifs que parcourent les mobiles *A* & *a* en même temps dans ces deux milieux. Ainsi quelque inclination qu'on suppose au rayon, ce même rapport subsistant, on démontre facilement que les sinus des angles d'inclinaison & rompu, sont en raison constante. La première idée de

Fig. 70.

de cette explication est due, si je ne me trompe, au Pere *Maignan*; *Hobbes* l'a suivie dans un écrit que le P. *Mersenne* nous a transmis (a). M. *Barrow* l'a aussi adoptée dans ses *Leçons optiques*, & c'est son exposition que nous avons suivie. Mais malgré le suffrage de ce Géometre célèbre, nous ne craignons point de dire que cette explication est peu heureuse. Outre le peu de solidité de la premiere supposition sur laquelle elle est fondée, rien de moins prouvé que celles qu'on emploie dans le cours du raisonnement. M. *Rizzeti* a fait, il y a peu d'années (a), des efforts pour donner à cette explication quelque probabilité, & pour démontrer ces suppositions. Mais c'est, à mon avis, avec peu de succès. Rien n'est moins une démonstration que le raisonnement auquel il donne ce titre.

Quelques autres Physiciens, à la tête desquels est M. *David Grégori* (b), ont pris une voie différente. Ils imaginent que la lumière passant d'un milieu dans un autre, s'y dilate ou s'y resserre latéralement, à proportion qu'elle y coule plus ou moins à son aise. Ils supposent ensuite dans cette dilatation ou cette contraction, un certain rapport d'où ils tirent la loi connue de la réfraction. Cette explication est aussi peu satisfaisante que la précédente. Car ce rapport qu'ils établissent, renferme lui-même ce qui est en question. C'est-là le défaut de diverses autres tentatives d'explications, comme celle d'*Hérigone*, qui suppose qu'un rayon de lumière pèse sur la surface réfringente, & tend à la pénétrer, comme feroit un poids qui tendroit à rouler sur un plan semblablement incliné. Je ne dis rien d'une prétendue démonstration donnée par un Mathématicien Anglois, nommé *Gualter Werner*, dont le Pere *Mersenne* nous rapporte l'écrit avec éloge. Ce n'est qu'un vrai paralogisme & une pétition de principe.

L'idée d'*Hérigone*, quoique peu heureuse, semble avoir donné à M. *Bernoulli* celle d'une autre démonstration tirée de même d'un principe de Statique. Qu'on conçoive deux puissances données & inégales, qui tirent un point mobile le long d'une ligne de position donnée. Tel est, suivant M.

(a) *Syn. univ. Math.*

(b) *Act. Lipsf. ann. 1726.*

(c) *Catoptr. ac Dioptr. Elem.*

Bernoulli, le cas de deux rayons de lumière, l'un incident, l'autre rompu; ce qu'il établit par un raisonnement, que j'avoue ne pas bien concevoir. Mais si l'on examine quelle position prendra le point mobile dont nous parlons, dans la supposition ci-dessus, on trouvera qu'elle sera telle, que les sinus des angles avec la perpendiculaire à la ligne le long de laquelle ce point est mobile, soient en raison donnée, savoir, celle des forces avec lesquelles ce point est tiré de part & d'autre; d'où il conclut que le même rapport constant doit régner dans la réfraction.

Parmi les explications mécaniques de la réfraction, je n'en connois aucune qui soit plus ingénieuse que celle de *M. Huyghens* (a). Elle est une suite très-naturelle de son système sur la lumière, système le plus probable & le plus satisfaisant de tous, si l'on n'avoit de fortes raisons de pencher vers celui de l'émission. *M. Huyghens* fait consister, comme tout le monde sçait, la lumière dans les ondulations d'un fluide élastique très-subtil, qui se répandent circulairement & avec une promptitude extrême autour du centre lumineux. Mais ce n'est pas tout : chacune de ces ondes circulaires répandues autour du point lumineux, n'est que le résultat d'une infinité d'autres ondulations particulières, dont les centres sont dans toutes les parties du fluide ébranlé, & qui concourent toutes à former la principale. Ainsi la direction perpendiculaire de chacune de ces ondes, dépend de la rapidité respective de celles qui la forment, de sorte que si par quelques circonstances les vitesses de celles-ci deviennent inégales, la direction de la principale changera. Or c'est, dit *M. Huyghens*, ce qui arrive dans la réfraction. Un rayon comme *LAD*, tombant obliquement sur un milieu où la lumière pénètre plus difficilement, par exemple, & où par conséquent elle se meut plus lentement, la partie *A* de l'onde *AD*, qui est perpendiculaire à la direction *LA*, arrive la première; là son choc excite dans la matière, dont est imprégné le second milieu, une ondulation qui s'étend circulairement autour de *A*, en 1, 2, 3, 4, tandis que les points *B*, *C*, *D*, arrivent successivement en *b*, *c*, *d*, & y excitent les ondulations *b1*, *b2*, *b3*; *c1*, *c2*;

Fig. 71.

(a) *Traité de lum.* c. 3.

d 1. Ainsi l'ondulation totale est GH, & la direction du rayon de lumiere qui lui est perpendiculaire, est AH. Mais, par la supposition, la lumiere se meut plus lentement, par exemple d'une moitié, dans le second milieu que dans le premier. C'est pourquoi l'étendue de l'onde Aa, est moindre de moitié que celle de l'onde Bb, & par conséquent A 3 est dans le même rapport avec Dd. Or A 3 & Dd, sont respectivement comme les sinus de l'angle rompu & de celui d'inclinaison. Donc ces sinus seront entr'eux comme les facilités que la lumiere éprouve à se transmettre dans les différens milieux. Nous nous sommes contentés ici d'une esquisse de l'explication de M. *Huyghens*; nous l'eussions développée davantage sans la prolixité à laquelle cela nous auroit engagés: ceux pour qui ce qu'on vient de dire ne suffira pas, peuvent recourir à son *Traité De lumiere*. Nous ne croyons pas qu'on puisse imaginer rien de plus satisfaisant dans l'hypothese, que la lumiere consiste en un fluide mis en action par le corps lumineux.

La difficulté fondée que *Fermat* faisoit à *Descartes*, en ce qui concerne le mouvement de la lumiere dans le sens parallele à la surface réfringente, mouvement qu'il supposoit n'être point altéré, a donné lieu à une tentative pour expliquer la réfraction, dont il nous faut dire un mot. On a conçu la réfraction de la lumiere comme ce qui arriveroit à un globe qui passeroit d'un milieu comme l'air, dans l'eau par exemple. Ce globe, à l'instant où il toucheroit la surface qui sépare l'air d'avec l'eau, commenceroit à éprouver de la résistance dans le sens perpendiculaire; mais il auroit encore toute sa vitesse dans le sens parallele. Supposons-le enfoncé d'un quart, par exemple, de son diametre: il éprouvera de la résistance, & son mouvement sera altéré dans les deux directions; mais moins dans la direction parallele que dans la perpendiculaire. Il en sera de même lorsqu'il sera plongé de la moitié, des trois quarts de ce diametre; ainsi pendant qu'il s'enfonce, il doit décrire une courbe convexe vers la perpendiculaire: enfin lorsqu'il sera totalement plongé, alors éprouvant de tous les côtés une résistance égale, il continuera sa route par la tangente au dernier point de cette courbe qu'il a décrite, & il aura une direction plus éloignée de la perpendiculaire. Le contraire doit visiblement arriver, lorsque ce globe passera d'un milieu plus

résistant à un autre qui l'est moins : la réfraction se fera en approchant de la perpendiculaire.

Jusqu'ici cette explication procède fort bien , mais elle est sujette à des difficultés qui ne permettent pas de l'admettre. Lorsqu'à l'aide d'une profonde Dynamique , on a examiné la trajectoire de ce globe pénétrant d'un milieu dans un autre , & les deux directions avec lesquelles il commence & il finit de la décrire , on a trouvé qu'elles ne suivent point la même loi que la lumière en se rompant , quelque hypothèse de résistance que l'on prenne. D'ailleurs les mêmes milieux subsistant , la trajectoire est différente suivant la forme , la vitesse , & même la masse du corps qui les traverse. Ainsi quand il y auroit quelque forme de corps qui rendît constant le rapport des sinus des angles d'inclinaison & rompu , comme on ne peut supposer que fort gratuitement que toutes les particules de lumière soient de cette forme , on ne pourroit guere s'aider de cette explication.

Ce n'est pas encore ici le lieu de développer la manière dont *M. Newton* explique la réfraction. Comme elle tient à sa théorie de l'attraction , nous croyons devoir ne l'exposer qu'après avoir donné connoissance des faits qui établissent cette théorie. Ainsi nous renvoyons nos lecteurs au Livre où nous exposerons les découvertes mémorables de ce grand homme sur la lumière. Nous renvoyons aussi jusque-là à parler d'une sorte de paradoxe auquel cette explication comparée avec celle de *Fermat* , donne naissance. Nous nous bornons à remarquer ici d'avance que *M. de Maupertuis* l'a fait disparaître par la découverte d'une nouvelle loi de la nature , très-belle & très-étendue.

VII.

*Découvertes
dioptriques de
Descartes.*

La discussion où l'on vient d'entrer à l'occasion des premiers pas de *Descartes* dans sa *Dioptrique* , nous a fait perdre le fil de notre histoire. Nous allons le reprendre en rendant compte de quelques vues nouvelles de ce Philosophe pour perfectionner cette partie de l'Optique. Quoiqu'elles n'aient point eu dans la pratique le succès que s'en promettoit leur Auteur , elles revendiquent ici une place , du moins à titre de découvertes dans la théorie.

Les lentilles sphériques de verre ne réunissent pas tous les rayons parallèles à leur axe en un même point. Dans les déterminations qu'on a données ci-dessus des foyers de ces verres, il n'a été question que des rayons infiniment voisins de l'axe; car à mesure qu'ils s'en écartent, leur rencontre avec cet axe se fait dans un point plus proche que le foyer. A la vérité cette différence est peu sensible, tant que la surface sphérique qui les reçoit, n'est qu'une fort petite portion de sphere; mais enfin elle est réelle, & delà il suit qu'une lentille sphérique ne peut pas à son foyer une image parfaitement distincte. Ce défaut des verres sphériques est probablement ce qui inspira à *Descartes* la première idée de rechercher s'il n'y avoit pas quelque surface tellement conformée que les rayons parallèles s'y réunissent précisément dans un même point. D'ailleurs cette recherche, à la considérer du côté purement théorique, ne pouvoit manquer d'avoir des attraites pour un Géometre. Aussi avoit-elle déjà excité les efforts de *Kepler*, qui par analogie avoit conjecturé que les sections coniques pouvoient satisfaire au problème.

Cette conjecture de *Kepler* se tourna en réalité entre les mains de M. *Descartes* : il démontra que si dans une ellipse, comme *A D H D*, la distance des foyers *f F* & le grand axe, sont comme les sinus des angles d'inclinaison & rompu dans les milieux entre lesquels se fait la réfraction, par exemple comme 2 à 3 si c'est de l'air & du verre, le rayon *E D* parallèle à l'axe rencontrant le sphéroïde de verre *D B*, se rompra & ira concourir au foyer *F*. Au contraire, si l'espace *A H B* est rempli du milieu le plus rare, comme l'air, le rayon *G D* rencontrant la surface concave, s'y rompra comme s'il venoit du point *F*. Ainsi, si dans le premier cas on décrit du centre *F* un arc de cercle *D I*, & qu'on imagine une lentille dont la coupe soit *D A I K*, elle réunira à son foyer *F*, tous les rayons parallèles à son axe. Dans le second cas, il faudra que l'arc de cercle soit extérieur, & on en aura une qui rendra tous les rayons parallèles à son axe & tombans sur sa concavité, divergens comme du point *F*, ou au contraire qui rendra parallèles tous les rayons convergens vers *F* & tombant sur sa convexité. L'hyperbole jouit de la même propriété, s'il y a entre son axe & la distance de ses foyers le rapport

Fig. 72.

ci-dessus. Le rayon passant parallèlement à l'axe de l'une des hyperboles où nous supposons le milieu le plus dense, se rompra & concourra au foyer de l'opposée; & l'on pourra de même former des lentilles hyperboliques convexes ou concaves, qui rendront convergens les rayons paralleles, ou paralleles les rayons convergens vers un point donné.

Ce problème nous mene naturellement à un autre plus général, dans lequel il s'agit de déterminer la forme d'une surface telle que les rayons partis d'un point donné, soient rendus convergens vers un autre point donné, ou divergens; comme s'ils en venoient. *Descartes* le résolut encore: mais content dans sa *Dioptrique* de considérer les cas qui peuvent être le plus d'usage, & les surfaces les plus faciles à décrire, il en renvoie la solution à la *Géométrie*. Il y démontre que si le point A est celui d'où partent les rayons de lumière, B celui auquel ils se doivent réunir, & que le point S soit pris pour le sommet de la surface ou de la courbe génératrice qu'on cherche, elle sera telle que tirant à un point quelconque G; les lignes AG, GB, l'excès de AG sur AS, sera à celui de BS sur BG, en raison donnée, sçavoir, celle de la réfraction entre les milieux A & B (a). Cette espece de courbe que nous venons de décrire, est celle que M. *Descartes* nomme la premiere de ses ovales. Que si, au lieu de supposer le sommet S de la courbe entré A & B, on le supposoit au-delà, alors naistroient différentes autres courbes qui constituent les autres especes d'ovales que M. *Descartes* considere dans sa *Géométrie*, & qui servent à renvoyer diversement les rayons, soit par réfraction, soit par réflexion, de sorte que ceux qui partent d'un point, ou qui y convergent, soient renvoyés vers

Fig. 73.

(a) Voici la démonstration de cette belle propriété. Supposons un point g infiniment proche de G, & les lignes Ag, Bg, avec les arcs de cercle Gc, gc, décrits des points B & A, comme centres, de sorte que gc est la différence de GB, gB, & Gf celle de GA, gA. Le petit côté curviline Gg prolongé, est la tangente à la courbe, & sa perpendiculaire CD représente l'axe de réfraction. Maintenant puisque partout la différence de GA & AS, est à celle de GB & BS en même raison, il suit que les différences des lignes infini-

ment proches GA, Ag, & GB, Bg, c'est-à-dire, Gf, gc, seront en même raison; mais il est visible que les angles fsg, gGc, sont respectivement égaux aux angles AGC, BGD, qui sont l'angle d'inclinaison & l'angle rompu. Donc Gf & gc, qui sont les sinus des angles fsg & gGc, étant en raison constante, sçavoir celle qui regle la réfraction entre les milieux A & B, il suit que les sinus des angles AGC, & BGD sont dans cette même raison, & par conséquent GB est la vraie position du rayon rompu. Donc, &c.

un autre, ou rendus divergens, comme s'ils en venoient. Il seroit excessivement long de parcourir tous les cas qui naissent des différentes positions respectives des points donnés S, A, G. Mais ceci mérite d'être observé, c'est que ces courbes se transforment en sections coniques suivant les circonstances. Si, par exemple, on suppose dans la première espèce le point A infiniment éloigné, l'ovale devient l'ellipse ordinaire, ayant entre son grand axe & la distance de ses foyers la raison de la réfraction : ce qui nous apprendroit, si nous ne le sçavions déjà, que la figure elliptique ayant les conditions ci-dessus, renverroit vers un de ses foyers les rayons parallèles à son axe. Si au contraire, on supposoit le point B infiniment éloigné, la courbe deviendroit une hyperbole qui renverroit parallèlement les rayons partis du point A. Les autres propriétés des sections coniques en ce qui concerne la réflexion de la lumière, ne sont pareillement que de simples corollaires du problème général de M. *Descartes*. Il n'y a qu'à supposer les différences des lignes tirées des points A & B, aux points G, en raison d'égalité, les réfractions se changeront en réflexions à angles égaux à ceux d'incidence, & l'on aura suivant la position des points A, B, S, une parabole, une ellipse ou hyperbole. Cette théorie dans l'exposition de laquelle M. *Descartes* n'a pas mis les développemens nécessaires pour tous les Lecteurs, a été depuis plus clairement exposée par M. *Huyghens* dans son *Traité de lumiere*. On doit recourir à cet ouvrage, ou bien au sçavant Commentaire du P. *Rabuel* sur la Géométrie de *Descartes*.

Les propriétés que nous venons de remarquer avec M. *Descartes* dans les verres elliptiques & hyperboliques, le conduisirent à penser qu'ils ne pouvoient manquer d'être d'une grande utilité pour perfectionner les instrumens dioptriques. En effet, puisque des verres de cette forme réunissent les rayons parallèles, à un seul point mathématique, ce que ne font point les verres sphériques, il semble tout-à-fait naturel d'en conclure que les images des objets éloignés seront incomparablement plus distinctes. *Descartes* conseille donc de donner aux verres de Télescopes une courbure elliptique ou hyperbolique, & en particulier la dernière qu'il jugeoit préférable. Il propose pour cet effet à la fin de sa Dioptrique

diverses machines. Ses Lettres nous apprennent aussi qu'il se donna de grands mouvemens pour y réussir. Etant à Paris en 1618. il engagea un fabricant d'instrumens mathématiques, nommé *Ferrier*, à entrer dans ses vues, & il lui écrivit ensuite de sa retraite diverses Lettres pleines d'instructions pour le guider. Cet Artiste vint effectivement à bout, dit *Descartes*, de tailler un assez bon verre hyperbolique convexe, mais il ne put réussir au concave, & s'étant dégoûté de ce travail difficile, cette entreprise n'eut pas d'autre suite. Les promesses de *Descartes* qui n'alloient pas moins qu'à découvrir dans les autres les plus petits objets, & l'instigation de *M. Huyghens de Zulichem*, le pere du célèbre *M. Huyghens*, avec qui il étoit lié d'amitié, porterent aussi quelques Artistes Hollandois à faire des efforts pour mettre ses machines à exécution (a); mais les difficultés les rebuterent probablement, & leur firent abandonner ce travail: nous ne voyons pas qu'il soit venu delà à *Descartes* aucun bon verre hyperbolique. Depuis ce temps, quantité d'autres Mathématiciens ou Artistes ont proposé de nouvelles inventions pour le même sujet. *M. Wren* entr'autres en a proposé une (b), qui est fondée sur une nouvelle propriété de l'hyperbole, & qui me paroît être une de celles dont on pourroit le plus légitimement attendre du succès. On trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie de Berlin (c) la description d'une machine inventée pour cet effet par *M. Hertelius*. Cependant, nonobstant tous ces efforts, les verres hyperboliques sont encore des êtres imaginaires, & ceux qui connoissent la manière dont on travaille les verres lenticulaires, n'en seront point surpris. On a vu, à la vérité, quelquefois annoncer dans des Journaux, qu'on étoit enfin parvenu à faire des verres de cette forme. On lit dans les *Transactions Philosophiques* (d) qu'un *M. du Son* avoit fait de bons verres paraboliques, (on a apparemment voulu dire hyperboliques; car des verres paraboliques ne rempliroient point l'objet qu'on se propose;) mais ces belles promesses se sont réduites à cette annonce. Au reste, on se seroit épargné bien des peines, si l'on eût fait une réflexion qui se présente assez naturellement, c'est que si

(a) Ibid. T. II, Lett. 87, 82, 85, 86, 90.

(c) T. III. ad ann. 1710.

(b) *Transf. Phil. ann.* 1668, 1669.(d) *Ann.* 1665.

un verre de courbure elliptique ou hyperbolique réunit plus exactement qu'un sphérique tous les rayons parallèles à son axe, il lui sera fort inférieur en ce qui concerne les rayons qui forment avec cet axe quelque angle sensible. Car la courbure sphérique présente de tous les côtés une figure uniforme, ce que ne fait point la courbure elliptique ou hyperbolique. C'est pourquoi ces dernières réuniront moins exactement les rayons venans des parties latérales de l'objet. Enfin ce qui ne permet plus aujourd'hui de s'attacher à faire des verres de cette forme, c'est la découverte de la différente réfrangibilité de la lumière. C'est de cette différente réfrangibilité que naît le principal obstacle à la distinction de l'image; & l'aberration qu'elle cause est incomparablement plus grande que celle qui vient de la forme sphérique du verre. Quand on corrigeroit cette dernière par la figure hyperbolique, la première ne subsisteroit pas moins, & la distinction ne seroit pas plus grande. Il n'est aujourd'hui aucune personne instruite, qui ajoute foi aux verres hyperboliques, & il n'y a plus que quelques Artistes charlatans qui, pour rehausser leur ouvrage, disent avoir le secret de les travailler.

VIII.

Nous devons enfin à M. *Descartes* d'avoir perfectionné l'explication de l'Arc-en-Ciel qu'avoit autrefois donné *Antonio de Dominis*. On a vu vers la fin du volume précédent que ce Physicien Italien, guidé par un heureux hasard plutôt que par sa sagacité, avoit rencontré le vrai principe de cette explication : mais il avoit encore laissé bien des choses à faire pour la rendre complete. En premier lieu, il avoit totalement manqué celle de l'arc-en-ciel extérieur. En second lieu, il restoit à rendre raison pourquoi ces arcs lumineux ne paroissent que d'une certaine grandeur, l'inférieur de 42°. environ de rayon, & l'extérieur de 54. Il falloit enfin expliquer d'où viennent les couleurs qu'ils nous présentent, & leur arrangement. De ces trois choses, *Descartes* en découvrit deux. La troisième tenoit à la différente réfrangibilité de la lumière, & étoit réservée à M. *Newton*.

L'arc-en-ciel intérieur ou principal, est formé, comme

Tome II.

Cc

*Découvertes
de Descartes
sur l'Arc-en-
Ciel,*

nous l'avons dit en parlant d'*Anoine de Dominis*, par une réflexion unique du rayon solaire contre la partie postérieure des gouttes d'eau ou de vapeurs, réflexion précédée & suivie d'une réfraction à l'entrée & à la sortie de cette goutte. C'étoit-là que s'étoit arrêté l'Auteur Italien, qui avoit cru pouvoir expliquer de même l'arc-en-ciel extérieur, en changeant seulement quelques circonstances. *Descartes* plus clairvoyant aperçut & s'assura par l'expérience (a), que l'arc-en-ciel extérieur est produit par deux réflexions dans l'intérieur des gouttes de vapeurs, comme l'on voit dans la figure en B. Le rayon de lumière parti du soleil, entre par la partie inférieure de la goutte, & y souffre une réfraction; il se réfléchit deux fois contre sa surface, & il sort enfin en souffrant une seconde réfraction qui le renvoie à un point de l'axe tiré du soleil par l'œil du spectateur. Telle est la trace de chaque rayon de lumière qui forme un point de la seconde iris.

Fig. 73.

Mais pourquoi n'y a-t'il que les rayons comme AO & BO, inclinés à cet axe, l'un de 41° , l'autre de 54 , qui excitent dans l'œil du spectateur une sensation de lumière: car il est évident qu'il n'y a point de goutte, soit inférieure à A, soit entre A & B, soit enfin au dessus de B, qui n'envoie aussi à l'œil quelque rayon de lumière. Cependant on n'aperçoit de l'éclat qu'en A & en B: en voici la raison d'après *M. Descartes*. Il ne suffit pas qu'un rayon de lumière parvienne à nos yeux pour y exciter quelque sensation; il faut pour cela qu'il ait une certaine densité, proportionnée à la sensibilité de notre organe: or de tous les faisceaux de rayons solaires qui tombent parallèlement sur une goutte de vapeurs, *M. Descartes* trouve par le calcul qu'il n'y en a qu'un seul, sçavoir celui qui est éloigné du rayon central entre les 85 & 86 centièmes du rayon du globule, qui après la réfraction & la réflexion qu'il éprouve, soit encore composé de rayons parallèles. Il n'y a donc que ce faisceau de lumière qui soit capable d'exciter quelque sensation sur un œil éloigné. Or celui-ci forme avec l'axe tiré du soleil au point diamétralement opposé, un angle de $41^{\circ}, 30'$, en supposant la raison du sinus d'incidence à celui de réfraction dans l'eau de pluie, celle de 257 à 180. On ne doit donc voir la bande lumineuse du pro-

(a) *Meteor. Disc. 2.*

mier arc-en-ciel qu'à une distance d'environ $41^{\circ} 30'$ du point diamétralement opposé au soleil. M. *Descartes* démontre par un procédé semblable que de tous les petits faisceaux de rayons qui tombent sur les mêmes globules, & qui sortent après deux réflexions, il n'y en a qu'un dont les rayons composans conservent leur parallélisme, & qu'il fait, avec le même axe que ci-dessus, un angle de $51^{\circ}, 57'$. Ainsi la bande lumineuse ne peut paroître au même œil qu'à 52° environ du point opposé au soleil. L'intervalle entre la goutte A & la goutte B n'en peut fournir aucune dont un faisceau parallèle puisse parvenir au même œil. Delà l'interruption de la lumière entre les deux iris.

Il reste à rendre raison des couleurs qui parent ces deux arcs lumineux. L'explication complète de ce phénomène tient, nous l'avons déjà dit, à la théorie Newtonienne des couleurs. *Descartes* néanmoins en rend une raison à certains égards satisfaisante, en regardant la petite partie du globe par où sortent les rayons du faisceau parallèle, comme un petit prisme qui jette, comme on sçait, des rayons colorés; la situation différente de ces petits prismes à l'égard de l'œil du spectateur, fait que les couleurs paroissent dans un ordre inverse dans les deux arcs. Nous n'en dirons pas davantage maintenant; ce qui reste encore ici à désirer sur ce sujet, nous le réservons au Livre où nous devons faire connoître les belles découvertes de M. *Newton* sur la nature des couleurs. Nous y rendrons aussi compte des ingénieuses spéculations de M. *Hallei* sur les arcs-en-ciel de différens ordres.

Fin du Livre III^e de la IV^e Partie.





HISTOIRE

DES

MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Qui contient leurs progrès durant le dix-septième
siècle.*

LIVRE QUATRIÈME.

Histoire & progrès de l'Astronomie, depuis le commencement
jusques vers la fin du dix-septième siècle.

SOMMAIRE.

- I. *L'Astronomie est cultivée au commencement de ce siècle par Kepler. Vie abrégée de cet Astronome. Il découvre la vraie forme des orbites des Planètes, & les loix qu'elles suivent dans leurs mouvemens. Diverses conjectures heureuses de Kepler. Idée abrégée de ses inventions.*
- II. *Des étoiles nouvelles qui paroissent en 1600 & 1604. Autres phénomènes semblables observés depuis.*
- III. *De Galilée. Ses découvertes astronomiques dans la Lune & les fixes. Celle des Satellites de Jupiter, & des taches du Soleil. Conséquences qu'il en tire.*
- IV. *Des Astro-*

HIST. DES MATHÉM. Part. IV. Liv. IV. 205
nomes qui disputent à Galilée l'honneur de ces découvertes ; de Jean Fabricius. De Scheiner, théorie des taches du Soleil expliquée. De Marius. V. Des travaux de divers Astronomes pour la mesure de la terre dans cette première partie du dix-septième siècle. De la mesure de Snellius, & de sa méthode ; de celles de Blaeu, de Norwood. De celle des PP. Riccioli & Grimaldi. VI. Observation de Mercure sous le Soleil, faite en 1631, & par qui. Utilité qu'on en a tirée. Autres observations semblables faites depuis. Venus observée de même sous le Soleil en 1639. De l'Astronome Horoccius, Auteur de cette observation. Avantage qu'on attend de l'observation semblable qui aura lieu en 1761. VII. Système Physico-Astronomique de Descartes. Difficultés auxquelles il est sujet. VIII. De quelques Astronomes dont on n'a point parlé. Idée de leurs travaux.

I.

LES découvertes dont l'immortel *Kepler* enrichit l'Astronomie au commencement de ce siècle, forment une des époques les plus mémorables de l'histoire de cette Science. Si *Copernic*, secouant le joug d'un ancien préjugé, sut démêler le vrai arrangement des corps célestes ; si *Tycho-Brahé* perfectionna l'Astronomie pratique, accumula des observations sans nombre, rectifia en divers points les idées de ses prédécesseurs, il étoit réservé à *Kepler* de reconnoître la vraie marche des Planètes, la forme des orbites qu'elles parcourent, & les loix suivant lesquelles elles s'y meuvent. Nous choisissons ici pour caractériser cet illustre Astronome, quelques-unes de ses découvertes qui ont le plus de célébrité. Car on pourroit former une ample énumération des choses que lui doit l'Astronomie. Nous ne pouvons que faire une chose agréable à nos lecteurs, en leur apprenant quelques traits de la vie de cet homme célèbre.

Kepler naquit en 1571, (le 27 Décembre) à Viel dans le Duché de Vittemberg, de parens nobles, mais réduits par le service & la mauvaise conduite, à une sorte d'indigence. L'ardeur de s'instruire lui en fit trouver les moyens, & il parvint enfin à prendre des grades dans l'Université de Tubinge, en 1589 & 1591. *Kepler* ne se destinoit point encore aux Mathé-

Découvertes Astronomiques de Kepler.

matiques : plein d'ambition & d'ardeur pour la gloire, il ne les regardoit point alors comme capables de satisfaire ses vues. Cependant il les avoit étudiées avec succès sous l'Astronome *Masflin*. La Chaire de Mathématiques de Gratz étant devenue vacante par la mort de *Stadius*, le Duc de Vittemberg la procura à *Kepler*, qui ne l'accepta que pour ne point indisposer contre lui son Souverain & son protecteur. Ce fut seulement alors que les exhortations de *Masflin*, qui voyoit dans lui un génie vif & propre aux plus grandes découvertes, le gagnèrent à l'Astronomie. Il commença à la cultiver avec goût & avec ardeur, & il publia en 1593 son *Mysterium Cosmographicum*. Au travers des mystérieuses analogies des nombres & des figures, que *Kepler* y employoit pour déterminer les rapports des distances des Planètes, *Tycho* démêla le génie du jeune Auteur, & le jugea digne d'être remis dans la vraie route. Il l'exhorta à observer, conseil que suivit *Kepler*, mais qui ne le guérit pas entièrement de son foible pour ces chimeres Pythagoriciennes. Divers endroits de son *Epitome Astronomiæ Copernicæ*, & son *Harmonia Mundi*, sont des preuves subsistantes de ce foible, qu'il allia le plus souvent avec les idées les plus justes & les plus sublimes.

Kepler alla voir, en 1598, *Tycho* retiré à Prague, & cet Astronome lui procura le titre de Mathématicien Impérial, avec des appointemens qui lui furent presque toujours assez mal payés. Ce titre ne lui suffisant pas pour vivre, il demanda & il obtint en 1613 la Chaire de Lintz, qu'il garda jusqu'en 1626, qu'il passa à celle de Sagan, & delà à celle de Rostock; enfin étant allé à la Diète de Ratibonne pour y solliciter le paiement des arrérages de ses pensions, il y mourut le 5 Novembre 1631. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns nous ont déjà occupés. Nous allons en analyser quelques autres dans cet article, & l'on en trouvera l'énumération dans la note suivante (a). Un sçavant Allemand (*M. Gottlieb Hanfch*) qui a donné en 1718 un Recueil de Lettres de

(a) *Prodromus diff. Cosmographicarum*, &c. Tubingæ, 1596. in-4°. *De fundam. Astrologia certioribus, dissertatiuncula*. Prag. 1602. in-4°. *Paralipomena ad Vitellionem, seu Astron. pars Optica*. Francof. 1604. in-4°. *Epist. ad rerum cel. amat. de solis deli-*

quo anni 1605. Prag. 1605. De stellâ novâ in pede serpentarii, &c. Cui accessit *narratio de stellâ incognitâ cygni*. Prag. 1606. in-4°. *Mercurius in sole*, &c. Lipsi. 1609. *Astronomia nova, seu Physica celestis de motibus stellâ martis*, &c. Prag. 1609. in-

Kepler, nous promettoit en 1714 une édition complete de ses Œuvres en vingt-deux volumes in-folio. (a) Quelque estime que nous ayons de cet Astronome célèbre, nous croyons qu'une pareille collection réussiroit mal aujourd'hui. Le nom de *Kepler* vivra sans doute tant qu'on cultivera l'Astronomie : mais ses écrits trop mal digérés, trop remplis d'idées hazardées & qui ont besoin de l'indulgence des lecteurs, malgré les excellentes découvertes qui y sont éparfées, ne scauroient se réimprimer dans un siècle tel que celui-ci. Quel avantage pourroit-on concevoir à nous remettre sous les yeux les sçavans délire sur l'harmonie du monde, &c? On eût applaudi vers la fin du siècle passé à une édition de ces Œuvres faite par un homme de goût, capable d'apprécier ce qui méritoit d'être présenté au public de ce qui devoit être supprimé. Mais il seroit aujourd'hui trop tard pour entreprendre même cette collection.

Les deux découvertes qui ont le plus contribué à faire un grand nom à *Kepler*, sont celles de la forme des orbites des Planètes, & des deux loix de leurs mouvemens. Nous l'allons suivre dans ses *Commentaires sur les mouvemens de Mars*, où il a pris soin de nous instruire des essais & des conjectures qui le conduisirent enfin à la premiere de ces mémorables découvertes.

Ce fut une espece de hazard qui excita les recherches de *Kepler* sur la théorie de Mars; & ce fut un heureux hazard, parce que cette planete étant une des plus excentriques, elle étoit une de celle qui pouvoit le conduire plus facilement à la vraie cause de ses inégalités. Il étoit allé à Prague, trouver *Tycho* qui, à l'occasion d'une opposition prochaine de Mars, travailloit à mettre en état sa théorie sur cette planete. *Tycho* étoit persuadé avec *Copernic*, que c'étoit par le lieu moyen du soleil que devoient passer les apsidés des orbites des Planètes,

fol. *Dioptrica*. Prag. 1611. in-4°. *Ephem. novæ motuum celestium ab anno 1617 ad 1636*, parties 111. Liuzii ac Sag. in-4°. *Epitome Astron. Copern.* 1618 & 1622. in-8°. Linz. *Harmonices*, L. v. Linc. 1619. in-fol. *De Cometis*, lib. 111. Aug. Vind. 1629. in-4°. *Hyperaspistes Tychonis contra Scip. Claramontium*. Francof. 1625. in-4°. *Tab. Rudolphina*, &c. Ulm. 1627. in-

fol. *Resp. ad Epist. Jac. Barthii*, &c. Sag. 1629. in-4°. *Admon. ad Astron. de miris ac raris A. 1631. phenomenis, nempe Mercur. ac Ven. in solem incurfu*. Lips. 1629. in-4°. *Somnium Kepleri, seu de Astron. lunari*, &c. *Opus posthumum*. Francof. 1634. in-4°. *Epist. Kepleriana quædam cum responsis*. Lips. 1718. in-fol. *Ser. dol.* Linc. 1605. in-fol. (a) *Atti. Lips.* ann. 1714.

& à l'aide d'un grand échaffaudage de cercles, il réussissoit assez bien à représenter le mouvement de Mars en longitude : mais son hypothèse manquoit totalement en ce qui concerne la latitude. *Kepler*, qui avoit déjà des idées physiques qui lui persuadoient que le soleil étoit, non un centre sans action, mais le modérateur du mouvement des planètes, suspecta d'abord l'hypothèse de *Tycho* de fausseté à cet égard. D'idées en idées, (car nous serions trop longs si nous entreprenions d'en décrire ici la succession) il vint enfin à reconnoître qu'il étoit nécessaire de partager en deux également l'excentricité. Il fut probablement aidé par l'observation que *Ptolémée* avoit déjà faite, sçavoir que la première inégalité des Planètes supérieures étoit en partie réelle, en partie optique, raison qui lui avoit fait établir le centre de leur mouvement égal, hors de celui de leur excentrique. Les observations modernes avoient aussi convaincu de cette nécessité, & il n'y avoit que la terre qu'on eût exceptée de cette loi commune ; mais *Kepler* se conduisant par analogie, jugea qu'on devoit l'appliquer de même à la terre, qui est semblable aux autres Planètes. Il montra qu'il falloit rapprocher le centre de l'orbite de la moitié de l'excentricité qu'on lui donnoit autrefois ; & qu'en supposant le mouvement égal se faire autour du point également éloigné du centre de l'autre côté, on satisfaisoit beaucoup mieux, que par l'excentrique simple à l'inégalité observée des mouvemens solaires. C'est-là ce qu'on appelle la bisection de l'excentricité ; premier pas de *Kepler* vers la grande découverte. Entr'autres preuves de la nécessité de partager ainsi l'excentricité, & de faire le mouvement du soleil ou plutôt de la terre, réellement inégal, il donnoit celle-ci. Si le soleil rouloit uniformément autour du centre de son orbite, la vitesse de son mouvement suivroit exactement le rapport de ses diamètres apparens ; ce qui n'est cependant pas. En effet, le diamètre du soleil dans son apogée, n'est que d'un 30^e environ moindre que dans son périégée ; ce qui désigne que sa distance, dans le premier de ces points, est plus grande d'environ un 30^e que dans le second. Mais son mouvement est dans l'apogée d'un quinzième plus lent : si donc on attribue à la différence d'éloignement l'effet qu'elle doit produire, sçavoir un trentième de retardement, l'autre trentième sera une

une retardation réelle. Or on satisfait à l'une & à l'autre de ces conditions en retirant le centre de l'orbite terrestre vers le soleil de la moitié de l'excentricité ancienne, & en faisant *Fig. 74* mouvoir la terre uniformément à l'égard du point opposé, & également éloigné de l'autre côté du centre. *Kepler* appliqua aussi ceci au mouvement de Mars, & trouva que son excentricité partagée de la même manière, représentoit mieux son mouvement que quelque hypothèse qu'on eût encore faite.

Cette hypothèse eût contenté bien des Astronomes, & nous trouvons en effet que plusieurs s'en sont tenus là; mais *Kepler*, qui aspirait à une plus grande perfection, apperçut qu'elle ne satisfaisoit pas encore entièrement aux mouvemens hors des aphélies & des périhélies. Conduit par un raisonnement plus heureux qu'exact & concluant, il tenta de faire croître dans cette hypothèse circulaire les secteurs autour du point excentrique S uniformément. Ceci l'approcha en effet beaucoup de la perfection : il trouva seulement à cette hypothèse le défaut de donner les lieux calculés trop avancés dans le premier quart de cercle de l'aphélie, & trop peu dans le dernier; il trouva aussi que hors l'aphélie & le périhélie, les distances calculées étoient plus grandes que les distances observées, & cela d'autant plus que la planète étoit plus voisine des lieux moyens. Ces deux observations lui apprirent que l'excentrique qu'il avoit d'abord supposé, n'avoit que le défaut d'être trop renflé vers les distances moyennes, & que la vraie orbite rentroit au dedans en forme d'ovale, & avoit le même axe.

Mais quelle sera l'espèce d'ovale qu'il faudra adopter au lieu du cercle? car on peut concevoir sur le même axe une infinité de courbes plus applaties les unes que les autres, & décrites par certains procédés géométriques. Ceci ne fut pas une des moindres occasions de travail pour *Kepler*. Prévenu de certain mouvement composé, par lequel il croyoit que cette ovale étoit décrite, il en imagina une différente de l'ellipse ordinaire, qu'il ne soupçonnoit pas encore. Il croyoit Mars subjugué, lorsqu'il s'aperçut qu'il lui échappoit de nouveau. Les paroles de *Kepler* sont remarquables, & méritent d'être rapportées comme décelant une imagination vive, qui en eût facilement fait un Poète, s'il n'eût été Astronome. *At dum de motibus martis in hunc modum triumpho, eique ut planè de-*

visito tabularum carceres æquationumque compedes necto, diversis nuntiatur locis, futilem victoriam, ac bellum totâ mole recrudescere; nam domi quidem captivus, ut conemptus, rupit omnia æquationum vincula, carceresque tabularum effregit. Jamque parum obfuit quin hostis fugitivus sese cum rebellibus suis conjungeret, meque in desperationem adigeret, nisi raptim nova rationum Physicarum subsidia, fufis & palantibus veteribus, submissem, & quâ sese captivus proripuisset, vestigiis ipsius, nullâ morâ interpositâ inhâsissem, &c. En effet, pour me servir de l'expression figurée de *Kepler*, il ne cessa point de poursuivre son prisonnier échappé, qu'il ne l'eût atteint & entièrement soumis. Il remarqua que le défaut de son ovale étoit d'être trop rentrante dans le cercle, & trop aplatie; il en conclut que l'ellipse ordinaire qui tenoit un milieu entre cette ovale fictice & le cercle, étoit la véritable trace du mouvement de la planète. Son prisonnier, dit-il, content de cette capitulation, se rendit de bonne grace, & ne fit plus d'efforts pour s'échapper. Depuis ce temps on tient pour principe des mouvements célestes, que les Planètes parcourent des orbites elliptiques, dont l'un des foyers est occupé par le soleil ou la Planète principale, & qu'elles s'y meuvent de telle manière que les aires décrites par la ligne tirée du foyer où est la Planète centrale, sont proportionnelles aux temps. Si l'orbite d'une Planète est représentée par l'ellipse *AFP'G*, dont *AP* est la ligne des apsides, le soleil *S* en occupe l'un des foyers, & elle s'y meut de sorte que les secteurs *AST*, *ASr*, *AFPS*^o, sont

Fig. 75. comme les temps employés à arriver aux lieux *T*, *r*, *o*. C'est sur ce principe que sont calculées les Tables qu'emploient aujourd'hui les Astronomes. On a pris l'aire entière de l'ellipse, ou celle du cercle *ADPA*, pour 360° : ensuite on a supposé les secteurs *DSA* au foyer *S*, croître uniformément de degré en degré, c'est-à-dire, de 360° en 360° de l'aire entière, & on a déterminé quel étoit l'angle *TSA*, qui répondoit à chacun de ces secteurs; ce qui a donné l'anomalie vraie répondante à chaque anomalie moyenne croissante de degré en degré (*a*); car il est évident que le secteur *ASD* réduit en degrés, re-

(a) Ce problème de déterminer l'anomalie vraie, la moyenne étant donnée, est devenu célèbre parmi les Géomètres, à cause de sa difficulté. *Kepler* ne le résolvait qu'indirectement en prenant l'arc *AD* (qu'il appelle l'anomalie de l'excentre) plus

présente l'anomalie moyenne, & que l'angle correspondant AST est l'anomalie vraie. On a enfin soustrait l'anomalie vraie de la moyenne, ou au contraire, & l'on a inscrit la différence avec le signe convenable d'addition ou de soustraction, à côté de l'anomalie moyenne, afin d'avoir, suivant la forme des Tables anciennes, l'équation, c'est-à-dire, la partie à ajouter ou à soustraire du lieu moyen pour avoir le lieu vrai.

Telle est la première loi du mouvement des Planètes, découverte par *Kepler*; il en est une seconde qui concerne les mouvemens respectifs de plusieurs Planètes qui tournent autour du même point. Celle-ci consiste en ce que, dans ce cas, les quarrés des temps qu'elles emploient dans leurs révolutions, sont comme les cubes de leurs distances, ou ce qui est la même chose, que ces distances sont comme les quarrés des racines cubiques des temps périodiques. *Kepler* en fait la re-

ou moins grand, de sorte qu'il en résultât pour le secteur ASD la grandeur de l'anomalie moyenne donnée; ensuite il tiroit facilement delà l'anomalie vraie AST. Mais la Géométrie ayant acquis des forces, on a jugé indigne d'elle de ne résoudre ce problème qu'indirectement: on a cherché des solutions directes, & divers Géomètres & Astronomes se sont exercés à en donner.

La première de ce genre est celle du Chevalier Wren, qui nous a été transmise par Wallis (*de cycl. ad fin.*) & par M. Newton (*Princ. l. 1.*). Elle est purement géométrique, & procède par le moyen d'une cycloïde alongée. Mais cela n'est satisfaisant que dans la théorie; c'est pourquoy M. Newton la fait suivre aussi-tôt d'une autre, qui consiste en une suite d'angles décroissans qui font la correction à faire à l'anomalie moyenne pour avoir la vraie.

Comme cette solution est assez composée, les DD. Keil & Grégori en ont proposée une autre, l'un dans ses *Lett. Astron.* l'autre dans ses *Elem. Astron.* En voici l'esprit. Le problème en question se réduit, comme l'on sçait, à retrancher d'un cercle un espace ASD égal à un espace donné par une ligne tirée d'un point S, autre que le centre. Or en employant les calculs modernes, on trouve une suite qui exprime la valeur du secteur fait au point S, & qui répond à l'ordonnée indéterminée DE.

On égale cette suite à l'espace donné, & par le retour des suites on trouve DE exprimée par une nouvelle suite qui est très-convergente lorsque l'excentricité est peu considérable; de sorte qu'un petit nombre de termes suffisent pour avoir la valeur de DE. Cette solution n'a pas été inconnue à M. Newton. On la trouve dans le *Comm. Epist.* p. 53.

Ces solutions diverses n'ont pas satisfait l'inquiétude des Mathématiciens. D'un côté les Astronomes ont cherché des approximations purement Trigonométriques. Telles sont celles qu'ont donné M. Horrebow (*Act. Lips. Suppl. T. vi.*) & M. Cassini (*Mém. de l'Acad. 1719*). D'un autre côté les Géomètres ont cherché de nouvelles solutions géométriques ou analytiques. M. Hermann a donné (*Mém. de Peterb. ann. 1716.*) un Mémoire où il en propose deux, l'une géométrique par le moyen de la quadratrice de M. Tschirnhausen, l'autre arithmétique, qui est fort praticable. On a aussi (*Transl. Phil. ann. 1718.*) un sçavant écrit de M. Machin, qui y donne des suites extrêmement convergentes, d'où il dérive une méthode très-prompte & expéditive. On trouve enfin dans les Œuvres de M. Simpson, (*Essais on various subjects, p. 41*) quelques nouvelles solutions de ce problème.

marque dans son *Epitome Astronomiæ Copernicæ* (a), & il la prouve d'abord par la comparaison des mouvemens des Planètes supérieures. En effet, si nous comparons la terre avec Saturne, nous trouvons que le temps périodique de la terre est à celui de Saturne, comme 1 à $29\frac{4}{7}$, dont les racines cubiques sont 1 & $3\frac{1}{10}$; faisons-en les quarrés, ce seront 1 & $9 + \frac{61}{100}$. C'est-là en effet le rapport de leurs distances au soleil, tiré des théories qui répondent le mieux à leur mouvement. Que si l'on prend plus exactement les temps périodiques de deux Planètes principales, on trouvera le rapport de leurs distances avec plus d'exactitude, & plus approchant de celui que donnent les observations des meilleurs Astronomes.

Ce que nous venons d'observer entre les Planètes principales, s'observe aussi entre les quatre Satellites de Jupiter, comme le remarque *Kepler*, qui en tire une nouvelle preuve de sa découverte. On voit enfin cette loi régner entre les cinq Satellites de Saturne. Si, comme ces deux Planètes, nous eussions été avangés de plusieurs Lunes, nous aurions sans doute le plaisir de la voir régner entr'elles.

Si nous pouvions nous étendre ici à notre gré, nous nous livrerions volontiers à donner quelque idée de la Physique de *Kepler*. Car il ne se borna pas aux faits, il tenta aussi d'en assigner les causes, & presque toujours il fait marcher la Physique à côté de l'Astronomie. Mais nous ne le dissimulerons point, cette partie des écrits de *Kepler* n'est pas la plus brillante, & quoiqu'elle décele l'homme de génie, elle a beaucoup besoin de l'indulgence des lecteurs. Ceux qui voudront cependant en prendre une idée, sans recourir à ses ouvrages, doivent consulter les *Elémens d'Astronomie* du Docteur *Gregori*, où ils en trouveront un précis très-succinct & très-bien fait.

Il y a néanmoins dans la Physique de *Kepler* diverses conjectures heureuses, & tout-à-fait conformes aux découvertes modernes. On le voit, dans ses *Commentaires sur Mars*, soupçonner que les irrégularités particulières à la Lune, sont l'effet des actions combinées de la terre & du soleil sur elle (b). Il y conjecture que les aphélies des Planètes sont tantôt directes,

(a) *Epit. Astron. Cop.* p. 500, 530, 554.

(b) c. 37. *Epit. Astron. Cop.* L. 17, §. 5, l. 76.

tantôt rétrogrades , mais qu'étant plus long-temps directes que rétrogrades à chaque révolution, elles paroissent, après un certain nombre de révolutions, avoir avancé. Cela se vérifie à l'égard de la lune , & il est très-probable que cela arrive aux Planetes qui tournent autour du soleil , quoique la lenteur du mouvement de leurs apsides ne permette pas de s'en assurer. L'attraction universelle de la matiere est clairement énoncée dans le même ouvrage (a). « La gravité , dit *Kepler* , n'est » qu'une affection corporelle & mutuelle entre des corps semblables pour se réunir. Les corps graves, ajoute-t'il , ne » tendent point au centre du monde , mais à celui du corps » rond dont ils font partie ; & si la terre n'étoit pas ronde , » les corps ne tomberoient point perpendiculairement à » sa surface. Si la lune & la terre n'étoient pas retenues » dans leurs distances respectives , elles tomberoient l'une sur » l'autre , la lune faisant environ les $\frac{11}{14}$ du chemin , & la terre » le reste , en les supposant également denses. « Il pense aussi qu'on ne doit attribuer qu'à cette attraction de la lune, le phénomène du flux & du reflux de la mer. « L'attraction de la » lune , dit-il , s'étend jusques sur la terre. Elle attire les eaux » de l'Océan dans la Zone torride , sous l'endroit dont elle occupe le zénith , &c. La lune , continue-t'il , passant rapidement le zénith , & les eaux ne la pouvant suivre avec la même vitesse , il se forme un courant continuel d'Orient en Occident , qui va frapper sans cesse les rivages opposés , & qui se réfléchit sur les côtés. Delà l'origine du courant d'air continuels qu'éprouvent ceux qui navigent sous la Zone torride , & la cause de la naissance ou de la destruction de divers Bancs de sables , ou Isles , &c. de l'excavation du Golfe du Mexique & de la côte orientale de l'Asie. » Il paroît reconnoître aussi la gravitation des Planetes vers le soleil (b) ; car il lui compare celle des corps pesans sur la terre , & quoique dans son *Abrégé de l'Astronomie Copernicienne*, il ne veuille pas que l'attraction des Planetes & du soleil soit réciproque , de crainte que le soleil ne soit ébranlé de sa place , il ne laisse pas de la reconnoître ailleurs. Car il prévient cette objection en disant que la masse & la densité du soleil sont telles , qu'il

(a) *Ibid. in Introd.*(b) *Epit. Astron. Cop. l. v, §. 1.*

n'y a aucun sujet de craindre qu'il puisse être déplacé par l'action réunie de toutes les autres Planètes (a). *Kepler* enfin avoit conjecturé le mouvement du soleil autour de son axe, & il en avoit fait un des points fondamentaux de sa Physique céleste (b); chacun sçait que sa conjecture a été vérifiée peu de temps après par la découverte des taches du soleil. Il fait ici une remarque digne d'attention, sçavoir que c'est à l'équateur solaire, ou au cercle que cet équateur prolongé marque parmi les fixes, que devroient se rapporter les orbites des Planètes, & non à notre écliptique: en effet, notre écliptique est un cercle avec lequel ces orbites n'ont aucune relation physique, & par cette raison il doit nécessairement arriver, comme le remarque encore *Kepler* (c), que leur inclinaison à l'écliptique soit changeante, à moins que les nœuds de l'orbite de la terre & de celles des autres Planètes, n'aient un mouvement précisément égal à l'égard de l'équateur solaire. Or comme ce mouvement est effectivement inégal, ce n'est qu'à sa lenteur extrême que nous devons attribuer de ne nous être point encore aperçus de cette variation.

Après tant de traits de génie, on devroit, ce semble, s'attendre que *Kepler* reconnût le vrai système des Comètes, système si satisfaisant, & qui avoit droit de lui plaire à tant de titres. Mais les hommes les plus clairvoyans ne le sont pas également partout, & cette vérité sublime lui échappa. Loin de soupçonner que ces astres sont des Planètes fort excentriques, comme les observations modernes semblent le confirmer de plus en plus, il en fait des générations nouvelles, & il les regarde comme des épaissemens de l'æther capables de nous renvoyer la lumière (d). Il leur donne un mouvement rectiligne, & en quelque sorte malgré les observations; car elles devoient au contraire le porter à composer leurs trajectoires de plusieurs portions de droites diversement inclinées, & successivement de plus en plus dans un même sens; ce qui indiquoit une orbite curviligne, au lieu qu'afin de ne point abandonner son hypothèse, il attribue à ces astres un ralentissement de vitesse à mesure qu'ils s'éloignent de leur périhélie. A l'égard

(a) *Comm. de Mot. Marti. Ibid.*

(c) *Ibid. c. 60.*

(b) *Comm. de Mot. Stella Martis. P. 17,*

(d) *De Com. lib. 3.*

cap. 34. & alibi passim.

des queues des Comètes, *Kepler* eut une opinion qui a paru probable à divers Physiciens modernes. Il pensa que ce pouvoit être une partie de leur atmosphère entraînée par les rayons solaires, & qui nous les réfléchit. Il y a néanmoins de fortes raisons pour rejeter ce sentiment.

Il nous faudroit donner au seul *Kepler* une partie considérable de la place que revendiquent divers autres Astronomes dignes d'éloges, si nous entreprenions de faire connoître toutes ses découvertes avec la même étendue que les précédentes. Nous nous bornerons par cette raison à une brève énumération du reste de ce que lui doit l'Astronomie : telles sont d'abord diverses méthodes pour la détermination des orbites des Planètes, de leurs dimensions & de leurs positions ; une multitude d'observations qu'il fit pour suppléer à celles de *Tycho* ; la remarque de la forme elliptique du soleil & de la lune dans le voisinage de l'horizon, remarque dont on fait ordinairement honneur au Pere *Scheiner*, mais que *Kepler* découvrit avant lui, & à priori, de la théorie des réfractions (a). La méthode dont se servent aujourd'hui les Astronomes pour calculer les éclipses de soleil, lui est encore due : elle consiste à regarder ces sortes d'éclipses comme des éclipses de la terre par l'ombre de la lune, & elle a non seulement l'avantage d'affranchir de quantité d'embarras auxquels la méthode ancienne étoit sujette, mais encore celui de montrer comme dans un tableau dans quelles régions de la terre une éclipse sera visible, de quelle quantité elle sera, &c. Nous lui avons déjà fait honneur de quelques remarques importantes d'Astronomie Optique (b). Les Astronomes lui dûrent enfin les célèbres Tables Rodolphines qu'il publia en 1626. Elles seront à jamais mémorables, comme les premières qui aient été calculées sur les véritables hypothèses des mouvemens célestes ; & l'industrie des Astronomes postérieurs n'a trouvé de changemens à y faire que dans quelques détails, comme les excentricités, les positions & les mouvemens des apsides, &c. L'état de l'Astronomie pratique au temps de *Kepler*, ne lui permettoit pas d'approcher davantage de la vérité qu'il l'a fait.

(a) *Astr. pars Opt.* p. 231.

(b) Liv. précéd. art. 2.

II.

*Des étoiles
nouvelles ob-
servées en
1600 & 1604.*

Il seroit fort naturel de penser que rien n'est moins sujet au changement que ces régions immenses où les étoiles fixes sont dispersées. Le spectacle qu'elles nous présentent, est depuis si long-temps le même, qu'il est difficile de se défendre de cette opinion ; mais, comme le remarque *M. de Fontenelle*, ce spectacle n'est parfaitement le même que pour des yeux peu éclairés ou peu attentifs. Depuis qu'il y a de toutes parts des Observateurs qui ont les yeux tournés vers les Cieux, on trouve, pour me servir encore des expressions de cet Ecrivain célèbre, qu'ils ont leur part des changemens qu'on croyoit n'être que sublunaires.

L'apparition d'une étoile nouvelle, qui arriva en 1572 dans Cassiopée, étoit déjà un exemple mémorable qui prouvoit ce que nous venons de dire. On vit en 1604 se renouveler ce phénomène. Il parut tout à coup dans la constellation du Serpenteaire, une étoile de la première grandeur, qui après avoir duré quelques années, a disparu, & n'a plus été vue depuis. Ce fut le 10 Octobre de cette année que les Disciples de *Kepler* l'aperçurent, & il est très-certain que quelques jours auparavant elle ne paroissoit point encore ; car elle n'auroit pas échappé à *Kepler*, qui étoit alors occupé à suivre les mouvemens de Saturne, Jupiter & Mars, en conjonction tout près de cet endroit. Elle fut observée par divers autres Astronomes, comme *Juste Byrge*, *Fabricius*, *Galilée*, qui, quoique placés à des distances considérables, lui donnerent à peu de chose près, la même position entre les fixes, d'où l'on conclut que ce n'étoit point un météore sublunaire, mais qu'il falloit la ranger au nombre des étoiles. Sa durée fut d'environ quinze mois : après s'être affoiblie par degrés, elle disparut entièrement au commencement de l'année 1606 (a).

L'année 1600 nous offre un phénomène également digne de notre attention & de notre surprise. C'est celui d'une étoile périodique, placée dans la poitrine du Cygne, qui paroît & disparaît successivement. Elle n'avoit point été aperçue par *Tycho*,

(a) Voyez *Kepler*, de stellâ novâ in pede Serpentarii. 1606. in-4°.

qui avoit apparemment dressé son Catalogue des étoiles de cette constellation, pendant le temps d'une de ses occultations. On la remarqua, comme nous avons dit, pour la première fois en 1600, & *Bayer* la marqua dans son *Uranométrie*, ou les Cartes célestes qu'il publia en 1603. Elle étoit, en 1605 ou 1606, de la troisième grandeur; elle diminua ensuite pendant quelques années, & elle disparut tout-à-fait. *M. Cassini* la revit en 1655, de la même grandeur, & elle diminua par degrés jusqu'en 1662, qu'on la perdit de vue. *M. Hevelius* l'observa de nouveau en 1666, lorsqu'elle recommençoit à se montrer. De ces observations & des autres qu'on a faites dans la suite, on a conclu que cette étoile a une période d'environ quinze ans, qu'elle reste environ dix ans apparente, & cinq ans invisible.

Le second phénomène de cette nature, (car les Cieux nous en offrent plusieurs semblables,) est l'étoile changeante du col de la Balaine. *David Fabricius* l'avoit vue en 1596, sans la connoître pour ce qu'elle étoit, & l'avoit ensuite perdue de vue sans pouvoir la retrouver (a). *Bayer* l'aperçut vers l'an 1600, & la marqua dans son *Uranométrie*, comme omise par *Tycho*. Enfin en 1638, *Phocylide Holwarda* la vit disparaître, & renaître neuf mois après; & plusieurs autres à son exemple firent la même observation les années suivantes. Depuis ce temps on a remarqué qu'elle paroît & disparaît tous les ans, anticipant chaque fois d'environ un mois (b), & que lorsqu'elle est dans son plus grand éclat elle va quelquefois, mais rarement, jusqu'à égaler celles de la seconde grandeur, plus ordinairement celles de la troisième. *M. Bouillaud* (c) fixe la durée de sa période, entre ses deux plus grandes phases, à 333 jours; ce qui fait une anticipation annuelle d'environ 33 jours: *M. Cassini*, fondé sur une plus longue suite d'observations, l'a déterminée de 35 jours & demi.

La constellation du Cygne seroit déjà suffisamment remarquable, en ce qu'elle contient une étoile de l'espèce que nous venons de décrire. Mais elle l'est encore à un nouveau titre;

(a) *Kepl. Ast. pars Optica. p. 446.*

(b) *J. Hevelii, historiola miræ stellæ in collo ceti.*

(c) *Ad Astron. monita duo. Primum de*

Tome II.

novæ stellæ in collo ceti. Secundum de nebulosâ in cingulo Andromedæ ante biennium iterum ortâ. Pat. 1665.

car on y en a découvert une seconde en 1670. On doit, ce semble, cette découverte à M. *Hevelius*, & au P. *Anthelme Chartreux* & Observateur de Dijon. L'étoile changeante dont nous parlons, est située dans le col près du bec. Elle disparut la même année, & reparut en 1671, après quoi elle se cacha de nouveau, & l'on attendit vainement pendant plusieurs années une nouvelle apparition. Elle a néanmoins reparu dans la suite, & l'on a reconnu qu'à quelques irrégularités près, sa période est de treize mois. M. *Kirch* l'a fixée plus exactement à 404 jours & demi (a).

M. *Maraldi* a découvert en 1704 dans l'Hydre une étoile semblable aux précédentes (b). Elle avoit été vue, à la vérité, par *Hevelius* & *Montanari* en 1662 & 1672, mais sans qu'ils crussent voir une étoile particulière. Ce que celle-ci a de remarquable, c'est que le temps de son apparition n'est guere que de quatre mois; elle en reste environ vingt sans paroître, de sorte que sa période entière est précisément de deux ans. Elle ne surpasse pas les étoiles de la quatrième grandeur, lorsqu'elle est dans son plus grand éclat.

La constellation d'Andromède a aussi ses singularités. On y observe une étoile nébuleuse, d'un genre différent de celui des autres de cette espèce, qu'on sçait n'être que des amas de petites étoiles très-voisines. Celle-ci ressemble à un petit nuage apparent à la vue simple, & au milieu duquel on apperçoit, à l'aide du Télescope, une partie plus lumineuse. Simon *Marius* remarqua cette étoile vers l'an 1612, & la description qu'il en donne est fort conforme à la vérité. M. *Bouillaud* (c) nous apprend cependant que *Marius* n'est pas le premier qui l'ait vue. Il cite un Manuscrit anonyme rapporté d'Hollande par M. de *Thou*, & dont l'Auteur, qui vivoit près d'un siècle avant *Marius*, avoit été témoin de ce phénomène. M. *Bouillaud* remarque dans cet écrit, que cette étoile n'ayant été marquée, ni dans les Catalogues anciens, ni dans celui de *Tycho*, ni dans l'*Uranométrie* de *Bayer*, & ayant pourtant été vue dans des temps intermédiaires, il y a beaucoup d'apparence qu'elle est sujette à des apparitions & des occultations périodiques; ce

(a) *Miscell. Berol.* T. III, ad ann. 1710.

(b) *Mem. de l'Acad.* 1706, 1709.

(c) *Ad Astron. monita duo*, &c.

que M. Godefroï *Kirch* a confirmé par son suffrage & ses observations. Quant à la cause de cette nébulosité, nous ne sçaurions en assigner de plus vraisemblable que celle que soupçonne M. de *Mairan* (a). Il pense que cet éclat foible pourroit bien être occasionné par une immense atmosphère, semblable à celle qui environne notre soleil, & qui cause la lumière Zodiacale dont la découverte est due, comme l'on sçait, à M. *Cassini* : cette conjecture me paroît tout-à-fait heureuse & satisfaisante.

Après avoir vu dans le Ciel des étoiles qui ont paru & disparu, d'autres qui ont des périodes d'occultations & d'apparitions, il n'y aura plus que de quoi s'étonner médiocrement, si nous y en trouvons qui paroissent avoir été inconnues à l'Antiquité, & d'autres qui semblent s'être éteintes depuis quelques siècles. A la vérité, on n'a pas des preuves bien complètes de ces derniers faits ; mais si l'on rapproche tous les soupçons que divers Astronomes en ont formés en comparant d'anciens Catalogues aux nôtres, il en résultera une espèce de corps de preuves qui rendra ces faits assez vraisemblables. Comme il seroit long de les rassembler ici, nous nous contentons de renvoyer au Catalogue des étoiles australes, de M. *Hallei* qui conjecture plusieurs de ces apparitions nouvelles ou de ces obscurcissements d'étoiles. Il faut encore consulter sur ce sujet un Mémoire de M. *Maraldi*, donné parmi ceux de l'Académie en 1708, aussi-bien que divers écrits insérés dans les *Transactions Philosophiques* (b), qui contiennent plusieurs observations pareilles. On doit lire enfin, pour s'instruire pleinement de tout ce qui concerne ces phénomènes, l'histoire des étoiles nouvelles qu'on trouve dans les *Transactions* de l'année 1715, ou bien celle que M. *Cassini* a insérée dans ses *Elémens d'Astronomie*.

Pour remplir toute l'étendue de notre objet, il faudroit ici dire quelque chose des conjectures que les Physiciens ont formées pour expliquer ces apparitions & ces occultations si singulieres. Je ne connois sur cela rien de plus ingénieux & de

(a) Traité de l'Aurore Boréale, nouv. édit. sect. v, p. 159. On trouve dans la section citée, plusieurs exemples d'espaces nébuleux répandus dans le Ciel, & entr'autres celui

d'une étoile qui paroît être devenue nébuleuse depuis M. Huyghens.

(b) Voy. *Tables des Transf.* p. 149, 150.

plus vraisemblable que ce qu'à dit M. de *Maupertuis* dans son Livre sur la figure des astres. Il conjecture qu'il pourroit bien y avoir des soleils qui par la rapidité de leur rotation fussent des sphéroïdes extrêmement aplatis. Or des astres de cette forme, qui nous présenteroient tantôt leur disque, tantôt leur tranchant, paroîtroient dans le premier cas, & disparoîtroient dans le second. Mais par quelle cause ces astres éprouveront-ils ces changemens de situation : on la trouve dans le même mécanisme qui opère la nutation de l'axe de la terre, & diverses autres irrégularités semblables dans les mouvemens célestes. Un des soleils dont nous parlons, pourroit être pareillement dérangé par l'action des Planètes qui circuleroient autour de lui. Je remarque même ici une chose qui semble avoir échappé à M. de *Maupertuis* ; c'est que la nutation de l'axe de la terre, la précession des équinoxes, &c. ne sont produites que par l'applatissment de la terre, ou par l'action du soleil sur cet anneau concave qui excède la sphere. Des astres extrêmement aplatis donneroient donc, pour ainsi dire, beaucoup plus de prise à l'action des corps qui circuleroient autour d'eux, pour les déranger ; d'où il suit qu'ils seroient sujets à beaucoup de variations. Cette réflexion me semble propre à donner un nouveau degré de vraisemblance à la conjecture en question.

I I I.

*Découvertes
astronomiques
de Galilée.*

Pendant que *Kepler* faisoit en Allemagne les découvertes qu'on a exposées plus haut, le célèbre *Galilée* fleurissoit en Italie, & par des travaux d'un autre genre ne contribuoit pas moins aux progrès de la solide Astronomie. Aidé du Télescope, il découvroit dans le Ciel de nouveaux phénomènes, & quoique dans un pays où certaines circonstances redoublent l'empire des préjugés, il tiroit de ces phénomènes de légitimes conséquences en faveur du vrai système de l'Univers. Avant que de faire le récit des découvertes de *Galilée*, disons un mot de sa personne & de sa naissance.

Galilée naquit à Pise le 18 Février 1564, de *Vincenzio Galilei*, noble Florentin, & de *Julie Ammanati*, d'une ancienne & noble famille de Pistoye. Son pere étoit un homme

versé dans les Sciences Mathématiques, & surtout dans la théorie de la Musique, sur laquelle il a écrit un ouvrage que nous possédons (a). *Galilée* reçut une éducation proportionnée à sa naissance & aux lumières de son pere. Il étoit destiné à la Médecine, mais l'impulsion de la nature en fit un Mathématicien, & dès l'année 1589, il obtint une Chaire de Professeur à Pise. Il n'y resta pas long-temps: quelques expériences contraires à la doctrine d'*Aristote* sur la chute des graves, souleverent contre lui toute la faction Péripatéticienne, & l'obligerent de quitter Pise pour Padoue où son mérite le faisoit désirer. Il y professa jusqu'en 1609 ou 1610, que ses brillantes découvertes le firent rappeler à Pise par le Grand-Duc de Toscane, qui ne voulut pas qu'un Etat étranger possédât un de ses sujets aussi propre à illustrer le sien. Il l'établit comme Chef & Directeur des Etudes à Pise, où il passa le reste de sa vie à faire main-basse sur des erreurs philosophiques de toute espece, & à perfectionner les Mathématiques & la Physique par diverses découvertes.

Quoique la jeunesse de *Galilée* ait été marquée de même que son âge mûr, par divers traits de génie, ce n'est cependant qu'à l'année 1609 qu'on doit fixer l'époque de sa célébrité. Etant cette année à Venise, il y apprit par le bruit public l'invention du Télescope; & après divers essais, il s'en fit un qui grossissoit environ 33 fois en diametre. Son premier soin fut de le tourner vers le Ciel, & le premier objet qu'il considéra fut la lune. Elle venoit alors de passer la conjonction, & il remarqua que le confin de la lumière & de l'ombre étoit terminé fort irrégulièrement, & paroissoit comme dentelés; il apperçut aussi à quelque distance de la lumière des parties déjà éclairées. Comme il étoit fort dégagé des préjugés de l'Ecole sur la nature des corps célestes, il n'en fallut pas davantage pour lui persuader que la lune étoit un corps semblable à la terre, & hérissé d'inégalités qu'on ne peut mieux comparer qu'à des montagnes. Il fit plus, il conçut l'idée de mesurer la hauteur d'une de ces éminences, & il démontra par un procédé géométrique qu'elle étoit beaucoup plus élevée qu'aucune de celles de notre globe. Les étoiles fixes

(a) *Dialoghi della Musica antica è nova.* 1581. Flor. in-fol.

ne lui présenterent pas des phénomènes moins nouveaux. Il vit la voie lactée parsemée d'une multitude d'étoiles excessivement petites, comme l'avoient soupçonné d'anciens Philosophes. Il en trouva plus de quarante dans l'espace étroit du groupe des Pleyades, & plus de cinq cens dans Orion. La nébuleuse de cette constellation lui parut composée de vingt-une étoiles très-voisines, & celle du Cancer, connue sous le nom de *Presépe Cancrî*, lui en montra plus de quarante.

La découverte des Satellites de Jupiter suivit de près les précédentes. Le 8 Janvier de l'an 1610, *Galilée* observant Jupiter, aperçut auprès de lui trois étoiles, dont deux étoient d'un côté, & la troisième de l'autre. Il les prit d'abord, ce qui étoit fort naturel, pour quelques-unes de ces étoiles fixes, qu'on ne peut appercevoir qu'à l'aide du Télescope. Heureusement il s'avisa le lendemain de considérer de nouveau cette Planète, & il reconnut alors, par leur configuration nouvelle & les circonstances du mouvement de Jupiter, qu'il falloit nécessairement qu'elles eussent changé de place. Il découvrit peu après la quatrième qui lui avoit échappé jusque-là, & continuant ses observations pendant deux mois entiers, il se démontra que Jupiter étoit environné de quatre petites Planètes qui font leurs circonvolutions autour de lui, comme la lune autour de la terre. Il les nomma *Astres de Médicis*, en honneur de l'illustre Maison qui le protégeoit. Il publia ces découvertes & ces observations, au commencement du mois de Mars suivant, sous le titre de *Nuncius Sidereus*; époque mémorable, & qu'on peut regarder comme celle du triomphe de la saine Astronomie-Physique, sur les préjugés de l'ancienne Philosophie. *Galilée* ne se borna pas là, à l'égard de ces nouvelles Planètes: curieux de reconnoître les bizarreries de leurs mouvemens, il les observa autant qu'il put les années suivantes; il s'en forma une sorte de théorie, & il osa au commencement de 1613 prédire leurs configurations pour deux mois consécutifs (a).

Galilée devoit se sçavoir trop de gré d'avoir tourné son Télescope sur la Lune & Jupiter, pour ne pas passer de même en revue les autres Planètes. Celle de Venus lui offrit un spectacle non moins concluant contre l'ancienne Philosophie. Ce

(a) Lett. 3^e. ad S. Velsero.

que *Copernic* avoit autrefois dit être nécessaire, sçavoir que *Venus* eut des phases semblables à celles de la lune, le *Télescope* le démontra à *Galilée*. Il la vit en croissant dans les environs de sa conjonction inférieure, demi-pleine vers ses plus grandes elongations du soleil, pleine enfin ou presque pleine, dans le voisinage de la conjonction supérieure. Comme il s'attendoit à ce phénomène, il en fut plus satisfait que surpris ; mais celui que lui offrit *Saturne* le frappa d'étonnement. Son *Télescope* n'augmentant pas assez les objets pour distinguer les anses de l'anneau qui environne, comme l'on sçait, cette Planete, elle lui parut accompagnée de deux globes, qu'il prit pour deux *Satellites* immobiles. Sa surprise fut bien plus grande lorsqu'après deux ans d'observations, il vit disparaître ces prétendues Planetes. Il n'étoit pas possible à *Galilée* d'en-trevoir la cause de ce bisarre phénomène. Nous en rendrons compte en expliquant les découvertes de *M. Huyghens* sur ce sujet.

La découverte des taches du soleil n'a pas moins contribué que les précédentes à la célébrité de *Galilée*. Elle lui est, à la vérité, disputée par le *P. Scheiner*, & même si l'on devoit absolument juger de la date d'une découverte par celle des écrits qui l'ont rendue publique, il faudroit en faire honneur à *Jean Fabricius*, qui annonça ce phénomène par un petit ouvrage dès le mois de Juin de l'année 1611. Mais *Galilée* me paroît avoir assez bien établi par diverses autorités (a), qu'il doit au moins concourir avec les plus anciens de ceux qui ont observé les taches du soleil. Nous remettons à l'article suivant, de dire quelque chose de plus des démêlés qu'il eut à ce sujet avec le *P. Scheiner*, & de développer les conséquences que l'on tire de ce phénomène.

Galilée étoit trop dégagé des préjugés de l'ancienne Philosophie pour ne pas tirer de ces découvertes les fortes preuves qu'elles fournissent en faveur du vrai système de l'Univers. Il établit la ressemblance des corps célestes avec la terre, par les inégalités de la lune, par les altérations qu'on observe sur la surface du soleil, & par les *Satellites* de *Jupiter*. Ces quatre Planetes subordonnées à une autre, & qui l'accompagnent

(a) *Op. T. II, p. 152. & seq.*

dans toute sa révolution, lui fournirent une réponse sans réplique à ceux qui trouvoient une absurdité à faire suivre la terre par la lune, pendant qu'elle-même tourne autour du soleil. Les phases de Venus lui servirent à établir qu'elle fait sa révolution autour du soleil. Quel eût été le transport de *Copernic*, s'il eût pu alléguer de pareilles preuves de son système. Quel eût été celui de *Galilée* même, si muni d'instrumens plus parfaits, il eût pu appercevoir les révolutions de toutes les autres Planètes sur des axes inclinés au plan de leurs orbites, comme l'est celui de la terre à l'écliptique dans l'hypothèse de *Copernic*, s'il eût pu voir les taches nombreuses dont elles sont couvertes, les nouveaux Satellites de Saturne, &c.

Nous ne répéterons pas ici l'histoire de la persécution qu'essuya *Galilée* à l'occasion de ses nouvelles découvertes & des conséquences qu'il en tiroit. Nous avons traité ce sujet assez au long, en faisant le récit des contradictions qu'a éprouvé le système de *Copernic*. L'Europe indignée ne vit dans le jugement porté contre l'Astronome Italien, que l'ouvrage d'un tribunal ignorant & incompetent, & les pays Protestans triomphèrent de voir Rome compromettre d'une manière si visible son autorité. Ce fut tout le fruit de cette condamnation indiscrete, qui ne suspendit pas d'un moment le triomphe de la vérité.

Mais c'en est assez ici sur cet événement de la vie de *Galilée*. Revenons à ses travaux astronomiques. Un des principaux, & dont il s'occupa une grande partie de sa vie, fut d'observer les satellites de Jupiter, & de fonder une théorie de leurs mouvemens. On ne sçait point précisément quel progrès il y avoit fait. Il avoit conçu l'idée de les appliquer à la résolution du problème des longitudes. Les Etats de Hollande qui s'intéressoient beaucoup à la perfection de l'art de naviger, lui promirent de grandes récompenses s'il y réussissoit. Ils lui envoyèrent en 1636 *Hortensius* & *Blaeuw*, pour observer avec lui & l'aider dans le calcul des tables nécessaires. Mais à peine arrivoient-ils, qu'une fluxion tombée sur les yeux de *Galilée* le priva de la vue, & ils se en retournerent sans avoir rien fait. Après cet accident, un de ses disciples nommé *Vincent Reyneri*, Auteur des *Tables Médicées*, fut chargé par le Grand Duc de continuer à observer les satellites

lites de Jupiter, & de dresser des Tables de leurs mouvemens. *Reyneri* en effet y travailla, & dix ans après, sçavoir en 1647, il étoit sur le point de les mettre sous presse, lorsqu'une mort imprévue frustra les Astronomes de cet ouvrage : tous les papiers de *Reyneri*, aussi bien que les observations de *Galilée*, qui lui avoient été confiées, disparurent, sans que les perquisitions du Grand Duc en aient pu rien faire retrouver (a).

Galilée étoit occupé à démêler les phénomènes de la libration de la lune, qu'il avoit le premier remarquée, lorsqu'il perdit la vue (b). Un accident si triste, & qui l'est bien plus pour un Observateur curieux de la nature, que pour un homme ordinaire, ne lui ôta rien de son enjouement. Aidé de quelques disciples, entr'autres de *Viviani* & *Torricelli*, dont le premier passa avec lui les trois dernières années de sa vie, il continua à cultiver les sciences qu'il avoit toujours chéries, autant que sa vue pouvoit le lui permettre. Il mourut en 1642, à Arcetri dans le territoire de Florence, que l'Inquisition lui avoit assigné pour prison. Le célèbre Géometre M. *Viviani*, a montré pour la gloire de ce grand homme un zèle qui n'a pas d'exemple. Le fils le plus tendre ne témoigna jamais plus d'affection & de reconnoissance pour son pere, que ce disciple de *Galilée* pour son illustre maître. Il fit toujours gloire de se nommer son dernier disciple, & lorsque Louis XIV lui donna une pension, & le nomma associé étranger de l'Académie des Sciences, il fit construire à Florence une maison qui, à la principale inscription près qui montre sa reconnoissance envers le Monarque François, est un monument consacré à la gloire de *Galilée*. On y voit son buste en bronze, fait d'après son portrait sculpté en 1610, & la plupart de ses inventions y sont représentées par des bas-reliefs, accompagnés d'inscriptions magnifiques (c). J'ignore si ce monument subsiste encore. Il est de l'honneur des Florentins de l'entretenir, de crainte de mériter le reproche que Cicéron fit autrefois aux Syracusains de négliger la mémoire d'un de leurs plus illustres concitoyens. Les œuvres de *Galilée* ont été recueillies & imprimées en trois volumes in-4°. *Viviani* a écrit sa vie fort au

(a) Riccioli, *Alm. nov.* T. 1, p. 489.

(b) *Voy. Lett. al Sig. Antonini*, Op. T. 11.

(c) On voit les desseins de cette maison, & les inscriptions dont on parle ici, dans la *Divinatio in Aristum* de M. *Viviani*.

long. On la trouve dans les *fasti consolari dell' Acad. Fiorentina* (a). Il laissa un fils, nommé *Vincenzio Galilei*, qui fut versé dans les Mathématiques, & à qui les Italiens font honneur de l'application du pendule aux horloges. Mais c'est une prétention qui n'est fondée sur rien de solide.

I V.

C'est le sort de presque toutes les inventions brillantes, que d'être disputée par plusieurs prétendans, dont chacun parvient même souvent à donner de telles couleurs à sa cause, qu'il est fort difficile de discerner de quel côté est la vérité. Celles que nous venons d'exposer, n'ont pas été exemptes de cette loi presque générale; & *Galilée* a trouvé plusieurs rivaux qui ont revendiqué sur lui, les uns la découverte des taches du soleil, d'autres celle des satellites de Jupiter. Mais parmi ces concurrents à l'honneur des premières découvertes faites avec le Télescope, je n'en trouve aucun dont le droit soit mieux établi, que *Jean Fabricius*. En effet son écrit intitulé, *de maculis in sole visis, & earum cum sole revolutione narratio*, paru au mois de Juin de l'année 1611, à Vittemberg. Si l'on doit quelque foi à la date des écrits imprimés, on ne peut lui refuser d'avoir le premier dévoilé de cette manière le phénomène des taches du soleil.

Le second concurrent de *Galilée* dans la découverte de ce phénomène, est le *P. Scheiner* Jésuite (b); mais il nous semble que ses droits ne sont pas aussi bien établis que ceux du précédent. Écoutons-le lui-même dans sa première lettre à *Marc Velsér*, qui doit être regardée comme le récit le plus naïf & le plus exact de la part qu'il a à cette découverte. Dans

(a) Voyez aussi Heumann, *Ass. Phil. T.* 211.

(b) Christophe Scheiner, né en 1575, entra dans la Société en 1595; il fut longtemps Professeur de Mathématiques à Ingolstadt, à Gratz & à Rome. Il mourut en 1650, Confesseur de l'Archiduc Charles. On a de lui, outre la *Rosa Ursina* dont nous parlons dans cet article, divers ouvrages Mathématiques; savoir, son *Oculus* ou *Fundam. Opticum*, qui est un Traité

d'Optique directe; *Sol Ellipticus*, où il traite du phénomène de l'ellipticité apparente du soleil & de la lune voisins de l'horizon; *Refractioes Celestes*; *Exeg. Fund. Gnom.*; *Pantographia*: dans ce dernier ouvrage, il montre l'usage du Pantographe, instrument fort connu depuis, & qui sert à copier de grand en petit, ou au contraire, un dessin, sans aucune teinture de l'art de dessiner.

cette Lettre, dont la date est du 12 Novembre 1611, il dit qu'il y avoit sept à huit mois que regardant le soleil au travers d'un Télescope, il apperçut sur son disque quelques taches noirâtres, qu'il y fit peu d'attention alors, & que ce ne fut qu'au mois d'Octobre suivant, qu'ayant de nouveau contemplé le soleil, ces taches le frappèrent lui & son compagnon d'observation, & qu'après bien des raisonnemens & des examens, ils conclurent qu'elles ne pouvoient être que sur le corps du soleil ou aux environs. Ils réitérèrent cette observation à commencer du 21 Octobre, pendant le reste de ce mois, & le suivant, & ils trouverent que ces taches avoient un mouvement progressif vers le bord du disque solaire où elles disparurent successivement.

Quelqu'un s'égayant sans doute aux dépens des Péripatéticiens, a fait le conte suivant : Le P. *Scheiner* ayant communiqué sa découverte à son Provincial, celui-ci lui répondit que cela ne pouvoit être. « J'ai lu, lui dit-il, plusieurs fois » mon *Aristote* tout entier, & je puis vous assurer que je n'y ai » rien trouvé de semblable. Allez, mon fils ajouta-t'il, tranquil- » lisez-vous, & soyez certain que ce sont des défauts de vós » verres ou de vos yeux que vous prenez pour des taches dans » le soleil. » Quoi qu'il en soit de ce trait, le Provincial du P. *Scheiner* ne lui voulut pas permettre de divulguer sa découverte sous son nom ; il lui laissa seulement la liberté d'en informer son ami, le Sénateur *Marc Velfer*, Magistrat d'Augbourg. *Scheiner* le fit par trois Lettres, que *Velfer* fit imprimer l'année suivante 1612, apparemment du consentement de leur Auteur, qui y gardoit l'Anonyme, ou s'y voiloit sous le nom d'*Appelles post tabulam*.

Velfer informa *Galilée* dès les premiers jours de l'an 1612, de la découverte de *Scheiner*, & lui en demanda son avis. Les parolés suivantes de sa Lettre sont remarquables, & prouvent qu'à la date de celles de *Scheiner*, il couroit déjà quelque bruit venant d'Italie sur les taches du soleil. « Si comme je crois, » dit *Velfer*, ce n'est pas pour vous une chose entièrement » nouvelle, j'espère du moins que vous verrez avec plaisir » qu'il y a ici deçà les monts des personnes qui marchent » sur vos traces. » *Galilée* lui répondit qu'en effet ce phénomène n'étoit pas nouveau pour lui, qu'il y avoit environ

dix-huit mois qu'il le connoissoit , & qu'il l'avoit montré à diverses personnes distinguées ; ce qui , vu la date de cette réponse , remonte vers les premiers mois de l'année 1611. Nous passerons sur ce fait difficile à avérer ; mais ce qu'on ne peut refuser à *Galilée* , c'est de discourir bien plus judicieusement sur ce sujet que le P. *Scheiner*. Ce Pere en effet dans les écrits dont nous venons de parler , prend les taches du soleil pour de petites planettes qui tournent autour de cet astre , qui s'accrochent & s'amassent ensemble , & ensuite se séparent (a). Il tenoit encore , ce semble , aux préjugés péripatéticiens sur la nature des astres , & delà venoit apparemment sa répugnance à regarder ces taches comme des altérations qui se passent sur la surface du soleil. Les Lettres de *Galilée* à *Velfer* sont occupées à montrer le peu de solidité de l'opinion de *Scheiner* , & à combattre diverses autres idées aussi peu justes. Il y établit que les taches du soleil sont contigues à sa surface , ou fort voisines , & de leur mouvement réglé il conclut que cet astre a un mouvement de rotation autour de son axe.

Si l'on ne peut refuser à *Galilée* d'avoir d'abord discours le plus judicieusement sur les taches du soleil , on doit aussi reconnoître le P. *Scheiner* , pour celui qui a le plus contribué par ses travaux assidus à établir la théorie de leurs mouvemens. Il fit une prodigieuse multitude d'observations de cette espèce , & il les publia en 1630 dans son Livre , bisarrement intitulé *Rosa Ursina* , à cause qu'il le dédioit à un Duc *Orsini*. Il y démêle avec beaucoup de sagacité les bizarreries singulières de leurs mouvemens. Il nous faut donner ici une idée de cette théorie.

Le mouvement progressif & toujours dans le même sens , des taches du soleil , a d'abord appris aux premiers qui en firent l'observation , que cet astre a un mouvement autour d'un axe. Si cet axe étoit perpendiculaire à l'écliptique , le mouvement des taches seroit toujours rectiligne , & même parallèle à la ligne qui marque l'écliptique sur le disque du soleil. Mais il est seulement deux saisons de l'année où cela arrive : ce sont

(a) Ce système sur les taches du soleil , quoique peu judicieux , & abandonné dans la suite par *Scheiner* , a été adopté par le P. *Malapertius* , qui les a nommées *Sidera Austriaca* , dans un ouvrage qu'il publia sur

ce sujet en 1627. Il y avoit déjà quelques années qu'un Chanoine de Sarlat , nommé *Tarde* , avoit eu la même idée , & avoit mis au jour un ouvrage où il leur donnoit le nom de *Borbonia Sidera*.

la fin des mois de Février & d'Août. Bien-tôt après cette trace devient curviligne, & trois mois après elle est semblable à un arc qui auroit pour corde une parallèle à l'écliptique : à la fin de Mai, la convexité de cet arc regarde le Midi, à la fin de Novembre elle regarde le Septentrion.

La considération attentive de ce phénomène a appris que la rotation du Soleil se fait sur un axe incliné au plan de l'écliptique. En effet, si l'on suppose cet axe tellement situé qu'à la fin des mois de Février & d'Août, il soit au bord du disque apparent du Soleil, alors la trace des taches sera rectiligne, puisque l'œil du spectateur terrestre sera dans le plan de l'équateur solaire prolongé. Mais trois mois après il sera élevé au dessus de cet équateur, ou abaissé au dessous, de sorte que tous ses parallèles doivent paroître curvilignes. A l'aide d'une grande quantité d'observations, on a découvert que l'axe du Soleil décline de la perpendiculaire au plan de l'écliptique de $7^{\circ} \frac{1}{2}$, & que le plan de son équateur coupe l'orbite de la terre, vers les dixièmes degrés des Poissons & de la Vierge, de sorte que les poles de la révolution solaire regardent deux points éloignés de ceux de l'écliptique de sept degrés & demi, & sont dans le cercle tiré par ces poles & les dixièmes degrés des Gémeaux & du Sagittaire. Quant à la durée de la révolution solaire, les mêmes observations montrent qu'à l'égard du spectateur terrestre, elle est de 27 jours & demi; mais comme la terre est mobile, & va du même côté que se fait la révolution du Soleil, il y a une réduction à faire, & l'on trouve que cette révolution à l'égard des fixes, ou telle qu'elle paroîtroit à la terre immobile, est seulement d'environ 25 jours & demi.

Il nous reste à parler d'un troisième prétendant à l'honneur des découvertes précédentes. C'est Simon *Marius*, Mathématicien & Astronome de l'Electeur de Brandebourg. *Marius* publia en 1614, son *Mundus Jovialis anno 1609 detectus*, &c : il y fait à ce sujet une histoire sur la vérité de laquelle il atteste *M. Fuchs à Bimbach*, Conseiller intime de l'Electeur, & il prétend avoir vu les Satellites de Jupiter dès les derniers jours de Décembre de l'année 1609. On ne sçauoit rien prononcer sur ce sujet; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'hypothèse & les Tables qu'il donne

pour calculer les mouvemens de ces petites planetes, ne s'accordent en aucune maniere avec la réalité. *Galilée* en prenoit occasion de douter que *Marius*, loin de l'avoir prévenu dans leur découverte, les eût jamais vues. Néanmoins *M. Cassini* trouve cette conséquence forcée, & observe que certaines circonstances ne permettent pas de douter, que *Marius* ne les ait observées, quoiqu'il ait été peu heureux dans ses efforts pour représenter leurs mouvemens. Cet Astronome s'est mis aussi sur les rangs pour la découverte des taches du Soleil, qu'il dit avoir vues dès le 3 Août 1611. C'est une prétention sur laquelle il est également impossible de rien statuer.

V.

Travaux entrepris pour la mesure de la terre.

Quand il n'y auroit que notre curiosité qui fût intéressée à la mesure de la terre, on ose dire que c'en seroit une bien légitime & bien raisonnable. Quoi de plus naturel à l'être pensant qui habite ce globe, que le desir de connoître l'étendue de cette portion de l'Univers qui lui a été assignée pour habitation. Mais nous ne nous en tiendrons pas à ce motif pour justifier l'inquiétude que les Astronomes ont montrée, surtout depuis un siecle & demi, pour mesurer la terre avec précision. Il ne faut qu'être initié dans la Géographie pour sentir que cette mesure est de la plus grande utilité, qu'elle est enfin la base d'une Géographie parfaite. Quelles erreurs ne commettrait-on pas dans les distances d'une infinité de lieux dont les positions respectives ne sont déterminées que par des observations astronomiques, si l'on ne sçavoit quelle étendue répond à un certain nombre de degrés sur la terre. La navigation fait aussi un usage presque continuel de cette mesure. C'est sur elle qu'est fondée l'*estime* qui est un des principaux élémens de cet art.

On a déjà rendu compte, dans les endroits convenables, des efforts que firent autrefois les Grecs & les Arabes pour mesurer la terre. Mais les déterminations qu'ils nous ont transmises n'étoient point capables de satisfaire, dans des temps où l'on commençoit à aspirer à une grande exactitude. N'y eût-il eu que l'incertitude du rapport de nos mesures aux leurs, ce seul motif eût exigé qu'on réitérât ces opérations. A plus forte raison cela étoit-il nécessaire, lorsqu'on

que par l'examen de leurs procédés, on étoit assuré qu'ils n'avoient pas mis dans cette détermination toute l'exactitude & le soin qu'elle exigeoit.

Le fameux *Fernel*, Médecin & Mathématicien du seizieme siecle, est le premier des Modernes qui ait entrepris de déterminer de nouveau la grandeur de la terre. Il alla de Paris à Amiens, mesurant le chemin qu'il faisoit par le nombre des révolutions d'une roue de voiture, & s'avancant jusqu'à ce qu'il eût trouvé précisément un degré de plus de hauteur du pole; & par-là il détermina la grandeur du degré, de 56746 toises de Paris. Cette exactitude feroit beaucoup d'honneur à *Fernel*, si elle étoit un effet de la bonté de sa méthode; car on sçait aujourd'hui que ce degré est de 57060 toises environ: mais qui ne voit que ce fut seulement un heureux hazard qui l'approcha si fort de la vérité, & à apprécier le procédé qu'il suivit, qui auroit osé le soupçonner?

On fut ainsi jusqu'au commencement du siecle passé sans mesure de la terre, sur laquelle on pût faire quelque fonds. Ce motif engagea alors divers Astronomes à y procéder d'une maniere plus géométrique & plus exacte. *Snellius* commença & donna l'exemple. Il est Auteur d'une excellente méthode pour mesurer en toises la longueur d'un grand arc du méridien. Comme elle est la base de toute cette opération, & qu'elle a été employée par les Académiciens François qui ont déterminé dans le dernier siecle & dans celui-ci la grandeur & la figure de la terre, nous allons l'expliquer.

Qu'on imagine aux environs de la méridienne, une suite de lieux éminens, comme des montagnes, des tours, A, B, C, D, &c. On relève avec un instrument fort exact, les angles que font les lignes tirées de ces objets les uns aux autres, & l'on forme par ce moyen une suite de triangles liés, (c'est-à-dire ayant quelque côté commun, & tous leurs angles connus,) qui se termine aux extrémités de la distance à mesurer. On a aussi le soin de déterminer vers le commencement la position d'un des côtés de ces triangles avec la méridienne, d'où il est aisé de conclure celle de chacun des autres côtés. Cela fait, on mesure actuellement, c'est-à-dire avec la toise, dans quelque endroit commode, comme dans une plaine, une longue base LM, & par des opérations trigonométri-

Fig. 76.

ques on en conclut la longueur en toises d'un côté d'un des triangles voisins, comme AB. Ce côté unique étant connu, il est facile de déterminer la longueur de tous ceux de la suite des triangles, & par leur position connue avec la méridienne, les portions de cette méridienne *Ab*, *Bc*, *Cd*, &c. comprises entre les parallèles passant par A, B, C, &c. On a, par l'addition de toutes ces portions, la longueur de l'arc du méridien compris entre les parallèles des lieux extrêmes. Il ne reste donc qu'à mesurer leur différence de latitude, ce qui est facile, & l'on connoît par-là à quelle portion du méridien répond la longueur trouvée, de sorte qu'on en conclut la longueur du degré, & celle de la circonférence.

Telle est la méthode que suivit *Snellius*. Il trouva entre les parallèles d'Alcmaer & Bergopsoom, qui étoient ses lieux extrêmes, 34018 perches du Rhin, & une différence de latitude de 1°. 11' 30"; d'où il conclut le degré de 28473 perches. Il observa aussi la latitude de Leyde, lieu moyen entre Alcmaer & Bergopsoom, & par cette opération il trouva 28510 perches; c'est pourquoi prenant un milieu, il estima le degré terrestre à 28491 ou 28500 perches, qui reviennent à 55021 toises de Paris. Le détail de ses opérations est exposé dans son *Eratostenes Batavus*, qui est l'ouvrage qu'il publia à ce sujet en 1617.

M. *Picard* ayant mesuré la terre en 1671, & ayant trouvé par des opérations qui portent le caractère de la plus grande exactitude le degré entre Paris & Amiens, de 57060 toises, on a reconnu que *Snellius* s'étoit trompé (a); mais M. *Muschembroeck*, jaloux de la gloire de son compatriote, nous a appris des particularités qui le justifient (b). *Snellius* s'étoit aperçu de son erreur, il avoit de nouveau mesuré sa base & les angles de ses triangles, & même prolongé sa méridienne du côté du Midi par Anvers jusqu'à Malines. Il se proposoit de redonner son *Eratostenes Batavus*, avec les corrections convenables, lorsqu'une mort précipitée l'enleva & fit échouer son projet. Ses manuscrits étant tombés depuis entre les mains de M. *Muschembroeck*, ce sçavant Professeur de Leyde, a cal-

(a) Mémoires de l'Académie 1702. Voyez aussi le Livre de la grandeur de la terre. Part. II, c. 8.

(b) Diss. de Magnit. terræ. Parmi ses Diss. Physicæ.

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. IV.* 233
culé de nouveau tous les triangles de *Snellius*, d'après les corrections qu'il y avoit faites, & il a trouvé par ce moyen la grandeur du degré de 29510 perches, ou 57033 toises; ce qui ne diffère de la mesure de M. *Picard*, que d'une trentaine de toises.

Il n'y avoit pas encore long-temps que *Snellius* avoit achevé sa mesure, lorsque *Blaeu* (a) en entreprit une semblable. Nous ignorons les motifs qui l'y portèrent, l'ouvrage qu'il préparoit sur ce sujet n'ayant jamais vu le jour. Peut-être soupçonnoit-il l'erreur qui s'étoit glissée dans la mesure de *Snellius*. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après les travaux de M. *Picard*, & des Académiciens qui ont décidé la fameuse question de la figure de la terre, il ne s'est rien fait de plus exact. *Blaeu* mesura trigonométriquement un très-grand arc du méridien, & détermina la différence de latitude des extrémités, avec un secteur de douze degrés, portion d'un cercle de quatorze pieds de rayon (b). Aussi l'exactitude de sa mesure répond-elle aux soins qu'il se donna. C'est le témoignage qu'en rend M. *Picard* (c) : cet exact Observateur allant à Uranibourg, & passant par Amsterdam, y vit le manuscrit de *Blaeu* entre les mains d'un de ses descendans, & il nous apprend que sa mesure ne différoit de la sienne propre que de soixante pieds du Rhin. Ceci doit nous donner une grande idée de la dextérité de *Blaeu* à observer, & des attentions qu'il apporta à cette opération.

Nous trouvons vers le même temps un Astronome Anglois qui travailla pour la troisième fois à la mesure de la terre, avec succès (d). Richard *Norwood*, c'est le nom de cet Astronome, eut le courage de mesurer la distance de Londres à Yorck, c'est-à-dire, plus de soixante lieues, la chaîne à la main. Voici quelle étoit sa méthode. Il mesuroit la longueur des chemins, en conservant autant qu'il pouvoit la même direction : il avoit soin de déterminer en même temps par le moyen de la boussole l'angle du chemin ou de la ligne mesurée avec le méridien, aussi-bien

(a) Guillaume Janfon *Blaeu*, (en latin *Cæsius*) disciple de Tycho, s'est fait un nom célèbre par ses travaux géographiques. Il mourut en 1638, âgé de 77 ans. Il a eu plusieurs descendans qui ont long-

temps soutenu en Hollande la haute réputation qu'il s'étoit acquise.

(b) *Vossius, de Scient. Math.* p. 263.

(c) Voyage d'Uranibourg.

(d) *Sea-man's Practice*.

que les angles d'inclinaison à l'horizon à chaque fois qu'il montoit ou descendoit; après quoi il réduisoit les longueurs trouvées au plan horizontal & au méridien. Il mesura enfin, en deux jours de solstice d'Été, les hauteurs du soleil à Londres & à Yorck, avec un secteur de cinq pieds de rayon, & il trouva que ces deux villes différoient en latitude de $2^{\circ} 28'$. D'où il conclut que le degré étoit de 367176 pieds Anglois, qui font 57300 de nos toises.

Nous devons encore ranger le P. *Riccioli*, & son compagnon d'observations le P. *Grimaldi*, parmi ceux qui se sont donné de grands soins pour la mesure de la terre; mais nous ne pouvons dissimuler en même temps, qu'ils furent bien moins heureux qu'aucun de ceux qui les précéderent dans le même siècle. Car si *Snellius* se trompa de deux mille toises, *Riccioli*, par diverses petites erreurs accumulées, se trompa de plus de 5000. Nous croyons en appercevoir la cause: rien n'est plus pernicieux à un Observateur que d'être prévenu qu'il doit rencontrer un certain résultat. *Riccioli*, après avoir scavamment discuté les mesures anciennes, se persuada qu'il devoit trouver le degré d'environ 81000 pas Romains. En conséquence on le voit toujours adopter par préférence les observations qui lui donnent une plus grande mesure. D'ailleurs on trouve la source de l'erreur énorme de *Riccioli* dans la nature de la méthode qu'il a employée. Loin de choisir la plus simple, la plus exempte d'élémens incertains ou difficiles à déterminer, celle dont il s'est servi est la plus compliquée qu'on puisse imaginer. Ce sont, par exemple, des observations de hauteurs d'étoiles prises dans un certain vertical, & près de l'horizon, dans lesquelles la réfraction est négligée & la déclinaison tirée du Catalogue de *Tycho*, où l'on peut, sans faire tort à ce grand homme, supposer quelque erreur d'une ou deux minutes. Il entre encore dans l'opération de *Riccioli* des hauteurs du pôle sur lesquelles il varie lui-même; enfin je vois des triangles extraordinairement aigus, où une erreur légère sur un angle peut en occasionner une fort grande sur un des côtés. Cette incertitude jointe à la préoccupation où il étoit que le degré devoit contenir environ 81000 pas Romains, ou 64 à 65 mille pas de Boulogne, lui fournit en effet le moyen de prolonger sa mesure de telle manière qu'il porte

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. IV.* 235
 enfin le degré à 64368 pas, qui reviennent à 62650 toises de
 Paris, c'est-à-dire plus de 5000 toises au dessus de sa vraie
 grandeur. On peut voir dans le *Livre de la grandeur & de la*
figure de la Terre, par M. *Cassini*, une ample discussion de cette
 mesure. Elle confirme parfaitement ce que nous venons de
 dire, & qui n'est que le résultat de l'examen attentif que nous
 en avons fait nous-même sur l'ouvrage de *Riccioli*.

VI.

Il est peu d'observations plus rares que celles dont nous *Mercuré & Vé-*
 avons à parler dans cet article. L'une, sçavoir celle du *nus observés*
 passage de Mercure sous le soleil, ne peut avoir lieu qu'un *sous le Soleil,*
 petit nombre de fois dans un siècle. Depuis l'année 1631, que
 fut faite la première observation de cette espèce, on n'a pu la
 réitérer que dix fois. Mais celle du passage de Vénus sous le
 soleil est bien plus rare. Un siècle est un espace trop court
 pour la voir répéter, & depuis l'année 1639, qu'on la fit
 pour la première fois, les Astronomes n'ont point eu le
 plaisir de la réitérer. Ils attendent avec impatience l'année
 1761, qui doit leur offrir de nouveau ce rare phénomène.
 Donnons d'abord une idée de l'utilité de ces sortes de pas-
 sages.

Les observations de Mercure sont si rares, & se font dans des
 endroits si défavantageux, que tant qu'on n'a eu que la manière
 ordinaire de l'observer, on ne pouvoit avoir trop de défiance
 sur la justesse de la théorie de cette planète. Mais son passage
 sous le soleil offre le moyen de déterminer avec beaucoup
 d'exactitude deux des élémens principaux de cette théorie,
 sçavoir la position des nœuds & l'inclinaison de l'orbite à
 l'écliptique. En effet, il est visible que Mercure ne peut pas-
 ser sous le disque du soleil qu'aux environs de ses nœuds. Mais
 tandis qu'il passera sous ce disque, & qu'il paroîtra le traverser
 sous la forme d'une tache noire, on pourra avoir à chaque ins-
 tant, & surtout à son entrée & à sa sortie, sa position à l'é-
 gard de l'écliptique, c'est-à-dire sa longitude & sa latitude.
 Or ces choses étant données, rien n'est plus facile que de dé-
 terminer sur l'écliptique le point où sa route prolongée la
 rencontre, & l'angle qu'elles forment entr'elles. On aura

donc le nœud voisin du lieu de l'observation, & l'angle de l'écliptique avec l'orbite de la planète.

L'importance de l'observation qu'on vient de décrire, avoit engagé *Kepler* dès le commencement du siècle, à guetter, pour ainsi dire, Mercure sous le soleil, & il avoit cru l'y appercevoir le 28 Mai de l'année 1607. Ayant reçu ce jour-là l'image du soleil dans la chambre obscure, il y avoit vu une tache noire qu'il avoit pris pour Mercure, conformément au calcul qu'il avoit fait d'après une fausse position des nœuds. Il avoit annoncé son observation en 1609; mais aussitôt après la découverte des taches du soleil, il vit qu'il s'étoit trompé, & il reconnut que ce qu'il avoit pris pour Mercure dans le soleil, n'étoit qu'une tache qui se trouvoit par hasard alors sur le disque de cet astre. C'est le jugement qu'on doit aussi porter de quelques autres observations semblables, faites dans des siècles antérieurs, comme celle que *Lycosthene* rapporte à l'an 778, celle de l'Anonyme Historien de Louis le débonnaire, faite l'an 807, & une troisième attribuée à *Averroës*. *Kepler* ayant reconnu son erreur, rectifia sa théorie sur de nouvelles observations, & enfin avertit en 1629 les Astronomes, de se préparer à observer Mercure sous le soleil le 7 Novembre de l'année 1631. Il annonçoit un passage semblable de Vénus pour le 6 Décembre de la même année. A la vérité, ce dernier devoit arriver durant la nuit à l'égard de l'Europe; mais *Kepler* ne se tenoit pas assez assuré de ses calculs, pour oser prononcer qu'il ne seroit pas visible dans cette partie de la terre.

Un grand nombre d'Astronomes se tinrent prêts à l'observation de Mercure; mais peu furent assez heureux pour la faire. Tous ceux qui se contenterent d'introduire dans la chambre obscure l'image du soleil, comptant y appercevoir Mercure, furent frustrés de leur attente. Il n'y eut que ceux qui se servirent du Télescope pour contempler immédiatement le soleil, ou pour former son image, qui apperçurent cette petite planète. Tels furent *Gassendi* à Paris, le P. *Cysatus* à Inspruk, *Jean Remus Quietanus*, Médecin & Mathématicien de l'Empereur Mathias, en Alsace, & un Anonyme

(a) *Mercurius in sole*, &c. Lips. 1609. in-4°.

à Ingolstadt. Nous ne connoissons aucunes circonstances des observations des trois derniers. C'est pourquoi nous nous bornerons au récit de celle de *Gassendi*.

Peu s'en fallut que le mauvais temps ne privât l'Astronome François du plaisir d'une observation si rare & si nouvelle. Le ciel fut couvert tous les jours précédens; enfin celui qui étoit annoncé par *Kepler* étant venu, les nuages cessèrent. *Gassendi* qui guétoit l'instant où il pourroit appercevoir le soleil, tourna aussitôt son Télescope vers cet astre, & n'y apperçut qu'une petite tache noire & ronde, déjà assez avancée sur son disque. La petitesse extrême de cette tache lui fit d'abord croire que ce n'étoit point Mercure; car on s'attendoit à lui trouver une ou deux minutes de diametre apparent: mais, peu de temps après, la rapidité de son mouvement ne lui permit plus de méconnoître la planète qu'il attendoit sous le soleil, & il se hâta de déterminer sa route sur le disque de cet astre avec l'instant & l'endroit de sa sortie. Il trouva que son centre étoit sur le bord de ce disque à dix heures, vingt-huit minutes du matin, & il détermina la conjonction à sept heures cinquante-huit minutes, dans le quatorzième degré trente-six minutes du Scorpion. Il conclut le moment de l'entrée à cinq heures vingt-huit minutes du matin, & le lieu du nœud voisin au quatorzième degré cinquante-deux minutes du signe ci-dessus, au lieu du quinzième degré & vingt minutes où le plaçoit *Kepler*. *Gas-*

(a) Le célèbre *Gassendi* naquit en 1592, dans le territoire de Digne, d'un père qui n'étoit qu'un bon paysan, & qui ne le vit pas sans peine se jeter dans la carrière des Sciences. Après plusieurs années de séjour à Aix & à Digne, où il avoit un Canoncat, il vint à Paris, où il se fit une grande réputation. Le Cardinal de Richelieu le força en 1640, malgré ses refus, à accepter une Chaire de Professeur Royal qu'il remplit jusqu'en 1655, qui fut l'année de sa mort. Tout le monde sçait que *Gassendi* travailla à relever de ses cendres la Philosophie Epicurienne, non cette Philosophie impie qui attribue au hazard l'origine de l'Univers & de tous les êtres, mais cette Philosophie qui admet les atomes, le vuide, &c. & dont plusieurs dogmes paroîs-

sent assez conformes à ceux de la Physique moderne. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en dire davantage sur ce sujet. Les principaux écrits Mathématiques & Astronomiques de *Gassendi* sont les suivans. *De Apparente magnit. solis humilis & sublimis*, Epist. 4. Op. T. 171. *Institutio Astron. ann. 1647. edita*. Op. T. 17. *De rebus celestibus comm. seu obs. ab anno 1618. ad ann. 1652. habitata*. Ibid. *De Mercurio in sole viso & ven. invisâ, epist. ad Schik. cum responso*. 1631. Par. in-4°. Op. T. 171. *De novem stellis circâ Jovem visis à P. Rheita*. Ibid. *Prop. Gnom. ad umbram solstit. Massilia obs.* Ibid. *Ad P. Casraum de accelerat. gravium epist.* 3. T. 17. *Vita Purbachii, Tythonis, Copernici, & Regiomontani*. 1655. Hag. in-4°. Op. T. 7. *Epistola varia*. T. 11.

fendi mesura enfin le diamètre apparent de Mercure, & ne l'estima que de vingt secondes. Il forma dès-lors la conjecture que celui de Vénus n'excédoit pas de beaucoup une minute; ce que l'événement vérifia en 1639. A l'égard de Vénus dont nous avons vu que *Kepler* annonçoit le passage pour le 6 de Décembre de la même année, il n'arriva pas, ou du moins il ne fut pas visible dans ces contrées. *Gassendi* l'attendit plusieurs jours inutilement; c'est pourquoi il intitula le récit qu'il fit de son observation, *de Mercurio in sole viso & Venere invisâ*. Cet écrit parut en 1632, avec une réponse sçavante de *Schickard* (a). On sera peut-être étonné de ne point trouver *Kepler* parmi les Observateurs de Mercure. Cet homme célèbre n'eut pas même le plaisir de sçavoir si son calcul étoit exact. Il étoit mort l'avant-veille du jour qu'il avoit annoncé pour cette observation. Quel regret pour un Astronome qui a son art à cœur, de quitter la vie dans pareille circonstance!

Le phénomène dont nous venons de parler, arriva de nouveau en 1651; mais il ne fut observé que d'un seul mortel. On vit à cette occasion un exemple d'un grand zèle pour l'avancement de l'Astronomie. *Jérémie Shakerley*, Anglois, ayant calculé le moment du passage de Mercure sous le disque du soleil, & ayant trouvé qu'il ne seroit visible qu'en Asie, s'embarqua pour y aller, & l'observa en effet à Surate le 3 Novembre à six heures quarante minutes du matin, c'est-à-dire à 1 h. 58 m. après minuit pour le méridien de Paris. Il informa les amis qu'il avoit en Europe, de son observation, & c'est d'eux que nous la tenons. Car il mourut aux Indes, victime de son amour pour l'Astronomie. Depuis ce temps les Astronomes ont été témoins de plusieurs autres passages semblables: il y en a eu en 1661, 1677, 1690, 1697, 1707, 1723, 1736, 1740, 1743, & presque récemment le 6 Mai 1753. *M. Delisle* publia à cette occasion un avertissement aux Observateurs, qui mérite d'être lu. Ce sçavant Astronome nous y a promis un Traité complet de ces sortes

(a) *Schickard*, Professeur de Mathématiques & des Langues Orientales à Tubinge, étoit un Observateur adroit & éclairé. Il mourut en 1635; ses observations ont

été recueillies par *Lucius Barrerus*, ou *Albert Curtius*, & insérées dans son *Hist. Celestis*, à la suite de celles de Tycho, p. 913.

de passages, où il doit rassembler toutes les observations qui en ont déjà été faites. On ne peut qu'applaudir à ce dessein, & désirer qu'il ait une prompte exécution.

Les mêmes raisons qui faisoient désirer aux Astronomes de voir Mercure sous le soleil, rendoient aussi un passage de Vénus sous cet astre, très-important. *Kepler* l'avoit annoncé pour l'année 1631 : mais comme nous l'avons dit, il n'eut pas lieu, ou il ne fut pas visible en Europe. Il ne fut donc point observé, & *Kepler* ayant prononcé qu'il n'y en auroit point d'autre durant tout le reste du siècle, les Astronomes laissoient à leurs successeurs le plaisir de ce rare spectacle.

Kepler se trompoit néanmoins, & ce fut un jeune Astronome confiné dans le fond de l'Angleterre, presque destitué de secours & d'instrumens, qui s'en apperçut, & qui fit cette observation encore unique jusqu'à nos jours. Il se nommoit *Horoxes*. Né dans le Comté de Lancastre de parens peu riches, il avoit pris le goût de l'Astronomie vers 1633. Mais destitué de secours & de Livres, il commençoit à se rebuter, lorsqu'il fit connoissance avec un autre jeune Astronome de son voisinage, nommé *Guillaume Crabtree*, qui éprouvoit presque les mêmes difficultés. Le commerce de Lettres qu'ils lierent sur des matieres astronomiques, leur donna à l'un & à l'autre un nouveau courage. Ils se procurerent des Livres & des instrumens, & aidés des seules lumieres qu'ils se communiquoient mutuellement, ils firent d'importantes corrections dans la théorie des planetes. *Horoxes* avoit été d'abord séduit par les magnifiques promesses de *Lansberge*, & les pompeux panégyriques de quelques adulateurs, qu'on lit à la tête de son ouvrage. Le premier fruit de sa liaison avec *Crabtree* fut de concevoir de grands soupçons contre cet Astronome, & ils se trouverent bientôt en certitude : il vit que ses hypotheses étoient vicieuses, que les observations sur lesquelles il les appuyoit, étoient ou falsifiées, ou pliées d'une maniere qui approchoit de la mauvaise foi ; enfin que *Kepler* & *Tycho-Brahé* étoient injustement & indignement dégradés. Il revint à ces deux restaurateurs de l'Astronomie, dont il fit une excellente apologie contre *Lansberge* (a), & adoptant les idées de

(a) Voy. *Horocæi opera posthuma*, vid. *Astronomia Kepleriana defensa & promotæ*.

Kepler, il ne s'attacha plus qu'à rectifier sa théorie dans les points où elle étoit encore défectueuse. Il fit entr'autres diverses remarques très-importantes sur la théorie de la lune, & l'hypothèse qu'il propoisa pour satisfaire à ses mouvemens, a paru à *M. Flamsteed* la plus exacte qui eût encore été imaginée; de sorte que ce célèbre Astronome n'a pas dédaigné de calculer les Tables qu'*Horrocius* n'avoit pas eu le temps de dresser d'après son hypothèse (a). On en parlera en rendant compte des efforts des Astronomes pour perfectionner cette théorie. Revenons à l'observation célèbre que nous avons annoncée plus haut.

Ce fut un hazard qui donna lieu à *Horoxes* de s'apercevoir que la conjonction inférieure de *Venus* qui devoit arriver vers la fin de 1639, seroit visible. Ayant remarqué que les Tables de *Lansberge*, quoique fort défectueuses à d'autres égards, l'annonçoient telle, il voulut examiner ce que donnoient celles de *Kepler*; & il trouva, à son grand étonnement, qu'elles l'annonçoient aussi comme visible pour le 4 Décembre, nouveau style. En ayant égard à quelques corrections qu'il avoit trouvées nécessaires, il détermina le moment de la conjonction à cinq heures cinquante-sept minutes du soir du 4 Décembre, avec une latitude australe de dix minutes. Il informa aussi-tôt son ami *Crabtree* de cette importante découverte, & pour lui il se mit à observer le soleil dès la veille du jour annoncé par le calcul: enfin le soir de ce jour, comme il retournoit de l'Office Divin, dont la décence, dit-il, ne lui permettoit pas de s'absenter pour un pareil sujet, il vit *Venus* qui ne venoit que d'entrer dans le disque du soleil dont elle touchoit le bord. Il étoit alors trois heures quinze minutes du soir. Il mesura aussi-tôt la distance de *Venus* au centre du soleil, ce qu'il réitéra à diverses reprises durant le peu de temps qu'il put jouir de ce spectacle. Car le soleil se coucha à trois heures cinquante minutes, de sorte que la durée de l'observation ne fut que de trente-cinq minutes. L'ami d'*Horoxes* la fit aussi, & ce sont jusqu'ici les seuls mortels qui aient vu *Venus* dans ces circonstances.

Excerpta ex epistolis ad Crabtraum. Observationum Catalogus: lune theoria nova; una cum Crabtree observationibus, nec non Joannis Flamsteedii de aquat. temporis dia-

tribe, & numeris lunaribus ad novum lunæ systema Horocpii. Lond. 1678. in-4°.

(a) Voyez l'ouvrage précédent.

Quoique

Quoique le lieu où observoit *Horoxes*, ne lui ait permis de jouir du spectacle de Venus sous le soleil, que bien peu de temps, l'Astronomie n'a pas laissé de tirer un grand fruit de cette observation. Il détermina en effet par son moyen avec beaucoup plus d'exactitude qu'on n'avoit encore fait, la position des nœuds, & divers autres élémens du mouvement de cette Planete. Il trouva d'abord que la conjonction étoit arrivée à cinq heures cinquante-cinq minutes du soir, au lieu de cinq heures cinquante-sept minutes, que donnoit le calcul, & que la latitude de Venus à ce moment n'avoit été que de huit minutes trente-une secondes, au lieu de 10', d'où il conclut qu'il falloit placer les nœuds au $13^{\circ}. 22'. 45''$ du Sagittaire & des Gémeaux, au lieu de $13^{\circ}. 31'. 13''$, où les plaçoit *Kepler*; que l'inclinaison de l'orbite à l'écliptique étoit de $3^{\circ}. 24'$ ou $25'$; enfin que de toutes les Tables alors connues, les *Rudolphines* étoient celles qui approchoient le plus de la vérité. *Horoxes* écrivit sur ce sujet un excellent Traité intitulé: *Venus in sole visa*, auquel nous renvoyons pour le surplus des conséquences qu'il tire de son observation. Il n'eut pas le plaisir de le publier; il finissoit à peine de le mettre en ordre, qu'il mourut presque subitement le 15 Janvier de l'an 1641. Ce précieux ouvrage, & divers autres écrits d'*Horoxes*, restèrent près de vingt ans enfouis dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'ils tombèrent dans les mains d'une personne capable de les apprécier. *Huyghens* se procura une copie du Traité ci-dessus, & en fit part à *Hevelius*, qui le fit imprimer en 1661, avec son observation du passage de Mercure arrivé cette année. Ce qu'on a pu tirer du reste de ces précieux écrits, a vu le jour en 1678, par les soins du D. *Wallis*, & de la Société Royale de Londres. Quant à *Crabtree*, il suivit de près son ami, également à la fleur de son âge. Il périt, à ce qu'on conjecture, de même que *Gascoigne* auquel les Anglois attribuent la première invention du Micrometre, dans les guerres civiles qui désolèrent l'Angleterre vers ce temps.

Depuis l'année 1639, il n'est point arrivé de phénomène semblable que les Astronomes aient pu observer. Mais dans peu d'années, c'est-à-dire en 1761 (le 26. Juin) on jouira de nouveau de ce spectacle; & comme il y a aujourd'hui des Observateurs répandus sur toute la surface de la terre, on peut

être assuré que ce passage de Venus sous le soleil sera vu d'un grand nombre d'endroits. Outre l'utilité dont il sera pour déterminer avec encore plus de précision quelques élémens de la théorie de cette Planete, il servira à trouver avec une exactitude à laquelle aucune autre méthode ne sçauroit atteindre, la parallaxe du soleil & sa distance à la terre. M. *Hallei* a donné pour cela dans les *Transf. Phil.* (ann. 1716.) une méthode dont voici l'esprit.

Chacun sçait que la distance de Venus à la terre dans sa conjonction inférieure, n'est qu'environ le quart de celle du soleil; d'où il suit que sa parallaxe est alors quadruple de celle de cet astre. Qu'on suppose à présent un spectateur qui observe le passage de Venus, d'un lieu tellement situé que l'entrée & la sortie arrivent à peu près à la même distance de Midi; le mouvement de ce spectateur occasionné par la rotation de la terre, & qui se fera en sens contraire de celui de Venus, raccourcira la durée de sa demeure sur le disque du soleil, d'un peu moins que le double du temps que Venus employeroit à parcourir par son mouvement propre un arc égal à sa parallaxe. M. *Hallei* trouve qu'en supposant la parallaxe du soleil de douze secondes, ce raccourcissement de durée sera d'environ onze minutes. Au contraire, si l'on observe le passage de Venus d'un lieu tel, qu'on aperçoive son entrée vers le coucher du soleil, & sa sortie vers son lever, ce qui pourra se faire en quelques lieux de l'Amérique Septentrionale, le mouvement de Venus sur le soleil sera retardé à l'égard de l'Observateur terrestre, dont le mouvement se fera vers le même côté, & ce retardement fera durer le passage entier d'une sixaine de minutes de plus que si cet Observateur, placé au centre de la terre, eût été immobile. Ainsi voilà dix-sept minutes de différence entre les durées du passage observé de ces deux lieux; il n'en faut pas davantage à ceux qui connoissent la précision des Observateurs modernes, pour voir qu'on pourra déterminer par ce moyen, à une très-petite erreur près, la parallaxe du soleil. Nous renvoyons le lecteur curieux de plus grands détails à l'écrit de M. *Hallei*.

Le raisonnement qu'on vient de faire à l'égard de Venus, on le peut faire à l'égard de Mercure, à cela près que la parallaxe de cette dernière Planete étant beaucoup moindre, &

son mouvement plus rapide, il ne peut pas y avoir à beaucoup près une aussi grande inégalité entre les durées de ses passages au devant du soleil observés de différens lieux de la terre. M. *Delisle* comptoit néanmoins en publiant son avertissement sur le dernier passage de Mercure, pouvoir s'en servir pour déterminer la parallaxe du soleil, en attendant que celui de Venus servît à le faire avec encore plus de précision. Mais il y a recontré des obstacles physiques dont il est à propos que les Observateurs soient avertis avant le phénomène qu'on attend en 1761. C'est que le vrai diamètre apparent du soleil paroît continuellement augmenté d'une couronne lumineuse, & variable suivant la couleur & l'opacité des verres dont on se sert, tandis que celui de la Planete qui le parcourt, est au contraire diminué par une semblable couronne lumineuse qui anticipe sur elle; ce qui donne lieu à quelques phénomènes particuliers qui rendent l'entrée & la sortie de cette Planete, incertaine pendant quelque intervalle de temps. Nous devons à M. de *Barros*, Gentilhomme Portugais, la remarque & l'explication de ces phénomènes, qu'il a données dans un écrit lu à l'Académie des Sciences, & publié en 1753. Il en résulte que pour l'observation exacte de la durée de ces passages, il est nécessaire de quelques attentions sur lesquelles cet ingénieux Observateur, aussi-bien que M. *Delisle*, ne sont pas encore entièrement satisfaits; & c'est à fixer cette incertitude qu'ils travaillent aujourd'hui. L'avertissement que M. *Delisle* doit publier au sujet du passage prochain de Venus, & qui ne doit pas tarder à paroître, instruira les Astronomes des précautions qu'ils doivent prendre à cet égard.

V I I I.

On peut diviser l'Astronomie en deux parties, l'une purement Mathématique, l'autre Physique; l'une qui travaille à représenter & à assujettir au calcul les mouvemens célestes, l'autre qui tâche d'en assigner les causes & le Mécanisme. Il n'y a proprement que la première qui soit de notre plan, & nous pourrions par cette raison légitimement nous dispenser d'entrer dans l'examen du système Physico-Astronomique de *Descartes*, qui appartient tout entier à la seconde. Mais la cé-

De l'Astronomie-Physique de Descartes.

lébrité de ce système nous impose en quelque façon la loi d'en parler & de le discuter.

Sans entrer dans le détail du Roman physique de *Descartes*, j'appelle ainsi la manière dont il conçoit la formation de ses trois élémens, je me borne à dire qu'il fait de notre système planétaire comme un vaste tourbillon au milieu duquel est le soleil. Les diverses parties de ce tourbillon se meuvent avec des vitesses inégales, & entraînent les Planètes qui y sont plongées, & qui y nagent dans des couches d'une densité égale à la leur. Les Planètes qui ont des Satellites, sont elles-mêmes placées au centre d'un tourbillon plus petit qui nage dans le grand. Les corps plongés dans ce petit tourbillon, sont ces Satellites, & s'y meuvent suivant les mêmes loix que les Planètes principales autour du soleil.

Tel est en peu de mots le système céleste de *Descartes*: rien n'est plus simple, plus intelligible, & plus satisfaisant du premier abord; de sorte qu'on ne doit point être surpris que l'idée en ait extrêmement plu à son Auteur, & qu'elle ait même encore aujourd'hui des partisans qui aient peine à s'en détacher. Mais ce n'est pas toujours sur ce premier coup d'œil qu'on doit se déterminer en faveur d'une opinion physique. Il faut qu'une hypothèse satisfasse aux phénomènes; c'est-là la pierre de touche à laquelle il faut l'éprouver; & nous le disons avec regret, celle de *Descartes* ne soutient pas cette épreuve. Les remarques suivantes vont le montrer.

1°. On sçait que les mouvemens des Planètes sont elliptiques; il faut donc que les couches des tourbillons le soient aussi. Mais quelle en sera la cause? *Descartes* l'attribue à la compression des tourbillons voisins. Si cela étoit, il faudroit que toutes les orbites des Planètes fussent alongées du même côté; ce qui n'est pas. Il y a plus, il semble que le soleil devrait occuper le centre commun de toutes ces orbites, & non un de leurs foyers. Enfin il est évident que si cet alongement des tourbillons, étoit l'effet de la compression latérale des tourbillons voisins, la matière céleste qui circulerait près du centre s'en ressentirait le moins; de sorte que l'orbite de Mercure seroit la moins excentrique de toutes. Or c'est tout le contraire; ainsi il est nécessaire de rejeter entièrement ce mécanisme.

1°. Quoique *Descartes* ne s'explique pas positivement sur ce qui entretient ce mouvement de tourbillon, il est assez évident qu'il a pensé, ou que la révolution de la planète centrale en étoit la cause, ou au contraire que ce mouvement étoit celle de la circonvolution de cette planète. Mais on va faire voir qu'on ne peut dire ni l'un ni l'autre. En effet, il est d'abord facile d'appercevoir que toutes les planetes devroient faire leur révolution dans l'équateur, ou parallèlement à l'équateur de la planète centrale. Or, on sçait qu'il n'y en a aucune parmi les principales, qui n'ait son orbite inclinée à l'équateur solaire; la lune tourne aussi autour de la terre, sans paroître avoir aucun rapport physique à l'équateur terrestre. En second lieu, si la rotation de la planète centrale produisoit le mouvement de tourbillon, ou en étoit produite, la couche du tourbillon contigu à la planète, auroit la même vitesse qu'elle; ce qui ne sçauroit se concilier avec la fameuse loi de *Kepler*. Le calcul en est facile à faire: l'on trouve, par exemple, que pour que cette loi eût lieu, la vitesse de la couche contigue au soleil devroit faire sa révolution en un tiers de jour environ: cependant le soleil ne fait la sienne qu'en 27 jours & demi; la rotation devroit donc être accélérée, jusqu'à ce qu'il eût pris un mouvement convenable à la loi du tourbillon, ou bien il la détruiroit. Les planetes qui ont des satellites autour d'elles, comme la terre, Jupiter & Saturne, fournissent des objections encore plus insolubles, parce qu'elles ne laissent lieu à aucun subterfuge, tel que quelque partisan obstiné des tourbillons pourroit en imaginer pour affranchir le soleil de cette communication du mouvement.

3°. Les Physiciens qui, à l'aide de la Géométrie & d'une saine théorie d'Hydrodynamique, ont examiné le mouvement que pourroit prendre un tourbillon, n'ont jamais pu le concilier avec la règle de *Kepler*. *M. Newton* a traité cette matiere à la fin du second Livre de ses principes, & trouvoit que dans un tourbillon cylindrique, c'est-à-dire engendré par un cylindre tournant rapidement autour de son centre, les temps périodiques des couches devroient être comme les distances à l'axe, & que dans le tourbillon sphérique, c'est-à-dire engendré par le mouvement d'une sphere centrale, les temps

périodiques des couches seroient comme les quarrés des distances aux centres, tandis que suivant la loi de *Kepler*, ils devoient être comme les racines quarrées des cubes de ces distances. Il est vrai que M. *Bernoulli* (a) a remarqué dans la suite, que M. *Newton* n'avoit pas eu égard dans cette détermination à quelques élémens qui devoient y entrer, & il a cru trouver que les couches d'un tourbillon sphérique dans lequel on supposeroit la densité en raison inverse de la racine quarrée de la distance au centre, auroient des mouvemens tels que les quarrés des temps périodiques seroient comme les cubes des distances (a). Il explique aussi l'excentricité des planetes par un mouvement d'oscillation combiné avec le mouvement circulaire du tourbillon. Mais M. d'*Alembert* examinant avec soin le calcul de M. *Bernoulli*, a trouvé (b) que ce grand homme s'étoit trompé en négligeant une partie constante d'intégrale, qui change totalement le résultat. Or, en ayant égard à cette constante, il montre qu'un tourbillon, soit cylindrique, soit sphérique, ne sauroit subsister, à moins que toutes les couches ne fassent leurs révolutions dans le même temps, & qu'il ne soit infini, ou bien circonscrit par des bornes impénétrables, comme seroient les parois d'un vase. On peut encore renverser tout l'édifice de M. *Bernoulli* par une remarque qu'ont faite MM. *Daniel Bernoulli* & d'*Alembert*. C'est que pour qu'un tourbillon de matiere fluide puisse subsister, il faut que la force centrifuge d'une partie quelconque de volume donné, prise dans quelque couche que ce soit, ne soit pas plus grande que celle d'une partie égale prise dans la couche supérieure. Ce ne seroit point assez, comme quelques Philosophes partisans des tourbillons l'ont pensé, que l'effort total d'une couche ne l'emportât point sur l'effort total de celle qui la suit; car si l'on mettoit dans un vase des fluides diversement mêlés, suffiroit-il que la pesanteur totale d'une couche ne surpassât point celle de l'inférieure, pour que cet ordre fût permanent? non, sans doute! Aucun Hydrostaticien ne disconviendra que s'il y a inégalité dans quelque endroit, la portion prévalente de la couche supé-

(a) *Nouvelles pensées sur le système de Descartes*, Discours couronné par l'Académie en 1730.

(b) *Traité des Fluides*, p. 185 & suiv.

rieure enfoncera l'inférieure, & ne cessera de descendre, qu'elle n'ait trouvé une résistance égale. Ainsi il en doit être de même dans l'hypothèse des tourbillons. Or dans celui de *M. Bernoulli*, si nous négligeons l'inégalité de densité, nous trouvons que l'effort centrifuge croît réciproquement comme le carré du rayon, & si nous avons égard à la densité qu'il suppose en raison réciproque de la racine de la distance au centre, on trouve que cet effort centrifuge est en raison inverse de la puissance du rayon dont l'exposant est $\frac{1}{2}$. D'où il est évident que cet effort va toujours en croissant de la circonférence au centre. C'est comme si l'on prétendoit arranger dans un vase plusieurs fluides d'inégale pesanteur spécifique, de manière que le plus léger occupât le fond. Quand même les couches iroient en décroissant de volume, afin que l'effort total de chacune ne l'emportât point sur celui d'une autre, rien n'empêcherait le mélange. La plus pesante spécifiquement iroit au fond, à moins que ce ne fussent des fluides d'une très-grande ténacité.

M. Bouguer (a) nous fournit deux autres objections puissantes contre le sentiment de *M. Bernoulli*. La première est celle-ci. En faisant tourner une couche sphérique du tourbillon comme il le suppose, on établit une sorte d'équilibre entre les différentes parties du tourbillon, dans le sens du rayon du parallèle, ou si l'on veut, du rayon même du tourbillon. Mais il n'y en a aucun dans la direction perpendiculaire à ce rayon. Toutes les parties tendent à remonter vers l'équateur sans être contrebalancées par un effort contraire & égal; ce qui ne peut manquer de mettre le désordre dans ce tourbillon, & de le détruire. Il semble même suivre de là qu'un tourbillon sphérique est absolument impossible. Aussi ce paroît être le sentiment de *M. d'Alembert* dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut. La seconde des objections dont nous venons de parler, regarde la manière dont *M. Bernoulli* conçoit que les planètes décrivent des orbites elliptiques. *M. Bouguer* montre dans un Mémoire inséré parmi ceux de l'Académie en 1731, que les deux portions de courbe que décrirait la planète par ses oscillations de l'Aphélie au Périhélie, ne sauraient être égales & semblables.

(a) *Entretiens sur l'inclinaison des orbites des Planètes. Eclairc. p. 89.*

On a encore de *M. Bernoulli* une autre piece que celle que nous avons citée plus haut, & dans laquelle en admettant les tourbillons cartésiens avec les changemens imaginés dans la premiere, il prétend déduire l'inclinaison des orbites des planetes à l'équateur solaire, des seules loix de l'impulsion communiquée à ces planetes par le tourbillon. Mais comme il y admet, & même qu'il est nécessaire qu'il prenne pour principe, que chaque planete, la terre par exemple, est un sphéroïde alongé, ce qui est contraire aux observations modernes, nous croyons inutile de nous y arrêter.

M. Leibnitz, dans un écrit inséré dans les Actes de *Leipsick*, & intitulé *Tentamen de motuum celestium causis*, tentoit de concilier les tourbillons avec les phénomènes d'une autre maniere. Il supposoit dans les différentes couches du tourbillon, une vitesse en raison réciproque des distances, & ensuite combinant la translation circulaire de la planete dans ces différentes couches, avec sa force centrifuge & une force centrale qui la pouvoit ou l'attiroit vers le soleil, il réussissoit à montrer que si cette dernière étoit en raison inverse du carré de la distance, la planete décriroit des aires égales en temps égaux, & une ellipse ayant le soleil à son foyer. Mais il y a contre ce système autant de difficultés à opposer que contre le précédent.

Premièrement, un tourbillon tel que le conçoit *M. Leibnitz*, ne sauroit subsister; car la force centrifuge de chaque particule de matiere, y croîtroit à mesure qu'on s'approcheroit du centre. 2°. Ce mécanisme satisfait, à la vérité, au mouvement d'une Planete seule considérée dans les diverses parties de son orbite. Mais si l'on compare deux Planetes différentes, on trouvera que la loi de *Kepler* exige une circulation différente de celle que suppose *M. Leibnitz*. Il faudroit que le tourbillon fût comme partagé en diverses couches d'une épaisseur considérable, & isolées entr'elles, dans chacune desquelles les vitesses moyennes seroient réciproquement comme la racine carrée de la distance, tandis que les diverses couches de chacune auroient des vitesses réciproques aux distances elles-mêmes. Or cela ne sauroit être admis, à moins d'introduire dans la Physique la licence des hypothèses les plus arbitraires. 3°. Je remarque encore que le tourbillon

billon supposé par M. *Leibnitz*, est entièrement inutile. Car la seule force centrifuge qu'il emploie, avec ce qu'il appelle l'*effort paracentrique* de la Planete qui n'est que l'attraction Newtonienne déguisée, suffit pour faire décrire des orbites elliptiques.

Nous n'accumulerons pas davantage de réflexions contre le système des tourbillons. Celles que nous venons de faire ne nous paroissent laisser aucune réponse aux partisans de ce système. Quelqu'arrangement qu'on imagine dans les couches & dans les vitesses de ces tourbillons, on ne peut venir à bout de les concilier avec toutes les loix de l'Hydrostatique & de la Méchanique. En vain MM. *Villemot* (a), de *Molieres* (b), de *Gamaches* (c), & presque récemment l'Auteur de la *Théorie des Tourbillons* (d), partisans célèbres de ce système, ont-ils épuisé tout leur art à en combiner les parties, à imaginer de nouveaux mouvemens, à se corriger les uns les autres, à prévenir enfin les objections & à y répondre, c'est un édifice que toute l'habileté de ses Architectes ne peut soutenir. Tandis qu'on le répare d'un côté, il menace ruine & croule effectivement d'un autre.

5°. Mais admettons pour quelques instans, que le système des tourbillons fût compatible avec les phénomènes que nous observons, & les loix connues de la Méchanique, la cause n'en seroit guere meilleure. Nous avons des preuves positives, qu'on ne scauroit admettre dans les espaces célestes aucune matiere résistante, du moins sensiblement. Il est certain aujourd'hui que les Cometes traversent ces espaces dans tous les sens, sans éprouver dans leur mouvement aucune altération apparente; c'est ce qu'on établira en rendant compte du système moderne sur ces astres d'une espece singuliere; & cela est si bien reconnu, que depuis presque le commencement de ce siècle, tous les partisans des tourbillons n'ont rien oublié pour ôter à la matiere dont ils les composent, toute résistance (e).

(a) *Nouvelle explication du mouvement des Planetes.* Lyon. 1700.

(b) *Leçons de Physique.* Paris, 1733.

(c) *Astron. Physique, &c.* Paris, 1740.

(d) Paris, 1753.

(e) Voyez M. Bernoulli, dans les *Pieces citées*; M. de Moliere, *Leçons Physiques*, L^{es}. v; M. de Gamaches, *Astron. Phys.*, &c. v^e Diff.

Ils ont imaginé pour cet effet, les uns un fluide infiniment peu dense, les autres un fluide infiniment divisé, & ils ont cru satisfaire pleinement à l'objection. Mais, à notre avis, rien n'est plus foible, & plus mal combiné que cette réponse. En admettant leur supposition, sçavoir que ce fluide ne résistera pas, ou ne résistera qu'infiniment peu, de quel usage peut-il être, ou pour imprimer aux Planetes le mouvement qu'ils en dérivent, ou pour en déduire la cause de la pesanteur ? Un fluide qui ne résiste point, ou infiniment peu, n'est capable que d'une action infiniment petite. Quant à la prétention de ceux qui veulent qu'un fluide infiniment atténué ne présentera aucune résistance aux corps qui le traverseront, indépendamment de la réponse ci-dessus, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que rien n'est plus gratuit & plus contraire aux loix de la Mécanique. Ces loix nous apprennent que la résistance, tout le reste étant égal, est proportionnelle à la masse à déplacer, quelle que soit sa figure & sa division. Sur cela nous indiquerons, afin d'abréger, les excellentes réflexions de M. Bouguer dans ses *Entretiens sur la cause de l'inclinaison des orbites des Planetes*.

I X.

Longomontanus.

Avant que de terminer ce Livre, il nous faut faire mention de quelques Astronomes dont nous n'avons rien dit encore. Nous commencerons par *Longomontanus* (a), dont le nom est célèbre par le système mi-parti de ceux de *Copernic* & de *Tycho*, dont on le fait Auteur mal-à-propos ; car ce système est plus ancien, & semble être l'ouvrage de Raynard *Urfus Dithmarsus*, comme nous l'avons dit ailleurs (b). *Longomontanus* est Auteur de divers ouvrages Mathématiques, entr'autres de l'*Astronomia Danica*, imprimée pour la première fois en 1621, & de nouveau en 1640. Les hypothèses qu'il y emploie sont proprement celles de *Tycho*, de sorte qu'on lui a l'obligation de nous avoir transmis les idées de ce célèbre Astronome. Mais c'est-là son principal mérite ; car il montre

(a) Né en 1562, à Langberg en Dannemarck, d'où lui est venu son nom, & mort en 1647, Professeur d'Astronomie à Copenhague.

(b) Volume précédent, Part. IV, Liv. II, art. I.

assez peu de discernement en préférant ces hypothèses à celles que *Kepler* avoit déjà établies si solidement : aussi cet ouvrage n'a-t'il pas joui long-temps de quelque réputation parmi les Astronomes.

Jean *Bayer* d'Augsbourg, rendit au commencement de ce *Bayer* siècle, un service signalé à l'Astronomie, par l'exécution d'un ouvrage important. Il publia en 1603, sous le titre d'*Uranometria*, une description des constellations célestes en plusieurs planches, avec leur explication, & le catalogue des étoiles qu'elles contiennent. *Bayer* y désigne chaque étoile par une lettre grecque ou latine, dénomination qui a depuis fait comme loi parmi les Astronomes. On trouve seulement à redire dans cet ouvrage, d'ailleurs digne de l'accueil qu'il reçut, que les figures y sont à l'envers, comme si étant droites pour ceux qui seroient situés au dedans du globe céleste, on les voyoit de dehors. La cause de ce défaut est facile à reconnoître pour ceux qui sont au fait de la gravure. *Bayer* ne fit pas attention qu'une figure étant gravée sur la planche de cuivre telle qu'elle doit être vue, le côté droit devient le gauche sur le papier où on l'imprime. Mais ce défaut n'est pas essentiel, & cela n'empêche pas que l'*Uranometrie* de *Bayer* ne soit encore recherchée par les Astronomes, & qu'ils ne la réputent un Livre précieux.

Il y eut quelques années après un compatriote de *Bayer* qui forma une entreprise singulière. Il se nommoit Jules *Schiller*. Ce pieux Uranographe fut choqué de voir le Ciel rempli de personnages & d'objets appartenans à la Mythologie ; & il proposa de les changer, & de leur substituer des figures tirées de l'ancien & du nouveau Testament. Il plaça les douze Apôtres dans le Zodiaque ; il tira les constellations méridionales de l'ancien Testament, & les septentrionales du nouveau. Son Livre est intitulé par cette raison : *Cælum Stellatum Christianum*, & parut en 1627. Mais les Astronomes n'ont point adopté ce bizarre projet, qui n'auroit servi qu'à jeter de l'embarras dans l'Astronomie.

Lansberge, (Philippe) (a) fleurissoit vers ce temps dans

(a) Né à Gand en 1560, & mort en 1635 Ministre de Goes en Zélande. Le Recueil entier de ses Œuvres parut en 1663. in-fol.

Lansberge. les Pays-Bas. On ne peut lui refuser des talens, & il eût pu rendre davantage de services à l'Astronomie, si au lieu d'avoir l'ambition de fonder un corps complet de cette science sur ses hypothèses propres, & de déchirer comme il fait *Tycho* & *Kepler*, il eût mieux jugé de ces hommes célèbres & de leurs sentimens astronomiques. Il publia en 1632 son *Uranometria*, & l'année suivante ses *Tables perpétuelles*; mais ses grandes promesses, & les pompeux panegyriques qu'on lit à la tête de ce dernier ouvrage, n'en ont pas imposé long-temps. On a bien-tôt apperçu que ces Tables vantées comme perpétuelles, n'étoient rien moins que dignes de ce titre: on a même relevé des traits de mauvaise foi dans l'emploi qu'il fait des observations pour établir ses hypothèses, & le récit de celles qu'il rapporte pour les confirmer. *Horoccius* l'a fort maltraité dans son apologie de *Kepler* & de *Tycho*, sous le titre d'*Astronomia Kepleriana defensa & promota*. Il y montre que *Lansberge*, par l'envie de contredire & de rabaisser ces deux hommes célèbres, tombe lui-même dans une multitude d'absurdités, de contradictions & d'embarras inutiles.

Morin. *Morin*, (Jean-Baptiste) (a) s'est rendu plus célèbre par ses ridicules, que par ses talens quoiqu'il n'en manquât pas. Mais son attachement à l'Astrologie judiciaire, & au système de l'immobilité de la terre qu'il défendit par les plus pitoyables raisons, & avec une confiance insultante, lui firent presque autant de contradicteurs & d'ennemis qu'il y avoit de personnes de mérite; & comme *Morin* n'étoit rien moins que poli dans ses attaques, quelques-uns de ses adversaires lui répondirent sur le même ton, ce qui engagea une querelle plus digne de la Halle que de gens qui faisoient profession de sçavoir. *Morin* crut avoir trouvé la solution du problème des longitudes, par le moyen du mouvement de la lune, & il demanda des Commissaires au Cardinal de Richelieu, qui lui en fit nommer. Mais ils le condamnerent; & en effet, quoique sa méthode fût bonne dans la théorie, il manquoit encore trop de connoissances.

(a) Né à Villefranche en Beaujolois en 1583, & mort à Paris en 1656.

sur le mouvement de la lune, & sur divers autres points astronomiques, pour qu'on pût en tirer quelque utilité. Il la défendit dans son *Astronomia jam à fundamentis restituta*, qu'il publia en 1640 : cet ouvrage n'est point méprisable ; la méthode que *Morin* y donne pour l'équation du temps, est la véritable, quoique *M. Bouillaud* l'ait traité à ce sujet d'une manière tout-à-fait indigne & ridicule.

M. Bouillaud (a) tient un rang distingué parmi les Astronomes & les Mathématiciens du dix-septième siècle. Il publia en 1645 son *Astronomia Philolaïca*, ouvrage où il prétend représenter les mouvemens célestes par une nouvelle hypothèse. Il admet les ellipses de *Kepler*, mais il n'approuve pas sa manière d'y faire mouvoir les Planètes. *M. Bouillaud* imagine son ellipse adaptée dans un cône oblique, de sorte que l'axe de ce cône passe par le foyer qui n'est pas occupé par le soleil ; ensuite il conçoit que la Planète se meut dans cette ellipse de manière qu'en temps égaux elle décrive des angles égaux, non à l'égard de ce foyer, mais autour de l'axe du cône. C'est-là l'hypothèse qu'il donne pour Physique, par où il paroît qu'il étoit peu Physicien ; car tout au plus l'auroit il pu donner comme Mathématique, si elle eût représenté parfaitement les mouvemens célestes, puisqu'il n'assigne aucune cause, aucun moyen naturel & mécanique pour engendrer un pareil mouvement. Il y a encore de remarquable dans le procédé de *Bouillaud*, que ses Tables ne sont point construites sur cette hypothèse. Il imagine bien-tôt après une manière de décrire l'ellipse par la combinaison de deux mouvemens, celui d'un épicycle sur son déferent excentrique, & celui de l'astre sur cet épicycle, en sens contraire & avec un mouvement angulaire double de

(a) Ismaël Bouillaud, naquit à Loudun en 1605. Il voyagea dans sa jeunesse, & étant venu à Paris, il y publia divers ouvrages, comme son *Traité de Natura lucis*, (1638.) qui est de mauvaise Physique ; son *Philolaïus*, ou *Dissertatio de vero systemate mundi* (1639.) ; son *Astronomia Philolaïca*, dont nous parlons dans cet article. On a encore de lui les écrits suivans, *Calculus duarum Eccl.* ann. 1651.

Exercit. Geom. de inscr. & circumser. figuris, conicis sect. & porismatibus. 1657. *De lineis spiritalibus.* 1657. *Astr. Phil. fundamenta clarius asserta.* 1657. *Ad Astron. monita duo, &c.* 1667. *Opus novum de Arith. infinit. lib. vi.* compreh. in-fol. 1683. *M. Bouillaud* mourut en 1694, à l'Oratoire, dont il avoit embrassé l'institut.

celui du centre de l'épicycle. Ainsi la critique qu'en fit le Docteur *Seth Ward* d'Oxford, est légitime (a), & *Bouillaud* fait de vains efforts pour se justifier. Nous n'entrerons pas dans d'autres détails sur l'*Astronomie Philolaïque*, qui est d'ailleurs un ouvrage sçavant & estimable. M. *Bouillaud* continua durant le reste de sa vie à ramasser quantité d'observations, dont le Recueil est aujourd'hui entre les mains de M. le *Monnier*.

Le D. *Seth Ward* (b), dont nous venons de parler à l'occasion de *Bouillaud*, est regardé comme l'inventeur de l'hypothèse appelée *elliptique simple*, si pourtant on peut appeler inventeur celui qui ne fait qu'employer une idée déjà rejetée par de bonnes raisons. L'hypothèse dont nous parlons est celle où l'on fait tourner la Planete dans une ellipse, en faisant des angles égaux en temps égaux, autour du foyer qui n'est pas occupé par le soleil ou la Planete principale. Nous remarquons comme une chose singulière, qu'un grand nombre d'Astronomes, & même de ceux du premier mérite, n'ayent vu pendant long-temps dans l'hypothèse elliptique de *Kepler*, que le mouvement que nous venons de décrire. *Riccioli*, qui rapporte toutes les hypothèses astronomiques imaginées avant lui, semble n'avoir pas seulement soupçonné que *Kepler* fit croître les aires autour de la Planete centrale, en même rapport que les temps. Le célèbre M. *Cassini* lui-même, décrivant l'hypothèse elliptique, dans un abrégé manuscrit d'Astronomie que j'ai eu entre les mains, se contente de dire qu'on fait, dans cette hypothèse, du second foyer de l'ellipse le centre du mouvement égal, & c'est pour la rectifier qu'il propose une nouvelle ellipse où les produits des lignes tirées des foyers à un point quelconque sont constans. Mais revenons à l'hypothèse elliptique simple. Cette hypothèse a plu à beaucoup d'Astronomes, qu'elle a séduits par la facilité qu'elle donne à tirer l'anomalie vraie de la moyenne. Elle a été employée par le Docteur *Ward* dans son *Astronomia Geom.* en 1656; par le Comte de *Pagan*, dans sa *Théorie des Planetes & ses Tables*, données en 1655 & 1658; par *Street*, dans son *As-*

(a) *Inquisitio in Ism. Bullialdi. Astr.* 1653, in-4°. Oxon.

(b) Né en 1618; mort en 1688, Evêque de Salisbury.

tronomie Caroline, qu'il publia en 1661; par Jean *Newton* & Vincent *Wing*, dans leur *Astronomie Britannique*, qu'ils donnèrent, l'un en 1657, & l'autre en 1669. Mais cette hypothèse n'est satisfaisante que lorsque l'excentricité est peu considérable. C'est ce que *Kepler* avoit montré, & que M. *Bouillaud* récriminant le Docteur *Ward*, montra de nouveau en 1657 (a); c'est pourquoi Nicolas *Mercator* y fit dans la suite une correction (b). Il partagea la distance entre les foyers de l'ellipse en moyenne & extrême raison, de sorte que le point de section tombât au-delà du centre à l'égard de la Planète centrale, & ce fut ce point qu'il prit pour centre du mouvement moyen. Cela réussit un peu mieux que l'hypothèse elliptique simple, quand l'excentricité est considérable; mais il en faut toujours revenir à la véritable hypothèse, où l'on fait croître les aires autour de la Planète centrale en même raison que les temps.

Je finis cet article & ce Livre en faisant mention des Peres *Riccioli* (c) & *Grimaldi*, qui travaillèrent de concert pendant plusieurs années à cultiver l'Astronomie & la Physique. On doit au premier de ces sçavans Jésuites divers ouvrages remarquable, entr'autres son *Almagestum novum*, où, à l'exemple de *Ptolémée*, il a rassemblé toutes les pensées des Astronomes jusqu'à son temps, aussi-bien que les siennes propres; ce qui en fait un vrai trésor d'érudition & de sçavoir astronomique. Mais c'est à peu près là que nous croyons devoir borner le mérite de cet ouvrage. Le Pere *Riccioli* publia en 1665, son *Astronomia reformata*, où il propose de nouvelles hypothèses qui n'ont pas satisfait les Astronomes. On a enfin de lui une *Chronologie* & une *Géographie réformées*, qui sont à l'égard de ces deux sciences, ce que son *Almageste* est à l'égard de l'Astronomie. Quant au P. *Grimaldi*, nous lui devons, outre une partie des travaux du P. *Riccioli* auxquels il a eu part, une description parti-

(a) *Astron. Philol. fundamenta adversus Wardi impug. asserta.*

(b) *Hypoth. nova Astron.* 1664. Lond. in-fol. *Institut. Astron.* Ibid. 1666. in-8°.

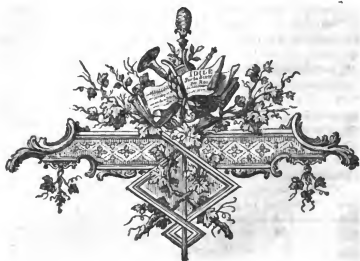
(c) Le P. *Riccioli*, (Jean-Baptiste) né à Ferrare en 1598, entra dans la Société de

Jésus en 1614, & après avoir enseigné long-temps la Théologie, il eut la liberté de se livrer à son goût pour l'Astronomie, qu'il cultiva avec ardeur le reste de sa vie. Il mourut en 1671.

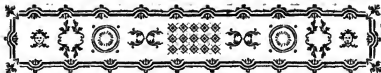
culiere des taches de la lune, & leur dénomination qui est en usage aujourd'hui parmi les Astronomes. Il y avoit déjà quelques années que M. *Hevelius* (a) avoit mis au jour sa *Sélénographie*, où il donne aux taches de la lune, les noms des montagnes & des lieux de la terre. Mais la dénomination imaginée par *Grimaldi*, l'a emporté, & les Astronomes ont préféré avec lui de lse loger dans cette planete en compagnie des principaux Philosophes & Mathématiciens de l'Antiquité.

(a) On parlera de M. *Hevelius* dans le Livre VIII, parce qu'il a fleuri & vécu principalement dans la seconde moitié du dix-septieme siècle.

Fin du Livre IV^e de la IV^e Partie.



HISTOIRE



HISTOIRE

DES

MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Qui contient l'Histoire de ces Sciences durant le
dix-septième siècle.*

LIVRE CINQUIÈME.

Progrès de la Mécanique jusques vers le milieu
de ce siècle.

SOMMAIRE.

- I. *La Mécanique est cultivée & perfectionnée en plusieurs points par Stevin.* II. *Des découvertes mécaniques de Galilée. De son principe de Statique. Il relève une erreur considérable d'Aristote & de l'Antiquité sur la chute des corps graves. Il découvre la loi suivant laquelle cette chute s'accélère ; explication de cette théorie. Il enseigne quelle est la courbe que décrivent les corps.*
Tome II. Kk

projetés obliquement ; quels rapports de durée ont les vibrations des pendules inégaux. Il examine mathématiquement la résistance des solides à être rompus. III. De l'hypothèse de Baliani sur l'accélération des graves. Querelle de Gassendi avec le P. Caspée sur ce sujet. Conséquences absurdes qui suivent de cette hypothèse. Expériences qui prouvent celle de Galilée. IV. Disciples de Galilée qui cultivent la Mécanique. Benoît Castelli traite fort bien le mouvement des eaux courantes. Torricelli amplifie la théorie de Galilée, sur le mouvement accéléré & celui des projectiles, de quantité de vérités nouvelles. Il traite aussi le mouvement des eaux, & remarque le principe ordinaire sur la vitesse des eaux jaillissantes. Observation sur ce principe. V. Découverte de la pesanteur de l'air, & de la cause de la suspension du Mercure dans les tubes vuides. Part qu'y a M. Descartes. Expériences de M. Pascal pour la confirmer. VI. De divers Mécaniciens François, & des nouvelles théories qu'ils ébauchent. De M. Descartes en particulier. Il enseigne d'une manière développée les loix du mouvement. Il tâche de déterminer celles du choc des corps. Critique de ces dernières. Son système sur la pesanteur & son examen.

I.

LES premiers des Modernes qui ayent ajouté quelque chose au peu que contenoit la Mécanique ancienne, sont *Guido Ubaldi*, & *Stevin* (a). On a déjà parlé du premier dans la partie précédente de cet ouvrage. A suivre exactement l'ordre des dates, c'eût aussi été le lieu de faire connoître les travaux du Mécanicien Flamand. Mais ses découvertes m'ont paru une introduction si avantageuse à la Mécanique moderne, que j'ai cru devoir différer jusqu'ici à en rendre compte, d'au-

*Découvertes
statiques de
Stevin.*

(a) Simon Stevin de Bruges, mourut en 1633. Nous ignorons la date de sa naissance. On a de ce Mathématicien divers ouvrages, d'abord recueillis & imprimés en Flamand, à Leyde en 1605 ; ensuite traduits en Latin, & imprimés en 1608. On en a enfin une traduction Française ou plutôt Gauloise, qui parut en 1634. in-fol. De tous ces écrits de Stevin, il n'y a presque que la *Mécanique* qui contienne

des choses neuves. Si l'original Flamand est en tout conforme à l'édition Latine ou Française, c'étoit un ouvrage excellent pour le temps. Sa *Fortification par télescopes*, est encore un ouvrage qui m'a paru digne d'attention. On attribue à Stevin l'invention de certains charriots à voiles, qui alloient plus vite que les voitures les mieux attelées.

tant plus qu'il a vécu assez avant dans le dix-septième siècle pour être réputé lui appartenir.

Stevin, Mathématicien du Prince d'Orange, & Ingénieur des Digues de Hollande, déploya principalement son génie dans la Méchanique. Il alla bien plus loin que *Ubaldo*, dans l'ouvrage qu'il publia sur ce sujet en 1585 ; & il enrichit la Statique & l'Hydrostatique d'un grand nombre de vérités nouvelles. Il nous paroît d'abord le premier qui ait reconnu la vraie proportion de la puissance au poids dans le plan incliné ; proportion que les Anciens avoient manquée, aussi-bien que *Guido Ubaldo* qui n'avoit fait en cela que les suivre. *Stevin* détermine très-bien cette proportion dans tous les cas différens, & quelle que soit la direction de la puissance. Il ne se borne même pas à rendre raison des effets des machines simples. Il traite dans cet ouvrage quantité d'autres questions mécaniques, comme les rapports des charges que soutiennent deux puissances qui portent un poids à des distances inégales ; quel effort fait un poids suspendu à plusieurs cordages, contre les puissances qui le soutiennent par leur moyen. En résolvant ces questions & diverses autres, il fait le plus souvent usage du fameux principe qui est la base de la Méchanique nouvelle de *M. Varignon*. Il forme un triangle dont les trois côtés sont parallèles aux trois directions ; sçavoir celles du poids & des deux puissances qui le soutiennent, & il fait voir que ces trois lignes expriment respectivement ce poids & ces puissances.

Stevin ne se montre pas moins original dans son Hydrostatique, qui fait partie de la Méchanique. Il y examine entre autres la pression des fluides sur les surfaces qui les soutiennent, & il fait voir qu'elle est toujours comme le produit de la base par la hauteur : nous supposons ici une surface horizontale comme le fond d'un vase ; car si on la supposoit verticale ou inclinée, alors la détermination seroit plus difficile. Elle n'échappa cependant pas à *Stevin* ; il montre fort ingénieusement quel est dans ce cas la quantité & le centre de l'équilibre de cette pression. Ce paradoxe fameux, sçavoir qu'un fluide renfermé dans un canal décroissant par en haut exerce contre le fond le même effort que si ce canal étoit partout uniforme, fût encore une découverte de ce Méchanicien. Il l'établit de deux manières, & par l'expérience & par un rai-

sonnement fondé sur la nature des fluides , qui est ingénieux. Nous regrettons de ne point trouver dans les éditions Latines & Françoises de la Méchanique de *Stevin* , deux parties qu'il annonce au commencement du sixieme Livre , sous le titre de *l'auradion de l'eau , & du poids ou de la Statique de l'air* ; nous n'avons pu nous procurer l'édition Flamande , pour sçavoir ce que contenoient ces deux parties de son ouvrage. Un de ces titres semble annoncer que ce Mathématicien connut la pesanteur de l'air. Je crois cependant qu'il pourroit bien n'y être question que de l'action de ce fluide sur les voiles , les aîles de moulin , &c.

II.

*Découvertes
de Galilée
dans la Mé-
chanique.*

Le nom de *Galilée* n'est pas moins célèbre dans la Méchanique , que dans l'Astronomie. Quelques brillantes même que soient les découvertes dont il enrichit la dernière , elles ne lui assureroient pas dans la postérité une place aussi distinguée , que celles dont nous avons à parler ici. Il falloit bien moins de génie pour tourner un Télescope vers le Ciel , & y appercevoir les phénomènes dont on lui doit la découverte , que pour démêler les loix de la nature dans la chute des corps graves , l'espece de courbe qu'ils décrivent en tombant obliquement , la solution enfin de divers autres problèmes méchaniques qu'il traita avec beaucoup de sagacité. Aussi remarquons-nous que l'honneur de ses découvertes astronomiques lui est contesté par divers concurrens , dont nous ne croyons point porter un jugement trop peu avantageux , en disant qu'ils lui étoient bien inférieurs du côté du génie. Il n'en est pas ainsi de ses découvertes méchaniques. Seul possesseur de ce qu'elles ont de plus brillant , il sera toujours regardé comme celui qui a principalement débrouillé cette partie si intéressante de nos connoissances.

Les premiers travaux de *Galilée* dans ce genre , regardent la Statique & l'Hydrostatique. Dans son *Traité de Méchanique* , ouvrage de l'année 1592 , quoiqu'il ait été publié beaucoup plus tard , il réduit la Statique à ce principe unique & universel , d'où découlent comme autant de corollaires toutes les propriétés des machines. Il faut , dit-il , toujours le même temps à une puissance pour enlever à une certaine hauteur , un

poids donné, de quelque maniere qu'elle le fasse, soit qu'elle l'enleve tout d'un coup, soit que le partageant en parties proportionnées à sa force, elle le fasse à plusieurs reprises. En effet, de quelque combinaison d'agens que nous faisons usage, la nature, si nous pouvons parler ainsi, ne sçauroit rien perdre de ses droits. Une puissance déterminée n'est capable que d'un effet déterminé, & cet effet est d'autant plus grand, que la masse transportée dans un certain temps, l'est par un espace plus grand, ou que l'espace étant le même, elle l'est dans un moindre temps. Il faut donc, pour que l'effet subsiste le même, que le temps soit réciproque avec la masse. Ainsi tout l'avantage des machines consiste en ce que par leur moyen on peut exécuter dans une seule opération, ce que par l'application nue de la puissance, on n'auroit pu faire qu'en plusieurs reprises. Si l'on considère autrement l'avantage des machines, il consiste en ce qu'étant plus maîtres du temps que de la grandeur des puissances à employer, elles nous mettent à portée de faire en un temps plus long & avec de moindres forces, ce que des puissances plus grandes ou plus multipliées auroient exécuté plus promptement. Enfin ce qu'on gagne dans l'épargne de la puissance, on le perd du côté du temps, & précisément dans le même rapport, d'où l'on doit conclure avec *Galilée*, que les machines les plus avantageuses sont toujours les plus simples. Car plus une machine est compliquée, plus il y a d'effort perdu à surmonter les frottemens, &c.

L'Hydrostatique dut aussi à *Galilée* plusieurs vérités nouvelles. Dans son Livre, *Delle cose che stanno sull'acqua*, il examine la nature des fluides mieux qu'aucun de ceux qui avoient écrit avant lui sur ce sujet, hormis *Stevin*. Il y démontre aussi le paradoxe hydrostatique dont nous avons parlé ci-dessus, de même que diverses autres singularités du même genre. Mais nous passons légèrement sur ce sujet, de même que sur sa *Bilancia* ou balance, pour trouver sans calcul le mélange des métaux, en les pesant comme l'on sçait dans l'air & dans l'eau. Nous nous hâtons d'arriver à ses découvertes qui concernent le mouvement.

On a vu dans le dernier Livre de la Partie précédente, combien l'on fût peu éclairé jusques vers la fin du seizième siècle sur les propriétés du mouvement. Cette partie de la Physi-

que avoit besoin d'une réforme entière : *Galilée* la commença, & ce qui lui fait encore plus d'honneur, dans cet âge même, où de bons esprits ne voient guere que par les yeux de leurs maîtres. Dans le temps où il étudioit la Philosophie à Pise, il étoit déjà si peu satisfait de la doctrine alors reçue, qu'il soutenoit toujours des theses contradictoires à celles de ses maîtres; & il ne fut pas plutôt nommé Professeur dans cette Université, qu'il se déclara hautement contre presque tous les points de leur doctrine. Il attaqua d'abord cet axiome prétendu de la Physique Péripatéticienne sur la chute des corps graves, sçavoir que les vitesses étoient en même raison que les pesanteurs. Il fit voir, en laissant tomber du haut d'un dôme d'Eglise des corps de pesanteur extrêmement inégale, qu'il n'y avoit presque pas de différence dans le temps de leurs chûtes, lorsque les matieres de ces corps étoient peu différentes en densité. Il y eut un grand concours de monde à cette expérience, qui souleva tous les vieux Professeurs contre *Galilée*, de maniere qu'il fut obligé, pour éviter leurs mauvaises manœuvres, d'abandonner Pise, & de se retirer à Padoue où on lui offroit une Chaire. Il établit dans la suite cette vérité par plusieurs autres expériences (a), entr'autre par celle de deux pendules de même longueur, & qui quoique chargés de poids dix fois plus pesans l'un que l'autre, ne laissent pas de faire leurs vibrations à peu près dans le même temps.

Il y aura sans doute ici bien des lecteurs qui regarderont ce que nous venons de dire comme un paradoxe des plus incroyables. Il leur paroîtra de la dernière évidence qu'un corps dix fois aussi pesant qu'un autre devra acquérir dix fois autant de vitesse. Ils se trompent cependant, & il est facile de leur montrer l'équivoque. Il seroit bien vrai qu'un corps dix fois plus pesant auroit une vitesse dix fois plus grande, si avec cette pesanteur dix fois plus grande il n'avoit pas dix fois plus de masse. Mais la pesanteur étant proportionnelle à la masse, ce n'est qu'une force dix fois plus grande employée à mouvoir une masse dans le même rapport. La vitesse doit donc être la même : l'erreur d'*Aristote* & de ses sectateurs vient de ce qu'ils ne faisoient aucune attention à cette circonstance.

(a) *Disc. & dem. intorno due nuove scienze*, &c. Dial. 3.

Il y a encore une autre manière plus simple de démontrer ce qu'on vient de dire, sçavoir par un raisonnement que je faisois autrefois, & que j'ai depuis trouvé dans *Galilée*. Qu'on laisse tomber d'un côté une once de plomb, de l'autre dix séparées & simplement posées l'une sur l'autre. Sans contredire les vitesses seront égales des deux côtés. Mais ces dix onces de plomb ne faisant que se toucher, ou formant une même masse, ne sçauroient tomber avec des vitesses différentes. Car on ne sçauroit dire que l'adhérence de ces dix onces, les unes avec les autres, doive contribuer en aucune manière à les accélérer, puisque de leur nature elles vont toutes avec la même vitesse, & que par conséquent les supérieures ne pressent point sur les inférieures, ni ne sont entraînées par elles. Ainsi vouloir que dix livres de plomb tombent plus vite qu'une seule, c'est comme si l'on vouloit que dix hommes, qui ont la même aptitude à courir, allassent plus vite courant ensemble, que n'iroit un seul d'eux. Au reste, lorsqu'on dit que tous les corps tombent avec une égale vitesse, cela doit s'entendre qu'ils le feroient sans la résistance du milieu où ils se meuvent. Car il est évident que l'air ôte bien plus de vitesse aux corps légers qu'aux corps pesans, parce que la masse d'air déplacée a un plus grand rapport avec celle du corps léger qu'avec celle du plus pesant. Mais dans le vuide, les chûtes de tous les corps les plus inégaux en pesanteur, comme l'or & la plume, se feroient en même temps; & c'est ce que confirme l'expérience faite dans la machine pneumatique.

Je me suis un peu étendu sur les raisons de ce paradoxe mécanique, parce que j'ai vu des gens d'esprit avoir de la peine à s'en persuader la vérité. Je reprends le fil des découvertes de *Galilée*, en faisant connoître sa théorie sur l'accélération des graves.

Il n'est personne qui n'ait observé qu'un corps qui tombe, acquiert d'autant plus de vitesse qu'il s'éloigne davantage du commencement de sa chute. Un effet si naturel, & que nous avons si souvent devant les yeux, étoit bien digne des réflexions des Philosophes. Aussi y en avoit-il eu déjà plusieurs avant *Galilée*, qui avoient tâché de déterminer la loi de cette accélération; mais destitués comme ils étoient des vraies notions du mouvement, ils y avoient échoué, ou ils n'avoient pro-

posé que des choses ridicules. Il y en avoit eu, par exemple, qui avoient conjecturé que les espaces parcourus en temps égaux, croissoient comme les segmens d'une ligne divisée en moyenne & extrême raison, de sorte que l'espace parcouru dans un premier temps étant comme le petit segment, l'espace qui répondoit au second étoit comme le grand, & ainsi de suite continuellement. Cela n'étoit fondé que sur la chimérique perfection qu'on attribuoit à cette progression. L'opinion la plus commune, parce qu'elle se présente la première, étoit sans doute, que l'accroissement de la vitesse se faisoit proportionnellement à l'espace déjà parcouru ; mais cette opinion, quoique raisonnable en apparence, n'est pas moins absurde comme on le verra bien-tôt.

Galilée établit au contraire que l'accroissement de la vitesse suit le rapport du temps, c'est-à-dire, qu'après un temps double, par exemple, la vitesse est double, &c. Il fut sans doute d'abord conduit à soupçonner cette loi d'accélération, par le raisonnement suivant. En supposant la pesanteur uniforme, ce qui est vrai dans les petites distances où nous pouvons l'expérimenter, c'est une puissance ou une force continuellement appliquée au corps : or qu'arriveroit-il à un corps qui, après avoir reçu l'impulsion d'une force quelconque au commencement d'un premier instant, au second en recevrait une nouvelle & égale, de même au troisième, &c. Il est évident qu'au second instant il auroit une vitesse double, au troisième une triple, & ainsi de suite. Tel sera donc le mouvement des corps pesans : ainsi la vitesse sera proportionnelle au temps écoulé depuis le commencement de la chute. Ce n'est cependant pas là tout-à-fait le procédé de *Galilée* pour établir sa théorie. Il commence par supposer cette loi d'accélération ; il en recherche les propriétés, & il montre par l'expérience qu'elles conviennent à la chute des corps graves, d'où il conclut que cette loi est celle de la nature. Le procédé que nous avons suivi est plus direct ; celui de *Galilée* est plus propre à convaincre & à écarter les chicanes & les difficultés.

En partant donc de cette notion du mouvement accéléré, *Galilée* fait voir qu'à la fin d'un temps quelconque, pris à compter du commencement de la chute, le corps aura parcouru par son mouvement accéléré, la moitié de l'espace qu'il
cût

eût parcouru s'il se fût mu pendant tout ce temps avec la vitesse qu'il a acquise à la fin. Il représente les temps écoulés *Fig. 77.* depuis le commencement de la chute, par les abscisses d'un triangle, comme AB , Ab , &c. & les vitesses acquises à la fin de ces temps par les ordonnées de ce triangle qui leur sont proportionnelles, d'où il conclut que le rapport des espaces parcourus est exprimé par celui des aires triangulaires, comme ABC , Abc , &c. qui répondent aux abscisses qui désignent les temps. Or ces aires croissent comme les quarrés des Ab correspondantes : les espaces, dit *Galilée*, croissent donc comme les quarrés des temps comptés depuis le commencement de la chute. Dans des temps comme 1. 2. 3. 4. 5, les espaces seront comme 1. 4. 9. 16. 25. Par conséquent si dans le premier instant le chemin parcouru est 1, dans le second ce sera 3, dans le troisieme 5, dans le quatrieme 7, dans le cinquieme 9, &c. c'est-à-dire qu'en partageant le temps de la chute en intervalles égaux, les espaces qui leur répondront seront comme les nombres impairs en commençant par l'unité.

Il restoit à démontrer que ces propriétés sont celles de la chute des corps graves. Pour cet effet *Galilée* montre par une expérience ingénieuse, qu'un corps qui roule le long d'un plan incliné, ou d'une courbe quelconque, a acquis les mêmes degrés de vitesse quand il a parcouru les mêmes hauteurs dans la perpendiculaire : d'où il est aisé de conclure qu'il y a même rapport entre les espaces parcourus le long des plans inclinés dans des temps inégaux, que dans les chûtes perpendiculaires. *Galilée* établit encore cette vérité par le rapport des forces avec lesquelles le même poids pèse dans la perpendiculaire, & le long du plan incliné. Il prit donc une longue piece de bois, & il y creusa un canal bien lisse. Il le plaça ensuite dans des inclinaisons commodes, pour que le mobile roulant dans ce canal n'allât pas trop rapidement, & qu'il pût mesurer le temps & l'espace parcouru : il remarqua toujours que dans un temps double, le corps avoit parcouru un espace quadruple ; que dans un temps triple cet espace étoit neuf fois aussi grand, &c. ; d'où il inféra que la chute des graves dans la perpendiculaire suit la même loi.

Ce principe une fois établi, *Galilée* en déduit quantité de vérités utiles & curieuses. Il fait voir que si d'un point quel-

Fig. 78.

conque de la ligne verticale, on tire sur le plan incliné, une perpendiculaire comme BD, le corps tombant perpendiculairement, ou roulant le long du plan incliné, arrivera aux points B ou D, dans le même temps; que, dans un cercle dont le diamètre AB est perpendiculaire, un corps parcourroit les cordes AB, AE, ou FB, GB dans le même temps; qu'un corps qui roule le long de plusieurs lignes différemment inclinées, ou le long d'une courbe quelconque, a toujours à la fin de sa chute la même vitesse qu'il auroit acquise de la même hauteur perpendiculaire (a); qu'un corps rouleroit plus promptement le long du quart de cercle que par la corde, ou deux cordes quelconques, quoique plus courtes que l'arc. Il se trompoit néanmoins en concluant delà que le quart de cercle étoit de toutes les courbes celle qui conduiroit le mobile de son sommet à son fonds dans le temps le plus court. On sçait aujourd'hui que cette courbe est un arc de cycloïde. Galilée se propose enfin quelques questions curieuses, par exemple celle-ci, quelle devroit être l'inclinaison d'un plan le long duquel un corps rouleroit d'un point donné à une ligne droite de position donnée, afin qu'il y arrivât dans le moindre temps possible; de quelle hauteur il faudroit que tombât un corps, afin que roulant delà horizontalement le long d'une ligne de grandeur donnée avec la vitesse acquise, le temps de la chute & celui qu'il employeroit à parcourir cette ligne, fissent le temps le plus court, &c. Ce sont des problèmes sur lesquels les jeunes Analistes qui ont conçu les principes ci-dessus peuvent s'exercer.

(a) Cette vérité est fort facile à démontrer, en supposant, comme fait Galilée, que le corps en passant d'un plan incliné sur un autre qui l'est moins, n'éprouve aucun choc qui diminue sa vitesse acquise. M. Varignon a examiné cette supposition, (Mem. de l'Acad. ann. 1704.) & a trouvé qu'elle n'est pas vraie; à moins que l'angle que font entr'eux les plans successifs ne soient infiniment obtus. Dans ce dernier cas, la perte de vitesse à chaque changement de plan, n'est qu'une portion infiniment petite de la vitesse acquise. Mais il y a dans une courbe une infinité de changements de direction: on pourroit donc dire

qu'il y a une infinité de portions infiniment petites de la vitesse qui sont perdues; ce qui renverseroit la proposition de Galilée. On répond à cela que cet infiniment petit n'est que du 1^{er} ordre. Ainsi dans une courbe à chaque changement de plan infiniment petit, il ne se fait qu'une perte de vitesse qui est un infiniment petit du second ordre: le mobile peut donc faire une infinité de pertes semblables, sans avoir perdu qu'un infiniment petit de la vitesse qu'il auroit eue en roulant le long d'un seul plan. M. d'Alembert a donné dans sa Dynamique une autre démonstration très-élégante de cette même vérité.

Une des découvertes qui a le plus contribué à la célébrité du nom de *Galilée*, est celle de la nature de la courbe que décrivent les corps projetés obliquement. Il trouva, comme tout le monde sçait, en comparant le mouvement oblique, effet de l'impression communiquée au corps, avec sa chute perpendiculaire, que cette courbe est une parabole : la démonstration est trop connue des Mécaniciens, pour nous y arrêter, & afin d'abrégier nous la supprimerons. *Galilée* ne se borna pas là : il examina encore diverses circonstances de ce mouvement. Il fit voir, par exemple, que la hauteur d'où un corps tombant acquerroit la vitesse nécessaire pour décrire une parabole donnée *AC*, en partant horizontalement avec cette vitesse, est troisieme proportionnelle à la hauteur de la parabole *AB*, & à *Fig. 79.* la demi-étendue *BC*, c'est-à-dire, égale au quart du parametre de cette parabole : il montra ensuite que les projections faites par la même force sous des angles également distans de 45° , ont des étendues égales, de sorte que le jet qui atteint le plus loin qu'il se peut, est celui qu'il fait sous l'angle de 45° , vérité déjà remarquée par *Tartalea*, & ceux qui pratiquoient l'artillerie, mais dont ils ne pouvoient assigner aucune bonne raison. On a montré dans la suite que l'étendue horizontale du jet est proportionnelle au sinus droit, & la hauteur au sinus versé du double de l'angle du jet avec l'horizon. *Galilée* dressa enfin des Tables où l'on trouve les portées respectives qui répondent à chaque angle, & les hauteurs auxquelles parvient le projectile, la force étant supposée la même : ainsi faisant une expérience à quelle distance une charge donnée pousse un boulet de pesanteur donnée sous un certain angle, on a aussi-tôt par une simple analogie les portées correspondantes aux autres angles d'inclinaison. Comme *Galilée* s'étoit borné à déterminer l'étendue horizontale des jets, *Torricelli* alla dans la suite plus loin, & il détermina cette étendue prise sur des lignes inclinées à l'horizon. Il trouva aussi sur ce sujet une proposition extrêmement curieuse, que nous rapporterons en parlant de ce disciple célèbre de *Galilée*. Quelques Sçavans ont depuis encore étendu & développé davantage cette théorie. Nous les faisons connoître dans la note suivante (a).

(a) Voyez le Livre de M. Blondel, intitulé *l'Art de jeter les Bombes.* (1683. in-4°.)

Il y a une troisième branche de la théorie des mouvemens accélérés, qui n'est pas moins importante que la précédente : c'est celle du mouvement des pendules qui nous servent aujourd'hui si heureusement à mesurer le temps avec précision. Nous en devons encore la première idée à *Galilée* (a). Doué dès sa plus tendre jeunesse de l'esprit d'observation, il avoit dès-lors observé leur isochronisme, c'est-à-dire, que le même pendule faisoit ses vibrations grandes & petites dans le même temps. Il avoit aussi déjà remarqué que deux pendules inégaux mis en mouvement, faisoient dans un même temps des nombres de vibrations, qui sont réciproquement comme les racines quarrées de leurs longueurs; & il avoit appliqué cette vérité à mesurer la hauteur des voûtes d'Eglises, en comparant le nombre des vibrations des lampes qui y sont suspendues avec celles que faisoit dans le même temps un pendule d'une longueur connue. La raison de cet effet se déduit facilement de la théorie précédente sur l'accélération des corps : car deux pendules inégaux qui décrivent des arcs semblables & fort petits, sont dans le cas de deux poids qui rouleraient le long de deux plans inégaux, mais semblablement inclinés. Or on a vu ci-dessus que les temps qu'ils emploieraient à les parcourir seraient comme les racines des hauteurs : les temps que ces pendules mettront à faire une demi-vibration, ou à tomber jusqu'à la perpendiculaire, seront donc comme les racines des hauteurs de ces arcs, ou parce qu'ils sont semblables, comme les racines des rayons ou des longueurs des pendules. Mais le nombre des vibrations dans un même temps, est en raison réciproque de la durée de chacune d'elles. C'est pourquoi les nombres de vibrations que feront dans le même temps deux pendules, seront comme les racines de leurs longueurs, ou les quarrés de ces nombres seront comme les longueurs elles-mêmes.

On doit enfin à *Galilée* d'avoir jeté les premiers fondemens d'une nouvelle théorie, sçavoir celle de la résistance des so-

Les Mémoires de l'Académie des années 1700 & 1707, dans la dernière desquelles on trouve un Mémoire analytique très-élevé sur cette matière, par M. Guisnée. On doit consulter enfin le *Bombardier*

François, par M. Bêlidor, dont les travaux dans tous les genres qui constituent l'Ingénieur, sont si connus & si justement prisés.

(a) Ibid. *Dial.* 1^o. Voy. *Vita di Galileo*, del Signor Viviani.

lides (a). Exposons d'abord l'état de la question; nous ferons ensuite quelques réflexions sur l'utilité dont elle est, & nous suivrons *Galilée* dans quelques-unes des conséquences ingénieuses qu'il tire de sa solution. Imaginons un prisme de bois fiché dans un mur, & qu'une force pesant sur son extrémité travaille à le rompre, quel sera le rapport de la force qui en seroit capable avec celle qui pourroit le faire en le tirant horizontalement, comme le poids *R*, qui passant sur la poulie *S*, rendroit à l'arracher directement? Tel est le problème: voici le raisonnement que faisoit *Galilée* pour le résoudre. Tandis que le prisme en question est tiré dans la direction de son axe, chacune de ses fibres résiste également. Mais lorsqu'un poids tend à le rompre obliquement, la ligne *Aa* devient un appui, & chaque fibre est tirée, & résiste par un bras de levier d'autant plus court qu'elle est plus proche de cet appui. La résistance que chacune oppose à la rupture, est par conséquent comme la distance à cet appui; d'où il suit que leur somme est à ce qu'elle seroit si elles étoient toutes égales à la plus grande, comme la distance du centre de gravité de la figure *ACA* à l'appui *Aa*, est à l'axe de cette figure. Ainsi si le corps est une poutre rectangulaire, la résistance oblique est à la résistance directe, comme 1 à 2. Il en est de même d'un cylindre, parce le centre de gravité de sa base est au centre ou au milieu de la hauteur. On a supposé ici un corps tirant obliquement par un bras égal de levier *AP*, égal à la hauteur *AG*, & c'est ce poids que nous avons pris pour la mesure de la résistance oblique, afin d'éviter les circonlocutions. Que si l'effort appliqué au corps pour le rompre étoit plus éloigné, les loix de la Mécanique apprennent qu'il faudroit le diminuer en même raison.

Fig. 80.

Galilée tire de sa théorie quelques conséquences que nous ne devons pas omettre. La première est que des corps semblables n'ont point des forces proportionnées à leurs masses pour résister à leur rupture: car les masses croissent comme les cubes des côtés semblables; les résistances, *cæteris paribus*, ne le font qu'en raison des quarrés de ces côtés: d'où il suit qu'il y a un terme de grandeur au-delà duquel un corps se romproit

(a) *Disc. & dim. Math. &c. Dial. 1.*

au moindre choc ajouté à son propre poids, ou par ce poids même, tandis qu'un autre moindre & semblable, résistera au sien, & même à un effort étranger. Delà vient, dit *Galilée*, qu'une machine qui fait son effet en petit, manque lorsqu'elle est exécutée en grand, & croule sous sa propre masse. La nature, ajoute-t'il, ne sçauroit faire des arbres ou des animaux démesurément grands, sans être exposés à un pareil accident, & c'est pour cela que les plus grands animaux vivent dans un fluide qui leur ôte une partie de leur poids. Nous pourrions encore remarquer que c'est-là la raison pour laquelle de petits insectes peuvent, sans danger de fracture, faire des chûtes si démesurées, eu égard à leur taille, tandis que de grands animaux, comme l'homme, se blessent souvent en tombant de leur hauteur. Une autre vérité curieuse qui suit de cette théorie, c'est qu'un cylindre creux, & ayant la même base en superficie, résiste davantage que s'il étoit solide. C'est, ce semble, pour cette raison, & pour concilier en même temps la légèreté & la solidité, que la nature a fait creux les os des animaux, les plumes des oiseaux, & les tiges de plusieurs plantes, &c. Qui croiroit que la Géométrie pût avoir tant d'influence sur un genre de Physique si éloigné d'elle?

Depuis *Galilée* on a fait à sa théorie quelques changemens dont il nous faut rendre compte. Toutes les conséquences sont justes dans la supposition que la résistance de chaque fibre est proportionnelle à sa distance au point d'appui. Cela seroit effectivement, si elle rompoit brusquement & sans souffrir auparavant quelque extension. Mais l'on est fondé à penser que ce n'est pas là la vraie hypothèse. Il est plus vraisemblable, comme l'ont remarqué MM. *Marionne* & *Leibnitz*, que la force de chaque fibre n'est que proportionnelle à sa distance au point d'appui; car chaque fibre s'étend en même raison que cette distance, & il est reçu comme principe en Mécanique, que hormis les extensions extrêmes, la résistance des ressorts est à peu près proportionnelle à leurs extensions. La résistance que chaque fibre oppose à la rupture sera donc comme le quarré du levier par lequel elle agit: ainsi au lieu du centre de gravité de la base de la rupture qui sert, dans l'hypothèse de *Galilée*, à déterminer le rapport de la résistance oblique à la directe, il faudra ici se servir de celui de l'onglet cylindrique formé sur

cette base par le plan passant par la ligne d'appui. Suivant l'hypothèse de *Galilée*, la résistance oblique d'une poutre rectangulaire, est à sa résistance directe comme 1 à 2. Suivant celle de *M. Mariotte*, elle n'en est que le tiers; ce qui est plus conforme à l'expérience. *M. Varignon* a traité cette matière avec une généralité très-satisfaisante, dans un Mémoire qu'on lit parmi ceux de l'Académie de l'année 1702. Je passe, afin d'abréger, une infinité de détails de cette théorie, & je renvoie aux écrits de divers Mathématiciens qui l'ont traitée (a).

I I I.

Quoique la théorie de *Galilée* sur l'accélération des graves fût aussi-bien prouvée que le peut être une vérité Physico-Mathématique, elle n'a pas laissé d'éprouver des oppositions. Il y eut d'abord des Physiciens qui la rejetterent, & qui lui en substituèrent une autre; ce qui éleva pendant quelques années des contestations, & donna lieu à divers écrits. Nous avons cru devoir en rendre compte avant que d'aller plus loin. Nous dirons aussi quelques mots des expériences par lesquelles les Physiciens modernes établissent la vérité de cette théorie de *Galilée*.

L'hypothèse de *Baliani* est la principale de celles qu'on a opposées à *Galilée*. *Baliani* étoit un noble Génois, assez bon Physicien, qui paroît avoir eu quelque part à désabuser des préjugés de son siècle sur le mouvement. Dans un ouvrage qu'il publia en 1646 (b), ouvrage en général d'une doctrine solide & judicieuse, après avoir dit de fort bonnes choses sur le mouvement, & avoir même donné une démonstration ingénieuse & tout-à-fait sensible de la loi d'accélération établie par *Galilée*, je ne sçais comment il vient à dire qu'il pourroit bien se faire que l'accélération se fit de manière que les vitesses acquises fussent proportionnelles aux espaces par-

(a) Alex. Marchetti, de resist. solid. L. II. Mem. de l'Acad. avant le renouv. T. VI. & ann. 1702, 1705, 1709. Mouv. des Eaux, Part. V, Diff. 2. De coherencia corporum, Diff. auth. Petr. Van Muschembroeck, inter Diff. variis. Cette dernière Dissertation contient surtout un grand

nombre d'expériences sur la résistance des corps.

(b) De motu naturali gravium fluid. ac sol. Genue, in-4°. On a encore de *Baliani* quelques Opuscules imprimés en 1656, qui sont fort peu de chose.

courus. Quelques Physiciens saisissans cette idée, l'ont employée, & ont donné par-là à son Auteur une malheureuse célébrité. Je dis malheureuse; car donner son nom à une opinion qui, examinée d'un peu près, n'est qu'une absurdité, cela ne vaut pas, à mon avis, une honnête obscurité.

Cette sorte d'hypothèse sur l'accélération des graves n'avoit pas été inconnue à *Galilée*. Il se la fait proposer par un des interlocuteurs de ses Dialogues, & il avoue même (a) qu'elle lui avoit d'abord paru fort vraisemblable. Mais il la réfute aussitôt par un raisonnement très-ingénieux, qui montre que si on l'admettoit, il faudroit que le mouvement se fît *in instanti*. En effet, dit *Galilée*, lorsque les vitesses d'un corps sont proportionnelles aux espaces parcourus, les temps dans lesquels ils ont été parcourus sont égaux. Si donc on suppose la vitesse croître continuellement comme l'espace, de sorte qu'après une chute de quatre pieds, la vitesse soit quadruple de celle qui a été acquise après un pied de chute, le corps aura parcouru ces quatre pieds dans le même temps que le premier. Il auroit donc parcouru trois pieds sans y mettre aucun temps; absurdité palpable, & qui montre que l'accélération ne sçauroit se faire suivant ce rapport. En vain se rejetteroit-on sur la différence qu'il y a entre le mouvement accéléré & le mouvement uniforme. Car si l'on divise l'espace total, & son premier quart, par exemple, en un même nombre de parties égales, & si petites que l'on puisse regarder chacune d'elles comme parcourue d'un mouvement uniforme, il sera facile de montrer que cet espace total & le quart seront parcourus en temps égaux. Ainsi la démonstration de *Galilée*, quoique traitée de paralogisme par M. *Blondel* (b), qui dit ne l'avoir jamais pu concevoir, est très-légitime, & concluante.

Cette absurdité que *Galilée* montrait dans l'hypothèse de l'accroissement de la vitesse en raison de l'espace, eût dû la faire rejeter unanimement. Mais il y a eu dans tous les temps de ces hommes précipités, & qui savent jeter un nuage sur les raisonnemens les plus concluans. Nonobstant la démonstration du Philosophe Italien, quelques-uns entreprirent la défense de cette fausse hypothèse. Tel fut entr'autres un *Pere*

(a) *Discorsi & dim. Math. intorno à due nuove scienze, &c.* Dial. 3.

(b) *Mem. de l'Acad. avant 1699.* T. VIII.

Casree, dont on lit la réfutation dans les Œuvres de *Gassendi* (T. IV). Après bien de mauvais raisonnemens contre l'hypothese de *Galilée*, raisonnemens qui décelent un homme qui a peu de solide Physique, & encore moins de connoissance des Mathématiques, il tâchoit d'établir celle de *Baliani* par l'expérience suivante. Il laissoit tomber un globe de la hauteur de son diametre sur un des bassins d'une balance dont l'autre étoit chargé d'un poids égal, & il remarquoit qu'il soulevoit ce poids. Il doubloit ensuite, triploit, quadruploit ce poids, & laissant tomber le globe d'une hauteur double, triple, quadruple, il remarquoit que le poids en étoit soulevé. De là il concluoit que les forces étoient corame les hauteurs, & que ces forces étant comme les vitesses, celles-ci étoient aussi comme les hauteurs ou les espaces parcourus. Il prétendoit enfin que si l'on partageoit l'espace parcouru dans un temps donné en parties égales, la premiere étant parcourue dans un certain temps, la seconde l'étoit dans la moitié de ce temps, la troisieme dans le tiers, &c.

Gassendi ne manqua pas à la cause de la vérité, & il réfuta la Dissertation du P. *Casree*. Il fit voir que ses expériences ne concluoient rien contre l'hypothese de *Galilée*. En effet il eût fallu montrer, non seulement qu'un globe tombant d'une hauteur double, triple, &c. de son diametre, souleve le double, le triple de son poids, mais encore qu'il n'auroit pu l'ébranler d'une hauteur tant soit peu moindre. Or il n'est point douteux qu'il l'auroit fait également, avec cette seule différence qu'il ne l'auroit pas autant soulevé. Si l'on supposoit une balance Mathématique, les loix connues du mouvement nous apprennent qu'il n'est point de poids si petit qu'il soit, qui tombant de la plus petite hauteur sur un des bassins, ne soulevât le plus grand poids qui seroit dans l'autre. *Gassendi* montra aussi diverses conséquences absurdes & contradictoires, qui suivent de l'hypothese dont nous parlons, & qui prouvent que ce bon Pere, destitué des lumieres de la Géométrie, n'avoit pas la moindre idée de la maniere dont on doit comparer les temps, les vitesses & les espaces. Car ce rapport qu'il établit entre les temps que le corps met à parcourir des espaces égaux pris dans la perpendiculaire, est ridiculement absurde, en ce que, suivant le nombre des parties

égales dans lesquelles on divise cet espace, on trouve les mêmes parties parcourues dans des temps totalement différens : aussi ce rapport des temps n'est-il point celui qui suit de l'accroissement de la vitesse en raison de l'espace. On trouve au contraire qu'en divisant l'espace parcouru en parties continuellement proportionnelles, la première étant prise du commencement de la chute, ces parties sont parcourues en temps égaux (a). Et delà il est facile de tirer la conséquence que cette hypothèse est fautive ; car rien n'est plus aisé que de montrer qu'il faudroit un temps infini pour parcourir le plus petit espace donné.

Gassendi auroit encore pu faire voir d'une autre manière que l'expérience alléguée par le *P. Casrée*, ne concluoit rien. Car si la mesure de la vitesse que le corps a acquise dans sa chute d'une certaine hauteur, étoit le poids qu'il est capable d'enlever, & que ces poids fussent proportionnels aux hauteurs, il s'ensuivroit que ce corps, tombant d'une hauteur moindre de moitié que celle d'où il enlève un poids égal à lui, n'en enlèveroit que la moitié, & d'une hauteur cent mille fois moindre, il n'en enlèveroit qu'un cent mille fois moindre ; enfin tombant d'une hauteur nulle ou infiniment petite, ce qui est l'équivalent d'être simplement placé dans l'autre bassin de la balance, il ne pourroit enlever qu'un poids infiniment petit ou nul, c'est-à-dire qu'il seroit sans pesanteur, nouvelle absurdité, qui montre avec évidence la fausseté du principe.

(a) Voici la démonstration de ce que nous venons d'avancer. Supposons que *CB* soit la ligne perpendiculaire dans laquelle s'exécute la chute du corps, & que cette perpendiculaire, ou tout l'espace parcouru, soit divisée en une infinité de parties égales, de telle sorte qu'on puisse regarder chacune comme parcourue d'un mouvement uniforme. Que *Bb* soit une de ces parties : puisque, suivant l'hypothèse, la vitesse en *B* est comme l'espace parcouru *CB*, & que les temps dans lesquels des espaces égaux sont parcourus, sont réciproquement comme les vitesses, il s'ensuit que le temps employé à parcourir *Bb*, est réciproquement comme *CB* ; ainsi si *BD* exprime le temps, le point *D* & tous les autres semblablement déterminés, seront dans une

hyperbole entre les asymptotes *CA*, *CH* ; & chaque ordonnée ou chaque rectangle infiniment petit, comme *Db*, exprimant le temps employé à parcourir *Bb*, l'aire totale de la courbe représentera le temps entier employé à descendre de *C* en *B*. Or on sait que, dans l'hyperbole entre les asymptotes, à des segments de l'axe continuellement proportionnels répondent des aires égales ; c'est pourquoi l'espace *CB* étant divisé de *B* en *C*, en parties continuellement proportionnelles, ces parties seront parcourues en temps égaux. Delà il est aisé de conclure qu'il faudroit un temps infini au corps, pour parcourir le plus petit espace à commencer de la chute, c'est-à-dire, que le mouvement seroit impossible.

Galilée trouva un autre défenseur dans *M. de Fermat*. Cet habile Géometre sentit la justesse du raisonnement que le Philosophe Italien avoit fait contre l'hypothese de l'accélération en raison de l'espace, & le voyant contesté, afin qu'il ne restât aucun subterfuge pour l'éluder, il le développa davantage, & l'établit en se servant de la méthode des anciens Géometres. Il communiqua sa démonstration à *Gassendi*, qui s'en servit pour porter un dernier coup à la fausse hypothese dont nous parlons (a).

Pendant que *Gassendi* étoit aux prises avec le *P. Casrée* au sujet de la loi d'accélération proposée par *Galilée*, le *P. Riccioli* travailloit en Italie à l'établir par des expériences qui paroissent faites avec beaucoup de soin (b). Cet Astronome & le *P. Grimaldi*, son compagnon, afin de mesurer & de subdiviser le temps avec plus de précision, se servirent d'un pendule dont les vibrations ne duroient qu'un sixieme de seconde. Mettant ensuite ce pendule en mouvement, ils laisserent tomber de diverses hauteurs qu'ils avoient mesurées, des globes d'argille pesans huit onces, & ils trouverent à plusieurs reprises que dans des temps exprimés par 5, 10, 15, 20, 25 vibrations, ces corps parcoururent des hauteurs qui furent respectivement de 10, 40, 90, 160, 250 pieds, & que dans les intervalles de 6, 12, 18, 24, 26 vibrations, ces hauteurs furent 15, 60, 135, 240, 280 pieds. Je ne sçaurois cependant dissimuler que cette expérience est bien délicate, & que quand les choses se seroient passées un peu autrement, elle n'auroit pas manqué de réussir à peu près de même. Car il étoit bien difficile de déterminer si l'instant de l'arrivée du globe au pavé étoit précisément celui de la fin de la vibration, & la rapidité de la chute est si grande, que dans une partie de vibration très-petite le corps pouvoit parcourir un espace assez considérable. Aussi voyons-nous que quelques autres Observateurs n'ont pas trouvé un résultat si parfaitement conforme à celui de la théorie. Le *P. Deschales* (c) entr'autres dit avoir examiné les espaces parcourus pendant les vibrations d'un pendule de demi-seconde, & avoir trouvé que des pierres qu'il laissoit tomber dans des puits

(a) *Voy. Op. Ferm. p. 201. Op. Gass. T. vi. vers. fin.*

(b) *Alm. Nov. L. II, c. 19.*

(c) *In Mecan. Mund. Math. T. II.*

d'inégale hauteur, parcouroient en 1, 2, 3, 4, 5, 6 vibrations des espaces qui étoient $4\frac{1}{2}$, $16\frac{1}{2}$, 36, 60, 90, 123, pieds; au lieu qu'ils auroient dû être, suivant la théorie, de $4\frac{1}{2}$, 17, $38\frac{1}{2}$, 65, $106\frac{1}{4}$, 153. Mais ce Mathématicien observe lui-même que cela doit être attribué à la résistance de l'air, & il est probable que si, au lieu de faire ces expériences avec de petits cailloux, il les eût faites avec des poids spécifiquement plus graves, comme des balles de plomb, leur résultat eût été beaucoup plus approchant de celui de la théorie. Car le P. *Merfenne* a remarqué (a) que laissant tomber des balles de plomb d'un endroit du dôme de S. Pierre de Rome, élevé de 300 pieds, elles parcouroient cet espace en 5, ou 5 secondes & demi, au lieu que de petits cailloux employoient à le faire 7 à 8 secondes, ce qui est conforme aux expériences faites par M. *Desaguliers* à S. Paul de Londres.

Il n'est pas possible par les raisons qu'on a dites plus haut, de s'assurer parfaitement par les temps des chûtes perpendiculaires, de la vérité de l'hypothèse de *Galilée*. C'est pourquoi, à l'exemple de cet homme célèbre, les Physiciens qui ont voulu établir cette vérité par expérience, ont recouru à d'autres preuves. La plus sûte & la plus démonstrative est celle qu'on tire du mouvement des pendules. Car il suit incontestablement de l'hypothèse de *Galilée*, & de cette hypothèse seule, que des pendules inégaux & semblables doivent dans le même temps faire des nombres de vibrations qui soient réciproquement comme les quarrés de leurs longueurs; & c'est ce qu'on observe avec la dernière précision, pourvu que les vibrations soient fort petites, ainsi que l'exige la démonstration tirée du principe de *Galilée*. Ainsi son hypothèse est la véritable, à l'exclusion de toute autre. On trouve dans les Livres de Physique expérimentale divers autres moyens de rendre sensible aux yeux la vérité de cette hypothèse. Mais l'un des plus ingénieux, est celui du fameux P. *Sébastien* (b), que nous nous bornerons à faire connoître: qu'on se représente un conoïde parabolique, autour duquel regne un canal spiral qui fait un angle constant, par exemple un quart de droit, avec le plan de chacune des paraboles génératrices. On démontre que si

(a) *Refl. Phys. Math.* c. 9.

(b) *Hist. de l'Acad.* ann. 1699.

l'hypothèse de *Galilée* est la vraie, chaque tour de spirale doit être parcouru dans un même temps. Or c'est ce qui arrive. Si dans l'instant où une boule achève le premier tour en commençant du sommet, on en lâche une seconde, & ensuite une troisième lorsque la seconde a fini ce premier tour, & ainsi de suite, on les voit avec plaisir se trouver toutes sensiblement en même temps sur le même arc de parabole. Remarquons ici avec *M. Varignon* (a), qu'en général si l'on a une courbe dont l'abscisse représente l'espace, & l'ordonnée la vitesse correspondante, & qu'ayant fait tourner cette courbe autour de son axe, on fasse régner autour de ce solide une spirale comme celle de la machine précédente, chaque tour devra être parcouru dans le même temps, si la loi d'accélération désignée par l'équation de la courbe génératrice, est la véritable. Ceci fournit un moyen d'éprouver, d'une manière semblable à celle qu'on vient de voir, une hypothèse quelconque. Dans celle de *Baliani*, par exemple, il faudroit que ce fût un simple cône. Mais nous osons prévoir que si on en faisoit l'expérience, elle ne seroit que fournir une nouvelle preuve de la fausseté de cette hypothèse.

I V.

Les théories auxquelles *Galilée* avoit donné naissance, reçurent leurs premiers accroissemens de deux de ses disciples. L'un est *Benoît Castelli* (b). Ce Mécanicien est recommandable, comme étant en quelque sorte le créateur d'une nouvelle partie de l'hydraulique, sçavoir, *La mesure des eaux courantes*. Les contestations fréquentes qui s'élevent en Italie sur le cours des fleuves, & la nécessité où l'on est dans ce pays de se tenir continuellement en garde contre leurs dommages, firent que le Pape Urbain VIII, qui l'avoit appelé à Rome pour y enseigner les Mathématiques, le chargea de réfléchir sur cette matière. *Castelli* travailla à remplir les vues de sa Sainteté; & c'est le fruit de ses recherches & de ses réflexions qu'il donna dans son Traité intitulé, *della misura dell'acque cor-*

*De quelques
Disciples de
Galilée.*

(a) Ibid. ann. 1702.

(b) *Benoît Castelli*, Moine du Mont-Cassin, fut un des premiers disciples de *Galilée*. Son Traité parut en 1639, & a été traduit en François en 1664. On le

trouve aussi dans le Recueil Italien des Auteurs qui traitent du mouvement des eaux. Nous ignorons la date de la naissance & de la mort de cet habile homme.

renti ; ouvrage peu considérable pour le volume , mais précieux par la solide & judicieuse doctrine qu'il contient. Nous en dirons quelque chose de plus , lorsque nous parlerons des Ecrivains plus modernes sur le mouvement des eaux.

L'autre disciple de *Galilée* à qui la Mécanique & l'Hydraulique doivent des progrès , est le célèbre *Torricelli* (a). Il étudioit à Rome les Mathématiques sous *Castelli* , lorsque les écrits de *Galilée* sur le mouvement lui tombèrent entre les mains. Il composa dès-lors sur le même sujet un Traité qui fut envoyé à *Galilée* , & qui lui donna tant d'estime pour son Auteur , qu'il désira le connoître & l'avoir auprès de lui. Mais *Torricelli* ne jouit de cet avantage que fort peu de temps , *Galilée* étant mort trois mois après. Il augmenta dans la suite le Traité dont nous parlons , & y ajoutant une partie sur le mouvement des fluides , il le publia avec ses autres ouvrages mathématiques en 1644. Nous y trouvons la première idée d'un principe ingénieux & très-utile en Mécanique. C'est celui-ci. *Lorsque deux poids sont tellement liés ensemble , qu'étant placés comme l'on voudra , leur centre de gravité commun ne hausse ni ne baisse , ils sont en équilibre dans toutes ces situations.* C'est par le moyen de ce principe que *Torricelli* démontre le rapport des poids qui se contrebalancent le long des plans inclinés ; & quoiqu'il ne l'emploie que dans ce cas , il est facile de voir qu'on peut l'appliquer à tous les autres cas imaginables de la Statique , de même qu'à quantité d'autres recherches Mécaniques. *Torricelli* passe delà à examiner le mouvement accéléré , aussi bien que celui des projectiles , & il ajoute à la théorie de *Galilée* quantité de vérités remarquables. Nous en choisissons une seule parmi une multitude d'autres. C'est une propriété singulière de la trace de tous les projectiles jettés d'un même point sous différens angles , mais avec la même force. *Torricelli* montre que toutes les paraboles qu'il décrivent , sont renfermées dans une courbe qui est elle-même une parabole ,

(a) *Torricelli* naquit à Faenza en 1628. Il fut envoyé à l'âge de 10 ans à Rome , pour y étudier les Mathématiques ; ce qu'il fit sous Benoît *Castelli*. Après la mort de *Galilée* , le Grand-Duc se l'attacha en qualité d'un de ses Mathématiciens. *Torricelli* eut de vifs démêlés avec Roberval au sujet

de la cycloïde : on peut en voir l'histoire dans le Livre premier de cette partie. Il mourut en 1647 : il laissa quantité d'écrits ébauchés qui n'ont pas vu le jour. On en trouve les titres dans le Journal de Venise , T. XXX , où l'on lit aussi sa vie,

& qui les touche. Par exemple, que A soit le foyer d'une parabole, dont C soit le sommet, tous les corps lancés du point A, sous quelque inclinaison que ce soit, avec une force capable de les élever perpendiculairement à la hauteur AC, décriront des paraboles qui toucheront la première. *Toricelli* termine son *Traité* en rectifiant l'équerre ordinaire des Bombardiers; il en donne une nouvelle & fort simple, dont la construction est appuyée sur le vrai principe, & dont l'usage est fort facile. Fig. 82.

Le second Livre du *Traité* de *Toricelli* a pour objet le mouvement des fluides. Il prend pour fondement de toute sa théorie, que l'eau qui s'écoule d'une ouverture pratiquée à un vase en sort avec une vitesse égale à celle d'un corps qui seroit tombé de la hauteur du niveau de l'eau au dessus de cette ouverture. Il tâche d'établir ce principe par diverses raisons, dont la meilleure est celle de l'expérience qui montre que l'eau atteint presque ce niveau, de sorte qu'il est à présumer que sans la résistance de l'air elle l'atteindroit précisément. Nous remarquerons cependant dès cet endroit que cela n'est pas généralement vrai, & que les prétendues démonstrations qu'en donnent les Livres vulgaires d'Hydraulique, ne sont pas concluantes. Depuis qu'on a traité cette partie de la Méchanique d'après ses vrais principes, on a reconnu que la hauteur à laquelle jailliroit l'eau sortant verticalement par l'ouverture d'un vase, n'est égale à la hauteur du niveau que dans le cas où cette ouverture n'a aucun rapport sensible avec la grandeur de la surface du fluide qui s'abaisse en même temps. Nous traiterons ceci plus au long en rendant compte des découvertes de l'Hydrodynamique moderne. Nous passons sur une multitude de propositions utiles & curieuses que *Toricelli* déduit de son principe, afin d'arriver à la découverte mémorable de la pesanteur de l'air.

V.

Quoique la découverte de la pesanteur de l'air soit des plus modernes, il y avoit déjà long-temps que les phénomènes qu'elle occasionne, étoient connus. On sçavoit depuis plusieurs siècles qu'en aspirant l'air contenu dans un tube dont

Découverte de la pesanteur de l'air.

l'extrémité est plongée dans un fluide, ce fluide s'élevoit au dessus de son niveau, & prenoit la place de l'air. C'est d'après cette observation qu'on avoit imaginé les pompes aspirantes, & diverses autres inventions hydrauliques, comme les syphons que *Heron* décrit dans ses *Pneumatiques*, & ces espèces d'arrosoirs connus du temps d'*Aristote* sous le nom de *Clepsidres* (a), qui s'écoulent ou s'arrêtent suivant qu'on laisse l'orifice ouvert, ou qu'on le bouche avec le doigt. La raison qu'on donnoit de ce phénomène, étoit la suivante. On prétendoit que la nature avoit une certaine horreur pour le vuide, & que plutôt que de le souffrir, elle préféreroit de faire monter ou de soutenir un corps contre l'inclination de sa pesanteur. *Galilée* lui-même, malgré sa sagacité, n'avoit rien trouvé de plus satisfaisant. Il avoit seulement donné des bornes à cette horreur pour le vuide. Ayant remarqué que les pompes aspirantes ne soulevoient plus l'eau au-delà de la hauteur de 16 brasses ou 32 pieds, il avoit limité cette force de la nature pour éviter le vuide à celle qui équivaldroit au poids d'une colonne d'eau de 32 pieds de hauteur sur la base de l'espace vuide. Il avoit en conséquence enseigné à faire du vuide par le moyen d'un cylindre creux & renversé, dont on charge le piston de poids suffisans pour le détacher du fond. Cet effort se nommoit la mesure de la force du vuide, & il s'en servoit pour expliquer la cohérence des parties des corps (b).

Galilée n'ignoroit cependant pas la pesanteur de l'air. Il enseigne dans ses Dialogues deux manieres de la démontrer. Le pas étoit facile d'une découverte à l'autre: mais l'histoire des sciences nous apprend à ne nous point étonner de voir d'excellens génies manquer des découvertes auxquelles ils touchoient.

Torricelli eut enfin l'idée heureuse de soupçonner que ce contrepois qui soutient les fluides au dessus de leur niveau, lorsque rien ne pèse sur leur surface intérieure, est la masse d'air qui est appuyée sur la surface extérieure. Voici par quels degrés il y parvint. En 1643 ce disciple de *Galilée* cherchant à exécuter en petit l'expérience du vuide qui se fait dans les

(a) *Physic.* iv, c. 6.

(b) *Disc. & dim. Math. &c.* Dial. 1^o.

pompes au dessus de la colonne d'eau , quand elle excède 32
 pieds , imagina de se servir d'un fluide plus pesant que l'eau ,
 comme le mercure. Il soupçonnoit que, quelle que fût la cause
 qui soutenoit une colonne de 32 pieds au dessus de son ni-
 veau , cette même force soutiendrait une colonne d'un fluide
 quelconque qui peseroit autant que la colonne d'eau sur même
 base ; d'où il concluoit que le mercure étant environ 14 fois
 aussi pesant que l'eau , ne seroit soutenu qu'à la hauteur de
 27 à 28 pouces. Il prit donc un tube de verre de plusieurs pieds
 de longueur , & scellé hermétiquement par un de ses bouts.
 Il le remplit de mercure , puis le retournant verticalement l'o-
 rifice en bas , en le tenant bouché avec le doigt , il le plongea
 dans un autre vase plein de mercure , & le laissa écouler.
 L'événement vérifia sa conjecture : le mercure fidele aux loix
 de l'Hydrostatique , descendit jusqu'à ce que la colonne éle-
 vée au dessus du niveau du réservoir fût d'environ 28 pouces.

L'expérience de *Torricelli* devint célèbre dans peu de temps ;
 le P. *Mersenne* qui entretenoit un commerce de Lettres avec
 la plupart des sçavans d'Italie , en fut informé en 1644 , &
 la communiqua à ceux de France qui la répétèrent bientôt.
 Le fameux M. *Pascal* , & M. *Peii* , curieux Physicien de ce
 temps , furent des premiers à la faire & à la varier de diffé-
 rentes manieres. Cela donna lieu à l'ingénieux Traité que
 M. *Pascal* publia à l'âge de 23 ans , sous le titre d'*expériences
 nouvelles touchant le vuide* , & qui le rendit dès-lors fort cé-
 lebre dans toute l'Europe.

Cependant *Torricelli* réfléchissoit sur la cause de ce phéno-
 mene , & il parvint enfin à deviner que la pesanteur de l'air ap-
 puyé sur la surface du réservoir , étoit ce qui contrebalançoit
 le fluide contenu dans le tube. Cette idée est si conforme aux
 loix de l'Hydrostatique , qu'il suffit de l'avoir entrevue pour y
 reconnoître la vraie cause du phénomène en question. *Torri-
 celli* eut sans doute imaginé de nouvelles expériences pour con-
 firmer sa découverte. Mais arrêté par la mort presque à l'en-
 trée de sa carrière , il fut contraint de laisser ce soin à d'au-
 tres.

En effet , M. *Pascal* qui , dans le premier Traité dont nous
 avons parlé , avoit employé le principe de l'horreur du vuide ,
 quoique , dit-il , il eût déjà quelque soupçon de la pesanteur

de l'air, faisoit l'idée de *Torricelli*, & imagina diverses expériences pour la vérifier. L'une fut de se procurer un vuide au dessus du réservoir du mercure. On vit alors la colonne tomber au niveau; mais cela ne lui paroissant pas encore assez puissant pour forcer les préjugés de l'ancienne Philosophie, il fit exécuter par un de ses beaufreres, (M. *Perier*, Conseiller à la Cour des Aides de Clermont,) la fameuse expérience de Puy-de-Dôme. Sa célébrité me dispense de m'étendre beaucoup sur ce sujet. Tout le monde sçait que le correspondant de *Pascal* trouva que la hauteur du mercure à mi-côte de la montagne étoit moindre de quelques pouces qu'au pied, & encore moindre au sommet, de sorte qu'il étoit évident que c'étoit le poids de l'athmosphère qui contrebalançoit le mercure. M. *Pascal* apprit en même temps par-là qu'il pouvoit avoir à Paris la satisfaction de voir l'abaissement du mercure, à mesure qu'il s'éleveroit dans l'athmosphère. Il choisit une des plus hautes tours de cette ville, sçavoir celle de S. Jacques de la boucherie, qui est élevée d'environ 25 toises, & il trouva dans la hauteur du mercure une différence de plus de deux lignes. Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans le détail de l'explication de divers phénomènes qui sont une suite de la pesanteur de l'air. Outre que cela nous meneroit trop loin, ils sont si connus de tous ceux qui sont initiés dans la Physique, que ce seroit nous y amuser inutilement. Nous nous contentons donc de renvoyer aux Livres de Physique expérimentale, qui pour la plûpart traitent amplement cette matière.

Il ne nous faut pas oublier ici quelques traits de la sagacité de M. *Descartes* au sujet du phénomène dont nous venons de parler. Nous avons des preuves que ce Philosophe reconnut avant *Torricelli* la pesanteur de l'air, & son action pour soutenir l'eau dans les pompes & les tuyaux fermés par un bouchon. Dans le recueil de ses Lettres, il y en a une qui porte la date de l'année 1631 (a), & où il explique le phénomène de la suspension du mercure dans un tuyau fermé par le haut, en l'attribuant au poids de la colonne d'air élevée jusqu'au-delà des nues : c'est aussi par-là qu'il explique dans cette même Let-

(a) T. III, lett. III, p. 602.

tre la pression d'un verre rempli d'air chaud, qu'on renverse sur un corps en bouchant bien les avenues de l'air extérieur. Nous trouvons encore des preuves du sentiment de *Descartes* sur ce sujet dans diverses autres Lettres. Dans une qui est peu postérieure à la publication des *Dialogues* de *Galilée* sur le mouvement, & qui contient une critique un peu amère, & en plusieurs points peu juste, de cet ouvrage (a), *Descartes* rejette la prétendue force du vuide imaginée par le Philosophe Italien, & il attribue l'adhérence de deux corps qui se touchent par des surfaces fort polies, à la seule pesanteur de l'atmosphère qui pèse dessus; raison qu'il donne encore, quoique d'une manière moins exclusive, à la suspension de l'eau dans les tuyaux des pompes. Enfin dans une Lettre (b) qui suit de près la précédente, il s'agit de ces arrosoirs qu'on maintient pleins d'eau en tenant l'ouverture supérieure bouchée. « L'eau ne demeure pas, dit-il, dans les vaisseaux par la crainte » du vuide, mais à cause de la pesanteur de l'air, &c. » Il est encore à propos de remarquer que *M. Descartes* révoquait dans une de ses Lettres (c) l'idée de l'expérience de Puy-de-Dôme. Après avoir demandé à *M. de Carcavi* de s'informer du succès de cette expérience que la renommée lui avoit appris avoir été faite par *M. Pascal*: « J'aurois, dit-il, droit d'attendre cela » de lui plutôt que de vous, parce que c'est moi qui l'en ai avisé » il y a deux ans, & qui l'ai assuré que, quoique je ne l'eusse » pas faite, je ne doutois point du succès; mais parce qu'il est » ami de *M. Roberval* qui fait profession de n'être pas le mien, » j'ai lieu de croire qu'il en suit les passions. » Nous ne pouvons porter aucun jugement bien assuré sur la justice de ces plaintes de *Descartes*, & sur le droit qu'il prétend à l'expérience dont il s'agit; mais ce que nous venons de rapporter d'après ses Lettres, pourra paroître fort favorable à sa prétention.

VI.

La France déjà rivale de l'Italie en ce qui concerne les premières découvertes géométriques qui ont commencé à frayer

(a) T. II, lett. 92.

(b) Ibid. lett. 94.

(c) T. III, lett. 75.

la route aux nouveaux calculs, semble l'avoir été aussi à l'égard de quelques-unes des découvertes mécaniques que nous venons d'exposer. Vers le temps où *Galilée* finissoit sa carrière, divers Mathématiciens François cultivoient la Mécanique, soit en confirmant par de nouveaux tours de démonstrations, les vérités déjà connues, soit en agitant entre eux diverses questions qui ont ensuite donné lieu à des branches intéressantes de cette science. *L'Harmonie universelle* du P. *Merfenne*, ouvrage imprimé en 1637, nous fournit des preuves de ce que nous venons de dire. On y voit des essais mécaniques de M. *Roberval*, qui contiennent des démonstrations fort ingénieuses sur divers points de Statique. Il y fait usage de ce principe depuis si employé & si connu, sçavoir, qu'il y a équilibre entre deux puissances, lorsqu'elles sont en raison réciproque des perpendiculaires tirées du point d'appui sur les lignes de direction. Quoique la découverte de ce principe ne paroisse pas d'une grande difficulté, il ne laisse pas d'y avoir quelque mérite à l'avoir apperçu, d'autant plus qu'il ne parut pas si évident à quelques gens de mérite, comme M. de *Fermat*, qui éleva à son sujet des difficultés mal fondées. A la vérité, la plupart des discussions mécaniques où entra M. de *Fermat*, montrent qu'il n'étoit pas aussi habile Physicien que Géometre. C'est surtout l'idée que font naître les prétentions qu'on lit dans son commerce épistolaire avec *Roberval*, & qui ressemblent fort à celles d'un Mr de *Beaugrand*, Auteur d'un ouvrage intitulé *Geostatique*, dont *Descartes* ne parle qu'avec pitié, & qui mérite ce jugement.

Le P. *Merfenne* (a) servit la Mécanique principalement par un grand nombre d'expériences, comme sur la résistance des solides, sur l'écoulement des fluides & le déchet occasionné par les ajutages, sur les vibrations des corps, & sur une multitude d'autres sujets. On les trouve répandues dans son *Harmonie universelle*, & ses divers écrits mécaniques. On pourroit les appeller un Océan d'observations de toute espèce, parmi lesquelles il y en a un grand nombre d'assez puériles.

(a) *Merfenne* (Marin), le célèbre correspondant de *Descartes*, naquit en 1588. Il fit ses études à la Flèche, & il entra dans l'Ordre des Minimes en 1612. On a de ce sçavant Minime, plusieurs écrits Phy-

siques & Mathématiques, comme son *Harmonie universelle*, un *Traité Latin de Méchanique*, des *Cogitata Physico-Mathematica*, avec un *Appendix*; une *Synopsis universæ Mathematicæ*, &c. Il mourut en 1648.

Mersenne excitoit, comme tout le monde sçait, les sçavans par les questions perpétuelles qu'il leur proposoit, & persuadé que la vérité naît de la dispute, comme la lumière sort du sein du caillou & du fer qui s'entrechoquent, il mettoit souvent ses correspondans aux prises les uns avec les autres. C'est à ces questions proposées par le P. *Mersenne* que nous devons la théorie des centres de percussion ou d'oscillation, sujet à l'occasion duquel *Descartes* & *Roberval* se querellerent fort, sans avoir raison ni l'un ni l'autre, du moins en ce qui concerne les cas les plus difficiles. Nous voyons aussi par les Lettres de *Descartes* qu'il fut alors question parmi les Mécaniciens François, de la position du centre de gravité dans les corps, en supposant les directions des graves convergentes; de ce qui arriveroit à un corps tombant dans un milieu résistant, sur quoi *Descartes* fit une remarque fort juste. Nous nous bornons ici à cette indication, & nous passons à rendre compte des efforts que fit ce Philosophe pour perfectionner la science du mouvement. A la vérité, ils ne furent pas tous également heureux; nous ne pouvons même dissimuler qu'en plusieurs points cet homme si bien partagé du côté du génie, se trompa d'une manière qui nous fait peine pour sa réputation. Mais il entre dans notre plan de rapporter ses erreurs comme ses découvertes.

Descartes imita *Galilée* en réduisant la Statique à un principe général & unique. On a de lui un Traité de Mécanique en peu de pages, ouvrage qu'il accorda à la sollicitation de M. de *Zuylichem*, pere du célèbre M. *Huyghens*, qui se plaisoit dans ces matieres. Le principe auquel M. *Descartes* réduit toute cette science, est qu'il faut autant de force, c'est-à-dire la même quantité d'effort, pour élever un poids à une certaine hauteur, que pour élever le double à une hauteur moindre de moitié. Car, dit-il, élever cent livres à la hauteur d'un pied, & de nouveau cent livres à la même hauteur, c'est la même chose qu'élever deux cens livres à la hauteur d'un pied, ou cent à celle de deux: ainsi l'effet est le même, & par conséquent il faut la même quantité d'action. Nous pourrions davantage développer ce principe, comme nous avons fait à l'égard de celui de *Galilée*. Mais nous sacrifions ce développement à la brièveté & à des objets plus intéressans.

On doit principalement à M. *Descartes* d'avoir enseigné plus distinctement qu'on n'avoit encore fait les propriétés du mouvement. Je me borne à dire plus distinctement ; car on ne peut refuser au célèbre Philosophe Italien de les avoir reconnus, & employées dans divers écrits, soit son *Système Cosmicum*, soit ses Dialogues sur le mouvement. Nous ne croyons cependant pas que ce soit de lui que *Descartes* les ait empruntées, le système de notre Philosophe étant déjà en grande partie arrêté avant que les écrits de *Galilée* eussent vu le jour.

Descartes prend pour principe de toute sa Physique mécanique, 1°. que le mouvement subsiste dans un corps avec la même vitesse & la même direction, tant qu'aucun obstacle ne le détruit, ou ne change cette vitesse & cette direction. 2°. Que tout mouvement ne se fait de sa nature qu'en ligne droite ; de sorte que 3°. un corps ne se meut dans une ligne courbe, que parce que sa direction est continuellement changée par quelqu'obstacle, sans lequel elle s'échapperoit par la tangente au point où cet obstacle cesseroit.

On emploie ordinairement, pour prouver ces règles, l'idée du mouvement qu'on considère comme un état du corps ; d'où l'on conclut que toute chose restant dans son état, tant qu'aucune cause extérieure ne l'en tire, il faut qu'un corps en mouvement continue à se mouvoir, jusqu'à ce qu'il rencontre quelqu'obstacle. Il en est de même de la direction & de la vitesse : elles doivent, dit-on, rester les mêmes par une raison semblable ; car cette vitesse & cette direction sont au mouvement, ce qu'une plus grande ou une moindre courbure ou une courbure dans un certain sens, est à l'état de curvité. Ce sont des modifications du mouvement qui doivent par conséquent subsister, tant qu'aucune cause ne les change. Telles sont à peu près les raisons de M. *Descartes* pour prouver ces règles. Mais nous remarquerons avec M. d'*Alembert* (a), que si l'on n'avoit que de pareilles raisons, elles ne feroient guère propres à opérer une conviction entière. La nature du mouvement, nous ne pouvons le dissimuler, est encore pour nous une énigme ; ainsi toute preuve appuyée sur ce fondement ne peut être que foible. Nous n'en avons au-

(a) *Traité de Dynamique. Préface.*

une meilleure que celle de l'expérience, qui dépose de cent façons différentes en faveur de ces loix. Tout corps dégagé d'obstacle ne prend qu'un mouvement rectiligne, & tant qu'il ne rencontre aucune résistance sensible, il continue à se mouvoir avec la même vitesse. Un pendule d'un certain poids, dont le mouvement est très-libre, fait des oscillations durant vingt-quatre heures, & il est facile d'assigner ici la cause de la cessation de son mouvement, sçavoir la résistance de l'air qu'il a à fendre : car cette résistance est-elle plus grande, comme celle de l'eau, le mouvement est plutôt éteint; est-elle moindre, comme si le mouvement se passe dans la machine pneumatique, il continue plus long-temps qu'il n'auroit fait. Enfin tout corps qui décrit une courbe, ne le fait qu'au moyen d'un arrêt contre lequel il exerce un effort qu'on ne peut méconnoître. Cet arrêt cesse-t'il, le corps s'échappe par la tangente : c'est ce qu'on éprouve dans tous les mouvemens curvilignes. Ainsi aucune vérité physique mieux prouvée que celle des loix qu'on a exposées ci-dessus.

Nous voudrions bien pour la gloire de *Descartes*, à laquelle nous devons nous intéresser, comme compatriote, pouvoir en dire autant des regles qu'il prétendit établir pour la communication du mouvement. Mais c'est ici que sa trop grande confiance en certaines idées métaphysiques, & un esprit systématique mal dirigé, l'entraînent dans une foule d'erreurs trop peu excusables. Nous trouvons effectivement dans ces regles toutes sortes de défauts, principes hazardés, contradictions, manque d'analogie & de liaison ; c'est, pour le dire en un mot, un tissu d'erreurs qui ne mériteroient pas d'être discutées sans la célébrité de leur Auteur.

Descartes établit ses loix du choc des corps, sur deux principes, l'un assez séduisant, l'autre trop peu pour que nous ne soyons pas étonnés qu'il ait pu lui en imposer. Le premier de ces principes, est que dans le choc des corps il reste toujours la même quantité de mouvement. *Descartes* appuie sa prétention sur l'idée de l'immuabilité divine. Dieu, dit-il, ayant créé le monde avec une certaine quantité de mouvement qu'il a établie comme le ressort de toutes les opérations de la nature, il semble que son immuabilité consiste à en conserver la même quantité. D'ailleurs n'y auroit-il pas à

craindre sans cela que le monde ne tombât dans une espèce d'engourdissement fatal à tous les êtres. Le second principe employé par *Descartes*, est que le corps a une force pour persévérer dans l'état où il est, soit de mouvement, soit de repos. Il faut encore remarquer que, suivant ce Philosophe, un mouvement dans une direction opposée, n'est point un état contraire; de sorte que la seule raison de ne pouvoir continuer son mouvement, en est une pour être réfléchi en sens contraire avec la même vitesse. Nous discuterons toutes ces prétentions après avoir rapporté quelques-unes des loix du choc, que M. *Descartes* en déduit pour les corps absolument durs qui sont les seuls qu'il considère. Les voici.

1°. Si deux corps égaux se choquent avec des vitesses égales, ils se réfléchiront en arrière, chacun avec sa vitesse.

2°. Si l'un des deux est plus grand que l'autre, & que les vitesses soient égales, le moindre seul sera réfléchi, & ils iront tous les deux du même côté avec la vitesse qu'ils avoient avant le choc.

3°. Si deux corps égaux & ayant des vitesses inégales en sens contraire, viennent à se choquer, le plus lent sera entraîné, de sorte que leur vitesse commune sera égale à la moitié de la somme de celles qu'ils avoient avant le choc.

4°. Si l'un des deux corps est en repos, & qu'un autre moindre que lui vienne le frapper, celui-ci, dit M. *Descartes*, se réfléchira sans lui imprimer aucun mouvement.

5°. Si un corps en repos est choqué par un plus grand, il en sera entraîné, & ils iront ensemble du même côté, avec une vitesse qui sera à celle du corps choquant, comme la masse de celui-ci à la somme des masses de l'un & de l'autre. Le corps en repos ayant 1 de masse, & l'autre 2, leur vitesse commune après le choc sera les $\frac{2}{3}$ de celle du corps choquant. Cette règle est la seule où *Descartes* ait rencontré la vérité. Je passe les autres cas, qui sont ceux où un corps en atteint un autre en le suivant avec une vitesse plus grande que la sienne, parce qu'il s'y trompe de même que dans les précédens. Il vaut mieux passer à examiner les principes sur lesquelles sont établies ces déterminations.

En premier lieu, que la quantité du mouvement doive rester toujours la même, c'est une proposition démontrée
fausse

fausse par l'expérience : quant à la preuve qu'en apporte *Descartes*, il est bien vrai que la Divinité agit d'une manière immuable : accordons encore qu'il est fort probable qu'elle entretient l'univers par quelque loi générale ; mais il est bien téméraire de prendre pour le caractère de l'immutabilité divine, cette prétendue inaltérabilité dans la quantité du mouvement. Il est mille autres loix plus générales, plus nécessaires, que la divinité a pu choisir, eût pu dire quelque adversaire de *Descartes* ; & en effet l'on sçait aujourd'hui que ce n'est pas la quantité de mouvement absolu qui est inaltérable, mais celle du mouvement vers un même côté, ou bien encore, dans le choc des corps élastiques, la somme des produits de chaque masse par le quarré de sa vitesse.

En second lieu, *Descartes* s'étoit formé une idée très-fausse du mouvement. Sans doute il eût raisonné autrement, s'il n'eût pas trop déferé au faux principe qu'il avoit pris pour guide. Car c'est une proposition bien dure à admettre, que de dire que deux mouvemens égaux, mais en sens opposés, ne soient pas deux états contraires du corps. On conçoit très-distinctement qu'il faut quelque chose de plus pour changer un mouvement en mouvement contraire, que pour le détruire simplement & arrêter le mobile : tout de même que pour changer une courbure en courbure contraire, il faut quelque chose de plus que pour la réduire en ligne droite.

En troisième lieu, *Descartes* tomboit dans une erreur bien peu digne d'un Métaphysicien, lorsqu'il attribuoit au repos & au mouvement une force pour résister à leur changement d'état. Il étoit encore bien éloigné de ce sentiment, lorsqu'il écrivoit (a), « Je ne reconnois dans les corps aucune inertie, » ou tardiveté naturelle, & je crois que lorsqu'un homme se promène, il fait tant soit peu mouvoir toute la terre ; mais » je ne laisse pas d'accorder que les plus grands corps étant » poussés par une même force, se meuvent plus lentement ; » ce qui seroit peut-être assez, sans avoir recours à cette inertie naturelle qui ne peut aucunement être prouvée : » nous ajouterons, qui est entièrement contraire à l'idée que nous devons avoir de la matière. En effet, nous ne pouvons la re-

(a) Lett. 94, T. II.
Tome II.

garder que comme une substance purement passive & incapable d'action. Or qui dit *force*, dit action ; par conséquent la matière étant incapable de la dernière, l'est également de la première. Toute l'inertie des corps ne consiste qu'en ce qu'il faut une force pour imprimer un mouvement à un corps, puisqu'il ne sçauroit de lui-même changer d'état ; & qu'il en faut une plus grande pour lui donner une plus grande vitesse. Quant à la preuve que M. *Descartes* prétend donner de son sentiment, preuve qu'il tire de l'immuabilité divine, qui consiste à laisser les choses dans l'état où elles sont lorsque rien ne tend à les en tirer, elle est absolument sans force ; car cette immuabilité est très-compatible avec le sentiment contraire. Il suffit qu'il y ait un choc pour qu'il y ait motif à un changement.

Après les observations que l'on vient de faire sur les principes que *Descartes* a employés dans sa recherche des loix du choc, il est facile d'en porter un jugement. La première, où il s'agit de deux corps égaux & parfaitement durs, qui se choquent avec des vitesses égales, est fautive. Ces deux corps ne doivent pas se réfléchir, mais s'arrêter tout court ; car la force de chacun est uniquement employée à détruire le mouvement de l'autre ; & comme on ne les suppose point élastiques, il n'y a aucune cause capable de rétablir le mouvement détruit. D'ailleurs si ces deux corps se réfléchissoient l'un à la rencontre de l'autre, le ressort seroit absolument inutile.

La seconde règle est encore fautive par une suite des deux faux principes adoptés par *Descartes*. En raisonnant plus conformément aux saines idées du mouvement, il auroit trouvé que dans le choc le mouvement du petit corps auroit été détruit, & en auroit été détruit également dans le grand, & que le surplus se distribuant sur la masse de l'un & de l'autre, ils auroient dû aller dans la direction du plus grand. Je passe la troisième règle pour m'arrêter un peu à la quatrième, qui est d'une fausseté évidente & des plus contraires à l'expérience.

Dans cette règle *Descartes* veut que, si un corps en repos est choqué par un autre tant soit peu moindre, celui-ci ne puisse le mettre en mouvement, & qu'il soit obligé de se réfléchir avec toute sa vitesse. Il falloit que les premiers Car-

tétiens fussent des gens d'une singulière docilité pour admettre une proposition semblable. Aussi l'un des plus éclairés, (*M. Clerfelier*) lui fit des difficultés à ce sujet, & *Descartes* tenta de lui répondre (*a*) ; ce qu'il fit par un raisonnement qui m'a paru fort peu intelligible. Quoi qu'il en soit, il est notoire aujourd'hui qu'un corps très-gros, un boulet de canon par exemple, suspendu par une corde, sera mis en mouvement par le choc d'une balle de pistolet. Je n'ignore pas que *Descartes* tâche de rendre raison de cet effet. Il dit qu'un corps plongé dans un fluide, est dans un équilibre parfait avec les parties de ce fluide qui le choquent, les unes d'un côté, & les autres de l'autre ; de sorte que le choc d'un autre corps, quelque petit qu'il soit, venant s'y joindre, ne fait qu'empêcher l'équilibre (*b*). Mais, nous oserons dire, malgré le respect dû au Philosophe François, ce n'est-là qu'une défaite pitoyable.

Il y a encore dans les règles de *Descartes* un manque d'analogie & de liaison, dont voici un exemple. Lorsque deux corps mus d'égale vitesse se rencontrent, ils se réfléchissent, dit *Descartes*, l'un & l'autre ; mais diminuez tant soit peu l'un des deux, alors, suivant lui, le moindre se réfléchit avec toute sa vitesse, & le plus grand continue avec la sienne toute entière. Cependant la raison persuade qu'un changement aussi léger n'est pas capable d'opérer un effet aussi opposé ; car la nature n'agit pas ordinairement de cette manière. Les loix du choc admises aujourd'hui parmi les Mécaniciens, n'ont pas un pareil défaut ; on y voit toujours le mouvement se changer en repos ou en mouvement contraire par gradation. Dans celles de *Descartes* tout se fait par saut, comme s'il n'y avoit pas entr'elles la moindre liaison, la moindre dépendance d'un même principe. Nous supprimons, afin d'abréger, plusieurs autres réflexions qui se présentent à nous sur les défauts de ces règles qui pèchent de tous les côtés. Comment se peut-il faire qu'un aussi grand Géomètre n'ait pas saisi cet objet sous un point de vue plus géométrique.

Il paroît par les Lettres de *Descartes* qu'il a quelquefois raisonné plus sainement sur les loix du choc. Car dans la qua-

(a) Lett. 117, T. I.

(b) *Princip.* p. 11, art. 56.

rante-quatrième du second volume, il assigne la véritable loi, dans le cas où un corps en choque un autre quelconque en repos. Il prétend ici que le mouvement du corps choquant se répartit sur la masse des deux, la vitesse diminuant en même raison que la masse est augmentée; ce qui est conforme à la vérité. Nous ne doutons en aucune manière que *Descartes* n'eût parfaitement réussi à démêler les vrais loix de la communication du mouvement, s'il n'eût pas été préoccupé de l'idée de les faire quadrer avec son système général. On ne peut trop regretter qu'il ait embrassé un plan aussi vaste. S'il se fût adonné uniquement à perfectionner diverses branches de la Physique, il n'en est aucune dans laquelle il n'eût porté une lumière brillante; car l'unique source de ses erreurs est l'esprit systématique auquel il se livra avec trop de confiance, & sans consulter assez l'expérience. Mais en voilà assez sur ce sujet; finissons cet article par quelque trait qui fasse plus d'honneur au génie de *Descartes*.

Une des plus ingénieuses idées de *Descartes* est d'avoir tenté d'appliquer la force centrifuge de la matière éthérée à l'explication de la pesanteur des corps. Quoique l'examen de ce système paraisse appartenir davantage à la Physique qu'aux Mathématiques, cependant comme ce sont des principes mécaniques que *Descartes* y emploie, je n'ai pas cru cet examen étranger à mon sujet. D'ailleurs la célébrité de la question justifie cette sorte d'excursion hors de mon plan.

Descartes fait rouler, comme l'on sçait, autour de la terre, & de chaque planète, un tourbillon de matière éthérée, c'est-à-dire extrêmement subtile. Mais tout corps, ajoute-t-il, qui a un mouvement de circulation, fait effort pour s'éloigner de plus en plus du centre autour duquel il circule; toutes les parties du tourbillon terrestre ont donc une propension continuelle à s'éloigner de la terre, & ce tourbillon se dissiperait, s'il ne rencontroit pas une résistance suffisante dans l'effort du reste de la matière éthérée. Il faut encore supposer dans cette hypothèse que les corps terrestres sont moins propres au mouvement que la matière éthérée, & qu'elles n'ont par conséquent qu'une force centrifuge moindre. Cette supposition admise, on sent qu'ils sont dans ce

fluide comme un corps plongé dans un liquide de moindre pesanteur spécifique, & de même que ce liquide le repousse vers le côté opposé à celui où il tend par sa pesanteur, de même les corps terrestres placés au milieu du tourbillon dont nous parlons, seront repoussés vers le milieu dont il tend à s'éloigner. Voilà, suivant *Descartes*, la cause de la pesanteur & de la chute des corps vers le centre de la terre.

Il en est à peu près de cette idée comme de celle des tourbillons, que le même Philosophe employa pour expliquer les mouvemens célestes; elle séduit du premier abord, elle enchante par l'apparence d'un mécanisme très-intelligible & très-vraisemblable. Mais elle est sujette à de grandes difficultés, & qui sont telles que le plus grand nombre des Physiciens convient aujourd'hui qu'il faut recourir à quelque autre moyen d'expliquer la pesanteur.

M. *Huyghens*, quoique disciple de *Descartes*, a le premier porté des coups dangereux à l'explication que nous venons d'exposer. Il remarque dans son Livre *De causâ gravitatis*, 1°. Que l'effort centrifuge des portions de fluide, situées dans les paralleles à l'équateur, se faisant dans le sens des rayons de ces paralleles, c'est dans ce sens que doit se faire la réaction qui cause la pesanteur: conséquemment un corps placé partout ailleurs que dans l'équateur, tendra vers l'axe du tourbillon, & non vers le centre. 2°. Qu'afin que la matiere éthérée pût pousser les corps terrestres avec la force que nous éprouvons, il faudroit que sa circulation fût dix-sept fois aussi rapide que le mouvement diurne de la terre. Mais un tourbillon de cette rapidité & de cette densité, entraîneroit avec lui tous les corps, & ne manqueroit pas d'accélérer peu à peu la révolution de notre globe. 3°. Il suivroit de l'hypothèse de *Descartes* que ce seroient les corps les moins denses qui peseroient le plus, de même que ce sont les moins denses qui semblent faire plus d'effort pour s'élever sur la surface des fluides plus pesans; ce qui est manifestement contraire à l'expérience. M. *Huyghens* n'a pas cru qu'il fût possible de répondre à ces difficultés, & s'est cru obligé par cette raison de donner à la matiere éthérée un autre mouvement qu'il imagine se faire dans diverses couches sphériques, & dans tous les sens imaginables. Par-là on remédieroit effectivement à quelques-uns

des inconvéniens du tourbillon simple de *Descartes* ; mais le remède est pire que le mal , & ce mécanisme imaginé par *M. Huyghens* , est avec raison réputé impossible.

On en est donc revenu au tourbillon tel que *Descartes* l'avoit proposé , & l'on a tâché de répondre aux objections de *M. Huyghens*. *M. Saurin* a cru avoir résolu heureusement la première : il disoit qu'un fluide agissant toujours perpendiculairement à la surface qu'il comprime , un tourbillon renfermé dans une surface sphérique exerceroit sa pression dans le sens du rayon , & que la réaction de cette pression , qui forme la pesanteur , se faisant en sens contraire , il devoit s'ensuivre que les corps tendroient vers le centre (a). Il faisoit encore sur ce sujet un autre raisonnement qu'il seroit trop long de rapporter ; mais il semble qu'à l'exception de ceux qui étoient intéressés à trouver cette solution bonne , personne autre n'en a porté un jugement aussi avantageux que lui. En effet , on pourroit , par un pareil raisonnement , prouver qu'un corps qu'on plongeroit dans un vase hémisphérique plein d'eau , devoit remonter perpendiculairement à la surface de ce vase , & non à l'horizon. Quant à la seconde difficulté de *M. Huyghens* , *M. Saurin* convient ingénument qu'il n'a rien de satisfaisant à y répondre (b). A l'égard de la troisième , je ne vois aucune part , pas même de tentative pour la résoudre.

On n'a pas négligé de faire des expériences pour reconnoître d'une manière sensible si les phénomènes de la gravité s'accordent avec l'hypothèse des tourbillons. On en lit quelques-unes dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences des années 1714, 1715 & 1716. Mais leur Auteur (*M. Saulmon*) ne peut dissimuler qu'il en résulte tout le contraire de ce qu'il faudroit pour confirmer cette hypothèse. Outre qu'un corps est entraîné par le tourbillon , on observe que les plus denses , loin de se plonger au centre , s'écartent au contraire vers la circonférence. *M. Bülfinger* , conduit par les mêmes vues que *M. Saulmon* , & desirant décider , par l'expérience , la question si un corps plongé dans un tourbillon sphérique tombera au centre , ou vers l'axe , s'est procuré un pareil tourbillon , en faisant tourner rapidement autour de son axe , une

(a) Journal des Sça. ann. 1703.

(b) Mem. de l'Acad. ann. 1709.

sphère de verre remplie d'eau (a). Il a remarqué que des bulles d'air qui se rencontroient dans cette sphère, formerent bientôt un cylindre autour de l'axe, & non une sphère, de sorte qu'il a cru pouvoir en conclure qu'un tourbillon sphérique ramèneroit les corps vers l'axe, & non vers le centre.

L'Académie des Sciences ayant proposé pour le Prix de l'année 1728, d'examiner la cause & le mécanisme de la gravité, M. *Bülfinger* proposa une nouvelle maniere d'expliquer ce phénomène (b). Il imaginoit un tourbillon tournant à la fois autour de deux axes perpendiculaires l'un à l'autre, espérant pouvoir en déduire la chute directe des graves vers le centre. On voit aussi dans cet écrit le dessein d'une machine propre à en faire l'expérience, en donnant à une sphère remplie d'eau ces deux mouvemens. Nous ne voyons pas que le Sçavant que nous citons ait exécuté cette expérience; nous doutons fort qu'elle eût eu quelque succès, ou plutôt nous tenons le contraire pour assuré. Car afin qu'un tourbillon de cette nature repoussât les corps au centre, il faudroit que tous les points du fluide décrivissent des arcs de grands cercles, & c'est l'objet que se proposoit M. *Bülfinger* par ce double mouvement. Mais il n'y a que les points éloignés également des poles des deux axes, qui décrivent des grands cercles. Tous les autres ne décrivent que des courbes à double courbure, dont les perpendiculaires ne concourent point au centre de la sphère; ce qui seroit nécessaire pour que les corps fussent poussés vers ce centre.

Ne disons rien de divers autres manieres d'expliquer la pesanteur; comme elles n'ont pas été accueillies des Physiciens, nous ne croyons pas devoir nous en occuper. Nous nous bornons à une réflexion qui paroît détruire toute explication de ce phénomène par le moyen du choc de quelque matiere fluide. C'est que si la pesanteur des corps dépendoit d'un pareil mécanisme, elle ne seroit plus proportionnelle à la masse. Suivant qu'un corps présenteroit plus de surface, il devroit être plus pesant, y ayant moins

(a) *De Direct. gravium in vortice Spharico.* Mem. de Peterlb. T. 1, ann. 1726.

(b) *De causâ gravit. diff.* Prix de l'Acad. T. 111.

296 HIST. DES MATHÉM. *Part. IV. Liv. V.*
de parties à l'abri de ce choc. Or cela est contraire à l'expérience. On peut voir encore dans les *Entretiens sur la cause de l'inclinaison des orbites des Planetes* (a) par M. Bouguer, diverses autres réflexions qui fournissent des raisons puissantes contre ce mécanisme.

(a) Remarques, p. 62, 82, &c.

Fin du Livre V^e de la IV^e Partie.



HISTOIRE



HISTOIRE

DES

MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Qui contient l'Histoire de ces Sciences durant le
dix-septième siècle.*

LIVRE SIXIÈME.

Où l'on rend compte de l'accroissement de la Géométrie, &
en particulier de la naissance & des progrès des nouveaux
calculs, durant la dernière moitié du dix-septième siècle.

SOMMAIRE.

- I. *Wallis applique le calcul à la Géométrie des indivisibles, &
fait par ce moyen diverses découvertes. Manière dont il consi-
dère la quadrature du cercle, & expression qu'il en tire. II. Dé-
couvertes auxquelles la méthode de Wallis donne lieu. Pre-
Tome II.*

Pp

miere rectification de courbe par Neil. Expression que donne Milord Brouncker pour la mesure du cercle. Première suite pour la quadrature de l'hyperbole découverte par le même Géometre. Mercator en donne aussi une qu'il avoit trouvée avant que celle de Brouncker eût vu le jour. III. Du D. Barrow, & en particulier de sa méthode des tangentes. IV. De M. Newton. Précis de la vie de cet homme célèbre. Ses premières découvertes géométriques. Il découvre la théorie générale des suites, le développement des puissances, & son calcul des fluxions, appelé dans le continent, calcul différentiel & intégral. V. Exposition du principe géométrique des fluxions, & des premiers fondemens de leur calcul & de leur application. VI. Le Géometre Jacques Grégori s'élève le premier au principe de M. Newton, & ajoute par ce moyen diverses découvertes aux siennes. VII. Histoire de ce qui s'est passé vers 1676, entre MM. Newton & Leibnitz, au sujet de ces découvertes analytiques; récit de la querelle élevée depuis sur l'invention du calcul différentiel. VIII. Exposition de quelques théories particulières qui prennent naissance alors, comme celle des caustiques de M. Tschirnhausen, & des épicycloïdes. IX. Progres du calcul différentiel dans le continent, à dater du temps où M. Leibnitz le publia. Naissance du calcul intégral entre les mains du même M. Leibnitz & de M. Jacques Bernoulli. M. Jean Bernoulli entre dans la même carrière, & fait en France des prosélytes au nouveau calcul, entre autres M. de l'Hôpital, qui en dévoile les principes dans son Analyse des Infinimens Petits. X. Tempête élevée contre le calcul différentiel. De M. Nieuwentijt, auteur d'un Livre contre ce calcul. Querelle entre Rolle & M. de Varignon, ensuite entre le même Rolle & M. Saurin sur ce même sujet. Autres contradicteurs de cette invention, & réponses qu'on leur a opposées.

I.

LA nouvelle Géométrie, nous voulons dire celle qui emploie dans ses recherches le calcul algébrique, peut être divisée en deux parties : l'une qui a pour objet l'analyse des équations, & les affections des courbes ; nous pourrions la nommer l'analyse finie des grandeurs curvilignes : l'autre, qui s'occupe de la dimension de ces grandeurs, & qui fait usage de la

considération de leurs élémens infiniment petits. Nous nous sommes principalement occupés de la première, & nous en avons exposé avec soin les progrès, dans le second Livre de cette division de notre ouvrage. Nous avons réservé pour celui-ci de rendre compte de ceux de la seconde, & c'est ce dont nous allons maintenant nous acquitter.

L'époque de l'*Arithmétique des infinis* de *Wallis* (a), est celle à laquelle on doit fixer le commencement des progrès remarquables de cette partie de la Géométrie moderne. Cet ouvrage, qui vit le jour en 1655, est une application plus spéciale du calcul à la méthode, appelée *des indivisibles*, par *Cavalleri*, & de l'infini, par quelques Géomètres François. Je dis une application plus spéciale du calcul, à cette méthode; car on a vu que *Cavalleri*, *Fermat*, *Descartes*, *Roberval*, avoient déjà donné des exemples de cette application en quarrant d'une manière générale les paraboles de tous les ordres; mais ce n'étoit encore là que quelques rayons échappés d'une lumière plus grande que *Wallis* dévoila dans l'ouvrage cité ci-dessus. A l'aide d'une induction habilement ménagée, & du fil de l'analogie dont il sçut toujours s'aider avec succès, il soumit à la Géométrie une multitude d'objets qui lui avoient échappé jusqu'alors. Ce fut, par exemple, l'analogie qui le conduisit à cette invention si utile, sçavoir de regarder les dénominateurs des fractions comme des puissances à exposans négatifs. En effet, si l'on prend cette suite de puissances, x^1, x^2, x^3, x^0

De l'Arith-
métique des
infinis de *Wal-*
lis.

ou $1, \frac{1}{x}, \frac{1}{x^2}, \frac{1}{x^3},$ &c. qui sont en progression géométrique continue, les exposans seront en progression arithmétique. Ceux

(a) *Wallis* (Jean) naquit à Ashford, dans le Comté de Kent, le 23 Novembre 1616. Après ses premières études, il s'adonna successivement à la Théologie, à la Morale, & aux Mathématiques dans lesquelles il a principalement déployé son génie. Il fut nommé en 1649 à la Chaire de Géométrie fondée dans l'Université d'Oxford, par le Chevalier Savile, & il occupa cette place jusqu'en 1703 (18 Octobre), qui est la date de sa mort. Il a publié en divers temps un grand nombre d'ouvrages Mathématiques, qui ont été rassemblés en trois volumes in-fol. dont le dernier parut

en 1699, sous le titre de *J. Wallisii Op. Math.* Il y a de lui quantité de pieces dans les *Trans. Philos.* de la Société Royale de Londres, dont il fut un des instituteurs & des premiers membres. Je ne dis rien de ses ouvrages théologiques ou moraux, qui sont aussi en grand nombre. *Wallis* possédoit un génie particulier pour déchiffrer les lettres écrites en chiffre, quelque compliquée que fût la clef dont on s'étoit servi. On peut voir un article considérable & fort curieux sur ce sçavant, dans le dernier Supplément de *Bayle*, par M. de la Chaussée.

des premières étant donc 3, 2, 1, 0, il faut que ceux des suivantes soient -1 , -2 , -3 , &c. Ainsi $\frac{1}{x}$ n'est autre chose

que x^{-1} , & $\frac{1}{x^m}$ est x^{-m} . Cette remarque heureuse mit *Wallis* en possession de la mesure de tous les espaces, soit plans, soit solides, dont les élémens sont réciproquement comme quelque puissance de l'abscisse; dans l'hyperbole ordinaire, par exemple, l'ordonnée est réciproquement comme l'abscisse, & dans celles des ordres supérieurs elle est réciproquement comme une puissance de cette abscisse, c'est-à-dire, que l'équation de toutes ces courbes est $y = \frac{1}{x^n}$, ou $y = x^{-m}$.

Or on a vu que dans les courbes dont l'équation est $y = x^m$, le rapport général de l'aire au parallélogramme de même base & de même hauteur, est $1 : m + 1$; & cela est vrai, quelle que soit la grandeur de m . Cela sera donc encore vrai, suivant les loix de l'analyse & de la continuité, même lorsque m deviendra négatif ou $-m$. Ainsi le rapport ci-dessus sera dans ce cas celui de $1 : -m + 1$, ou en général de $1 : m + 1$, en prenant m avec le signe qui l'affecte. Dans l'hyperbole où les ordonnées sont réciproquement comme les racines de l'abscisse, m est $\frac{1}{2}$, & par conséquent $-m = -\frac{1}{2}$. Ainsi l'espace hyperbolique *AH*, Fig. 13. est au rectangle *CB*, comme $1 : -\frac{1}{2} + 1$, ou $1 : \frac{1}{2}$. Si $m = 1$, ce qui est le cas de l'hyperbole ordinaire; ce rapport est $1 : -1 + 1$, ou $1 : 0$; ce qui montre que l'hyperbole ordinaire a son espace asymptotique infini.

Il se présente ici une difficulté dont *Wallis*, malgré sa sagacité, n'aperçut pas le dénouement. Lorsque l'exposant négatif m , est un nombre entier 3, par exemple, qui surpasse l'unité, le rapport ci-dessus est $1 : -2$; c'est-à-dire, celui de l'unité à un nombre négatif. Or on sçait, & il est facile de montrer que $1 : 0$, exprime un rapport infini : que désignera donc cette autre expression, peut-on se demander? *Wallis* imagina qu'elle désignoit un espace plus qu'infini; paradoxe singulier, dont on doit la solution à *M. Varignon*. Ce que *Wallis* a pris pour un espace plus qu'infini, n'est qu'un espace fini pris négativement ou en sens contraire. Il arrive dans ce cas, ce dont l'analyse fournit des exemples fréquens. On trouve la grandeur, non de l'espace *CABGHC* qu'on demandoit, mais celle du reste de l'espace hyperbolique *AKIB* qu'on ne

demandoit pas. Il est facile de s'en convaincre ; car en cherchant la mesure de cette partie CLBK, par son équation rapportée à l'axe CL, on trouve la même chose que ci-devant, mais d'une manière positive. Nous remarquons à cette occasion une propriété de toutes les hyperboles de degrés supérieurs ; c'est qu'elles passent d'un côté au dedans de l'hyperbole ordinaire, c'est-à-dire, entre la courbe & l'asymptote, & de l'autre au dehors ; & elles ont leur espace asymptotique infiniment grand d'un côté, & de l'autre égal à un espace fini.

La méthode de *Wallis* s'applique avec facilité à des cas plus composés, par exemple, à ceux où l'ordonnée de la figure est exprimée par une puissance complexe, comme $ax \mp 2ax - xx$, $aa - xx$, $\sqrt{a} - \sqrt{x}$, &c. Car il est évident qu'on peut regarder cette ordonnée comme la somme de plusieurs dont l'une seroit constamment aa , l'autre $\pm 2ax$, & la troisième $\pm xx$. Ainsi suivant la règle donnée ci-dessus, l'aire sera composée de plusieurs parties, dont la première sera axx , la seconde $\pm axx$, & la troisième $\frac{x^3}{3}$. *Wallis* examine de même la mesure des courbes dont les ordonnées seroient comme les fonctions (a) triangulaires, pyramidales, &c. de l'abscisse. Ces fonctions ne sont que des composés de puissances de l'abscisse : c'est pourquoi elles tombent sous les règles données ci-dessus. Les bornes étroites où nous sommes resserrés, ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands détails. Nous renvoyons à l'ouvrage même dont nous tâchons de donner une idée.

Wallis tira de ces considérations une manière fort ingénieuse d'envisager la quadrature du cercle, qui fut, peu d'années après, le germe de diverses inventions de *Newton*. Il observa qu'on avoit la quadrature absolue de toutes les figures dont les ordonnées seroient exprimées par $(1 - xx)^3$; $(1 - xx)^2$; $(1 - xx)$; $(1 - xx)^3$, &c. (b) La première est, suivant les

(a) Nous appellons ici *fonction* avec les Géomètres de nos jours, toute expression composée d'une manière quelconque, de grandeurs constantes & de variables ; ainsi $\sqrt{ax \mp xx}$, $ax \mp xx$, $mx \mp m$, $m - 1$, xx , &c. sont des fonctions de x .

(b) Nous nous sommes servis, pour simplifier, de l'expression $1 - xx$, au lieu de $aa - xx$; en supposant que la valeur de a est

l'unité. Il faut dans ce cas, afin de se conformer à la loi des homogènes, regarder x , non comme une ligne, mais comme une valeur numérique de x , à l'égard de la ligne a , qui est prise pour l'unité ; & ce qu'on dit ici doit s'appliquer à tous les autres cas où l'on a une expression composée de plusieurs puissances de x , combinées par l'addition ou la soustraction.

bien des nouveautés géométriques, elles ne sont cependant qu'une fort petite partie de celles qu'il découvrit dans la suite en faisant usage de sa méthode. Les célèbres problèmes de *M. Pascal* sur la cycloïde en fournissent une preuve. *M. Wallis* les résolut tous, & en peu de temps, comme on l'a dit en faisant l'histoire de cette courbe. Bientôt après il donna la mesure de la surface de la cyffoïde & de la conchoïde, aussi-bien que des solides formés par leurs circonvolutions; il démontra l'égalité de la parabole & de la spirale, & que leur rectification dépendoit de la quadrature de l'hyperbole; il détermina des espaces plans égaux aux surfaces courbes des conoïdes paraboliques, elliptiques & hyperboliques. Ces recherches & une multitude d'autres font l'objet de son *Traité De curvarum rectificatione & complanatione*, qui vit le jour en 1659, avec son *Traité sur la cycloïde*. Il donna en 1669, celui *De centro gravitatis*, qui semble contenir tout ce que la Géométrie peut dire sur ce sujet. Toutes les figures dont la considération avoit occupé jusqu'alors les Géomètres, & diverses autres y sont soumises à l'examen. Leur aire, leurs solides de circonvolution, leurs centres de gravité, & ceux de leurs segmens y sont déterminés. Chaque chapitre enfin renferme la substance d'un volume entier. Remarquons encore que *Wallis* s'y sert fort souvent d'expressions & de calculs, qui à la notation près, sont les mêmes que dans les méthodes modernes. C'est avec regret que nous nous voyons obligés de nous borner à une indication aussi légère des excellentes choses que contiennent ces différens ouvrages.

II.

Il est tout-à-fait glorieux pour *Wallis* que la plupart des découvertes analytiques, qui se firent vers ce temps, ne soient à quelques égards que des développemens des nombreuses vues qu'il avoit proposées dans son *Arithmétique des infinis*. Cet ouvrage donna d'abord lieu à la première rectification de courbe, qui ait été trouvée. *Wallis* avoit jeté les fondemens de cette découverte, en remarquant que si l'on ajoutoit le quarré de chaque différence des ordonnées consécutives d'une courbe, avec celui de l'intervalle commun entre ces ordonnées, &

Première rectification de courbe.

qu'on en prit la racine, il en naissoit une expression analogue à celle de l'ordonnée d'une autre courbe, dont l'aire avoit même rapport au rectangle de même base & même hauteur, que la longueur de la premiere courbe à une ligne droite donnée. Il s'étoit alors borné là, mais ce peu de paroles ne resta point sans fruit. Un jeune Géometre, nommé M. Guillaume *Neil*, réfléchissant davantage sur ce sujet, alla plus loin : il remarqua qu'afin que la seconde courbe que nous venons de décrire fût absolument quarrable, il falloit que les différences des ordonnées de la premiere fussent comme les ordonnées d'une parabole ordinaire ; & qu'alors la nouvelle courbe qui en résultoit étoit un tronc de parabole, d'où il résulroit que la premiere courbe étoit absolument rectifiable.

Cette découverte communiquée aux plus habiles Géometres de l'Angleterre, comme *Wren*, *Brouncker*, &c. les surprit beaucoup, & ils la confirmèrent à l'envi par de nouvelles démonstrations. Cependant aucun d'eux ne s'étoit apperçu de la nature de cette courbe remarquable. Il étoit juste que *Wallis*, qui avoit fait les premiers frais de la découverte, y eût une part plus marquée que les autres. Il reconnut que la courbe en question étoit une des paraboles cubiques, sçavoir celle où le cube de l'ordonnée est toujours proportionnel au quarré de l'abscisse. Peu de temps après, M. *Wren* découvrit la rectification de la cycloïde, mais par une méthode indépendante de celle de *Wallis*, qui ne s'y applique pas. Ainsi voilà deux courbes, l'une géométrique, l'autre mécanique, susceptibles de rectification absolue, quoiqu'un grand Géometre, le célèbre *Descartes*, n'eût pas osé penser qu'on en trouvât jamais aucune. C'étoit pour un Philosophe désespérer un peu trop vite des ressources de l'esprit humain.

On fit fort peu de temps après, dans le continent, la même découverte que *Neil* avoit faite en Angleterre. M. *Van-Heuraet* en fut l'Auteur, & alla même plus loin que les Géometres Anglois, car il déterminâ plusieurs autres paraboles absolument rectifiables. On peut voir dans le Livre II, art. VIII, la méthode de *Van-Heuraet*, aussi-bien que les raisons qui nous font croire qu'il n'étoit pas même informé de ce qui s'étoit passé peu auparavant en Angleterre.

La manière dont *Wallis* avoit envisagé la quadrature du cercle,

cercle, donna encore naissance à une découverte remarquable. Nous avons vu qu'en cherchant à interpoler dans une certaine progression un terme qui devoit lui donner l'aire du cercle, il avoit seulement trouvé une suite infinie de termes de plus en plus convergens vers la vraie valeur. Peu satisfait de ce résultat, & ne désespérant pas de quelque chose de mieux, il consulta Milord *Brouncker* (a), l'invitant à le sec- *De M. Broun-*
cker. conder de ses forces. Ce Seigneur, qui étoit doué d'un vrai génie pour la Géométrie, trouva effectivement quelque chose de plus parfait à certains égards que ce que *Wallis* avoit trouvé. C'est une sorte de suite, qui a la forme d'une fraction, mais d'une fraction dont le dénominateur est un entier plus une fraction, celle-ci de même, & ainsi à l'infini; ce qui lui a fait donner le nom de fraction continue. Suivant Milord *Brouncker*, le quarré étant 1, le cercle est égal à cette expression

$$\frac{1}{1 + \frac{1}{2 + \frac{9}{2 + \frac{25}{2 + \frac{49}{2 + \dots}}}}}$$

prolongée à l'infini. Mais lorsqu'on la terminera, on aura alternativement des limites par excès & par défaut. Au reste, Milord *Brouncker* observe que pour avoir une approximation plus juste en terminant la suite, il faut augmenter le dénominateur de la fraction où l'on s'arrête, de la racine du numérateur; on trouve par ce moyen, dès les septieme & huitieme termes, des limites plus resserrées que celles d'*Archimede*. *Wallis* en nous communiquant cette invention, nous a fait part de la maniere dont *Brouncker* y est parvenu (b).

La Géométrie est redevable à Milord *Brouncker* d'une autre

(a) Guillaume Brouncker, Vicomte de Castel-Lyons en Irlande, naquit vers l'an 1620. Il fut Chancelier de la Cour de la Reine, Garde de son Sceau, & dans les dernières années de sa vie un des Commisaires de la Tour. Lorsque la Société Royale prit naissance, il en fut établi le Pré-

dent, & il fut continué annuellement environ quinze ans. Il mourut en 1694.

(b) M. Euler a donné dans les *Mem. de Petersbourg* (ann. 1757) un excellent Mémoire sur cette sorte de fractions, qu'il applique à des usages particuliers.

invention remarquable. C'est la premiere suite infinie qui ait été donnée pour exprimer l'aire de l'hyperbole. Il en étoit en possession dès l'année 1657; car *Wallis* l'annonçoit dès-lors dans la dédicace d'un écrit contre *Meibomius*: mais distrait par d'autres occupations, *Brouncker* différa à la publier jusqu'en 1668, que *Mercator* ayant trouvé de son côté une suite semblable, & étant sur le point de mettre au jour sa *Logarithmo-technie*, lui arracha son secret. Il le dévoila dans les *Transact. Philos.* n°. 34. Voici cette suite, C étant le centre d'une hyperbole équilatere, & CA le quarré inserit entre ses asymptotes = 1, que BD soit égale à CB; Milord *Brouncker* montre que l'espace ABDEGA est égal à cette suite infinie de fractions décroissantes, $\frac{1}{1.2} + \frac{1}{3.4} + \frac{1}{5.6} + \frac{1}{7.8} + \frac{1}{9.10}$, &c. que

l'espace AGEF est $\frac{1}{2.3} + \frac{1}{4.5} + \frac{1}{6.7}$, &c. enfin que le segment

AGEA = $\frac{1}{2.3.4} + \frac{1}{4.5.6} + \frac{1}{6.7.8}$, &c. La maniere dont *Broun-*

cker démontre ceci, est trop simple pour la passer sous silence. Il commence par prendre le plus grand rectangle BE, inserit dans l'espace hyperbolique, il partage ensuite la base BD en deux également, & il calcule la valeur du rectangle 2. Il continue à partager de même chacune des deux moitiés BH, HD, en deux également, & chacune des portions BI, IK, &c. ce qui lui donne les rectangles 3, 4, 5, 6, 7, 8, &c.

Or l'on trouve facilement que le rectangle 1 est $\frac{1}{1.1} = \frac{1}{1.1}$; que le rectangle 2 est $\frac{1}{1.2}$, ou $\frac{1}{3.4}$; que les deux suivans 3, 4, sont respectivement $\frac{1}{5.6}$, $\frac{1}{7.8}$; que les quatre qui viennent après,

5, 6, 7, 8, sont $\frac{1}{9.10}$, $\frac{1}{11.12}$, $\frac{1}{13.14}$, $\frac{1}{15.16}$, &c. donc cette suite de fractions continuée à l'infini, épuîsera tous les rectangles inserits de la maniere qu'on vient de voir, & par conséquent fera l'aire de l'espace hyperbolique AEGDB. C'est en calculant de la même maniere les rectangles continuellement inserits dans l'espace AFEG, ou les triangles inserits dans le segment AEG, qu'il trouve les deux dernieres suites. On peut par le moyen de chacune d'elles calculer en plusieurs dé-

cimales la valeur de l'airé hyperbolique entre les asymptotes : *Brouncker* en donne des exemples, & trouve par cette méthode les logarithmes hyperboliques de 2 & de 10.

C'est enfin à l'*Arithmétique des infinis* de *Wallis*, que nous *De Mercator* devons à certains égards la découverte brillante par laquelle le Géomètre Nicolas *Mercator* (a) s'illustra quelques années après. Car ce fut en cherchant à appliquer à l'hyperbole les règles de cette Arithmétique, qu'il trouva une suite pour exprimer l'aire hyperbolique entre les asymptotes. Voici de quelle manière il y parvint.

Il suivoit de ce que *Wallis* avoit démontré dans l'ouvrage cité tant de fois, que si l'ordonnée d'une courbe étoit exprimée par une suite quelconque de puissances de l'abscisse, comme $1 + x + x^2 + x^3 + x^4$, &c. l'aire de cette courbe étoit $x + \frac{x^2}{2} + \frac{x^3}{3} + \frac{x^4}{4}$, &c. *Wallis* avoit aussi remarqué que prenant l'origine de l'abscisse sur l'asymptote, à une distance égale à *BC*, ou l'unité, de sorte que *Bd* fût $= x$, l'ordonnée étoit $\frac{1}{1+x}$; mais cette *Fig. 21.* expression ne tomboit point sous ses règles, & il avoit tenté en vain de l'y soumettre (b).

Ce fût *Mercator* qui en vint à bout : il eut l'idée heureuse, & néanmoins fort simple, de diviser, par la méthode usitée, 1 par $1+x$, & il trouva, au lieu d'un quotient fini, cette suite infinie $1 - x + x^2 - x^3 + x^4$, &c. La vérité de cette expression, & son identité avec la première, est facile à montrer lorsque x est moindre que l'unité : car alors la suite dont nous parlons est la différence des deux progressions géométriques décroissantes

(a) Nicolas Mercator (en Allemand Hauffmann), étoit du Duché de Holstein. Il vint s'établir vers l'an 1660 en Angleterre : il y demeura le reste de sa vie, & il fut un des premiers membres de la Société Royale. Nous ignorons les dates de sa naissance & de sa mort. On a de lui divers ouvrages, dont les principaux sont les suivans. *Hypoth. Astron. nova*. Lond. 1664. in-fol. On a parlé de cette hypothèse à la fin du Livre IV. *Logarithmotechnia*, &c. Ibid. 1668. in-4°. *Institus. Astron.* Ibid. 1678. in-8°. Nous sommes fâchés, pour l'honneur de cet habile Mathématicien, qu'on ait trouvé après sa mort, parmi ses

papiers, un Traité d'Astrologie Judiciaire. Voyez le *Supplément de Bayle*, par M. de la Chaussepied.

(b) On lit dans le *Supplément de Bayle*, à l'article de Newton, une remarque où l'on revendique à *Wallis* l'invention de *Mercator*, sur ce que, dit-on, *Wallis* avoit déjà montré dans son *Opus Arithm.* imprimé en 1657, le développement de l'expression $1 : (1+x)$. Mais nous pouvons assurer que l'Auteur de cette remarque, qui paroît être le Chevalier Jones, a mal vu, & qu'on ne trouve rien de semblable dans l'ouvrage cité, du moins de l'édition de 1657.

$1 + x^2 - x^4 + x^6$, &c. & $x + x^3 + x^5 + x^7$, &c. qui étant sommées par la méthode ordinaire, & soustraites l'une de l'autre, donnent précisément $\frac{1}{1+x}$. La suite $x - \frac{x^2}{2} + \frac{x^3}{3} - \frac{x^4}{4}$, &c. sera donc égale, comme on l'a vu plus haut, à l'aire hyperbolique entre les asymptotes, répondante à l'abscisse x . Que si l'on suppose au contraire x négatif, c'est-à-dire, pris de B en D, la suite précédente sera $x + \frac{x^2}{2} + \frac{x^3}{3} + \frac{x^4}{4}$, &c. *Mercator* publia sa découverte dans sa *Logarithmotechnia*, qui parut vers la fin de 1668. Il donna ce titre à son ouvrage, parce qu'il y applique principalement sa suite à la construction des logarithmes qui dépendent, comme on l'a dit tant de fois, de la quadrature de l'aire hyperbolique entre les asymptotes.

L'invention de *Mercator* fournit en effet un moyen commode de calculer les aires hyperboliques, tant que x est moindre que l'unité. Car supposons que x soit $\frac{1}{7}$, alors la suite en question se transforme en celle-ci $\frac{1}{7} - \frac{1}{2 \cdot 7^2} + \frac{1}{3 \cdot 7^3} - \frac{1}{4 \cdot 7^4}$, &c. dont les termes décroissent rapidement, de telle sorte qu'ils arriveront bientôt à un degré de petitesse qui les rendra de nulle considération. Il suffira donc d'en additionner un certain nombre, ce que l'on fera commodément par le moyen des fractions décimales dont nous supposons la doctrine connue au lecteur. Ainsi l'on trouvera par la suite ci-dessus, que le logarithme hyperbolique de $\frac{6}{7}$, est 0,1823215. On trouvera de même ceux de tous les nombres pareils qui excèdent peu l'unité, & par leur combinaison mutuelle on tirera ceux de la plupart des nombres entiers (a).

On a dit qu'il falloit supposer dans la suite ci-dessus x moindre que l'unité. En effet, à mesure que x approche davantage

(a) Car, par exemple, ayant le logarithme de $\frac{2}{3}$, & celui de $\frac{1}{3}$, on aura celui de 2, en ajoutant à celui de $\frac{2}{3}$ le double de celui de $\frac{1}{3}$, ou celui de $\frac{2}{3}$. Car $\frac{2}{3} \times \frac{2}{3} = 2$. Maintenant ayant le logarithme de 2, & celui de $\frac{1}{2}$, on aura facilement celui de 10; car $\frac{1}{2} \times 8$, ou $\frac{1}{2} \times 2^3 = 10$: ainsi il faudra au logarithme de $\frac{1}{2}$, ajouter le triple de celui de

2. Avec le logarithme de $\frac{2}{3}$, & celui de $\frac{1}{3}$, ou le double de celui de $\frac{1}{3}$, on aura celui de 3, car $\frac{2}{3} \times \frac{2}{3} = 3$. En ajoutant ceux de 10 & de $\frac{1}{10}$, on a celui de 11. Il est facile de concevoir par le moyen de ces exemples, comment on peut calculer les logarithmes des nombres entiers par le moyen de ceux des fractions peu différentes de l'unité.

de cette valeur, le calcul de la suite est plus laborieux, parce qu'elle converge plus lentement, c'est-à-dire, que ses termes décroissent moins rapidement. L'inconvénient est encore plus grand, si x surpasse l'unité; car alors les termes de la suite, au lieu d'être décroissans, vont en croissant de plus en plus, ce qui la rend inutile. Mais il y a à cela divers remèdes, entr'autres celui-ci: par exemple, si Ad est supposé 17, & qu'on ait déjà le logarithme de 2, & par conséquent ceux de 4, de 8, de 16, il n'y a qu'à diviser 17 par 16, ce qui donnera $\frac{17}{16}$, ou $1\frac{1}{16}$. Alors en faisant $x = \frac{17}{16}$, on aura, par la suite ci-dessus, le logarithme de $1\frac{1}{16}$, ou $\frac{17}{16}$; à quoi si l'on ajoute le log. de 16, qui est quadruple de celui de 2, on aura celui de 17. Telle est la manière dont on pourra parvenir à trouver les log. des nombres premiers, pourvu qu'on ait ceux des 10 premiers de la suite naturelle.

Il faut remarquer que les logarithmes qu'on trouve par cette méthode, ne sont pas ceux des Tables ordinaires. On les nomme par cette raison *hyperboliques*; mais ils sont aux *Tabulaires*, c'est-à-dire, à ceux des Tables ordinaires, dans un rapport constant, sçavoir celui de 2. 3025850 à 1. 0000000. Cela vient de ce que dans la construction de logarithmes ordinaires, on a supposé d'abord, que celui de 10 étoit 1. 0000000; mais par le calcul fondé sur la méthode ci-dessus, on le trouve de 2. 3025850. Les logarithmes appelés hyperboliques, sont ceux qui résultent du calcul des aires de l'hyperbole équilatère entre les asymptotes: les tabulaires représentent les aires d'une hyperbole dont les asymptotes font entr'elles un angle de 54° & $16'$. Mais tout comme les aires de ces deux hyperboles sur mêmes abscisses sont entr'elles dans un rapport constant, qui est celui de leur plus grand parallélogramme inscrit dans les asymptotes, de même les logarithmes hyperboliques & tabulaires sont dans un rapport constant, sçavoir de 2. 3025850 à 1. 0000000, ou de 1. 0000000 à 0. 4342944: ainsi l'on réduira facilement les uns aux autres; les hyperboliques aux tabulaires, en divisant les premiers par 2. 3025850, ou au contraire les tabulaires aux hyperboliques, en multipliant ceux-là par 2. 3025850, ou les divisant par 0. 4342944.

III.

Du D. Barrow, & de sa méthode des tangentes.

Parmi les Géomètres contemporains de *Wallis*, & un peu antérieurs à *Newton*, qui ont principalement contribué à l'avancement de la Géométrie, on doit une place au D. *Barrow* (a). Ce Mathématicien célèbre, publia en 1669, ses *Leçons Géométriques*, ouvrage rempli de recherches profondes sur la dimension & les propriétés des figures curvilignes. Nous nous en tiendrons à cet éloge; car nous ne pourrions, sans tomber dans des détails prolixes, donner une idée plus développée de ce Livre sçavant. Il ne falloit rien moins que les nouveaux calculs pour effacer tant d'inventions excellentes. Nous nous arrêterons seulement à une, sçavoir sa méthode des tangentes, à cause de sa liaison avec le calcul différentiel ou des fluxions.

Il faut se rappeler ici ce qu'on a dit sur la méthode de *Fermat*; car celle de *Barrow* n'est que cette méthode simplifiée. Le Géomètre Anglois considère le petit triangle formé par la différence des deux ordonnées infiniment proches, leur distance & le côté infiniment petit de la courbe. Ce triangle est semblable à celui qui se forme par l'ordonnée, la tangente & la soutangente. Il cherche donc par l'équation de la courbe le rapport qu'ont ensemble ces deux côtés *ba*, *aB* du triangle *AbA*, lorsque la différence des ordonnées est infiniment petite (b); ensuite il

(a) Barrow, (Isaac) naquit à Londres, vers l'an 1630. Il promettoit peu dans sa jeunesse: mais lorsqu'il fut parvenu à un âge un peu plus mûr, son génie se développa, & il fit des progrès rapides dans presque toutes les connoissances. En 1660 il fut nommé à une Chaire de Grec à Cambridge; il la quitta peu après pour une de Mathématiques au Collège de Gresham, & enfin en 1668, il revint occuper à Cambridge celle de Géométrie, qu'on nomme Lucasienne, parce qu'elle est de la fondation de M. Lucas. Ce fut alors qu'il dicta ses excellentes *Leçons Optiques & Géométriques*, qui furent imprimées en 1669. Cette année le D. Barrow se démit de sa place en faveur de *Newton*, & dans la vue de se livrer principalement à la Théologie.

Il mourut en 1678 à Cambridge, Recteur du Collège de la Trinité. Outre ses *Leç. Optica & Geometrica*, on a de lui divers autres ouvrages Mathématiques, que voici. *Nota in Eucl. Elem. Cant.* 1655. in-4°. *Euclidis data succinctè dem.* Ibid. 1659. in-4°. *Arch. opera, Apoll. Conica, ac Theod. Spherica, methodo novâ illustrata.* 1675. Lond. in-4°. *Leç. Math. Cant.* 1684. in-8°. Le célèbre Tillotson publia en 1683, ses *Œuvres Théologiques, Morales & Poétiques*: on peut juger de leur mérite par celui de l'éditeur.

(b) Par exemple, si l'équation est $yy = px$, en supposant x devenir $x + e$, & l'ordonnée en même temps $y + a$, on a cette autre équation $yy + 2ay + aa = px + pe$. Otons de part & d'autre les

fait comme ab est à bA , ainsi l'ordonnée à la soutangente cherchée. Cette règle, si peu différente de celle de *Fermat*, ne diffère, comme il est aisé de le voir, de celle du calcul différentiel, que par la notation. Ce que *Barrow* nomme e , a , on le nomme dans le calcul différentiel dx , dy , les co-ordonnées étant x & y . Il y a aussi une grande ressemblance entre la manière dont on prend la différentielle, ou la fluxion d'une grandeur, & celle qu'emploie *Barrow* pour trouver le rapport des lettres e , a . Il ne lui étoit même pas impossible d'appliquer sa méthode aux expressions irrationnelles, de sorte qu'il toucha de fort près au calcul différentiel, & qu'il n'est guère besoin de recourir ailleurs qu'à ses ouvrages pour y trouver l'origine de ce calcul.

Fig. 26.

I V.

Tel étoit l'état de la Géométrie & de l'Analyse lorsque parut *M. Newton*. Cet homme immortel à tant de titres, naquit le 25 Décembre 1642 (vieux style), à Woolstrop, dans la Province de Lincoln, d'une famille noble qui possédoit depuis deux siècles la Seigneurie de ce nom, & qui étoit originaire de New-Town, ville de la Province de Lancastre. Il fit ses premières études dans le College de Grantham, où il fut envoyé à l'âge de douze ans. Lorsqu'elles furent finies, sa mère crut devoir le rappeler dans la maison paternelle, afin qu'il commençât à veiller à ses affaires; mais *Newton* ne rapporta de l'Université qu'un esprit si éloigné de ce genre d'occupations, & si porté à l'étude, qu'il fallut l'y renvoyer afin qu'il pût y suivre son goût. Ce fut alors qu'il commença à étudier les Mathématiques. Un génie si sublime ne devoit pas suivre la route ordinaire; *Newton* ne fit, dit-on, que jeter les yeux sur les Elémens d'Euclide; il passa sur le champ à des Livres de Géométrie sublime, comme la *Géométrie de Descartes*, & l'*Arithmétique des infinis* de *Wallis*. En lisant ces ouvrages, il ne se bornoit pas à les entendre, mais portant déjà

De M. Newton & de ses premières découvertes.

quantités yy & px , qui sont égales, restera $2ay + aa = pe$, ou parce que aa est infiniment petit, $2ay = pe$. Donc $a :$
 $e :: p : 2y :: p : 2\sqrt{p}x$. Mais a est à e ,

comme l'ordonnée à la soutangente; donc
 $a : e$, ou $p : 2\sqrt{px} :: \sqrt{px} : 2x$, par conséquent la soutangente cherchée est égale à $2x$.

ses vues au-delà de celles de l'Auteur, il faisoit dès-lors comme par occasion une ample moisson de découvertes. C'est ainsi que s'offrirent à lui ses premières inventions analytiques, comme on le verra dans le récit que nous en ferons.

Le mérite de M. *Newton* ne tarda pas à se faire jour. Le D. *Barrow*, si bon juge en ses matieres, le connut, l'admira, & quittant sa place de Professeur à Cambridge, la lui procura. Il n'avoit encore que vingt-sept ans, mais il étoit déjà en possession, & même depuis quelques années, de deux de ses plus belles découvertes, sa théorie de la lumière, & son calcul des fluxions. Il commença alors à dévoiler la première, dans ses *Leçons Optiques*, ouvrage sublime, soit par les recherches d'Optique & de Géométrie mixte, qui y sont répandues, soit par cette nouvelle théorie qui en est l'objet principal. Il mettoit en ordre dans le même temps son *Traité intitulé Méthode des Fluxions*, se proposant de le publier incessamment avec le précédent. Mais les objections précipitées qui lui vinrent de divers côtés contre ses découvertes Optiques, si-tôt qu'il en eut publié le précis dans les *Transactions*, le détournèrent de son dessein. Plus flatté de la tranquillité que de la gloire, il les supprima l'un & l'autre. Des découvertes sans nombre, & divers écrits sont l'ouvrage de ce temps où il professoit les Mathématiques à Cambridge, entre autres ses *Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*, ce Livre immortel qui fera à jamais l'admiration de tous les siècles éclairés. On en rendra ailleurs un compte si étendu, que pour ne point nous répéter inutilement, nous nous bornerons ici à cet éloge, encore trop foible expression de l'estime dûe à cette sublime production de l'esprit humain.

Un mérite tel que celui de M. *Newton*, étoit digne d'un autre théâtre que celui où nous l'avons vu jusqu'ici. On le sentit en 1696. Milord *Montague*, Comte d'Halifax, lui procura la place de Directeur des Monnoyes de Londres. *Newton* la remplit en homme de génie, & fit dans certaines circonstances difficiles, des opérations également sçavantes & utiles. En 1705, il fut créé Chevalier par la Reine Anne. Cette Princesse ne se borna pas à cette faveur: elle lui fit souvent l'honneur de s'entretenir avec lui sur les matieres les plus

plus sçavantes, & on l'entendit plus d'une fois se féliciter d'avoir eu un si grand homme pour son contemporain & son sujet.

M. *Newton* jouit d'une santé heureuse jusqu'à près de 80 ans : elle commença alors à s'affoiblir, & au commencement de 1727 il fut attaqué de la pierre. Il montra dans cette circonstance autant de fermeté qu'il avoit déployé de sagacité durant le cours de sa vie. Au milieu des cruels accès qui terminèrent ses jours, on ne le vit jamais proférer une plainte, & si les gouttes d'eau qui couloient le long de son front, n'eussent été des marques de la violente douleur qu'il éprouvoit intérieurement, on l'eût cru dans un état tranquille. Il mourut enfin le 20 Mars 1727 (v. st.), âgé de 84 ans & trois mois. La Grande-Bretagne crut devoir montrer qu'elle étoit sensible à l'honneur d'avoir produit un homme si supérieur. Son corps fût transféré à l'Abbaye de Westminster, & déposé sur un lit de parade. Il fut conduit delà au lieu destiné pour sa sépulture, avec une suite nombreuse des plus grands Seigneurs. Le grand Chancelier d'Angleterre, les Ducs de Montrose & de Roxbury, les Comtes de Pembroke, de Suffex & de Maclesfield, se firent un honneur de porter le drap mortuaire. Sa famille lui a depuis élevé un monument où l'on lit cette Epitaphe.

H. S. E. *ISAACUS NEWTONUS*, *eques auratus*, *qui animi vi propè divinâ, planetarum motus, figurâs, cometarum semitas, Oceanique æstus, suâ Mathefi lucem præferente, primus demonstravit. Radiorum lucis dissimilitudines, colorumque inde nascensium proprietates, quas nemo antè suspicatus erat, pervestigavit. Naturæ, Antiquitatis, S. Script. sedulus, sagax, fidus, interpres, Dei O. M. Majestatem Philosophiâ aperuit, Evangelii simplicitatem moribus expressit. Sibi graulentur mortales tale tantumque extitisse humani generis decus.*

Natus XXV. Decemb. A. D. MDCXLII; obiit Martii XX. MDCCXXVI. (a)

Les ouvrages de M. *Newton* sont en grand nombre : les voici sommairement rassemblés par ordre des dates de leur impression. Nous passons légèrement sur les notes dont il enrichit l'édition de la *Géographie de Varenius*, donnée en 1672,

(a) C'est-à-dire 1727, parce qu'en Angleterre l'année ne commence qu'à Pâques.

pour nous arrêter à ses *Principes de la Philosophie Naturelle*. Ce sublime Livre parut en 1687 (a), & a eu depuis diverses éditions. Il a été sçavamment commenté par les PP. *Jaquier* & le *Sueur*, Religieux Minimes, & profonds Géomètres (b); & il doit dans peu en paroître une traduction Française, avec un Commentaire sur les endroits les plus importants; ouvrage de Madame la Marquise du Châtelet, auquel a présidé M. *Clairault*, qui en a fourni les matériaux conjointement avec plusieurs autres célèbres Géomètres. M. *Newton* publia en 1704, son *Optique* (c), avec les deux Traités Latins, *De Quadraturâ curvarum*, & *Enumeratio curvarum tertii ordinis*, réimprimés depuis en 1711, avec deux autres écrits Latins de M. *Newton*; sçavoir son *Analysis per æquat. numero terminorum infinitas*, & sa *Methodus differentialis*. Les deux premiers de ces Traités ont été commentés, l'un par M. *Steward*, l'autre par le célèbre Géomètre M. *Sirling* (d). Nous revenons pour quelques momens sur nos pas, afin de ne pas oublier l'*Arithmetica universalis*, qui parut en 1707; nous en avons donné ailleurs l'idée convenable, & nous y renvoyons. Après la mort de M. *Newton*, ont encore paru divers ouvrages qu'il n'avoit pas eu le temps, ou qu'il avoit négligé de publier: telles sont ses *Leçons Optiques*, ouvrage en grande partie différent de son *Optique*, en 1718; son Livre de *Systemate Mundi*, en 1731; sa *Méthode des Fluxions & des suites infinies*, publiée en Anglois en 1736, & dont nous avons une traduction Française donnée en 1740, par M. de *Buffon*. Nous ne devons pas omettre sa *Chronologie des anciens Royaumes corrigée*, ouvrage aussi posthume, qui parut en 1738, & dont l'abrégé avoit déjà été furtivement publié à Paris en 1725. Si le système chronologique que tâche d'y établir M. *Newton*, n'est pas vrai, il est du moins séduisant, & il prouve la profonde érudition que son Auteur joignoit à ses connoissances Mathématiques. Nous glissons légèrement sur ses *Observations concernant les*

(a) *Canabrig.* in 4°. 1687. *Ibid.* 1713, & *Amstel.* 1714. *Lond.* 1726. Il y en a une traduction Angloise enrichie de notes par M. *Machin*, qui parut en 2. vol. in-8°. 1744.

(b) *Phil. Nat. principia Math. perpetuis Comm. illustrata.* *Genev.* 1742. 3. vol. in-4°.

(c) *Angl. Lond.* in-4°. *Ibid.* 1717 & 1721. in-8°. *Latini.* *Lond.* 1706, 1719. in-4°. En François, *Amsterd.* 1720, & *Paris* 1722. in-8°.

(d) *Illustratio tract. D. Newtoni, de enumeratione curvarum tertii ordinis.* *Oxon.* 1717.

prophéties de Daniel & l'Apocalypse. Ailleurs qu'à Genève & à Londres, on eût cru l'honneur de M. *Newton* intéressé à ce que ces observations ne vissent pas le jour. Tous ces écrits enfin, à l'exception des *Principes*, de l'*Arithmétique universelle*, & de l'*Optique*, ont été rassemblés sous le titre d'*Opuscula*, & publiés à Genève en trois volumes in-4°. On y trouve aussi quantité de pièces extraites des *Transactions*, du *Commercium Epistolicum*, & d'autres ouvrages. L'énumération en seroit trop longue; nous préférons de passer à l'exposition des découvertes analytiques de M. *Newton*.

Les idées de *Wallis* sur les interpolations, furent l'occasion des premières découvertes de *Newton*. Lorsqu'il commença à se jeter dans la carrière des Mathématiques, ce qui fut vers la fin de l'année 1663, un des premiers Livres qu'il lut, fut l'*Arithmétique des infinis*, dont nous avons si souvent parlé. On doit se ressouvenir que *Wallis* y montrait la manière de quarrer toutes les courbes dont (x étant l'abscisse),

l'ordonnée étoit exprimée par $1 - x^m$, tant que m étoit un nombre entier positif ou zero; & qu'en supposant m successivement 0, 1, 2, 3, &c. les aires qui répondoient à l'abscisse x , étoient respectivement x , $x - \frac{1}{2}x^2$, $x - \frac{2}{3}x^2 + \frac{1}{4}x^3$, $x - x^2 + \frac{1}{2}x^3 - \frac{1}{4}x^4$, &c. Ainsi, disoit-il, tout comme l'expofant de $1 - x^{\frac{1}{2}}$, qui est l'expression de l'ordonnée du cercle, est le terme moyen entre 0 & 1, de même dans la suite x , $x - \frac{1}{2}x^2$, &c. la valeur de l'aire circulaire répondante à l'abscisse x , est le terme moyen entre les deux premiers x , $x - \frac{1}{2}x^2$. Mais *Wallis* ne put parvenir à trouver ce terme; cette découverte étoit réservée à un des premiers efforts de M. *Newton*. Nous allons faire d'après lui-même l'histoire de ses méditations sur ce sujet (a).

Pour rendre sensible ce que nous avons à dire ici, il nous faut exposer d'une manière plus distincte la suite des expressions entre les deux premières desquelles il faut en interpoler une autre. Nous les réduirons pour cet effet en une espèce de Table qui comprendra les quatre ou cinq premières. Ce sont

(a) *Comm. Epist. de Analyfi promotâ*, p. 67. *Newtoni Opuscula*. T. 1, p. 328.

$$x -$$

$$x - \frac{1}{3} x^3.$$

$$x - \frac{1}{3} x^3 + \frac{1}{5} x^5.$$

$$x - \frac{1}{3} x^3 + \frac{1}{5} x^5 - \frac{1}{7} x^7.$$

$$x - \frac{1}{3} x^3 + \frac{1}{5} x^5 - \frac{1}{7} x^7 + \frac{1}{9} x^9.$$

Considérons maintenant cette Table, & nous y remarquerons, 1°. Que tous les premiers termes sont x . 2°. Que les signes sont alternativement positifs & négatifs. 3°. Que les puissances de x y croissent par degrés impairs. Ce doivent donc être là des conditions communes à l'expression cherchée, & aux précédentes; & comme il est facile de s'y conformer, il n'y a plus que les coefficients qui fassent de la difficulté. Pour cela, remarquons encore avec *M. Newton*, que le dénominateur de chaque fraction qui forme le coefficient de chaque terme, est l'exposant même de la puissance de x dans ce terme. À l'égard des numérateurs dans la seconde colonne, on remarque qu'ils croissent par des différences égales; dans la troisième ce sont les nombres triangulaires 1, 3, 6, &c. Dans la quatrième les nombres pyramidaux 1, 4, 10, &c.

Ce fut sans doute par cette considération que *M. Newton* parvint à démêler que m étant l'exposant de $1 - xx$, la suite de ces numérateurs étoit en général 1, m , $\frac{m \cdot m - 1}{1 \cdot 2}$, $\frac{m \cdot m - 1 \cdot m - 2}{1 \cdot 2 \cdot 3}$, &c.

En effet, m , exprimant un nombre entier quelconque, $\frac{m \cdot m - 1}{1 \cdot 2}$ est l'expression générale de la suite de nombres triangulaires, $\frac{m \cdot m - 1 \cdot m - 2}{1 \cdot 2 \cdot 3}$, est celle des nombres pyramidaux, &c.

Il est aisé d'en faire l'épreuve sur les termes connus; puis donc que ces expressions sont vraies à l'égard de m , tant qu'il est un nombre entier, elles le seront de même si m est un nombre rompu, par exemple $\frac{1}{2}$ dans le cas présent. Ainsi les numérateurs cherchés pour le terme moyen, entre le premier & le second de la suite ci-dessus, sont $1, \frac{1}{2}, \frac{-1}{8}, \frac{1}{16}, \frac{-5}{128}$, qui multipliant respectivement les termes que nous avons vu devoir être $x, \frac{-x^3}{3}, \frac{+x^5}{5}, \frac{-x^7}{7}, \frac{+x^9}{9}$, &c. donnent pour la suite cher-

chée, $x - \frac{1}{2}x^3 - \frac{1}{8}x^5 - \frac{1}{16}x^7 - \frac{1}{128}x^9$, &c. C'est-là la valeur de l'aire du segment circulaire répondant à l'abscisse x , prise à commencer du centre. *M. Newton* s'aperçut bientôt après qu'il y avoit une manière plus simple de trouver la même suite; c'est d'extraire par la méthode ordinaire la racine de $1 - xx$, & de continuer l'opération jusqu'à ce qu'on ait un assez grand nombre de termes pour appercevoir la loi de la progression. On trouve par cette voie que $\sqrt{1 - xx}$, est $x - \frac{xx}{2} - \frac{x^4}{8} - \frac{x^6}{16} - \frac{1}{128}x^8$, &c. ce qui étant traité suivant les règles de l'Arithmétique des infinis, donne la même suite que ci-dessus.

Cette découverte mit *Newton* en possession d'une autre non moins intéressante, & qui auroit dû naturellement précéder celle qu'on vient de voir, si le génie inventeur suivoit toujours le chemin le plus facile. C'est le développement de la puissance $1 - xx^m$ (m étant un nombre quelconque) en expression rationnelle. Il remarqua qu'il n'y avoit qu'à omettre dans la formule précédente les dénominateurs 3. 5. 7. & abaisser chaque puissance d'une unité, &c. Ainsi $1 \pm xx^m$. n'est autre chose que $1 \pm mx + \frac{m \cdot m-1}{1 \cdot 2}x^3 \pm \frac{m \cdot m-1 \cdot m-2}{1 \cdot 2 \cdot 3}x^5$, &c; ce qui donne aussi l'expression générale de $a \pm b^m$; car $a \pm b^m = a^m \times (1 \pm \frac{b}{a})^m$. Mais $(1 \pm \frac{b}{a})^m$ est $1 \pm m \cdot \frac{b}{a} + \frac{m \cdot m-1}{1 \cdot 2} \cdot \frac{b^2}{a^2} \pm \frac{m \cdot m-1 \cdot m-2}{1 \cdot 2 \cdot 3} \cdot \frac{b^3}{a^3}$; on a donc, en multipliant tout cela par a^m , on a, dis-je, $(a \pm b)^m = a^m \pm m \cdot a^{m-1} b + \frac{m \cdot m-1}{1 \cdot 2} \cdot a^{m-2} b^2$, &c. Ce peu de termes suffit pour montrer la loi de la progression. Elle se terminera si m est un nombre entier & positif; car alors il arrivera que m moins un nombre de la progression naturelle, deviendra zero, ce qui rendra nul ce terme, aussi-bien que chacun des suivans. Si m est négatif ou un nombre rompu, cette suite aura un nombre infini de termes. C'est-là la fameuse règle nommée

communément le binôme de *Newton*, règle d'un usage infini dans l'analyse ordinaire, pour l'extraction approchée & expéditive des racines, de même que dans le calcul intégral.

M. *Newton* étoit déjà parvenu à ces découvertes & à diverses autres, plusieurs années avant que *Mercator* publiât sa *Logarithmotechnie*, qui ne comprend qu'un cas particulier de la théorie ci-dessus. Mais par un excès de modestie & d'indifférence pour ces fruits de son génie, il ne se pressoit point de se faire connoître en les mettant au jour. Sur ces entrefaites parut l'ouvrage de *Mercator* : c'eût été pour tout autre, un motif puissant de se hâter de prendre part à la gloire attachée à ces découvertes brillantes ; mais bien au contraire, cela ne servit qu'à confirmer *Newton* dans sa résolution. Il pensa que *Mercator* ayant trouvé la suite pour l'hyperbole, comme on l'a dit, il ne tarderoit pas d'étendre sa méthode au cercle & aux autres courbes, ou que si *Mercator* ne le faisoit pas, certe invention n'échapperoit pas à d'autres. En effet, il est surprenant que *Mercator* ayant résolu par la division ordinaire l'expression $1 : 1 \pm x$ en une suite infinie, n'ait pas eu l'idée de tenter l'extraction

de racine sur celle-ci $\sqrt{1 \pm xx}$. M. *Newton* enfin ne se croyoit pas encore d'un âge assez mûr pour oser rien mettre au grand jour (a), rare exemple de modestie, & qui mérite bien d'être mis en contraste avec la confiance de ces Ecrivains que nous voyons si souvent écrire sur des matieres avant que de les avoir étudiées.

M. *Newton* vint alors à être connu du D. *Barrow*. Ce sçavant Géometre sentit aussi-tôt tout le prix de cet homme extraordinaire, il l'exhorta à ne pas enfouir davantage tant de trésors, & il le détermina à lui permettre d'envoyer à un de ses amis de Londres, un écrit qui étoit le précis sommaire de quelques-unes de ces découvertes. Cet écrit est celui qui a paru depuis sous le titre de *Analysis per æquationes numero terminorum infinitas*. Outre l'extraction des racines de toutes les équations, & la méthode de réduire les expressions fractionnaires ou irrationnelles en suite infinie, il contient l'application de toutes ces inventions à la quadrature, & à la rectification des courbes, avec diverses suites pour le cercle & l'hyper-

(a) *New. Epist. post. comm. Epist.*

bole. On y trouve aussi la méthode du retour des suites, c'est-à-dire, la manière de dégager l'indéterminée qui entre dans tous les termes d'une suite, & d'en trouver la valeur par une autre, qui ne contient que des quantités connues, ou bien la manière de revenir à l'abscisse ou à l'ordonnée, ayant une suite qui exprime l'aire, ou l'arc par cette abscisse, ou cette ordonnée. *Newton* ne s'y borne pas aux courbes géométriques: il donne quelques exemples de quadratures de courbes mécaniques. Il y parle d'une méthode des tangentes, dont il étoit en possession; méthode qui n'étoit point arrêtée par les irrationalités, & qui s'appliquoit aussi-bien aux courbes mécaniques qu'aux géométriques. On y voit enfin le principe des *Fluxions* & des *Fluentes* assez clairement expliqué & démontré, de sorte qu'il est incontestable que *Newton* étoit dès-lors en possession de cet admirable calcul. Car les éditeurs de cet écrit, dans le *Comm. Epistolicum*, nous attestent qu'il a été fidèlement publié d'après la copie que *Collins* en avoit tirée sur le manuscrit envoyé par *Barrow*. Ce qui n'est présenté que sommairement & avec une précision extrême dans cet écrit, *Newton* sollicité par *Barrow*, travailla bientôt après à l'étendre davantage; ce qui donna lieu à l'ouvrage intitulé *Methodus Fluxionum, & Serierum infinitarum*. Il étoit prêt à le faire imprimer en 1671, à la suite de l'Algebre d'un certain *Kinckuysen*, qu'il avoit enrichie de ses notes. Ce projet n'eût pas lieu, à cause d'un incendie qui consuma une partie de ses papiers, & entr'autres ce Traité, à la suite duquel il vouloit mettre le sien. Il fut ensuite sur le point de le publier avec ses *Leçons Optiques*; mais à la vue des chicanes qu'il commença à essuyer à l'occasion de ses découvertes sur la lumière, il prit le parti de les supprimer l'un & l'autre: ce sont-là les causes pour lesquelles cet excellent Traité a été si long-temps enseveli dans l'oubli par son Auteur, au grand détriment de la Géométrie.

V.

Nous ne devons pas différer davantage à donner une idée distincte du principe sur lequel est établie la méthode dont nous parlons. Car quoique pour l'effet elle soit la même que celle du calcul différentiel, la manière dont *M. Newton* envi-

Idee du principe des fluxions & de leur application.

sage la sienne est bien plus lumineuse. Il y a plus, cette manière a l'avantage de prévenir toutes les difficultés qu'on a élevées contre le calcul de *Leibnitz*, du moins en ce qui concerne les secondes différences. Ces difficultés ne sont, il est vrai, que des chicanes, mais c'est toujours un mérite que de présenter les choses sous un point de vue si lumineux, que la chicane même ne puisse trouver à s'y attacher.

La méthode Newtonienne des fluxions & des fluentes, est fondée sur les notions évidentes du mouvement. Lorsqu'un corps se meut uniformément, la vitesse qu'il a, à chaque instant, est la même; mais il en est autrement d'un corps qui se meut d'un mouvement accéléré, qui tombe, par exemple, en vertu de sa pesanteur. Ce corps a une vitesse différente à chaque instant, & cette vitesse est celle avec laquelle il continueroit de se mouvoir, si la pesanteur ou la force qui l'accélère cessait d'exercer sur lui son action. Il en est de même du mouvement retardé; la vitesse à chaque point de l'espace parcouru par un mouvement semblable, est celle avec laquelle le corps continueroit à se mouvoir, si la cause retardatrice cessait d'agir. La vitesse d'un corps mu d'un mouvement, soit accéléré, soit retardé, pourroit être mesurée par l'espace que ce corps parcourroit dans un certain temps donné, son mouvement cessant d'être altéré par l'action de la cause qu'on a dit ci-dessus.

Ceci s'applique avec une clarté lumineuse à la théorie des fluxions. Toute ligne courbe peut être conçue décrite par deux mouvemens: l'un est celui de l'ordonnée transportée parallèlement à elle-même le long de l'abscisse, l'autre celui d'un point qui parcourt l'ordonnée en s'éloignant de l'axe ou de l'extrémité de cette ordonnée. On suppose pour simplifier les idées, que le premier est uniforme; mais le second est varié, sinon la courbe dégénéreroit en une ligne droite, comme il est aisé de voir. S'il est accéléré, cette courbe sera convexe vers son axe, & ce sera le contraire s'il est retardé. Mais à chaque point où est parvenu le mobile C, la vitesse avec laquelle il flue ou se meut le long de BC, ce que *M. Newton* appelle la fluxion de l'ordonnée, sera exprimée non par l'espace Ee, qu'il parcourra dans le temps, pendant lequel l'ordonnée parcourra Bb, mais par l'espace Ee, qu'il parcourroit

Fig. 87.

parcourroit avec la vitesse acquise au point C, conservée sans augmentation ni diminution. Car ce point décrivant ne parvient en *c* qu'en vertu de l'accélération ou de la retardation qu'il éprouve durant le temps que l'ordonnée met à parcourir B*b*, puisque s'il n'eût pas été accéléré ou retardé, l'espace qu'il eût parcouru eût été la ligne E*e*, interceptée entre la parallèle CE & la tangente au point C.

Ce que nous venons de dire montre déjà le principe de la règle des tangentes dans ce calcul. Sans faire aucune supposition dure, comme celle-ci, que les parties infiniment petites de courbe sont des lignes droites, & que les tangentes sont leurs prolongations, on peut prendre l'intervalle entre deux ordonnées quelconques B C, *b c*, si grand qu'on voudra; & si F C est tangente au point C, & C E parallèle à l'axe, C E sera la fluxion de l'abscisse, & E *e* la fluxion correspondante de l'ordonnée, de sorte qu'il est évident que la fluxion de l'ordonnée est à celle de l'abscisse, comme l'ordonnée à la soutangente. On verra ensuite comment, par l'expression analytique de la courbe, on trouve le rapport de ces deux fluxions. De même c'est la ligne C*e* qui est la fluxion de la ligne courbe A C; ainsi l'on voit encore que le carré de la fluxion de la courbe, est égal à la somme de ceux des fluxions des coordonnées, ce qui est le principe des rectifications.

Il n'est guère plus difficile de déterminer, à l'aide des principes ci-dessus, quelle est la fluxion d'une aire curviligne. Ce n'est pas l'espace C B *b c*, dont croît réellement cette aire, mais le rectangle B E, formé de l'ordonnée par la fluxion de l'abscisse. Car, pour prendre l'exemple le plus simple, dans le triangle où l'abscisse flue uniformément, l'aire croît ou flue d'un mouvement accéléré, puisqu'en temps égaux les accroissemens sont de plus en plus grands. Or il est évident que le petit triangle C E *e*, est ce qui est produit en vertu de cette accélération. Il faut donc le rejeter; & la vraie vitesse de l'aire croissante A B *c*, quand elle est parvenue à cette grandeur, est le rectangle C B *b c*. Ce qu'on vient de dire du triangle s'applique facilement aux autres courbes. Ainsi la fluxion d'une aire quelconque est le produit de l'ordonnée par la fluxion de l'abscisse. Celle d'un solide est le produit de la fluxion de l'abscisse par la surface génératrice, qui sera, par exemple, le

cercle décrit du rayon BC , si ce solide est le cône ou le conoïde produit par la circonvolution de la figure ABC autour de AB .

Cette maniere d'envisager l'accroissement des figures, nous conduit naturellement aux fluxions des fluxions, & aux fluxions de tous les ordres, sans qu'on puisse leur opposer aucune des difficultés qu'on a élevées contre les secondes, troisiemes différences, &c. du calcul différentiel. Car imaginons sur le même axe AB , une courbe DdD , dont chaque ordonnée BD soit comme la fluxion de BC , ou la vitesse qu'a le point décrivant C sur BC . Cette vitesse est-elle uniforme, la ligne DdD ne sera qu'une parallele à l'axe, & BD n'aura conséquemment aucune fluxion; il n'y en aura aussi aucune seconde pour l'ordonnée BC . Mais la vitesse du point C , est-elle continuellement accélérée ou retardée, l'ordonnée BC croîtra ou décroîtra. Cette ordonnée aura par conséquent une fluxion qui sera évidemment la seconde de l'ordonnée BC , ou sa fluxion de fluxion. Cet exemple nous servira encore à montrer ce que sont les fluxions des ordres ultérieurs. Car si la courbe Dd n'est pas une simple ligne droite inclinée à l'axe, l'ordonnée BD aura elle-même une seconde fluxion, qui sera conséquemment la troisieme de l'ordonnée BC . On peut de même prouver & rendre sensibles les fluxions des ordres quatrieme, cinquieme, &c. En général une courbe d'un degré m , ne sçauroit avoir de fluxions d'un ordre plus élevé que celui qui est dénommé par m ; mais une courbe mécanique peut en avoir de tous les degrés à l'infini. Cela arrive à la logarithmique, parce que la courbe sur le même axe qui désigne le rapport des premieres fluxions, est elle-même une logarithmique; d'où il est évident que celle qui désigneroit le rapport des fluxions de celle-ci, en seroit encore une, & ainsi à l'infini.

Après avoir fait connoître en quoi consiste la méthode des fluxions, il nous faut entrer dans l'exposition sommaire de leur calcul. Car ce seroit peu que d'être en possession des principes qu'on vient d'établir, si l'on n'avoit le moyen de trouver le rapport des fluxions des différentes especes de grandeurs, dans les divers cas, & suivant les diverses équations des courbes. Il faut d'abord désigner la fluxion d'une quantité simple, comme x , par quelque signe. *M. Newton* le

Fig. 29.

fait tantôt par \dot{x} , tantôt par $o\dot{x}$, quelquefois par X , ou par quelque autre lettre, comme p . Mais le premier signe est celui qui a été adopté en Angleterre dans l'usage ordinaire, tandis que la plupart des Géomètres du continent se servent de celui-ci dx . Lors donc qu'on aura une quantité simple & variable, comme x , il sera facile de trouver sa fluxion, & au contraire ayant une fluxion comme \dot{x} , on verra aussitôt que sa fluente, ou la quantité dont elle est la fluxion, est x . De même la fluxion de mx , (m étant une grandeur constante ou invariable) est $m\dot{x}$. Après ce cas, le plus simple & le premier de tous, vient celui où on a le produit de deux grandeurs, comme xy . Pour avoir leur fluxion, qu'on se représente un rectangle comme AC , dont les côtés sont x & y . De même qu'on a montré que la fluxion de l'aire d'un triangle, comme ABC , est simplement BE , & non l'aire entière $BCcb$, de même il est facile de prouver que la fluxion du rectangle AC , n'est que la somme des fluxions BE , DF , c'est-à-dire, $y\dot{x} + x\dot{y}$; & *vice versa*, si l'on a une fluxion de cette forme, on pourra dire que la quantité dont elle provient, est xy . De là il est facile de tirer par la seule analyse, & sans aucune considération immédiate du principe des fluxions, le rapport de celles de toutes les autres sortes de grandeurs, quelle que soit leur forme & leur composition. On en donne des exemples dans la note suivante (a).

Fig. 90.

(a) En effet, la fluxion de xy étant $y\dot{x} + x\dot{y}$, on démontrera facilement que celle de $xy\dot{z}$ sera $y\dot{z}\dot{x} + x\dot{z}\dot{y} + \dot{z}xy$. Car que l'on suppose xy égal à u , on aura $xy\dot{z} = u\dot{z}$ dont la fluxion sera $\dot{u}\dot{z} + \dot{z}\dot{u}$, & l'on a $\dot{u} = x\dot{y} + y\dot{x}$. Ainsi mettant à la place de u & \dot{u} leurs valeurs, on aura l'expression ci-dessus, d'où il est facile de tirer la règle générale pour tous les cas semblables. Cela montre encore que la fluxion d'un carré xx est $2x\dot{x}$. Car alors y étant x , on a $y\dot{x} + x\dot{y} = x\dot{x} + x\dot{x} = 2x\dot{x}$. De même la fluxion de x^3 sera $3x^2\dot{x}$, & enfin celle de x^n , sera $nx^{n-1}\dot{x}$. Et *vice versa*, la fluente de $2x\dot{x}$ sera xx , & par conséquent celle de $x\dot{x}$ sera $\frac{xx}{2}$. Celle de $x^3\dot{x}$ sera $\frac{x^3}{3}$, & enfin celle de $x^n\dot{x}$ sera $\frac{x^n}{n+1}$; c'est-à-dire,

qu'il faudra augmenter l'exposant de l'unité, effacer le signe de fluxion, & diviser par cet exposant ainsi augmenté. On peut tirer de la même règle générale les fluxions des radicaux ; car \sqrt{x} n'est que $x^{\frac{1}{2}}$. Donc sa fluxion sera $\frac{1}{2}x^{\frac{1}{2}-1}\dot{x}$, ou $\frac{1}{2}\dot{x}x^{-\frac{1}{2}}$, ou $\dot{x} : 2\sqrt{x}$. Si l'on avoit quelque doute sur cette conséquence, nous la prouverions de cette manière. Soit $\sqrt{x} = y$; donc $\dot{x} = yy$, & $d\dot{x} = 2ydy$, & $d\dot{x} : 2y$, ou $d\dot{x} : 2\sqrt{x} = dy$ = la fluxion de \sqrt{x} . De même la fluxion de $\sqrt[n]{x}$ est $\dot{x} : n\frac{n-1}{n}$. Tout ce que nous venons de dire est également vrai des quantités complexes, comme seroit $(a+xx)^n$. Sa fluxion est $2nxx\dot{x}(a+xx)^{n-1}$. Enfin si

Sf ij

Ce que nous venons de dire sur la nature des fluxions, c'est le précis de l'excellent Livre de M. *Maclaurin*, qui a pris un soin particulier de développer l'idée de *Newton*, & d'écarter toutes les difficultés qu'on pourroit élever à ce sujet. M. *Newton* conçoit encore ses fluxions d'une autre manière, sçavoir comme les dernières raisons des accroissemens simultanés de deux grandeurs qui dépendent l'une de l'autre. Nous allons éclaircir ceci; qu'on conçoive une courbe comme *ACc*, & deux ordonnées à une distance indéterminée *Bb*, avec la parallèle *CD*. Les côtés *CD*, *Dc*, représentent les accroissemens respectifs & simultanés de l'abscisse *AB*, & de l'ordonnée *BC*. Que *Cb* se rapproche de *BC*, la sécante *Cc* tournant sur le point *C*, & se rapprochant de plus en plus de la tangente. Il est visible que le petit triangle *CDc*, approchera de plus en plus d'être semblable avec celui que forment la tangente *CF*, & les lignes *FB*, *BC*. Donc la raison des côtés *FB*, *BC*, est la limite vers laquelle s'approche continuellement celle des côtés *CD*, *Dc*, & qu'elle atteint à l'instant où ils s'anéantissent. Pour trouver donc cette raison, supposons l'abscisse égale à x , & l'ordonnée représentée par une fonction de x , comme x^n . Que l'accroissement de x soit désigné par \dot{x} ; tandis que x deviendra $x + \dot{x}$, x^n deviendra $(x + \dot{x})^n$, ou $x^n + nx^{n-1}\dot{x} + \frac{n \cdot n-1}{2} x^{n-2}\dot{x}^2$, &c. suivant la formule connue. Les accroissemens respectifs seront donc comme \dot{x} , & $nx^{n-1}\dot{x} + \frac{n \cdot n-1}{2} x^{n-2}\dot{x}^2$, &c, ou comme 1, & $nx^{n-1} + \frac{n \cdot n-1}{1 \cdot 2} x^{n-2}\dot{x}$, &c. Donc à l'instant où \dot{x} de-

l'on a une quantité comme celle-ci $\frac{y}{x}$, la fluxion sera $\frac{x \dot{y} - y \dot{x}}{x^2}$; ce qu'on démontre, soit en regardant $\frac{y}{x}$, comme $y x^{-1}$, ou en faisant $\frac{y}{x} = u$; ce qui donne $y = x u$, & $\dot{y} = \dot{x} u + x \dot{u}$, d'où l'on tire par les règles vulgaires de l'Algebre, la fluxion de $\frac{y}{x}$, égale à l'expression ci-dessus.

Le calcul des fluxions du second ordre, est absolument semblable. La fluxion de \dot{x} est \ddot{x} , celle de \dot{y} est \ddot{y} , celle de \dot{z} est \ddot{z} , & vice versa, la fluente de \ddot{z} est \dot{z} . Dans les équations de courbes, données en \dot{y} & \dot{x} , on suppose ordinairement l'une des deux, le plus fréquemment la fluxion de l'abscisse ou \dot{x} , constante & invariable, de sorte que \dot{x} n'a point de fluxion; ainsi la fluxion de $x \dot{x}$ est seulement \dot{x}^2 . Toutes les règles enfin pour trouver les fluxions des quantités ordinaires, sont les mêmes pour trouver les fluxions de fluxions.

viendra zero, cette raison sera celle de 1 à nx^{n-1} , ou enfin celle de x à $nx^{n-1}x$, qui est la même. Ainsi la fluxion ou l'accroissement évanescant de x^2 sera $2xx$; celui de x^3 , $3x^2$, &c. comme on l'a trouvé dans la note précédente.

On voit encore par là d'une autre maniere que ci-dessus, ce que sont les fluxions de fluxions, ou les accroissemens d'accroissemens; car suivant les différens points de la courbe ACc , la raison des côtés FB , BC du triangle tangentiel $FB C$ varie; par conséquent cette raison étant la même que celle des derniers accroissemens de l'abscisse & l'ordonnée, celle-ci varie: on pourra donc exprimer cette raison par l'ordonnée d'une courbe, qui sera elle-même susceptible d'accroissement ou de diminution. Les fluxions de ces ordonnées seront les secondes fluxions, ou les secondes différences suivant *Leibnitz*. Il est superflu d'en dire davantage sur la nature des fluxions que nous croyons avoir suffisamment éclaircie. Passons à donner une idée de leur application.

La premiere application de la théorie des fluxions, concerne la maniere de trouver les tangentes des courbes. Il est facile de voir par tout ce qu'on a dit ci-dessus, que dans toute courbe à ordonnées parallèles, la fluxion y de l'ordonnée est à celle de l'abscisse x , comme l'ordonnée y est à la soutangente, de sorte que celle-ci est égale à $\frac{2x}{y}$. Si donc on cherche par

l'équation de la courbe la valeur de y , ce qui sera toujours facile, il en résultera une expression qui, mise à la place de y , donnera un dénominateur & un numérateur tout affecté de x . Ainsi en divisant l'un & l'autre par x , restera une expression en termes ordinaires, & par conséquent susceptible de construction. Ce sera le rapport de la soutangente & de l'abscisse.

La méthode des fluxions s'applique avec une grande facilité à la recherche des plus grandes & des moindres ordonnées des courbes. Lorsqu'une ordonnée de courbe, de croissante qu'elle étoit devient décroissante, ou au contraire, le point décrivant, qui est transporté sur l'ordonnée, revient en quelque sorte sur ses pas; sa vitesse ou la fluxion de l'ordonnée devient donc de positive négative, ou au contraire. Ainsi dans l'instant du passage, elle doit être zero; car une quantité ne sçauroit de positive devenir négative, ou au contraire,

qu'elle ne passe par l'état de zero. Pour trouver les *maxima* & *minima*, il faut donc prendre la fluxion de la grandeur dont on cherche le *maximum* ou le *minimum*, & l'égaliser à zero. Cette supposition permettra toujours de retrancher le signe de fluxion \dot{x} ou \dot{y} , qui affectera tous les termes, de sorte qu'il ne restera qu'une équation en termes finis, qui donnera la valeur de l'abscisse à laquelle répond la plus grande ordonnée. On aura par-là les points comme M, m , où la tangente est parallèle à l'axe. Ceux au contraire où la tangente est perpendiculaire à l'axe, se trouveront en faisant la fluxion de l'abscisse égale à zero, ou ce qui revient au même, en égalant à zero tous les termes qui sont affectés de la fluxion de l'ordonnée, ou de \dot{y} . Toutes ces choses sont d'une extrême facilité dès qu'on a bien conçu les principes de ce calcul. Nous ferons seulement une observation importante sur ce sujet, après avoir parlé de points d'inflexion.

On a suffisamment expliqué dans le Livre second, la nature des points d'inflexion. Ce qui les caractérise, c'est que la courbe y est à la fois touchée & coupée par une ligne droite; & que cette ligne fait avec l'axe le plus grand ou le moindre angle qu'elle puisse faire. On conclut delà, en employant le principe des fluxions, que dans un point de cette nature, la seconde fluxion de l'ordonnée, ou \ddot{y} est égale à zero. En effet, puisqu'alors le rapport de l'ordonnée à la soutangente est un *maximum* ou un *minimum*, & que ce rapport est le même que celui de \dot{y} à \dot{x} , il s'ensuit que $\frac{\dot{y}}{\dot{x}}$ est un *maximum* ou un *minimum*. Conséquemment \ddot{y} est égal à zero, en supposant \dot{x} invariable. On le démontre encore de cette manière. Lorsqu'une courbe de convexe vers un certain côté devient concave, elle perd de plus en plus sa courbure, & dans le passage du convexe au concave, elle est une ligne droite, coïncidente dans un espace infiniment petit avec la tangente. Elle participe donc dans cet endroit de la nature de la ligne droite. Or dans une ligne droite inclinée à un axe, les secondes fluxions sont nulles. Ainsi cela doit arriver au point d'inflexion. Il faudra donc prendre la seconde fluxion de la valeur de l'ordonnée: en faisant \dot{x} constante, il en résultera une expression toute affectée de \dot{x}^2 , qu'on égalera à zero. Les \dot{x}^2 , comme multi-

plificateur commun, seront supprimés, & il ne restera qu'une expression en termes finis.

L'observation que nous avons promise plus haut, est celle-ci : il ne suffit pas, pour avoir un *maximum* ou un *minimum*, que la première fluxion y de l'ordonnée soit zéro ; il faut que la seconde ne le soit pas dans ce point. Car si cela arrivoit, ce point auroit à la vérité sa tangente parallèle à l'axe, mais ce seroit en même temps un point d'inflexion, & la courbe continueroit à s'éloigner ou à s'approcher de cet axe.

Nous pourrions développer ici de même, la manière dont le calcul des fluxions s'applique à la théorie des développées : mais comme nous ne le saurions faire sans entrer dans des détails trop peu convenables à la nature de cet ouvrage, nous préférons de passer à donner une idée de l'usage de ce calcul pour la mesure des aires des courbes, pour leur rectification, & la dimension des solides curvilignes.

En examinant la nature des fluxions, nous avons jeté les fondemens de ce que nous avons à dire ici. Car nous avons montré que la fluxion d'une aire est le produit de l'ordonnée par la fluxion de l'abscisse, c'est-à-dire, qu'elle est $y \dot{x}$. Or l'équation de la courbe donne toujours la valeur de y en x . On aura donc une fluxion toute en \dot{x} & x : si donc on remonte à sa fluente, procédé dont nous avons donné quelques exemples dans la note de la page 323, on aura l'aire de la courbe. Dans la parabole, par exemple $y = (ax)^{\frac{1}{2}}$. Ainsi $y \dot{x}$ sera $a^{\frac{1}{2}} x^{\frac{1}{2}} \dot{x}$, dont la fluente, par ce qu'on a dit dans la p. 323, est égale $\frac{2}{3} a^{\frac{1}{2}} x^{\frac{3}{2}}$,

ou $\frac{2}{3} y x$. Mais dans le cercle y étant $= \sqrt{aa - xx}$, on aura $y \dot{x} = \dot{x} (aa - xx)^{\frac{1}{2}}$. Comme on ne sauroit en trouver la fluente en termes finis, on tire la racine de $aa - xx$, en la réduisant en une suite, qui est $a - \frac{xx}{2a} - \frac{x^4}{8a^3} - \frac{x^6}{16a^5}$, &c. Ainsi multipliant chacun de ces termes par \dot{x} , & prenant ensuite la fluente de chaque terme, on a pour la valeur de l'aire répondante à l'abscisse x , on a, dis-je, $ax - \frac{x^3}{6a} - \frac{x^5}{40a^3} - \frac{x^7}{112a^5}$, &c. qui approche d'autant plus de la vérité qu'on prend un plus grand nombre de termes.

Le principe des rectifications est aussi contenu dans ce que

nous avons dit plus haut. La fluxion de l'arc Ce est la racine de la somme des quarrés des fluxions de l'abscisse x , & de l'ordonnée y . Ce sera donc $\sqrt{(\dot{x}^2 + \dot{y}^2)}$; mais l'équation de la courbe donne la valeur de y , en x & \dot{x} , de sorte que cette valeur étant mise à la place de y , le signe \dot{x} sort du signe radical, & l'on a une expression dont la fluente, si on peut la trouver en termes finis, est la grandeur de l'arc. Si l'on cherche une surface de circonvolution, la fluxion de cette surface est la petite zone formée par la fluxion de l'arc tournant autour de l'axe; cette fluxion sera donc $(\dot{x}^2 + \dot{y}^2)^{\frac{1}{2}}$ multipliée par la circonférence dont le rayon est y . Ainsi r & c désignant le rayon & la circonférence, la fluxion de cette surface sera $\frac{c}{r} y (\dot{x}^2 + \dot{y}^2)^{\frac{1}{2}}$, où mettant à la place de y & \dot{y} leurs valeurs en x & \dot{x} , on aura une expression toute en x & \dot{x} , dont la fluente sera la surface cherchée. Il n'est pas moins aisé de voir que si l'on multiplie le cercle que décrit une ordonnée, par la fluxion de l'abscisse, ce sera la fluxion du solide produit par la circonvolution de la courbe. Ainsi cette fluxion sera $\frac{c}{2r} \dot{x} y^2$, où mettant au lieu de y^2 , sa valeur en x , & prenant la fluente, on aura la grandeur du solide. Mais il faut nous borner ici à cette légère esquisse de l'usage des fluxions dans la Géométrie. Nous renvoyons les lecteurs qui désirent s'en instruire plus à fonds, aux Livres qui traitent de ce calcul. Nous allons reprendre le fil de notre histoire.

VI.

De Jacques
Gregori.

Le premier des Géomètres qui ajouta quelque chose aux inventions de M. *Newton*, fut Jacques *Grégori*, dont nous avons parlé ailleurs avec éloge (a). C'étoit sans contredit un des meilleurs génies qu'eût alors l'Angleterre, un homme propre à seconder *Newton*, si la mort ne l'eût enlevé presque à la fleur de son âge. Il l'avoit, en effet, déjà prévenu dans l'invention du Téléscope à réflexion : nous l'allons voir marcher de près sur ses traces, & même le devancer quelquefois dans la nouvelle carrière qu'il venoit d'ouvrir.

(a) Livre I, vers la fin.

Vers le temps où *Newton* se disposoit à se rendre aux instances de *Barrow*, Jacques *Grégori* publioit ses *Exercitationes*, dans lesquelles il traitoit divers sujets de Géométrie sublime. Il y démontroit d'une manière neuve la quadrature de l'hyperbole donnée par *Mercator*; il y réduisoit à cette quadrature la figure des sécantes, dont dépend le vrai accroissement des parties du méridien dans les Cartes réduites. Il y donnoit enfin une suite pour exprimer la circonférence circulaire, que nous ne croyons pas devoir rapporter, comme étant d'un usage trop difficile.

Les découvertes de *Newton* ayant été communiquées à *Collins*, celui-ci en informa divers Géomètres, parmi lesquels fut *Grégori*. Il lui envoya une des suites que *Newton* avoit trouvées pour le cercle. Elle fut, à la vérité, d'abord suspecte à *Grégori*, qui prévenu pour la sienne, pensoit qu'elles devoient se ressembler & se déduire l'une de l'autre (a) Mais il ne tarda pas à rendre à *Newton* la justice qu'il méritoit; & réfléchissant profondément sur cette matière, il parvint à découvrir l'origine de l'expression qui lui avoit été communiquée. Outre la remarque qu'on en fait dans le *Commercium Epistolicum* (b), on en a des preuves qui ne permettent pas d'en douter. Car répondant à *Collins*, il rétracte les soupçons qu'il lui avoit témoignés sur la suite de *Newton*, & il lui en envoya la continuation, avec celle qui exprime l'arc par le sinus, qu'il avoit trouvée de lui-même. Peu de temps après, *Collins* lui en ayant envoyé quelques autres, *Grégori* en réponse lui en renvoya plusieurs auxquelles *Newton* n'avoit point songé (c). Parmi elles est d'abord celle qui donne l'arc par la tangente. Le rayon étant r , & la tangente t , l'arc, dit *Grégori*, est $t - \frac{t^3}{3r^2} + \frac{t^5}{5r^4}$, &c. à l'infini; de sorte qu'en supposant le rayon $= 1$, & la tangente égale au rayon, l'arc qui est alors de 45° , ou $\frac{1}{4}$ de circonférence, est $1 - \frac{1}{3} + \frac{1}{5} - \frac{1}{7} + \frac{1}{9}$, &c. *M. Grégori* donne dans la même lettre la tangente & la sécante par l'arc; ce qui prouve qu'il s'étoit mis en possession de la méthode du retour des suites. Il fait plus: il donne aussi

(a) *Comm. Epist.* p. 22, 23, ed. in-4°.

(b) *Ibid.* 29, 48, 71.

(c) *Ibid.* p. 25.

deux suites pour trouver immédiatement le logarithme de la tangente & de la sécante, l'arc étant donné, ou au contraire, & une troisième pour la rectification de l'ellipse, où il remarque fort bien qu'il n'y a que quelques signes à changer pour avoir celle qui convient à l'hyperbole. Il avoit écrit un Traité sur cette méthode : mais comme *Newton* se proposoit vers ce temps de publier lui-même ses découvertes, par égard pour lui, il ne voulut pas le prévenir. Dans la suite *Newton* se désista de son projet, de sorte que l'ouvrage de *Grégori* est resté manuscrit.

VII.

Il faut convenir, & c'est un fait dont le *Comm. Epist.* fournit les preuves, que toutes ces brillantes nouveautés d'Analyse & de Géométrie, prirent naissance en Angleterre : ce ne fut que quelques années après que le continent commença à y prendre part. Nous touchons ici à la discussion de la fameuse querelle sur la part qu'a *Leibnitz* à l'invention de son calcul différentiel. Nous allons en faire un rapport circonstancié, & discuter avec soin les faits allégués de part & d'autre.

M. *Leibnitz* fut au commencement de 1673 à Londres, à la suite d'un Ambassadeur. Il paroît, & lui-même n'en disconvient pas, qu'il ne s'étoit point encore beaucoup attaché à la Géométrie, & qu'il ne s'occupoit que d'Arithmétique : on ne peut même disconvaincre que de deux inventions qu'il donne dans une lettre écrite de Londres à *Oldembourg*, l'une & l'autre ne fussent connues avant lui. Mais on doit remarquer en même temps que M. *Leibnitz* avoit été bien plus loin que ceux qui l'avoient prévenu ; car il dit dans cette lettre qu'il peut assigner la somme de toutes les suites infinies de fractions, dont le numérateur étant l'unité, les dénominateurs sont les nombres triangulaires, ou pyramidaux, ou triangulo-triangulaires ; comme seroient celles-ci $1 + \frac{1}{2} + \frac{1}{6} + \frac{1}{24} + \frac{1}{120} + \frac{1}{720}$, &c. ou $1 + \frac{1}{2} + \frac{1}{12} + \frac{1}{24} + \frac{1}{120}$, &c. En effet, la première continuée à l'infini est égale à $1\frac{1}{6}$, la seconde à 2, &c. Cette invention ingénieuse disculpe M. *Leibnitz* du soupçon de plagiat que jette sur lui l'éditeur du *Comm. Epistolicum*.

M. *Leibnitz* retourna à Paris, après quelques mois de séjour à Londres. Ce fut seulement alors qu'il commença à se

livrer à la haute Géométrie. La conversation de M. *Huyghens* qu'il fréquentoit, lui en fit naître le goût ; & comme il avoit apporté d'Angleterre la *Logarithmotechnie* de *Mercator*, il se mit à la lire, de même que l'ouvrage de *Grégoire de Saint-Vincent*, que M. *Huyghens* lui avoit loué. Tout à coup, dit-il, ses yeux se défilèrent : de nouvelles idées se présentèrent à lui, & il trouva vers la fin de 1673, la quadrature du cercle par une suite rationnelle qu'il communiqua à M. *Huyghens*, qui l'approuva fort. Sa méthode consistoit, comme on le voit par une de ses lettres écrite en 1676, en une transformation par laquelle il changeoit le cercle en une autre figure égale, dont l'ordonnée étoit une fraction rationnelle, de sorte qu'il pratiquoit sur elle ce que *Mercator* faisoit sur l'ordonnée de l'hyperbole. Cette succession d'idées est tout-à-fait probable, & le Livre de *Mercator* excitoit naturellement cette tentative.

La méthode de M. *Leibnitz* nous a été transmise par quelques Auteurs, sçavoir par l'Abbé de *Catelan*, qui la lui attribue expressément (a), & par *Ozanam* (b), qui ne dit point de qui il la tient, mais qui n'en étoit sûrement pas l'inventeur. Comme elle est ingénieuse, & qu'elle sert à éclaircir quelques imputations des adversaires de *Leibnitz*, la voici. Une courbe quelconque étant proposée, un cercle, par exemple, AHB ; si l'on prend sur l'ordonnée PH une ligne égale à la tangente AI, retranchée par la ligne qui touche ce cercle en H, & qu'on fasse cette construction dans tous les autres points, on aura une nouvelle courbe dont l'aire APG, retranchée par l'ordonnée PG, sera double du segment ALHA. Il trouve par ce moyen une équation entre les co-ordonnées AI, IG, telle que l'ordonnée IG est représentée par une fraction rationnelle. Il la réduit en suite par la division ; ensuite traitant cette suite, suivant les règles de l'*Arithmétique des infinis*, il trouve la valeur de l'aire AGI, qui étant retranchée du rectangle GA, & le reste divisé par 2, donne le segment ALHA. On lui ajoute le triangle HPA, & voilà le segment APH représenté par une suite. Que si l'on suppose AI devenir égale à AF, ou au rayon, & ce rayon = 1, on trouve pour le quart de cercle la suite $1 - \frac{1}{3} + \frac{1}{5} - \frac{1}{7}$, &c. Si au contraire au seg-

Fig. 91.

(a) *Logist. univ. & Méthode pour les tangentes.* 1692. in-4°. Paris. p. 68 & 112.(b) *Geom. Prat.*

ment ALH donné en x , on ajoute le triangle ACH , & qu'on divise le tout par 2, on aura le secteur ACL , répondant à la tangente AI ; & si on divise ce secteur par $\frac{1}{2}$, on aura la valeur de l'arc AL égale à cette suite $x - \frac{1}{2}x^3 + \frac{1}{2}x^5 - \frac{1}{2}x^7$, &c. Tout cela s'applique à l'hyperbole avec la même facilité, & l'on trouve le secteur hyperbolique dont la tangente est x , égal à la moitié de cette suite $x + \frac{1}{2}x^3 + \frac{1}{2}x^5$, &c.

Leibnitz communiqua, dit-il, sa découverte aux Géomètres de Paris, au commencement de 1674, & quelques mois après il l'annonça à *Oldembourg* par deux lettres; dans la seconde, il parle de sa suite avec beaucoup de complaisance, la regardant comme la première qui ait été donnée pour le cercle. Il ajoutoit que par la même méthode il pouvoit assigner l'arc, le sinus étant donné: il observe enfin que sa quadrature fournit une analogie tout-à-fait remarquable entre le cercle & l'hyperbole.

A cette lettre *Oldembourg* répondit d'une manière qui fait beaucoup en faveur de *Leibnitz*. Il l'informe seulement des progrès de *Newton* & *Grégori* dans cette partie de la Géométrie. *Leibnitz* en demande la communication. *Collins* & *Oldembourg* conjointement lui envoient les diverses suites trouvées par les deux Géomètres Anglois, & entr'autres celle qui exprime l'arc par la tangente. Mais si *Leibnitz* eût tenu cette suite d'*Oldembourg* ou de *Collins*, l'un ou l'autre auroit-il manqué de le lui rappeler? Soupçonnera-t-on *Leibnitz* d'une hardiesse assez grande pour se vanter d'une découverte auprès de ceux qui la lui auroient communiquée?

Cette correspondance entre *Leibnitz* & *Oldembourg*, dura jusques vers le milieu de 1676, que sur les instances de l'un & de l'autre, *Newton* décrivit dans deux longues lettres sa méthode pour les quadratures des courbes. Dans la première, il expose sa formule pour l'extraction des racines, & il l'applique à divers exemples. Il donne diverses suites pour le cercle, pour l'hyperbole, pour la rectification de l'ellipse, la quadrature de la quadratrice, &c. Enfin il termine sa lettre par certaines méthodes pour déduire des suites infinies, des approximations commodes.

Leibnitz répond à cette première lettre de *Newton*, en lui faisant part de la méthode par laquelle il transforme une cour-

be à ordonnées irrationnelles, en une où elles sont rationnelles; ce qui lui permet d'y appliquer la division à la manière de *Mercator*, pour la transformer en suite infinie; au reste cette méthode, quoiqu'ingénieuse, est fort au dessous de celle de *Newton*, & même dans certains cas elle peut présenter des difficultés insurmontables, de sorte qu'on ne sauroit la regarder comme générale, ni comme suffisante. Dans cette lettre, *M. Leibnitz* remarque particulièrement l'analogie du secteur circulaire avec le secteur hyperbolique, en ce que t étant la tangente au sommet, & 1 le demi-diamètre, celui-là est $t - \frac{t^3}{3} + \frac{t^5}{5} - \frac{t^7}{7}$, &c.

au lieu que celui-ci est $t + \frac{t^3}{3} + \frac{t^5}{5} + \frac{t^7}{7}$, &c. à l'infini. C'est cette dernière suite qu'il avoit probablement en vue, lorsqu'il annonçoit à *Oldembourg* l'analogie remarquable qu'il avoit découverte entre le cercle & l'hyperbole. Le reste de la lettre est employé à exposer quelques nouvelles vues sur la résolution des équations.

Newton répondit à cette lettre par une autre, qui contient une multitude de choses remarquables; telles sont la manière dont il parvint d'abord à la méthode des suites, l'application qu'il en faisoit dès l'an 1665, à la quadrature de l'hyperbole, & à la construction des logarithmes; divers théorèmes généraux pour les quadratures, qui les donnent en termes finis quand elles sont possibles, ou en suites infinies, par la seule comparaison des termes de l'équation; la rectification de la cyssoïde réduite à la quadrature de l'hyperbole. Il y annonce sa méthode pour trouver par approximation l'aire d'une courbe lorsque les suites qui l'expriment sont trop compliquées, ou trop peu convergentes. C'est cette invention qu'il a expliquée dans son *Traité intitulé Méthode différentielle*. On y voit aussi des formules d'expressions d'ordonnées de courbe, dont les aires se réduisent à la quadrature des sections coniques; diverses suites pour le cercle, & leur usage pour trouver des approximations en grand nombre de chiffres; l'usage de son parallélogramme pour la résolution des équations; deux méthodes pour le retour des suites, avec quelques théorèmes généraux pour cet effet. Il finit par dire qu'il est en possession du problème inverse des tangentes, & d'autres plus difficiles; & qu'il y em-

plioie deux méthodes qu'il ne veut pas dévoiler : c'est pourquoi il les cache sous des lettres transposées, dont l'explication a depuis été donnée dans le *Commercium Epistolicum*.

Il faut bien remarquer, d'après les extraits que nous venons de donner de ces lettres, qu'il y est presque uniquement question de la méthode des suites & de la quadrature des courbes, de sorte que *Leibnitz* avoit quelque raison de se plaindre de ce que tandis qu'il s'agissoit du calcul différentiel, ses adversaires prenoient sans cesse le change, & se jetoient sur les séries, en quoi il ne disconvenoit point que M. *Newton* ne l'eût précédé. En effet, la question est fort différente. Un Géometre eût pu être en possession de la méthode des suites, & s'en servir à quarrer toutes les courbes, sans être en possession du calcul des fluxions & fluentes. Car l'expression de l'ordonnée d'une courbe étant réduite en série, si le cas l'exige, les méthodes de *Wallis*, de *Mercator*, que dis-je, de *Cavalleri* & de *Fermat*, suffisoient pour trouver l'aire. Quant au principe des fluxions, trois endroits seuls du *Commercium Epistolicum*, y ont trait, d'une manière assez claire pour prouver que M. *Newton* l'avoit trouvé avant *Leibnitz*, mais trop obscurément pour ôter à celui-ci le mérite de la découverte : l'un est une lettre de M. *Newton* à *Oldembourg*, qui lui avoit marqué que *Sluse* & *Grégori* venoient de trouver une méthode des tangentes d'une simplicité extrême : *Newton* lui répond qu'il soupçonne bien ce que c'est, & il en donne un exemple qui est effectivement la même chose que ce que ces deux Géometres avoient trouvé. Il ajoute que cela n'est qu'un cas particulier, ou plutôt un corollaire d'une méthode bien plus générale, qui s'étend à trouver, sans calcul difficile, les tangentes de toutes sortes de courbes, géométriques ou mécaniques, & sans être obligé de délivrer l'équation des irrationalités. Il répète la même chose, sans s'expliquer davantage, dans sa seconde lettre, dont nous avons parlé plus haut, & il en cache le principe sous des lettres transposées. Le seul écrit où M. *Newton* ait laissé transpirer quelque chose de sa méthode, est son *Analytis per æquationes numero term. infinitas*. Il y dévoile d'une manière fort concise & assez obscure, son principe des Fluxions ; il y nomme *momentum*, l'incrément instantané de l'aire qu'il fait proportionnel à l'ordonnée, tandis que celui de

l'abscisse est représenté par une ligne constante égale à l'unité. Il applique ensuite ce principe à trouver l'expression du *moment* d'un arc de cercle, qu'il exprime par $\frac{1}{\sqrt{1-x-x^2}}$, d'où il tire

par une suite la valeur de l'arc lui-même. Plus loin il nomme l'abscisse x , son *momentum* 0, & celui de l'aire oy ; & par un procédé ressemblant à celui qu'employoit *Fermat* dans sa règle des tangentes, il démontre que si l'aire z est exprimée par cette équation $\frac{1}{2}x^2 = z$, il faut que l'ordonnée y soit égale à x^2 . D'où il conclut *vice-versa*, que si $y = x^2$, l'aire sera $\frac{1}{2}x^2$. On ne peut disconvenir, sans doute, que le principe & la méthode des fluxions ne soient exposés dans cet endroit de l'écrit dont nous parlons; mais on n'a aucune certitude que *Leibnitz* l'ait vu. Il ne lui a jamais été communiqué par lettres: ses adversaires ne l'ont pas même avancé, & ils se sont contentés de donner à soupçonner que *Leibnitz*, dans l'entrevue qu'il eut de son aveu avec *Collins*, lors de son second voyage à Londres, avoit eu communication de cet écrit. C'est à cela seul que se réduit la contestation. A la vérité, ce soupçon pourra paroître assez vraisemblable, d'autant plus que *Leibnitz* convient encore qu'il vit dans cette occasion une partie du commerce épistolaire de *Collins*. Je crois cependant qu'il seroit téméraire de prononcer là-dessus; on ne condamne pas sur de simples soupçons, comme coupable d'un crime odieux dans la République des Lettres, un homme qui a donné d'aussi fortes preuves de génie que M. *Leibnitz*.

Nous croyons devoir faire ici quelques remarques sur la Préface du *Traité des Fluxions*, traduit par M. de *Buffon*, parce qu'il nous a paru que ce sçavant Académicien a un peu trop déferé aux imputations captieuses de *Keil*. Si tout ce qu'on y lit étoit exact, *Leibnitz* seroit aussi ridicule que le geai de la Fable. En effet, on lit dans la Préface dont nous parlons, qu'il est prouvé par le *Commercium Epistolicum*, & par les lettres de *Leibnitz* qu'il a eu connoissance de la méthode des suites avant que de donner la sienne pour le cercle, & que celle-ci même lui avoit été envoyée par la voie d'*Oldembourg*; que *Leibnitz* n'en avoit pas la démonstration, puisqu'il la demanda dans la suite; qu'en 1677 il donna une méthode des

tangentes, qui n'est que la même que celle de *Barrow*, à la notation près, & dont le calcul est le même que celui que *Newton* avoit communiqué à *Collins* dès l'année 1669. Quatre ou cinq pages plus loin, on lit encore que le calcul des secondes, troisièmes différences, &c. a été donné dans la première proposition du *Traité des Quadratures*, communiquée à *Leibnitz* dès l'année 1675. C'est-là la substance des apostilles de *Keil* au *Comm. Epistolicum*; mais elles sont toutes fausses ou du moins capicieuses, comme le vont montrer les observations suivantes.

1°. Quelque soin que j'aye mis à lire le *Comm. Epist.* je n'y ai vu nulle part que la théorie des suites ait été dévoilée à *Leibnitz*, ni qu'il ait reçu aucune suite pour le cercle, avant qu'il eût annoncé la sienne à *Oldembourg*, avec l'analogie particulière qu'elle lui faisoit découvrir entre le cercle & l'hyperbole. Quelle apparence que *Leibnitz* se fût vanté d'une découverte qu'il n'avoit point. Nous ne croyons pas qu'aucun de nos lecteurs soupçonne cet homme illustre d'un procédé aussi insensé.

2°. La suite dont il demande la démonstration à *Oldembourg*, est celle-ci, $x + \frac{1}{4}x^3 + \frac{1}{16}x^5$, &c. qui donne l'arc par le sinus x , mais cette suite n'est point celle que donne la méthode de *Leibnitz* exposée ci-dessus. Ainsi *Keil* est tout-à-fait mal fondé dans l'observation qu'il fait contre lui, sçavoir qu'il avoit avancé qu'il pouvoit trouver l'arc par le sinus, & que cependant après la communication d'une suite semblable, il en avoit demandé la démonstration. En troisieme lieu, la méthode des tangentes donnée en 1677, par *Leibnitz*, est bien vraiment le calcul différentiel, & nullement la méthode de *Barrow*; *Keil* avoit apparemment oublié que *Barrow* n'entendit jamais sa méthode aux courbes à équations irrationnelles; au contraire, *Leibnitz*, pour mieux montrer les avantages de la sienne, l'applique à une expression fort compliquée d'irrationalités, de sorte que nous ne sçavons à quoi *Keil* songeoit quand il a avancé un pareil fait. D'ailleurs il y a une contradiction ridicule à dire que le calcul de *Leibnitz*, décrit dans la lettre dont nous parlons, n'est que le calcul de *Barrow*, & qu'il est le même que celui que *Newton* avoit communiqué dès l'année 1669, & qu'on prétend être vraiment son calcul des fluxions.

4°. On ne verra aucune part que la proposition du *Traité des Quadratures*, qui contient, dit-on,

le

principe des fluxions des différens ordres, ait été communiquée à *Leibnitz*. C'est une imputation de *Keil*, d'autant moins fondée, qu'il en résulte précisément tout le contraire de ce qu'il prétend; car cette prétendue méthode pour les fluxions de tous les ordres, est vicieuse, & les donne toutes fausses, à l'exception de la première (a). C'est un fait que *Keil* ne sçauroit détruire, & qui est trop bien prouvé: il ne faut que jeter les yeux sur les éditions du *Traité de Quadraturâ curvarum*, des années 1704 & 1711, pour s'en convaincre. Je passe légèrement sur quelques autres observations de *Keil*; observations qui sont évidemment l'ouvrage de la passion. Telle est celle-ci: Lors, dit-il, que *Newton* disoit que la courbe dont l'ordonnée étoit $z^{\frac{1}{2}}$, avoit son aire égale à $\frac{2}{3} z^{\frac{1}{2}}$, c'est la même chose que s'il eût dit que la différentielle de $\frac{2}{3} z^{\frac{1}{2}}$, étant $\frac{1}{3} dz$, son intégrale est $\frac{2}{3} z^{\frac{1}{2}}$; d'où M. *Leibnitz*, ajoute-t'il, a pu conclure que la différentielle de $\frac{2}{3} z^{\frac{1}{2}}$, est $\frac{1}{3} dz$. La conséquence est tirée d'un peu loin. M. *Keil* ignoreoit-il donc que sans autre calcul que celui de *Wallis*, de *Fermat* même, & de *Cavalleri*, ce théorème étoit susceptible de démonstration? D'ailleurs, il n'y a point de découverte dont on n'exténuat le mérite, qu'on n'anéantît même, par un exposé artificieux des gradations qui ont pu y conduire. Après ces observations, je reprends le fil de mon récit.

Leibnitz, après avoir séjourné quelques jours à Londres, partit pour Hanovre. Arrivé à Amsterdam, il écrivit à *Oldembourg*. On voit par sa lettre qu'il n'étoit pas encore en possession de sa méthode pour les tangentes, tirée du calcul différentiel; car il proposoit un certain travail à faire sur celle de *Sluse*. Enfin par une lettre du 21 Juin 1677, il notifia à *Collins* sa découverte. « Je conviens, dit-il, avec M. *Newton*, » que la règle de *Sluse* n'est pas parfaite, & il y a long-temps » que j'ai traité le problème des tangentes d'une manière plus

(a) *Newton*, dit dans son *Traité de Quad. curvarum*, que pour avoir les fluxions de divers ordres de la grandeur x^m , il n'y a qu'à élever $x + x$ à la puissance m . Ce qui donne $x^m + m. x^{m-1} x + \frac{m. m-1}{1. 2} x^{m-2} x^2$, &c. & que les se-

cond, troisième, quatrième termes seront respectivement les fluxions première, seconde, troisième, &c. de x^m . Cela n'est vrai que du second terme, parce que le dénominateur est l'unité. Les autres n'expriment les fluxions des ordres plus élevés, qu'en supprimant les dénominateurs.

» générale. » Il expose, immédiatement après, les règles de son nouveau calcul, & il l'applique à trouver les tangentes de courbes à équations irrationnelles, & à diverses autres déterminations que je passe pour abrégér.

La mort d'*Oldembourg*, qui arriva peu de temps après, mit fin à ce commerce. Les Actes de *Leipsick* parurent en 1682, & *Leibnitz* y donna sa *Quadrature Arithmétique* du cercle & de l'hyperbole. Elle fut aussi insérée dans les *Trans. Phil.* de cette année, sans que personne réclamât les droits de l'Angleterre, pas même *David Grégori*, neveu de Jacques, qui avoit été en possession de tous les papiers de son oncle, & qui dans un écrit publié en 1684 (a), attribue cette suite à *Leibnitz*. Ceci me paroît jetter de grands doutes sur cette publicité des découvertes analytiques de *Newton* & de *Grégori*, dont les adversaires de *Leibnitz* tirent si grand parti contre lui. Il est surprenant que personne même dans la Société Royale de Londres, ne fut informé du droit que *Grégori* avoit sur l'invention dont nous nous parlons. Enfin en 1684, *Leibnitz* publia dans les Actes de *Leipsick*, un essai de son calcul différentiel, l'appliquant à quelques problèmes de nature à échapper aux autres méthodes. Personne ne s'en formalisa encore en Angleterre. *Newton* lui-même, le plus intéressé à cela, & qui sçavoit le mieux jusqu'où ses lettres avoient pu mettre *Leibnitz* sur la voie, lui rendit dans ses principes (b) un témoignage brillant. Il y a dix ans, dit-il, qu'étant en commerce de lettres avec *M. Leibnitz*, & lui ayant donné avis que j'étois en possession d'une méthode pour déterminer les tangentes & pour les questions de maximis & minimis, méthode que n'embarassoient point les irrationalités, & l'ayant cachée sous des lettres transposées, il me répondit qu'il avoit rencontré une méthode semblable, & il me communiqua cette méthode, qui ne différoit de la mienne que dans les termes & les signes, comme aussi dans l'idée de la génération des grandeurs. Cela se lit encore dans les éditions des années 1713 & 1714, mais on l'a supprimé dans celle de 1726, peut-être sans le consentement de *Newton*, qui mourut peu de mois après. Les défenseurs de *Leibnitz* pourront toujours en appeler à ce témoignage de la conscience de *Newton*, qui n'ignoroit pas le

(a) De dim. figur. Edimb.

(b) Lib. 11, lemm. 11.

second voyage de *Leibnitz* à Londres , & son entrevue avec *Collins* , le dépositaire de ses papiers ; car *Collins* l'en avoit informé , comme on le voit par une lettre du *Commercium Epistolicum* .

Il y a apparence que *M. Leibnitz* auroit resté tranquille possesseur d'une partie de l'honneur de la découverte de son nouveau calcul , s'il eût été plus équitable envers *Newton* . Nous ne pouvons ici dissimuler qu'il eut des torts considérables , & ce fut ce qui lui attira son espece de disgrâce . Déjà quelques lettres écrites en Angleterre , & où il s'attribuoit trop exclusivement cette invention , lui avoient attiré des remarques désagréables sur le droit qu'y avoit *Newton* antérieurement à lui . *M. Fatio* avoit même dit hautement que *M. Leibnitz* ne s'imaginât pas qu'il tint de lui ce qu'il sçavoit de ce calcul ; qu'il étoit obligé de reconnoître *Newton* pour le premier inventeur du calcul des fluxions , & qu'il laissoit à juger quelle part y avoit *M. Leibnitz* , à ceux qui pouvoient lire leurs lettres mutuelles , & divers papiers conservés dans le dépôt de la Société Royale . *Leibnitz* insulté sans raison , répondit vivement , & se plaignit à la Société Royale ; mais l'affaire n'eut pas alors d'autre suite . Ce fut seulement quelques années après que la querelle éclata . Le Traité de *Newton* sur la *Quadrature des Courbes* , & son *Énumération des lignes du troisieme ordre* ayant vu le jour , les Journalistes de *Leipsick* n'en firent pas un extrait trop avantageux . On y disoit entr'autres , après une légère exposition de la nature des fluxions , que *Newton* , au lieu des différences Leibnitiennes , se servoit & s'étoit toujours servi des *fluxions* , comme le *P. Fabri* avoit substitué dans sa *Synopsis Geometriae* , le mouvement aux indivisibles de *Cavalieri* . C'étoit , ce semble , dire que *Newton* n'avoit fait que substituer les fluxions aux différences , quoique ces mots , & *s'est toujours servi* , semblent insérés exprès pour prévenir ce sens . Quel que fût l'objet des Journalistes , qui auroient pu s'exprimer plus clairement , & rendre sans ambiguïté à *Newton* la justice qu'il méritoit , cet article blessa ses compatriotes . *Keil* mit en 1708 , dans les *Transactions Philosophiques* , un écrit où il disoit formellement que *Newton* étoit le premier inventeur du calcul des fluxions , & que *M. Leibnitz* , en le publiant dans les Actes de *Leipsick* , n'avoit fait qu'en changer le nom & la

notation. *Leibnitz* prit ces paroles pour une accusation de plagiat, à quoi elles ressembloient effectivement beaucoup, & par une lettre écrite à M. *Hans Sloane*, Secrétaire de la Société Royale, il demanda que *Keil* se rétractât. *Keil*, au lieu de le faire, répondit à M. *Hans Sloane* par une longue lettre, où il accumule toutes les raisons qu'il peut pour montrer que non seulement *Newton* a précédé *Leibnitz*, mais qu'il lui a donné tant d'indices de son calcul, qu'il ne pouvoit pas échapper à un homme même d'une intelligence médiocre. La lettre fut envoyée à *Leibnitz*, qui demanda à la Société Royale de faire cesser ces criailleries de la part d'un homme trop nouveau pour sçavoir ce qui s'étoit passé entre *Newton* & lui. La Société Royale jugea qu'il falloit consulter les pieces originales, & nomma des Commissaires pour les choisir & les examiner. Ils rassemblèrent celles qu'on lit dans le *Comm. Epist.* & ils firent leur rapport de cette maniere : Qu'il paroïssoit par ces pieces que M. *Collins* communiquoit fort librement aux habiles gens les écrits dont il étoit le dépositaire ; que M. *Leibnitz* ne paroïssoit pas avoir eu connoissance de son calcul jusqu'au mois de Juin 1677, un an après la communication d'une lettre où la méthode des fluxions étoit suffisamment décrite pour toute personne intelligente. Nous remarquons ici qu'après avoir lu & relu cette lettre, nous y trouvons seulement cette méthode décrite quant à ses effets & ses avantages, mais non quant à ses principes ; ce qu'il est important d'observer, afin de ne point donner à ce mot un sens qu'il ne doit point avoir, & sur lequel quelqu'un qui n'auroit pas les pieces en main, condamneroit sans hésiter M. *Leibnitz*. Mais revenons au rapport des Commissaires de la Société Royale. Ils ajoutent que par des lettres de *Newton*, depuis 1669 jusqu'en 1677, il paroît qu'il étoit en possession de la méthode des fluxions ; que la méthode différentielle de *Leibnitz* étoit la même, aux termes & signes près, que celle des fluxions ; ils disent enfin qu'ils regardent M. *Newton* comme le premier inventeur de cette méthode, & qu'ils pensent que M. *Keil* en le disant n'a fait aucune injure à M. *Leibnitz*. Du reste, ils ne prononcent rien sur les indices qu'a pu fournir à M. *Leibnitz* la correspondance qu'il a eue avec *Newton*. Ils en abandonnent la décision aux lecteurs, & pour les mettre en état de juger, la Société Royale ordonna

l'impression des pieces sur lesquelles étoit fait ce rapport. Elles parurent en 1712, sous le titre de *Commercium Epistolicum de Analyfi promotâ*. in-4°.

La querelle concernant l'invention du calcul des fluxions, ou différentiel, n'en resta pas là. Le *Commercium Epistolicum* ayant paru, M. *Leibnitz* s'en plaignit beaucoup, & menaça d'y répondre d'une maniere qui confondroit ses adversaires. Il eût été difficile de renverser les faits qui prouvent l'antériorité de *Newton* sur lui, en ce qui concerne l'invention de ce calcul: ce point ne pourra jamais être contesté. Quant au reste, il ne nous paroît pas sans réponse. Cependant tout cela n'aboutit qu'à quelques écrits anonymes, ouvrages de ses amis, où *Newton* étoit plutôt attaqué, que *Leibnitz* défendu. On y prétendoit entr'autres, que M. *Newton*, ne connoissoit pas le vrai principe du calcul des différences des degrés supérieurs; il est vrai que par précipitation il s'étoit trompé dans une des manieres de considérer ces différences; mais l'on voit par une lettre écrite à *Wallis* en 1692, qu'il connoissoit la véritable. *Keil* défendit *Newton* dans les mêmes Journaux: on lui répliqua, & l'on se dit des injures ou des choses fort aigres, comme c'est la coutume en pareil cas. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans la suite de cette contestation, fut la proposition d'un problème que *Leibnitz* fit indirectement à *Newton*. Ce problème, qu'après s'être concerté avec *Bernoulli*, il crut propre à embarrasser ses adversaires, est le suivant. Soit, par exemple, une infinité de courbes de même espece, comme seroient des hyperboles de même sommet & de même centre, depuis la plus applatie qui coincide avec son axe, jusqu'à la plus ouverte qui n'est autre chose que la ligne perpendiculaire à l'axe commun; on demande la courbe qui les coupera toutes à angles droits. Nous nous hâtons d'observer que ce n'est là qu'un cas des plus simples, & qui n'excede pas la portée d'un médiocre Analiste. Le problème est bien autrement difficile, s'il s'agit d'une suite de courbes, d'hyperboles, par exemple, de même sommet, & même parametre, mais de centres variables; si les centres & les parametres sont variables; si les courbes, au lieu d'être géométriques sont transcendantes, par exemple, une infinité de logarithmiques passant par le même point, &c. L'idée générale du problème comprend une multitude d'autres cas,

dont quelques-uns sont d'une très-grande difficulté. L'histoire de ce problème déjà ébauché par *Viviani*, & ensuite proposé dans les Actes de *Leipfick* de 1697, & résolu plus généralement par M. Jacques *Bernoulli*, seroit trop longue. Nous nous bornons à dire qu'il nous paroît que *Newton* le traita un peu trop légèrement dans l'esquisse de solution qu'il en donna ; non que nous pensions qu'il ne l'eût pas résolu d'une manière complète, mais il y eût rencontré des difficultés particulières, surtout au cas proposé par M. *Bernoulli*. Quoi qu'il en soit, ce problème a successivement excité la sagacité de M. Jean *Bernoulli*, de son fils Nicolas *Bernoulli*, & de son neveu du même nom, de M. *Taylor*, qui parmi les Anglois y satisfait, & de M. *Herman*. On trouve toutes leurs recherches sur ce sujet dans les Œuvres de M. *Bernoulli* (a).

Un ami commun de *Leibnitz* & de *Newton* (l'Abbé *Conti*, Noble Vénitien) entreprit en 1715 de les faire expliquer l'un à l'autre. Mais cela ne servit qu'à les aigrir davantage, *Leibnitz* persistant à contester à *Newton* son droit de priorité sur le calcul en question, & *Newton* refusant à *Leibnitz* ce qu'il lui avoit autrefois accordé (b). Enfin la mort de *Leibnitz*, arrivée vers la fin de 1716, mit fin à la querelle. Pour la résumer en peu de mots, nous dirons qu'il est incontestable que M. *Newton* est le premier inventeur du calcul des fluxions : quant à M. *Leibnitz*, il nous paroît que les pièces qu'on peut prouver lui avoir été communiquées, ne contiennent rien qui puisse donner lieu de le regarder comme ayant emprunté ce calcul de *Newton*, mais seulement comme l'ayant deviné sur la description que *Newton* lui faisoit de ses avantages. Au surplus, si l'on observe combien peu il y avoit à faire pour passer des calculs de *Barrow* & de *Wallis* au calcul différentiel, il paroîtra, ce semble, superflu de rechercher ailleurs l'origine de ce dernier. En effet, ce que *Barrow* désignoit par e & a , n'étoit autre chose que les incréments instantanés & infiniment petits de l'abscisse & de l'ordonnée. Or en supposant cette équation, par exemple, $x^3 = by^2$, le calcul de *Barrow*, dépouillé des opérations superflues, donnoit $3x^2e = 2bya$; de même l'équation $x^4 = b^3y$, donnoit $4x^3e = b^3a$.

(a) Voyez la Table générale, au mot *Trajectoria Orthogonalis*.

(b) Voyez *New t. Opuscula*. T. 1. p. 379. & suiv.

L'analogie conduisoit donc à remarquer que si l'on avoit $x^n = y$, on devoit trouver $nx^{n-1}e = a$, quel que fût le nombre n , entier ou rompu, positif ou négatif. D'un autre côté, *Wallis* avoit désigné les élémens des aires des courbes par le rectangle fait de l'ordonnée, & d'une portion infiniment petite de l'abscisse qu'il nommoit A , de sorte que l'élément de l'aire circulaire étoit suivant lui, $A\sqrt{aa - xx}$. Il avoit aussi réduit à une expression semblable, les élémens des longueurs des arcs curvilignes, sçavoir par une analogie fondée sur la ressemblance du petit triangle caractéristique avec celui de la soutangente, la tangente & l'ordonnée. Ajoutons à cela, de marquer l'incrément d'une grandeur de quelque manière qui montre à quelle grandeur il appartient, comme par la même lettre précédée d'un signe particulier, (*Leibnitz* a choisi la lettre d , qui signifie *différence*) : voilà le passage du calcul de *Barrow* & de celui de *Wallis* au calcul différentiel. Mais quoiqu'il y eût aussi peu à faire pour passer de l'un à l'autre, il y auroit une grande injustice à vouloir priver *Leibnitz* de l'honneur de cette invention, puisque tant de Géomètres avoient vu les Livres de *Barrow* & de *Wallis*, les avoient médités, & n'avoient pas été plus loin. Le génie consiste dans cette heureuse fécondité de vues & d'expédiens, qui paroissent après coup simples & faciles, mais qui échappent néanmoins à ceux qui ne sont pas avantagés de cet heureux don de la nature.

V I I I.

Il nous faut suspendre ici pour quelques momens le récit des progrès du calcul de l'infini, afin de rendre compte de quelques théories particulières de Géométrie sublime qui prirent naissance vers ce temps. L'une est celle des caustiques, nouveau genre de courbes, inventé par M. de *Tchirnausen*, & doué de propriétés très-remarquables : l'autre celle des épicycloïdes, qui ont aussi des propriétés intéressantes, soit à les considérer du côté de la théorie, soit à les envisager du côté des usages mécaniques. Nous commençons par les caustiques de M. *Tchirnausen* (a).

*De la théorie
des caustiques
& des épicy-
cloïdes.*

(a) M. de *Tchirnausen* (Ehrenfreid Walter), Seigneur de Killingwald & de Stolzen-

Tout le monde sçait que les rayons de lumiere réfléchis par une surface concave, se réunissent vers un certain point qu'on appelle foyer, à cause de l'incendie qu'y produit ordinairement cette réunion. Mais ce foyer n'est que rarement un point indivisible, & ce n'est ordinairement que le lieu vers lequel se rendent le plus de rayons réfléchis. Il se fait une sorte de foyer continu, dont on peut facilement se procurer le spectacle. Qu'on ait un vase cylindrique dont la surface intérieure soit fort polie. Si l'on en approche un flambeau, on voit se projeter sur le fond deux traits de lumiere curvilignes, qui sont d'autant plus brillans que le flambeau est présenté plus obliquement. C'est-là la caustique des rayons réfléchis de dessus cette surface. Le foyer proprement dit dans les miroirs ardens, n'est que l'environ du point où se touchent les deux branches de la caustique; ce qui fait que la plupart des rayons se croisent dans le petit espace voisin de ce point, & y produisent une chaleur considérable.

Pour concevoir la génération de ces courbes, il faut se représenter une suite de rayons paralleles & à égales distances. On verra facilement que chaque rayon réfléchi coupera le suivant, & que de tous ces points d'intersection, & des parties de rayons réfléchis qu'ils interceptent, naîtra un polygone, comme on a vu dans la théorie des développées, s'en former un des parties des perpendiculaires à la courbe, lorsqu'elles étoient en nombre fini. Mais qu'on suppose les rayons incidens en plus grand nombre & plus serrés, on verra diminuer

Fig. 93.

berg, naquit à Killingwald, dans la Luface supérieure, le 10 Avril 1651. Après avoir fait quelques campagnes dans les troupes de Hollande vers l'année 1671, il se mit à voyager, & il parcourut en observateur curieux la plupart des contrées de l'Europe. Il vint à Paris pour la troisième fois en 1682, & il fut agréé à l'Académie Royale des Sciences. Il se retira ensuite dans ses terres, où il passa la plus grande partie de sa vie, occupé de l'étude & des Mathématiques. Il y a dans les Actes de Leipsick quantité de pieces de sa façon : elles montrent que M. de Tschirnausen étoit un homme de beaucoup de génie, mais en même temps d'un caractère précipité qui l'engagea plus d'une fois dans

l'erreur. C'est aussi avec peine qu'on le voit, promettant sans cesse les découvertes les plus brillantes, sans tenir sa parole, & affectant peu d'estime pour le calcul différentiel. Il s'en falloit cependant beaucoup que sa méthode, qui n'est proprement que celle de Barrow, eût la même perfection, bien loin de lui être préférable. M. Tschirnausen mourut vers la fin de 1708. Le seul Livre qu'on ait de lui, est sa *Medicina mentis & corporis*, ouvrage dans le genre de celui de la Recherche de la Vérité du Pere Malebranche, mais plus étendu, comme l'annonce son titre. Il parut pour la première fois en 1687, & il y en eut une seconde édition augmentée, en 1695. Voyez l'Hist. de l'Acad. de l'année 1709.

ces petits côtés, & enfin le polygone se changer en une courbe que touchera chacun des rayons réfléchis. Chaque point de la caustique peut aussi être considéré comme le foyer de deux rayons infiniment proches, de même que nous avons vu chaque point de la développée être le concours de deux perpendiculaires à la courbe, infiniment voisines.

Le D. *Barrow* avoit déjà considéré dans ses *Leçons Optiques* ces sortes de concours de rayons; & il est surprenant que porté comme il l'étoit à envisager les choses du côté purement géométrique, il n'ait pas eu l'idée d'examiner quelles courbes forment ces points de concours suivant les divers cas. Cette idée vint à M. *Tchirnausen* le premier, qui en donna (en 1682.) à l'Académie des Sciences, une esquisse sur la caustique du cercle formée par des rayons incidents parallèles. Cette courbe, dont on voit la représentation dans la figure 94, se décrit en prenant partout le rayon réfléchi EG égal à la moitié de l'incident ED ; de sorte qu'elle se termine au point F , qui partage le rayon AC en deux également. Elle est susceptible de rectification absolue; chaque partie comme BG , est égale à la somme des rayons incident & réfléchi DE , EG ; propriété au reste commune à toutes les caustiques formées par des rayons parallèles, & qui s'étend, à quelques modifications près, à toutes les autres. Enfin la courbe BGF , n'est autre que celle que décrirait un point de la circonférence d'un cercle qui rouleroit sur un autre comme FK décrit du rayon CF . C'est une remarque nouvelle que fit M. *Tchirnausen* en 1690, de même que celle-ci, sçavoir que cette courbe a la propriété de se reproduire par son développement, comme l'on sçait que fait la cycloïde. Il y a néanmoins cette différence, que la cycloïde a pour développée une cycloïde précisément égale, au lieu que la courbe dont nous parlons a bien pour développée une courbe semblable, mais seulement moins grande de moitié. Nous devons rendre ici à M. *de la Hire*, la justice de remarquer qu'il démêla quelques-unes des propriétés ci-dessus avant M. *Tchirnausen*. Car ce Géometre un peu précipité, s'étoit trompé en quelque chose, lorsqu'il annonça sa découverte à l'Académie des Sciences. Il prétendoit que pour trouver chaque point de la caustique, il n'y avoit qu'à décrire sur le rayon CB un demi-cercle, & partager le restant de chaque ordonnée, comme

Fig. 94.

HE en deux également en I, & que le point I étoit dans la caustique. Cette prétention ne lui fut point passée par M. de la Hire, mais M. Tschirnhausen, entier dans ses sentimens, après avoir fort contesté, ne se rendit pas. Il ne reconnut son erreur que plusieurs années après, sur la nouvelle observation que lui en fit M. Bernoulli. Cependant M. de la Hire considérant cette courbe, trouva que le rayon réfléchi étoit la moitié de l'incident, & il démontra aussi qu'elle étoit une épicycloïde produite par la révolution d'un cercle sur un autre (a).

Les Géomètres contemporains de M. Tschirnhausen, ont beaucoup enchéri sur sa théorie. Elle sortoit à peine de ses mains, qu'ils l'étendirent, soit en ne se bornant plus aux rayons incidens parallèles, mais en les supposant convergens ou divergens à volonté, soit en appliquant à la réfraction ce que M. Tschirnhausen avoit seulement remarqué dans la réflexion; soit enfin en examinant les caustiques des courbes mécaniques, auxquelles M. Tschirnhausen dédaignant l'usage du calcul différentiel, ne pouvoit appliquer le sien. On doit les principaux traits de toute cette théorie aux deux illustres freres MM. Jacques & Jean Bernoulli. Le premier donna en 1691, dans les Actes de Leipzick, des choses très-curieuses sur ce sujet (b), il y fit entr'autres la remarque, que la caustique de la spirale logarithmique, le point lumineux étant au centre, étoit une spirale égale. Pendant le même temps, M. Jean Bernoulli, qui étoit alors à Paris, donnoit dans ses *Lectiones calculi integralis*, des formules déduites du calcul différentiel, pour déterminer les caustiques de toutes les especes. Nous supprimons avec regret quantité de choses curieuses que nous aurions à dire ici, si nous pouvions nous étendre à notre gré. Nous renvoyons aux écrits des Géomètres qui ont traité cette théorie, entr'autres aux *Leçons de calcul intégral* de M. Bernoulli, ou au *Traité des infiniment petits* de M. le Marquis de l'Hôpital. On peut aussi consulter un Mémoire qu'on lit parmi ceux de l'Académie de l'année 1703. C'est une espece de Traité sur cette matiere, où l'on trouve rassemblé avec beaucoup de précision tout ce qu'elle offre de plus intéressant.

La génération des épicycloïdes sera facile à entendre pour

(a) Hist. de l'Acad. avant le renouv. ann. 1688. édit. François.

(b) *Linea cycloid. caustica, pericaustica, &c.*

ceux à qui la cycloïde est connue. Car elle n'est que celle de cette courbe célèbre, un peu généralisée. La cycloïde s'engendre lorsqu'on fait rouler un cercle sur une ligne droite. Les épicycloïdes sont formées de la même manière, à cela près, que la base au lieu d'être une ligne droite, est une autre circonférence circulaire.

Des Epicycloïdes.

On fait honneur de l'invention des épicycloïdes à M. *Roemer*, célèbre Astronome Danois, qui les imagina durant son séjour à Paris, vers l'année 1674. Ce ne fut point entre ses mains une pure spéculation géométrique. Ces courbes lui parurent être celles dont la forme convenoit aux dents des roues pour diminuer le frottement des unes contre les autres, & rendre l'action de la puissance plus égale; ce fut-là le motif qui le porta à les considérer. M. de la Hire néanmoins, dans son *Traité des Epicycloïdes*, imprimé en 1694, garde un profond silence sur M. *Roemer*, & semble s'attribuer le mérite de cette invention géométrique & mécanique. Mais outre le cri public qui en fait honneur à M. *Roemer*, on a le témoignage exprès de M. *Leibnitz* (a), qui étant à Paris, en 1674 & les deux années suivantes, dit que l'invention des épicycloïdes & leur application à la mécanique, étoient l'ouvrage de ce Mathématicien Danois, & qu'il en passoit pour Auteur auprès de M. *Huyghens*, sans qu'il fût en aucune manière question de M. de la Hire.

Je ne trouve personne qui ait rien publié sur les épicycloïdes avant M. *Newton*. Ce grand homme donne, dans le premier Livre de ses principes, leur rectification d'une manière fort générale & fort simple. Après lui M. *Bernoulli*, pendant son séjour à Paris, s'adonna à déterminer, à l'aide du calcul différentiel & intégral, encore naissant, leur aire, leur rectification, leur développée, &c. plusieurs de ses *Leçons de calcul intégral* sont occupées de cet objet. En 1694, M. de la Hire publia son *Traité des Epicycloïdes*, dont il revendique les principales vérités, comme des découvertes faites depuis longtemps. C'est un ouvrage excessivement embrouillé; mais on a dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1706, un écrit du même M. de la Hire sur les épicycloïdes, qui forme un

(a) *Comm. Phil. Leibnitii & Bernoulli. T. 1, p. 347.*

Traité complet de ces courbes, très-curieux & très-élégant.

Il y auroit dans les écrits qu'on vient d'indiquer une ample moisson de vérités curieuses à étaler ici. Mais nous nous bornerons à quelques-unes des plus dignes d'attention. C'est d'abord une propriété remarquable des épicycloïdes circulaires, qu'elles sont souvent géométriques, tandis que la cycloïde ordinaire, d'autant plus simple en apparence que la ligne droite l'est davantage que la courbe, n'est que mécanique ou transcendante. Ce cas où les épicycloïdes sont géométriques, est celui où il y a un rapport comme de nombre à nombre entre les circonférences du cercle qui sert de base, & du générateur. Que si ce rapport est incommensurable, alors l'épicycloïde est mécanique. La raison en est sensible : dans le dernier cas, le cercle générateur continuant à l'infini de tourner sur sa base, jamais le point décrivant ne peut retomber sur un de ceux d'où il est parti au commencement de quelque révolution ; ainsi la courbe ne rentrera jamais en elle-même, mais fera une infinité de circonvolutions différentes & de replis. Elle seroit par conséquent coupée en une infinité de points par une ligne droite, ce qui ne sçauroit arriver à une courbe géométrique. Ceci nous donne la solution de l'espece de paradoxe remarqué plus haut. La cycloïde ordinaire n'est qu'une épicycloïde formée par un cercle fini roulant sur un cercle infini. Mais le fini & l'infini sont incommensurables. Ainsi elle est dans le cas des épicycloïdes à base incommensurable avec le cercle générateur, & elle doit être transcendante comme elles.

C'est encore une propriété remarquable des épicycloïdes, soit géométriques, soit transcendantes, qu'elles sont absolument rectifiables, du moins dans le cas où le point décrivant est sur la circonférence du cercle générateur. On démontre que la circonférence de l'épicycloïde GEF est au quadruple du diamètre du cercle générateur BE, comme le rayon de la base, à la somme de ceux de la base & du cercle générateur. Si l'épicycloïde étoit intérieure, alors, au lieu de la somme ci-dessus, ce seroit la différence. Veut-on voir reparoître ici la cycloïde ordinaire & sa propriété célèbre, d'avoir sa circonférence égale à quatre fois le diamètre du cercle générateur, il n'y aura qu'à supposer le cercle de la base infini ; alors la raison ci-dessus se changera en une raison d'égalité. Car l'in-

fini augmenté ou diminué d'une quantité finie, est toujours le même. Lorsque le point décrivant de l'épicycloïde est pris au dedans ou au dehors de la circonférence du cercle générateur, la longueur de l'épicycloïde est égale à une circonférence d'ellipse facile à construire. A l'égard des aires des épicycloïdes, elles se déterminent par l'analogie suivante : comme le rayon du cercle de la base : à trois fois ce rayon, plus deux fois celui du cercle générateur, ainsi le segment circulaire bH , au secteur épicycloïdal bHF , ou tout le cercle générateur, à l'aire entière de l'épicycloïde $FEGB$. Je ne dis rien des tangentes : on sçait depuis le temps de *Descartes* que la ligne Hb , tirée d'un point quelconque H , à celui de la base que touche le cercle, tandis que ce point est décrit, est perpendiculaire à la courbe, par conséquent à la tangente. Je finis cet article en donnant une idée de la méthode ingénieuse que *M. de Maupertuis* a suivie en traitant ce sujet (a). Il conçoit un polygone rouler sur un autre dont les côtés sont égaux aux siens. La trace d'un des angles, décrit une courbe dont le contour est formé d'ares de cercles, & l'aire composée de secteurs circulaires, & de triangles rectilignes. Il détermine le rapport de l'aire & du contour de cette figure avec ceux du polygone générateur. Il suppose ensuite ces polygones devenir des cercles, la figure décrite devient une épicycloïde, & le rapport ci-dessus, modifié comme il convient par cette supposition, lui donne l'aire & le contour de l'épicycloïde.

I X.

L'Angleterre, quoique le pays natal des calculs que nous nommons différentiel & intégral, n'est cependant pas celui où ils ont d'abord pris leur accroissement. Nous faisons abstraction de *M. Newton*, qui les appliqua dès-lors avec tant de succès à la découverte des vérités les plus sublimes, & qui étoit en possession de quantité de méthodes excellentes. Mais à l'exception de ce qu'il en dévoila dans ses principes en 1687, & de ce qui en pût transpirer d'après ses lettres & ses manuscrits, c'étoit un trésor précieux dont lui seul avoit encore la

Progrès du calcul différentiel dans le continent.

(a) Mem. de l'Acad. ann. 1727.

propriété; de manière que c'est, en quelque sorte, du continent que l'Angleterre reçut la connoissance de ce calcul. *Craig*, qui le premier le cultiva, & qui l'appliqua à la dimension des grandeurs curvilignes (a), le tenoit des pièces insérées par *Leibnitz* dans les Actes de *Leipsick*. Il en fait l'aveu de plusieurs manières, soit en appelant cette méthode, le calcul de *Leibnitz*, soit en adoptant sa notation. Ainsi c'est à l'époque de la connoissance qu'en donna *M. Leibnitz* au monde sçavant, qu'on doit à certains égards fixer sa naissance & ses développemens. Nous en ferons bientôt l'histoire avec étendue; mais quelques traits de la vie d'un homme à qui les Mathématiques ont de si grandes obligations, ne sçauroient suspendre qu'agréablement l'attente de nos lecteurs.

Le célèbre *M. Leibnitz*, (Godefroi-Guillaume) naquit à *Leipsick*, le 23 Juin, v. st. de l'année 1646. Il fit ses premières études dans sa patrie, & dès l'âge de quinze ans, il commença à embrasser avec une ardeur incroyable tous les genres de connoissances. Poésie, Histoire, Antiquités, Philosophie, Mathématiques, Jurisprudence, soit civile, soit politique, tout fut dans peu d'années de son ressort, & il n'est aucun de ces genres dans lequel il n'ait signalé son génie ou son sçavoir. Nous passerions bientôt les bornes que nous prescrivit l'étendue de cet ouvrage, si nous entreprenions de faire connoître *M. Leibnitz* sous tous ces différens aspects. Le lecteur curieux nous pardonnera si nous nous bornons à le représenter ici comme Mathématicien.

Les Mathématiques furent du nombre des connoissances que *M. Leibnitz*, avide de toute espèce de sçavoir, acquit dans sa jeunesse. Lorsqu'il prit des grades en Philosophie, il soutint une thèse sur un sujet à demi-Mathématique, & tenant à l'art des combinaisons. Cette thèse fut le premier germe d'un *Traité de Arte combinatoria*, qu'il donna en 1668, & qui a été réimprimé en 1690. On ne doit pas mettre cette nouvelle édition sur le compte de *M. Leibnitz*. Il la vit au contraire avec déplaisir, ne jugeant plus cet ouvrage digne de son nom, quoiqu'il lui eût autrefois fait honneur. Il donna aussi en 1671, un ouvrage intitulé *Hypothesis Physica nova*, &c. ou *Theoria motus*, dont il désapprouva la doctrine lorsqu'il fut parvenu à un âge plus mûr.

(a) *De fig. curvil. quad. & locis Geom.* Lond. 1693, in-4°.

M. *Leibnitz* vint à Paris en 1673, & s'y fit connoître avantageusement de M. *Huyghens*, & des autres Membres de l'Académie des Sciences. Ce fut dans ce temps-là qu'il fit diverses découvertes analytiques, entr'autres celle de la suite pour le cercle, sujet sur lequel il composa dès-lors un Traité qu'il se proposa long-temps de mettre au jour, mais il s'en désista dans la suite. Il imagina vers le même temps sa machine arithmétique, machine plus parfaite & plus commode que celle de M. *Pascal* (a). L'idée en fut communiquée à M. *Colbert*, & valut à M. *Leibnitz* d'être agréé à l'Académie des Sciences.

M. *Leibnitz* retourna en Allemagne vers la fin de 1676, rappelé par l'Electeur d'Hanovre à qui il s'étoit attaché. Les affaires nombreuses dont il fut chargé par ce Prince, ne lui permirent guere plus alors de s'adonner aux Mathématiques. Cependant lorsque les Actes de Leipsick parurent, il ne laissa pas de les enrichir de quantité d'écrits, soit physiques, soit mathématiques, écrits qui sont tous marqués au coin du génie, & qui font regretter que leur Auteur n'ait pas eu le loisir de suivre davantage ses idées, & de se livrer à un travail plus réglé sur ces matieres. M. *Leibnitz* se le proposa souvent, & il a été pendant plusieurs années question d'un ouvrage de *Scientiâ infiniti*, dont son nouveau calcul, & surtout le calcul intégral, auroit fait la principale partie; mais distrait par des entreprises laborieuses, & encore plus par son penchant vers la Métaphysique la plus déliée, il ne trouva jamais le temps de remplir l'attente dont il avoit flatté le monde sçavant.

M. *Leibnitz* étoit attentif à tout ce qui peut contribuer à l'accroissement & à la propagation des Sciences. L'établissement d'une Académie en Allemagne lui parut propre à cela, & il le sollicita auprès de Frédéric I, Roi de Prusse & Electeur de Brandebourg. Ce Prince entrant dans ses vues, fonda en 1701 à Berlin sa capitale, cette Académie, émule de celles de Paris & de Londres, qu'on y voit fleurir aujourd'hui. M. *Leibnitz* en fut nommé Président, & remplit cette place jusqu'à sa mort. Elle arriva le 14 Novembre 1716; & elle fut causée par un accès de goutte remontée qui le suffoqua presque subitement. Il étoit un des Associés étrangers que

(a) Voy. *Miscell. Berol.* T. I.

l'Académie choisit lors des nouveaux réglemens qu'elle reçut en 1699. Il entretenoit depuis plusieurs années avec M. Jean Bernoulli, un commerce de lettres, qui a été mis au jour en 1745, sous le titre de *Leibnitii ac Bernoullii Comm. Phil. & Math.* 2. vol. in-4°. On ne peut que sçavoir beaucoup de gré aux éditeurs de ce morceau, extrêmement intéressant par les objets sçavans sur lesquelles il roule, & par les nombreuses anecdotes dont il nous instruit. L'abondance extrême de notre matière nous contraint de nous en tenir à cette esquisse très-légère de la vie & des ouvrages de cet homme célèbre (a); nous nous hâtons de revenir à notre objet principal, sçavoir l'histoire du calcul différentiel.

M. Leibnitz a conçu son calcul d'une manière moins géométrique que M. Newton. Il suppose qu'il y a des grandeurs infiniment petites à l'égard d'autres grandeurs, de telle sorte qu'on peut négliger les premières, eu égard aux secondes, sans erreur sensible. Il ne se borne pas là; il y a, dans ce système, des infiniment petits d'infiniment petits, ou du second ordre, qui sont de même négligibles à l'égard de ceux du premier. Ainsi en prenant dans une courbe trois ordonnées infiniment proches, la différence de chacune avec sa voisine, est un infiniment petit du premier ordre; ce qui forme deux différences infiniment petites & successives: or ces deux infiniment petits, diffèrent entr'eux d'une quantité infiniment petite à leur égard: voilà, suivant M. Leibnitz, un infiniment petit du second ordre; c'est ce qui a fait donner à ce calcul, le nom d'*infiniment petits*: mais ce que ce principe & ses idées ont, au premier abord, de dur aux oreilles géométriques, est seulement dans les termes. Ce n'est qu'une manière de s'énoncer adoptée pour éviter les circonlocutions, & qui ne sçauroit conduire à l'erreur. On le montrera après avoir donné une idée de la manière dont on raisonne dans le calcul différentiel.

Une quantité variable x étant proposée, on désigne son accroissement infiniment petit ou sa différentielle, par dx . Cela supposé, qu'on demande l'accroissement infiniment petit de x^2 ,

(a) Les lecteurs curieux d'une connoissance plus détaillée de la vie & des ouvrages nombreux de M. Leibnitz, doivent recourir aux écrits qui ont eu cet objet particulier, comme son éloge historique, par

M. de Fontenelle, les Actes de Leipzick de l'année 1717, & enfin l'article de Leibnitz dans le Supplément de Bayle par M. de la Chauvessière.

par exemple, tandis que x devient $x + dx$, il est visible que x^2 deviendra $(x + dx)^2$, ou $x^2 + 2x dx + dx^2$. L'accroissement de x^2 sera donc $2x dx + dx^2$; mais, dit M. *Leibnitz*, dx^2 est infiniment petit comparé à $2x dx$, puisque le premier est un rectangle de deux dimensions infiniment petites, tandis que le second n'en a qu'une de cette espèce. On peut donc négliger dx^2 , sans erreur; ainsi l'accroissement de x^2 est $2x dx$. On démontre de même que la différentielle de xy est $y dx + x dy$, & non $y dx + x dy + dx dy$. Car $dx dy$ est infiniment petit, eu égard à $y dx$ ou $x dy$. Tout cela, quoiqu'en apparence contre la rigueur géométrique, ne laisse pas d'être vrai, ainsi que nous allons le faire voir.

En effet M. *Leibnitz*, en négligeant certaines grandeurs, n'a rien fait qui ne fût déjà familier aux Analistes & aux Géomètres. Toute quantité qui dans certaines circonstances devenoit moindre qu'aucune grandeur assignable, quelque petite qu'elle fût, étoit réputée nulle dans ces circonstances. C'est ainsi qu'en doublant continuellement le nombre des côtés d'un polygone inscrit au cercle, on regardoit le cercle & le polygone comme se confondant enfin, sans avoir égard aux petits segmens qui sont la différence de l'un & de l'autre. Car on démontreroit que la somme de tous ces segmens décroissoit au point de devenir moindre qu'aucune quantité assignable. C'est là précisément le cas des infinimens petits de M. *Leibnitz*. A mesure que dx diminue dans l'exemple précédent, la raison de dx^2 à $2x dx$, diminue, & devient enfin moindre qu'aucune raison assignable, lorsque dx devient moindre qu'aucune quantité donnée. On ne peut donc regarder dx^2 , que comme nul comparé à $2x dx$, & par conséquent dx & $2x dx$, expriment respectivement les accroissemens de x & de x^2 , lorsque ces accroissemens sont infiniment petits, c'est-à-dire, dans l'instant où ils s'anéantissent.

Mais que seront, suivant ce système, les différens ordres d'infiniment-petits, ou de différences de différences. Nous conviendrons ingénument qu'il n'en donne pas une notion aussi distincte & affranchie de difficultés, que celui de M. *Newton*. Quelque effort qu'ait fait un bel esprit Géometre, le célèbre Secrétaire de l'Académie, pour établir l'existence de ces différens ordres d'infinis & d'infiniment petits, c'est, à notre avis,

un édifice plus hardi que solide. Pour mettre cette partie du calcul de M. *Leibnitz* à l'abri de toute difficulté, il est nécessaire de recourir aux notions qu'en donne M. *Newton*, & que nous avons expliquées dans un des articles précédens. Au reste tout est de même dans le calcul différentiel que dans celui des fluxions. Ils ne diffèrent que dans la notation, & dans la manière dont leurs Auteurs ont envisagé leur principe fondamental. Ainsi tout ce qu'on a dit dans l'article V, sur l'application du calcul des fluxions à la méthode des tangentes, à l'invention des *maxima* & *minima*, à la quadrature & à la rectification des courbes, &c. doit s'entendre également du calcul de M. *Leibnitz*. Il n'y a qu'à changer les x , y , z , &c. en dx , dy , dz , &c. & l'on aura les mêmes conséquences, les mêmes règles de calcul.

M. *Leibnitz* donna le premier essai public de son nouveau calcul dans les Actes de *Leipsick* de l'année 1684 (a); & il en montra l'usage pour trouver les tangentes, les *maxima* & *minima*, & les points d'inflexion. Un des problèmes qu'il se proposoit en exemple, étoit bien propre à faire éclater les avantages de son calcul. Il suppose une courbe dont la nature est telle que la somme des lignes tirées de chacun de ses points à tant d'autres qu'on voudra pris sur son axe, fasse une même somme, & il demande la manière d'y mener les tangentes. Ce problème qui éluderoit, dans certains cas, toutes les ressources des méthodes de *Fermat*, de *Barrow*, &c. reçoit une solution facile du calcul différentiel, quel que soit le nombre des points qu'on des foyers donnés.

Cependant les germes de ce nouveau calcul jetés par M. *Leibnitz*, ne fructifierent pas d'abord, & il s'écoula quelques années avant qu'on sentit le mérite de cette excellente méthode. La plupart des Géomètres, les plus habiles même, ne la regardèrent d'abord que comme celle de *Barrow* perfectionnée. Ils n'avoient pas entièrement tort en cela, mais ils l'avoient en ce qu'ils n'appercevoient pas que c'étoit précisément ce degré de perfection que *Leibnitz* avoit donné à ce calcul, qui l'étendoit à des questions sur lesquelles il n'auroit autrement point eu de prise.

(a) G. G. L. *Nova methodus pro max. & min. itemque tangent, &c. ac singulare pro his calculi gener.*

Le premier des Géomètres qui commença à revenir de son erreur, & à seconder M. *Leibnitz*, fut M. Jacques *Bernoulli*. Ce fut, ce semble, le problème de la courbe isochrone, proposé en 1687 par *Leibnitz*, qui lui ouvrit les yeux. Car son premier essai de la méthode nouvelle, regarde ce problème, dont il publia l'analyse en 1690. Ses progrès dans ce genre étoient déjà profonds dès ce temps, puisqu'il osa proposer à son tour le fameux problème de la chaînette, c'est-à-dire, de déterminer la courbure que prend une chaîne ou un fil pesant & infiniment flexible, qui est suspendu par ses deux bouts. Peu de temps après, sçavoir au commencement de 1691, il donna dans les *Actes de Leipzick* un essai de calcul différentiel & intégral. C'est, en quelque sorte, un petit *Traité* de ce calcul, où à l'occasion d'une espèce particulière de spirale, il donne toutes les règles pour déterminer les tangentes, les points d'inflexion, les rayons de la développée, les aires, & les rectifications, dans toutes les courbes à ordonnées, soit parallèles, soit convergentes. Cet essai fut suivi d'un autre sur la spirale logarithmique, sur la courbe loxodromique, ou celle que décrit sur la surface de la mer un navire qui suit constamment le même rumb de vent, sur les aires des triangles sphériques, &c. Aidé des mêmes secours, il s'enfonça bientôt dans d'autres recherches profondes, en considérant les courbes qui naissent de leur roulement les unes sur les autres, & en étendant la théorie des caustiques, découverte récente de M. *Tschirnausen*. Chemin faisant, il rencontra une propriété remarquable de la spirale logarithmique; c'est que non seulement sa développée, mais encore ce qu'il appelle son anti-développée, sa caustique, soit par réflexion, soit par réfraction, le point rayonnant étant au centre, sont de nouvelles spirales logarithmiques égales & semblables à la première. Cette espèce de renaissance perpétuelle de la logarithmique, lui fit autant de plaisir qu'en avoit fait autrefois à *Archimède* la découverte du rapport de la sphère avec le cylindre; & de même que le Géomètre ancien avoit souhaité qu'en mémoire de cette découverte on mît pour tout épitaphe sur son tombeau une sphère inscrite à un cylindre, M. *Bernoulli* desira qu'on gravât sur le sien une spirale logarithmique avec ces mots, *Eadem mutata resurgo*, allusion heureuse à l'espérance des Chrétiens,

en quelque sorte figurée par la propriété de cette courbe continuellement renaissante. M. Bernoulli signala son habileté dans le nouveau calcul par divers autres morceaux insérés dans les Actes de Leipfick, & qui concernent les questions les plus épineuses de la Géométrie & de la Méchanique. Son nom figurera encore fréquemment par cette raison dans divers endroits de cette histoire (a).

M. Jean Bernoulli, l'illustre frere de celui dont nous venons de parler, ne tarda pas à entrer dans la même carrière, & à y marcher avec la même rapidité. Il eut part, aussi-bien que lui, à la solution des plus beaux problèmes qui furent agités vers ce temps parmi les Géomètres, & il en proposa plusieurs lui-même. Les Actes de Leipfick sont pleins d'écrits de ce savant Géometre, qui renferment une foule de découvertes & d'artifices ingénieux qui perfectionnent beaucoup le calcul intégral. Nous aurons occasion d'en mettre dans la suite sous les yeux une partie. Nous nous bornerons ici à donner une idée d'un nouveau genre de calcul, dont il publia les premiers essais en 1697.

Ce calcul est celui qu'on nomme exponentiel. Nous avons vu jusques ici des puissances dont l'exposant étoit constant, comme y^n , n étant un nombre quelconque & invariable. Mais on peut concevoir des grandeurs dont l'exposant même soit variable. Rien n'empêche, par exemple, d'imaginer une courbe de cette nature, que chaque ordonnée BC ou y , soit égale

(a) M. Bernoulli, (Jacques) naquit à Bâle, le 27 Décembre 1654. Il eut à vaincre les oppositions de sa famille, qui le destinoit à toute autre chose qu'aux Mathématiques, mais son goût l'emporta sur les difficultés, & fut, comme dit M. de Fontenelle, son seul précepteur. Après avoir voyagé, il retourna dans sa patrie, où il publia, en 1682, son *Conamen novi systematis planetarum*, ouvrage qui n'est pas tout-à-fait digne de son nom; & en 1682, sa Dissertation *De gravitate aetheris*. Mais c'est principalement des Mathématiques que M. Bernoulli tire son lustre & sa célébrité; il est inutile de répéter ici ce qu'on a déjà dit sur les obligations que lui ont la Géométrie & les nouveaux calculs. L'Académie des Sciences, lors de son renouvellement, ne manqua pas de s'aggré-

ger, en qualité d'associé étranger, un homme d'un mérite aussi supérieur. Sa patrie se l'étoit aussi attaché en lui donnant la place de Professeur de Mathématiques dans l'Université de Bâle. Il mourut le 16 Août de l'année 1705, n'ayant encore que 50 ans & quelques mois. Outre le Recueil de ses Œuvres, c'est-à-dire, des diverses pièces insérées dans les Actes de Leipfick, ou trouvées dans ses papiers, recueil précieux pour tous les amateurs de la Géométrie transcendante, on a de M. Bernoulli, un ouvrage posthume, intitulé *De Arte conandi*, avec un morceau sur les suites infinies. On en doit l'édition à M. Nicolas Bernoulli son neveu, qui le publia en 1713. Nous en parlerons ailleurs avec plus d'étendue, & avec les éloges qu'il mérite.

à x^x , c'est-à-dire, à la puissance de l'abscisse, dont l'abscisse même représentera l'exposant. Alors en supposant $AB=1$, l'ordonnée BC seroit $=1$; au point b , ou $Ab=\frac{1}{2}$, elle seroit

$\sqrt{\frac{1}{2}}$. En β , où l'abscisse est 2, cette ordonnée seroit 2^2 . On pourroit même, pour plus de généralité, supposer une courbe $dD\delta$, dont les ordonnées bd , BD , &c. fussent z , & que celles de la courbe AcC , fussent exprimées par cette équation $y=x^z$. Quelles seront les propriétés des courbes de cette nature, leurs tangentes, leur aire, &c? Voilà l'objet du calcul dont nous parlons. M. *Bernoulli* le nommoit d'abord *parcourant*, à cause que les quantités de cette espèce parcourent en quelque sorte tous les ordres. Mais le nom d'*exponentiel*, que lui a donné M. *Leibnitz*, a prévalu, & c'est aujourd'hui le seul qui soit en usage. Fig. 91.

Tout le calcul exponentiel est fondé sur cette considération, que le logarithme de x^n , est $n \log. x$, & que la différentielle d'un logarithme, par exemple du $\log. de x$, est $\frac{dx}{x}$. Cela supposé, si l'on a une quantité comme $x^z=y$, & qu'on cherche sa différentielle ou la valeur de dy , il n'y aura qu'à faire attention que puisque ces grandeurs sont égales, leurs logarithmes seront égaux; ainsi $z \log. x = \log. y$, & prenant les différences, $dz \log. x + z \frac{dx}{x} = \frac{dy}{y}$, d'où l'on tire en multipliant par y , ou par sa valeur x^z , $dy = x^z dz \log. x + z x^{z-1} dx$. La dernière partie de cette équation montre ce qu'il faut faire pour avoir la différentielle d'une quantité telle que x^z . Il est aussi facile de voir que lorsqu'on aura la valeur de z en x , en substituant au lieu de dz , sa valeur en x & dx , on n'aura plus que des quantités finies & données, multipliées par dx ; de sorte qu'on pourra appliquer à ces courbes toutes les règles ordinaires du calcul différentiel pour l'invention des tangentes, des *maxima* & *minima*, &c. Nous en donnerions volontiers des exemples, de même que de la manière de déterminer les aires de ces courbes, mais nous sommes contraints de nous en tenir à cette esquisse de ce calcul. Nous renvoyons aux écrits de M. *Bernoulli*, & à son commerce épistolaire avec *Leibnitz*, qui contient des choses très-intéressantes sur ce sujet.

C'est à M. Jean *Bernoulli* que la France doit les premières connoissances qu'elle eut du calcul différentiel & intégral. En 1691, il vint à Paris, & durant le séjour qu'il y fit, il connût le Marquis de l'Hôpital, qui plein d'ardeur & d'estime pour la nouvelle Géométrie, desiroit fort pénétrer dans ce pays nouvellement découvert (a). M. *Bernoulli* lui servit de guide, & ce fut pour son usage, qu'il écrivit les *Leçons de calcul différentiel & intégral*, qu'on lit dans le troisieme tome de ses Œuvres. Il eut le plaisir de voir fructifier ses instructions: M. de l'Hôpital devint bientôt un des premiers Géometres de l'Europe, & l'on vit figurer son nom parmi ceux qui résolurent les fameux problèmes, de la plus courte descente, du pont-levis, &c. M. *Bernoulli* fit en même temps un autre prosélyte au nouveau calcul, sçavoir M. *Varignon*, qui l'employa depuis avec beaucoup de succès à quantité de recherches des plus épineuses: nous le verrons bientôt défendre sçavamment la cause de ce calcul contre ceux qui entreprirent d'en attaquer la certitude.

Cependant le calcul différentiel & intégral étoit encore une sorte de mystere pour la plupart des Géometres. On eut pu facilement compter dans le continent ceux qui en avoient quelque connoissance. Ils se réduisoient presque à M. *Leibnitz*, aux deux freres MM. *Bernoulli*, à M. le Marquis de l'Hôpital, & M. *Varignon*; enfin à l'exception de quelques pieces dispersées dans les Actes de *Leipsick*, il n'y avoit aucun ouvrage où l'on pût s'instruire de cette méthode. M. de l'Hôpital sentit que les Mathématiques étoient intéressées à ce que cette espeece de secret n'en fût pas un plus long-temps. C'est dans ces vues qu'il publia en 1696, son *Analyse des infiniment petits*, Livre

(a) M. le Marquis de l'Hôpital naquit en 1661. L'attrait seul de la Géométrie le rendit Géometre, & il donna dès l'âge de quinze ans des preuves de sa sagacité par la solution de quelques problèmes sur la cycloïde. Il servit pendant quelque temps; mais la foiblesse de sa vue l'exposant à des inconvénients perpétuels, il quitta un état où, à l'exemple de ses ancêtres, il eût pu remplir une carrière brillante. Il se livra alors avec plus de liberté à son goût pour la Géométrie, & bientôt son nom figura parmi ceux des principaux Géometres de

l'Europe. Il entra dans l'Académie des Sciences vers l'année 1690, & il a enrichi les Mémoires, de même que les Actes de *Leipsick*, de plusieurs pieces intéressantes. Il mourut au mois de Février de l'année 1704, âgé seulement de 43 ans. Outre son *Analyse des infiniment petits*, il laissa un ouvrage prêt à imprimer, sçavoir son *Traité Analytique des Sections Coniques, & de la construction des lieux géométriques*. Ce Livre parut en 1707, & est estimé avec raison comme l'un des meilleurs qu'il y ait sur cette partie de l'Analyse.

également bon & bien fait, qualité assez rare jusqu'alors, & même encore à présent, dans les ouvrages de Mathématiques, où le manque d'ordre & de méthode nuit souvent au mérite du fond. On pourroit seulement trouver à redire que M. de l'Hôpital ne fait pas assez connoître les obligations qu'il a à M. Bernoulli, de l'invention duquel sont la plupart des méthodes qu'on trouve dans ce Livre, & ce qu'il contient de plus subtil dans ce genre d'analyse. M. Bernoulli en fut un peu indisposé lorsque l'ouvrage de M. de l'Hôpital parut, & ce ne furent que des motifs de considération & de reconnaissance pour la manière dont il en avoit été accueilli à Paris, qui étouffèrent ses plaintes, qu'il se contenta de faire à M. Leibnitz (a). Il eût été à désirer que le calcul intégral eût été traité dès-lors par la même main, ou par une aussi habile: mais M. Leibnitz méditant depuis long-temps un ouvrage intitulé de *Scientiâ infiniti*, dont ce calcul devoit former la principale partie, cela arrêta la plume de M. de l'Hôpital. L'attente du public ne fut remplie qu'en 1707, que M. Gabriel Manfredi publia son *Traité De constructione equationum differentialium primi gradus*, ouvrage où l'on trouve rassemblé avec beaucoup d'intelligence tout ce qui avoit été fait sur le calcul intégral jusqu'à cette époque. Ce seroit le lieu de rendre compte des premiers progrès de ce calcul, mais comme il a pris ses accroissemens les plus remarquables dans ce siècle-ci, afin de présenter tout ce qui le concerne sous un même point de vue, nous différerons ce récit jusqu'à la partie suivante de notre histoire.

X.

Pendant que la plupart des Géomètres travailloient avec empressement à s'instruire du nouveau calcul, il y en eut d'autres qui lui déclarèrent la guerre, & qui firent leurs efforts pour le renverser. Ce sera peut-être pour quelques esprits un sujet d'étonnement de voir s'élever des querelles dans le sein d'une science dont la nature devroit l'en rendre entièrement exempt. Mais ceux qui connoissent l'histoire de l'esprit humain, savent qu'il est peu d'inventions brillantes qui n'aient

Querelles suscitées au calcul différentiel.

(a) *Comm. Epist. Leibn. & Bern.* T. 1, p. 150.

éprouvé des contradictions, & que souvent la jalousie, secondée d'un peu de prévention, a élevé contre des nouveautés très-utiles, des hommes assez estimables. D'ailleurs nous osons dire que quand nous aurons rendu compte de cette querelle, il n'y aura plus que des esprits incapables d'apprécier les objections & les réponses; pour qui elle puisse être un sujet de scandale, & un motif de suspecter la certitude de la Géométrie.

Il y eut d'abord des Géomètres qui, sans attaquer directement la nouvelle méthode, cherchèrent à en obscurcir le mérite. Tel fut entr'autres l'Abbé de Catelan, Cartésien zélé jusqu'à l'adoration, & qui s'étoit déjà signalé par une mauvaise querelle qu'il avoit intentée à M. Huyghens, au sujet de la théorie du centre d'oscillation. Cet Abbé donna en 1692 un Livre intitulé *Logistique universelle*, & *Méthode pour les tangentes*, &c. Il y disoit dans un petit avertissement, que cet essai étoit propre à montrer qu'il valoit mieux s'attacher à pousser plus loin les principes de M. Descartes sur la Géométrie, qu'à chercher de nouvelles méthodes. Mais on ne peut guère se refuser à une sorte d'indignation, quand on voit que tout ce Traité n'est que le calcul différentiel déguisé maladroitement sous une notation moins commode & moins avantageuse. Aussi cet Auteur ne marche-t'il qu'à travers des embarras sans nombre, & ce qui, traité suivant la méthode du calcul différentiel, est clair & ne demande que quelques lignes, suivant la sienne est obscur, embrouillé, & occupe des pages entières. D'ailleurs, le Livre n'est pas sans erreurs, & M. le Marquis de l'Hôpital vengea le calcul différentiel, en les relevant; ce qui excita une querelle dont retentit à diverses reprises le Journal des Sçavans de 1692.

Parmi les adversaires du calcul différentiel, ceux qui se font le plus signalés, sont MM. Rolle & Nieuventijt. Celui-ci entra le premier dans la lice, & publia en 1694 un Livre où il l'attaquoit (a). Il le taxoit de fausseté, en ce qu'on y considère comme égales des grandeurs qui n'ont à la vérité qu'une différence infiniment petite; mais qui est néanmoins

(a) *Considerationes circa Analysis ad quant. inf. parvas applicata principia*. Amstel. 1694. in-8°. *Analysis infinitorum seu*

curvil. proprietates ex naturâ polyg. deductæ. Ibid. 1695.

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VI.* 361
réelle. Il falloit, suivant lui, que ces différences fussent absolument nulles ; & comme alors il ne sçauoit plus y avoir entr'elles aucun rapport , il rejettoit entièrement les secondes différences, & celles des ordres ultérieurs. Peu après il publia un autre ouvrage , où il prétendoit consolider le calcul de *Leibnitz*. Il employoit pour cela un nouveau principe métaphysique , dont il tiroit des conséquences fort singulières, & qui le menoient à expliquer le mystère de la création.

Leibnitz répondit à *Nieuventijt* (a). Il faut convenir que sa réponse ne présente pas d'abord une solution complete de la difficulté. Car en réduisant ses différences, ou infiniment petits, à des incomparables, comme seroit un grain de sable comparé à la sphere des fixes , il portoit atteinte à la certitude de son calcul. Mais l'addition qu'il fit bientôt après à cette réponse, est plus satisfaisante. Il y montre que ce qu'il appelle les différences respectives de l'abscisse & de l'ordonnée, ne sont que des rapports entre des quantités finies, rapports qui peuvent être représentés par les ordonnées d'une courbe ; & comme celles-ci, (si cette nouvelle courbe ne dégénere pas en une ligne parallele à l'axe), auroit leurs différences, ces différences seront les secondes des ordonnées de la premiere courbe, & ainsi des troisiemes & quatriemes, &c. si par la nature de cette premiere courbe elles ont lieu. Cela ne satisfait cependant pas *Nieuventijt*. Il répliqua par un nouvel écrit (b), qui de même que les précédens, n'est qu'un tissu d'absurdités. Elles furent relevées par M. *Bernoulli* & M. *Herman*, qui montrèrent que cet adverfaire du calcul différentiel, ne sçavoit ce qu'il disoit.

M. *Rolle* (c) eût été pour le calcul différentiel un adverfaire plus redoutable, si ses succès eussent répondu à son ardeur. C'étoit, pour tracer son portrait en peu de mots, un Algébriste habile, & un calculateur des plus intrépides, mais un homme précipité, & à ce qu'on peut conjecturer un peu ja-

(a) *Act. Lips.* 1694.

(b) *Confid. secunda circa calculi diff. usum.* Amstel. 1696. in-8°.

(c) *Rolle* (Michel) né à Ambert dans la basse Auvergne, en 1652, mort en 1719. On a de lui un *Traité d'Algebre*, (1692. in-4°.) une *Méthode pour la résolution des*

problèmes indéterminés, (1699. in-4°.) *Mémoires sur l'inverse des tangentes*, (1704.) & quelques autres écrits que leur obscurité a fait tomber dans l'oubli. Voy. sa vie dans l'*Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences*, ann. 1719.

loux des inventions d'autrui. Il avoit donné quelques écrits où, au travers de l'obscurité qui l'accompagna toujours, on entrevit des méthodes assez ingénieuses. A cela près, il passa sa vie à quereller *Descartes*, & le calcul différentiel. Il commença à s'élever contre ce dernier en 1701. Il l'attaqua non seulement du côté de la certitude rigoureuse de ses principes, mais encore il prétendit montrer par divers exemples qu'il induisoit en erreur, & qu'il étoit en contradiction avec les méthodes connues & admises, comme celles de *Descartes*, de *Fermat*, &c. Ces prétentions étoient assaisonnées de la confiance la plus grande, & étayées d'un grand appareil de calcul, de sorte qu'elles étoient tout-à-fait capables d'en imposer à ceux qui ne pénétoient pas au-delà de la superficie.

Mais le calcul différentiel trouva dans M. *Varignon*, un défenseur aussi zélé & intelligent, que *Rolle* étoit ardent & impétueux. M. *Varignon* répondit d'abord avec beaucoup de solidité aux objections qui concernent les principes du nouveau calcul. Il donna la véritable notion des différentielles, & montra que ce n'étoient ni des zéro absolus, ni des incompatibles, mais les dernières raisons des éléments respectifs de l'abscisse & de l'ordonnée, lorsque décroissant continuellement ils s'anéantissent enfin. A l'égard des erreurs que *Rolle* imputoit au nouveau calcul, ce fut-là surtout que M. *Varignon* triompha. Il fit voir que toutes ses imputations n'étoient que des effets de sa précipitation & de son inadvertence. Nous nous bornerons à quelques exemples, tirés d'une réponse manuscrite de M. *Varignon*, que nous avons eue entre les mains. *Rolle* prenoit une courbe dont l'équation étoit $y - b = (x - a)^2 + a^2 - bb) : a^2$. Il en cherchoit les plus grandes & les moindres ordonnées, en faisant $dy = 0$, & il trouvoit que le *maximum* cherché répondoit à l'abscisse égale à a . Cependant, disoit-il, il est certain que cette courbe a trois ordonnées qui sont des *maxima* & *minima*. En effet, la règle de M. *Hudde* en donne trois, qui répondent à des abscisses qui sont $a - b$; a , & $a + b$.

Un autre exemple qui arrachoit à *Rolle* de grands cris de victoire, étoit celui-ci. Soit cette équation $y = 2 + \sqrt{4x} + \sqrt{4 + 2x}$. En faisant $dy = 0$, on trouve $x = -4$, valeur à la-

quelle ne répond qu'une ordonnée imaginaire, de sorte qu'il n'y a dans cette courbe aucune plus grande ou moindre ordonnée. Mais en faisant disparaître les signes radicaux, l'on réduit cette équation à celle-ci $y^4 - 8y^3 + 16yy - 12yyx + 48yx - 64x + 4xx = 0$: or si l'on y applique la règle de M. Hudde, on trouvera, disoit-il, un *maximum* répondant à l'abscisse égale à 2. Il ajoutoit que le nouveau calcul étoit en contradiction avec lui-même: car, poursuivoit-il, ce calcul appliqué à l'équation irrationnelle ci-dessus, ne donne point ce *maximum*, & appliqué à l'équation rationnelle qui n'en diffère que par la forme, il le donne.

Cependant, ni le calcul différentiel, ni la règle de M. Hudde, ne sont en défaut; c'est M. Rolle qui se trompe de plusieurs manières. Sa première erreur consiste en ce qu'il ne prend pas la règle du calcul différentiel en entier; car il faut faire non seulement dy , mais aussi $dx = 0$. Or s'il l'eût fait, il eût trouvé dans le premier exemple, les trois *maximo-minima*, que donne la règle de M. Hudde. En second lieu, Rolle se trompoit en donnant à la courbe en question la forme qu'on voit dans la figure 96, n°. 1, au lieu que c'est celle du n°. 2, où les points S & V, ont leurs tangentes non parallèles, mais perpendiculaires à l'axe. C'est pour cela que la supposition de $dy = 0$, ne donnoit que le *maximum* répondant à l'abscisse AQ: car il est de la nature de cette supposition de ne donner que les points de tangentes parallèles à l'axe. 3°. Rolle montrait qu'il connoissoit mal la nature & le principe de la règle de M. Hudde: car ce point qu'il prenoit pour un point de *maximum* dans le second exemple, n'en est pas un. La forme de la courbe de cet exemple, lorsque l'équation est délivrée des irrationalités, est celle qu'on voit figure 97, & le point D, que détermine la règle de M. Hudde, est seulement un point d'intersection de deux rameaux, autrement un nœud de la courbe. M. Rolle n'eût pas avancé cette objection, s'il eût fait attention que la règle dont nous parlons donne non seulement les *maxima* & *minima*, mais aussi les points d'intersection des branches des courbes, parce que sa nature est de déterminer tous les points de la courbe où il y a deux racines égales; & que cela arrive aussi bien dans les points d'intersection que dans ceux de *maxima* ou

Z z ij

Fig. 96.

Fig. 97.

minima. 4°. M. Rolle étoit dans l'erreur, lorsqu'il prétendoit que

l'équation $y = 1 + \sqrt{4x} + \sqrt{4+2x}$, désignoit la même courbe que l'équation, $y^4 - 8y^2 + c$, à laquelle elle se réduit en faisant disparaître les radicaux. Sous la première forme elle n'exprime qu'une des branches de la courbe, comme LS; car c'est tout ce qu'on peut en tirer, en supposant à x différentes valeurs déterminées. Mais lorsque les signes radicaux sont chaf-

sés, alors y a quatre valeurs, sçavoir $1 + \sqrt{4x} + \sqrt{4+2x}$;

$1 + \sqrt{4x} - \sqrt{4+2x}$; $1 - \sqrt{4x} + \sqrt{4+2x}$; $1 - \sqrt{4x} -$

$\sqrt{4+2x}$; & l'équation rationnelle formée de ces quatre racines, désigne la courbe à quatre branches de la figure 97,

dont deux se coupent en D. Le calcul différentiel n'est donc point en contradiction avec lui-même : il ne donne pas le point D dans la première forme d'équation, puisqu'il n'y existe pas, & il le donne dans la seconde. Au reste, il est facile dans le calcul différentiel de reconnoître la nature de ce point : car la règle de ce calcul exigeant pour s'assurer de tous les *maxima* & *minima*, qu'on fasse successivement $dy = 0$, & $dx = 0$, lorsque de ces deux suppositions résulte une même valeur de l'abscisse, on doit en conclure que le point qui lui répond n'est qu'un point d'intersection de quelques branches de la courbe, & non un véritable *maximum* ou *minimum*, & c'est ce qui arrive dans l'exemple que nous discutons. Ce moyen de distinguer les vrais *maxima* & *minima*, d'avec les points d'intersection, a été donné, ce me semble, par M. Guinée le premier (a). Il est fondé sur ce que, dans les points de cette dernière sorte, dx & dy ont un rapport fini, puisque les tangentes à ces points ne sont ni perpendiculaires, ni parallèles à l'axe : dy ne peut donc y être supposé 0, que dx ne le soit aussi. Les autres objections de M. Rolle étoient de la même trempe : méprises sur méprises, quelquefois erreurs de calcul, & une confiance extrême; c'étoit-là tout ce que présentent ses Mémoires. Ils n'ont pas tous été imprimés : on n'en trouve qu'un parmi ceux de l'Académie, de 1703. L'on devoit naturellement s'attendre à y rencontrer les objec-

(a) Mém. de l'Acad. 1708.

tions les plus spécieuses qu'on puisse élever contre le calcul différentiel. Rien néanmoins de cela : on voit *M. Rolle* y renouveler l'objection que nous venons de discuter, & faire de grands efforts pour prouver qu'une équation sous sa forme irrationnelle est absolument la même, & désigne la même courbe que lorsqu'elle est dégagée des signes radicaux. Mais ses raisons sont pitoyables, & ne sont fondées que sur une équivoque. L'exemple le plus simple suffisoit pour lui fermer la bouche. En effet, quelqu'aveuglé qu'il fût par sa passion contre le calcul différentiel, eût-il osé dire que $yy = ax$, & $y = \sqrt{ax}$ désignent complètement la même courbe ; non, sans doute. Le plus médiocre Analiste voit du premier coup d'œil que la première désigne une parabole entière, & que la seconde n'en exprime qu'une des branches. Cela n'a rien qui doive nous surprendre ; cette seconde équation ne contient qu'une des racines de la première, qui sont $y = \sqrt{ax}$, $y = -\sqrt{ax}$.

Quelque tort qu'eût *Rolle*, cette contestation ne laissa pas d'occuper l'Académie pendant une partie considérable de l'année 1701. Elle étoit alors composée de Géomètres, pour la plupart âgés, accoutumés dès long-temps à d'autres méthodes, & par cette raison peu amis de la nouvelle. Ainsi les uns virent avec plaisir cette tempête élevée contre une invention qu'ils n'aimoient pas, & ils ne se pressèrent pas de l'appaiser. D'autres, sur qui les passions & les préjugés avoient plus d'empire, se déclarèrent contre le nouveau calcul : dans cette circonstance on crut devoir laisser un libre cours à la dispute, & pour ainsi dire, n'étouffer aucune objection. L'Académie fut donc assez long-temps le champ de bataille. *Rolle* entassoit objections sur objections, & quoiqu'il n'y eût presque pas de coup porté que *M. Varignon* ne fit retomber sur lui, il croit toujours victorieux. Enfin la contestation dégénérant, par les invectives de *Rolle*, en une vraie querelle, *M. Bignon* nomma des Commissaires pour la juger. Ce furent le *P. Gouye*, & MM. *Cassini* & de la Hire. Ils ne prononcèrent pas, & peut-être leur jugement eût-il été favorable à *Rolle* ; car parmi ces Juges, il y en avoit deux, sçavoir le *P. Gouye* & *M. de la Hire*, que les partisans du calcul différentiel auroient pu récuser. Mais le public, ou du moins les Géomètres ont prononcé, & ont ad-

jugé tout l'avantage à M. *Varignon*, & tout le tort à son adversaire.

Cette première contestation sembloit finie ou du moins assoupie dans l'attente d'un jugement. Mais les adversaires du nouveau calcul ne purent se résoudre à le voir jouir longtemps de cette espèce de paix. *Rolle*, leur champion, renouvela bientôt après les hostilités, & éleva un nouvel incident sur la règle des tangentes. Il en donna une à sa manière dans le Journal des Sçavans de l'année 1702, & l'appliqua à certains cas particuliers qu'il proposa, en forme de défi, aux partisans de la nouvelle méthode. Ces cas, au reste, étoient adroitement choisis. Il s'agissoit de tirer les tangentes à des points où des branches de courbe s'entrecoupent. Or il arrive ici quelque chose de singulier & d'embarrassant : on trouve, comme à l'ordinaire, facilement l'expression indéterminée de la soutangente, qui est alors une expression fractionnaire ; mais lorsque dans cette expression on donne à l'abscisse ou à l'ordonnée, la valeur convenable à ce point particulier d'intersection, le numérateur & le dénominateur de la fraction deviennent à la fois égaux à zéro. C'est ce qui arrive, par exemple, dans la fraction $(ax - x\sqrt{ax}) : x - a$. En y faisant $x = a$, elle devient $\frac{0}{0}$. Que faire dans pareille circonstance ? On doit la remarque de cette difficulté à M. Jean *Bernoulli*, qui en trouva aussi le premier la solution, & qui la communiqua aux Géomètres de Paris, entr'autres à M. de l'Hôpital, qui l'a insérée dans son *Analyse des infiniment petits*, art. 163. (a)

Ce fut M. *Saurin* qui soutint ici la cause du calcul différentiel. Il répondit à *Rolle* en satisfaisant à son défi, & il montra que la difficulté en question étoit précisément prévue & résolue dans le Livre contre lequel il s'élevoit avec tant de chaleur (b). Il fit voir aussi que la règle de *Rolle* n'étoit elle-même que la règle des tangentes du calcul différentiel, & celle de l'article 163 de l'*Analyse des infiniment petits*, dégu-

(a) Voy. J. Bernoulli, *perfectio regulæ suæ, pro determinando valore fractionis, cujus numerator ac denominator certo casu evanescunt*. Mst. Lips. ann. 1704. Bernoulli. Op. T. 1. p. 401.

(b) M. *Saurin* a depuis traité plus au long ce cas particulier des tangentes dans

un Mémoire inséré parmi ceux de l'Académie des années 1716 & 1723. On en trouve aussi un parmi ceux de l'année 1725, qui concerne les questions de *maximis & minimis*, & qui est une réfutation victorieuse de celui de *Rolle* de l'année 1703.

sée, à l'aide d'un fatras énorme de calcul. *Rolle* répliqua par un proluxe écrit inséré dans le Journal des Sçavans de 1703, écrit plein de déclamations. *M. Saurin* négligea d'y répondre, mais s'apercevant que son adversaire imputoit ce silence à une défaite entière, il eut en 1705 devoir rabattre cette confiance extrême, en repoussant ses déclamations, & le pressant vivement sur le fond de la question. *Rolle* répliqua de nouveau par un tissu d'invectives, d'affertions pleinement démenties par les faits, & s'attribuant toujours la victoire avec un ton & une confiance qui excitent l'indignation. *M. Saurin* lui opposa de son côté un écrit qui étoit plutôt un factum, qu'une discussion Mathématique. Enfin il en appella au jugement de l'Académie. *M. Bignon* voulut prendre lui-même connoissance de l'affaire, & se nomma pour assesseurs Messieurs *Galois* & de la Hire, deux Juges peu favorables à la cause de *M. Saurin*. Cependant ils n'osèrent prononcer, ou, pour mieux dire, sans prononcer sur le fonds, ils ne purent s'empêcher de donner tort à *M. Rolle*. Par l'espece de jugement qu'ils rendirent vers la fin de 1705, il lui fut recommandé de se mieux conformer aux réglemens de l'Académie, en disant les choses avec plus de ménagement, & *M. Saurin* fut renvoyé à son bon cœur; c'est-à-dire, invité à lui pardonner ses mauvais procédés (a). Telle fut la fin de cette contestation dans laquelle, pour adoucir nos termes, nous dirons seulement que *Rolle* s'est fait peu d'honneur auprès des Géometres intelligens. Il est vrai qu'il a, à certains égards, mérité son pardon auprès de la postérité. On lit (b) qu'il se convertit peu de temps après, & qu'ayant fait sa profession de foi entre les mains de Messieurs de Fontenelle, Varignon & Malebranche, il leur avoua qu'il ne s'étoit porté à attaquer ainsi le calcul différentiel, qu'à l'instigation de quelques personnes. L'une est assez connue, l'on sçait que c'étoit l'Abbé *Galois*, l'autre étoit probablement le P. *Gouye*, qui avoit fortement appuyé les objections de *Rolle* dans un des Journaux de Trévoux. Après cette retraite de *Rolle* qui, ne pouvant se passer de quereller quelqu'un, s'attacha à chicaner l'analyse de *Descartes*, l'Abbé *Galois* resta seul adversaire déclaré du calcul différentiel. Mais

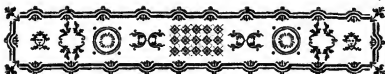
(a) Nouv. de la Republ. des Lettres. Janv. 1706.

(b) Comm. Epist. Leibnitii ac Bernoulli. T. II, p. 170.

destitué des secours de son champion, & peut-être enfin ébranlé par les réponses victorieuses de Messieurs *Varignon* & *Saurin*, il commençoit à mollir, lorsque la mort l'enleva. On ne peut voiler plus ingénieusement le travers qu'il avoit pris sur ce sujet, que le fait *M. de Fontenelle* dans son éloge historique. « Le goût de l'Antiquité, dit-il, ce goût si difficile à contenir » dans de justes bornes, le rendit peu favorable à la Géométrie » de l'infini. On ne peut même le dissimuler, puisque nos histo- » res l'ont dit, qu'il l'attaqua ouvertement : en général, il » n'étoit pas ami du nouveau, & il s'élevoit par une espece » d'ostacisme contre tout ce qui étoit trop éclatant dans un » état libre, tel que celui des Lettres. La Géométrie de l'in- » fini avoit ces deux défauts, & surtout le dernier. » Ce tour ingénieux est digne du célèbre Secrétaire de l'Académie, mais il ne justifie point l'Abbé *Galois*. On n'est jamais excusable d'avoir tort en Géométrie, & de s'opposer par passion & par jalousie aux découvertes propres à accélérer le progrès des sciences. La mort de l'Abbé *Galois* mit entièrement fin à la querelle. Le calcul de *Leibnitz* a été universellement adopté, & voici déjà plus d'un demi-siècle que les Géomètres l'emploient à toutes sortes de recherches, sans que jamais sa certitude se soit démentie en aucun point. Bien loin delà, il n'est presque pas de découverte faite par son moyen qui n'ait été confirmée de mille manières différentes. Ainsi il ne sçauroit plus y avoir que des ignorans, ou de ces esprits singuliers, occupés à jeter un nuage sur toutes les connoissances certaines, qui soient capables de suspecter la solidité de cette méthode. D'ailleurs, si les principes du calcul appelé des infiniment petits, sont de nature à éprouver quelques difficultés, personne n'ignore aujourd'hui qu'il est absolument le même dans le fonds, que celui que *Newton* a appelé des fluxions. Or celui-ci n'a rien qui ne soit conforme aux principes les plus rigoureux de la Géométrie, comme on l'a montré assez au long. L'un & l'autre doivent donc jouir du même degré de certitude.

Fin du Livre VI^e de la IV^e Partie.

HISTOIRE



HISTOIRE

DES

MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Où l'on expose les progrès de ces Sciences durant le
dix-septième siècle.*

LIVRE SEPTIÈME.

Qui contient les progrès de la Méchanique pendant la
dernière moitié de ce siècle.

SOMMAIRE.

- I. *Les loix du choc des corps & de la communication du mouvement, manquées par Descartes, sont enfin découvertes, & par qui. Exposition de ces loix, & de la manière dont on les établit. Vérités & principes remarquables qui en découlent. Elles sont confirmées par l'expérience en divers lieux.* II. *M. Huyghens enrichit la Méchanique de divers théories nouvelles. Précis de la vie de cet homme célèbre. Il applique le pendule à régler le mouvement des Horloges. Belle propriété qu'il décou-*
Tome II. Aaa

vre dans la cycloïde à cette occasion. III. De la théorie des centres d'oscillation. Elle n'est qu'ébauchée par Descartes & Roberval. Huyghens la traite le premier suivant ses vrais principes. Différence des centres d'oscillation & de percussion. Contestation élevée entre M. Huyghens & l'Abbé de Catelan, sur le principe employé par le premier dans cette recherche. MM. Jacques Bernoulli & le Marquis de l'Hôpital prennent le parti d'Huyghens. Sa théorie est confirmée de diverses manières par les Géomètres qui le suivent. IV. Des forces centrifuges ; ancienneté de leur remarque. Découvertes de M. Huyghens sur leur sujet. Nouveau pendule qu'elles lui donnent lieu d'imaginer, & ses propriétés. V. Newton étend à toutes les courbes la théorie des forces centrales. Loi générale qui regne dans tous les mouvemens curvilignes autour d'un centre. Découverte du rapport des forces centrales propres à faire décrire à un corps projeté obliquement, des sections coniques. Exposition des principes de cette théorie. Des chûtes perpendiculaires, la force accélératrice étant variable. Du problème des trajectoires. Autres recherches de Géométrie & de Mécanique mixtes que nous offre l'ouvrage de Newton. VI. De la résistance des milieux au mouvement. Wallis & Newton traitent les premiers ce sujet. Vérités principales qu'ils découvrent. De la courbe de projection dans un milieu résistant. VII. Histoire de divers problèmes célèbres de Mécanique, qui furent proposés vers la fin du dix-septième siècle. VIII. De quelques inventions & recherches particulières de Mécanique dues à la fin de ce siècle.

I.

Découvertes
des loix de la
communica-
tion du mou-
vement.

Nous ne pouvions commencer cette partie de notre histoire par un sujet plus intéressant que celui que nous avons à traiter dans cet article. Si quelque effet naturel a dû piquer la curiosité des Mécaniciens, c'est sans doute le choc des corps & la communication du mouvement qui en est la suite. Il n'est rien de plus commun, rien qui se passe plus fréquemment sous nos yeux ; & quand on y fait réflexion, l'on diroit volontiers avec M. de Fontenelle, qu'il est presque honteux à la Philosophie de s'être avisée si tard de s'en occuper.

Le célèbre Descartes semble avoir senti le premier qu'il y a des loix fixes & constantes, qui président à cette com-

munication du mouvement. Il fit aussi les premiers efforts pour les déterminer ; mais préoccupé d'un trop vaste objet, nous voulons dire de son système général, unique cause de ses méprises, il manqua le but, & ses tentatives ne nous offrent que des erreurs. Les Physiciens qui le suivirent de plus près, ne furent pas plus heureux ; le P. *Fabri*, qui se proposa le même objet dans son *Traité de motu*, ne fit que substituer erreurs à erreurs ; que pouvoit-on attendre d'un Physicien presque toujours opposé à *Galilée*, & qui combattit la plupart des belles découvertes faites de son temps. *Borelli* réussit un peu mieux dans son *Livre de vi percussiois*. Mais faute de notions assez exactes du mouvement, il se trompa encore dans la plupart des loix qu'il prétendit assigner.

C'est au zèle de la Société Royale de Londres que nous devons, à certains égards, les premières découvertes solides sur les loix du choc des corps. Après avoir agité plusieurs fois ce sujet dans ses assemblées, elle le proposa à ceux de ses membres qui s'étoient le plus adonnés à la Mécanique, les invitant à l'examiner particulièrement, & à lui faire part de leurs réflexions. Les trois Géomètres illustres, Messieurs *Wallis*, *Wren* & *Huyghens*, s'en occupèrent avec succès (a), & participèrent à l'honneur de la même découverte. *Wallis* communiqua le premier son écrit, ensuite *Wren*, & peu de temps après arriva celui de M. *Huyghens*, qui étoit alors dans le continent, & à qui l'on rend la justice de remarquer qu'il n'avoit pu avoir connoissance de ceux des deux Géomètres Anglois. On reconnoît même qu'il n'eût tenu qu'à lui de prévenir ses deux concurrens, & qu'ils ne partagent avec lui l'honneur de cette découverte, qu'à cause de sa lenteur à la dévoiler. Car on convient qu'il en étoit en possession dès le temps de son second voyage à Londres, c'est-à-dire, en 1663. On se borne à prétendre qu'il n'en communiqua rien alors, & qu'il n'en donna que des indices par les solutions de quelques problèmes sur le mouvement.

La méthode du D. *Wallis* est la plus directe, & par cette raison c'est celle que nous nous attacherons principalement à développer. A la vérité, il ne traite dans son premier écrit que les loix du choc entre les corps absolument durs ou mous :

(a) *Transl Phil. ann.* 1669. n°. 43. 46.

mais ensuite il a étendu sa théorie aux corps élastiques, dans son *Traité de motu*, qui parut en 1670.

Pour établir les loix de la communication du mouvement, il faut d'abord distinguer deux sortes de corps; les uns à ressort, c'est-à-dire, doués de cette faculté de se rétablir avec effort dans leur figure primitive, lorsqu'ils l'ont perdue par le choc de quelqu'autre corps; les autres qui en sont privés. Cette distinction est très-nécessaire; car les loix du choc & de la communication du mouvement sont bien différentes dans les uns & dans les autres. La détermination de celles des derniers, est la plus facile, & c'est le premier pas à faire pour la solution générale du problème.

Wallis prend pour premier principe de cette solution, qu'une force appliquée à mettre un corps en mouvement, lui donne une vitesse d'autant moindre, qu'il est plus grand. Il suppose aussi tacitement que la réaction est égale à l'action, c'est-à-dire, qu'un corps choqué détruit dans le corps choquant autant de mouvement qu'il lui en communique.

Ces principes, qui sont très-conformes à la raison, & qu'on ne sauroit nier, pour peu qu'on les pèse attentivement, étant admis, qu'on suppose, dit *Wallis*, un corps porté d'une certaine vitesse, en choquer un autre en repos: la même force qui étoit employée dans le mouvement du corps choquant, est maintenant employée à mouvoir les deux corps. La vitesse commune doit donc être diminuée en même raison que la somme des masses est augmentée. Le corps choquant est-il double de l'autre, la vitesse commune sera les $\frac{2}{3}$ de ce qu'elle étoit auparavant.

On peut démontrer cette même loi du choc des corps sans ressort d'une autre manière, plus lumineuse à mon gré, & moins sujette à contestation. Lorsqu'un corps de cette nature en choque un autre en repos, ils doivent après le choc aller ensemble; car il n'y a aucune cause de réflexion, ni dans l'un, ni dans l'autre, comme on l'a suffisamment établi ailleurs. D'un autre côté la réaction du corps choqué sur le choquant, étant égale à l'action de celui-ci sur le premier, autant le corps choqué acquerra de mouvement, autant le corps choquant en perdra. Il subsistera donc après le choc la même quantité de mouvement, & conséquemment les deux corps allant ensemble,

la vitesse sera diminuée en même raison que la masse est augmentée.

Qu'arrivera-t'il maintenant lorsqu'un corps en choquera un autre qu'il suit & qu'il atteint. Il sera facile de le déterminer par un raisonnement semblable à celui que nous venons de faire. Il est visible que le corps choquant n'agit sur l'autre, & ne le frappe qu'avec l'excès de vitesse qu'il a sur lui. Cet excès de vitesse multiplié par la masse du corps choquant, exprime donc la force ou la quantité de mouvement avec laquelle il le frappe. Or suivant ce qu'on a déjà fait voir, cette quantité de mouvement se répartit sur les deux masses, la vitesse diminuant à proportion que leur somme augmente. Cette vitesse est donc celle dont sera accéléré le corps qui va le plus lentement, & dont sera retardé celui qui alloit le plus vite. Ainsi il faudra multiplier celui des corps qui va le plus vite par sa vitesse respective, c'est-à-dire, par sa vitesse absolue, moins celle du corps qu'il suit; ce produit étant divisé par la somme des masses, donnera la vitesse à ajouter au corps le plus lent, ou à soustraire du plus vite, & l'on aura leur vitesse commune.

Faisons enfin choquer deux mobiles avec des directions contraires. Celui qui aura la plus grande quantité de mouvement, détruira tout celui de son antagoniste, &, par l'effet de la réaction de celui-ci, en perdra autant qu'il en a détruit. Il restera donc avec le surplus, s'il y en a, comme si cet autre eût été en repos, & qu'il l'eût choqué avec ce surplus de force ou de mouvement. Ainsi il l'entraînera avec lui, en partageant ce reste proportionnellement à l'augmentation de la masse. Pour trouver la nouvelle vitesse commune aux deux corps, il faudra donc multiplier chaque corps par sa vitesse propre, & ôter l'un des deux produits de l'autre, enfin diviser cette différence par la somme des masses, on aura la vitesse après le choc dans la direction du plus fort.

De la connoissance des loix du choc dans les corps sans ressort, découle celle des loix du choc entre les corps élastiques; quelques considérations de plus vont nous en mettre en possession. Il n'y a qu'à examiner attentivement ce qui se passe dans le choc de ces sortes de corps.

Lorsqu'un corps élastique est choqué par un autre, le premier effet du choc est de commencer à bander leur ressort.

Au même instant le corps choqué commence à prendre un peu de mouvement. Cependant le corps choquant continue à le presser ; car il a une vitesse plus grande que la sienne : le ressort continue à se bander , le corps choqué est de plus en plus accéléré , & l'autre retardé. Enfin l'un & l'autre ayant la même vitesse , le ressort cesse d'être bandé davantage ; les deux corps se meuvent ensemble de la même manière qu'ils feroient s'ils eussent été sans ressort. Mais à cet instant le ressort étant parvenu à son plus grand état de tension , commence à agir. Or appuyé comme il est , en quelque sorte , sur les deux corps , il doit les repousser en leur distribuant également la force avec laquelle il agit. Il leur imprimera donc des degrés de vitesse en raison réciproque de leurs masses ; le corps choqué qui , avant que le ressort se débandât , avoit déjà la même vitesse qu'il auroit eue si les deux corps eussent été sans ressort , sera accéléré d'autant , si la vitesse , effet du ressort , est dans la même direction ; le corps choquant , qui dans le même instant avoit la même vitesse , sera retardé par la soustraction de la vitesse que lui a imprimé le ressort en sens contraire.

Il ne s'agit donc plus que de connoître quelle est la force avec laquelle le ressort des deux corps est bandé & se restitue. Or il est aisé de voir que cette force est proportionnelle à la vitesse respective des deux corps avant le choc : car le ressort sera doublement comprimé , si cette vitesse est double , trois fois autant , si elle est triple , &c. Ainsi ce sera cette vitesse respective qui , lorsque le ressort se débandera , sera distribuée aux deux corps en raison réciproque de leurs masses. Voilà tout le mécanisme du choc & de la communication du mouvement dans les corps élastiques. Appliquons ceci à quelques exemples.

Si les deux corps sont égaux , & mis l'un contre l'autre avec des vitesses égales , ils seront réfléchis avec des vitesses égales. La raison en est évidente : à l'instant où leur ressort est autant bandé qu'il peut l'être , ils sont en repos ; mais le ressort se débandant , leur distribue la vitesse respective , c'est-à-dire , la somme de leurs vitesses , également , puisqu'ils sont égaux. Ils seront donc réfléchis avec leur même vitesse. Il en arrivera de même si deux corps inégaux se choquent avec des vitesses contraires réciproquement proportionnelles à leurs masses. A l'instant où le ressort est dans son état de

tension, ils sont en repos. Le ressort en agissant leur distribue la somme de leurs vitesses en raison réciproque de leur masse. Ainsi chacun recevra celle qu'il avoit auparavant.

Mais qu'un corps aille en choquer un autre qui lui est égal, & qui est en repos, on trouvera, en faisant le même raisonnement que ci-dessus, que le corps choqué prendra la vitesse du premier, & que celui-ci sera réduit au repos. Si deux corps égaux se choquent avec des vitesses inégales & contraires, ils réjailliront l'un de l'autre en faisant échange de leurs vitesses. Si au contraire l'un poursuit l'autre, & l'atteint, il lui donnera sa vitesse, & prendra la sienne. Il seroit trop prolix de détailler de même tous les différens cas. Nous nous bornerons à un seul, qui tiendra lieu de tous les autres. Que deux corps ayant l'un 6, l'autre 4 de masse, se rencontrent avec des vitesses contraires, celle du premier étant 3, & celle du second 2. S'ils eussent été sans ressort, leur vitesse commune après le choc dans la direction du plus gros, eût été 1. Maintenant si l'on divise 5, la vitesse respective avec laquelle ils se choquent, en deux parties proportionnelles aux masses, ce seront 3 & 2. La première sera la vitesse du plus petit. Or il avoit déjà 1 degré de vitesse dans la même direction, ce seront donc quatre degrés qu'il aura après le choc. Au contraire, si l'on ôte de la vitesse un, restante au premier, deux de vitesse en sens contraire que lui a imprimé le ressort, il restera un degré de vitesse en sens contraire. Ainsi ils réjailliront l'un de l'autre, le plus gros avec 1 de vitesse, & le moindre avec 4. Comme il seroit fatigant de faire à chaque occasion un pareil raisonnement, on a dressé des formules générales dans lesquelles au lieu des masses & des vitesses, substituant leurs valeurs données, on trouve aussi-tôt ce qui doit arriver après le choc. Ces formules sont faciles à trouver pour ceux qui auront bien saisis les principes ci-dessus, & qui sont un peu versés dans l'analyse. On peut au surplus recourir à divers Auteurs modernes qui ont traité cette théorie (a).

L'écriv du Chevalier *Wren*, s'accorde entièrement avec la théorie que nous venons d'établir; il y a seulement cette différence, qu'il n'y est question que des corps élastiques. Son ex-

(a) Voy. *Mém. de l'Acad.* 1706. s' *Gravésande, Elementa Philos. Nat.* Desaguliers, *Cours de Physique*. T. 11. & surtout M. Wolf, *Elem. univ. Math.* T. 11, c. 12.

position de leurs loix est surtout remarquable par sa brièveté & sa généralité. Que A & B, dit M. *Wren*, soient portés l'un contre l'autre, le premier avec la vitesse & dans la direction AD, l'autre avec la vitesse & dans la direction BD. Que C soit leur centre de gravité, & qu'on fasse CE égale à CD; le corps A après le choc se mouvra avec la vitesse EA, & dans la direction de E en A, & le corps B avec la vitesse EB, & dans la direction de E en B. Il est facile de voir que cette exposition renferme tous les cas imaginables. Car si le point D est placé entre A & B, on a le cas où deux corps viennent se choquer avec des directions contraires; s'il est placé au-delà de l'un des deux, c'est le cas où l'un des corps poursuit l'autre & l'atteint; lorsqu'il est placé sur un des points A ou B, c'est le cas de repos de l'un des deux corps. La situation du point E, désigne de même les directions des corps après le choc. Tombe-t'il entre A & B, ils sont réfléchis l'un de l'autre, puisqu'ils marchent avec les directions EA, EB. S'il tombe hors de la ligne AB, les corps se suivront l'un l'autre. L'un des deux enfin sera réduit au repos, lorsque ce point tombera sur A ou sur B. Nous laissons au lecteur intelligent le soin de démêler tous ces cas.

L'écrit de M. *Huyghens* n'est pas moins élégant que celui de *Wren*. Sa manière d'exposer les loix du choc, est absolument la même. Il y a aussi cette conformité entre ces deux écrits, que leurs Auteurs n'ont considéré que les corps élastiques. M. *Huyghens* les nomme *durs*, apparemment par opposition aux corps mous qui n'ont aucune force pour résister au changement de leur figure ou pour la reprendre: car nous ne croyons pas que, quoique sectateur de *Descartes* en plusieurs points, il pensât comme ce Philosophe, qu'une dureté parfaite est une cause suffisante de réflexion.

La méthode qu'a suivi M. *Huyghens* en établissant ses loix du choc, n'est pas aussi directe que celle qu'on a exposée plus haut. On la trouve dans son Traité posthume, *De motu corporum ex percussione*. Il semble qu'il ait craint d'entrer dans l'analyse physique de ce qui se passe dans le choc des corps. Au lieu de suivre cette méthode, il part de quelques vérités d'expériences qu'il combine ingénieusement, & dont il tire ses démonstrations. Voici une esquisse de sa manière de raisonner.

Que

Que deux corps égaux (& élastiques) se choquent avec des vitesses égales , on sçait par l'expérience qu'ils se réfléchissent avec leurs mêmes vitesses. Mais que ces deux mêmes corps viennent à se choquer avec des vitesses inégales, qu'arrivera-t'il ? Pour le trouver, qu'on imagine, dit M. *Huyghens*, un homme dans un bateau tenant de ses deux mains les fils *a A*, *b B*, auxquels sont suspendus les corps *A* & *B*, & que tandis que ce bateau est porté d'un mouvement égal, de *A* en *B*, il rapproche ces deux corps avec une égale vitesse à son égard; ils auroient parcouru chacun la moitié de leur distance respective, si le bateau eût été immobile. Mais en le supposant se mouvoir, le corps *A* aura parcouru seulement *AD*, & l'autre *BD*. Tel est effectivement leur mouvement réel, & celui qu'ils paroîtroient avoir à quelqu'un qui les considéreroit, placé sur le rivage. Mais personne n'ignore que lorsque plusieurs corps ont un mouvement commun, leurs mouvemens particuliers s'exécutent tout de même que si ce mouvement commun n'existoit pas. Les deux corps égaux *A* & *B*, étant donc portés l'un contre l'autre avec des vitesses égales à l'égard du bateau, ils se réfléchiront l'un contre l'autre au point *D*, avec leurs mêmes vitesses; & si le bateau étoit rendu immobile au moment du choc, en faisant *DF* & *DH* égales à *CA*, ils arriveroient en même temps en *F* & en *H*: donc le bateau continuant à avancer d'une quantité *DE* égale à *CD*, le corps *A* arrivera de *D* en *G*, & le corps *B* de *D* en *I*, en même temps. Or $DI = AD$, & $DG = BD$: ainsi les corps *A* & *B* égaux auront fait échange de leurs vitesses. Tous les autres cas du choc entre des corps égaux, se démontrent de la même manière. A l'égard de ceux de masses inégales, M. *Huyghens* commence par démontrer que s'ils se choquent l'un l'autre avec des directions contraires, & des vitesses réciproquement proportionnelles à leurs masses, ils se réfléchiront l'un de l'autre avec ces mêmes vitesses. Il fait usage pour cela d'un principe particulier; sçavoir, que si l'on conçoit que les corps qui vont se choquer aient acquis leurs vitesses par une chute perpendiculaire, & qu'après le choc ils soient réfléchis en haut avec leurs vitesses nouvelles, leur centre de gravité ne sçauroit remonter à une plus grande hauteur que celle d'où il est tombé. La proposition ci-dessus étant démontrée, le reste ne fait plus

de difficulté, & se démontre facilement, à l'aide de la méthode qu'on a développée à l'égard des corps égaux.

En voilà assez sur le tour de démonstration employé par M. *Huyghens*. Notre attention doit maintenant se porter sur diverses vérités remarquables que nous offre cette théorie, & que M. *Huyghens* observa le premier. Il suit d'abord des loix du choc que nous venons d'exposer, que *Descartes* s'est trompé en pensant qu'il y avoit toujours la même quantité de mouvement avant & après le choc. On observe au contraire que dans les chocs de corps sans ressort, toutes les fois qu'il y a des directions opposées, il se fait une perte de mouvement. Mais l'uniformité avec laquelle agit toujours la nature, se retrouve en ce que, non seulement dans ce cas, mais encore dans tous les autres, le centre de gravité commun, ou est immobile, ou se meut avant & après le choc, avec une vitesse uniforme. Ainsi ce n'est point, comme *Descartes* le prétendoit, la quantité absolue de mouvement qui reste invariable, c'est seulement la quantité de mouvement vers un même côté. Cette loi, la nature l'observe aussi dans le choc des corps élastiques. M. *Huyghens* le remarque dans l'écrit qu'il donna à la Société Royale en 1669. Il ne s'y borne même pas au cas de deux corps qui se choquent centralement; il dit qu'il peut démontrer que cela arrive quelle que soit la manière dont ils se choquent, & quel que soit leur nombre. Les démonstrations des Mécaniciens modernes ne laissent aucun doute sur la vérité de cette proposition.

Dans les corps sans ressort, il ne se fait jamais aucune augmentation dans la quantité absolue du mouvement. Elle peut seulement diminuer; mais dans les corps élastiques, quelquefois elle est moindre, quelquefois plus grande après le choc qu'auparavant.

Il arrive dans le choc des corps élastiques un autre phénomène bien remarquable, & observé pour la première fois par M. *Huyghens*. C'est que la somme des produits de chaque masse par le carré de sa vitesse, est le même avant & après le choc. Cette loi a été appelée par quelques Physiciens, *la conservation des forces vives*, parce que le célèbre *Leibnitz* mesure la force des corps en mouvement par le produit de la masse & du carré de la vitesse, & qu'il nomme cette force, *force*

vive, à la différence de la force *morte*, ou de la simple pression, qui n'est que comme le produit de la masse par la vitesse qu'elle auroit si le mouvement s'effectuait. Mais les Mécaniciens qui évitent d'entrer dans la querelle qu'a excitée le sentiment de *Leibnitz*, appellent cette loi, *la loi des forces ascensionnelles*, parce que de cette égalité de somme entre les produits des masses par les quarrés des vitesses avant & après le choc, il suit que le centre de gravité d'un système de corps, a la puissance de remonter à la même hauteur que celle d'où il est descendu.

M. *Huyghens* termine son écrit par une remarque curieuse, qui mettra aussi fin à ce que nous avons à dire sur ce sujet. La voici : lorsqu'un corps en choque un autre en repos par l'entremise d'un tiers d'une grandeur moyenne, il lui communique toujours plus de mouvement, que s'il le frappoit immédiatement ; & ce mouvement est le plus grand qu'il puisse être, lorsque le corps intermédiaire est moyen géométrique entre l'un & l'autre. Il y a plus : ce mouvement fera encore plus grand si le corps dont nous parlons est choqué par l'entremise de deux autres qui avec les deux extrêmes fassent une proportion géométrique continue. Enfin plus il y aura de moyens proportionnels entre l'un & l'autre, plus grande sera la vitesse du dernier comparée avec celle du premier. Si l'on supposoit, par exemple, cent corps en proportion double, le plus grand choquant le moindre par l'entremise des 98 autres, lui imprimeroit une vitesse 2338492188000 fois plus grande que la sienne, au lieu que s'il l'eût choqué immédiatement, il ne lui eût donné qu'une vitesse un peu moindre que double.

Dans tout ce que nous venons de dire sur le choc des corps à ressort, nous avons supposé que ce ressort étoit parfait, c'est-à-dire, qu'il se restituoit avec la même force que celle par laquelle il avoit été comprimé. Mais comme il n'est rien dans la nature qui soit doué de la perfection Mathématique, on doutera avec raison qu'aucun corps ait un ressort parfait. La Mécanique cependant ne sera pas ici en défaut : il est aisé d'appliquer aux corps à ressort imparfait la théorie précédente ; car supposons un corps dont le ressort ne se rétablit qu'avec les $\frac{1}{10}$ de la force avec laquelle il a été bandé, il ne rendra que les $\frac{1}{10}$ de la vitesse avec laquelle il a été choqué. Ainsi au lieu de distri-

buer aux corps qui se choquent la vitesse respective entiere en raison réciproque des masses , ce seront seulement les $\frac{11}{16}$ de cette vitesse qu'il leur faudra distribuer de cette maniere.

La théorie précédente n'est pas seulement appuyée sur le raisonnement & sur l'examen attentif de ce qui se passe dans le choc des corps ; elle est aussi fondée sur l'expérience. Les écrits de MM. *Wallis*, *Wren* & *Huyghens*, n'eurent pas plutôt publics, que les Physiciens imaginerent divers moyens de l'éprouver & de la rendre sensible aux yeux. M. *Wren* s'en étoit déjà assuré par des expériences qui n'ont pas été publiées. M. *Mariotte*, qui cultivoit dans le même temps avec grand soin la Physique expérimentale, se proposa le même objet. La premiere partie de son *Traité de la Percussion*, (Paris 1677.) est occupée à démontrer les loix du choc données ci-dessus.

Comme la nature n'offre point de corps parfaitement durs, on est obligé dans ces expériences de s'en tenir aux corps mous & aux corps à ressort. Pour les premiers, on prend des balles d'argille molle & fraîche, & pour ceux à ressort, des balles d'ivoire ou de marbre. On les suspend à des fils de maniere qu'étant dans la perpendiculaire, elles se touchent, & qu'elles se choquent centralement. Alors, pourvu qu'on ne leur fasse pas décrire des arcs de plus d'une dizaine de degrés, leurs vitesses, quand elles sont arrivées à la perpendiculaire, sont sensiblement comme les arcs d'où elles sont tombées. Il est donc facile de les faire choquer avec tels degrés de vitesse que l'on veut, & de remarquer quels degrés de vitesse elles acquierent dans le choc ; car cette nouvelle vitesse est aussi sans erreur sensible, comme l'arc qu'elle leur fait parcourir en remonant. On trouve par ce moyen un accord satisfaisant entre la théorie ci-dessus & l'expérience. On voit toujours les boules, soit molles, soit élastiques, s'élever sensiblement aux hauteurs que la théorie a déterminées d'avance. La plupart des Ecrivains de Physique expérimentale ont imité M. *Mariotte* ; & donnent à la preuve des loix de la communication du mouvement, quelque partie de leur ouvrage. On peut voir sur ce sujet M. *Desaguliers*, M. *s' Gravesande*, M. l'Abbé *Nollet*. Le suffrage unanime de ces Physiciens, fait de ces loix des vérités d'expérience qu'il n'est plus permis de révoquer en doute.

I I.

Il n'est personne dans le dix-septième siècle, si nous en exceptons *Galilée & Newton*, à qui la Mécanique ait des obligations plus nombreuses qu'à *M. Huyghens*. *De M. Huyghens.* On vient de le voir concourir à l'honneur de la découverte de la loi du choc des corps. Nous lui devons encore l'application du pendule aux horloges ; la curieuse découverte de l'isochronisme des chûtes dans la cycloïde ; la théorie des centres d'oscillation, l'une des plus délicates & des plus subtiles de la Mécanique ; les premiers traits enfin de celle des forces centrales. Comme c'est ici l'endroit de notre histoire, où *M. Huyghens* joue le plus grand rôle, c'est celui où nous avons remis de donner le précis de sa vie.

M. Huyghens, (Christian) Seigneur de Zelem & de Zulichem, reçut le jour à la Haye, le 14 Avril 1629, de Constantin *Huyghens*, Secrétaire & Conseiller des Princes d'Orange. *M. Constantin Huyghens*, étoit non seulement homme de Lettres, comme le témoignent les Poésies Latines qu'on a de lui, mais encore versé dans la Physique & les Mathématiques. Il fut le premier Maître de son fils, qui commença, dès l'âge de treize ans, à donner des indices de ce génie profond qui devoit un jour le guider dans les recherches les plus obscures.

Le jeune *M. Huyghens*, destiné par son père à l'étude du Droit, fut envoyé en 1645, à l'Université de Leyde. Il y prit les leçons du Professeur *Vinnius*, mais en même temps il y trouva *Schooten*, le Commentateur de *Descartes*, qui fortifia son goût pour les Mathématiques. Aidé des secours de cet habile homme, & plus encore de son propre génie, il fit des progrès rapides dans tout ce que la Géométrie de *Descartes* a de plus difficile. *Schooten* a donné place dans son Commentaire à diverses observations utiles, ouvrage de ce temps de la vie de *M. Huyghens*.

Le fameux Livre du P. Grégoire de Saint-Vincent, fut l'occasion du premier ouvrage public de *M. Huyghens*. Il le réfuta en 1651, par un petit écrit qui ne laisse lieu à aucune réponse solide, & auquel les partisans de Grégoire de Saint-Vincent ne répondirent effectivement que par des traits de mauvaise hu-

meur. Il publia la même année, ses *Theoremata de circuli & hyperbolæ quadraturâ*, & en 1654, son ingénieux Traité intitulé *De circuli magnitudine inventa nova*, dont nous avons parlé ailleurs. Mais ce ne font-là que des essais de la jeunesse de M. Huyghens. Ils ne peuvent entrer en comparaison avec les inventions dont il enrichit depuis la Géométrie & l'Analyse. Telles sont entr'autres la théorie des développées, dont nous avons déjà rendu un compte étendu (a); & les découvertes de Géométrie & de Mécanique mixtes, qui doivent nous occuper une partie de cet article & de quelques-uns des suivans. On lui doit conjointement avec Messieurs Pascal & de Fermat, les premiers traits de la nouvelle science de calculer la probabilité. Il en dévoila les principes en 1657, dans son écrit intitulé *De ratiociniis in ludo Aleæ*.

Les autres parties des Mathématiques n'ont pas de moindres obligations à M. Huyghens. Nous avons déjà annoncé au commencement de cet article, celles que lui a la Mécanique. L'Astronomie lui est redevable de la mesure exacte du temps dont elle est aujourd'hui en possession; de la découverte de l'anneau de Saturne, de celle d'un des satellites de cette planète, de la première remarque de l'applatiffement de la terre, depuis si heureusement confirmée par l'observation. Personne enfin ne porta plus loin que lui l'art de travailler les verres de Telescope, soit pour la longueur des foyers, soit pour l'excellence. Nous nous bornons à ce tableau succinct & imparfait des travaux de M. Huyghens. Tous ces différens objets doivent trouver leur place ailleurs, & y seront exposés avec l'étendue convenable.

M. Huyghens s'étoit acquis dès l'année 1665, une telle réputation, que Louis XIV voulant fonder dans sa capitale une Académie des Sciences, le fit inviter, sous des conditions honorables & avantageuses, à venir s'établir en France. Il les accepta, & il vint résider à Paris en 1666. Durant le séjour qu'il y fit, il fut un des principaux ornemens de l'Académie Royale des Sciences, dont il enrichit les Registres d'une multitude d'écrits profonds. Il eût peut-être terminé sa carrière en France, sans la révocation de l'Edit de Nantes. En vain

-(a) Voyez L. I, art. VIII.

tenta-t-on de l'y retenir, en l'assurant qu'il y jouiroit de la même liberté qu'auparavant; il ne put se résoudre à vivre davantage dans un pays où sa religion alloit être proscrite, & ses freres persécutés. Il prévint l'Édit fatal en se retirant dans sa patrie en 1681.

De retour en Hollande, M. *Huyghens* continua de cultiver ses sciences favorites, & de les enrichir de divers ouvrages. Tels furent son *Astroscopia compendiaria à tubi molimine liberata*, son *Traité de Lumine*, & celui de *Gravitate*. Il eut part aux solutions de quelques-unes des questions célèbres que proposèrent vers ce temps les Géomètres qui faisoient usage du nouveau calcul de *Leibnitz*, telles que celle de la courbe isochrone, & principalement celle de la chaînette. Ce n'est pas un des traits les moins glorieux de la sagacité de M. *Huyghens*, d'avoir pu, presque destitué des secours de ce nouveau calcul qui lui étoit peu familier, surmonter des difficultés de cette nature.

M. *Huyghens* promettoit encore plusieurs années d'une vie utile aux Mathématiques, lorsqu'il fut saisi de la maladie qui termina ses jours. Sa mort arriva le 5 Juin 1695. Il légua par son testament tous ses papiers à la Bibliothèque de Leyde; priant Messieurs *Burcher de Volder* & *Fullenius*, Mathématiciens habiles, de faire un choix de ce qui étoit en état de voir le jour, & de le publier. Ils s'en acquittèrent en 1700, qu'ils publièrent un volume posthume des ouvrages de M. *Huyghens*. Depuis ce temps, M. *s' Gravesande* nous a procuré une édition complete des Œuvres de cet homme célèbre. Les deux premiers volumes de cette intéressante collection, parurent en 1724 in-4°, & les deux derniers en 1728.

Parmi les découvertes Mécaniques de M. *Huyghens*, nous en remarquons une principale, & qui semble avoir été le motif & l'occasion de toutes les autres. C'est celle de l'application du pendule à régler le mouvement des horloges. Cette circonstance nous prescrit l'ordre que nous avons à suivre dans l'exposition de ces découvertes.

L'égalité de durée entre les oscillations du pendule étoit un phénomène déjà fort connu, lorsque M. *Huyghens* entra dans la carrière des Mathématiques. *Galilée*, qui en avoit fait la première observation, avoit aussi eu l'idée de l'appliquer à la

*Application
du pendule à
régler les hor-
loges.*

mesure du temps, & quelques Astronomes, à son imitation, l'avoient employé dans cette vue. Mais faute de moyens commodes pour en compter les vibrations, & en perpétuer le mouvement, cette idée n'avoit pas encore apporté beaucoup d'utilité à l'Astronomie. On voit, à la vérité, un Auteur Italien, (M. *Carlo Dazi*) revendiquer à *Galilée* ou à son fils, l'invention de M. *Huyghens* (a). Mais c'est une pure assertion qui, n'étant revêtue d'aucune preuve, ne mérite pas grande attention. D'ailleurs, quelle apparence qu'une invention si utile, si facile à mettre en pratique, & si recherchée non seulement par les Sçavans, mais encore par les Artistes, eût resté pendant près de vingt ans ensevelie dans un pareil oubli. Cela n'est aucunement vraisemblable.

M. *Huyghens* ne s'adonna pas plutôt à l'Astronomie, que sensible aux avantages que cette science pouvoit tirer du pendule, & aux inconvéniens qui s'y opposoient, il travailla à les lever. Le succès répondit à ses desirs. Egalement doué du génie de la Méchanique, & de celui de la Géométrie, il imagina une construction d'horloge où le pendule servant de modérateur au rouage, ne lui permet qu'un mouvement très-uniforme. Voici une idée de ce mécanisme. Le pendule qui est une verge de fer au bas de laquelle le poids est suspendu, communique par sa partie supérieure un mouvement alternatif à un aissieu garni de deux petites palettes tellement disposées, qu'à chaque vibration elles ne laissent passer qu'une dent de la roue avec laquelle elles s'engrenent. Cette roue ne peut donc avoir qu'un mouvement aussi uniforme que celui du pendule même, & puisque de son mouvement dépend celui de tout le rouage, dont les parties s'engrenent mutuellement, & enfin avec elle, ce rouage est contraint de marcher avec la même uniformité que le pendule. Il y a plus : ce rouage, par l'action du poids ou du ressort qui le met en mouvement, fait un petit effort contre le pendule, & lui communique à peu près la même quantité de mouvement qu'il en perd à chaque vibration par la résistance de l'air, de sorte qu'au lieu de rester vingt-quatre heures en mouvement, comme il pourroit faire sans cela, il ne peut plus s'arrêter que lorsqu'il

(a) Lettera a' i *Philaleti* di M. *Timauro* Artista.

que

que le poids ou le ressort de la machine cessera d'agir. *M. Huyghens* fit cette belle découverte vers la fin de l'année 1656, & vers le milieu de 1657, il présenta aux États une horloge de sa nouvelle construction. Il la dévoila bientôt après par un écrit particulier, & elle a été si universellement adoptée, que les petites horloges d'appartemens en ont pris le nom de pendules.

Il y avoit dans les premiers succès de cette invention, de quoi satisfaire *M. Huyghens*. Mais l'envie de la porter à une plus grande perfection, ne lui permit pas d'en rester-là. C'est à cette sçavante inquiétude que nous devons les profondes & subtiles recherches qu'il mit au jour en 1673, dans son fameux ouvrage intitulé *Horologium oscillatorium*.

M. Huyghens considéra qu'il pouvoit arriver par diverses circonstances que les oscillations de son pendule ne fussent pas toujours égales en étendue. Or dans ce cas leur durée n'auroit plus été parfaitement la même : car, nous l'avons déjà remarqué, cette égalité de temps entre les oscillations d'étendue inégale, n'est pas entièrement parfaite ; elle n'est que sensible, & même il faut pour cela qu'elles soient assez petites. *M. Huyghens* craignit que ces petites différences accumulées, ne fissent à la fin une somme sensible : cette considération lui inspira l'idée de faire en sorte que quelle que fût l'étendue des oscillations de son pendule, elles fussent géométriquement égales : or ce problème se réduit à déterminer le long de quelle courbe un poids doit rouler, afin que de quelque point que sa chute commence, il arrive dans le même temps au plus bas. Il le rechercha, & il trouva que c'étoit la cycloïde qui jouissoit de cette propriété. Pour nous expliquer plus clairement, qu'on suppose une cycloïde telle que *ABS* *Fig. 100.* renversée, ou le sommet en bas, de quelque point *A*, *B*, ou *C*, qu'on laisse tomber un corps il arrivera en *S* dans le même temps (*a*). Les Géomètres cherchant à abrégier le discours,

(a) Cette belle vérité, dont la découverte étoit très-difficile, peut être néanmoins facilement démontrée. Elle est fondée sur cette proposition préliminaire, dont tout lecteur versé dans la science du mouvement, verra bientôt la démonstration. Si un corps est poussé & accéléré vers un point *S*, par une force qui est toujours proportionnelle à la distance où il est de ce point : de

quelqu'endroit qu'il parte, il arrivera à ce point *S* dans le même temps. Or c'est-là précisément le cas d'un corps qui roule le long d'une cycloïde. Car la force avec laquelle le corps placé en *B*, tend vers le point *S*, est toujours comme l'arc *BS*, qui est l'espace à parcourir. En effet la tangente en *B*, est parallèle à la corde *BS* : or puisque toutes les cordes *DS*, *ES*, *FS*, sont par-

Fig. 100a

ont depuis donné à cette propriété le nom de *Tautochronisme*, comme qui diroit *l'identité* ou *l'égalité du temps* entre les chûtes. Par la même raison on nomme *Tautochrones* les courbes qui jouissent de la même propriété dans certaines circonstances, & suivant les différentes hypothèses. La cycloïde est la courbe *Tautochrone* dans l'hypothèse de l'accélération uniforme des graves, & des directions parallèles. Mais si nous supposons ces directions convergentes à un point, & la force de la pesanteur varier comme la distance au centre, ce sera une épicycloïde. Cette élégante & curieuse vérité est due à M. *Newton*.

M. *Huyghens* ayant montré qu'il falloit que le poids du pendule décrivît une cycloïde, afin que ses oscillations quelconques fussent d'égalé durée, il lui restoit à exécuter ce mécanisme. Il imagina pour cela avec beaucoup de sagacité, que toute courbe pouvoit être décrite par le développement d'une autre, de sorte qu'afin que le centre du pendule décrivît une cycloïde, il falloit déterminer cette autre courbe, & faire que le fil du pendule s'appliquât sur elle dans ses mouvemens. Ce fut-là l'origine de sa célèbre théorie des développées dont nous avons rendu un compte suffisamment étendu (a). Nous nous bornons ici à remarquer qu'il trouva que la courbe sur laquelle se devoit appliquer le fil du pendule, étoit encore une cycloïde égale, & posée seulement en sens contraire, comme on voit dans la figure 100. En conséquence il suspendit la verge ou la barre de son pendule à des fils de soie, & il plaça vers le point de suspension deux arcs de cycloïde, afin que ces fils s'appliquassent sur ces arcs pendant les oscillations. Rien de plus ingénieux que tout ce mécanisme; mais quelque agréables que soient pour l'esprit ces subtilités de Géométrie & de Mécanique, on s'est apperçu dans la suite qu'elles étoient superflues pour la pratique. On a même trouvé dans la suspension proposée par M. *Huyghens*, des inconvéniens qui l'ont fait rejeter, & l'on s'en est tenu à ne faire décrire aux pendules que de fort petits arcs. L'expérience a appris qu'il

courues en temps égaux, la force avec laquelle un corps placé au commencement d'une corde quelconque tend à rouler, est comme cette corde. Mais les arcs de cycloïde AS, BS, CS, &c. sont doubles des

cordes correspondantes. Par conséquent la force accélératrice à un point quelconque, est comme l'arc qui reste à parcourir.

(a) Liv. II, art. VIII.

n'en falloit pas davantage pour donner aux horloges une régularité suffisante pour les usages les plus délicats.

Ne terminons pas cet article sans faire connoître une proposition utile & remarquable que nous offre encore cette théorie de M. *Huyghens*. C'est que le temps d'une oscillation entière d'un poids décrivant une cycloïde, est au temps qu'il employeroit à tomber de la hauteur de l'axe de cette cycloïde, comme la circonférence au diamètre. Cette vérité mit M. *Huyghens* en état de déterminer avec bien plus de précision qu'on n'avoit encore fait, un élément des plus importans de toutes les théories où il est question de la chute des corps, sçavoir la grandeur de l'espace qu'ils parcourent en vertu de leur pesanteur dans un temps donné, comme celui d'une seconde. La chose est facile, d'après la proposition ci-dessus : car suivant la théorie des développées, l'axe DS de la cycloïde est la moitié de la longueur du pendule. Or l'on peut connoître avec beaucoup d'exactitude la longueur du pendule à secondes. Il est, par exemple, sous la latitude de Paris, de trois pieds, huit lignes & demie. On aura donc par le rapport du diamètre à la circonférence, le temps qu'employeroit un corps à tomber de la moitié de la longueur précédente, c'est-à-dire, de 18 pouces, 4 lignes $\frac{1}{2}$. Ce temps se trouve de $19^{\frac{1}{10}}$. Enfin connoissant qu'un corps tombe dans cet intervalle de temps, de la hauteur ci-dessus, la théorie des mouvemens uniformément accélérés, enseigne à déterminer quelle hauteur parcourra ce corps en une seconde précise. Le calcul que nous venons d'indiquer, le donne de quinze pids, un pouce de Paris.

III.

C'est une chose connue de tout le monde, que la durée des oscillations d'un pendule dépend de sa longueur. Si le poids dont il est formé étoit sans étendue, que le fil auquel ce poids est suspendu fût infiniment délié, cette longueur seroit facile à déterminer. Mais un pendule de cette sorte n'est qu'un être mathématique. Le poids est réellement un solide, la verge à laquelle il est suspendu, a elle-même de la pesanteur, & des dimensions en largeur & en épaisseur. Quel sera dans ce cas le point de son axe, qui déterminera sa lon-

*De la théorie
des centres
d'oscillation.*

Ccc ij

gueur, & par conséquent la durée de ses vibrations. Voilà un problème que présente naturellement le mouvement des pendules, & dont la considération a donné lieu à une des plus délicates & des plus profondes théories de la Mécanique moderne, sçavoir celle des centres d'oscillation.

Pour se former une idée juste de cette théorie, on doit se représenter plusieurs poids distribués le long d'une verge inflexible. Le plus voisin feroit, comme l'on sçait, s'il étoit seul, ses oscillations dans moins de temps que le plus éloigné; mais attachés comme ils sont par un lien inflexible, ils sont contrainsts de se mouvoir ensemble, de sorte qu'ils tempèrent mutuellement leurs vîteses. Le plus vite hâte l'autre, & celui-ci retarde le premier. Ainsi il est un point moyen, où étant attachés ils feroient leurs oscillations dans le même temps qu'ils mettroient à les faire, placés comme ils sont à des distances inégales du point de suspension. C'est ce point auquel on a donné le nom de *centre d'oscillation*, par une raison semblable à celle qui a fait donner celui de centre de gravité, au point où toute la masse du corps concentrée produiroit sur un appui fixe la même pression que dispersée. Cette recherche offre à l'esprit géométrique, un vaste champ de spéculations; mais ce n'est pas là son seul mérite. La détermination des centres d'oscillation est nécessaire pour reconnoître sans tâtonnement la durée des vibrations d'un pendule quelconque de forme assignée, ou pour lui donner la longueur convenable, afin que ses vibrations soit de la durée qu'on demande. Sans la connoissance de ce centre, on ignoreroit même la longueur précise du pendule qui bat les secondes, longueur importante à connoître, puisqu'elle sert de base à toutes les déterminations de ce genre. Enfin ce que le centre de gravité est dans la Statique, le centre d'oscillation l'est à plusieurs égards dans la Dynamique ou la science du mouvement actuel. Une infinité de questions sur le mouvement des corps exigent la connoissance de ce centre.

On ne parvient du moins ordinairement à résoudre une question dans son entier, qu'en s'élevant en quelque sorte par degrés des cas les plus faciles aux plus difficiles. C'est pour cela qu'avant de considérer les centres d'oscillation des solides, les Géomètres commencent par examiner ceux des grandeurs

plus simples, comme les lignes & les surfaces. Nous ne pouvons mieux faire que de suivre le même ordre dans le récit de leurs recherches & de leurs découvertes.

On peut mettre une figure plane en vibration de deux manières différentes. Prenons pour exemple un triangle suspendu par son sommet. On pourra en premier lieu, le faire mouvoir de manière que ses ordonnées restent parallèles à l'horizon aussi-bien qu'à la ligne indéfinie passant par le point de suspension, & que nous nommerons par cette raison *axe de suspension*. Cette sorte d'oscillation est la plus simple, & on la nomme *in planum*, en plan. Mais on peut encore faire balancer ce triangle de manière que restant toujours dans un même plan, un des angles de sa base s'abaisse pendant que l'autre s'élève. Cette espèce d'oscillation se nomme *in latius*, de côté. Remarquons dès à présent qu'il y a une grande différence entre ces deux manières de faire osciller une figure. Dans la première, le centre d'oscillation tombe toujours au dedans. Dans la seconde, il peut tomber au dehors, c'est-à-dire, que le pendule simple d'égale durée, peut être beaucoup plus long que l'axe de la figure. Il est facile de s'en convaincre par la considération suivante. Plus un triangle suspendu par le sommet & mu de côté, devient obtus, plus ses oscillations doivent devenir longues : car s'il étoit infiniment obtus, ce ne seroit plus qu'une ligne droite suspendue par le milieu, & en lui donnant un mouvement, elle ne cesseroit de tourner du même côté. Ainsi ses vibrations seroient infinies en durée, & par conséquent le pendule isochrone seroit d'une longueur infinie. Il en doit être de même de certains solides, d'un cône, par exemple, d'un conoïde, suspendus par le sommet : car s'ils sont infiniment obtus, ils ne différeront plus d'un cercle suspendu par son centre, dont les oscillations seroient aussi d'une durée infinie.

La théorie des centres d'oscillation doit sa première origine aux questions que le Perc *Mersenne* proposoit aux Mathématiciens de son temps. Il leur demanda, vers l'an 1646, de déterminer la durée des oscillations de plusieurs figures suspendues de différentes manières, & mues soit *en plan*, soit *de côté*. *Descartes*, *Roberval*, *Huyghens* même quoiqu'encore fort jeune, furent particulièrement invités à cette recherche.

Le problème étoit d'une nature encore trop supérieure à la Méchanique de ce temps-là, pour être traité avec beaucoup de succès. *Descartes*, *Roberval*, s'y appliquèrent néanmoins, & quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'ils aient résolu suffisamment le problème, on ne laisse pas d'appercevoir dans leurs tentatives des traits de sagacité. *Descartes* donna la vraie solution du cas où une figure plane fait ses oscillations *in planum*. Elle s'accorde avec celle de *M. Huyghens*; mais il se trompa en ce qui concerne les centres d'oscillation des solides, & même des figures planes qui oscillent de côté : cas bien plus difficiles que le premier qu'il avoit résolu (a).

Roberval fut ici contre sa coutume un peu plus heureux, & alla plus loin que *Descartes* : car non seulement il assigna le centre d'oscillation dans les figures mues *en plan*, mais il réussit encore à le trouver dans quelques figures mues de côté, comme le secteur suspendu par son centre, & la circonférence circulaire. Mais dénué d'une méthode générale & assez sûre, il se trompa dans les autres figures, soit planes, soit solides (b). Ce problème éleva entre *Roberval* & *Descartes* une contestation dans laquelle celui-ci n'eût pas autant la raison de son côté que dans les autres disputes qu'ils avoient déjà eues ensemble (c). A dire vrai, ils avoient tort tous deux; car ils se trompoient l'un & l'autre dans les règles générales qu'ils donnoient pour la détermination de ce centre dans les solides & les figures oscillant de côté.

Il est à propos de remarquer, avant que d'aller plus loin, au sujet de ces premières tentatives pour résoudre le problème des centres d'oscillation, qu'on ne l'avoit point encore envisagé sous son vrai point de vue. *Descartes*, *Roberval*, *Mersenne*, *Fabri* (d), au lieu du centre d'oscillation qui leur étoit proposé, rechercherent le centre de percussion, supposant tacitement qu'ils étoient la même chose. Le centre d'oscillation est bien, à la vérité, au même point que celui de percussion, mais l'une & l'autre question sont fort différentes, & doivent être traitées d'après des principes qui n'ont rien de commun.

(a) Lettr. de *Descartes*, T. III, p. 487.
& suiv.

(c) Lettr. de *Descartes*, Ibid.

(b) *Mersenni, Reft. Physico-Math.*, c. 11,
& 12.

(d) Traët. de moru, Append. Physico-
Mach. De centro percussionis.

- Le centre de percussion est le point autour duquel tous les efforts des parties d'un corps mis en mouvement, sont en équilibre, de sorte que de même qu'un appui qui soutient un corps par son centre de gravité, en supporte tout le poids, ainsi le point sur lequel est appuyé le centre de percussion, reçoit tout le choc du corps. Or il est aisé de voir que ce problème est bien plus facile que l'autre ; car supposons plusieurs poids enfilés par une verge tournant autour d'un centre, il est visible que la quantité de mouvement de chaque poids, ou l'impression qu'il est capable de faire contre l'obstacle qu'il rencontre, est le produit de sa masse par sa vitesse qui est comme la distance au point de rotation. Ainsi les impressions de deux poids placés à différentes distances de ce point, seront comme les produits de leur masse par leur distance à ce point de rotation. Mais le centre de percussion est à l'égard de ces impressions, ce que le centre de gravité seroit à l'égard des poids eux-mêmes. Puis donc que pour avoir le centre de gravité, on multiplie chaque poids par sa distance au point d'appui, qu'on fait une somme de tous ces produits, & qu'on la divise par la somme des poids, il faudra pour trouver le centre de percussion, multiplier chaque impression par sa distance au point d'appui, (ce qui revient au même que de multiplier chaque poids par le carré de sa distance à ce point,) faire une somme de tous ces produits, & la diviser par la somme de toutes les impressions, c'est-à-dire, de tous les produits des poids par leur distance au point de rotation. Or celle-ci ne diffère point du produit de la somme de tous les poids par la distance de leur centre de gravité à celui de rotation. On aura conséquemment le centre de percussion en faisant la somme des produits de chaque poids par le carré de sa distance au centre de rotation, & le divisant par le produit de la somme de tous les poids, & de la distance de leur centre de gravité commun à ce point.

Il nous sera maintenant facile de déterminer les centres de percussion dans toutes sortes de figures mues *en plan* : car soit la figure SBA, mue autour du point S, & que sur cette figure on conçoive un coin ou un onglet cylindrique formé par un plan incliné de 45° , & passant par l'axe de rotation ; chaque élément de ce solide, comme FI, représentera le produit de

Fig. 101.

l'élément de la figure HF, multiplié par sa distance à l'axe de rotation : tous les élémens de ce solide seront donc analogues & proportionnels aux impressions que feroient ceux de la base, & par conséquent le centre de gravité de ce solide représentera le centre de percussion ; & si l'on conçoit de ce point tomber une perpendiculaire sur la base, elle y marquera ce centre. Ainsi voilà le problème des centres de percussion réduit à la Géométrie pure. C'est maintenant à elle à déterminer la grandeur & les centres de gravité de ces solides. On verra par ce moyen que le centre de percussion d'une ligne droite est éloigné du point de rotation des deux tiers de sa longueur, aussi-bien que celui du rectangle tournant autour d'un de ses côtés : car l'onglet cylindrique de la figure, se réduit dans le premier cas à un triangle, & dans le second à un prisme triangulaire, dont les centres de gravité sont placés de manière que les perpendiculaires qui tombent sur la base la rencontrent en des points éloignés du sommet des $\frac{2}{3}$ de l'axe. Un triangle isocèle tournant autour de son sommet, aura son centre de percussion aux $\frac{2}{3}$ de son axe, parce que le coin en question, devient une pyramide dont le centre de gravité a une semblable position. On découvrira aussi facilement par ce moyen quelle est la position du centre de percussion dans le triangle tournant autour de sa base. On le trouvera au milieu de l'axe ; car c'est le point où tombe le centre de gravité du coin retranché par un plan passant par la base de ce triangle.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que les centres de percussion des figures mues *en plan*. Si on les supposoit se mouvoir *de côté*, la détermination de ces centres seroit plus difficile. La raison s'en présente sans peine. Dans ce nouveau cas, chaque partie de l'ordonnée de la figure, a une vitesse différente, & par conséquent fait un effort différent, qui doit être estimé, & par sa distance au point de suspension, & par l'angle que fait son bras de levier avec l'axe d'équilibre. Ainsi le problème devient plus compliqué : on en verra la solution lorsque nous traiterons des centres d'oscillation. En attendant, voici une remarque qui peut servir à résoudre quelques cas de ce problème. Si l'on a plusieurs poids A, B, C, &c. dans un même plan, & mus de côté, ils agiront de même que
s'ils

s'ils étoient transportés sur l'axe d'équilibre aux points a, b, c , *Fig. 101.* &c. où cet axe est rencontré par les perpendiculaires Aa, Bb , &c. aux bras de levier SA, SB, SC , &c. On peut conclure aussi-tôt delà, que la circonférence d'un cercle, tournant de côté autour d'un de ses points, a son centre de percussion à l'extrémité du diamètre. Mais en voilà assez sur le centre de percussion. Il est facile de voir par ce que nous venons d'en dire, combien il diffère dans le fonds de celui d'oscillation, & combien se trompoient ceux qui ayant trouvé le premier, pensoient avoir légitimement déterminé l'autre (*a*).

Il étoit réservé à M. Huyghens de considérer pour la première fois la question des centres d'oscillation du vrai côté. Il avoit été consulté par *Mersenne*, lorsque ce Pere la proposa. Mais trop jeune encore, & ne faisant que d'entrer dans la carrière des Mathématiques, il la trouva au dessus de ses forces, & ne sachant par où l'attaquer, il y renonça. Dans la suite, ayant imaginé son application du pendule à régler le temps, ce problème se présenta de nouveau à lui. Il s'y appliqua avec de nouvelles forces, & ce qui lui avoit d'abord échappé ne se refusa plus à ses efforts. Il découvrit un principe propre à la détermination de ces centres; ce qui le mit en possession de la belle théorie qu'on lit dans la quatrième partie de son *Horol. oscillatorium*.

Le principe fondamental de la théorie de M. Huyghens, est celui-ci. Si un pendule chargé de plusieurs poids fait une partie de vibration, & qu'alors ces poids dégagés de la verge qui les astreint à se mouvoir ensemble, soient réfléchis perpendiculairement en haut avec leurs vitesses acquises, leur centre de gravité remontera précisément à la même hauteur que celle d'où il est tombé. Ce principe, au reste, M. Huy-

(*a*) Le D. Wallis, malgré sa sagacité, est tombé dans cette faute : on le voit (*Traité de motu, part. III, c. XI.*), après avoir traité du centre de percussion, déduire par un simple corollaire, tout ce qu'il y a à dire sur celui d'oscillation; & quoiqu'il n'ait employé aucune considération propre à ce dernier, mettre sa méthode en parallèle avec celle de M. Huyghens; en quoi il se trompoit assurément. Il se trompe aussi en ce qui concerne le centre de percussion des solides, qu'il traite comme

si toutes leurs tranches perpendiculaires à l'axe étoient réduites à leur centre. Ainsi il fixe le centre de percussion du cylindre aux $\frac{2}{3}$ de l'axe, celui du cône aux $\frac{3}{4}$: suivant la vraie théorie, ils sont plus éloignés, comme on le verra plus loin. Cette double faute a été commise par divers autres Auteurs, comme M. Carré, (*Eléments du calcul intégral*), & M. Stone, (*Traité du calcul intégral*). Tout ce que disent ces Ecrivains sur ce sujet, n'est presque qu'une erreur continuelle.

ghens ne le contente pas de le supposer, comme semblent l'avoir pensé ceux qui l'ont trouvé trop obscur & trop éloigné pour servir de base à une théorie aussi délicate. Il le démontre d'après une hypothèse beaucoup plus claire & moins sujette à contestation, du moins auprès de ceux qui sont initiés dans les solides principes de la Mécanique. C'est que lorsque plusieurs corps tombent, soit librement, soit agissant les uns sur les autres par l'action de leur pesanteur, & qu'ensuite ils remontent, de quelque manière qu'ils agissent les uns sur les autres, leur centre de gravité ne sçauroit s'élever plus haut que le point d'où il est descendu. S'il en étoit autrement, le mouvement perpétuel, cette chimère de la Mécanique n'en seroit plus une. On pourroit imaginer tel mécanisme qui élèveroit de plus en plus le centre de gravité d'un système de corps par leur action propre; ce que les Mécaniciens seront toujours fondés à regarder comme absurde.

Les lecteurs à qui l'Analyse & la Mécanique sont familières, peuvent déjà entrevoir comment, à l'aide du principe ci-dessus, M. *Huyghens* est parvenu à déterminer le centre d'oscillation d'un pendule composé. Pour cela il suppose, suivant les loix ordinaires de l'Analyse, la longueur du pendule simple & isochrone, indéterminée; & d'après cette supposition, & les principes connus de la Mécanique, il calcule la hauteur dont tombe le centre de gravité durant une demi-vibration, & celle à laquelle ce centre s'élèveroit en supposant les poids libres & remontans avec leurs vitesses acquises. Cette seconde hauteur égalée à la première, lui donne une équation qui détermine la longueur du pendule isochrone (a). Il trouve

Fig. 101.

(a) Nous croyons faire plaisir aux Géomètres, de leur développer davantage cette Analyse. Pour cet effet, que A, B, C, &c. soient les poids suspendus à des distances a, b, c, &c. de l'axe de suspension. Que x soit la distance du centre O d'oscillation, & y le sinus versé de l'arc qu'il décrit dans une demi-vibration, ou la hauteur dont il tombe. Les sinus versés des arcs décrits par les poids A, B, C, &c. dans le même temps, seront évidemment $\frac{ay}{x}$, $\frac{by}{x}$, $\frac{cy}{x}$, &c. Qu'on multiplie chaque poids par la hauteur dont

il tombe, ou le sinus versé de son arc, & qu'on divise la somme des produits par la somme des poids, ce sera la hauteur dont est tombé le centre de gravité: on aura donc pour cette hauteur $(Aa + Bb + Cc, \&c.) y : (A + B + C, \&c.) x$. Maintenant les hauteurs auxquelles s'élèvent des poids remontans, sont comme les quarrés de leurs vitesses. Mais la hauteur à laquelle s'élèveroit le centre d'oscillation, est le sinus versé y de son arc, parce qu'il jouit de toute sa liberté. Les hauteurs auxquelles s'élèveront les autres poids se-

par ce procédé, que cette longueur est celle qui proviendrait en faisant la somme des produits de chaque poids par le carré de sa distance à l'axe de suspension, & divisant cette somme par celui de tous les poids multipliés par la distance de leur centre de gravité à ce même axe. Il n'est pas besoin que nous insistions beaucoup à remarquer que s'il y a des poids situés de côtés différens de l'axe de suspension, il faut ôter la somme des produits des uns, de celle des autres, au lieu de les ajouter ensemble. Le plus médiocre Analiste est en état d'en voir la nécessité & la raison.

Cette règle générale pour les centres d'oscillation étant trouvée, on peut facilement les déterminer dans toutes sortes de figures. Ce sera le même procédé que pour le centre de percussion. Sur la figure que nous supposons d'abord osciller *in planum*, qu'on conçoive un cylindre, coupé par un plan incliné à la base de 45° , & passant par l'axe de suspension : ce sera de l'invention du centre de gravité de ce coin que dépendra la détermination du centre d'oscillation de la figure qui lui sert de base : car si l'on cherche par la méthode générale des centres de gravité, celui de ce coin, ou plutôt le point de la figure SAB, où tombe la perpendiculaire abaissée sur elle de ce centre, on aura précisément la même expression. On trouvera qu'il faut multiplier chaque élément de la figure par le carré de sa distance à l'axe de suspension, & diviser la somme de ces produits par celle des momens des poids, qui n'est autre chose que le produit de la somme des élémens de la figure par la distance de son centre de gravité au même axe. Ainsi le centre d'oscillation de la ligne droite est éloigné de l'axe de suspension des deux tiers de sa longueur. Celui du triangle suspendu par le sommet, & oscillant *in planum*, sera éloigné du point de suspension des $\frac{1}{2}$ de son axe. On en a vu la raison dans ce que nous avons dit plus haut sur le centre de percussion. Le cercle, suspendu par un point de sa circonférence, a son centre d'oscillation aux $\frac{1}{2}$ du diamètre. La parabole

ont donc $\frac{ay}{x}$, $\frac{by}{x}$, &c. respectivement.

Ainsi en multipliant chaque poids par sa hauteur, & divisant la somme des produits par la somme des poids, on aura $(Aa + Bb + Cc, \&c.) : y : (A + B + C,$

&c.) xx , qui sera la hauteur à laquelle s'élèveroit le centre de gravité des poids dégagés du lien. Ces deux expressions égales donnent $x = (Aa + Bb + Cc) : A + B + C, \&c.$

Ddd ij

suspendue par son sommet, l'a aux $\frac{1}{2}$ de son axe, &c.

Mais faisons osciller une figure plane de côté, ou de manière qu'elle reste toujours dans le même plan. La règle de M. Huyghens va nous donner aussi son centre d'oscillation avec guere plus de difficulté que dans le cas précédent: car cette règle veut qu'on prenne la somme des produits de chaque particule, comme P, par le carré de sa distance PS à l'axe de suspension, & qu'on divise cette somme par le *moment* de toutes les particules réduites à leur centre de gravité. Mais le carré de PS est égal à ceux de SR & PR. Conséquemment le premier produit se réduira à deux, dont l'un sera la somme des produits de toutes les parties multipliées par les carrés de leurs distances à l'axe de suspension, & l'autre celle des produits de ces mêmes particules par les carrés de leurs distances PR à l'axe. Or nous avons vu que la première somme est représentée par le *moment* du coin formé sur la figure par un plan incliné de 45° , & passant par la tangente au sommet; la seconde est pour la moitié de la figure, comme S o V, le *moment* du coin formé sur cette moitié par un plan semblablement incliné, & passant par l'axe; & conséquemment pour la figure entière, ce sera le double de ce *moment*. Ainsi l'un & l'autre étant donnés ou devant être donnés par la Géométrie, on aura le centre d'oscillation de la figure mue de côté. En suivant cette méthode, on trouvera que le centre d'oscillation du triangle isoscele, mu de côté autour du sommet, est éloigné du point de suspension des $\frac{1}{2}$ de son axe, augmentés de la huitième partie d'une troisième proportionnelle à l'axe & à la base. Dans le triangle rectangle suspendu par le milieu de la base, il se trouve au sommet. Dans le cercle suspendu par un point de sa circonférence, on le trouvera aux $\frac{1}{4}$ du diamètre.

Il nous faudroit entrer dans des détails trop embarrasans pour suivre M. Huyghens dans l'application qu'il fait de sa méthode à l'invention des centres d'oscillation dans les solides. C'est pourquoi nous l'abandonnerons ici, nous réservans de faire connoître ailleurs une méthode plus simple, & qui fatigue moins l'imagination. Nous nous bornons à indiquer d'après lui les centres d'oscillation de quelques solides. Dans le cylindre suspendu par le centre d'une de ses bases, il est

éloigné du point de suspension, des $\frac{1}{2}$ de son axe, plus de la moitié d'une troisième proportionnelle à cet axe & au demi-diamètre. Dans le cône suspendu par le sommet, il est aux $\frac{1}{2}$ de l'axe, augmentés de la moitié d'une troisième proportionnelle à cet axe, & au demi-diamètre de la base. Celui de la sphère suspendue par un point de sa surface, est au dessous de son centre, des $\frac{1}{2}$ de son rayon. Voici seulement encore quelques vérités remarquables que M. *Huyghens* déduit des principes ci-dessus. 1°. Si autour du centre de gravité d'une figure plane, & de ce point comme centre, on décrit un cercle d'une grandeur quelconque, cette figure suspendue d'un point quelconque de ce cercle, aura ses oscillations de côté isochrones. 2°. Le point de suspension, & celui d'oscillation sont réciproques dans toute figure; c'est-à-dire, que si une figure ayant son point de suspension en S, a son centre d'oscillation en O, suspendue du point O, elle aura son centre d'oscillation en S. 3°. Si une figure quelconque suspendue du point S, a son centre de gravité en G, & celui d'oscillation en O, & qu'ayant prolongé l'axe OGS, on prenne un autre point de suspension comme s, le nouveau centre d'oscillation sera en o, de sorte que le rectangle SGO, sera égal à sGo. Ainsi le centre d'oscillation s'approche toujours de celui de gravité en même raison que le point de suspension s'en éloigne. Cette dernière proposition est utile pour déterminer sans un nouveau calcul le centre d'oscillation d'un corps, lorsqu'on en connoît une fois la position à l'égard d'une certaine suspension. Par exemple, la sphère suspendue par un point de sa surface à son centre d'oscillation au dessous de son centre de figure & de gravité, des $\frac{1}{2}$ du rayon. Qu'on veuille maintenant la suspendre au bout d'un long filet, pour en former un pendule, & qu'on demande quel sera son centre d'oscillation; il n'y aura qu'à faire cette analogie: comme la longueur de ce filet est au rayon de la sphère, ainsi les $\frac{1}{2}$ du rayon, à une quatrième proportionnelle; ce sera la quantité dont le centre d'oscillation sera au dessous du centre de figure. Par conséquent lorsqu'on connoîtra le diamètre de la sphère qu'on veut mettre en vibration, & la longueur précise que doit avoir un pendule pour battre des secondes, par exemple, il sera facile de trouver la distance du centre de la sphère au point de suspension; ou

au contraire ayant la distance du centre de la sphere mise en vibration, & battant les secondes, on connoîtra facilement la longueur précise du pendule simple & mathématique, qui exécute ses vibrations dans une seconde.

Quoique les découvertes de M. *Huyghens* sur les centres d'oscillation soient très-conformes à la vérité, il faut cependant convenir qu'elles portent sur un principe qui, du premier abord, ne présente pas cette évidence qui arrache le consentement. Il est vrai que plus on y réfléchit, & mieux on connoît les loix que la nature suit dans la communication du mouvement, plus on le trouve raisonnable & digne d'être admis. Mais enfin l'on peut dire qu'il n'est pas démontré en toute rigueur, de sorte qu'il prête matiere à la contradiction. Aussi en effuya-t'il quelques-unes d'un Géometre contemporain que je vois dans quelques endroits décorer du titre d'habile. Je ne sçais sur quel fondement; car cette querelle ne me paroît rien moins que propre à le lui confirmer: le récit suivant va mettre à portée d'en juger.

Il y avoit environ neuf ans que l'ouvrage de M. *Huyghens* jouissoit de l'approbation générale des habiles gens, lorsque l'Abbé de *Catelan* s'avisa de l'attaquer (a). Il accusa de fausseté sa proposition fondamentale, sçavoir que si dans un pendule les poids à la fin d'une demi-vibration, par exemple, se détachent & remontoient en haut avec leurs vitesses acquises, leur centre de gravité s'éleveroit à la même hauteur d'où il étoit tombé. Il prétendoit même qu'il y avoit une impossibilité analytique dans ce principe, d'où il concluoit que tout le *Traité* de M. *Huyghens*, bâti sur une erreur, ne pouvoit être qu'une erreur continuelle.

Après avoir ainsi ruiné de fond en comble la théorie de M. *Huyghens*, l'Abbé de *Catelan* prétendoit édifier à son tour, c'est-à-dire, assigner les centres d'oscillation par une méthode plus certaine. Mais à son seul début, on voit, pour peu qu'on soit instruit de la nature du problème, qu'il va se tromper. Car ce problème lui paroît peu difficile, & en effet moyennant deux faux principes qu'il propose avec autant de confiance que des axiomes métaphysiques, il l'expédie avec une grande fa-

(a) Journal des Sçavans 1681. Toutes les pieces de cette querelle se trouvent dans le Recueil des Œuvres d'*Huyghens*.

cilité. L'un de ces principes est, que dans un pendule composé, la somme des vitesses des poids est égale à celle des vitesses qu'ils auroient eues séparément, s'ils eussent formé chacun un pendule à part. L'autre, non moins hasardé, étoit que le temps des vibrations du pendule composé, étoit moyen arithmétique entre les temps des vibrations de ses poids formant chacun séparément un pendule simple.

Le problème des centres d'oscillation eût été effectivement d'une grande facilité, s'il n'eût pas fallu plus d'efforts pour le résoudre. Mais malheureusement ces deux prétendus principes sont faux. Il suivroit de l'un & de l'autre, que le centre de gravité des poids du pendule, détachés à la fin d'une demi-vibration, remonteroit plus haut que le point, d'où il est descendu, ce que *M. Huyghens* avoit droit de regarder comme contraire aux loix de la nature, & que son adversaire ne lui contesloit pas. Il y a plus, ces deux principes se contrarient; ils donnent le centre d'oscillation à différens points, & ils font remonter le centre de gravité à des hauteurs différentes. Ils ne s'accordent que dans l'absurdité de le faire remonter plus haut que d'où il est descendu, ainsi que le remarqua *M. Huyghens* dans ses réponses (a). Il eût encore pu remarquer que, suivant le premier des principes proposés par l'Abbé de Catelan, le centre d'oscillation ne différoit pas de celui de gravité; erreur tout-à-fait contraire à l'expérience, & dont il eurent se préserver les premiers même qui ébauchèrent la théorie des oscillations.

A l'égard de l'impossibilité que l'Abbé de Catelan objectoit contre la proposition fondamentale d'*Huyghens*, elle n'étoit fondée que sur la préoccupation où il étoit que la somme des vitesses des poids oscillant séparément, devoit rester la même lorsqu'ils formeroient un pendule composé. Mais il n'y a aucune nécessité que cette somme de vitesses soit constamment la même. Cet adversaire d'*Huyghens* ne devoit pas ignorer, à cette époque, qu'il y a une infinité de cas où une partie de la vitesse absolue & de la quantité de mouvement, s'absorbe dans l'action mutuelle des corps. Ainsi rien n'étoit plus frêle que son prétendu principe, & que l'objection qu'il en tiroit.

(a) Journal des Sçavans. 1682 & 1684.

M. *Huyghens* ne fut pas seul à soutenir sa cause, contre les mauvaises objections de ce Mathématicien. Il eut deux seconds illustres, M. Jacques *Bernoulli*, & le Marquis de *l'Hôpital*. Le premier entreprit d'assigner par les principes ordinaires de la Statique, la cause pour laquelle, dans le pendule composé, la somme des vitesses des poids est moindre qu'elle ne seroit s'ils faisoient leurs oscillations séparément (a). Il ébaucha ici la résolution qu'il donna dans la suite du problème des oscillations par la nature du levier. Mais s'étant trompé dans quelques circonstances, faute d'une application assez réfléchie d'un principe qui est très-vrai, cela donna lieu à M. de *l'Hôpital* de le développer davantage. Son raisonnement est si propre à éclaircir cette matière, que nous croyons devoir en donner une idée.

M. de *l'Hôpital* imagine une verge horizontale chargée de deux poids quelconques, & dans l'instant où elle commence à tomber par l'action de la pesanteur de ces poids. Tout le monde sçait que des poids égaux ou inégaux, tombent avec des vitesses égales. Dans le premier instant de la chute, les corps A, B, tendent donc à tomber avec la même vitesse, & s'ils étoient libres, ils parcourroient des espaces égaux, par exemple AC, BD; mais liés comme ils sont l'un à l'autre, ils sont contraints de parcourir des espaces Aa, Bb, proportionnels à leurs distances au point d'appui ou de suspension S. Ainsi le poids B, qui resteroit en arrière de la quantité Db, est accéléré par le poids A, qui agit sur lui par le bras de levier SB. Or lorsqu'un corps agit sur un autre par un bras de levier, il y a une partie de la force qui est perdue dans la résistance du point d'appui. De même le corps B réagit contre les corps A par un bras de levier, & une partie de sa force est perdue contre la résistance du même point d'appui. Ainsi il y a une partie de la force & par conséquent de la somme des vitesses qui est perdue dans l'action mutuelle de ces poids pour se mettre en vibration; & c'est-là la raison pour laquelle le centre d'oscillation est toujours plus bas que celui de gravité à l'égard du point de suspension.

Mais allons plus loin, & examinons d'après ces principes

(a) *Narratio controuv. inter Hug. & Abb. Catel. Act. Lips. ann. 1686.*

quelle

quelle vitesse doit prendre le pendule. Le poids A ne tombant pas avec toute sa vitesse naturelle, la force avec laquelle il pressera le poids B sera le produit de sa masse par l'excès de sa vitesse naturelle sur celle qu'il prendra. Or un corps doué de la même force agit sur un autre avec d'autant moins d'avantage, que celui-ci est plus éloigné du point d'appui. Ainsi il faudra, conformément aux règles de la Statique, faire cette analogie, comme SB est à SA, ainsi la force du corps A, à l'augmentation de mouvement qu'il produira dans le corps B, augmentation qui n'est autre chose que le produit de la masse du corps B par l'excès de vitesse qu'il prendra par-dessus sa vitesse naturelle. En suivant cette route, & en employant l'analyse, on trouve la même vitesse pour l'un ou l'autre des poids A ou B, que par la formule de M. Huyghens.

On peut aussi appliquer ce raisonnement à trouver immédiatement cette formule, & c'est ce qu'a fait M. Jacques Bernoulli, dans les Actes de Leipzick de l'année 1691 (a). Mais comme il n'étoit encore question dans son écrit que des poids suspendus le long d'une ligne droite, il a ensuite davantage étendu sa méthode, dans un Mémoire qu'on lit parmi ceux de l'Académie de l'année 1703. Il y embrasse le problème dans une plus grande généralité. Il suppose deux poids suspendus aux deux côtés inégaux d'un angle qui fait ses vibrations de côté; en suivant la même méthode, & en analysant avec beaucoup de subtilité l'action d'un corps sur l'autre, ils parviennent à une formule équivalente à celle de M. Huyghens. Comme il seroit trop long de le suivre dans cette pénible route, il nous suffira d'inviter le lecteur à lire son Mémoire. Dans une suite de ce Mémoire, insérée parmi ceux de l'année 1704, il justi-

(a) Cette méthode de M. Bernoulli l'ayant, nous a paru trop lumineuse pour nous borner à l'indication ci-dessus. En voici un exemple suffisant pour mettre les lecteurs sur la voie. Que S soit le point de suspension d'un pendule. Que les poids A, B soient p, q, & les distances SA, SB, a & b; que O soit le centre d'oscillation, & SO = x. La propriété du centre d'oscillation est de se mouvoir avec toute la liberté; c'est pourquoi sa vitesse O E est sa vitesse naturelle, exprimons-la par 1. On aura donc A = p : x, & par conséquent a C = (x - a) : x.

Ainsi le moment du poids A pour accélérer B, qui est par le raisonnement qu'on a développé plus haut, p x a C, sera (p x - p a) : x. Réduisons-le au point B, comme on l'a dit aussi plus haut. Ce sera (a p x - p a a) : b x. Mais le mouvement produit par ce moment dans le poids B, est le produit de ce poids par b D, & b D = (b - x) : x; ce mouvement est donc (q b - q x) : x. Ces deux grandeurs égales donnent x = (p a a - q b b) : a p - q b, comme par la règle de M. Huyghens,

fic pleinement *Huyghens* de l'accusation ou des doutes élevés contre lui, & il montre que le principe qui sert de base à sa théorie, est fort vrai. On y trouve enfin une démonstration fondée sur les mêmes principes, de l'identité des centres d'oscillation & de percussion; identité plutôt soupçonnée jusque-là que démontrée.

C'est un des caractères de la vérité, que d'être accessible par plusieurs voies différentes. La découverte de M. *Huyghens*, déduite par MM. Jacques *Bernoulli* & de l'Hôpital, d'un principe différent du sien, a été démontrée de quantité de manières par divers Géomètres postérieurs. Une des plus ingénieuses, est celle de M. Jean *Bernoulli* (a), & nous croyons par cette raison devoir en donner une idée.

Soit un pendule, dit M. *Bernoulli*, chargé de plusieurs corps tels que A, B, & suspendu par le point S. Que X soit un point pris à volonté. Il n'y aura rien de changé dans le mouvement de ce pendule, si au lieu du corps A, nous substituons en X une force qui produise dans ce point la même vitesse qu'y produisoit le corps ou la force A. Concevons donc ce corps A anéanti, & qu'on ait mis à sa place au point X la force ci-dessus que nous déterminerons bientôt. Qu'on en fasse autant du poids B, & de tous les autres. Nous aurons un pendule simple SX isochrone au pendule composé SAB, & qui nous servira à trouver le centre d'oscillation d'une manière fort facile.

Pour déterminer présentement quelle force placée en X, équivaut à celle du poids A, il faut considérer que cette dernière n'est autre chose que la masse A, animée ou mise en mouvement par la force de la gravité; force qui produit, comme l'on sçait, dans tous les corps une vitesse initiale constante. Nous la nommerons 1 par cette raison. Au lieu du poids A, nous pouvons donc concevoir le point A entraîné par une masse A, mue avec la vitesse 1. Or les loix de la Statique nous apprennent que la force appliquée au point X, & y produisant la même vitesse que la force A, doit être une masse telle que $\frac{A \times S A^2}{S X^2}$, animée ou mise en mouvement avec une vitesse

Fig. 106.

(a) Voy. *AB. Lipp.* & *Mem. de l'Académie*, ann. 1714.

$\frac{SX}{SA}$ (a). La masse à substituer en X, au lieu du poids A, est donc $\frac{A \times SA^2}{SX^2}$, mue avec la vitesse $\frac{SX}{SA}$. De même celle qui équi-

vaudra au poids B, sera la masse $\frac{B \times SB^2}{SX^2}$, animée de la vitesse $\frac{SX}{SB}$. Ainsi voilà notre pendule composé, transformé en une

espece de levier, au point X duquel sont appliquées diverses puissances agissant chacune avec leur vitesse propre, & tendant à y produire une certaine vitesse résultante de leur effet réuni. Or l'on sçait que dans pareil cas, il faut, pour trouver cette vitesse résultante, diviser la somme des momens des puissances, par celles des puissances elles-mêmes. Cela donnera ici pour la vitesse du point X, cette expression

$$\frac{A \times SA + B \times SB, \&c.}{A \times SA^2 + B \times SB^2, \&c.} SX. \text{ Mais si le point X est le centre d'oscillation, ce que nous pouvons supposer, puisque SX a été prise indéterminée, la vitesse de ce point sera égale à celle que la gravité imprime à tous les corps, c'est-à-dire à 1; d'où l'on voit qu'en égalant à l'unité la vitesse ci-dessus, on déterminera la ligne SX à être la distance du centre d'oscillation, \& on trouvera précisément la même formule que celle de M. Huyghens. Cette méthode, M. Bernoulli l'applique aussi aux pendules dont les poids auroient des pesanteurs qui ne seroient pas proportionnelles à leurs masses. Tel seroit un pendule dont on supposeroit les poids de différentes gravités spécifiques, \& plongés dans un fluide. En supposant que ces poids fussent dans le vuide A, B, C, \& que le fluide les réduisît à } m A, n B, \&c. le centre d'oscillation seroit A \times SA^2 + B \times SB^2, \&c. divisé par (m A + n B, \&c) S G. Il faut remarquer ici que G est, non le centre de gravité des masses A, B, C, \&c. mais de m A : n B, \&c. Cela se déduit facilement de la méthode précédente. Il n'y a qu'à supposer chaque masse animée par une force qui soit à celle de gravité comme m ou n. \&c. à l'unité : tout le reste est absolument semblable.$$

(a) Cela est facile à prouver. Car le moment du corps A est $A \times SA$; \& celui de la force substituée en X, est évidemment $A \times \frac{SA^2}{SX^2} \times \frac{SX}{SA} \times SX$, savoir le produit de la masse par la vitesse \& le bras de levier. Or cette expression se réduit à $A \times SA$. Ainsi les momens sont égaux de part \& d'autre, \& par conséquent les mouvemens qu'ils produisent.

Ecc ij

Pendant que M. *Bernoulli* annonçoit cette maniere de résoudre le problème des centres d'oscillation, M. *Taylor* y parvenoit de son côté par une méthode semblable, qu'il publia dans les *Transactions* du mois de Mai de l'année 1714. Cette date est importante pour porter un jugement sur l'accusation que lui intenta M. *Bernoulli*, de s'être paré d'une découverte qui ne lui appartenoit point, en la donnant dans son Livre intitulé *Methodus incrementorum*. Il faut convenir qu'en cette occasion M. *Bernoulli*, & ceux qui écrivirent pour lui, transgressèrent de beaucoup les bornes de la politesse, & maltraitèrent M. *Taylor* étrangement. Au contraire, celui-ci donna un exemple remarquable de modération : il se contenta d'adresser quelques plaintes aux Journalistes de Leipzick & d'alléguer la date ci-dessus, qui est même antérieure à celle de l'écrit de M. *Bernoulli*. On a répondu que M. *Bernoulli* avoit déjà indiqué cette méthode dès l'année 1713. Cela est vrai, mais ce qu'il dit ne suffit pas pour frustrer M. *Taylor* du mérite d'avoir du moins deviné avec beaucoup de sagacité (a).

La solution du problème des centres d'oscillation se déduit encore avec une facilité singulière du principe des forces vives, comme l'a montré M. *Bernoulli* dans son discours sur la communication du mouvement. Ce principe consiste en ce que lorsque plusieurs corps agissent les uns sur les autres par leur pesanteur, la somme des produits de chaque masse par le carré de sa vitesse, reste invariable. Cela s'applique au cas présent avec une facilité remarquable. La vitesse de chaque poids dans le pendule composé, est de sa nature comme la distance au point de suspension. Ainsi le produit de chaque masse par le carré de sa vitesse, est $A \times SA^2$, $B \times SB^2$, &c. en conservant les dénominations précédentes, & leur somme est $A \times SA^2 + B \times SB^2$, &c. Mais en supposant la longueur du pendule simple & isochrone égale à x , sa vitesse ou celle du poids placé à cette distance du point de suspension, sera comme x ; car elle est à celle de chaque poids A ou B , en même raison que sa distance du point de suspension, est à la leur. Or on trouvera par la théorie des pendules simples que la vitesse de chaque poids oscillant séparément, seroit exprimée par $\sqrt{x \times SA}$,

(a) On a les pièces de cette querelle dans les Actes de Leipzick, année 1716, 1718, 1719, 1721, 1722, Voy. aussi J. Bern. Opera, T. II.

$\sqrt{(X \times SB)}$. La somme de chaque masse par le quarré de sa vitesse eût donc été $A \times x \times SA + B \times x \times SB$, &c. Or ces sommes doivent être égales par le principe ; ainsi en les égalant on trouvera la valeur de x , ou de la longueur du pendule simple. Elle sera exprimée par la même formule précisément que celle que nous avons déjà vue si souvent. Il n'y a au reste rien que de très-naturel dans cette conformité de solution. Car le principe des forces vives, n'est autre chose que celui des forces ascensionnelles, dont M. Huyghens s'est servi pour la même détermination.

M. Euler est encore parvenu à déterminer le centre d'oscillation par une méthode qui lui est propre. Elle est uniquement fondée sur un principe de Statique, & elle expédie le problème avec une très-grande brièveté (a). M. d'Alembert enfin le résoud d'une manière très-simple, par le moyen du principe lumineux & commode qui sert de fondement à sa *Dynamique*. Nous regrettons de ne pouvoir en donner une idée plus développée.

Depuis l'invention des nouveaux calculs, il n'est plus question des solides & des onglets cylindriques, dont la considération étoit nécessaire à M. Huyghens pour déterminer les centres d'oscillation, dans les différentes figures. Le calcul intégral en affranchit & fournit des formules commodes qui ne surchargent point l'imagination, comme faisoit la méthode de M. Huyghens. Ces formules sont faciles à déduire de la règle générale que nous avons démontrée plus haut de tant de manières. Que l'abscisse d'une figure prise du point de suspension soit x , & y son ordonnée ; $y dx$ sera son élément, & par conséquent le ponduscule à multiplier par le quarré de la distance à l'axe de suspension. Ainsi $xxy dx$ sera le produit, & la somme de tous les produits semblables, savoir $\int xxy dx$, divisée par la somme des momens ou $\int xy dx$, sera la distance du centre d'oscillation. Cela doit s'entendre si la figure oscille en plan ; car si elle oscilloit de côté, cette formule se trouveroit $\int (xx + \frac{1}{2}yy) y dx$, le tout divisé comme à l'ordinaire par $\int xy dx$. Qu'on ait enfin un solide de circonvolution, & que x étant l'abscisse, y soit l'ordonnée de la figure génératrice,

(a) *Comm. Petrop. T. VII.*

on trouve pour la formule de son centre d'oscillation, $\int (xx + \frac{1}{2}yy)y^2 dx$, divisé de même que ci-devant par la somme des momens, qui est ici $\int xy y dx$. Nous ne nous arrêterons pas à développer par des exemples les usages de ces formules. Ils n'ont aucune difficulté pour ceux qui sont un peu familiarisés avec le calcul intégral. Nous renvoyons les autres aux Ecrivains qui traitent de cette théorie. Nous passons à celle des forces centrifuges.

I V.

*Des forces
centrifuges.*

C'est un phénomène connu dès long-temps des Physiciens ; que les corps qui se meuvent circulairement font un effort pour s'écarter du centre de leur mouvement. L'expérience de la fronde est familière à tout le monde. Des gouttes d'eau qu'on laisse tomber sur la surface d'un globe qui tourne rapidement sur son axe, en sont jetées au loin. Un corps attaché à un fil, & placé sur une surface horizontale, qui tourne rapidement autour d'un point, tend ce fil, & le rompt même, si la force qu'il lui oppose est inférieure à la tension qu'il éprouve.

La cause de ce phénomène se déduit des loix du mouvement. Tout corps en mouvement affecte une direction rectiligne, & si quelque obstacle le force à prendre un chemin curviligne, aussitôt qu'il en est affranchi, il continue son chemin sur la ligne droite tangente au point où cet obstacle a cessé. Il seroit facile de le démontrer, si l'on n'en étoit pas suffisamment convaincu. Lors donc qu'un corps attaché, par exemple, à un fil, tourne circulairement, à chaque instant il tend à s'échapper par la tangente. Mais on ne sçauroit écarter un corps de sa direction naturelle, non plus que le mettre en mouvement, sans en éprouver une résistance en sens contraire. Le fil auquel le corps est attaché, & qui le retient sur la circonférence, en le retirant vers le centre, éprouvera donc un effort contraire, c'est-à-dire, dans la direction du centre à la circonférence. Que si au lieu d'un fil, nous supposons une force quelconque qui agit sur ce corps en le repoussant sur la circonférence, il est aisé de voir que ce sera la même chose ; cette force éprouvera de la part du corps une réaction, ou un effort en sens contraire. Cet effort considéré comme l'effet de

Inertie du corps, & comme tendant à l'écarter du centre, est nommé *force centrifuge*. La force opposée, qui le ramène continuellement dans la route curviligne, est appelée *force centripète*. On leur donne le nom commun de *forces centrales*. Dans les mouvemens circulaires, elles sont égales : car puisque le corps ne s'approche ni s'éloigne du centre, il est nécessaire que l'une & l'autre se contrebalancent exactement ; mais dans les mouvemens sur d'autres courbes, elles se surmontent alternativement, & c'est-là la cause des approches & des éloignemens périodiques de certains corps, comme les planetes, du centre de leurs mouvemens. On se bornera ici à ce qui concerne les forces centrifuges dans les mouvemens circulaires.

La connoissance de la force centrifuge est d'une grande antiquité, & même quelques Philosophes anciens en avoient fait un des ressorts du mécanisme de l'Univers. On a déjà remarqué qu'*Anaxagore*, interrogé pourquoi les corps célestes, auxquels il attribuoit de la pesanteur, ne tomboient pas sur la terre, avoit répondu que leur rotation les soutenoit, & contrebalançoit leur gravité. C'étoit aussi le sentiment de quelques Philosophes contemporains de *Plutarque*, comme le prouve son Livre *De facie in orbe Lunæ*. Au reste, les idées que les Anciens avoient sur le mouvement, étoient trop incomplètes, trop peu justes, pour qu'il leur fût possible de reconnoître la nature & la cause de cette force. *Descartes* & *Galilée* sont les premiers qui en aient donné des idées justes. Néanmoins ces Philosophes illustres par d'autres travaux, s'en étoient tenus à une légère ébauche. C'est à *M. Huyghens* qu'on doit des recherches plus approfondies sur ce sujet intéressant. On va présenter le tableau des principales vérités qu'il découvrit, & qu'il publia dans la cinquième partie de son *Horol. oscillat.* sous le titre de *Theoremata de vi centrifugâ*.

Les premières vérités de la théorie des forces centrifuges, se présentent assez naturellement. Il ne faut qu'une médiocre attention pour reconnoître qu'en supposant la même vitesse, plus le cercle que parcourra un mobile sera petit, plus la force centrifuge sera grande. La raison en est sensible : un petit cercle est plus courbe, ou, dans une étendue égale, s'écarte davantage de la direction rectiligne, qu'un plus grand. Le mobile qui le parcourra, sera donc, dans des instans égaux, da-

vantage écarté de la direction rectiligne qu'il affecte, lorsqu'il parcourra le premier de ces cercles. La force qui produit cet effet, doit donc être plus grande. C'est encore une vérité facile à appercevoir, que le cercle étant le même, la force centrifuge sera d'autant plus grande que la vitesse le sera davantage. On le montre par un raisonnement semblable au précédent.

Mais les Mathématiques ne se contentent pas de cette manière de raisonner vague & sans précision. Quel est dans ces différentes circonstances le rapport des forces centrifuges ? voilà le problème qu'il s'agit de résoudre, & que *M. Huyghens* résolut le premier. Il trouva que si des cercles égaux sont décrits par des corps de même masse, & avec des vitesses inégales, les forces centrifuges sont comme les quarrés des vitesses; un corps qui se meut dans un même cercle avec une vitesse triple, tend à s'écarter du centre, ou fait contre la force qui le retient dans la circonférence, un effort neuf fois aussi grand. Mais si deux corps décrivent avec la même vitesse des circonférences inégales, leurs forces centrifuges sont réciproquement comme les rayons; double, si le rayon n'est que la moitié, triple, s'il n'est que le tiers. En général, quelles que soient les vitesses de deux corps égaux, & les cercles dans lesquels ils circulent, leurs forces centrifuges sont en raison composée de la directe des quarrés des vitesses, & de l'inverse des rayons. Les démonstrations de ces vérités se trouvent aujourd'hui dans presque tous les Livres de Méchanique un peu relevée : c'est pourquoi nous nous bornons à cet énoncé.

Il ne suffit pas de connoître les rapports des forces centrifuges, suivant les différens degrés de vitesse & la grandeur des cercles que décrivent les mobiles : il est aussi important de connoître la quantité absolue de cette force dans un mobile qui se meut avec une vitesse déterminée. Cette considération est une des plus délicates & des plus subtiles de la théorie de *M. Huyghens*. Il découvrit qu'un mobile qui circule dans un cercle avec une vitesse égale à celle qu'il auroit acquise en tombant par un mouvement uniformément accéléré de la hauteur du demi-rayon, auroit une force centrifuge égale à sa pesanteur.

La force centrifuge combinée avec celle de la pesanteur ; donne naissance à un genre d'oscillation que *M. Huyghens* examina

examina dans son Traité, & qui lui fournit la matiere de plusieurs propositions curieuses. Un poids étant suspendu à un fil, au lieu de lui donner un mouvement d'oscillation dans un plan vertical, comme aux pendules ordinaires, on le fait tourner circulairement, de sorte que le fil auquel il est suspendu décrive une surface conique. Ce mobile est ainsi sollicité par deux forces, qui ont des directions contraires : l'une est la pesanteur qui tend à le ramener à la perpendiculaire, en le faisant rouler le long de la courbe qu'il décrirait par une oscillation ordinaire : l'autre est la force centrifuge qui tend à l'écartier de cette perpendiculaire en l'élevant le long de la même courbe. Il y a un point où ces deux forces sont en équilibre : delà vient que le mobile décrit autour de l'axe une circonférence horizontale, & sans la résistance de l'air qui, diminuant sa vitesse, diminue aussi sa force centrifuge, & fait prévaloir sa gravité, ce pendule, de même que les pendules ordinaires, continuerait sa circulation à l'infini.

Cette sorte de pendule qu'on vient de décrire, a diverses propriétés dignes d'attention. Nous nous bornerons néanmoins à une des plus remarquables. La voici : Que ABC représente la surface concave d'un conoïde parabolique, & que *Fig. 107.* F & G soient les points de suspension de deux pendules circulaires, dont les poids décrivent les cercles DE, HI. Ils mettront, dit M. *Huyghens*, le même temps à faire leurs révolutions, & ce temps sera égal à celui de deux oscillations d'un pendule ordinaire, dont la longueur seroit égale au demi-parametre de la parabole ABC. M. *Huyghens* tenta de tirer parti de cet isochronisme en faveur de l'Horlogerie. Il imagina pour cet effet la construction suivante. AC est un axe vertical tournant fort librement sur ses deux pivots, & qui porte une lame de quelque largeur DEF, coupée suivant la courbure de la développée de la parabole, qui est, comme l'on sçait, une parabole du troisième degré, dont les dimensions sont données, celles de la première étant connues. Ce même aissieu est percé d'une fente latérale, qui donne passage au fil du pendule, & qui lui permet de se hausser & de s'abaisser, en s'enveloppant sur la courbe DEF, ou en se développant de dessus elle. Par ce moyen le centre du poids se doit toujours trouver dans une ligne parabolique, & conséquemment ses vibra-

tions circulaires seront toutes égales, & d'une durée connue, suivant la propriété qu'on a exposée plus haut. Ce pendule seroit propre à servir de modérateur à un horloge, & tournant toujours du même côté, il lui procureroit cet avantage de n'être point sujet à ce bruit que font les horloges à pendule ordinaire. M. *Huyghens* nous apprend qu'on a construit des horloges de cette espèce, qui ont eu du succès; nous lisons aussi qu'on en a fait de semblables à Rome (a). Cependant l'Horlogerie n'a pas tiré de cette seconde invention de M. *Huyghens*, les mêmes avantages que de la première. Le pendule ordinaire est si commode, & remplit si bien toutes les vues qu'on se propose dans cet art, qu'on s'y est tenu; & à parler franchement, cette nouvelle construction me paroît plus curieuse que nécessaire.

V.

*Découvertes
de M. New-
ton sur les
mouvements
curvilignes.*

Si la beauté d'une découverte se mesure par la sublimité des objets auxquels elle s'applique, il en est peu dans la Méchanique d'aussi brillantes que celle dont nous allons rendre compte. Il ne faut qu'être initié dans la Philosophie moderne pour connoître les grandes lumières que la théorie des mouvements curvilignes, & des forces centrales a procurées à l'Astronomie Physique. C'est à cette théorie que nous sommes redevables de la démonstration des vérités importantes que l'observation avoit autrefois apprises à *Kepler*. C'est elle qui nous a mis en possession de la loi générale qui regne entre les corps célestes, & qui les astreint aux mouvements que nous observons. C'est d'elle enfin que l'on attend avec fondement la résolution du problème le plus difficile de l'Astronomie, sçavoir le mouvement de la lune, dont les irrégularités ont occupé si longtemps & si infructueusement les Astronomes.

Toute la théorie des mouvements curvilignes se réduisoit, avant le temps de M. *Newton*, à ce que *Galilée* avoit autrefois démontré sur la courbure du chemin des projectiles, dans la supposition d'une force agissant uniformément, & dans des directions parallèles, & à ce que M. *Huyghens* avoit appris sur les forces centrales dans les mouvements circulaires. Mais

(a) Leibnitz, ac Bern. *Comm. Epist.* T. II, p. 325, &c.

M. *Newton* envisagea le problème des mouvemens curvilignes dans une bien plus grande généralité, & guidé par une profonde Géométrie, il assigna les loix suivant lesquelles ils s'exécutent. Une partie de son immortel Livre *des principes de la Philosophie naturelle*, est occupé à les exposer, & elles sont la base de toutes ses découvertes sur le système physique de l'Univers. Quelques gênés que nous soyons par les bornes de notre plan, nous ne sçaurions nous refuser aux détails convenables à une matiere si importante.

Lorsqu'un corps est projeté dans une certaine direction, & avec une certaine vitesse, il suivroit, comme on l'a dit si souvent, une ligne droite, s'il étoit entièrement libre, & affranchi de toute action extérieure. Mais s'il éprouve celle d'une force qui agit suivant une direction déterminée, il sera évidemment contraint de se détourner à chaque instant de sa direction; il décrira enfin une courbe qui variera suivant l'intensité & la direction de la force qu'il éprouvera à chaque point, & suivant la vitesse & la direction initiale de sa projection.

Il regne dans tous les mouvemens curvilignes produits par l'action d'une force qui attire vers un point, une loi générale que nous ne devons pas différer davantage de faire connoître. Cette loi déjà observée par *Kepler* dans les mouvemens des planètes, & que M. *Newton* a le premier démontrée *a priori*, consiste dans la proportionnalité constante des temps avec les aires décrites par le corps autour du centre des forces. Je m'explique : que *S* soit le centre des forces, c'est-à-dire, le point vers lequel la force pousse ou attire le corps *A*, qui a reçu une impulsion oblique *AT*, & qui, en vertu de ces deux forces combinées, décrit la courbe *ABCD*. Qu'après le premier intervalle de temps, le corps soit en *B*, à la fin du second en *C*, à la fin du troisieme en *D*, &c, si l'on tire les rayons *SB*, *SC*, *SD*, &c, les aires curvilignes *ASB*, *BSC*, *CSD*, &c. seront égales; d'où il suit qu'en général un scéteur quelconque, tel que *ASE* est à un autre *ASF*, comme le temps mis à aller de *A* en *E*, est au temps mis à aller de *A* en *F*. L'inverse de cette proportion n'est pas moins vraie : nous voulons dire que si on observe qu'un mobile décrive autour d'un point des aires proportionnelles au temps, l'on doit en conclure que son mou-

Fff ij

Fig. 109.

vement est causé par une force qui le pousse ou l'attire vers ce point.

De ce principe fondamental découlent naturellement quelques autres vérités qu'il est à propos de remarquer avant que d'aller loin. Il est d'abord facile de voir que plus le corps sera voisin du centre des forces, plus il accélérera son mouvement, plus l'arc qu'il parcourra sera grand; car il faudra que le secteur qu'il décrit autour de ce centre dans un temps déterminé, regagne en largeur ce qu'il perd dans l'autre dimension. Delà vient que les planetes décrivent vers leur moindre distance du soleil, de plus grands arcs que dans tout autre endroit de leur orbite. Il est encore facile de conclure de ce principe, quelle est dans les différens points de la route curviligne d'un corps, la vitesse avec laquelle il se meut. Il n'y a qu'à prendre deux secteurs infiniment petits, comme SEe , SFf , égaux, & par conséquent décrits dans les temps égaux. Les vitesses du mobile en ces différens points E & F , seront donc comme les petits arcs Ee , Ff , qui à cause de leur infinie petitesse sont des lignes droites. Ainsi voilà deux triangles rectilignes égaux, & dont les bases Ee , Ff , sont par conséquent réciproquement comme les perpendiculaires tirées de leur sommet sur ces bases prolongées, c'est-à-dire, sur les tangentes aux points E , F , de la courbe. La vitesse d'un corps qui décrit une courbe est donc à chaque point, en raison réciproque de la perpendiculaire tirée du centre des forces sur la tangente à ce point.

Venons maintenant à expliquer comment on détermine la loi suivant laquelle doit croître ou décroître la force centripète pour faire parcourir à un corps une courbe déterminée. Il faut pour cela examiner en général ce qui arrive lorsqu'un corps poussé par une force semblable combinée avec une impulsion oblique, décrit un arc quelconque de courbe. Prenons un arc infiniment petit, comme Bb , & tirons du centre vers lequel tend le corps, les lignes SB , Sb . Que $B\beta$ soit la tangente en B , les loix du mouvement apprennent que le corps parvenu en B , tend à s'échapper par la tangente $B\beta$, c'est-à-dire, suivant la direction du petit côté Bb , qu'il vient de décrire; mais poussé en ce point B , par la force centrale, au lieu de cette tangente, il décrit le côté Bb de la courbe. L'effet de cette force est donc de faire tomber le corps de β en b , dans

Fig. 110.

la direction du rayon bS . Ainsi ce sera du rapport & de la mesure de cet intervalle βb dans les différens points de la courbe, que dépendra la mesure de la force centrale dans ces différens points. Mais il y a ici une attention fine & délicate à faire, sans quoi l'on se tromperoit beaucoup dans la détermination présente.

Si l'action de la force centrale, par laquelle le corps tombe, pour ainsi dire, de β en b , n'étoit appliquée qu'au commencement du petit instant pendant lequel Bb est décrit, la petite ligne Bb mesurerait elle-même l'intensité de cette force: car elle seroit alors décrite d'un mouvement uniforme; & l'on sçait que dans les mouvemens uniformes, les forces sont en raison composée de la directe des espaces, & de l'inverse du temps. Mais la force centrale agissant continuellement sur le corps, l'espace βb est parcouru d'un mouvement accéléré, & puisque durant un instant infiniment petit, la force centrale peut être considérée comme invariable, ce mouvement sera uniformément accéléré. Or dans les mouvemens uniformément accélérés, les forces sont comme les espaces divisés par les quarrés des temps. D'un autre côté le temps est comme le secteur curviligne $B\beta b$, ou celui qui en diffère infiniment peu, bSo , c'est-à-dire, bo par Sb , ou encore comme le rectangle de Bb par la perpendiculaire SI sur Bb prolongée, qui est la même chose que l'aire $S\beta b$. En réunissant toutes ces considérations, on trouve que la force centrale à un point quelconque B d'une courbe, est comme le petit espace $b\beta$, divisé par le quarré du secteur Sbo , ou par celui du rectangle Bb par SI . Il ne s'agira donc plus que de connoître le rapport de ces grandeurs, rapport toujours donné par la nature de la courbe sur laquelle on suppose le corps se mouvoir, & l'on aura aussi-tôt la loi suivant laquelle varie la force centrale dans ses différens points de la courbe, ou les différens éloignemens du centre (*a*).

(a) Nous allons donner ici, en faveur des Analistes, la manière de déterminer l'expression de la force centrale. Cela est facile, après ce que nous avons dit. Que le rayon SB soit y , $Bb = ds$, $bo = dx$, oB sera dy . Qu'on tire bD perpendiculaire sur la tangente Bb . On aura, suivant

le calcul différentiel, $D\beta = dds$ ensuite, à cause de la similitude des triangles $bD\beta$, boB , on trouvera $b\beta = ds ds : dy$. Enfin si l'on nomme en général dt le petit temps pendant lequel s'exécute la chute βb , on aura pour l'expression de la force centrifuge $ds ds : dy dt^2$; ce qui, en mes-

Après avoir donné cette expression générale, M. *Newton* parcourt différentes especes de courbes, & fait voir quelle est la loi que doit suivre la force centrale pour forcer un corps à les parcourir. Nous nous attacherons principalement aux sections coniques, qui fournissent les vérités les plus remarquables & les plus utiles pour le système de l'Univers. En suivant la route que nous venons d'indiquer, il trouve que la force qui fait décrire à un corps une section conique, en le poussant ou l'attirant vers l'un des foyers, est en raison inverse du quarré de la distance; l'inverse est également vraie, c'est-à-dire, que toutes les fois qu'un corps sollicité vers un point par une force qui varie suivant le rapport ci-dessus, recevra une impulsion oblique à la direction de cette force, la courbe qu'il décrira sera une des sections coniques; cela aura même lieu dans le cas où la force, au lieu d'attirer ou de pousser vers un point, en écarteroit suivant la même loi de la réciprocity des quarrés des distances, la courbe décrite seroit alors une hyperbole rapportée à son foyer extérieur.

Mais quels sont les cas où une des sections coniques sera décrite plutôt qu'une autre? Quand la trajectoire, c'est ainsi qu'on nomme la ligne décrite par cette composition de forces, sera-t-elle un cercle, une ellipse, une parabole, ou une hyperbole? Le voici: d'abord toutes les fois que le corps partira dans une direction perpendiculaire à celle de la force centrale, & que sa vitesse sera telle que la force centrifuge qui en résultera sera égale à la force centripète, il est visible que la trajec-

tant au lieu de dt , la valeur $y dx$, deviendra $ds dds: y^3 dx^3 dy$. Or une courbe quelconque étant donnée, on aura la valeur de ds, dds, dy & dx , de sorte que toutes les expressions différentielles disparaîtront, & l'expression finie qui restera donnera le rapport de la force centrale dans les différents points de la courbe. Dans les sections coniques, par exemple, le centre des forces étant au foyer, on la trouve, $t:yy$; ce qui indique que la force est en raison inverse du quarré de la distance. On peut varier cette formule de bien des manières différentes, ce qu'ont fait M. *Varignon*, de *Moivre*, &c. en y faisant entrer l'expression du rayon de la développée.

La formule $ds dds: dy dt^2$ a été employée par M. *Varignon* à déterminer la force centrale, dans les différentes suppositions de la maniere dont croit le temps. (Mem. de l'Acad. des Scienc. 1704.) Mais qu'il me soit permis de remarquer que M. *Varignon* a pris une peine fort superflue. Il n'y a qu'une seule supposition possible sur l'accroissement du temps, & c'est celle qui le fait proportionnel à l'aire décrite. Vouloir examiner ce que seroit la force centrale dans les autres suppositions, c'est comme si l'on vouloit déterminer les propriétés d'un triangle rectiligne, tel que les trois angles ne fussent pas égaux à deux droits.

toire sera un cercle. Or *M. Huyghens* a démontré qu'un corps qui décrirait un cercle avec une vitesse égale à celle qu'il aurait acquise en tombant, par l'action uniforme de sa pesanteur, de la hauteur du demi-rayon, aurait une force centrifuge égale à sa pesanteur. Afin donc qu'un corps décrirait un cercle autour d'un centre de forces, il faudroit qu'il partît avec la vitesse acquise par une chute de la hauteur du demi-rayon, ou de la demi-distance de ce centre. Eclaircissons ceci par un exemple. La pesanteur qui fait tomber les corps terrestres, est une force dirigée vers le centre de la terre. Imaginons qu'on laissât tomber un corps de la hauteur d'un demi-rayon terrestre, & que sa chute s'accélérait par l'action continue & uniforme d'une pesanteur égale à celle que nous éprouvons ici. Supposons ensuite qu'étant arrivé à la surface de la terre, la vitesse fût convertie en horizontale : ce corps se soutiendrait uniformément & constamment à la même distance du centre de la terre ; il deviendrait une petite planète, qui ferait ses révolutions dans un grand cercle terrestre.

Veut-on à présent que ce corps décrive une ellipse autour du centre de force, que nous supposons encore celui de la terre. Il le fera dans deux cas. Le premier est facile à appercevoir ; c'est celui où ce corps partirait avec une vitesse horizontale, moindre que celle qu'il aurait acquise en tombant de la hauteur d'un demi-rayon terrestre. Il est en effet évident que sa trajectoire ne pourroit dans ce cas tomber qu'au dedans du cercle que nous avons vu décrire plus haut. Cette trajectoire ne pouvant être qu'une section conique, elle sera donc nécessairement une ellipse, mais une ellipse ayant son centre de forces au foyer le plus éloigné du point *A*. Le second cas, où l'on verra cette trajectoire devenir une ellipse, est celui où la vitesse du corps est plus grande que celle qui lui ferait décrire un cercle, quoique moindre que celle qu'il aurait acquise en tombant de la hauteur du rayon entier. Il y aura cette différence entre ce cas & le précédent, que dans celui-ci, le centre des forces *S* sera le foyer le plus voisin du point de départ *A*. Le corps commencera à s'éloigner du centre jusqu'à un point *D*, qui sera le terme de son plus grand éloignement. Delà il se rapprochera du foyer *S* en revenant au point *A*, *Fig. 111.*

& ainsi alternativement. Que si l'on suppose la hauteur de la chute précisément égale au rayon, le corps changeant sa vitesse acquise en horizontale, décrira une parabole ayant son foyer en S. Enfin si cette hauteur étoit plus grande que le rayon, ce seroit une hyperbole, d'autant plus évasée que la hauteur seroit plus grande.

Il se présente ici une difficulté assez spécieuse, & capable d'en imposer à des esprits à qui la théorie des forces centrales ne seroit pas bien familière. Comment, dira-t-on, se peut-il faire qu'un qui part du sommet d'une ellipse, le plus éloigné du foyer où est le centre de tendance, après être arrivé au point diamétralement opposé, ou le plus voisin de ce centre, commence à s'en éloigner. Il ne s'en est approché que par l'action de la force centrale, & cette force est d'autant plus grande, qu'il s'en approche davantage : comment donc peut-il s'en éloigner précisément au point où il ressent une plus grande impression de cette force que quand il a commencé à s'en approcher. Ne devoit-il pas au contraire toujours continuer à s'approcher de ce foyer, & enfin y tomber. Quelques personnes ont donné cette objection comme victorieuse, & ont cru avoir renversé d'un seul coup, l'immense édifice de M. *Newton*. Mais on va voir qu'elle n'est fondée que sur une inadvertence peu excusable.

En effet, ils auroient raison ces adversaires de *Newton*, s'il n'y avoit point de force centrifuge, & que les corps sollicités par une force centrale ne décrivissent pas des aires proportionnelles au temps. Mais cette propriété des mouvemens curvilignes, fait qu'à mesure qu'un corps approche du centre des forces, il se meut d'autant plus vite, & que la force centrifuge augmente de plus en plus. Ce corps peut donc, en vertu de cette accélération sur la courbe, acquérir une force centrifuge capable de prévaloir sur celle qui le pousse vers le centre, & de l'en écarter. Or c'est ce qui arrive dans le cas présent. Prenons pour exemple une ellipse dont les deux sommets sont éloignés du foyer où réside le centre des forces dans la raison de 1 à 3 ; & faisons partir le corps du sommet le plus éloigné. La vitesse avec laquelle il doit être projeté pour décrire une demi-ellipse de cette proportion, est celle qu'il
auroit

auroit acquise en tombant d'une hauteur $= \frac{1}{4}$ de la distance SA (a). Comme cette hauteur est moindre que $\frac{1}{4} SA$, on voit le corps tomber au dedans du cercle décrit du centre S , conformément à ce qu'on a remarqué plus haut. Que le corps en question soit maintenant arrivé en B , il y aura une vitesse trois fois aussi grande qu'au point A ; & les hauteurs d'où les vitesses différentes sont acquises, étant comme les quarrés de ces vitesses, la hauteur d'où le corps auroit acquis la vitesse qu'il a au point B , seroit $\frac{9}{4} SA$. Mais la force centripète au point B , étant 9 fois aussi grande qu'au point A , la vitesse précédente que nous avons supposé être acquise par l'action uniforme de la force, telle qu'elle est en A , sera la même que celle que produiroit la force en B par la chute d'une hauteur 9 fois moindre. C'est pourquoi cette hauteur seroit $\frac{1}{4} SA$, ou $\frac{1}{4} SB$, puisque SA est triple de SB . Il est donc clair que l'accélération du corps en B , lui procure une vitesse telle qu'il l'auroit acquise par l'action de la force en B , & une chute des $\frac{1}{4} SB$. Mais on a vu plus haut qu'un corps qui tomboit d'une plus grande hauteur que la moitié de sa distance au centre des forces, devoit parcourir une courbe extérieure au cercle décrit de cette distance. Le corps parvenu en B , loin de continuer à s'approcher du point S , commencera donc à s'en éloigner, & il le fera jusqu'à ce que arrivé en A , & sa force centrifuge se trouvant inférieure à sa force centripète, il se rapprochera du point S , & ainsi successivement par des oscillations périodiques analogues, à certains égards, avec celles d'un pendule.

On pourroit encore démontrer cette vérité de la manière suivante. Qu'on imagine que le corps parti de A , & arrivé en B , y rencontre un obstacle qui le réfléchisse dans la direction de la tangente en B , & avec la vitesse qu'il a acquise à ce point. On ne sauroit contester qu'il ne revînt par le même chemin au point A . En général, si le mouvement de ce corps étoit interrompu dans un point quelconque de son orbite par

(a) Car Newton a démontré que la vitesse d'un corps au sommet d'une ellipse, est à celle qu'il lui faudroit pour décrire un cercle à la même distance du foyer, en raison soudoublée du paramètre P , au double de cette distance. Donc les hauteurs qui sont comme les quarrés des vitesses

qu'elles produisent, seront ici comme P à $2SA$. Or P est ici $= 1$, & $SA = 1$. Donc la hauteur propre à faire décrire l'ellipse, est à celle qui fait décrire le cercle, ou $\frac{1}{4} SA$, comme 1 à 6. Ainsi la première est $= \frac{1}{4} SA$, comme nous l'avons dit.

un obstacle qui le réfléchit dans la direction de la tangente à ce point, avec toute sa vitesse acquise, il reviendrait sur ses pas, par le même chemin, & en passant par des degrés d'accélération ou de retardation, contraires à ceux qu'il avoit éprouvés en venant. Il seroit facile de le démontrer rigoureusement, & l'on en a un exemple dans le mouvement parabolique des projectiles qui est réciproque. Il est donc évident que le corps parvenu de son apogée à son périgée, retourneroit par le même chemin de son périgée à l'apogée. Par conséquent il sera capable, en vertu de sa vitesse & de la force de projection acquises en P, de décrire une partie semblable de courbe de l'autre côté de l'axe. Il seroit ridicule d'accorder l'un & de nier l'autre, puisque, à la position près, tout est exactement semblable. Il n'est donc rien de plus foible que l'objection que nous venons de discuter; & quoiqu'elle ait paru si pressante au P. *Castel* (a), qu'il ait cru de bonne foi avoir porté un coup mortel au système de *Newton*, nous osons dire avec un Ecrivain Anglois, peut-être un peu trop franc, qu'elle fait pitié, & que c'est une vraie objection d'écolier. On peut élever, nous n'en disconvierons point, contre l'attraction considérée philosophiquement, des difficultés assez bien fondées. Mais les propositions que M. *Newton* déduit de ce principe, comme hypothèse, sur la forme des orbites que décriraient les corps, n'en sont pas moins des vérités incontestables. Les révoquer en doute, c'est se rendre coupable aux yeux des personnes intelligentes dans la Géométrie & la Mécanique, d'une honteuse précipitation, pour ne rien dire de plus.

On demande dans un Livre presque récent, & l'ouvrage d'un homme célèbre (b), si, dans la description de ces orbites curvilignes, avec l'attraction ou cette force qui pousse ou attire vers un centre déterminé, on admettra la force centrifuge. Cette question, ou plutôt cette objection déguisée, nous a surpris, & nous ne nous attendions pas à la trouver dans ce Livre, d'ailleurs ingénieux, & qui contient la meilleure apologie qu'on puisse faire, d'une cause désespérée. Faut-il douter que la force centrifuge ne doive être admise avec l'attraction

(a) De la pes. univ. des corps. T. II, vers la fin.

(b) Théorie des tourb. Cartésiens. Refl. XI.

dans les mouvemens curvilignes. C'est par la combinaison de la force centrifuge avec la force centripète, que le mobile décrit une courbe plutôt qu'une autre; qu'il s'éloigne & s'approche du centre des forces. La première prévaut-elle, comme elle fait dans le sommet de l'ellipse le plus voisin du foyer où réside la force centrale, le corps s'en éloigne, & il continue à s'en éloigner jusqu'à ce que sa vitesse se soit assez ralentie, aussi bien que sa force centrifuge qui en dépend, pour donner la supériorité à la force centripète. C'est ce qui arrive dans le sommet de l'ellipse le plus éloigné du centre des forces. Nous pourrions montrer de même, en suivant le mobile, comme pas à pas, dans les différens points de son orbite, & en calculant, d'après les principes universellement admis, la force centrifuge & la force centripète à chacun de ces points, qu'il s'éloigne du centre de tendance, ou qu'il s'en rapproche, à proportion que l'une prévaut sur l'autre. Mais comme il ne nous est pas possible de nous livrer à tous ces détails sans tomber dans une prolixité extrême, il nous suffira de l'avoir montré à l'égard des deux points principaux que nous venons d'examiner.

Il n'a encore été question jusqu'ici que de la nature des courbes que décrivent des corps sollicités par des forces centrales en raison inverse du carré de la distance. Il nous faut encore faire connoître une propriété insigne de ces mouvemens. Lorsque plusieurs corps attirés vers un centre par une force qui agit selon la loi dont nous parlons, décrivent des ellipses à des distances différentes, les carrés de leurs temps périodiques sont comme les cubes de leurs distances moyennes. C'est-là la seconde partie de la mémorable découverte de *Kepler*, sur le mouvement elliptique des planètes. Mais cette découverte de *Kepler* n'étoit que le fruit de ses observations. *M. Newton* lui a donné une nouvelle certitude, &, pour ainsi dire, un nouvel éclat, en établissant que ce mouvement elliptique, & ce rapport entre les distances & les temps périodiques sont des suites nécessaires d'un principe unique.

L'ellipse peut encore être décrite par un corps qui se meut autour d'un point dans lequel réside une force qui attire en raison de la distance. Mais dans ce cas la force n'est pas dans l'un des foyers; elle est au centre même. La loi des

temps périodiques est remarquable dans le même cas. A quelque distance que soient les corps circulans, quelles que soient les grandeurs des orbites elliptiques qu'ils décrivent, les temps de leurs révolutions sont égaux. Si une pareille loi régnoit dans notre système, toutes les planetes mettroient le même temps à faire leurs révolutions.

La même méthode qui a servi à *M. Newton* pour démêler la loi des forces qui font décrire à un corps une section conique, lui sert à reconnoître celle qu'il faudroit pour lui faire parcourir d'autres courbes connues. Il est aisé de le sentir, puisqu'il ne s'agit que de démêler le rapport de certaines lignes qui sont données, dès que la figure & ses propriétés sont connues. Ainsi il prouve qu'un corps qui décrit une spirale logarithmique autour d'un point, est retenu sur cette courbe par une force qui est en raison inverse du cube de la distance. Pour décrire un cercle, le centre des forces étant sur la circonférence, il faudroit que la loi de la force centrale fût la raison réciproque de la cinquième puissance de cette distance.

Mais ce n'est encore là que l'ébauche d'un problème plus général que *M. Newton* se propose dans le même Livre. Nous venons de voir la maniere de déterminer quelle loi de force centrale, est requise pour qu'un corps qui décrit une courbe connue, soit contraint à se tenir sur sa circonférence. Il est naturel de demander quelle courbe décrira un corps projeté dans une direction & avec une vitesse déterminées, & qui est sollicité vers un point par une force centrale, qui agit suivant une certaine loi. Le problème, envisagé de cette maniere, est d'une bien plus grande difficulté. Nous imiterons *M. Newton*, qui, avant de le traiter, s'y élève, ou du moins y conduit ses lecteurs par degrés, en le faisant précéder d'un autre un peu plus simple.

Il s'agit dans cet autre problème de déterminer la loi d'accélération suivant laquelle tombera directement un corps qui éprouvera l'action d'une force variable. *Galilée*, comme l'on sçait, avoit considéré la chute directe des corps, en supposant la pesanteur uniforme, & sa découverte est connue de tout le monde. *M. Newton* généralise infiniment la question, en montrant la maniere de déterminer ce qui doit arriver dans toutes les sortes d'hypotheses qu'on peut former sur l'action

de la pesanteur ou de la force centrale aux différentes distances du centre.

M. *Newton* traite quelques cas de ce problème d'une manière trop ingénieuse, pour ne pas nous y arrêter. Mais il falloit s'être élevé aussi haut qu'il avoit déjà fait, pour s'y prendre ainsi. Sa solution n'est qu'un corollaire de ce qu'il a déjà démontré sur les courbes que décrivent les corps autour d'un centre de forces. Il est visible qu'un corps décrira une courbe d'autant plus applatie, & voisine de son axe, que la force de projection qui se combine avec celle de la pesanteur, sera moindre. Cette courbe ne doit cependant pas changer de nature, tant que la même loi de forces centrales subsistera : ce sera toujours une ellipse, si la force est comme la distance, ou en raison inverse du quarré de la distance. La ligne droite, suivant laquelle il tombera dans le cas d'une projection nulle, ou infiniment petite, pourra par conséquent être considérée, comme une ellipse infiniment applatie ou étroite ; & dans le premier cas, le centre des forces étant toujours au milieu de l'axe, cette ligne que nous avons dit représenter l'orbite du corps, sera partagée également par ce centre, c'est-à-dire, que le corps l'ayant atteint, passera autant au delà en vertu de son accélération, puis reviendra continuant ainsi ses oscillations à l'infini. Il n'en arriveroit pas de même si la force étoit réciproquement comme le quarré de la distance. Car on a vu, ou il est aisé de voir, que plus l'ellipse s'applatit, plus ses foyers se rapprochent des sommets. Ainsi lorsqu'elle sera une ligne droite, son foyer & son sommet se confondront. Le corps ne passera donc point au delà ; on peut même assurer qu'il ne rebroussera point chemin. Car on ne sçauroit assigner aucune cause qui le réfléchisse en sens contraire. Ce phénomène au reste ne doit point nous surprendre ; on en peut facilement rendre raison. La force qui est réciproquement comme le quarré de la distance, devient, lorsque cette distance est zero, infiniment grande, eu égard à la vitesse qu'a le corps parvenu au centre de forces, ou à la force capable de produire cette vitesse. Car nous trouvons que celle-ci suit seulement la raison réciproque des distances, pendant que l'autre augmente réciproquement comme leurs quarrés. Par conséquent cette dernière, lorsque la distance deviendra 0, sera comme

1 : 0², & l'autre comme 1 : 0, dont la première est infiniment grande, eu égard à la seconde.

Faisons connoître maintenant la méthode générale qu'enseigne M. *Newton* pour déterminer dans tous les cas, & suivant toutes les hypothèses qu'on peut faire sur la loi de la force centrale, les espaces, les temps & les vitesses respectives dans les chûtes rectilignes. La voici : Sur l'axe AC, le long duquel tombe le corps, soit élevée à chaque point comme D, une perpendiculaire DE, proportionnelle à l'action de la force centrale en ce point : de tous les sommets de ces lignes se formera une courbe dont l'aire servira à mesurer la vitesse acquise par le corps dans les différens points de la chute. Car cette vitesse en un point quelconque D, sera à celle qu'il aura en F, comme le côté du carré égal à l'aire ABDE, au côté du carré égal à l'aire ABFG. À l'égard des temps employés dans ces chûtes AD, AF, il faudra faire une autre courbe comme AKd, dont les ordonnées DK, FL, &c. soient réciproquement proportionnelles aux vitesses ci-dessus DH, FI, & les temps employés à parcourir les espaces AD, AF, &c. seront comme les aires curvilignes, ADK, AFL, &c. (a)

Nous avons jugé à propos de donner une idée de cette méthode, dans la vue qu'elle servit à préparer les lecteurs à cette manière d'envisager de semblables questions, qui est très-familière aux Géomètres. Car l'objet des Mathématiques étant

(a) Pour démontrer ces vérités, qu'on conçoive l'espace AC divisé en parties inf. petites, dont Dd soit une. Que D E exprime l'intensité de la force en D, & DH la vitesse. Que la force soit nommée F, l'espace AD = s, la vitesse = u, le temps de la chute par A D = t. Maintenant on sçait que la vitesse produite par une force uniforme, est en raison composée de l'intensité de cette force & du temps pendant lequel elle agit. Ainsi la force F pouvant être réputée uniforme pendant le petit instant dt, employé à parcourir Dd ou ds, la vitesse produite durant cet instant, c'est-à-dire, l'incrément du de la vitesse totale u, sera comme Fds. Mais le temps employé à parcourir un espace d'un mouvement uniforme, est comme cet espace directement, & comme la vitesse réciproquement; ainsi dt employé à parcourir

ds, avec la vitesse u, est comme $\frac{ds}{u}$. Et par conséquent $Fds = F \frac{ds}{u} = dv$. Donc $Fds = u du$, ou $u = \int Fds$. Mais Fds exprime l'élément Dd de l'aire ADEB. Et conséquemment $\int Fds$ est cette aire. Ainsi u ou DH, est comme la racine de l'aire ADEB.

Quant au temps, si l'on fait DK réciproquement proportionnelle à DH, il est évident que DK, ou le rectangle Dk exprimera le temps que le mobile met à parcourir Dd. L'aire entière de la courbe AK, exprimera donc le temps que ce mobile met à parcourir tout l'espace AD. Ces deux théorèmes doivent être remarqués avec soin, comme étant le fondement de toute la théorie de ces sortes de mouvements.

de mesurer tout ce qui est susceptible d'augmentation & de diminution, on représente, autant qu'il se peut, les grandeurs qu'on considère, par des lignes, des courbes, ou des aires qui suivent le même rapport. Le problème est après cela en quelque sorte résolu, ou du moins c'est à la Géométrie à faire le reste. Afin donc d'éclaircir cette méthode, nous allons en faire l'application à quelques cas simples & déjà connus.

Dans l'hypothèse de *Galilée*, c'est-à-dire, d'une pesanteur uniforme, & partout la même, la force sera aussi partout la même. Ainsi, au lieu d'une courbe, on aura une ligne droite *BEG*. La racine du rectangle *ABED*, qui est l'ordonnée de la courbe *AHI*, & qui exprime à chaque point la vitesse, sera donc comme la racine de la hauteur parcourue, & la courbe *AHI*, sera une parabole ayant pour équation $HD = \sqrt{(AB \times AD)}$. Quant aux temps, la courbe qui les représente par les segmens de son aire, aura son ordonnée *DK*, réciproquement proportionnelle à *HD*, ou à $\sqrt{(AD)}$, & sera une sorte d'hyperbole ayant pour asymptotes les lignes *AB* & *AF*, infiniment prolongées : néanmoins son aire, quoiqu'infiniment prolongée, ne sera que finie du côté de *AB*, & par les méthodes connues on trouvera que ses segmens *OADK*, *O AFL*, sont comme les racines des abscisses *AD*, *AF*, c'est-à-dire, des hauteurs. Voilà donc encore les vitesses & les temps en raison soudoublée des espaces parcourus, comme *Galilée* le démontreroit à sa manière. Il faudroit être bien peu sensible aux attraites de la vérité, pour ne pas être charmé de cet accord entre les résultats de méthodes si différentes.

Faisons à présent la supposition de la force centrale décroissante comme la distance au centre. La première des courbes ci-dessus dégénérera évidemment en un triangle qui aura son sommet au centre; ainsi la vitesse sera toujours mesurée par la racine du trapeze *ABED*, qui est proportionnelle à l'ordonnée *DH* du cercle décrit du centre *C* par le point *A*. L'on trouve enfin, à l'aide du calcul intégral, que la courbe des temps qui aura ses ordonnées réciproquement proportionnelles aux ordonnées *DH*, aura ses segmens proportionnels aux arcs correspondans *AH*. D'où l'on déduira que de quelque point que commence la chute du corps, il arrivera dans le même temps au centre. On l'eût pu faire facilement de ce qu'on a dit plus

Fig. 113.

Fig. 114.

haut, sçavoir que la trace rectiligne d'un corps dans l'hypothèse que nous examinons, peut être considérée comme une ellipse infiniment aplatie ayant son centre de forces au milieu de son grand axe. Or il est visible que le temps de la chute jusqu'au centre, n'est autre chose que le quart d'une révolution périodique du corps dans cette ellipse infiniment étroite, & l'on sçait que dans cette hypothèse de force centrale, toutes les révolutions quelconques, quelle que soit la grandeur des ellipses, sont d'égale durée. De quelque point donc que parte le corps, tombant directement au centre des forces, il y arrivera dans le même temps. Comme *M. Newton* a assez bien prouvé ailleurs, qu'un corps placé dans l'intérieur de la terre, y éprouveroit une gravitation vers le centre, proportionnelle à son éloignement de ce point, on peut tirer de ce que nous venons de dire une conséquence curieuse. C'est que si la terre étoit percée, d'outre en outre, d'une cavité qui permît à un corps d'aller jusqu'au centre, de quelque point au dessous de la surface qu'on le laissât tomber, il arriveroit à ce centre dans le même temps.

Nous venons enfin au problème direct des trajectoires, la loi de la force centrale étant donnée. Pour le résoudre, *M. Newton* commence par démontrer une proposition préliminaire *Fig. 115.* que voici. Si un corps est projeté du point *S*, avec une certaine vitesse dans la direction *SL*, & que par l'action d'une force centrale, qui l'attire vers *C*, il décrive la courbe *SFI*, en traçant du centre *C* l'arc *FE*, la vitesse du corps en *F*, le long de la courbe, sera la même que celle qu'il auroit eue en arrivant en *P*, par une chute directe du point *S*, pourvu que cette chute ait commencé avec une vitesse égale à celle de la projection.

Comme nous sommes obligés de considérer ici la courbe *SFI*, rapportée à des ordonnées convergentes au point *C*, il faut décrire de ce point par *S* un arc de cercle sur lequel on prendra les abscisses *SH*; & on aura la nature de la courbe, si l'on peut trouver une équation, soit finie, soit différentielle entre l'arc *SH* & *CF*; car il est évident que cette équation étant donnée & construite, à chaque point *H* on pourra assigner le point *F* qui lui répond, & par conséquent on aura la trajectoire *SFI*.

Pour

Pour trouver ce rapport, nous nous servirons des considérations suivantes. En supposant le rayon Ch , infiniment proche de CH , de sorte que Hh , Ff , soient des arcs infiniment petits, le rapport de CH à CF , sera celui de Hh à gf ; & le petit triangle gCF , exprimera le temps pendant lequel fF sera parcouru. D'un autre côté, la loi de la force centrale étant donnée, on aura l'aire de la courbe $SPEB$, & par conséquent la vitesse en P ou en F . Finalement l'espace est en raison composée de la vitesse & du temps; par conséquent on aura une égalité qui, traduite en expression analytique, donnera l'équation entre Hh & fg , ou SH & CF . En nommant ces dernières lignes x & y , & leurs différentielles respectives dx , dy , on trouvera pour l'équation de la trajectoire $dx = 2a^2 dy : y \sqrt{(2By^2 - 2y^2 \times fF dy - 4a^4)}$. (a)

On peut maintenant former telle hypothèse que l'on voudra sur la loi de la force centrale. La quantité indéterminée F , qui doit exprimer sa relation avec y , se prête à toutes ces différentes hypothèses. Si on suppose la force en raison inverse du carré de la distance, alors F sera exprimée

(a) Voici l'analyse entière de ce problème. Que CS soit $= a$, $SH = x$, $Hh = dx$, $CF = y$, $fF = dy$, on trouvera $Fg = y dx : a$, & $Ff = \sqrt{(a^2 dy^2 + y y dx^2) : a^2}$. Que u soit maintenant la vitesse du corps en F ; & que F désigne la force centrale, l'élément de l'aire $SDEP$ sera $= F dy$. Or cet élément est, comme l'on a vu dans la note de la page 43, $= u du$. Par conséquent $F dy = u du$, & en intégrant $fF dy = B - \frac{uu}{2}$. (On

verra plus bas pour quelle raison nous ajoutons cette constante B). Ainsi $u = \sqrt{(2B - fF dy)}$. D'un autre côté, le petit triangle gCF , que nous avons dit exprimer le temps, sera $y^2 dx : 2a$, ou (parce que le temps ne doit avoir aucune dimension, & afin d'observer la loi des homogènes) $y^2 dx : 2a^3$. Or on sait que l'espace, savoir Ff , est en raison composée de la vitesse & du temps; c'est pourquoi égalant l'expression trouvée ci-dessus pour l'espace, avec le produit de celles de la vitesse & du temps que nous avons aussi assu-

gnées, & traitant l'équation à la manière ordinaire, on trouvera celle que nous avons donnée.

La raison pour laquelle on a fait $u = \sqrt{(2B - fF dy)}$, c'est que lorsque y est égale à a , ou CS , il faut que la vitesse ne soit pas nulle, mais qu'elle soit égale à celle avec laquelle le corps est parti au point S . Il faudra donc préliminairement déterminer B , d'après cette condition. Par exemple, si l'on suppose la force en raison inverse du carré de la distance, c'est à-dire, $aag : yyy$ (g étant la force à la distance a), on aura $fF dy = aag : y$. Ainsi u sera $\sqrt{(2B - 2aag : y)}$. Or en nommant h la hauteur qui auroit produit la vitesse de projection en S , par l'action uniformément continuée de la force g , cette vitesse eût été trouvée $= \sqrt{(2gh)}$. Donc quand y sera $= a$, alors u doit être $\sqrt{(2gh)}$. Ainsi l'on a dans ce cas $2B - 2aag = 2gh$; ce qui donne $B = (h - a)g$. Il faudra user de semblables précautions dans les autres hypothèses.

par $\frac{1}{y^2}$, ou $\frac{aag}{y^2}$, en exprimant par g cette force à la distance a :
 Ainsi $-F dy$, fera $-\int \frac{aag dy}{y^2}$, ou $\frac{aag}{y}$, & l'équation se rédui-
 ra à celle-ci, $\frac{dx}{a} = 2 a^2 dy : y \sqrt{(2 By^2 + 2 aag y - 4 a^4)}$.
 Cela signifie que si l'on prend une y ou CP , *ad arbitrium*, &
 qu'on integre l'expression $2 a^2 dy : y \sqrt{\&c.}$ cette intégrale expri-
 mera l'angle que fait le rayon vecteur égal à CP , avec la ligne
 CA ; car $\frac{dx}{a}$ n'est autre chose que la différentielle de cet angle
 ou de son égal SCH . Or dans le cas présent, l'intégrale de
 $2 a^2 dy : y \sqrt{\&c.}$ est elle-même un angle dont le rayon est don-
 né en quantités déterminées, & le sinus en y . Ainsi l'on pour-
 ra facilement, & par une construction géométrique, assigner
 à chaque distance y du centre des forces, l'angle SCH , ou
 SCF , qui lui convient, & l'on aura la courbe décrite par le
 mobile.

Mais ce n'est pas assez que de connoître ce rapport entre les
 ordonnées CF , & leurs distances angulaires avec CS . Comme
 il ne donne pas une idée aussi distincte de la courbe qu'une
 équation de la forme ordinaire, ou à ordonnées parallèles, il
 faut tâcher de remonter à cette équation : cela se pourra tou-
 jours, lorsque l'intégrale $2 a^2 dy : y \sqrt{\&c.}$ sera un angle ou
 une portion rationnelle d'angle. La chose n'est pas bien
 difficile, & nous l'abandonnons à la sagacité de nos lec-
 teurs.

L'équation étant ainsi une fois réduite à exprimer un rap-
 port entre des co-ordonnées, telles que CL , LF , il sera facile
 de la comparer à celles des courbes connues : dans le cas par-
 ticulier que nous venons d'examiner, on trouve que la courbe
 cherchée est toujours une section conique, ayant le centre de
 forces à un de ses foyers : sçavoir une ellipse, lorsque l'angle
 CSR étant droit, la hauteur d'où le corps eût dû tomber
 pour acquérir la vitesse avec laquelle il part en S , hauteur que
 nous avons exprimée par h , est moindre que la distance du
 point de départ au centre de tendance : une parabole, lorsque
 cette hauteur est égale à cette distance : une hyperbole enfin,

lorsqu'elle la surpasse, ou que l'attraction se change en répulsion.

L'analyse que nous venons de développer, est due à M. Jean *Bernoulli* (a), & nous l'avons choisie parce qu'elle est plus claire que celle qu'on trouve dans les *Principes*. Il faut néanmoins convenir que M. *Newton* en avoit fait les principaux frais en établissant le théorème préliminaire qui lui sert de base. Il faut encore convenir que c'est une sorte de chicane que le reproche que M. *Bernoulli* fait à *Newton* de n'avoir pas assez bien démontré que la trajectoire, dans le cas d'une force croissante en raison inverse du carré de la distance, est nécessairement une section conique. M. *Newton* ayant déjà fait voir que, pour décrire une section conique, il faut une force qui suive le rapport ci-dessus, il pouvoit se dispenser d'entrer dans le détail de la preuve directe. Quant à l'exemple que M. *Bernoulli* emploie pour autoriser son reproche, il y a une disparité. Il est bien vrai que, de ce qu'on a démontré qu'un corps décrivant une spirale logarithmique, éprouve l'action d'une force centrale qui est réciproquement comme le cube de la distance, on seroit mal fondé à en conclure que dans cette hypothèse, tout corps projeté, même obliquement, décrira une pareille courbe. Cela vient de ce que l'angle de la tangente avec un rayon de la spirale étant donné, cette courbe est entièrement déterminée dans toutes ses dimensions: c'est pourquoi il n'y a qu'une vitesse déterminée de projection dans l'angle donné, qui puisse la faire décrire. Mais il n'en est pas de même dans les sections coniques. Le même centre de forces subsistant, une infinité d'ellipses, de paraboles & d'hyperboles, peuvent avoir au point de départ la même tangente. Ainsi, quelle que soit la vitesse de projection, il y aura une section conique à laquelle elle conviendra, & qui sera la courbe que décrira le corps. D'ailleurs, M. *Newton* ayant donné la solution du problème, où l'on demande la trajectoire d'un corps projeté avec une certaine vitesse, & dans une direction quelconque, la force variant dans le rapport inverse du cube de la distance, cela montre que le cas de la force suivant le rapport inverse du carré, ne lui auroit guere coûté.

(a) Mem. de l'Acad. 1710. & Op. T. 1.

On peut parvenir à l'équation de la trajectoire de diverses manieres. Outre celle qu'on vient de voir, *M. Bernoulli* en a donné une autre. Il nous a aussi communiqué celle de *M. Herman* : mais celle-ci mene à une expression différentielle, si compliquée par le mélange des indéterminées, qu'à moins d'être prévenu de ce qu'on doit trouver, il seroit peut-être impossible de les démêler. *M. Varignon* a tiré, avec beaucoup d'adresse, la solution du même problème, de ses nombreuses formules pour les forces centrales (a). On peut enfin consulter sur ce sujet le Commentaire qui doit paroître dans peu à la suite de la traduction des *Principes*, par Madame la Marquise du Châtelet.

Il faudroit nous plonger dans des détails trop profonds de pure analyse, pour développer les cas différens de ce problème. La nature de notre plan nous permet de nous en tenir à indiquer les résultats. Si l'on suppose que la force soit comme la distance, la trajectoire se trouve une ellipse ayant le centre des forces, non à son foyer, mais à son centre. Fait-on varier la force en raison inverse du cube de la distance, & partir le corps obliquement à la direction de la force centrale, & avec une certaine vitesse déterminée, il décrira une spirale logarithmique; mais s'il partoit dans une direction perpendiculaire à celle de la force centrale, la trajectoire seroit une spirale d'une autre espece, dont le rapport entre les rayons & les angles de révolutions, dépendroit de la mesure d'un secteur hyperbolique ou elliptique. Il est à propos de remarquer que dans toutes les hypotheses où l'on fait varier la gravité dans une raison réciproque du cube, ou d'une puissance plus élevée de la distance, si le corps a une fois commencé à s'approcher du centre de forces, il ne cessera jamais de s'en approcher de plus en plus. Dans ce cas, il tombera quelquefois à ce centre, quelquefois il s'en approchera seulement jusqu'à une certaine distance qu'il n'atteindra jamais: c'est ce qui arrive dans l'hypothese d'une force en raison inverse de la cinquieme puissance de la distance, lorsqu'un corps est lancé dans une direction oblique à celle de la force, & avec une

(b) Mem. de l'Acad. 1710.

certaine vitesse (*a*) ; au contraire dans les mêmes hypothèses , un corps qui a commencé à s'éloigner du centre , continue toujours à le faire : & il y a des cas où il ne parviendra jamais qu'à une distance finie ; d'autres , & ce sont les plus fréquens , où il s'éloignera en plus ou moins de révolutions à une distance infinie.

De ce que nous venons de dire , il résulte encore une vérité curieuse , & d'autant plus digne d'être remarquée , que *M. Newton* en a fait usage pour expliquer & calculer le mouvement des apsidés de la lune. On a vu qu'un corps sollicité vers un centre par une force qui est en raison inverse du quarré de la distance , s'approchera & s'éloignera alternativement de son centre de tendance , après une demi-révolution , à moins qu'il ne décrive un cercle. Mais si la force est réciproquement comme le cube de la distance , le corps s'approchera , ou bien s'éloignera sans cesse du centre , c'est-à-dire , tendant de son périhélie à son aphélie , il n'y arrivera jamais , ou au contraire. Si donc nous faisons croître ou décroître la force centrale en une raison plus grande que la réciproque des quarrés des distances , & cependant moindre que celle des cubes , le corps commençant à s'éloigner du centre , & partant , par exemple , de son périégée , n'arrivera à son apogée qu'après plus d'une demi-révolution , & ce surplus sera d'autant plus grand que la loi de la gravité approchera davantage de la réciproque des cubes des distances. Dans le cas particulier où la force centrale seroit réciproquement comme la puissance $\frac{1}{4}$ de la distance , le corps partant du périégée , n'attendroit son apogée qu'après une révolution entière , & delà reviendrait dans une révolution complète à son périégée , de sorte que son orbite auroit la forme qu'on voit dans la figure 116. Ce seroit le contraire , nous voulons dire que le corps partant , par exemple du périégée , atteindroit son apogée avant une demi-révolution , & seroit de retour à son périégée avant une révolution complète , si la force centrale suivoit un rapport moindre que le réciproque du quarré de la distance. Toutes les fois donc qu'avec une force qui est en raison inverse du quarré de la distance , se mêlera quelque autre force , qui augmentera ou

(a) Voy. *Traité des Fluxions* de *M. Maclaurin* , parag. 878 & suiv. Cet ouvrage contient des choses remarquables sur ce sujet , & mérite tout-à-fait d'être consulté.

qui diminuera la première, de telle sorte que le total ou le restant suivra une loi qui s'écartera du quarré, le corps décrira une orbite ayant son apogée & son périégée, distans de plus ou de moins qu'une demi-révolution. Si l'on desire un plus grand détail sur toutes ces vérités, on doit consulter l'excellente *Exposition des découvertes Philosophiques* de *Newton*, par le célèbre *M. Maclaurin*.

Il y auroit dans le Livre de *M. Newton* de quoi nous occuper encore long-temps, si nous entreprenions d'entrer sur tous les points dans des détails semblables aux précédens. Mais cela nous meneroit de beaucoup trop loin, & par cette raison il nous suffira d'indiquer quelques-unes des recherches nombreuses de Méchanique, répandues dans cet immortel ouvrage. Après avoir déterminé les orbites que décriroient des corps projetés dans les différentes hypothèses de la force centrale, *M. Newton* examine comment ces différentes hypothèses affecteront le mouvement des corps qui roulent le long des courbes. Il se propose à cette occasion de déterminer celle le long de laquelle un corps devoit tomber, dans le cas d'une force croissant comme la distance au centre, pour que ses chûtes quelconques fussent d'égale durée. Le résultat de sa recherche est très-digne d'être remarqué. Il trouve que, dans ce cas, la courbe est une épicycloïde, comme dans celui des directions parallèles & de la pesanteur uniforme, c'étoit une cycloïde. Delà *M. Newton* passe à examiner quels mouvemens prendront des corps qui s'attirent mutuellement : ce qu'il dit dans cet endroit est d'un grand usage dans le système de l'Univers, & c'est le fondement de ses découvertes sur les mouvemens & les irrégularités de la lune, la précession des équinoxes, &c. Il examine ensuite l'action qu'un corps dont toutes les particules attirent suivant une certaine loi, exerce sur une autre placé dans son voisinage. Il termine enfin son premier Livre, en déterminant le chemin des particules de lumière passant d'un milieu dans un autre, d'où il déduit la fameuse loi de la réfraction, & l'égalité si connue des angles d'incidence & de réflexion.

Une grande partie du second Livre de *M. Newton* est employé à traiter de la résistance des fluides, ou des milieux, au mouvement. Ce doit être l'objet de l'article suivant, où l'on

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VII.* 431
fera connoître les principales vérités de cette théorie. M. *Newton* traite aussi dans ce Livre du mouvement des fluides, & examine diverses questions qui y ont rapport ; comme les vibrations des fluides élastiques, le mouvement des ondes, choses sur lesquelles il démontre des vérités également curieuses & utiles dans la Physique. Nous ne dirons rien ici du troisieme Livre : il appartient tout entier à l'Astronomie, ou au système Physique de l'Univers ; & nous en ferons un extrait assez étendu dans un des Livres suivans.

V I.

Dans tout ce qu'on a dit jusqu'ici, du mouvement & des phénomènes qui suivent de sa composition, on n'a fait aucune attention à la résistance du milieu dans lequel il se fait. Il étoit nécessaire de commencer à écarter de la question, cette circonstance qui en augmente beaucoup la difficulté, sauf à y revenir dans la suite après avoir connu parfaitement ce qui se passeroit si elle n'avoit point lieu. C'est par une semblable gradation que l'esprit humain doit se conduire pour s'élever à la connoissance des phénomènes de la nature. Il lui faut en quelque sorte décomposer son objet, le considérer d'abord sous l'aspect le plus simple, se familiariser, pour ainsi dire, avec les premières difficultés, avant que d'entreprendre d'en surmonter de plus grandes. C'est au moyen de cette marche sage & prudente que les Mathématiques, s'élevant de recherches en recherches, ont atteint ce point de sublimité auquel elles sont aujourd'hui parvenues.

*De la résistance
des milieux.*

Les premiers fondateurs de la science du mouvement, tels que *Galilée*, *Torricelli*, firent toujours abstraction de la résistance des milieux. Ce n'est pas qu'ils ne prévissent bien qu'elle devoit apporter quelque changement à leurs déterminations ; mais il n'étoit pas encore temps de s'attacher à cette recherche difficile, & la Mécanique n'avoit pas acquis des forces suffisantes pour s'en tirer avec succès. C'est pourquoi *Galilée* appliquant à la pratique sa théorie sur les mouvemens des projectiles, suppose que les corps projetés ont une masse considérable, & une densité beaucoup plus grande que celle de l'air.

Il y eut cependant, peu après *Galilée*, quelques Mécaniciens François qui considérèrent ce qui arriveroit à un corps tombant, non dans le vuide, mais à travers un milieu résistant. Nous trouvons sur ce sujet dans les Lettres de *Descartes*, (a) une remarque fine & propre à confirmer ce que nous avons dit ailleurs sur les découvertes qu'il eût été capable de faire, si moins ambitieux, il se fût contenté d'approfondir différentes parties isolées de la Physique. Un des Mécaniciens dont nous parlons, avoit avancé qu'un corps tombant dans un milieu résistant, n'accéléroeroit son mouvement que jusqu'à un certain point, après quoi il tomberoit avec une vitesse uniforme. Il y a dans cette proposition du vrai & du faux, & *Descartes* le démêla très-bien. Il montra qu'il y avoit, à la vérité, un certain degré de vitesse au-delà duquel le mobile ne passeroit jamais, mais qu'il resteroit un temps infini à l'acquérir. Ainsi ce corps accélérera toujours son mouvement, quoique par degrés de plus en plus insensibles. Cette doctrine est conforme à celle des Géomètres qui ont depuis traité la même théorie.

C'est à *Newton* & *Wallis* qu'on doit les premières recherches approfondies sur la résistance des milieux au mouvement: *Newton* publia le premier ses recherches sur ce sujet, dans ses *Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*. Il y emploie presque tout le second Livre, & il l'y traite avec cette profondeur qui caractérise tous ses écrits. L'ouvrage de *Newton* excita *Wallis*, qui avoit considéré de son côté le même sujet, à publier ses réflexions. Il les communiqua à la Société Royale, & elles furent insérées dans les *Transactions* de 1687. La matière n'est pas autant approfondie dans cet écrit que dans les *Principes*. *Wallis* n'embrasse que l'hypothèse la plus simple, sçavoir celle de la résistance en raison des vitesses. Mais ce qu'il dit ne laisse pas de faire beaucoup d'honneur à sa sagacité. Peu après que le Livre de *M. Newton* eut paru, *M. Leibnitz*, sur l'extrait qu'il en vit dans les *Actes de Leipsick*, se rappella, dit-il, d'anciennes idées qu'il avoit eues sur ce sujet, & qu'il avoit déjà exposées douze ans auparavant à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il en forma un écrit qu'il inséra dans ces *Actes*. *M. Huyghens* enfin exposa aussi à

(a) Lett. de Descart. T. III, Lett. 105.

sa maniere, c'est-à-dire avec une élégance remarquable, quelques traits de cette théorie à la fin de son *Traité de la pesanteur*, qui parut en 1690. Tout ce que ces Auteurs avoient démontré, ou avancé sans preuve, a ensuite été traité à l'aide des calculs modernes, par M. *Varignon*, dans une suite de Mémoires imprimés parmi ceux de l'Académie des années 1707, 1708, 1709 & 1710. Ce sont d'excellens morceaux, auxquels on pourroit néanmoins à mon gré reprocher une prolixité fatigante, & tout-à-fait superflue.

On doit considérer dans les fluides deux sortes de résistances, l'une que nous nommerons respectivement avec M. *Leibnitz*, l'autre que nous appellerons absolue. La première, est l'effet de l'inertie des parties dont le fluide est composé. Le corps qui le traverse ne peut le faire sans déplacer celles de ces parties qui se trouvent sur son chemin, & sans leur communiquer du mouvement. Il faut par conséquent qu'à chaque instant il perde quelque partie du sien. Cette perte sera visiblement d'autant plus grande, que le milieu sera plus dense. Car tout le reste étant égal, il y aura d'autant plus de masse à déplacer dans le même temps. Elle croîtra aussi à mesure que la vitesse sera plus grande. La chose est si évidente, qu'il est inutile de nous mettre en frais de raisonnemens pour le démontrer.

La résistance absolue a une autre origine. Elle vient de l'adhérence des parties du fluide, adhérence qui ne peut être surmontée que par une certaine force déterminée. Il est visible que celle-ci ne dépend point de la vitesse. Quelle que soit la vitesse, grande ou petite, il faut la même force pour surmonter cette difficulté, ou pour séparer ces parties les unes des autres. De cette espèce est la résistance occasionnée par le frottement, par la viscosité des fluides : on peut encore regarder de cette maniere celle que la pesanteur apporte à l'ascension des corps jetés perpendiculairement en haut, en supposant qu'elle agisse uniformément. Nous commencerons par examiner quelques-uns des phénomènes de la résistance respectivement.

Nous venons de dire que la résistance respectivement des milieux, croît ou décroît, en même temps que la vitesse, mais nous n'avons pas voulu dire que ce fût toujours dans le même rapport. Cette relation entre la vitesse & la résistance,

ne pouvant guere être connue *à priori*, à cause de plusieurs circonstances physiques, les Géometres ont examiné ce qui arriveroit dans trois hypotheses différentes. Suivant la premiere, la résistance est proportionnelle à la vitesse. Un corps mu avec une vitesse double, triple, perdra de son mouvement ou de sa vitesse une quantité double, triple, &c. Dans la seconde, cette résistance ou la perte de mouvement qu'elle opere, est proportionnelle au quarré de la vitesse. Il y en a enfin une troisieme, suivant laquelle cette résistance est proportionnelle à la somme du quarré de la vitesse, & de la vitesse elle-même. De ces hypotheses la plus probable & la plus physique, est la seconde. Car lorsqu'un corps se meut dans un fluide, avec une vitesse triple, par exemple, non seulement il choque chacune des parties de ce fluide avec une vitesse triple, mais il en choque dans le même temps trois fois autant. La perte de mouvement faite dans le même temps, qui, à raison du premier chef, eût été trois fois aussi grande, le fera donc neuf fois, en y faisant entrer le second. Ainsi cette hypothese paroît la plus conforme aux loix de l'hydraulique. Il n'est cependant pas inutile de considérer les autres, n'y eût-il que le plaisir que goûte l'esprit géométrique dans la découverte d'une vérité purement hypothétique.

Il y a dans le mouvement d'un corps qui traverse un fluide, trois cas à examiner. Il peut se mouvoir, ou en vertu d'une impulsion une fois imprimée, dans lequel cas sa vitesse eût été uniforme, ou en vertu d'une suite d'impulsions qui auroient fait varier son mouvement suivant une certaine loi. Tel est le mouvement des corps graves, qui tombant dans le vuide, s'accéléroient uniformément. Ce mobile enfin peut être projeté obliquement à l'horizon : alors son mouvement tiendra des deux précédens. Il auroit été uniforme dans le sens de la direction primitive, & accéléré dans le sens vertical, suivant une certaine loi ; mais la résistance change l'un & l'autre de ces rapports, & la courbe est d'une autre nature que dans l'hypothese du vuide.

Faisons d'abord mouvoir le mobile d'un mouvement primitivement uniforme, & supposons que le milieu résiste en raison des vitesses : nous allons voir décroître celles-ci géométriquement en temps égaux. Pour le rendre sensible, imagi-

nous que la résistance du milieu est telle qu'à chaque instant égal, elle ôte un dixième de la vitesse du mobile. Cette vitesse étant donc exprimée par 1, après le premier instant elle sera réduite à $\frac{9}{10}$, & après le second, aux $\frac{81}{100}$ de celle-ci, c'est-à-dire, aux $\frac{81}{100}$: à la fin du troisième, elle ne sera plus que les $\frac{729}{1000}$ de la vitesse primitive, & ainsi consécutivement. Or ces grandeurs sont visiblement, & par la nature de l'opération, en progression géométrique décroissante.

Cette première vérité nous met déjà en possession de quelques conséquences remarquables. Il est visible que le corps perdant à chaque instant des degrés de vitesse en progression géométrique décroissante, il faudra un nombre infini d'instans, ou un temps infini pour réduire le corps au repos. Mais il ne faut pas en conclure que l'espace parcouru soit infini. En supposant les instans égaux, les espaces parcourus dans chacun d'eux, sont comme les vitesses. Or celles-ci décroissant géométriquement, leur somme, & par conséquent celle des espaces, ne sera que finie. Dans le cas présent, l'espace parcouru avec la vitesse primitive, durant l'un des instans égaux dans lesquels nous avons divisé le temps, étant 1, l'espace parcouru durant ce temps infini que durera le mouvement, seroit la somme de 1, $\frac{9}{10}$, $\frac{81}{100}$, &c. ou 10.

Si, selon la coutume des Géomètres, nous représentons les vitesses par des lignes AB, CD, ordonnées sur un axe, tandis que leurs intervalles représenteront les instans, la courbe passant par le sommet de ces ordonnées, sera la logarithmique : car la propriété de cette courbe est, comme l'on sçait, d'avoir ses ordonnées équidistantes, aussi-bien que leurs différences, en progression géométrique ; de sorte que les abscisses prises d'un terme fixe, sont en progression arithmétique. Ainsi le temps croît comme les abscisses, qui sont les logarithmes des ordonnées, & par conséquent le logarithme de la vitesse initiale étant zero, les temps qui répondront aux autres vitesses, seront comme leurs logarithmes ; d'où il suit encore que la vitesse ne sera entièrement anéantie qu'après un temps infini ; car le logarithme de zero est infiniment grand. Quant à l'espace, il sera représenté par l'aire de la courbe prolongée à l'infini. Or cette aire est finie, nouvelle preuve que l'espace parcouru par le corps, durant le temps infini qu'il faut pour anéantir sa vitesse, n'est que fini.

Qu'on suppose présentement un corps dont la vitesse eût été uniformément accélérée; & retenant la même hypothèse, examinons quel sera son mouvement. Nous pouvons nous aider ici d'un raisonnement & d'un exemple semblables aux précédens. Que la vitesse qu'imprimerait la pesanteur au mobile dans un instant déterminé, soit représentée par l'unité, & que la résistance dans le même temps soit capable de détruire un dixième de la vitesse du corps. Cette vitesse à la fin du premier instant, seroit donc réduite à $\frac{9}{10}$. Mais durant le second instant, la pesanteur eût donné au mobile un nouveau degré de vitesse, qui avec celle qu'il avoit au commencement, eût fait $1 + \frac{9}{10}$ sans la résistance. Donc la résistance réduisant toute cette vitesse aux $\frac{9}{10}$, celle qu'aura le corps à la fin du second instant, sera $\frac{9}{10} + \frac{81}{100}$. Le même raisonnement montre qu'à la fin du troisième instant, elle sera $\frac{9}{10} + \frac{81}{100} + \frac{729}{1000}$, & ainsi continuellement; il suffit de jeter les yeux sur cette suite pour voir qu'elle est une progression géométrique décroissante.

Cette analyse nous met en état de voir que, dans un temps infini, un corps tombant par l'effet d'une accélération uniforme dans un milieu résistant en raison des vitesses, n'auroit acquis qu'une vitesse finie. Car en supposant un nombre infini d'instans écoulés, la vitesse acquise ne sera que la somme des termes d'une progression géométrique. Ainsi la vitesse du mobile s'accélère toujours; mais comme l'accroissement qu'elle reçoit en temps égaux, décroît en progression géométrique, elle approche toujours d'un certain terme sans jamais l'atteindre, comme *Descartes* le remarquoit déjà de son temps. C'est ce que *M. Huyghens*, & quelques autres ont appelé *vitesse terminale*. On trouve encore ici, que c'est une logarithmique qui sert à représenter les vitesses & les autres circonstances du mouvement de ce corps. Mais au lieu que dans les cas précédens, c'étoient les ordonnées *AB*, *CD*, *EF*, &c. entre la courbe & son asymptote, qui représentoient les vitesses, ce seront ici leurs restes *cD*, *eF*, *gH*, &c. interceptés entre la courbe & la parallèle *BL*, menée par le point *B*, où l'ordonnée *AB* est égale à la vitesse terminale. Les espaces enfin parcourus durant les temps *Bc*, *Be*, &c. seront comme les segments *BDc*, *BFe*, &c. de sorte que l'espace parcouru sera infini durant un temps infini; ce qui est d'ailleurs évident, puisque la vitesse va toujours en croissant.

Fig. 117.

L'analogie de l'hyperbole avec la logarithmique fournit un autre moyen de représenter les rapports précédens. C'est celui qu'a employé *M. Newton* dans ses *Principes*. Il y montre que le temps croissant comme des aires hyperboliques entre les asymptotes, les vitesses à la fin de ces temps sont comme les ordonnées qui terminent ces aires. Ceux à qui les propriétés de l'hyperbole sont familières, n'auront aucune peine à voir les liaisons de ceci avec ce qu'on a fait voir ci-dessus.

Le problème de déterminer la courbe décrite par un corps projeté dans un milieu résistant suivant la loi que nous avons supposée jusqu'ici, tient aux considérations précédentes. Il en est ici, à quelques égards, tout comme si le mouvement se passoit dans le vuide. On peut diviser le mouvement du corps en deux autres, l'un dans la direction de la force imprimée, & qui eût été uniforme sans la résistance du milieu; l'autre dans le sens vertical, qui eût été uniformément accéléré s'il se fût fait librement. Or la vitesse dans la direction de la force initiale étant donnée, avec l'intensité de la résistance, on trouvera pour chaque instant, la grandeur *AC* du chemin qu'eût fait le corps s'il n'avoit eu que ce mouvement. On trouvera aussi de combien le mobile fût tombé perpendiculairement dans ce milieu, après le même intervalle de temps écoulé. Que ce soit *AM*, par exemple : ces deux lignes *AC*, *AM* ou *CF*, seront les co-ordonnées de la courbe cherchée, & donneront le point *F*, où se trouvera le corps par l'effet des deux mouvemens combinés. C'est-là le principe des solutions qu'ont donné de ce problème, *MM. Newton, Huyghens*, &c.

La courbe de projection avec telle vitesse qu'on voudra, seroit dans le vuide d'une étendue infinie : car une parabole s'écarte à l'infini de son axe, quelque petit que soit son parametre. Mais il n'en est pas ainsi dans l'hypothèse présente : un corps lancé avec une vitesse finie, quelque grande qu'elle fût, n'auroit qu'une amplitude finie. Cela suit de ce qu'on a remarqué plus haut, qu'un corps auquel on imprimerait une vitesse quelconque, ne parcourroit dans un temps infini qu'un espace limité. Ainsi en supposant que *AD*, ou *dO* dans la direction imprimée au corps, représente cet espace, si l'on mène la verticale *DO*, ou *dO*, la courbe s'en approchera sans cesse, sans jamais l'atteindre. *M. Newton* remarque dans

Fig. 118.

la seconde édition de ses principes, une manière fort simple de la construire. La ligne AD étant déterminée, comme on vient de le dire, il fait tirer une ligne AB , de telle sorte que CD soit à DB , comme la vitesse verticale du corps, à la vitesse terminale; après quoi les lignes BG , Bg , étant en progression géométrique, les ordonnées correspondantes GR , gr , sont en progression arithmétique, ou leurs logarithmes, celui de BA étant égal à zéro. Ensorte qu'on peut construire avec facilité cette courbe par le moyen d'une logarithmique. Cette construction revient, à peu de chose près, à celle que *M. Bernoulli* a déduite de sa solution générale du problème des trajectoires dans un milieu résistant en raison quelconque (*a*).

Il est important de remarquer que l'analyse que nous avons donnée de ce problème, ne peut être d'usage que dans l'hyp. de la résistance en raison des vitesses. C'est la seule qui permette de décomposer ainsi le mouvement d'un corps en deux autres de directions connues, pour en conclure, sans erreur, le point où le corps doit se trouver. En voici la raison: lorsqu'un corps éprouve une résistance, & décrit un espace moindre qu'il n'auroit fait sans cela, afin d'employer sûrement la décomposition du mouvement, il faut qu'en diminuant chaque côté du parallélogramme dans le même rapport, la diagonale du nouveau parallélogramme, soit & dans la même direction que celle du premier, & diminuée dans le même rapport. Or cela ne peut arriver ainsi que dans l'hypothèse de la résistance en raison des vitesses, parce qu'alors chaque côté du parallélogramme qui exprime les vitesses, est diminué dans le rapport simple de sa grandeur. Dans toute autre hypothèse, autant de décompositions qu'on feroit du mouvement simple, autant de diagonales dans des directions & de grandeurs différentes, de sorte que la nature tomberoit en apparence dans une perpétuelle contradiction avec elle-même. Cette inadvertance a été une source d'erreurs pour plus d'un Géomètre. Le *P. Pardies*, *M. le Chevalier Renau*, & divers autres, y sont tombés, & c'est surtout par-là que pèche la théorie de la manœuvre donnée par ce dernier, comme on le verra lorsque nous en rendrons compte.

(a) *Ab. Erud.* 1719. *Beth. Op.* T. II, p. 400.

Il nous reste à dire quelque chose des autres hypothèses de résistance, & particulièrement de celle où on la suppose en raison doublée de la vitesse, qui est la plus conforme aux loix de l'hydraulique. Voici quelques-unes des conséquences les plus importantes de cette dernière hypothèse.

Lorsqu'un corps poussé avec une vitesse une fois imprimée, pénètre un milieu qui résiste suivant la loi que nous venons de dire, sa vitesse diminue, à la vérité, mais moins rapidement que dans l'hypothèse précédente, & l'espace qu'il décrit durant le temps infini qu'il faut pour le réduire au repos, n'est plus limité, mais infini. Lorsque le milieu résistoit en raison simple des vitesses, les temps écoulés étant représentés par les abscisses d'une logarithmique, les vitesses qui leur répondoient l'étoient par les ordonnées continuellement décroissantes, & l'espace parcouru, par l'aire comprise entre la première & la dernière ordonnée; mais dans l'hypothèse présente, c'est une hyperbole rapportée à son asymptote, qui sert à représenter les temps, les vitesses, & les espaces. Les temps sont comme les abscisses prises à commencer de quelque distance du centre; les vitesses suivent le rapport des ordonnées, & les espaces celui des aires correspondantes. De là suit que l'espace parcouru dans cette hypothèse durant un temps infini, quoiqu'avec une vitesse continuellement décroissante, est infini. Car dans l'hyperbole, l'espace renfermé entre la courbe & l'asymptote prolongée infiniment, est infini; au lieu que dans la logarithmique, il est limité. On pourroit examiner de même ce qui arriveroit dans d'autres hypothèses quelconques. *M. Varignon* l'a fait avec beaucoup d'étendue, & même une prolixité superflue dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1707. Comme la chose est facile lorsqu'on est en possession du principe, nous nous en tiendrons ici à l'indiquer au lecteur (a).

(a) Voici la manière d'appliquer l'analyse & le calcul à la théorie présente. La résistance n'est autre chose qu'une force qui s'oppose au mouvement du corps, & dont l'effet est la diminution de la vitesse de ce corps. Mais on doit se rappeler que l'augmentation ou la diminution de vitesse produite par une force qui agit uniformément, est en raison composée du temps, & de l'intensité de cette force. C'est pour-

quoi la résistance étant uniforme dans un instant infiniment petit, si on la nomme R ; le temps t , la vitesse u , & la diminution instantanée $-du$, on aura d'abord $-du = R dt$. Si l'on nomme ensuite s l'espace parcouru, on aura $ds = u dt$, par les raisons données dans la note de la page 420. Ainsi $dt = ds : u$. Ce sont les deux équations fondamentales d'où l'on peut dériver tout ce qu'on a dit ci-dessus.

Un problème qui se présente encore dans cette hypothèse de résistance, c'est celui de déterminer les diverses circonstances du mouvement d'un corps projeté perpendiculairement, ou qui tombe verticalement par l'action d'une pesanteur uniforme. M. *Newton* ne manque pas de l'examiner : il trouve que dans le premier cas, les vitesses de projection perpendiculaire, étant comme les tangentes d'un cercle de rayon déterminé, les arcs ou les secteurs répondant à ces tangentes, sont comme les temps pendant lesquels ces vitesses seront détruites. Il en est à peu près de même dans le cas des chûtes verticales. Ce sont des secteurs hyperboliques, qui désignent les temps écoulés depuis le commencement de la chute, pendant que les vitesses acquises sont représentées par les portions de la tangente au sommet, qu'ils interceptent. Il y a donc dans le cas d'une chute accélérée à travers un milieu qui résiste comme nous le supposons ici, une vitesse terminale, à laquelle le mobile n'atteint jamais, quoiqu'il en approche de plus en plus : car à un secteur hyperbolique infini, ne répond qu'une tangente finie, puisqu'elle est toute comprise dans l'angle asymptotique. Au contraire, un corps projeté perpendiculairement avec une vitesse quelconque, même infinie, la perdra dans un temps fini. En effet, à un secteur circulaire fini, peut répondre une tangente infinie, comme lorsque ce secteur est un quart de cercle. Ce sont là des vérités (a) qui se présentent

En effet, qu'on fasse la résistance proportionnelle au carré de la vitesse, on aura $R = uu$. Ainsi la première équation deviendra $dt = -du : uu$; & en intégrant $t = \frac{1}{u} - 1$, en supposant que t soit la vitesse initiale. (Car t étant alors égal à zéro, il faut que la vitesse devienne égale à 1.) Or l'on voit que t exprime alors l'abscisse d'une hyperbole entre les asymptotes, prise à une distance du centre $= 1$; & que la vitesse u est l'ordonnée. Maintenant à la place de dt , mettons la valeur $ds : u$, dans la première équation : nous allons avoir $ds = -du : u$, c'est-à-dire, s , comme le logarithme de u , ou l'aire hyperbolique interceptée entre la première ordonnée, ou la vitesse initiale 1, & celle qui exprime la vitesse u . Ce qui démontre ce que nous venons de dire sur les propriétés

du mouvement retardé en raison des carrés des vitesses.

(a) Ces vérités se démontrent facilement à l'aide du calcul intégral, & des formules de la note de la page 410. Il faut seulement faire attention que quand un mobile tombe à travers un milieu résistant, la force accélératrice est la différence de la gravité & de la résistance, & que la force retardatrice, quand il est projeté en haut, est la somme des mêmes forces. Cela n'a besoin d'aucune preuve. Cela étant, que t représente la gravité, & uu la résistance, on aura $(1 - uu) dt = du$, ou $dt = du : (1 - uu)$. Or l'intégrale du dernier membre de cette équation est un secteur hyperbolique, dont la tangente est u , le demi-diamètre transverse étant 1, & l'autre étant déterminé par l'intensité de la résistance. Ainsi le temps écoulé depuis

sous

sous l'air de paradoxes, mais qui n'en sont pas moins des vérités, & qu'il ne nous seroit pas difficile de dépouiller de cet extérieur, à l'aide de certains développemens, si nous en avions le loisir.

Il nous faudroit maintenant parler de la courbe de projection dans un milieu qui résiste en raison des quarrés des vitesses. Mais cette question, qui n'est que médiocrement difficile dans l'hypothèse précédente, l'est bien davantage dans celle-ci, & dans toutes les autres. Il suffiroit, pour le prouver, de remarquer qu'elle échappa à *M. Newton*. Au lieu de la résoudre dans la seconde section du second Livre de ses *Principes*, où l'on s'attend à la trouver, il examine quelle loi de densité variable, permettroit à un corps projeté avec une certaine force, de décrire une courbe déterminée, & il tente par-là de déduire indirectement la solution approchante du problème. Dans une autre section, il examine quelle force centrale combinée avec une densité variable, seroit décrite à un corps des spirales d'un certain genre autour du centre de forces. Tous ces endroits, nous le remarquerons en passant, sont d'une profondeur digne du génie de *Newton*, malgré quelques fautes d'inadvertence qu'aperçut *M. Bernoulli* (a), & qui furent corrigées dans l'édition des *Principes*, faite en 1714. Mais dans cette édition même, ce grand homme ne donna point la solution du problème dont nous parlons. Il a cependant été résolu dans la suite. Il nous suffira de dire ici, qu'ayant été proposé en 1718, par *Keil* à *M. Bernoulli*, dans le cours de leurs querelles, celui-ci le résolut pour la première fois dans toute sa généralité; nous voulons dire, dans quelque hypothèse de résistance que ce soit. *M. Nicolas Bernoulli* en vint aussi à bout; l'Angleterre enfin en fournit une solution qui fut donnée par *M. Taylor*. Comme ce problème mérite une attention particulière, à cause de son usage dans la balistique, nous nous réservons d'en traiter plus au long dans la suite.

le commencement de la chute, étant représenté par un secteur hyperbolique, la vitesse le sera par la tangente correspondante. Il est aisé d'appliquer cette analyse au cas de la projection perpendiculaire d'un corps à travers le même milieu: on aura les mêmes formules, à quelques

changemens de signe près; changemens qui désignent des secteurs circulaires, au lieu des secteurs hyperboliques qu'on vient de trouver.

(a) *Art. Erud.* 1713. *Bern. Op.* T. 1, p. 514.

Il y a, comme nous l'avons dit, sur la résistance des milieux, une troisième hypothèse qui la fait proportionnelle à la somme du carré de la vitesse, & de la vitesse même. M. *Newton* l'examina aussi ; mais nous n'entreprendrons pas de le suivre, vu les longueurs où cela nous entraîneroit. Les lecteurs versés dans le calcul intégral, & qui auront saisi les principes exposés dans la note de la page 439, y suppléeront facilement. Ils pourront aussi prendre pour guide M. *Varignon*, qui a traité au long de cette hypothèse dans ses divers Mémoires sur la résistance des milieux, que nous avons indiqués.

Tout ce qu'on a dit jusqu'ici sur la résistance des milieux, doit s'entendre de celle que nous avons nommée *respective*, & qui se règle uniquement sur la vitesse. Mais la résistance *absolute* suit d'autres loix ; car suivant la notion que nous en avons donnée, c'est une force constamment la même qui s'oppose au mouvement du corps. Ce sont comme autant de filets doués chacun d'une force déterminée, au travers desquels le corps a à se faire jour. Il doit par conséquent perdre à chaque fois la même quantité de force quelle que soit sa vitesse, d'où il suit nécessairement que cette sorte de résistance le réduira toujours au repos dans un temps déterminé. Les principes que nous avons donnés pour le calcul général des résistances respectives dans toutes les hypothèses imaginables, peuvent servir ici. Il n'y a qu'à prendre pour l'expression de la résistance une quantité constante ; on trouvera que la courbe dont les ordonnées expriment les vitesses décroissantes, sera un triangle, dont les segments de l'aire représenteront les espaces parcourus. Ainsi il en sera précisément ici de même que dans le cas du mouvement uniformément retardé ; les pertes de vitesse seront comme les temps écoulés, & dans le même temps que le corps par son mouvement retardé auroit perdu toute sa vitesse ; il auroit parcouru un espace double de celui qu'il parcourt étant empêché par la résistance. Aussi la pesanteur n'est-elle qu'une résistance de la nature de celle que nous examinons. Il est à propos de remarquer que M. *Leibnitz*, dans son écrit sur la résistance des milieux, après avoir donné la même notion que nous de la résistance absolue, trouve néanmoins un résultat tout opposé à celui que nous venons de donner. Mais cela vient de ce que M. *Leibnitz* abandonne en quelque sorte cette notion, en suppo-

fant, pour analyser les effets de cette résistance, qu'elle est proportionnelle à l'espace parcouru; ce qui est la même chose pour l'effet, que s'il eût supposé la résistance proportionnelle à la vitesse. Aussi, tout ce qu'il dit de celle qu'il nomme *absolue*, est-il la même chose que ce que les autres ont démontré de la résistance respective en raison des vitesses; & ce qu'il dit de celle qu'il nomme *relative*, convient avec ce que l'on démontre de celle qui est en raison des quarrés des vitesses. Mais il se trompe en tentant de construire la courbe de projection dans cette hypothèse. Car il le fait par la décomposition du mouvement, ce que nous avons dit induire en erreur dans ce cas, & il l'a reconnu dans la suite.

La résistance des milieux au mouvement, donne naissance à une infinité de recherches profondes & utiles. Quelque hypothèse en effet qu'on admette, un corps qui se meut dans un fluide, y éprouvera une résistance différente, suivant sa figure & sa direction. Des exemples seroient superflus pour éclaircir une chose aussi simple & aussi évidente. La considération de la figure des corps, & la détermination des rapports de leurs résistances, forment donc une branche essentielle de la théorie présente. M. *Newton* en a donné un essai suffisant pour mettre sur la voie, en examinant la résistance d'un globe mu dans un fluide, & en la comparant avec celle d'un cylindre de même base, mu avec la même vitesse dans la direction de son axe. Il trouve que le dernier de ces corps éprouvera une résistance double de celle du premier; il résout aussi, à cette occasion, ce problème intéressant: quel est le solide de base & de sommet donnés, qui, mu dans un fluide suivant la direction de son axe, y éprouvera la moindre résistance possible. On en dira quelque chose de plus dans l'article suivant, qui est destiné à faire l'histoire de divers problèmes célèbres sur lesquels s'exerceront les Mécaniciens de la fin du siècle passé. Ce que M. *Newton* avoit ébauché sur les rapports de résistance des corps de diverses figures, a depuis été étendu par M. Jacques *Bernoulli*, qui a donné dans les *Act. de Leipsick* 1693, le résultat de ses recherches sur quantité de figures & de solides. M. *Bernoulli* a aussi traité cette matière dans sa *nouvelle théorie de la manœuvre*, & M. *Herman* en a fait l'objet d'un chapitre de sa *Phoronomie*. L'analyse de ce genre de questions, & la manière

d'y appliquer le calcul , ne sont guere susceptibles de difficultés , pour ceux qui sont instruits des loix de l'hydraulique , & suffisamment versés dans le calcul & l'analyse. D'ailleurs , si la place nous le permet , nous en dirons quelque chose de plus , lorsque nous exposerons la *théorie de la manœuvre*.

VII.

*Histoire de
quelques pro-
blèmes célèbres
de Méchanique.*

Après avoir rendu compte des principales théories dont s'enrichit la Méchanique durant le dernier siècle , nous avons à parler de quelques autres objets particuliers qui appartiennent aussi à l'histoire de cette science. Tels sont entr'autres divers problèmes de Méchanique qu'on vit les Géomètres se proposer mutuellement , comme par défis , vers la fin de ce siècle. Ils méritent à plusieurs titres une place dans cet ouvrage , & comme très-propres à intéresser la curiosité , & comme ayant beaucoup contribué aux progrès de l'analyse. En effet , quoique des hommes du premier mérite , à la tête desquels on pourroit mettre *Galilée* , aient témoigné une grande aversion à être tentés par ces sortes d'énigmes , leur utilité , lorsqu'elles sont bien choisies , & que leur dénouement tient à quelques difficultés particulières , ne sçauroit être révoquée en doute. C'est intéresser adroitement l'amour propre à la résolution de ces difficultés , & souvent ce qui s'étoit refusé à des recherches occasionnées par les motifs ordinaires , cede aux efforts réitérés & puissans que produit la curiosité , ou le desir de l'emporter sur ceux qui courent la même carrière.

*Problème de
la courbe isochrone.*

Le premier des problèmes qui sont l'objet de cet article , est celui de la courbe *isochrone* , & fut proposé par *M. Leibnitz*. On sçait qu'un corps livré à sa pesanteur , parcourt , soit dans la perpendiculaire , soit sur un plan incliné quelconque des espaces d'autant plus grands en temps égaux qu'il s'éloigne davantage du point où sa chute a commencé. On sçait aussi qu'un corps met d'autant plus de temps à parcourir la même ligne avec une vitesse déterminée , qu'elle est plus inclinée à l'horizon. Il y a donc une courbe telle que l'obliquité de ses différentes parties compensant la vitesse avec laquelle elles seroient parcourues , le mobile s'éloignera uniformément de l'horizontale , ou parcourra des espaces égaux pris dans le sens

perpendiculaire : cette courbe est celle que M. *Leibnitz* nomma *isochrone*, & c'est à trouver sa nature que consiste le problème dont nous parlons. M. *Leibnitz* le proposa en 1687 (a), dans la vue de rabattre la confiance de quelques Cartésiens qui, trop attachés à la Géométrie de leur Maître, témoignaient peu d'estime pour les nouveaux calculs. Il invita ces Analistes à faire sur son problème une épreuve de leurs forces & des ressources de leur méthode.

Ce que M. *Leibnitz* avoit prévu arriva : aucun de ces trop serviles admirateurs des productions de *Descartes*, ne résolut le problème. Il n'y eut que M. *Huyghens* & lui, qui en donnèrent à temps des solutions. M. *Huyghens* n'employoit pas, à la vérité, le calcul différentiel ; mais ce génie profond & fertile en ressources, sçut se frayer une route pour arriver à la solution du problème, & il la publia bien peu après qu'il eut été proposé (b). Celle de M. *Leibnitz* a tardé davantage, & par des raisons que nous ignorons, n'a paru qu'en 1689 (c) ; ils montrèrent que la courbe cherchée n'est autre chose qu'une des paraboles cubiques, sçavoir celle où le quarré de l'abscisse par le parametre est égal au cube de l'ordonnée. Cette courbe étant disposée de manière que son axe soit parallèle à l'horizon, & sa concavité tournée en haut, tout corps qui tombera d'un point élevé au dessus de l'axe des $\frac{2}{3}$ du parametre, roulant ensuite le long de la courbe, s'éloignera de l'horizontale également en temps égaux. Quelque temps après que les solutions de MM. *Huyghens* & *Leibnitz* eurent paru, M. *Bernoulli* l'aîné, aidé des secours du nouveau calcul qu'il commençoit à cultiver, s'y éleva aussi (d). Il en publia l'analyse, que ni l'un ni l'autre n'avoient laissé entrevoir, & par-là il mérite, à quelques égards, de partager avec eux l'honneur d'avoir deviné cette énigme.

Ce problème donna lieu à un autre, qui fut aussi proposé par M. *Leibnitz*. Il ne s'agissoit plus de déterminer la courbe le long de laquelle devoit rouler un corps pour faire en temps égaux des chûtes égales dans la perpendiculaire. M. *Leibnitz* demanda le long de quelle courbe un corps devoit tomber, afin qu'il s'éloignât d'un point donné proportionnellement au

(a) Nouv. de la Républ. des Lettres, Sept. 1687.

(c) *Act. Erud.* 1689.

(d) *Ibid.* 1690.

(b) *Ibid.* Oct. 1687.

temps. Il lui donna pour cette raison le nom d'*isochrone paracentrique*. Ce changement de condition rend le problème bien plus difficile, & M. *Leibnitz* ne se hâtant pas de dévoiler la solution, plusieurs années s'écoulerent avant qu'on en vît aucune. Il échappa aux premiers efforts de MM. *Bernoulli*; mais l'aîné de ces illustres freres s'étant remis à y songer vers l'an 1694, il le résolut enfin, & il publia peu après la solution, qui fut aussi-tôt suivie de celles de M. *Leibnitz*, & de M. *Bernoulli* le jeune (a). Suivant ces solutions, la courbe demandée par M. *Leibnitz* a la forme qu'on voit dans la figure 119. Elle prend son origine en A, & coupant son axe en P, elle remonte vers l'horizontale qu'elle touche en E. Il en est ici de même que dans la courbe isochrone simple. Le corps doit partir au commencement avec une vitesse déterminée, qu'on suppose acquise en tombant d'une certaine hauteur, par exemple H A. Cette courbe fait sur elle-même un repli, & revient se couper en P, formant de l'autre côté de l'axe A P, une partie entièrement égale & semblable à la première. D'où il suit qu'un corps partant du point E, avec la vitesse initiale acquise par la chute d'une hauteur égale à H A, & roulant de là le long de E P B A, s'approchera uniformément du point A, puis roulant le long de A b P c, il s'en éloignera suivant la même loi. Enfin parvenu au point c, il roulera le long de l'horizontale, s'éloignant toujours uniformément du même point. Remarquons encore avec MM. *Leibnitz* & *Huyghens*, qu'à chaque hauteur d'où l'on suppose la vitesse initiale acquise, répondent une infinité de courbes qui satisfont au problème, sans en excepter l'horizontale : cette dernière n'est en effet que la plus aplatie de toutes.

Problème de la
chaînette.

Pendant que le problème de la courbe *paracentrique*, étoit sur le tapis, un autre proposé par M. Jacques *Bernoulli*, excitoit aussi les recherches des principaux Géometres de l'Europe. C'est le problème si connu sous le nom de la chaînette. Une chaîne, ou une corde infiniment déliée étant suspendue lâchement par ses extrémités, M. *Bernoulli* demanda quelle courbure elle prendroit. Ce problème avoit autrefois excité la curiosité de *Galilée*; mais cet homme célèbre y avoit échoué,

(a) *Ad. Erud. ann. 1694. Bern. Opera. Wolf. Elem. Math.*

ou du moins il avoit jugé fort gratuitement & sans aucune raison solide, que cette courbure étoit celle d'une parabole; ce que quelques Mathématiciens (les PP. *Pardies & de Lanis*) s'étoient efforcés d'établir par d'amples paralogismes. Un Géometre Allemand, nommé *Joachim Jungius* (a), avoit, à la vérité, montré le contraire par diverses expériences; mais il n'avoit pas donné plus de lumières sur la vraie solution du problème. Elle exigeoit des ressources d'analyse & de calcul dont on ne fut en possession que long-temps après.

La nature du problème ne permettoit pas de s'attendre à voir beaucoup de Géometres concourir à l'honneur de le résoudre. Aussi n'y en eut-il que quatre; M. Jacques *Bernoulli*, qui l'avoit proposé, & son frere; M. *Leibnitz* & M. *Huyghens*. Ils publièrent leurs solutions dans les Actes de *Leipfick* (b), mais sans analyse, apparemment afin de laisser encore quelque lauriers à cueillir, à ceux qui viendroient à bout de la deviner. C'est ce que tenta de faire quelques années après M. *David Grégori*, en publiant, dans les *Transf. Phil.* de 1697, une solution de ce problème. Elle a été vivement accusée de paralogisme par M. *Bernoulli*. Mais il me semble que ce jugement est trop rigoureux; on ne peut, à mon avis, lui imputer que de l'obscurité, & de l'embarras dans l'application d'un principe très-vrai & très-solide.

Nous croyons ne pouvoir nous dispenser de mettre ici les lecteurs Géometres un peu sur la voie de la solution de ce curieux & difficile problème. Nous emprunterons pour cela la subtile analyse qu'en a donné M. *Jean Bernoulli* dans ses *Leçons de calcul intégral*.

Imaginons que la courbe ASE est celle qu'on cherche, Fig. 119.
que S en est le sommet, ou le point le plus bas; SE, l'axe; EC, &c; deux ordonnées infiniment proches. Il est certain, & l'on peut facilement le démontrer par les loix de la Statique, que si aux points S & C, on conçoit deux puissances retenant la portion de chaînette SC dans sa position, elles éprouveront chacune un effort dans la direction des tangentes SH, CH, & que chacune soutiendra la même partie du

(a) On a de ce Géometre un Livre imprimé en 1669, sous le titre singulier de *Geometria empirica seu experimentalis*.

C'est apparemment là qu'il examinoit la question de la chaînette.

(b) *Act. Erud.* ann. 1692.

poids absolu de cette portion, que si ce poids étoit réuni en H ; concours de ces tangentes. D'un autre côté, la puissance placée en S , sera toujours la même, quelle que soit la place du point C où l'autre est appliquée; car quelle que soit la longueur de la portion SC , l'autre SA ne change ni de figure, ni de position, comme il est aisé de s'en convaincre par l'expérience; & par conséquent son point extrême S , ou la puissance que nous y supposons, éprouve constamment la même traction dans la direction SH . Mais la Statique nous apprend que quand deux puissances soutiennent de cette sorte un poids H , ce poids est à l'effort de l'une des deux, par exemple S , comme le sinus de l'angle des directions SHC , ou DHC , au sinus de l'angle HCD , formé par la direction de l'autre puissance avec la verticale, c'est-à-dire, comme CD à DH , ou $c f$ à $C f$. Ainsi nommant a la puissance constante S ; z , la courbe SC , ou le poids H ; SE & EC , x & y , & leurs différences respectives dx , dy , on aura $z : a :: dx : dy$, ou $z dy = adx$, pour l'équation différentielle de la courbe; équation qui traitée avec adresse, se réduira à celle-ci, $dy = adx : \sqrt{(xx - aa)}$. Ayant donc pris l'indéterminée $SE = x$, & construisant l'intégrale de $adx : \sqrt{(xx - aa)}$, on aura l'ordonnée correspondante EC , ou y . Mais cette intégrale dépend de la dimension d'une courbe dont les ordonnées sont données, ou bien de celle d'un secteur hyperbolique: on peut aussi la représenter par la longueur d'un arc parabolique, ou enfin par le logarithme d'une quantité variable qu'il est facile d'assigner; car toutes ces choses dépendent de la quadrature de l'hyperbole. Ce sont là les différentes manières dont s'y prirent pour construire cette courbe, MM. *Huyghens*, *Leibnitz* & *Bernoulli*.

La chaînette est, comme l'on voit, une courbe mécanique ou transcendante, puisque sa construction suppose la quadrature de l'hyperbole. Mais elle a d'ailleurs diverses propriétés tout-à-fait remarquables, qu'observerent les illustres Auteurs des solutions dont on a parlé. Voici quelques-unes de ces propriétés. 1°. La chaînette est absolument rectifiable; l'arc SC est toujours égal à l'ordonnée correspondante EF de l'hyperbole équilatère dont le sommet est en S , & le centre sur l'axe prolongé à la distance SV , égale à la quantité déterminée $\frac{1}{2}a$ de l'analyse précédente. 2°. Cette courbe est absolument quar-

rable.

table : l'aire ECS est égale au rectangle de EC par ES , moins celui de SV par CF . 3°. De toutes les courbes de même longueur & de même base, la chaînette est celle dont le centre de gravité est le plus bas. La raison s'en présente facilement à ceux qui sont instruits de ce principe mécanique, sçavoir qu'un corps, ou un système de corps, ne cesse de descendre ou de se mouvoir que son centre de gravité ne soit le plus bas qu'il est possible. Ainsi de toutes les courbes de même longueur & de même base, la chaînette est celle qui tournant autour de cette base, produira le solide de plus grande surface. 4°. La courbure de la chaînette est enfin celle suivant laquelle il faudroit arranger une infinité de petits voussoirs pour en former une voûte qui se soutînt d'elle-même par son propre poids.

C'est la coutume des Géomètres de s'élever de difficultés en difficultés, & même de s'en former sans cesse de nouvelles, pour avoir le plaisir de les surmonter. *M. Bernoulli* ne fut pas plutôt en possession du problème de la chaînette, considéré dans le cas le plus simple, qu'il se mit à considérer d'autres cas plus composés. Il se demanda, par exemple, ce qui arriveroit si la corde étoit d'une pesanteur inégale, ou inégalement chargée dans toutes ses parties; dans quelle raison il faudroit que fût cette inégalité, pour que la courbure fût d'une espèce donnée; quelle seroit cette courbure si la corde étoit extensible par son propre poids. Il donna bien-tôt après les solutions de tous ces cas (a), mais comme il s'en réserva l'analyse, on doit recourir aux Œuvres de *M. Jean Bernoulli* (b), où on la trouvera. On s'est enfin proposé le problème dans l'hypothèse des directions convergentes à un point, & de la gravité variable en telle raison qu'on voudra de la distance au centre; & *M. Jean Bernoulli* en a donné la solution (c).

Le problème précédent conduisit *M. Bernoulli* l'aîné à quelques autres qui lui sont analogues, & qui ne sont ni moins curieux ni moins difficiles. Le premier est celui de la courbe élastique, ou d'un ressort plié. Il supposoit une lame élastique attachée perpendiculairement à un plan par une de ses extrê-

Problème de la courbe élastique.

(a) *Act. Lips.* ann. 1691, p. 289.

(b) *Leß. calculi integr.* Bern. *Op.* T. III.

(c) *Ibid.* *Op.* T. IV.

Fig. 110. mités, & plié comme l'on voit dans la figure 121, par un poids attaché à l'autre. Il demandoit quelle courbure prendroit ce ressort, & afin qu'on ne réputât pas son problème impossible, il annonçoit qu'il en avoit la solution, & il consignoît sous un logogriphe de lettres transposées, l'une des principales propriétés de la courbe cherchée. Trois ans s'écoulèrent sans que personne répondît à son invitation, c'est pourquoi il dévoila sa solution en 1694 (a). Il n'a pas donné en même temps son analyse, mais on peut conjecturer que c'est celle-ci.

Lorsqu'une lame élastique disposée, comme on le voit dans la figure, est courbée par l'action d'un poids, chaque petite partie est écartée de la rectitude, & d'autant plus que l'impression qu'elle éprouve du poids, est plus grande. Mais cette quantité de flexion est mesurée par la petite ligne ck , perpendiculaire à la courbe, & interceptée entr'elle & la tangente, tandis que l'impression du poids en C , est suivant les règles de la Statique proportionnelle à l'ordonnée CD . Ainsi kc est toujours proportionnelle à l'ordonnée CD . Or kc est, comme l'on sçait, réciproquement proportionnelle au rayon de la développée en C ; d'où il suit que ce rayon est dans cette courbe réciproquement comme CD . Cette propriété donne l'équation différentielle de l'élastique, d'où l'on tire ensuite, quoique non sans adresse, une équation plus simple, & la construction de la courbe. *M. Bernoulli* en parcourt au long les propriétés dans l'endroit cité; mais nous ne sçaurions l'imiter ici: c'est pourquoi nous y renvoyons nos lecteurs.

Le second des problèmes que nous avons annoncés, regarde la courbure d'un linge rempli de liqueur. Imaginons un linge, ou une surface rectangulaire infiniment flexible, attachée lâchement par ses deux côtés opposés, à deux lignes parallèles entr'elles & à l'horizon, & de même hauteur. Si l'on remplit ce creux d'une liqueur, que nous supposons ne pouvoir s'échapper par les côtés, quelle sera la courbe que formera ce linge? Tel est le problème que résolut *M. Bernoulli*. Il trouva que cette courbe étoit la même que la précédente, dont on auroit placé la base horizontalement. En effet, la pression qu'exerce sur chaque portion égale de la courbe, la colonne ver-

(a) Voy. *Art. Erud.* ou *Jac. Bern. Opera.*

ticale du fluide DC, est proportionnelle à la hauteur. Or on démontre d'après les principes de la Statique, que si plusieurs puissances, ainsi appliquées aux différentes parties d'un filer, sont en équilibre, le sinus de l'angle formé à chaque endroit où la puissance est appliquée, est comme cette puissance. La petite ligne *kc*, qui mesure ici l'écart de la courbe & de la tangente, & qui est le sinus de cet angle, ou de son supplément, fera donc ici, comme dans le problème précédent, proportionnelle à CD; & conséquemment ce sera la même courbure dans l'un & dans l'autre cas, quoique les causes qui la produisent soient bien différentes. M. Bernoulli remarquoit une belle propriété de cette courbe, sçavoir que c'étoit celle de toutes les isopérimètres dont l'aire avoit son centre de gravité le plus bas. Mais cela doit être entendu avec modification, comme il l'a reconnu lui-même dans la suite (a) : il faut seulement dire, que de tous les segmens égaux qu'on peut retrancher de différentes figures isopérimètres, celui qui forme la *lintéaire*, a son centre de gravité le plus bas, ou le plus éloigné de sa base. Cela suit évidemment de cet axiome mécanique, sçavoir qu'un système de corps qui agissent les uns sur les autres, n'arrive à l'état permanent ou d'équilibre, que lorsque le centre de gravité est le plus bas qu'il est possible. Mais si la *lintéaire* ou l'*élastique*, n'est pas douée de la propriété, d'avoir le centre de gravité de son aire, le plus bas qu'il est possible, elle en a une autre qui n'est pas moins belle. C'est que le solide qu'elle produit en tournant autour de sa base, est le plus grand. Ainsi voilà trois courbes, le cercle, la chaînette & la *lintéaire*, entre lesquelles regne une analogie tout-à-fait remarquable; la première est de toutes les isopérimètres celle qui a la plus grande aire, la seconde celle qui produit le solide de circonvolution qui a plus grande surface, & la troisième, celle qui produit le solide absolument le plus grand.

Quelle sera enfin la courbure d'une voile, ou d'une surface infiniment flexible, qui arrêtée de deux côtés, sera enflée par le vent? C'est le troisième des problèmes analogues que résolut M. Bernoulli. Il faut ici distinguer deux cas. Si le vent après avoir choqué la voile, trouve aussi-tôt une issue, la courbe

(a) Journal des Sçavans du 23 Juin 1698.

est la même que celle de la chaînette ; mais si ce fluide y séjourne , cette courbe sera circulaire. La raison de cette distinction est aisée à sentir , du moins en partie : dans le dernier cas , le fluide séjournant contre la surface qu'il pousse , se distribue également en tout sens , la pression qu'il éprouve de celui qui le frappe par derrière ; d'où il résulte que toutes les parties de la voile sont également pressées : elles doivent donc prendre la forme circulaire. Quant à l'autre cas , il faudroit , pour l'analyser , entrer dans des détails qui nous meneroient trop loin. Les lecteurs pour qui ces matieres sublimes ont des attraites , me permettront de les renvoyer aux Œuvres de M. Jean Bernoulli. On y trouve deux analyses de ce problème , l'une dans ses *Leçons de calcul intégral* , l'autre dans la *Théorie de la Manœuvre*. La dernière , beaucoup plus simple que la première , est particulièrement remarquable par son élégance ; elle est fondée sur le principe lumineux dont nous nous sommes servis ci-dessus , en parlant de la courbe du linge chargé de liqueur , & qui est dû à M. Bernoulli , sçavoir que quand une infinité de puissances sont appliquées perpendiculairement aux points d'un filet , ou d'une surface infiniment flexible , la courbure à chaque point est comme la puissance qui y est appliquée ; & par conséquent le rayon osculateur à ce point est en raison réciproque de cette puissance. Cette importante vérité met presque sur le champ en possession de l'équation différentielle de la courbe , & donne avec une facilité remarquable la solution de divers problèmes , qui traités suivant une autre méthode , seroient beaucoup plus embarrassans. Il faut voir dans l'ouvrage même de M. Bernoulli , l'usage qu'il en fait pour la résolution des problèmes de la chaînette , du linge chargé de liqueur , de la voilière , &c..

*Problème de la
ligne de la plus
courte descen-
te.*

Parmi les problèmes qui occupèrent les Géomètres vers la fin du siècle passé , il en est peu qui soient plus curieux & plus dignes de remarque , que celui de la plus courte descente. Ce fut M. Jean Bernoulli qui proposa celui-ci (a). Deux points qui ne sont ni dans la même perpendiculaire , ni dans la même horizontale , étant donnés , il s'agit de trouver la ligne le long de laquelle un corps roulant de l'un à l'autre , y em-

(a) *Al. Erud.* ann. 1696.

playeroit le moindre temps possible. *M. Bernoulli*, lui donne le nom de *Brachystochrone*, nom dérivé du Grec (*a*), & qui signifie le temps le plus court. On pourroit être tenté d'abord, de penser que cette ligne est la droite menée d'un point à l'autre ; mais nous nous hâtons de dissiper cette erreur, & la chose est facile, à l'aide des réflexions suivantes.

En effet, le temps qu'un corps emploie à tomber d'un point à l'autre, n'est pas en raison simple de la longueur du chemin qu'il parcourt. La détermination de ce temps exige nécessairement qu'on ait égard à la vitesse avec laquelle ce chemin est parcouru. Quelque court qu'il soit, si la vitesse est très-petite, le mobile y pourra employer beaucoup de temps ; d'ailleurs cet espace n'est pas parcouru d'un mouvement uniforme, mais d'un mouvement continuellement accéléré ; & la quantité de cette accélération dépend de la pente de la ligne le long de laquelle se meut le corps, & principalement de celle des parties de cette ligne où il commence à se mouvoir. Une courbe qui procurera au corps un commencement de chute verticale, qui ensuite deviendra de plus en plus inclinée, pourra donc lui donner une vitesse plus grande qu'il ne faut pour compenser la longueur du chemin qu'il parcourt ; ainsi il ne doit point paroître étonnant qu'un corps qui tombe le long d'une courbe menée d'un point à l'autre, emploie moins de temps à parcourir ce chemin, que s'il fût descendu le long de la ligne droite qui les joint.

Ce problème est encore un de ceux que *Galilée* avoit tentés. Les vérités que nous venons d'exposer, ne lui avoient pas échappé, & il avoit prouvé qu'un corps qui rouleroit le long de plusieurs cordes inscrites dans un arc de cercle, arriveroit plutôt au bas, que s'il rouloit par la corde de cet arc ; de sorte qu'il démontrât qu'un corps roulant le long de l'arc, emploieroit moins de temps dans sa chute, qu'en parcourant la corde, ou telle suite de cordes qu'on voudroit. Il est vrai qu'il concluoit mal-à-propos delà que cet arc de cercle étoit le chemin que le corps devoit parcourir pour arriver d'un point à l'autre dans le moindre temps possible. C'étoit une conséquence-précipitée, & qui n'étoit point une suite de sa démonstration.

(a) De *Σφαίρης*, surgenlatif de *Σφαίρις*, *brevis*, & *χρονος*, *tempus*.

M. *Bernoulli* n'avoit pas proposé ce problème sans être bien assuré de sa possession. M. *Leibnitz*, trappé de sa beauté, ne put, malgré ses occupations d'un genre tout différent, se défendre de s'en occuper, & ne tarda pas à le résoudre. Il engagea M. *Bernoulli*, qui avoit donné six mois aux Géomètres pour y travailler, à proroger ce terme encore de six mois. Ce délai procura trois autres solutions. L'une vint de *Newton*, qui n'eut connoissance du problème que vers le commencement de 1697, & qui le résolut aussi-tôt. On sent aisément que de quelque nature qu'il fût, il ne devoit pas échapper à ce profond génie. Le frere du proposant, M. *Bernoulli* l'aîné, en donna aussi une solution. Il en vint enfin une de M. le Marquis de l'Hôpital, qui indisposé durant les premiers six mois, n'avoit pu y donner une attention suffisante, & qui y revint avec succès lors de la prorogation du terme accordé pour le résoudre (a). Ainsi l'Angleterre, la France & l'Allemagne, concoururent à l'honneur d'une découverte si curieuse & si difficile. La Hollande sans doute y eût aussi eu part, si M. *Huyghens* eût vécu : mais il venoit de mourir ; & M. *Hudde*, dont on pouvoit aussi espérer quelque chose, alors Bourguemestre d'Amsterdam, avoit renoncé aux Mathématiques. Au lieu de solution, il y eut un Professeur Hollandois, nommé M. *Maackrel*, qui dit que ce problème étoit bon pour des Allemands, mais que ses compatriotes ne s'en occuperoient pas (b). Quelques temps après, c'est-à-dire en 1699. M. *Fatio de Duillier*, depuis devenu si célèbre par son enthousiasme (c), voulut aussi participer à la gloire de la solution de ce problème. C'étoit, on ne peut en disconvenir, un très-profond Géometre ; mais ceux qui liront les pieces qui ont rapport à la contestation assez vive qui s'éleva à ce sujet, verront clairement qu'il vint un peu trop tard pour être fondé à se mettre sur les rangs.

Le problème dont nous parlons n'est pas un de ces problè-

(a) Voyez toutes ces solutions dans les *Ades de Leipfick*. ann. 1697.

(b) *Comm. Phil. Leibn.* ac Bern. T. 1, p. 244.

(c) La Géométrie ne met pas toujours à l'abri des travers & des ridicules. M. *Fatio de Duillier*, en offre un exemple. Il s'avisait, avec quelques visionnaires, d'imaginer que l'Evangile ne demandant qu'un grain

de foi, pour transporter les montagnes & ressusciter les morts, il n'étoit pas difficile d'en avoir assez pour opérer ces merveilles. Il promit donc à l'Angleterre de ressusciter un mort. On prit ces nouveaux Sectaires au mot, le Gouvernement leur en fit donner un qui aux yeux de tout Londres assemblé fut sourd à leur voix. Cette scène ridicule se passa en 1731...

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VII.* 455

mes de *maximis & minimis*, qui se résolvent par les méthodes ordinaires. Il est d'un genre plus relevé, & il exige plus d'adresse. Comme l'expression même du temps n'est pas donnée, puisque la courbe dont elle dépend est précisément ce qu'on cherche, il faut recourir à un autre moyen, & c'est ce qu'il n'est pas aisé de découvrir. *M. Bernoulli*, l'Auteur du problème, en trouva néanmoins deux solutions, l'une directe, l'autre indirecte, dont nous donnerons une idée.

Dans la première de ces solutions, *M. Bernoulli* considère, que, puisque la courbe entière est parcourue dans le moindre temps possible, il en doit être de même de chacun de ses éléments, c'est-à-dire, que les deux extrémités de chacun d'eux, restant fixes, leur courbure doit être telle que le mobile les parcoure dans un moindre temps qu'en leur donnant quelque autre forme que ce soit. Autrement, il est évident qu'en substituant à cette partie de la courbe, celle qui seroit parcourue dans un moindre temps, on en auroit une autre qui le seroit encore plus promptement, ce qui est contre la supposition. *M. Bernoulli* recherche donc, en considérant chaque portion infiniment petite de la courbe comme un arc de cercle, quel devoit en être le rayon, afin que le corps y arrivant avec la vitesse déjà acquise par sa chute, le parcoure dans le temps le plus court; & il trouve, à l'aide d'une ligne de calcul, que ce rayon, qui est le rayon de la développée à ce point de la courbe, a la propriété connue de celui de la cycloïde. Ainsi il reconnut & il démontra ensuite synthétiquement que la cycloïde étoit la courbe cherchée: elle jouissoit déjà de la propriété du *Tautochronisme*, c'est-à-dire, de procurer à un corps des chûtes d'égale durée; de quelque point qu'il partît. De sorte que voilà deux propriétés des plus remarquables, réunies dans la même courbe, & très-propres à lui confirmer son rang parmi les plus curieux objets de la Géométrie.

La seconde solution de *M. Bernoulli* procède d'une manière indirecte, & qui lui fait du moins autant d'honneur que la première; car il faut être doué d'un génie extrêmement heureux, pour arriver à une question par une voie aussi détournée que celle qu'il sut se frayer. Il suppose avec *Fermat*, *Huyghens*, & plusieurs autres, qu'un rayon de lumière

qui, partant d'un point, va à un autre situé dans un milieu de différente densité, fait toujours ce trajet dans le temps le plus court, & que sa vitesse dans chaque milieu est en raison réciproque de la densité. Cela étant un rayon de lumière qui traversera un milieu dont la densité sera différente à chaque couche, se courbera de manière qu'il ira d'un point à l'autre dans le temps le plus court; si donc cette densité est supposée diminuer dans le même rapport qu'un corps accélère son mouvement, c'est-à-dire, comme la racine de la hauteur d'où part le corps, la courbe du rayon de lumière sera la même que celle de la plus courte descente. M. *Bernoulli* applique à ce problème optique, son analyse, & trouve que dans la loi de densité que nous venons de supposer, la trajectoire du rayon de lumière seroit une cycloïde; d'où il conclut que cette courbe sera aussi celle du plus court trajet d'un point à l'autre. Cette seconde solution fut celle qu'il publia. M. *Leibnitz*, à qui il communiqua l'une & l'autre, l'engagea par des raisons particulières à tenir la première cachée. Elle n'a vu le jour qu'en 1718, dans le nouveau Mémoire que M. *Bernoulli* donna à l'Académie des Sciences, sur le fameux problème des isopérimètres; c'est-là qu'on doit recourir, ou à ses Œuvres, T. II, p. 266.

Tant de voies différentes peuvent conduire à la solution d'un même problème, qu'on ne s'étonnera point que celle de M. Jacques *Bernoulli* soit encore différente. Ce sçavant Géomètre se sert de l'observation préliminaire dont nous avons fait usage ci-dessus, sçavoir que la propriété de la plus courte descente, doit non seulement convenir à un arc quelconque fini de la courbe, mais encore à chacune de ses parties infiniment petites. Deux élémens quelconques de la courbe posés de suite, doivent par conséquent être situés de manière que le corps qui les parcourt en continuant d'accélérer son mouvement, les parcourt dans moins de temps que s'ils eussent eu toute autre position. M. *Bernoulli* réduit ainsi le problème au suivant. Deux points A & B, étant donnés, il s'agit de trouver sur la parallèle DE, qui en est également distante, un point C, tel que AC, étant parcouru avec une certaine vitesse m , & CB avec une autre n , le temps employé à aller de A en B, soit le moindre qu'il est possible. Ce problème analogue à celui de la réfraction, est facile. On trouve par le moyen

moyen du calcul différentiel, & même sans ce secours, que les sinus des angles ACD , BCE , doivent être en raison réciproque des vitesses avec lesquelles CA , CB , sont parcourues. Mais dans l'hypothèse d'une courbe parcourue d'un mouvement accéléré uniformément, ces vitesses suivent le rapport des racines des hauteurs, comme HA , HD , de sorte qu'il faut que les sinus des angles formés par deux élémens successifs ac , cb , de la courbe cherchée, soient réciproquement comme les racines des hauteurs ha , hc , ou des abscisses. Or cela se trouve, avec un peu d'attention, convenir à la cycloïde; d'où il suit que cette courbe est celle qui satisfait au problème. C'est ainsi que *M. Bernoulli* l'aîné, procédoit dans sa solution.

Nous ne pouvons pas faire connoître de même, les moyens qu'employèrent les autres Géomètres qui résolurent aussi ce problème, parce qu'ils n'ont rien laissé transpirer de leur analyse. *Newton*, *Leibnitz*, *M. le Marquis de l'Hôpital*, se contentèrent de répondre que la courbe demandée par *M. Bernoulli* le jeune, étoit une cycloïde. Mais ceux qui connoissent la Géométrie, savent qu'on n'y devine pas, & que quand on trouve la vérité dans des questions aussi difficiles, c'est qu'on a pris un chemin sûr pour y aboutir. Nous savons seulement, à l'égard de *M. le Marquis de l'Hôpital*, qu'il employa dans son analyse un moyen assez semblable à celui dont *M. Bernoulli* s'étoit servi pour résoudre les problèmes de la chaînette, de la voilière, &c. Sa solution est aussi fort générale, & il fit une remarque particulière, sçavoir que dans l'hypothèse de *Baliani*, sur l'accélération des graves, le cercle seroit la courbe de la plus courte descente. Mais cette hypothèse est impossible, comme on l'a vu ailleurs. Ainsi loin que *Galilée* eût bien deviné, il arrive au contraire, par un hazard singulier, qu'il a attribué la propriété de la plus courte descente à la courbe qui de toutes est la seule qui ne sçauroit l'avoir.

La considération des mouvemens curvilignes des corps, conduit à divers autres problèmes du même genre que le précédent, & qui furent aussi agités entre *MM. Bernoulli*. On pourroit demander, par exemple, laquelle de toutes les cycloïdes menées d'un point donné sur l'horizontale, à une ligne verticale, produiroit la chute du corps la plus prompte de ce point à cette ver-

ucale. Cette question fut proposée par M. *Bernoulli* l'aîné, à son frere, avec qui il étoit depuis quelque temps en méfintelligence, & ce fut un des premiers actes d'hostilité, par lesquels commença la guerre un peu trop vive qu'ils se firent l'un à l'autre. Mais ce que M. Jacques *Bernoulli* avoit en vue dans ce défi, n'arriva pas; son frere y satisfit avec facilité, & en effet cette question n'étoit pas de nature à devoir beaucoup l'embarasser. Il trouva que de toutes ces cycloïdes, celle qui satisfaisoit au *minimum* demandé, étoit celle qui rencontroit la verticale à angles droits. Il résolut même la question bien plus généralement que son frere ne l'avoit proposée, en montrant que quelle que fût la position de la ligne à laquelle le corps devoit aller, la cycloïde qui l'y conduisoit dans le moindre temps, étoit celle qui la rencontroit perpendiculairement. Cette solution n'est qu'un corollaire facile de celle d'une autre question qu'il s'étoit proposée sur ces chûtes curvilignes dans la cycloïde. En supposant une infinité de cycloïdes de même origine, il avoit recherché quelle courbe terminoit les arcs parcourus dans le même temps, ou la courbe à laquelle arriveroient dans des temps égaux, tous les corps roulans dans ces cycloïdes. C'est ainsi que si l'on suppose une infinité de plans inclinés, qui aient leur origine au même point, & qu'on décrive par ce point un cercle quelconque ayant son diamètre vertical, ce cercle est la courbe à laquelle un corps roulant par un de ces plans quelconques, arrive dans le même temps, de sorte qu'une infinité de corps roulant le long de ces plans inclinés en nombre infinis, formeroient toujours une circonférence circulaire. M. *Bernoulli* donna à cette courbe le nom de *synchrone*, nom formé de deux mots Grecs, qui expriment cette propriété; & il trouva qu'elle coupoit à angles droits toutes ces cycloïdes, d'où il est facile de tirer la solution ci-dessus. Car si l'on suppose une *synchrone* quelconque toucher la ligne donnée de position, ce point de contact sera évidemment celui par lequel doit passer la cycloïde cherchée, & puisque celle-ci coupe perpendiculairement la *synchrone*, elle coupera de même la ligne donnée à ce point.

M. Jean *Bernoulli* ne s'en tint pas là : un problème bien plus difficile que les précédens, est celui-ci. *De toutes les courbes semblables construites sur un même axe horizontal, & ayant*

le même sommet, quelle est celle dont la portion comprise entre ce sommet, & une ligne donnée de position, est parcourue dans le moindre temps? Son frere content de l'avoir indiqué, sembloit n'avoir osé le tenter. M. Bernoulli le jeune, en donna la solution, & pour enchérir sur les difficultés de son frere, & l'embarrasser à son tour, il le lui rétorqua avec l'addition d'une nouvelle difficulté. Il n'étoit plus question de courbes semblables, mais seulement du même genre. Si l'on supposoit, par exemple, une infinité de demi-ellipses construites sur le même diamètre horizontal, & ayant leur axe conjugué dans la verticale, quelle seroit celle qui seroit parcourue dans le moindre temps? M. Jean Bernoulli ajoutoit, qu'il en donneroit la solution, si son frere ne la donnoit pas. À la vérité, nous remarquons qu'il y eut dans ce défi, de la part de M. Bernoulli le jeune, un peu de supercherie, s'il est permis de parler ainsi. On trouve en lisant son commerce épistolaire avec Leibnitz (a), qu'il s'aida des lumieres de ce grand homme, & qu'il tenoit de lui l'artifice analytique qui est nécessaire pour la solution de ce problème, sçavoir une sorte de différentiation que Leibnitz appelloit, de *curvâ in curvam*; ainsi l'on eût pu reprocher à M. Jean Bernoulli, de se faire fort des armes d'autrui. Mais nonobstant ce secours, il ne fut pas plus heureux à embarrasser son frere que celui-ci l'avait été dans le même dessein. M. Jacques Bernoulli résolut ce dernier problème, & consigna sa solution dans le Journal des Sçavans du 4 Août 1698, sous un anagramme dont on trouve l'explication dans ses Œuvres. Il satisfit également à divers autres défis de son frere, comme l'on peut voir dans les Actes de Léipsick de la même année 1698. C'eût été un spectacle tout-à-fait agréable, que celui de ce combat littéraire, si l'on eût pu oublier que les rivaux étoient freres, ou qu'ils en eussent écarté l'aigreur & la vivacité qu'ils y mirent. M. Saurin a donné quelques années après dans les Mémoires de l'Académie (b), l'analyse du problème des cycloïdes ou des courbes semblables, analyse que MM. Bernoulli avoient supprimée; mais je ne sçache pas qu'on trouve aucune part celle du dernier. Dans la suite, M. Jean Bernoulli a encore résolu un problème de ce genre, & qui est extrêmement

(a) Leibn, ac Bern. *Comm. Phil.* T. 1, p. 319, 330.

(b) Ann. 1707.

curieux (a). Il suppose que la longueur de la courbe d'un point à l'autre, est déterminée, & il demande quelle doit être sa nature, afin qu'elle soit parcourue dans le moindre temps possible. Il assigne, à l'aide de la belle théorie qu'il expose dans son Mémoire sur les isopérimètres, l'équation de la courbe cherchée. On voit ici avec plaisir reparoître la cycloïde quand il le faut. Il n'y a qu'à supposer que la longueur donnée entre les points assignés, soit celle d'un arc de cycloïde, ayant son origine au point le plus haut, & l'équation générale se transforme en celle de la cycloïde; ce qui confirme la belle propriété de cette courbe d'une manière aussi singulière que satisfaisante.

*Problème du
pont-levis.*

Voici encore un problème assez curieux, qui fut proposé en France vers le même temps. On suppose un pont-levis, attaché par une de ses extrémités à une corde qui passant par dessus une poulie va aboutir à un contrepoids; il est question de déterminer le long de quelle courbe devoit rouler ce contrepoids, afin d'être toujours en équilibre avec le pont-levis dans toutes ses situations. Ce problème, dont l'utilité dans l'architecture militaire, se présente facilement, piqua la curiosité de M. le Marquis de l'Hôpital: il en rechercha la solution, & il la trouva. On la lit dans les Actes de Léipsick de l'année 1695. M. Bernoulli le jeune, fit à ce sujet une remarque curieuse (b). Il observa que la courbe en question n'étoit qu'une épicycloïde. Ainsi il est facile de la décrire par un mouvement continu, & c'est tout ce qu'on pourroit désirer de plus commode si l'on entreprenoit de réduire cette invention en pratique.

*Problème du
solide de la
moindre résis-
tance.*

Nous croyons devoir encore donner place ici à un problème intéressant, quoiqu'il ne soit pas précisément du nombre de ceux que nous avons annoncés au commencement de cet article. C'est le problème du solide de moindre résistance. On demande quelle est la courbure qu'il faudra donner à un conoïde de base & de hauteur déterminées, afin que ce solide mu dans un fluide, suivant la direction de son axe, y éprouve une résistance moindre que tout autre de mêmes dimensions. On doit à M. Newton l'idée de ce problème: il le résoud comme en passant, dans un endroit de ses principes, en donnant

(a) Mem. sur les isopérimètres, Mem. de l'Acad. 1718.

(b) *Ad. Erud.* 1695.

une des propriétés de cette courbe ; sçavoir celle de sa tangente. Mais ce qu'il dit est si concis & si peu développée, qu'il semble avoir voulu laisser presque tout à faire.

Ce motif engagea vers l'année 1699, *M. Fatio*, dont nous avons déjà parlé dans cet article, à rechercher une solution analytique de ce problème. Il y parvint, mais par une voie extrêmement embarrassée, & qui le conduisit seulement à l'expression du rayon de la développée, & à des secondes différences. Il publia cette solution en 1699, dans un écrit particulier, où il traitoit aussi le problème de la plus courte descente. Un exemplaire de cet écrit ayant été envoyé à *M. le Marquis de l'Hôpital*, il lui parut plus court de rechercher la solution du problème, que de suivre l'Auteur dans la route scabreuse & obscure qu'il s'étoit ouverte. L'expression compliquée à laquelle il parvenoit, donnoit d'ailleurs de justes motifs de penser qu'il n'avoit pas pris le vrai chemin. *M. de l'Hôpital*, se mit donc à méditer sur ce problème, & en effet il trouva une solution bien plus simple, de laquelle il tira avec facilité, & la construction de la courbe, & la propriété que *Newton* avoit déjà remarquée. *M. Jean Bernoulli*, aussi peu satisfait de la solution de *M. Fatio*, en trouva aussi une autre qui, à la notation près, est la même que celle du Géometre François. Enfin la facilité avec laquelle ces deux Géometres étoient arrivés à l'équation Newtonienne, & à la construction de la courbe dont nous parlons, excita *M. Fatio* à se frayer une route plus facile que celle qu'il avoit d'abord tenue. Il y réussit, & il donna dans les Actes de Léipsick de 1701, une nouvelle solution du problème du solide de la moindre résistance, qu'il déduit avec beaucoup d'adresse du principe de *M. de Fermat* sur la réfraction. Plusieurs années après, sçavoir en 1713, il descendit de nouveau dans la lice à la même occasion, & il donna dans les *Transactions Philosophiques* un Mémoire où il réduit l'équation différentielle du second ordre à laquelle il étoit parvenu en 1699, à celle de *Newton*. On l'y voit dire qu'il étoit dès-lors en possession du moyen de faire cette réduction. Mais n'auroit-on pas été fondé à lui demander, d'où vient qu'il ne l'employa pas en donnant sa première solution, & pourquoi il a laissé écouler un si long intervalle de tems à la compléter. Ne répondre à une difficulté que quinze

ans après qu'elle a été faite, n'est-ce pas une forte présomption qu'on n'avoit point lors aucune bonne réponse à faire?

La courbe génératrice du solide de moindre résistance a quelques singularités dignes d'être remarquées. Premièrement, elle ne prend point naissance au sommet donné A, comme l'on s'y attendroit sans doute; elle commence toujours à un point B, éloigné du point A, d'une certaine quantité AB, qui dépend du rapport des lignes CA, CD; & c'est seulement la résistance sur la partie convexe que forme la courbe BD dans sa circonvolution, qui est la moindre qu'il soit possible; celle qu'éprouveroit la partie plane, ou le cercle dont AB est le rayon, n'y est point comprise. Cela doit nous apprendre qu'il n'y a point de courbe joignant le point A & le point D, qui puisse être douée de la propriété que nous demandons; c'est à peu près ainsi que, lorsqu'on a recherché la courbe isochrone (a), l'analyse s'est en quelque sorte obstinée à ne la point faire commencer au sommet qu'on lui avoit désigné, ou au commencement de la chute, mais à une certaine distance de ce point.

En second lieu, la courbe dont nous parlons, a en B, un point de rebroussement, c'est-à-dire, qu'à ce point B prend naissance une autre branche B/E, faisant, de même que la première avec la ligne AB prolongée, un angle de 30° , & tournant sa concavité à cette ligne, ou au fluide qu'elle doit choquer. Ceci pourra surprendre quelques lecteurs, qui auront de la peine à concevoir comment une surface qui présente au fluide sa concavité, peut éprouver moins de résistance que toute autre renfermée entre les mêmes termes. Mais qu'on y réfléchisse un peu attentivement, & l'on verra le dénouement de cette difficulté. Il importe peu que l'endroit où cette surface éprouve le choc le plus fort dans la direction de l'axe, soit le plus voisin du sommet, comme dans la figure convexe, ou le plus éloigné, comme dans la concave, pourvu que la somme de tous les chocs soit la moindre qu'il est possible.

M. Newton, remarquant sans doute l'inconvénient du solide ci-dessus, qui ne jouit de la propriété de la moindre résistance, qu'en n'ayant aucun égard au choc du fluide contre la partie plane, a recherché quelle inclinaison doivent avoir les côtés

(a) Voyez le Commencement de cet art.

d'un tronc conique, de base & de hauteur donnée, afin qu'en comptant le choc du fluide sur la base supérieure, la résistance totale soit la moindre possible (a). Il a trouvé qu'il falloit pour cet effet diviser CA en 2 également, en O, & qu'en faisant $OG = OD$, le point G étoit celui où devoient converger les côtés de ce cône, de manière que ce n'est point le cône ayant le sommet au point A, qui éprouve la moindre résistance, mais le solide que nous venons de décrire. Ceci n'a rien qui doive nous étonner : on doit sentir facilement qu'on peut davantage gagner par l'obliquité & le raccourcissement des côtés du cône, qu'on ne perd par l'addition de la petite partie plane BE ; & c'est ce qui arrive dans le cas présent. Il en arrive, à certains égards, de même au triangle comparé au trapeze. Si la base FD est plus grande que la hauteur CA, le triangle FAD, n'est plus celui qui éprouveroit la moindre résistance : c'est le trapeze dont les côtés inclinés DB, FE, iroient à leur rencontre former un angle droit, ou qui sont inclinés au fluide d'un angle de 45° . Fig. 123.

A l'imitation du problème du solide de la moindre résistance, on pourroit avoir l'idée de rechercher quelle ligne sur une base & un axe donné, formeroit la figure plane, qui mue dans la direction de son axe, éprouveroit par ses côtés la moindre résistance. Je ne puis dissimuler que, l'ayant recherché analytiquement, j'ai été fort surpris, & comme fâché de trouver que ce n'étoit qu'une ligne droite ; mais j'en ai vu depuis la raison. Elle est renfermée dans ce que nous venons de dire sur le trapeze, ou le triangle de moindre résistance. Les côtés exposés à l'impulsion du fluide devant toujours faire avec l'axe un angle de 45° , cette situation, qui est constante, montre que tous les élémens de la ligne cherchée doivent être placés de même, & par conséquent former par leur continuité une ligne droite.

Nous devons à M. *Bouguer* de sçavantes recherches sur le problème dont nous venons de nous occuper (b), & elles sont d'autant plus estimables, que ce sçavant Académicien s'est attaché à le considérer relativement à la navigation. A l'envisager de ce côté-là, le solide ci-dessus n'est qu'une curiosité

(a) *Princip.* l. II, sect. 7.

(b) *Traité du navire.* L. III, sect. 5.

Mathématique : car outre qu'il ne possède la propriété de la moindre résistance qu'en faisant abstraction de celle qu'éprouve la portion plane qu'il a au sommet, de bonnes raisons ne permettent pas de former une proue de vaisseau en conoïde sur une base demi-circulaire. Cette base, qui est la principale coupe du navire perpendiculairement à sa longueur, doit avoir une autre forme. Cela a donné lieu à M. *Bouguer* de rechercher la solution de cet autre problème (a), sçavoir de couvrir une base curviligne donnée, d'une surface conoïdale qui éprouve le moindre choc possible de l'eau qu'elle fend. M. *Bouguer* résoud aussi, à cette occasion, plusieurs questions dont l'objet est d'allier, autant qu'il se peut, la moindre résistance de la proue, avec diverses qualités nécessaires au vaisseau. Mais la nature de notre plan, ne nous permet pas d'entrer plus avant dans ces considérations. Il nous suffira de renvoyer le lecteur à l'excellent ouvrage que nous avons cité.

VIII.

Si l'étendue considérable à laquelle ce Livre s'est déjà accru, ne nous imposoit pas la loi d'y mettre fin, ce seroit ici le lieu de parler de la fameuse question que *Leibnitz* éleva en 1686, sur la mesure de la force des corps en mouvement. Mais nous ne pourrions la traiter avec un peu de satisfaction pour le lecteur Mathématicien, sans passer bientôt au-delà des bornes que l'abondance de notre matière nous prescrit. D'ailleurs, quoique l'origine de cette question célèbre doive être rapportée vers la fin du siècle passé, c'est surtout dans celui-ci qu'elle a été agitée, & qu'elle a occasionné l'espece de guerre civile qu'on a vu régner pendant quelque temps parmi les Mécaniciens. Ce motif, joint à la considération précédente, nous a portés à en différer l'histoire jusqu'à ce que nous ayons atteint cette dernière époque. C'est pourquoi nous allons terminer ce Livre en donnant une idée des travaux de divers Mécaniciens célèbres dont nous n'avons eu encore aucune occasion de faire mention.

L'Angleterre nous offre plusieurs de ces Mécaniciens

(a) Mem. de l'Acad. 1733. Traité du navire. *Ibid.*

de trouver place ici. Tels sont les Lords *Brouncker & Morai*, le Chevalier *Peuy*, auteur de quelques vues nouvelles & ingénieuses sur la perfection de la navigation & des voitures à roue (a); le Marquis de *Worcestre*, auteur du Livre intitulé *Century of inventions*, parmi lesquelles se trouve entr'autres l'ébauche de la machine à feu, depuis exécutée par *Savery*, & dont nous parlerons ailleurs plus au long; le Docteur Robert *Hook* (b), & le Chevalier *Wren*. Mais nous nous arrêterons uniquement à ces derniers. Il seroit difficile de trouver un homme doué d'un génie plus heureux, & plus fécond dans ce genre que le D. *Hook*. Le détail de ses inventions & de ses vues nouvelles, seroit d'une prolixité extrême; les lecteurs doivent recourir à ses écrits nombreux, qui justifieront l'éloge qu'on vient d'en faire. Nous nous bornerons ici à un trait de sa sagacité. C'est l'application du ressort à régler le mouvement des montres. Cette invention si heureuse, & qu'on attribue ordinairement à M. *Huyghens*, me paroît légitimement revendiquée par M. *Hook*. On trouve effectivement dans l'histoire de la Société Royale de Londres, (c) parmi les titres d'écrits présentés à cette Société avant qu'elle publiât ses Transactions, on en trouve, dis-je, quelques-uns qui concernent évidemment cette application. Or cette histoire parut en 1668, plusieurs années avant qu'il fût question en France de rien de semblable. M. *Hook* fit, dit-il, (d) cette découverte dès l'année 1660, & il la communiqua à MM. *Brouncker & Morai*, comme un échantillon de quelques inventions

(a) *Transf. Phil.* n°. 161, & *Hist.* de la Société Royale.

(b) M. *Hook* naquit à Freshwater le 16 Juillet 1638, vieux style. Moins favorisé du côté de la fortune que de celui du génie, il fut obligé, pour faire ses études, d'entrer dans un des Collèges d'Oxford, en qualité d'Ecolier servant. Il ne tarda pas à se faire avantageusement connoître au D. *Seth Ward*, alors Professeur à Oxford, & aux autres fondateurs de la Société Royale dans laquelle il fut admis en 1661. Le Chevalier *Cutler* voulant fonder une Chaire de Méchanique, crut ne pouvoir mieux la remplir qu'en engageant M. *Hook* à l'accepter. De là vient le nom de *Lectures*

Cutleriana, que porte le Recueil d'excellentes leçons qu'il dicta dans cette Chaire. M. *Hook* fut aussi Professeur d'Astronomie à Gresham. Il mourut le 3 Mars 1703, v. st. Voici ses divers ouvrages par ordre de dates. *Micrographia*, 1665, in-fol. *An attempt to prove the motion of the earth*, 1674, in-4°. *Animadv. in Mach. cal. Hevelii*, 1674, in-4°. *Lect. Cutleriana*, 1679, in-4°. M. *Waller* a publié en 1705, ses Œuvres posthumes (en Angl. in-fol. 2 vol.) avec sa vie, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

(c) *Part. II, ch. 36.*

(d) *Lect. on the Spring.*

dont il disoit être en possession, & qui devoient lui donner la solution du fameux problème des longitudes; mais ne s'étant pas accordé avec ces Messieurs sur les articles de l'espoir de société qu'ils devoient contracter entr'eux, il n'a jamais voulu dévoiler son secret, & il l'a emporté avec lui. Nous remarquerons encore que, lorsque M. *Huyghens* publia en 1674, cet usage du ressort, M. *Hook* en fut très-indigné. Il intenta au Secrétaire de la Société Royale, (M. *Oldembourg*) un vif procès, l'accusant de prévarication, & de faire part à des Sçavans étrangers des découvertes dont les Registres de la Société Royale étoient les dépositaires: mais il n'étoit pas besoin qu'*Oldembourg* commît cette indiscretion, pour que l'invention dont nous parlons transpirât, puisque le Livre cité plus haut parut en François dès l'année 1669; & peut-être fut-ce là que M. *Huyghens* & l'Abbé de *Hautefeuille*, (a) qui lui disputa en justice réglée cette découverte, en puisèrent la première idée. D'ailleurs M. *Huyghens* avoit déjà été à diverses reprises en Angleterre, & il est à présumer que dans les séjours qu'il y fit, il s'y informa avec soin des inventions des Sçavans du pays. Quant à ce que dit M. *Waller* qui, dans la vie de M. *Hook*, lui attribue aussi l'usage de la cycloïde, pour rendre le mouvement du pendule parfaitement égal, cela n'est point fondé. Il n'y a rien dans l'ouvrage dont s'appuie M. *Waller*, sçavoir les remarques de *Hook* sur la *Machina Celestis* d'*Hevelius*, qui favorise cette prétention: ils'y agit seulement du pendule circulaire, qui semble encore pouvoir être revendiqué à M. *Hook*. A la vérité, parmi les titres d'écrits cités plus haut, il en a un qui a trait à cette application de la cycloïde. Mais il est probable que cet écrit est de M. *Huyghens* lui-même, qui étoit membre de la Société Royale, & qui fut à Londres en 1665; d'ailleurs nous sommes fondés à penser que M. *Hook* n'étoit pas assez profond Géometre pour faire une découverte de cette nature.

Voici encore deux remarques curieuses que nous fournit le Chapitre du Livre cité ci-dessus. Nous y trouvons la première idée de l'octant Anglois dont se servent aujourd'hui tous les

(a) Voyez le Factum de cet Abbé, dans le Recueil de ses Œuvres & inventions diverses. Le procès se termina, M. *Huyghens*

s'étant déisté du privilège dont il sollicitoit l'entérinement.

marins un peu jaloux de l'exactitude, pour prendre les hauteurs en mer. On y rencontre aussi celle du soufflet centrifuge du Docteur *Desaguliers* : elle y paroît sous ce titre : *Instrument nouveau pour former un jet d'eau en tournant en rond une aîle mobile dans le creux d'un tuyau cylindrique fermé*. Mais nous ignorons quel des membres de la Société Royale en est l'Auteur. Cette machine fut de nouveau proposée avec diverses autres inventions ingénieuses, par le D. *Papin*, Professeur à Marpurg, dans un ouvrage intitulé : *Fasciculus Dissert. Mechan.* (Lips. 1689), & elle l'a été encore depuis à diverses reprises, entr'autres en 173., par M. *Dupui*, qui lui donnoit l'avantage sur toutes les autres machines propres à élever de l'eau. Un homme célèbre par son imagination, (le P. *Castel*) en fit dans le tems les éloges les plus pompeux. Pour les apprécier au juste, il faut lire l'examen que M. *Desaguliers* a fait de cette machine dans son *Cours de Physique expérimentale*, ou plutôt de *Mécanique*.

Le Chevalier *Christophe Wren*, (a) ne s'est pas seulement distingué parmi les Mécaniciens, par la découverte de loix du choc, à laquelle il a part avec *Huyghens & Wallis* : l'Historien de la Société Royale fait encore une longue énumération de ses autres inventions ou recherches mécaniques. De ce nombre sont une théorie générale des mouvemens ; diverses recherches sur la résistance des fluides aux corps qui les traversent, sur la construction des vaisseaux, sur l'action des rames, des voiles, &c ; plusieurs machines ingénieusement ima-

(a) Le Chevalier *Christophe Wren* naquit à Londres en 1632, & prit des grades à Oxford en 1650 & 1653. Il n'est aucune partie des Mathématiques où il n'ait brillé, & il a fait dans la plupart, de belles & curieuses découvertes. On se contentera de rappeler ici celles qu'il fit, en 1658, sur la cycloïde, à l'occasion des problèmes de M. Pascal. Il fut fait en 1658, Professeur d'Astronomie à Gresham, d'où il passa en 1660 à celle d'Oxford. Mais ses talens pour l'Architecture le placèrent bientôt sur un théâtre plus brillant. Le Roi Charles II le nomma adjoint au Chevalier Denham, Intendant de ses Bâtimens, & après la mort de ce Chevalier, M. Wren lui succéda. L'Angleterre lui doit quantité

de beaux édifices, entr'autres Saint Paul de Londres, la seule Basilique dans le monde Chrétien qui approche de Saint Pierre de Rome. Mais le morceau de prédilection du Chevalier Wren, est son clocher de S^t Mary the bows, (Sainte Marie aux Arcs), l'un des plus hardis & des plus heureux morceaux en ce genre, écœur de tous les Architectes. Cet homme rare, & néanmoins d'une modestie singulière, & même excessive, mourut en 1723, & fut enterré à Saint Paul. Je ne connois en Mathématiques qu'un seul ouvrage de lui, imprimé à part, & qui est une production de sa jeunesse. Il est intitulé, *Tractatus ad periodum jul. spelans, &c.* 1651.

ginées pour former des verres de figure hyperbolique, entr'autres une dont on lit la description dans les *Transf. Phil.* n°. 59, & qui est fondée sur une propriété remarquable de l'hyperbole; de curieuses observations sur le mouvement des pendules; & des idées assez analogues à celles du D. *Hook*, sur la cause mécanique du mouvement des corps célestes; une multitude d'instrumens nouveaux, soit optiques, soit astronomiques, comme sa machine pour dessiner un paysage ou une figure quelconque, sans avoir la moindre teinture de dessin, & qui est décrite dans les *Transactions*, n°. 60. Je ne dis rien d'une foule de vues nouvelles concernant la perfection de diverses branches de la Physique, parce que ceci n'entre pas dans notre plan. Le Chevalier *Wren*, élevé à la place d'Intendant général des Bâtimens royaux, tourna ses vues du côté de la partie mathématique de l'Architecture; & profond comme il l'étoit dans la Géométrie & dans la Méchanique, il enrichit cet art de diverses découvertes utiles. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer d'après la haute réputation qu'il se fit, pour la solidité & la hardiesse de ses édifices. Mais les occupations de sa place ne lui ont pas permis de développer tant de choses intéressantes, de sorte que tout ce que l'on sçait de ses inventions se réduit presque à l'indication générale & stérile qu'on a vue ci-dessus. Cela suffit néanmoins pour nous faire entrevoir combien cet homme célèbre eût enrichi la Méchanique, s'il eût eu le loisir de se livrer à son génie, & à son goût pour cette science.

Pendant que l'Angleterre cultivoit la Méchanique avec ces succès, la France ne montrait pas moins de zèle à hâter les progrès de cette partie des Mathématiques si utile & si importante. On voit figurer dans cette carrière MM. *Blondel*, *Roberval*, *Perrault*, *Roemer*, *Mariotte*, *Varignon*, de la *Hire*, *Amontons*, &c. Ils nous fourniroient chacun la matière d'un article particulier; mais pour abrégé, nous inviterons le lecteur à parcourir l'histoire de l'Académie des Sciences avant son renouvellement, & l'on ne fera ici mention que de ceux qui se sont illustrés par quelque ouvrage ou quelque invention célèbre.

On fait honneur d'une invention de ce genre au fameux M. *Roemer*, Danois de naissance, mais alors habitué en France. Elle consiste dans l'ingénieuse idée de former en épi-
cyc-

cloïde les dents des roues qui levent ou qui abaissent des leviers pour mouvoir de grands poids, comme dans les machines hydrauliques, & autres. On s'étoit, il est vrai, déjà avisé de contourner ces dents en lignes courbes; un certain instinct mécanique avoit appris qu'il falloit qu'elles eussent cette forme pour procurer à la puissance une action plus égale, & par-là plus avantageuse sur le fardeau à enlever: car M. de la Hire nous parle dans son *Traité des épicycloïdes* d'une machine exécutée de cette manière à quelques lieues de Paris par M. *Desargues*. Mais on ignore quels principes ce Géomètre avoit suivis dans la description de la courbure de ces dents: M. *Roemer* découvrit que ce devoit être celle d'une épicycloïde. Il fit, à ce que nous conjecturons, cette utile remarque dans un écrit sur les roues dentées, qu'il lut en 1675, & dont parle l'Historien de l'Académie. Long-tems après, sçavoir en 1695, M. de la Hire a revendiqué cette invention. Il dit dans la Préface du *Traité* cité ci-dessus, qu'il l'avoit trouvée vers l'an 1674, & qu'il l'avoit alors communiquée à Messieurs *Auzout*, *Marlotte* & *Picard*, à qui elle plut beaucoup. Nous ne prononcerons point entre l'un & l'autre; nous remarquerons seulement que, suivant le témoignage de M. *Leibnitz*, (a) la prétention de M. de la Hire n'est pas fondée. M. *Leibnitz* assure que durant son séjour à Paris, M. *Roemer* passoit parmi les Sçavans, & entr'autres auprès de M. *Huyghens*, pour l'inventeur de cet usage de l'épicycloïde, & qu'il n'étoit point question de M. de la Hire.

M. *Marlotte*, (b) déjà recommandable pour avoir été un des premiers qui ayent introduit en France la Physique expérimentale, l'est aussi par divers écrits très-utiles sur la Mécanique. On met dans ce rang son *Traité de la Percussion*, où il établit, & par le raisonnement & par des expériences heureusement imaginées, les vraies loix du choc des corps, trouvées récemment, & proposées pour la plupart sans démonstration. On doit encore lui sçavoir bien du gré de son *Traité du mouve-*

(a) *Leib. & Bern. comm.* T. II, p. 178.

(b) *Marlotte*, (Pierre) étoit de Dijon ou des environs. La date de sa naissance n'est pas connue. Il entra dans l'Académie des Sciences fort peu après son institution,

& il mourut au mois de Mai de 1684. Ses Œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-4°. qui parurent à la Haye en 1717, & de nouveau en 1740.

ment des eaux. C'est un ouvrage si connu, que cela nous dispense d'en rien dire.

Il est peu de Mathématiciens qui aient autant travaillé que M. Varignon (a) sur la théorie de la Méchanique, & c'est surtout par ses travaux en ce genre qu'il s'est illustré. Il porta dans cette science cet esprit de généralité qui le caractérise; il en simplifia divers principes, & résolut quantité de questions qui n'avoient point encore été traitées. Une foule de Mémoires insérés parmi ceux de l'Académie, justifient ce que l'on vient de dire. Ils concernent principalement la doctrine du mouvement, soit uniforme, ou varié suivant une loi quelconque, soit se passant dans le vuide ou dans un milieu résistant. Cette matiere y est traitée avec une grande généralité; mais, qu'on nous permette aussi de le dire, avec une prolixité excessive dans les détails & les exemples. Il seroit trop long d'indiquer les sujets des autres Mémoires: nous nous bornerons à quelques lignes sur l'ouvrage que M. Varignon publia en 1687, sous le titre de *projet d'une nouvelle Méchanique*. Ce Livre, avec justice fort estimé des Méchaniciens, lui fit beaucoup d'honneur, à cause de l'universalité qui y regno. On y trouve toute la Statique déduite d'un principe unique & très-lumineux. Ce principe, depuis si connu & si employé, se réduit à ceci. *Lorsque les puissances A, B, C, tirant chacune de leur côté, se font équilibre autour d'un point D, elles sont entr'elles respectivement comme les deux côtés GD, DF, & la diagonale ED, du parallélogramme fait dans l'angle des directions de deux, & ayant son angle E, dans la direction de la troisieme CD, ou bien chacune de ces puissances est proportionnelle au sinus de l'an-*

Fig. 124.

(a) M. Varignon (Pierre) prit naissance à Caen, en 1654. La vue d'un Euclide qu'il rencontra par hazard dans le tems qu'il étudioit en Philosophie, le tourna du côté de la Géométrie. Il passa delà à l'analyse de Descartes, qui le confirma dans son goût pour les Mathématiques, & dans le dégoût qu'il avoit conçu pour la Philosophie de son tems. Il vint en 1686 à Paris, avec l'Abbé de Saint-Pierre, qui lui fit une pension de trois cens livres. Son *projet d'une nouvelle Méchanique*, qu'il publia en 1687, lui valut l'entrée de l'Académie, & une Chaire au Collège Mazarin. M. Vari-

gaon fut des premiers qui goûterent la nouvelle Géométrie, appelée des *Infiniment Petits*, & il la défendit avec grand succès contre Rolle & ses autres ennemis. Ce sçavant Mathématicien mourut au mois de Décembre 1722. Outre les ouvrages & les écrits dont nous parlons dans cet article, on a de lui une *nouvelle explication de la pesanteur*, (Paris 1695.) qui ne me paroit guere heureuse, & des *notes posthumes sur l'analyse des Infiniment Petits de M. de l'Hôpital*. (Paris. 1724. in-4°.) Voy. son éloge dans l'histoire de l'Académie de l'année 1723.

gle formé par les directions des deux autres. M. *Varignon* emploie avec succès ce principe réellement fécond & commode, pour résoudre un grand nombre de questions mécaniques d'une manière nouvelle. Au reste, nous avons déjà observé, & la justice l'exigeoit, que ce principe avoit été mieux qu'entrevenu par *Stevin*, Mécanicien digne d'une plus grande célébrité, & qui écrivoit, près d'un siècle auparavant, une Mécanique nouvelle très-estimable, & fort supérieure à ce qu'on pouvoit attendre de son tems. Il faut encore remarquer que le principe ci-dessus n'est proprement que celui de la composition du mouvement connu dès long-tems, & étendu à l'équilibre. Car le mouvement actuel cessant, dégénère en une simple pression, & il est évident que ce qui est vrai du mouvement, doit l'être aussi de la pression. Quand on considère ces choses, il n'y a plus lieu d'être surpris que le Pere *Lami* ait eu vers le même tems des idées assez semblables; (a) & les soupçons de plagiat qu'éleva contre lui un Journaliste, peuvent n'être pas fondés. Quoiqu'il en soit, c'est avec justice que les Mécaniciens venus après M. *Varignon*, semblent lui avoir déferé la principale part à l'invention de ce principe, en l'appellant par un accord presque universel, le principe de M. *Varignon*. Quant à la nouvelle Mécanique annoncée par le Livre dont on a parlé ci-dessus, elle n'a vu le jour qu'après sa mort, en 1725, (2. vol. in-4°). On pourroit seulement y trouver à redire le défaut ordinaire à son Auteur, sçavoir d'être intarissable sur les exemples, & d'envier en quelque sorte à ses lecteurs le plaisir de trouver un seul cas qui lui ait échappé.

MM. de la *Hire* & *Amontons* sont aussi du nombre de ceux qui ont utilement servi la Mécanique vers la fin du siècle passé. On leur doit à l'un & à l'autre des observations importantes sur la force des hommes & des chevaux, le tems qu'ils peuvent travailler, la vitesse avec laquelle ils peuvent se mouvoir suivant l'effort qu'ils ont à exercer, (b) & diverses autres observations semblables, élémens nécessaires pour juger de la possibilité & de l'effet d'une machine. On a outre cela de M. de la *Hire* un *Traité de Mécanique* estimé, (c) &

(a) Voyez la Lettre du P. *Lami* à M. *Dienlamant*. *Journal des Sçavans* 1687.

(b) *Mem. de l'Académie* 1699 & 1705.

(c) Paris. 1695, in-4°.

qui a été inféré dans le Recueil des ouvrages autrefois adoptés par l'Académie. On y remarque une démonstration neuve & très-ingénieuse de la proposition fondamentale de la Statique; & il a sur les autres Livres de Méchanique l'avantage de traiter quantité de questions de ce genre intéressantes & profondes. Remarquons cependant, en faveur de quelques lecteurs, qu'un peu trop de précipitation a quelquefois induit M. de la Hire en erreur. On en a un exemple dans la démonstration de l'isochronisme de la cycloïde qu'on lit dans ce Livre; elle n'est qu'un vrai paralogisme, de même que la solution du problème de la courbe d'un rayon de lumière traversant un milieu inégalement dense, qu'il a donnée dans les Mémoires de l'Académie de 1702.

M. Amontons (a) a le premier jeté quelque jour sur une théorie très-importante de la Méchanique, sçavoir celle des frottemens; il nous faut par cette raison en donner ici une idée abrégée.

Le frottement est une résistance occasionnée par les aspérités des surfaces qui se meuvent étant pressées les unes contre les autres. Concevons un plan horizontal sur lequel soit appliquée une surface chargée d'un poids. Dans la rigoureuse théorie, la plus légère force devrait être capable de l'entraîner, & cela arriveroit sans doute, si ces deux surfaces étoient telles qu'on les conçoit dans l'abstraction géométrique. Mais comme elles sont hérissées d'inégalités, les éminences de l'une entrant dans les cavités de l'autre, la puissance qui tire ne sçauroit entraîner le poids ou la surface qui le soutient, qu'en la soulevant un peu: or pour cela il faut une force proportionnée à la quantité du soulèvement. Voilà la résistance qui naît du frottement.

On voit par là que si l'on connoissoit la nature & la forme des inégalités dont nous venons de parler, on pourroit calculer le frottement *à priori*. Mais comme l'on ne sçauroit raisonnablement aspirer à cette connoissance, il a fallu prendre une autre route, & consulter l'expérience qui seule peut servir de flambeau dans des cas semblables.

C'est cette méthode qu'employa M. Amontons, & par son

(a) Né à Paris en 1669, mort en 1705. Nous renvoyons à l'Histoire de l'Académie, le lecteur curieux de plus grands détails sur sa vie & ses inventions.

moyen, il crut pouvoir établir ces deux propositions fondamentales (a). L'une est que la résistance occasionnée par le frottement, est à peu près le tiers de la force qui applique les surfaces l'une contre l'autre : la seconde, qui est une espèce de paradoxe, est que le frottement ne suit pas, comme on seroit tenté de le croire, le rapport des surfaces, mais seulement des pressions. D'après ces principes, M. Amontons donna des règles pour calculer la quantité du frottement, & l'augmentation de puissance nécessaire pour le surmonter.

Après M. Amontons, la théorie du frottement a été principalement cultivée par M. Parent, qui y ajouta quelques considérations ingénieuses (b). Il a aussi traité cette théorie dans les Mémoires de l'Académie, sous le titre de *nouvelle Statique sans frottement & avec frottement*, pièce que les lecteurs peuvent consulter. M. de Camus, Gentilhomme Lorrain, a examiné la même matière, dans son ingénieux *Traité des forces mouvantes*. Il est naturel de s'attendre que les sçavans MM. Muschembroeck & Desaguliers, n'ont pas oublié une partie de la Mécanique si intéressante, & de sa nature si subordonnée à l'expérience. Il résulte de celles qu'ils ont faites, que le rapport du frottement à la pression est différent, suivant les différentes espèces de matières qui frottent les unes sur les autres, & qu'il varie du sixième au tiers, de sorte que le rapport établi par M. Amontons, est trop grand. Mais il n'y a pas d'inconvénient à cela ; car il vaut toujours beaucoup mieux donner trop d'avantage à la puissance, que de lui en donner trop peu. M. Muschembroeck n'adopte point non plus la proposition avancée par M. Amontons ; sçavoir, que le frottement n'augmente pas, quoiqu'on augmente les surfaces, pourvu que la pression soit la même. On voit par les expériences de ce sçavant Professeur de Leyde, que le frottement a augmenté quand les surfaces ont été plus grandes, mais à la vérité beaucoup moins que dans le rapport de ces surfaces : cela est même nécessaire, à le considérer bien attentivement ; car puisque le frottement use peu à peu les surfaces qui se frottent, il y a non seulement un soulèvement de l'une sur l'autre, mais il faut que quelques-unes de leurs aspérités, dont l'engrènement produit

(a) Mémoires de l'Académie 1639.

(b) Histoire de l'Académie, 1700, 1704.

le frottement, soient brisées dans le mouvement. Ainsi, comme il y en aura davantage de cette dernière espèce dans une grande surface, il y aura aussi un frottement plus considérable. Au reste, nous ne pouvons dissimuler qu'il y a encore sur tout ceci bien de l'incertitude, & même il est fort à craindre, vu la nature de la question, que cette incertitude ne soit jamais levée, comme il importeroit pour la perfection de la Mécanique.

Il y a dans les machines une autre résistance au mouvement, qui naît de la roideur des cordes. M. *Amon* est encore le premier qui l'ait examinée (a). Il a fait dans cette vue des expériences fort bien imaginées. Mais nous renvoyons à son Mémoire, ou, ce qui vaut mieux, au cours de Physique du Docteur *Desaguliers*, qui a montré que cet Académicien s'est trompé en quelques points, & qui a réformé son erreur. M. *Sauveur* a ajouté à cette théorie une remarque ingénieuse (b). Elle concerne l'effet remarquable du frottement d'une corde qui entoure un cylindre. Il montre qu'en supposant cette corde infiniment flexible, la résistance qui naît de son application à la surface du cylindre, croît en proportion géométrique, tandis que la circonférence embrassée par la corde, croît arithmétiquement; de sorte que si un quart de tour équivaut à un effort d'une livre, & un demi-tour à celui de deux, les trois quarts produiront une résistance de quatre livres, un tour entier celle de huit, un tour un quart une de seize, enfin deux tours complets produiront une résistance de cent vingt-huit, & ainsi de suite. Ceci sert à rendre raison d'une manœuvre familière aux gens de mer pour lever l'ancre. On se contente de faire faire au cable quelques tours sur l'arbre ou l'aissieu du cabestan, & de faire tenir le bout opposé à celui auquel tient l'ancre, par quelques hommes tirant avec une force médiocre. Cela suffit pour appliquer le cable avec tant de force à l'arbre du cabestan, qu'il ne sçauroit glisser dessus, & le cabestan en tournant entraîne le poids, ou surmonte l'effort de l'ancre tout de même que si le bout du cable étoit fixement attaché.

Ce feroit ici le lieu de parler des tentatives que fit vers le

(a) Mémoires de l'Académie, 1699.

(b) Ibid. 1703.

même tems le Chevalier *Renau*, pour fonder une théorie de la manœuvre des vaisseaux. Mais les succès n'ayant pas répondu à ses efforts, & cette théorie n'ayant été élevée sur ses vrais principes que dans ce siècle, nous remettrons à en parler jusqu'à la partie suivante de cet ouvrage. C'est-là que nous rendrons compte de la contestation qui régna d'abord sur ce sujet entre *Huyghens* & le Chevalier *Renau*, puis entre le même Chevalier & le célèbre *Jean Bernoulli*.

Je n'ai plus à parler que de deux Mécaniciens, qui mettront fin à cet article. Ils sont tous les deux Italiens. L'un est *Jean-Alphonse Borelli* (a), fort connu par ses divers ouvrages mathématiques, & surtout par celui de *motu animalium*. Ce Livre eut un grand succès, & en effet son Auteur y déploie beaucoup d'art & de sagacité dans l'examen qu'il fait du mécanisme du corps humain, & dans les conjectures qu'il forme sur les vues différentes du créateur dans l'arrangement & le rapport des parties de cette merveilleuse machine. Un précis de quelques endroits choisis de ce Livre seroit extrêmement curieux; mais, à notre grand regret, nous sommes contraints de le supprimer. Cet ouvrage au reste n'est pas parfaitement exempt de fautes: quoique habile homme, *Borelli* a quelquefois contredit certains principes de mécanique qu'il croyoit ne pouvoir concilier avec les faits (b), & cela l'a entraîné dans quelques erreurs. C'est pourquoi la Mécanique & la Physiologie même, ayant acquis depuis lui de nouvelles lumières, ce seroit un ouvrage utile, & digne de quelque Mécanicien versé dans l'Anatomie, que de reprendre le travail de *Borelli*. Celui qui en formeroit l'entreprise, trouveroit des vues utiles dans

(a) *Borelli* étoit de Messine, où il naquit le 28 Janvier 1608. Il professa long tems les Mathématiques, d'abord à Messine, ensuite à Pise, où l'appella le grand Duc de Toscane. Vers la fin de ses jours, il se retira à Rome, dans la Maison des Clercs réguliers de Saint Pantaléon, dits des *Ecoles Pies*, chez lesquels il mourut le dernier Décembre 1679. *Borelli* étoit très-versé dans toutes les parties des Mathématiques, & surtout dans la Géométrie ancienne. Les Géomètres lui sont redevables des trois derniers Livres des Coniques d'Appollo-

nus (Voyez l'Histoire de cette découverte dans l'article d'Appollonius, p. 1, l. 111.). Voici ses principaux ouvrages: *Euel. rest. Pif.* 1658. *Appoll. & Arch. op. compend.* Ibid. 1658. *Appoll. conic. lib. v, vi & vii, ex Arab. vers. cum notis.* Rom. 1661. in-fol. *Theoria Medic. Syderum ex causis physicis deducta.* 1666. in-4°. *De vi percussionis.* 1667. *De mot. nat. à gravit. pendensibus.* 1667. *De motu anim.* Rom. 1681, 1682.

(b) Voyez le projet d'une nouv. Méchanique de M. Varignon.

les écrits de M. Parent, (a) qui a redressé & perfectionné en quelques points la théorie de Borelli. Il lui faudroit aussi consulter l'excellente dissertation de M. Jean Bernoulli, sur le mouvement musculaire.

M. Dominique Guglielmini (b) s'est rendu célèbre par des travaux d'un autre genre. L'extrême importance dont est, en Italie, la conduite des eaux & la direction des fleuves lui fit tourner ses vues de ce côté; & ses réflexions sur ce sujet ont donné naissance à deux ouvrages justement réputés pour fondamentaux dans ces matieres. L'un est son *Traité de aquarum fluentium mensurâ*, où il traite scavamment tout ce qui a rapport à l'écoulement des eaux. L'habileté dont il fit preuve par cet ouvrage, lui valut, outre l'honneur d'être chargé de plusieurs commissions importantes, une distinction flatteuse de la part de sa patrie. Boulogne créa en sa faveur une nouvelle Chaire, qu'on appella d'Hydrométrie. Ce fut pour lui un nouvel engagement de continuer ses recherches dans ce genre, & il publia en 1697 la premiere partie de son célèbre Livre *Della natura de' fiumi*, dont la seconde parut en 1712, après sa mort. Cet ouvrage, plus original que le premier, est rempli d'une multitude de vues nouvelles, non moins ingénieuses qu'utiles; il est digne enfin d'être médité par tous ceux qui, soit par goût, ou par l'obligation de leurs places, cultivent cette partie de l'Hydraulique. Nous tâcherons de justifier cet éloge dans la partie suivante de cette histoire, par un précis de ces vues intéressantes.

(a) Recherch. Mathématiq. Paris. 1708, 3. vol.

(b) M. Guglielmini naquit à Boulogne le 27 Septembre 1655; il étudia en même tems les Mathématiques sous Montanari, & la Médecine sous le fameux Malpighi. En 1686, il fut fait Professeur de Mathématiques dans l'Université de Bologne, d'où il passa à celle de Padoue. Peu d'années avant sa mort, la Médecine qui l'avait

partagé dans sa jeunesse, se le revendiqua entièrement, & il changea sa Chaire de Mathématique pour une de Médecine. Il remplit cette dernière jusqu'à sa mort arrivée en 1710. Il fut associé étranger de l'Académie Royale des Sciences, & l'on lit son éloge dans les Mémoires de 1710, auxquels nous renvoyons. Ses Œuvres hydrostatiques ont été recueillies en deux vol. in-4°.

Fin du Livre VII^e de la IV^e Partie.



HISTOIRE

DES

MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Comprenant l'histoire des Mathématiques pendant le
dix-septième siècle.*

LIVRE HUITIÈME,

Où l'on rend compte des progrès de l'Astronomie durant la
dernière moitié de ce siècle.

SOMMAIRE.

- I. *Découvertes astronomiques de M. Huyghens. Il démêle la cause des apparences de Saturne, & les explique par un anneau dont il montre que cette planète est environnée. Il aperçoit un des satellites de Saturne. Les quatre autres sont découverts dans la suite par M. Cassini. Inventions diverses dont M. Huyghens enrichit l'Astronomie, entr'autres celles de l'application du pendule à l'horloge, du Micrometre, &c.* II. *Fondation de la Société Royale de Londres, & de l'Académie des Sciences de Paris;*

des observatoires de Paris & de Greenwich. III. *M. Cassini* appelé en France. Ses découvertes diverses sur la théorie du Soleil, sur celle des Satellites de Jupiter, &c. IV. Premières découvertes dûes aux travaux de l'Académie Royale des Sciences ; le Micrometre perfectionné par *M. Auzout*. Le Telescope appliqué au quart de cercle. Ces inventions sont revendiquées par l'Angleterre, & sur quel fondement. V. La terre mesurée avec exactitude, par *M. Picard*. Son voyage à Uranibourg. VI. Voyage de *M. Richer* à Cayenne ; quel en est l'objet & le résultat. Observation singulière qu'il y fait, & conséquence qu'en tire *M. Huyghens*, savoir l'applatissément de la terre par les pôles. VII. La propagation successive de la lumière & sa vitesse découvertes par *M. Roemer*. VIII. Changemens & corrections nombreuses que l'Académie Royale des Sciences fait à la Géographie, d'après les observations. IX. De quelques Astronomes de la Société Royale de Londres ; entr'autres de Messieurs *Hooke* & *Wren*. X. De *M. Flamsteed*. XI. De *M. Halley*. Il va à l'Isle de Sainte Hélène, observer les étoiles australes. Il y observe aussi le passage de Mercure sous le Soleil. Méthode qu'il propose pour déterminer la parallaxe du Soleil. Ses découvertes sur la théorie de la Lune. Ses Tables Astronomiques. XII. *M. Newton* publie en 1687, son fameux Livre des principes Mathématiques de la Philosophie naturelle. Du principe de la gravitation universelle, & de son antiquité. De quelle manière *M. Newton* l'établit, & quel usage il en fait. Exposition & développement de quelques-unes des vérités contenues dans son ouvrage. XIII. De la théorie des Comètes en particulier. Histoire succincte des pensées des Philosophes sur leur sujet, jusqu'à l'année 1682. Elles sont enfin reconnues pour des planètes qui se meuvent sur des orbites très-excentriques, & sensiblement paraboliques. Quel est le premier Auteur de cette découverte, que *M. Newton* établit d'une manière lumineuse dans ses principes. Confirmation qu'a reçue la théorie de *M. Newton* des travaux des Astronomes postérieurs. XIV. De divers Astronomes dont on n'a point parlé, entr'autres de *MM. Hevelius*, *Mouton*, *Kirch*, &c.

I.

GALILÉE, qui le premier tourna un Téléscope vers Saturne, fut bien étonné de l'appercevoir accompagné de deux globes contigus, & sans mouvement. Mais quelle fut sa surprise lorsque ces prétendus Satellites, qu'il avoit poétiquement comparés à des domestiques donnés au vieux Saturne, pour l'aider dans sa décrépitude, l'abandonnerent brusquement. Il osa, à la vérité, prévoir leur retour, & en effet ils reparurent quelques mois après; mais ils se présentèrent les années suivantes, sous tant de formes différentes, qu'ils poussèrent à bout ses conjectures & celles des Astronomes qui le suivirent.

Découvertes astronomiques de M. Huyghens.

Près de quarante ans s'écoulerent, comme dit quelque part *M. Cassini*, dans l'admiration de ce Protée céleste, sans que personne réussît à le fixer. *Hevelius* lui-même, avec ses grands Téléscopes, ne parvint qu'à le voir un peu mieux que ses prédécesseurs, & à fixer assez bien le retour périodique des mêmes phases: (1) au reste il ne fut guere plus éclairé sur leur cause. Nous laissons à l'historien à venir de l'Astronomie en particulier, le soin de faire le récit des diverses conjectures qu'on proposa sur ce sujet. Les seules qui méritent quelque mention, sont celles de *MM Roberval & Cassini*. Le premier soupçonnoit que le phénomène dont nous parlons, étoit causé par un amas de vapeurs qui, s'élevant sous l'équateur de Saturne, nous réfléchissoient ainsi la lumière: idée assez heureuse, & qui approche assez de la vérité pour donner lieu de croire qu'elle a pu aider *M. Huyghens* dans sa découverte. Quant à *M. Cassini*, il avoit eu la pensée que Saturne étoit environné d'un essaim de Satellites fort voisins les uns des autres, qui tournant autour de lui, produisoient ces bizarres apparences. Mais si tôt qu'il connut l'explication de *M. Huyghens*, il eut la modestie & la bonne foi d'abandonner la sienne. Les hommes de génie sont ordinairement les premiers, ou à découvrir la vérité, ou à l'embrasser lorsqu'elle est présentée par d'autres.

(1) *De Saturni nativâ facie.* 1649. Ged. in-fol.

M. *Huyghens* eut enfin l'avantage de découvrir la cause des bizarres phénomènes dont Saturne fatiguoit depuis si longtemps les Astronomes. Aidé de Télescopes qui étoient son ouvrage, & qui, sans être d'une longueur extrême, surpassoient de beaucoup tous ceux qu'on avoit encore faits, il vit Saturne avec beaucoup plus de distinction que tous les Astronomes qui l'avoient précédé. Ce qui avoit paru à *Galilée* deux globes isolés, lui parut tenir à cette planète par une longue bande de lumière. A mesure que Saturne passa dans d'autres positions à l'égard du Soleil & de la Terre, il vit ses longues anses qui n'étoient que des traits de lumière, s'élargir & prendre la forme des extrémités d'une ellipse fort allongée. Delà Saturne poursuivant son chemin, cette ellipse lui parut continuer à s'élargir, & prendre l'apparence qu'auroit l'intervalle entre deux cercles concentriques vus obliquement. Ces phénomènes lui apprirent, ou le confirmèrent dans l'idée qu'ils étoient produits par un corps plat & circulaire, semblable à un anneau. Ce fut en 1655, que M. *Huyghens* fit cette découverte. Il la publia l'année suivante sous des lettres transposées, qui signifioient, suivant l'interprétation qu'il en donna dans la suite, *Saturnus cingitur annulo tenui, plano, nusquam coherente, & ad eclipticam inclinato.*

En effet, si l'on suppose Saturne environné d'un pareil anneau, incliné au plan de son orbite, & toujours parallèle à lui-même, on rend parfaitement raison de toutes les apparences que présente successivement cette planète. Lorsque le Soleil & la Terre étant du même côté, celle-ci sera élevée le plus qu'il se peut sur le plan de cet anneau, on aura la phase où ses anses paroissent les plus ouvertes. Cela arrive lorsque Saturne est vers le 20^e degré & demi des Gémeaux & du Sagittaire. Delà Saturne continuant son cours, le plan de son anneau prolongé passera plus près de la terre: il en sera vu plus obliquement, & ses anses se rétréciront. Quelque tems après, il y aura une situation de Saturne, où le plan de l'anneau rencontrera la Terre ou le Soleil: dans l'un & l'autre cas, il disparaîtra aux yeux du spectateur terrestre, parce que son épaisseur étant peu considérable, & étant la seule partie qui se présente, ou qui est éclairée du Soleil, elle ne renverra pas assez de lumière pour frapper nos organes d'aussi loin. Ainsi

Saturne

Saturne paroîtra parfaitement rond. C'est l'aspect qu'il présente lorsqu'il est vers le vingtième degré & demi des Poissons & de la Vierge. M. *Huyghens* a observé qu'alors le disque paroît traversé d'un trait de lumière moins vive, ce qui donne lieu de conjecturer que l'anneau est moins propre dans son épaisseur à réfléchir la lumière que dans son plan, ou que la planète elle-même. Il arrivera encore quelquefois que le plan de l'anneau prolongé, passant entre la Terre & le Soleil, cet astre en éclairera un côté, tandis que ce sera l'autre qui se présentera à l'observateur terrestre. Ce sera une nouvelle cause d'occultation, qui pourra occasionner quelques irrégularités apparentes, mais qu'il sera toujours facile de prévoir & d'expliquer, en faisant attention aux circonstances de la position du Soleil & de celle de la terre. Tel est le précis de l'explication que M. *Huyghens* donne des phénomènes de Saturne, & qu'il établit au long dans son *Système Saturnium* : l'expérience de près d'un siècle a montré qu'elle étoit juste, & même tous les Astronomes de son tems, frappés de sa simplicité & de sa justesse, l'adoptèrent comme par acclamation. Je ne lui connois de contradicteurs qu'Eustache *Divini*, ou plutôt le P. *Fabri*, qui sous ce nom publia contre M. *Huyghens*, un écrit assez aigre, où il lui contestoit ses observations, & proposoit un autre système d'explications (a); *Huyghens* répliqua, & montra facilement que ce système étoit, pour ne rien dire de plus, peu raisonnable (b). Mais ce Pere, d'ailleurs célèbre, a mérité son pardon de la postérité, en adoptant dans la suite le sentiment de M. *Huyghens*. On a seulement vu en 1684, un Astronome d'Avignon (M. *Gallet*), homme assez connu, & même avantageusement, par quelques observations & divers écrits (c), prétendre que toutes les apparences de Saturne, aussi bien que celles de Jupiter n'étoient que des illusions occasionnées par les réfractions des verres. Cette idée singulière n'a pas même eu les honneurs d'une réfutation.

L'assiduité de M. *Huyghens* à observer Saturne, lui valut une autre découverte, sçavoir celle d'un des Satellites de cette

(a) *Brevis annot. in systema Saturnium C. Hugenii. Romæ 1660.*

(b) *Brevis assertio syst. sui. Hag. 1661.*

(c) *Aurora Lovénica, seu tab. Sol.*

planete. Je dis d'un des Satellites ; car le lecteur n'ignore pas, sans doute, que Saturne en a cinq. Celui de *M. Huyghens* est le quatrième, en commençant à les compter du plus voisin. Il commença à l'appercevoir dans le mois de Mars de l'année 1655, & il publia l'année suivante sa découverte par un petit écrit particulier. Il s'est davantage étendu depuis sur ce sujet dans son *Système Saturnium*, dont la première partie est occupée à faire l'histoire de ses observations. Il y fixe la révolution de cette petite planete à 15 jours, 22 heures, 39 minutes : les observations postérieures ont appris qu'elle est de 15 jours, 22 heures, 41 minutes.

M. Huyghens comptoit alors que ce Satellite de Saturne étoit unique ; quelques bons que fussent ses Télescopes, il n'avoit pu appercevoir que celui-là. Il se persuada même qu'il ne devoit pas y en avoir davantage. Car tenant encore un peu aux mystérieuses propriétés des nombres, il disoit que les planetes principales n'étant qu'au nombre de six, il ne pouvoit pas y avoir plus de six planetes secondaires ; de sorte que celle qu'il venoit de découvrir étant la 6^e, notre système se trouvoit complet. Il se trompoit néanmoins, & cette découverte qu'il croyoit achevée, n'étoit encore qu'ébauchée. C'est le célèbre *M. Cassini*, qui y a mis la dernière main. Il apperçut en 1671, un nouveau Satellite, qui fait sa révolution en 79 jours, 22 heures, 4 minutes ; c'est le cinquième ou le plus extérieur de tous. Le troisième fut découvert en 1672 ; celui-ci ne demeure que 4 jours, 13 heures, 47 minutes. On le nomma alors le premier ; car on crut qu'il n'y en avoit pas davantage ; mais les excellentes lunettes de *Campani*, ont servi à en découvrir encore deux autres, l'un qui fait sa révolution en 2 jours, 17 heures, 41 minutes, & l'autre en 1 jour, 21 heures, 19 minutes. Depuis ce tems, avec quelque instrument qu'on ait observé Saturne, on ne lui a point apperçu de nouveau Satellite. Mais ç'en est bien assez : les Saturniens, s'il est permis de s'égayer ici, ne sont pas à plaindre avec leur anneau & leurs cinq Lunes. A la vérité, ils sont si éloignés de la source de la lumière, que nous serions injustes de leur envier ce petit dédommagement. Au reste, les Satellites dont nous venons de raconter la découverte, n'ont probablement rien de commun avec ceux que le *P. Rheita*, avoit déjà donnés à Saturne dès

l'année 1643. Ce bon Pere, auteur d'un Livre d'Astronomie, intitulé : *Oculus Enoch & Eliæ, seu radius Sidereo-mysticus*, avoit aussi prétendu augmenter de cinq le nombre des Satellites de Jupiter. Mais il avoit certainement pris pour des Satellites de Jupiter des fixes voisines. Il en est probablement de même du Satellite qu'il donna à Mars en 1640. Revenons à Saturne.

Depuis qu'on a beaucoup perfectionné les Télescopes, ou qu'on en a construit à réflexion, on a remarqué dans Saturne diverses particularités qui avoient échappé à M. *Huyghens*; on a vu sur son disque diverses bandes obscures & parallèles à celle que forme son anneau. On a même vu l'ombre de Saturne sur cet anneau, mais rien n'a pu faire connoître si cette planète a un mouvement autour de son axe. Cela est cependant probable, du moins à en juger par analogie. On peut aussi conjecturer que son anneau a un mouvement semblable; car à moins de le supposer tout d'une pièce, & d'une matière aussi dure que le rocher, il n'y a qu'un mouvement de rotation qui puisse l'empêcher de retomber par parties sur le globe de Saturne.

Ce n'est pas seulement l'Astronomie théorique qui a des obligations à M. *Huyghens*: deux inventions d'Astronomie pratique, le rendront encore à jamais mémorable dans l'histoire de cette science. Car c'est à lui qu'elle doit le moyen exact dont nous sommes aujourd'hui en possession pour mesurer le tems, & la première ébauche du Micrometre. Le premier de ces objets nous a déjà suffisamment occupés dans le Livre précédent: nous remettons à parler du second dans un des articles suivans, afin d'y réunir tout ce qu'il y a à dire sur le le dernier de ces instrumens.

Personne n'a porté plus loin que M. *Huyghens*, l'art de travailler les verres de Télescopes. Persuadé avec raison que le progrès des découvertes célestes suivroient ceux de cet art, il s'attacha dès sa jeunesse à le perfectionner (a); & en effet, il parvint à se procurer des verres bien supérieurs, soit pour la longueur du foyer, soit pour l'excellence, à tous ceux qui étoient sortis jusqu'alors des mains des meilleurs Artistes en ce genre. Ce fut avec un Télescope de 23 pieds qu'il vit ce

(a) Voyez son *Comm. de poliendis vitris*. Op. Posth. T. II.

que, ni Eustache *Divini* avec ses Téléscopes renommés, ni *Hevelius* avec le sien de 140 pieds, n'avoient pu appercevoir assez distinctement. Dans la suite, il en fit de plus de 100 pieds de foyer. La Société Royale en possède un de 123 pieds, & un autre de 120, dont *M. Huyghens* lui fit présent lors d'un de ses voyages en Angleterre.

Mais ce n'est pas assez que d'avoir des objectifs d'une portée aussi considérable. Les Astronomes qui ont eu à manier de longs Téléscopes, ne savent que trop à combien d'inconvénients ils sont sujets. Leur poids, la flexion des tubes, la difficulté de les diriger, sont autant d'obstacles à leur usage, dès qu'ils passent les dimensions ordinaires. Aussi cette difficulté d'Astronomie pratique, avoit-elle déjà occupé bien des Astronomes. Rien n'est plus heureux au premier abord, que la solution qu'en avoit donné un Astronome de Toulouse, (*M. Boffat*) (a) : il proposoit de laisser le tube du Téléscope, immobile, & de lui présenter l'astre par le moyen d'un miroir mobile. Malheureusement l'épreuve n'a pas répondu à la théorie; l'expérience a montré que les moindres défauts du miroir troublent tellement l'image, qu'on ne peut attendre delà aucun succès. Quelques autres Astronomes, comme MM. *Comiers* (b) & *Auzout* (c), avoient proposé de supprimer les tuyaux qui ne sont pas de l'essence du Téléscope; & ils avoient imaginé des moyens pour diriger l'objectif à l'objet, & se mettre avec l'oculaire dans l'éloignement & la situation convenables. C'est à ce dernier parti que s'en tint *M. Huyghens*; & il s'attacha à le perfectionner dans son *Astroscopia compendiaria à tubi molimine liberata*, qu'il publia en 1684. Cette méthode de *M. Huyghens*, a été mise en pratique avec assez de succès, soit par lui-même, soit par divers autres Astronomes, comme MM. *Pound* & *Bradley*, lorsqu'ils se servirent de son verre de 123 pieds, pour observer Saturne; ce fut aussi de cette manière que s'y prit *M. Bianchini*, lorsqu'il se mit à observer Venus avec des objectifs de *Campani*, de quelques centaines de palmes. Mais nonobstant ces suffrages, on ne peut disconvenir, que c'est encore quelque chose de

(a) Journal des Sçavans, 1681.

(b) Discours sur les Comètes. Par. 1666, à la fin.

(c) Lett. à l'Abbé Charles, &c.

fort embarrassant, & le Téléscope à réflexion est venu fort à propos nous affranchir de la nécessité de recourir à ces moyens.

M. *Huyghens* étoit d'un pays trop intéressé à la solution du problème des longitudes, pour ne pas tourner aussi de ce côté quelques-unes de ses vûes. C'étoit en partie l'objet qu'il se proposoit en imaginant son horloge à pendule : car le problème dépend, comme l'on sçait, presque uniquement de trouver une mesure exacte du tems en mer. Les premiers essais furent d'abord assez favorables à l'invention de M. *Huyghens*, on en lit le récit dans les *Transf. Phil.* de l'année 1665 ; mais les observations postérieures ont appris, que les moyens qu'il propose pour mettre le pendule à l'abri des inégalités occasionnées par les mouvemens du navire (a), ne suffisoient pas. M. *Huyghens* en a donc cherché d'autres, & il croyoit à la fin de sa vie les avoir découverts. Il dit dans les Actes de Léipsick de l'année 1693, qu'il a trouvé une courbe qui servira à concilier à ses pendules le mouvement le plus égal, sans qu'il puisse être troublé par ceux du navire, & il donne l'équation de cette courbe en lettres transposées. Mais la mort, en l'enlevant, a aussi enlevé son secret.

Je ne dis qu'un mot de deux ouvrages posthumes de M. *Huyghens* : l'un est son *Authomatum Planetarium*, ou la description d'une machine propre à représenter les mouvemens & les périodes des planetes. On y remarque avec plaisir la maniere ingénieuse dont M. *Huyghens* parvient, malgré l'incommensurabilité de ces périodes, à représenter leur rapport. Il le fait avec tant d'exaëtitude, qu'après trente révolutions de la terre, Saturne, par exemple, n'est trop avancé dans son cercle que d'environ deux minutes & demie. Il se sert pour cela de cette espece de fractions appellées *continues*, & dont on a parlé à l'occasion de la quadrature du cercle de Milord *Brouncker*. Les Anglois qui ont exécuté ces dernieres années plusieurs de ces instrumens, leur ont donné le nom d'*Orreries*, à cause que le premier qui ait été fait chez eux, étoit destiné au Comte d'*Orrery*. On les verra probablement quelque jour s'autoriser de ce nom pour en revendiquer l'invention.

(a) *Horol. Océill.*

L'autre ouvrage posthume de M. *Huyghens*, est son *Cosmotheoros seu de terris celestibus earumque ornatu conjecturæ*, titre qui explique suffisamment l'objet de ce Livre. Mais M. *Huyghens* l'eût rendu bien plus agréable, si moins austere Philosophe, il y eût fait usage des ressources de la fiction, à l'exemple de *Kepler*, dans son *Somnium de Astronomia lunari*, ou du Pere *Kircher*, dans son *Iter extaticum*. L'idée du célèbre Jésuite, étoit ingénieuse : il est dommage que son guide ne soit pas un meilleur Philosophe. On ne sauroit toucher à cette matiere sans songer aussi-tôt à l'ouvrage ingénieux & philosophique de M. de *Fontenelle*, nous voulons dire ses *Dialogues sur la pluralité des Mondes*. Cet ouvrage est si connu, que ce que nous en dirions ici n'ajouteroit rien à sa célébrité.

I I.

Fondation des
Académies &
des observa-
toires de Paris
& de Londres.

Il est peu de Sciences qui ait un plus grand besoin de la protection des Souverains, que l'Astronomie. Les autres parties des Mathématiques, presque uniquement l'ouvrage de la théorie & de la méditation, peuvent être cultivées avec succès par des particuliers doués de génie. Mais l'Astronomie ne prenant d'accroissement qu'à proportion qu'on observe, & qu'on observe avec plus de précision, exige des dépenses considérables en instrumens, quelquefois des voyages dispendieux, des secours enfin le plus souvent au dessus des facultés d'un particulier. Sans la magnificence des *Ptolémées*, sans celle de quelques Princes Orientaux, amateurs de cette science, elle n'eût point fait, ni chez les Grecs, ni chez les Arabes, les progrès qu'on lui vit faire. Sans la protection de *Frédéric*, Roi de Danemark, *Tycho-Brahé* n'eût jamais rassemblé les matériaux précieux que *Kepler* mit depuis en œuvre avec tant de succès.

L'Astronomie n'a pas de moindres obligations à *Louis XIV* & à *Charles II*. Ses annales rappelleront toujours avec reconnaissance les secours & les encouragemens que ces Princes lui ont donnés, & surtout la fondation des deux Observatoires fameux de Paris & de Londres, élevés sous leurs auspices, & d'où sont sorties tant de découvertes brillantes. Nous y joindrons aussi l'établissement des deux Académies célèbres qui fleurissent dans ces capitales. Car quoique toutes les connoissances naturelles soient du ressort de ces Académies, il semble

que c'est surtout l'Astronomie qui s'est ressentie de leur institution. En effet, si l'Astronomie exige des secours & des dépenses royales, elle ne demande pas moins ce concours de vues, cette succession non interrompue de travaux qu'on ne peut attendre que d'un corps toujours subsistant, quoique ses membres se renouvellent. C'est ce motif qui nous a fait différer jusqu'ici à parler de cette institution, si digne de figurer dans cet ouvrage.

C'est l'Angleterre, il faut en convenir, qui montra à la France l'exemple de ce genre d'établissement. La Société Royale de Londres, aînée de quelques années de l'Académie Royale des Sciences de Paris, date des premiers jours du rappel de *Charles II*. A la vérité, il semble que l'idée de ces assemblées sçavantes, l'Angleterre la tenoit de l'Italie & de la France même. Il y avoit depuis plusieurs années à Florence une Société de Sçavans connue sous le nom d'*Academia del Cimento*, qui s'addonnoit spécialement à la Philosophie naturelle. Paris avoit vu aussi dès le tems du *P. Merfenne*, divers particuliers liés par le seul amour des Sciences, & surtout de la Physique & des Mathématiques, tenir des assemblées dont l'objet étoit de converser sur ces matières, & de se communiquer mutuellement leurs vues & leurs découvertes. Mais comme l'Angleterre se défend toujours de rien devoir au continent; encore moins à la France, elle rapporte la naissance de la Société Royale, à une autre cause. Suivant son histoire (a), cette Société célèbre doit son origine aux assemblées sçavantes que tenoient, durant la tyrannie de Cromwel, quelques particuliers retirés à Oxford; & dont plusieurs étant attachés à la famille du Roi Charles I, cherchoient autant par-là à se dérober aux soupçons de l'usurpateur, qu'à contribuer aux progrès des Sciences. Les principaux membres de ces assemblées, étoient les Docteurs *Wallis*, *Wulkins*, *Ward*; le célèbre *Boile*, Messieurs *Rook*, *Wren*, *Petty*. Après le rappel de *Charles II*, plusieurs d'entr'eux revinrent à Londres, où leur nombre s'accrut de quelques autres amateurs des connoissances naturelles, parmi lesquels on distingue Milord *Brouncker*, les Cheva-

(a) *Hist. of. Royal Society*, par M. T. François encore plus pitoyable. L'ignorance. C'est un ouvrage principalement France d'un traducteur ne s'aurait aller plus fait en Anglois, & dont on a une traduction jointe.

liers *Moray, Neil, &c.* *Charles II*, qui, malgré sa dissipation & son penchant au plaisir, aimoit les Sciences, goûta l'idée de cette Société, & lui accorda en 1660, des Lettres Patentes, par lesquelles il l'érigea en Société Royale, la mettant sous sa protection, & sous celle de ses successeurs. Elle commença en 1665, à publier ses Mémoires, qui portent le nom de *Transactions Philosophiques*. On ne sçauroit trop regretter qu'on ait songé si tard à nous donner cette précieuse collection dans notre langue, & trop applaudir au dessein de M. de *Bremont*, qui avoit commencé ce travail (a). La mort de cet Académicien n'a pas fait échouer l'entreprise; elle est aujourd'hui confiée aux soins de M. *Demours*, déjà fort connu par divers ouvrages importants, & le Public ne tardera pas à voir satisfaire son impatience sur la suite de cette traduction.

L'Académie Royale des Sciences de Paris, prit naissance en 1666. Lorsqu'après la paix des Pyrénées, M. *Colbert* forma le projet d'encourager les Arts, le Commerce & les Sciences, il choisit ceux qui s'étoient le plus distingués par leurs découvertes & leurs talens, pour en former un corps sur lequel le Roi verseroit ses bienfaits d'une façon plus particulière. Ces premiers Académiciens furent Messieurs de *Carcavi, Huyghens, Roberval, Frenicle, Auzout, Picard & Buot*, tous Mathématiciens. On leur adjoignit ensuite des Chimistes, des Anatomistes, &c. & le Roi leur assigna une des salles de sa Bibliothèque, pour y tenir leurs assemblées. Chacun sçait qu'en 1699, cet illustre Corps reçut une nouvelle forme, & pour ainsi dire, une nouvelle existence, avec des assurances d'une protection plus marquée de Sa Majesté. Avant ce tems, l'Académie avoit déjà publié à diverses reprises quantité de Mémoires & d'écrits qui ont été rédigés en 10 vol. in-4°. & qu'on nomme les anciens Mémoires de l'Académie. On a aussi son histoire, d'abord écrite en Latin, par M. *Duhamel*, son Secrétaire, & ensuite refaite en François par son célèbre successeur M. de *Fontenelle*, qui y a répandu ces agrémens & cette clarté qu'il sçavoit si bien donner aux matières les plus abstraites. Personne n'ignore que, depuis son renouvellement, l'Académie publie chaque année un volume de ses Mémoires, avec

(a) Il en a donné 2 vol. qui comprennent les années 1734, 1735, 1736, 1737, avec un volume de Tables, depuis le commencement de la Société Royale jusqu'en 1735.

leur extrait, & le récit des événemens les plus remarquables arrivés dans son sein, sous le titre d'histoire.

Le second établissement, uniquement dévoué aux progrès de l'Astronomie, est celui des Observatoires de Paris & de *Greenwich*. Ici Paris a la primauté; à peine l'Académie des Sciences étoit rassemblée, que *Louis XIV*, qui vouloit aussi hâter les progrès de l'Astronomie & de la Géographie, appelloit d'Italie le célèbre *M. Cassini*, & ordonnoit la construction d'un Observatoire digne de sa magnificence. Le lieu en fut désigné dès le milieu de l'année 1667, & les fondemens en furent jetés la même année. Ce magnifique monument de l'Astronomie, l'un des chefs-d'œuvres de *Perrault*, & de l'Architecture Française, est trop connu par les gravures, pour nous amuser à le décrire. L'ouvrage fut conduit avec rapidité, malgré sa grandeur & la nature de sa construction, & il fut entièrement achevé en 1675. Sa Majesté le fournit de nombreux instrumens, ouvrages des meilleurs Artistes, & depuis lors il n'a cessé de produire d'importantes découvertes en Astronomie. Cependant, aujourd'hui que les Sçavans ne veulent rien perdre de leurs droits aux agrémens de la société, l'éloignement où est cet édifice du centre de la ville, commence à le rendre moins habité. Les Astronomes ont trouvé qu'il valoit beaucoup mieux faire des dépenses en instrumens, qu'en bâtimens magnifiques & élevés. Une Tour solide, d'excellens instrumens, & beaucoup d'assiduité à observer, sont tout ce qu'il faut pour les progrès de l'Astronomie.

Londres, toujours émule de Paris, comme Paris l'est de Londres, ne tarda pas à avoir dans ses environs un édifice destiné aux mêmes travaux. Voici ce qui donna lieu à sa construction. Vers l'année 1673, un nommé le Sieur de Saint-Pierre, se présenta à la Cour de *Charles II*, annonçant la découverte des longitudes, & il obtint qu'on nommât des Commissaires de l'Amirauté pour examiner son invention. Ceux-ci travaillant à cet examen, admirèrent dans leurs assemblées divers Mathématiciens habiles, entr'autres *M. Flamsteed*. Cet Astronome, encore jeune alors, mais qui avoit déjà donné des preuves d'un talent supérieur, montra facilement que l'invention proposée étoit insuffisante, parce que ni les Tables

des lieux des fixes, ni la théorie de la Lune, que le Sieur de *Saint-Pierre* employoit, à l'exemple de *Morin*, n'avoient acquis assez de perfection pour pouvoir compter sur elles. Il écrivit sur ce sujet deux lettres, l'une adressée aux Commissaires, l'autre à l'Auteur du projet pour étendre & confirmer davantage ce qu'il avoit dit. Cette affaire fit du bruit à la Cour, par l'intérêt qu'y prenoit la fameuse Duchesse de Porst-mouth, dont le Sieur de *Saint-Pierre* avoit gagné la faveur, & les deux Lettres de *Flamsteed* étant tombées entre les mains de *Charles II*, il en fut étonné, & il ordonna aussi-tôt qu'on perfectionnât ces parties de l'Astronomie pour l'utilité de la Marine. On lui représenta que ce travail exigeoit un homme entier, & des secours que l'Astronomie n'avoit point encore eus; sur quoi il ordonna la construction d'un Observatoire, & il choisit lui-même pour y observer, *M. Flamsteed*, le nommant son Astronome avec cent guinées d'appointemens. On balança quelque tems sur la situation du nouvel Observatoire. On jeta les yeux sur Chelsea, Hyde-Park, Greenwich; mais enfin ce dernier fut préféré. C'est un lieu à deux mille de Londres, en descendant la Tamise. Là sur une colline charmante, & où la vue est continuellement recrée par le passage d'une foule de bâtimens, s'éleve l'Observatoire dont nous parlons, plus régulier & commode que magnifique. Les fondemens en furent posés le 10 Août 1675, & il fut achevé en 1679. *M. Flamsteed* y a observé depuis ce tems, jusqu'à sa mort qui arriva en 1720. Nous rendrons compte, quand il en sera tems, de ses travaux. Il a eu pour successeur *M. Hallei*, si connu partout où l'Astronomie est en honneur. Sa place est aujourd'hui remplie par *M. Bradley*, non moins célèbre que ses deux illustres prédécesseurs, par diverses découvertes mémorables, & entr'autres celle de l'aberration de la lumière.

I I I.

De M. Cassini. L'institution de l'Académie Royale des Sciences, & la construction d'un magnifique Observatoire, ne sont pas les seuls encouragemens que l'Astronomie reçut en France, vers le milieu du siècle passé. L'Italie possédoit alors un homme rare

par ses talens astronomiques, & qui s'étoit déjà illustré par quantité de découvertes, le célèbre M. *Cassini*, en un mot (a). *Louis XIV* forma le dessein de le lui enlever, & d'en enrichir ses Etats, pour y faire davantage fleurir l'Astronomie. Il le fit demander par son Ambassadeur au Pape *Clément IX*, & au Sénat de Boulogne. L'Italie, qui connoissoit tout le prix de cet homme illustre, ne consentit pas facilement à s'en voir privée, & ne le céda à la France que pour six ans. Ce fut sous cette condition que M. *Cassini* partit pour Paris, où il arriva au commencement de l'année 1669. *Louis XIV* le reçut avec les distinctions dont il sçavoit honorer le mérite, & le décora du titre d'Astronome royal. Les six années de son congé étant sur le point d'expirer, l'Italie impatiente commençoit à revendiquer son bien; mais les bienfaits du Roi fixerent M. *Cassini* en France, où il a laissé une postérité qui a dignement soutenu, & qui soutient encore ce nom célèbre. Pour faire connoître toutes les obligations qu'on a à ce grand Astronome, il nous faut reprendre les choses de plus haut, & avant son établissement en France.

M. *Cassini* rendit dès l'année 1653 un service signalé à l'Astronomie. Chacun sçait combien des observations faites avec un gnomon d'une hauteur considérable, sont précieuses aux Astronomes pour la théorie du Soleil. Ces instrumens sont effectivement par leur grandeur presque les seuls capables de fournir la détermination de plusieurs points délicats de cette théorie, comme la déclinaison de l'écliptique, l'entrée du Soleil dans les tropiques, &c. Il y en avoit un à Boulogne, dans l'Eglise de S. Petrone; mais le P. *Egnazio Dante*, qui l'avoit construit en 1575, n'avoit pu, apparemment à cause de quelque su-

(a) M. Cassini (Jean Dominique) naquit à Perinaldo, dans le Comté de Nice, le 8 Juin 1625. Il se livra dès sa tendre jeunesse à l'Astronomie, avec cette ardeur & ces succès qui caractérisent le génie, de sorte que le Marquis de Malvasia lui procura, en 1650, la Chaire d'Astronomie vacante à Boulogne, par la mort de Cavalleri. Il vint en France en 1669, appelé par Louis XIV, & il continua durant encore plus de 40 ans à enrichir l'Astronomie d'une multitude d'inventions & d'ouvrages curieux. Vers la fin de sa vie, il eut le même sort

que Galilée, nous voulons dire qu'il perdit ces yeux, qui de même que ceux de son célèbre compatriote, avoient découvert un nouveau monde, & même un monde bien plus reculé. Il mourut à Paris le 12 Sept. 1712. Le catalogue de tous les écrits qu'il a publiés durant sa vie seroit si long, que nous nous en tiendrons à ceux que nous citons dans le cours de cet article. Le lecteur curieux de ces détails de Bibliographie, pourra les rassembler d'après l'Histoire de l'Académie.

jétion , décrire une méridienne pour y recevoir l'image du Soleil , de sorte qu'il s'étoit contenté d'une ligne qui en déclinoit de quelques degrés. Son objet n'étoit que de montrer par une observation à la portée des moins intelligens , combien l'équinoxe du printemps s'écartoit du 21 Mars, auquel il étoit censé arriver ; ce qui n'exigeoit pas davantage de précision qu'il y en mit.

M. *Cassini*, qui aspirait à éclaircir quelques points délicats de la théorie du Soleil , par des observations d'une exactitude particulière, saisit l'occasion heureuse qui se présenta en 1653 , de changer l'ouvrage de *Dante*, & de construire un gnomon parfait. On travailloit alors à restaurer & à augmenter le Temple de S. Petrone. M. *Cassini* s'adressa au Sénat de Boulogne, pour avoir la permission qu'il desiroit , & il l'obtint. Il traça dans un autre endroit de l'Eglise une véritable méridienne qui , contre l'attente & le jugement de tout le monde, passa entre deux piliers , contre l'un desquels elle paroissoit devoir aller échouer. Heureusement, M. *Cassini* en jugea mieux , & pour le bien de l'Astronomie, il eut raison. Perpendiculairement au dessus de cette ligne , & à la hauteur de 1000 pouces , ou 125 palmes Boulonois , qui font environ 83 pieds de Paris, il plaça horizontalement une plaque de bronze , solidement scellée dans la voûte , & percée d'un trou circulaire qui a précisément un pouce de diamètre. C'est par ce trou qu'entre le rayon solaire, qui forme tous les jours à midi sur la méridienne l'image elliptique du Soleil. Cette élévation considérable fait qu'à la variation d'une minute en hauteur, répondent près du solstice d'Été, 4 lignes, & près de celui d'Hyver, 2 pouces 1 ligne; de sorte que les moindres inégalités , soit dans la déclinaison , soit dans le diamètre apparent du Soleil , sont extrêmement sensibles. Ce magnifique ouvrage, fut achevé en 1656, assez à tems pour permettre à M. *Cassini* de faire l'observation de l'équinoxe du Printemps, (a) à laquelle il avoit invité les Astronomes, en leur faisant part de la construction de sa nouvelle méridienne , & des travaux qu'il se proposoit d'exécuter par son moyen.

Ce que M. *Cassini* avoit eu en vue, il l'obtint. Ce grand

(a) *Obs. equin. vers. ann. 1666. in-fol.*

instrument le mit en état de faire à la théorie du Soleil des corrections très-importantes, & qui, par leur délicatesse, échappoient à toutes les autres manières d'observer. Il trouva que la déclinaison de l'écliptique devoit être diminuée d'environ une minute & demie, c'est-à-dire, qu'au lieu de 23° , $30'$, que lui donnoient la plupart des Astronomes, elle n'étoit guère que de 23° , $28'$, $30''$. Ces observations lui apprirent aussi que l'excentricité, ou la demi-distance des foyers de l'orbite solaire, étoit moindre que celle de *Kepler*, qui l'avoit faite dans ses Tables de 1800 parties, dont l'axe entier est 100000. *M. Cassini* lui en assigna seulement 1700. Il reconnut encore que *Tycho* s'étoit trompé en n'étendant les réfractions solaires que jusqu'au 45^{e} degré d'élévation; & il confirma par l'observation, ce qu'une solide théorie lui avoit déjà appris, savoir que la réfraction s'étend jusqu'au zénith. Il mit enfin hors de contestation l'inégalité réelle du mouvement du Soleil, par la comparaison exacte du diamètre apparent de cet astre, & de l'accélération de son mouvement dans les divers lieux de son orbite. C'étoit un point sur lequel il y avoit encore parmi les Astronomes quelque division; mais lorsque l'oracle de Boulogne, nous voulons dire, la méridienne de Saint Pierre, eut parlé, tous ceux qui balançoient encore, se rendirent. *M. Cassini* dressa, d'après tous ces Elémens corrigés, de nouvelles Tables solaires, qu'il publia en 1662, avec les Ephémérides du Marquis de *Malvasia* (a). Elles eurent l'avantage de s'accorder mieux que toutes les précédentes avec le mouvement du Soleil. Il l'éprouva à divers reprises par le moyen de sa méridienne, & *M. Montanari* a attesté dans un écrit public, que le Soleil ne manqua jamais de passer par le point de la méridienne & au moment, marqué par le calcul. *M. Cassini* a eu depuis l'agrément de voir toutes ces corrections s'accorder de fort près avec les observations des Astronomes de l'Académie, que le Roi envoya en Amérique & vers l'équateur, quelques années après (b).

Le magnifique monument dont nous venons de parler, ne

(a) *Epist. Astron. cum Tabulis, ad March. Malvasiam, insertæ ejusdem Ephemeridibus. Martini, 1662, in-fol.*

(b) Elémens de l'Astronomie déterminés

par *M. Cassini*, & vérifiés par le rapport de ses Tables, avec les observations faites à l'Isle de Cayenne, &c. *Anciens Mem. de l'Acad. T. VII.*

ſçauroit manquer d'intéreſſer les amateurs de l'Aſtronomie ; & leur fera ſans doute deſirer d'en ſuivre l'hiſtoire juſqu'à nos jours. Lorſqu'après environ 30 ans de ſéjour en France , M. *Caffini* alla revoir ſa patrie , il ne manqua pas d'aller reconnoître l'état de ſon gnomon. Il ſe trouva que le cercle de bronze qui lui ſert de ſommet , étoit un peu ſorti de la ligne verticale où il devoit être ; & que le pavé ſur lequel étoit tracée la méridienne , s'étoit un peu affaiſſé. M. *Caffini* rétablit les choſes dans leur ancien état , & M. *Guglielmini* fut chargé pour l'inſtruction de la poſtérité , de décrire les opérations faites dans cette occaſion. C'eſt-là le ſujet du Livre qu'il publia peu après ſous le titre de *la meridiana di S. Petronio re-viſta & ritirata per le oſſervazioni del S. Dom. Caffini , &c.* (Bon. in-fol.) Depuis ce tems , M. Euiſtache *Manfredi* a de nouveau vérifié & rectifié le gnomon de Saint Petrone. On lit dans les Mémoires de l'Académie de Boulogne , le récit des opérations qu'il fit dans cette vue , avec d'excellentes réflexions ſur ces ſortes d'inſtrumens. Au reſte , dans ces deux vérifications , on ne trouva pas que la poſition de la méridienne eût éprouvé aucun changement ; ce qui détruit la conjecture de ceux qui avoient ſouſſonné que cette ligne étoit ſujette à quelque variation. S'il y en a quelqu'une , on peut du moins aſſurer qu'elle eſt ſi lente que dans un ſiècle entier elle n'eſt point percepible.

Boulogne n'eſt plus la ſeule ville qui jouiſſe de l'avantage d'un inſtrument ſi parfait & ſi utile. Diverſes villes de l'Europe où fleurit l'Aſtronomie , ont depuis imité ſon exemple , entr'autres Rome & Paris. Vers le commencement de ce ſiècle , M. *Bianchini* éleva un gnomon dans la première de ces villes. Il eſt placé dans les Thermes de Dioclétien , & il a 37 pieds de haut. Il fait le ſujet de ſon Livre *De numo & gnomone Clementino* , qu'il donna en 1703. Il y en a un autre dans l'Egliſe appellé *Della Maddonna degl' angeli* , l'une de celles qui décorent la place du *Peuple*. Paris a le ſien dans l'Egliſe Saint Sulpice , où il a été conſtruit en 1742 , par les ſoins de M. le *Monnier*. Sa hauteur eſt de 73 pieds , & ſa méridienne porte à l'une de ſes extrémités , une inſcription qui apprendra la hauteur précise du Soleil au ſolſtice , obſervée lors de l'érection de ce gnomon , & qui mettra la poſtérité en état de recon-

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VIII.* 495
noître très-certainement si la déclinaison de l'écliptique est variable. Les autres utilités de ce monument, & le détail de sa construction, se trouvent dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1743.

Le gnomon de Saint Petrone seroit cependant encore en possession d'être le plus haut, & par conséquent le plus parfait, comme le plus ancien de l'Europe, si depuis quelques années on n'avoit pas découvert un monument astronomique de ce genre, qui lui enleve ce premier rang. C'est le gnomon de l'Eglise Cathédrale, ou Notre-Dame *del Fiore* de Florence. Il est l'ouvrage de Pierre *Toscanella*, Médecin & Mathématicien du quinzième siècle, qui le construisit vers l'an 1460. Il consiste en une plaque de cuivre percée d'un trou de 12 lignes de diamètre, & portée horizontalement en saillie par la corniche intérieure de la lanterne du Dôme; sa distance au pavé est de 177 pieds de Paris, & cinq pouces; hauteur prodigieuse, & qui surpasse celle de tous les autres gnomons de l'Europe, même pris ensemble. L'objet de *Toscanella*, fut sans doute de mettre ses successeurs en état de déterminer par-là si l'obliquité de l'écliptique étoit invariable: car on voit l'image du Soleil solsticial à midi, marquée par un cercle de marbre blanc, incrusté dans le pavé; & cette observation, d'abord faite par *Toscanella*, fut réitérée en 1510, comme il paroît par l'inscription à demi-effacée qui subsiste encore.

On s'étonnera sans doute qu'un pareil monument ait resté depuis ce tems comme inconnu & négligé dans le pays des *Galilée* & des *Viviani*. Ce fut M. de la *Condamine*, qui passant à Florence au commencement de 1755, le découvrit en quelque sorte, & en sollicita la restauration. Ainsi autrefois *Cicéron* se trouvant à Syracuse, fit la découverte du tombeau d'*Archimede*, que ses ingrats concitoyens avoient oublié, & laissé couvrir de ronces & d'épines. Le P. Leonard *Ximenès*, de la Compagnie de Jesus, chargé de la restauration dont nous venons de parler, l'a exécuté heureusement, & avec toute la dextérité & les soins qu'exige une pareille opération. Ce sçavant Astronome & Cosmographe de Sa Majesté Impériale, s'est servi la même année de ce gnomon pour observer la déclinaison de l'écliptique, & la comparer à celle qui avoit été trouvée en 1510. Cette observation lui a paru prouver que de-

puis ce tems l'écliptique s'est approchée de l'équateur de 1 minute & 16 secondes ; ce qui fait 31 secondes par siecle. Il est vrai que ceci suppose qu'il n'y ait eu depuis 1510 aucun mouvement dans les murs qui portent le sommet de ce gnomon, ou du moins qu'il n'y en a eu aucun qui soit capable d'influer sur les résultats. Le P. *Ximenès* le pense, & il l'établit par des raisons assez satisfaisantes. Cela est d'autant plus probable, qu'on pense aujourd'hui assez généralement que l'obliquité de l'écliptique diminue continuellement, & d'environ une demi-minute par siecle. On peut voir de plus grands détails sur toutes ces choses dans un Mémoire de ce sçavant Jésuite sur la déclinaison de l'écliptique, & surtout dans son curieux Livre de *gnomone Florentino*. Revenons à M. *Cassini*.

M. *Cassini* a eu sur l'hypothese elliptique, adoptée par tous les Astronomes, une idée dont il est à propos de parler ici. Il crut appercevoir encore dans l'ellipse ancienne, employée par *Kepler*, quelques défauts, & pour y remédier, il en proposa une autre. Dans cette nouvelle ellipse il y a, comme dans l'ancienne, deux foyers ; la différence consiste en ce que dans celle-ci les lignes tirées de chaque point aux deux foyers, forment une somme constante, au lieu que dans celle de M. *Cassini* ces deux lignes forment un produit, qui est partout le même. Mais il y a sur cela diverses observations à faire : la première, qui surprendra sans doute le lecteur, c'est que, malgré toute sa sagacité, M. *Cassini* ne prenoit pas l'hypothese de *Kepler* comme il le falloit. Il supposoit que *Kepler*, établissant le Soleil dans un des foyers de l'ellipse, faisoit de l'autre le centre des mouvemens moyens. Or cette supposition a effectivement le défaut que lui impute M. *Cassini* ; mais la véritable hypothese de *Kepler*, celle où les aires, autour du foyer dans lequel réside le Soleil, croissent comme les tems, n'a pas ce défaut. En second lieu, l'ellipse de M. *Cassini* a elle-même des défauts qui ne permettroient pas de l'employer : on trouve qu'elle est trop resserrée, trop aplatie aux environs de l'axe conjugué ; de sorte que vers les 90 & 270^e degrés de distance de l'apogée, elle représenteroit le Soleil beaucoup trop près. En troisième lieu, quand même cette ellipse seroit propre à représenter mathématiquement les mouvemens célestes, il ne paroît pas que la physique pût l'admettre. En effet, la courbe dont nous parlons

lons, d'abord ressemblante à l'ellipse ordinaire, c'est-à-dire concave de tout côté vers son axe quand les deux foyers ne sont pas trop éloignés l'un de l'autre, devient, lorsque ces foyers sont éloignés à un certain point, en partie concave, en partie convexe vers cet axe, comme on voit au n° 2. Ces foyers s'éloignent-ils encore, la courbe devient semblable à un huit de chiffre, ainsi qu'on voit au n. 3. Après cela les foyers continuant à s'éloigner, elle se divise en deux ovales conjugués (voyez n. 4); & ces ovales dégèrent enfin en deux points conjugués, lorsque les foyers atteignent les extrémités de l'axe. On voit par-là que, s'il est quelque loi physique en vertu de laquelle l'ellipse dont on vient de parler puisse être décrite, cette loi doit être fort compliquée; & quoiqu'il n'y ait point de planète, dont l'excentricité soit assez grande pour causer les bizarreries ci-dessus, il n'y a aucune vraisemblance qu'elles eussent lieu dans quelque hypothèse d'excentricité que ce soit.

Fig. 125.

Une des principales découvertes sur lesquelles est fondée la grande célébrité de M. *Cassini*, est celle de la vraie théorie des satellites de Jupiter. Qui ne s'étonnera effectivement de voir l'esprit humain oser entreprendre de calculer les mouvements de ces petites planetes si éloignées de notre portée. De quelles expressions *Plin* se fût-il servi pour caractériser une pareille entreprise; lui qui est si frappé d'admiration à la vue de celle de dresser un catalogue des fixes, qu'il ne peut se refuser au plus véhément enthousiasme.

La théorie des satellites de Jupiter avoit déjà exercé la sagacité des Astronomes. *Galilée*, *Marius*, *Hodierna* (a), & *Alphonse Borelli* (b), en avoient fait l'objet de leur travaux, sans parler de *Reineri*, qui en promettoit des Tables, dont sa mort précipitée occasionna la perte. Tous ces Astronomes cependant, si nous en exceptons *Reineri*, dont les succès nous sont inconnus, avoient échoué. On doit seulement à *Borelli*, la justice de remarquer qu'il approcha de la vérité en quelques points. Mais la gloire de démêler la plupart des véritables élémens de cette théorie, étoit réservée à M. *Cassini*. Nouvel *Hipparque*, il construisit le premier des Tables assez exactes des mouve-

(a) *Medicorum Syd. Ephem. &c.* Panormi. 1656. in-4°.(b) *Theoria med. syderum ex causis Physicis deducta.* Rom. 1666, in-4°.

mens des satellites de Jupiter. Elles parurent en 1666 (a), & elles étonnerent fort les Sçavans, qui, découragés par le peu de succès de ceux qui avoient déjà travaillé sur ce sujet, commençoient à désespérer de voir jamais une théorie exacte de ces mouvemens. M. *Picard*, qui compara ces Tables avec les observations, trouva entr'elles un accord qui le frappa, & souvent plus grand, que M. *Cassini*, qui n'avoit pas encore donné la dernière main à cette théorie, n'osoit soupçonner. Ce fut principalement ce trait de sagacité qui attira sur lui les regards de *Louis XIV*, & qui fit desirer à ce Prince de posséder dans ses Etats un homme si rare. Arrivé en France, M. *Cassini* continua à travailler à la perfection de sa théorie. Il y fit quelques légers changemens que lui suggérèrent les observations nombreuses qu'il fit, & il l'exposa en 1693, dans un écrit (b) qu'on lit parmi les anciens Mémoires de l'Académie, (T. VII). Les détails excessifs où il me faudroit entrer pour en donner une idée, m'obligent de renvoyer le lecteur à cet écrit, auquel on ne sauroit donner trop d'éloges.

Mais, dira quelqu'un, à quoi peut servir la connoissance des éclipses de ces astres qui nous sont si étrangers, & qui, par leur petitesse & leur éloignement, semblent si peu faits pour nous. J'ai presque honte de répondre à une pareille question : cependant il est à propos de le faire en faveur de quelques lecteurs peu instruits. Oui, leur dirai-je, ces astres si éloignés, & à peine perceptibles, nous sont, à bien des égards, plus utiles que notre Lune ; c'est à eux que nous devons en grande partie, la restauration de la Géographie. En effet, comme leurs éclipses sont si fréquentes, qu'à peine se passe-t'il un jour qu'on n'en voye un entrer dans l'ombre de Jupiter, ou en sortir, il est aisé de voir qu'ils fournissent incomparablement plus de secours que la Lune pour observer les longitudes des lieux de la terre. Car pour peu qu'on ait de connoissance de la sphere, on sçait que pour déterminer la différence de longitude de deux lieux, il suffit de connoître la différence du tems compté dans ces deux lieux, au moment d'un phénomène qui

(a) *Ephem. Bonon. medicorum syderum*. Bon. 1668, in-fol.]

(b) Les hyp. & les Tables des satellites de Jupiter, réformées sur de nouvelles observations. Paris, 1693.

arrive pour l'un & l'autre au même instant. Ainsi, que les satellites de Jupiter nous appartiennent ou non, peu importe; il suffit qu'ils nous offrent fréquemment de ces éclipses dont nous parlons. Mais la connoissance de la théorie de ces astres augmente de beaucoup l'utilité dont il nous font; il est facile de le rendre sensible. Si l'on ignoroit cette théorie, il faudroit, pour déterminer la différence de longitude d'un certain lieu avec Paris, avoir un Observateur à Paris concerté avec celui qui est dans cet autre lieu, afin d'observer la même éclipse d'un satellite. Mais ayant des Tables vérifiées par l'expérience, & qui apprendront à quelle minute sous le méridien de Paris arrive chaque éclipse des satellites, il est évident que cela suppléera à l'observateur placé dans cette ville. Celui qui sera dans l'autre lieu, n'aura donc qu'à observer, & comparer le moment de son observation à celui du calcul pour le méridien de Paris, il aura l'équivalent d'une observation faite sous ce méridien, & il connoîtra aussi-tôt la distance où en est le sien. Voilà pourquoi les Astronomes ont travaillé avec tant de soin à se procurer la connoissance anticipée & exacte de ces éclipses, à quoi ils sont parvenus, du moins en ce qui concerne le premier satellite, qu'on peut dire aujourd'hui être suffisamment soumis au calcul.

M. *Cassini* revendique encore plusieurs découvertes des plus curieuses de l'Astronomie-Physique. Telles sont celles de la rotation de Jupiter & de Mars sur leur axe. Les yeux continuellement attachés sur la première de ces planètes, il aperçut enfin une tache dans une des bandes parallèles qui l'environnent, & par la révolution de cette tache, il conclut que le globe de Jupiter tournoit sur un axe presque perpendiculaire à son orbite, dans 9 heures, 56 minutes (a), ce que les observations des Astronomes postérieurs, & les siennes propres, ont confirmé, à quelques légères variations près dans la durée de cette période. Il trouva par un moyen semblable, que Mars a une révolution autour de son axe en 24 heures, 40 minutes (b). Il entrevit aussi dans Vénus une tache brillante qui lui donna lieu de penser que sa révolution étoit à peu

(a) *Let. al S^r Ottavio Falconieri, intorno la varietà delle Macchie oss. in Giove &c. le loro rivoluzioni, &c.* Roma. 1665. in-fol.

(b) *Mart. circa prop. axem. revolvibilis obs.* Bon. 1666. in-fol.

près de la même durée (a). Il n'osa cependant prononcer tout-à-fait sur ce sujet, & effectivement M. *Bianchini* a depuis prétendu que cette révolution est de 24 jours, & environ 8 heures, & les Astronomes sont encore partagés. C'est enfin M. *Cassini* qui perfectionna l'intéressante découverte d'*Huyghens* sur le monde de Saturne, en découvrant les quatre satellites restans de cette planete (b). Il leur donna les noms de *Sidera Lodoicea*, en honneur du Prince sous le regne & les auspices duquel ces nouveaux astres furent découverts pour la plupart : mais la postérité n'a pas plus fait d'accueil à ce nom, qu'à celui d'*Astres de Médicis*, que *Galilée* avoit donné aux satellites de Jupiter. On crut devoir transmettre par un monument particulier la mémoire de cet événement remarquable en Astronomie, & l'on frappa à ce sujet une médaille avec ces mots : *Saturni satellites primum cognitii*.

Il seroit trop prolix de s'entretenir dans de pareils détails sur toutes les autres inventions de M. *Cassini*. Ce motif nous fera glisser légèrement sur ce qui les concerne. On lui doit, par exemple, la maniere de calculer & de représenter pour tous les habitans de la terre, les éclipses du Soleil par la projection de l'ombre de la Lune sur le disque terrestre ; cette méthode, dont *Kepler* avoit donné l'idée, a été perfectionnée par M. *Cassini*, & a depuis été adoptée par tous les Astronomes. M. *Cassini* a aussi donné une méthode fort admirée par divers Astronomes, pour déterminer, à l'aide d'un seul Observateur, la parallaxe d'une planete ; mais M. le *Monnier* a remarqué (c) depuis que cette méthode avoit été antérieurement proposée par *Morin*. On doit enfin à M. *Cassini* l'application des éclipses de Soleil à trouver les longitudes des lieux de la terre ; la découverte de la lumiere Zodiacale, ou de cette atmosphère lumineuse & en forme de lentille couchée dans le plan de l'écliptique, dont notre Soleil est environné ; diverses nouvelles périodes chronologiques, propres à concilier les mouvemens du Soleil & de la Lune ; enfin son ingénieuse divination des regles de l'Astronomie Indienne. Nous n'en dirons pas davantage. Quant à son hypothese sur le mouvement des Come-

(a) Voyez le Journal des Sçavans, 1667.

(b) Voyez art. 1.

(c) Théorie des Cometes.

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VIII.* 301
tes, nous en parlerons avec quelque étendue dans l'article
XIII de ce Livre.

I V.

Les premiers soins de l'Académie Royale des Sciences, à cultiver l'Astronomie, sont marqués par deux inventions des plus heureuses. L'une est la perfection du Micrometre, & l'autre l'application du Télescope au quart de cercle. Ces deux inventions ne tiennent pas un moindre rang en Astronomie, que celle de l'Horloge à pendule. Car s'il est essentiel à l'Astronome d'avoir une mesure exacte du tems, il n'est pas moins important pour lui d'avoir le moyen de mesurer avec précision les intervalles célestes. Ce dernier avantage, il le doit aux instrumens dont on vient de parler; ce sont eux qui l'ont éclairé sur les élémens les plus délicats de l'Astronomie, & qui l'ont mis à portée d'appercevoir divers phénomènes, dont la découverte a jetté de grandes lumieres sur le système physique de l'Univers.

De quelques inventions d'Astronomie-pratique.

La premiere idée & le principe du Micrometre, sont dûs à M. Huyghens. Chacun sçait qu'au foyer de l'objectif du Télescope astronomique, il se peint une image parfaitement semblable à l'objet, & proportionnée à l'angle sous lequel il paroîtroit à l'œil nu. L'oculaire, comme l'on sçait encore, est tellement disposée, que cette image est à son foyer, ce qui fait qu'elle est distinctement apperçue. M. Huyghens en conçut l'idée de se servir de la mesure de cette image pour connoître celle de l'objet, & voici comment il s'y prit. Il plaça au foyer commun de l'objectif & de l'oculaire, une ouverture circulaire, dont il mesura la grandeur apparente, c'est-à-dire, le nombre de minutes & de secondes qu'elle laissoit découvrir dans le Ciel, par le tems qu'une étoile employoit à parcourir son diametre. Cette premiere connoissance acquise, lorsqu'il s'agissoit de mesurer le disque d'une planete, ou la distance de deux corps célestes, il introduisoit par une fente latérale faite au Télescope, une petite verge de métal d'une largeur suffisante pour couvrir cet intervalle, & cette largeur comparée par le moyen d'une échelle à celle de l'ouverture totale, lui donnoit le diametre apparent de cet objet. Tel fut

le Micrometre qu'employa M. *Huyghens*, & qu'il décrit à la fin de son *Systema-Saturnium*.

Le Marquis de *Malvasia*, noble Boulonois, & qui réunissoit en même tems trois qualités qui se trouvent rarement ensemble, celles de Sénateur, de Capitaine & de sçavant, alla quelques pas plus loin que M. *Huyghens* (a). Il plaça au foyer du Télescope un réticule, c'est-à-dire, plusieurs fils se croisant à angles droits, & formant plusieurs quarrés à chacun desquels devoit répondre un certain intervalle dans le Ciel. Et comme il pouvoit, ou même qu'il devoit souvent arriver que l'objet à mesurer ne comprendroit pas précisément un ou plusieurs de ces quarrés, il en divisa un en plusieurs autres beaucoup plus petits, comme il avoit divisé le champ entier de la lunette par les premiers. Il est maintenant aisé de voir que par ce moyen il pouvoit connoître combien d'intervalles entre les filets principaux, & de portions de ces intervalles comprenoit l'objet qu'il vouloit mesurer, & par conséquent quelle étoit sa grandeur apparente.

Mais M. *Auzout* (b) perfectionna encore cette invention, & la rendit plus propre à des déterminations extrêmement délicates. Il ne conserva que des filets parallèles avec un transverse qui les coupoit à angles droits, & afin de renfermer toujours l'objet à mesurer entre des filets parallèles, il imagina d'en faire porter un par un chassis mobile, glissant dans les rainures de celui auquel les autres étoient fixés. Ce chassis mobile, on le fait avancer & reculer par le moyen d'une vis portant un index dont les révolutions marquent de combien le fil mobile se rapproche ou s'éloigne des fixes. On tourne ensuite cet instrument, placé au foyer d'une lunette, vers un petit objet éloigné de quelques centaines de toises, dont on a calculé trigonométriquement la grandeur apparente, d'où l'on

(a) *Ephemerid.* Pref.

(b) On ne sçait rien concernant la naissance & la patrie de M. Auzout. Ce fut, comme on l'a dit ailleurs, un des premiers membres de l'Académie Royale des Sciences; mais depuis l'année 1667, il n'en est plus fait aucune mention dans l'histoire de cette Académie. Il étoit à Rome en 1670, comme l'on voit par le n°. 18 de Transactions. Il mourut en 1693,

suivant la liste chronologique des membres de l'Académie. Il a publié quelques écrits, comme une *Ephéméride de la Comète de 1665*, au Comm. de 1665. Une *Lettre à l'Abbé Charles sur des obs. de Campani*, Paris, 1665. Son *Traité du Micrometre*, Paris, 1667. Quelques remarques sur une machine de M. Hook. Ces trois dernières pieces ont été insérées dans le volume 12 des anciens Mémoires de l'Académie.

conclut celle qui répond à un des intervalles égaux de ses filets. Après ces préparations, le Micrometre est construit, & l'on peut le tourner vers le Ciel, pour y mesurer la grandeur apparente de quelque objet que ce soit. Veut-on, par exemple, déterminer le diametre apparent du Soleil, on tourne l'instrument de maniere que cet astre paroisse pendant quelques momens suivre la direction de l'un des fils paralleles, & en avançant ou reculant le fil mobile, on fait ensorte que son disque soit précisément compris entr'eux. Alors on examine au moyen de l'index dont nous avons parlé, la distance du fil mobile à un des fixes, d'où l'on conclut avec beaucoup de précision le diametre apparent de l'astre, ou l'intervalle entre les deux astres, qu'on veut mesurer. Cette idée sommaire du Micrometre, suffira ici. Le lecteur curieux de plus grands détails, doit consulter l'écrit que M. *Auzout* publia sur ce sujet en 1667, & qu'on trouve parmi les anciens Mémoires de l'Académie (T. VII). Il peut aussi recourir à divers autres Auteurs, surtout à M. de la Hire, qui en a expliqué les usages nombreux dans l'introduction à ses *Tables Astronomiques*. On a imaginé dans la suite diverses nouvelles constructions de Micrometres, qui ont été rassemblées par *Bion* (a), & M. *Doppelmayr*, son Continuateur. Mais la plus parfaite, & celle qui sert à un plus grand nombre d'usages est la précédente; & c'est, à quelques légers changemens près, celle qu'ont adoptée tous les Astronomes. Le Micrometre de cette espece, avec les additions qu'y a fait le célèbre M. *Bradley*, est tout ce qu'il y a jusqu'ici de plus parfait. On en lit la description dans la troisieme partie de l'Optique de M. *Smith*.

C'est à M. *Picard* qu'on croit être redevable de l'application du Telescope au quart de cercle astronomique. On lui associe aussi M. *Auzout*, & cela est fondé sur le témoignage de M. de la Hire (b). Cet Académicien, qui avoit vu M. *Picard* & travaillé avec lui, dit que l'ayant questionné un jour sur la date & l'origine de cette invention, il lui avoit répondu que M. *Auzout* y avoit beaucoup de part. Mais pourquoi ne trouver-on aucune trace de cet aveu dans le Livre de la figure de la Terre, où M. *Picard* fait sa description de sa nouvelle mé-

(a) Traité des instrumens Mathématiques.

(b) Mémoires de l'Académie, 1717.

thode, de maniere à laisser du moins croire aux lecteurs qu'il en est l'unique Auteur. Quoi qu'il en soit, les avantages de cette pratique sont tels, qu'on peut dire sans exagération, qu'il en est peu de plus heureuses dans l'Astronomie. Tant qu'à l'exemple des Anciens, on se servit de pinnules simples, l'observateur n'ayant d'autre secours que celui de ses yeux, avoit une peine extrême, ou plutôt ne pouvoit jamais parvenir, à discerner parfaitement le bord de l'astre ou de l'objet auquel il miroit. D'ailleurs les étoiles fixes paroissent à l'œil nu environnées d'une chevelure qui leur donne un diamètre apparent beaucoup plus considérable qu'il n'est dans la réalité, & qui induisoit l'observateur dans une erreur continuelle. Le Telescope adapté au quart de cercle, leve tous ces inconvénients. Le limbe de l'astre, du Soleil par exemple, paroît distinctement terminé, & l'on peut juger avec précision de l'instant auquel il arrive aux fils qui se croisent au foyer de l'objectif. Les étoiles sont dépouillées de cette chevelure incommode, qui en augmente l'apparence à l'œil nu, & ne paroissant que comme des points lumineux, & presque indivisibles, leur passage par ces fils est beaucoup mieux déterminé, ce qui fournit un moyen commode & beaucoup plus exact que ceux qu'on pratiquoit autrefois, pour mesurer leur déclinaison & leur ascension droite. Le quart de cercle enfin, garni d'un Telescope & d'un Micrometre, sert à mille déterminations délicates, auxquelles l'instrument ancien ne pouvoit atteindre. Aussi cette invention fut-elle rapidement adoptée par tous les Astronomes jaloux de l'exactitude. On ne trouve parmi ceux dont le suffrage est de quelque poids, que *M. Hevelius* qui lui ait refusé le sien. Le motif par lequel il autorisoit ce refus, étoit qu'il n'y avoit de cette maniere aucune ligne de mire ou aucun axe de vision. Mais cette prétention étoit mal fondée, & même *M. Picard* avoit pris d'avance le soin d'établir le contraire. On démontre facilement par les loix de la Dioptrique, que le rayon passant par le centre de l'objectif, & allant au point où se croisent les fils placés au foyer commun de l'objectif & de l'oculaire, forme une ligne invariable; de sorte que ce ne peut être que le point de l'objet qui est dans la direction de cette ligne, ou qui en est éloigné d'un angle déterminé, qui puisse paroître au point où se croisent ces

ces fils. Il y a donc, lorsque l'instrument est vérifié, & que le Télescope n'éprouve aucun dérangement à l'égard du quart de cercle, il y a, dis-je, une ligne équivalente à celle qui seroit menée par les deux ouvertures des pinnules ordinaires, & qui est le véritable rayon par lequel l'objet est aperçu.

Depuis que l'invention du Micrometre, & l'application du Télescope au quart de cercle, ont été enseignées & employées par les Astronomes François, l'Angleterre a fait revivre d'anciens droits sur l'une & l'autre. Aussi-tôt après l'annonce du Micrometre faite par M. *Auzout* dans les *Transactions Philosophiques*, M. *Townley*, Astronome du pays de Lancastre, y mit un écrit où il la revendiquoit à son compatriote M. *Gascoigne*, qui perdit la vie à la suite de *Charles I*, dans la bataille de Marston-More, qui fut si funeste à ce Prince; & pour justifier son assertion, il a donné dans le n°. 29 des mêmes *Transactions*, la description de la machine de M. *Gascoigne*, dont il avoit quelques ébauches, & qu'il avoit perfectionnée. M. *Flamsteed*, qui avoit ramassé avec soin quantité de papiers & de lettres de MM. *Horoces* & *Gascoigne*, rapporte des observations de ce dernier, qui confirment le récit précédent. Enfin M. *Gascoigne* ne s'étoit pas borné au Micrometre. Il avoit aussi eu l'idée d'appliquer le Télescope au quart de cercle, & il l'avoit exécuté avec succès. C'est ce que prouvent clairement divers fragmens de lettres, tirés de son commerce astronomique avec *Horoces* & *Crabtree*, & que M. *Derham* a rapportés dans les *Transf. Phil.* de l'année 1723. On ne peut donc douter que M. *Gascoigne* ne soit le premier Auteur de ces deux inventions d'Astronomie-pratique. Nous ajouterons encore à l'honneur de Robert *Hook*, qu'il paroît que ce fameux Astronome se rencontra avec M. *Picard*. *Hook* raconte dans un de ses ouvrages, que dès l'année 1665, il avoit parlé à *Hevelius* de l'application du Télescope aux instrumens astronomiques, & qu'il l'avoit exhorté à en faire usage; sur quoi M. *Hevelius* lui répondit la même année par une lettre adressée à la Société Royale, & dans laquelle il rendoit compte des motifs qui lui rendoient cette pratique suspecte. Mais M. *Hook* étoit plus à portée d'être informé par la renommée ou autrement, des succès & des inventions de *Gascoigne*; qui jouissoit d'une grande réputation dans la Province de Lan-

castre. A l'égard de MM. *Auzout* & *Picard*, on ne sçauroit faire la même observation, & il est évident que ce qui avoit été précédemment fait en Angleterre, & qui leur étoit certainement inconnu, ne sçauroit les priver du droit qu'ils ont à cette découverte.

V.

Nouvelle mesure de la terre par M. Picard.

Il est inutile de faire ici de nouvelles réflexions sur l'utilité d'une mesure exacte de la terre. On a suffisamment montré dans le troisième Livre de cette Partie, de quelle importance est cette mesure dans la Géographie & dans l'Astronomie : d'ailleurs le diamètre de la terre étant comme la première échelle dont on se sert pour reconnoître les distances célestes, sa grandeur étoit à quelques égards le premier élément de l'Astronomie : aussi de tout tems les Astronomes ont fait des efforts pour se procurer cette connoissance ; & sans remonter au-delà du même siècle, on avoit vu plusieurs hommes célèbres entreprendre de grandes opérations pour cet effet.

Il faut cependant l'avouer, & nous le faisons presque à regret, malgré ces travaux, la grandeur de la terre n'étoit rien moins que connue avec quelque précision. *Snellius* & *Riccioli*, qui sembloient y avoir pris le plus de soin, différoient entre eux, qui le croira ? de plus de 7000 toises sur la grandeur du degré. Il est vrai que les opérations de *Riccioli*, examinées avec un peu d'attention, par un Astronome habile dans l'art d'observer, présentoiennent mille sujets de les soupçonner d'erreurs considérables ; mais d'un autre côté, celles de *Snellius*, quoique bien moins sujettes à de pareils soupçons, n'en étoient pas exemptes, & on ignoroit à cette époque les corrections qu'il avoit faites à sa mesure peu avant sa mort ; de sorte que de tous ces travaux il ne résulteroit qu'un pyrrhonisme complet sur la grandeur même approchée du degré terrestre.

L'Académie Royale des Sciences ne put voir subsister plus long-tems des doutes sur un point si important, & l'art d'observer ayant été extrêmement perfectionné depuis peu, elle jugea qu'il étoit tems de les éclaircir. M. l'Abbé *Picard* (a),

(a) M. Picard (Pierre), étoit de la Flèche, mais nous avons en vain recherché l'année

déjà célèbre par diverses observations très-déliçates, fut donc chargé de mesurer de nouveau un degré terrestre dans les environs de Paris. Il l'entreprit, & il l'exécuta dans les années 1669 & 1670, de la manière que nous allons dire.

M. *Picard* suivit le même procédé que celui que *Snellius* avoit employé dans sa mesure, & que nous avons décrit en en rendant compte; mais il y apporta des soins tels que l'Astronomie n'en avoit encore aucun exemple. Il se servit d'abord d'un secteur de dix pieds de rayon scrupuleusement vérifié, dans tous les degrés qui devoient servir à sa mesure. Il étoit garni d'un excellent Télescope avec des fils se croisant au foyer de l'oculaire, comme on a dit dans l'article précédent. Il mesura ainsi à Amiens & à Malvoisine la distance d'une étoile de Cassiopée, qui passoit à moins de 10 degrés du zénith, de l'un & de l'autre lieu, & il trouva leur différence de latitude de 1° , $22'$, $55''$. Quant à sa mesure trigonométrique, tous les angles de ses triangles furent vérifiés, & deux mesures répétées de cette base avec le soin dont il étoit capable, ne lui donnerent qu'une différence de deux pieds; la première mesure ayant été de 5662 toises 5 pieds, & la seconde de 5663 toises 1 pied. C'est pourquoi il prit un milieu, & la fixa à 5663 toises. Il trouva enfin, après tous ses calculs, que la distance interceptée entre les parallèles d'Amiens & de Malvoisine étoit de 78850 toises, ce qui donne 57060 toises par degré. On peut voir le détail de ces opérations dans son ouvrage sur la mesure de la terre, inséré parmi les anciens Mémoires de l'Académie, T. VII.

Nous avons dit que M. *Picard* avoit pris dans la mesure de sa base & de ses triangles tous les soins dont il fut capable. Mais dans des opérations si délicates, il y a tant de précau-

de sa naissance. Il fut un des huit premiers que M. Colbert réunit pour former l'Académie Royale des Sciences. Sa dextérité à observer, fut cause qu'il eut grande part aux immenses nivellemens qu'on entreprit pour amener des eaux à Versailles. Cet Astronome célèbre mourut en 1684. Il laissa plusieurs ouvrages assez avancés, que M. de la Hire prit soin de mettre en ordre, & publia en 1693. Ces ouvrages sont un excellent Traité de Gnomonique,

sous le titre de *Pratique des grands Cadrans; d'ingénieux fragmens de Dioptrique*, & son *Traité du Nivellement*. On les trouve aussi dans le T. VI des anciens Mémoires de l'Académie. On lit dans le T. VII sa *Mesure de la terre*, son *Voyage à Uranibourg*, qui avoient paru de son vivant, avec quantité d'observations astronomiques, & géographiques faites en divers lieux du Royaume.

tions à prendre , précautions dont plusieurs ne font souvent suggérées que par le tems , & les fautes d'autrui , que nous ne porterons aucune atteinte à sa réputation , en remarquant qu'il ne laissa pas de tomber dans quelques erreurs. Les contestations élevées dans ces derniers tems au sujet de la figure de la terre , ayant obligé de soumettre ses opérations à la plus rigide discussion , on a trouvé (a) que (toute compensation faite de quelques corrections qu'il ne pouvoit pas connoître , comme de l'aberration de la lumière découverte depuis lui , & de quelques erreurs en sens contraire dans la détermination de l'ampitude de l'arc entre Paris & Amiens) , il s'étoit trompé dans cette détermination d'environ sept secondes par excès. En supposant donc la mesure géodésique parfaitement exacte , ^{M.} *Picard* eût dû trouver le degré plus long d'environ 120 toises ; mais par un heureux hazard , il se trouve que cette erreur est en grande partie compensée par quelques autres dans sa mesure géodésique. En premier lieu , en vérifiant les opérations de *M. Picard* , on a trouvé (b) dans les 19 dernières mille toises , une erreur de 26 toises , erreur qu'il faut imputer à la hâte avec laquelle il fut obligé de prendre quelques-uns de ses derniers triangles , ce qui ne lui permit pas de choisir les plus avantageux , ni d'en vérifier les angles avec assez de soin. En second lieu , il est aujourd'hui reconnu que *M. Picard* s'est trompé dans la dimension de sa base. Cette seconde erreur , d'abord reconnue par MM. *Cassini* , ensuite vérifiée à diverses reprises par eux & *M. de la Caille* (c) , vient enfin d'être constatée par une nouvelle mesure de cette base ordonnée par l'Académie , ou , parce que les termes de la base de *M. Picard* ne sont pas connus , par la mesure d'une nouvelle base dans la direction de la sienne , & par la détermination trigonométrique d'un côté du premier triangle de sa suite. Des deux Compagnies d'Académiciens qui ont séparément travaillé à cette vérification , l'une , sçavoir celle composée de MM. *Bouguer* , *Camus* , *Cassini de Thury* , & *Pingré* , ont trouvé (d) ce côté , qui est la distance entre la tour de Montlheri , & le clocher de Brie-Comte-Robert , de 13108 toises & quelques pouces , à

(a) Degré du méridien entre Paris & Amiens.

(c) Ibid.

(b) Méridienne de Paris vérifiée.

(d) Opérations faites par ordre de l'Académie , &c. 1757 , in-8°.

deux pieds près de même que MM. *Cassini* & de la *Caille*, au lieu que M. *Picard* l'avoit déterminée de 13121 toises, 1 pied. Voilà donc sur une longueur de 13000 toises, un erreur de 13; & comme la base de M. *Picard* en avoit près de 6000, il en résulte une erreur sur cette base d'une toise par mille. De la mesure de l'autre bande discutée par M. le *Monnier* (a), il suit que cette erreur n'est que de quatre pieds & demi. Voilà donc, suivant M. *Bouguer*, & ses collègues, une erreur d'une toise par mille, ce qui fait 57 sur les 57060 toises de la longueur trouvée par M. *Picard*, à quoi ajoutant les 26 ci-dessus, cela fait 83 toises, dont cet ancien Académicien eût dû trouver son degré plus court. Mais il l'eut dû trouver plus long de 110, par les raisons qu'on a vues plus haut : ainsi il reste qu'en total il doit être plus long de 27 toises; ce qui le réduit à 57087. Mais si nous n'admettons avec M. le *Monnier* qu'une erreur de trois quarts de toise par mille, il sera un peu plus long, sçavoir de 57100 toises. En prenant donc un milieu, car il n'est pas possible de se déterminer entre des opérations faites de part & d'autre avec tant de soin, nous réputerons le degré de M. *Picard* de 57095 toises.

M. *Picard* finissoit à peine son grand ouvrage de la mesure d'un degré terrestre, qu'il entreprit un voyage pour l'utilité de l'Astronomie. Afin de se servir avec quelque succès des observations de *Tycho-Brahé*, toujours estimées des Astronomes, afin d'en lier la chaîne avec celle des modernes, il falloit avoir une connoissance plus précise de la position de son observatoire. Il y avoit, à la vérité, peu de doute sur sa latitude; mais sa longitude étoit assez légitimement suspecte, l'art d'observer les éclipses n'étoit pas encore porté, du tems de *Tycho*, à la précision qu'il a atteinte depuis par le moyen des lunettes & des pendules. M. *Picard* partit donc en 1671, pour vérifier la position d'Uranibourg. Ce séjour d'Uranie, autrefois si magnifique, étoit dans un état bien capable d'exciter les regrets d'un amateur de l'Astronomie : à peine en subsistoit-il des vestiges sur le terrain, & dans la mémoire des hommes. M. *Picard* parvint cependant après beaucoup de recherches, & à l'aide du plan de *Tycho*, à en reconnoître quelques en-

(a) Observations faites par ordre du Roi, 1757.

droits où il fixa ses instrumens. Il y trouva la latitude, différente seulement d'une minute de celle que *Tycho* lui avoit assignée. Quant à la longitude, la différence étoit, comme on l'avoit soupçonnée, beaucoup plus considérable; elle alloit à quelques degrés.

M. Picard fit à Uranibourg une autre observation qui étonna beaucoup les Astronomes. En relevant les angles de position de divers endroits à l'égard de la méridienne d'Uranibourg, & les comparant à ceux que *Tycho* avoit trouvés, il s'aperçut qu'ils étoient différens de 18 minutes; de sorte que ce célèbre Astronome paroissoit s'être trompé de 18 minutes dans la détermination de sa méridienne. Cependant c'est un peu trop se hâter que d'en conclure que *Tycho* ait commis une erreur si considérable dans une détermination aussi importante; *M. Picard* lui-même, n'ose le faire, & il aime mieux conjecturer que ces angles ne devant servir qu'à la Carte des environs de l'Isle d'Huene, ne furent pas pris par *Tycho* avec son exactitude ordinaire.

Quoi qu'il en soit, cette observation de *M. Picard* fit naître alors dans quelques esprits la pensée que la ligne méridienne pourroit bien être variable. Mais cette conjecture a été détruite par la stabilité de celle de Boulogne, dans laquelle *M. Cassini* ne trouva pas la moindre variation, après plus de 30 ans, non plus que *M. Manfredi*, qui l'a de nouveau vérifiée dans ces derniers tems (a). La position des Pyramides d'Egypte, qui sont encore très-exactement orientées, suivant le rapport de *M. de Chazelles*, est un nouveau motif de croire que cette ligne est invariable. Car une position si exacte ne pouvant être l'effet du hazard, il faut qu'elle ait été autrefois choisie de dessein prémédité, & qu'elle soit l'ouvrage des anciens Egyptiens. Il y a encore d'autres raisons qui rendent cette variation peu probable; mais nous les supprimons pour abréger.

V I.

Tandis que *M. Picard* étoit à Uranibourg, l'Académie méditoit un autre voyage, dont l'Astronomie & la Physique

(a) *Comm. Acad. Bonon. T. II.*

ont tiré de grandes lumières. Il s'agissoit de déterminer par des observations immédiates & plus certaines que toutes celles qu'on avoit encore faites en Europe, divers élémens de la théorie du Soleil, comme la déclinaison de l'écliptique, l'entrée de cet astre dans l'équateur, sa parallaxe, &c. Quelque soin qu'y eussent mis jusques-là les Astronomes, il restoit encore bien des incertitudes sur ces déterminations délicates, à cause de l'obliquité sous laquelle le Soleil paroît toujours dans ces contrées. Il falloit donc observer de quelque endroit de la terre, où cet astre passant très-peu loin du zénith, ne fût sujet à aucune réfraction, ni aucune parallaxe sensible. Ces avantages, on devoit les trouver aux environs de l'équateur, où le Soleil ne s'écartant jamais du zénith que de 10 à 30°, la parallaxe & la réfraction ne peuvent influer que fort légèrement sur les résultats. Un pareil voyage présentoit encore diverses utilités, entr'autres celle d'observer en même tems dans des lieux très-éloignés, les deux planetes Mars & Venus, afin de reconnoître quelle diversité d'aspect produisoit cet éloignement, & de porter par-là quelque jugement sur leur distance à la terre, & celle du Soleil. On pouvoit enfin observer ainsi immédiatement la parallaxe de la Lune, élément de sa théorie si important, & qu'on n'avoit pu encore déterminer que par une sorte de tâtonnement.

Le voyage dont nous parlons fut donc résolu, & l'Isle de Cayenne, soumise à la domination Françoisé, fut jugée propre à cet objet : on le proposa au Roi, qui l'agréa ; sur quoi M. *Richer*, un des Académiciens, fut choisi pour l'exécuter ; & muni d'amples instructions sur tous les points qu'on desiroit d'éclaircir, il partit vers la fin de 1671, & arriva à Cayenne au mois d'Avril 1672. Il y observa d'abord les deux hauteurs solsticiales du Soleil de cette année, & il détermina la distance des tropiques de 46°, 57', 4" ; ce qui donne pour l'inclinaison de l'écliptique à l'équateur 23°, 28', 32" ; c'étoit à 10 ou 12" près celle que M. *Cassini* avoit déterminée dans ses Tables. M. *Richer* observa aussi à Cayenne les deux équinoxes qui s'y firent durant son séjour, aussi-bien que les hauteurs méridiennes du Soleil pendant la plus grande partie de l'année 1672, & le commencement de 1673. Toutes ces observations servirent beaucoup à M. *Cassini* pour rectifier ses Tables. Les observa-

Voyage de M. Richer, & découverte à laquelle il donna lieu.

tions correspondantes de Mars, discutées & comparées avec soin, ne donnerent pour cette planete, lorsqu'elle est la plus voisine de la terre, que 25^e de parallaxe horizontale; d'où l'on conclut que celle du Soleil presque trois fois aussi éloigné, est seulement de 9 à 10^e. M. *Richer* observa enfin un grand nombre d'étoiles, soit de celles qui ne sont point visibles en France, soit de celles qui s'élevant trop peu sur l'horizon de ces contrées, y sont vues trop obliquement, & dont l'observation est sujette à de grandes incertitudes, à cause de l'inégalité des réfractions. On voit toutes ces observations dans le voyage de cet Astronome, qui a été inféré dans le Tome VII des anciens Mémoires de l'Académie.

Mais l'observation qui rend principalement mémorable le voyage de M. *Richer*, est celle du retardement du pendule à secondes qu'il y remarqua. Arrivé à Cayenne, il vit avec étonnement que son horloge, quoi qu'il eût donné au pendule la même longueur qu'en France, retardoit tous les jours d'environ deux minutes & demie sur le mouvement moyen du Soleil, de sorte qu'il fallut pour l'y faire accorder, raccourcir ce pendule d'une ligne & un quart. Pour plus de certitude, il rapporta son pendule ainsi raccourci en France, & alors il se trouva en effet qu'il étoit plus court d'une ligne & quelque chose, que celui qui battoit les secondes à l'Observatoire de Paris.

On ne fut pas médiocrement étonné en France du phénomène annoncé par M. *Richer*, & on le regarda d'abord comme fort douteux. On croyoit être d'autant mieux fondé à penser ainsi, que M. *Picard* étant à Uranibourg, n'avoit trouvé aucun changement à faire dans la longueur de son pendule, non plus que M. *Roemer* à Londres. Mais quelques années après, MM. *Varin* & *Deshayes* ayant été envoyés en divers lieux de la côte d'Afrique & de l'Amérique, pour y observer, ils remarquerent dans les lieux voisins de l'équateur, la même chose que M. *Richer*. Il y a plus, ils furent obligés de raccourcir leur pendule d'une quantité plus considérable que cet Astronome ne l'avoit rapporté. Il n'y a rien en cela qui doive nous étonner; il est au contraire tout-à-fait naturel que M. *Richer*, observant pour la première fois un phénomène si inattendu & si singulier, fit tous ses efforts pour l'éluider en quelque sorte.

M.

Ce retardement du pendule, à mesure qu'on le transporte dans des lieux plus voisins de l'équateur, est une observation tellement confirmée par le rapport unanime des Astronomes, qu'il est inutile de nous arrêter davantage à le prouver. Mais c'est une mauvaise explication que celle qu'ont prétendu en donner quelques Physiciens, en disant que c'est un effet de la chaleur du climat qui alonge la verge du pendule, & qui en rend par-là les vibrations plus lentes. Les expériences qu'on a de la dilatation des métaux opérée par la chaleur, apprennent qu'il en faudroit une bien plus considérable que celle qu'éprouve la verge d'un pendule, pour causer un allongement capable de produire un pareil retardement; & d'ailleurs les Académiciens François, qui ont mesuré la longueur du pendule sur les montagnes du Pérou, & au milieu d'un air tempéré, ou excessivement froid, n'ont pas laissé d'observer le même phénomène.

Les nouvelles observations de Messieurs *Varin* & *Deshayes*, ne permettant plus de douter que le pendule à secondes ne fût de différentes longueurs dans différentes latitudes, *M. Huyghens* qui, lors de la première annonce du phénomène, ne s'étoit pas hâté d'en chercher l'explication, se mit à y réfléchir, & il la découvrit. Il vit d'abord que de ce retardement il suit que la pesanteur est moindre sous l'équateur, & aux environs, que dans les autres lieux de la terre. Car puisque le même pendule oscille plus lentement dans les lieux voisins de l'équateur, c'est-à-dire, que la même masse roulant le long du même arc, tombe plus lentement, d'où cela peut-il venir ? sinon de ce que sa pesanteur est moindre. *M. Huyghens* apperçut en même tems une raison si naturelle de ce phénomène, qu'elle auroit dû, ce semble, le faire découvrir *à priori*. La pesanteur, dit-il, étant primitivement la même dans toutes les parties de notre globe, elle seroit partout égale, s'il étoit en repos. Mais qu'on lui donne le mouvement de circonvolution que tous les Astronomes s'accordent à reconnoître, dès-lors il en naîtra une force centrifuge opposée à la pesanteur; & qui la diminuera inégalement dans les divers lieux de la terre; car cette force centrifuge est plus grande sous l'équateur que partout ailleurs, puisque tous les points de ce cercle parcourant journallement un plus grand espace, se meuvent

avec plus de vitesse. La force centrifuge détruira donc sous l'équateur une plus grande partie de la pesanteur que partout ailleurs ; & par conséquent elle en détruira dans chaque lieu une partie d'autant plus grande , qu'il sera plus voisin de ce cercle. Ajoutons à cela , que la force centrifuge tendant à écarter les corps dans le sens perpendiculaire à l'axe de la terre , sous l'équateur elle est directement opposée à la pesanteur , au lieu que dans les autres endroits de la terre , elle ne lui est opposée qu'obliquement. Ainsi , selon les loix de la mécanique , toute cette force est employée sous l'équateur à diminuer la pesanteur , & sous les parallèles à ce cercle , il n'y en a qu'une partie qui contribue à cet effet. Voilà une nouvelle cause pour laquelle la pesanteur primitive est moins diminuée dans les lieux hors l'équateur que sous ce cercle. *M. Huyghens* , guidé par sa théorie des forces centrifuges , trouve que sous l'équateur , les corps doivent peser d'une 189^e moins que si la terre étoit en repos.

Cette conséquence , quoique bien digne de remarque , n'est cependant pas ce qu'il y a de plus mémorable dans la découverte de *M. Huyghens* : allant plus loin , il conclut du phénomène dont nous parlons , que la terre n'est point parfaitement sphérique , comme on l'avoit cru jusqu'alors , mais qu'elle est applatie vers les poles , & renflée sous l'équateur. Cela suit du raisonnement ci-dessus ; car supposons pour un instant la terre sphérique & en repos , les directions des graves , telles que celles du pendule , concourront au centre. Mais qu'on donne à notre globe un mouvement de rotation , la force centrifuge qui tend à écarter de l'axe , sera oblique à la direction de chaque poids , excepté celui qui sera placé sous l'équateur. Ainsi chacun de ces poids sera écarté de sa direction primitive , & d'autant plus que la force centrifuge lui sera moins oblique ou sera plus forte. Les directions des corps graves , hormis celles des poids placés sous l'équateur & au pôle , n'iront donc plus aboutir au même point , mais elles feront avec l'axe de rotation des angles plus aigus que si la terre eût été en repos.

Fig. 126. Ce raisonnement est aisé à sentir , à l'aide de la figure 126 , où les directions primitives sont marquées par des lettres ponctuées , & les directions actuelles par des lignes pleines. *M. Huyghens* trouvoit que cette déviation du fil à plomb , de la direc-

tion centrale, & perpendiculaire à la surface de la terre supposée sphérique, étoit vers la latitude de 45° , égale à 5 minutes & 5 secondes, erreur considérable, & contraire à l'expérience qui nous apprend que les directions des graves sont perpendiculaires à la surface de la terre ou des fluides en repos. Cette surface ne sçauroit donc être sphérique; mais il faut qu'elle soit plus relevée vers l'équateur, ou en forme de sphéroïde engendré par la révolution d'une ellipse autour de son petit axe.

Il est juste de remarquer que cette curieuse découverte n'est pas moins l'ouvrage de M. *Newton*, que de M. *Huyghens*. Le célèbre Philosophe Anglois y parvenoit vers le même tems, par un raisonnement peu différent. Il est aussi le premier qui l'ait dévoilée au public dans son fameux Livre des *Principes*. M. *Huyghens* ne mit au jour ses réflexions sur ce sujet, que quelques années après, sçavoir en 1690, dans son Livre *De causâ gravitatis*. Il y fixe la quantité de l'applatissment de la terre, ou la différence de ses axes, à une 578^e du diamètre de l'équateur, & il trouve pour la figure génératrice du sphéroïde terrestre, une courbe du quatrième degré. Mais nous réservons de plus grands détails sur ce sujet pour l'endroit où nous rendrons compte des travaux des modernes pour déterminer la vraie figure de la terre.

V I I.

Des observations continuées long-tems & avec soin, ont ordinairement l'avantage de faire appercevoir des phénomènes dont on n'avoit encore aucun soupçon; souvent même il arrive que ces observations conduisent à une découverte plus intéressante que celle dont on cherchoit à s'assurer par leur moyen. L'exemple que nous offre cet article, est un des plus remarquables.

*Découverte
du mouvement
successif, & de
la vitesse de la
lumière.*

M. *Cassini*, & les Astronomes de l'Académie, étoient attentifs, depuis plusieurs années, à observer les éclipses des satellites de Jupiter, soit dans des vues géographiques, soit pour perfectionner la théorie de ces petites planetes. Ces observations firent reconnoître une nouvelle inégalité dans le mouvement du premier satellite. On remarqua que depuis l'oppo-

tion jusques vers la conjonction de Jupiter & du Soleil, les émersions de ce satellite hors de l'ombre, qui sont les seules qu'on puisse observer, retardoient continuellement sur le calcul, de sorte que la différence étoit vers la conjonction d'environ 14 minutes. On observoit le contraire après la conjonction, c'est-à-dire, que depuis les premières immersions qu'on observe après la conjonction, jusqu'aux dernières observations de ce genre qu'on peut faire avant l'opposition, l'entrée du satellite dans l'ombre antécipoit de plus en plus le calcul, la différence allant enfin jusqu'à environ 14 minutes.

On attribue ordinairement à M. Roemer (a), d'avoir trouvé l'explication également vraisemblable & ingénieuse, qu'on donne de ce phénomène. Mais on se trompe : on voit par un écrit de M. Cassini, publié au mois d'Août 1675, que c'est cet Astronome qui en est le premier auteur. « Cette seconde inégalité, dit-il, paroît venir de ce que la lumière employe quelque tems à venir du satellite jusqu'à nous ; & qu'elle met environ dix à onze minutes à parcourir un espace égal au demi-diamètre de l'orbite terrestre » (b). Cependant quelque tems après, M. Cassini ébranlé par une difficulté dont on parlera bien-tôt, changea de sentiment. Mais cette explication abandonnée de son auteur, M. Roemer l'adopta, & la fit valoir d'une manière qui, malgré les difficultés de M. Cassini, réunit presque tous les suffrages : En voici le précis.

Si la terre restoit constamment au même point A où elle est, lorsqu'on observe une des premières émersions du satellite après l'opposition de Jupiter, on verroit toutes ces émersions

Fig. 127.

(a) M. Roemer (Olaus), naquit à Copenhague, le 25 Septembre 1644, v. styl. Son premier maître fut Erasme Bartholin, avec lequel il travailla jusqu'en 1671, que M. Picard allant à Uranibourg, lui trouva tant de dispositions pour les Mathématiques, qu'il l'engagea à le suivre en France ; mais rien n'est plus hazardé que ce qu'on lit dans la Préface du *Dictionnaire de Mathématiques*, savoir que M. Picard ne l'employoit qu'à nettoyer ses verres. M. Roemer vint à Paris sur un pied plus distingué, & ne tarda pas à être pensionné du Roi, & admis dans l'Académie, dont il enrichit les Mémoires de quantité d'inventions mécaniques & astronomiques. Il re-

tourna en 1681 dans sa patrie, où il fut décoré du titre d'Astronome du Roi. Il se mit alors à travailler à déterminer la parallaxe annuelle des fixes : nous avons rendu compte de ses tentatives & de ses prétentions sur ce sujet, dans la Part. III, L. IV, art. VII. Il fut fait, en 1705, premier Magistrat de Copenhague, & Conseiller d'Etat, places qu'il remplit avec la satisfaction publique, jusqu'à sa mort, qui arriva le 29 Septembre 1710. On trouve sa vie à la tête du Livre que M. Horrebow son successeur, publia en 1725, sous le titre de *Basis Astronomiæ* &c. qui est une description de l'Observatoire, & des instrumens de M. Roemer.

(b) Histoire de l'Académie. ann. 1675.

arriver au moment indiqué par le calcul. Mais durant l'intervalle de cette émerſion à la ſuivante, la terre paſſe en *a*, & s'éloigne de Jupiter de la quantité *aA*. Si donc la lumière venant du ſatellite, emploie quelque tems à ſe tranſmettre d'un lieu à un autre, elle arrivera plus tard en *a* qu'en *A*. Ainſi l'obſervateur terreſtre verra plus tard le retour de la lumière du ſatellite, que ſ'il eût reſté en *A*. A la vérité, cette différence de tems ſera inſenſible d'une émerſion à la ſuivante. Mais quand la terre ſera parvenue au point *B* de ſon orbite, alors le calcul anticipera le moment de l'obſervation, de tout le tems que la lumière mettra à parcourir la diſtance *AB*, preſque égale au diamètre de l'orbite terreſtre; & c'eſt-là préciſément le phénomène qu'on obſerve. Lors au contraire que la terre arrivée en *C*, commencera à appercevoir les immerſions du même ſatellite dans l'ombre, la terre allant au devant de la lumière, l'obſervation anticipera de plus en plus le calcul, de maniere que quand le ſpectateur terreſtre ſera en *D*, il verra l'immerſion plutôt que le calcul ne l'indique, de tout le tems que la lumière met à aller de *D* en *C*.

Cette ingénieufe explication nous fournit la ſolution d'un des plus curieux problèmes auxquels l'eſprit humain ſemble pouvoir aſpirer; ſçavoir de déterminer la viſeſſe avec laquelle la lumière ſe répand dans les eſpaces céleſtes. La quantité de tems dont le calcul des émerſions anticipe le moment de l'obſervation, eſt de 15 à 16', lorsque la terre eſt dans le point *B*, l'un des derniers d'où l'on puiſſe appercevoir Jupiter prêt à être caché dans les rayons du Soleil. De là on conclut, en comparant la corde *AB* avec le diamètre de l'orbite terreſtre, que la lumière met 16 à 18', à parcourir cette étendue, d'où il ſuit qu'elle vient du Soleil à nos yeux dans l'eſpace de 8 à 9^h. Mais la diſtance de cet aſtre à la terre, eſt d'environ 10000 demi-diamètres terreſtres. Ainſi la lumière en parcourt environ 40 dans une ſeconde: elle ne met qu'une ſeconde & demie à venir de la Lune juſqu'à nous. Cette viſeſſe, quelque prodigieuſe qu'elle ſoit, ne doit pas paroître incroyable à un Philoſophe. Le ſyſtème de l'Univers n'eſt qu'un compoſé de merveilles non moins dignes d'admiration, & auſſi propres à confondre l'eſprit humain.

Le mouvement ſucceſſif de la lumière a été pendant long-

tems sujet à deux objections, dont une étoit assez pressante. La première est de M. *Cassini*, & c'est celle qui lui fit changer de sentiment, comme on a dit plus haut. Si le mouvement successif de la lumière est la cause de l'inégalité dont on vient de parler, d'où vient, disoit-il, n'a-t-elle point lieu à l'égard des trois autres satellites? Leurs éclipses devroient être sujettes aux mêmes accélérations & retardemens périodiques que celles du premier, cependant on n'observe rien de semblable. M. *Maraldi* (a), qui, à l'exemple de son oncle, rejette ce mouvement de la lumière, fortifie cette objection de quelques autres, & surtout de celle-ci. Si c'étoit ce mouvement qui produisît le phénomène en question, on devroit, disoit-il, observer une troisième inégalité, dépendante du lieu de Jupiter dans son orbite, & qui seroit retarder les éclipses de ses satellites, depuis son périhélie jusqu'à son aphélie, & au contraire avancer depuis son aphélie jusqu'à son périhélie. Car toutes choses d'ailleurs égales, la distance de Jupiter à la terre, va en croissant dans le premier cas, & en décroissant dans le second. Et cette différence de tems, ajoute-t-on, ne seroit pas insensible: en effet, la différence d'éloignement de Jupiter à nous, est dans ces deux cas le double de l'excentricité de son orbite; ce qui fait environ une moitié de la distance du Soleil à la terre. Ainsi le tems employé par la lumière à parcourir cette distance, étant de huit à neuf minutes, il en faudra environ quatre de plus, Jupiter étant dans son aphélie, que lorsqu'il sera dans son périhélie.

Mais ces objections, qui étoient considérables du tems de MM. *Cassini* & *Maraldi*, sont aujourd'hui suffisamment résolues. De tous les satellites de Jupiter, le premier est le seul dans lequel on puisse démêler cette inégalité particulière, parce que c'est celui dont le mouvement est le plus régulier, & le mieux assujéti au calcul. Il n'en est pas, à beaucoup près, de même des autres. On commet encore, à l'égard de ces derniers, & en usant même des meilleures tables, des erreurs beaucoup plus grandes que la plus grande équation dépendante du mouvement de la lumière. D'ailleurs leur entrée dans l'ombre est si lente, que jointe aux variations qui nais-

(a) Mémoires de l'Académie, 1707.

sent de l'inégalité des Télescopes, des yeux, & des hauteurs de Jupiter sur l'horizon, elle rend incertaine à plusieurs minutes près, le vrai moment de l'immersion. Ainsi il n'est plus surprenant qu'on ne puisse point y reconnoître d'une manière décisive le retardement ou l'accélération que produit le mouvement successif de la lumière.

A l'égard de la seconde objection, sçavoir celle de M. *Maraldi*, elle est entièrement résolue. Depuis que la théorie du premier satellite a été rectifiée en plusieurs points, l'inégalité provenant de l'excentricité de Jupiter, a été parfaitement reconnue; & elle entre au nombre des élémens du calcul, dans toutes les tables modernes. On peut voir entr'autres, sur cela, celles que M. *Vargentin* a publiées il y a peu d'années, & qui par leur excellence sont dans une grande estime auprès des Astronomes. Ajoutons que cette heureuse découverte, déjà si conforme à la saine Physique, vient de recevoir un nouveau degré de certitude, de celle de M. *Bradley* sur l'aberration des fixes, dont on rendra compte dans le lieu convenable.

V I I I.

Pendant qu'on faisoit les belles découvertes qu'on a exposées dans les articles précédens, l'Académie des Sciences, toujours attentive à leur principal objet, qui est de servir à la société, n'oublioit rien pour tirer ce fruit de l'Astronomie, en perfectionnant par son moyen la Navigation & la Géographie. On voit cette sçavante Compagnie rassembler avec soin des naissances toutes les observations propres à ce grand dessein, entretenir des correspondances avec les Observateurs les plus habiles répandus dans différens pays, dépêcher enfin quelquefois des Observateurs pour éclaircir des points importants de Géographie. Les voyages entrepris par MM. *Picard* & *Richer*, n'étoient pas seulement relatifs à l'Astronomie; ils avoient aussi pour objet la Géographie & la Navigation, & de déterminer d'une manière sûre la position de divers lieux.

Travaux tendans à la perfection de la Géographie.

Il étoit naturel que l'exécution de ce grand projet commençât par la France; aussi fût-ce le premier travail que s'imposa l'Académie avec l'agrément du Ministère. On voit dès les années 1671 & 1672, divers Géometres & Observateurs dis-

perlés dans les Provinces , en lever géométriquement le plan ; & fixer la position des points principaux par des observations célestes. Mais ce fut en 1679 qu'on commença à mettre plus d'activité dans cette entreprise. On réputa qu'il falloit d'abord bien établir les extrémités du Royaume dans tous les sens. MM. *Picard & de la Hire* furent chargés de ce travail , auquel ils employèrent environ deux ans. On peut voir le détail de leurs observations & de leurs courses dans l'Histoire particuliere de l'Académie ; il suffira ici d'en présenter le résultat , qui est très-propre à justifier l'utilité de ces travaux.

En effet , on ne sauroit se représenter combien de grossieres erreurs se trouvoient dans la Carte de la France , avant que l'Académie eût entrepris de la réformer. Toutes les bornes en étoient considérablement déplacées. Les Géographes mettoient entre Brest & Paris une différence en longitude , de 8° , & 9 à 10 minutes : les observations réitérées de MM. *Picard & de la Hire* , apprirent qu'elle n'étoit que de 6° , 54' ; de sorte que cette pointe de la Bretagne étoit avancée dans la mer de plus de 30 lieues qu'il ne falloit. Il en étoit à peu près de même de toute la côte de l'Océan. Il y a plus ; la latitude de la plupart des villes méridionales du Royaume , étoit marquée moindre qu'elle n'étoit , & l'erreur qui alloit toujours en croissant à mesure qu'on s'éloignoit de la capitale , étoit de plus d'un demi-degré aux frontieres ; erreur monstrueuse , si l'on considère avec combien de facilité l'on peut mesurer la latitude d'un lieu. M. *de la Hire* dressa une Carte corrigée suivant ces observations , & où ces différences étoient marquées. Lorsqu'il la présenta au Roi , ce Prince qui voyoit son domaine resserré de tout côtés , dit en badinant , que son Académie lui témoignoit bien peu de reconnaissance , puisque tandis qu'il la soutenoit par sa protection & ses dépenses , elle diminueoit l'étendue de sa domination. L'Académicien répondit apparemment que la puissance d'un Monarque dépendoit moins de cette étendue que du nombre & de l'attachement de ses sujets ; & qu'en cela Sa Majesté l'emporteroit toujours sur tous les autres Princes de l'Europe.

M. *Picard* avoit proposé en 1681 , à M. *Colbert* , une entreprise qu'on commença à exécuter en 1683. Les corrections que donnoient les observations faites sur les côtes du Royaume ,

& de côté & d'autre dans l'intérieur, avoient déjà appris qu'il falloit resserrer toute l'étendue que lui donnoient les anciennes Cartes à peu près proportionnellement à l'éloignement des lieux à la méridienne ou au parallèle de Paris. Cependant cela ne suffisoit pas pour avoir une Carte parfaite ; car l'erreur n'étoit pas toujours proportionnelle à cet éloignement, ni dans le même sens. C'est par cette raison qu'on avoit commencé dès l'année 1671, à lever géométriquement la Carte de plusieurs Provinces du Royaume : mais outre que cette méthode étoit excessivement longue, *M. Picard* entrevoyoit des difficultés dans la réunion de toutes ces Cartes, les erreurs particulières pouvant s'accumuler, & rejeter les extrémités fort loin de leur position véritable. Pour remédier à cet inconvénient, il proposa de tracer une méridienne, c'est-à-dire, de déterminer par des opérations géométriques la position de la méridienne de l'Observatoire de Paris à travers tout le Royaume. Cette ligne devoit être regardée comme une directrice générale très-commode, pour y rapporter toutes les autres positions. Il y avoit dans cette entreprise, un autre avantage relatif à la connoissance parfaite de la grandeur de la terre. Car au moyen de ces opérations, on devoit avoir avec plus de précision la longueur de tout l'arc du méridien, compris dans le Royaume, & par conséquent la grandeur du degré avec bien plus d'exactitude. *M. Picard* vouloit enfin qu'on partageât toute l'étendue du Royaume en triangles appuyés les uns sur les autres, & ayant leurs sommets dans des endroits remarquables, dont la position auroit été aussi pour la plupart déterminée astronomiquement. Ce travail fait, il n'eût plus fallu que lever géométriquement l'intervalle du terrain renfermé dans chacun de ces triangles, & en les assemblant on devoit avoir une Carte aussi parfaite qu'il est permis de l'attendre de l'industrie humaine.

Ce plan parut raisonnable & expéditif à *M. Colbert*, & il ordonna à l'Académie de l'exécuter. On se mit à l'ouvrage dès le milieu de l'année 1680. *M. Cassini*, accompagné de MM. *Chazelles*, *Varin*, *Deshayes*, *Sedileau* & *Pernin*, alla du côté du Midi ; & *M. de la Hire*, aidé de MM. *Pothenot* & le *Fèvre*, tourna du côté du Septentrion. *M. Cassini* prolongea cette même année la méridienne de 140000 toises, ou près

de 70 lieues , & détermina géométriquement , à l'égard de la méridienne de Paris , la position de tous les lieux un peu remarquables , qui étoient situés dans l'étendue de pays qu'elle traversoit. M. de la *Hire* en fit autant du côté du Nord , & prolongea la méridienne jusqu'à Dunkerque & Mont-Cassel. Les choses en étoient à ce point , lorsque M. *Colbert* mourut. Cette mort si funeste aux beaux Arts , que du moment même où elle arriva , on cessa de travailler au plus magnifique monument de l'Architecture Française , pour n'y songer de nouveau qu'après plus de soixante-dix ans , interrompit presque subitement le travail de la méridienne ; M. *Cassini* continua néanmoins jusqu'au mois de Novembre les opérations qu'il avoit commencées ; il en présenta le dessein au Roi , qui les approuva , & les jugea dignes d'être poussées jusqu'à l'extrémité du Royaume ; mais diverses circonstances en suspendirent la continuation : elle ne fut reprise que plusieurs années après , sçavoir au mois d'Août de l'année 1700. M. *Cassini* , qui avoit commencé ce travail , le reprit alors , & le poussa durant le reste de cette année & la suivante , jusqu'aux Pyrénées. On eut par ce moyen une étendue de plus de six degrés du méridien , mesurée géométriquement ; d'où l'on conclut la grandeur du degré terrestre de 57097 toises.

Il restoit encore à mesurer l'arc du méridien intercepté entre Paris , & l'extrémité septentrionale du Royaume. Car quoique nous ayons dit que M. de la *Hire* y avoit travaillé en 1680 , il n'avoit proprement fait que reconnoître les objets , pour revenir ensuite à des opérations plus exactes. On jugea donc qu'il falloit recommencer sa mesure , où celle de M. *Piccard* s'étoit terminée. M. *Cassini* , le fils du célèbre Dominique *Cassini* , en fut chargé , & l'exécuta en 1718. On trouva l'arc du méridien intercepté entre Dunkerque & Paris de 2° , $45'$, $50''$; & par la mesure trigonométrique , on conclut la grandeur moyenne du degré dans cette partie de la France , de 56960 toises. On peut voir le détail de toutes ces opérations dans le Livre que M. *Cassini de Thuri* , publia peu après sur ce sujet (a). Personne n'ignore la division que cette mesure occasionna parmi les Astronomes concernant la figure de

(a) De la grandeur & de la figure de la terre. Suite des Mémoires pour l'année 1718. .

la terre. Mais cela appartient à l'histoire de l'Astronomie durant ce siècle ; & comme ce doit être la matière d'un article considérable de la partie suivante de cet ouvrage , nous n'en dirons pas davantage pour le présent.

Le zèle avec lequel l'Académie travailloit à corriger la Carte du Royaume , ne l'empêchoit pas de porter en même tems ses vues plus loin , & de jeter les fondemens d'une correction semblable dans la Géographie entière. Ce furent ces vues qui l'engagèrent à envoyer en 1681 & 1682 , trois Observateurs , Messieurs *Duglos* , *Varin* & *Deshayes* , observer la position du Cap-Verd , position très-importante pour déterminer en général celle de la côte d'Afrique. Comme l'on ne pouvoit observer au Cap-Verd même , on choisit l'Isle de Goeree , qui en est à la vue , & où la France avoit alors un établissement. Les observations qu'on y fit montrèrent que cette partie de la Géographie n'avoit pas moins besoin que les autres de correction. On trouva qu'à l'exception de *Blau* , tous les Géographes avoient placé cette pointe occidentale de l'Afrique , beaucoup plus à l'ouest qu'elle n'est réellement. Delà Messieurs *Varin* & *Deshayes* allèrent à la Guadeloupe & à la Martinique ; leurs observations confirmèrent l'Académie dans la persuasion où elle étoit déjà , que toutes les longitudes marquées dans les Cartes , à l'égard de l'Observatoire de Paris , étoient trop grandes , & d'autant plus erronées , que les lieux étoient plus éloignés ; remarque déjà faite par Messieurs de *Pereisk* & *Gassendi* , à l'égard de l'étendue de la Méditerranée , & qui fut encore confirmée par le voyage que M. *Chazelles* fit en 1693 , dans les Echelles du Levant. On conclut de ces observations , qu'il falloit rapprocher de 25 à 30° , les pays extrêmement éloignés , comme les Indes & la Chine. On osa même dès-lors construire sur ces principes le grand planisphere de l'Observatoire ; & lorsque M. *Hallei* vint en France , il fut bien étonné de voir que sur de simples conjectures on eût placé aussi exactement qu'on l'avoit fait , le Cap de Bonne-Espérance. Les observations qu'il avoit faites en 1677 , dans l'Isle de Sainte Hélène , lui avoient appris que ce Cap étoit de sept ou huit degrés plus occidental que ne le marquoient les Cartes ordinaires , & c'étoit justement la correction qu'on y avoit faite dans le planisphere.

L'Académie devoit naturellement chercher à vérifier par des observations immédiates, ses conjectures sur la Carte de l'Asie. Cela eût certainement valu la peine d'un voyage, s'il n'y avoit pas eu déjà, dans cette contrée de la terre, plusieurs Observateurs qu'il ne s'agissoit que de diriger & d'inviter à un commerce d'observations. Tout le monde sçait que ce qui a soutenu long-tems, & qui soutient encore à la Chine les Missionnaires Européens, c'est leur habileté dans les Mathématiques, & surtout dans l'Astronomie pour laquelle les Chinois ont une vénération singulière. Aussi depuis le P. Ricci qui s'étoit ouvert l'entrée dans cet Empire, la Compagnie de Jesus n'y envoyoit presque que des hommes, qui, au zèle évangélique, joignoient de l'habileté dans les Sciences qui y sont estimées. Si leur zèle pour la propagation du Christianisme n'a pas eu le succès qu'ils desiroient, ils ont eu du moins l'occasion de procurer à l'Europe des connoissances géographiques très-précieuses.

En effet, ces sçavans Missionnaires n'avoient pas attendu les invitations de l'Académie des Sciences, pour faire une multitude d'observations utiles. Malgré leurs travaux apostoliques, peu de phénomènes avoient échappé à leur vigilance. Dans le catalogue des éclipses, dressé par le P. Riccioli, on en voit un grand nombre observées à Goa, à Macao, & au Japon; & ces observations comparées avec celles des mêmes phénomènes faites en Europe, avoient déjà montré qu'il falloit beaucoup raccourcir l'étendue donnée jusqu'alors à l'Asie d'Occident en Orient. C'est sur ces fondemens que le Pere Marini avoit construit ses Cartes de la Chine, qu'il publia en 1654, sous le titre d'*Atlas Sinicus*; & le P. Couplet, celles qu'il donna en 1684. Ils s'étoient néanmoins encore trompés de plusieurs degrés, surtout à l'égard de l'extrémité orientale de la Chine; erreur qu'on excusera facilement quand on considérera qu'il n'est pas aisé de secouer tout à coup un ancien préjugé. D'ailleurs l'art d'observer n'étoit pas encore porté au point de perfection qu'il a atteint vers la fin du siècle passé.

L'Académie des Sciences s'adressa à ces sçavans Missionnaires pour se procurer les lumières qu'elle desiroit sur la description de l'Asie, & bien-tôt elle reçut d'eux une ample moisson d'observations de toute espece, relatives à l'Astronomie ou à

la Géographie de l'Inde, que le Pere *Gouye* publia en 1688, avec des notes, & qui font aussi partie des anciens Mémoires de l'Académie. Elle eut le plaisir de voir confirmer ce qu'elle avoit soupçonné, sçavoir qu'il falloit rapprocher l'extrémité orientale de l'Asie de 25 à 30°, & proportionnellement les lieux moyens, afin de représenter fidèlement cette partie du monde. En effet, quelques observations d'éclipses faites à Goa, diminuèrent la différence de longitude de cette ville avec Paris, de 23°. Il en fut de même de la ville de Siam. Une autre observation faite à Macao, nous rendit plus voisins de ce port, de 17°. Pekin fut rapproché par la même voie de Paris, de plus de 25 degrés. Toutes ces corrections si considérables & si nécessaires, ont depuis été confirmées par une multitude d'observations, ouvrage des Astronomes de la même Société, établis dans l'Inde ou à la Chine. Toujours attentifs à l'avancement de la Géographie & de l'Astronomie, ils ne cessent d'envoyer des observations propres à cet objet; & c'est à eux seuls que nous devons les connoissances exactes que nous avons aujourd'hui de ce vaste Empire, de la Tartarie occidentale, & des pays adjacens. Les Cartes détaillées qu'ils en ont données, & qu'on voit dans la grande Histoire de la Chine du Pere *Duhalde*, sont un vrai trésor en Géographie. Je m'étendrois avec complaisance sur les nombreuses obligations qu'on a à ces sçavans Missionnaires, sans les raisons que j'ai si souvent alléguées pour excuser ma brièveté sur certains points.

Quelque démonstrative que soit la méthode employée par l'Académie des Sciences dans cette réformation de la Géographie, elle n'a pas laissé de trouver des contradicteurs. On vit entr'autres, en 1690, le célèbre *Isaac Vossius*, s'élever contre la manière de déterminer les longitudes des lieux par des observations astronomiques (a). Mais, soit dit sans prétendre déroger au mérite de ce sçavant, ç'en étoit assez de son Livre *De naturâ lucis*, pour prouver qu'il avoit beaucoup plus d'érudition que de lumières philosophiques; & il pouvoit se dispenser d'en donner une nouvelle preuve par les vagues déclamations qu'il fait contre l'ouvrage de l'Académie. Que

(a) *De longitudin.* 1690. Lond. in-4°.

penfer en effet d'un homme qui dit, *qu'il ne peut se persuader que des planetes si éloignées* (il porte des satellites de Jupiter) *puissent être une mesure des longitudes*, à quoi il ajoute, *que jusqu'à ce qu'on sçache faire des calculs plus exaëts des éclipses, il vaut beaucoup mieux prendre les longitudes de la terre même ou des Caps, que de les aller chercher dans le ciel.* Ces derniers mots tout-à-fait remarquables, montrent que M. *Vossius* n'avoit pas une idée claire de ce qu'on appelle longitude en Géographie. Car de quelle utilité sont les Caps ou la terre même pour déterminer la différence de longitude d'un lieu à un autre. J'ai trop bonne opinion de mes lecteurs pour les amuser d'une réfutation qui ne suppose que quelques légères connoissances de la sphere. Au surplus, on peut consulter là-dessus l'écrit solide que M. *Cassini* opposa à *Vossius*. On le trouve parmi les anciens Mémoires, T. VII.

I X.

*De divers
Astronomes
Anglois.*

L'Angleterre si féconde en Géometres du premier rang, vers le milieu du siècle passé, ne l'est pas moins en Astronomes célèbres. On y voit successivement fleurir *Seth Ward*, Evêque de Salisbury, *Street*, *Wing*, Jean *Newton*, Robert *Hook*, le Chevalier *Wren*, les célèbres *Flamsteed* & *Hallei*, &c. On voit aussi la Société Royale former dès sa naissance diverses entreprises utiles à l'avancement de l'Astronomie, établir & rechercher des correspondances, faire des amas d'observations, & perfectionner en divers points l'art d'observer. Que ne lui doit-on pas surtout, pour avoir donné naissance au véritable système du monde? Cette brillante découverte, l'ouvrage de l'immortel *Isaac Newton*, suffisoit seule pour rendre mémorable dans l'Histoire des Sciences, la nation qui l'a vu naître, & le Corps dont il fut un des membres.

Le fil naturel de notre sujet nous a déjà conduit à parler de quelques-uns des Astronomes que nous venons de nommer, comme *Seth Ward*, *Street*, *Wing*, &c. (a). Nous n'y ajouterons rien, & nous passerons à faire connoître les services que les autres ont rendus à l'Astronomie.

Robert Hook. Le Docteur Robert *Hook*, est recommandable à plusieurs

(a) *Voyez* Liv. III, art. 9.

titres dans cette science. Nous avons déjà remarqué qu'il s'est rencontré avec M. *Picard* en ce qui concerne l'application de la lunette au quart de cercle. Ses tentatives pour déterminer la parallaxe de l'orbite terrestre (a), mériteroient encore ici une place, si elles ne nous avoient pas déjà suffisamment occupés (b). Nous ne nous arrêterons pour le présent qu'à quelques idées qu'on trouve à la fin du Livre que nous venons de citer, & qui font extrêmement honneur à cet Astronome. En effet, on ne voit nulle part le principe de la gravitation universelle, aussi clairement énoncé, & plus développé avant M. *Newton*, que dans le Livre dont nous parlons. Voici les paroles de M. *Hook*.

J'expliquerai, dit-il, un système du monde différent à bien des égards de tous les autres, & qui est fondé sur les trois suppositions suivantes.

1°. Que tous les corps célestes ont non seulement une attraction ou une gravitation sur leur propre centre, mais qu'ils s'attirent mutuellement les uns les autres dans leur sphère d'activité.

2°. Que tous les corps qui ont un mouvement simple & direct, continueroient à se mouvoir en ligne droite, si quelque force ne les en détournait sans cesse, & ne les contraignoit à décrire un cercle, une ellipse, ou quelque autre courbe plus composée.

3°. Que l'attraction est d'autant plus puissante que le corps attirant est plus voisin.

Il ajoutoit qu'à l'égard de la loi suivant laquelle décroît cette force, il ne l'avoit pas encore examiné, mais que c'étoit une idée qui méritoit d'être suivie, & qui pouvoit être très-utile aux Astronomes; conjecture heureuse, & qui s'est vérifiée d'une manière si brillante entre les mains de M. *Newton*.

M. *Hook* fit aussi quelques expériences dans la vue de fortifier les conjectures précédentes (c). Il suspendit d'abord une boule à un fil très-long, & après l'avoir mise en oscillation, il lui imprima un petit mouvement latéral; il remarqua que cette boule décrivait une ellipse, ou une courbe en forme d'ellipse autour de la ligne verticale. Il attachait ensuite au fil de

(a) *An attempt to prove the motion of the earth.*

(b) Voyez T. I, p. 548.

(c) Voyez la vie à la tête de ses Œuvres posthumes.

cette premiere boule, un autre qui en portoit une plus petite ; & après avoir donné à cette dernière un mouvement circulaire autour de la verticale, il mit la premiere en mouvement, comme dans l'expérience précédente. On vit alors que ni l'une ni l'autre ne décrivoit une ellipse, mais que c'étoit un point moyen entr'elles, & qui sembloit être leur centre de gravité. D'où il conclut que dans un système de planetes, tel que celui de la Terre & de la Lune, c'est leur centre de gravité commun qui décrit une ellipse autour de la planete centrale. Tout cela est fort ingénieux ; néanmoins *M. Hook* ne faisoit pas attention que les planetes ne décrivent point des ellipses dont le centre soit occupé par la force attirante : c'est au foyer que réside cette force. On lui en fit l'observation, & même on l'excita par la promesse d'une récompense considérable à déterminer quelle loi d'attraction feroit décrire à un corps une ellipse autour d'un autre immobile, & placé à l'un des foyers. Mais cela tenoit à une Géométrie trop délicate, & cette belle découverte, l'une des plus propres à honorer l'esprit humain, étoit réservée à *Newton*.

Wren. Le Chevalier *Wren*, dont on a déjà parlé comme Mécanicien, mérite encore ici quelques lignes, à titre d'Astronome. On lit dans l'Histoire de la Société Royale, l'énumération de ses inventions astronomiques. On met dans ce rang divers instrumens nouveaux plus subtilement divisés, ou plus commodément suspendus que les autres ; diverses additions faites au Micrometre ; des observations suivies sur Saturne & son Anneau, avec une théorie des apparences de cette planete, écrite, dit-on, avant que celle d'*Huyghens* eût vu le jour, ce qui semble dire que *M. Wren* se rencontra avec *Huyghens* dans l'heureuse explication que celui-ci a donnée de ces apparences. On ajoute à cela une Sélénographie complete, & un globe lunaire représentant avec tant de vérité les cavités & les éminences de la Lune, que lorsqu'il étoit éclairé & regardé de la maniere convenable, on croyoit voir cette planete telle que la montre le Telescope ; une théorie de la libration de la Lune ; des essais pour déterminer la parallaxe annuelle des fixes ; la méthode de calculer les éclipses de Soleil par la projection de l'ombre de la Lune sur le disque de la terre ; méthode, dit l'Auteur de sa vie, qu'il avoit imaginée dès l'année 1660 ;

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VIII.* 529
1660; une hypothese enfin sur le mouvement des Comètes, dont nous parlerons dans un des articles suivans: Mais les mêmes raisons qui nous ont privés de la connoissance détaillée de ses inventions en mécanique, nous privent aussi de celle de ses diverses inventions astronomiques.

X.

On peut contribuer de deux manieres aux progrès de l'Astronomie. L'une consiste à observer assidûment les phénomènes célestes, pour les transmettre à la postérité; l'autre à combiner ces observations, & à reconnoître par leurs secours les hypotheses les plus propres pour représenter les mouvemens des astres, & les prédire à l'avenir. Les progrès de cette dernière partie de l'Astronomie, sont tellement liés à ceux de la première, que sans leur secours elle ne sçauroit faire un seul pas assuré; ensorte qu'on ne doit guere moins de reconnoissance à ceux qui ont laborieusement rassemblé ces matériaux précieux, qu'à ceux qui les ont mis en œuvre.

De M. Flamsteed.

C'est principalement par des travaux du premier genre, que M. *Flamsteed* (a) s'est rendu recommandable. Je dis principalement; car on lui doit quelque chose de plus que des observations, entr'autres deux excellens Ecrits qu'il publia en 1672, sur l'équation du tems, & sur la théorie lunaire d'*Horoccius* (b), écrits qui montrent qu'il n'étoit pas moins propre à la théorie de l'Astronomie, qu'à la partie pratique. On a aussi de lui une *Doctrine de la Sphere*, ouvrage plus sublime que ce qu'annonce ce titre, & dont l'objet principal est une nouvelle méthode pour calculer les éclipses de Soleil par la projection de l'ombre de la Lune sur le disque de la terre: il se trouve dans le

(a) M. Jean Flamsteed ou Flamsteed, (car on trouve son nom écrit par lui-même de ces deux manieres qui, suivant la prononciation Angloise, sont également *Flemstid*), naquit à Denby, dans le Comté de Derby, le 19 Août 1646, vieux style. La Sphere de Sacro-Bosco, qui lui tomba par hazard entre les mains, lui inspira le goût de l'Astronomie. Il s'y adonna sans autre maître que quelques Livres, jusqu'en 1669, qu'il adressa à la Société Royale des Ephémérides pour l'année 1670; ce qui le

mit en relation avec quantité d'habiles gens. Il continua d'observer à Denby, jusqu'à la fin de 1673. Il vint alors résider à Londres, où il entra dans l'état Ecclésiastique, & fut pourvu d'un bénéfice. Peu après il fut nommé, à l'occasion qu'on a dit dans l'article II, Astronome du Roi, & Directeur de l'Observatoire de Greenwich, où il ne cessa presque de vaquer aux observations jusqu'à sa mort. Elle arriva le 30 Décembre 1719, vieux style.

(b) *De equat. temp. diatriba.* L. 1672, in-4.

Syst. Math. de Jonas Moore : mais un goût particulier & une sorte de devoir le tournèrent principalement du côté de l'observation. Choisi par Charles II, pour remplir la place d'Astronome Royal au nouvel Observatoire de Greenwich, il n'y fut pas plutôt installé, qu'il songea à remplir les vues de cette institution, qui étoient qu'on s'adonnât en particulier à rectifier les lieux des fixes, & à observer la Lune pour fonder une théorie exacte de cette planète à l'usage de la navigation. Occupé principalement de ces deux objets, M. *Flamsteed* ne laissa pas de ramasser une foule d'observations de toute espece. Ce trésor commença à être dans la possession du public en 1712, sous le titre d'*Historia celestis Britannica*, en un vol. in-fol. qui vit le jour par les soins de M. *Hallei*, à qui le travail de cette édition fut confié. Mais comme elle avoit été faite un peu contre le gré de M. *Flamsteed*, cet Astronome, d'un caractère un peu difficile & bizarre, surtout vers la fin de ses jours, y trouva diverses choses à redire, & en entreprit lui-même une seconde qui parut en 1725, après sa mort. Celle-ci est beaucoup plus ample, & est en 3 volumes in-fol. Outre les observations nombreuses & de toute espece que contient cet ouvrage, on trouve dans le troisieme volume de curieux prolegomenes sur l'Histoire de l'Astronomie, & un nouveau catalogue des fixes plus complet qu'aucun des précédens. Car il contient les lieux de 3000 étoiles, presque toutes observées par M. *Flamsteed*, & parmi lesquelles il y en a un assez grand nombre, qui ne sont visibles qu'à l'aide du Télescope. On y remarque aussi un catalogue particulier de 67 étoiles du Zodiaque, observées avec des soins particuliers, à cause qu'elles peuvent être occultées par la Lune & par les planetes.

M. *Flamsteed* se proposoit de publier sur ces observations un nouvel Atlas céleste, ou de nouvelles Cartes de constellations semblables à celles que *Bayer* avoit données en 1603. Mais sa mort interrompit ce projet. Il a depuis été mis en exécution par M. James *Hodgson*, Astronome de la Société Royale, qui publia cet Atlas en 1729, (grand in-fol). C'est un présent dont les Astronomes doivent lui sçavoir un gré extrême. On a aussi publié à Londres, en une grande planche, les constellations du Zodiaque, dans l'observation desquelles M. *Flamsteed* avoit redoublé de soins & d'attention. L'importance de

ce morceau a porté M. le *Monnier* à le faire graver de nouveau à Paris, en y faisant les changemens convenables, à raison de la progression des fixes. Cette nouvelle édition du *Zodiaque* de M. *Flamsteed*, a paru en 1755 (a).

X I.

Ce n'est pas seulement en France que nous voyons le zele *De M. Halley* pour l'Astronomie faire entreprendre de longs & de périlleux voyages dans la vue de hâter ses progrès. L'Angleterre nous offre aussi des traits de ce zele si digne d'éloges. Il faut même en convenir, c'est elle qui semble en avoir donné le premier exemple. On avoit déjà vu en 1651 un Astronome Anglois, nommé *Shakerley*, aller aux Indes orientales, dans le dessein d'y observer le passage de Mercure sous le Soleil, qu'il avoit trouvé par ses calculs ne devoir être visible que dans cette partie du monde : il l'y observa effectivement, & son observation est la seule qu'on ait de cette conjonction visible du Soleil & de Mercure.

Ce furent des motifs semblables qui inspirerent en 1676 à M. *Hallei* (b) le dessein d'aller à l'Isle de Sainte-Helene. Personne n'ignore quels soins les Astronomes se sont toujours donnés pour faire l'énumération des étoiles, & en

(a) Chez Dheuland.

(b) M. Halley (Edmond) naquit à Londres le 8 Novembre 1656, vieux style. Il étudia sous Thomas Gale, & dès sa jeunesse il donna diverses preuves de son savoir en tout genre. Il fit, comme on le raconte dans cet article, en 1677, le voyage de Sainte-Hélène pour y observer, & à son retour il fut reçu dans la Société Royale de Londres. Peu après il partit pour Dantzick, afin d'y visiter Hevelius; après quoi il parcourut la France & l'Italie, pour y voir les Sçavans. De retour dans sa patrie, il y fut sédentaire pendant une quinzaine d'années, après quoi il commença de nouvelles courses pour la perfection de la Géographie & de la navigation. Telle est entr'autres la longue & pénible navigation qu'il entreprit en 1698, pour vérifier la théorie des variations de la Boussole, & dont il ne revint qu'en 1701, après avoir passé quatre fois

la Ligne. En 1703, il fut nommé à la Chaire de Géométrie, vacante à Oxford, par la mort de Wallis; & en 1710, Flamsteed étant mort, il fut nommé à sa place d'Astronome Royal à Greenwich. L'Astronomie reprit alors tous ses droits sur M. Halley, qui passa le reste de sa vie uniquement occupé d'enrichir cette science de ses observations, & de ses inventions. Il mourut le 16 Janvier 1742. Outre une multitude de Mémoires sur toutes les branches des Mathématiques & de la Physique, qui sont répandus dans les *Transf. Phil.* on a de M. Halley, les ouvrages suivans. *Catal. Stell. Austr. &c.* in-4°. 1678. *Apoll. de stell. rationis & spatii.* 1706. in-8°. *Appoll. Conic. l. 8, & Sereni. l. 2.* gr. lat. in-fol. 1708 (édition magnifiqué), & enfin ses *Tables célestes.* Voyez l'Histoire de l'Académie de l'année 1742.

déterminer la position avec exactitude. Mais le siege de l'Astronomie ayant toujours été dans des contrées, d'où une grande partie de l'hémisphère austral ne peut être apperçue, on n'avoit sur cette partie du ciel que des connoissances fort incertaines, & les catalogues des étoiles qui y sont répandues, étoient, ou incomplets, ou défigurés par des erreurs sans nombre. M. *Hallei* conçut le dessein d'aller faire une énumération exacte de ces étoiles. L'Isle de Sainte-Helene, située vers le 15^e degré de latitude australe, & où la compagnie Angloise des Indes venoit de former un établissement, lui parut propre à ce dessein, & il demanda à y être envoyé. Il étoit encore fort jeune alors, mais il avoit déjà commencé à jeter les fondemens de la haute réputation qu'il a depuis acquise, par divers traits de sagacité, entr'autres par la solution directe & géométrique d'un problème qui avoit jusque-là fort occupé les Astronomes, sçavoir, de déterminer dans l'hypothese de *Kepler* les aphélics & l'excentricité des planetes d'après trois observations données. Cette réputation naissante lui avoit valu la connoissance de M. *Williamson*, Secrétaire d'Etat, qui affectionnoit les Mathématiques, & de M. *Jonas Moore*, Intendant de l'Artillerie, & lui-même habile Mathématicien. Ils appuyerent sa demande auprès de *Charles II*, qui l'agréa, & qui donna ses ordres pour qu'il eût toutes les commodités convenables à son entreprise. M. *Hallei* partit donc pour S^{te} Helene au commencement de 1676, & y arriva peu de mois après. Il s'attendoit à y trouver la température d'air la plus favorable aux observations; mais on l'avoit trompé, & ce ne fut qu'avec bien de la peine, & en saisissant tous les momens favorables avec une assiduité extrême, qu'il vint à bout de son dessein. Il releva, avec un sextant de cinq pieds & demi de rayon, les distances respectives d'environ 350 étoiles, méthode qui lui parut la plus expéditive, & la seule qu'il pût employer dans la circonstance où il se trouvoit. De plusieurs de ces étoiles, qui étoient sans noms, il forma une constellation nouvelle, qu'il nomma le chêne de *Charles II* (*Robur Carolinum*) en mémoire de celui sous l'écorce duquel ce Prince, après la déroute de *Worcestre*, échappa à la poursuite de *Cromwell*. M. *Hallei* ne pouvoit effectivement témoigner sa reconnois-

fance d'une manière plus noble & plus durable qu'en en gravant les marques dans ce ciel même, que les bienfaits de ce Prince lui donnoient le moyen de mieux connoître.

M. *Hallei* fit à Sainte-Hélène une autre observation importante, ſçavoir celle du paſſage de Mercure ſous le Soleil, arrivé le 28 Octobre (vieux ſtyle) de l'année 1677. Il eut l'avantage d'en voir l'entrée & la ſortie, ce que ne purent point faire quelques autres obſervateurs Européens, qui virent auſſi ce paſſage, le Soleil n'étant point encore levé pour eux, lorſque Mercure entra dans le diſque de cet aſtre. M. *Hallei* publia toutes ces choſes intéreſſantes en 1679, dans ſon Livre intitulé : *Catalogus ſtellarum Australium, ſeu ſupplementum catalogi Tychoſnici, &c.* Cet ouvrage contient encore d'excellentes réflexions ſur le mouvement de la Lune, dont nous aurons occaſion d'entretenir le lecteur.

Le paſſage de Vénus ſous le Soleil, que nous attendons le 5 Juin de l'année 1761, a été le ſujet d'une des plus ingénieufes idées de M. *Hallei*. L'utilité de ces paſſages des planetes inférieures au devant du Soleil, en ce qui concerne la perfection de leur théorie, étoit connue depuis long-tems, & nous en avons donné une idée en rendant compte de la première obſervation de ce genre faite en 1631. M. *Hallei* ſçut en tirer un autre uſage, que perſonne n'avoit apperçu avant lui. Il concerne la parallaxe du Soleil, choſe ſi néceſſaire pour connoître la diſtance où nous ſommes de cet aſtre, & la grandeur précise de notre ſystème. M. *Hallei* a montré que le paſſage de Venus ſous le Soleil, qui doit arriver en 1761, peut donner cette parallaxe, & par conſéquent la vraie diſtance du Soleil, à un 500^e près, & cela par une obſervation fort ſimple, ſçavoir celle de la durée de ce paſſage vu de certains endroits de la terre. Cette idée, qu'il avoit déjà annoncée en 1691, il l'a davantage développée en 1716, par un écrit particulier. Qu'il eût été agréable pour un Aſtronomie auſſi zélé que M. *Hallei*, de pouvoir être témoin d'un ſpectacle ſi rare & ſi précieux pour l'Aſtronomie? Mais ne pouvant raifonnalement ſ'en flatter, car il eût fallu aſpirer à une vie plus que ſéculaire, il ne laiſſa pas de prendre part à ce ſpectacle, & d'en aſſurer, autant qu'il eſt en lui, le ſuccès. On le voit exhorter, & même en termes pathétiques, les Aſtronomes qui vivront

alors , à réunir toute leur sagacité & leurs efforts pour tirer de cette observation les fruits qu'on peut en attendre. Nous avons tout lieu de croire que ses souhaits seront remplis. L'Astronomie est trop en honneur aujourd'hui , il y a sur la surface de la terre un trop grand nombre d'observateurs répandus de toutes parts , pour croire qu'on manque l'occasion d'une observation si rare.

Nous nous contentons de parcourir ici les traits principaux de la sagacité de M. *Hallei* en Astronomie. C'est pourquoi , nous ne disons rien de divers écrits sur des matieres astronomiques qu'on trouve répandus dans les *Transactions*. Nous passerons même ici sur la *Théorie de la variation de la Boussole* , de même que sur son *Astronomie Cométique* , développement précieux de la sublime théorie de M. *Newton* sur les Comètes , parce que ces derniers objets seront mieux placés ailleurs. Nous nous arrêterons seulement encore à ses travaux sur la théorie de la Lune.

La perfection de la théorie de la Lune fut un des premiers objets des méditations de M. *Hallei* , lorsqu'il entra dans la carrière de l'Astronomie. Dès le tems où il publia son catalogue des étoiles australes , il avoit fait diverses découvertes importantes sur ce point astronomique. Une de ces découvertes est que , toutes choses d'ailleurs égales , la Lune va plus vite lorsque la terre est le plus éloignée du Soleil , que lorsqu'elle est périhélie ; c'est pourquoi il introduisit dans le calcul du lieu de la Lune une nouvelle équation dépendante de la distance de la terre au Soleil. Il remarqua aussi l'applatissment de l'orbite lunaire , qui se fait dans les sygies , ou les conjonctions & oppositions , aussi-bien que quelques autres particularités du mouvement de la Lune. Toutes ces remarques se sont trouvées depuis conformes à la théorie physique de cette planete , démontrée par M. *Newton*.

M. *Hallei* sentit néanmoins , quoiqu'il eût beaucoup ajouté à cette théorie , qu'il restoit encore bien des choses à faire pour l'amener à la perfection désirée des Astronomes. Il sentoit aussi que cette perfection n'étoit l'ouvrage , ni d'un seul homme , ni d'un siècle. Ce motif lui inspira l'idée d'un autre moyen de soumettre au calcul les inégalités de la Lune , que nous allons expliquer.

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VIII.* 535

Les principales & les plus sensibles des inégalités de la Lune, soit en longitude, soit en latitude, dépendent, comme sçavent les Astronomes, de sa position, soit à l'égard de son apogée & de son nœud, soit à l'égard du Soleil. Car ce sont ses configurations, & celles de ses nœuds & de son apogée avec cet autre, qui sont les causes de toutes les bizarreries qui occupent depuis si long-tems les Astronomes : d'où il suit que si l'on trouvoit une période qui, en finissant, ramenât toutes ces choses comme elles étoient au commencement, les inégalités de la Lune se renouvelleroient ensuite dans le même ordre ; & l'on auroit un moyen facile de les prédire, pourvu qu'on les eût observées durant le cours de la période précédente.

L'antiquité, & même l'antiquité la plus reculée, a le mérite de fournir à l'Astronomie moderne une période qui, si elle ne remplit pas entièrement toutes ces conditions, du moins en approche de fort près. On a observé, dit *Pline*, que dans l'intervalle de 223 lunaisons, les éclipses de Soleil & de Lune se renouvellent dans le même ordre, & suivant *Suidas*, cette période fut connue des Caldéens sous le nom de *Saros*. *M. Hallei* qui avoit beaucoup d'érudition mathématique, avoit remarqué ce trait, & peut-être fut-ce la première occasion de songer à ce moyen de rectifier la théorie de la Lune. Quoi qu'il en soit, il examina cette période, & par la comparaison de diverses observations, il trouva qu'effectivement après l'intervalle de tems ci-dessus, les phénomènes lunifolaires se renouvellent dans le même ordre à moins d'une demi-heure près. Cette erreur vient de ce qu'à la fin de la période, les choses ne sont pas rétablies précisément comme elles étoient au commencement ; car 223 lunaisons forment 18 ans Juliens, 11 jours, 7 heures 43', 45'', pendant lequel tems l'apogée de la Lune a fait 13° de plus qu'une révolution entière, & les nœuds, deux révolutions moins 11 degrés. Mais cette différence qui influe un peu sur le lieu réel de la Lune, & sur le tems, ne le fait pas sensiblement sur la grandeur des équations ; & de-là vient qu'après l'intervalle d'une période entière, les différences des lieux calculés avec les lieux réels, sont sensiblement les mêmes.

M. Hallei avoit déjà conçu dès l'année 1680 le dessein de

rectifier la théorie de la Lune à l'aide de cette méthode : il observa dans cette vue la Lune pendant 16 mois consécutifs des années 1682, 83 & 84, & il fit l'essai de sa nouvelle invention sur l'éclipse de Soleil du mois de Juillet de 1684, dont il déduisit toutes les circonstances de celle qu'on avoit observée en 1666; & son calcul approcha bien davantage de la vérité, qu'aucun autre déduit des meilleures Tables. Il eut bien désiré pouvoir continuer ses observations durant une période complete de dix-huit ans; mais traversé par diverses affaires, il ne put commencer à se satisfaire là-dessus, que lorsqu'il fut nommé Astronome Royal, & Directeur de l'Observatoire de Greenwich, à la place de M. *Flamsteed*; ce qui arriva au commencement de 1710. Il reprit le travail dont nous parlons en 1722, & depuis le 3 de Janvier de cette année, jusques fort peu avant sa mort, arrivée en 1742, il ne discontinua presque d'observer la Lune toutes les fois qu'il lui fut possible. Il n'attendit cependant pas l'expiration d'une période entière pour informer le public de ses travaux. Il lui en rendit compte en 1731, c'est-à-dire, après une demi-période expirée, par un écrit qu'on lit parmi les *Transactions Philosophiques* de cette année. Outre le témoignage extrêmement favorable qu'il rendoit à la théorie physique de M. *Newton*, il y assuroit que par la méthode dont nous parlons, il pouvoit prédire, à une erreur près de deux minutes, le lieu de la Lune, pour un instant quelconque des neuf années suivantes. Il annonça en même tems une chose très-intéressante pour la navigation, sçavoir que cette exactitude étoit suffisante pour déterminer la longitude en mer, sans s'y tromper de plus d'une vingtaine de lieues, aux environs de l'équateur, & de moins dans des latitudes plus grandes.

L'importance de semblables observations pour calculer les lieux de la Lune, a excité divers Astronomes célèbres à entreprendre le même genre de travail. Sur l'annonce que M. *Hallei* donna en 1731, de ses succès, & de ceux qu'il attendoit d'une plus longue suite d'observations, M. *Delisle*, alors à Petersbourg, se mit à observer la Lune, ce qu'il a continué 12 ans de suite, sçavoir depuis le mois de Septembre 1734, jusqu'en 1746, pendant lequel intervalle de tems, il a rassemblé plus de 1200 observations de cette espece. Mais M. le *Monnier* est

est celui qui s'est livré à ce travail avec le plus de persévérance. Il a achevé la période de *M. Halley*, & il en a commencé une seconde qui doit être finie, ou approcher de sa fin. Lorsque ces observations précieuses auront été communiquées au public, on pourra se flatter d'avoir déjà un moyen assez juste de calculer le lieu de la Lune, en attendant qu'on ait suffisamment réussi à soumettre au calcul les causes physiques des irrégularités de cette planète; & c'est ce qu'on peut, sans trop de confiance, espérer dans peu des travaux réunis de tant de Géomètres profonds qui travaillent sur ce sujet. Mais je reviens à *M. Halley*.

Parmi les obligations nombreuses de l'Astronomie envers cet homme célèbre, obligations qu'une histoire particulière de cette science peut seule développer avec l'étendue convenable, nous citerons enfin ses *Tables astronomiques*. Ces tables, le résultat des vues les plus fines, & d'une multitude d'observations combinées avec sagacité, étoient en partie imprimées dès l'année 1725; mais *M. Halley* travaillant sans cesse à les perfectionner, surtout en ce qui concerne la théorie de la Lune, en différoit de jour à autre la publication lorsqu'il mourut. Elles ont paru depuis, sçavoir en 1749, & elles sont justement regardées comme les plus parfaites que l'Astronomie ait encore produites. Il seroit trop long d'en développer tous les avantages, & d'exposer les principes sur lesquels elles sont construites. *M. Delisle* en a informé le public par deux curieuses & sçavantes Lettres (a), auxquelles il nous suffira de renvoyer le lecteur.

X I I.

Rien ne seroit plus satisfaisant pour l'esprit, que la Physique céleste de *M. Descartes*, si elle eût pu soutenir l'épreuve de l'examen & de l'observation. Ces tourbillons, c'est-à-dire, ces torrens de matière éthérée, qui, suivant l'idée de ce Philosophe, entraînent les planètes autour du Soleil, présentent à l'esprit un mécanisme intelligible, & qui enchante par sa simplicité: mais cette idée, si séduisante au premier coup d'œil, est sujette à tant de difficultés; elle se trouve malheu-

*Découvertes
Physico-Astro-
nomiques
de M. Newton.*

(a) Lettres de *M. Delisle* sur les Tables de *M. Halley*, 1749 & 1750, in-12.
Tome II.

reusement si peu d'accord avec les phénomènes, ou les loix de la Physique, malgré les efforts de plusieurs hommes célèbres pour les concilier ensemble (a), qu'on est forcé de convenir que le système de *Descartes* n'est pas celui de la nature.

M. Newton a pris une autre route, & sur les débris de ce système, il en a élevé un nouveau, selon nos conjectures, plus solide & plus durable. En effet, si l'accord toujours soutenu d'un système avec les phénomènes, non seulement considérés en gros, mais dans les détails, forme un préjugé avantageux en sa faveur, on ne peut qu'augurer ainsi de celui de *M. Newton*. En vain ceux qui se refusent aux vérités établies par ce génie immortel, affectent de regarder le changement qu'il a fait dans l'empire philosophique, comme une révolution passagère : nous croyons pouvoir avec confiance espérer le contraire. Une théorie établie, comme celle de *M. Newton*, sur les phénomènes & la Géométrie, n'a rien à craindre des vicissitudes du tems & des opinions des hommes.

La Physique céleste de *M. Newton* est fondée sur le principe de la gravitation universelle : toutes les parties de la matière, quel que soit le mécanisme ou la cause de cet effet, tendent, suivant le Philosophe Anglois, les unes vers les autres, avec une force qui varie en raison inverse du quarré de la distance. C'est-là la pesanteur que nous éprouvons sur la surface de notre terre, & le ressort de tous les mouvemens célestes, les plus compliqués. Nous exposerons les preuves qui conduisent nécessairement à admettre ce principe, lorsque, suivant la nature de notre plan, nous aurons dit quelques mots sur les traces qu'on en trouve avant *M. Newton*.

Il est peu de vérités brillantes, en Physique, qui n'aient été entrevues par les anciens. Cette remarque se vérifie en particulier à l'égard du principe de la gravitation universelle. Sans fouiller avec *M. Grégori* dans les recoins les plus obscurs de l'antiquité, nous y trouvons des traces marquées de ce principe. *Anaxagore* donnoit, comme on l'a déjà remarqué, aux corps célestes, une pesanteur vers la terre qu'il regardoit comme le centre de leurs mouvemens. Ce fut surtout un des principes de la Philosophie de *Démocrite* & d'*Epicure* ; car on le trouve clai-

(a) Voyez art. 7111, du Livre 1^{er}.

rement énoncé dans leur élégant Interprète, le Poète *Lucrece*. C'est de ce principe qu'il tire la hardie conséquence, que l'Univers est sans bornes. Écoutons-le lui-même.

*Præterea spatium summæ totius omne
Undiquè si inclusum certis confisteret oris ,
Finitumque foret , jam copia materiai
Undiquè ponderibus solidis conflueret ad imum ;
Nec foret omnino calum , neque lumina solis ;
Quippè ubi materies omnis cumulata jaceret
Ex infinito jam tempore subsidendo.*

Lorsque le véritable système du monde, ressuscité par *Copernic*, sortit de ses cendres, celui de la gravitation universelle jeta aussi quelques traits de lumière. Cet Astronome célèbre n'attribuoit la rondeur des corps célestes qu'à la tendance de leurs parties à se réunir (a). Il n'alla pas, à la vérité, jusqu'à étendre la gravitation d'une planète à l'autre ; mais *Kepler*, plus hardi & plus systématique, alla jusque-là dans son *Commentaire sur les mouvemens de Mars*. Dans la Préface de ce Livre fameux, il fait peser la Lune vers la terre, & *vice versa* ; de sorte, dit-il, que si elles n'étoient retenues loin l'une de l'autre par leur rotation, elles s'approcheroient & se réuniroient à leur centre de gravité commun. Ce même endroit nous offre plusieurs autres traits frappans de ce système (b), & il est surprenant que *Kepler*, après avoir si bien vu ce principe, n'en ait pas fait plus d'usage, & qu'il ait employé dans son explication du mouvement des planètes, des raisons aussi peu physiques que celles qu'il propose.

L'attraction ou la gravitation universelle de la matière, fut aussi reconnue par quelques Philosophes François. Suivant M. de *Fermat*, c'étoit-là la cause de la pesanteur. Un corps ne tomboit vers le centre de la terre, que parce qu'il se prêtoit autant qu'il étoit possible à la tendance qu'il avoit vers toutes ses parties. Il ajoutoit qu'il étoit moins attiré lorsqu'il étoit entre le centre & la surface, parce que les parties les plus

(a) De Revol. c. 9.

(b) Voy. L. iv, art. 1.

éloignées de ce centre l'attiroient en sens contraire, des plus proches; d'où il conclut ce que *M. Newton* a depuis démontré plus rigoureusement, que dans ce cas la pesanteur décroît, comme la distance au centre (a). C'étoit encore là le principe fondamental du système Physico-Astronomique que *Roberval* mit au jour en 1644, sous le nom d'*Aristarque* (b) de Samos. Dans ce Livre *Roberval* attribue à toutes les parties de matière dont l'Univers est composé, la propriété de tendre les unes vers les autres. C'est-là, dit-il, la raison pour laquelle elles s'arrangent en figure sphérique, non par la vertu d'un centre, mais par leur attraction mutuelle, & pour se mettre en équilibre les unes avec les autres. Remarquons encore qu'*Alphonse Borelli*, dans sa théorie des satellites de Jupiter (c), employoit l'attraction; je le dis d'après *M. Weidler*, (d) car il ne m'a pas été possible de me procurer ce Livre de *Borelli*, pour vérifier cette remarque. Je serois même porté à penser le contraire, d'après un autre de ses ouvrages, qui parut peu d'années après (e). En effet, il n'y est rien moins que partisan de l'attraction; il la rejette même comme un principe peu conforme à la saine Physique. *Borelli* auroit changé bien promptement d'opinion & de système.

Mais personne, avant *M. Newton*, n'a mieux aperçu le principe de la gravitation universelle, ni plus approché d'en faire l'application convenable au système de l'Univers, que *M. Hook*. Les Philosophes que nous venons de passer en revue, en avoient faisi, les uns une branche, les autres une autre. *Hook* l'embrassa dans presque toute sa généralité. On le voit clairement par le passage qu'on a cité dans l'article VIII de ce Livre. Au reste, il ne put démontrer quelle loi devoit suivre cette gravitation dans les différentes distances du centre, pour faire décrire aux corps célestes des ellipses ayant la force centrale dans un de leurs foyers. Et c'est tout-à-fait sans raison qu'après la découverte qu'en fit *M. Newton*, il prétendit s'en attribuer la gloire ou la partager. Il y a encore bien loin de la conjecture de *Hook*, & des preuves dont il l'étoit, aux subli-

(a) *Merf. Harm. univ. l. 11, Prop. 12.*

(b) *Arist. Sami, de mundi system. lib. sing. Part. 1644, in 4°.*

(c) *Theor. Medic. Planet. 1666. in-4°.*

(d) *Hist. Astr. l. xv, art. 111.*

(e) *De mot. nat. à gravit. pendentibus. 1670.*

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VIII.* 541
mes démonstrations par lesquelles *M. Newton* a depuis établi
cette loi de l'Univers.

Tels étoient les progrès du système de la gravitation universelle, lorsque parut le célèbre Philosophe Anglois. *Pemberton*, qui avoit vécu & conversé avec lui, raconte (a) que ce fut en 1666, qu'il commença à soupçonner l'existence de ce principe, & à tenter de l'appliquer au mouvement des corps célestes. Retiré à la campagne, par l'appréhension de la peste qui régna cette année à Londres & aux environs, ses méditations se tournèrent un jour sur la pesanteur. Sa première réflexion fut que cette cause qui produit la chute des corps terrestres, agissant toujours sur eux à quelque hauteur qu'on les porte, il pouvoit bien se faire qu'elle s'étendît beaucoup plus loin qu'on ne pensoit, & même jusqu'à la Lune, & au delà. D'où il tira cette conjecture, que ce pouvoit être cette force qui retenoit la Lune dans son orbite, en contrebalançant la force centrifuge qui naît de sa révolution autour de la terre. Il considéra en même tems que quoique la pesanteur ne parût pas diminuée dans les différentes hauteurs auxquelles nous pouvons atteindre, ces hauteurs étoient trop petites pour pouvoir en conclure que son action fût partout la même; il lui parut au contraire beaucoup plus probable, qu'elle décroissoit à différentes distances du centre.

Il restoit à découvrir la loi suivant laquelle se fait cette variation; pour cela il fit cette autre réflexion, sçavoir que si c'étoit la pesanteur de la Lune vers notre globe qui la retint dans son orbite, il en devoit être de même des planètes principales à l'égard du Soleil, des satellites de Jupiter à l'égard de cette planète, &c. Or en comparant les tems périodiques des planètes autour du Soleil avec leurs distances, on trouve que les forces centrifuges qui naissent de leurs révolutions, & par conséquent les forces centripètes qui les contrebalancent, & qui leur sont égales, sont en raison inverse des quarrés des distances. Il en est de même des satellites de Jupiter; d'où il conclut que la force qui retient la Lune dans son orbite, devoit être la pesanteur diminuée dans le rapport inverse du quarré de sa distance à la terre.

(a) *A View Sir Isaac Newton Philosophy.*

M. *Newton* ne s'en tint pas là ; il fit encoré le raisonnement que voici. Si la Lune est forcée de circuler autour de la terre , parce qu'elle tend vers elle avec une pesanteur diminuée dans le rapport ci-dessus , (c'est-à-dire , 3600 fois moindre qu'à la surface , puisque la Lune est éloignée du centre de la terre de 60 demi-diamètre terrestres) , la chute qu'elle feroit étant uniquement livrée à cette force , pendant un tems déterminé , celui d'une minute , par exemple , devra être la 3600^e partie de l'espace que décrivent les corps pesans vers la surface de la terre pendant le même tems. Or cette chute , nous voulons dire , ce dont la Lune s'approcheroit de la terre durant une minute , si elle obéissoit uniquement à la pesanteur , c'est le sinus versé de l'arc qu'elle décrit durant ce tems. M. *Newton* compara donc ce sinus versé , pour voir s'il se trouveroit exactement la 3600^e partie de l'espace parcouru par les corps graves à la surface de la terre durant une minute. Ceci faillit à ruiner de fond en comble l'édifice qu'il commençoit à élever. Comme la mesure assez exacte de la terre , prise par *Norwood* en 1635 , lui étoit inconnue , il supposa avec les Géographes & les Navigateurs de sa nation , que le degré contenoit 60 milles Anglois. Mais comme au lieu de 60 , il en contient environ 69 $\frac{1}{2}$, il ne trouvoit plus le rapport qu'il falloit pour vérifier sa conjecture. Bien des Philosophes se fussent peu embarrassé de cette difficulté , & se la déguisant , eussent continué d'élever leur édifice. Mais cet homme incomparable cherchant la vérité de bonne foi , n'avoit pas pour objet de faire un système. Quand il vit qu'un fait renversoit toutes ses conjectures , jusqu'alors si bien liées , il les abandonna , ou il remit à un autre tems à les examiner.

Ce fut seulement en 1676 , que M. *Newton* reprit le fil de ses idées sur ce sujet. Il y a apparence que l'ouvrage de *Hook* , dont nous avons parlé plus haut , en fut l'occasion. Le Livre de la mesure de la terre , par M. *Picard* , voyoit le jour depuis quelques années. M. *Newton* s'en servit pour résoudre ou confirmer la difficulté qui l'avoit d'abord arrêté. Mais quand , au moyen de cette mesure , il eut déterminé exactement les dimensions de l'orbite lunaire , le calcul lui donna précisément ce qu'il cherchoit. Car en supposant , d'après les meilleurs Astronomes , la distance moyenne de la Lune à la terre de 60

demi-diamètres , & le degré terrestre de 57100 toises , on trouve que le sinus versé de l'arc décrit par la Lune dans une minute , est de 15 pieds $\frac{1}{11}$. Or les corps voisins de la surface de la terre , tombent dans une seconde , de cette même hauteur de 15 pieds $\frac{1}{11}$, & par conséquent dans une minute ou 60 secondes , cette chute seroit 3600 fois plus grande. D'où il est évident que la chute de la Lune pendant cet intervalle de tems , est 3600 fois moindre que celle des corps terrestres , & par conséquent la force qui la produit 3600 fois moindre qu'à la surface de la terre. Après cette démonstration , M. *Newton* n'hésita plus de conclure que la même force qu'éprouvent les corps voisins de la surface de la terre , la Lune l'éprouve dans son orbite , & que c'est cette force qui l'y retient , & qui l'empêche de s'échapper en ligne droite.

Lorsqu'une fois M. *Newton* se fut assuré de cette vérité , il rechercha quelle courbe devoit décrire un corps projeté , dans l'hypothèse rigoureuse que les directions convergent à un centre , & que la force qui y pousse ou attire ce corps , suit le rapport inverse des quarrés des distances à ce centre. Il trouva d'abord qu'en général , c'est-à-dire quelle que soit la loi de la gravitation , les aires décrites par les lignes tirées continuellement du corps au centre de force , sont proportionnelles au tems. De-là passant à l'hypothèse de la gravitation en raison inverse du quarré de la distance , il découvrit que la courbe décrite dans ce cas , est toujours une section conique : ainsi lorsqu'elle rentre en elle-même , ce ne peut être qu'un cercle , ou une ellipse ayant le centre de forces à l'un de ses foyers. Ce sont là , ainsi que tout le monde sçait , deux propriétés du mouvement des planetes autour du Soleil. Il faut donc conclure , avec M. *Newton* , que les planetes sont retenues dans leurs orbites autour de cet astre par une force semblable à celle que nous éprouvons sur la terre , & qui décroît en raison réciproque du quarré de la distance.

M. *Newton* en étoit là lorsqu'il fit connoissance avec M. *Hallei*. Cet ami illustre sentit aussi-tôt tout le prix de ces belles découvertes , & il l'engagea à les publier dans les *Transf. Philos.* Mais bien-tôt il alla plus loin , & conjointement avec la Société Royale , il l'exhorta puissamment à développer davantage , & à mettre en ordre toutes ces sublimes

théories qu'il avoit dès-lors ébauchées sur la mécanique ; & sur divers points du système de l'Univers. Il s'offrit enfin à prendre sur lui les peines & les soins de l'édition. Ce furent ces instances, & pour ainsi dire, cette violence qu'il fit au peu de goût qu'avoit *Newton* pour se produire, qui hâtèrent la publication de ses *principes*. *Newton* n'employa, dit-on, que 18 mois à trouver une grande partie de ce que contient ce Livre immortel, & à le rédiger. Enfin après quelques difficultés élevées par M. *Hooke* qui disputoit à *Newton* d'avoir le premier démontré les loix de *Kepler*, l'ouvrage parut en 1687 sous le titre de *Philosophiæ naturalis principia Mathematica*, in-4°. On remarque que ce Livre, si digne d'admiration, ne fut pas d'abord reçu, du moins dans le continent, avec les applaudissemens que lui ont donné depuis tous les Philosophes de l'Europe, & ceux-là même qui n'admettant pas toute sa doctrine, pouvoient être sensibles aux nombreuses découvertes de tout genre qu'il contient d'ailleurs. On ne doit pas trop s'en étonner : à peine commençoit-on à convenir de toutes parts, que la maniere, du moins intelligible & mécanique, dont *Descartes* tentoit d'expliquer les phénomènes de la nature, valût mieux que les mots vuides de sens qu'on donnoit dans les Ecoles pour des raisons ; à peine enfin commençoit-on à se loger dans l'édifice élevé par le Philosophe François ; il étoit dur d'être obligé de l'abandonner si-tôt. A l'égard de l'Angleterre, ne lui faisons pas entièrement honneur de la justice qu'elle rendit d'abord à *Newton*. Sa qualité d'Anglois, & l'espece de haine qu'elle porte à tout mérite qu'elle ne peut pas revendiquer, lui firent faire sans doute la moitié du chemin.

On voit par l'exposé que nous avons fait plus haut du progrès des idées de *M. Newton*, que la gravitation universelle n'est point une pure hypothèse. C'est une vérité de fait, une conséquence à laquelle le conduit l'analogie & l'examen approfondi des phénomènes. Mais pour établir ceci avec plus d'évidence, il est besoin de faire encore quelques réflexions.

L'hypothèse des tourbillons une fois ruinée, & elle paroît l'être sans ressource après ce qu'on a dit dans le Livre III de cette partie, les corps célestes ne sont point portés par des courans de matiere éthérée, circulans autour du Soleil,

ou

ou d'une planete principale. D'un autre côté, la continuité des mouvemens des astres, qui sont toujours les mêmes dans les endroits semblables de leurs orbites, est pour nous une puissante raison d'assurer que les espaces célestes ne sont remplis d'aucune matiere sensiblement résistante. Car *M. Newton* a montré qu'un fluide semblable à celui dont *Descartes* remplissoit ces espaces, détruiroit dans peu le mouvement des corps qui le traverseroient. Cependant les Cometes parcourent les espaces célestes dans toutes les directions imaginables, & avec la même liberté que si c'étoit un vuide parfait; d'où il suit qu'un pareil fluide n'existe point. Et il ne serviroit à rien d'imaginer ce fluide atténué à un point excessif: un célèbre partisan des tourbillons (a) a fait l'aveu que quelle que soit sa ténuité & la division de ses parties, dès qu'on supposera la même masse, il y aura la même réaction, la même résistance; vérité d'ailleurs si conforme aux loix du mouvement, reconnues & avouées de tous les Mécaniciens, qu'à moins de s'en former de nouvelles, on ne sçauroit la contester.

Le mouvement des corps célestes est donc la suite d'un mouvement une fois imprimé. Mais les loix de la mécanique nous apprennent qu'un corps une fois mu, ne s'écarte jamais de la ligne droite, qui est la direction primitive qu'il a reçue, à moins que quelque cause ne l'en détourne. C'est pourquoi, puisque nous voyons les planetes parcourir autour du Soleil une ligne courbe, il faut nécessairement qu'à chaque instant, elles soient détournées par quelque force, de la direction rectiligne. Ajoutons que la direction de cette force tend vers le Soleil. Car l'observation a montré que les planetes principales décrivent autour de cet astre des aires proportionnelles aux tems; & c'est un théorème de Mécanique aussi incontestable que les démonstrations de la Géométrie, que lorsqu'un corps, en vertu d'une impulsion primitive, décrit autour d'un point des aires proportionnelles au tems, la force qui le détourne de la ligne droite est dirigée vers ce point. Ainsi il est solidement établi que les planetes ne circulent autour du Soleil que par l'action combinée d'une impulsion primitive & latérale, & d'une force sans cesse agissante, qui tend à les rapprocher de

(a) *M. Saurin. Voyez Mémoires de l'Académie, 1707.*

cet astre. Il en est de même des planètes secondaires, qui circulent autour des principales, & enfin par degrés de toutes les parties dont chacun de ces corps est composé. Chacune d'elles tend à se réunir aux autres, avec une force proportionnelle à sa masse, & *vice versa*, comme l'aimant & le fer s'attirent mutuellement. Cette force, c'est l'attraction Newtonienne, ou la gravitation universelle. Peu nous importe, du moins ici, quelle en est la nature. Est-ce une impulsion répétée sur le corps, ou bien une nouvelle propriété de la matière ? c'est ce dont nous ne nous embarrasserons point. Il nous suffira qu'il soit démontré qu'il y a dans l'Univers une force qui tend à rapprocher les planètes principales du Soleil, & nous pouvons à cet égard ne pas aller plus loin que M. *Newton* (a). Il proteste en plusieurs endroits de ses *principes*, qu'il n'entend par le mot d'attraction, que cette force dont nous venons de parler, quelle qu'en soit la nature. « Je me sers, dit-il, du terme d'attraction, pour exprimer d'une manière générale l'effort que » font les corps pour s'approcher les uns des autres, soit que » cet effort soit l'effet de l'action des corps qui se cherchent » mutuellement, ou soit produit par des émanations de l'un » à l'autre, ou par l'action de l'éther, ou de tel autre milieu » corporel ou incorporel. Je vais, dit-il encore dans le même » ouvrage, expliquer les effets de ces forces que je nomme » *attractions*, quoique peut être, pour parler physiquement, il » fût plus exact de les nommer *impulsions*. »

Mais c'est surtout dans son Optique (b) qu'il donne un témoignage authentique & frappant de sa manière de penser à cet égard. On y voit tâcher de déduire la cause de cette gravitation de l'action d'un milieu subtil & élastique, qui pénètre tous les corps. Voici cet endroit remarquable. « Ce milieu, » dit M. *Newton*, n'est-il pas plus rare dans les corps denses » du Soleil, des Étoiles, des Planètes & des Comètes, que » dans les espaces célestes vuides qui sont entre ces corps-là : » & en passant dans des espaces fort éloignés, ne devient-il » pas continuellement plus dense, & par-là n'est-il pas la » cause de la gravitation réciproque de ces vastes corps, & de » celles de leurs parties vers ces corps mêmes ; chacun d'eux

(a) Liv. 1, Sect. xi, à la fin. Ibid. Sect. xi, au commencement.

(b) Optique. Quest. 21 & 22.

» tâchant d'aller des parties les plus denses vers les plus ra-
 » res?.... Et quoique l'accroissement de densité puisse être ex-
 » cessivement lent à de grandes distances, cependant si la for-
 » ce élastique de ce milieu est excessivement grande, elle peut
 » suffire à pousser les corps des parties les plus denses de ce
 » milieu vers les plus rares avec toute cette force que nous
 » nommons *gravité*. Or que la force de ce milieu soit excessi-
 » vement grande, c'est ce qu'on peut inférer de la vitesse de
 » ses vibrations. Le son parcourt environ 1140 pieds dans
 » une seconde, & environ cent milles d'Angleterre en sept à
 » huit minutes. La lumière est transmise du Soleil jusqu'à
 » nous dans environ sept à huit minutes, c'est-à-dire, qu'elle
 » parcourt une distance de près de 70000000 milles d'Angle-
 » terre, supposé que la parallaxe horizontale du Soleil soit
 » d'environ 12". Et afin que les vibrations de ce milieu puis-
 » sent produire les alternatives de facile transmission & de fa-
 » cile réflexion (c'est un phénomène optique dont nous par-
 » lerons dans le Livre suivant), elles doivent être plus promp-
 » tes que la lumière; & par conséquent plus de 700000 plus
 » promptes que le son. Donc la force élastique de ce milieu,
 » doit être à proportion de sa densité plus de 700000×700000 ,
 » ou 490000000000 fois plus grande que la force élastique
 » de l'air, à raison de sa densité. Car les vitesses des vibra-
 » tions des milieux élastiques sont en raison soudoublée des
 » élasticités & des raretés des milieux, prises ensemble.

» Les Planètes, les Comètes, & tous les corps denses,
 » ajoute M. *Newton*, ne peuvent-ils pas se mouvoir plus libre-
 » ment, & trouver moins de résistance dans ce milieu éthé-
 » rée, que dans aucun fluide qui remplit exactement tout
 » l'espace sans laisser aucun pore, & qui par conséquent est
 » beaucoup plus dense que l'or ou le vis argent. Et la résistan-
 » ce de ce milieu ne peut-elle pas être si petite qu'elle ne soit
 » d'aucune considération? Par exemple, si cet éther étoit sup-
 » posé 700000 fois plus élastique que notre air, & plus de
 » 700000 fois plus rare, sa résistance seroit plus de 600000000
 » fois moindre que celle de l'eau. Et une telle résistance cau-
 » seroit à peine aucune altération sensible dans le mouvement
 » des planètes en dix mille ans. Si quelqu'un s'avisait de me
 » demander comment un milieu peut être si rare, qu'il me

Zzz ij

» dise comment dans les parties supérieures de l'atmosphère
 » l'air peut être plus de mille fois, cent mille fois plus rare
 » que l'or. Qu'il me dise aussi comment la friction peut faire
 » évaporer d'un corps électrique une exhalaison si rare & si
 » subtile (quoique si puissante), qu'elle ne cause aucune dimi-
 » nution sensible dans le poids du corps électrique, & que ré-
 » pandue dans une sphere de plus de deux pieds de diametre,
 » elle soit pourtant capable d'agiter & d'élever une feuille de
 » cuivre ou d'or à plus d'un pied du corps électrisé. Qu'il
 » me dise encore comment la matiere magnétique peut être si
 » rare & si subtile, que sortant d'un aimant, elle passe au tra-
 » vers d'une plaque de verre sans aucune résistance ou dimi-
 » nution de ses forces, & pourtant si puissante, qu'elle fasse
 » tourner une aiguille aimantée au delà du verre. »

Ce long passage doit mettre suffisamment M. *Newton* à l'abri de l'accusation que lui ont intentée quelques-uns de ses antagonistes, sçavoir de ramener dans la Philosophie les causes occultes si justement prosrites par les modernes. Rien n'est plus injuste que cette imputation, M. *Newton* n'eût-il même pas protesté aussi souvent qu'il l'a fait sur le sens qu'il donne au mot d'attraction. Les Anciens étoient répréhensibles en ce que à chaque phénomène ils employoient une nouvelle propriété. Mais le procédé de *Newton* est bien différent : il emploie la gravité ou la gravitation universelle à expliquer tous les phénomènes célestes, & même à en déduire certains qui n'étoient point encore aperçus de son tems, & que l'observation a depuis vérifiés, comme la nutation de l'axe de la terre. Le Mécanicien qui examine l'action que les corps exercent les uns sur les autres, en conséquence de leur gravité, ou de leur mouvement, est-il tenu de commencer par connoître ce que c'est que la gravité, le mouvement, l'impulsion, &c ? Sa vie se passeroit infructueusement dans ces discussions obscures, & la Mécanique seroit encore à naître.

A la vérité, il semble que M. *Newton* n'a pas toujours été aussi ferme dans cette maniere d'envisager l'attraction ; soit, comme l'ont soupçonné quelques-uns, qu'il l'affectât seulement pour ménager ses lecteurs, soit qu'il ait réellement changé d'avis. Le célèbre Roger *Cotes*, dans la Préface qu'il a mise à la tête de la nouvelle édition des *Principes* de 1713, édi-

tion faite sous les yeux de *Newton*, a tranché le mot, & donné la gravitation universelle pour une propriété inhérente à la matiere. Quantité d'autres partisans de la doctrine du Philosophe Anglois, ont imité *Cotes*, & c'est même aujourd'hui l'opinion de la plûpart. Cependant, malgré cette espece de défection générale, quelques Newtoniens ont resté constamment attachés à la premiere façon de penser de leur maître. Je cite entr'autres *M. Maclaurin*. Ce Mathématicien célèbre traite fort cavalièrement, & va même jusqu'à qualifier d'ignorans, ceux qui peuvent regarder l'attraction comme une propriété de la matiere (a).

Voilà une autorité pressante : mais outre qu'elle est contrebalancée par d'autres qui ont aussi leur poids, ceux qui font de l'attraction une propriété de la matiere, savent défendre leur sentiment avec des raisons assez pressantes. Ils prétendent avec assez de justice, que ceux qui regardent l'attraction comme un monstre métaphysique, ne ressemblent pas mal au vulgaire, qui traite d'impssible tout ce dont il n'a eu précédemment aucune idée, tandis qu'il ne fait pas attention à des phénomènes qui ne lui paroîtroient pas moins surprenans, s'il ne les avoit tous les jours sous les yeux. En effet, connoissons-nous mieux la nature de l'impulsion ? Tout ce que nous savons sur ce sujet, c'est que la matiere étant impénétrable, lorsqu'un corps en choque un autre, il falloit, pour ne pas violer cette loi, ou que le corps choquant s'arrêtât tout court, ou qu'il rebroussât chemin, ou que l'un & l'autre se distribuassent, suivant un certain rapport, le mouvement qui étoit dans le premier. Mais, disent-ils, conçoit-on mieux comment se fait cette communication du mouvement ? Leurs adversaires sont contraints de dire que c'est l'Auteur même de l'Univers, qui, en vertu des loix qu'il a établies pour sa conservation, meut le corps choqué, & modifie d'une certaine maniere le mouvement du corps choquant. Or en faisant une pareille réponse, on fournit aux partisans de l'attraction une arme pour la défense de leur opinion. Car ils sont également en droit de dire que Dieu, en vertu des loix qu'il s'est imposées pour la conservation de l'Univers, produit dans les corps cette

(a) Exposition des découvertes Philosophiques de *M. Newton*, liv. II, c. 2.

tendance, ce mouvement commencé, en quoi consiste l'attraction. Il n'y a donc dans l'attraction, même considérée comme propriété de la matière, aucune impossibilité métaphysique; & c'est tout ce que prétendent les Philosophes dont nous parlons. On peut voir dans le *Livre de la figure des Astres*, par M. de Maupertuis, ce raisonnement, & divers autres développés avec plus d'étendue, & avec cette précision lumineuse qui caractérise tous les écrits de cet homme célèbre.

M. Bernoulli a fait contre l'attraction une difficulté spécieuse, & qui mérite d'être discutée. Il prétend que l'attraction ne sauroit être en même tems proportionnelle à la masse du corps attiré, & suivre le rapport inverse du carré de la distance. « Car, dit-il, (a) une particule élémentaire, à un éloignement double du corps attirant, en recevroit une force, » non sous-quadruple, mais sous-octuple de celle qu'elle reçoit à une distance simple; puisque la densité ou la multitude des rayons partant du corps attirant, & qui saisissent la particule, doit être estimée par la quantité de la masse, & non par celle de la surface. D'où il suivroit que la force de cette attraction diminueroit comme les cubes, & non comme les carrés des distances.

Cette difficulté, depuis renouvelée par un habile antagoniste de l'attraction (b), seroit effectivement très-pressante, peut-être même sans réponse, si les choses se passoient comme ces Auteurs le supposent. Il faut, pour lui conserver sa force, que l'attraction soit l'effet d'une émanation partant d'un centre, & se répandant à l'entour par des lignes en forme de rayons. On le voit suffisamment par l'exposé même de l'objection. Mais cette manière de concevoir l'attraction n'est fondée que sur l'analogie de la loi qu'elle suit, avec celle suivant laquelle décroît la lumière, à différentes distances du point lumineux: & rien n'oblige ceux qui font de l'attraction une propriété inhérente à la matière; rien, dis-je, ne les oblige à lui assigner une pareille cause. Au contraire, puisque cette tendance au mouvement, est un effet immédiat de la volonté du Créateur, rien n'empêche que dans chaque particule élé-

(a) Nouvelle Physique céleste, §. 42.

(b) Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction & de ses différentes loix

avec les phénomènes, & sur les tuyaux capillaires, par le P. Gerdil, Barnabite, de l'institut de Boulogne.

mentaire, elle ne soit en raison de la masse, & qu'elle ne décroisse en raison réciproque du carré de la distance à chaque autre particule ; & des amas de ces particules élémentaires, se formeront des corps qui graviteront les uns vers les autres en raison des masses, & en raison inverse des carrés des distances.

Nous pourrions discuter de la même manière diverses autres objections qu'on a élevées contre l'attraction ; mais cet examen seroit trop long. Il suffira de remarquer que les plus pressantes & les mieux fondées, ont été rassemblées par le Père *Gerdil*, dans l'ouvrage cité ci-dessus, ouvrage qui par la nature des objections, & par le ton d'égards que l'Auteur observe pour les grands hommes dont il combat les sentimens, mériteroit d'être analysé par quelque habile Newtonien. Ce n'est pas que ce sçavant Écrivain révoque en doute l'existence de cette loi, dont *M. Newton* a fait le ressort de l'Univers : il combat seulement le sentiment de ceux qui font de l'attraction une propriété essentielle, ou métaphysique de la matière, ou qui, pour expliquer certains phénomènes, prennent la liberté de la faire croître ou décroître, suivant d'autres puissances que l'inverse du carré de la distance. Ainsi quand même quelques-unes de ces objections seroient sans réponse, elles ne porteroient aucune atteinte à la théorie de *Newton* ; elles ne feroient que montrer la nécessité de recourir à quelque explication mécanique de l'attraction, semblable à celle qu'il a lui-même soupçonnée.

Après s'être assuré par les preuves ci-dessus de l'existence de cette force, que nous nommons la gravitation universelle de la matière, nous allons développer les principaux phénomènes qui en dérivent. Mais avant que de nous élever dans les espaces célestes, arrêtons-nous un peu, avec *M. Newton* (a), à considérer les effets qu'elle produit entre les corps, à raison de leur masse & de leur figure.

La gravitation universelle étant admise, il est évident que chaque particule de matière sera attirée par toutes les autres. Un corps voisin d'un amas de matière sera donc attiré par toutes les particules dont cet amas est composé, & il tendra vers lui avec une force & une direction, composée de toutes

(a) Princip. Sect. xii.

les forces & les directions particulieres avec lesquelles il tend vers ces particules. Si la gravitation suivoit le rapport des distances, *M. Newton* démontre que cette direction composée seroit celle qui passe par le centre de gravité de la masse, & la force elle-même seroit aussi proportionnelle à la distance de ce centre. Il en est de même, à certains égards, lorsque l'attraction suit le rapport inverse des quarrés des distances; mais il faut pour cela que le corps soit formé en sphere, & que cette sphere soit homogene, ou du moins que la densité soit la même à égales distances du centre. Dans ces deux cas, un corpuscule de matiere, placé hors de cette sphere, tendra vers elle, tout comme si toute sa matiere étoit réunie à son centre, & la force avec laquelle il tendra vers cette même sphere, suivra le rapport inverse du quarré de la distance au centre. J'ai dit un corpuscule de matiere, placé hors de la sphere: il y a en effet ici une distinction à faire; car si ce corpuscule étoit placé au-dedans d'une sphere homogene, il graviteroit vers son centre avec une force qui suivroit le rapport des distances au centre. La raison de ceci est la suivante. Le même corpuscule, placé sur la surface de deux spheres inégales, tend vers elles avec des forces qui sont directement comme les quantités de leur matiere, & inversement comme les quarrés des distances au centre. Mais les quantités de matiere sont comme les cubes des rayons de ces deux spheres: ainsi les forces seront directement comme les cubes des rayons, & inversement comme les quarrés de ces rayons, c'est-à-dire comme les cubes divisés par les quarrés; ce qui n'est que la raison directe des rayons. D'un autre côté *M. Newton* démontre qu'un corpuscule placé au dedans d'une sphere creuse, n'en éprouve aucune action, parce que toutes les attractions particulieres se détruisent mutuellement. Un corps placé dans l'intérieur d'une sphere, n'éprouvera donc que l'action de la sphere dont le rayon est sa distance au centre; & par ce que l'on a dit ci-dessus, la force avec laquelle il sera attiré, décroîtra comme la distance à ce centre.

Après avoir fait connoître de quelle maniere une sphere attire un corpuscule placé hors d'elle, il sera facile de reconnoître comment deux spheres s'attirent mutuellement. Il suit clairement de ce qu'on vient de dire, que l'action qu'elles exerceront l'une

l'une sur l'autre sera la même que si toute la masse de chacune étoit réduite à son centre. Mais, encore une fois, tout ceci n'a lieu que dans le cas où l'attraction est comme la distance, ou en raison inverse du quarré de cette distance ; & même dans ce dernier cas, il n'y a que les sphères de l'attraction totale desquelles il résulte dans leurs différens éloignemens, une attraction qui suit la même loi que celle des particules élémentaires dont elles sont composées. Voilà un privilege assez remarquable dont jouissent les deux loix de l'attraction en raison de la distance, ou de l'inverse du quarré de cette distance ; & s'il nous étoit permis, à nous, foibles mortels, d'entrer dans les vues de la Divinité, ne pourrions nous pas soupçonner avec M. de *Maupertuis* (a), que ce privilege particulier est le motif qui l'a déterminée en faveur de la seconde de ces loix plutôt que pour toute autre. Car quoique la premiere en jouisse également, & même dans une plus grande étendue, elle a d'ailleurs un inconvénient, sçavoir qu'un corps en attireroit un autre, d'autant plus qu'ils seroient éloignés ; ce qui ne paroît pas compatible avec nos idées.

M. *Newton* ne s'est pas borné à ces deux seules loix d'attraction ; il a aussi porté son attention sur les diverses loix qu'on peut supposer dans l'abstraction mathématique (b). Voici entr'autres un théorème curieux qu'il démontre sur ce sujet. Si une particule de matiere gravite suivant la raison réciproque du cube de la distance, la force avec laquelle elle sera attirée dans le contact avec la masse attirante, sera infiniment plus grande qu'à quelque distance finie que ce soit (c). Au reste cette proposition, M. *Newton* ne la donne avec plusieurs autres qu'il démontre dans les sections suivantes, que comme des vérités purement mathématiques. Mais elle a suggéré à quelques-uns de ses sectateurs l'idée de s'en servir, pour rendre raison de la dureté des corps. Ils supposent que les particules de matiere dont les corps sont composés, s'attirent suivant la raison réciproque des cubes des distances, & par-là ils expliquent d'où vient que ces particules étant contigues, adhèrent si fortement entr'elles, & exigent une grande force pour être séparées. Cependant cette explication est sujette à bien des difficultés. En premier

(a) Mémoires de l'Académie. 1737.

(b) Princip. Liv. 1, Sect. 2111.

lieu, si l'on admettoit une pareille loi, deux particules de matière ne seroient plus séparables par aucune force finie, dès qu'une fois elles auroient été dans un contact immédiat; ce qui est contre l'expérience. A la vérité, on pourroit supposer que l'attraction diminuât davantage qu'en raison inverse du quarré de la distance, & moins que dans celle du cube, de sorte qu'au contact, elle fût seulement beaucoup plus grande qu'à la plus petite distance finie; mais quoique la Géométrie puisse trouver son compte dans cette supposition, la saine Physique pourra-t-elle s'en accommoder? En second lieu, admettre dans le système solaire, une attraction suivant le rapport réciproque des quarrés des distances, & ensuite admettre entre les parties des corps solides, ou destinés à s'unir, une loi d'attraction réciproque au cube, cela n'est guère philosophique. Si la gravitation universelle n'est pas une chimère, il est extrêmement probable que la même loi regne partout. Il faudroit donc en imaginer une qui fût exprimée par une fonction telle que, dans les grandes distances, la seule raison inverse du quarré de la distance eût lieu, & dans les petites celle du cube. La possibilité d'une pareille loi a été vivement agitée entre deux Académiciens célèbres (a). Nous sommes fort éloignés de vouloir prononcer sur cette question: elle tient à une métaphysique trop délicate, & d'ailleurs, *non nostrum est tantas componere lites*. Si cependant il nous est permis de dire notre avis, il nous semble que c'est un peu trop se hâter que de faire ainsi de la gravitation universelle l'unique principe de tous les phénomènes que nous voyons s'exécuter sous nos yeux. Si ces phénomènes s'en déduisoient avec cette facilité qu'on remarque dans d'autres parties de cette théorie, à la bonne heure. Mais faire, avec M. *Keil*, toutes les suppositions qu'on croit propres à expliquer les phénomènes, c'est s'écarter de la route tracée par M. *Newton*, qui désapprouve entièrement cette manière de procéder en Physique. Il ne suffit pas, suivant ce grand homme, qu'un fait supposé puisse servir à expliquer un phénomène. Il faut avoir été conduit à ce fait par d'autres phénomènes qui en soient une preuve directe. On a, il est vrai, des preuves très-fortes que certains

(a) Voyez Mémoires de l'Académie, années 1737 & 1738.

corps sont doués d'une force qui à une distance très-petite, est incomparablement plus puissante, qu'à une distance sensible ; mais gardons-nous de prononcer sur la loi de cette force, ou de la confondre avec le principe que l'on a si bien prouvé être le ressort & le modérateur du mouvement des planètes. Ce seroit même une précipitation trop peu philosophique, que de prétendre que cette force ne sauroit être l'effet de quelque mécanisme particulier. Le magnétisme, qui est une de ces sortes d'attractions qui s'opèrent à l'aide d'un fluide invisible (a), les attractions & répulsions électriques, dans lesquelles ce fluide se déceale aux yeux & au tact, doivent nous inspirer une grande défiance de nos lumières sur ce sujet, & nous porter à n'aller en avant qu'avec une extrême circonspection. Ces réflexions que j'avois faites avant que de lire l'article *attraction* de l'Encyclopédie, j'ai eu le plaisir de les voir confirmées par le suffrage de l'illustre Auteur de cet article, à la lecture duquel nous invitons. Mais il est tems de revenir à notre sujet principal.

Dans tout ce qu'on a dit jusqu'ici sur le système de l'Univers, on a supposé tacitement, comme on le fait d'ordinaire, que le Soleil seul attire à lui les planètes, & d'après ce principe on a fait voir, avec M. *Newton*, que celles-ci décrivent autour de cet astre des ellipses, à l'un des foyers desquelles il est placé. Mais, suivant cette théorie, la gravitation est réciproque : c'est pourquoi, si le Soleil attire les planètes, chacune d'elles l'attire à son tour, & delà naissent quelques aberrations, peu sensibles à la vérité, mais desquelles il est cependant à propos de tenir compte (b).

Premièrement, le Soleil n'est point parfaitement immobile. En ne supposant, par exemple, qu'une seule planète tournant autour de lui, ils décriroient l'un & l'autre dans le même tems, & autour de leur centre de gravité commun, des ellipses semblables. Ajoutons-y maintenant une seconde planète, celle-ci sera attirée, & par la première, & par le Soleil ; c'est pourquoi elle tendra à un point moyen entre deux. Ce point

(a) Il me semble qu'on ne peut en douter, si l'on considère qu'un morceau de fer mis dans le seul voisinage de l'aimant, & restant ainsi durant un tems convenable,

acquiert la vertu magnétique. D'ailleurs le feu interrompt ou arrête l'action du magnétisme.

(b) Voyez Princip. Liv. 1, Sect. xi.

seroit le centre de gravité de ces deux corps, si l'attraction étoit précisément proportionnelle à la distance. Il n'en est pas tout-à-fait de même dans la loi d'attraction réciproque aux quarrés des distances, parce que dans ce cas un corps qui tend à deux autres à la fois, ne tend pas, comme dans le précédent, à leur centre de gravité. Cependant s'il y a entre ces deux premiers corps une extrême disproportion, alors le troisieme tendra sensiblement à leur centre de gravité commun, & avec une force réciproquement proportionnelle au quarré de la distance à ce centre. Or c'est-là le cas du Soleil comparé à toutes les autres planetes prises ensemble: sa masse surpasse tellement la leur, comme on le sera voir bien-tôt, que lors même qu'elles se trouvent toutes du même côté, le centre de gravité du Soleil & de tous ces corps est à peine éloigné de la surface de cet astre d'un de ses demi-diametres. D'un autre côté, l'attraction étant réciproque, le Soleil & la premiere planete sont attirés par la seconde, & delà naît encore un mouvement du centre de gravité des deux premiers corps autour de celui des trois.

Ce que nous venons de dire de trois corps, dont deux circulent autour d'un troisieme qui est incomparablement plus gros, se doit entendre de tant d'autres qu'on voudra. Ainsi dans notre systême planétaire, ce n'est point autour du centre du Soleil que les planetes font proprement leurs révolutions: c'est autour du centre de gravité commun de tout le systême, & ce centre de gravité est le seul point immobile; le Soleil lui-même tourne à l'entour de ce point, & s'en éloigne ou s'en approche, suivant la situation des autres planetes. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, la grande supériorité de la masse du Soleil sur celles de toutes les planetes réunies ensemble, rend ce mouvement insensible. Ainsi, quoique mathématiquement parlant, cette complication d'actions altere un peu la proportionnalité des aires avec les tems dans les orbites planétaires, & la loi réciproque des quarrés des distances, elle le fait si peu sensiblement, que l'effet n'en est perceptible qu'après un grand nombre de révolutions. Delà peut venir le mouvement des apsides & des nœuds des planetes, ainsi que M. *Newton* l'a reconnu dans le Sch. de la proposition XIV, de son troisieme Livre. Nous remarquons ceci

expressément , parce que quelques Ecrivains ont donné le mouvement des apsidés des planetes principales , comme un phénomène inexplicable dans le système de la gravitation universelle , & qu'ils ont prétendu tirer delà une objection puissante & sans réplique contre cette théorie. Ils ne l'eussent jamais faite cette objection , s'ils eussent un peu mieux connu l'ouvrage de M. *Newton* , & tous les détails de son système.

Il faut encore remarquer , à l'égard des systèmes particuliers, par exemple de celui de la terre & de la Lune , un effet de la gravitation réciproque. Ce n'est point la terre qui décrit autour du Soleil supposé immobile , une orbite elliptique : c'est le centre commun de gravité , de la Lune & de la terre ; & tandis que la Lune fait une révolution autour de la terre , ou de ce centre , la terre en fait aussi une autour du même centre. Delà naît une équation à laquelle les Astronomes doivent avoir lieu dans le calcul du lieu de la terre ; car la masse de notre globe étant environ quarante fois plus grande que celle de la Lune , la distance du centre de la terre au centre de gravité commun , sera d'environ un rayon terrestre & demi ; lors donc que la Lune sera en quadrature avec le Soleil , le lieu véritable de la terre précédera ou suivra le lieu du centre de gravité d'environ un rayon & demi de la terre , & il y aura de l'un à l'autre une différence d'une fois & demi la quantité qui répond à la parallaxe horizontale du Soleil. Et il est aisé de voir que dans les autres positions du Soleil , cette correction sera à la quantité ci-dessus , comme le sinus de la distance de la Lune aux sygies , est au sinus total.

Nous venons maintenant à une des déterminations les plus ingénieuses que nous fournisse le système physique de M. *Newton* , sçavoir la comparaison des masses du Soleil & des planetes. Mesurer la quantité de matiere contenue dans ces corps si éloignés de nous , c'est sans doute un problème qui paroîtra à plusieurs de nos lecteurs , insoluble , pour ne pas dire ridicule. Nous les prions cependant de suspendre leur jugement : ils verront que M. *Newton* est parvenu à sa solution d'une manière qui n'est pas une conjecture , mais un raisonnement convaincant (a). Essayons de la rendre sensible.

(a) *Princip.* Liv. III , p. 8.

Nous avons déjà remarqué qu'un corps qui gravite vers une sphere, dont toutes les parties attirent en raison réciproque des quarrés des distances, en éprouve la même action que si toute la matiere dont cette sphere est composée étoit réduite à son centre. Si cette quantité de matiere est double, le corps, à même distance, éprouvera un effort double, & s'il en éprouve un effort double, on devra en conclure qu'il y a deux fois autant de matiere dans la sphere attirante. Il seroit donc facile de connoître la masse du Soleil, si nous avions des expériences de la pesanteur des corps sur la surface de cet astre, comme nous en avons sur la surface de la terre; mais si l'on n'a pas de pareilles expériences, on a précisément l'équivalent, dès qu'on connoît en demi-diametres solaires la distance d'une planete tournant autour du Soleil, de Mercure, par exemple, & le tems de sa révolution. Car la force avec laquelle elle gravite vers le Soleil, est donnée par-là, puisqu'elle est proportionnelle au sinus versé de l'arc parcouru par Mercure dans un tems déterminé, par exemple, celui d'une seconde. Ainsi on connoitra par un calcul fort simple, de combien Mercure tomberoit vers le Soleil dans une seconde, s'il étoit livré à l'impression unique de la gravitation; & cette force étant connue à la distance du rayon de l'orbite de Mercure, on déterminera facilement ce qu'elle à la surface du Soleil, puisqu'on sçait que ces forces sont entr'elles réciproquement comme les quarrés des distances. Mais d'un autre côté on connoît l'espace qu'un corps parcourt durant une seconde en tombant sur la surface de la terre, c'est-à-dire, à la distance d'un demi-diametre terrestre: on peut donc trouver par le rapport du demi-diametre de la terre, à celui du Soleil, de combien tomberoit un corps transporté à un demi-diametre solaire, loin du centre de notre globe. Ainsi nous aurons deux poids également distans des centres des deux globes respectifs, avec les espaces qu'ils parcourroient en même tems, en vertu de l'attraction qu'ils en éprouvent. Il n'y aura donc qu'à comparer ces espaces, & leur rapport sera celui des masses attirantes.

Il est facile de voir qu'on parviendra par une semblable méthode à déterminer le rapport de la masse du Soleil, avec celles de Jupiter ou de Saturne. Car ces planetes ont aussi des satellites qui font leurs révolutions à des distances connues de

leurs centres, & dans des tems périodiques connus. Or il ne nous en faut pas davantage pour déterminer quel espace les corps parcourent en tombant à la surface de Jupiter & de Saturne dans un tems donné. Feignons dans une planete quelconque un Astronome connoissant le système de la gravitation universelle, & ayant observé la distance de notre Lune à la terre en demi-diametres terrestres, il détermineroit de même de combien les corps pesans tombent ici dans un tems déterminé, & par-là le rapport de la masse de la terre à celle du Soleil, ou de la planete qu'il habite.

Il y a un autre moyen équivalent, & un peu plus court, de parvenir à la même détermination. C'est celui qu'emploie *M. Newton* : il est également aisé à concevoir. Plus une planete a de masse, plus, à égale distance, il faut que la vitesse de projection d'un corps soit grande, & par conséquent que son tems périodique soit court, pour le soutenir dans une orbite circulaire, telle que sont sensiblement celles des planetes & de leurs satellites. Or on démontre facilement qu'à distances égales, les forces, ou la quantité de matiere attirante, sont réciproquement comme les quarrés des tems périodiques; & qu'à distances inégales, ces mêmes masses sont en raison composée de la directe des cubes des distances, & de l'inverse des quarrés des tems périodiques. Il n'y a donc qu'à connoître les distances des satellites à leurs planetes principales, & la distance de celles-ci au Soleil, aussi-bien que leurs tems périodiques, & l'on aura par la regle qu'on vient de donner, les rapports des masses du Soleil & de ces planetes. C'est ainsi que *M. Newton* trouve que les quantités de matieres contenues dans le Soleil, Jupiter, Saturne & la Terre, sont respectivement comme $1. \frac{1}{1033} . \frac{1}{2401} . \frac{1}{117511}$. Il compare aussi leurs densités, par le rapport connu de leurs volumes, & il trouve qu'elles sont dans les rapports de 100. 94 $\frac{1}{2}$. 600. & 401. Il recherche enfin les forces avec lesquelles le même poids transporté à la surface de ces différens corps, peseroit sur eux, & il trouve qu'elles sont en raison de 10000. 943. 529. & 435. A l'égard des autres planetes, comme elles n'ont point de satellites, le premier chaînon du raisonnement qui nous a conduits jusqu'ici, nous manque; & l'on ne sçauroit

déterminer par une démonstration mathématique la masse qu'elles contiennent. Mais au défaut de cette démonstration, *M. Newton* recourt à une conjecture assez plausible. Ayant remarqué que les planetes les plus éloignées, dont nous venons de calculer les masses, sont les moins denses, il en conclut à l'égard des autres, que leur densité augmente en approchant du Soleil, & à peu près en raison des chaleurs qu'elles éprouvent. Ainsi il fait Mercure sept fois aussi dense que la terre, & il raisonne de même à l'égard de Vénus & de Mars.

Il ne reste plus que la Lune qui, quoique planete secondaire, nous intéresse particulièrement, à cause de sa proximité, & des effets qu'elle produit sur notre globe. Elle n'a aucun satellite; nous n'avons aucune expérience de chûtes des corps sur sa surface. Comment faire pour déterminer sa masse? *M. Newton* y parvient, ou du moins enseigne le moyen d'y parvenir, à l'aide d'une considération tout-à-fait ingénieuse. Il remarque que les marées dans les sygies sont causées par les forces réunies de la Lune & du Soleil, & au contraire dans les quadratures par la différence de ces forces. Il prend donc quelques observations de marées faites dans ces deux circonstances, & il en conclut le rapport de la force de la lune à celle du soleil, comme de 9 à 2. Mais il est aisé de voir que la force de la lune est la masse de la lune divisée par le quarré de sa distance à la terre, & la force du soleil celle de la masse de cet astre pareillement divisée par le quarré de sa distance à notre globe. D'où il fut facile à *M. Newton* d'inférer que la masse de la lune est à celle de la terre, comme 1 à 40 bien près; & ensuite ayant égard à son volume donné par son diametre apparent, que sa densité est à celle de la terre comme 11 à 9 environ. Mais *M. Daniel Bernoulli* (a) remarquant que les marées employées par *M. Newton*, ne sont pas assez affranchies des circonstances étrangères à l'action pure des deux luminaires, fait quelque changement à cette détermination, & prend pour le rapport des forces moyennes de la Lune & du Soleil, celui de 5 à 2. D'où il suivroit, en supposant la parallaxe du Soleil de 10 secondes, que la Lune auroit une

(a) Traité sur le flux & le reflux de la mer. Chap. vi, art. 10.

masse 72 fois moindre que celle de la terre, & une densité qui seroit à celle de notre globe comme $6\frac{1}{2}$ à 9. Ces rapports fondés sur une considération plus approfondie de diverses circonstances des marées, méritent d'être adoptés en attendant qu'on connoisse, par des observations plus précises & plus certaines, la distance du Soleil à la terre, & le rapport des marées des syzigies à celles des quadratures. On pourroit attendre ce dernier point d'un observateur placé à l'Isle Sainte-Hélène, ou dans celle de Saint-Thomé, qui étant au milieu du vaste Océan, sont dans la position la plus favorable pour de pareilles observations.

Outre les phénomènes généraux que nous venons d'exposer, il y en a plusieurs autres particuliers qui dépendent du même principe. C'est de l'action inégale du soleil sur la terre que naissent les bizarreries du mouvement de la lune, qui font depuis si long-temps le tourment des Astronomes. *M. Newton* a la gloire d'avoir le premier découvert & porté bien loin la théorie physique des mouvemens de cette planète. C'est cette même cause qui produit dans le globe ou le sphéroïde de la terre, deux mouvemens : l'un par lequel l'interfection du plan de son équateur anticipe à chaque révolution annuelle sur le lieu de la précédente ; ce qui fait paroître les étoiles fixes s'avancer dans la suite des signes, phénomène appelé la précession des équinoxes : l'autre, par lequel l'angle de l'écliptique & de l'équateur augmente & diminue alternativement, ce qu'on nomme la nutation de l'axe de la terre. Le flux & le reflux de la mer, phénomène si connu, se déduit aussi de la manière la plus satisfaisante de l'action du soleil & de la lune sur les eaux de l'Océan. Ce sont là autant de branches de la théorie de la gravitation universelle, qui doivent leur naissance à *M. Newton*. Chacune d'elles nous fourniroit la matière d'un article particulier ; mais comme ce sont des Géomètres de ce siècle qui, aidés des lumières de ce grand homme, ont donné à ces diverses théories leur principal accroissement, nous différons d'en parler jusqu'à la partie suivante de cet ouvrage, dans la vue de présenter tout à la fois & d'une manière plus satisfaisante le tableau de leurs progrès. Nous terminerons ce que nous avons encore à dire sur les découvertes physico-astronomiques de *Newton*, par l'exposition de sa théorie des Comètes.

Les principes mathématiques de la philosophie naturelle, sont un ouvrage si plein de géométrie sublime, & si peu à la portée du commun des Lecteurs, qu'il étoit à propos que quelqu'un entreprît d'en faciliter l'intelligence. David Grégori se proposa cet objet, & publia dans cette vue en 1702 son livre intitulé, *Astronomiæ physiciæ ac geometricæ elementa*. C'est un ouvrage estimable, mais qui n'a pas répondu à l'attente qu'on en avoit conçue : car, en général, ce ne sont que les principes mis dans un ordre un peu différent, & ce qui est obscur & difficile dans ces derniers, ne l'est guere moins chez Grégori ; de sorte qu'on ne peut pas dire qu'il ait jetté un grand jour sur cette matiere. Il falloit quelque chose de mieux pour applanir tous les endroits difficiles des principes ; & c'est ce que les PP. Jacquier & le Seur, sçavans Minimes, ont exécuté très-heureusement par le Commentaire latin qu'ils ont donné en 1740. Je plaindrois, à la vérité, le Lecteur qui auroit toujours besoin de ces Guides ; mais il est fort agréable de les trouver prêts au besoin. On a aussi un Commentaire sur les principaux points de la physique céleste de M. Newton, à la suite de la traduction Françoisse des *Principes*, de Madame la Marquise du Châtelet. Le célèbre M. Maclaurin n'a pas dédaigné d'entreprendre une exposition des mêmes vérités, propre à en procurer l'intelligence aux Lecteurs qui craignent un grand appareil de géométrie. Cet ouvrage, d'ailleurs original & profond en bien des points, parut en 1748 sous le titre d'*Exposition des découvertes philosophiques de M. le Chevalier Newton*, & nous en avons une très-bonne traduction. Les Lecteurs qui veulent être conduits avec encore plus de facilité depuis les premiers principes de la mécanique, jusqu'aux découvertes les plus difficiles de M. Newton, doivent lire l'ouvrage de M. Pemberton, d'abord publié à Londres sous le titre de *A view of sir Isaac Newton philosophy*, & traduit en françois sous celui d'*Elémens de la philosophie Newtonienne*. Nous citerons enfin avec éloge les *Institutions Newtoniennes* de M. Sigorgne, qui a d'ailleurs vigoureusement combattu les tourbillons Cartésiens, dans divers écrits publiés vers l'année 1740.

X I I I.

De toutes les parties de l'astronomie, celle qui a commencé le plus tard à prendre quelque accroissement solide, est la théorie des Comètes. Ces astres ne furent regardés par les Anciens que comme des météores peu différens des feux & des exhalaisons que nous voyons quelquefois s'enflammer dans l'atmosphère. Si quelques Philosophes, comme *Appollonius de Mynde*, & les Pythagoriciens eurent sur ce sujet des idées plus justes, ces semences de la vérité furent étouffées sous le poids du préjugé, & surtout de l'autorité de la physique péripatéticienne : de-là vient que l'antiquité a été si peu soigneuse à nous transmettre des observations de ces phénomènes, & nous ne saurions trop regretter qu'elle ait été si peu éclairée sur ce sujet, lorsque nous considérons que ce défaut de matériaux anciens renvoye à plusieurs siècles d'ici la décision d'un des points les plus curieux de l'astronomie physique.

*De la théorie
des Comètes.*

On ne trouve jusqu'à l'époque de *Tycho-Brahé*, qu'erreurs parmi les Philosophes sur ce qui concerne les Comètes. Cet homme célèbre commença à dessiller les yeux de ses Contemporains sur ce point, par une découverte importante. Il démontra par la petitesse de la parallaxe de ces astres, qu'ils étoient fort supérieurs à la Lune. Il tenta même de représenter leur cours en les faisant mouvoir dans une orbite autour du Soleil, en quoi néanmoins il faut remarquer que ce n'étoit entre ses mains qu'une hypothèse purement astronomique, & qu'il ne soupçonnoit en aucune manière que ce fussent des planetes circum-solaires d'une espèce particulière. La découverte de *Tycho* fut confirmée par les observations, & le suffrage de divers Astronomes de son temps, tels que *Mæstlin*, *Rothman*, le *Landgrave de Hesse*, &c. & au commencement du XVII^e siècle; elle reçut un nouveau jour des observations de *Galilée*, de *Snellius*, de *Kepler*, & de divers autres. Ce fut bientôt une doctrine admise & enseignée par tous les Astronomes de quelque poids & de quelque capacité; & les oppositions qu'y mirent de serviles Péripatéticiens, tels qu'un *Claramonti*, un *Bérigard*, &c. ne firent que mettre dans un grand jour leur ignorance, ou leur peu d'amour pour la vérité.

Bbbb ij

Les Astronomes étant une fois détrompés sur la place qu'ils devoient assigner aux Comètes, il étoit tout-à-fait naturel qu'ils essayassent de soumettre leurs mouvemens au calcul. *Tycho* & *Maslin* en avoient donné l'exemple ; il fut suivi par *Kepler*. Cet Astronome fameux crut pouvoir représenter ces mouvemens, en supposant qu'ils se fissent dans des lignes droites ; il ne put cependant se dissimuler que si les Comètes décrivoient des lignes droites, ce n'étoit pas d'un mouvement égal & uniforme. Cela eût dû lui inspirer l'idée que cette trajectoire étoit curviligne ; mais ne voulant pas renoncer à la ligne droite, il fut contraint d'admettre dans les Comètes une accélération & une retardation réelle. *Kepler* enfin, cet homme si clairvoyant, & doué d'un génie si propre à saisir du premier coup tout ce qui donnoit à l'univers plus de magnificence, d'ordre & d'harmonie, ne fut pas plus éclairé que le vulgaire sur la nature de ces astres. Au lieu de soupçonner ce que nous avons aujourd'hui tant de raison de tenir pour assuré, il se borna à les regarder comme de nouvelles productions qui, semblables aux poissons de l'Océan, ne servoient qu'à remplir l'immensité de l'æther (a).

L'hypothèse qui fait mouvoir les Comètes dans des lignes droites, a été pendant long-temps l'hypothèse favorite de bien des Astronomes. Le D. *Hooke* (b) & *Grégori* (c) nous la donnent comme du Chevalier *Wren*. Les éphémérides que M. *Auzout* donna au commencement de 1665, pour la Comète qui paroissoit alors, étoient calculées sur ce même principe ; & comme elles s'accorderent d'assez près avec les observations, elles étonnerent beaucoup les Astronomes ; mais c'est surtout de M. *Cassini* que cette hypothèse tire sa célébrité. Il en fit le premier essai sur la Comète qui parut en 1652, & il continua à l'appliquer à toutes les autres avec assez de succès pour persuader à bien des gens qu'il avoit saisi la véritable hypothèse. On lit dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1706, quelques détails sur la manière dont il calculoit le mouvement d'une Comète. Il supposoit qu'elle faisoit son cours, non précisément dans une ligne droite, mais dans un cercle

(a) *De Comet.* lib. 5.

(b) *Lib. de Cometa, inter lect. eustlerianar.*

(c) *Astr. Geom. & Phys. elementa.* Lib. v.

extrêmement excentrique à la terre, & si grand que la partie visible au spectateur terrestre pût passer sensiblement pour une ligne droite. Il déterminoit ensuite facilement la position de sa trajectoire après trois observations distantes entr'elles de quelques jours. Car le problème se réduit à ceci : trois lignes comme TA , TB , TC , faisant entr'elles des angles donnés, tirer une ligne comme AE , dont les parties AB , BC , soient entr'elles comme les tems écoulés entre les observations. Alors la perpendiculaire TP , désignoit en P , le point du périégée. Quand il en étoit besoin, *M. Cassini* donnoit à ce point un mouvement par lequel il rectifioit les lieux de la Comete conformément aux observations.

Fig. 128.

Mais il y a plusieurs remarques importantes à faire sur cette hypothese. Il nous semble, malgré le respect que nous avons, & que tout amateur des Mathématiques doit avoir pour *M. Cassini*, qu'elle est défectueuse en bien des points, & qu'elle ne méritoit pas la mention réitérée qu'en fait l'ingénieux Secrétaire de l'Académie (a). En premier lieu, la maniere dont *M. Cassini* déterminoit les élémens de son calcul, montre qu'il établissoit la terre comme immobile à l'égard de la trajectoire de la Comete. Or cela ne scauroit s'accorder avec le véritable systême de l'Univers, suivant lequel la terre a un mouvement journalier sur son orbite. Si l'on suppose que le chemin des Cometes soit en lui-même rectiligne, leur mouvement devra être regardé comme composé de leur mouvement réel sur cette ligne droite, & du mouvement apparent qui résulte du transport de la terre d'un lieu à un autre. C'est de cette maniere, bien plus ingénieuse & plus conforme aux phénomènes, que le Chevalier *Wren* déterminoit la trajectoire d'une Comete (b). Il supposoit quatre observations un peu distantes les unes des autres; ensuite il concevoit dans le plan de l'écliptique, les quatre lignes tirées des quatre lieux de la terre, aux quatre lieux correspondans de la Comete, réduits à l'écliptique. Il ne s'agissoit plus que de placer entre ces quatre lignes, une droite qui fût coupée par elles en segmens proportionnels aux intervalles entre les observations, problème de Géométrie qu'il résolvoit. La position de cette ligne

(a) Voyez Hist. de l'Acad. 1699, 1702, 1707, &c.

(b) Voyez Grégori dans l'endroit cité ci-dessus.

étoit, suivant lui, la trajectoire de la Comete réduite au plan de l'écliptique. Il falloit ensuite déterminer son inclinaison par d'autres observations; après quoi en calculant le mouvement de la Comete sur cette orbite, & celui de la terre sur la sienne, on en concluait, & la longitude, & la latitude de la Comete, comme l'on fait à l'égard des planetes elles-mêmes.

En second lieu, la trajectoire rectiligne déterminée par la méthode de M. *Cassini*, ne répond point aussi pleinement aux observations, qu'on l'a publié. Il est obligé de convenir lui-même, que, quoiqu'il suppose le mouvement des Cometes se faire dans un grand cercle, cependant elles s'en écartent sensiblement au bout d'un tems; ce qui est un phénomène qu'on ne sçauroit représenter dans cette hypothese. Car le plan passant par une ligne quelconque, & par la terre supposée immobile, coupera toujours la sphere des fixes sensiblement dans un grand cercle. Ajoutons à cela qu'on a souvent vu des Cometes qui de directes sont devenues retrogrades ou au contraire; telles furent entr'autres la premiere Comete de 1665, & celles de 1707 & 1737, qui changerent de direction vers la fin de leurs cours. La trace apparente de la Comete de 1744, à travers les fixes, forme différentes sinuosités, & est par conséquent bien différente de celle d'un grand ou d'un petit cercle de la sphere. Or ces phénomènes ne sçauoient encore être expliqués dans l'hypothese de M. *Cassini*. Celle de *Wren* ou de *Kepler*, peut mieux les représenter; car il est aisé de voir que la position de la trajectoire, le mouvement réel de la Comete sur cette trajectoire, & celui de la terre sur son orbite, peuvent être tels qu'en quelque endroit le mouvement de la Comete paroisse changer de direction, & même que ce mouvement paroisse assez irrégulièrement courbe. Mais il y a d'autres raisons qui portent aussi à rejeter l'hypothese de *Wren*.

Les observations que nous venons de faire sur l'hypothese de M. *Cassini*, montrent suffisamment combien peu l'on devoit compter sur les retours des Cometes, conjecturés par ce grand Astronome. Aussi de je ne sçais combien de Cometes, dont on lui voit déterminer les révolutions périodiques (a), aucune ne s'est montrée de nouveau. Son hypothese sur le mou-

(a) Hist. & Mém. de l'Acad. 1707, 1708.

vement de ces corps étoit vicieux par les fondemens. J'en dirai de même de celle que *M. Jacques Bernoulli* imagina en 1681, & sur laquelle il osa prédire le retour de la fameuse Comète de cette année, pour le mois de Mai de 1719 (a). Beaucoup d'Astronomes, dit un Historien célèbre, veillèrent durant ce mois pour guéter la Comète, & ne virent rien. Je ne sçais si beaucoup d'Astronomes veillèrent effectivement ; mais il me semble que si j'eusse été de ce temps, la prédiction de *M. Bernoulli* n'auroit pas troublé mon repos. Je doute même que si son Auteur eût vécu alors, il eût été du nombre de ceux qui veillèrent. En effet cette prédiction, & le système sur lequel elle est fondée, ne sont que l'ouvrage d'une jeunesse, ingénieuse à la vérité, mais un peu précipitée.

Je reviens à l'hypothèse de *M. Cassini*, pour répondre à une question qui se présente naturellement. Comment se peut-il faire, dira quelqu'un, que cette hypothèse étant fautive, ait néanmoins assez bien satisfait aux observations pour pouvoir être réputée pendant un tems pour la véritable ? La réponse à cette question me paroît facile. Les Comètes, suivant le système reçu aujourd'hui, se meuvent dans des orbites elliptiques si alongées, qu'elles approchent beaucoup de la parabole. Or une parabole est composée de deux branches qui, à une assez petite distance du sommet, ne diffèrent guère de la ligne droite, & ce sommet est assez souvent fort voisin du Soleil. D'un autre côté l'apparition d'une Comète dépendant en partie de la position de la terre, il arrive le plus souvent qu'on ne l'apperoit que dans une des deux branches de son orbite. Pour rendre ceci sensible, supposons que la parabole *BAD* représente la trajectoire d'une Comète, & que tandis qu'elle descend vers le Soleil le long de la branche *BA*, la terre aille de *T* en *t*, cette Comète sera cachée dans les rayons du Soleil ; elle ne frappera les yeux du spectateur terrestre que lorsqu'elle aura dépassé les environs de cet astre, & qu'elle décrira la partie *ED* de son orbite. Elle paroîtra donc alors se mouvoir presque sur une ligne droite, puisque cette partie de parabole ne s'en écarte pas beaucoup, & qu'elle en approche de plus en plus, à mesure qu'on s'éloigne du sommet. Que s'il arrive qu'on voie

Fig. 129.

(a) *Comamen novi syst. Comet.* 1681.

la Comete dans l'une & dans l'autre branche de son orbite, sçavoir d'abord s'allant plonger dans les rayons du Soleil, ensuite s'en éloignant, comme alors on la perd de vue pendant quelque temps, on ne manque pas de la prendre lorsqu'elle reparoit pour une nouvelle. On en a un exemple remarquable dans celle de 1680 & 1681. M. *Cassini*, & ceux qui se servirent de l'hypothese de la trajectoire rectiligne, en firent deux (a), & calculerent leurs mouvemens comme s'ils se fussent fait sur deux lignes droites, passant l'une & l'autre fort près du Soleil. L'exactitude avec laquelle leurs calculs répondirent à l'observation, dut même paroître d'un grand poids en faveur de leur hypothese. Car la parabole que décrivait cette Comete, étant extrêmement alongée, ses deux branches à peu de distance du Soleil devoient s'écarter très-peu de la ligne droite. Aussi voyons-nous que ce fut principalement en 1680 que M. *Cassini* étonna la cour & la ville par l'exactitude de ses prédictions sur les Cometes. Mais ce triomphe de l'hypothese des trajectoires rectilignes, n'avoit pour cause que l'heureux concours des circonstances que nous venons de dire. C'est pourquoi il ne fut que passager, & cette hypothese a cédé la place à une autre incomparablement plus exacte.

En effet, malgré tout ce qu'on a dit en faveur de l'hypothese adoptée par M. *Cassini*, il étoit déjà reconnu par les Astronomes que la trajectoire des Cometes étoit une ligne courbe, & même courbe vers le Soleil. *Hevelius* le démontre dans sa *Cométographie*, en faisant l'examen des éphémérides que M. *Auzout* avoit données pour la Comete du commencement de 1665; il donne même à cette courbure une forme parabolique, quoique sans rien soupçonner de la cause physique de cette courbure, ni que le Soleil en occupât le foyer. *Hooke*, dans son Livre intitulé *Cometa*, appuye encore d'une maniere plus décisive sur la courbure des trajectoires des Cometes. Il dit positivement qu'il faut se refuser aux témoignages des observations, ou reconnoître que le chemin des Cometes est concave du côté du Soleil.

Tels étoient les progrès de la théorie des Cometes, lorsque parut celle de 1680, sujet de tant de terreur pour le vulgaire,

(a) Mémoires de l'Académie, 1708.

& de tant de recherches & d'admiration pour les Sçavans. Elle fut apperçue & observée pour la première fois avec exactitude le 4 Novembre V. S. à Cobourg en Saxe, par *M. Gottfried Kirch*. Elle alloit alors en se plongeant presque directement vers le Soleil. Elle accéléra son mouvement jusqu'au 30 Novembre, qu'elle fit environ 5° en un jour : elle le retarda ensuite jusqu'à ce qu'on la perdit de vue ; ce qui arriva dans les premiers jours de Décembre. Elle recommença à se montrer vers le 22 de Décembre revenant du Soleil, & quelques jours après, elle décrivit environ 5° en un jour. Son mouvement alla depuis toujours en retardant jusqu'au milieu de Mars de l'année 1681, qu'on cessa de la voir. Elle coupa l'écliptique en deux points, non diamétralement opposés, mais éloignés l'un de l'autre seulement de 98° , sçavoir vers la fin du signe de la Vierge & le commencement de celui du Capricorne ; & elle parcourut depuis son apparition jusqu'à son occultation près de neuf Signes, traînant après elle, à son retour du Soleil, une queue qui alla jusqu'à 70° degrés de longueur. On prouve que ce fut la même Comète, par la ressemblance du noyau ou du corps qui parut le même avant & après son passage près du Soleil, par celle de son cours dont la direction fut la même, & surtout par l'accord des observations avec les calculs faits par *M. Newton*, d'après cette hypothèse.

Ce fut une sorte de bonheur pour l'Astronomie que la terre se trouvât dans une position assez avantageuse pour voir l'approche de cette Comète vers le Soleil, & son retour du voisinage de cet astre. Sans cette heureuse circonstance, le véritable système du mouvement des Comètes, eût peut-être encore tardé long-tems à paroître. La singularité de celle dont nous parlons en hâta la naissance.

C'est d'une petite ville d'Allemagne qu'on vit sortir les premières étincelles de ce système, comme autrefois l'on avoit vu celui de *Copernic* sortir d'une petite ville de Prusse (Varmie), séjour ordinaire de cet homme célèbre. Celui à qui l'on est redevable de cette belle découverte, est *G. S. Doerfell*, Ministre à Plaven dans le Voigtland, pays dépendant de la Saxe. Cet Astronome trop peu connu, & injustement passé sous silence par la plupart des Ecrivains sur cette partie de l'Astronomie, qui ne font mention que de *M. Newton*, fut un des

premiers qui remarquèrent la nouvelle Comete. Il l'observa avec soin depuis le 22 de Novembre jusqu'à la fin de Janvier: il reconnut & il prouva que c'étoit la même qui après s'être approchée du Soleil, & plongée dans ses rayons, reparut de nouveau en s'en éloignant; & aidé des lumieres d'*Hevelius*, il montra que son cours s'étoit fait sur une parabole ayant le Soleil à son foyer. Il fixa la distance à laquelle elle passa du Soleil, à 7000 parties environ, dont le diametre de l'orbite terrestre contient cent mille; ce qui diffère à la vérité de la détermination de *M. Newton*, qui ne la fait que de 612 de ces parties. Mais cette différence ne doit pas nous étonner, ni faire tort à l'Astronome Allemand; car il n'étoit pas naturel d'en attendre quelque chose d'aussi exact que de *M. Newton*. *Doerffel* publia en 1681, un Traité (a) où il établit au long toutes ces choses. Mais la langue dans laquelle il étoit écrit, le peu de réputation de son Auteur, empêcherent qu'il ne fit dans le monde sçavant la fortune qu'il méritoit. On n'a commencé à le connoître que long-tems après que *M. Newton* a eu établi les mêmes vérités.

En rapportant ce qu'on vient de lire, nous n'avons pas eu le dessein de déroger en rien à la gloire de *M. Newton*. Quoique ce grand homme ait été prévenu dans la publication de cette belle découverte, le droit qu'il a sur elle ne sçauroit être contesté. En effet, ce qui n'étoit chez *Doerffel* qu'une hypothese purement astronomique, est chez *M. Newton* une vérité physique, une branche de son système général. Il étoit impossible que le Philosophe Anglois ayant établi la gravitation de toutes les planetes vers le Soleil, & reconnoissant, avec tous les Astronomes habiles de son tems, les Cometes pour des astres éternels, ne les soumit pas à la même action que les autres corps de l'Univers. Il étoit donc nécessaire qu'il en fit de véritables planetes circonsolaires; & puisque tantôt elles paroissent, tantôt elles se soustraient à notre vue par leur éloignement, il ne pouvoit que leur donner des orbites extrêmement excentriques, ou en forme d'ellipse très alongée: & comme une pareille ellipse diffère peu d'une parabole dans

(a) *Astronomische betruchtung des grosser Cometen Welcher A. 1680 und 1681, erschienen, &c. Zu Plaven von G. S. D.*

C'est-à-dire, *Astronomica tractatio Cometæ magni qui A. 1680 & 1681 apparuit, &c. A Plaven, par G. S. Doerffel.*

les environs de son sommet, qui sont les seuls endroits où une Comete se montre à nous, il étoit tout naturel que M. *Newton*, pour simplifier le calcul, donnât à ces astres des orbites paraboliques.

Mais M. *Newton* ne s'en tient pas à ces preuves, quoique déjà puissantes, de son système. A l'aide d'une subtile & sublime Géométrie, il enseigne de quelle maniere on peut, d'après trois observations, & dans l'hypothese parabolique, déterminer l'orbite d'une Comete. Il applique ensuite cette méthode à celle de 1680; & après avoir déterminé son orbite, & l'avoir rectifiée par quelques observations, il calcule jour par jour les lieux qu'elle a dû occuper dans le Ciel. On est étonné de voir avec combien de précision, ce calcul s'accorde avec les observations de M. *Flamsteed*. Malgré l'irrégularité extraordinaire du cours de cette Comete, la plus grande différence, soit en longitude, soit en latitude, n'excede pas deux minutes & demi; ce qui est à peine ce qu'on peut faire à l'égard des planetes, & qui excede de beaucoup l'exactitude avec laquelle on a jamais calculé les lieux de la Lune. M. *Newton* en fit de même à l'égard des Cometes des années 1664, 1665 & 1682, & dans l'édition des *Principes*, donnée en 1724, on en trouve cinq calculées de cette maniere, & avec le même succès. Tant de précision ne sçauroit être l'effet du hazard, & il en résulte en faveur de M. *Newton*, une preuve à laquelle on ne peut se refuser.

Lorsque nous parlons d'une si grande exactitude dans les calculs que M. *Newton* donna pour la Comete de 1680, nous avons entendu parler de ceux qu'on lit dans la dernière édition de ses principes, & qui ont été rectifiés par M. *Hallei*. Dans la première édition, il y avoit des différences du calcul avec l'observation qui alloient à un demi-degré : mais ces différences ne regardoient que diverses observations qu'on lui avoit envoyées d'Italie, d'Amérique, &c. observations dont le peu d'exactitude s'apperçoit assez facilement. L'accord du calcul avec les observations faites en Angleterre, & que lui fournit *Flamsteed*; étoit incomparablement plus grand. Dans la suite M. *Newton* vint à connoître celles qu'avoit faites à Cobourg en Saxe, M. *Gottfried Kirch*, Observateur habile, durant le mois de Novembre, & il s'en servit pour rectifier davantage

les élémens de sa théorie. Enfin *M. Hallei* poussant la précision encore plus loin, a calculé le mouvement de cette Comete dans une orbite elliptique, telle qu'il la faudroit pour que la Comete ne la parcourût que dans 575 ans, & c'est ce calcul qui ne differe au plus que de deux minutes & demie de l'observation.

Une particularité remarquable, à l'égard de la Comete de 1680, c'est qu'elle passa dans son périhélie à une très-petite distance du Soleil. Suivant *M. Newton*, elle ne fut alors éloignée de cet astre que de 612 parties, dont le rayon de l'orbite terrestre en contient 100000. Ainsi elle approcha du Soleil 163 fois plus que la terre, & elle ressentit une chaleur qui surpassa environ 26000 fois la plus grande que nous éprouvions ici : & comme la chaleur d'un fer rouge n'est guere qu'une douzaine de fois plus grande que la chaleur directe d'un Soleil d'été, il s'ensuit que la Comete dont nous parlons éprouva une chaleur au moins deux mille fois plus grande que celle d'un fer rouge. Ceci montre que cette Comete devoit être un corps bien compact, pour n'avoir pas été dissipée par une chaleur aussi prodigieuse ; ce qui ajoute un nouveau degré de force au sentiment qui en fait des corps éternels. Ajoutons encore que *M. Newton* conjecture que cette Comete & toutes les autres, s'approchant de plus en plus du Soleil à chaque révolution, elles tomberont dans cet astre comme pour lui servir d'aliment, & rétablir la perte qu'il fait continuellement par la lumiere qu'il nous envoie. Mais ce sont là des conjectures purement physiques, qu'il ne faut point mettre en parallele avec les découvertes astronomiques que nous venons d'exposer, & qui n'en seront pas moins des vérités solidement établies, quel que soit le sort de ces conjectures. A l'égard de cet ornement singulier qui accompagne ordinairement les Cometes, nous voulons dire de leurs queues, voici en peu de mots ce qu'il y a de plus probable sur ce sujet.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter l'opinion des Anciens, & de quelques Modernes qui ont fait venir les queues des Cometes, de la réfraction des rayons solaires au travers du corps ou du noyau de ces astres. Outre que ce noyau est visiblement opaque, on ne voit pas comment ces rayons pourroient être réfléchis à nos yeux par une matiere aussi subtile que l'éther. Aussi *Kepler* qui avoit d'abord été de ce sentiment, & qui avoit

même traité de monstrueux celui qui faisoit venir ces queues d'une matiere appartenante au corps de la Comete, se retracta dans la suite. Il attribua alors les queues des Cometes à leur atmosphere & aux parties les plus volatiles de leurs corps, entraînées par les rayons du Soleil. C'est à peu de chose près l'opinion qu'a embrassé *M. Newton*, si ce n'est qu'il compare ces queues à la fumée d'un corps brûlant qui se dirige toujours en haut & perpendiculairement s'il est en repos, ou obliquement & de côté, s'il est en mouvement. De même, dit *M. Newton*, les vapeurs exhalées d'une Comete à son approche du périhélie, & après l'avoir passé, se dirigent du côté opposé au Soleil ; mais avec un peu de déflexion de côté, à cause du mouvement du corps de la Comete.

C'étoit-là tout ce qui s'étoit dit de plus probable sur l'article des queues des Cometes avant *M. de Mairan*. Cet illustre Physicien, à qui nous devons une explication si satisfaisante de l'aurore boréale (a), conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que les queues des Cometes sont produites par la matiere de l'athmosphere solaire dont ces corps se chargent, lorsqu'ils arrivent à leur périhélie, & qui est poussée dans une direction opposée à celle du Soleil, soit par le choc des rayons solaires, soit par une cause semblable à celle que *M. Newton* donne de l'ascension des vapeurs dont il compose ces queues. En effet, on a remarqué que les Cometes ne commencent à avoir de queue sensible, que lorsqu'elles sont parvenues à une distance du Soleil moindre que celle de la terre, ce qui est à peu près le demi-diametre de l'athmosphere solaire. Au contraire, celles qui ont passé dans leur périhélie à une plus grande distance du Soleil, comme celles de 1585, 1718, 1729, 1747, ont été vues sans queue : mais il faut voir dans l'excellent ouvrage que nous avons cité plus haut, les preuves qui établissent cette conjecture. Revenons à la théorie des Cometes.

Après *M. Newton*, il n'est personne à qui cette partie de l'Astronomie ait d'aussi grandes obligations qu'à l'illustre *M. Halley*. Ce sçavant Astronome donna en 1705, à la Société Royale de Londres, un écrit intitulé *Cometographia, seu Astro-*

(a) Traité physique & historique de l'Aurore Boréale. Paris, 1731, 1754, in-4°.

nomia Cometica Synopsis. Là, en supposant les méthodes enseignées par M. *Newton*, pour déterminer la position de l'orbite d'une Comète après quelques observations, il propose des Tables pour en calculer les lieux, pareilles à celles dont les Astronomes étoient déjà en possession pour calculer ceux des planètes. Il a plus fait dans la suite, & il en a données d'autres propres à calculer ces lieux dans l'hypothèse plus exacte d'une orbite elliptique (a). Mais voici l'article le plus intéressant & le plus curieux du travail de M. *Hallei*. C'est le calcul qu'il fit des orbites de 24 Comètes sur lesquelles il trouva des observations de quelque exactitude, & qu'il rédigea en table pour pouvoir en faire la comparaison. Il eut le plaisir de voir vérifier par ce moyen, le sentiment de ceux qui font des Comètes des autres sujets à des retours périodiques. En effet, l'inspection de la table dont nous parlons, montre que les Comètes de 1531, 1607, 1682, ont eu à très-peu de différence la même orbite, & des apparitions distantes d'environ 75 ans. Elles ont eu leur nœud ascendant vers le vingtième degré du Taureau; leur périhélie ou le point où elles furent les plus voisines du Soleil, vers le premier degré du Verseau; l'inclinaison de leur orbite à l'écliptique de 17 à 18; enfin la distance périhélie de celle de 1531, fut de 56700 parties, dont la distance moyenne de la terre au Soleil en contient cent mille; celle de la Comète de 1607, fut de 58618, & celle de la dernière, de 58328. La différence qu'on apperçoit entre la première de ces distances & les deux dernières, ne doit pas former une difficulté, parce que les observations d'*Appianus*, sur lesquelles l'orbite de cette Comète a été calculée, se ressentent du peu de progrès qu'avoit encore fait alors l'Astronomie pratique, & du peu de soin qu'on mettoit à observer les Comètes. Ainsi il y a de très-fortes raisons de penser que cette Comète a déjà paru à diverses reprises, & l'on peut avec fondement espérer son retour cette année 1758. Cette identité de la Comète de 1531, avec celles de 1607 & 1682, paroît d'autant plus vraisemblable; qu'en remontant encore plus haut de 75 en 75 ou 76 ans, on trouve des Comètes. Il en parut une en 1456, une en 1380, une autre en

(a) Voyez les Tables astronomiques.

1305. A la vérité aucun Astronome ne nous en a transmis d'observations capables de nous assurer que c'est la même ; mais en comparant les circonstances de leur mouvement remarquées par les Historiens, avec celles de la Comete que nous attendons, respectivement aux différentes saisons de l'année, on trouve qu'elles s'accordent assez bien. Comme il est important de sçavoir la route que doit tenir cette Comete, suivant les différentes positions de notre globe sur son orbite, lorsqu'elle descendra dans le voisinage du Soleil, un Astronome a pris soin de nous en instruire (a). M. Delisle a aussi entrepris sur ce sujet un travail fort étendu, qu'il n'a pas encore communiqué, mais qui aura probablement vu le jour avant que cet ouvrage soit public.

La Comete dont nous venons de parler est celle dont le retour périodique paroît jusqu'ici le mieux établi. Il y en a cependant encore quelques autres dont les mouvemens ont assez de ressemblance pour conjecturer que c'est la même. Telle sont celle de 1661 observée par *Hévélius*, & celle de 1532 vue par *Appianus*. Quoiqu'il y ait quelques différences assez considérables entre les lieux des périhélies & les moindres distances de ces Cometes au Soleil, on peut les rejeter sur la grossièreté des observations d'*Appianus*. C'est pourquoi, si la conjecture de M. *Hallei* est fondée, cette Comete reparoîtra vers l'année 1780. M. *Hallei* conjecture encore que celle de 1680 a reparu à diverses fois, à la distance de 575 ans. Il se fonde sur ce qu'en 1106, on trouve une Comete dont les apparences sont assez ressemblantes à celles de 1680. On en avoit aussi vue une semblable l'année 531, & l'an 46. avant Jesus-Christ, avoit paru cette prodigieuse Comete, si célébrée par les Historiens, & qui suivit de près la mort de Jules-César. Mais M. *Hallei* va bien plus loin ; en continuant de rétrograder de 575 en 575 ans, il trouve que la même Comete a dû paroître vers le tems du Déluge universel, & il conjecture que c'est le moyen dont la divinité s'est servi pour produire cette horrible catastrophe. Car cet astre étant accompagné d'une queue immense, qui, suivant l'idée de M. *Newton*, n'est qu'une traînée de vapeurs, il a pu arriver que la terre l'ait rencontrée :

(a) Mem. sur la Comete, qui a paru en 1531, 1607, 1681, & qu'on attend en 1757 ou 1758, &c. par le P. T. *Jamard*, Chanoine Régulier de Sainte Gèneviève.

Dans cette supposition, ces vapeurs ont dû retomber sur elle, par l'effet de la gravitation universelle ; & voilà l'énorme quantité d'eau dont notre globe fut alors inondé, & dont les Commentateurs de l'Écriture ont tant de peine à trouver le réservoir. Le célèbre *Whiston*, a appuyé cette explication du Déluge, de toutes ses forces, & semble avoir mérité par-là d'en être réputé l'Auteur, quoiqu'elle soit de *M. Halley*. La hardiesse de cette conjecture ne doit pas nuire à l'idée que mérite si justement ce grand Astronome. Je remarquerai seulement qu'il n'est guere croyable qu'un pareil effet dût s'ensuivre de la rencontre de la terre avec la queue d'une Comete. Des vapeurs raréfiées au point de nager dans l'éther, quand elles formeroient un volume égal à celui de l'orbe de la terre, ne feroient certainement pas une quantité d'eau suffisante pour de tels ravages. C'est ce qu'il est aisé d'établir, en rappelant ce que *M. Newton* a démontré, sçavoir qu'un pouce cube d'air, à la distance d'un demi-diametre terrestre, seroit raréfié au point d'occuper un espace égal à celui de l'orbe de Saturne. Quelle doit donc être la ténuité de l'éther qui remplit les espaces célestes, & par conséquent celle des vapeurs qui y nageroient : mais ceci n'est pas de mon objet. Terminons ce que nous avons à dire de cette Comete par une autre observation curieuse. Un homme célèbre (a), a encore conjecturé que cette même Comete parut au tems d'Ogyges, & que c'est elle qui donna lieu au phénomène que rapportent avec étonnement quelques Historiens. Ils racontent que 40 ans environ avant le Déluge d'Ogyges, on vit la planete de Vénus s'écarter de sa route ordinaire, accompagnée d'une longue queue ; sur quoi ce sçavant observe judicieusement, que les hommes de ce tems, encore tout neufs dans la connoissance du Ciel, prirent une Comete se dégageant des rayons du Soleil, pour Vénus changeant de cours, & se revêtant d'une queue. Mais tant de Cometes ont pu donner lieu à cette méprise, qu'on ne sçauroit établir sur cela rien de certain.

Je crois devoir à peine m'arrêter sur les conjectures de divers Auteurs qui, d'après les Historiens, ont cru pouvoir déterminer diverses autres révolutions périodiques de Cometes :

(a) *M. Fretet*, Voyez Mémoires de l'Académie des Inscriptions, T. x.

Ces apparitions sont si fréquentes, qu'il n'est pas difficile, quand on le cherche tant soit peu, d'en trouver qui soient distantes de quelques intervalles égaux; de sorte qu'on ne peut déduire delà aucune conséquence pour le retour périodique des Comètes. Si cependant on peut établir quelque conjecture sur cette comparaison, aucune ne seroit mieux fondée que celle qui seroit de la Comète de 1686, la même que celle de 1512. Car on en trouve une 174 ans auparavant, en 1338, puis 1165, en 990, en 817, & enfin 870 ans auparavant, c'est-à-dire, à la distance de cinq fois 174 ans, en l'année 53 avant Jésus-Christ; de manière que cette Comète auroit une période de 174 ans environ. Je dois cette remarque à M. *Sirnick* (a). Quant aux Comètes de 1737 & de 1536, que M. *Machin* a prises pour la même dans les *Transactions Philosophiques*, n°. 446, cela n'a aucun fondement, & M. *Machin* s'est rétracté lui-même dans le numero suivant. En effet, en comparant leurs élémens, on voit qu'elles n'ont rien qui se ressemble. Je n'eusse rien dit de cette méprise, si je ne l'avois pas trouvée répétée dans presque tous les Livres où l'on parle du retour des Comètes.

Une question qu'on pourroit faire, & qui nous a été réellement faite à l'occasion de la Comète dont on espère le retour pour l'année 1758, c'est ce qu'on devra penser de la théorie de M. *Newton*, si l'attente des Astronomes est frustrée. Voici ce que je crois qu'on peut raisonnablement répondre. En premier lieu, il n'est pas impossible qu'elle soit réellement revenue sans qu'elle ait été apperçue; car si elle passe par son périhélie, tandis que la terre sera dans le Sagittaire, il sera assez difficile de l'apercevoir. Mais nous n'insisterons pas beaucoup sur cette raison, parce que l'attention extraordinaire des Astronomes à la guetter, ne lui permettra probablement pas d'échapper à leurs regards. En second lieu, on a de justes raisons de penser que le mouvement des Comètes peut éprouver de grandes irrégularités. Ce mouvement peut être accéléré ou retardé considérablement; leurs nœuds & leur moindre distance au Soleil, peuvent être fort changés par l'action des autres Comètes ou planètes dans le voisinage desquelles elles

(a) Suite de la description des Comètes. *En Holl. Amsterdam, 1753.*

passent lorsqu'elles s'éloignent du Soleil, parce que n'ayant alors qu'un mouvement fort lent, elles peuvent éprouver de grands dérangemens. On en a un exemple dans Saturne & Jupiter, qui lorsqu'ils sont en conjonction, agissent si fortement l'un sur l'autre, que leur mouvement en est accéléré ou retardé. Ce dérangement aujourd'hui démontré par les observations des Astronomes, & qui suit si bien de la théorie de la gravitation, est, pour le remarquer en passant, une nouvelle preuve des plus frappantes de la vérité de cette théorie.

Enfin, quel que soit le sort de l'opinion du retour des Comètes, si la théorie de *Newton* continue à déterminer avec la même précision, le cours de celles qui paroîtront de nouveau, il restera toujours ceci de vrai, sçavoir que ces corps décrivent tant qu'ils sont à notre portée des paraboles ou des ellipses, peut-être des hyperboles, au foyer desquelles se trouve le Soleil. Car comment se pourroit-il faire qu'une hypothèse fautive satisfît aux phénomènes observés aussi parfaitement que le fait celle de *M. Newton*. Ainsi dans la supposition que pendant plusieurs siècles on ne reconnoît aucune ancienne Comète, il y aura lieu de soupçonner quelque cause qui les empêche de revenir, ou de penser que leurs révolutions sont de si longue durée qu'un grand nombre de siècles ne fussent pas pour les achever. Peut-être même pourroit-on soupçonner que ce sont des astres errans de système en système, jusqu'à ce que leur direction les fasse tomber dans quelque Soleil, ou que quelque circonstance les assujettisse à un cours régulier, & presque circulaire comme les planètes.

La théorie des Comètes de *M. Newton*, a eu le même sort que la Physique céleste dont elle fait partie. Tant que le système de *Descartes* a disputé le terrain à celui de *Newton*, on s'est retourné de bien des manières pour échapper à la force des preuves qui dépoisoient en faveur du sentiment du Philosophe Anglois. Que n'a-t-on pas fait surtout pour éluder l'objection que fournit le mouvement retrograde ou latéral de plusieurs Comètes, contre les tourbillons Cartésiens (a). Il y auroit même quelque lieu de s'étonner du silence qui régnoit alors entre les Astronomes François sur la théorie de *Newton*,

(a) Mémoires de l'Académie, année 1731. Voyez aussi 1725, 1727.

si l'on ne sçavoit que *Descartes* sembloit triompher vers ce tems. L'ingénieux Secrétaire de l'Académie écrivoit dans l'extrait d'un des Mémoires cités, que le systême des tourbillons, après tant de difficultés qu'il avoit essuyées, paroissoit enfin avoir satisfait à tout, & n'avoir plus rien à craindre des efforts de ses antagonistes. Mais jamais cri de triomphe ne fut plus voisin de la déroute entière. L'applatissément de la terre démontré peu d'années après, & l'exposition lumineuse que M. de *Maupertuis* fit vers le même tems de la théorie de l'attraction, dans son Livre de la figure des *Astres*, produisirent une révolution presque subite & générale dans la maniere de penser. Depuis ce tems enfin la théorie des Comètes de M. *Newton* a tellement prévalu, que ceux-là même qui depuis plusieurs années la rejettoient, sont devenus ses partisans. Il est si rare dans l'empire philosophique de changer d'avis, qu'il y a peut-être en cela plus de gloire pour eux que s'ils eussent d'abord adopté le sentiment de *Newton*. Il y a aussi cet avantage pour la théorie dont nous parlons, qu'on ne peut pas dire qu'elle ait été admise avec trop de précipitation, & sans examen. Au contraire, il semble qu'on peut assurer qu'une vérité ne fût jamais plus solidement établie que lorsqu'elle s'est enfin attiré le suffrage des habiles gens qui l'avoient d'abord méconnue & contestée.

La théorie de M. *Newton* sur les Comètes a acquis autant de preuves nouvelles qu'il a paru depuis lors de Comètes. En effet, de toutes celles qu'on a vues dans ce siècle, & le nombre en est déjà assez grand, il n'y en a aucune qui n'ait confirmé la vérité de cette théorie. On en a aujourd'hui, outre celles de M. *Hallei*, une quinzaine dont le chemin a été déterminé suivant les principes de *Newton*, & le calcul ne s'est jamais écarté de l'observation, que d'un petit nombre de minutes, rarement au delà de deux ou trois. Il suffira de faire ici une brieve histoire de quelques-unes de ces Comètes, sçavoir de celles qui présentent quelque chose de plus remarquable.

Je passerai donc légèrement sur les Comètes qu'on vit en 1702, 1706, 1718, &c. & dont les élémens ont été déterminés suivant la théorie de *Newton*, par divers Astronomes, pour m'arrêter à celle qui parut en 1729. Celle-ci est assez singulière, si ce n'est par son éclat, du moins par d'autres cir-

constances. Elle fut apperçue pour la première fois à Nîmes, par le Pere *Sarrabat*, Jésuite, le 31 Juillet, entre le petit Cheval & le Dauphin. Elle étoit si petite & si peu lumineuse, qu'on la perdoit de vue, durant le clair de la Lune. Ce Pere en informa M. *Cassini*, & les Astronomes de l'Académie, qui l'observèrent depuis la fin d'Août jusqu'au 21 du mois de Janvier de 1730, qu'on cessa de l'apercevoir. On lit ces observations dans le volume des Mémoires de l'année 1730, & d'après elles M. *Maraldi* a calculé en 1742, la trajectoire parabolique qu'elle décrivit. Plusieurs autres Astronomes l'ont fait aussi, comme M. l'Abbé de la *Caille*, M. *Delisle*, M. *Kies*, Astronome à Berlin, M. *Struick*, &c. Suivant le calcul de M. *Maraldi*, dont les autres diffèrent peu, elle avoit passé à son périhélie, le 22 Juin, à 23 heures, 54 minutes, tems apparent à Paris; elle fut alors éloignée du Soleil de 416927 parties, dont le rayon de l'orbite terrestre contient 100000, de sorte qu'elle passa entre l'orbe de Mars & celui de Jupiter, mais beaucoup plus près de ce dernier. Voilà d'où vient qu'elle fut toujours si petite & si lente; car elle parcourut à peine, pendant six mois que dura son apparition, une huitaine de degrés, d'abord d'un mouvement direct, ensuite rétrograde à la manière des planètes supérieures. Le calcul s'accorde si bien avec les observations, que quoiqu'il y en ait une cinquantaine, la différence n'excede pas en longitude trois minutes, & quelques secondes en latitude.

Nous passons encore sur plusieurs autres Comètes, comme celle de 1737, calculée dans les *Transf. Phil.* n°. 446; celle de 1739, dont divers Astronomes ont aussi donné les élémens; celle de 1742, & les deux de 1743, pour arriver à celle de 1744, la plus remarquable qui ait paru depuis celle de 1680. Elle fut vue pour la première fois à Harlem, par M. *Dirck Klinckenberg*, le 9 Décembre 1742, entre le Bélier & le grand triangle. Peu de jours après, elle fut apperçue à Lauzanne, par M. de *Chezeaux* (a), qui donna en 1745 un Traité sur

(a) M. de Chezeaux (Jean-Philippe Loys) petit-fils de M. de Crouzas, né en 1718, dans le pays de Vaux, & mort à Paris, vers la fin de 1751. Ses *Essais de Physique*, espece de Commentaire de quelques endroits de Newton, qu'il composa à

l'âge de 17 ans, & qui furent imprimés en 1743, (Paris in-12.) donnerent de grandes espérances de ce jeune Sçavant, de même que son Traité de la Comète de 1744. Mais peu après un excès, de piété le fit donner dans le travers de pré-

cette Comete. Enfin divers autres Astronomes l'apperçurent les jours suivans, & l'observerent jusqu'à son occultation dans les rayons du Soleil, qui arriva vers la fin de Février. Au commencement de son apparition, elle n'avoit aucune queue du moins perceptible à la vue, mais en approchant du Soleil, elle en prit une qui alla toujours en augmentant pendant son approche du périhélie, de sorte que le 17 Février elle avoit près de 40° de longueur. Elle augmenta encore considérablement après le périhélie; car quoiqu'alors on ne pût plus voir le corps de la Comete, on appercevoit le matin, deux heures avant le lever du Soleil, sa queue débordant l'horizon de 20 à 30° , tandis que le corps étoit encore plongé sous l'horizon d'autant. Suivant l'observation de M. de *Chezeaux*, elle étoit alors partagée en cinq larges bandes, d'où il est facile de juger quel étrange spectacle elle eût présenté, si la terre eût été dans une situation propre à l'appercevoir alors. Quant à la position & aux dimensions de l'orbe de cette Comete, les voici d'après les *Transf. Phil.* n°. 474. Son périhélie est placé dans le 17° degré un quart de la Balance: elle y passa le premier Mars, à huit heures, se mouvant suivant l'ordre des signes, & alors elle ne fut éloignée du Soleil que des 22206 parties, dont le rayon de l'orbite terrestre en contient 100000. Le plan de son orbite faisoit avec celui de l'écliptique, un angle de $47^\circ, 8', 56''$, & son nœud ascendant vu du Soleil, étoit au $15^{\circ}\frac{1}{2}$ du Taureau. Le calcul fait en Angleterre, d'après ces élémens, s'accorde dans la minute avec les lieux observés.

Les Cometes dont on vient de parler, ont donné lieu à divers ouvrages. Celle de 1742 eût été peu intéressante pour d'autres que les Astronomes; mais l'ingénieuse Lettre de M. de *Maupertuis*, lui donna du lustre dans le monde. Peu de tems après, M. le *Monnier* publia son Livre intitulé *la théorie des Cometes* (in-8°); on y trouve (outre la traduction de l'*Astronomie Cométique* de M. *Hallei*, ouvrage qui méritoit si bien de passer dans notre langue), une Introduction & un Supplément his-

tendre trouver dans l'Ecriture Sainte le développement de divers points d'Astronomie-Physique très-déliés. C'est ce qui fait en partie, l'objet de l'ouvrage publié après sa mort à Lauzanne, sous le titre de *Mémoi-*

res posthumes de M. de *Chezeaux* sur divers sujets d'Astronomie & de Physique, &c. Lauzanne, 1754, in-4°. Voyez sur ce Sçavant, un article du *Mercure* de Mars 1754.

toriques, concernant les progrès de cette théorie avant & depuis M. *Newton*, avec diverses choses intéressantes touchant la perfection du catalogue des *étoiles*, & la théorie du Soleil. A l'occasion de la Comete de 1744, parurent aussi divers écrits, entr'autres le Livre de M. de *Chezéaux*, dont nous avons parlé; les *Osservazioni intorno la Cometa dell' anno 1744*, de M. *Zannoni*, Professeur de Boulogne; & l'excellent Traité du célèbre M. *Euler*, intitulé, *Theoria motus Planetarum & Cometarum*, où ce sçavant Géometre traite cette matiere avec cette profondeur & ce succès qui lui sont ordinaires. Nous ne pouvons mieux faire que de le conseiller aux lecteurs. Je ne dis rien d'une foule d'autres écrits inférés parmi les Mémoires des Académies; & dans les Journaux périodiques du tems où on peut les chercher.

Les dernieres Cometes dont les Astronomes ayent eu le spectacle, & des observations suffisantes pour calculer la position de leurs orbites, sont 1°. une en 1746, découverte pour la premiere fois par M. de *Chezéaux*, à Lausanne, le 13 Août, & ensuite vue de divers autres: elle alloit alors vers son périhélie, auquel elle n'a dû arriver que le 28 Février 1747, à 12 heures; & alors elle fut éloignée du Soleil de 229388 parties, dont il y en a 100000 dans le rayon de l'orbite terrestre. 2°. Les deux qu'on vit à la fois sur l'horizon au mois de Mai 1748, spectacle curieux qu'on n'avoit pas eu depuis long-tems. Leurs orbites ont été calculées par divers Astronomes. 3°. Celle enfin qu'on a vue l'année dernière au mois de Septembre. Il y avoit déjà près de dix ans qu'aucune Comete ne s'étoit montrée, chose rare, à en juger par l'histoire de ces apparitions, & qui eût pu faire dire poétiquement, que fatigués des regards curieux des Astronomes, ces astres se déroboient à leur vue. La Comete dont nous parlons est en quelque sorte venue soulager leur impatience. Elle fut vue & observée pour la premiere fois à la Haye, par M. *Dirck Klinckenberg*, le matin du 16 Septembre; & sur l'avis qu'il en donna, divers autres Astronomes se mirent à suivre son cours, entr'autres M. *Pingré*, de l'Académie Royale des Sciences, à Paris; le Pere *Pézenas*, Jésuite, à Marseille; M. de *Ratte*, Secrétaire de la Société Royale de Montpellier, qui est le dernier qui l'ait perdue de vue le 16 Octobre. Il résulte de leurs observations, que la

route de cette Comete vue de la terre, a été directe, & s'est faite dans l'écliptique depuis le dixieme degré de l'Ecrevisse, jusqu'au commencement de la Balance où elle a disparu, se plongeant dans les rayons du Soleil. M. *Pingré* a calculé, d'après ces observations, les élémens de son orbite, suivant les principes de *Newton*, & a trouvé que son nœud ascendant étoit au 4° , $1'$ du Scorpion, son périhélie au 2° , $49'$ du Lion, & qu'elle a dû y passer le 21 Octobre, vers les dix heures du soir, à une distance du Soleil égale à 33787 parties, dont celle de cet astre à la terre en contient 100000; que l'inclinaison de son orbite étoit de 12° , $48'$; enfin que son mouvement sur cette orbite étoit direct. Ces déterminations ont fait le sujet d'un Mémoire que ce sçavant Astronome a lu à l'assemblée publique de l'Académie du mois de Novembre de la même année. On sçait aussi que M. *Bradley* a suivi les mouvemens de cette Comete avec son assiduité ordinaire. Mais la circonstance de la guerre présente, est cause qu'on n'a encore en France aucune connoissance de ses observations & de ses calculs.

Depuis que les Astronomes ont adopté la théorie de *Newton*, la table de M. *Hallei* s'est beaucoup accrue. Au lieu de 24 Cometes que contenoit cette table, & dont les élémens sont calculés, on a aujourd'hui près du double. M. l'Abbé de la *Caille* en a donné 36 dans ses *Elémens d'Astronomie*; mais M. *Struick*, qui a fait des recherches particulieres sur l'histoire & la théorie des Cometes, dans un Livre dont on parlera à la fin de cet article, y en a ajouté plusieurs. Sa table en contient 45, auxquelles ajoutant la dernière, nous en aurons 46 de calculées. Il ne faut cependant pas penser que toutes ces déterminations soient de la même exactitude: il n'y en a guere qu'une trentaine sur lesquelles on puisse compter; mais comme la discussion des unes & des autres nous meneroit trop loin, nous nous bornerons à quelques observations générales qui naissent de l'inspection de ces tables.

En premier lieu, on voit qu'il n'y a pas moins de Cometes retrogrades que de directes, & que leurs orbites coupent l'écliptique sous toute sorte d'angles, de sorte qu'il en résulte une preuve puissante contre les tourbillons qu'on ne sçauroit concilier avec des directions aussi contraires & aussi constantes;

mais on s'est suffisamment étendu ailleurs sur ce sujet : c'est pourquoi il est inutile d'y rien ajouter de nouveau.

En second lieu, on observe que la plupart des Cometes descendent dans la sphere de l'orbe de la terre, les unes plus, les autres moins ; des 36 Cometes dont on a l'orbite calculée, il n'y en a que six dont la moindre distance du Soleil, excède celle de la terre à cet astre.

En troisieme lieu, les Cometes n'ont point de Zodiaque fixe, comme l'avoit pensé un homme célèbre, qui leur avoit attribué celui qui est désigné par les deux vers suivans.

*Antinous, Pegafusque, Andromeda, Taurus, Orion,
Procyon, atque Hydrus, Centaurus, Scorpius, Arcus.*

L'inspection des tables dont nous parlons, & les observations, montrent qu'il n'y a presque aucune constellation dans laquelle, au rapport des Astronomes & des Historiens, on n'ait vu passer des Cometes.

En quatrieme lieu, les positions & les inclinaisons si différentes avec lesquelles les orbites des Cometes coupent l'écliptique, semblent n'être pas l'effet du hazard, & nous donnent lieu d'admirer & de reconnoître la sagesse de l'être suprême. Si les plans de ces orbites eussent été dans celui de l'écliptique, ou fort voisins, toutes les fois qu'une Comete descendroit vers le Soleil, ou en reviendrait, nous serions exposés au danger d'en être choqués, si malheureusement notre globe se trouvoit arriver en même tems au point d'intersection ; ou du moins, suivant *Whiston*, nous courrions risque d'être inondés de la queue qu'elle traîne après elle. Mais au moyen de l'inclinaison des plans de ces orbites à celui de l'écliptique, il n'y en a aucune qui rencontre celle de la terre. Ce seroit à la vérité un spectacle bien curieux que celui d'une Comete passant à un ou deux diametres de notre globe ; il pourroit même en résulter dans notre petit système des changemens physiques qui nous seroient avantageux : nous pourrions, suivant l'idée ingénieuse d'un homme célèbre, acquérir une nouvelle Lune, si quelque Comete passoit assez près de notre globe pour en ressentir une attraction supérieure à celle du Soleil. Mais à le bien considérer, il vaut encore mieux

mieux être privés de ces avantages, & être à l'abri d'un danger aussi grand que le seroit celui qui nous menaceroit, si un pareil corps pouvoit nous choquer. De toutes les Comètes, celle qui paroît jusqu'ici pouvoir nous approcher de plus près, c'est celle de 1680. M. *Hallei* a trouvé par le calcul que le 11 Novembre 1680, à une heure après-midi, elle fut si près de l'orbite terrestre, qu'elle n'en étoit éloignée que d'environ un demi-diamètre solaire, ou un peu moins que la distance de la Lune à la terre. Mais il n'y avoit encore là aucun danger pour nous : il y eût eu seulement matière à une curieuse observation, si la terre se fût trouvée dans le point convenable de son orbite. Nous pouvons, il est vrai, n'en pas être toujours quittes à aussi bon marché. Suivant le hardi M. *Whiston*, cette Comète, qui a déjà été l'instrument de vengeance dont Dieu se servit pour noyer le genre humain, lorsqu'allant vers son périhélie, elle nous atteignit de sa queue, peut aussi quelque jour revenant de son périhélie, nous inonder de la vapeur ardente de cette même queue, & produire par-là l'incendie universel qui doit précéder l'arrivée du souverain Juge des hommes. Mais, je le remarquerai encore, on ne doit point juger de la théorie de M. *Newton* par ces idées hardies.

Divers Ecrivains ont travaillé à nous faire l'histoire des Comètes. C'est l'objet d'une des divisions de la *Cométographie* d'*Hévelius*. On a aussi du Chevalier *Lubienetziki*, un ouvrage intitulé *Theatrum Cometicum*, en trois volumes in-folio ; mais il est difficile de ne pas rire de la simplicité de ce bon Chevalier, qui nous a plutôt donné une histoire universelle à l'occasion des Comètes, que l'histoire de ces astres. Pour remplir le titre d'un pareil ouvrage, il eût fallu rapprocher & combiner les passages des divers Historiens qui ont parlé des Comètes, afin de déterminer par-là, autant qu'il est possible, les diverses circonstances de leur mouvement, & c'est ce que n'a point fait le bon Chevalier, qui tire enfin de tout son fatras historique la ridicule conséquence, que les Comètes sont d'un heureux présage pour les bons, & d'un mauvais pour les méchants. M. *Struick* a beaucoup mieux traité ce sujet dans sa *Description des Comètes* (a), que j'ai déjà citée quelquefois.

(a) Elle fait partie d'un ouvrage intitulé 1740, in-4°. ou *Introduction à la Géogr. Inledning tot Algemeene Geography*. Amst. univ. & elle a eu une suite sous le titre de

C'est un ouvrage que les Astronomes eussent sans doute vu avec plaisir & avec reconnaissance, s'il n'étoit pas écrit dans une langue aussi peu connue des étrangers que la Hollandoise.

Avant que de finir cet article, il est important de dire un mot sur un point intéressant de cette théorie. C'est la manière de calculer la position de l'orbite d'une Comète d'après les observations. *M. Newton* en a donnée une dans ses principes, comme nous l'avons déjà dit; mais elle est embarrassée & sujette à un tâtonnement qu'il seroit utile de pouvoir éviter. C'est pourquoi divers Géomètres se sont attachés à la perfectionner. *M. Bouguer* a donné dans cette vue en 1733, un Mémoire qu'on lit parmi ceux de l'Académie de cette année, & où l'on trouve une méthode directe pour déterminer l'orbite d'une Comète par quelques observations de longitude & de latitude. *M. Euler* a beaucoup contribué au même objet, dans son Livre que nous avons cité plus haut, aussi bien que *M. Struick*, dans l'ouvrage dont nous venons de parler. On doit enfin lire d'excellentes réflexions que *M. de la Caille* a données sur cette matière dans les Mémoires de l'Académie de 1746.

X I V.

De Divers
Astronomes.

Il est tems de terminer ce Livre, & nous allons le faire suivant notre coutume, en rassemblant ici divers Astronomes de mérite, dont le fil de notre matière ne nous a pas permis de parler, ou de rappeler les travaux avec assez d'étendue.

M. Hévélius.

Nous commençons avec justice cette énumération par *M. Hévélius* (a). Cet homme célèbre, l'un de ceux qui, par ses travaux & ses écrits, ont le plus servi l'Astronomie dans le siècle

*Vervolg van de beschryving der Staat-Ste-
ren. Ibid. 1750, in-4°. c'est-à-dire, Suite
de la description des Comètes.*

(a) *M. Hévélius* (Jean) ou Hevel, naquit à Dantzick, en 1621, le 22 Janvier, vieux style. Après avoir voyagé quelques années dans les diverses contrées de l'Europe, & avoir donné quelque tems aux affaires, il se livra avec ardeur à l'Astronomie par les exhortations de Cruger. Ses travaux en ce genre ne l'occupèrent cependant pas tellement qu'il n'eût le tems de remplir les places auxquelles sa naissance l'appelloit. Il

fut fait Echevin de Dantzick en 1641, & en 1651 il fut élevé au grade de Sénateur, place qu'il occupa avec distinction jusqu'à sa mort arrivée en 1687. Qu'on joigne cet exemple à ceux de MM. de Witt & Rømer, d'abord Mathématiciens, ensuite Magistrats & hommes d'état recommandables, & l'on aura une preuve qu'il n'y a d'incomparabilité entre l'esprit des affaires & celui des Sciences, que celle qu'y met le peu d'ambition de ceux qui font profession de ces dernières.

passé, commença à s'adonner avec ardeur à cette science vers l'an 1640. Le premier ouvrage par lequel il se montra dans le monde sçavant, est sa description de la Lune, sous le titre de *Selenographia*, qui parut en 1647, (*Gedani*, in-fol.) ouvrage tout-à-fait remarquable par l'exactitude des représentations qu'il nous y a données de cet astre, & de ses taches, suivant ses différentes phases. Aussi sont-elles gravées par M. *Hévélius* même; & en effet, il n'y avoit qu'un Astronome, joignant comme lui le talent de la gravure à ses autres connoissances, qui fût capable de la patience nécessaire pour amener un pareil travail à sa perfection. Cependant malgré ces peines, M. *Hévélius* n'a pas eu le plaisir de voir passer en usage la dénomination qu'il donna aux taches de la Lune. Cet avantage lui a été ravi par le Pere *Grimaldi*, ainsi qu'on l'a lu à la fin du Livre IV.

M. *Hévélius* publia les années suivantes divers ouvrages. Dans le premier, intitulé *De motu Lunæ librationis* (*Gedani*, 1651. in-fol.) & adressé en forme de Lettre à *Riccioli*, il explique le mouvement de libration de la Lune, d'une manière satisfaisante, & qui est, je crois, adoptée aujourd'hui par tous les Astronomes. Viennent ensuite, une Lettre Latine, sur les deux Eclipses de l'année 1654; son Livre, *De nativa Saturni facie ejusque phasibus* en 1656; son observation du passage de Mercure sous le Soleil, arrivé en 1661, à laquelle il joignit l'écrit d'*Horroxes* sur le passage de Vénus sous cet astre vu en 1639, écrit qui n'avoit encore point vu le jour, avec l'histoire de la nouvelle étoile périodique découverte peu d'années auparavant dans le col de la Baleine, dont il fut un des principaux observateurs. On lui doit aussi divers Traités sur les Comètes, comme son *Prodromus Cometæ*, qui concerne la Comète de 1664; sa description de la Comète de 1665, &c. deux Lettres sur celles de 1672 & 1677; sa *Cometographie* enfin, (*Ged.* in-fol.) ouvrage fort étendu sur ce sujet, & où, quoiqu'il n'ait pas entièrement atteint le but en ce qui concerne la nature de ces astres, on ne laisse pas de trouver des remarques très-bonnes & très-importantes. Nous en avons dit quelque chose de plus dans l'article précédent.

Personne, après *Tycho-Brahé*, n'eut un observatoire mieux fourni en instrumens excellens, que M. *Hévélius*; on peut
Eccc ij

ajouter que personne n'eut plus de dextérité à s'en servir ; c'est la justice que lui rendit *M. Hallei*, au retour de son voyage de Dantzick, voyage qu'il avoit fait dans l'unique vue de converser & de travailler avec cet Astronome fameux. *M. Hallei* atteste qu'ayant observé plusieurs fois avec lui, & à l'aide d'instrumens garnis de Télescopes, suivant la pratique alors presque récente, tandis que *M. Hévélius* le faisoit de son côté avec les siens garnis de simples pinnules, il n'y eut jamais une minute entiere de différence entre leurs observations. Cependant on ne sçauroit s'empêcher de taxer un peu *M. Hévélius* d'opiniâtreté, en ce qu'il refusa toujours d'adopter l'usage des pinnules télescopiques. Mais que ne peut pas la prévention sur les meilleurs esprits ! *M. Hévélius* étoit déjà fort avancé dans sa carrière, lorsque parut la nouvelle invention : pour l'adopter, il eût fallu réformer tout son observatoire, & c'eût été porter une sorte d'atteinte à ses observations antérieures ; c'est pourquoi, malgré la querelle un peu vive que lui fit *Hooke* (a), & le suffrage des meilleurs Astronomes en faveur de cette nouvelle pratique, *Hévélius* tint ferme, & continua d'observer à sa maniere. Il nous a donné la description de son observatoire & de ses instrumens, dans son ouvrage intitulé *Machinæ celestis pars prior*, (Ged. 1673. in-fol.). Cette premiere partie fut suivie en 1679, de la seconde, où il communiqua au public ses observations de toute espece. Mais celle-ci est devenue excessivement rare, par le fatal incendie qui détruisit au mois de Septembre 1680, sa maison, son observatoire, son Imprimerie, &c. & qui lui causa une perte de plus 30 mille écus. Cependant peu après, il rétablit son observatoire, quoique sur un pied moins brillant qu'auparavant, & s'étant remis à observer, il eut en 1685 la matiere d'un nouveau volume d'observations. Il y avoit alors 49 ans qu'il travailloit à observer, c'est pour cela qu'il intitula ce Livre, *Annus climatericus seu rerum uranicarum annus quadragesimus nonus*. Cet ouvrage fut le dernier qu'il publia ; sa mort qui arriva deux ans après, l'empêcha d'en mettre au jour deux autres qu'il méritoit, & qu'il avoit fort avancés. Ils furent publiés en 1690 (in-fol.), par les soins de ses héritiers. L'un est son

(a) *Animad. in Mach. celest. Hevelii*, 1674. in-4°.

Uranographie, intitulée *Firmamentum Sobiescianum* (in-fol.) parce que son dessein étoit de le dédier au Roi Sobieski. On y trouve 1888 étoiles rédigées en constellations, dont plusieurs sont de l'invention de M. *Hévélius*, comme la Giraffe, la Renne, l'Ecu de Sobieski, &c. & ont été adoptées par la plupart des Astronomes. L'autre porte le titre de *Prodrum Astronomiæ, seu tabulæ solares & catalogus fixarum*. In-fol.

M. *Hévélius* entretenoit durant tout le cours de sa vie une correspondance très-suivie avec la plupart des Sçavans de l'Europe. On peut juger facilement quelle ample & précieuse moisson de faits & d'observations contenoit ce commerce épistolaire. Il s'étoit accru à sa mort jusqu'à dix-sept volumes in-fol. que M. *Delisle*, passant par Dantzick en 1725, acheta de ses héritiers, avec quatre volumes d'observations. Nous croyons pouvoir apprendre au lecteur curieux de suivre la trace de cette précieuse collection, qu'elle a depuis passé entre les mains de M. *Godin*, l'un des Académiciens François qui ont mesuré la terre sous l'équateur, & dont les talens lui ont mérité d'être appelé en Espagne, pour y diriger la nouvelle Ecole de Marine fondée à Cadix en 1750.

On me permettra de faire ici honneur à ma patrie, d'un *M. Mouton* Astronome qui, quoique peu connu, ne laissoit pas d'être un des plus adroits observateurs de son tems; il se nommoit *Gabriel Mouton* (a). On a de cet Astronome Lyonnais, un ouvrage sur les diametres apparens du Soleil & de la Lune (b), qu'il s'attacha à déterminer par une longue suite d'observations. On y trouve les preuves de ce que je viens de dire sur cet observateur : car on l'y voit déployer beaucoup de dextérité dans l'emploi qu'il fait du Télescope, & du pendule simple alors le seul connu, pour parvenir à la détermination ci-dessus. Il semble aussi avoir montré le premier aux Astronomes l'usage des interpolations, pour remplir dans les tables les lieux moyens entre ceux qu'on a calculés immédiatement, ou pour suppléer dans une suite d'observations à celles qui manquent. C'est ce qu'on exécute par le moyen des interpolations avec bien plus d'exactitude que par les parties proportionnelles.

(a) Né à Lyon ou aux environs, vers l'an 1618 : il étoit Ecclésiastique, & Prêtre d'une des Collégiales de cette ville, où il mourut en 1694.

(b) *Obs. diam. Solis & Lunæ apparentium, &c.* Lugd. 1670. in-4°.

Ce Livre contient encore quelques pieces estimables, concernant la hauteur du pole de Lyon, l'équation du tems, la maniere de transmettre à la postérité toute sorte de mesures, &c. Cet Astronome enfin à qui il ne manqua guere, à notre avis, que d'être placé sur un théâtre plus brillant, excelloit aussi dans la Méchanique. Il laissa quantité d'écrits qui n'ont pas vu le jour, & que l'ouvrage cité ci-dessus donne quelque lieu de regretter.

Voici encore quelques Astronomes François desquels il est à propos de dire quelques mots. Ce sont M. *Comiers*, Auteur d'un *Discours sur les Cometes*, & de divers autres écrits & observations insérés dans les Journaux du tems; M. *Gallet*, dont on a diverses observations, & de nouvelles Tables du Soleil & de la Lune, qu'il publia en 1670, sous le titre d'*Aurora Lavenica*; los PP. *Grandami* & de *Billi*, l'un & l'autre Jésuite, celui-ci habile Analiste (a), & Auteur de nouvelles Tables appellées *Lodoiceæ*, & de quelques autres ouvrages astronomiques; celui-là Auteur de divers écrits sur les Cometes de 1664 & 1665, & d'une prétendue démonstration du repos de la terre, dont on a parlé dans la troisieme Partie, Livre IV; M. *Petit* enfin, Intendant des Fortifications, & homme doué de connoissances très-variées, soit dans la Physique, soit dans les Mathématiques. On a de lui des observations de la plupart des phénomènes principaux arrivés de son tems, & plusieurs écrits, entr'autres une dissertation sur les Cometes, faite à l'occasion de celle de 1664, 1665, où il approche, en certains points, assez de la vérité: M. *Petit* eut une opinion semblable à celle de Dominique *Maria*, le Maître de *Copernic*, qui pensoit que la hauteur du pole avoit diminué dans divers lieux depuis le tems de *Ptolomée*, & il s'efforça de le prouver à l'égard de celle de Paris. Mais c'est une opinion précipitée, & qui n'est fondée que sur l'inexactitude des observations anciennes.

Il me suffira pareillement de faire une légère mention des Astronomes qui suivent, comme le Pere *Gottigniez*, qui disputa à M. *Cassini* quelques-unes de ses découvertes sur Jupiter & Mars, & dont on a des observations sur les Cometes de

(a) Voyez le T. 1, p. 454.

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. VIII.* 591
 1664, 1665 & 1668; *Campani*, qui se rendit célèbre par la longueur & l'excellence de ses Téléscopes, à l'aide desquels il fit dans le Ciel quelques observations remarquables (a), &c; Jean-François de *Laurentiis*, Astronome de Pise, Auteur de quelques observations de Saturne & de Mars, sous le titre de *obs. Saturni & Martis Pisaurienses*, &c. 1672. Nous abandonnons de plus grands détails sur ces Astronomes à une histoire particulière de l'Astronomie.

Il ne nous reste plus que quelques Astronomes Allemands *M. Eimmart.* à faire connoître. MM. *Eimmart* & *Vurzelbaur*, se présentent les premiers. Ils firent l'un & l'autre de Nuremberg le siege de leur travaux. Lorsque cette ville voulant favoriser les progrès de l'Astronomie, fit construire un observatoire, *M. Eimmart*, qui observoit déjà depuis quelques années dans sa maison, fut choisi pour habiter ce nouveau monument élevé à Uranie. Il continua d'y observer depuis 1678 jusqu'en 1705, qui est l'année de sa mort. Il a communiqué au public quelques-unes de ses observations, soit en particulier, soit par la voie des Journaux de Léipsick, en quoi il a rendu plus de service à l'Astronomie, que par son *Ichnographia nova contemplationum de Sole*, &c. inutile fatras d'érudition & de mauvaise Physique sur la nature du Soleil. Les autres observations de *M. Eimmart*, ont resté manuscrites.

M. Vurzelbaur, observoit aussi à Nuremberg, dont il étoit *M. Vurzel-*citoyen. On a de lui quelques ouvrages, entr'autres deux, l'un *baur.* intitulé *Uranies Noricæ basis Astronomica, seu rationes Solis motus annui ex obs. secul. XV & XVII. habitis*; l'autre concernant la latitude de Nuremberg, sous le titre de *Uranies Noricæ basis Geog.* La plupart de ses observations n'ont pas vu le jour. Au reste *M. Vurzelbaur* s'est fait quelque tort par son opiniâtreté à rejeter l'usage du Téléscope adapté au quart de cercle. Il est bon de le sçavoir pour apprécier ses observations. Il mourut en 1725.

M. Godefroï Kirch a servi utilement l'Astronomie, par plusieurs observations insérées dans les Actes de Léipsick, ou dans les *Miscellanea Berolinensia*, T. I. Parmi ces observations, celles qu'il fit sur la Comète de 1680, sont les plus re-

(b) Voyez *Ragguaglio di due nuove osserv.* 1665. in-4°.

marquables ; car il est le premier , & presque le seul qui l'ait observée avec une exactitude suffisante avant son occultation dans les rayons du Soleil (a). M. *Kirch* fut appelé à Berlin , lors de la fondation de l'Académie Royale de Prusse , & décoré du titre d'Astronome Royal , qu'il porta jusqu'à sa mort arrivée en 1710. Le goût qu'avoit M. *Kirch* pour l'Astronomie , il l'inspira à son épouse (M^{lle} *Winkelmann*) , & elle y fit d'assez grands progrès pour aider son mari dans plusieurs de ses travaux astronomiques. On voit cependant par un ouvrage Allemand qu'elle publia en 1712 , qu'elle n'étoit pas entièrement exempte des rêveries astrologiques. M. *Kirch* a eu dans son fils (M. *Christfrid Kirch*) , un héritier de ses talens ; ce qui lui mérita en 1720 la place de son pere. Il mourut en 1740 , laissant , soit dans les Mémoires de Berlin , soit dans les *Transactions* , des preuves de son habileté en Astronomie , & de son assiduité à observer.

(a) Voyez l'article précédent.

Fin du Livre VIII^e de la IV^e Partie.



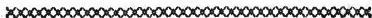
HISTOIRE



HISTOIRE

DES

MATHÉMATIQUES.



QUATRIÈME PARTIE,

*Qui comprend l'histoire de ces Sciences durant le
dix-septième siècle.*

LIVRE NEUVIÈME,

Progrès de l'Optique durant la dernière moitié de ce siècle.

SOMMAIRE.

- I. Jacques Grégori écrit sur l'Optique, & entre dans diverses considérations nouvelles sur ce sujet. Il veut d'exécuter le Téléscope à réflexion, & il échoue. II. Du Docteur Barrow, & de ses leçons optiques. D'une question intéressante qu'il y discute. III. Découverte de l'inflexion de la lumière, faite par le P. Grimaldi. IV. Des écrits & des inventions de divers Opticiens de ce temps. V. M. Newton découvre la différente réfrangibilité de la lumière; phénomènes & expériences qui établissent
Tome II. * Ffff

font cette découverte. *Contradictions qu'elle effuye.* VI. *Théorie de l'inflexion, de la réfraction & de la réflexion, suivant M. Newton. Observations singulieres qu'il fait sur les couleurs.* VII. *Autre découverte de M. Newton, sçavoir celle de son Telescope catadioptrique. Quelle forme il lui donne.* VIII. *L'explication de l'Arc-en-Ciel perfectionnée. Ingénieuses recherches de M. Hallei sur ce sujet.*

I.

ON a vu dans le Livre III de cette partie, les nombreuses & curieuses découvertes dont l'Optique s'accrut par les soins des *Galilée*, des *Képler*, des *Descartes*, &c. Celui-ci n'est pas moins fécond en objets intéressans, mais avant que d'en étaler le spectacle, il nous faut revenir un peu sur nos pas, & reprendre les choses à *M. Descartes*, au temps duquel nous avons conduit l'histoire de cette science.

L'Optique ne prit guere d'accroissement marqués depuis *Descartes*, jusqu'au-delà du milieu du dix-septieme siecle. L'invention la plus remarquable qui signale cet intervalle de temps assez long, est celle du Telescope terrestre, qui naquit entre les mains du *P. Rheina*, comme on l'a déjà dit. Le sur-plus se réduit presque aux recherches de *Cavalleri* qui, dans une de ses *Exercitationes* publiées en 1647, poussa un peu plus loin que *Képler* la détermination des foyers des verres, en considérant ceux à sphéricités inégales; & à quelques inventions que le *P. Kircher* (a) étala, dans son *Ars magna lucis & umbræ*, inventions pour la plupart plus curieuses qu'utiles ou que relevées, comme sa Lanterne magique, ses Horloges à réflexion, &c.

Ce fut Jacques *Grégori* qui renoua, pour ainsi dire, le fil des découvertes interrompues depuis *M. Descartes*, dans son *Optica promota*. Ce Géometre célèbre y ouvrit effectivement

(a) Le Pere Kircher (Athanase) né en 1602, à Geissen près de Fulde, enseigna pendant un grand nombre d'années les Mathématiques dans le Collège des Jésuites à Rome, où il mourut en 1680. Son sçavoir extrêmement étendu, lui fit un grand nom; quoiqu'en général on pût

dire qu'on trouve dans ses écrits plus d'érudition & de curiosité que de profondeur. Les ouvrages dus à ce Savant, en Mathématiques, sont les suivans: *Ars magna lucis & umbræ*. Rom. in-fol. 1641. *Primitia Gnomonica catoptrica*; *Iter extaticum Musurgia universalis*.

aux Opticiens une nouvelle carrière, par diverses considérations dans lesquelles il entra le premier, & par diverses vues sur la perfection des instrumens optiques. Il examina les causes de la distinction, de la clarté & de l'augmentation respectives de ces instrumens, & il démontra sur ces sujets plusieurs propositions qui ne sont pas, à la vérité, d'une difficulté considérable, mais dont on doit cependant lui sçavoir gré, puisqu'elles avoient échappé jusque-là aux Opticiens.

L'endroit par lequel on connoît principalement l'ouvrage de *Grégori*, est la découverte du Téléscope à réflexion: Mais il y a peu de personne qui sçachent, & les motifs qui engagèrent cet Auteur à tenter cette construction, & celle qu'il avoit imaginée, & qui est en grande partie cause de son peu de réussite.

Une des choses que *Grégori* examinoit dans son Optique, étoit la forme des images des objets, produites par les miroirs ou les verres. Il remarquoit que les verres ou les miroirs sphériques, ne peignent pas dans un même plan les images des objets plans & perpendiculaires à l'axe du Téléscope, mais que ces images sont courbes & concaves du côté de l'objectif. Cela lui donna l'idée de chercher à corriger ce défaut, & il trouva que des verres ou des miroirs qui auroient des courbures de sections coniques, rendroient exactement planes les images des objets plans qui n'auroient pas une trop grande étendue. Dans cette idée, il eut bien voulu substituer aux verres sphériques des verres elliptiques ou paraboliques: mais connoissant les vains efforts qu'on avoit faits pour en travailler de semblables, il se tourna du côté des miroirs à réflexion qu'il jugea, sur de fausses apparences, plus aisés à former, & il imagina son Téléscope à réflexion. Il le composoit conformément à ses principes, de deux miroirs concaves. L'un parabolique placé au fond du tube, devoit former à son foyer l'image des objets situés à une grande distance, & aux environs de son axe prolongé. Ce foyer devoit coïncider avec celui d'un miroir elliptique plus petit, qui, recevant les rayons sortans de cette image, en auroit formée une nouvelle égale & semblable à la première, à peu de distance du fond du miroir parabolique, qui étoit percé à son sommet d'un trou propre à recevoir une oculaire, avec laquelle on auroit considéré cette image,

comme cela se fait dans les Téléscopes ordinaires.

Il y a apparence, & M. *Newton* l'indique quelque part, que ce fut cette prédilection mal-à-propos donnée à des miroirs elliptiques ou paraboliques, qui fit échouer M. *Grégori*. Sa théorie sur l'incurvation des images est vraie, à la rigueur; mais les miroirs ou les verres qu'on prend pour objectifs dans les Téléscopes, sont de trop petites portions de sphere, pour que cette incurvation soit sensible. D'ailleurs *Grégori* étoit dans l'erreur lorsqu'il pensoit qu'il fût plus facile de former un miroir parabolique ou elliptique propre à peindre distinctement une image, qu'à former de bons verres d'une forme semblable. Aussi s'épuisa-t'il en efforts inutiles pour se procurer les miroirs qu'il desiroit, & il ne put parvenir à voir aucun objet distinctement. *Newton* conduit par des motifs différens, & se bornant à des miroirs sphériques, eut au contraire le succès que tout le monde sçait, & dont nous rendrons compte dans un article de ce Livre.

II.

Du D. Barrow.

Voici encore un compatriote de *Grégori*, qui cultiva avec beaucoup de succès la théorie de l'Optique. C'est le célèbre *Isaac Barrow*, dont nous avons déjà fait mention plusieurs fois, comme d'un des premiers Géometres de son tems. Ses *Leçons Optiques* (a) sont dignes de figurer à côté de ses *Leçons Géométriques*, avec lesquelles elles virent le jour en 1674. Dans cet ouvrage, M. *Barrow* quittant la route frayée par les autres Opticiens, s'attacha principalement à discuter des questions qui n'avoient point encore été traitées, ou qui n'étoient pas encore suffisamment éclaircies. De ce nombre est entr'autres la théorie des foyers des verres formés de différentes convexités ou concavités combinées d'une manière quelconque. Hors un petit nombre de cas, comme ceux où les convexités étoient égales, & les rayons parallèles à l'axe, on ne déterminoit les foyers de ces sortes de verres que par l'expérience. *Barrow* donne la solution complète du problème, & enseigne par une formule fort élégante, à déterminer ces concours dans tous

(a) *Is Barrowii Lect. Op. Cant. 1674, in-4°. Iterum 1719, Lond. in-4°.*

les cas, de rayons incidens parallèles, convergens ou divergens. Je ne dis rien d'une multitude d'autres déterminations curieuses d'Optique & de Géométrie mixte, pour m'arrêter à une question célèbre en Optique, & sur laquelle *Barrow* me paroît avoir jetté assez heureusement quelque jour.

Cette question concerne la détermination du lieu apparent des objets vus par réflexion, ou par réfraction. La plupart des Opticiens avoient pris jusque-là pour principe de cette détermination, que chaque point paroît dans le concours du rayon réfléchi ou rompu avec la perpendiculaire tirée de ce point sur la surface réfringente ou réfléchissante. On se l'étoit persuadé, en partie par une espece d'analogie tirée de ce que dans les miroirs plans on apperçoit l'objet dans ce concours, en partie par une expérience qui paroïssoit concluante. Lorsqu'on élève perpendiculairement sur une surface convexe ou concave une ligne droite, on croit voir son image former avec elle une seule ligne : il en est de même lorsqu'on plonge en partie, & perpendiculairement dans l'eau une ligne droite ; la partie plongée paroît, à la vérité, rétrécie en longueur, mais son image du moins considérée avec une attention médiocre, & dans certaines circonstances, paroît encore former une ligne droite avec la partie hors du fluide ; ce qui semble prouver que chaque point de l'objet est vu dans le concours que nous avons dit plus haut.

Ce principe, qui est la base de toute la catoptrique & la dioptrique anciennes, parut, malgré ces preuves, suspect à *M. Barrow* ; & d'abord à le considérer du côté métaphysique, il y a de grandes raisons de le soupçonner d'erreur. Par quelle cause effectivement la perpendiculaire d'incidence auroit-elle la propriété de contenir l'image de l'objet ? Ce qui n'a aucune réalité physique ne sçauroit engendrer aucun effet ; & c'est là le cas de cette perpendiculaire, qui n'est qu'un être imaginaire, semblable au centre de la terre, vers lequel, si les corps tendent, ce n'est pas par l'énergie de ce centre, comme le pensèrent ridiculement les Anciens, mais parce que l'action réunie de toutes les parties de la terre imprime au corps une direction moyenne passant par ce point. Ainsi voilà déjà une grande raison de se défier de ce principe. Quant aux expérien-

ces sur lesquelles on tâche de l'appuyer, *M. Barrow* les regarde avec raison comme peu décisives, à cause de la difficulté d'apercevoir la courbure de cette ligne. Il prétend même que la dernière expérience ci-dessus étant faite avec l'attention convenable, n'est rien moins que favorable au principe ci-dessus. Si l'on plonge, dit-il, perpendiculairement dans l'eau, un filet éclatant, dont partie soit au-dessus de la surface, & partie au-dessous, & qu'on regarde obliquement, on verra l'image de la partie plongée dans l'eau, se détacher sensiblement de celle de la partie extante, qui est, suivant les règles de la Catoptrique, dans la perpendiculaire. Ainsi il n'est point vrai que dans la réfraction, l'image de l'objet paroisse dans le concours du rayon rompu prolongé, & de la perpendiculaire; & il faut en juger de même dans le cas de la réflexion.

M. Barrow a donc cherché un autre principe plus solide que le précédent, & il a cru l'avoir trouvé. Il prétend que chaque point de l'objet paroît dans le concours ou la pointe du faisceau des rayons, qui entrent dans l'ouverture de la prunelle. Ce sentiment, s'il n'est pas le véritable, est du moins très-raisonnable. En effet, nous ne jugeons du lieu d'un objet que par la sensation que produit sur notre œil l'inclinaison plus ou moins grande avec laquelle arrivent les rayons destinés à peindre l'image sur la rétine. Car, suivant cette inclinaison plus ou moins grande, l'œil, par un mouvement naturel, doit s'allonger ou s'aplatir pour apercevoir l'objet distinctement. Il paroît donc qu'on doit regarder le sommet de chacun de ces pinceaux, comme le lieu apparent de chaque point de l'objet, & toutes les fois que ces rayons contraints par une réflexion ou une réfraction, tomberont sur un œil avec une divergence particulière, l'œil jugera le point d'où ils viennent, au sommet du cône formé par ces rayons prolongés.

Conséquemment à ce principe, *M. Barrow* recherche dans quel point concourent les rayons infiniment voisins sortis de chaque point de l'objet, & qui après une réfraction ou une réflexion, vont tomber dans l'œil. Et il trouva que si la surface réfringente est une surface plane, & que la réfraction se fasse d'un milieu plus dense dans un plus rare, ce concours est

toujours, à l'égard de l'œil, en deçà de la perpendiculaire d'incidence (a). Dans un miroir convexe, il en est de même; c'est-à-dire, que le concours des rayons infiniment proches, est en deçà de cette perpendiculaire: si le miroir est plan, ce concours est dans la perpendiculaire; enfin, il est au-delà, si le miroir est concave. *Barrow* détermine aussi, d'après ces principes, quelle forme prend l'image d'une ligne droite présentée de différentes manières à un miroir sphérique, ou vue au travers d'un milieu réfringent; sur quoi il donne diverses déterminations géométriques, curieuses & élégantes.

On voit par tout ce que nous venons de dire, que le Docteur *Barrow* toucha de fort près, à la découverte des caustiques; car ces courbes ne sont autre chose que la suite de toutes les images du même point, vu par réflexion ou par réfraction de toutes les places différentes que l'œil peut occuper. Il est même surprenant que ce Géomètre, porté comme il étoit d'un goût décidé vers tout ce qui se rapprochoit de la Géométrie pure & sublime, n'ait pas recherché le lieu ou la courbe de tous ces points. Et il se pourroit bien faire que ce fût l'inspection de cet endroit des *Leçons* de *Barrow*, qui eût donné lieu à M. *Tschirnhausen* d'entrer dans cette considération.

Quelque vraisemblable que soit le principe ci-dessus, la candeur du D. *Barrow* ne lui permet cependant pas de taire une expérience, d'où naît une objection à laquelle il convient lui-même ne savoir que répondre. La voici: qu'on place un objet au-delà du foyer d'un verre, & qu'on applique d'abord l'œil tout contre ce verre: on verra l'objet confusément, mais il paroîtra à peu près dans sa place. Qu'on éloigne ensuite l'œil du verre, la confusion augmentera, & l'objet semblera approcher; enfin lorsque l'œil sera fort près du point de concours, la confusion sera extrême, & l'objet paroîtra tout contre l'œil. Or dans cette expérience l'œil ne reçoit que des rayons convergens, & par conséquent dont le concours, loin d'être au devant, est derrière lui. Cependant il apperçoit l'objet au devant, & il juge, sinon distinctement, du moins confusément de sa distance; ce qui ne paroît rien moins que facile à concilier avec le principe dont nous parlons.

(a). Ce problème se résoud aujourd'hui facilement par le calcul différentiel. C'est pourquoi nous laissons au lecteur le plaisir d'en chercher la solution.

Après avoir beaucoup réfléchi sur cette difficulté, j'avois imaginé une réponse que j'ai depuis appris, en lisant l'Optique du D. *Smith*, avoir été faite par le D. *Berckley*, Evêque de Cloyne, dans son *Essai sur une nouvelle théorie de la vision*. Lors, disois-je, que l'œil reçoit des rayons convergens, alors, comme l'on sçait, les pinceaux des rayons rompus par les humeurs de l'œil, qui devoient être rencontrés par la rétine précisément à leur sommet, le sont après ce point de réunion : & c'est-là ce qui produit la confusion, chaque point de l'objet ayant alors pour image, non un point, mais un petit cercle. Or cet effet est le même que si ces rayons venus de l'objet étant trop divergens, les pinceaux formés dans l'œil, eussent été rencontrés par la rétine avant leur sommet : cependant dans ce dernier cas, on ne laisse pas de juger de la distance. On doit donc pouvoir le faire de même dans le premier, quoique les rayons, loin de diverger d'un point placé au devant de l'œil, convergent vers un point au-delà. Car là où l'impression sur l'organe est la même, le jugement doit être le même.

Voilà en substance le raisonnement du Docteur *Berckley*. Mais je ne puis dissimuler une difficulté que fait le Docteur *Smith* (a). C'est que si cette réponse étoit suffisante, dans l'expérience de *Barrow* l'objet devoit toujours paroître à une distance moindre de l'œil, que celle à laquelle on commence à voir les objets distinctement. Cependant cela n'arrive pas : l'objet paroît confus, & semble passer successivement par toutes les distances moindres que celle où l'œil nu le jugeroit. Ainsi, dit M. *Smith*, il faut chercher une autre solution, ou un autre principe sur la distance apparente des objets.

M. *Smith* a pris ce dernier parti, & voici le principe qu'il propose, & qu'il tâche d'établir. Il pense qu'un objet vu par réfraction ou par réflexion, paroît toujours à une distance d'autant moindre, qu'il est plus augmenté (b), ou, ce qui est la même chose, qu'on le juge à la même distance à laquelle on le jugeroit s'il paroissoit à l'œil nu de la même grandeur qu'à travers le verre ou dans le miroir. Ainsi, pour rendre ceci sensible par un exemple, lorsqu'à l'aide d'un instrument

(a) *Syst. of Opticks*. art. 139, T. 11,

(b) *Ibid.* & *Remarks*. art. 178.

optique, on voit l'objet double, il paroîtra rapproché de la moitié. Lors donc que dans l'expérience du Docteur *Barrow*, on regarde au travers d'un verre convexe, un objet situé au delà de son foyer, l'œil étant tout près du verre, on voit cet objet confusément, par les raisons connues de tout le monde; mais on le voit sensiblement de la même grandeur, & conséquemment on le juge à la même distance. Eloigne-t'on l'œil du verre, l'apparence de l'objet, quoique de plus en plus confuse, augmente: il semble approcher, jusqu'à ce qu'il paroisse tout proche de l'œil.

Voilà l'expérience du D. *Barrow* assez heureusement expliquée, & M. *Smith* prétend que son principe satisfait de même à toutes les expériences que l'on peut proposer, mais c'est un point sur lequel je ne sçaurois être entièrement de son avis. Je conviens qu'un objet vu au travers d'un Télescope, paroît d'autant plus rapproché, qu'il est davantage augmenté, & au contraire; mais lorsque je considère un objet au travers d'une simple lentille convexe, ou dans un miroir convexe ou concave, je crois appercevoir tout le contraire de ce que prétend M. *Smith*. Tous les Opticiens ont, je pense, regardé jusqu'ici comme certain que l'image des objets vus dans un miroir convexe, paroissent moins éloignés de sa surface que les objets même, & au contraire dans les miroirs concaves. Et la chose me paroît ainsi, quelque effort que je fasse pour me la représenter autrement. Je crois aussi pouvoir démontrer que lorsqu'on voit un objet au travers d'un verre convexe, on le juge plus éloigné qu'à la vue simple. Car qu'on pose une lentille convexe sur un papier écrit, ou tel autre objet qu'on voudra, qu'on la retire vers l'œil en regardant au travers, on verra l'objet s'éloigner d'une manière très-sensible, à mesure qu'il sera davantage grossi. Que si l'on doute encore qu'un objet vu au travers d'une lentille convexe, paroisse plus éloigné que vu à l'œil nu, voici une autre expérience qui en convaincra, & qui m'a servi à convaincre quelques personnes qui s'étoient d'abord décidées pour le contraire. Je les invitai à regarder de haut en bas, au travers d'une pareille lentille, le bord d'une table, & de tâcher ensuite avec le doigt de le toucher. Il n'y en eut aucune qui ne portât le doigt plus bas qu'il ne falloit, loin de le porter plus haut, comme elles auroient dû faire, si

elles eussent jugé l'objet plus proche. Je crois donc, fondé sur cette expérience qui me paroît décisive, pouvoir prétendre qu'un verre convexe éloigne plutôt qu'il ne rapproche l'apparence des objets vus au travers. Je crois enfin trouver dans l'expérience rapportée par le D. *Barrow*, pour prouver la fausseté de l'opinion qui place le lieu apparent de l'image dans le concours du rayon rompu, & de la perpendiculaire sur le milieu réfringent; je crois, dis-je, trouver dans cette expérience une nouvelle difficulté qui renverse le système de M. *Smith*. Car, suivant ce système, lorsqu'on voit obliquement de dehors une eau tranquille, une perpendiculaire à la surface de cette eau plongée au dedans, chacune de ses parties paroît d'autant plus diminuée qu'elle est plus profondément placée. Ainsi, si chaque partie devoit paroître d'autant plus éloignée qu'elle est plus diminuée, les parties les plus basses devoient paroître au delà de la perpendiculaire, & l'apparence de la ligne entière seroit une courbe placée au delà de cette perpendiculaire; cependant, suivant le Docteur *Barrow*, c'est une courbe qui tombe en deçà. C'est pourquoi le principe imaginé par M. *Smith*, ne me paroît pas satisfaire encore suffisamment aux phénomènes. A la vérité l'objection faite contre celui du D. *Barrow*, reste encore presque en entier; mais malgré cette difficulté, nous croyons, à l'exemple de ce Sçavant, devoir nous en tenir à son principe, jusqu'à ce qu'on ait trouvé quelque chose de plus satisfaisant. Je me fonde de même que lui sur ce que cette difficulté tient à quelque secret de la nature, qui n'a pas encore été pénétré, & qui ne le sera peut-être que lorsqu'on aura fait de nouvelles découvertes sur la nature de la vision: *Nimirum*, dit-il, *in presenti casu peculiare quiddam, natura subtilitati involutum delitescit, tegre fortassis nisi perfectius explorato videndi modo delegendum*. Nous finirons aussi cette discussion par ces paroles, & en invitant les Opticiens à approfondir davantage une question si intéressante.

II.

L'Optique ne connoissoit encore jusqu'au delà du milieu du siècle passé, que deux causes de changement de direction pour la lumière; la rencontre des corps opaques qui la fait ré-

fléchir, & le passage oblique d'un milieu dans un autre de différente densité, qui produit sa réfraction. Si jusqu'à cette époque on eût demandé aux Opticiens ce qui devoit arriver à un rayon de lumière qui effleureroit un corps sans le toucher, la réponse eût paru facile. Aucun n'eût hésité à répondre que ce rayon de lumière continueroit son chemin en ligne droite. Qui eût pu soupçonner, sans le secours de l'expérience, que le simple voisinage des corps soit pour la lumière une cause de changement de direction.

Découverte de l'inflexion de la lumière.

C'est-là cependant le phénomène que découvrit le Pere *Grimaldi*, & qu'il annonça aux Sçavans en 1666, dans son Livre *De lumine, coloribus & Iride*. Ce compagnon des travaux astronomiques du Pere *Riccioli*, ayant introduit dans la chambre obscure par un trou excessivement petit, un rayon de lumière, lui exposa, nous ignorons dans quelles vues; un cheveu & d'autres corps déliés de cette espee. Il fut fort surpris à l'aspect de l'ombre large qu'il leur vit jeter. Il la mesura, aussi-bien que la distance du trou d'où divergeoit la lumière jusqu'à l'objet, & il s'assura par-là que cette ombre étoit beaucoup plus grande qu'elle n'eût dû être, si les rayons qui avoient effleuré ces corps, eussent continué leur route en ligne droite. Il observa aussi que le cercle de lumière formé par un très-petit trou percé dans une lame déliée de métal, étoit plus grande qu'elle ne devoit être, eu égard à la divergence des rayons solaires, & delà il conclut, malgré ses répugnances, que les rayons de lumière dans le voisinage de certains corps, y éprouvent un certain fléchissement; c'est-là ce qu'il appella du nom de *diffraction*, & que depuis *M. Newton*, qui a répété ces expériences, & qui les a beaucoup plus variées & approfondies, a appelé *inflexion*. Le Pere *Grimaldi* fit encore l'importante remarque de la dilatation du faisceau des rayons solaires, causée par le prisme. Mais il ne faut pas en conclure avec un Ecrivain du même corps, qu'il connut la différente réfrangibilité de ces rayons. Il n'en soupçonna rien, & cet effet il l'attribua seulement à un certain éparpillement irrégulier causé par les parties du prisme. L'ouvrage de *Grimaldi*; est enfin rempli de quantité d'expériences curieuses sur la lumière & les couleurs. C'en est le principal mérite; car sa Physique est d'ailleurs du goût de la patrie de cet Auteur, pays,

qui, quoiqu'il ait donné au monde les *Galilée*, les *Torricelli*, &c. n'a rien moins été que des premiers à secouer le joug d'*Aristote*.

I V.

*Des écrits &
des inventions
de divers Op-
ticiens.*

Quoique nous touchions de fort près aux découvertes sublimes dont *M. Newton* a enrichi l'Optique, qu'il nous soit permis d'en différer encore pour quelques momens le récit, afin de rendre compte des écrits & des travaux de divers Opticiens ses contemporains, qui revendiquent ici une place. Cette énumération nous la commençons avec justice par *M. Huyghens*. L'Optique, de même que les autres parties des Mathématiques, a des obligations à cet homme célèbre. Il s'y étoit beaucoup addonné dans sa jeunesse, & les éditeurs de ses Œuvres nous apprennent que la plus grande partie de ce que contient sa *Dioptrique*, est l'ouvrage de ce tems de sa vie. Dans la suite, *M. Newton* ayant découvert la différente réfrangibilité de la lumière, & ouvert par-là aux Opticiens une nouvelle carrière, *M. Huyghens* y entra aussi le premier, & ajouta à ce Traité diverses choses concernant la distinction des images dans les instrumens optiques. *M. Huyghens* négligea néanmoins toute sa vie de mettre au jour cet ouvrage. Il n'a paru qu'après sa mort parmi ses Œuvres posthumes. *M. Newton* en faisoit beaucoup de cas, à cause de la méthode purement géométrique, & dans le goût des Anciens, qui regne dans ce Livre. Nous ne pouvons cependant dissimuler qu'il faudroit avoir du courage pour entreprendre de s'y instruire de cette science.

M. Huyghens ne se borna pas à la théorie de l'Optique. Persuadé de l'importance de la partie pratique, pour porter plus loin les découvertes célestes, il mit lui-même la main à l'œuvre; & aidé de son frere aîné, à qui il avoit inspiré du goût pour les mêmes travaux, il parvint à se fabriquer, comme on l'a dit ailleurs, des Télescopes fort supérieurs à ceux qui étoient sortis jusque-là des mains des Artistes les plus renommés en ce genre. Il se fit des objectifs qui avoient jusqu'à 210 picds du foyer. Sa maniere de travailler ces verres, il l'a expliquée dans son *Comment. de vitris poliendis*, qu'on lit parmi ses Œuvres posthumes. *M. Huyghens* s'est encore fait un nom

parmi les Opticiens , par un système fort ingénieux sur la nature de la lumière , & la cause de la réfraction (a). Comme nous l'avons fait connoître , & même développé dans le Livre III , nous nous bornons ici à cette indication ; nous ajouterons seulement qu'on trouve dans cet écrit , un essai ingénieux d'explication , des réfractions singulieres que la lumière éprouve dans le crystal d'Islande. On a enfin dans le Recueil de ses Œuvres posthumes , un *Traité des Couronnes & des Parhélies* , phénomènes que personne n'avoit encore réussi à expliquer. M. Huyghens le fait avec assez de succès ; il en trouve la cause dans des gouttes de neige sphériques ou cylindriques , environnées d'une couche d'eau ou de glace transparente , qui flottent dans l'air ; & la manière assez satisfaisante dont il déduit delà les phénomènes singuliers de divers parhélies extraordinaires , donne à son explication une grande vraisemblance.

Après les écrits de M. Huyghens sur la Dioptrique , un des meilleurs ouvrages sur le même sujet , est la nouvelle Dioptrique (*new Dioptrick*) de M. Molyneux (b) , qui vit le jour en 1693 , in-4°. Il y regne beaucoup de simplicité , & de sçavoir. Les *Fragments de Dioptrique* de M. Picard , publiés la même année parmi les Mémoires de divers Académiciens , méritent aussi attention. On a fait cas des *Elémens Latins de Dioptrique & de Catoptrique* que David Grégory donna en 1695. Ils ont été réimprimés en 1735 , augmentés d'un curieux Appendix , contenant diverses Lettres de Jacques Grégory son oncle , & de Newton , sur le Télescope à réflexion. La *Synopsis Optica* , du Pere Fabri , seroit un ouvrage utile par sa clarté & sa précision , si son Auteur , à son ordinaire trop précipité , n'avoit pas donné dans plusieurs lourdes erreurs. La *Dioptrique oculaire & la vision parfaite* , du Pere Chérubin d'Orléans , Capucin , sont les deux Tomes d'un ouvrage curieux pour les Artistes opticiens. Dans le dernier , ce Pere tâche de mettre en honneur son Télescope binocle , invention déjà proposée

(a) Voy. *Traité de lumiere*.

(b) M. Guillaume Molyneux , membre de la Société Royale , naquit à Dublin en 1656 , & y mourut en 1698. Outre la nouvelle Dioptrique , on a de lui un ouvrage intitulé , *Sciothericum Telescopium* (1687.

in-4°.) , & quelques Mémoires dans les Transactions. Son fils , M. Samuel Molyneux , marchoit sur ses traces , lorsqu'il fut fait un des Commissaires de l'Amirauté ; ce qui a suspendu ses travaux astronomiques & optiques.

par son confrere le Pere de *Rheita* : on peut voir ce que nous en avons dit à la fin de l'Article V du Livre III. Je me borne à citer les titres de quelques autres livres d'Optique, comme le *Nervus Opticus* du Pere *Traber* ; l'*Oculus artificialis* de *Zahn*, &c. Ces Livres, de même que divers autres que j'ometts, n'ont rien de remarquable que quelques curiosités optiques. Je passe à des choses plus intéressantes qu'une pareille énumération.

Vers ce tems, nous voulons dire peu après le milieu du dix-septieme siecle, on travailloit de toutes parts avec ardeur à perfectionner les moyens que l'Optique nous fournit, soit pour pénétrer dans les Cieux, soit pour reconnoître les plus petits objets de la nature. Eustache *Divini* en Italie se fit une grande réputation dans ce genre, *Campani* néanmoins le surpassa par l'excellence & la longueur de ses Télescopes. Ce furent ces instrumens qui montrerent pour la premiere fois à M. *Cassini* les deux Lunes les plus voisines de Saturne. Ils furent faits par ordre de Louis XIV, & il y en avoit un de 130, un de 150, & un troisieme de 205 palmes de foyer ; ce qui revient à environ 86, 100, & 136 de nos pieds. *Campani* en fit peu, à la vérité de cette longueur, mais les Astronomes employent tous les jours de moindres objectifs de ce célèbre Artiste, qui sont dans une très-grande estime.

Quelques longs que soient les objectifs d'*Huyghens* & de *Campani*, ils le cedent à quelques-uns qu'on fit en France vers le même tems. M. *Auzout* étoit venu à bout de faire un objectif de 600 pieds de foyer (a). Mais il ne put avoir le plaisir de l'essayer, par la difficulté de trouver un emplacement convenable. Pierre *Borel*, de l'Académie Royale des Sciences, qu'il ne faut point confondre, comme je l'ai vu faire souvent, avec *Borelli*, annonçoit dans les Journaux des années 1676 & 1678, qu'il étoit en possession d'une méthode sûre & aisée, pour faire des objectifs de Télescopes de toutes sortes de longueurs, même de plusieurs centaines de pieds de foyer, dont il offroit quelques-uns aux observateurs qui voudroient en faire l'acquisition. M. *Hook* a aussi proposé dans sa Micrographie, une invention propre à travailler des verres d'un foyer si long qu'on voudra. Elle seroit bonne, si tout ce que l'on propose

(a) Lecture à l'Abbé Charles, &c. *Anc. Mém.* T. 1.

dans la théorie étoit également bon dans la pratique ; mais M. *Auzout* fit à ce sujet des observations auxquelles M. *Hook* n'auroit bien répondu que par quelque verre de 300 ou 400 pieds de foyer sorti de sa machine. Nicolas *Hanzoecker* enfin, est parvenu à se procurer des objectifs de 600 pieds de foyer, & même, à ce que j'ai lu quelque part, au delà. Il nous a appris la manière dont il les travailloit (a), & c'est, je crois, la seule dont on puisse former des verres d'une convexité si peu sensible. Il ne se servoit point de bassins ou de formes de métal, comme avoient fait jusque-là les Opticiens. Il prenoit une plaque de verre plus large d'environ un tiers que le verre qu'il vouloit travailler ; & il la creusoit un peu par le moyen du sable & d'un verre beaucoup moins large ; ensuite il commençoit à travailler dans cette espece de bassin le verre qu'il vouloit faire. On sent aisément que ce verre & son bassin devoient bien-tôt prendre une forme exactement sphérique ; car il n'y a que deux surfaces sphériques, ou exactement planes, qui puissent s'appliquer continuellement dans tous leurs points, en glissant ou trottant l'une sur l'autre. Il continuoit ainsi à travailler ce verre jusqu'à ce qu'il fût suffisamment préparé au poli, après quoi il le polissoit grossièrement, & en le combinant avec un verre d'un foyer exactement connu, & les exposant au Soleil, il déterminoit la distance de son foyer. Cet essai lui faisoit connoître si son bassin étoit suffisamment creux, ou s'il l'étoit trop ou trop peu. Dans le premier cas, il n'y avoit plus qu'à remettre le verre dans le bassin, & à l'adoucir au point nécessaire pour être susceptible du poli parfait. Dans le second, il redressoit le bassin, ou il le creusoit davantage, jusqu'à ce que l'essai lui montrât que le verre avoit à peu près les dimensions requises. Je dis à peu près ; car il est aisé de voir qu'on ne sçauroit par ce moyen faire un verre d'un foyer d'une longueur précisément donnée ; mais comme cela est très-peu important, ce n'est point une objection contre la méthode que nous venons de décrire. Au reste, le mérite de toutes ces inventions a beaucoup diminué depuis la découverte du Téléscope à réflexion. Un Téléscope de cette dernière forme, & d'un petit nombre de pieds, équivaut facilement à un in-

(a) Essai de Dioptrique.

comparablement plus long de l'ancienne construction. Il est même facile de prouver qu'un Télescope à réfraction de 1000 pieds de longueur, en supposant qu'il fût facile de s'en servir, égaleroit à peine l'effet de certains Télescopes à réflexion que l'on construit aujourd'hui. En effet, la moindre oculaire qu'on pût donner à un verre de 1000 pieds, en le supposant même excellent, seroit au moins d'un pied de foyer. Le Télescope formé de ces verres ne grossiroit donc que mille fois en diamètre. Or l'on a des Télescopes à réflexion qui n'ont pas plus de neuf à dix pieds, & qui grossissent jusqu'à 1200 fois, avec une grande distinction.

Nous ne nous arrêterons donc pas davantage sur ces tentatives pour se procurer des verres de très-longs foyers, & nous omettrons même à dessein plusieurs choses que nous pourrions encore dire sur ce sujet pour passer au Microscope. Il y en a, comme on l'a déjà dit, de deux espèces, les simples & les composés. Ces derniers ne nous offrent rien de nouveau; mais on a fait sur les premiers quelques observations curieuses qui méritent de trouver place ici.

Les Microscopes simples, sont, comme l'on sçait, ceux qui sont formés d'un seul verre d'un foyer très-court, par exemple, de quelques lignes, & au dessous. Mais comme des lentilles d'un foyer aussi court, sont très-difficiles à travailler, divers Opticiens ont pris le parti de leur substituer de petits globules de verre fondus à la flamme de la lampe d'un émailleur. Il est facile de s'en procurer de semblables. Un très-petit fragment de verre pur étant présenté à la flamme bleue d'une bougie, par le moyen d'une aiguille mouillée à laquelle il se tient attaché, il se fond, & il se forme en globe. J'ai remarqué que ce sont des fragmens de filets d'aigrette qui se fondent avec le plus de facilité, & qu'il est au contraire quelquefois assez difficile de mettre en fusion des fragmens de glace ordinaire. Lorsqu'on a plusieurs de ces globules, on choisit les plus parfaits, soit pour la forme, soit pour la transparence: on en renferme un entre deux minces plaques de cuivre, percées chacune d'un trou un peu moindre que son diamètre, & voilà un Microscope simple construit. *M. Huyghens* montre dans sa Dioptrique, qu'un globe d'une dixième partie de pouce de diamètre, grossit cent fois en largeur

geur le petit objet qu'on regarde à travers ; & comme il est aisé de faire de pareils globules qui aient moins d'une demi-ligne de diamètre , on peut avoir , sans beaucoup de frais , un Microscope qui grossisse deux à trois cent fois en largeur. Sans l'incommodité d'appliquer certains objets à de pareils Microscopes , l'Optique n'auroit plus rien à désirer en ce genre , & l'invention la plus simple seroit en même tems le comble de la perfection où l'art peut atteindre. Ces difficultés n'ont cependant pas arrêté quelques observateurs , *Hartzecker* , par exemple. C'est au moyen de ces verres qu'il vit dans la semence des animaux , ces animalcules qui donnerent lieu à un nouveau système sur la génération , qui a été pendant quelque tems en crédit. Quant à *Leeuwenhoek* , si célèbre par ses observations microscopiques , il n'employoit point de pareils globules dans ses Microscopes , comme on l'a dit dans divers Livres. Il se servoit de lentilles d'un foyer fort court , préférant beaucoup de clarté à un aggrandissement extrême. Ce fait nous est appris par *M. Folkes* , dans les *Transactions Philosophiques* de 1723.

M. Gray (a) nous a appris à construire encore à moins de frais d'excellens Microscopes simples ; une très-petite goutte d'eau mise avec le bec d'une plume dans le trou d'une plaque de cuivre très-mince , s'y arrondira en sphere , & tiendra lieu d'une de verre. A la vérité , elle grossira moins , mais il sera facile de regagner par la petitesse ce que l'on perd à cause de la différence des matieres. *M. Gray* a fait encore une remarque tout-à-fait curieuse sur ce sujet. Ayant observé dans des globules de verre , que les petits corps hétérogenes qu'ils renfermoient , paroissent dans certains cas extraordinairement grossis & comme s'ils eussent été dehors , il conjectura qu'une goutte ronde d'eau remplie des petits animaux qu'elle contient quelquefois , les lui feroit appercevoir , de même que le globe de verre lui montrait les corps renfermés dans son intérieur. Il le tenta , & cela lui réussit au delà de ses espérances. Un petit globule d'eau qui devoit contenir de ces animaux , ayant été placé comme on a dit plus haut , & étant regardé à la lumière , les lui fit appercevoir si prodigieusement grossis ,

(a) *Transf. Phil.* n°. 222 , 223. *Opt. de Smith.* L. III , c. 18.

qu'il lui fallut chercher pourquoi ils l'étoient tant. Nous en donnerons ici une raison sensible pour les lecteurs les moins versés dans la théorie de l'Optique. Il suffit de remarquer qu'un semblable Microscope est un Microscope à réflexion & à réfraction. La partie antérieure tient lieu d'un miroir concave, qui grossit les objets placés entre sa surface & le foyer. Ce miroir réfléchit donc vers la partie antérieure de la goutte, les rayons de ces petits objets, comme s'ils venoient de leur image qui est beaucoup plus grande qu'eux. On trouve enfin par le calcul que ces objets doivent paroître $3\frac{1}{2}$ aussi gros que s'ils eussent été appliqués à la maniere ordinaire au foyer du globule.

On s'étonneroit avec justice que parmi les inventions optiques, que nous parcourons dans cet article, nous ne donnassions aucune place aux miroirs ardents, dont plusieurs firent tant de bruit vers le même tems. L'histoire de ces instrumens singuliers ne peut que bien figurer dans un ouvrage tel que celui-ci. Dans cette vue nous allons rassembler, d'après différens Auteurs, ce qu'ils nous rapportent de plus mémorable sur ce sujet.

Le plus grand miroir ardent qui eût été exécuté avant le milieu du dix-septieme siecle, étoit, je crois, celui de *Magin*, qui avoit 20 pouces de diametre. C'étoit déjà quelque chose; mais peu après cette époque, divers Artistes & Opticiens allerent beaucoup plus loin. *Septala*, Chanoine de Milan, en fit un dont parle le Pere *Schoet* dans sa Magie naturelle, qui brûloit à quinze pas; & nous lisons dans les *Transactions Philosophiques*, n°. 6, qu'il avoit cinq palmes ou près de trois pieds & demi de diametre. Un autre article des *Transactions*, (voyez n°. 40.) nous apprend que *Septala* avoit formé le projet d'en faire un autre de sept pieds de diametre, peut-être doit-on lire sept palmes. Quoi qu'il en soit, on ne sçait point, ou du moins je ne trouve nulle part quel a été le succès de cette entreprisse.

Vers le même tems, il sortit des mains d'un Artificier de Lyon nommé *Villete*, un miroir qui l'emporte, à certains égards, sur celui de *Septala*. Il n'avoit que 30 pouces de largeur, mais comme il étoit portion d'une sphere plus petite, sçavoir seulement de 12 pieds de diametre, il brûloit à trois pieds, & son

foyer, qui n'étoit que de la largeur d'un demi-louis de ce tems, étoit beaucoup moindre à proportion de sa surface, que dans celui du sçavant Milanois, de sorte que la chaleur y étoit considérablement plus grande. Aussi produisoit-il des effets singuliers, tels que de fondre ou percer en peu de secondes les métaux que la Chymie met le plus difficilement en fusion; de vitrifier en aussi peu de tems les pierres ou les terres sur lesquelles le feu a le moins de pouvoir, comme les creusets, &c (a). *Villeue* en fit dans la suite un autre de 44 pouces de diamètre, qui fut acheté par le Landgrave de Hesse; & j'ai oui parler d'un troisieme porté par *Tavernier* aux Indes, & donné à l'Empereur des Mogols. Le premier que Louis XIV avoit acquis, est aujourd'hui dans le Cabinet du Roi au Jardin Royal des Plantes.

Mais quelque remarquable que soit ce miroir, il est encore au dessous de celui que fit *M. de Tschirnhausen*, vers 1687. Celui-ci avoit près de trois aunes de Léipsick, c'est-à-dire, 4 pieds & $\frac{1}{2}$ de diamètre, & il brûloit à la distance de 12 pieds. Il n'étoit point fait comme les autres, d'une mixtion de métaux fondus, mais d'une lame de cuivre de l'épaisseur de deux fois le dos d'un couteau, ce qui le rendoit léger, eu égard à sa grandeur. Ses effets étoient prodigieux; il mettoit sur le champ le feu au bois, il fendoit les métaux en peu de secondes, & il n'y avoit pas jusqu'à l'amiante qu'on répute comme inaltérable au feu, qu'il ne changeât en verre (b).

Cependant l'incommodité qu'on éprouve à se servir d'un miroir caustique à réflexion, fit tenter à *M. de Tschirnhausen* de se procurer des lentilles de verre de la même grandeur. Il y réussit, & il sortit enfin de la Verrerie qu'il avoit établie en Saxe, une lentille de verre, de trois pieds de diamètre, convexe des deux côtés, & dont le foyer étoit à 12 pieds de distance. Il est aisé de sentir que *M. de Tschirnhausen* avoit employé une machine à la travailler. Car elle pesoit, même achevée, 160 livres. Son foyer étoit d'un pouce & demi de largeur, mais pour augmenter la chaleur, on le rétrécissoit par le moyen d'une simple lentille; alors elle produisoit des effets de la même nature que les précédens, mais avec beaucoup plus de

(a) *Transf. Phil.* ann. 1665, n°. 6. Jour. des Sçav. Décembre 1679.

(b) *Act. Lipsf.* 1687, 1692.

vitesse & d'intensité. Monseigneur le Duc d'Orléans l'acheta de M. de *Tschirnhausen*, & après s'en être servi quelque tems à des opérations chymiques auxquelles il s'amusoit, comme l'on sçait, il en fit présent à l'Académie Royale des Sciences qui le possède encore aujourd'hui.

Il y a eu des Artistes qui ont imaginé de faire des miroirs ardents à moins de frais. Je lis dans *Wolf* (a), qu'un Artiste habile de Dresde, nommé *Gartner*, à l'imitation des miroirs de M. de *Tschirnhausen*, en fit de bois, qui produisirent des effets singuliers. La concavité de ce bois étoit apparemment enduite de quelque vernis très-uni, ou couverte de feuilles d'or battu, comme *Traber* dit l'avoir vu faire (b). Mais je ne laisse pas d'avoir beaucoup de peine à concevoir qu'un vernis, ou des feuilles d'or, puissent réfléchir la lumière avec la force & la régularité suffisante pour produire de tels effets. Ce que dit néanmoins *Zahn* (c), est bien plus étonnant. Il raconte qu'un Ingénieur de Vienne nommé *Neuman*, fit avec du carton & de la paille collée, un miroir qui fondit les métaux. On peut, malgré cet éloignement, être un peu Pyrrhonien sur un pareil fait. Nous concevons plus facilement, ou plutôt nous n'avons aucune peine à concevoir, que de petits fragmens de miroirs plans arrangés dans la concavité d'un segment sphérique de bois, puissent former un excellent miroir concave. C'est-là, sans doute, la manière la plus expéditive & la moins coûteuse qu'on puisse imaginer pour se faire un grand miroir ardent; & nous ne doutons point, vu la grande vivacité de la réflexion qui se fait sur le verre, qu'un miroir semblable ne produisît des effets prodigieux.

M. de *Buffon* vient de renouveler les merveilles des miroirs de M. de *Tschirnhausen*. Il a eu l'idée de prendre des glaces de miroir, de les couper circulairement, & ensuite les astreignant par les bords, de les rendre concaves, par une pression appliquée au centre; cette idée lui a en effet réussi, & il s'est procuré par-là plusieurs glaces concaves, qui étant étamées, lui ont donné des miroirs excellens (d). Il vient d'en présenter un au Roi, qui a trois pieds de diamètre, & qui produit les mêmes effets que ceux de *Villeue* & de M. de *Tschirnhausen*. Je ne

(a) *Elem. Catopt.* c. 19.

(b) *Nervus Opt.* L. 11, c. 12.

(c) *Oculus Art. Fund.* 3, Synt. 3, c. 10.

(d) *Mém. de l'Acad.* 1754.

dis rien ici de l'invention des miroirs d'*Archimède*, qu'il nous a rendue. Afin d'éviter les répétitions, je me borne à renvoyer à l'article d'*Archimède*, où ce qui concerne ces miroirs fameux est amplement discuté, & où l'invention de cet Académicien est suffisamment décrite.

V.

Il est peu de sujets qui aient plus long-tems occupé les Physiciens, & occasionné plus de conjectures infructueuses que les couleurs des corps, & celles dont le prisme paroît teindre les objets ou les rayons de la lumière. Cette énigme si difficile à deviner, étoit réservé à la sagacité de *M. Newton*. Le génie de cet homme immortel, n'éclate pas moins dans cette découverte que dans celles dont il a enrichi le système physique de l'Univers. Il semble même, à le considérer d'un certain côté, que *Newton* décomposant la lumière, & établissant des conjectures très-probables sur les causes des couleurs des corps, est encore plus merveilleux que calculant les forces qui gouvernent les mouvemens célestes. C'eût été, sans doute, le jugement de *Platon*, lui, qui regardoit comme un attentat sur les droits de la Divinité que d'entreprendre de sonder ce mystère de la nature (a).

*Découvertes
de M. Newton
sur les couleurs.*

Nous ne nous arrêterons pas à rassembler ici les traits qui nous apprennent que les Anciens connoissent les phénomènes du prisme. Encore moins en tirerons-nous avec un Auteur moderne (b), une sorte d'induction pour mettre en parallèle la Physique ancienne avec la nouvelle. Connoître un phénomène, c'est être encore bien loin de l'expliquer; & c'est dans la découverte de la cause que consiste seulement le mérite du Physicien. Or il est certain que jusqu'à *M. Newton*, les Physiciens ne rendirent aucune raison satisfaisante du phénomène dont nous parlons. Les uns avoient cru la trouver dans l'inégalité de l'épaisseur du prisme, ou dans la différente situation des rayons; ce qui, suivant eux, occasionnoit une altération dans leur mouvement. C'est à quoi se réduit l'explication de *Descartes*, qui faisoit, comme l'on sçait, consister les couleurs

(a) *Timæus*.

(b) *Voyez* l'origine ancienne de la Physique nouvelle.

dans une certaine rotation des globules de la lumière : il prétendoit assigner des raisons pour lesquelles ce mouvement devoit être accéléré dans les rayons qui passaient d'un côté du prisme , & retardé dans les autres ; l'accélération de ce mouvement devoit produire le rouge , & le retardement le bleu ou le violet. Mais ces raisons sont si arbitraires , qu'il lui eût été également facile d'expliquer le phénomène , s'il eût été tout-à-fait contraire. D'autres Philosophes trouvoient dans ce passage la cause d'un certain mélange d'ombre avec la lumière , mélange dont , suivant eux , la quantité seule composoit les couleurs. Tous enfin s'étoient bornés à quelque raison vague de cette nature , sans entrer dans aucun détail. Craignans , ce semble , de rencontrer des effets incompatibles avec leur explication , ils s'étoient arrêtés à l'écorce du phénomène , loin de varier leurs expériences , seul moyen de forcer , pour ainsi dire , la nature à dévoiler son secret.

M. *Newton* , dont le talent pour la Physique expérimentale , alloit , comme on le verra , de pair avec la sagacité géométrique , fut sans doute le premier qui sçut ainsi questionner la nature , & ce fut ce qui le conduisit à sa découverte. Il nous raconte lui-même de quelle manière il soupçonna la première fois , que les rayons de la lumière n'étoient pas également réfrangibles. Ayant introduit , par une petite ouverture , un rayon du Soleil dans une chambre obscure , il le fit passer au travers d'un prisme , & il le reçut sur la muraille opposée. Après avoir contemplé avec admiration la vivacité des couleurs de cette image , il s'étonna , dit-il , de la voir extrêmement dilatée , & environ cinq fois plus longue que large. Car il s'attendoit à la voir circulaire , & c'étoit ce qui devoit arriver , suivant les loix ordinaires de la réfraction. Frappé de ce phénomène , il en rechercha la cause : il en soupçonna d'abord plusieurs , comme les confins de l'ombre & de la lumière , qui pouvoient agir sur le rayon , les irrégularités du prisme , &c. Mais il s'assura bien-tôt par divers moyens que ces premières conjectures étoient sans fondement , & que cette dilatation étoit un effet nécessaire , & la suite de quelque propriété invariable. En réfléchissant enfin plus profondément sur cette expérience , il vint à soupçonner que toutes les parties dont ce rayon étoit composé , ne souffroient pas une égale réfraction. Ce premier

pas fait, il ne lui fut pas difficile de reconnoître qu'elles étoient celles qui éprouvoient la plus grande réfraction, & celles qui souffroient la moindre. Il vit bien-tôt que la partie du rayon colorée en rouge, & qui occupoit le bas de l'image, étoit celle qui se rompoit le moins, & que celle qui se rompoit le plus étoit la partie colorée de violet, & les autres à proportion de leur proximité de l'une ou de l'autre. Mais afin de mettre cette vérité dans un plus grand jour, il faut examiner cette expérience avec plus de détail.

Pour cet effet, que ABC représente un prisme à peu près équilateral un angle en bas, & que DG soit un faisceau de lumière dont les rayons extrêmes DF, EG, sont sensiblement parallèles. Si tous les rayons étoient également réfrangibles, ils se romproient tous également en entrant dans le prisme, & ils se-
Fig. 129.

roient tous contenus dans l'espace que comprennent les parallèles FI, GH. La même chose arriveroit au sortir du prisme; ils seroient renfermés entre les lignes sensiblement parallèles IK, HL. Mais on remarque au contraire que ces lignes sont considérablement divergentes, & forment entr'elles un angle de plusieurs degrés; les rayons extrêmes HL, *ik*, ont donc souffert des réfractions inégales, & il est aisé de voir dans cette disposition du prisme, que c'est le rayon *ik*, qui donne toujours le violet, qui a été le plus rompu; & le rayon HL, qui l'a été le moins. Or comme ce phénomène est constant, il faut que le violet, sous même incidence, souffre une plus grande réfraction que le rouge.

Voici donc ce qui arrive à un faisceau de lumière, comme DG pénétrant dans le prisme. Chaque filet dont il est composé, tel que DF, se partage, dès son entrée, en plusieurs, comme FI, *Fi*, qui sont ceux qui ont les degrés extrêmes de réfrangibilité, & une multitude d'autres de réfrangibilité moyenne qui occupent l'espace intermédiaire. Il en arrive de même à tous les autres dont le faisceau de lumière DG est composé; EG, par exemple, se partage en GH, *Gh*, & tous les autres qui ont des degrés moyens de réfrangibilité. Ils tombent dans cet état, & déjà séparés sur la seconde face du prisme; là ceux qui les plus réfrangibles éprouvent de nouveau une plus grande réfraction que ceux qui le sont le moins; ce qui augmente leur divergence, & hâte la séparation. Tous

les rayons qui sont le moins réfrangibles, & qui le sont également entr'eux, comme IK, HL, forment une espece de bande sensiblement égale dans sa largeur; tous ceux qui le sont le plus en forment une autre; ceux enfin qui ont des degrés intermédiaires de réfrangibilité en forment une infinité d'autres renfermées entre les précédentes.

Il est aisé de voir par là pourquoi à peu de distance du prisme, la lumière qui le traverse, est seulement colorée vers les bords, en bas de rouge, en haut de violet. C'est que la séparation des bandes colorées n'y est que commencée. Il n'y a encore que les extrêmes qui soient un peu séparées; mais qu'on éloigne davantage le carton où l'on reçoit l'image, on verra bien-tôt toutes ces bandes se séparer les unes des autres, & à 26 pieds environ du prisme, l'image colorée sera composée de sept couleurs: le rouge, l'orangé, le jaune, le verd, le bleu, l'indigo, le violet, toutes inégalement réfrangibles, le rouge moins que l'orangé, celui-ci moins que le jaune, &c. En vain s'attendroit-on à en appercevoir un plus grand nombre en s'éloignant davantage, elles ne font que se dilater de plus en plus sans qu'il en naisse aucune nouvelle.

Après cette première expérience, qui apprit à *Newton* que la lumière du Soleil étoit composée de sept couleurs primitives inégalement réfrangibles, il en fit une autre encore plus propre à convaincre de cette inégale réfrangibilité. Il introduisit dans la chambre obscure un rayon de lumière par un trou d'un tiers de pouce de diamètre; & le recevant sur un prisme, il intercepta tout près, par un carton percé d'un trou en G, une partie de la lumière qui en sortoit. Le surplus passant par l'ouverture G, alloit peindre à 12 pieds de distance une image colorée sur un autre carton aussi percé d'un trou g, & derrière ce trou étoit fixé un prisme d'une manière invariable. Lorsqu'on mettoit le prisme A de manière que la partie supérieure de l'image colorée, où le violet passoit par les trous G, g, ce rayon rompu passant par le second prisme, alloit donner du violet en N, par exemple; ensuite, à mesure que l'on tournoit le prisme de manière que l'indigo, le bleu, le verd, &c. passaient successivement par les ouvertures ci-dessus, l'image alloit se peindre plus bas, & le rouge étoit celui qui occupoit la place la plus basse. Il est facile de voir ici que l'in-

cidence

Fig. 130.

cidence de ces différens rayons étoit la même sur le second prisme, puisque leur direction étoit fixée par la position invariable des deux trous *G, g*; ce ne pouvoit donc être que la différente réfrangibilité de ces rayons qui causoit ce phénomène.

Mais *M. Newton* ne s'en tient pas encore là. Son *Traité & ses Leçons d'Optique* nous fournissent une foule d'autres expériences non moins convaincantes, dont nous allons rapporter quelques-unes. 1°. Si l'on peint une bande en travers de deux couleurs, de rouge par exemple, & d'un bleu foncé; qu'on la place sur un fond noir, & qu'on la regarde ensuite par un prisme posé parallèlement à sa longueur, & l'angle tourné en haut, on verra le bleu le plus haut, & le rouge en bas, comme si les deux portions colorées avoient été coupées & placées à différentes hauteurs. Ce sera le contraire, si l'on regarde à travers le prisme tourné l'angle en bas. Au lieu d'une bande, on peut placer horizontalement sur un fond noir, un fil composé de deux morceaux de différentes couleurs, & on verra de même au travers du prisme les deux portions séparées, quoiqu'encore parallèles.

2°. Qu'on enveloppe cette bande peinte de rouge & de bleu foncé, de plusieurs tours d'un fil de soie noire très-déliée, & qu'on l'expose à la lumière d'un flambeau placé vis-à-vis la séparation des couleurs. Qu'on ait une large lentille de verre d'environ trois pieds de foyer, & qu'on la place immobile à la même hauteur, & vis-à-vis ce papier coloré, à la distance d'environ six pieds. Elle peindra, comme sçavent les Opticiens, à une distance d'environ six pieds derrière elle, une image qu'on recevra sur un carton. Or l'on remarquera que tandis que la moitié rouge est peinte distinctement (ce que l'on connoît aux fils de soie ou traits noirs, qui paroissent bien marqués & bien terminés), la moitié bleue est tellement confuse, qu'à peine peut-on y distinguer ces traits; c'est-à-dire, que les différentes portions dans lesquelles ils divisent cette moitié, ne sont point distinctement terminées. Il faudra pour cela approcher le carton d'environ un pouce & demi, & alors tandis que les portions bleues paroîtront distinctement, on ne verra plus les rouges que confusément. Le foyer des rayons bleus est donc plus voisin que celui des rouges, & par conséquent ils ont essuyé

une plus grande réfraction. *M. Newton* a déterminé ainsi leurs différens degrés de réfrangibilité par des expériences, & des calculs qui portent avec eux leur démonstration (a). Le sinus d'inclinaison des rayons passant du verre dans l'air, étant 50, le sinus de réfraction des moins réfrangibles des rayons rouges est 77, tandis que le plus réfrangible des rayons violets a pour sinus de réfraction 78. A l'égard des couleurs moyennes, ce sont les rapports suivans. Les sinus des rayons rouges sont depuis 77 jusqu'à $77\frac{1}{2}$, ceux des rayons orangés depuis $77\frac{1}{2}$ jusqu'à $77\frac{1}{3}$, ceux des jaunes entre $77\frac{1}{3}$, & $77\frac{1}{4}$, ceux des verts entre $77\frac{1}{4}$, & $77\frac{1}{5}$, ceux des bleus entre $77\frac{1}{5}$, & $77\frac{1}{6}$, des indigos entre $77\frac{1}{6}$, $77\frac{1}{7}$; enfin ceux des violets entre $77\frac{1}{7}$ & 78.

Jusques ici il ne s'est agi que de l'inégale réfrangibilité des rayons de différentes couleurs. De là naît une autre propriété qui est une inégale réflexibilité. Je m'explique, & je commence à remarquer qu'on n'entend point par-là une inégalité entre les angles d'incidence & de réflexion, comme l'ont cru quelques ignorans qui attaquant *Newton* sans l'avoir lu, lui ont imputé cette pensée. Cette inégale réflexibilité consiste en ceci : lorsqu'un rayon de lumière passe d'un milieu dans un autre moins dense, il y a une certaine inclinaison au-delà de laquelle il ne peut plus pénétrer dans ce second milieu; car si le sinus d'inclinaison est tel que le sinus de réfraction, qui est toujours avec lui dans un rapport déterminé, par exemple, comme 3 à 2 en passant du verre dans l'air; s'il arrive, dis-je, que ce sinus d'inclinaison soit tel que celui de réfraction devienne plus grand que le sinus total, il est évident qu'alors la réfraction ne sauroit se faire, & le rayon au lieu de pénétrer dans le second milieu, fut-ce du vuide, se réfléchira. Ainsi l'on voit que le rayon le plus réfrangible sera aussi le plus réfléchible, c'est-à-dire, que sous une moindre obliquité il ne pourra pénétrer dans le milieu plus rare, tandis que celui qui est moins réfrangible, y pénétrera encore. On le démontre aussi par une expérience facile. On tourne le prisme de manière que les rayons qui en sortent effleurent la seconde face. Alors en le tournant un peu davantage, on voit d'abord les rayons violets se réfléchir contre cette seconde face, tandis

(a) Optique, liv. I, p. 1, Prop. viii

que les autres la pénétrèrent encore, & passent au-delà. Tourne-t-on encore un peu le prisme, on voit le bleu se réfléchir, ensuite le verd, le jaune, &c. le rouge est enfin le dernier qui le traverse entièrement, & celui qui a besoin de la plus grande obliquité pour se réfléchir. Mais nous reverrons pour cette expérience à l'ouvrage de M. *Newton*, afin de nous permettre plus d'étendue sur d'autres plus essentielles dans sa théorie.

Ces expériences sont celles qui regardent l'inaltérabilité des couleurs produites par le prisme. Lorsqu'une couleur est suffisamment séparée des autres, (on verra bien-tôt comment cela s'exécute,) son passage par un nouveau prisme ne la dilate plus; il n'est plus de réflexion ni de réfraction qui la puisse changer, & qui en puisse tirer d'autres; ce qui détruit entièrement la conjecture de ceux qui faisoient consister les couleurs dans une modification de la lumière acquise par la réfraction & la réflexion, ou par son passage à travers un milieu diaphane. *Newton* introduisit (a) dans une chambre bien obscurcie un rayon de lumière par un trou d'une ou deux lignes de diamètre, & à la distance d'environ 12 pieds, il reçut cette lumière, au travers d'une lentille qui peignoit à une dizaine de pieds, une image blanche & très-distinctement terminée. Il intercepta ces rayons avec un prisme placé au delà de la lentille, & au lieu de cette image circulaire, il eut à une certaine distance une image distinctement terminée de tous les côtés, & qui étoit environ 70 fois plus longue que large. On verra la nécessité de ce procédé en considérant que l'image allongée est formée d'une infinité de cercles différemment colorés, dont les centres sont à côté les uns des autres (voy. fig. 131.), & que moindres ils sont, moins ils empiètent les uns sur les autres, & plus chaque espèce de lumière est exempte de mélange. M. *Newton* présenta ensuite un papier noir percé d'un trou, ayant un sixième de pouce de diamètre, & fit passer au travers, une des couleurs qu'il reçut sur un second prisme. Elle n'éprouva aucune altération, le bleu resta toujours bleu, le verd, verd, &c. sans autre différence que celle qui doit se trouver dans chacune des couleurs dont les extrémités approchent toujours de la teinte de leurs voisines. *Newton* remarque

(a) Optique, L. 1, Exp. 11.

encore que l'image du trou formée par ce second prisme, étoit parfaitement circulaire. Il ajoute que lorsqu'on plongeoit dans cette lumière de petits objets, on les voyoit distinctement au travers du prisme, tandis que les mêmes objets plongés dans la lumière non décomposée, ne paroissent que confusément. Mais pour réussir dans cette expérience, il y a des précautions à prendre. Il faut que la chambre soit bien obscurcie, afin qu'aucune lumière latérale & étrangère ne vienne se mêler avec celle du rayon qu'on décompose. Il faut que le prisme ait son angle réfringent au moins de 60°, qu'il soit bien exempt de bulles & de veines, & que ses faces, de même que la lentille, soient polies, non à la manière ordinaire qui ne fait que déguiser les trous & les sillons en arrondissant leurs bords, mais comme le pratiquent les excellens Artistes de Télescopes. Avec ces soins qui ne tendent visiblement qu'à écarter toutes les circonstances étrangères, & toute réfraction irrégulière, on ne manque pas de réussir dans cette expérience délicate, & c'est faute de les avoir pris que d'habiles Physiciens n'ont pu en venir à bout. Nous reviendrons sur cela avant la fin de cet article. Continuons à développer les différentes parties de la théorie de *Newton*.

Les expériences ci-dessus nous conduisent naturellement à reconnoître la nature & la cause des couleurs des objets. Elles sont dans la lumière qui éclaire ces objets, & ils ne sont d'une couleur ou d'une autre que parce qu'ils sont d'une nature à réfléchir plus de rayons de l'une que de l'autre. Le blanc enfin n'est que le mélange intime de toutes les couleurs primitives dans les mêmes proportions que celles qui composent la lumière blanche du Soleil. Des expériences fort curieuses établissent ces faits. 1°. Après avoir formé par le moyen d'un prisme l'image colorée, si on la regarde à travers un prisme tourné en sens contraire, on la voit réduite à la forme circulaire, & de couleur blanche. 2°. Si on reçoit cette image colorée sur un grand verre lenticulaire, de sorte que toutes les couleurs aillent se confondre en un foyer commun, voilà le blanc éclatant qui renaît; mais si l'on intercepte une des couleurs, ce n'est plus du blanc, c'est un gris qui varie suivant la couleur interceptée. 3°. Si l'on présente à une couleur homogène un corps quelconque, il la prend. A la vérité, si sa

couleur naturelle est différente, la nouvelle dont il paroît teint est moins éclatante. Cela vient de ce que ce corps est peu propre à réfléchir une quantité considérable des rayons de la nouvelle couleur. Je dis une quantité considérable; en effet, il en réfléchit toujours quelques-uns de toutes les especes parmi ceux de sa couleur propre, mais en petite quantité, ce qu'on prouve en le regardant au travers du prisme qui la décompose. Et c'est-là la raison pour laquelle il est visible, plongé dans une lumière qui n'est pas de la couleur naturelle; car s'il ne réfléchissoit absolument que des rayons de cette couleur, plongé dans un rayon homogene d'un autre, il n'en réfléchiroit aucun, & il paroîtroit absolument noir. Que si l'on ne parvient point à composer du blanc, de plusieurs couleurs matérielles mêlées dans les proportions de celles de l'image colorée, il ne faut pas s'en étonner. Ces couleurs ne sont jamais ni assez intimement mêlées, ni assez éclatantes pour qu'on puisse comparer ce mélange avec celui des rayons de la lumière même. Mais ceci appartient plutôt à la Physique qu'aux Mathématiques; cette raison & celle d'abrégier, me portent à renvoyer à M. *Newton*, qui dit sur cela des choses satisfaisantes.

Quelque bien prouvée que paroisse, à ce que j'espère, à tout lecteur sensé, la théorie précédente, du moins en ce qui concerne la décomposition des rayons de la lumière; leur différente réfrangibilité, & l'inaltérabilité des couleurs produites par le prisme, ce ne fut pas sans diverses oppositions qu'elle s'établit. Lorsque l'écrit de M. *Newton* vit le jour, le Pere *Paradies* fit des objections (a). A la vérité, sur la réponse de M. *Newton*, ce Pere eut la candeur rare de se rendre, & de témoigner qu'il étoit satisfait. Mais les autres adversaires de *Newton* ne se rendirent pas aussi aisément. Celui qui le fatigua le plus, fut un certain François *Line*, du College Anglois à Liège. Ses difficultés sont dignes de celui qui plutôt que de reconnoître la pesanteur de l'air, avoit imaginé de petits cordons invisibles pour soutenir le Mercure dans le tube de *Torricelli*. Nous remarquerons même comme une singularité, qu'il ne sût jamais répéter la première & la plus simple des expériences du prisme, celle de former l'image colorée & oblon-

(a) *Transf. Phil. n°. 87, &c.*

que que *Newton* examine. Cette remarque me dispensera d'en dire rien de plus.

C'est avec regret que je trouve ici *M. Mariotte* parmi ceux qui ont contribué pendant quelque tems à rendre incertaine & douteuse la théorie de *M. Newton*. Il ne nia pas, il est vrai, la différente réfrangibilité des rayons, mais il rejeta l'inaltérabilité des couleurs, qui forme une partie considérable & essentielle de cette théorie. Ce qui l'engagea dans ce sentiment fut qu'il ne put réussir dans l'expérience dont nous avons parlé plus haut. Il lui arriva toujours, dit-il, de trouver dans chaque couleur, quoique reçue à une très-grande distance du prisme, diverses autres couleurs, comme dans le rouge, non seulement du rouge, mais du jaune & du violet; d'où il conclut que cette inaltérabilité n'étoit pas suffisamment prouvée, ou, pour me servir de ses propres termes, que *l'ingénieuse hypothèse de M. Newton ne devoit point être reçue*. Je remarque en passant ce terme d'*hypothèse*, qui paroît sans doute bien singulier & bien mal appliqué à des vérités telles que celles qu'enseignoit *M. Newton*. Mais telle étoit alors la manière de philosopher: on croyoit n'être Physicien qu'à proportion qu'on imaginoit des hypothèses mieux liées, & à l'aide desquelles on expliquoit un plus grand nombre de faits. Je suis fort éloigné de blâmer & de rejeter entièrement cette manière de procéder en Physique; elle a eu peut-être quelquefois ses utilités; mais *M. Newton* n'avoit rien moins prétendu que faire une hypothèse; il avoit proposé la différente réfrangibilité de la lumière, & l'inaltérabilité des couleurs, comme des faits, des vérités démontrées par l'expérience. Aussi avoit-il failli se fâcher contre le *Pere Pardies*, qui dans sa première Lettre s'étoit servi du terme d'*hypothèse* en parlant de cette théorie.

Je me persuaderois volontiers que *M. Mariotte* n'avoit point lu l'écrit de *M. Newton*. Car outre qu'il n'auroit pas traité sa théorie d'*hypothèse*, il auroit été plus circonspect à prononcer, sur le peu de succès de son expérience, le contraire de ce que *Newton* avoit assuré. En effet, *Newton* avoit dit expressément que, pour réussir dans l'expérience de l'inaltérabilité des couleurs, il falloit les séparer d'une manière plus parfaite que celles qu'il avoit jusque-là indiquées. Il se proposoit alors de

publier au premier jour son *Optique*, dans laquelle il devoit détailler la maniere de faire l'expérience délicate dont nous parlons. Mais dès que parut son écrit dans les *Transactions Philosophiques*, il vit s'élever de toutes parts tant de chicanes, & de mauvaises difficultés, que craignant de commettre son repos, il changea de dessein, & supprima cet ouvrage.

Il resta donc du moins fort douteux pendant long-tems, que les couleurs produites par le prisme fussent inaltérables, comme le disoit *M. Newton*. Enfin parut son *Optique*, ce Livre admirable, & si digne d'être conseillé à tous ceux qui cultivent la Physique, comme le plus parfait modele de l'art de faire des expériences. *M. Newton* y dévoila la maniere de décomposer suffisamment la lumière pour trouver les couleurs inaltérables. Nous l'avons rapportée plus haut, & il n'y a plus aujourd'hui le moindre doute que lorsqu'on s'y prend de cette maniere, on ne réussisse. La Société Royale de Londres en a rendu un témoignage authentique, en publiant dans son Recueil de l'année 1716, le récit des expériences faites devant elle par *M. Desaguliers*, & qui réussirent aussi-bien qu'on le pouvoit désirer.

Ce témoignage étoit bien capable d'enlever tous les suffrages; néanmoins on ne laissa pas de voir, peu d'années après, un Auteur Italien s'élever contre la théorie de *M. Newton*. *M. Rizzetti*, dans une Lettre adressée à *M. Martinelli*, & publiée dans le Journal d'Italie (a), déclara qu'il avoit répété soigneusement toutes les expériences de *M. Newton*, & qu'il les avoit trouvées en partie fausses, en partie sans force, par l'omission de quelque circonstance essentielle; enfin qu'il en avoit fait quelques autres qui renversoient entièrement la théorie du Philosophe Anglois. Il éludoit, par exemple, l'expérience de la lentille qui peint l'image du papier bleu plus proche que celle du rouge, en imputant cette différence à la différente inclinaison des rayons venant de la partie rouge & de la partie bleue; il ajoutoit qu'ayant d'abord fait l'expérience avec le même succès que *M. Newton*, lorsqu'il avoit changé de place le bleu & le rouge, l'un & l'autre s'étoient peints avec les traits noirs, à la même distance. De même, après avoir placé

(a) T. 1, supp. voy. *Ad. Lips. Supp. T. viii.*

à même hauteur, & parallèlement à l'horizon, un parallélogramme peint, moitié en rouge, moitié en bleu, il convenoit que si le fond étoit noir, le bleu & le rouge paroissent à différentes hauteurs: mais il ajoutoit que si le fond étoit blanc, ils paroissent également élevés; ce qui ruinoit, disoit-il, la conséquence que *M. Newton* tiroit. Parmi les objections qu'il oppoisoit à *Newton*, étoient encore celles ci. Lorsqu'on regarde un cheveu ou un fil de soie noire & déliée, & placée en partie sur un fond rouge, en partie sur un fond bleu, on le voit distinctement; il en est de même lorsque l'on regarde deux fils, l'un rouge, l'autre bleu, placés sur un fond noir, ou de quelque autre couleur. Il semble cependant qu'en admettant la différente réfrangibilité, cela ne pourroit être. Je passe plusieurs autres raisons, parmi lesquelles je n'en vois aucune où il soit question de l'expérience où *Newton* fait passer successivement par les deux mêmes petites ouvertures, des rayons de différentes couleurs, qui, tombant sur un prisme immobile, après la réfraction qu'ils y éprouvent, vont se peindre à différentes hauteurs. Celle-ci est en effet trop peu susceptible de difficulté, & *M. Rizzetti* prend le parti de n'en rien dire.

Mais la théorie de *M. Newton* eut un défenseur habile dans *M. Richter*. Ses réponses me paroissent solides & victorieuses; il réitéra l'expérience du carton mi-parti, en divisant chacune des parties colorées de bleu & de rouge, en plusieurs portions: or il trouva toujours que les parties bleues avoient leur point de distinction plus près que les rouges. Il rendit aussi une raison satisfaisante pourquoi l'expérience de la bande rouge & bleue, vue au travers du prisme, réussit différemment lorsque le fond est blanc, que lorsqu'il est noir. Il montra enfin que les objections tirées de l'égale distinction avec laquelle on voit un fil rouge & bleu sur un fond noir, ou un fil noir sur un fond en partie rouge, en partie bleu, ne font d'aucun poids. En effet, quelle maniere de procéder en Physique, que celle de *M. Rizzetti*! Qui vit jamais, pour constater un effet naturel, à l'expérience la plus simple en substituer une plus composée. Or c'est ce que faisoit cet antagoniste de *Newton*, en substituant à la lentille dont l'effet sur les rayons est parfaitement connu, l'œil dont la structure est si composée, & à travers les humeurs duquel nous ne connoissons qu'en

qu'en gros le chemin des rayons. Car avons-nous assez de connoissance de la figure de toutes les parties de cet organe merveilleux , pour être assurés qu'elles ne sont pas précisément conformées de manière à corriger l'aberration provenant de la différente réfrangibilité ; & une fois que nous sommes assurés par d'autres voies simples , de cette différente réfrangibilité , n'est-il pas plus raisonnable de soupçonner que l'œil est conformé comme nous venons de dire , que de la contester sur ce que l'œil en est exempt. Rien ne ressemble mieux au procédé de M. *Rizzeti* , que celui d'un homme qui , dans une machine , dont la construction lui seroit à peine connue , ne voyant pas distinctement les forces en raison inverse des vitesses , prétendrait que cette loi de la Mécanique est une chimère , & rejetteroit les preuves qu'en fournissent toutes les machines simples. Ce fut à peu près là ce que répondit M. *Richter* , & M. *Rizzeti* devoit être content de cette réponse. Mais loin delà : il répliqua ; le défenseur de *Newton* répondit de nouveau , &c (a). Enfin M. *Rizzeti* revenant à la charge en 1727 , publia un Ecrit intitulé , *De luminis affectionibus* , où il réitéra toutes ses assertions précédentes sur la théorie Newtonienne des couleurs. On l'y voit de plus affecter beaucoup de confiance , & s'écarter assez considérablement des égards dûs à *Newton*. Ce fut ce qui engagea M. *Desaguliers* à réitérer en 1728 , devant la Société Royale de Londres , les expériences contestées. Elles eurent de nouveau le succès désiré , de même que diverses autres qu'il imagina dans la vue de confirmer les premières , ou de répondre aux exceptions de M. *Rizzeti*. En voici une de ces dernières. M. *Desaguliers* fit faire une boîte quadrangulaire , percée au devant d'un trou rond , & dans laquelle deux lumières cachées pouvoient illuminer fortement le fond opposé , sans qu'il se répandît aucune lumière dans la chambre. Sur ce fond , & directement au devant de ce trou , étoit une ouverture carrée divisée en bandes & en cellules , par des fils de soie noire très-déliée. Au devant du trou rond , étoit placée une lentille de quelques pieds de foyer , à la distance d'environ le double de ce foyer. Lorsqu'on plaçoit à l'ouverture carrée ,

(a) Voyez *Ab. Lips. ubi suprà.*

une surface teinte de rouge , & qu'on avoit trouvé son image distincte sur le carton placé au-delà de la lentille , si l'on changeoit cette surface en une bleue , l'image n'étoit plus distincte , & il falloit approcher le carton. Ici tout est semblable , & il n'y a aucun lieu à l'objection de M. *Rizzetti* , qui probablement commettoit lui-même la faute qu'il reprochoit à M. *Newton* , sçavoir de faire tomber les rayons bleus & rouges sur la lentille , sous différentes inclinaisons. D'ailleurs il n'y a absolument que les rayons venant de l'objet tantôt bleu , tantôt rouge , qui arrivent à la lentille. Quoi de plus concluant , de plus propre à dissiper tous les doutes sur la différente réfrangibilité de ces rayons. M. *Desaguliers* répéta de la même manière , & avec le même succès , l'expérience du carton mi-parti de rouge & de bleu ; il en fit enfin diverses autres également convaincantes , que je passe pour abrégé. Je ne sçais si M. *Rizzetti* s'est enfin rendu à des preuves répétées avec tant de soin & tant d'authenticité : je le souhaite , mais je ne puis dissimuler que le ton qui regne dans ses écrits me fait craindre le contraire.

Les expériences de M. *Newton* ont eu aussi en France le succès convenable , depuis que l'art de faire des expériences s'y est perfectionné. On doit à la mémoire du Cardinal de Polignac , la justice de remarquer que c'est sous ses auspices & par ses soins que l'expérience de l'inaltérabilité des couleurs séparées par le prisme , a réussi pour la première fois dans ces contrées. Quoiqu'attaché en général à la doctrine de *Descartes* , dont il avoit été autrefois un des premiers défenseurs , il n'avoit pas laissé de goûter la théorie de *Newton* sur les couleurs. Il n'épargna rien pour vérifier l'expérience ci-dessus. Il se procura à grands frais les prismes les plus parfaits , moyennant quoi , & en suivant le procédé de M. *Newton* , l'expérience réussit très-bien entre les mains de M. *Gauger* , l'Auteur , je pense , du Livre ingénieux de *la Mécanique du feu*. M. de *Polignac* reçut à ce sujet une lettre de remerciement de *Newton*. Il devoit donner place à cette théorie dans son *Anti-Lucrece* ; mais sa mort , qui ne lui laissa pas le tems de mettre la dernière main à ce Poème , nous a aussi privés de ce morceau. Depuis ce tems , nous voulons dire celui de l'expérience répétée sous les auspices de cet illustre Prélat , divers Physiciens François l'ont faite , & la font avec le même succès. Il y

a plus de 20 ans, que ceux qui veulent constater par leurs propres yeux la vérité de cette expérience & des autres, le peuvent faire chez M. l'Abbé *Nollet*, dont le talent expérimental est si connu. C'est M. l'Abbé *Nollet* qui nous l'apprend lui-même, dans ses *Leçons de Physique*, (T. V, p. 375), & qui dans la note de cette page, remarque que quelques Auteurs l'ont cité mal-à propos, comme ayant trouvé sur cela *Newton* en défaut. C'est, dit-il, un honneur qu'il ne prétend point du tout partager avec le Pere *Castel* & l'Auteur de la *Chroa-généfie*. Ainsi il ne peut plus y avoir d'incrédules sur cette partie des vérités enseignées par M. *Newton*, que des gens inattentifs, ou prévenus, & incapables d'apprécier les preuves qu'on en donne. On les eût vus dans le siècle passé nier de même la pesanteur de l'air, & la circulation du sang.

Quand je réfléchis à l'authenticité du succès des expériences de M. *Newton*, j'ai peine à concevoir d'où vient que quelques personnes de mérite, M. du *Fai*, par exemple, aient pu penser qu'on pouvoit n'admettre que cinq, ou même trois couleurs primitives (a). Sans doute cet Académicien écrivoit cela dans un moment de distraction où il ne se rappelloit pas ces expériences, ou bien ce qu'il disoit, il ne l'entendoit que des couleurs matérielles. En effet, avec du bleu & du jaune, par exemple, on compose du verd; mais, malgré cela, le vrai verd de la lumière du Soleil, celui de l'image colorée suffisamment séparé des autres couleurs, ne se décompose point, comme le verd formé du jaune & du bleu. Il en est de même de chacune des six autres couleurs de cette image. Ainsi il y a dans la lumière du Soleil, sept couleurs primitives, quoique des couleurs ressemblantes à quelques-unes d'entr'elles puissent être formées par d'autres mélangées. Je ne sçais encore comment l'Auteur de *l'origine ancienne de la Physique moderne*, & des *Entretiens Physiques*, a pu dans des Livres aussi récents, se prévaloir du peu de réussite de M. *Mariotte* dans l'expérience de *Newton*, pour prétendre que les couleurs varient par la réfraction. Pouvoit-il ignorer que cette expérience avoit réussi en France, par les soins de M. de *Polignac*, & qu'à différentes reprises elle avoit été réitérée d'une manière authentique en

(a) Mémoires de l'Académie, année 1737.

Angleterre. Quant au P. *Castel*, l'inféctateur perpétuel de *Newton*, on sçait assez que dans cet homme célèbre, l'imagination dominoit toutes les autres facultés; mais ce n'est pas avec de l'imagination qu'on combat des vérités établies par des expériences réitérées. Aussi le P. *Castel* n'a-t'il rien moins que porté atteinte à aucune partie de l'édifice *Newtonien*, & son *Optique des couleurs* ne l'éduira, je pense, aucun de ceux qui ont connoissance des faits que nous venons de raconter. S'il est encore aujourd'hui quelques contradicteurs de *Newton* en ce point, ce sont des hommes qui montrent si peu de connoissance en Physique & en Mathématique, qu'on peut leur dire ce que dit *Xénocrate* à un personnage semblable, *Apape, apape, anfas Philosophia non habes.*

Nous ne pouvons, à l'occasion du Pere *Castel*, nous empêcher de dire un mot d'une idée à laquelle il a donné de la célébrité. C'est l'analogie des couleurs & des tons de la Musique. Il y a dans l'image colorée que forme le prisme, sept couleurs, de même qu'il y a sept tons dans l'octave. Il y a plus: M. *Newton* a remarqué en mesurant avec soin les espaces occupés par chacune de ces couleurs, qu'ils sont dans les rapports suivans, en commençant par le rouge, $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, $\frac{1}{32}$, $\frac{1}{64}$, $\frac{1}{128}$. Or ces nombres sont ceux qui répondent continuellement aux différences de longueurs des cordes qui donneroient les accords *ré mi*, *mi fa*, *fa sol*, *sol la*, *la si*, *si ut*, *ut ré*; le rouge répondant à *ré mi*, l'orangé à *mi fa*, &c; de sorte qu'il semble y avoir une game optique, comme il y en a une musicale. M. *Newton* se sert très-ingénieusement de ces rapports pour déterminer quelle couleur doit résulter d'un mélange quelconque de tant d'autres primitives qu'on voudra en doses données. Mais le Pere *Castel* allant bien plus loin, a trouvé dans cette analogie des couleurs & des tons, le fondement d'une musique optique; & ce système exposé sous le titre de *Claveffin oculaire*, & avec l'esprit & le feu d'imagination dont son Auteur étoit si bien pourvu, a fait beaucoup de bruit dans son tems. Que ne se promettoit pas le Pere *Castel* de son Claveffin: rien moins qu'un nouveau spectacle aussi délicieux pour la vue, que la plus harmonieuse musique, & la mieux exécutée, l'est pour les oreilles. Mais malheureusement pour nos plaisirs, car nous ne sçaurions trop les multiplier, cette idée

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. IX.* 629
 est plus séduisante que juste, & examinée d'un peu près, elle manque dans tous les points. C'est ce qu'il me seroit facile d'établir, sans les longueurs où cela m'entraîneroit. Ceux qui en douteront, n'ont qu'à lire un curieux Mémoire de M. de *Mairan*, inséré dans le Recueil de l'année 1737. Ils seront certainement convaincus par les disparités nombreuses que ce sçavant Académicien montre entre l'analogie des sons & celle des couleurs, que l'entreprise du Pere *Castel*, est plus l'ouvrage de l'imagination, que de cette autre faculté de l'entendement qui pèse & qui réfléchit.

V I.

Nous avons maintenant à expliquer les raisons que M. *Newton* donne de la réflexion & de la réfraction. C'est-là un point sur lequel il ne s'écarte pas moins de la doctrine jusqu'alors reçue des Philosophes, que dans son analyse des couleurs. Nous ferons ici sans peine un aveu, sçavoir que cette partie de sa théorie n'a pas tout-à-fait la même évidence que celle que nous venons de développer. Elle est néanmoins fondée sur des expériences très-ingénieuses. Ce sera par elles que nous commencerons, afin de préparer par degrés aux conjectures un peu hardies que forme M. *Newton*.

*Théorie de la
réflexion & de
la réfraction
suivant New-
ton.*

La première de ces expériences est celle dont *Grimaldi* se servoit pour prouver ce qu'il appelloit la *diffraction* de la lumière. *Newton* fit un trou d'une 42^e de ligne à une plaque de métal, & introduisit par-là un filet de lumière dans la chambre obscure. Il exposa à ce rayon un cheveu, & il remarqua que son ombre étoit beaucoup plus grande que celle que pouvoit produire la simple divergence des rayons qui l'effleuroient. Mesurée à dix pieds de distance, elle lui parut 35 fois plus grande qu'elle ne devoit être en n'ayant égard qu'à cette raison. On pourroit dire, & sans doute quelque Physicien l'a dit, que cet effet est produit par une certaine atmosphère des corps, qui rompt les rayons qui la traversent en les écartant de la perpendiculaire. Mais M. *Newton* détruit cette conjecture en remarquant que la même chose arrive dans les cas où il ne semble pas y avoir lieu à une pareille atmosphère, comme lorsque le cheveu est plongé dans l'eau & placé entre deux

glaces. *M. Newton* se contente d'en conclure que les rayons qui passent à une certaine distance du cheveu en sont repoussés, quels qu'en soit la cause & le mécanisme, & qu'ils le sont d'autant plus qu'ils en passent plus près.

Voilà une expérience qui indique une répulsion de la lumière exercée par certains corps. En voici une autre qui semble dénoter un effet contraire. *Newton* reçoit un rayon de lumière entre deux lames tranchantes & parallèles. Il les approche l'une de l'autre jusqu'à la distance d'un 400^e de pouce, & voilà que cette lumière se divise en deux parties qui se jettant de côté & d'autre dans l'ombre des couteaux, laissent entr'elles mêmes une ombre noire & épaisse. Il est visible ici que ces rayons ont été dérangés de leurs cours rectiligne à leur approche du tranchant des couteaux, & qu'ils ont été pliés en dedans par une sorte d'attraction. Delà *Newton* conclut, & il semble qu'on ne peut guere en conclure que cela, sçavoir que les corps sont doués d'une propriété qui les fait agir sur la lumière qui passe dans leur voisinage, tantôt en l'attirant à eux, tantôt en la repoussant; & comme l'on voit que cette force ne s'exerce qu'à une très-grande proximité, & que son action ne se fait point appercevoir à une distance sensible, il est encore naturel d'en inférer que sa nature est de croître fort rapidement tandis que la distance diminue, c'est-à-dire, dans un rapport plus grand que l'inverse de la distance ou de son quarré. Car puisque cette sorte d'attraction, qu'on nous permette ce terme dans le sens que lui donne *Newton*, courbe si sensiblement, & dans un trajet si petit, le chemin d'un corpuscule de lumière dont la rapidité est si grande, il est aisé de juger que cette force doit être d'une grande intensité aux environs du contact. *M. Newton* trouve qu'elle surpasse plusieurs milliers de fois celle de la pesanteur, c'est-à-dire, la force avec laquelle le même corpuscule tend vers la terre; & delà il suit que cette force doit être de telle nature qu'elle croisse avec une grande rapidité tandis que la distance diminue, c'est-à-dire, dans un rapport beaucoup plus grand que l'inverse du quarré de la distance. En effet, *M. Newton* démontre qu'un corpuscule qui seroit poussé ou attiré vers un corps, suivant le rapport inverse du cube, ou d'une plus haute puissance de la distance à chacune de ces particules, seroit attiré au contact

avec une force infinie, tandis qu'à la plus petite distance sensible, cette force ne seroit pas perceptible; ainsi il faut, si nous mesurons cette force qu'exercent les corps sur la lumière, par une puissance de la distance, il faut, dis-je, qu'elle croisse dans un rapport beaucoup plus approchant de l'inverse du cube que du carré. Par-là elle sera au contact, & à une très-grande proximité, plusieurs milliers de fois plus grande qu'à une distance tant soit peu perceptible, sans être néanmoins jamais infinie.

C'est de cette action des corps sur la lumière, (quel qu'en soit le mécanisme, que M. *Newton* n'exclut point), c'est, dis-je, de cette action qu'il déduit les causes de la réfraction, & de la loi constante qu'elle observe. Concevons un rayon de lumière qui tombe obliquement sur un milieu plus dense, & par conséquent plus attractif que celui dans lequel il se meut. Dès qu'il est arrivé à la distance où commence l'action du corps vers lequel il s'approche, il commence par les loix du mouvement à changer de direction, & à décrire une courbe concave vers le milieu attirant, à peu près comme nous voyons un corps lancé obliquement vers la terre, suivre un chemin concave vers elle, & la rencontrer avec moins d'obliquité que s'il eût suivi sa première direction imprimée. Arrivé à la surface même du corps, le corpuscule de lumière continue encore à décrire un chemin curviligne & concave dans le même sens; car il est encore plus attiré vers l'intérieur que vers l'extérieur, jusqu'à ce qu'il se soit plongé d'une profondeur égale à l'éloignement où cesse l'action du milieu qu'il quitte. Alors toutes les attractions des particules environnantes étant égales, le corpuscule de lumière continue à se mouvoir par une tangente à la trajectoire *E C I*, qu'il a décrite Fig. 132. en entrant, & cette droite est évidemment moins oblique à la surface réfringente.

On vient de voir un rayon qui en se rompant s'est approché de la perpendiculaire. Supposons pour donner un exemple d'une réfraction qui en éloigne, que ce corpuscule de lumière traverse le corps, & en sorte pour rentrer dans le premier milieu *D*. Voici la route qu'il tiendra. Lorsqu'il sera arrivé à une distance de ce milieu, à laquelle l'attraction vers l'intérieur commence à excéder celle qu'il éprouve vers l'extérieur, la ligne qu'il décrira commencera à s'infléchir, & à tourner

sa convexité vers la surface dont il approche. Arrivé à cette surface, il continuera à être plus attiré vers l'intérieur que vers l'extérieur, & cela aura lieu jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans le milieu D, à la distance où cesse l'attraction du milieu F. C'est pourquoi durant tout ce trajet, son chemin sera encore convexe du côté du milieu qu'il quitte, & enfin il s'échappera par une tangente à cette courbe, tangente qu'on voit facilement être plus inclinée à la surface réfringente. Ainsi le rayon s'écartera de la perpendiculaire; & si cette surface est parallèle à celle qu'il a traversée en entrant, ses directions à l'entrée & à la sortie, seront parallèles. Cela est évident, puisque ce corpuscule passe en entrant & en sortant, par les mêmes degrés de courbure, mais seulement en sens contraire. Ajoutons que sa vitesse sera la même en rentrant dans le même milieu. On le voit aussi évidemment dans le cas des deux surfaces réfringentes parallèles AB, *ab*. Il est vrai que lorsqu'elles ne sont pas parallèles, la chose n'est pas aussi évidente, parce qu'alors les inclinaisons à l'entrée & à la sortie étant différentes, les courbes ECI, *eci*, ne sont pas égales & semblables. On le démontre néanmoins aussi dans ce cas d'une manière qui ne laisse aucun doute.

En admettant l'explication que nous venons de donner de la réfraction, on montre facilement pourquoi le sinus de l'angle d'incidence, & celui de l'angle de réfraction, sont constamment dans un même rapport. *Newton* en donne deux démonstrations, l'une purement synthétique, à la fin du premier Livre de ses *Principes*, l'autre dans son *Optique*. *M. Clairault* dans un excellent Mémoire qu'il a donné sur ce sujet en 1738, & dont on trouve aussi la substance dans le Commentaire de Madame la Marquise du Châtelet sur *Newton*, a donné à sa manière la démonstration de cette loi. Il a recherché l'expression de la trajectoire décrite par un corpuscule de lumière à l'approche d'une surface vers laquelle il est attiré perpendiculairement, & suivant une puissance quelconque de la distance. Il a ensuite déterminé le rapport des sinus d'inclinaisons du premier & du dernier élément de cette courbe, qui sont les directions du rayon avant & après la réfraction, & il a trouvé que l'inclinaison primitive ne changeoit en rien ce rapport, qui ne dépend que de la vitesse du rayon incident, de la loi de l'attraction,

l'attraction, & de la densité des milieux. Ainsi ces choses étant toujours les mêmes, quoiqu'inconnues, tant que la réfraction se fait entre les mêmes milieux, il est évident que le rapport des sinus ci-dessus sera constant. Passons maintenant à la réflexion.

La réflexion de la lumière ne seroit pas un sujet de difficultés, si elle étoit de la même nature que celle qu'éprouve un corps élastique & sphérique qui frappe une surface impénétrable. Les principes ordinaires de la Méchanique seroient suffisans pour en expliquer toutes les circonstances. Mais lorsqu'on examine avec attention toutes les particularités du phénomène, on est conduit avec *M. Newton*, à ne plus regarder cette réflexion, comme occasionnée par le choc des particules de la lumière contre celles des corps. Plusieurs raisons établissent cette sorte de paradoxe. D'abord nous avons des exemples d'une réflexion qui se fait sans que la lumière ait à rencontrer davantage de parties solides que dans le milieu qu'elle traverse, ou même aucunes. Qu'on fasse tomber un rayon sur un prisme, de manière qu'au sortir de sa surface postérieure, il ne fasse que l'effleurer; en tournant encore tant soit peu ce prisme, on verra une partie des rayons, comme les bleus, les violets, se réfléchir, tandis que les rouges, les orangés, le traverseront encore. Peut-on dire que les rayons bleus & violets rencontrent sous la même inclinaison tant de parties solides, qu'ils se réfléchissent tous, tandis que les rouges, &c, n'en rencontrent aucunes? Il y a plus: si l'on fait cette expérience dans le vuide, c'est-à-dire, de sorte qu'il n'y ait aucun air grossier contre la seconde surface réfringente du prisme, la réflexion contre cette surface se fera plus facilement; le rayon qui sous une certaine obliquité passoit encore dans l'air, ne passera plus dans le vuide. Mais voici un nouveau phénomène. Si cette surface du prisme est contigue à de l'eau, ou à une lame de verre, le rayon ne se réfléchira plus sous cette obliquité; il pénétrera dans l'eau ou dans le verre. Le vuide opposeroit-il au passage de la lumière, plus de parties solides que l'air, que l'eau, que le verre même? Cette dernière expérience montre en même tems, combien peu l'on seroit fondé à dire que ce sont les dernières parties solides du verre qui réfléchissent la lumière; car les corps contigus ne changeroient pas

la disposition de cette dernière surface. Ajoutons à cela, que la surface des miroirs polis avec le plus de soin, n'est point assez égale pour réfléchir la lumière avec la régularité & la vivacité que nous remarquons. Outre que le Microscope nous fait appercevoir dans les miroirs les plus brillans des aspérités très-irrégulières, la raison nous apprend qu'il n'y a que les plus grossières qui puissent être enlevées par les moyens qu'on employe en les polissant. Si nous avions les yeux du ciron, ou de ces animaux encore plus petits, que le Microscope fait découvrir, quel spectacle nous présenteroit la surface la mieux polie; elle nous paroîtroit sans doute telle qu'une vaste plaine sillonnée & hérissée de rochers presque contigus, & de toutes les formes imaginables; comment peut-on donc concevoir qu'une surface si raboteuse eu égard à la ténuité extrême des particules de la lumière, pût les réfléchir avec régularité? Mais supposons encore que cette surface fût parfaitement régulière; il faudroit que tous les corpuscules de lumière eussent une forme sphérique, & fussent doués d'élasticité. On conçoit avec facilité comment une sphere élastique se réfléchira contre un plan, en faisant l'angle de réflexion égal à celui d'incidence. Mais si ce corps est irrégulier, elliptique, cylindrique, tel enfin que la ligne tirée de son centre de gravité au point de contact, ne soit point perpendiculaire à la surface réfléchissante, il n'y aura plus d'égalité entre les angles d'incidence & de réflexion. Or qui se persuadera que toutes les particules de la lumière soient élastiques & de forme sphérique? Je n'ignore pas que l'on pourra dire avec *Malebranche*, que ce sont de petits tourbillons dès-lors sphériques & élastiques; mais c'est-là une pure hypothèse, une supposition tout-à-fait précaire, & pour laquelle aucun phénomène ne dépose. Il n'en est pas ainsi des assertions de *M. Newton*. Il n'en avance aucune que plusieurs expériences ou observations ne lui en fournissent un motif légitime.

La réflexion ne se fait donc point par le choc des parties de la lumière contre celles des corps. C'est une vérité reconnue aujourd'hui, de ceux-là même qui rejettent le surplus du système Newtonien sur la réfraction & la réflexion. Quelle est donc la cause qui nous renvoie la lumière? La voici, suivant *M. Newton*. Pour y arriver par degrés, imaginons un rayon

rombant obliquement sur la surface d'un corps dense, & tendant à en sortir pour entrer dans un milieu plus rare qui le rompt en l'éloignant de la perpendiculaire. Il y a une certaine obliquité sous laquelle la petite courbe $E C I$, que nous avons *Fig. 133.* vu décrite par le corpuscule de lumière, sera telle que son sommet touchera la ligne $L K$, qui est le terme jusqu'où s'étend l'action du corps sur la lumière. Ainsi tout rayon moins oblique pénétrera dans le second milieu; tout autre doit être réfléchi ne pouvant y pénétrer. Car dès que la courbe $E C I$, touchera la ligne $L K$, alors, suivant les loix de la Mécanique, le corpuscule qui l'a décrite, sera obligé d'en décrire une semblable & égale $I c e$, par l'action du corps qui l'attirera à lui; tout comme on voit un corps projeté obliquement à l'horizon en montant, décrire, après être parvenu au plus haut, une demi-parabole égale & semblable à la première. Enfin tous les autres rayons plus obliques, ou ayant moins de vitesse décriront de semblables courbes, mais en pénétrant moins dans le second milieu, & même sans atteindre la surface ci-dessus $L K$. Car le corpuscule de lumière n'est pas plutôt arrivé à une certaine proximité de cette surface, qu'il est plus attiré vers le dedans que vers le dehors, & son chemin devient convexe vers elle, comme nous l'avons observé; de manière que lorsque la direction de ce chemin est devenue parallèle à cette surface, comme la partie $L m$ à son sommet m , dès-lors le corpuscule lumineux retiré en arrière, décrit une courbe $m n$, semblable & égale à la première; & arrivé en n , il s'échappe par la tangente, & il continue sa route en ligne droite. C'est la similitude de ces courbes de côté & d'autre, qui fait que l'angle de réflexion est égal à celui d'incidence. Au reste, tout cela occupe si peu d'étendue qu'on peut regarder la réflexion & la réfraction, comme se faisant dans un seul point.

Nous venons d'expliquer avec succès cette sorte de réflexion, & mettant à part tout attachement aux idées du célèbre Philosophe Anglois, nous pensons qu'il seroit difficile d'en rendre d'autres raisons; mais celle que nous voyons se faire sur la surface des corps opaques & polis, est-elle de la même nature? On doit le dire dans le système que nous exposons, & voici comment on le rend probable.

Nous avons vu dans les deux expériences rapportées au

commencement de cet article, que les corps agissent sur la lumière, tantôt en la repoussant, tantôt en l'attirant fortement à eux. Il est à la vérité probable, que ces attractions & répulsions tiennent à un même principe, quel qu'il soit, & que ce ne sont que deux manières différentes dont la même puissance agit suivant les circonstances. Quoi qu'il en soit, nous sommes fondés à admettre dans les corps une puissance quelquefois répulsive, à l'égard des rayons de la lumière. Supposons donc un corps dont les particules soient douées d'une pareille force. Lorsqu'un corpuscule de lumière s'approchera de sa surface, s'il y arrive obliquement, son mouvement sera infléchi, & se fera dans une courbe tournant sa convexité à la surface réfléchissante, & dès que par l'action de cette force répulsive le corpuscule de lumière aura pris une direction parallèle à cette surface, il cessera de s'en approcher, & décrivant une seconde courbe semblable à la première, il s'échappera par une tangente qu'on voit facilement devoir être autant inclinée en sens opposé au plan réfléchissant, que la ligne d'incidence. Chaque rayon pénétrera d'autant plus dans le petit espace parallèle où s'exerce la répulsion, qu'il tombera moins obliquement; & comme cette répulsion croit beaucoup plus rapidement que ne diminue la distance, elle pourra avoir la force, non seulement de retarder le mouvement du rayon perpendiculaire, mais encore de le repousser en arrière. Tout cela est aisé, & entièrement conforme aux loix de la Mécanique, si l'on admet le principe; mais, nous n'en disconviendrons pas, c'est dans ce principe que réside la difficulté. Car admettre tantôt une puissance attractive, tantôt une puissance répulsive, c'est ce qu'il n'est pas aisé de concilier avec les règles de la saine physique: & quant à ce que dit quelque part M. *Newton*, que de même que les quantités négatives commencent où finissent les positives, ainsi la répulsion commence où finit l'attraction, cela me paroît plus mathématique que physique, & plus ingénieux que solide.

Il me semble que pour résoudre cette difficulté, on pourroit dire que les milieux diaphanes sont ceux dont la texture est telle qu'ils exercent une plus grande force d'attraction sur la lumière; car en admettant cette supposition, il sera facile de voir que dans le contact d'un milieu transparent

avec un opaque, l'attraction du premier l'emportant sur celle du dernier, l'excès de l'une sur l'autre fera une force équivalente à une répulsion exercée par celui-ci. Cette idée pourroit être davantage développée, & peut être mise à couvert de diverses difficultés que j'entrevois. Quoi qu'il en soit, *M. Newton* a tenté de rendre une raison mécanique de ces attractions & répulsions, dans les questions qui terminent son *Optique*. Il conjecture que ces effets pourroient bien être occasionnés par l'action d'un milieu extrêmement élastique, répandu dans tous les corps, & qui remplit même les espaces vuides de tout corps sensible. Écoutons - le lui-même dans la question XVIII. « La chaleur, dit-il, n'est-elle pas communiquée à travers le vuide par les vibrations d'un milieu beaucoup plus subtil que l'air, lequel milieu reste dans le vuide après que l'air en est pompé ? Et ce milieu n'est-il pas le même que celui qui rompt & qui réfléchit la lumière, & par les vibrations duquel elle échauffe les corps, & est mise dans des *accès de facile transmission & de facile réflexion*, &c ? (On verra bien-tôt ce que *Newton* entend par-là). La réfraction de la lumière, continue-t'il dans la question XIX, ne provient-elle pas de la différente densité de ce milieu éthérée, en différens endroits, la lumière s'éloignant toujours des parties du milieu les plus denses ? Et sa densité n'est-elle pas plus grande dans les espaces libres & vuides d'air & d'autres corps plus grossiers, que dans les pores de l'eau, du verre, du cristal, des pierres précieuses, &c ? Car lorsque la lumière passe au-delà du verre ou du cristal, & que tombant fort obliquement sur la surface du verre la plus éloignée, elle est totalement réfléchie, cette réflexion totale, doit plutôt venir de la densité & de la vigueur du milieu hors du verre & au-delà du verre, que de sa rareté & de sa foiblesse ? Ce milieu, dit-il, encore dans la question XX, passant de l'eau, du verre, &c, dans d'autres corps plus rares, ne devient-il pas toujours plus dense par degré, & ne rompt-il pas par ce moyen, les rayons de lumière, non dans un point, mais en les pliant peu à peu en ligne courbe ; & la condensation graduelle de ce milieu ne s'étend-elle pas à quelque distance des corps, & ne produit-elle pas par-là les inflexions des rayons de la

» lumiere qui passent près de leurs extrémités, & à quelque
 » distance? » Ces endroits & plusieurs autres sont propres à
 justifier *Newton* de l'imputation si souvent répétée contre lui,
 de recourir à de nouvelles propriétés de la matiere pour expli-
 quer certains phénomènes. Si dans quelques occasions, il a
 paru panacher vers l'attraction, considérée comme propriété
 inhérente à la matiere, cela ne doit point nous surprendre. Il
 est naturel que dans une discussion hérissée de tant de difficul-
 tés, quelquefois les unes prépondèrent sur les autres. Et cette
 espèce de contradiction, qui indique un embarras à se déci-
 der, fondé sur les difficultés qu'on entrevoit de toutes parts,
 est sans doute plus digne d'un esprit philosophique, que la
 hardie confiance du Philosophe qu'on met souvent en oppo-
 sition avec *Newton*.

Il se présente en ce lieu une question qui mérite que nous en di-
 sions quelques mots. Après avoir vu que les rayons diversement
 colorés sont inégalement réfrangibles, on a demandé quelle
 pouvoit être la cause de cet effet. On s'est partagé sur cela ;
 les uns l'attribuant à la différente masse des particules de la
 lumiere, les autres à leur différente vitesse. Quant à moi, il
 me semble que pour répondre à une pareille question, il fau-
 drait avoir des connoissances que nous n'avons point encore.
 En effet, dans l'hypothese même de l'émission de la lumiere,
 hypothese qui n'est pas sans difficultés, il faudroit sçavoir
 quelle est la nature de cette force, qui détourne la lumiere &
 produit la réfraction. Car si on la fait consister dans une pro-
 priété inhérente à la matiere, il faudra dire que la différente
 réfrangibilité, est l'effet de la différente vitesse des particules
 de la lumiere. Ceux qui ont pensé le contraire, ne faisoient
 pas attention que suivant les principes de la mécanique, un
 boulet de canon lancé obliquement avec la même vitesse &
 la même direction que la plus petite balle de plomb, ne décri-
 roit pas une autre courbe, du moins en faisant abstraction de
 la résistance de l'air. Or l'un & l'autre cas sont absolument
 semblables.

Mais fait-on consister l'attraction dont il s'agit ici, dans
 l'action d'un fluide élastique, comme le soupçonne *M. New-
 ton*, le cas sera bien différent. Alors la différence des masses
 pourra, ou seule, ou conjointement avec la différence des

vitésses, produire la différente réfrangibilité. Car les particules les plus grosses, pourront, toutes choses d'ailleurs égales, être les moins dérangées. Ainsi dans cette supposition les rayons rouges peuvent être ceux qui ont le plus de masse.

Il nous reste à parler de quelques expériences de *M. Newton*, d'un autre genre que les précédentes, & trop curieuses pour que malgré l'obligation où nous sommes d'abrégé, nous puissions les omettre. Les voici : *M. Newton* prit un verre plan-convexe, & un autre convexe des deux côtés, & ayant son foyer à 50 pieds de distance. Il appliqua le dernier sur le côté plan du premier, & les pressant légèrement l'un contre l'autre, il vit successivement sortir du centre divers anneaux colorés qui s'étendoient davantage en diametre, & se resserraient quant à leur largeur, à mesure qu'il pressoit, jusqu'à ce que ces verres étant comprimés à un certain point, il se fit au centre une tache noire, après quoi il ne parut plus de nouvelles couleurs, & elles s'étendirent seulement en largeur & en diametre. Dans cet état l'ordre des couleurs dans chaque anneau allant du centre à la circonférence étoit celui-ci : le premier, *NOIR, bleu, blanc, jaune, rouge* ; le second, *VIOLET, bleu, vert, jaune, rouge* ; le troisième, *POURPRE, bleu, vert, jaune, rouge* ; le quatrième, *VERT, rouge* ; le cinquième, *BLEU verdâtre, rouge* ; le sixième, *BLEU verdâtre, rouge pâle* ; le septième, *BLEU verdâtre, blanc rougeâtre*. Les mêmes phénomènes, & le même ordre des couleurs paroissent avec des verres de quelque convexité qu'ils soient, à moins qu'ils ne soient portions de trop petites sphères, parce qu'alors ces anneaux colorés sont trop resserrés, & se dérobent à la vue ; d'où l'on peut conclure que ce phénomène ne sçauroit être l'effet du hazard, mais qu'au contraire il dépend d'une cause réglée & permanente.

Pour venir à bout de découvrir quelque chose sur ce sujet, *M. Newton* se comporta avec sa sagacité ordinaire. Il mesura les demi-diametres de ces anneaux dans les endroits où ils paroissent le plus éclatans, & après plusieurs mesures réitérées, il trouva que leurs quarrés suivoient les rapports des nombres impairs 1, 3, 5, 7, 9, 11, &c. Au contraire les demi-diametres des intervalles obscurs entre chacun des anneaux, en commençant par la tache noire du centre, avoient leurs quar

rés dans les rapports des nombres pairs 0, 2, 4, 6, 8, 10, &c. Et comme l'un des verres étoit plan, il suit delà que les intervalles de ces verres, ou les épaisseurs des pellicules d'air qu'ils comprenoient dans les endroits qui formoient les anneaux lumineux, étoient dans les rapports de ces nombres impairs, tandis que ces épaisseurs aux anneaux obscurs étoient comme les nombres pairs. *M. Newton* calcula ensuite, d'après le diamètre de la convexité de l'objectif ci-dessus, qui étoit de 101 pieds, quelle étoit l'épaisseur réelle de chacune de ces couches d'air, & il trouva que celle de l'endroit le plus lumineux du premier anneau, étoit la 178000^e d'un pouce ; par conséquent celle du lieu le plus brillant du second anneau, trois 178000^{es}, & ainsi de suite. Il mesura pareillement les diamètres de ces anneaux à chacune des couleurs, d'où par un calcul semblable il détermina l'épaisseur de la couche d'air réfléchissant chaque couleurs, & il en dressa une table. Il trouva sensiblement les mêmes résultats, c'est-à-dire, les mêmes rapports de largeur, & les mêmes épaisseurs, en employant divers autres verres de convexités connues, & à voir les précautions qu'il y a prises, on ne sçauroit douter que ces mesures ne soient aussi exactes qu'il est possible de l'attendre du plus adroit observateur.

M. Newton fit ensuite glisser entre ses deux objectifs une goutte d'eau ; cette goutte en y étendant fit resserrer les anneaux sans changer leur ordre, dans le rapport de 7 à 8, d'où résulte entre les épaisseurs de couches d'eau & d'air correspondantes aux mêmes couleurs, celui de 3 à 4, qui est le rapport de la réfraction de l'eau dans l'air. Enfin pour reconnoître les couleurs que forment les pellicules d'un milieu plus dense, environné de toute part d'un plus rare, il se servit d'une bouteille d'eau de savon soufflée avec un chalumeau, divertissement connu par tout des enfans, mais qui entre les mains de notre Philosophe devint l'instrument d'une découverte remarquable. Ayant fait une pareille bulle, & l'ayant mise à l'abri sous un vase de verre très-transparent, il observa les suites de couleurs qui se forment sur sa surface, à mesure que le fluide s'écoulant en bas, elle s'amincit. Il vit les mêmes couleurs en sens contraire que ci-dessus, s'étendre annulairement du sommet de la bulle, vers la circonférence de

de la bafe où elles s'évanouiffoient ; de forte qu'à mefure qu'elle s'aminciffoit , elle donnoit par réflexion les mêmes couleurs que la couche d'air ou d'eau interceptée entres les objectifs des expériences précédentes. La feule différence étoit que ces couleurs dans la bulle d'eau paroiffoient beaucoup plus vives que dans la couche d'air ou d'eau dont nous venons de parler (a).

Les expériences précédentes nous conduifent avec *M. Newton*, à former des conjectures fort probables fur la caufe de la couleur des corps. En effet , puifque nous avons vu de petites lames d'air, d'eau, de verre, réfléchir différentes couleurs , à proportion qu'elles font moins épaiffes , n'est-il pas naturel de faire dépendre la couleur d'un corps de la différente épaiffeur , & la différente denfité des lames transparentes dont il eft composé. Une couleur, par exemple, vive & telle que celle que *M. Newton* nomme du troifieme ordre, parce qu'elle appartient au troifieme anneau coloré, fera produite par des particules qui, fi elles font de la denfité de l'eau, auront une épaiffeur égale aux 21 cent milliemes d'un pouce. Il fuit encore des expériences de *M. Newton*, que plus la denfité de la lame réfléchiffante eft grande, plus la couleur eft fixe, & invariable fous quel angle qu'on la regarde, au lieu que fi cette lame eft peu denfe, comme la lame d'air entre deux objectifs, la couleur varie, de forte que ceci peut servir à rendre raifon de la fixité & de l'efpece de mobilité des couleurs de certains corps.

Mais ce n'est pas là la conféquence la plus furprenante que nous offrent ces expériences. Elles nous montrent un phénomène fort fingulier, favoir que chaque rayon de lumiere, à fon paffage d'un milieu dans un autre, acquiert une certaine difpofition qui fait que tant qu'il refte dans ce fecond milieu, il eft alternativement propre à être réfléchi ou à être transmis avec facilité à la rencontre d'un milieu différent, foit que cette difpofition réside dans le rayon même, ou qu'elle foit l'effet des vibrations de ce milieu fubtil & infiniment

(a) *M. Mariotte* a connu auffi ces couleurs produites par des lames minces d'eau, de verre ou de talc ; mais les expériences ne font pas poulfées loin comme celles de *M. Newton*, & les raifons qu'il en donne font bien différentes. On peut lire fur le

même fujet un Mémoire de *M. Mazeas*, inféré dans le Recueil des Mémoires des Scavans étrangers, T. II. Il eft intéreffant par les nouvelles expériences qu'a fait ce Phyficien fur ces couleurs & leur production.

élastique, auquel *M. Newton* pense qu'on peut attribuer la cause de la réflexion, de la réfraction, & même de la gravitation universelle. On voit, en effet, par les expériences ci-dessus qu'un rayon de lumière est réfléchi & transmis alternativement suivant que l'épaisseur de la plaque mince, est de 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, &c. qu'il est transmis aux épaisseurs 0, 2, 4, 6, &c. & réfléchi par les épaisseurs 1, 3, 5, &c. On a vu aussi que la moindre de ces dernières, savoir celle qui est désignée par 1, est pour une couche d'air entre deux verres, une 178000^e d'un pouce. Ainsi il faut dire que ces alternatives de facile réflexion ou transmission, reviennent à des intervalles qui ne sont pas plus grands, lorsque la lumière passe du verre dans l'air, qu'une 178000^e de pouce, & ces intervalles sont, en vertu des mêmes expériences, plus courts dans l'eau que dans l'air, dans le rapport de 3 à 4; & encore plus courts dans le verre que dans l'eau, savoir comme 8 à 9, qui est la raison des sinus de la réfraction de l'un dans l'autre. Voilà, nous en conviendrons, une propriété bien singulière, & bien capable d'exciter l'étonnement, je l'avouerai même, de faire des incrédules. Mais avant que d'en porter un jugement, il faut consulter l'ouvrage de *M. Newton*, qui contient une foule d'expériences sur ce sujet, dont je n'ai pu donner ici qu'un esquisse. Si l'on n'en revient pas convaincu, on en reviendra du moins pénétré d'admiration, pour le génie qu'on y voit éclater de toutes parts.

M. Newton a fait sur les inflexions de la lumière, des expériences qui ne sont pas moins curieuses, & qui le mènent à des résultats qui ne sont pas moins extraordinaires. Quelqu'en soit le sort, il suit bien certainement de ces expériences que, tout comme les rayons diversément colorés ont des réfrangibilités inégales, de même ces rayons souffrent sous même inclinaison des inflexions inégales; & c'est-là ce qui sépare les couleurs, & qui produit dans l'ombre ces franges semblables à l'arc-en-ciel, que *M. Newton* examine avec tant de sagacité dans ces expériences. Nous ne le suivrons pas dans cette partie de son ouvrage, parce que nous ne pourrions le faire sans une excessive prolixité. D'ailleurs, c'en est assez sur ces matières, plus physiques que mathématiques, & nous allons nous resserrer plus étroitement dans les limites de notre

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. IX. 643*
plan, & parler du Télescope à réflexion, autre découverte
de M. *Newton*, pour laquelle il a encore tant de droits à notre
reconnoissance.

V I I.

En annonçant le Télescope à réflexion comme une découverte de M. *Newton*, nous ne prétendons pas qu'avant lui personne n'eût eu l'idée d'une pareille construction. Dès qu'on eut remarqué qu'un miroir sphérique concave, peint à une certaine distance de sa surface une représentation des objets semblable à celle des lentilles convexes, il étoit assez naturel d'en conclure qu'un miroir devoit produire le même effet que l'objectif d'un Télescope, & d'imaginer cette nouvelle forme. Aussi avons-nous vu au commencement de ce Livre, Jacques *Grégori* s'efforcer de construire un Télescope à réflexion; & même long-tems auparavant le Pere *Merjenne* entretenoit *Descartes*, & auguroit de cette disposition quelque degré de perfection pour les Télescopes. Mais notre Philosophe ne goûta point cette idée, & il y trouva même divers inconvéniens (a). Il avoit raison en un sens; car sans la différente réfrangibilité des rayons, qui ne lui étoit point connue, le Télescope à réflexion n'auroit pas le moindre avantage sur celui à réfraction. Il n'auroit même pas l'avantage d'accourcir considérablement la longueur des lunettes. Car à même distance de foyer, les images peintes par un miroir concave & une lentille, sont de même grandeur; mais pour avoir un miroir de même foyer qu'une lentille plan convexe, il faut que la sphere dont il est portion, ait un diamètre quadruple. D'ailleurs la difficulté de donner à un miroir le poli convenable, est incomparablement plus grande, que celle de travailler un verre d'égale perfection; d'où l'on peut voir combien peu l'on devoit attendre de cette nouvelle forme de Télescope, avant qu'on eut les raisons qui ont déterminé M. *Newton* à la tenter de nouveau.

Ces raisons sont tirées de la différente réfrangibilité de la lumière, & par conséquent telles que quand même M. *Newton* n'eut eu aucune connoissance de l'ouvrage de *Grégori*,

*Du Télescope
à réflexion.*

(a) Lett. T. 12. Lett. 29 & 32.

elles l'auroient également conduit à cette invention. En effet; *Newton* n'eût pas plutôt fait la découverte de cette nouvelle propriété de la lumière, qu'il vit qu'il en naissoit une nouvelle cause de confusion dans les images formées par les verres lenticulaires, & que cette confusion, compagne presque inséparable de la réfraction, étoit bien plus grande que celle qui est causée par le défaut de la figure sphérique, entant qu'elle ne peut réunir les rayons venant d'un point, précisément dans un autre. Ce fut cette considération qui tourna les vues de *Newton* du côté de la réflexion, qui n'a pas le même inconvenient que la réfraction. Mais étendons davantage ceci, pour la satisfaction du lecteur.

Fig. 134.

Afin de rendre sensible les effets de la différente réfrangibilité de la lumière en ce qui concerne la distinction des images produites par les verres lenticulaires, imaginons deux rayons qui partent d'un point, & qui tombent sur un pareil verre peu loin de l'axe. Chacun de ces rayons se divise en plusieurs autres, dont les plus réfrangibles ont leur foyer le plus près de la lentille en F , & les moins réfrangibles en f ; tous les autres de réfrangibilité moyenne tombent dans l'intervalle entre F & f . Si donc on présente à ces rayons un plan, aux environs de fF , ils y formeront une image qui sera, non un point, mais un cercle; & le plus petit de ces cercles, ou le plus petit espace où ces rayons puissent être réunis, sera celui qui aura GI pour diamètre. C'est-là ce qu'on nomme l'aberration des rayons. Or *M. Newton* ayant montré que les sinus de réfraction des rayons qui diffèrent le plus en réfrangibilité, sont comme 77 à 78, on trouve que lorsque les rayons incidents sont sensiblement parallèles, le petit espace Ff , est environ la 17^e partie de la distance du foyer du verre. D'où il suit que IF , ou If , qui sont sensiblement égales, sont environ la 55^e de cette distance, & par conséquent le diamètre GI du cercle d'aberration est environ la 55^e partie de celui de l'ouverture du verre.

Voyons présentement quelle est l'aberration causée par la figure sphérique du verre. Cette aberration vient de ce que les rayons également réfrangibles, qui tombent sur un verre convexe, à quelque distance sensible de l'axe, vont rencontrer cet axe plus près du verre que le foyer. (Car le foyer n'est que le

concours des rayons infiniment proches de l'axe :) & cette différence est d'autant plus grande que l'ouverture est plus considérable. M. *Newton* trouve que dans une lentille plan convexe de 100 pieds de foyer, & de 4 pouces d'ouverture en diamètre, la largeur du petit cercle d'aberration, qui naît uniquement du défaut de la sphéricité, n'est que la $\frac{961}{71000000}$ d'un pouce (a) ; tandis que celle du cercle d'aberration, causée par la différente réfrangibilité, est la 55^e partie de l'ouverture, ou de quatre pouces. D'où il suit que celle-ci est 5450 fois plus grande que la première. Mais si n'ayant égard qu'à la partie la plus dense de ce cercle, on en réduit avec M. *Newton* le diamètre à une 250^e de celui de l'ouverture, on trouvera encore que cette aberration est 1200 fois plus grande que celle qui naît du défaut connu de la sphéricité.

On voit par-là que le défaut des Télescopes à réfraction, ne vient point de l'inaptitude de la figure sphérique à réunir les rayons venant d'un même point précisément dans un autre ; en vain corrigeoit-on l'aberration qui vient de cette cause, comme *Descartes* tentoit de le faire, en donnant aux verres une figure plus convenable ; on n'en seroit pas plus avancé. L'autre espèce d'aberration, incomparablement plus grande, subsisteroit encore, & il est évident que c'est elle qui est la cause de la confusion des images, & de l'imperfection des Télescopes à réfraction.

Ce fut ce motif qui fit songer M. *Newton* à substituer la réflexion à la réfraction. Car la réflexion n'a point l'inconvénient de cette dernière. Les rayons, quoiqu'inégalement réfrangibles, se réfléchissent tous à angles égaux avec ceux d'incidence ; de sorte que la réflexion de la lumière dans les miroirs concaves, est exempte de cette aberration qui suit nécessairement le passage des rayons à travers les milieux réfringens. Les images formées par ces miroirs, sont par cette raison incomparablement plus nettes & plus distinctes que celles que formeroient des lentilles de même foyer. La différence en est tout-à-fait frappante, comme l'observe M. *Hévélius* (b), & qu'il est facile à chacun de l'éprouver.

C'est en cela que consiste l'avantage & le principe du Té-

(a) M. *Newton* donne pour cela une règle qu'on peut voir dans son *Optique*.

(b) *Mach. celestis*, T. 2, p. 435 & suiv.

l'escope à réflexion. Car il est aisé de sentir que si l'image formée par le miroir est incomparablement plus distincte que celle d'un verre, on pourra employer une oculaire d'un foyer beaucoup moindre, & par une suite nécessaire le Télescope présentera les objets considérablement plus grossis. Un Télescope à réflexion équivaldra à un de l'ancienne forme beaucoup plus grand. Tout ce raisonnement de M. *Newton* a été parfaitement confirmé par l'expérience. Un Télescope de cinq pieds, construit par M. *Hadley*, suivant la forme Newtonienne, se trouva égal en bonté, & même surpasser le Télescope de 123 pieds, dont M. *Huyghens* avoit donné l'objectif à la Société Royale de Londres.

M. *Newton* fit part de cette invention à la Société Royale, bien peu après sa nouvelle théorie de la lumière (a). Voici la construction qu'il proposoit, & qui diffère en quelques points de celle qui est vulgairement usitée aujourd'hui. ABCD, est un tube au fond duquel est placé un miroir concave, dont l'axe est directement coincidant avec celui du tube. Ce miroir peint droit, comme l'on sçait, vers son foyer l'image de l'objet OM, vers lequel l'axe du Télescope est tourné; mais un peu avant ce foyer est placé un miroir incliné d'un angle de 45° , & qui renvoie l'image ci-dessus sur le côté, au devant d'une oculaire d'un très-petit foyer, placée en I. C'est à l'aide de de cette lentille que l'œil P considère cette image, & il voit l'objet grossi en raison de la longueur du foyer de l'oculaire, à celle du foyer du miroir qui tient lieu d'objectif. M. *Newton*, après bien des peines, parvint à réduire son invention en pratique. Il se construisit entr'autres un Télescope de cette forme, dont le miroir concave de métal, étoit portion d'une sphère de 12 pouces $\frac{1}{2}$ de rayon, & avoit par conséquent son foyer à 6 pouces $\frac{1}{2}$. L'oculaire I, avoit entre $\frac{1}{4}$ & $\frac{1}{2}$ de pouce de foyer, & par conséquent le Télescope grossissoit 32 à 38 fois l'objet en largeur; & produisoit, à quelque défaut de clarté près, le même effet qu'un excellent Télescope à réflexion de trois pieds, c'est-à-dire, six fois aussi long. Ce défaut de clarté venoit de la difficulté qu'il y a à polir ces miroirs concaves avec assez de perfection. M. *Newton* y en trouva

Fig. 135.

(a) Voy. *Transf. Phil.* n°. 81.

plus qu'on ne croiroit d'abord , aussi-bien qu'à découvrir une composition de métal propre à cet effet. L'expérience lui apprit que les métaux en apparence les plus éclatans , sont parsemés d'une multitude de pores qui interceptent beaucoup plus de lumière qu'il ne s'en perd dans son passage à travers les deux surfaces d'un objectif de verre , & que le poli qu'il faut donner au métal pour produire quelque distinction , doit être beaucoup plus parfait que celui des verres ; car les aberrations qui naissent de la réflexion irrégulière , sont , suivant *M. Newton*, six fois aussi grandes que celles que produisent les irrégularités du verre sur la lumière rompue.

Lorsque *M. Newton* eut publié , dans les *Transactions Philosophiques*, son nouveau Télescope , il y eut en France un homme qui prétendit lui en disputer l'invention. *M. Casségrain*, c'est le nom de ce rival de *Newton*, inséra dans le Journal des Sçavans de la même année (1672.) diverses Pièces tendant à prouver qu'avant que le récit de l'invention de *M. Newton* eut passé la mer , il avoit imaginé un Télescope à réflexion , & même supérieur à celui du Philosophe Anglois. La construction de ce Télescope étoit fort ressemblante à celle de *Grégori*, excepté qu'au lieu du miroir concave , recevant la première image de celui qui est au fond du tube , il proposoit de se servir d'un miroir convexe qui devoit réfléchir du côté de l'oculaire , cette image , & l'augmenter davantage. Ce Télescope étoit à celui de *Grégori*, à peu près ce que le Télescope batavique ou à oculaire concave , est au Télescope astronomique. *M. Casségrain* ou ses partisans trouvoient cette disposition bien meilleure que celle de *Newton*. Et en effet , à la considérer dans la théorie , elle semble avoir quelques avantages sur cette dernière. Car outre que le Télescope devient beaucoup plus court , le miroir convexe en dispersant les rayons , augmente l'image formée par le premier. *M. Newton* de son côté proposa diverses observations contre la construction de *Casségrain*, & tenta de montrer qu'elle étoit sujette à divers inconvéniens. Mais quelques-unes de ces observations iroient également contre la construction de *Grégori*, qui réussit aujourd'hui très-bien entre les mains de divers Artistes. Comme celle de *Casségrain* n'a jamais été éprouvée , nous ne sçaurions porter un jugement sur les autres défauts que lui trouve *M. Newton*.

Quoique les essais que *M. Newton* avoit fait de son invention, fussent tout-à-fait propres à encourager les Sçavans & les Artistes, il s'est écoulé bien des années avant qu'on en ait tiré les avantages qu'elle promettoit, & il n'y a guere plus de 30 ans qu'on a commencé à la mettre en pratique. L'on doit le premier Telescope cata-dioptrique d'une longueur un peu considérable, à *M. Hadlei*, qui en construisit en 1718, un de cinq pieds de longueur. Ce Telescope égaloit celui de 123 pieds, dont *Huyghens* avoit autrefois donné l'objectif à la Société Royale. Depuis ce tems, divers Artistes ont marché sur les traces de *M. Hadlei*, & ont construit des Telescopes encore supérieurs. C'est ce qu'on verra avec plus d'étendue dans la partie suivante de cet ouvrage, où nous donnerons aussi diverses choses intéressantes concernant ce Telescope & le Microscope.

VIII

De l'arc-en-ciel.

Une dernière branche de la théorie de *M. Newton*, qui doit trouver place ici, est l'explication de l'arc-en-ciel; car quoique nous ayons vu ailleurs qu'Antoine de *Dominis*, & *Descartes* ont découvert le chemin que tient la lumière dans les gouttes d'eau pour produire ce merveilleux phénomène, il manquoit, comme nous l'avons aussi déjà dit, quelque chose à leur explication. On voit bien dans celle de *Descartes*, pourquoi il doit paroître un arc lumineux, & même deux dans les nuages opposés au Soleil; mais on ne voit pas de même pourquoi ils doivent être colorés, & en sens contraire. La raison complète de ce phénomène tient à la différente réfrangibilité de la lumière, comme on va le montrer.

Il faut se rappeler pour cela que la raison pour laquelle on voit un arc lumineux d'une grandeur déterminée sur les nuages pluvieux où se réfléchit la lumière du Soleil, c'est que de tous les rayons de cet astre qui pénètrent les petites gouttes de pluie, & qui en sortent après une ou deux réflexions, il n'y a que ceux qui tombent sur ces gouttes avec une certaine inclinaison, qui au sortir soient parallèles entr'eux, & capables de porter à un œil placé au loin l'impression de la lumière. Tous les autres sont tellement divergens, qu'ils sont incapables de cet effet. Si la lumière étoit toute de la même réfrangibilité,

gibilité, & ne portoit pas avec elle les couleurs dans lesquelles *M. Newton* l'a décomposée, outre que l'arc lumineux seroit beaucoup plus étroit, il seroit encore sans couleurs. Mais la différente réfrangibilité des parties différemment colorées de la lumière étant admise, on rend facilement raison, & de ces couleurs, & de l'ordre qu'elles gardent entr'elles. Car supposons une goutte d'eau telle que *A*, que *SB* soit le petit faisceau de rayons solaires, qui au sortir de la goutte, doit affecter l'œil du spectateur; ce faisceau, à son entrée dans la goutte, commence à se décomposer en ses couleurs, & au sortir de cette goutte, après une réflexion & une seconde réfraction, il se trouve décomposé en autant de petits faisceaux diversément colorés, qu'il y a de couleurs primitives. Mais afin d'éviter la confusion, nous n'en mettrons que trois, comme *DE*, *de*, *d*, dont le moins réfrangible sera le rouge, le second le verd, le troisième le bleu. Le rayon rouge sera donc *DE*, qui fait avec la perpendiculaire *ADI* de réfraction, le moindre angle; *de* sera le verd, & *d* le bleu & violet. Fig. 136.

Après cette analyse de ce qui se passe dans chaque goutte d'eau, il est aisé de sentir que l'œil qui est affecté du rouge d'une des gouttes, ne sçauroit appercevoir en même tems les autres couleurs; car les faisceaux diversément colorés, étant diversément inclinés, ne sçauroient entrer dans le même œil. Celui qui apperçoit le rouge dans une des gouttes, ne peut donc voir le jaune que dans des gouttes inférieures, & le bleu que dans d'autres qui sont encore au-dessous. Ainsi le rouge occupera le bord extérieur, le jaune viendra ensuite, & le bleu formera la bande intérieure. Nous avons tâché de rendre cela sensible à l'aide de la figure 137. La même figure Fig. 137. montre que le contraire doit arriver dans l'arc extérieur, & delà vient que les couleurs y sont situées en sens opposé à celles du premier.

C'est aussi la différente réfrangibilité qui sert à rendre raison de la largeur de chacun de ces arcs. *M. Newton* ayant trouvé que les sinus de réfraction, des rayons les plus réfrangibles, & des moins réfrangibles, sont, en passant de l'eau de pluie dans l'air, dans le rapport de 185 à 182, le sinus d'incidence étant 138; *M. Newton*, dis-je, a calculé quelle est

cette largeur (a), & il a trouvé que si le Soleil étoit sans largeur sensible, celle de l'arc intérieur seroit de 2° , à quoi ajoutant $30'$, pour le demi-diamètre apparent du Soleil, la largeur totale seroit $2^{\circ}\frac{1}{2}$. Mais comme les couleurs extrêmes, surtout le violet, sont extrêmement foibles, elle ne paroîtra pas excéder deux degrés. Il trouve, d'après les mêmes principes, que la largeur de l'iris extérieure, si elle étoit également forte partout, seroit de 4° . $20'$. Mais il y a encore ici une plus grande déduction à faire à cause de la foiblesse des couleurs de cette iris, & elle ne paroîtra guere que de 3° de largeur.

M. *Hallei* est entré le premier dans une recherche fort ingénieuse concernant l'arc-en-ciel. Il faut en donner ici une idée au lecteur. Nous avons vu que l'arc-en-ciel intérieur est formé par des rayons qui souffrent deux réfractions, entre lesquelles est une réflexion. La seconde iris est formée par deux réfractions, dont la dernière est précédée de deux réflexions. La nature s'arrête ici, ou plutôt faute d'organes assez délicats, nous n'apercevons pas d'autres arcs-en-ciel. Mais où s'arrêtent nos organes, l'esprit ne s'arrête pas, & c'est une question qu'on peut faire, quelles seroient les dimensions des iris qui se formeroient par des rayons qui auroient souffert 3, 4, 5 réflexions, &c, avant que de sortir de la goutte d'eau. M. *Hallei* l'examine dans les *Transactions Philosophiques* de l'année 1700, où il donne aussi une méthode directe pour déterminer le diamètre de l'iris, le rapport de la réfraction étant connu. Car il faut remarquer que la méthode de M. *Descartes*, étoit une sorte de tâtonnement, & personne n'en avoit encore donné d'autre, si nous en exceptons M. *Newton*, dans son *Traité*, & ses *Leçons Optiques*, qui n'avoient pas encore vu le jour.

M. *Hallei* examine donc la question plus directement, & il trouve que la première iris est produite par des rayons incidents dont l'angle d'inclinaison est tel que l'excès du double de l'angle rompu correspondant sur cet angle d'inclinaison, est le plus grand qu'il est possible: la seconde iris est formée par des rayons tels que l'excès du triple de l'angle rompu sur celui d'inclinaison, est pareillement le plus grand; la troisième, par des

(b) Voy. *Leç. Opt.* ad fin.

rayons tellement inclinés à leur entrée, que le quadruple de l'angle rompu surpasse le plus qu'il est possible l'angle d'inclinaison, &c. en prenant un multiple de l'angle rompu qui surpasse de l'unité le nombre des réflexions. Dès-lors voilà le problème soumis à l'art de l'Analiste; il ne s'agit plus que de déterminer quel est l'angle d'inclinaison, tel qu'un certain multiple donné de son angle rompu correspondant, le surpasse d'un excès qui soit le plus grand qu'il se puisse. *M. Hallei* trouve pour ces angles d'incidence & leurs angles rompus correspondans, une formule fort générale. En nommant i & r , les sinus des angles d'incidence & rompu, & 1 le sinus total, le sinus d'incidence pour la première iris, sera $\sqrt{(\frac{4}{3} - \frac{ii}{3rr})}$, pour la seconde $\sqrt{(\frac{9}{8} - \frac{ii}{8rr})}$, pour la troisième $\sqrt{(\frac{16}{15} - \frac{ii}{15rr})}$, pour la quatrième ce sera $\sqrt{(\frac{25}{24} - \frac{ii}{24rr})}$, &c. La progression est facile à appercevoir; car les nombres 4, 9, 16, 25, sont les quarrés de 2, 3, 4, 5 qui désignent le nombre des réflexions augmenté de 1, & les dénominateurs 3, 8, 15, &c. sont ces mêmes quarrés diminués de l'unité. Mais l'angle d'incidence des rayons étant donné, il sera facile de trouver l'angle rompu, puisque la raison de la réfraction est donnée; & enfin de ces deux angles il est facile de dériver celui sous lequel le rayon sortant de la goutte, rencontre le rayon incident (a). Or celui-ci, à cause de l'immense éloignement du Soleil, est sensiblement parallèle à la ligne tirée de cet astre, par l'œil du spectateur, au centre de l'iris; d'où il suit que cet angle mesurera le rayon de l'iris, à compter du point diamétralement opposé au Soleil, si le nombre des réflexions est impair, (comme dans la première, la troisième, la cinquième iris), ou du Soleil même, si ce nombre est pair, comme dans la seconde, la quatrième, la sixième, &c. C'est-là la règle que donne *M. Hallei*, & il trouve par-là que la première iris a un rayon de 42°, 30'; la seconde de 51°, 55', l'une & l'autre à compter de l'opposite au Soleil, comme l'observation l'a déjà montré; que la troisième, si elle paroïssoit, seroit éloignée de cet astre,

(a) Il n'y a qu'à multiplier l'angle rompu par le nombre des réflexions augmenté de l'unité, & en ôter l'angle d'incidence.

de 40°, 20'; la quatrième de 45°, 33', &c. Ce peu d'éloignement du Soleil & des arcs-en-ciel de la troisième & la quatrième classe, est probablement ce qui a empêché jusqu'ici d'en voir aucun. J'omets, pour ne pas tomber dans une trop grande proximité, diverses autres choses intéressantes que contient l'écrit de M. *Hallei*. Le même problème a été traité par M. *Herman* (a), qui atteste M. *Bernoulli*, qu'il en avoit trouvé la solution, avant que d'avoir pu connoître celle de M. *Hallei*. On en trouve aussi une solution dans les Œuvres du même M. *Bernoulli*. Enfin l'on en lit une qui m'a paru très-claire & très-élégante dans l'Optique de M. le Marquis de *Courtivron*. Voici pour terminer cet article quelques observations curieuses sur l'arc-en-ciel.

Ce n'est pas seulement le Soleil qui forme des arcs-en-ciel dans les vapeurs ou les gouttes de pluie qui lui sont opposées. La Lune en produit aussi quelquefois; il est vrai qu'ils sont fort rares & fort foibles, & l'on doit bien s'y attendre, vu la foiblesse de sa lumière. Les Sçavans nous en ont transmis néanmoins quelques observations. *Aristote* dit en avoir vu deux de son tems. Divers autres Auteurs, comme *Gemma Frisius*, *Sennert*, *Snellius*, & le Docteur *Plot*, disent avoir été témoins du même phénomène. On soupçonne, à la vérité, quelques-uns de ces Écrivains de s'être mépris, & de nous avoir donné pour des arcs-en-ciel lunaires, de simples halons ou couronnes autour de la Lune, ce qui n'est rien moins que rare. Mais depuis le commencement de ce siècle, on a des observations plus certaines, qui prouvent que la Lune jouit quelquefois du privilège du Soleil. Suivant les *Transactions Philosophiques*, n°. 331, on vit en 1711 un arc-en-ciel lunaire, bien coloré & bien décidé dans le Comté de Derby. M. *Weidler* en a vu un en 1719, foible, & dans lequel les couleurs pouvoient à peine se discerner. M. *Muschembroek* en a aussi vu un en 1729, mais il n'y put discerner d'autre couleur que le blanc. L'on en a vu un jaune à *Isseltstein* en 1736 (b). On lit enfin dans le Journal de Trévoux du mois d'Août 1738, qu'on en avoit récemment vu un à Dijon très-bien coloré, & seulement avec moins de vivacité que ceux que forme le Soleil.

(a) Nouvelle de la République des Lettres, 1704.

(b) Essai de Physique de M. Muschembroek, p. 819.

DES MATHÉMATIQUES. *Part. IV. Liv. IX.* 653

M. *Hallei* a fait une fois l'observation d'un arc-en-ciel fort extraordinaire (a). Outre les deux qu'on voit souvent, il y en avoit un troisieme, qui ayant même base que l'intérieur, s'élevait beaucoup plus, & non seulement atteignoit l'extérieur, mais le coupoit en trois portions à peu près égales; il étoit aussi vif que le second, & avoit ses couleurs dans le même ordre que le premier. M. *Hallei* soupçonne avec raison que ce troisieme arc-en-ciel étoit formé par l'image du Soleil qui se peignoit dans une riviere, sçavoir la *Dee*, qu'il avoit à dos. Et en effet toutes les circonstances du phénomène s'expliquent très-exactement par-là.

Le phénomène que nous venons de voir est plus aisé à expliquer que le suivant, qui est aussi rapporté dans les *Transactions* de l'année 1666. Il est question de deux arcs-en-ciel, dont l'extérieur au lieu d'être concentrique à l'intérieur, le coupoit latéralement. Je soupçonne que l'un étoit produit par le Soleil, l'autre par un parhélie, ou par la réflexion de l'image du Soleil sur un nuage éclatant, dont la position de l'observateur l'empêchoit de s'apercevoir. On peut voir dans les *Transactions Philosophiques* de l'année 1721, quelques autres observations d'arcs-en-ciel extraordinaires, mais dont l'examen nous meneroit trop loin.

Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas lu cet ouvrage de suite, s'étonneront peut-être de notre silence sur les caustiques, courbes célèbres de l'invention de M. de *Tschirnhausen*. Cette théorie paroît en effet appartenir à l'Optique. Néanmoins quand on y réfléchira plus attentivement, on reconnoîtra que quoiqu'elle tire son origine de la réfraction & de la réflexion, elle tient encore plus à la Géométrie abstraite & sublime. C'est par ce motif que nous lui avons donné place dans le Livre VI. de cette Partie, auquel le lecteur trouvera bon que nous le renvoyons.

(a) *Transf. Phil.* ann. 1698, n^o. 240.

A D D I T I O N S E T C O R R E C T I O N S

du second Volume.

PAGE 34, ligne 37, en réduisant, lisez que d'avoir réduit.

Page 54. Le Traité du triangle arithmétique de M. Pascal est un ouvrage posthume qui ne parut qu'en 1665.

Page 58, ligne 17, le sinus, lisez l'ordonnée.

Page 64, ajoutez à l'article de Grégoire de Saint-Vincent, ce qui suit. Le P. de Saint-Vincent étoit de Bruges, où il naquit en 1584. Il professa long-temps les Mathématiques au Collège Romain. Il mourut en 1667.

Nous ne quitterons pas la Flandre sans faire encore mention d'un Géometre de réputation qui y fleurissoit vers le même temps. C'est le P. Tacquet, Jésuite. Ce Mathématicien habile, tâcha aussi de reculer les bornes de la Géométrie dans son Livre de *Annularibus & cylindricis*. Je remarquerai cependant qu'il y a dans cet ouvrage beaucoup plus d'affectation à démontrer rigoureusement des choses peu difficiles, que de nouvelles vérités, surtout après ce que Cavalleri & le P. de Saint-Vincent avoient déjà démontré. On doit au P. Tacquet divers Traités, dont la plupart ont été rassemblés après sa mort, en un volume in-folio sous le titre de *Andreae Taqueti Antuerpiensis Op. Math.* C'est une collection principalement recommandable par sa clarté. Ce Géometre étoit d'Anvers, où il prit naissance vers 1601, & il y mourut en 1660.

Page 76, ligne 23, l'éclaircir, lisez éclaircir.

Page 80, ligne 11, placés savoir, au bout de la ligne.

Page 108, ligne 36, inférieur, lisez inférieur au plus haut.

Page 130, ligne 2, si le lieu, efface si.

Page 136, ligne 30, = 0, lisez y. Ce qu'on a dit à la fin de cette page, & dans la suivante jusqu'au premier alinea, est inutile, & n'est fondé que sur une erreur de calcul. La règle de M. de Fermat, & celle de M. Hudde, donnent également les deux valeurs $x=0$, $x=2a$; ce qui apprend qu'il y a deux maxima répondans à ces deux abscisses, & de ces deux maxima, l'un est positif, & l'autre négatif; ainsi qu'on voit dans la figure 60.

Page 142. La méthode de M. Craig exposée dans cette page, mérite, à bien des égards, les éloges que nous lui donnons. Cependant nous en avons depuis rencontrée une autre meilleure, & plus commode. C'est celle que M. Herman a exposée dans les *Mémoires de Petersbourg* de l'année 1737, sous le titre: *De locis Geometricis ad mentem Cartesii construendis*. C'est le jugement qu'en ont porté nous ceux à qui je l'ai indiquée.

Page 181, ligne 9, trois à quatre, lisez 4 à 3.

Page 207, ligne 13, de, lisez pour.

Page 210. Comme ce qu'on dit ici sur l'anomalie est un peu trop succinct, nous l'allons étendre & l'éclaircir. On a appelé anomalie dans

l'Astronomie ancienne, la distance du Soleil, ou d'une planète quelconque, à son apogée. L'anomalie moyenne étoit cette distance vue du centre de l'excentrique, ou l'angle formé par la ligne menée de ce centre à l'apogée, avec la ligne menée du même point à la planète. L'anomalie vraie étoit cette distance vue du lieu excentrique occupé par la terre, ou l'angle formé par les deux lignes tirées de la terre, à l'apogée, & à la planète. La différence de ces deux angles, étoit ce qu'on nommoit la *prosthapherefe*, qu'il falloit tantôt ajouter au lieu moyen, tantôt en soustraire pour avoir le lieu vrai ou apparent. Dans l'Astronomie moderne, l'anomalie est un peu autre chose. L'anomalie vraie est bien l'angle AST , formé par la ligne des aphides, & la ligne tirée du foyer à la planète; mais l'anomalie vraie est mesurée par le secteur $ASTA$, parce que c'est ce secteur seul qui croissant proportionnellement au temps, croit également en temps égaux. C'est pourquoi afin de conserver l'ancienne forme des Tables, on a supposé l'aire entière de l'ellipse égale 360° , & on a calculé en degrés & parties de degré, l'aire de chaque secteur $ASTA$. Mais comme, en prolongeant l'ordonnée TE jusqu'au cercle, il y a même raison de l'ellipse entière au cercle, que du secteur AST au secteur ASD , delà vient qu'on a pris le rapport du secteur ASD au cercle pour l'anomalie moyenne. Ainsi l'anomalie moyenne étant donnée, il s'agit d'abord, pour trouver l'anomalie vraie, de déterminer le secteur ASD , qui soit au cercle entier, comme le nombre de degrés donné est à 360° . Cela exécuté, tout est fait; car on aura alors l'angle ASD , & cet angle étant trouvé, on aura AST , ou l'anomalie vraie, puisque le rapport de ED à ET est donné, ce rapport étant le même que celui du grand au petit axe de l'orbite.

Page 211, ligne 13, distances, ajoutez à ce point.

Page 239, ligne 31, trouverent, lisez tournerent.

Page 242, ligne 28, d'une, lisez une.

Page 253, ligne 25, que, lisez sçavoir que.

Page 270, ligne 35 & 36, du levier, lisez de la longueur du bras de levier.

Page 279, en marge, de la terre, lisez de l'air.

Page 286, ligne 17, elle, lisez il.

Page 290, ligne 30, supprimés etc.

Page 295, ligne 28, ne disons, lisez nous ne disons.

Ibid. divers, lisez diverses.

Page 306, $\frac{1}{1.2.}$, lisez $\frac{1}{1.2.} \times \frac{1}{1.6.}$

Page 310, ligne 22, ABa , lisez Bba .

Page 311, ligne 1, bA , lisez Ba .

Page 320, ligne pénultième, Ee , lisez Ee .

Page 323, not. col. 2, ligne 13, lisez $n : n \frac{n-1}{n}$.

Page 333, ligne 11 & 12, au lieu des suites $\pm e^1$, &c. ce ne sont que les moitiés.

656 ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 349, ligne 30, dès-lors, lisez dès leur naissance.

Page 359. L'ouvrage de M. de l'Hôpital a eu presque les honneurs du commentaire. M. Varignon en a éclairci les endroits un peu difficiles par ses notes & éclaircissements sur l'analyse des infinimens petits, (Paris 1725. in-4°). M. de Crouzas donna aussi en 1721, un Commentaire sur le même ouvrage; mais, soit dit sans déroger au mérite de cet Auteur estimable à d'autres égards, c'est un très-mauvais Livre, un Livre qui n'est bon qu'à donner de fausses idées au lecteur qui croiroit s'en aider pour entendre celui de M. de l'Hôpital. Voyez sur cela une Lettre de M. Jean Bernoulli. *Op. T. IV.*

Page 365, l. 16, $y = \sqrt{ax}$. $y = \sqrt{ax}$, lisez $y = \sqrt{ax}$. $y = -\sqrt{ax}$.

Page 377, ligne 8, de A en B, lisez de C en D.

Page 384. C'est dans les *Saggi d'Esperienze* de l'Académie de Cimento, qu'on revendique au fils de Galilée l'application du pendule à régler les Horloges.

Page 413, ligne 10, B b, lisez B b.

Page 424, ligne 26, F E, lisez F P.

Page 425. La courbe SPED, dont il est question dans cette page, est celle dont les ordonnées SD, PE, sont proportionnelles aux forces de pesanteur en S & P, Sur quoi le lecteur est renvoyé aux pages 422 & suivantes.

Page 438, ligne 4, CD lisez ED.

Page 456, ligne 35, parallèle, ajoutez à l'horizon.

Page 496. Quelques personnes se sont avisées de nommer cette ellipse la *Cassinoïde*, voulant par cette terminaison grecque, dire en un mot la figure ou la courbe de M. Cassini. Mais cela est tout-à-fait mal imaginé. On dit sphéroïde, conchoïde, &c. pour dire qui a la ressemblance d'une sphere, d'une coquille, &c. C'est le seul sens du mot *Εἰδω*, d'où ces mots & tous leurs semblables sont dérivés. Ainsi la *Cassinoïde* ne veut pas dire la courbe de M. Cassini, mais la figure qui ressemble à M. Cassini.

Page 497. Terminez le premier alinea par ces mots. Cette remarque est due à David Grégori, qui la fait dans son *Astronomia Physica & Geometrica elementa*.

Page 514, ligne 37, lettres, lisez lignes.

Page 517, ligne 30, 9°, lisez 9'.

Page 557, ligne 16, avoir lieu, lisez avoir égard.

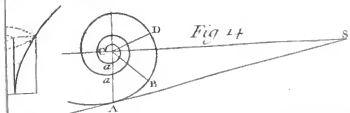
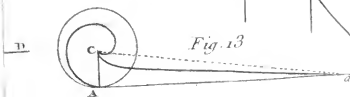
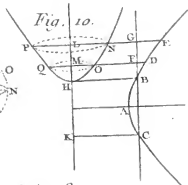
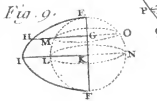
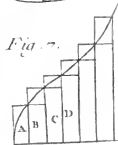
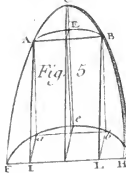
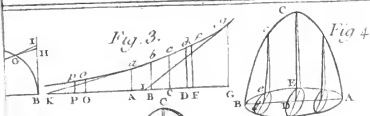
Page 561, ligne 14, lisez l'action du Soleil sur la Lune & la terre.

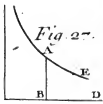
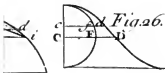
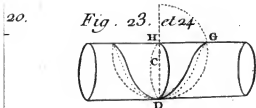
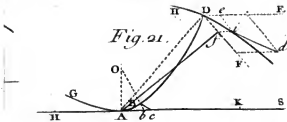
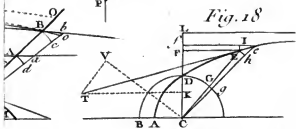
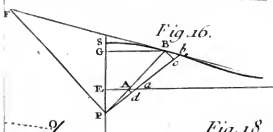
Page 621, ligne 19, celle, lisez la nécessité.

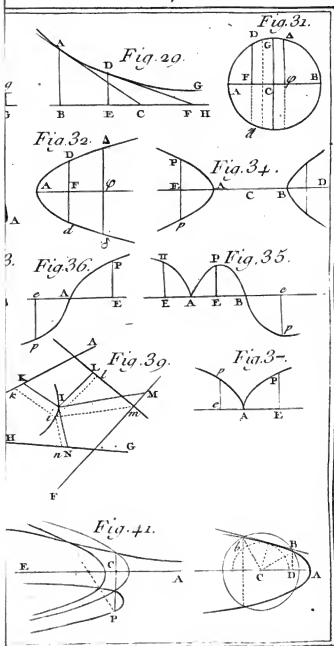
Page 635, ligne 18, ci-dessus LK, lisez qui sépare les milieux.

Ibid. ligne 24, L m, lisez R m.









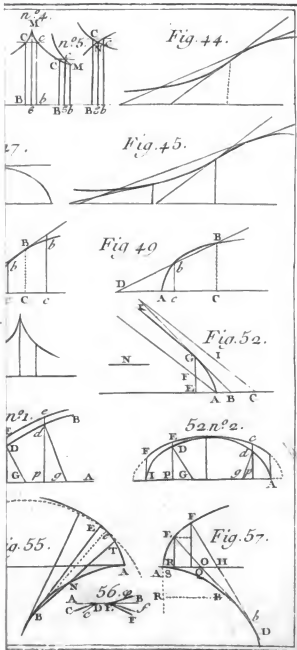


Fig 59.

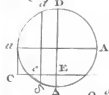


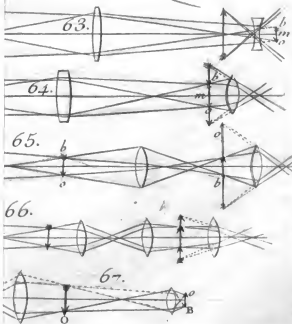
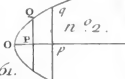
Fig 60. voy terr.

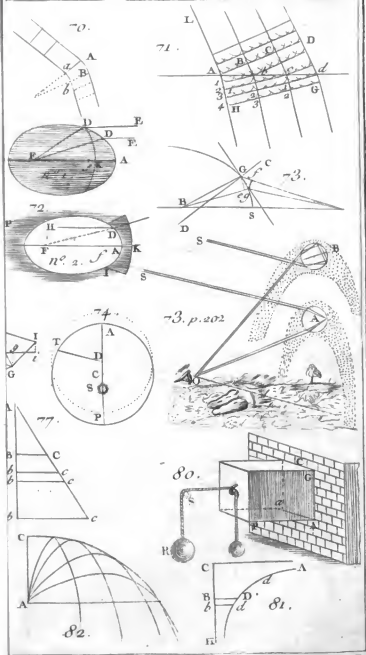


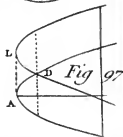
Fig 62

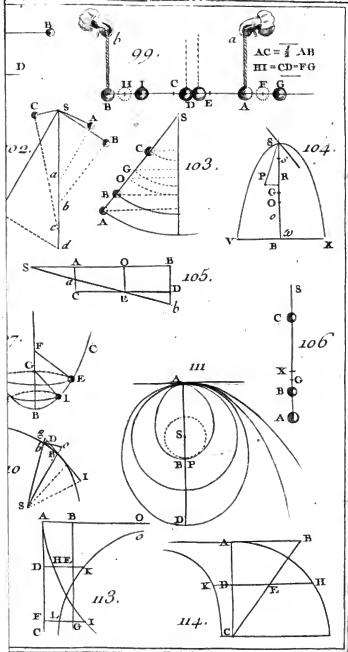


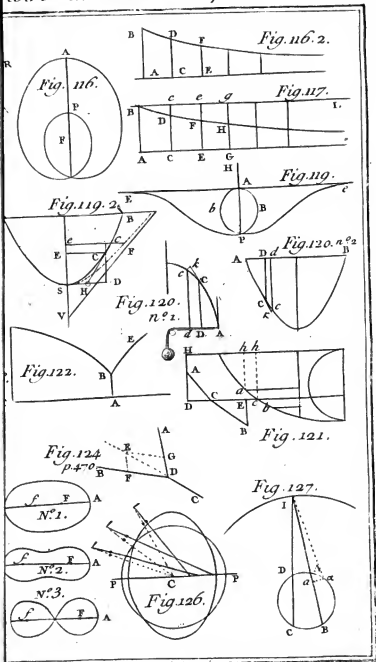
Fig. 61.

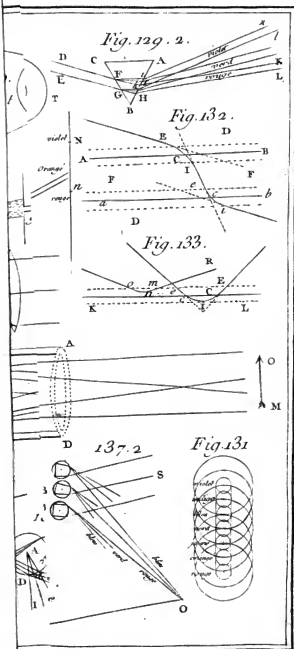












T A B L E

GENERALE DES MATIERES:

Dans cette Table le chiffre Romain indique le Tome, & le chiffre Arabe la page. Lorsqu'on ne trouve qu'un chiffre Arabe, il se rapporte au Romain qui le précède.

A.

ACCÉLÉRATION. Voyez mouvement.

Agnesi (Mademoiselle), écrit sur l'analyse. Eloge de son ouvrage. II. 155.

Air (la pesanteur de l'). Découverte, & par qui. II. 279 & suiv. Droit de Descartes à cette découverte. 282. Prouvée avec évidence par l'expérience de M. Pascal. *Ibid.*

Albatenius. Astronome Arabe. Sa naissance & ses travaux astronomiques. I. 347 & suiv.

Alfarabius, Mathématicien Arabe. I. 370.

Alfraganus. Astron. Arabe. I. 345.

Algebre. Etymologie de ce nom. I. 367. Ce que c'est que cette science. 473. Elle est connue des Grecs, & en particulier de Diophante. 315. Les Arabes la cultivent; progrès qu'ils y font. 366. Par qui elle est transplantée en Europe. 441, 476. Ses progrès entre les mains des Italiens jusques vers la fin du seizieme siecle. 476 & suiv. Ceux qu'elle doit à Viète. 488 & suiv. A Harriot. II 76. A Descartes. 83.

Tome II.

A divers Algébristes modernes: 144 jusqu'à 159.

Alhazen. Mathématiciens Arabes, l'un traducteur de Ptolomée. I. 304. L'autre Opticien. 352.

Almamoun (le Calife) favorise l'Astronomie chez les Arabes, & la cultive lui-même. Travaux qu'il ordonne, ou auxquels il a part. I. 342 & suiv.

Almageste. Editions & traductions principales de cet ouvrage de Ptolomée. I. 304.

Alpetragius, Astron. Arabe. I. 353.

Alphonse X, Roi de Castille, entreprend de rétablir l'Astronomie chez les Européens, & avec quels succès. De ses Tables Alphonsines. I. 418.

Amontons (M.) cultive particulièrement la théorie des frottemens. II. 472.

Analemme, Ancien instrument, objet d'un Livre de Ptolomée. I. 306.

Analyse ancienne. Ce que c'est que cette méthode. A qui elle est due. I. 172. Son usage éclairci par quelques exemples. *Ibid.*

Analyse algébrique. Voyez Algebre.

O o o o

Anaxagore de Clazomene, un des Chefs de l'Ecole Ionienne. Ce que lui doivent les Mathématicques. I. 102, 107.

Anaximandre, successeur de Thalès, cultive la Géométrie. I. 102. Est Auteur de plusieurs inventions en Astronomie. 105.

Anaximène, second successeur de Thalès. Opinions ridicules qu'on lui attribue aussi-bien qu'à quelques autres Philosophes. Leur défense. I. 107 & suiv.

Angelis (Erienne de), habile Géometre Italien. Ses travaux en Géométrie. II. 69. Sa querelle avec Riccioli sur le mouvement de la terre. I. 537.

Anomalie. Ce que c'est dans l'Astronomie. II. Additions. Problème fameux sur l'anomalie vraie dans l'hypothese de Képler, & son histoire. II. 210.

Anthemius Trallianus ou de Tralles, Archirecte de l'Empereur Justinien. Traic curieux sur les miroirs ardents tiré des écrits de ce Mathématicien. I. 328.

Année. Voyez Calendrier.

Année caniculaire. Histoire de cette sorte d'année usitée des Egyptiens. I. 67.

Aphélie. Mauvaise objection tirée du mouvement des aphélies des planetes contre l'attraction. II. 556.

Apoée du Soleil. Découverte de son mouvement par Albatenius. I. 348.

Apollonius Pergeus ou de Perge, fameux Géometre Grec. Son histoire, & celle de ses découvertes & de ses ouvrages. I. 256 & suiv.

Appianus (Pierre), Astronome Allemand, du seizieme siecle. I. 506.

Approximations de la grandeur du

cercle trouvées par divers Géometres. I. 234, 265, 467, 468. II. 305, 317, 332.

Approximations de la valeur des racines des équations. Diverses méthodes données pour cela par les Géometres. II. 144, 150 & suiv.

Arabes. Histoire des progrès de ce peuple dans les diverses parties des Mathématiques. I. Partie II. Liv. I.

Aratus, Auteur d'un Poëme Grec sur les constellations. I. 227.

Archimede. Naissance de cet ancien Géometre Grec. Récit de ses diverses découvertes géométriques & mécaniques. I. 231 & suiv. Histoire de ses miroirs discutée. 245. Des autres inventions qu'on lui attribue. 243. De ses écrits, de leurs éditions & Commentaires principaux. 249.

Arc-en-Ciel. Ignorance des Anciens sur ce sujet. I. 630. Antonio de Dominis démêle la cause de l'arc-en-ciel intérieur. *Ibid.* Il se trompe en ce qui concerne l'arc extérieur. 631. Descartes redresse de Dominis, & ajoute plusieurs choses à son explication. II. 201. Elle est conduite à sa perfection par M. Newton. 648. Curieuses recherches de M. Hallei sur les arcs-en-ciel. 656.

Architas, Géometre Pyth. De ses travaux. I. 137.

Aristarque de Samos. Son histoire & celle de ses inventions astronomiques. I. 228.

Aristée, ancien Géometre Platonicien. I. 203.

Aristille, Astronome d'Alexandrie. I. 227.

Arithmétique ancienne. Diverses choses qui la concernent. I. 119.

Arithmétique moderne. Son origine.

GENERALE DES MATIERES. 639

I. 360. Son antiquité parmi nous.

Ibid. 415.

Arithmétique binaire ou dyadique.

Ce que c'est. I. 59. Soupçonnée être celle des anciens Chinois, *Voyez* les additions du premier volume.

Armillés, instrumens de l'ancienne Astronomie. I. 301.

Arsachel, Astronome Arabe. I. 351.

Ascensionnelles (du principe des forces). II. 272.

Asymptotes des courbes. Méthode pour les déterminer. II. 108.

Astronomie. Son objet, ses divisions, & les branches qui en dépendent.

I. 13. Origine, & premiers traits de l'histoire de cette science. 53

& *suiv.* Conjectures sur ce qu'elle fut chez les Caldéens. 59. Chez les Egyptiens. 64. Chez les anciens Grecs. 71. Elle est transplantée en Grece par Thalès. 103. Progrès qu'elle fait entre ses mains, & celles de divers autres Philosophes, entr'autres Pythagore. 103, 114. Elle est fort cultivée à Alexandrie. 126. Elle fait de grands progrès par les soins d'Hipparque. 168. Et ensuite par ceux de Ptolomée. 186 & *suiv.* Tableau de l'Astronomie pratique chez les Anciens. 299. Elle est fort accueillie des Arabes. Son histoire chez ces peuples. Part. II. Lij. I. Son histoire chez les Européens durant les siècles du moyen âge. 414, 418. Elle renaît en Europe durant le quinzième siècle, & par les soins de qui. 442 & *s.* Son histoire durant le XVI^e siècle. 503. Ses progrès durant la première moitié du dix-septième. II. Livre IV. Et pendant la seconde moitié de ce même siècle. *Ibid.* I. VIII.

Athélard, Mathématicien Anglois

du treizième siècle. Ce qu'on lui doit. I. 417.

Autolichus, ancien Ecrivain. Grec sur l'Astronomie. I. 210.

Auzout (Adrien), Astronome François du dix-septième siècle, perfectionne le Microscopie, &c. II. 502.

B.

BACHER de Meziriac, commente les questions arithmétiques de Diophante. I. 319.

Bacon (Roger). Son histoire. Discussion du droit qu'il a à certaines inventions qu'on lui attribue. I. 421 & *suiv.*

Bagdadin, ou Mehemet de Bagdad, Géomètre Arabe, auteur d'un Traité de Géodésie. I. 399.

Baker, inventeur d'une certaine règle pour la construction des équations solides. II. 143.

Baliani. Son hypothèse sur l'accélération du mouvement des corps graves. II. 171. Défaut de cette hypothèse. 272. Elle est réfutée par Galilée & Fermat, 273.

Barlaam (le Moine), Mathématicien Grec du bas Empire. Ses ouvrages. I. 331.

Barrow (Isaac). *Nota* abrégée contenant la vie de ce Mathématicien, & ses ouvrages. De ses *Leçons géométriques*, & en particulier de sa méthode des tangentes. II. 310. De ses *Leçons optiques*. De son sentiment sur le lieu de l'image dans les miroirs, ou à travers un milieu réfringent. 597.

Bayer (Jean). De son *Uranométrie*. II. 251.

Beaune (M. de) accueille le premier en France la Géométrie de Descartes. II. 120. Eleve le premier la question des tangentes

Oooo ij

- inverse. 121. Il travaille sur les limites des équations. 122.
- Bernoulli** (Jacques), Abrégé de sa vie. II. 356. Il accueille le premier dans le continent la nouvelle Géométrie de Leibnitz. Progrès rapides qu'il y fait. 355. Il propose le problème de la chaînette, celui de l'élastique, de la voilière, &c. Histoire de ces problèmes. *Ibid.* 446. On verra d'autres choses concernant ce Mathématicien célèbre dans le volume suivant.
- Bernoulli** (Jean), frere cadet du précédent, entre presqu'en même temps que lui dans la carrière de la nouvelle Géométrie, & y fait des pas rapides. II. 356. Invente le calcul exponentiel. *Ibid.* Aide M. de l'Hôpital à pénétrer dans cette même méthode. 358. Prend le parti de Leibnitz dans sa querelle avec Newton. 341. Il tâche de concilier les tourbillons de Descartes avec les phénomènes. 246. Propose le problème de la courbe de la plus courte descente. *Ibid.* 451. Ses démêlés avec son frere à cette occasion. 457.
- Berosé**, Astronome ou Astrologue Caldéen établi en Grece. I. 64.
- Billy** (le Pere de), Jésuite, cultive avec succès l'analyse de Diophante. I. 319, 321.
- Blaeu** (Guillaume Janfon), Géographe Hollandois, mesure la terre. II. 233.
- Blanchin** ou *Bianchini* (Jean), Astronome du quinzieme siecle. I. 454.
- Boete** cultive & tâche de faire fleurir les Mathématiques sous les Rois Gots. Ses travaux en ce genre. I. 415.
- Bombelli** (Raphael), Algébriste Italien, écrit sur l'Algebre, & y fait des découvertes. I. 485.
- Borel** (Pierre), Hollandois, recherche l'origine du Telescope par voie judiciaire. II. 167 & suiv.
- Borelli** (Jean-Alphonse), Mathématicien Sicilien. Il retrouve trois des quatre derniers Livres des coniques d'Appollonius, &c les publie. I. 261. Sa vie abrégée & ses ouvrages. II. 475. Il écrit sur les loix du mouvement. *Ibid.* Sur la mécanique des animaux. 476. Sur la théorie de Satellites de Jupiter. 597.
- Bouillaud** (Ismael), Astronome François. Histoire abrégée de sa vie & de ses écrits. II. 253.
- Brachysto-chrone**. Voyez descente.
- Bradley** (Jacques). Ses efforts pour déterminer la parallaxe annuelle des fixes, & à quoi ils aboutissent. I. 551.
- Briggs** (Henri), Mathématicien d'Oxford, accueille le premier l'invention des logarithmes, & en publie les premieres Tables. II. 12.
- Brouncker** (Milord). Suite d'une forme particuliere qu'il trouve pour le cercle. II. 305. Autre suite qu'il donne pour l'hyperbole. 306.
- Byrge** (Juste), Mathématicien & Mécanicien du Landgrave, invente, au rapport de Képler, les logarithmes, &c, suivant un autre, le pendule. I. 471, 557.
- Buteon**, Algébriste du seizieme siecle, se sert le premier des Lettres. I. 486, 501. Il réfute les paralogismes d'Oronce-Finée. 465.

C.

CABASILLA, Astronome du Bas Empire. I. 331.

Calcul différentiel, intégral, exponentiel. *Voyez* différentiel, intégral, exponentiel.

Cadrams. *Voyez* Gnomonique.

Calendrier. Histoire du Calendrier Grec. I. 163. Celle du Calendrier moderne. 581.

Caldéens. Ils passent pour les inventeurs de l'Astronomie. I. 57. Leurs progrès dans ce genre. Périodes qu'on leur attribue. *Ibid.* 59 & suiv.

Calippe, Astronome Grec. De sa période. I. 168.

Campanus ou **Campani** de Novarre, Mathématicien du treizième siècle, travaille à relever les Mathématiques oubliées. Ses écrits. I. 416.

Campani, Observateur & Artiste célèbre pour les verres de Télescopes. II. 6.

Caravagius, Géometre Italien. II. Additions.

Cardan écrit sur l'Algebre, & y fait quelques découvertes intéressantes. I. 481.

Cartes hydrographiques. Leur invention. Leurs différentes sortes. I. 609 & suiv.

Cassini (Dominique). Histoire de cet Astronome célèbre, de ses travaux, & de ses découvertes. II. 491 & suiv.

Cassiopee. De la nouvelle étoile qui parut dans cette constellation. I. 576 & suiv.

Cassiel (le P.) attaque Newton sur divers points, & avec quel succès. II. 418, 628. De son clavier oculaire. *Ibid.* Eloges outrés qu'il donne à Grégoire de Saint-Vincenr. 64.

Castelli (Benoît) démêle le premier quelques-uns des vrais principes du cours des fleuves. II. 277.

Catalan (l'Abbé de) déprime le calcul différentiel. II. 360. Sa querelle avec M. Huyghens sur les centres d'oscillation. 398.

Cavalleri (Bonaventure). Abrégé de sa vie. II. 25. De sa Géométrie des indivisibles. Précis & esprit de cette méthode. 26. Querelle qu'il essaye à ce sujet de la part du P. Guldin, &c. 22.

Causiques: ce que c'est que les courbes auxquelles on donne ce nom. Leur invention par M. de Tschirnhausen. II. 344.

Centre de gravité. Recherches d'Archimede sur ce centre. I. 241. Progrès de cette théorie. II. 5, 32. Usage du centre de gravité pour la dimension des figures. I. 325. II. 12.

Centres d'oscillations (théorie des). Histoire & précis de cette théorie. II. 387 & suiv.

Ceva (Thomas & Jean), Géometres Italiens. II. 72.

Ceulen (Ludolph van). Son approximation de la grandeur du cercle. I. 467.

Chânette (problème de la). Son histoire. II. 446.

Cheou-king ou **Co-cheou-king**, Astronome Chinois. I. 397.

Cherubin (le P.), Auteur d'Optique. II. 605.

Chinois. Histoire des différentes parties des Mathématiques, & entr'autres de l'Astronomie chez ce peuple. I. 381 & suiv.

Choc des corps (loix du). *Voyez* mouvement.

Claramont (Scipion), Péripatéticien obstiné, écrit contre Tycho, Képler, Galilée, &c. I. 569.

Clavius (Christophe), Jésuite, Mathématicien célèbre. Caractère de ses écrits. I. 412. Il expose le Ca-

- lendrier Romain , & le défend contre ses adversaires. 591 & *suiv.*
- Cléomède*, Ecrivain Grec sur l'Astronomie. I. 180.
- Comètes* (les), reconnues par quelques Anciens pour des planetes. I. 117. Tycho démontre la petitesse de leur parallaxe. 568. Progrès de la théorie des Comètes jusqu'à Newton, & jusqu'à nos jours inclusivement. II. 563 & *s.*
- Commandin* (Fédéric). Ses travaux Mathématiques. I. 460, 463.
- Compas* de proportion. Quelques mots sur son inventeur. I. 471.
- Conchoïde*. Courbe inventée par Nicomède. Sa génération, & ses usages. I. 257.
- Coniques* (sections). Leur génération, & leur histoire chez les Anciens. I. 178, 257.
- Conon* de Samos, Géometre ancien. I. 266.
- Constellations*. Origine de nos constellations. Divers sentimens sur ce sujet discutés. I. 73 & *suiv.*
- Contingence* (angle de). Diverses querelles élevées sur ce sujet entre les Géometres. I. 464.
- Copernic* (Nicolas). Quelques traits de la vie de cet homme célèbre. I. 507. Il remet en honneur l'ancienne opinion du mouvement de la terre, & le vrai système de l'Univers. Développement de ses idées sur ce sujet. 508. Avantages & preuves de ce système. 511. Histoire des objections & des persécutions qu'il a essuyées. I. 520 & *suiv.*
- Courbes*. Application de l'Algebre à la théorie des courbes. II. 91.
- Crabtree*, Astronome Anglois. II. 239.
- Ctesibius*, Mécanicien d'Alexandrie. Ses inventions. I. 277.

- Curtius* (Albert), publie les observations de Tycho. I. 574.
- Cusa* (le Cardinal de), Mathématicien fort peu estimable du quinzième siècle. I. 442.
- Cycle*. Histoire des principaux cycles pour accorder le mouvement du Soleil & de la Lune. I. 165 & *suiv.* 588, 597.
- Cycloïde*, courbe célèbre. Son histoire, &c. II. 42. Quelques-unes de ses propriétés remarquables. *Ibid.* 59, 60.
- Cyffoïde*, courbe inventée par Diocles : à quoi il l'employe. I. 328.

D.

- DANTE* (Egnazio) écrit sur la perspective. I. 635. Sa méridienne. II. 491.
- Déformation*. Jeu d'oprique. Quel en est l'inventeur, & quels sont les Auteurs qui en ont écrit. I. 637.
- Degré terrestre*. Tentatives des Anciens pour en connoître la grandeur. I. 253, 279. Travaux des Arabes pour le même objet. 343. Ceux des Modernes durant le dix-septième siècle. II. 231 & *suiv.* 507.
- Démocrite*. Ses ouvrages Mathématiques. Traits remarquables de sa Philosophie. I. 141.
- Desargues*, Géometre contemporain & ami de Descartes. II. 61, 469.
- Descartes*. Quelques traits de sa vie. II. 83. Ses découvertes dans l'analyse des équations, & sa défense contre Wallis. 84 & *suiv.* De son application de l'Algebre à la Géométrie. 91 & *suiv.* De sa méthode des tangentes. 103. Progrès de la Géométrie de Descartes. 118. De sa démonstra-

GENERALE DES MATIERES. 663

- tion de la loi de la réfraction. Querelle élevée à ce sujet. 184. De ses inventions dioptriques. 196. Il perfectionne l'explication de l'arc-en-ciel de de Dominis en plusieurs points. 201. De ses tourbillons. 243. De ses droits aux découvertes de Torricelli & de Pascal. 282. De ses loix du choc des corps. Leur fausseté développée. 288. De son explication de la pesanteur. 292. Ses démêlés avec Roberval sur les centres d'oscillation. 390.
- Deschales* (le P.) voyez les additions du II. volume.
- Descente* (problème de la courbe de la plus courte). Son histoire. II. 452.
- Deuonville*. Voyez Pascal.
- Développée*. Ce qu'on appelle de ce nom. Précis de cette théorie inventée par M. Huyghens. II. 129.
- Différences*. Voyez différentiel.
- Différentiel* (calcul). Exposition des principes de ce calcul. En quoi il diffère de celui de M. Newton, & en quoi il lui ressemble. II. 352. Ses progrès dans le continent, & à qui ils sont dûs. 355 & suiv. Querelles qu'il essuye. 360. Récit de la querelle entre Newton & Leibnitz sur sa découverte. 333.
- Diffraction*. Voyez Inflection.
- Dinostrate*, Géometre de l'Ecole de Platon, réputé inventeur de la quadratrice. I. 198.
- Diocles*, Géometre Grec. Inventeur de la cysoïde. I. 328.
- Dionysiodore*. Habile Géometre Grec. I. 280.
- Diophante*. Arithméticien Grec. Dans quel temps il vit. Quel genre de questions arithmétiques il traite. I. 315. Il y emploie l'Algebre. Précis de sa méthode. 316 & suiv. Son épitaphe singulière. 318. Ecrivains qui ont commenté son ouvrage, ou qui ont cultivé ce genre de questions. 319.
- Dioptrique*. Foiblesse de la dioptrique chez les Anciens. I. 625. Ses progrès chez les Modernes entre les mains de Képler, Snellius, Descartes, &c. II. Part. IV. Liv. III. Voyez Lumière.
- Divini* (Eustache), Artiste célèbre de verres de Téléscopes: il écrit contre M. Huyghens. II. 481.
- Doerfel* (George-Samuel), Astronome Saxon, propose le premier l'hypothèse parabolique des Comètes. II. 569.
- Donnés*. Ce qu'on entend par-là en Géométrie. Ouvrage d'Euclide sur ce sujet. I. 225.
- Dominis* (Marc-Antoine de), ébauche la vraie explication de l'arc-en-ciel. I. 630 & suiv.
- Drebbel* (Cotneille), Hollandois, découvre, dit-on, le Microscope. II. 167, 174. Erreur sur son sujet. Ibid. 174.
- Duplication* du cube (problème de la). Son histoire. Solutions diverses qu'en donnent les Anciens. I. 186.
- Dynamique*. Ce que c'est. I. 12. Voyez pour le surplus Mécanique.

E.

ECLYPSES. Quels sont les premiers qui les aient prédites, & qui ont reconnu leur cause. I. 65, 103, 110, 114.

Ecliptique. Qui a reconnu le premier l'obliquité de l'écliptique. I. 103. Divers Philosophes à qui on fait honneur de cette décou-

- verte. *Ibid.* Des diverses mesures de l'obliquité de l'écliptique chez les Anciens. 106, 209, 255, 345, 346.
- Egyptiens.* Ils se vantent d'avoir donné naissance à la Géométrie & à l'Astronomie. I. 51, 57. Conjectures sur les progrès qu'ils avoient faits dans la première. 52. Monumens qui nous restent de leur sçavoir en Astronomie. 65. Ancienne sphere Egyptienne tirée d'Aben-Elfra. 86.
- Eimmart* (Christophe), Astronome Allemand. II. 591.
- Elastique* (problème de la courbe). II. 349.
- Ellipse.* Propriétés principales de cette courbe. I. 181 & suiv.
- Empedocle*, ancien Philosophe Pythagoricien. Traces prétendues de l'attraction dans les restes de ses écrits. 137.
- Epicure.* Son mépris pour les Mathématiques. La grossièreté & l'ineptie de sa Physique. I. 28.
- Epicycle.* Cercle mobile dont les Anciens se servoient pour représenter l'inégalité des mouvemens célestes. I. 292.
- Epicycloïdes.* Courbes imaginées à l'imitation de la cycloïde. Leur histoire. II. 547.
- Equations algébriques.* La solution de celles du second degré connue à Diophante. I. 315. Attribuée parmi les Arabes à un certain Ben-Mufa. 368. Canons ou regles de Lucas de Burgo sur ce sujet. 477. Histoire de la solution de celles du troisième degré. 479. Solution de celles du quatrième. Diverses méthodes pour cela. 479. Découvertes de Cardan sur la nature des équations. 482. Celles de Viète, 489 & suiv. Leur progrès entre les mains d'Harriot. II. 77 & suiv. Descartes les développe davantage, & y ajoute plusieurs choses. 85 & suiv. Ce qu'y ajoutent divers Analystes modernes. *Ibid.* 145 & suiv.
- Eratostene*, ancien Mathématicien Grec. Ses travaux en Géométrie & en Astronomie. I. 233.
- Etoiles changeantes.* Histoire des principales étoiles de cette espèce. I. 576. II. 216.
- Euclide*, Géometre célèbre. Quelques traits de sa vie. I. 216. De ses élémens. 218 & suiv. Énumération de ses autres écrits. I. 225.
- Eutémion* associé à Méton dans la découverte de sa période. I. 166.
- Eudemus*, ancien Ecrivain sur l'histoire de la Géométrie. I. 207.
- Eudoxe.* Ses travaux dans les divers genres de Mathématiques. I. 197.
- Pitoyable système Physico-Astronomique qu'on lui attribue. 200.
- Eutocius*, Mathématicien du sixième siècle, commente une partie d'Archimede. I. 207.
- Exhaustion* (Méthode d'), familière aux Anciens. Ce que c'est. I. 239.
- Excentrique* (hypothèse de l'). Une de celles dont les Anciens se servoient pour représenter les inégalités du mouv. des planètes. I. 270.
- Exponentiel* (calcul). Ses principes & son invention. II. 356.

F.

FABRI (Honoré) écrit sur la Mécanique & les loix du mouvement. II. 371. Contredit M. Huyghens sur l'anneau de Saturne. 481. Défend mordicus le repos de la terre. Sa déclaration à ce sujet. I. 541.

Fabricius (David), Astron. II. 217.

Fabricius,

GENERALE DES MATIERES. 665

Fabricius (Jean), rival de Galilée dans la découverte des taches du Soleil. I. 126.

Faile (le P. de la), Jésuite, écrit sur les centres de gravité des figures. II. 20.

Fermat (Pierre de), Géometre célèbre, & rival de Descartes. Ses travaux sur la Géométrie ancienne. I. 264. Ses découvertes nombreuses en analyse. II. 111. Récit de sa querelle avec Descartes sur sa regle de *Maximis & Minimis*. 113. Autre querelle qu'il a avec ce Philosophe sur la loi de la réfraction. 188.

Fernel (Jean), mesure la terre, & de quelle maniere. II. 231.

Ferrari (Louis) de Boulogne, (& non Louis de Ferrare), découvre la solution des équations du quatrième degré. Sa méthode. I. 484.

Ferreol (Scipion), passe pour le premier qui ait résolu les équations cubiques. I. 479.

Finde (Oronce), méchant Géometre du seizième siècle. Ses erreurs multipliées. I. 465, 604.

Flamsteed ou *Flamsteed* (Jean), célèbre Astronome Anglois, donne lieu à la construction de l'Observatoire de Greenwich. II. 490. Son histoire abrégée, & celle de ses travaux. II. 529.

Fluides. Voyez Hydrostatique. Hydraulique.

Fluxions (méthode des). Sa découverte par M. Newton. II. 318. Esprit de cette méthode. 320 & suiv. Récit de la querelle entre Newton & Leibnitz sur cette découverte. 330.

Foix (François de) de Candalle, Evêque d'Aix, & Géometre du seizième siècle, commente Euclide, & l'augmen-

Tome II.

te de quelques Livres. I. 220, 466.

Fontana (François), Observateur Italien. Il revendique l'invention du Télescope astronomique, & du Microscope. II. 174.

Foscarini (le P.), Carme, penche pour Copernic, & donne lieu par un écrit à la persécution qu'essuye Galilée. I. 521.

Fractions continues. Ce que c'est. Leur invention & leur utilité. II. 305.

— décimales. Par qui elles sont introduites en Mathématiques. I. 450.

Frénicle (M.) de Bessy, Arithméticien du siècle passé. Sa méthode singulière pour les problèmes numériques indéterminés. I. 320. il pousse fort loin la théorie des quarrés magiques. 335.

G.

G*ALILEO* (Vincenzo) ou *Galilée*. Sa naissance, & ses premières découvertes. II. 220. Il se construit un Télescope. 168, 221. Il aperçoit les Satellites de Jupiter, & divers phénomènes célestes. 222. Il fait valoir le sentiment de Copernic. 224. Histoire de la persécution qu'il essuye à ce sujet. I. 523. Il réforme la science du mouvement. Ses découvertes nombreuses en ce genre. II. 260 & suiv.

Gascoigne, Astronome Anglois du milieu du siècle passé. On lui fait honneur de l'invention du Micromètre, & du Télescope appliqué aux instrumens astronomiques. II. 505.

Gassendi. (Pierre). Son observation de Mercure sous le Soleil. II. 236.

Pppp

- Il réfute sc̄avamment l'opinion de Baliani sur l'accélération des graves. 273.
- Gauhil* (le P.), Jésuite, débrouille l'histoire de l'Astronomie Chinoise. I. 391.
- Geber*, Astronome Arabe, écrit sur l'Astronomie. Ce que lui doit la Trigonométrie sphérique. I. 352.
- Gellibrand*, Auteur de Tables de logarithmes. II. 13.
- Gemma Frisius*, Géometre du seizieme siecle. I. 472.
- Geminus*, Géometre & Astronome Grec. Ses ouvrages. I. 176.
- Géographie*. Premiers traits de la Géographie naissante. I. 106. Ce qu'elle doit à Hipparque. 275. Et à Ptolomée. 306. Aux Modernes. II. 519.
- Géométrie*. Son invention. I. 50. A qui les Grecs en doivent la connoissance. 100. Ses progrès chez les Anciens. Liv. III, IV & V, *passim*. Chez les Arabes. Part. II, Liv. I, Art. VIII. Ceux qu'elle fait durant le quinzieme siecle. Part. III, Liv. II. Durant le seizieme. Liv. III. Durant le dix-septieme. Part. IV, Liv. I, II, VI.
- Gerbert*, depuis Pape sous le nom de Sylvestre II, cultive les Mathématiques dans le dixieme siecle. I. 415. Fait connoître aux Chrétiens l'Arithmétique Arabe, &c. *Ibid*.
- Ghetaldi* (Marin) de Raguse, restitue divers ouvrages analytiques d'Appollonius. I. 163.
- Gnomon*. Son invention. I. 105, 299. Histoire des gnomons les plus célèbres de l'Europe. II. 292 & *suiv*.
- Gnomonique*. Ses premiers traits. I. 106. Son histoire suivie, & ses principes. II. 592.
- Girard* (Albert). Trait curieux sur cet Analiste Hollandois, servant à l'histoire de l'analyse des équations. II. 82.
- Grandami* (le P.), Jésuite. De sa prétendue démonstration du repos de la terre. I. 546.
- Grandi* (le P. Guy). Quelques-uns de ses ouvrages, 67 & 71.
- Gravesande* (M. s'). De sa Perspective. I. 636.
- Gravitation* universelle (théorie de la). Anciens traits de cette théorie dans l'Antiquité. I. 111. II. 538. Ses progrès entre les mains de Newton. 541. Ses différentes branches. 561.
- Gray* (M.). Ses remarques curieuses sur les Microscopes simples. II. 609.
- Gregori* ou *Gregory* (Jacques), célèbre Géometre Anglois. Ses écrits géométriques. II. 67. Et sa querelle avec Huyghens sur la quadrature du cercle. *Ibid*. Il marche sur les traces de Newton dans la découverte des nouveaux calculs. 328. Invente le Télescope à réflexion, & ne peut venir à bout de l'exécuter. 595.
- Gregori* (David), neveu du précédent. Quelques-uns de ses ouvrages. II. 562, 605.
- Grimaldi* (le P.) découvre l'inflexion de la lumière. II. 603. Enleve à Hévelius l'avantage de donner des noms aux taches de la Lune. 256.
- Guglielmini*, célèbre Hydraulicien Italien. Précis de sa vie & de ses travaux. II. 476.
- Guillaume II* du nom, Landgrave de Hesse, Astronome célèbre. Ses travaux utiles. I. 553.
- Guinée*, Ecriv. sur l'Analyse. II. 155.
- Guldin* (le P. Paul), Jésuite. Sa mé-

rhode célèbre pour la dimension des figures par leurs centres de gravité. II. 19. Intente une querelle à Cavalleri sur la Géométrie des indivisibles; & en est un peu maltraité. 22.

H.

HALIFAX (Jean de), autrement *Sacro-Bosco*, Mathématicien du treizieme siecle. I. 417.

Halley (Edmond), célèbre Astronome Anglois, quelques traits de sa vie. II. 531. Il va à Sainte-Hélène faire un catalogue des étoiles australes. *Ibid.* Ses idées heurteuses sur la théorie de la Lune. 534. Sa méthode pour déterminer la parallaxe du Soleil par le passage de Vénus attendu en 1761. 533, 242. De ses Tables. 538.

Harpalus, Astronome Grec. I. 166.

Harriot (Thomas), Analiste Anglois. Précis de ses découvertes analytiques, & discussion de celles que lui attribue Wallis. II. 77 & suiv.

Hartvoecker (Nicolas). Sa maniere de travailler les verres d'un très-long foyer. II. 607.

Hélice. Voyez Spirale.

Hélicon, Astronome Grec. I. 206.

Héraclide de Pont, ancien partisan du mouvement de la terre. I. 116.

Hermann. Sa méthode pour la construction des lieux solides. Voyez les Additions.

Héron d'Alexandrie, Mathématicien célèbre de l'antiquité. De ses inventions, & de ses différens écrits. I. 277.

Héron le jeune, mince Géometre du bas Empire. I. 351.

Hévélius (Jean), célèbre Astrono-

me de Dantzick. Ses travaux & son histoire. II. 586.

Heuraet (van), Géometre Hollandois. Sa méthode pour la rectification des courbes. II. 127.

Hipparque, fameux Astronome Grec. Récit de ses inventions en Astronomie & en Géométrie. I. 268.

Hippocrate de Chio, Géometre Grec. Son histoire singulière, & ses inventions en Géométrie. I. 144.

Hire (M. de la), revendique l'application des épicycloïdes à la Méchanique. II. 347, 470. De son Traité des épicycloïdes. 347. De sa Méchanique. 470.

Hodierna, Astronome Sicilien, travaille sur la théorie des Satellites de Jupiter. II. 498.

Hook (Robert), Mathématicien & Physicien Anglois. Ses tentatives pour démontrer le mouvement de la terre. I. 548. Revendique l'application du ressort aux horloges. II. 465. Ses idées sur le système de l'Univers. 527.

Hôpital (le Marquis de l') accueille des premiers la nouvelle Géométrie. En dévoile les principes dans son analyse des infinimens petits. II. 358. De son ouvrage posthume sur les sections coniques, & les lieux géométriques. 155.

Horrebow (Pierre), Astronome Danois. Ses travaux pour déterminer la parallaxe annuelle des fixes, & leur succès. I. 549.

Horoces (Jérémie), Astronome Anglois. Son histoire. Il observe le premier le passage de Vénus sur le disque du Soleil, de l'année 1638. II. 239. Réfute vivement Lansberge. Ses inventions diverses. *Ibid.*

Horloges solaires. Leur invention & leur antiquité dans la Grece.

Pppp ij

Voyez Gnomonique.

Horloges à roue. Histoire des Horloges de cette espece les plus remarquables. I. 439.

Hoflane, prétendu Astronome Caldeen. I. 58.

Hudde (M.). Ses inventions en Géométrie. II. 125.

Hulsius (Levinus), inventeur du compas de proportion. I. 476.

Huyghens (Christian) de Zulichem. (on prononce *Hughens*), célèbre

Mathématicien du siècle passé. Histoire abrégée de sa vie. II.

381. Il applique le pendule à l'horloge. Sa découverte sur la cycloïde. 383 & suiv. Il découvre les

loix du choc des corps. 371. Ses découvertes sur la théorie du centre d'oscillation. 393. Sur les forces centrifuges. 406. Ses inven-

tions dans la Géométrie ancienne. 66. De sa théorie des développées. 129. Autres inventions analytiques de M. Huyghens.

136. Ses découvertes astronomiques. 480. Ses travaux en Optique. 604.

Hydraulique. Naissance & progrès de cette branche de la Méchanique entre les mains de quelques

Méchaniciens modernes. II. 277 & suiv. 284, 467.

Hydrographie. Voyez Navigation.

Hyperbole. Ses propriétés principales. I. 178 & suiv.

Hydrostatique. Ses premiers principes trouvés par Archimède. I.

241. Elle fait de nouveaux progrès entre les mains de Stevin. II. 259. De Galilée. 261.

Hypatia, Mathématicienne Grecque. Ses écrits, & son triste sort. I. 326.

Hypsicle, Mathématicien Grec. Ses écrits. I. 310.

Hyperboliques (espaces). Propriété remarquable de ces espaces. I. 64.

I.

JACQUIER (les PP.) & le *Seur*, commentent Newton. II. 562.

Jans ou *Jansen* (Zacharie), inventeur du Télescope & du Microscope, suivant quelques-uns. II.

168.

Ibn-Ionis, Astronome Arabe. I. 350.

Jésuites (les Missionnaires) pénètrent à la Chine, & font triompher l'Astronomie Européenne sur

la Chinoise. I. 399, 400. Obligations que leur a l'Astronomie

& la Géographie, 401. & II. 524.

Ilekan (Holagu), Prince Tartare, protecteur de l'Astronomie. I.

374.

Image (lieu de l') des objets vus dans les miroirs & par réfraction. Er-

reur des Anciens sur ce sujet. I. 624. Sentiment de Barrow dis-

cuté. II. 59.

Indéterminées (méthode des), une des inventions analytiques de Descartes. II. 87.

Indéterminés (problèmes). Ce que c'est. I. 185. Problèmes numériques indéterminés. 316. Auteurs

qui excellent dans ce genre d'analyse. 319.

Indiens. De l'Astronomie Indienne. Etat actuel de cette science chez

ces peuples. I. 402.

Indivisibles (méthode des). Son invention. Esprit de cette méthode,

& sa défense. II. 26 & suiv.

Infini (Géométrie de l'). Voyez Infiniment petits.

Infiniment petits. Voyez Différentiel.

Inflexion (point d'). Ce que c'est dans la théorie des courbes. II.

GENERALE DES MATIERES. 669

107. Méthode de Descartes pour les trouver. *Ibid.*
Inflexion de la lumière. S₂ première découverte. II. 603. Curieuses expériences de Newton sur ce sujet. 629.
Intégral (calcul). L'inverse du différentiel. Voyez *Fluents*. Ses premiers progrès dans le continent, & à qui ils sont dûs. I. 355, 358.
Interpolations. Ce qu'on entend par là. Usage qu'en fait Wallis. II. 322. Découverte à laquelle elles conduisent Newton. 315. Elles sont appliquées par Mouton à l'Astronomie. 589.
Jordanus. Voyez *Nemorarius*.
Iris. Voyez *Arc-en-ciel*.
Isidore, Géometre Grec, Maître d'Hypsiclé. I. 310. Autre Géometre de ce nom du bas Empire. *Ibid.* 327.
Isochrone (problème de la courbe). Son histoire. II. 444.
Jules-César. Il réforme le Calendrier Romain. I. 409.
Jupiter. Découverte de ses Satellites. II. 222, 229.

K.

- KÉPLER** (Jean). Histoire abrégée de sa vie & de ses écrits. II. 205. De ses deux fameuses loix; développement de la manière dont il est conduit à leur découverte. 207. Il tente divers problèmes géométriques très-difficiles, & avec quel succès. *Ibid.* 17.
Kersey, Analiste Anglois. Son principal ouvrage. I. 321.
Kirch (MM. Godefried & Christfried), Astronomes Allemands. II. 589.
Kirker (le P. Athanase), célèbre Jésuite. Il montre la possibilité

du miroir d'Archimede. I. 246.
 De ses écrits, & de quelques-unes de ses inventions. II. 593.

L.

- LIGNI** (M. de), travaille beaucoup sur la résolution générale des équations, & avec quel succès. II. 150.
Lalouere (le P.), Jésuite. Ses écrits. Sa querelle avec Pascal sur la solution des problèmes de la cycloïde. II. 56.
Lami (le P.), publie un principe de Méchanique semblable à celui de M. Varignon. II. 465.
Lansberge, Astronome Hollandois. II. 261.
Lanterne magique. A qui elle est due. II. 593.
Laodamas ou *Leadamas*, Géometre Platonicien. I. 196.
Leibnitz (Guillaume-Godefroï), célèbre Philosophe & Mathématicien Allemand. Abrégé de sa vie. II. 350. Il est un des inventeurs du calcul différentiel & intégral. Discussion de la querelle qu'il a sur ce sujet avec M. Newton. 332. Ses recherches sur la résistance des milieux. 432, 443. Il propose le problème de la courbe isochrone & paracentrique. 444. Il résout ceux de la chaînette, de la Brachystochrone. 446, 454.
Leontius, Géometre Grec du bas Empire. I. 331.
Leotaud (le P.), Jésuite; réfute la prétendue quadrature du cercle de Grégoire de Saint-Vincent. II. 65. Sa querelle avec Wallis sur l'angle de contingence. I. 404.
Leovitius (Cyprianus), Astronome du seizième siècle. I. 579.
Leucippe, ancien Philosophe, ab-

surdités qu'on lui impure. I. 139.

Lieu. Ce qu'on nomme lieu en Géométrie. Leurs divisions & leurs usages. I. 183.

Lilius (Aloysius), inventeur du projet de la réformation du Calendrier, exécutée en 1582. I. 386.

Logarithme. Ce qu'on entend par-là en Arithmétique; à qui on en doit l'invention. Développement de leurs utilités, & leurs propriétés. II. 7 & suiv. Des principaux Auteurs qui en ont traité, ou qui en ont calculé les Tables. 13 & suiv.

Logarithmique. Quel est l'inventeur de cette courbe. II. 14. Ses propriétés les plus remarquables. *Ibid.* & suiv.

Logarithmique spirale. Invention & propriété fort remarquable dont elle jouit. II. 35.

Longitudes géographiques. Hipparque les détermine par des observations d'éclipses. I. 275. Grande utilité des Satellites du Jupiter pour cette détermination. II. 499.

Longomontanus, Astronome du siècle passé. II. 250. Donné par quelques-uns pour l'inventeur des logarithmes. 11.

Louville (M. de), prétend démontrer la variation de l'obliquité de l'écliptique, par une observation de Pytheas. Son raisonnement examiné. I. 208.

Loxodromie. Ce que c'est. Exposition de cette théorie, & son histoire. I. 614.

Ludolph. Voyez Ceulen (van).

Lumière. Premières découvertes sur la propagation de la lumière. I. 203. Problème curieux sur la lumière, & qui en donne le premier la solution. 626. Conjectu-

res de Descartes sur la nature de la lumière, & leur examen. II. 183. Découverte de sa différence réfrangibilité par M. Newton. 613 & suiv.

Lune. Première ébauche de la théorie de la Lune par Ptolomée. I. 292. Découvertes de Tycho sur ce sujet. 571. De la théorie Lunaire d'Héroccius. II. 240. Travaux & idées heureuses de M. Hallei sur ce sujet. 534. De la théorie Newtonienne de la Lune. 561.

Lunules d'Hippocrate. I. 144.

M.

MACLAURIN. De son exposition des découvertes de Newton. II. 562.

Maimon Reschid, Géometre Persan. Trait singulier sur lui. I. 379.

Mairan (M. de). Ses recherches sur la courbe apparente du fond de l'eau. II. 182. Ses conjectures sur les queues des Comètes. 573.

Manfredi (M. Eustache). Ses observations sur les tentatives faites pour démontrer la parallaxe des fixes. I. 549.

Manlius, Astronome Romain, auquel on attribue la direction de l'Obélisque élevé par Auguste dans le Champ de Mars. I. 409.

Maria (Dominique), Astronome Boulonois. Opinion singulière qu'il a. I. 454.

Mariotte, Mécanicien François. Ce qu'on lui doit. II. 467.

Mathématiques. Idée de ce que sont les Mathématiques. Leur objet & leur division. Leur développement métaphysique. Leur défense contre leurs ennemis. I. 1 & suiv.

- Maupertuis* (M. de). Ses conjectures ingénieuses sur les étoiles périodiques. II. 220. Obligations que lui a la Philosophie Newtonienne. 569.
- Maurolicus* (l'Abbé), Géometre Sicilien. Son éloge & ses travaux en Géométrie. I. 463. Il touche de fort près à la découverte de la maniere dont on apperçoit les objets. 626. Sa solution d'un problème curieux sur la lumière, proposé & manqué par Aristote. *Ibid.*
- Maximis & Minimis* (questions de). Nature de ces questions. II. 105. Méthode pour les résoudre suivant les principes de Descartes. 106. Autre méthode due à M. de Fermat. 112. Perfections qu'elles reçoivent de MM. Hudde, Huyghens & de Sluse. 133 & suiv.
- Méchanique*. Etendue de cette science, & ses divisions. I. 12. Peu de progrès qu'elle fait chez les Anciens en ce qui concerne la théorie. 619. Son histoire durant le dix-septieme siecle. Part. IV. Liv. V & VII.
- Menechme*, Géometre Platonicien. Ses inventions en Géométrie. I. 183, 188.
- Menelaus* d'Alexandrie, Géometre Grec. Ses travaux. I. 285.
- Mercator* (Nicolas). Belle découverte due à ce Géometre. II. 307 & suiv. Son hypothese astronomique. 255.
- Mercur*. Conjonctions apparentes de Mercur & du Soleil. Histoire de ces observations. II. 236.
- Mersenne*. Ce que lui doivent les Mathématiques. II. 284.
- Metius* (Piette). Invention remarquable qu'on lui doit. I. 467.
- Micrometre*. Histoire de cet instrument. II. 501 & suiv.
- Microscope*. Sa découverte. II. 173. Différentes especes de Microscopes, & explication de leur effet. 179. Diverses choses remarquables concernant les Microscopes simples. II. 608 & suiv.
- Midorge*, Géometre François, II. 61.
- Milieux*. Théorie de leur résistance. II. 431.
- Miroirs* d'Archimede. Discussion de ce qu'on raconte à leur sujet. I. 245.
- Miroirs* ardens ou caustiques. Histoire des plus fameux qui aient été fabriqués. II. 6.
- Mællin* (Michel), Astronome Allemand. Ce qu'on lui doit. I. 556.
- Molieres* (Privat de), célèbre partisans des tourbillons Cartésiens. II. 249.
- Molyneux* (Guillaume), Opticien Anglois. II. 605.
- Moyennes proportionnelles* (problème des). Son histoire chez les Anciens. I. 186.
- Morin* (Jean B.), Astronome François. Son histoire abrégée. II. 252. Ses querelles avec Gassendi sur le mouvement de la terre. I. 526.
- Morland* (le Chevalier), Mécanicien Anglois. II. 465.
- Moscopule* (Emmanuel), Arithmétique du bas Empire. Il écrit sur les quartés magiques. I. 333.
- Mouton* (Gabriel), Astronome Lyonnois. Ce que lui doit l'Astronomie. II. 588.
- Mouvement* (loix du). Erreur des Anciens sur ce sujet. I. 620. Leur découverte par Galilée & Descartes. II. 286. Du mouvement accéléré. Découvertes de Galilée sur ce sujet. 264 & suiv. Du mouve-

ment varié suivant une loi quelconque. 421 & *suiv.* De la communication du mouvement. Erreurs multipliées de Descartes sur ce point. 290 & *suiv.* Les loix de cette communication découvertes, & par qui. 371 & *suiv.*

Muñoz, Astronome Espagnol. I. 576.

Munster (Sébastien), Mathématicien Allemand. Ses ouvrages géométriques. I. 472. Il fonde la gnomonique moderne. 604.

Musique. Histoire de la musique ancienne. I. 123 & *suiv.*

N.

NASSIREDDIN, Mathématicien Persan. Ses ouvrages. I. 374, 378. *Navigation*. Histoire de la navigation ancienne. I. 89. Celle de la moderne jusqu'à la fin du dix-septième siècle. 608.

Nébuleuse (étroite), découverte dans Andromède. II. 218.

Necropses, prétendu Roi & Astronome Egyptien. I. 60.

Neil (Guillaume) découvre la première rectification absolue de la courbe. II. 304.

Nemorarius (Jordanus), Mathématicien du treizième siècle, I. 417, 621.

Neper (Jean), Baron de Merchiston en Ecosse. Invente les logarithmes. II. 6. Ses autres inventions. 15.

Newton (Jean), Astronome Anglois. I. 255.

Newton (Isaac). Vie abrégée de cet homme célèbre. II. 311. Précis & développement de ses découvertes géométriques, & en particulier de sa méthode des fluxions. 315 & *suiv.* Récit de la querelle

entre lui ou ses partisans, & Leibnitz, au sujet de cette découverte. 330. Précis de ses découvertes mécaniques sur le mouvement curviligne des corps attirés par une force centrale. 410. Sur la résistance des milieux. 432. Développement des idées de Newton sur le système de l'Univers, & la gravitation universelle. 541. Manière mécanique dont il tente d'expliquer l'attraction. 546. Ses découvertes optiques. Celle de la différente réfrangibilité de la lumière, & de l'inaltérabilité des couleurs. Difficultés qu'essuyent ces découvertes. 613. De la théorie Newtonienne de la réfraction, de la réflexion, & de l'inflexion de la lumière. 629. Raisons qui conduisent Newton à la découverte de son Télescope catadioptrique ou à réflexion; & son succès. 644. L'explication de l'arc-en-ciel perfectionné. 648.

Niceron (le P.), Minime. Ce que lui doit l'Optique. I. 137.

Nicomache, Mathématicien Grec. I. 313.

Nicomede, Géomètre Grec, inventeur de la conchoïde. I. 267.

Nieuwentijt (M.) écrit contre Leibnitz, & le calcul différentiel. Histoire de cette querelle. II. 361.

Noel (le P.), Jésuite, Missionnaire à la Chine, nous apprend quelques traits de l'Astronomie Chinoise. I. 402.

Nonius ou *Nunès* (Pierre), Mathématicien Portugais. Diverses choses qu'on lui doit. I. 468. Entr'autres quelques traits de la théorie des Loxodromies. 616.

Norwood (Richard), Mathématicien Anglois. De sa mesure de la terre exécutée en 1635. II. 233.

O.

OBSERVATOIRE. Histoire des observatoires de Paris & de Greenwich. II. 489 & suiv. De celui d'Uranibourg. I. 575.

Œnopide de Chio, Géometre Grec. I. 143.

Optique. Ce que c'est que cette science, & ses divisions. I. 13. Lenteur de ses progrès chez les Anciens. 201, 291. Des divers écrits anciens sur cette science. 266, 308. Ce qu'elle doit aux Arabes. 370. Ses progrès jusqu'à la fin du seizieme siecle. 624. Histoire de cette science durant la premiere moitié du dix-septieme siecle. II. Liv. III. Suite de cette histoire durant l'autre moitié du même siecle. *Ibid.* L. IX.

Oronce Finée. Voyez Finée.

Oscillation. Voyez Centre d'oscillation.

Osculation. Voyez Développée.

Oughred, Géometre Anglois. Ce qu'on lui doit. II. 76.

Ouales de Descartes. II. 198.

Ozanam (M.), un de ceux qui cultivent avec le plus de succès l'analyse de Diophante I. 321.

P.

PAGAN (Blaise de). Son hypothese astronomique. II. 154.

Pappus d'Alexandrie, Mathématicien Grec. Ses ouvrages, & leur mérite particulier. I. 325. Il prévient Guldin dans la fameuse découverte de l'usage du centre de gravité pour la dimension des figures. *Ibid.*

Parabole, une des sections coniques. Ses principales propriétés.

Tome II.

I. 180 & suiv. Sa quadrature trouvée de deux manieres par Archimede. 235.

Paraboles de genres supérieurs. Quarrées par Fermat & Roberval les premiers. II. 33.

Paracentrique isochrone (problème de la). Son histoire. II. 446.

Parallaxe. Estimation de la parallaxe de la Lune & du Soleil suivant les Anciens. I. 272. Grandeur de la parallaxe du Soleil suivant M. Cassini. II. 550. La parallaxe des Cometes démontrée insensible par Tycho & divers autres. I. 568.

Parallatiques (Regles). Instrument de l'Astronomie ancienne. I. 302.

Parent. Ecrit particulièrement sur les frottemens. II. 473.

Pascal (Blaise), célèbre Géometre François. Son histoire. II. 53. Il propose ses fameux problèmes sur la cycloïde. Histoire de ce défi. *Ibid.* Il démontre la pesanteur de l'air par la fameuse expérience du Puy de Dome. 282.

Pelletier (le) du Mans. Sa querelle avec Clavius sur l'angle de contingence. I. 464.

Pemberton, expose les vérités de la Philosophie Newtonienne. II. 562.

Pendule. Application du pendule aux Horloges, attribuée à Galilée le fils. Publiée par M. Huygens le premier. II. 384. Autre invention du pendule circulaire par M. Huygens. 409.

Périodes. Diverses périodes imaginées par les Anciens, entr'autres par les Caldéens. I. 63. De la période ou année caniculaire des Egyptiens. 68. Des diverses périodes proposées pour l'arrangement du Calendrier Grec. 164. Périodes de MM. Cassini, Bianchini, &c. pour le Calendrier

Q999

moderne. 597.

Perfans. Ancienne sphere Persanne.

I. 87. Histoire du Calendrier Persan. 371. Progrès des Persans en Astronomie. 373 & suiv. Etat où est présentement cette science chez eux. 378. De leurs principaux Géomètres. 379.

Perseus, Géometre Grec, inventeur de certaines courbes appelées spiriques. I. 311.

Perspective. Une des quatre parties de l'Optique. Développement de ses principes. I. 632. Des meilleurs Auteurs qui en ont écrit. 636.

Petit (Pierre), Physicien & Mathématicien du dix-septième siècle. Il prouve par l'expérience la loi de la réfraction. II. 189. Il réfute Gilbert sur le mouvement de l'aimant. I. 546.

Phainus, Astronome Grec. I. 170.

Phéniciens, réputés inventeurs de l'Arithmétique. I. 46. Et de la navigation. 89.

Philippe d'Opuntium, Géom. Grec. I. 197.

— de Medmée, autre Géometre Grec. *Ibid.*

Philolaüs, Pythagoricien célèbre. I. 137.

Philon de Byfance, Géometre & Méchanicien Grec. Ses travaux. I. 278.

— de Gadare, Géometre Grec. I. 329.

— de Thyane, Géometre Grec. I. 312.

Picard (Pierre). Quelques traits de sa vie. II. 506. Il applique le Télescope au quart de cercle. 503. Il mesure un degré terrestre. 507. Il va à Uranibourg. 509.

Platon. Obligations nombreuses de la Géométrie envers ce Philoso-

phe. I. 171. Il invente l'analyse. 172. On le donne aussi pour l'inventeur des sections coniques. 178. Les lieux géométriques sont inventés dans son Ecole. 183. Conte peu judicieux que fait Valere Maxime sur son sujet à l'occasion du problème de la duplication du cube. 186.

Pline. Cet Ecrivain est souvent peu heureux dans ses conjectures sur des sujets Mathématiques. I. 130, 410.

Pluche (M.). Son système sur l'origine des constellations grecques. Difficultés contre ce système. II. 78 & suiv.

Plutarque. Il ne sçait ce qu'il dir en parlant d'Aristarque de Samos. I. 110. Il pense assez judicieusement sur la nature de la Lune, & la cause qui l'empêche de retomber sur la terre. 112.

Porphyre, Philosophe & Mathématicien Grec. Ses ouvrages. I. 310.

Porta (Jean-Baptiste), Napolitain, touche de fort près à la vraie explication de la vision : en quoi il se trompe. I. 628. On lui attribue la première invention du Télescope, & sur quel fondement. *Ibid.*

Possidonius, Philosophe Grec. Ses travaux divers en Mathématique. I. 278.

Prestet (le P.), écrit sur l'Algebre. I. 155.

Proclus. De cet ancien Mathématicien. I. 327.

Projectiles. Erreurs des anciens Physiciens sur leur sujet. I. 623. Leur vrai chemin découvert par Galilée. II. 267. Des projectiles dans les milieux résistans. 437, 441.

Ptolemée, Astronome célèbre. Sa naissance. Erreur sur ce sujet. I.

287. Il met hors de doute le mouvement propre des fixes. **289.** Sa théorie de la Lune. **293.** Et des autres planetes. **296.** De ses autres écrits nombreux. **305.** Trait remarquable sur la réfraction astronomique, & la grandeur apparente des astres à l'horizon. **308, 309.**

Purbach, Astronome Allemand du quinzieme siecle. Son histoire & celle de ses travaux. **L 443.**

Pythagore, fonde une nouvelle secte philosophique où les Mathématiques sont en grand honneur. **L 112.** Ses découvertes géométriques, & fable qu'on raconte au sujet de la principale. **113.** Ses dogmes astronomiques. **115.** Deux nouvelles branches des Mathématiques prennent naissance dans son Ecole. **119 & suiv.**

Pytheas, Astronome Marseillois. Sa défense contre Strabon & Polybe. **L 209.** Examen de son observation de l'obliquité de l'écliptique. **210.**

Q.

QUADRATRICE. Courbe inventée par Dinostrate, & ses usages. **L 198.**

Quadrature du cercle. Elle est tentée par Anaxagore dans sa prison. **L 102.** Par Hippocrate de Chio. **144.** Trait curieux d'Aristophane sur la quadrature du cercle. **172.** Archimede le premier donne une mesure approchée du cercle. **234.** Elle est poussée plus loin par quelques Anciens. **215, 329.** De quelques Géomettes qui ont prétendu avoir trouvé la quadrature du cercle. **442, 463.** Il. **64.** Approximations de Viète, de Metius, de

Romanus, de Ludolph à Ceulen. **L 467.** Suites différentes données pour la quadrature du cercle par divers Géomettes. Il. **317, 329, 331.**

Quadrature des courbes. Voyez calcul intégral.

Quarrés magiques. Ce que c'est. Origine, & histoire de ce genre d'amusement Mathématique. **L 333 & suiv.**

R.

RACINES des équations. A qui est due la découverte de leur multiplicité & leur distinction en négatives & positives. **L 482.** Voyez Equations.

Ramus (Pierre). Son histoire. Il fonde une Chaire de Mathématiques. **L 465.** Voyez les Additions.

Raphson, Analiste Anglois. Sa Méthode pour l'approximation des racines des équations. Il. **151.**

Rayon de courbure. Voyez Développée.

Rectification. A qui est due la première rectification absolue de courbe. Il. **303.** Méthode ingénieuse pour les rectifications. **127.** Méthode plus générale tirée du calcul intégral. **328.**

Réflexion. Principe général sur la réflexion, & son antiquité. **L 213.** De la cause & du Mécanisme de la réflexion, suivant M. Newton. Il. **629.**

Réflexibilité (inégal) de la lumière. Ce que c'est. Il. **628.**

Réfraction. Ignorance des Anciens sur la loi de la réfraction. **L 625.** Erreur sur ce sujet mal-à-propos attribuée à Alhazen & Vitellion. **371.** Découverte de la loi sui-

vant laquelle se fait la réfraction. II. 181. Récit des tentatives pour expliquer cette loi avant M. Newton. 112 & suiv. Cause de la réfraction & de la loi qu'elle observe, suivant M. Newton. 631.

Réfraction astronomique. Elle est connue de Ptolémée. I. 308. D'Alhazen. 352. De Bacon. 423. De Walther. 452. Tycho l'établit d'une manière plus décisive. En quoi il se trompe. 570. Son erreur rectifiée par M. Cassini. II. 493.

Réfrangibilité (la différence) de la lumière, découverte par M. Newton, & comment on l'établit. II. 614. Histoire des contestations élevées sur ce sujet. 621.

Regiomontanus ou Jean Muller de Regiomonte, ou de Königsberg, travaille très-utilement dans le quinzième siècle à rétablir les Mathématiques. Récit de ses divers travaux. I. 445 & suiv.

Reinhold, Astronome Allemand. Ses travaux. I. 553.

Reyneau (le P.), Ecrivain sur l'Algebre & l'Analyse. II. 155.

Renau (le Chevalier), tente de fonder une théorie de la manœuvre. II. 475.

Rheita (le P. Schislaus de), Capucin. Invente le Télescope terrestre. II. 171. Propose le Télescope binocle. 172. Croit découvrir un Satellite à Mars, & deux nouveaux à Jupiter, &c. 483.

Rheticus (Joachim), premier Apôtre du système de Copernic. I. 520.

Ricci (Michel-Ange), Géometre Italien. II. 69.

Riccioli (le P. Jean-Baptiste), Jésuite célèbre, Astronome Italien. Ses travaux & ses écrits. II. 255. Critique de sa mesure de la terre. 234.

Richer (M.) est envoyé à Cayenne. Observations astronomiques qu'il y fait. Phénomène qu'il y observe, & découverte à laquelle il donne lieu. II. 512.

Richter (M.). Voyez Rizzeti.

Rizzeti (M.). Ses oppositions à la doctrine de Newton sur les couleurs. II. 621. Est solidement réfuté par MM. Richter & Defaguliers. *Ibid.*

Roberval (Gilles Personne de), s'élève le premier avec Fermat à diverses nouvelles considérations géométriques. II. 32. Il invente une méthode semblable à celle de Cavalieri. 34. Il imagine une méthode pour les tangentes, par la composition des mouvemens. 37. Il quarre le premier la cycloïde. 44. Il a de vifs démêlés avec Descartes concernant d'autres problèmes sur cette courbe. *Ibid.* Il fait de mauvaises objections contre les découvertes analytiques de ce Philosophe. 119. Son caractère, & quelques traits de sa vie. 41.

Roemer (M. Olaus), Astronome célèbre. Quelques traits de sa vie. II. 516. Il établit le mouvement successif de la lumière. *Ibid.* Usage qu'il fait des épicycloïdes dans la Mécanique. 470. Il fait de grands efforts pour prouver la parallaxe annuelle des fixes. I. 549.

Rolle (M. Michel). Querelles réitérées qu'il intente au calcul différentiel, & leur histoire. Son caractère. II. 361 & suiv.

Rothman, un des Astronomes du Landgrave de Hesse. I. 555.

Roulette. Voyez Cycloïde.

S.

SATELLITES (les) de Jupiter découverts, & par qui. II. 222, 229. De la théorie de leurs mouvements. 497. Leur utilité dans la Géographie. 499. Découverte de ceux de Saturne. 481, 482.

Saturne. Découverte de son anneau. II. 480. Et de ses Sarellites. 482.

Saurin (M.) défend le calcul différentiel contre Rolle. II. 366.

Sauveur. Remarque curieuse de sa façon sur le frottement des cordes entouées. II. 474.

Scaliger (Joseph). Ses querelles avec Clavius. Leur motif. I. 30, 392.

Schall (Adam), Jésuite, Missionnaire à la Chine, & Astronome, confond les Astronomes Chinois. I. 400.

Scheiner (le P. Christophe), rival de Galilée dans la découverte des taches du Soleil. II. 226. Sa vie abrégée, & ses ouvrages. *Ibid.*

Scheubel, Analiste & Géometre Allemand. I. 461.

Schickard (Pierre), Astronome Allemand. II. 238.

Schooten (François). De son Commentaire sur la Géométrie de Descartes. I. 123. De ses autres écrits. *Ibid.*

Serenus, ancien Géometre Grec. I. 310.

Seur (le P. le), Minime. Comment les principes de Newton avec le P. Jacquier. II. 5.

Sinus. Qui les a introduits dans la Trigonométrie. I. 358. Etimologie de ce mot. *Voyez* les Additions.

Sluse (René-François de). Sa méthode pour la construction des

équations indéterminées. II. 138.

Sa méthode des tangentes. 136.

Snellius, Mathématicien Hollandois. Ses travaux géométriques. I. 263. II. 5. Il découvre la vraie loi de la réfraction. II. 181. Il mesure un degré terrestre. 231. Notice abrégée de sa vie & de ses écrits. 180.

Solides. Théorie de la résistance des solides. II. 269.

Solides (équations). Leur construction géométrique par M. Descartes. II. 98. Autre méthode par M. de Sluse. 138.

Spirales. Découvertes d'Archimede sur ces courbes. I. 236.

Spiriques. Autres courbes considérées par d'anciens Géometres. I. 311.

Sporus, ancien Géometre Grec. I. 329.

Statique (la). Quel est son objet I. 8, 12. Son principe reconnu par Aristote. 205. Archimede en jette les fondemens. 240. Autres anciens qui la cultivent. 277. Elle fait quelque progrès durant le seizieme siecle. 621. Son accroissement entre les mains de Stevin, Galilée, Descartes, &c. II. 258, 260, 284, 285, &c.

Stevin (Simon) de Bruges, enrichit la Statique de quelques découvertes. II. 258.

Stifels, Arithmétique & Algébriste Allemand. Trait curieux sur son sujet. I. 501. Il entrevoit l'invention des logarithmes. II. 10.

Suites. A qui sont dûes les premieres suites. II. 303 & *suiv.* Nouvelles découvertes de Newton dans cette théorie. 318, 329. Diverses suites données par Newton, Grégori, Leibnitz, pour le cercle & l'hyperb. 317, 329, 331.

Synthese. Méthode opposée à l'analyse. I. 172.

T.

TABLES astronomiques. Qui le premier en a calculées. I. 271. Des Tables faites par les Arabes. 349, 355. Des Tables Ilécaniques ou de Nasirredin. 375. Des Alphon-sines. 419. Des Pruteniques. 533. Des Rudolphines. II. 215. De celles de M. Hallei. 537.

Tables de logarithmes, quels sont ceux qui y ont travaillé. 12 & suiv. Les meilleures Tables de ce genre. *Ibid*.

Tacquet (le P.), Jésuite des Pays-Bas. Ses écrits en Mathématique. II. *Voyez* Les Additions.

Tangentes (Méthode des) directe. Roberval en donne une, analogue à celle des fluxions. II. 37. Celles de M. Descartes. 103. Celle de M. de Fermat, & querelle qu'elle occasionne. 113 & suiv. Additions qu'y font MM. Huyghens, de Sluse, Tschirnhausen. 137. Celle du calcul des fluxions ou différentiel. 321.

Tangentes (Méthode inverse des). Ce que c'est. Qui a élevé le premier cette question. II. 120.

Tartalea ou Tartaglia (Nicolò), Mathématicien recommandable du seizième siècle. Son histoire. I. 462. Il découvre la résolution des équations du troisième degré. Curieuse histoire sur ce sujet. 479. Il reconnoît une vérité de la théorie du jet des bombes. 623.

Tatius (Achille), ancien Ecrivain d'Astronomie. Son peu de discernement. I. 312.

Tautochrone (la courbe). Ce que c'est. II. 386.

Taylor (M. Brook). Son démêlé avec M. Bernoulli sur le centre d'oscillation. II. 404. Il écrit sur la perspective. I. 636.

Télescope. Histoire de sa découverte. II. 165.

— baravique. Son principe, & explication de son effet. II. 178.

— astronomique. A qui en est dûe l'invention. II. 169. Explication de ses effets. 178.

— terrestre. Quel en est l'Auteur. II. 171. Son explication. 179.

— binocle. Proposé par le Père de Rheita. Effet singulier qu'il produit. II. 172.

— à réflexion ou catadioptrique. Proposé par Merfenne. II. 644. Tenté par Grégori sans succès. 595. Exécuté par M. Newton. 644 & suiv. Quels sont les motifs qui le conduisent à cette découverte. *Ibid*. Ses avantages sur le Télescope à réfraction. *Ibid*.

Terentius (le P. Jean), Jésuite, Astronome & Missionnaire à la Chine. I. 399.

Terre (grandeur de la). *Voyez* Degré.

Thalès, transplante les Mathématiques en Grece. I. 99. Ses découvertes géométriques. 99, 101. Ses dogmes & ses inventions astronomiques. 102.

Thebit ou Thabet, célèbre Mathématicien Arabe. Ses travaux. I. 357, 446. Vision qu'il a eue sur un point d'Astronomie. I. 346.

Théodose. De ce Mathématicien Grec, & de ses écrits. I. 281.

Theon d'Alexandrie, commentateur l'Almageste, &c. I. 326.

Theon de Smyrne. I. 286.

Theophraste, successeur d'Aristote; écrit sur les Mathématiques, & entre autres sur leur histoire. I. 207.

Thius, Astronome Grec. I. 329.

Timocharis, ancien Astronome Grec.

Ce que lui doit l'Astronomie. I. 226.

Torricelli. Ses démêlés avec Rober-
val au sujet de la cycloïde. II. 49
& suiv. Ses découvertes de Stati-
que & d'Hydraulique. 278. Il dé-
couvre la pesanteur de l'air. 279
& suiv.

Tourbillons de Descartes. Leur exa-
men. II. 243.

Traber (le Pere Zacharie), Auteur
d'Optique. II. 6.

Trajectoires (problème des), résolu
par M. Newton. II. 411) 424 &
427.

Trajectoires orthogonales (problème
des). Son histoire abrégée. I. 342.

Trigonométrie. Quels sont les An-
ciens qui la cultivent. I. 275, 285.
Les Arabes la perfectionnent con-
sidérablement. 358. Parbach &
Regiomontanus y ajoutent beau-
coup. 444, 449. Mathématiciens
du seizième siècle qui y travail-
lent. 470. Inventions de Neper
qui la portent fort près de sa per-
fection. II. 15.

Trisection de l'angle (problème de
la). Solutions ingénieuses qu'en
donnent les Anciens. I. 193.

Tschirnhausen (Ehrenfried Walther
de). Sa vie & son caractère. II.
344. Son invention des caustiques.
Ibid. & suiv. Histoire de ses
miroirs & verres ardents. 611.

Tycho-Brahé. Histoire de sa vie. I.
557. Il perfectionne l'Astronomie
Pratique. 562. Il travaille à un
nouveau catalogue des fixes. 563.
De son nouveau système astrono-
mique. 565. Il démontre que les
Comètes n'ont qu'une parallaxe
insensible. 568. Il établit la ré-
fraction astronomique. 570. Ses

découvertes dans la théorie de la
Lune. 571. Ses observations nom-
breuses. 573. Ses divers écrits.
574. De son Observatoire d'Ura-
nibourg. 575.

V.

VALERIUS (Lucas), Géomètre
Italien, fait des progrès dans la
théorie des centres de gravité. II.
5.

Varignon (Pierre). Ses travaux en
Mécanique. II. 469, 470. Il dé-
fend le calcul différentiel contre
Rolle. 362.

Ualdi (Guido), Marquis del Mon-
te, travaille sur la Mécanique.
I. 621. Et sur la perspective. 635.

Vénus observée sous le Soleil en
1639. Histoire de cette observa-
tion fameuse. II. 240. Avantage
qu'on tirera de l'observation sem-
blable qui aura lieu en 1661. II.
242, 533.

Verbiest (le P.), Jésuite, Mission-
naire à la Chine, & Astronome.
I. 400.

Verres hyperboliques. Vains efforts
pour en travailler, & inutilité de
ce travail. II. 200.

Viete (François), Mathématicien
célèbre du seizième siècle. Quel-
ques-uns de ses travaux géomé-
triques. I. 263, 467. Récit des
inventions nombreuses que lui
doit l'analyse. I. 489, 499. Il at-
taque à tort le Calendrier Grégo-
rien. 500. Quelques traits de sa
vie. *Ibid.*

Vignole (Egnazio Barrozi de),
écrit sur la Perspective. I. 635.

Villemot (l'Abbé de), célèbre par-
tisan des tourbillons Cartésiens.
II. 249.

Vincenzi (Grégoire de Saint-), Jé-

suire, Géometre célèbre. Quelques-unes de ses découvertes géométriques II. 64. De sa prétendue quadrature du cercle. 65.

Vifon. Maurolicus & Porta touchent de fort près à sa vraie explication. I. 628. Képler la trouve enfin, & la publie. II. 160.

Vitellion, Ecrivain d'Optique. I. 421.

Viviani (Vincent), célèbre Géometre Italien. Sa divination sur les Livres perdus d'Appollonius. I. 261. Il restitue pareillement les Œuvres d'Aristée l'ancien. II. 70. Problème curieux qu'il propose en 1692. 71. Quelques traits de sa vie. *Ibid*.

Ulaeq (Adrien), un des principaux Auteurs des Tables de logarithmes. II. 13.

Ulugh-Beigh, Monarque & Astronome Tartare. Obligations que lui a l'Astronomie. I. 376 & suiv.

W.

WALLIS (Jean), célèbre Géometre Anglois, invente l'Arithmétique des infinis; découvertes qu'il fait par son moyen. II. 299 & suiv. Son déchaînement contre Descartes, & sa partialité pour Harriot. 82, 85 & suiv. Ses erreurs multipliées en ce qui concerne l'histoire de l'Algebre. I. 485, 486, 487, 490, 491.

Walther (Bernard), Astronome du quinzieme siècle, cultive l'Astronomie avec succès. I. 452 & suiv.

Ward (Seth), Astronome du dix-septieme siècle. Son hypothese astronomique, & ses démêlés avec Bouillaud. II. 254.

Weidler (M. Frédéric), écrit l'histoire de l'Astronomie. Jugement sur cet ouvrage. I. Préface.

Werner (Jean), Mathématicien du quinzieme siècle. Fair en Géométrie des choses au dessus de son siècle. I. 469. Ses travaux astronomiques. 505.

Wing (Vincent), Astronome Anglois. Ce qu'on lui doit. II. 255.

Witt (Jean de), célèbre Pensionnaire d'Hollande, cultive avec succès la Géométrie. Précis de ses écrits. II. 124.

Wren (le Chevalier Christophe), trouve la rectification de la cycloïde. II. 57. Ce que lui doit la Méchanique. 467, l'Astronomie, &c. 528.

Wurzelbaur (M.), Astronome de Nuremberg. Ses écrits. II. 591.

X.

XÉNOPHANE, Philosophe Grec; Impertinences qu'on lui attribue, & combien peu elles sont fondées. I. 140.

Xylander, traducteur & commentateur de Diophante. I. 319.

Y.

YAO, ancien Empereur de la Chine, réputé le fondateur de l'Astronomie Chinoise. I. 391.

Z.

ZAHN (le P.), Ecrivain d'Optique. II. 696.

Zimmermann, prétend prouver par l'Ecriture le mouvement de la terre. I. 528.

Fin de la Table générale des Matieres.



120412

005642979

Processed by 6209/10





